

Université de Montréal

**La grammaire de soi ;
l'enquête psychanalytique, un mode d'organisation des
interactions propre aux sociétés démocratiques contemporaines**

par

Jean-Baptiste Lamarche

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de Philosophiae doctor
en histoire

Décembre, 2013

© Jean-Baptiste Lamarche, 2013

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Cette thèse intitulée :

La grammaire de soi ; l'enquête psychanalytique, un mode d'organisation des interactions
propre aux sociétés démocratiques contemporaines

Présentée par
Jean-Baptiste Lamarche

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

M. Othmar Keel (Université de Montréal)
Directeur

M. Marcel Fournier (Université de Montréal)
Membre du jury

M. Stéphane Vibert (Université d'Ottawa)
Examineur externe

M. Jacques G. Ruelland (Université de Montréal)
Président

Dominique Scarfone (Université de Montréal)
représentant du doyen de la FÉSP

Soutenue le 15 avril 2014 à Montréal

Résumé

Une multitude de gens, au XX^e siècle, se sont servis de la psychanalyse pour se rendre compte de leurs faits et gestes. En s'appuyant ainsi sur la psychanalyse, ils démontraient la profondeur de la confiance qu'ils lui accordaient. Cette diffusion ample et profonde, qui a laissé une empreinte très marquée sur la culture contemporaine, demeure largement inexplicée.

Ce phénomène étonnant devient intelligible dès lors qu'on aborde la psychanalyse comme *une grammaire de l'intériorité*, qui a guidé des interactions en les médiatisant par des symboles et des significations communes (normes, valeurs, etc.) propres aux sociétés démocratiques contemporaines (celles qui se conçoivent comme émanant d'un accord entre individus). Cette pratique sociale, *l'enquête psychanalytique*, peut être analysée en situant dans leurs contextes d'interactions les discours dans lesquels des désirs refoulés étaient imputés à différentes conduites. L'œuvre de Freud offre un échantillon de tels discours. La description de la forme et du sens que ces imputations de désirs refoulés conféraient à différentes interactions en cours nous permet d'identifier les traits caractéristiques de l'enquête psychanalytique.

Freud montre que le refoulement naît d'un conflit entre une volonté présociale refoulée et une volonté socialisée, refoulante, née des exigences inculquées par l'autorité parentale. Pour identifier un désir refoulé, il faut donc simultanément identifier une relation refoulante. L'enquête psychanalytique amène à passer en revue les différentes relations interpersonnelles et intrapersonnelles dans lesquelles est impliqué l'auteur du refoulement. Cet exercice permet de départager les relations qui contraignent la volonté intérieure présociale à des exigences sociales de celles qui, en sens inverse, émanent de cette volonté intérieure. Comme les premières suscitent le refoulement et les symptômes indésirables qu'il entraîne, la guérison du refoulement exige que le porteur du refoulement prenne ses distances des exigences sociales héritées, de manière à parvenir à reconnaître sa volonté présociale.

En soupesant ainsi la contrainte exercée sur les volontés présociales par les relations particulières, l'enquête psychanalytique jugeait ces dernières à partir d'une exigence propre aux sociétés démocratiques contemporaines : celle de fonder les relations sociales sur les volontés non contraintes des partenaires. L'enquête psychanalytique participait ainsi d'un imaginaire social moderne qui donnait, à des relations variées, la forme d'un *contrat*. Les contemporains qui recouraient à cette enquête manifestaient un souci de respecter cette exigence et ils suscitaient une réaction critique envers les relations qui contraignaient la volonté.

En somme, l'enquête psychanalytique offrait aux contemporains une manière d'ordonner les relations qui était adaptée à une société accordant une autorité prééminente aux exigences « contractuelles ». Voilà qui explique en grande partie l'ampleur et la profondeur de la diffusion de la psychanalyse au XX^e siècle.

Mots-clés : Psychanalyse – histoire, Psychanalyse – Aspect social, Sigmund Freud, 1856-1939, Refoulement (psychologie), Inconscient, Contrat social, Culture thérapeutique, Modernité.

Abstract

In the twentieth century, a multitude of people used psychoanalysis to explain their actions and gestures to one another. Their reliance on psychoanalysis, is an indication of how deeply they trusted its theories. This wide and profound diffusion, which has left a very strong impression on contemporary culture, remains however largely unexplained.

This puzzling phenomenon becomes intelligible, from the moment one treats psychoanalysis as a *grammar of interiority*, which guides interactions by mediating them with symbols and common meanings (norms, values, etc.) specific to contemporary democratic societies (those that conceive themselves as emerging from an agreement between individuals). This social practice, the *psychoanalytic inquiry*, can be analyzed by situating in their contexts of interactions the speeches in which repressed desires were imputed to various conducts. Freud's work provides a sample of such speeches. The description of the form and meaning that these imputations of repressed desires conferred to different ongoing interactions allows us to identify the specific features of the psychoanalytic inquiry.

Freud shows that the repression arises from a conflict between a repressed presocial will and a socialized will, which enforces repression, born from requirements inculcated by the parental authority. Hence, to identify a repressed desire, one must simultaneously identify a repressing relationship. The psychoanalytic inquiry leads to review the different interpersonal and intrapersonal relationships in which the author of the repression is involved. This exercise leads to set apart the relationships that constrain the inner presocial will to social requirements, from those that rather emanate from this inner will. Since the former creates the repression and the unwanted symptoms it causes, the healing of the repression requires that its carrier distances oneself from inherited social requirements, in order to recognize one's her inner will.

By weighing the coercion on presocial wills exercised by specific relations, the psychoanalytic inquiry gauged these relations from a standard specific to contemporary democratic societies: the requirement to ground social relations on the unconstrained wills of

the partners. The psychoanalytic inquiry was part of a modern social imaginary that shaped the form of a *contract* to various relationships. The people who used this inquiry showed that they were concerned about this requirement and they prompted a critical reaction to the relationships that constrained their will.

In sum, the psychoanalytic inquiry provided the contemporary world with a way of organizing relationships that was adapted to a society that gave a preeminent authority to “contractual” requirements. That largely explains the breadth and depth of the diffusion of psychoanalysis in the twentieth century.

Keywords : Psychoanalysis – History, Psychoanalysis – Social Aspects, Sigmund Freud, 1856-1939, Repression (psychology), Unconscious, Social Contract, Therapeutic Culture, Modernity.

Table des matières

RÉSUMÉ.....	III
ABSTRACT.....	V
LISTE DES TABLEAUX.....	XIV
REMERCIEMENTS.....	XVI
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE : LA PROBLÉMATIQUE.....	11
1. LA DIFFUSION SURPRENANTE DE LA PSYCHANALYSE AU XX^E SIÈCLE.....	12
<i>1.1 Traits saillants de la diffusion de la psychanalyse au XX^e siècle.....</i>	<i>13</i>
1.1.1 Sur l'essor géographique de la psychanalyse.....	14
1.1.2 Ampleur de la diffusion spécialisée.....	17
1.1.2.1 Sciences humaines.....	18
1.1.2.2 Pratiques thérapeutiques.....	18
1.1.2.3 Droit et gestion des ressources humaines.....	20
1.1.2.4 Vie intellectuelle et culturelle.....	20
1.1.3 Ampleur de la diffusion non-spécialisée.....	23
1.1.3.1 Aperçu sur la popularisation de la psychanalyse.....	23
1.1.3.2 Les frontières réformées du normal et du pathologique.....	30
1.1.4 Profondeur de la diffusion.....	31
1.1.4.1 Un guide pour l'action.....	31
1.1.4.2 L'évidence de l'application à une réalité individuelle.....	40
1.1.4.3 Incorporation du modèle dans la perception de la réalité.....	41
1.1.4.4 Charger de significations actes et paroles.....	44
1.1.4.5 Un phénomène familial, qui va de soi.....	46
1.1.4.6 La psychanalyse comme outil théorique.....	49
1.1.4.7 La croyance déclarée et la croyance trahie.....	52
<i>1.2 Des traits problématiques pour la compréhension.....</i>	<i>56</i>
1.2.1 Une ampleur et une profondeur surprenantes.....	56
1.2.2 La psychanalyse au cœur de la culture contemporaine.....	57
1.2.3 Une héritière : la culture psychologique.....	60
1.2.4 L'autorité de la psychanalyse.....	63
<i>1.3 Énoncé initial de la problématique.....</i>	<i>68</i>
2. CRITIQUE POSITIVE DE L'HISTORIOGRAPHIE.....	72

2.1 <i>La réception de la psychanalyse selon le récit soustractif</i>	75
2.1.1 Sur la réception initiale de la psychanalyse	76
2.1.1.1 Description de la réception initiale de la psychanalyse	76
2.1.1.2 Explication de la réception initiale de la psychanalyse	80
2.1.1.3 Une réception entre « vérité manifeste » et « ignorance-conspiration ».....	83
2.1.1.4 Une découverte entre « vérité manifeste » et « ignorance-conspiration »	89
2.1.1.5 Excursus I : la théorie du refoulement.....	90
2.1.2 Sur la réception tardive de la psychanalyse	96
2.1.2.1 Sur la pluralité et la variété des théories analytiques.....	99
2.1.2.2 Excursus II : la théorie centrale et les théories périphériques.....	100
2.1.2.3 Thérapies « par addition » et « par soustraction »	102
2.1.2.4 Travestissements et souillures	105
2.1.3 Volontés « par addition » et « par soustraction ».....	110
2.1.3.1 La volonté motrice et la volonté justificatrice	111
2.1.3.2 La volonté observée en soi et la volonté exhibée à autrui	114
2.1.3.3 Des aveux au-delà de la rhétorique ?.....	117
2.1.4 Une histoire soustraite à l'histoire	118
2.1.4.1 Un continent intérieur au-delà de l'histoire	120
2.1.4.2 La cure psychanalytique comme rapport phantasmatique	123
2.1.4.3 Un récit sociocentrique.....	127
2.1.4.4 Un regard extramondain.....	133
2.1.5 Le récit soustractif au regard de notre problématique.....	134
2.1.5.1 Une diffusion en réalité absente?	134
2.1.5.2 Une théorie centrale laissée dans l'ombre	139
2.1.5.3 La théorie de la récupération est-elle vrai?.....	142
2.1.5.4 Une théorie peu crédible.....	147
2.1.5.5 Quelle contribution à la résolution de notre problématique?.....	149
2.2 <i>La psychanalyse dans le contexte de l'histoire des sciences</i>	151
2.3 <i>Approche cynique</i>	154
2.3.1 Un public laissé dans l'ombre.....	157
2.3.2 Une pluralité d'utilisation négligée	160
2.3.3 Une pluralité d'utilisation niée	163
2.3.4 Les contextes pluriels des discours psychanalytiques.....	167
2.4 <i>Conclusions de la revue de l'historiographie</i>	170
2.4.1 À propos de l'histoire sociale de la psychanalyse.....	170
2.4.2 Contraintes dégagées de la revue de l'historiographie.....	177
2.4.3 L'objet de la recherche : l'imputation de désirs refoulés.....	177
3. DU PROGRAMME DE RECHERCHE À LA RECHERCHE.....	180
3.1 <i>L'imputation d'intentions refoulées et le récit soustractif</i>	183

3.1.1	La conception « soustractive » de l'aveu de volonté refoulée confrontée à cet aveu.....	183
3.1.2	Au cœur de la conception soustractive : un canevas cartésien.....	188
3.1.3	Critiques adressées au canevas cartésien.....	193
3.1.4	L'apport des traditions anticartésiennes à l'histoire sociale de la psychanalyse.....	198
3.2	<i>Les dimensions plurielles de la volonté</i>	205
3.2.1	La volonté exprimée dans l'accomplissement de l'action.....	206
3.2.2	La volonté nommée (I) : une pratique instituée.....	208
3.2.3	La volonté nommée (II) : sémantique.....	210
3.2.3.1	Le motif est une raison d'agir.....	210
3.2.3.2	La sémantique de l'action.....	211
3.2.3.3	Les vocabulaires de motifs.....	212
3.2.3.4	Le motif dans la trame du langage.....	215
3.2.4	La volonté nommée (III) : pragmatique.....	216
3.2.4.1	Les actions sociales.....	217
3.2.4.2	Le cycle des actions sociales.....	217
3.2.4.3	Imputer un motif à une action, c'est définir une situation problématique.....	222
3.2.4.4	Imputer un motif à une action, c'est anticiper une situation future.....	223
3.2.4.5	Le trouble rencontré est perçu en fonction de sa résolution éventuelle.....	224
3.2.4.6	L'imputation d'intentions en termes sociaux et individuels.....	226
3.2.3.7	En résumé.....	230
3.2.5	La volonté nommée (IV) : paroles extérieures et intérieures.....	230
3.2.5.1	Genèse de la parole intérieure.....	231
3.2.5.2	Fonctions de la parole intérieure.....	232
3.2.5.3	La parole intérieure impliquée par la parole extérieure.....	235
3.2.6	L'expression plurielle de la volonté.....	237
3.2.6.1	Donner forme à l'impulsion.....	237
3.2.6.2	La volonté dans l'échange langagier (monde objectif, etc.).....	241
3.2.7	Retour sur la conception soustractive de l'imputation du désir refoulé.....	243
3.3	<i>Hypothèse, méthode et corpus</i>	250
3.3.1	Imputer des désirs refoulés : une manière de régler des interactions.....	250
3.3.1.1	Examen en situation des imputations de désirs refoulés.....	251
3.3.1.2	Dépendance mutuelle de la situation et de l'énonciation.....	251
3.3.1.3	Les partenaires immédiats et les formes de leurs interactions.....	252
3.3.1.4	Sur l'élargissement continu de la recherche historique.....	253
3.3.2	Freud éducateur.....	255
3.3.2.1	Une instruction partiellement explicite et volontaire.....	256
3.3.2.2	Une instruction partiellement invisible et inconsciente.....	258
3.3.2.3	Un savoir en bonne partie pratique et informulé.....	259
3.3.2.4	Des cas exemplaires.....	261
3.3.2.5	Déhistoriciser le porteur du refoulement.....	264
3.3.2.6	Une casuistique souple.....	265

3.3.2.7 Des opérations distinctes coordonnées par le surmontement du refoulement.....	267
3.3.2.8 Modeler une relation thérapeutique et modeler d'autres relations.....	270
3.3.2.9 Considérations méthodologiques générales.....	272
3.3.3 Décrire l'instant fugitif où la société prend.....	273
3.3.3.1 Une règle sociale fuyante.....	273
3.3.3.2 Une règle sociale « incorporée » dans une pratique.....	277
3.3.3.3 Le cycle de l'action sociale comme affirmation d'exigences sociales.....	280
3.3.4 Division des deuxième et troisième parties.....	285
SECONDE PARTIE : LES ÉTAPES DE L'ENQUÊTE SUR LE REFOULEMENT.....	287
4 RECONNAÎTRE LES PHÉNOMÈNES SUSCITÉS PAR DES VOLONTÉS REFOULÉES.....	291
4.1 RECONNAÎTRE LES INDICES DE REFOULEMENT.....	293
4.1.1 <i>Actions irrationnelles</i>	293
4.1.2 <i>Capacités défaillantes</i>	295
4.1.3 <i>Contraste et arrière-plan</i>	300
4.1.4 <i>Des critères publics</i>	303
4.1.5 <i>Des critères enracinés dans des normes instituées</i>	305
4.2 L'INTERVENTION D'UNE CONTRE-VOLONTÉ.....	307
4.2.1 <i>La névrose de contrainte, révélatrice d'une contre-volonté</i>	308
4.2.2 <i>L'inattention, fruit de l'intervention de la contre-volonté</i>	313
4.2.2.1 Une réforme de l'inattention.....	314
4.2.2.2 Une contre-volonté déjà pratiquement reconnue.....	317
4.3 UNE CONTRE-VOLONTÉ AGISSANTE MAIS INAVOUÉE.....	321
4.3.1 <i>L'étrange progéniture de la contre-volonté</i>	322
4.3.1.1 Un nouveau regard sur les phénomènes problématiques rencontrés.....	322
4.3.1.2 Des phénomènes doublement problématiques.....	325
4.3.1.3 Un nouvel objet de souci.....	328
4.3.2 <i>Difficultés de coordination</i>	330
4.3.2.1 Différends et conflits.....	331
4.3.2.2 Prendre le parti du témoin.....	333
4.3.2.3 L'aveu d'intention exigé par l'analyste.....	335
5. RÉPONSE THÉORIQUE : IDENTIFIER LA VOLONTÉ REFOULÉE.....	338
5.1 <i>Le rapport à soi dans le dialogue intérieur</i>	340
5.1.1 Les voix du dialogue intérieur.....	340
5.1.2 Dissimulations dans le dialogue intérieur.....	344
5.2 <i>Les quasi-personnes de l'autre scène</i>	354
5.2.1 Des voix du dialogue intérieur aux quasi-personnes.....	354
5.2.2 L'autre scène.....	355

5.2.3	Genèse des quasi-personnes	358
5.2.4	Caractères des quasi-personnes	361
5.2.5	Le refoulement et ses motifs.....	365
5.2.6	Le retour du refoulé.....	368
5.3	<i>Le phénomène problématique, expression de l'intention refoulée</i>	370
5.3.1	Expression de l'intention dans l'accomplissement de l'action	371
5.3.2	Expression mimétique et symbolique de l'intention	378
5.3.3	Expression double de l'intention	386
5.4	<i>Identifier l'intention à l'œuvre dans le symptôme</i>	388
5.4.1	Examen des circonstances et du contexte du symptôme.....	389
5.4.2	Examen des circonstances et du contexte du refoulement passé.....	390
5.4.3	Le refoulement, un acte profondément intérieur.....	393
5.4.4	Traduction du langage de l'inconscient.....	396
5.5	<i>Des voix aux quasi-personnes</i>	398
5.5.1	Similitudes des quasi-personnes avec les voix de la conversation intérieure.....	398
5.5.2	Différences des quasi-personnes avec les voix de la conversation intérieure	400
5.5.3	Les voix des quasi-personnes	406
5.6	<i>Les raisons discutables du refoulement</i>	408
5.6.1	Une action inefficace et vaine.....	409
5.6.2	Une action superflue.....	411
5.6.3	Une action nuisible.....	413
5.6.4	Une action lâche	414
5.6.5	L'action de refouler sous une lumière morale	419
6.	RÉPONSE PRATIQUE : SUSCITER L'AVEU DE LA VOLONTÉ REFOULÉE	425
6.1	<i>Informé et convaincre l'auteur du refoulement</i>	428
6.2	<i>De l'auto-imputation à l'aveu</i>	431
6.3	<i>Les quasi-personnes dans la personne globale</i>	442
6.3.1	La division intérieure, un obstacle radical à l'aveu recherché ?	442
6.3.2	Les quasi-personnes, des participantes à la personne globale.....	444
6.3.3	Des auteurs d'actions aux traits flous	446
6.4	<i>Une réforme de la conversation intérieure</i>	449
6.4.1	La voie de sortie de la crise : l'action du moi	450
6.4.2	Une action dans et sur la conversation intérieure	452
6.4.3	La libre association : un outil de réforme de la conversation intérieure	454
6.4.4	De bons motifs dont il s'agit de tirer quelque chose de précieux.....	459
	TROISIÈME PARTIE : L'ENQUÊTE SUR LES REFOULEMENTS EN SITUATION.....	465
7.	L'ENQUÊTE SUR LES REFOULEMENTS ET LE CONTRAT	467

7.1 Identifier et reconnaître la volonté contrainte par des relations	470
7.1.1 Le renversement des volontés.....	470
7.1.2 L'examen des contraintes exercées par les relations.....	471
7.2 Le contrat et la libre volonté.....	475
7.2.1 Le lien contractuel, la libre volonté et la volonté contrainte.....	476
7.2.1.1 La libre volonté, au cœur du contrat.....	481
7.2.1.2 La libre volonté et la volonté contrainte.....	483
7.2.1.3 Une opposition fuyante	486
7.2.2 La connaissance de la volonté suivant l'imaginaire cartésien de l'intériorité.....	489
7.2.2.1 Dire sa volonté suivant les imaginaires de l'intériorité	489
7.2.2.2 Imaginaire de l'intériorité classique et aveu d'intention.....	492
7.3 La psychanalyse, la libre volonté et l'imaginaire de l'intériorité.....	495
7.3.1 Un nouveau partage des mondes intérieur et extérieur	495
7.3.1.1 Le refoulement comme crise politique personnelle.....	496
7.3.1.2 Un système d'oppositions en situation	498
7.3.1.3 Naissance d'une interaction fondée sur la reconnaissance du monde intérieur	501
7.3.2 De la volonté contrainte par la relation à la relation qui exprime la volonté	505
7.3.2.1 L'affirmation d'une société contractuelle.....	508
7.3.2.2 La pulsion, une volonté au-delà de la contrainte	511
7.3.2.3 L'autorité reconnue à la pulsion.....	513
7.3.3 Dire la volonté intérieure d'autrui	518
8. SITUATION IMMÉDIATE DE L'ENQUÊTE SUR LES REFOULEMENTS.....	524
8.1 Les premières enquêtes, développées dans le cadre de la cure	529
8.1.1 La relation thérapeutique comme conflit des volontés	529
8.1.2 La cure comme espace ouvert au déploiement du monde intérieur	532
8.2 Nouveaux indices qui manifestent le refoulement.....	538
8.2.1 Freud sur le normal et le pathologique	539
8.2.1.1 L'étude du pathologique, un moyen d'investigation anthropologique	540
8.2.1.2 Une distinction quantitative.....	542
8.2.2 D'un transfert à l'autre	545
8.2.3 De la névrose de contrainte à l'action rituelle.....	549
8.2.4 La peste émotionnelle.....	551
8.2.5 Un arrière-plan mouvant.....	554
8.2.6 L'attention subsidiaire accordée aux normes contractuelles.....	556
8.2.7 L'habitude psychanalytique de tirer des conclusions importantes à partir de petits signes.....	558
8.2.8 L'auteur de l'action et son témoin	562
8.3 Situations qui suscitent le refoulement	564
8.3.1 Sur la contrainte opérée sur la volonté première par la famille.....	566
8.3.2 Une avancée du contrat	568

8.3.2.1 L'avancée qualitative du contrat, d'une sphère d'activité sociale à l'autre	568
8.3.2.2 L'exigence de cohérence impliquée dans l'enquête sur les refoulements.....	572
8.3.3 Vers une réforme de l'éducation.....	574
8.3.3.1 De la critique du refoulement à la critique de l'éducation traditionnelle	574
8.3.3.2 La libre volonté des enfants.....	576
8.3.3.3 Les codes sociaux dense et élaboré	577
8.3.3.4 L'échange de formulations d'intentions dans le code élaboré	580
8.4 <i>Le moteur de l'enquête</i>	584
8.4.1 Aperçu sur la pluralité des enquêtes analytiques	586
8.4.1.1 La révolution psychanalytique a-t-elle déjà eu lieu?	586
8.4.1.2 Différentes directions de l'enquête.....	589
8.4.1.3 La psychanalyse « officielle » d'Anna Freud et de B. Spock	591
8.4.2 La contrainte de la cure psychanalytique sur l'extension de l'enquête	592
8.4.3 Sur les trajectoires de Reich, Spock et A. Freud.....	595
8.4.2.1 Une enquête sur la déraison des ouvriers	595
8.4.2.2 Trajectoire de Reich après 1933	599
8.4.2.3 Isolement et instabilité	604
8.4.2.4 L'enquête analytique : une ressource précieuse	606
8.4.2.5 L'enquête analytique comme outil pour délimiter une frontière	608
8.4.2.6 Pourquoi A. Freud et Spock ne voulaient pas se servir abondamment de l'enquête analytique	609
8.4.2.7 Reconnaissance de la valeur du surmoi, de la moralité et du statut	612
8.4.2.8 Vers la remise en cause de la théorie de la pulsion	615
8.4.4 Psychanalyse extramondaine ou psychanalyse familiale.....	617
8.4.4.1 Une psychanalyse extramondaine	617
8.4.4.2 Une psychanalyse familiale.....	619
8.4.5 Habitude et situations	622
CONCLUSION.....	627
1. <i>Retour sur l'hypothèse et la méthode.....</i>	628
2. <i>Un invariant sociologique et des exigences historiquement localisées</i>	629
3. <i>L'enquête sur les désirs refoulés</i>	630
4. <i>La norme contractuelle : le moteur de l'enquête ?.....</i>	634
5. <i>La crise contractuelle des stratégies d'actions.....</i>	636
6. <i>Approche « impersonnelle » de l'enquête psychanalytique</i>	641
7. <i>Transformer la culture en l'interprétant.....</i>	643
8. <i>Un nouveau nom sur une vieille pratique?</i>	644
9. <i>Exercer une contrainte au nom de la critique de la contrainte</i>	646
10. <i>La psychanalyse, un révélateur de la société contemporaine.....</i>	648

Liste des tableaux

TABLEAU I. STRUCTURE DU RÉCIT SOUSTRACTIF	119
TABLEAU II. LOCALISATION LOGIQUE ET HISTORIQUE DES DISCOURS PSYCHANALYTIQUES	172
TABLEAU III. L'ÉVOLUTION DES SITUATIONS LIÉES À L'ENQUÊTE PSYCHANALYTIQUE.....	271
TABLEAU IV. RÉCITS POSSIBLES SUR L'ACTION.....	437

À Jean et Grace, pour tout.

Remerciements

Je voudrais avant tout remercier mon directeur, Othmar Keel, qui a cru en un projet ambitieux qui, à ses tout débuts, présentait une allure inchoative. Il m'a poussé, au fur et à mesure que ce projet prenait forme, à le retravailler encore et encore. C'est grâce à ces encouragements si je suis aujourd'hui en mesure de présenter ce travail. Je suis également sensible à la confiance dont m'a témoigné le département d'histoire, en m'offrant une subvention qui a grandement aidé mes recherches. Robert Crépeau m'a invité à participer à son séminaire sur le rite, puis à plonger dans la littérature théorique sur ce même objet. Ces échanges et ces lectures m'ont offert une démonstration claire de ce que peut être une analyse rigoureuse et minutieuse d'une pratique sociale. Ma compréhension du pragmatisme a été clarifiée par des échanges avec Alain Létourneau et les participants du « Groupe de lecture sur le pragmatisme : John Dewey » de l'Université de Sherbrooke. Gerald Bartels m'a fait comprendre l'importance du livre de Hans Joas, *La créativité de l'agir*. Sans ces différents échanges sur le pragmatisme, ma thèse serait sensiblement différente. Ma lecture de Durkheim a été nourrie par des échanges avec Hugo Hardy et différents participants du « Laboratoire d'études durkheimiennes de l'UQÀM ». Barbara Thériault m'a invité au « Séminaire Weber » du *Centre canadien d'études allemandes et européennes* alors que, nouvel étudiant à la maîtrise, j'avais tant à apprendre. J'ai effectivement beaucoup appris de ses participants.

Plusieurs échanges ont nourri mes réflexions : ceux sur les psychothérapies avec Martin Laferrière et Marie-Ève Nault, ceux sur les mythes et les patchworks culturels avec Philippe Saint-Germain, ceux sur les pratiques d'aveux et l'œuvre de Norbert Elias avec Bernard Ducharme.

Je suis aussi redevable aux nombreuses personnes qui ont répondu à mes questions. Au début des recherches qui ont mené à cette thèse, Nathan Stern a répondu avec beaucoup de générosité à mes très nombreuses questions sur ses propres recherches. Marcel Fournier et Mélanie Plouviez m'ont aidé à mieux comprendre la pensée de Durkheim. Nathalie Heinich a répondu aux questions que je me posais sur la pluralité des sphères d'activité sociales. Patrick Sériot et Inna Tylkowski ont répondu à mes questions sur V. N. Vološinov, Marie-Christine

Laferrière à celles sur la psychanalyse dite « relationnelle », Julien Gravel à celles sur la notion chimique d'« analyse », Olivier Bauer à celles sur les rites. Feu Robert Castel (1933-2013) a pris le temps de me donner des indications sur son livre *Le psychanalysme*. J'aurais aimé pouvoir lui présenter cette thèse.

Jean-Christophe Angaut, Joëlle Basque, Olivier Clain, Jorge Frozzini, Annick Hernandez, Simon Langlois, Guillaume Lejeune, Samuel Lézé, Patrick-Michel Noël, Ghizlane Obtel, Yakov M. Rabkin, Jules Racine, Sylvano Santini, Van Troi Tran et différents participants du *Centre d'étude des religions de l'Université de Montréal* ont offert des commentaires, des objections et des questions à des textes et des communications dans lesquelles je présentais mes recherches. Ils m'ont tous amené à envisager ces recherches sous un jour différent.

Tatjana Barazon m'a aidé à comprendre un article d'H. Putnam publié en italien.

Elizabeth Dubois, Marie Lamarche, Angélique Soleil Lavoie et Van Troi Tran m'ont aidé à corriger cette thèse. Je leur en suis très reconnaissant.

Je ne voudrais pas oublier de remercier tous ceux qui m'ont appuyé et encouragé ces dernières années. Ils ont rendu plus légère la rédaction de cette thèse.

Introduction

La *psychanalyse* (ou *analyse*) a été élaborée dans les années 1890 par un médecin viennois, Sigmund Freud (1856-1939). La théorie psychanalytique a d'abord été élaborée de manière à mieux comprendre les pathologies qui frappaient ses patients. Elle a débouché sur une forme de thérapie novatrice, la *cure psychanalytique*. La psychanalyse désigne donc tout à la fois une théorie de la *psyché* humaine et une pratique thérapeutique.

La théorie psychanalytique est une théorie des rapports intrapsychiques de l'être humain. Elle vise à expliquer des phénomènes très variés (« névroses », rêves, oublis, maladresses) en les traitant comme des conséquences d'une certaine forme de rapport à soi.

La thérapie psychanalytique vise à modifier le rapport à soi du patient. Elle cherche à substituer à un rapport à soi malsain, qui engendre des pathologies, un rapport à soi moins inadéquat. Pour ce faire, elle recourt à différents moyens. Elle peut demander au patient de se livrer à la *libre association* (de dire à l'analyste tout ce qui lui passe par la tête, sans s'arrêter à distinguer entre ce qui est dicible et ce qui ne l'est pas), de raconter ses rêves, etc. Ces différentes méthodes visent à remplacer un rapport à soi autocritique par un rapport à soi moins conflictuel.

Dans la première décennie du XX^e siècle, Freud et ses étudiants ont créé une organisation vouée à l'avancée et à la défense de la psychanalyse. Cette organisation a ultérieurement entrepris d'organiser la formation des *psychanalystes*, ces spécialistes habilités à développer la théorie psychanalytique et à mener des cures psychanalytiques. En 1910, cette organisation psychanalytique est devenue mondiale. L'*Association psychanalytique internationale* chapeaute depuis lors différentes organisations nationales. Des schismes théoriques au sein de cette organisation ont mené à des défections et des expulsions. Certains anciens disciples de Freud (notamment Carl Gustav Jung (1875-1961) ou Alfred Adler (1870-1937)) ont par la suite créé des organisations distinctes de l'organisation psychanalytique officielle, vouées à la défense de théories et de thérapeutiques rivales.

Depuis son foyer viennois, la psychanalyse s'est graduellement fait connaître dans un grand nombre de pays. Elle a été discutée et utilisée par un grand nombre de psychologues, de psychiatres, de psychothérapeutes, de travailleurs sociaux, etc. Elle a rejoint une audience *très*

large, touchant même un grand nombre de personnes en dehors des rangs des différents spécialistes de la *psyché* humaine : au XX^e siècle, dans un certain nombre de sociétés démocratiques contemporaines (les États-Unis, la France, l'Argentine, etc.), les gens de plusieurs milieux connaissaient la psychanalyse, à laquelle ils recouraient même fréquemment pour éclairer toute une série de gestes. Des parents y recouraient pour comprendre les réactions de leurs enfants ; des conjoints, pour élucider les actions incompréhensibles de leur moitié ; etc. En somme, ces gens étaient portés à recourir à la théorie psychanalytique pour décrire leurs faits et gestes les uns aux autres. Elle offrait à ces différents utilisateurs de la psychanalyse un outil qui leur permettait de déterminer comment réagir à toute une série de situations.

En s'appuyant ainsi sur la psychanalyse pour guider leurs actions, ces gens démontraient la *profondeur* de la confiance qu'ils accordaient à cette théorie. En se servant de la psychanalyse dans la conduite de leur vie, ils *comptaient* sur la capacité de ces théories à rendre compte adéquatement de différents phénomènes qu'ils rencontraient dans leurs vies.

C'est sur la largeur et la profondeur de cette diffusion que la présente thèse porte. Ces deux caractéristiques font de la diffusion de la psychanalyse un phénomène énigmatique. L'ampleur de cette diffusion est surprenante, dans la mesure où les théories scientifiques demeurent ordinairement inconnues ou méconnues des non-scientifiques. La profondeur de cette diffusion est encore plus déconcertante. Les non-scientifiques sont en effet très peu enclins à utiliser les théories scientifiques (même celles qu'ils connaissent).

La première partie de cette thèse examine en profondeur cette problématique. Au chapitre un, nous décrirons ce phénomène, en nous attachant en particulier à faire ressortir ses caractéristiques intrigantes. Au chapitre deux, nous verrons comment l'historiographie a abordé cette énigme. Au chapitre trois, nous proposerons une hypothèse visant à expliquer ce phénomène et une méthode permettant de tester cette hypothèse. Dans la présente introduction, nous décrivons les grandes lignes de notre démarche.

*

Ce phénomène social (la diffusion remarquable de la psychanalyse) demeure peu compris.

L'histoire de la psychanalyse est encore peu développée. Les travaux réalisés dans ce champ de recherche adoptent fréquemment une perspective biographique. En s'intéressant à la pensée ou à la vie de tel ou tel auteur, l'historiographie s'est concentrée sur les arbres et n'a pas aperçu la forêt : le phénomène social qui nous occupe a été négligé par l'historiographie.

Un grand nombre de travaux situent la psychanalyse dans un cadre d'histoire des idées (qui retrace les désaccords entre penseurs, les influences des uns sur les autres, etc.) ou d'histoire des sciences (qui situe le développement de la psychanalyse par rapport au développement de la psychologie, de la neurologie, de la biologie, etc.). En traitant ainsi la psychanalyse comme une simple théorie, l'historiographie l'a dépeinte de façon telle qu'il devient même difficile de reconnaître que la psychanalyse constitue un phénomène social qui appelle une explication.

Or les innombrables gens qui ont recouru à la psychanalyse pour rendre compte de leurs faits et gestes les uns aux autres n'étaient ni des penseurs, ni des scientifiques. Ils n'étaient pas, comme des théoriciens, occupés à observer des phénomènes. (Nous utilisons ici le terme théorie dans son sens originel : le grec *theoria* désigne l'activité de contempler.) Ils étaient des parents occupés à élever des enfants, des conjoints occupés à négocier les difficultés de leur couple, des patients qui cherchaient à guérir, etc. Tous ces gens recouraient à la psychanalyse parce qu'elle leur semblait en mesure de les aider à atteindre ces différents objectifs pratiques. En situant la psychanalyse dans le seul contexte de l'évolution des idées et des sciences, l'historiographie suit une démarche beaucoup trop « intellectualiste ». Elle néglige les adeptes de la psychanalyse, ou elle les traite comme des spectateurs contemplatifs, mus par une curiosité désintéressée, en retrait de l'action. De cette manière, l'histoire de la psychanalyse a accordé un poids inégal à la théorie et à la pratique psychanalytique. La pratique psychanalytique s'est vue subordonnée à la théorie psychanalytique.

*

Présentons schématiquement cette dernière. L'élément central du système théorique psychanalytique est la *théorie du refoulement*. Cette théorie en est une du rapport à soi. Selon celle-ci, il serait possible d'expliquer des phénomènes variés (névroses, oublis, rêves, maladresses, maladies, etc.) en les abordant comme des effets d'un conflit intérieur des volontés. Ces différents phénomènes seraient les produits de l'intervention d'une « contre-volonté », agissant à l'insu de son porteur. Chacun de ces phénomènes manifesterait la présence d'un conflit intérieur des volontés. Autrement dit, ils sont des « symptômes » de ce conflit. Si cette contre-volonté produit des conséquences si variées, si elle demeure inconnue de son porteur, si ce dernier est incapable de la contrôler, c'est qu'elle aurait préalablement été « refoulée ». En effet, une volonté refoulée serait en mesure de produire différents « symptômes ». La personne qui manifeste un symptôme a donc dû auparavant *refouler* un de ses désirs, c'est-à-dire qu'elle l'a chassé hors de sa « conscience » en le reléguant dans un espace intérieur, « l »'inconscient. Cette personne a refoulé un désir parce qu'elle *ne voulait pas le reconnaître comme sien*. Ce désir était en effet gênant, illicite, inavouable, il contredisait des exigences éthiques inculquées par la société. Cette personne a refoulé ce désir dans « l »'inconscient de manière à se le dissimuler. La tentative a pu, dans un premier temps, sembler réussie, puisque le désir illicite paraissait disparu ; son porteur n'y pensait plus. Or, la solution au conflit des volontés que semblait offrir le refoulement n'était que temporaire. Relégué dans cette sorte d'oubliette mentale, le désir refoulé a survécu, n'attendant que le moment de se manifester. Il est éventuellement parvenu à le faire, en produisant un symptôme.

Ainsi, expliquer pleinement un oubli, un rêve, une névrose, ce serait peindre adéquatement le conflit des volontés qui leur a donné naissance.

*

Comment concevoir la large utilisation de cette théorie ? Comment décrire cette utilisation sans pour autant présenter les utilisateurs ordinaires de la psychanalyse comme de purs observateurs de la vie psychique ?

Nous pouvons le faire en abordant d'une manière nouvelle les discours dans lesquels la psychanalyse est invoquée. En reprenant la distinction entre les concepts d'*énoncé* et

d'*énonciation*, nous dirons que l'approche intellectualiste considère ces discours comme des énoncés mais qu'il faut plutôt, pour aborder le phénomène social qui nous occupe, les traiter comme des énonciations. L'énoncé est *le dit*, l'énonciation est *le dire*. L'énoncé est la parole prononcée ou le texte écrit. L'énonciation est l'acte de production d'un énoncé, adressé à un interlocuteur. Les discours dans lesquelles la psychanalyse est invoquée sont surtout traités par l'historiographie comme des énoncés, c'est-à-dire indépendamment des contextes d'interaction dans lesquels ils sont produits. Pour sortir de la perspective « intellectualiste » dominante, il est nécessaire de les traiter tout aussi bien comme un ensemble d'*énonciations* : c'est-à-dire comme autant d'*actes de dire* (d'*actes de production d'énoncés*) adressés à des partenaires sociaux.

Traiter les discours dans lesquelles la psychanalyse est invoquée comme des énoncés, c'est les envisager dans leur rapport aux objets qu'ils prétendent éclairer (les oublis, rêves, maladresses et autres phénomènes abordés comme des « symptômes »). Les envisager comme des énonciations, c'est plutôt les situer dans un contexte d'interaction langagière et sociale. Ainsi, une *histoire sociale* de la psychanalyse peut se donner un objet d'étude précis : *la pratique qui consiste à imputer des désirs refoulés (des « contre-volontés ») à des gestes et comportements variés*. Ce n'est qu'en expliquant la place de cette pratique dans l'interaction sociale que nous serons en mesure d'éclairer les caractéristiques énigmatiques de la diffusion de la psychanalyse.

Les utilisateurs de la psychanalyse se sont servis de la théorie du refoulement afin d'imputer des désirs à différents gestes. La théorie du refoulement offrait une manière nouvelle d'*imputer des intentions* à des gestes. Autrement dit, les discours invoquant la psychanalyse appartiennent à une famille déjà existante d'énonciations particulière : aux imputations d'intentions à des conduites. La pratique qui consiste à verbaliser des motifs « ordinaires » a déjà été examinée dans différents travaux sociologiques. Ces travaux montrent que ceux qui imputent des motifs à des gestes – les leurs ou ceux d'autrui – ne font rien d'autre qu'assigner des raisons à ces gestes. Ces raisons sont *discutables*. Certains motifs sont plus recevables que d'autres : si certains sont légitimes, voire digne de louanges, d'autres apparaissent déplorables, voire condamnables. En imputant un motif donné à un geste, on

l'approuve ou on le désapprouve ; on suscite ainsi une réaction commune, par exemple une sanction, positive ou négative (louange, moquerie, reproche, etc.). En imputant un motif à un geste, on situe celui-ci par rapport aux « significations communes » (valeurs, normes, etc.) reconnues par sa société ; de cette manière, on soumet son auteur à un contrôle social. Des auteurs dont les travaux sur la psychanalyse sont demeurés méconnus, Valentin N. Vološinov (1895-1936) et C. W. Mills (1916-1962), ont soutenu que les imputations de désir refoulés, tout comme les imputations de désirs ordinaires, doivent être abordées comme une forme de contrôle social. Nous reprendrons les grandes lignes du programme de recherche élaboré par ces auteurs.

L'hypothèse que nous testerons dans la présente thèse est que les caractères énigmatiques de la diffusion de la psychanalyse (à savoir : son ampleur et sa profondeur) peuvent être élucidés, dès lors qu'elle est abordée comme une *grammaire de l'intériorité*, qui a servi à négocier des interactions. Nous soutenons que ceux qui imputaient des désirs refoulés à des conduites ne faisaient rien d'autre qu'ordonner des interactions, en les médiatisant par des symboles et des significations communes déterminées. Plus précisément, nous soutenons que la psychanalyse a connu une fortune extraordinaire, dans les sociétés démocratiques contemporaines, parce que les significations communes qu'elle mettait de l'avant étaient celles dont ces sociétés avaient déjà reconnu l'autorité. Nous soutenons que c'est parce que cette enquête offrait une manière de négocier les interactions qui était conforme avec les normes et « l'imaginaire » des sociétés contemporaines qu'elle a pu être utilisée pour guider une multitude d'interactions et ainsi obtenir une diffusion large et profonde. De cette manière, nous tenterons ici de situer la psychanalyse dans un contexte historique précis : celui du développement des significations communes et des règles d'interactions des sociétés contemporaines.

*

Nous avons donc un objet : *l'imputation de désirs refoulés*. Cette pratique sociale, puisque c'en est une, est une variante de la pratique qui consiste à verbaliser des motifs ordinaires. (Sigmund Freud a proposé une réforme de cette pratique ordinaire.) Il nous reste évidemment à trouver une méthode permettant de vérifier l'hypothèse. Quelles significations

communes étaient impliquées dans cette pratique? Comment cette dernière permettait-elle d'ordonner et de mettre en forme des interactions? Il est nécessaire, pour répondre à ces questions, de décrire cette pratique. Il faut pour cela trouver un échantillon d'*imputations de désirs refoulés*.

L'œuvre de Freud offre un tel échantillon. Il est bien connu que cette œuvre offre la communication d'une série de théories. (Ce sont ces dernières qui ont été abondamment étudiées par des travaux en histoire des idées et en histoire des sciences.) On a moins souvent remarqué que cette œuvre offrait aussi un enseignement implicite : une démonstration d'un savoir pratique. Cette démonstration pratique prenait des formes variées. On y trouve d'abord une série de récits de cas cliniques, portant sur les pathologies des patients, les circonstances de leur apparition et les traitements ayant permis leur guérison. Dans ces récits de cas, Freud montrait comment les maladies de ses patients pouvaient se faire aborder comme des *symptômes* de désirs qu'ils avaient refoulés. On trouve aussi, dans cette œuvre, une série d'analyses de rêves, que Freud traitait aussi comme des symptômes de refoulement. Cette œuvre présente enfin d'innombrables explications de gaffes, d'oublis, de mots d'esprits – des phénomènes qu'il abordait aussi comme des symptômes. Dans tous ces passages (récits de cas, analyses de rêves, élucidation d'oublis, de gaffes, de mots d'esprits, etc.), Freud imputait des désirs refoulés à des conduites. L'œuvre de Freud comporte donc un très grand nombre d'imputations de désirs refoulés. En présentant à ses lecteurs ces innombrables cas, Freud leur offrait une démonstration pratique (parfois délibérée, parfois fortuite) : il leur montrait comment imputer des désirs refoulés à des conduites. Ces lecteurs, par la suite, purent tenter d'expliquer un certain nombre de situations déconcertantes qu'ils rencontraient dans leur propre vie en recourant eux aussi à la théorie du refoulement. Ce faisant, ils offraient à leur tour une démonstration de cette pratique, à des gens qui pouvaient pour leur part ignorer jusqu'au nom de Freud. Autrement dit, la démonstration pratique de Freud donna l'impulsion au mouvement de diffusion de la psychanalyse qui nous occupe ici.

Comme nous le verrons, Freud montrait, dans les passages qui nous intéressent, que la verbalisation de désir refoulé était la première étape d'un processus complexe comportant plusieurs étapes. Nous appellerons ce processus *l'enquête psychanalytique*, ou bien encore

l'enquête sur les refoulements. Freud montrait que différents phénomènes étaient des symptômes qui signalaient l'intervention d'un désir refoulé. Une fois cette intervention *reconnue*, il était possible de *découvrir* sur quoi portait le désir, à quelle occasion il avait été refoulé, etc. Dans un troisième temps, l'élucidation du cas rencontré pouvait déboucher sur une *guérison pratique* du porteur du refoulement. Ce dernier pouvait être amené à reconnaître que le désir refoulé était bien le sien. Une fois qu'il retrouvait la capacité d'avouer pleinement ses désirs, le refoulement était surmonté. L'enquête sur le refoulement avait atteint son terme.

Examiner la démonstration pratique de Freud permet de comprendre les caractéristiques de l'enquête analytique qui nous intéressent. En racontant l'histoire de ses patients, en analysant des rêves, en élucidant des oublis, etc., Freud montrait à ses lecteurs comment l'imputation de motif refoulé permettait, en situant une interaction par rapport à des significations communes précises, de donner forme à cette interaction ; comment, de cette manière, il était possible de susciter une réponse commune (l'identification et le « surmontement » du refoulement).

Pour tester notre hypothèse, nous procéderons à une description minutieuse de la démonstration pratique de Freud. Nous offrirons une description théorique d'une *grammaire* maîtrisée pratiquement par de larges groupes sociaux : c'est-à-dire que nous tenterons de formuler d'une manière explicite la logique qui était pratiquement mise en œuvre dans les échanges effectifs entre utilisateurs de la psychanalyse. Notre description portera, tout d'abord, sur les significations communes présentes dans l'enquête psychanalytique. Nous porterons également attention à la manière dont l'enquête psychanalytique permettait d'ordonner différentes interactions (de cette manière, nous proposerons une description « en situation » de cette enquête).

*

Nous l'avons dit plus haut, la première partie de la thèse est consacrée à la présentation de la problématique (chapitre 1), à la discussion de l'historiographie (chapitre 2) et à l'élaboration de l'hypothèse, de la méthodologie et du corpus retenu (chapitre 3). Les

deuxième et troisième parties de la thèse sont consacrées à la description et à l'analyse de l'enquête psychanalytique.

La deuxième partie propose une analyse minutieuse, étape par étape, de l'enquête psychanalytique mise en scène par Freud. Nous verrons que cette enquête procède en trois étapes. Les adeptes de la psychanalyse devaient, dans un premier temps, reconnaître les indices (ou « symptômes ») qui manifestaient la présence d'un refoulement (chapitre 4). Voilà qui les amenaient, dans un second temps, à identifier l'objet et les circonstances du refoulement découvert (chapitre 5). À partir de là, il devenait possible, dans un troisième temps, de mettre fin au refoulement du désir, en amenant son porteur à retrouver la capacité de l'avouer (chapitre 6).

La troisième partie abordera la description de l'enquête psychanalytique, d'un angle différent. La description sera ici développée de manière à faire ressortir les « significations communes » (valeurs, exigences et normes sociales) manifestées par l'enquête et la manière dont ces significations communes permettaient de guider une interaction entre partenaires sociaux. Nous verrons d'abord que l'enquête psychanalytique dans sa totalité manifeste des exigences propres aux sociétés contemporaines réglées par des normes « contractuelles » (chapitre 7). Ensuite, nous verrons comment l'enquête psychanalytique, en étant utilisée pour ordonner des interactions très variées, a pu être largement diffusée (chapitre 8).

Nous reviendrons en conclusion sur la problématique.

Première partie : la problématique

1. La diffusion surprenante de la psychanalyse au XX^e siècle

« mais ensuite la conscience analytique s'éveilla »

Sigmund Freud, « Un souvenir d'enfance de "Poésie et vérité" »

Nous esquisserons dans ce chapitre un aperçu du phénomène qui constitue le point de départ de cette thèse : la diffusion ample et profonde de la psychanalyse dans plusieurs sociétés démocratiques contemporaines. C'est le point de départ, puisqu'il constitue l'objet problématique de notre recherche. Nous entendons le terme « problématique » non pas dans un sens vague (comme question permettant d'organiser la description des sources), mais dans un sens strict : la diffusion de la psychanalyse apparaît comme un phénomène intrigant, contre-intuitif, un défi à l'entendement. Il appelle une élucidation. Le présent chapitre vise ainsi à énoncer une « mise en énigme » du phénomène historique qui est l'objet de notre recherche¹.

Il ne saurait d'ailleurs être question de tenter de restituer dans ce chapitre la diffusion de la psychanalyse dans toute sa richesse. L'exposé qui suit s'attarde plutôt sur les caractéristiques de cette diffusion qui suscitent notre perplexité : l'*ampleur* et la *profondeur* de la diffusion de la psychanalyse. Nous commencerons par esquisser ces caractéristiques (# 1.1). Nous nous attarderons ensuite à leur caractère problématique (# 1.2). Nous proposerons enfin un énoncé initial de la problématique (# 1.3).

1.1 Traits saillants de la diffusion de la psychanalyse au XX^e siècle

Le XX^e siècle a été témoin d'une diffusion remarquable de la psychanalyse dans les sociétés démocratiques contemporaines². Cette diffusion a été remarquable de différentes manières.

¹ Cf. Cyril Lemieux, « Problématiser », in Serge Paugam (dir. publ.), *L'enquête sociologique*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 36. Un stock d'archives inédites ne constitue pas une énigme historique ; l'existence d'une période spatio-temporelle qui n'a pas encore été étudiée non plus. Les études historiques *encyclopédiques* (qui cherchent à exhumer des archives inédites, à traiter des périodes encore inexplorées) sont des études qui ont comme horizon implicite une étude *exhaustive* du passé humain. Or une problématique théorique authentique requiert au contraire un « *refus de l'exhaustivité* », puisque la tentative de « se montrer le plus "complet" possible » est une tentative qui « fait dévier le chercheur du projet véritable des sciences sociales » (*Ibid.*, p. 37).

² On trouve d'utiles aperçus d'ensemble sur l'ampleur et la profondeur de la diffusion de la psychanalyse dans Peter L. Berger, *Affrontés à la modernité ; réflexions sur la société, la politique, la religion*, Paris : Le centurion,

1.1.1 Sur l'essor géographique de la psychanalyse

Elle l'a été d'un point de vue géographique, puisque la psychanalyse s'est répandue dans un grand nombre de pays. Dès 1924, Kuno Mittenzwey notait la croissance « exceptionnellement forte » du mouvement psychanalytique. Des associations psychanalytiques existaient déjà « sur tous les continents, de Calcutta à Yokohama »³. La suite des choses n'a fait qu'accentuer cette diffusion géographique : la psychanalyse s'est répandue sur les cinq continents⁴. « À partir de son foyer viennois, remarque S. Lézé, la psychanalyse semble avoir connu une diffusion universelle et un immense succès. »⁵ Depuis sa naissance en Autriche, la psychanalyse s'est d'abord répandue dans l'Europe centrale et aux États-Unis. La prise de pouvoir par les nazis entraîna un exil de la psychanalyse d'Europe centrale, ce qui favorisa jusqu'à un certain point son implantation dans les Amériques, notamment en Argentine⁶, mais surtout aux États-Unis. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-

1980, p. 45-48 ; Ernest Gellner, *La ruse de la déraison ; le mouvement psychanalytique*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990, p. 15-20.

³ Kuno Mittenzwey, „Zur Soziologie der Psychoanalytischer Erkenntnis,” in Max Scheler (dir. publ.), *Versuche zu einer Soziologie des Wissens*, Munich : Duncker et Humblot, 1924, p. 365.

⁴ Il existe bon nombre d'études sur les réceptions nationales de la psychanalyse. Les études transnationales, ou comparatives, sont toutefois presque inexistantes. Nous bénéficions tout de même, sur ce point, de : John C. Burnham, “The Acceptance of psychoanalysis in Western Cultures: An Afterword on its Comparative History,” *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24, n° 4 (Oct. 1982), p. 603-610, qui propose un très utile aperçu comparatif sur la diffusion dans différents pays occidentaux. Voir aussi James Walkup, “Editor's Introduction,” *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 779-783 et les essais recueillis dans Joy Damousi et Mariano Ben Plotkin (dir. publ.), *Transnational Unconscious: Essays in the History of Psychoanalysis and Transnationalism*, New York, Palgrave MacMillan, 2009.

Les études sur les réceptions nationales elles-mêmes se sont développées le plus souvent en vase clos. P. Roazen écrit justement qu'elle sont “still too much like ships passing in the night” (Paul Roazen, *The Historiography of Psychoanalysis*, New Brunswick, NJ: Transaction Publishers, 2001, p. 312). Sherry Turkle, *La France freudienne*, Paris : Grasset, 1982 (qui aborde la psychanalyse française à partir d'une comparaison avec la psychanalyse américaine) constitue une remarquable exception.

⁵ Samuel Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 57.

⁶ Antonio Cucurullo, Haydée Faimberg et Leonardo Wender. « La psychanalyse en Argentine », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 453-511 ; Nancy Caro Hollander, “Buenos Aires: Latin Mecca of Psychoanalysis,” *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 889-

Unis comptaient plus de psychanalystes que tous les autres pays du monde combinés⁷. La psychanalyse connut dans ce pays une diffusion sans précédent⁸.

919 ; Mariano Ben Plotkin, "Freud, Politics, and the Portenos: The Reception of Psychoanalysis in Buenos Aires," *The Hispanic American Historical Review*, vol. 77, n° 1 (Feb. 1997), p. 45-74 ; Mariano Ben Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine ; une réussite singulière*, Paris : Campagne première, 2010.

⁷ Edward Dolnick, *Madness on the Couch: Blaming the Victim in the Heyday of Psychoanalysis*, New York: Simon & Schuster, 1998, p. 58.

⁸ Jaap Bos, David W. Park et Petteri Pietikainen, "Strategic Self-Marginalization: The Case of Psychoanalysis," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 41, n° 3 (Summer 2005), p. 207-224 ; John C. Burnham, "From Avant-Garde to Specialism: Psychoanalysis in America," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 15, n° 2 (1979), p. 128-134 ; John C. Burnham, "The New Psychology: From Narcissism to Social Control," in John Braeman, Robert H. Bremner et David Brody (dir. publ.), *Change and Continuity in Twentieth-Century America: The 1920s*, Columbus, Ohio : Ohio State University Press, 1968, p. 351-398 ; John C. Burnham, *Psychoanalysis and American Medicine, 1894-1928: Medicine, Science and Culture*, New York : International Universities Press, 1967 ; Coles, "Psychoanalysis," p. 140-151 ; John Demos, "Œdipus in America: Historical Perspectives on the Reception of Psychoanalysis in the United States," in Joel Pfister et Nancy Schnog (dir. publ.), *Inventing the Psychological: Towards a Cultural History of Emotional Life in America*, New Haven : Yale University Press, 1997, p. 63-78 ; John Demos, "History and the Psychosocial: Reflections on 'Œdipus in America'", in Joel Pfister et Nancy Schnog (dir. publ.), *Inventing the Psychological: Towards a Cultural History of Emotional Life in America*, New Haven : Yale University Press, 1997, p. 79-83 ; Dolnick, *Madness on the Couch* ; Alain Ehrenberg, *La société du malaise*, Paris : Odile Jacob, 2010 ; Robert C. Fuller, *Mesmerism and the American Cure of Souls*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1982 ; Robert C. Fuller, *Americans and the Unconscious*, New York : Oxford University Press, 1986 ; Nathan G. Hale, *Freud and the Americans: the beginnings of psychoanalysis in the United States, 1876-1917*, New York: Oxford University Press, 1971 ; Nathan G. Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis in the United States: Freud and the Americans, 1917-1985*, New York: Toronto, Oxford University Press, 1995 ; Nathan G. Hale, "American Psychoanalysis after World War II," in Roy W. Menninger et John Case Nemiah (dir. publ.), *American Psychiatry after World War II, 1944-1994*, Washington et Londres : American Psychiatric Publishers, 2000, p. 77-102 ; Roland Jaccard, « La psychanalyse aux États-Unis », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 271-295 ; Katherine Jenness, *The Collapsing Self: Psychoanalysis in American Life, 1946 to the Present*, thèse de Ph.D., Chicago: University of Chicago, 2012 ; Charles Kadushin, *Why People go to Psychiatrists*, New York: Atherton Press, 1968 ; Richard King, *The Party of Eros: Radical Social Thought and the Realm of Freedom*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1972 ; Suzanne R. Kirschner, "The Assenting Echo: Anglo-American Values in Contemporary Psychoanalytic Developmental Psychology," *Social Research*, vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 821-857 ; Edith Kurzweil, "Freud's Reception in the United States," in Michael S.

La psychanalyse eut aussi une influence remarquée en Allemagne⁹, en Hongrie¹⁰, en Russie¹¹, dans la Grande-Bretagne et l'Empire britannique¹², aux Pays-Bas¹³, en Italie¹⁴, en Espagne¹⁵, et au Japon¹⁶. Son implantation en France, plutôt tardive, fut solide¹⁷.

Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 127-139 ; Fred Matthews, "The Americanization of Sigmund Freud," *Journal of American Studies*, n° 1 (1967), p. 39-62 ; Jacques M. Quen, et Eric T. Carlson (dir. publ.), *American Psychoanalysis: Origins and Development*, New York : Brunner et Mazel, 1978 ; Paul Roazen, "Freud and America," *Social Research*, vol. 29, n° 1 (winter 1972), p. 720-732 ; David Shakow et David Rapaport, *The Influence of Freud on American Psychology*, Cleveland et New York : Meridian Books, 1968 ; Hendrik M. Ruitenbeek, *Freud and America*, New York: Macmillan, 1966 ; David Sievers, *Freud on Broadway: A History of Psychoanalysis and the American Drama Book*, New York : Hermitage House, 1955 ; A. Michael Sulman, "The Freudianization of the American Child: the impact of psychoanalysis in popular periodical literature in the United States, 1919-1939," thèse de Ph.D., Pittsburgh: University of Pittsburgh, 1972 ; Hélène Tessier, *La psychanalyse américaine*, Paris : Presses universitaires de France, 2005 ; Joseph Veroff, Elizabeth Douvan et Richard Kulka, *The Inner American: A Self-Portrait from 1957 to 1976*, New York: Basic Books, 1981.

⁹ Hannah S. Decker, "Psychoanalysis in Germany," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n° 4 (Oct. 1982), p. 589-602 ; Jacques Le Rider, « La psychanalyse en Allemagne », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 119-162.

¹⁰ Jean-Michel Palmier, « La psychanalyse en Hongrie », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 163-212.

¹¹ Jean-Michel Palmier, « La psychanalyse en Union soviétique », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 213-269 ; Martin A. Miller, "The Reception of Psychoanalysis and the Problem of the Unconscious in Russia," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 875-888 ; Alexandre Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie*, Paris : Presses universitaires de France, 1995 ; Martin A. Miller, *Freud au pays des soviets*, Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

¹² Claude Girard, « La psychanalyse en Grande-Bretagne », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 359-416 ; Sally Alexander, "Psychoanalysis in Britain in the Early Twentieth Century: an Introductory Note," *History Workshop Journal*, n° 45 (Spring 1998), p. 135-143 ; Gavin Miller, "Scottish Psychoanalysis: A Rational Religion," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 44, n° 1 (Winter 2008), p. 38-58 ; Christiane Hartnack, *Psychoanalysis in Colonial India*, Delhi: Oxford University Press, 2001.

¹³ Ilse N. Bulhof, "Psychoanalysis in the Netherlands," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n° 4 (Oct. 1982), p. 572-588.

¹⁴ Michel David, « La psychanalyse en Italie », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 297-358 ; Daria Columbo, "Psychoanalysis and the Catholic Church in Italy: the

1.1.2 Ampleur de la diffusion spécialisée

L'ampleur de cette diffusion peut aussi être décrite à partir de la variété des sphères d'activité sociale qu'elle a touchées. L'étendue du rayonnement de la psychanalyse dans les sociétés contemporaines est très large, puisque la psychanalyse s'est propagée dans différentes sphères de l'activité sociale : (a) les sciences humaines ; (b) les pratiques thérapeutiques ; (c) d'autres formes d'activités sociales spécialisées, aussi bien théoriques (les sciences sociales) que pratiques (la pédagogie, le droit, la gestion des ressources humaines, la littérature, etc.) ; (d) différentes interactions quotidiennes non-spécialisées. Abordons-les tour à tour.

Role of Father Agostino Gemelli, 1945-1953," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 39, n° 4 (Fall 2003), p. 333-348.

¹⁵ Thomas F. Glick, "The Naked Science: Psychoanalysis in Spain, 1914-1948," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n° 4 (Oct. 1982), p. 533-571; Christian Delacampagne, « La psychanalyse dans la péninsule ibérique », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 439-452.

¹⁶ Tooru Takahashi, « La psychanalyse au Japon », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 417-438 ; Yasuhiko Taketomo, "Cultural Adaptation to Psychoanalysis in Japan, 1912-52," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 951-991 ; Geoffrey H. Blowers and Serena Yang Hsueh Chi, "Freud's *Deshi*: the Coming of Psychoanalysis to Japan," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 33, n° 2 (Spring 1997), p. 115-126.

¹⁷ Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public ; étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*, Deuxième édition entièrement refondue, Paris : Presses universitaires de France, 1976 ; Turkle, *La France freudienne* ; Raymond Boudon, "The Freudian-Marxian-Structuralist (FMS) Movement in France: Variations on a Theme by Sherry Turkle," *La Revue Tocqueville*, vol. 2, n° 1 (1980), p. 5-25 ; Alain de Mijolla, « La psychanalyse en France (1893-1965) », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 5-118 ; François Roustang, « L'illusion lacanienne », *Critique*, n° 456 (mai 1985), p. 470-477 ; Jean Cournut, "Psychoanalysis in France: Act III," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 859-873 ; Henri Bergeron, *L'État et la toxicomanie : histoire d'une singularité française*, Paris : Presses universitaires de France, 1999 ; Sherry Turkle, « Y a-t-il une psychanalyse à la française ? », *Le Nouvel Observateur* hors-série : *La psychanalyse en procès : l'héritage freudien survivra-t-il aux démentis opposés par ses nombreux détracteurs ?*, octobre-novembre 2004, p. 24-27 ; Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France - Jacques Lacan*, Paris : Le livre de poche, 2009 ; Robert Castel, *La gestion des risques ; de l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Paris : Minuit, 1981.

1.1.2.1 Sciences humaines

La psychanalyse semble avoir exercé une certaine influence sur la psychologie, notamment aux États-Unis¹⁸. À en croire N. Walker, son influence sur les théories de l'esprit de la première partie du XX^e siècle a été « immense »¹⁹. É. Jalley écrit pour sa part que « la psychanalyse était la seule “psychologie” qui ait réellement compté en France depuis 1950 »²⁰.

La psychanalyse obtint un succès certain dans les sciences sociales²¹. Aux États-Unis, elle exerça une influence certaine sur la sociologie de Talcott Parsons, peut-être le sociologue le plus reconnu des années quarante et cinquante. Parsons et plusieurs de ses collègues élaborèrent alors des théories sociologiques de la socialisation fondées sur la notion (d'inspiration psychanalytique) d'« intériorisation »²². Elle exerça aussi une influence en histoire, puisque plusieurs historiens tentèrent d'intégrer des théories analytiques à leur pratique²³.

1.1.2.2 Pratiques thérapeutiques

¹⁸ Shakow et Rapaport, *The Influence of Freud on American Psychology*.

¹⁹ Nigel Walker, “A New Copernicus?,” in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 29.

²⁰ Émile Jalley, *La psychologie et la psychanalyse aujourd'hui en France*, Paris : Vuibert, 2005, p. 9.

²¹ D. Riesman écrivait en 1950 : « The process of incorporating Freud's thought into our living heritage of social and humanistic studies has moved bewilderingly fast, especially in America. » (David Riesman, “The Themes of Work and Play in the Structure of Freud's Thought,” in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 151). Cf. Philippe Manning, *Freud and American Sociology*, Malden: Polity, 2005 ; Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 48-50.

²² Manning, *Freud and American Sociology*, ch. 4. Cf. par exemple : Talcott Parsons, “The Superego and the Theory of Social Systems,” in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 83-97.

²³ David E. Stannard, *Shrinking History: On Freud and the Failure of Psychohistory*, Oxford : Oxford University Press, 1980.

La psychanalyse a aussi eu une influence énorme sur les pratiques thérapeutiques²⁴. Elle exerça une influence, d'abord, sur la psychiatrie. Aux États-Unis, la psychanalyse eut une prise puissante sur la profession psychiatrique durant environ trois décennies²⁵. Dès 1917, Freud remarquait qu'en Amérique « de très nombreux patrons en psychiatrie exposent aux étudiants les doctrines psychanalytiques »²⁶. Un psychiatre étatsunien, Allan Hobson, se rappelle que la popularité de la psychiatrie durant les années suivant la Deuxième Guerre mondiale était due à la popularité de la psychanalyse, à laquelle les jeunes psychiatres étaient « complètement accros » (« *we were completely hooked* »²⁷). Selon G. Makari, la psychanalyse « emerged from the rubble of postwar Europe as the leading modern theory of the mind »²⁸. En 1954, la psychanalyste Anna Freud témoignait de ce succès, lorsqu'elle remarquait : « analysts have all the professional prestige they can possibly want and are needed and sought after by psychiatry »²⁹. Ce prestige croissant laissait entrevoir à l'horizon une hégémonie de la psychanalyse. N. Hale mentionne que les membres de l'*American Psychoanalytic Association*, semblaient alors avoir envisagé une transformation de la psychiatrie américaine effectuée sous leur direction. « The psychoanalysts would provide

²⁴ P.-H. Castel se réfère à « une phase de domination quasi exclusive du paradigme freudien dans l'espace intermédiaire, mi-scientifique mi-culturel, où nous définissons ce qu'est pour nous "aller mal", "avoir des symptômes", "souffrir psychiquement", etc. » (Pierre-Henri Castel, *À quoi résiste la psychanalyse?*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 1-2).

²⁵ Edward Shorter, *A History of Psychiatry: From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*, New York: John Wiley & Sons, 1997, p. 160. Burnham écrit que cette influence devint marquée à partir de la Seconde Guerre mondiale: "First, psychiatry gained immense importance in the eyes of both physicians and the general public. Second, everyone, both within and without psychoanalysis, traced to psychoanalysis the content that made such an impression." (John C. Burnham, *Paths into American Culture: Psychology, Medicine and Morals*, Philadelphie : Temple University Press, 1988, p. 100.)

²⁶ Sigmund Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 438.

²⁷ Dolnick, *Madness on the Couch*, p. 65. Il affirme aussi: "everybody was in it at least up to their waist, and some people were in way over their head." (*Ibid.*, p. 72.)

²⁸ George Makari, *Revolution in Mind: the Creation of Psychoanalysis*, New York: Harper, 2008, p. 485.

²⁹ Lettre à Grete Bibring, citée dans Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 219. Anna Freud remarquait en 1956 qu'« on accepte et on utilise en médecine et en psychiatrie beaucoup des concepts dynamiques de la psychanalyse » (Anna Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1976, p. 72).

leaders for the medical schools, revivify the mental hospitals, and supervise the subordinate, ancillary personnel such as psychologists and social workers.”³⁰ Cette influence sur la psychiatrie, d’une manière moins marquée, se produisit aussi dans d’autres pays³¹.

Elle toucha aussi le travail social et d’autres domaines analogues³².

1.1.2.3 Droit et gestion des ressources humaines

La psychanalyse obtint aussi une reconnaissance juridique. Par exemple, en 1947, David M. Levy soulignait qu’aux États-Unis les théories psychanalytiques étaient utilisées par les avocats pour défendre les accusés, et par les commissions des libérations conditionnelles pour retarder la libération des prisonniers³³. Dès le début du XX^e siècle, la gestion des ressources humaines se transformait elle aussi au contact de la psychanalyse³⁴.

1.1.2.4 Vie intellectuelle et culturelle

La psychanalyse obtint un succès marqué dans ce que nous pourrions appeler la vie culturelle et intellectuelle. Ainsi, A. Welsh affirme que l’influence de Freud sur la vie intellectuelle de la seconde moitié du XX^e siècle en Occident fut peut-être plus grande que celle de tout autre auteur de son temps³⁵. De même, J. C. Alexander écrit :

No educated or sophisticated Western person in the 20th century could not know and make some use of some Freudian truths. They deeply affected the cultural and social

³⁰ Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 214.

³¹ Shorter, *A History of Psychiatry*. Cette influence se manifesta notamment en France. Cf. Castel, *La gestion des risques*, ch. 1 ; Bergeron, *L’État et la toxicomanie* ; Jacques Donzelot, *La police des familles*, Paris : minuit, 2005.

³² Anna Freud se référait en 1954 aux « liens étroits qui existent aujourd’hui entre [...] le champ social et le champ psychanalytique » (Freud, *L’enfant dans la psychanalyse*, p. 191). Cf. Basil Bernstein, “Social Class, Speech Systems and Psycho-Therapy,” *British Journal of Sociology*, vol. 15, n° 1 (Mar. 1964), p. 54.

³³ Kurzweil, “Freud’s Reception in the United States,” p. 136.

³⁴ Eva Illouz, *Saving the Modern Soul: Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help*, Berkeley & Los Angeles: University of California Press, 2008, p. 69 et suiv.

³⁵ Alexander Welsh, *Freud’s Wishful Dream Book*, Princeton: Princeton University Press, 1994, p. x.

sciences, and every form of aesthetic creativity from painting to poetry, from novels to film. Of what other among the new subjective philosophies that emerged in the 20th century can this be said?³⁶

Des témoignages variés concordent sur ce point : aux États-Unis, la psychanalyse acquit durant son âge d'or une influence significative sur la vie culturelle et intellectuelle. En 1954, J. Wortis affirmait qu'elle jouissait « d'une influence et d'un prestige qui n'ont jamais été égalés ailleurs »³⁷. Durant les années quarante et au début des années cinquante, écrit S. Turkle, « la psychanalyse jouissait d'une certaine hégémonie dans la vie culturelle »³⁸. Elle devint alors, affirme E. Kurzweil, « a rallying point for what otherwise were disparate spheres and disciplines, aims and interests »³⁹. En 1958, N. Walker suggérait que plusieurs concepts freudiens constituaient une sorte de *monnaie d'échange intellectuel commune* : « Many Freudian concepts—such as repression or the wish-fulfilment function of dreams—are such common intellectual coinage nowadays that they need no explanation or comment. »⁴⁰ En recourant à la même métaphore, Richard King affirma plus tard que la terminologie freudienne devint après la Seconde Guerre mondiale la *monnaie commune du monde intellectuel* (“*the common coin of the intellectual realm*”)⁴¹. En 1955, Lionel Trilling affirmait que les idées de Freud « have become an integral part of our modern intellectual apparatus »⁴².

La France connut quelques décennies plus tard un engouement analogue, centré sur le psychanalyste Jacques Lacan. É. Roudinesco évoque l'« implantation massive de la

³⁶ Jeffrey C. Alexander, “Social Subjectivity: Psychotherapy as Central Institution,” *Thesis Eleven*, n° 96 (Feb. 2009), p. 131-132. Peut-être un autre auteur peut-il légitimement prétendre avoir exercé une influence supérieure. Mais le simple fait qu'on puisse sérieusement envisager d'accorder à Freud cette suprématie donne déjà une idée de l'importance de son influence.

³⁷ Joseph Wortis, *Psychanalyse à Vienne, 1934 ; notes sur mon analyse avec Freud*, Paris : Denoël, 1974, p. 200.

³⁸ Turkle, *La France freudienne*, p. 24-25.

³⁹ Kurzweil, “Freud's Reception in the United States,” p. 128. Semblablement, le sociologue américain C. W. Mills affirmait en 1959 que la psychanalyse a influencée « toute notre vie intellectuelle » (Charles Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Paris : Maspero, 1977, p. 163).

⁴⁰ Walker, “A New Copernicus?”, p. 26.

⁴¹ King, *The Party of Eros*, p. 44.

⁴² Lionel Trilling, *Freud and the Crisis of Our Culture*, Boston: Beacon Press, 1955, p. 12.

psychanalyse dans tous les secteurs de la vie culturelle»⁴³, S. Turkle se réfère au « “terrorisme” lacanien » exercé sur la vie intellectuelle française⁴⁴, R. Castel à « la constitution de ce qu’on pourrait appeler une intelligentsia psychanalytique de masse », à laquelle la psychanalyse servait de « commun dénominateur »⁴⁵. Dans ce même pays, écrivait M. Foucault en 1977, l’intelligentsia « donne à la psychanalyse un privilège absolu, que personne ne peut éviter »⁴⁶.

Notons que la psychanalyse exerça aussi une influence certaine sur les arts, la littérature et le cinéma contemporains⁴⁷. G. Steiner écrit qu’« on imagine mal la littérature

⁴³ Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, p. 2027.

⁴⁴ Turkle, *La France freudienne*, p. 41. Clément Rosset, *En ce temps-là: notes sur Louis Althusser*, Paris : Minuit, 1992, p. 42-45, offre un portrait saisissant de la fascination alors suscitée par Lacan dans le milieu « intellectuel » parisien.

⁴⁵ Castel, *La gestion des risques*, p. 159.

⁴⁶ Michel Foucault, *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Gallimard, 2001, p. 321. Voir les remarques analogues d’Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement; Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Paris : La Découverte/M.A.U.S.S., 1994, p. 62 et Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 178.

⁴⁷ Ruitenbeek, *Freud and America*, ch. 3 ; Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, ch. 16 ; Eli Zaretsky, *Secrets of the Soul: A Social and Cultural History of Psychoanalysis*, New York: Alfred A. Knopf, 2004, ch. 6. Sur l’influence de la psychanalyse sur la littérature, cf. John C. Farrell, “Freud and Literature,” in Edward Erwin (dir. publ.), *The Freud Encyclopedia: Theory, Therapy and Culture*. New York : Routledge, 2001, p. 324-326. Farrell soutient : « Almost from the beginning of the century, the literary world greeted Freud as the bringer of revolutionary insights on the working of the mind. » (*Ibid.*, p. 324.)

H. Kohut remarque : « The modern psychological drama and films are frequently saturated with Freudian discoveries and insights » (Heinz Kohut, “Psychoanalysis in a Troubled World” [1970], in Paul H. Ornstein (dir. publ.), *The Search for the Self: Selected Writings of Heinz Kohut*, Vol. 2, Madison, Connecticut: International Universities Press, 1993, p. 515). Sur ce point, cf. Krin Gabbard et Glen O. Gabbard, *Psychiatry and the Cinema*, Chicago: University of Chicago Press, 1987; Michael Shortland, “Screen Memories: Towards a History of Psychiatry and Psychoanalysis in the Movies,” *British Journal of the History of Science*, vol. 20, n° 4 (Oct. 1987), p. 421-452 ; Shoshanna Ringel, “Talk therapy: the representation of insight in the cinema,” in Jerrold R Brandell (dir. publ.), *Celluloid Couches and Cinematic Clients: Psychoanalysis and Psychotherapy in the Movies*, Albany: State University of New York Press, 2004, p. 169-191 ; E. Ann Kaplan, “Freud, Film and Culture,” in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000,

occidentale sans l'impact de la psychanalyse ». « Le théâtre moderne, la poésie, la fiction et les médias sont saturés, souvent à leur insu, d'indices freudiens. »⁴⁸

1.1.3 Ampleur de la diffusion non-spécialisée

La psychanalyse exerça enfin une influence sur différentes sphères d'activités non-spécialisées, auprès d'un large public de gens cultivés⁴⁹.

1.1.3.1 Aperçu sur la popularisation de la psychanalyse

Cette influence auprès d'un large public se manifesta très tôt. L. Marinelli et A. Mayer rapportent que durant les premières décennies du XX^e siècle, on vit « se développer une pratique non médicale de l'interprétation qui mêlait psychologie quotidienne, culture mondaine et jeux d'auto-interprétations. Les salons de la bourgeoisie viennoise cultivée ne furent pas le seul milieu dans lequel on commença à s'exercer à l'interprétation sur un mode plus ou moins sérieux »⁵⁰. En 1927, V. N. Vološinov affirmait qu'après la guerre, l'influence

p. 152-164 ; Alison Winter, "Film and the Construction of Psychoanalysis, 1940-1960," *Science in Context*, vol. 19, n° 1 (2006), p. 111-136.

⁴⁸ Georges Steiner, *Poésie de la pensée*, Paris : Gallimard, 2011, p. 191-192.

⁴⁹ La psychanalyse toucha les « cercles de gens cultivés et curieux », auxquels Freud destinait la troisième édition de *L'Interprétation du rêve* (Lydia Marinelli et Andreas Mayer, *Rêver avec Freud ; l'histoire collective de L'Interprétation du rêve*, Paris : Aubier, 2009, p. 108).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 33. Il se produisit « une explosion discursive autour de la psychanalyse, dans laquelle se mêlaient rumeurs, commérages, jeux interprétatifs et psychologie quotidienne » (*Ibid.*, p. 91). En 1933, Freud fait allusion au fait que plusieurs se tournent vers la psychanalyse « pour se divertir en société » (Sigmund Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1989, p. 183). Dès les années 1900, écrit G. Makari, Freud « found himself embraced by layman, who dreamed of a new culture. Their world was not the university, the clinic, or the lab, but the Vienna coffeehouse, the meeting place for artists, writers, reformers, and utopians » (Makari, *Revolution in Mind*, p. 147). La publication des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* fit de Freud « a hero of the Viennese coffeehouse scene. It placed him at the center of a network of artists, writers, journalists, feminists, and reformers » (*Ibid.*, p. 151). Le témoignage de Marianne Weber sur ce point est intéressant : Marianne Weber, *Max Weber: A Biography*, New York: J. Wiley, 1975, p. 375 sq. Cf. Russell Jacoby, *Otto Fenichel : destins de la gauche freudienne*, Paris : Presses universitaires de France, 1986, p. 51 ;

de la psychanalyse avait « pris des proportions inouïes, tant à travers l'Europe entière qu'en Amérique, au point de distancer nettement, dans les milieux bourgeois et intellectuels, tous les autres courants idéologiques de l'époque »⁵¹. La psychanalyse pouvait compter sur une « masse énorme de fidèles et de curieux »⁵². En 1930, Paul Valéry faisait allusion à l'analyse des songes pratiquée « dans l'Europe centrale où il n'est point de personne bien née qui manque, chaque matin, à retirer de ses propres gouffres quelques énormités abyssales, quelques poulpes de forme obscène qu'elle s'admire d'avoir nourris »⁵³. En 1931, l'écrivain autrichien S. Zweig écrivait que Freud avait « approfondi la conception du monde de toute une génération »⁵⁴.

Cette diffusion auprès d'un public très large fut loin d'être le fait des seuls pays d'Europe centrale. S. Moscovici notait que, dans la France des années cinquante, la psychanalyse était entrée « dans la vie, les pensées, les conduites, les mœurs et le monde des *conversations* d'un grand nombre d'individus »⁵⁵. Le français L. Althusser écrivait en 1963 :

Sebastiano Timpanaro, *The Freudian Slip: Psychoanalysis and Textual Criticism*, London: NLB, 1976, p. 132-133.

⁵¹ Valentin Nikolaïevich Voloshinov, « Le freudisme ; essai critique » [1927], in Mikhaïl Bakhtine, *Écrits sur le freudisme*, Paris : L'âge d'homme, 1980, p. 86. (Vološinov aborde aussi ailleurs l'ampleur du succès de la psychanalyse : Valentin Nikolaïevich Voloshinov, « Au-delà du social ; essai sur le freudisme » [1925], in Mikhaïl Bakhtine, *Écrits sur le freudisme*, Paris : L'âge d'homme, 1980, p. 36-37, 50 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 189.) (Les différents textes sur la psychanalyse recueillis dans ces *Écrits sur le freudisme* ont d'abord été publiés dans les années 1920 sous le nom de Valentin Nikolaïevich Vološinov. C'est aussi le cas du livre *Le marxisme et la philosophie du langage*. Plusieurs décennies plus tard, lorsqu'ils ont été traduits du russe dans d'autres langages, plusieurs, dont les éditeurs de leur traduction française, les ont attribués à Mikhaïl Bakhtine (cf. Mikhaïl Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Minuit, 1977 ; Mikhaïl Bakhtine, *Écrits sur le freudisme*, Paris : L'âge d'homme, 1980). Toutefois, les travaux historiques récents sur cette question laissent plutôt croire que Vološinov est bel et bien l'auteur des textes publiés sous ce nom (Laurent Jenny, « De qui Bakhtine est-il le nom ? », *Critique*, n° 778 (mars 2012), p. 196-207).

⁵² Voloshinov, « Le freudisme », p. 86.

⁵³ Paul Valéry, *Variété I et II*, Paris : Gallimard, 1998, p. 297.

⁵⁴ Stefan Zweig, *Sigmund Freud ; la guérison par l'esprit*, Paris : Livre de poche, 2010, p. 43.

⁵⁵ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 20.

« Évidemment, on rencontre la psychanalyse partout, dans la presse, dans la rue, etc. »⁵⁶ Dans la France des années soixante-dix, notait S. Turkle, les théories de Lacan venaient souvent « animer les conversations dans les cocktails »⁵⁷. En Argentine, à la fin des années 1960, « langages et concepts d'origine psychanalytiques inondaient la presse grand public, les programmes télévisés, le théâtre, la fiction et les essais »⁵⁸. En 1982, Tooru Takahashi rapportait qu'au Japon on « emploie quotidiennement des mots comme “refoulement” ou “complexe” »⁵⁹.

On constata cette influence très large de la psychanalyse aux États-Unis. Comme le notait H. M. Ruitenbeek, la connaissance de la psychanalyse, loin d'être restée confinée aux seuls spécialistes, avait atteint plusieurs segments du public américain.⁶⁰ J. C. Burnham soutient qu'il se produisit dans ce pays un « mouvement de masse en faveur de la psychanalyse » (« *a mass movement in favour of psychoanalysis* »)⁶¹. A. Ehrenberg parle du « succès phénoménal que rencontre la psychanalyse aux États-Unis »⁶² à une certaine époque. En 1973, D. Boorstin se montrait irrité par l'ampleur de la diffusion de la psychanalyse dans son pays : « Aucun autre pays au monde que les États-Unis n'a aussi libéralement accepté la vulgarisation de cette technique de traitement de certaines névroses en un “discours” à prétentions scientifiques injustifiées. »⁶³ M. Ruitenbeek remarquait que cette ample diffusion se manifestait de toutes sortes de manières :

in the 1960's, even the poorly educated had heard of “complexes” and “repressions.”
[...] One can tell jokes about psychoanalysis to unselected audiences; and there is a
market for comic songs about analysts, analysis, and people beguiled and bewildered
by both.

⁵⁶ Louis Althusser, *Psychanalyse et sciences humaines ; deux conférences*, Paris : Librairie générale française, 1996, p. 21. Il existait en France un « préjugé favorable en faveur de la psychanalyse » (*Ibid.*, p. 24).

⁵⁷ Turkle, *La France freudienne*, p. 43.

⁵⁸ Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, p. 121.

⁵⁹ Takahashi, « La psychanalyse au Japon » p. 417.

⁶⁰ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 67.

⁶¹ Burnham, *Paths into American Culture*, p. 101.

⁶² Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 89.

⁶³ Daniel J. Boorstin, *Histoire des Américains*, Paris : Robert Laffont, 1991, p. 1118.

In short, psychoanalysis has been thoroughly popularized.⁶⁴

Dans les années 1920, selon J. C. Burnham, les théories de Freud étaient « accessibles » à un public américain « lettré » (*literate public*)⁶⁵. Durant les années 1940, écrit A. Hulbert, « psychoanalytic lore was rapidly spreading on the popular level »⁶⁶. Dans les années 1950, affirme pour sa part Robert Coles, la culture américaine fut énormément marquée par la psychanalyse (« *our culture was also enormously taken with Freud's thinking* »)⁶⁷. N. G. Hale écrit que la psychanalyse avait durant cette période influencé la

⁶⁴ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 70. Ruitenbeek ajoute, plus loin, que des termes psychanalytiques « are now used not only by intellectuals and rebellious young writers [...], but also by middle-class housewives and even by quite uneducated people who have seen “psychological” films or read books and magazine articles » (*Ibid.*, p. 74). M. B. Plotkin remarque, à propos d'un article de revue populaire argentine portant sur un Congrès de psychanalystes : « le fait qu'une revue comme *Gente* – qui montrait d'habitude plus d'empressement à suivre les stars du cinéma que les rencontres scientifiques – consacre trois pages au colloque indique que l'on supposait que les lecteurs de la classe moyenne étaient intéressés par la psychanalyse, et qu'ils avaient une certaine connaissance du sujet » (Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, p. 193-194). Une autre revue, destinée celle-là à la « classe moyenne intellectuelle » et aux cadres, « utilisait abondamment une terminologie et des concepts empruntés à la psychanalyse ». Ces concepts « étaient employés sans être expliqués : il ne faisait aucun doute que les lecteurs en connaissaient le sens » (*Ibid.*, p. 196-197). Le psychanalyste était tout aussi connu. J. C. Burnham relève que la fréquence des caricatures de psychanalystes durant les années 1950, dans toute une série de magazines, atteste du fait que leurs rédacteurs s'attendaient alors à ce que l'homme de la rue connaisse la psychanalyse (Burnham, *Paths into American Culture*, p. 102). S. Moscovici note qu'en France « le cinéma, la presse et la caricature ont modelé » la figure du psychanalyste « jusqu'à en faire un personnage central de notre culture » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 152). Freud a aussi bénéficié de cette notoriété. Une bande dessinée (israélienne) peut ainsi dépeindre une rencontre entre Freud et « Hulk » (un personnage fictif de la culture populaire), sans avoir à nommer l'un ou l'autre (Asaf Hanuka, *K.O. à Tel-Aviv*, Paris : Steinkis, 2012, p. 10).

⁶⁵ Burnham, *Paths into American Culture*, p. 71. Par exemple, dans les années 1920, l'écrivain Floyd Dell découvre à Greenwich Village une passion pour la libre association et l'analyse de rêve (Floyd Dell, *Homecoming*, New York: Farrar & Rinehart, 1933, p. 240 et suiv. ; cf. le commentaire de Matthews, “The Americanization of Sigmund Freud,” p. 54).

⁶⁶ Ann Hulbert, *Raising America: Experts, Parents, and a Century of Advice About Children*, New York: Alfred A. Knopf, 2003, p. 219.

⁶⁷ Robert Coles, “Psychoanalysis: The American Experience,” in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 146.

pensée d'un large public⁶⁸. R. B. Nye affirmait que la psychanalyse était devenue si populaire durant l'entre-deux-guerres qu'elle eut un effet explosif sur l'idée traditionnelle de l'individualité⁶⁹. G. Makari rapporte qu'après la Seconde Guerre mondiale, cette popularité de la psychanalyse explosa :

Its model of unconscious passions, its notions of defense and inner conflict, and its method of unravelling self-deception, encroached upon traditional sources of self-understanding like religion. In the U.S., psychoanalysis made its way into the courts, schools, and hospitals, and informed literature, cinema, television, journalism, theatre, and arts. Its ideas spread into popular discourse as adages, clichés, and jokes.⁷⁰

Sur cette large popularisation de la psychanalyse, les témoignages d'observateurs très différents les uns des autres concordent largement. En 1931, Franz Alexander soulignait que les théories psychanalytiques avaient été très bien reçues : «All these concepts are today not only generally accepted, but they have already become emotionally assimilated, and like the theory of evolution or the cosmological doctrine of the planetary systems are now an integral part of modern thinking»⁷¹. Peu avant la mort de Freud en 1939, un journal américain le présentait comme l'homme qui avait introduit dans le langage courant des mots comme « complexe d'infériorité » et « répression ».⁷² Un peu après sa mort, W. H. Auden écrivait (dans son poème « In Memoriam Sigmund Freud ») : « to us he is no more a person / now but a whole climate of opinion / under whom we conduct our differing lives »⁷³. Quelques années

⁶⁸ Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 132.

⁶⁹ Russell B. Nye, *This Almost Chosen People: Essays in the History of American Ideas*, East Lansing: Michigan State University Press, 1966, p. 219. Semblablement, R. Porter soutient que les idées de Freud « became central to the twentieth-century understanding of the self » (Roy Porter, *The Greatest Benefit to Mankind: A Medical History of Humanity*, New York & London: W.W. Norton & Company, 1998, p. 516). Cf. Lancelot Law Whyte, *L'inconscient avant Freud*, Paris : Payot, 1971, p. 226.

⁷⁰ Makari, *Revolution in Mind*, p. 485.

⁷¹ Cité dans Frank Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, Chicago et La Salle (Illinois) : Open Court, 1998, p. 162-163. Dans les années 1950, S. Moscovici rapportait que la psychanalyse semblait être devenue aux États-Unis « une nourriture “spirituelle” essentielle » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 223).

⁷² Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 148.

⁷³ Wystan Hugh Auden, « In Memoriam Sigmund Freud » [1939], *Another Time: Poems*, Londres: Faber & Faber, 1940, p. 118. (Cf. Wystan Hugh Auden, « À la mémoire de Sigmund Freud », in Roland Jaccard (dir.

plus tard, P. Goodman notait que les idées de Freud « had spread so far and proved so strong from the beginning »⁷⁴. En 1941, T. Adorno remarquait que la terminologie de Freud s'était répandue chez les journalistes⁷⁵. En 1944, le même auteur écrivait que la psychanalyse « s'infiltré jusque dans n'importe quel bled perdu »⁷⁶. L. Trilling, un observateur bien placé du phénomène (en tant qu'homme de lettres new-yorkais, il appartenait à un milieu qui s'était passionné pour la psychanalyse), abondait dans le même sens, lorsqu'il écrivait en 1955 que la psychanalyse constituait « l'argot (*the slang*) de notre culture »⁷⁷. En 1956, le magazine *Time* affirmait que des millions de gens étaient influencés quotidiennement, souvent sans le savoir, par la pénétration de la théorie freudienne (« *daily influenced, often unknowingly, by the penetration of Freudian theory* »)⁷⁸. La même année, A. Kazin écrivait que Freud était devenu depuis longtemps un nom familier (« *Freud has long been a household name* »)⁷⁹. En fait, il

publ.), *Freud ; jugements et témoignages*, Paris : Presses universitaires de France, 1976, p. 271.) Bien plus tard, C. Castoriadis écrivait que « nous ne pouvons plus réfléchir l'âme que dans cet espace où Freud l'a entraînée » (Cornelius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe I*, Paris : Seuil, 1998, p. 33) ; G. Steiner, semblablement, écrivait que « nous lisons après Freud » (Steiner, *Poésie de la pensée*, p. 136). (Cf. Makari, *Revolution in Mind*, p. 5-6 ; Georges Steiner, *Passions impunies*, Paris : Gallimard, 1997, p. 283-284 ; Georges Steiner, *Grammaires de la création*, Paris : Gallimard, 2001, p. 329 ; Steiner, *Œuvres*, p. 1011 ; Zweig, *Sigmund Freud*, p. 141 ; Whyte, *L'inconscient avant Freud*, p. 226 ; Hilary Putnam, S. t., *Kos : rivista di cultura e storia delle scienze mediche, naturali e umane*, 10, 1984, p. 3.)

⁷⁴ Paul Goodman, "The Father of the Psychoanalytic Movement," [1945] in Taylor Stoehr (dir. publ.), *Nature Heals: The Psychological Essays of Paul Goodman*, Highland, New York: The Gestalt Journal, 1991, p. 3.

⁷⁵ Theodor Adorno, « Veblen contempteur de la culture » [1941], in Collectif « Révoltes logiques » (dir. publ.), *L'empire du sociologue*, Paris : Éditions la Découverte, 1984, p. 147.

⁷⁶ Theodor W. Adorno, *Minima Moralia ; réflexions sur la vie mutilée*, Paris : Payot, 2003, p. 87.

⁷⁷ Trilling, *Freud and the Crisis of Our Culture*, p. 12.

⁷⁸ Cité dans Dolnick, *Madness on the Couch*, p. 57. L'Autrichien S. Zweig affirmait semblablement, en 1939, que même « ceux qui ne savent rien de son œuvre [...], même ceux qui n'ont jamais entendu son nom sont, à leur insu, ses débiteurs et sont soumis au pouvoir de son esprit. » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 146.) S. Moscovici écrit pour sa part qu'il est possible d'utiliser la psychanalyse « d'une certaine manière sans le savoir comme M. Jourdain faisait de la prose » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 181).

⁷⁹ Alfred Kazin, "The Freudian revolution analyzed," in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 13. Freud est devenu « a household word » (Frank J. Sulloway,

avait même influencé des gens qui n'avaient jamais entendu parler de lui, de telle sorte que chacun était devenu un peu freudien (“*everybody is something of a Freudian*”)⁸⁰. L'influence de Freud fut telle qu'elle était devenue proprement indescriptible (“*beyond description*”)⁸¹. Dans les « temps modernes », aucun autre système, à l'exception possible des grandes religions, n'avait été adopté par autant de gens⁸². En 1958, Michael Polanyi faisait allusion à l'influence « énorme » du « système freudien »⁸³. En 1959, l'anthropologue C. Kluckhohn soulignait, dans une enquête sur les valeurs des Américains, que ces derniers s'appréciaient plus et avec moins de culpabilité, qu'ils avaient développé un « souci pour la “santé mentale” », qu'une « atmosphère très psychologique [...] règne dans les familles comme à l'école », que la psychothérapie « a atteint des proportions telles que l'on comprend que certains la regardent comme obsédante » et enfin que tous ces changements étaient liés « à la domestication de la psychanalyse sur la scène américaine »⁸⁴. En 1963, B. Friedan relevait que la psychanalyse « has filtered into the lives of American women through the popular magazines and the opinions and interpretations of so-called experts »⁸⁵. En 1976, M. Foucault soulignait l'« efficacité admirable » de l'entreprise de Freud⁸⁶. En 1976, le Suisse F. Zorn

“Reassessing Freud's Case Histories: The Social Construction of Psychoanalysis,” *Isis*, vol. 82, n° 2 (June 1991), p. 275).

⁸⁰ Kazin, “The Freudian revolution analyzed,” p. 13, 21.

⁸¹ *Ibid.*, p. 14. Pour sa part, E. Jones affirmait en 1957 que l'influence de Freud dans le monde était devenue telle que son évaluation aurait demandé le concours d'une « armée de chercheurs » (Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome troisième : Les dernières années (1919-1939), Paris : Presses universitaires de France, 1970, p. 488).

⁸² Kazin, “The Freudian revolution analyzed,” p. 14.

⁸³ Michael Polanyi, *Personal Knowledge: Towards a Post-Critical Philosophy*, Chicago: University of Chicago Press, 1974 [1958], p. 139. En 1959, il soutenait que « Freud and Marx—little of modern culture is unaffected by the teachings of one or both of these two » (Michael Polanyi, *Knowing and Being*, Chicago: University of Chicago Press, 1969, p. 40).

⁸⁴ Cité dans Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 106. Cf. le témoignage similaire de Veroff, Douvan et Kulka, *The Inner American*, p. 138.

⁸⁵ Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, New York & London: W. W. Norton & Company, 2001, p. 167. Friedan se référait plus loin au « catalytic impact of Freudian thought » (*Ibid.*, p. 195).

⁸⁶ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité 1 ; La volonté de savoir*, Paris : Gallimard, 1976, p. 210. Semblablement, J. Donzelot soutient que la psychanalyse tient un discours « éminent », qu'elle jouit d'une

écrivait que le « message » de Freud était « connu de tous, depuis belle lurette »⁸⁷. En 1995, T. Todorov écrivait que la psychanalyse « est devenue notre orthodoxie » et que « la terminologie freudienne est entrée dans l'usage courant », en ce sens notamment que nous « sommes habitués à parler d'inconscient et de conscience ou, selon la dernière conceptualisation de Freud, de moi, de ça et de surmoi »⁸⁸. En 1998, F. Cioffi faisait allusion au « massive endorsement Freud's ideas received »⁸⁹.

1.1.3.2 *Les frontières réformées du normal et du pathologique*

Ces différents témoignages font clairement voir que la psychanalyse ne semblait plus seulement pouvoir aider des gens « malades », mais aussi des gens « bien portants ». Par le fait même, elle ne semblait plus tant appartenir à des spécialistes des maladies mentales qu'à « l'homme de la rue ». Plusieurs auteurs ont souligné cet élargissement de la portée de la psychanalyse. En 1936, T. Mann remarquait que la psychanalyse avait « débordé le cadre de l'étroite sphère de la médecine pour devenir un mouvement mondial »⁹⁰. En 1977, D. Frischer remarquait que « la psychanalyse n'est plus connotée exclusivement par rapport à la maladie mentale, mais prend une dimension socioculturelle importante »⁹¹. En 1960, M. Merleau-Ponty soutenait semblablement que la psychanalyse, étant appliquée aux bien portants,

« position prestigieuse » et obtient un « succès pratique », qu'elle bénéficia d'une « diffusion énorme », puisqu'elle « a investi tous les secteurs de la vie sociale » ; elle a « triomphé largement » (Donzelot, *La police des familles*, p. 4, 154-155, 196.)

⁸⁷ Fritz Zorn, *Mars*, Paris : Gallimard, 1982, p. 224.

⁸⁸ Tzvetan Todorov, *La vie commune ; essai d'anthropologie générale*, Paris : Seuil, 2003 [1995], p. 69 et 150. Voir les remarques similaires d'Ernst Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, Paris : Armand Colin, 1995, p. 121 et Jeffrey C. Alexander, "Towards a Theory of Cultural Trauma," in Jeffrey C. Alexander *et al.* *Cultural Trauma and Cultural Identity*, Berkeley : University of California Press, 2004, p. 9.

⁸⁹ Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 83.

⁹⁰ Thomas Mann, « Freud et l'avenir », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Freud ; jugements et témoignages*, Paris : Presses universitaires de France, 1976, p. 20.

⁹¹ Dominique Frischer, *Les analysés parlent*, Paris : Stock, 1977, p. 334.

« devient institution »⁹². La psychanalyse avait brouillé les frontières entre le pathologique et le normal. Aux frontières bien définies qui avaient été tracées auparavant, elle substitua des frontières plus floues, qui laissaient un large *no man's land* entre le normal et le pathologique. Cette théorie soutenait que la vie dite normale elle-même n'était pas exempte de traits pathologiques. Les gens bien portants étaient eux aussi, d'une manière simplement moins marquée et moins remarquée, accablés de certaines pathologies. La psychanalyse semblait tout aussi indiquée pour les aider que pour aider les « fous » que traitait déjà la psychiatrie⁹³.

*

En somme, la psychanalyse a touché une multitude de sphères d'activité, dans plusieurs pays. Elle a donc rejoint bon nombre de gens. De ces différentes manières, cette diffusion fut donc très ample.

1.1.4 Profondeur de la diffusion

Une autre des caractéristiques saillantes de cette diffusion apparaît à l'examen des utilisations pratiques de la psychanalyse : ce que nous appellerons la *profondeur* de cette diffusion. Par cet adjectif, nous entendons, en gros, la force de l'adhésion à la psychanalyse. Essayons de voir cela plus en détail.

1.1.4.1 Un guide pour l'action

Nous avons vu que les sphères d'activité qui s'intéressèrent à la psychanalyse furent non seulement des sphères théoriques (comme les sciences humaines), dans lesquelles des gens tentent d'ajuster différentes images aux réalités qu'ils cherchent à décrire et expliquer, mais aussi des sphères pratiques (comme la psychiatrie et le droit), dans lesquelles, à l'inverse, les gens tentent d'ajuster différentes réalités à des images jugées bonnes et désirables. De

⁹² Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, Paris : Gallimard, 1960, p. 153. Il fait ailleurs allusion à « la psychanalyse prise comme fait social et presque populaire » (Maurice Merleau-Ponty, *Résumés de cours ; collège de France 1952-1960*, Paris : Gallimard, 1968, p. 147).

⁹³ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 130-138 ; Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 67.

même, les emprunts à la psychanalyse furent non seulement motivés par la volonté de connaître le monde, mais aussi d'*agir* sur lui : en guérissant des malades, en infligeant des sanctions légales aux contrevenants à la loi, etc.

Ces usages pratiques furent très variés. Ils touchèrent d'autres sphères d'activités que celles jusqu'ici mentionnées. Ainsi, durant la Seconde Guerre mondiale, des psychanalystes contribuèrent à l'effort de guerre américain de différentes manières⁹⁴. Le gouvernement américain leur demanda notamment de fournir un portrait psychanalytique d'Hitler⁹⁵, d'indiquer si on pouvait guérir les névroses de guerre et d'évaluer les qualités de leadership des recrues de l'armée américaine. En 1944, le même gouvernement invita quelques psychanalystes à participer à une conférence secrète sur la rééducation, à venir après la guerre, de la population allemande. C'est à ces usages pratiques que nous nous intéresserons surtout dorénavant. Ce sont eux qui paraissent les plus en mesure de faire ressortir les traits énigmatiques de la diffusion de la psychanalyse.

Des gens recoururent à la psychanalyse non seulement dans des périodes exceptionnelles (comme la Seconde Guerre mondiale), mais dans la conduite de la vie courante. Ils se tournèrent vers elle non seulement dans des contextes d'interactions spécialisés, mais également non-spécialisés.

*

Cette utilisation pratique de la psychanalyse dans des contextes d'interactions non-spécialisés transparissait d'abord par de nouvelles manières de parler. Comme nous l'avons entrevu, des gens commençaient à utiliser une *terminologie* psychanalytique pour décrire les événements de leurs vies. Comme le remarquait D. Riesman en 1950 : « As radioactive tracers allow us to follow chemical substances in the physiologist's laboratory, so the verbal tags adopted by Freud and his followers give us some way of tracing the rapidity of the diffusion of

⁹⁴ Kurzweil, "Freud's Reception in the United States," p. 136 ; Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, ch. 11.

⁹⁵ Ce portrait fut plus tard publié sous forme de livre : Walter Charles Langer, *The Mind of Adolf Hitler: The Secret Wartime Report*, New York: Basic Books, 1972.

his inventions. »⁹⁶ Aux témoignages sur ce point déjà rapportés (ceux de T. W. Adorno, L. Trilling, T. Takahashi, T. Todorov et N. Walker), il faut en ajouter d'autres. En 1947, D. M. Levy remarquait que la psychanalyse avait influencé fortement l'éducation américaine des enfants, à tel point que plusieurs termes de terminologie psychanalytique (“*maternal overprotection*,” “*maternal rejection*,” etc.) étaient intégrés au langage quotidien⁹⁷. S. Moscovici écrivait en 1976 que le langage des Français « est plein d'expressions ou de vocables qui ont leur origine dans la psychanalyse et que chacun comprend »⁹⁸. L'historien étatsunien D. J. Boorstin écrivait pour sa part, en 1961 :

Tout un vocabulaire neuf a commencé à dominer la réflexion sur les buts et les motivations des hommes. Par exemple, le mot « rationalisation » est employé actuellement dans un sens nouveau : celui de l'élaboration d'explications superficiellement plausibles ou « rationnelles », servant seulement de prétexte à des actions ou à des croyances. Cette étiquette couvrit bientôt pêle-mêle l'habitude qu'avait chacun de justifier sa conduite en n'avouant pas ses motivations réelles.⁹⁹

En 1970, H. Kohut soulignait à ce même propos :

few of us will doubt that Freud has exerted a significant influence on the conduct of life, on *Weltanschauung* of modern man. [...] terms such as “libido,” the “unconscious,” and “Oedipus complex” are widely used today; and people are usually

⁹⁶ David Riesman, “The Themes of Heroism and Weakness in the Structure of Freud’s Thought,” in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 206. B. Friedan utilisait une métaphore analogue : « Freudian and pseudo-Freudian theories settled everywhere, like fine volcanic ash. » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 192.). E. Gellner se réfère à un phénomène « insaisissable et intangible », celui de « l'imprégnation du langage [...] de notre société par les idées freudiennes » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 20).

⁹⁷ Kurzweil, “Freud’s Reception in the United States,” p. 136. Cette influence, dans certains milieux, s’est affirmée très tôt. L’Américain Joseph Wortis (1906-1995) déclarait à Freud, en 1934 : « Il faut vous rendre compte que nous avons été élevés, mes amis et moi, en partie sous votre influence » (Wortis, *Psychanalyse à Vienne*, p. 92).

⁹⁸ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 20.

⁹⁹ Daniel J. Boorstin, *L’image*, Paris : Union générale d’éditions, 1971, p. 294-295. Sans doute B. Nelson pensait-il aussi à la psychanalyse lorsqu’il affirmait, en 1975 : « psychology has furnished a good deal of the vocabulary we in America use in the situations of motives » (Benjamin Nelson and Dennis Wrong, “Perspectives on the Therapeutic in the Context of Contemporary Psychology: A Dialogue between Benjamin Nelson and Dennis Wrong”, in Robert Boyers (dir. publ.), *Psychological Man*, New York : Harper & Row, 1975, p. 162).

ready to admit that a person's unknown thoughts and feelings may be "projected" onto others and that our parapraxes—the slips of memory, tongue, and hand—reveal our hidden intentions.¹⁰⁰

En 1965, P. Berger notait que :

la vie quotidienne, telle qu'elle s'exprime dans le langage courant, a été envahie par la terminologie et par les schèmes d'interprétation de la psychanalyse. Des termes comme « refoulement », « frustration », « besoins » et « rationalisation » pour ne pas mentionner le concept clé d'« inconscient » sont devenus des expressions courantes dans de larges couches de la population.¹⁰¹

La rapidité et la facilité avec laquelle il était possible d'adopter un idiome analytique apparaît très clairement dans le témoignage du psychanalyste Fritz Wittels, qui en 1924 rapportait avoir traité

des névrosés qui ont adopté avec un empressement remarquable le mot castration une fois que je leur avais fourni, et qui revêtaient alors leurs communications de la forme suivante : « Dès ma première jeunesse ma mère m'a châtré. Mais celui qui m'a surtout châtré, c'est mon grand-père maternel... » Ou bien ils disent d'une maîtresse auprès de laquelle ils ne se sentent pas à leur aise : « Hier, Mimi m'a châtré. »¹⁰²

Cette nouvelle terminologie était un signe que de nombreuses personnes se servaient de la théorie psychanalytique comme d'*un guide permettant d'orienter leur conduite*¹⁰³. Dans

¹⁰⁰ Kohut, "Psychoanalysis in a Troubled World", p. 515.

¹⁰¹ Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 46-47. En 1963, B. Friedan se référait à « the literal parroting of Freudian phrases » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 276); « Oedipus conflict and sibling rivalry became household words. » (*Ibid.*, p. 276).

¹⁰² Fritz Wittels, *Freud et la femme enfant ; mémoires de Fritz Wittels suivi de Sigmund Freud ; l'homme, la doctrine, l'école*, Paris : Presses universitaires de France, 1999, p. 301. Semblablement, Freud rapportait en 1933 qu'un de ses lecteurs « faisait volontiers usage du mot, nouveau pour lui, de "refoulement" » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 187). Le témoignage de S. Anderson sur la rencontre (durant les années 1920) du cercle d'adeptes de la psychanalyse rassemblés autour du romancier Floyd Dell illustre également la facilité de cette utilisation de la psychanalyse. S. Anderson rapporte que Dell « had begun psyching us. Not Floyd alone but others in the group did it. They psyched me. They psyched men passing in the street. » (Sherwood Anderson, *Sherwood Anderson's Memoirs*, New York: Harcourt Brace, 1942, p. 244. Voir le commentaire de Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 74.)

¹⁰³ A. Ehrenberg écrit que « la psychanalyse est devenue l'idiome dans lequel sont codés et formulés de nombreux problèmes de la vie quotidienne » (Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 209).

certains milieux des sociétés démocratiques contemporaines, des théories analytiques servirent fréquemment à guider l'action. Sur ce point encore, des témoignages variés et nombreux concordent. En 1952, A. Freud affirmait qu'une approche de l'éducation basée sur la théorie psychanalytique était aux États-Unis devenue « assez répandue chez les parents »¹⁰⁴. En 1956, A. Kazin soulignait que le nom de Freud « dominait plusieurs ménages » (*“Freud ... dominates many a household one could mention”*)¹⁰⁵. La psychanalyse avait créé de nouvelles relations entre maris et femmes et entre parents et enfants¹⁰⁶. En 1931, S. Zweig soutenait que la psychanalyse avait amené bon nombre de gens à baser leurs actions sur un examen « intérieur » : « Une génération nouvelle a ainsi appris – et déjà on l'enseigne dans les écoles – à ne plus éviter les décisions intérieures, à ne plus cacher les problèmes les plus intimes, les plus personnels, mais, au contraire, à prendre conscience le plus clairement possible du danger et du mystère des crises internes¹⁰⁷. En 1966, H. M. Ruitenbeek notait de même que les Américains étaient disposés à appliquer des concepts psychanalytiques à l'éducation de leurs enfants et, d'une manière plus générale, lorsqu'ils faisaient face à des problèmes quotidiens¹⁰⁸. P. Rieff soutenait en 1961 que la « doctrine de Freud » avait servi à reformer les normes de conduites (*“it has contributed as much as doctrine possibly can to the correction of our standards of conduct”*)¹⁰⁹. S. Moscovici rapporte que durant les années cinquante, en France, « beaucoup d'individus ont commencé à pratiquer une analyse sauvage sur eux-mêmes et sur d'autres. Parler de la sexualité, des conflits avec ses parents, de telle ou telle névrose est devenu licite, voire recommandé. »¹¹⁰ Plusieurs Français étaient alors portés à affirmer que la

¹⁰⁴ Anna Freud, *Les Conférences de Harvard*, Paris : Presses universitaires de France, 1994, p. 71.

¹⁰⁵ Kazin, “The Freudian revolution analyzed,” p. 13.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰⁷ Zweig, *Sigmund Freud*, p. 122.

¹⁰⁸ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 70. Ruitenbeek ajoute plus loin que des Américains ordinaires appliquaient la psychanalyse “to the problems of their friends, their spouses, and their children” (*Ibid.*, p. 80). De même : “Readers of case histories may interpret their own behavior and that of people they encounter in the light of what they have read.” (*Ibid.*, p. 82.)

¹⁰⁹ Philip Rieff, *Freud: The Mind of the Moralizer*, New York: Doubleday & Company, 1961, p. xx.

¹¹⁰ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 23-24. Freud utilisait les termes « psychanalyse sauvage » et « interprétation sauvage » pour désigner l'utilisation de la psychanalyse effectuée par une personne jugée non-habiletée à l'utiliser (Sigmund Freud, *La technique psychanalytique*, Paris : Presses universitaires de

psychanalyse était adéquate pour répondre à des « échecs sentimentaux », à une « mésentente avec l'entourage », ou encore, en termes plus généraux, à des situations d'« inadaptation »¹¹¹. Dans la France des années 1970, le langage analytique était devenu, remarquait R. Castel, « le langage obligé de l'expression des conflits conjugaux, pédagogiques et sociaux »¹¹². Plusieurs personnes, surtout parmi les « étudiants, les membres des professions libérales et de la classe moyenne supérieure », affirmaient à S. Turkle qu'elles se servaient « des idées psychanalytiques dans la vie quotidienne, en particulier pour résoudre les problèmes familiaux »¹¹³. Plus particulièrement, « on associait nettement psychanalyse et éducation des enfants ». Durant cette même période, P. Bourdieu soutenait qu'une « morale moderniste » (qui usait du « jargon psychanalytique ») « fournit une réponse systématique aux problèmes de l'existence quotidienne »¹¹⁴. En particulier, la psychanalyse contribuait à une série de « changements de l'éthique domestique »¹¹⁵. J. H. Gagnon relevait (en 1973) que la conception de la sexualité proposée par Freud avait imprégné la manière dont nous concevons et vivons notre sexualité. « Une partie de l'héritage de Freud réside en ce que nous sommes

France, 2007, p. 55-61). En distinguant l'interprétation sauvage de l'interprétation légitime, il revendiquait pour les psychanalystes attirés ce que nous pourrions appeler le monopole de l'interprétation légitime de l'inconscient.

¹¹¹ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 136-138.

¹¹² Robert Castel, *Le psychanalisme ; l'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Paris : Union générale d'éditions, 1976, p. 40. Quelques années plus tard, il écrivait que « la vulgate psychanalytique est devenue le principal langage de base du codage psychologique de l'existence » (Castel, *La gestion des risques*, p. 159). « Tantôt la science des experts, tantôt l'idiome de presque tout le monde, pour exprimer les difficultés relationnelles, les échecs scolaires ou les conflits conjugaux » (*Ibid.*, p. 161). D'une manière analogue, une scénariste de télévision française remarquait en 2005 que les attentes de son auditoire avaient été formées par la psychanalyse : « Freud est passé par là. » (Citée par Sabine Chalvon-Demersay, « Trouble ; l'écriture télévisuelle à l'épreuve d'une transformation des sensibilités morales », in Daniel Cefaï et Cédric Terzi (dir. publ.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris : Éditions des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 240.)

¹¹³ Turkle, *La France freudienne*, p. 257.

¹¹⁴ Pierre Bourdieu, *La distinction ; critique sociale du jugement*, Paris : Minuit, 1979, p. 425. Une population de sensibilité moderniste, insatisfaite des recettes de vie que lui offrait la morale traditionnelle, passait « de l'éthique à la thérapeutique » ; pour ce faire, elle avait « recours à des professionnels de la cure rationnelle des âmes », aux premiers rang desquels on retrouvait des psychanalystes (*Ibid.*, p. 427).

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 427.

tous devenus des experts pour chercher l'ingrédient sexuel dans beaucoup de conduites et de symbolisme non sexuels. »¹¹⁶

Plus spécifiquement, de nombreux contemporains envisageaient la cure psychanalytique comme une forme de relation modèle, qui pouvait servir à guider d'autres relations. H. Hartman notait en 1959 que plusieurs des patients de la cure analytique envisageaient les règles qui gouvernent celle-ci comme « un modèle de conduite en dehors de l'analyse, élargi même en une sorte de "Weltanschauung" ». Le type particulier d'interactions se déroulant dans le cadre de la cure analytique apparaissait comme « la seule façon "correcte" de traiter aussi les problèmes interpersonnels en dehors de l'analyse »¹¹⁷. Autrement dit, la

¹¹⁶ John H. Gagnon, *Les scripts de la sexualité ; essai sur les origines culturelles du désir*, Paris : Payot, 2008, p. 57. En 1939, H. Ellis écrivait que la psychanalyse « supplied an immense emphasis to the general recognition and acceptance of the place of sex in life » (Havelock Ellis, "Freud's *Influence* on the Changed Attitude toward Sex," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. IV: Freud and the Impact of Psychoanalysis, Routledge: London et New York, 1989, p. 277). En 1952, A. Freud affirmait : « Maintenant que la connaissance sur la vie sexuelle de l'homme est devenue propriété commune, il est très difficile pour un individu de faire réellement la distinction entre la part qui revient au travail analytique, les découvertes que la psychanalyse peut revendiquer dans ce domaine, et ce que l'on a toujours su. » (Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 39.) En 1977, M. Foucault soutenait qu'en France « il n'y a pas un seul des discours sur la sexualité qui, d'une manière ou d'une autre, ne s'ordonne à celui de la psychanalyse » (Foucault, *Dits et écrits II*, p. 320). E. Fromm écrivait (entre 1968 et 1970), à propos d'un groupe contestataire dans lequel l'influence du freudisme était très concentrée : « en grande partie la motivation sexuelle chez la plus jeune génération radicale est en quelque sorte dictée par des considérations théoriques à partir des thèses de Freud et de Reich » (Erich Fromm, *Revoir Freud ; pour une autre approche en psychanalyse*, Paris : Éditions Armand Colin, 2000, p. 44 ; cf. Christopher Turner, *Adventures in the Orgasmotron: How the Sexual Revolution Came to America*, New York: Farrar, Straus and Giroux, 2011, p. 249, 432.) Semblablement, P. Bourdieu remarquait en 1979 qu'en France une sensibilité moderniste affirmant un « *devoir d'orgasme* » laissait « aux bons soins du psychanalyste ou du sexologue » la capacité de définir et de circonscrire la « *misère sexuelle* », et reconnaissait ainsi pratiquement qu'eux seuls étaient « en mesure de définir la compétence sexuelle légitime » (Bourdieu, *La distinction*, p. 425, 426).

¹¹⁷ Heinz Hartmann, *Psychanalyse et valeurs morales*, Toulouse : Édouard Privat éditeur, 1975, p. 78-79. Burnham note semblablement que « the patient-analyst relationship became an important model for social interaction » (Burnham, *Paths into American Culture*, p. 109). Comme la cure analytique est apparue à plusieurs comme un échange guidé par « une expression totale » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*,

relation entre le psychanalyste et son patient apparaissait comme une relation *exemplaire*, elle offrait un modèle pour comprendre et même réformer d'autres relations, jugées par le fait même comme étant (en comparaison) plus ou moins pathologiques¹¹⁸.

Comme la psychanalyse était utilisée comme un guide pour l'action, certains témoins trouvaient qu'elle rassemblait à la religion, vers laquelle on s'était fréquemment tournés, à des époques plus anciennes, pour réagir aux situations d'infortune et de désarroi. En 1956, A. Kazin remarquait qu'aux États-Unis :

No one can count the number of people who now think of any crisis as a personal failure, and who turn to a psychoanalyst or to a psychoanalytic literature for an explanation of their suffering where once they would have turned to a minister or to the Bible for consolation. Freudian terms are now part of our thought.¹¹⁹

Dans la France des années 1970, rapporte S. Turkle, on rencontrait « souvent un psychanalyste là où jadis on aurait pu trouver un prêtre, un professeur ou un médecin »¹²⁰. Ces

p. 175), nous pouvons nous demander si elle était utilisée comme un modèle de *transparence*, de relation basée sur une communication totale.

¹¹⁸ La psychanalyse ne pouvait offrir un tel modèle pour la vie quotidienne des gens bien portants que dans la mesure où (comme nous l'avons entrevu plus haut), elle déplaçait les frontières entre le normal et le pathologique. La capacité de guider les gens bien portants en recourant à la psychanalyse dépendait de ce déplacement des frontières.

¹¹⁹ Kazin, "The Freudian revolution analyzed," p. 15. (Ce témoignage est discuté par Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 180 et Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 55-56.) En 1963, l'Américaine B. Friedan écrivait : « after the war, Freudian psychology became much more than a science of human behaviour, a therapy for the suffering. It became an all-embracing American ideology, a new religion. » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 192.) Cf. George William Barnard, "Diving into the Depths: Reflections on Psychology as a Religion," in Diane Jonte-Pace et William B. Parsons (dir. publ.), *Religion and Psychology mapping the Terrain*, New York : Routledge, 2001, p. 297-318; Quinton Deeley, "Psychoanalysis as a Hybrid of Religion and Science," *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, vol. 12, n° 4 (2005), p. 335-342; Andrej Leder, « Comment peut-on penser la psychanalyse en tant que religion ? », in Françoise Champion, Sophie Nizard et Paul Zawadzki (dir. publ.), *Le sacré hors religions*, Paris : L'Harmattan, 2007, p. 157-158.

¹²⁰ Turkle, *La France freudienne*, p. 33. M. B. Plotkin rapporte, à propos du cas argentin : « Le temps passant, les psychanalystes femmes remplacèrent les prêtres dans de nombreuses revues féminines, les concepts psychanalytiques prenant quant à eux la place du discours moral et religieux établi. [...] Dans les années 1960, lorsqu'on consultait un prêtre et un psychanalyste sur la même question, c'était au premier qu'il revenait

différentes déclarations laissent aussi entrevoir que la psychanalyse servit souvent de guide pour répondre à des situations marquées par l'*infortune* et qu'elle parvint à le faire en leur conférant du sens¹²¹. Le désarroi suscité par l'*infortune* était atténué lorsque cette dernière recevait un sens. Par exemple, la psychanalyse a servi à conférer du sens à certaines maladies, dont le cancer¹²².

D'autres témoignages insistent plutôt sur le fait que la théorie psychanalytique pouvait servir de guide à l'action, parce qu'elle semblait être en mesure d'éclairer des situations qui, parce qu'elles apparaissaient d'abord comme obscures ou confuses, appelaient une clarification. Le recours à cette théorie semblait pouvoir mener à une meilleure compréhension du sens de plusieurs actions. En 1959, H. Hartman affirmait que « dans le climat culturel de

d'adapter son discours à l'air du temps. » (Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, p. 188-189.) Semblablement, E. Gellner soutient que dans le monde contemporain, les soins pastoraux prodigués par le clergé des religions pré-industrielles ne bénéficie plus que d'un « médiocre prestige intellectuel », que ce clergé s'appuie sur un système de croyances « que pratiquement personne ne prend très au sérieux » et que, par conséquent, leur « attention pastorale [...] n'a quasiment aucune efficacité » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 47, 139-140). Cf. E. Brooks Holifield, *A History of Pastoral Care in America: From Salvation to Self-Realization*, Nashville : Abingdon press, 1983, p. 16 ; François Roustang, *...Elle ne le lâche plus*, Paris : Les éditions de minuit, 1980, p. 173-174.

¹²¹ S. R. Kirschner soutient que comme la psychanalyse a alors été utilisée pour conférer du sens au malheur, elle apparaît comme une forme de « théodicée » sécularisée (Suzanne R. Kirschner, *The Religious and Romantic Origins of Psychoanalysis: Individuation and Integration in post-Freudian Theory*, Cambridge, New York: Cambridge University Press, 1996, p. 194-196). Le terme « théodicée » désigne, en gros, les explications visant à faire sens du malheur en termes théologiques (Max Weber, *Économie et société*, vol. 2. L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie, Paris : Plon, 1995, p. 281-291).

¹²² L'Américaine Susan Sontag rapportait en 1977 que la psychanalyse était utilisée pour expliquer le cancer : « beaucoup de gens sont aujourd'hui persuadés que le cancer provient d'une insuffisance de passion et qu'il se développe chez celui qui refuse ses pulsions sexuelles, est inhibé, manque de spontanéité et se montre incapable de manifester sa colère » (Susan Sontag, *La maladie comme métaphore – Le sida et ses métaphores*, Paris: Christian Bourgeois, 1993, p. 34). Cette théorie avait été présentée dans : Wilhelm Reich, *La biopathie du cancer*, Paris : Payot, 1975. Sur ce point, notons l'intérêt d'un témoignage d'un cancéreux zurichois, qui se servit d'une interprétation psychanalytique du cancer comme d'une clé permettant de comprendre rétrospectivement sa propre vie : Zorn, *Mars*. Cette interprétation psychanalytique est récemment apparue dans un roman populaire : Bernard Werber, *La révolution des fourmis*, Paris : Le livre de poche, 1998 [1996].

notre monde occidental contemporain », les « opinions du psychanalyste », lorsque les gens cherchent des « directives pour guider pratiquement leurs actions », avaient plus de poids que celles de toutes autres personnes¹²³. Les adeptes de la psychanalyse étaient amenés à baser leurs « évaluations morales sur une connaissance psychologique plus complète »¹²⁴, celle que les théories analytiques semblait précisément leur fournir. En 1956, A. Kazin remarquait semblablement que la psychanalyse semblait permettre d'identifier les *motifs* inconscients qui animaient les phénomènes les plus variés : « Every hour of every day now, and especially in America, there are people who cannot forget a name, or make a slip of the tongue, or feel depressed; who cannot begin a love affair, or end a marriage, without wondering what the “Freudian” reason may be. »¹²⁵

1.1.4.2 L'évidence de l'application à une réalité individuelle

Ces utilisations pratiques de la psychanalyse montrent que sa diffusion fut non seulement ample, mais aussi, pour ainsi dire, *profonde*. Nous pouvons, pour préciser ce que nous entendons par ce terme, nous tourner vers une remarque de G. Swain. Cette dernière souligne que le fait qu'une théorie psychologique ait droit de cité devant une instance juridique est un indicateur important pour l'historien qui s'occupe des systèmes de pensées collectifs¹²⁶. Là où un théoricien de la psychologie peut jusqu'à un certain point se livrer à la spéculation, expérimenter avec les idées, la personne qui se réfère à des théories psychologiques dans un procès le fait dans le but de démontrer concrètement la responsabilité ou l'irresponsabilité de telle ou telle personne. Loin des jeux de l'intelligence, le contexte juridique requiert de l'intervenant qu'il se confronte à des faits concrets. Alors, l'utilisation de la théorie « doit convaincre par l'évidence de son application à une réalité individuelle, par sa

¹²³ Hartmann, *Psychanalyse et valeurs morales*, p. 17.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 103.

¹²⁵ Kazin, “The Freudian revolution analyzed,” p. 15. Kazin écrivait aussi: “one identifies many of one’s deepest motivations with Freud” (*Ibid.*, p. 15).

¹²⁶ Gladys Swain, *Dialogue avec l'insensé ; essais d'histoire de la psychiatrie*, Paris : Gallimard, 1994, p. 33-34.

capacité immédiate à rendre véridiquement compte de l'état et des actes d'un homme en chair et en os »¹²⁷. Ainsi, l'utilisation d'une théorie psychologique dans les débats juridiques

marque le moment où une idée franchit les limites de l'univers incertain, multiple et contradictoire du conçu pour s'inscrire franchement dans le perçu, cesse d'être une idée parmi d'autres sur la folie pour devenir l'idée ouvrant concrètement la folie, la donnant à voir, informant secrètement à sa source le regard porté sur l'aliéné – socle invisible d'un rapport vivant. Ce seuil passé, l'opinion ne compte plus [...].¹²⁸

Qui plus est, une telle utilisation juridique comporte des conséquences importantes pour les différents intervenants impliqués. Les théories psychologiques invoquées dans des procès peuvent décider du destin des accusés. On n'est donc pas porté à y invoquer des théories à la légère. Les utilisations juridiques de la psychanalyse démontrent que cette réflexion de Swain peut aisément être transposée à la diffusion de la psychanalyse. Par extension, les utilisations thérapeutiques de la psychanalyse constituent elles aussi des indicateurs très importants de la force de l'adhésion aux idées psychanalytiques. Le temps, l'argent et les espoirs que patients et thérapeutes consacrerent à ces cures¹²⁹ supposent, eux aussi, une conviction profonde. Il en va de même, jusqu'à un certain point, de l'utilisation quotidienne que l'on vient de rapporter. Les répercussions importantes de ces utilisations pratiques impliquaient une confiance bien établie. Il fallait être minimalement assuré de la solidité des théories sur lesquelles on fondait son action.

1.1.4.3 Incorporation du modèle dans la perception de la réalité

Comme le souligne Swain, cette conviction doit être telle que la théorie se confonde, jusqu'à un certain point, avec la perception du monde. J. Laplanche remarque que Freud, après avoir initialement traitées d'abord plusieurs de ses théories comme de simples « expériences de pensées », en vint progressivement à les traiter comme des objets présents dans le monde.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 34.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 34.

¹²⁹ Le patient de la cure « est prêt à assumer tant de sacrifices, temps, argent, peine et surmontement de soi » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 297). La cure analytique comporte « des exigences élevées » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 32), elle implique « des sacrifices considérables, en temps et en efforts, quand ce n'est pas en argent » (Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 274).

Dans ce processus, chacune de ces théories « “prend” peu à peu, comme prend une mayonnaise »¹³⁰. Un mouvement analogue peut être perçu dans la diffusion de la psychanalyse auprès d’un large public. Dans certains cas, les constructions théoriques proposées par la psychanalyse ne furent plus tant perçues par ce public comme des constructions théoriques que comme des éléments du monde, des éléments qui étaient (pour reprendre les termes de Swain) *inscrits franchement dans le perçu*. Les différents usages pratiques de la psychanalyse démontrent qu’elle a coloré non seulement des conceptions réfléchies, mais encore, bien plus profondément, la perception spontanée du monde. Voilà qui démontre que la psychanalyse, comme le remarque justement Freud, « ne se laisse pas manier aussi aisément que des lunettes qu’on chausse pour lire et qu’on enlève pour aller se promener »¹³¹. La personne qui s’était habituée à voir le monde au travers des lunettes psychanalytiques ne pouvait plus retirer celles-ci à volonté. Elle ne pouvait plus percevoir le monde comme elle le percevait avant de rencontrer la psychanalyse¹³². Les entités postulées par les théories psychanalytiques ne furent pas tant perçues comme des hypothèses visant à décrire et expliquer différents phénomènes que comme des éléments du monde naturel. L. Wittgenstein note quelque part que nous sommes tellement habitués à l’image de la théorie atomistique que c’est comme si nous avions tous vu des atomes¹³³. Les entités que décrit la psychanalyse se trouvèrent dans une situation analogue. Les adeptes de la psychanalyse, remarque S. Moscovici, sont portés à percevoir directement certains phénomènes dans des termes psychanalytiques. C’était par exemple le cas

¹³⁰ Jean Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris : Presses universitaires de France, 2008, p. 16-17. Freud écrivait en 1929, à propos de sa « théorie de l’instinct de mort », qui avait été largement contestée, y compris parmi les rangs des psychanalystes : « Je n’avais au début soutenu qu’à titre d’essai [...] les conceptions développées ici, mais au cours du temps elles ont acquis sur moi un tel pouvoir que je ne puis plus penser autrement. » (Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture*, Paris : Presses universitaires de France, 2000, p. 61.)

¹³¹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 204. Voir la remarque analogue de L. Binswanger (lettre à Freud du 27 août 1924, in Sigmund Freud et Ludwig Binswanger, *Correspondance, 1908-1938*, Paris : Calmann-Lévy, 1995, p. 251).

¹³² H. Putnam écrit que c’est parce que *nous voyons maintenant le monde à travers les lunettes de Freud* (« veda il mondo attraverso le lenti di Freud ») que nous ne sommes plus libre de vivre dans un monde pré-freudien (Putnam, S. t., p. 3-4).

¹³³ Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Paris : Gallimard, 1992, p. 44.

de la timidité : « Certaines conduites, au lieu d’être décrites comme conduites de timidité à partir de ce que l’on voit, sont envisagées comme des *manifestations* évidentes d’un “complexe de timidité” qu’on conçoit sans le voir et localisé dans l’individu. »¹³⁴ Une telle modalité de saisie du réel rend « le concept et la perception en quelque sorte interchangeables »¹³⁵. Cette interchangeabilité « entre concept et perception, l’un pénétrant dans l’autre, transformant la substance concrète commune, crée l’impression de “réalisme”, de matérialité des abstractions »¹³⁶. Ainsi, « la personne qui, à la suite de la psychanalyse, connaît l’importance des “complexes” les constate et les rencontre assidûment »¹³⁷. En somme, nous dirons qu’il a existé un processus de « naturalisation » de la psychanalyse, au sens que Moscovici accorde à ce terme : « acceptation d’un modèle comme réel »¹³⁸. La psychanalyse était passée d’une théorie qui se voulait « expression générale, abstraite, d’une série de phénomènes » à une théorie qui offrait une « traduction *immédiate* du réel »¹³⁹.

En reprenant le raisonnement de G. Swain, nous dirons que les usages pratiques de la psychanalyse sont autant d’indices de cette large incorporation du modèle dans la perception de la réalité. Différents témoins ont observé ce processus de « naturalisation » de la théorie analytique. Par exemple, P. L. Berger observait que plusieurs affirmations centrales de la

¹³⁴ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 55.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 55.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 56.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 50.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 355. Dans les termes empruntés à P. Bourdieu, nous dirons que cette naturalisation consiste en un passage « du modèle de la réalité à la réalité du modèle » (Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris : Minuit, 1980, p. 67). Peut-être faut-il dire que la présence de timidité n’était plus traitée comme la conséquence d’un « complexe de timidité », mais plutôt comme un critère de ce complexe.

¹³⁹ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 123. Les théories de Freud ne semblaient plus tant des théories que des rappels de réalités physiques, biologiques. K. Burke notait que les théories de Freud avaient « the appearance of great materiality » ; Freud persuadait « by its constant reference to things so “simple” and “real” as children and human bodies » (Kenneth Burke, “Democracy of the Sick,” *The Kenyon Review*, vol. 21, n° 4 (Autumn 1959), p. 641). B. Friedan écrivait que Freud « had the ability to see and describe psychological phenomena so vividly that whether his concepts were given names borrowed from physiology, philosophy, or literature—penis envy, ego, Oedipus complex—they seemed to have a concrete physical reality » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 171).

théorie psychanalytique, dans différents milieux cultivés des États-Unis des années 1960, en étaient venues à appartenir « à ces affirmations au sujet de la nature de la réalité que chaque personne sensée, dans une société, croit naturelles¹⁴⁰ ». Ainsi, « la mise en question de l'existence de l'inconscient dans une réunion d'Américains cultivés serait vraisemblablement un signe de dérangement mental comme le serait la mise en question de la théorie bacillaire de la maladie »¹⁴¹. En 1976, J. Bouveresse affirmait que les langages et les concepts psychanalytiques « se sont intégrés à ce point à nos méthodes de description des faits psychiques et à notre univers culturel que la question de leur justification n'a même plus réellement de sens clair. »¹⁴² La psychanalyse « n'est pas une théorie que l'on teste mais une théorie que l'on pratique »¹⁴³. M. Merleau-Ponty remarquait semblablement que la psychanalyse, à certains moments, « cesse tout à fait d'être une conception que l'on puisse justifier ou discuter par des cas »¹⁴⁴.

1.1.4.4 *Charger de significations actes et paroles*

Tentons de voir comment cette *pratique de la théorie* en vint à unir la théorie à la perception du monde. Pour éclairer les situations d'abord perçues comme confuses ou opaques, les adeptes de la psychanalyse pouvaient les interpréter à la lumière de celle-ci. La psychanalyse leur offrait une nouvelle compréhension de ces situations. Comme l'écrit I. Parker : « For many people psychoanalytic and associated therapeutic concepts structure how they understand themselves and social relationships. »¹⁴⁵ S. Moscovici remarque que plusieurs contemporains, en s'appuyant sur la psychanalyse, « interprètent ce qui leur arrive, se font une

¹⁴⁰ Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 47.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 47-48. B. Friedan affirme pareillement que les théories psychanalytiques « became accepted fact even among women who never lay down on an analyst's couch » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 191). Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 142.

¹⁴² Jacques Bouveresse, « Une illusion de grand avenir : la psychanalyse selon Karl Popper », *Critique*, tome XXXII : La psychanalyse vue du dehors (II), n° 346 (Mars 1976), p. 298.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 298. Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 166.

¹⁴⁴ Merleau-Ponty, *Signes*, p. 153.

¹⁴⁵ Ian Parker, *Psychoanalytic Culture: Psychoanalytic Discourse in Western Society*, London & Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications, 1997, p. 1.

opinion sur leur propre conduite ou la conduite de leurs proches, et agissent en conséquence »¹⁴⁶. Ainsi, l'utilisation de théories psychanalytiques permettait de trouver des solutions pratiques à des situations d'abord apparues comme nébuleuses parce qu'elle conférait *un sens nouveau* à ces situations. L'action guidée par la psychanalyse était une action qui s'appuyait sur cette nouvelle compréhension¹⁴⁷. De cette manière, comme le note S. Turkle, le recours aux théories psychanalytiques en vint à modifier le regard jeté sur toute une série de phénomènes :

le vocabulaire psychanalytique, même popularisé, a modifié la façon de penser des gens – sur eux-mêmes, sur la philosophie, sur la politique, sur l'avenir des universités, sur la littérature, sur la folie et le désespoir et, bien entendu, sur la famille et les enfants. Croire à la psychanalyse, comme croire au marxisme, touche à tant d'aspects de la vie¹⁴⁸.

En 1963, P. Berger soulignait lui aussi que la psychanalyse servait à conférer un nouveau sens à leurs relations. Les gens qui recourraient à la psychanalyse pour comprendre leurs relations familiales se reconnaissaient en effet dans les différentes *figures* que leur présentait la théorie psychanalytique de la famille :

Pères, mères, frères, sœurs, femmes et enfants sont jetés l'un après l'autre dans le chaudron conceptuel d'où ils ressortent métamorphosés en personnages du panthéon freudien. Œdipe amène Jocaste au cinéma et contemple le Père primal en face de lui au

¹⁴⁶ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 20. Autrement dit, « beaucoup d'individus ont commencé à pratiquer une analyse sauvage sur eux-mêmes et sur d'autres » (*Ibid.*, p. 23).

¹⁴⁷ Peut-être est-ce ce phénomène qu'I. Parker a en tête lorsqu'il écrit que le recours à la théorie psychanalytique « *positions the subject who is addressed by or who is employing the discourse to understand themselves or their troubling relationships.* » (Parker, *Psychoanalytic Culture*, p. 7.) La psychanalyse, écrit-il plus loin, « *circulates as a form of representation and practice which positions subjects as they use and reflects upon what it is possible for them to say.* » (*Ibid.*, p. 9.)

¹⁴⁸ Turkle, *La France freudienne*, p. 45. Par cette influence pratique sur les conduites, écrit pour sa part E. Gellner, « l'éthique freudienne a véritablement pénétré et conquis le langage et la pensée ordinaires » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 97). Cf. Ernest Gellner, "Psychoanalysis as a Social Institution: An Anthropological Perspective," in Edward Timms et Naomi Segal (dir. publ.), *Freud in Exile: Freud and its Vicissitudes*, New Haven & Londres : Yale University Press, 1988, p. 225.

petit déjeuner.¹⁴⁹

D'une manière très semblable S. Moscovici soutenait en 1976 que la psychanalyse n'était parvenue à « transformer l'existence des hommes » qu'en l'interprétant d'une manière inédite. La transformation se produisait

à force de faire tourner et retourner leur expérience ordinaire autour de thèmes nouveaux, de charger de significations différentes leurs actes et leurs paroles, de les transporter pour ainsi dire dans un univers de rapports et d'événements étranges, inconnus auparavant. Si elle réussit, la voilà devenue matériau donc chaque individu et chaque société se recompose et recompose, après coup, l'histoire individuelle et sociale, partie intégrante de leur vie affective et intellectuelle.¹⁵⁰

En somme, si la psychanalyse apparaissait comme une « préparation à l'action », ce n'était « pas seulement dans la mesure où elle guide le comportement, mais surtout dans la mesure où elle remodèle et reconstitue les éléments de l'environnement où le comportement doit avoir lieu »¹⁵¹.

1.1.4.5 Un phénomène familial, qui va de soi

Ce processus de naturalisation explique aussi que la psychanalyse soit devenue un objet du monde *familier, quotidien, pris comme allant de soi*¹⁵². La psychanalyse bénéficia, à certains moments et dans différents milieux, de cette familiarité – de ce que S. Lévé appelle un

¹⁴⁹ Peter L. Berger, *Invitation à la sociologie*, Paris : La découverte, 2006, p. 99. (B. Friedan note : « Under the Freudian microscope [...], a very different concept of family began to emerge. » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 276.) Sur le nouveau sens conféré aux relations familiales par la psychanalyse, cf. Voloshinov, « Au-delà du social », p. 68 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 188-189.) Semblablement, T. Adorno remarquait que « ceux qui savent quelque chose de la psychanalyse acquièrent la faculté de subsumer tous les conflits personnels sous des concepts comme ceux de complexe d'infériorité, de fixation à la mère, d'introversion et d'extraversion » (Adorno, *Minima Moralia*, p. 87).

¹⁵⁰ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 19. (Cf. *Ibid.*, p. 46-49, 64, 102-103.)

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 47. En termes plus généraux, la psychanalyse « produit et détermine des comportements, puisqu'elle définit à la fois la nature des stimuli qui nous entourent et nous provoquent, et la signification des réponses à leur donner. » (*Ibid.*, p. 26).

¹⁵² *Ibid.*

« caractère d'évidence »¹⁵³. Déjà au début du XX^e s., Freud connaissait des gens « familiers de l'analyse »¹⁵⁴. Ses lecteurs étaient, écrivait-il aussi, « familiarisés avec le travail du rêve »¹⁵⁵. De même, Freud notait qu'il arrivait non seulement que le patient de l'analyse comprenne « certains éléments du savoir analytique », mais aussi qu'il « les manie comme son bien propre »¹⁵⁶. Cette familiarisation s'étendit à des groupes sociaux entiers. En 1931, S. Zweig relevait que « les pensées de Freud [...] circulent couramment dans le langage et dans le sang de l'époque ; les formules conçues par lui apparaissent si naturelles qu'il faut un plus grand effort pour les rejeter que pour les adopter »¹⁵⁷. Semblablement, K. Burke affirmait en 1935 : “In cases where we ourselves are not involved, we have become so accustomed in a general way to the psychoanalytic theories of motivation that any other may seem self-deceptive to us.”¹⁵⁸ Comme le remarque N. Hale, on assista au même phénomène durant son âge d'or aux

¹⁵³ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 34. Cf. Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 126.

¹⁵⁴ Sigmund Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 282. Par exemple, un médecin, parce qu'il était « familier de la méthode psychanalytique », en vint à penser qu'un de ses actes fortuits possédait un sens dissimulé, et « il décida d'explorer la chose » (Sigmund Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris : Gallimard, 1997, p. 322.)

¹⁵⁵ Sigmund Freud, *Sur le rêve*, Paris : Gallimard, 1988, p. 111. Il faisait allusion, à un endroit, à une explication psychanalytique « qui apparaît crédible [...] à toute personne un peu familière de telles investigations » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 74). Tel quidam était « familiarisé avec le sens des actes symptomatiques » (*Ibid.*, p. 81), tel autre « était depuis longtemps familiarisé avec les exigences de l'interprétation du rêve » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 119).

¹⁵⁶ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 295. Lorsque M. Foucault soutient qu'il existe « un certain nombre de différences » par rapport aux textes, concepts et hypothèses de Freud « qui relèvent toutes du discours psychanalytique lui-même » (Michel Foucault, *Dits et écrits I, 1954-1969*, Paris : Gallimard, 1994, p. 805-806), il semble bien faire allusion à la capacité des adeptes de la psychanalyse de reprendre celle-ci pour leur propre compte.

¹⁵⁷ Zweig, *Sigmund Freud*, p. 29. La psychanalyse était une théorie « dont nous ne pouvons plus nous passer aujourd'hui » (*Ibid.*, p. 58).

¹⁵⁸ Kenneth Burke, *Permanence and Change: An Anatomy of Purpose*, Third Edition With a New Afterword, Berkeley: University of California Press, 1984, p. 20. Un des lecteurs de Burke, C. W. Mills, abondait dans le même sens : “Aux personnes converties qui se sont habituées à la terminologie psychanalytique des motifs, toutes les autres semblent des manières de se leurrer.” (Charles Wright Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de

États-Unis : «Regression, psychoneuroses, dreams, slips of the tongue, unacceptable unconscious tendencies—all were familiar»¹⁵⁹. Dans une série de conférences prononcée en 1952 à l'Université Harvard, Anna Freud affirmait à son public que « toutes les personnes présentes ont déjà entendu parler de la psychanalyse auparavant » et même que « le postulat d'un psychisme inconscient » était devenu avec le temps une idée « extrêmement familière ». Comme la psychanalyse avait « atteint une grande partie de la population », elle faisait « partie de ce que tout le monde sait, et il est devenu habituel d'en parler. »¹⁶⁰ En 1944, T. Adorno se scandalisait de ce processus de familiarisation : « La peur devant les abîmes du moi » qu'aurait dû, selon cet auteur, produire la psychanalyse « s'efface devant la conscience qu'il ne s'agit pas finalement de quelque chose de très différent de l'arthrite ou de la sinusite. »¹⁶¹ Plusieurs décennies plus tard, E. Fromm notait : « Until not so long ago it was almost

motifs », trad. par J.-B. Lamarche (*à paraître*) ; cf. Charles Wright Mills, «Situated Actions and Vocabularies of Motive,» *American Sociological Review*, vol. 5, n° 6 (Dec. 1940), p. 912)). Cf. Berger, *Invitation à la sociologie*, p. 88 ; David Riesman, «Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought,» in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 183 ; Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 47.

¹⁵⁹ Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 132. Semblablement, John C. Burnham remarque qu'aux USA « Freud's teachings were viewed in terms of the familiar » (*Psychoanalysis and American Medicine*, p. 192). Il revient sur cette familiarité plus loin (*Ibid.*, p. 215).

¹⁶⁰ Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 5, 9. Elle affirmait ensuite que le « complexe d'Œdipe est devenu ces dernières années tellement commun, le terme est tellement passé dans la langue courante, que peu de gens s'y arrêtent » (*Ibid.*, p. 97). E. Gellner écrivait en 1985 que cette théorie « nous est profondément familière » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 63). En 1950, D. Riesman notait pareillement : « students already come with some familiarity with major themes: the unconscious, childhood sexuality, the importance of dreams, slips and errors, and so on. » (Riesman, «The Themes of Heroism and Weakness,» p. 206.) Cf. les remarques similaires de Donald Woods Winnicott, *La nature humaine*, Paris : Gallimard, 1988, p. 50.

¹⁶¹ Adorno, *Minima Moralia*, p. 87. Russell Jacoby se fait l'écho d'Adorno : « Le familier n'est devenu tel qu'au prix d'un effacement des éléments étrangers » (Jacoby, *Otto Fenichel*, p. 19). De même, G. Pommier relève que le « complexe d'Œdipe », depuis qu'il est « entré dans les habitudes de langage », a « sombré dans la banalité ». Chacun « fait » son Œdipe comme l'enfant perce ses dents de lait » (Gérard Pommier, « Vie et mort d'un complexe », in Christian Biet (dir. publ.), *Œdipe*, Paris : Éditions Autrement, 1999, p. 69.) P. Veyne affirmait en 1983 qu'il était « surprenant » que « l'étrangeté » de « l'œuvre de Freud [...] surprenne si peu » (Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris : Seuil, 1992, p. 42).

“normal” for a person of a certain urban subculture “to have his analyst”; a good deal of time was spent on the “couch,” just as people used to go to church or the temple. »¹⁶² Rappelons aussi la remarque énoncée par A. Kazin en 1956 : « Freud has long been a household name »¹⁶³. Encore en 2011, P.-H. Castel écrivait que certaines idées psychanalytiques « sont pour nous devenus tellement routinières [...] que la surprise, la fascination même que ces idées provoquent [...] nous est difficilement pensable »¹⁶⁴.

1.1.4.6 La psychanalyse comme outil théorique

Comme nous l’avons vu en prenant appui sur les réflexions de G. Swain, l’utilisation pratique d’une théorie psychologique signale d’une manière éclatante la solidité de la confiance qui lui est accordée. Cela étant, son utilisation théorique est tout aussi compatible avec l’« acceptation d’un modèle comme réel »¹⁶⁵. En fait, cette naturalisation apparaît également, d’une manière moins frappante mais tout aussi palpable, dans certaines utilisations *théoriques* de la psychanalyse.

Abordons l’exemple des usages de la psychanalyse par des historiens et sociologues. Les historiens qui reprirent des théories analytiques afin de mener des recherches historiques

¹⁶² Erich Fromm, *The Crisis of Psychoanalysis: Essays on Freud, Marx, and Social Psychology*, New York: Henry Holt, 1970, p. 13.

¹⁶³ Kazin, “The Freudian revolution analyzed,” p. 13.

¹⁶⁴ Pierre-Henri Castel, *Âmes scrupuleuses, vies d’angoisse, tristes obsédés ; obsessions et contraintes intérieures de l’antiquité à Freud*, Vol. 1, Paris : Éditions Ithaque, 2011, p. 409.

Différents auteurs notent que cette familiarité empêche d’aborder la problématique que nous tentons ici de dégager. D’abord, P. Berger soutient que notre familiarité avec l’institution de la psychanalyse nous empêche de l’envisager avec du recul, comme un phénomène unitaire appelant une explication unitaire (Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 49). Ensuite, E. Illouz soutient que cette même familiarité nous empêche de voir le caractère contre-intuitif de cette diffusion. Cette familiarité nous empêche de voir, en d’autres mots, que ce succès *n’allait pas de soi* : « We are so thoroughly Freudianized that perhaps we cannot appreciate the tour de force contained in the fact that Freud inaugurated a new science and a new form of social imagination, not with elaborate theories or spectacular psychiatric cases, but with what muse have seemed to his listeners trifle, namely mindless substitutions of words, acts of forgetting or omission. » (Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 37-38).

¹⁶⁵ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 355.

s'en servirent le plus souvent comme des outils permettant de comprendre des phénomènes historiques qui appelaient une élucidation. Par exemple, un biographe de Max Weber, A. Mitzman, se tourna vers ces théories pour comprendre certaines actions, à première vue déconcertantes, de son héros¹⁶⁶. Ce faisant, les théories analytiques n'étaient donc pas tant jaugées ou évaluées qu'utilisées comme des outils théoriques permettant d'élucider des problèmes théoriques rencontrés par la recherche historique. Certaines actions de Weber semblaient alors la manifestation des entités intérieures postulées par la théorie psychanalytique. Ainsi, cette biographie présente la même interchangeabilité « entre concept et perception »¹⁶⁷ constatée plus haut. Les entités présentées par les théories psychanalytiques n'étaient plus considérées comme des hypothèses, mais comme des réalités, qui avaient pu intervenir dans la vie d'acteurs historiques comme M. Weber. De cette manière, la psychanalyse put aussi servir d'*instrument* dans des entreprises théoriques¹⁶⁸. Comme les entités intérieures « découvertes » par la théorie psychanalytique étaient déjà reconnues comme des éléments existants du monde, il était possible de s'y fier pour éclairer ce qui, théoriquement parlant, posait un problème – par exemple les actions déconcertantes ou irrationnelles des acteurs historiques¹⁶⁹. Pour reprendre l'analogie proposée par Freud, ces chercheurs se servirent de la psychanalyse comme de « lunettes »¹⁷⁰ leur permettant de mieux percevoir les phénomènes vers lesquels ils dirigeaient leur attention. Ils n'observaient pas ces lunettes. Ils observaient d'autres phénomènes *à travers ces lunettes*¹⁷¹. D. Stannard remarque,

¹⁶⁶ Arthur Mitzman, *The Iron Cage: An Historical Interpretation of Max Weber*, New York: Knopf, 1970.

¹⁶⁷ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 56.

¹⁶⁸ Freud écrivait justement que la psychanalyse pouvait servir d'« instrument » aux historiens, sociologues et autres chercheurs en sciences sociales (Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 196).

¹⁶⁹ L. Althusser rapporte que plusieurs des disciplines qui se sont intéressées à la psychanalyse (« la psychologie de l'enfant, la psychologie, la psychologie sociale, l'anthropologie, la psychiatrie, etc. ») l'ont fait parce qu'elles étaient « à la recherche de concepts dont elles avaient besoin pour rendre compte de phénomènes qui auparavant leur échappaient » (Althusser, *Psychanalyse et sciences humaines*, p. 44).

¹⁷⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 204. B. Friedan écrivait que l'anthropologue M. Mead était arrivée sur son terrain « with the Freudians lens in [her] eye » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 214).

¹⁷¹ La psychanalyse n'était pas pour ces chercheurs un objet de recherche, mais un instrument, qu'ils utilisaient pour éclairer *d'autres* objets.

à propos de ce recours à la psychanalyse par des historiens : « One can read through stacks of psychohistorical writings [*le terme « psychohistoire » désigne spécifiquement les études historiques ayant recours aux théories psychanalytiques, n. d. J.-B. L.*] without ever encountering evidence that the authors did anything but take psychoanalytic theory as a scientific given—as Freud put it, “the key” to understanding action. »¹⁷² De même, H. M. Ruitenbeek note, à propos de la tentative d'Erik Erikson d'appréhender des phénomènes culturels à partir de la théorie analytique : « Erikson takes a good deal of analytic theory as “given” »¹⁷³.

G. Murphy remarque semblablement, à propos de l'utilisation de la psychanalyse dans une sphère d'activité pourtant très différente, que « those who work in complex clinical or interpersonal relations calling for Freudian insights are for the most part going along with Freud without any particular telling experimental evidence that we ought to do so »¹⁷⁴. E. Fromm abonde aussi dans le même sens : « On s'est principalement contenté d'*appliquer les théories de Freud au matériel clinique* [...] et en pensant fort peu à d'autres possibilités théoriques. »¹⁷⁵

Ainsi, dans des activités théoriques comme dans des activités pratiques, des gens très différents les uns des autres s'appuyèrent sur la psychanalyse pour éclairer des actions qui étaient d'abord apparues comme déconcertantes, insensées, etc.

*

En somme, les théories psychanalytiques apparaissaient à plusieurs contemporains comme des théories situées au-delà du doute – à tel point que ces théories ne leur

¹⁷² Stannard, *Shrinking History*, p. 26. Semblablement, S. Lézé note que la psychanalyse est une « source théorique peu questionnée par l'anthropologie » (Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 24).

¹⁷³ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 127.

¹⁷⁴ Garden Murphy, “The Current Impact of Freud on American Psychology,” in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 112.

¹⁷⁵ Erich Fromm, *La mission de Sigmund Freud ; une analyse de sa personnalité et de son influence*, Paris : Éditions complexe, 1975, p. 96, italiques ajoutées. Freud parlait des différentes *applications* de la psychanalyse. Voir par exemple : Freud, *Nouvelles conférences*, p. 195 et suiv.

apparaissaient plus tant comme des modèles que comme des réalités naturelles et familières. Ces contemporains démontraient par là une confiance profonde dans la psychanalyse.

1.1.4.7 *La croyance déclarée et la croyance trahie*

À quoi attachons-nous ici le qualificatif « profond », quand nous parlons de la profondeur de la diffusion de la psychanalyse ? Désignons-nous une *idéologie*, une *adhésion*, une *croyance*, etc. ?¹⁷⁶ Le terme de « croyance » n'est peut-être pas le plus heureux. Il évoque la croyance chrétienne qui est manifestée dans une prière, le « credo » (« Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre... »), qui est une véritable *profession de foi*. Le Chrétien, en énonçant cette prière, ne fait pas que manifester une croyance, il *proclame délibérément* sa croyance dans un dogme, de manière à affirmer son orthodoxie et à se faire *reconnaître* comme Chrétien. Or, une telle forme de croyance est très différente de la croyance que l'on vient d'envisager, qui justement n'est ni *affichée*, ni *décidée*¹⁷⁷. S. Lézé relève que les adeptes de la psychanalyse « ne croient pas *en* la psychanalyse »¹⁷⁸. Il veut dire par là, nous semble-t-il, que ces adeptes n'ont pas le même rapport à la psychanalyse que celui que les chrétiens ont à leur dogme. Il est donc plus juste de dire que les adeptes de la psychanalyse *se fient* à des théories analytiques.

La comparaison avec le *credo* laisse voir que les croyances existent sous des modalités très variées. Plus spécifiquement, plusieurs croyances s'expriment d'une manière beaucoup

¹⁷⁶ Nous éviterons ici le terme « idéologie ». Ce terme a reçu une extraordinaire variété de définitions (Gérard Duprat (dir. publ.), *L'Analyse des idéologies ; 1. Problématiques*, Paris : Galilée, 1980 ; Gérard Duprat (dir. publ.), *L'Analyse des idéologies ; 2. Thématiques*, Paris : Galilée, 1983 ; Raymond Boudon, *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, Paris : Fayard, 1986 ; Paul Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie*, Paris : Seuil, 2005 ; Nestor Capdevila, *Le concept d'idéologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2004 ; Vincent Descombes, « Structuralisme », in Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir. publ.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 647). Il est donc chargé de toute une série de connotations susceptibles de susciter des malentendus.

¹⁷⁷ Nous laissons ici de côté une autre différence importante : le fait que le dogme proclamé par le *credo*, chez la plupart des chrétiens contemporains, porte sur un phénomène (Dieu) considéré comme surnaturel, alors que la théorie psychanalytique se veut une théorie de phénomènes pleinement naturels.

¹⁷⁸ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 208, italiques ajoutées.

moins explicite que dans un *credo*. C. S. Peirce souligne qu'il existe non seulement des croyances que les gens *décident d'afficher par des déclarations*, mais aussi des croyances qu'ils *trahissent* par leurs actions¹⁷⁹. Pour ainsi dire, la croyance qui nous occupe ici n'est donc pas tant une croyance *en* la psychanalyse que ce que nous pourrions appeler une croyance *que* la psychanalyse : une croyance trahie par toutes les actions qui s'appuient sur des diagnostics psychanalytiques. Ces actions révèlent une croyance *que* la psychanalyse est bel et bien en mesure de jeter une lumière sur différents événements rencontrés, *que* ceux-ci sont bel et bien provoqués par l'action des entités intérieures (le *ça*, le *surmoi*, etc.) qu'invoque la psychanalyse. Par exemple, les adeptes de la psychanalyse qui trouvent « vraisemblable *que* les opérations manquées ont un sens »¹⁸⁰ manifestent ainsi qu'ils se fient à la théorie psychanalytique. Une « croyance *que* » (qui peut ainsi être trahie dans l'action) n'est pas moins réelle ou profonde qu'une « croyance *en* » (qui est affichée dans une déclaration). En réalité, le fait qu'une « croyance *que* » ne se manifeste *pas* comme croyance, et qu'elle comporte des conséquences pratiques pour son porteur, semble indiquer qu'elle est encore moins sujette aux doutes et aux discussions que la « croyance *en* ». Peirce écrit encore :

Nos croyances guident nos désirs et forgent nos actes. Les Assassins ou sectateurs du Vieux de la montagne couraient à la mort au moindre commandement de lui, car ils croyaient que l'obéissance à leur chef leur assurerait l'éternelle félicité. S'ils en avaient douté, ils n'auraient pas agi de la sorte.¹⁸¹

Anna Freud remarque très justement que les gens qui entreprennent « d'appliquer les découvertes analytiques aux problèmes pratiques » sont des gens qui *se sentent en terrain sûr*¹⁸². Dans plusieurs situations, la psychanalyse paraît leur offrir un « guide sûr »¹⁸³ pour

¹⁷⁹ Charles Sanders Peirce, *Pragmatisme et sciences normatives*, Œuvres philosophiques, Vol. 2, Paris : Cerf, 2003, p. 51.

¹⁸⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 51, italiques ajoutées. (Cette hypothèse fut avancée par Freud.)

¹⁸¹ Charles Sanders Peirce, *Pragmatisme et pragmatisme*, Œuvres philosophiques, Vol. 1, Paris : Cerf, 2002, p. 173.

¹⁸² Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 244.

¹⁸³ Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 71.

l'action, puisqu'elle permet à ses adeptes d'« agir en ayant des repères »¹⁸⁴. La « croyance que », en fait, peut très bien ne pas être « aperçue » ou « remarquée » par son porteur, en particulier si elle s'inscrit dans le décor familier de son monde.

En somme, comme l'écrit Peirce ailleurs, « la *croyance* consiste principalement dans le fait que l'on est délibérément prêt à adopter la formule en laquelle on croit comme guide de l'action »¹⁸⁵. Pour bien souligner que nous nous intéressons ici à une croyance manifestée dans l'action, sans doute vaut-il mieux ici se référer à la *confiance* qui fut accordée aux théories analytiques, au fait que l'on se *fia* souvent sur elles et qu'ainsi on *compta* sur leur validité. Freud parle par exemple de « la *conviction* de la réalité des processus décrits par la psychanalyse et la justesse de ses conceptions »¹⁸⁶, ou bien encore de « l'assurance requise » pour l'usage pratique des théories analytiques¹⁸⁷.

Ces distinctions nous aident à mieux comprendre la force du phénomène historique qui nous occupe. Elles nous permettent par exemple de mieux saisir la portée du témoignage d'E. Menaker, qui remarque que l'étendue de sa propre confiance envers la psychanalyse ne lui apparut pleinement que lorsqu'elle réalisa qu'elle était *disposée à agir en se fiant à cette théorie* :

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 108. Sigmund Freud se réfère pour sa part aux gens qui *accordent leur confiance* à la psychanalyse (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 470). Semblablement, M. Merleau-Ponty relève que l'interprétation psychanalytique qu'il fait de la trajectoire de sa propre vie implique « ma confiance dans la psychanalyse » (Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 1987, p. 398).

¹⁸⁵ Peirce, *Pragmatisme et pragmatisme*, p. 272. Il écrit encore : « Nous *croyons* la proposition sur laquelle nous sommes prêts à agir. La *croyance complète* est la volonté d'agir sur la proposition lors de crises vitales, l'*opinion* est la volonté d'agir sur la proposition dans des affaires relativement insignifiantes. » (Peirce, *Pragmatisme et sciences normatives*, p. 263.) À la suite de Peirce, P. Bourdieu souligne que « penser la croyance en termes de *représentations* », ou bien « penser la croyance dans la logique de la décision » (Bourdieu, *Le sens pratique*, p. 82, 84), ne permet pas de penser et reconnaître la croyance manifestée dans l'action.

¹⁸⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 14, italiques ajoutées.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 154. Semblablement, R. Rorty remarquait en 1986 : « Les gens [...] prennent les psychanalystes suffisamment au sérieux pour les imiter, que ce soit dans le développement de l'analyse de salon ou du babillage psychologique » (Richard Rorty, *Essais sur Heidegger et autres écrits*, Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 200-201).

[...] although I was sceptical, it didn't occur to me in a fundamental way that psychoanalysis wasn't true. [...] You can measure my early attitude toward psychoanalysis by an episode [...]. Bill and I brought our two-years-old son, Michael, for a visit to my mother in Philadelphia [...]. On her veranda she had numerous potted plants, one of which Michael tossed over the side of the veranda to the ground. Now, I knew what he was planning, but had decided that I should not inhibit even his hostile act. It was all very self-conscious. [...] It was an extreme gesture on my part, which came out of a belief that psychoanalysis was right. So that episode is a small measure of how psychoanalysis infected my everyday thinking about things. Despite our doubts, I'm afraid we still believed.¹⁸⁸

Pour parler comme M. Bloch, les gens qui cherchèrent à se guider au moyen de la théorie psychanalytique offraient « malgré eux » des « témoignages involontaires » sur la profondeur de la confiance qu'ils accordaient à la psychanalyse¹⁸⁹.

*

Nous avons complété notre tour d'horizon des deux caractéristiques saillantes de la diffusion de la psychanalyse : cette diffusion fut à la fois ample et profonde. *Ample*, puisqu'elle toucha beaucoup de gens dans plusieurs formes d'activités sociales. *Profonde*, parce que plusieurs personnes s'appuyèrent sur la psychanalyse pour guider leurs actions, en

¹⁸⁸ Esther Menaker, "An American Woman in Freud's Vienna: Esther Menaker on Freudianism and Her Analysis with Anna Freud. Interviewed by Todd Dufresne," in Todd Dufresne (dir. publ.), *Against Freud: Critics Talk Back*, Stanford: Stanford University Press, 2007, p. 34. L'idée (inspirée de Freud) qu'il est préférable d'éviter dire de « non » à son enfant est par exemple affirmée dans le *best-seller* de Benjamin Spock, *Baby and Child Care*, New York: Pocket Books, 1951, p. 201 et suiv.

¹⁸⁹ M. Bloch distingue les témoignages historiques « volontaires » de ceux qui sont « involontaires ». Les premiers sont des « récits délibérément voués à l'information des lecteurs », des récits « qui racontaient délibérément tels ou tels événements » ou qui « prétendent retracer le destin » de tel ou tel acteur historique et qui se présentent dans autant d'« affirmations explicites ». Le témoignage volontaire est ce que « le texte nous dit expressément ». Les témoignages involontaires sont plutôt ceux que l'historien parvient à « extorquer » des affirmations présentes dans les sources, en y trouvant des renseignements que leurs auteurs « n'entendaient pas fournir », qu'ils n'avaient « pas le moindre désir de nous exposer ». Ces auteurs deviennent ainsi des « témoins malgré eux ». L'information livrée par l'auteur du récit involontaire n'est pas une information qu'il voudrait dissimuler, mais une information qu'il ignore ou dont il n'a pas pleinement conscience : par l'usage de ces témoignages involontaires, « nous parvenons [...] à en savoir sur lui beaucoup plus long qu'il n'avait lui-même cru bon de nous en faire connaître » (Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris : Armand Colin, 1952, p. 24-27, 32, 40).

interprétant différents phénomènes au travers de ces lunettes psychanalytiques. Il nous faut maintenant voir en quoi ces caractéristiques offrent un défi théorique à celui qui veut comprendre l'histoire de la psychanalyse.

1.2 Des traits problématiques pour la compréhension

Ces caractéristiques distinctives offrent un défi à la compréhension, parce qu'elles distinguent la diffusion de la psychanalyse de la diffusion de la plupart des théories scientifiques.

1.2.1 Une ampleur et une profondeur surprenantes

La diffusion de la psychanalyse s'en distingue d'abord par son ampleur. En effet, la plupart des théories scientifiques demeurent inconnues ou méconnues des profanes. Bien sûr, plusieurs théories scientifiques ont bel et bien influencé l'image du monde que se fait le grand public¹⁹⁰. Or malgré cela, la quantité massive et toujours croissante d'informations scientifiques disponibles dans la société contemporaine requiert une division du travail épistémique croissante, qui chaque jour rend chacun un peu plus ignorant de la très grande majorité des théories scientifiques existantes¹⁹¹. En fait, comme le souligne M. Weber, les membres de la société « scientifique » n'ont la plupart du temps pas besoin de comprendre le fonctionnement du monde qui les entoure. Il leur suffit de savoir qu'ils *peuvent compter* sur la capacité de la science à fournir une explication rationnelle de différents phénomènes naturels.

L'intellectualisation et la rationalisation croissantes *ne signifient donc pas* une connaissance générale toujours plus grande des conditions de vie dans lesquelles nous trouvons. Mais elles signifient quelque chose d'autre : le fait de savoir ou de croire que, si on le *voulait* seulement, on *pourrait* à tout moment l'apprendre, qu'il n'y

¹⁹⁰ Serge Moscovici, souligne que plusieurs « représentations sociales » contemporaines sont issues de la science. Le phénomène susciterait un « nouveau sens commun, désormais associé à la science » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 22). De même, Eva Illouz affirme que « culture and knowledge have become inextricably imbricated in contemporary societies », de telle sorte que des concepts élaborés dans la sphère scientifique forment la compréhension ordinaire que les contemporains se font de l'environnement naturel et social (Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 6, 12).

¹⁹¹ Émile Durkheim, *La division du travail social*, Paris : Presses universitaires de France, 2004, p. 2-3, 347.

a donc en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui entre en jeu [...].¹⁹²

Les théories scientifiques qui contredisent les dispositions du grand public sont encore moins susceptibles d'être assimilées. Par conséquent, même des théories scientifiques notoires, celles qui ont le plus de chance d'appartenir au bagage culturel de ceux qu'on aurait autrefois appelé des honnêtes hommes, demeurent profondément méconnues de ce public¹⁹³. L'ample diffusion dont a bénéficié la théorie analytique ne manque donc pas d'être surprenante.

La profondeur de cette diffusion ne l'est évidemment pas moins. En effet, même les théories scientifiques que le grand public réussit à comprendre sont très rarement des théories que ce public réussit à s'assimiler, à utiliser pour guider son action.

*

La conjugaison de ces deux traits (l'ampleur et la profondeur de la diffusion aperçue) a fait en sorte que la psychanalyse apparaît comme un phénomène faisant intégralement partie de la culture contemporaine, ou encore comme un phénomène qui a transformé cette dernière.

1.2.2 La psychanalyse au cœur de la culture contemporaine

Les témoignages sur ce point abondent. N. G. Hale remarquait que la psychanalyse, aux États-Unis, devint progressivement partie d'un bagage culturel ou intellectuel commun (“*a part of the common cultural or intellectual baggage*”¹⁹⁴). E. Illouz soutenait que la

¹⁹² Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris : La Découverte, 2003, p. 83. Cf. les réflexions très proches d'Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse ; le système totémique en Australie*, Paris : Presses universitaires de France, 2003, p. 33-40 et Alfred Schütz, *L'Étranger ; un essai de psychologie sociale* suivi de *L'Homme qui rentre au pays*, Paris : Allia, 2003, p. 13-15.

¹⁹³ C'est par exemple le cas de la théorie de la sélection naturelle, que même ses partisans méconnaissent fréquemment. Cf. Gérald Bronner, « La résistance au darwinisme ; croyances et raisonnements », *Revue française de sociologie*, vol. 48, n°3 (2007), p. 587-607.

¹⁹⁴ Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 32. L'Américain D. Riesman écrivait en 1950 que “Freud has had tremendous impact on our popular culture” (Riesman, “The Themes of Heroism and Weakness,” p. 206). Pareillement, Michael Walzer affirmait en 1988 que la psychanalyse appartenait à la « culture commune »

psychanalyse s'était rapidement emparée (« *took hold* ») de la culture américaine au début du XX^e siècle¹⁹⁵. E. Kurzweil soulignait que la psychanalyse eut aux États-Unis un impact général sur la culture¹⁹⁶. V. Smirnoff écrivait en 1979 que « la France a été *saisie* par la psychanalyse qui est devenue un *fait culturel* »¹⁹⁷. En 1976, S. Moscovici écrivait que « la psychanalyse s'est insérée dans la société française »¹⁹⁸, qu'elle a acquis « une place considérable dans notre culture »¹⁹⁹ ou encore qu'elle était « un événement culturel qui [...] affecte l'ensemble de la société »²⁰⁰. I. Parker évoquait une culture contemporaine « saturée » de référence aux mémoires de l'enfance, au refoulement et à l'inconscient (« *a culture that is saturated with references to childhood memories, repression and the unconscious* »)²⁰¹. J. Forrester soutenait que la psychanalyse a, par moments, occupé une « part centrale [...] dans la culture populaire »²⁰², D. Frischer que « dans un certain milieu, la psychanalyse imprègne la culture ambiante d'une sorte d'influence occulte »²⁰³. S. Mitchell affirmait qu'il est difficile de penser à une autre figure de la tradition intellectuelle occidentale qui a eu autant d'impact que Freud sur la manière dont les gens en sont venus à se comprendre²⁰⁴. En 1980, M. Foucault se

américaine (Michael Walzer, *La Critique sociale au XX^e siècle ; solitude et solidarité*, Paris : Métailié, 1990, p. 198). En Argentine, soutient M. P. Plotkin, la psychanalyse « joua le rôle (...) d'un dénominateur commun pour différents secteurs de la société argentine ». Au début des années 1970, une revue populaire y soutenait que « la psychanalyse était devenue un langage commun qui traversait les barrières de classe » (Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, p. 123).

¹⁹⁵ Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 240-241.

¹⁹⁶ Kurzweil, "Freud's Reception in the United States," p. 129.

¹⁹⁷ Victor Smirnoff, « De Vienne à Paris : sur les origines d'une psychanalyse à la française », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20 (automne 1979), p. 56. J. Forrester se réfère quant à lui à une « culture psychanalytique » (John Forrester, « Freud, baromètre du XX^e siècle », *Esprit*, n° 309 (novembre 2004), p. 99).

¹⁹⁸ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 35.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 25.

²⁰¹ Parker, *Psychoanalytic Culture*, p. vii-viii. Semblablement, E. Gellner soutenait que « nous vivons dans une culture imprégnée de freudisme » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 63.)

²⁰² Forrester, « Freud, baromètre du XX^e siècle », p. 100.

²⁰³ Frischer, *Les analysés parlent*, p. 53.

²⁰⁴ Stephen Mitchell, *Relational Concepts in Psychoanalysis: An Integration*, Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1988, p. 5-6. (Seuls Marx et Darwin, poursuit-il, semblent avoir eu une influence comparable.)

référait quant à lui à la « vigueur culturelle » de la psychanalyse²⁰⁵. Cette intégration de la psychanalyse et de la culture fut aussi soulignée par L. Trilling, qui affirmait que la première « has been infused into our life and become a component of our culture of which it is now hard to be specifically aware »²⁰⁶. H. Bloom soutenait que les conceptions de Freud « have begun to merge with our culture »²⁰⁷. P. Ricœur affirmait que la psychanalyse semblait bien s'être installée « au cœur de la culture contemporaine », ou encore qu'elle devint « un moment de la culture »²⁰⁸. J. Laplanche faisait remarquer que non seulement la psychanalyse « *envahit le culturel* », mais qu'elle pouvait elle-même être pensée comme « un immense mouvement culturel », et que par le fait même, « l'homme psychanalytique n'est pas seulement un homme selon la psychanalyse, étudié par la psychanalyse, mais un homme qui désormais est marqué culturellement par la psychanalyse »²⁰⁹. B. Friedan soutenait que Freud « was creating a new framework for our culture »²¹⁰. D'une manière analogue, T. Nagel allait jusqu'à affirmer: « Common sense has in fact expanded to include parts of the Freudian theory »²¹¹. G. Steiner notait, à propos des « intuitions de Freud » :

²⁰⁵ Foucault, *Dits et écrits II*, p. 937. Quelques années auparavant, il soulignait « l'immense consommation d'analyse » dans plusieurs sociétés contemporaines (Foucault, *Histoire de la sexualité I*, p. 149).

²⁰⁶ Lionel Trilling, *The Liberal Imagination: Essays on Literature and Society*, New York: Viking Press, 1950, p. 38-39. Il ajouta ultérieurement : « Freud's ideas have established themselves very firmly in our culture. » (Trilling, *Freud and the Crisis of Our Culture*, p. 11.)

²⁰⁷ Harold Bloom, « Freud, the Greatest Modern Writer, » *The New York Times Book Review*, March 23, 1986, p. 27.

²⁰⁸ Paul Ricœur, *Le conflit des interprétations ; essais d'herméneutiques*, Paris : Seuil, 1969, p. 148 et 122. Semblablement, M. B. Plotkin soutient que « la psychanalyse a transformé les cultures dans lesquelles elle a été introduite », qu'elle devint en Argentine « une composante centrale de la culture populaire », qu'elle devint « profondément enracinée dans la culture argentine » (Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, p. 22, 195, 348).

²⁰⁹ Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, p. 15-16. De même, S. Moscovici remarque que la diffusion de la psychanalyse fait que cette théorie n'est plus seulement une « science *du* réel » mais aussi une « science *dans* le réel » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 19).

²¹⁰ Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 169. Elle écrit par ailleurs : « No one can question the basic genius of Freud's discoveries, not the contribution he has made to our culture. » (*Ibid.*, p. 167.)

²¹¹ Thomas Nagel, « Freud's Permanent Revolution, » *The New York Review of Books*, May 12, 1994, p. 36.

Qu'elles aient eu un formidable effet de feed-back sur la culture occidentale tient du lieu commun. Le sentiment que nous avons de notre moi, de nos relations personnelles – je dirais presque, de notre manière de nous mouvoir à l'intérieur de notre peau – a été imprégné par les styles freudiens.²¹²

R. Boudon soutenait qu'il s'est produit en France une « institutionalisation » de la psychanalyse²¹³, J. Derrida affirmait que la psychanalyse était devenue « une institution mondiale »²¹⁴. E. Illouz affirmait (en 2012) que « nous baignons » dans la « culture freudienne »²¹⁵. Enfin, M. Billig remarquait que la psychanalyse « became a cultural pattern, which encouraged certain emotional explanations, while denying others »²¹⁶. En 1982, A. Morton soutenait, d'une manière assez proche :

[...] a diluted influence of Freud has now permeated our age's conception of mind, of motive, action, and morality, as no psychological theory ever before has. It influences our attitudes to ourselves and others in ways that can be separated from our believing any particular theoretical assertions about causes of behaviour or psychological structure. It shapes the style of explanation and attribution that we are prepared to understand.²¹⁷

1.2.3 Une héritière : la culture psychologique

La puissante influence de la psychanalyse sur la culture occidentale contemporaine s'est aussi opérée indirectement, via une nébuleuse de discours psychologiques (aux contours

²¹² Georges Steiner, *Nostalgie de l'absolu*, Paris : 10/18, 2003, p. 26.

²¹³ Boudon, "The Freudian-Marxian-Structuralist (FMS) Movement in France," p. 5.

²¹⁴ Jacques Derrida, *La carte postale ; de Socrate à Freud et au-delà*, Paris : Flammarion, 1980, p. 325.

²¹⁵ Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal ; l'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris : Seuil, 2012, p. 12. Semblablement, I. Théry, soutient que Freud a « bouleversé le regard de toute la modernité sur l'enfance », que la relecture freudienne du mythe d'Œdipe a rencontré une « adhésion populaire », qu'il a été « adopté comme un mythe collectif de la modernité » et qu'il « irrigue aujourd'hui les représentations collectives de l'enfance d'un fonds commun d'idées reçues » (Irène Théry, *La distinction de sexe ; une nouvelle approche de l'égalité*, Paris : Odile Jacob, 2007, p. 332, 336, 349).

²¹⁶ Michael Billig, *Freudian Repression: Conversation creating the Unconscious*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999, p. 187.

²¹⁷ Adam Morton, "Freudian Commonsense", dans Richard Wollheim et James Hopkins (dir. publ.), *Philosophical essays on Freud*, Cambridge: Cambridge University Press, 1982, p. 60.

plus ou moins bien définis) influencés par la psychanalyse²¹⁸. Comme le note R. Castel, la psychanalyse fut « le principal vecteur de propagation d'une culture psychologique » beaucoup plus large²¹⁹, comprenant par exemple des psychothérapies de groupe comme le « cri primal » (développé par Arthur Janov) ou la « bioénergétique » (développée par Alexander Lowen).

Dans la mesure où ces théories et pratiques sont issues de la psychanalyse, même la perte d'influence de la psychanalyse orthodoxe ne peut pas être décrite comme la fin de toute influence de la psychanalyse. R. Castel souligne que si comprendre l'influence de la psychanalyse requiert d'envisager « la totalité de son héritage, c'est-à-dire à l'ensemble de ses effets dans la culture », alors il faut aussi tenir compte de la très large diffusion de pratiques et de théories issues de la psychanalyse, qui a « profondément transformé la culture moderne en contribuant à la faire déboucher sur une nouvelle *Weltanschauung* psychologique »²²⁰. Ce que R. Castel appelle l'ère de « la post-psychanalyse », ou de « l'après-psychanalyse »²²¹ est ainsi une ère où la psychanalyse continue à exercer une formidable influence, mais via de nouvelles techniques. Ces dernières

à la fois, dérivent de la psychanalyse et se sont complètement autonomisées par rapport à elle. Elles sont post-psychanalytiques au triple sens qu'elles supposent la psychanalyse, qu'elles lui succèdent (tout en coexistant avec elle) et qu'elles retiennent une part de son message. Mais elles se sont affranchies de la problématique de l'orthodoxie en critiquant de front ou en niant la référence analytique. Face aux héritiers légitimes de la psychanalyse, on pourrait parler à leur propos de bâtards : ils ont oublié ou récuse la filiation, et ils transmettent une partie de l'héritage de la

²¹⁸ E. Gellner évoque l'univers « immense, protéen et volatile » influencé par la psychanalyse (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 19). P. Berger remarque qu'aux États-Unis la psychanalyse *stricto sensu* « ne constitue que le noyau institutionnel d'un phénomène beaucoup plus large ». En effet, « si nous prenons la psychanalyse dans un sens plus général, c'est-à-dire comme un assortiment d'idées et d'activités dérivant d'une manière ou de l'autre de la révolution freudienne en psychologie, nous nous trouvons confrontés dans ce pays à un phénomène social d'une étendue vraiment stupéfiante » (Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 45).

²¹⁹ Castel, *La gestion des risques*, p. 101. Castel parle aussi d'une « culture psychologique généralisée », d'une « vulgate psychologique » et d'une « culture relationnelle » (*Ibid.*, p. 102, 158 et 177).

²²⁰ Castel, *La gestion des risques*, p. 163. Cf. Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, p. 17-18.

²²¹ Castel, *La gestion des risques*, p. 75, 155.

psychanalyse sans vouloir ou sans savoir reconnaître sa paternité.²²²

La puissante influence culturelle de cette nébuleuse est relevée par E. Illouz, qui soutient que « the therapeutic outlook has been institutionalized in various social spheres of contemporary societies » et qu'une « therapeutic knowledge » assez floue est devenue « an essential part of the cultural and moral universe of contemporary middle-class Americans »²²³. Semblablement, R. Bellah et ses collaborateurs soulignent « the significance of therapy as a general outlook on life that has spread [...] from a relatively small, educated elite to the middle-class mainstream of American life »²²⁴. Cette culture psychologique toucha toute une série d'aspects de la vie de ces gens. E. Illouz note qu'une « self-help therapeutic culture » devenue « an informal and almost inchoate aspect of our social experience », s'appuie sur des « Freudian tenets »²²⁵. De même, différents mouvements politiques contemporains paraissent avoir formé en profondeur par une sensibilité de type psychanalytique. C'est notamment le cas du féminisme. « Without the Freudian revolution, souligne E. Illouz, it is difficult to imagine that the family and sexuality would have occupied such a central place in feminist theory and

²²² *Ibid.*, p. 164. F. Roustang relève que certains des mouvements situés parmi les « bâtards » par Castel appartiennent en réalité à des courants « qui avaient rompu avec la psychanalyse dès les années 40 et qui se sont développées depuis indépendamment d'elle » (François Roustang, *Influence*, Paris : Minit, 1990, p. 8).

²²³ Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 6-7. Ou bien: « By the 1960s, psychology had become fully institutionalized and had become an intrinsic aspect of American popular culture » (*Ibid.*, p. 112).

²²⁴ Robert N. Bellah *et al.*, *Habits of the Heart: Individualism and Commitment in American Life*, Berkeley, Los Angeles et Londres: University of California Press, 1985, p. 113. Ils précisent qu'ils visent la « therapy as a cultural phenomenon rather than as a clinical technique—as a way of thinking rather than as a way of curing psychic disorder », ou bien encore « therapy as a cultural form, a language for thinking about self and society » (*Ibid.*, p. 113, 317). A. MacIntyre remarque que « dans notre culture, le concept de thérapeutique est employé bien au-delà de la sphère de la médecine psychologique » (Alasdair C. MacIntyre, *Après la vertu ; étude de théorie morale*, Paris : Presses universitaires de France, 1997, p. 32).

²²⁵ Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 155-156. Sur cette culture psychologique, voir aussi : Robert Castel, « L'homo psychologicus », *Autrement*, n° 43, 1982, p. 132-142 ; John P. Hewitt, *Dilemmas of the American Self*, Philadelphia: Philadelphia University Press, 1989 ; John P. Hewitt, *The Myth of Self-Esteem*, New York: St. Martin's Press, 1998 ; Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Paris : Odile Jacob, 2000.

political tactics. »²²⁶ R. Castel soutient que la diffusion de cette culture psychologique parvint éventuellement à « intégrer la psychanalyse à la culture en général »²²⁷.

1.2.4 L'autorité de la psychanalyse

En somme, des témoins nombreux et variés s'accordent à reconnaître que la psychanalyse a obtenu une place importante dans la culture contemporaine. Le mot « culture » est sans doute utilisé par ces différents auteurs pour décrire différents phénomènes. Le terme est notoirement polysémique²²⁸. Sauf exception, les témoins ici cités ne précisent pas le sens qu'ils lui accordent. La plupart des auteurs qui parlent d'une « institution » ou d'une « institutionnalisation » de la psychanalyse ne précisent pas non plus leur pensée. Comme nous ne cherchons pas à proposer une exégèse de la pensée de ces différents auteurs, nous pouvons nous contenter de remarquer que rattacher la psychanalyse à la culture, c'est avant tout une manière de souligner qu'elle fut loin d'être utilisée par des individus séparés les uns des autres. Les gens qui s'en servaient pour guider leurs interactions ne le faisaient pas à titre individuel, chacun de son côté. Les témoignages que nous venons de rapporter montrent que la psychanalyse, comme l'écrit S. Moscovici, « a pénétré les rapports interpersonnels »²²⁹. Les adeptes de la psychanalyse pouvaient invoquer la psychanalyse pour guider ces interactions parce qu'ils savaient que leurs interlocuteurs, tout comme eux, accordaient foi à cette théorie.

D'ailleurs, dans l'environnement culturel auquel se réfèrent ces témoignages, la psychanalyse était dotée d'une *autorité*²³⁰, qui permettait à ceux qui s'y référaient de justifier certains gestes ou de remettre en cause les justifications d'autres gestes. T. W. Adorno

²²⁶ Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 124. Ou bien encore, dans un registre très différent, sur l'Église de scientologie : Rachel Aviv, « Religion, grrrr », *London Review of Books*, vol. 34, n° 2 (26 Jan. 2012), p. 14-15.

²²⁷ Castel, *La gestion des risques*, p. 156.

²²⁸ En 1952, A. Kroeber et C. Kluckhohn recensaient plus de 150 définitions différentes du mot « culture » (Alfred L. Kroeber et Clyde Kluckhohn, *Culture: A Critical Review of Concepts and Definitions*, New York, Random House, 1952). Soixante ans plus tard, la liste pourrait être allongée.

²²⁹ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 92.

²³⁰ Cf. Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 28 ; David W. Park, "The Couch and the Clinic: The Cultural Authority of Popular Psychiatry and Psychoanalysis," *Cultural Studies*, vol. 18, n° 1 (Jan. 2004), p. 109-133.

affirmait en 1944 que la « levée des rationalisations » affirmée par la psychanalyse devenait « elle-même une rationalisation »²³¹. Autrement dit, Adorno remarquait qu'il était alors possible de *justifier* une action en la décrivant en termes psychanalytiques. La psychanalyse *devenait une source d'autorité sociale*²³². A. Ehrenberg soutenait en 2010 que les concepts psychanalytiques « possèdent une autorité sociale en France »²³³. S. Moscovici remarquait pour sa part, nous l'avons vu, qu'utiliser la psychanalyse était devenu « licite, voire recommandé »²³⁴.

Comme l'ont souligné plusieurs, cette autorité sociale faisait d'abord en sorte que l'invocation de la psychanalyse permettait de se décharger de différentes obligations. Par exemple, Anna Freud remarquait en 1926 que la psychanalyse offrait parfois « comme une lettre d'autorisation » à des gestes qui auraient autrement été perçus comme illicites²³⁵. Plus

²³¹ Adorno, *Minima Moralia*, p. 87.

²³² Anna Freud offrait un témoignage sur l'autorité reconnue à la psychanalyse lorsqu'elle se référait (en 1926) à ces gens « qui ont un certain respect pour l'analyse et une certaine confiance en elle » (Anna Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris : Presses universitaires de France, 2002, p. 72), lorsqu'elle remarquait (en 1951) que l'analyste d'enfant pouvait désormais « compter sur la coopération de parents, de maîtres d'école ou de nurses éclairés » (*Ibid.*, p. 8) ou bien encore lorsqu'elle faisait allusion, en 1954, à « un malade qui essayait d'amener son analyste à lui interdire les rapports sexuels avec sa femme » (Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 311). C'est aussi cette autorité que visait Alasdair MacIntyre, lorsqu'il remarquait en 1968 qu'une certaine culture invoquait « invokes a public sanction in the closed system of psychoanalytic theory. » (Alasdair C. MacIntyre, *Against the Self-Images of the Age; Essays on Ideology and Philosophy*, New York, Schocken Books, 1971, p. 35.) Dans un article sur Freud publié en 1950, D. Riesman faisait allusion aux « tendencies to put his work to manipulative uses and his authority behind socially regressive ideologies » (Riesman, "The Themes of Heroism and Weakness," p. 207). Pareillement, P.-H. Castel soutenait en 2006 que « la langue et la vie de tous les jours » incorporent bon nombre « d'expressions freudiennes dans la justification de nos attitudes psychologiques » (Castel, *À quoi résiste la psychanalyse?*, p. 3). La psychanalyse implique un certain « mode d'intellectualisation ou de rationalisation » (Castel, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, p. 39).

²³³ Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 238.

²³⁴ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 23-24.

²³⁵ Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, p. 71.

radicalement, P. Klossowski soutenait que les psychanalystes seraient « des *agents d'éconduction du sentiment de culpabilité* »²³⁶.

Cela étant, la psychanalyse ne faisait pas qu'offrir une autorisation pour se *libérer* de certaines obligations, en rejetant la culpabilité entraînée par des infractions à des normes traditionnelles. Elle *imposait* tout aussi bien *de nouvelles obligations*. Par exemple, J. Wortis rapporte que lorsqu'il arriva en retard à un rendez-vous avec Freud, ce dernier était fort mécontent et n'accepta pas son explication (« l'horloge de Neurologie retardait de quelques minutes »), choisissant plutôt de considérer ce retard comme une forme de « résistance » inconsciente : « J'essayai de m'expliquer, mais la théorie psychanalytique était contre moi »²³⁷. Wortis ne pouvait plus invoquer comme circonstances atténuantes l'inattention et l'oubli, parce que la théorie psychanalytique considérait que ces dernières n'étaient que des paravents pour des actions qui, quoiqu'inconscientes, étaient pleinement volontaires²³⁸. Wortis était ainsi accusé d'avoir délibérément choisi d'arriver en retard à son rendez-vous. L'attitude de Freud consistait à traiter comme volontaire des phénomènes jusque là considérés comme accidentels (oublis, inattentions, gaffes, erreurs, etc.). Cette attitude se répandit chez ses adeptes. Freud rapporte avoir rencontré un homme qui, ayant commis un acte manqué et étant un « homme familiarisé avec le sens des actes symptomatiques » (c'est-à-dire avec le sens que la psychanalyse pouvait lui indiquer), affirma avoir par le fait même éprouvé « un sentiment

²³⁶ Pierre Klossowski, « Réponse à l'enquête », in Denis Hollier (dir. publ.), *Le collège de sociologie, 1937-1939*, Paris : Gallimard, 1995, p. 767.

²³⁷ Wortis, *Psychanalyse à Vienne*, p. 88.

²³⁸ Nous reviendrons sur ce point au chapitre quatre. « Dans les affaires militaires, écrivait Freud en 1917, l'excuse d'avoir oublié quelque chose ne sert à rien et ne protège pas contre la punition, c'est ce que nous savons tous et ce dont nous devons reconnaître le bien fondé. Sur ce point, les hommes sont soudain unanimes à reconnaître qu'une action manquée déterminée a du sens et à dire quel sens elle a. Pourquoi ne sont-ils pas assez conséquents pour étendre cette façon de voir aux autres opérations manquées et pour y adhérer pleinement ? » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48-49). S. Timapanaro remarque que Freud, en demandant que l'on étende « cette façon de voir aux autres opérations manquées », proposait d'une certaine manière un assujettissement à une discipline militaire (Timapanaro, *The Freudian Slip*, p. 197). Ainsi, la psychanalyse imposait clairement des obligations plus strictes.

de culpabilité »²³⁹. De même, S. Sontag soulignait que l'interprétation psychanalytique du cancer, qui le conçoit comme le symptôme d'un refoulement, est une interprétation qui jette le blâme sur le malade²⁴⁰. En 1952, W. H. Auden notait que l'attitude de Freud avait été adoptée par bon nombre d'Étatsuniens :

Fifty years ago, a girl who sprained her ankle on the eve of a long-looked-forward-to ball, or a man who suffered from a shrewish wife, could be certain of the neighbors' sympathy; today the latter will probably decide that misfortune is their real pleasure. The letter of apology to the hostess whose dinner invitation you have forgotten is much more difficult to write than it used to be.²⁴¹

La psychanalyse imposait clairement de nouvelles obligations. Anna Freud remarquait en 1952 que « la découverte de quelque chose comme l'existence de la sexualité infantile » imposait aux parents « une charge et une responsabilité nouvelle »²⁴², puisqu'il leur fallait veiller à ne pas nuire à son épanouissement. La même année, W. H. Auden écrivait à ce propos : « As for parents, not only the few who have read up on the Oedipus Complex and

²³⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 81. Un autre homme, dans une situation analogue, confia à Freud : « Lorsque j'ai lu l'ouvrage que vous avez écrit sur ce genre de choses, j'ai eu honte [...], je me suis fait des reproches » (*Ibid.*, p. 372 ; cf. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 53).

²⁴⁰ Cette interprétation attache une « honte » au cancer (Sontag, *La maladie comme métaphore*, p. 68). « Considéré comme l'échec de l'individu à s'exprimer, le cancer porte en lui la condamnation de sa victime, une condamnation d'où n'est pas absente la pitié, mais qui traduit aussi le mépris. » (*Ibid.*, p. 68.) Cette approche psychanalytique du cancer offre « un moyen puissant de rejeter la faute sur le malade. Lui expliquer qu'il est, sans le savoir, la cause de sa maladie, c'est aussi ancrer en lui l'idée qu'il l'a méritée. » (*Ibid.*, p. 79.)

²⁴¹ Wystan Hugh Auden, « Sigmund Freud », *New Republic*, Oct. 6, 1952. Source URL: <http://www.newrepublic.com/article/79675/sigmund-freud> (consulté le 1^{er} octobre 2012). Sans doute Stern pense-t-il à ce type de faits lorsqu'il écrit que la psychanalyse « demande des comptes de tout » (Nathan Stern, *La Fiction psychanalytique ; étude psychosociologique des conditions objectives de la cure*, Sprimont : Mardaga, 1999, p. 176).

²⁴² Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 57. Sur ces nouvelles responsabilités parentales, voir notamment : Benjamin Spock, *Problems of Parents*, Westport, Connecticut: Greenwood Press, 1962 ; Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 276-277.

erogenous zones, but also the newspaper-reading mass, the poor things are today scared out of their wits that they will make some terrible mistake [...]. »²⁴³

Ce sont à des obligations nourries (voire engendrées) par la psychanalyse que pensait M. Foucault, lorsqu'il se demandait (en 1976) s'il fallait s'étonner que du fait « que vers le début du XX^e siècle nous ayons été saisis d'une grande et nouvelle culpabilité, que nous ayons commencé à éprouver une sorte de remords historique qui nous a fait croire que depuis des siècles nous étions en faute à l'égard du sexe »²⁴⁴. Cet élément ressort aussi très nettement du portrait de la France des années 1970 proposé par P. Bourdieu²⁴⁵. La culture post-soixante-huitarde, abondamment irriguée par la psychanalyse, *justifiait* une libération des mœurs. La psychanalyse offrait un « discours légitimateur qui donne les apparences d'un fondement rationnel aux présupposés [...] d'un éthos. »²⁴⁶ Or, cette culture, toute libertaire qu'elle fut, affirmait simultanément de nouvelles exigences. La morale « moderniste », qui se définissait en opposition à une morale traditionnelle rigoriste, lui « oppose un système de préceptes tout aussi impératifs »²⁴⁷. Cette culture affirmait « une morale du *devoir de plaisir* [...] qui porte à éprouver comme un échec, propre à menacer l'estime de soi, toute impuissance à "s'amuser",

²⁴³ Auden, « Sigmund Freud ». B. Friedan écrivait de même : « Because of Freud's own influence on our culture, educated parents are usually careful not to put conflict-producing pressures on toilet training. » (Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 172). Friedan soutenait par ailleurs que l'autorité que les femmes américaines reconnaissaient à Freud les avait empêchés de contester son approche (pourtant contestable) de la condition féminine : « Freudian thought has become the ideological bulwark of the sexual counter-revolution in America. Without Freud's definition of the sexual nature of woman to give the conventional image of femininity new authority, I do not think several generations of educated, spirited American women would have been so easily diverted from the dawning realisation of who they were and what they could be. » (*Ibid.*, p. 168.)

²⁴⁴ Foucault, *Dits et écrits II*, p. 105. Cf. Foucault, *Histoire de la sexualité I*, p. 17, 210. Sur ce point, voir par exemple Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 123.

²⁴⁵ Sur cette période, Robert Castel notait pour sa part, en 2003 : « Dans la déception post-68, la psychanalyse devenait la référence révolutionnaire. Surtout dans sa version lacanienne, elle s'arrogeait le droit de se prononcer souverainement sur tout, y compris sur les enjeux d'ordre social et d'ordre politique. » (Marc Bessin *et al.*, « De la psychiatrie à la société salariale, une socio-histoire du présent ; entretien avec Robert Castel », *Mouvements*, Vol. 3, numéro 27-28 (2003), p. 180).

²⁴⁶ Bourdieu, *La distinction*, p. 427.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 426.

to have fun [...], à “jouir”, le plaisir étant non seulement autorisé mais exigé »²⁴⁸. Cette morale moderniste avait auparavant produit des effets analogues aux Etats-Unis. En 1950, l'Étatsunien D. Riesman remarquait :

Many women [...] indulge in sexual play not because they seek pleasure but because they have been told, and told themselves, that repression is bad. Men justify their vacations on the ground that they “owe it to themselves.” Emancipated parents are anxious if their children do not masturbate, lest they become neurotic. Men who have stomach trouble feel that they must “relax,” must have more fun, to avoid further psychosomatic disorder [...].²⁴⁹

Les gens qui ne se conformaient pas aux différentes obligations suscitées par la psychanalyse s'exposaient à des *sanctions* variées. Le patient de Freud arrivé en retard encourrait les reproches de ce dernier. Les partisans de la révolution sexuelle qui s'estimaient « fautifs » étaient « saisis d'une grande et nouvelle culpabilité ». Les patients atteints du cancer se sentaient *honteux*, exposés au *mépris* d'autrui. Etc.

*

En fin de compte, il apparaît que l'ampleur et la profondeur de la diffusion de la psychanalyse ont conféré à cette dernière une place de premier plan dans le monde contemporain. Il apparaît bien que la psychanalyse est rien de moins, comme le remarque S. Moscovici, qu'« un fait social majeur »²⁵⁰ de plusieurs sociétés démocratiques contemporaines.

1.3 Énoncé initial de la problématique

Le destin particulier de la psychanalyse n'a pas manqué de susciter l'étonnement et la perplexité. Cet étonnement apparaît au regard du destin habituel – beaucoup plus terne – des théories scientifiques. Et notamment au regard du faible intérêt habituellement suscité par les théories scientifiques. Ainsi, L. Wittgenstein remarquait que la psychanalyse profitait d'un charme dont la plupart des sciences ne profitaient pas. « Son caractère attrayant est important,

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 424. Cette culture imposait un « devoir d'orgasme » (*Ibid.*, p. 425).

²⁴⁹ Riesman, “The Themes of Work and Play in the Structure of Freud's Thought,” [1950], p. 170.

²⁵⁰ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 21.

plus important que dans le cas d'une explication en sciences physiques. »²⁵¹ E. Illouz insiste elle aussi sur le caractère extraordinaire de cette diffusion en la contrastant avec la diffusion habituelle des théories scientifiques :

[...] How and why did the Freudian outlook, which after all started as a scientific theory of the mind, become a pervasive and popular language seized and endlessly recycled by the commodified realm of mass media? How did psychoanalysis—“Freudian, neo Freudian, and post Freudian”—become “woven into all aspects of American life”? [...] And what is the process by which this happened?²⁵²

John C. Burnham souligne que la diffusion de la psychanalyse révélait quelque chose comme une *prédisposition favorable* : ses adeptes « were already prepared to understand psychoanalysis »²⁵³. R. Castel soutient que « la psychanalyse répond de toute évidence à une

²⁵¹ Wittgenstein, *Leçons et conversations*, p. 60. Wittgenstein insistait sur l'action de ce charme, qui faisait qu'on « est prêt à croire » ce que la psychanalyse affirme (*Ibid.*, p. 59). Les explications psychanalytiques en sont venues à exercer « une attraction irrésistible » (*Ibid.*, p. 57). L'image de l'inconscient qu'offre la psychanalyse « a un charme » (*Ibid.*, p. 59). Les explications offertes par la psychanalyse « nous donnent une image qui a une attraction singulière en ce qui nous concerne » (*Ibid.*, p. 59-60). (Cf. Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science ; Wittgenstein lecteur de Freud*, Combas : Éditions de l'éclat, 1991, p. 11, 73-74, 80-81, 138-139 ; Renée Bouveresse-Quilliot, « Wittgenstein et Freud », in Renée Bouveresse-Quilliot (dir. publ.), *Visages de Wittgenstein*, Paris : Beauchesne, 1995, p. 269.) Semblablement, Burnham se réfère à l'« intellectual appeal of Freud's teachings » (*Psychoanalysis and American Medicine*, p. 83). P. Berger constatait la « forte attraction intellectuelle » exercée par la psychanalyse (Berger, *Invitation à la sociologie*, p. 87). G. Steiner affirme que les « les modèles et concepts freudiens sont des images, des scénarios et des métaphores captivants » (Steiner, *Nostalgie de l'absolu*, p. 25). R. Castel soutient qu'« il y a une *attractivité* tout à fait spéciale de la relation analytique » (Castel, *Le psychanalysme*, p. 61). J. Farrell évoque « the charisma of psychoanalysis » (John C. Farrell, *Freud's paranoid quest: psychoanalysis and modern suspicion*, New York : New York University Press, 1996, p. 46). S. Moscovici se réfère pour sa part à la « fascination » exercée par la psychanalyse (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 352, 358, 366). Cf. Serge Moscovici, *Chronique des années égarées ; récit autobiographique*, Paris : Stock, 1997, p. 301 ; Whyte, *L'inconscient avant Freud*, p. 50-51.

²⁵² Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 22. (Le passage cité par Illouz provient de Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 13.)

²⁵³ Burnham, *Psychoanalysis and American Medicine*, p. 69. Burnham remarque ailleurs que « the readiness of Americans to take up those dynamic explanations is not so easy to explain » (Burnham, *Paths into American Culture*, p. 101).

certaine “demande sociale” »²⁵⁴. C. Taylor demande semblablement, en mettant davantage l’accent sur le caractère historique de cette disposition : « Pourquoi nous comprenons-nous nous-mêmes si volontiers (*so readily*) dans les termes de la psychologie des profondeurs ? Il y a là un fait très important pour tout le développement de la société moderne, et qui attend d’être élucidé. »²⁵⁵ Un peu différemment, I. Parker aborde ce phénomène étonnant en s’interrogeant sur sa genèse : « we need to ask why psychoanalysis has taken root in the West, how it has spread through culture in the West and beyond, and how we can best study this peculiar and pervasive phenomenon »²⁵⁶. E. Zaretski formule cette même interrogation, en prenant soin de la distinguer de questions historiques plus localisées :

we have still not historicized psychoanalysis; we apparently still lack the large social, cultural, and intellectual frame necessary to understand a phenomenon so central to our *own* self-constitution. In order to situate psychoanalysis historically, it is not enough to know Freud’s biography, or the history of psychiatry, or of Vienna, although these are certainly necessary. Any history will have to explain, above all, the intensity of its appeal and the breadth of its influence.²⁵⁷

D’autres auteurs, enfin, soulignent qu’en obtenant une meilleure compréhension de la fortune de la psychanalyse, nous comprenons mieux la société qui a donné son adhésion à la psychanalyse. Dès 1927, V. N. Vološinov, constatant le « succès de la psychanalyse » et la « séduction qu’elle exerce sur le bourgeois européen », suggérait : « Quiconque aspire à une compréhension plus profonde du visage moral de l’Europe actuelle ne saurait négliger la psychanalyse : elle est aujourd’hui trop symptomatique, trop inséparable de notre temps »²⁵⁸. S. Moscovici soutenait lui aussi que la psychanalyse était un révélateur extraordinaire de la société contemporaine : elle appartient aux éléments « qui exprimeront un jour la figure de notre époque »²⁵⁹.

²⁵⁴ Castel, *Le psychanalysme*, p. 47. Cf. *Ibid.*, p. 376-377.

²⁵⁵ Charles Taylor, *La liberté des modernes*, Paris : Presses universitaires de France, 1997, p. 59.

²⁵⁶ Parker, *Psychoanalytic Culture*, p. 1. Semblablement, E. Gellner, soutient que jamais la croissance « phénoménale et exponentielle » de la psychanalyse « n’a été étudiée comme il se devait et avec précision » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 18).

²⁵⁷ Zaretsky, *Secrets of the Soul*, p. 3-4.

²⁵⁸ Voloshinov, « Le freudisme », p. 86. Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 19-20, 213-214.

²⁵⁹ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 346.

C'est cette question de la diffusion extraordinaire de la psychanalyse que la présente thèse aborde. Examinons maintenant les outils que l'historiographie nous fournit pour répondre à cette question.

2. Critique positive de l'historiographie

Au fondement des présupposés sur l'origine de la fête de Beltane (par exemple), il y a en tout cas une conviction : que de telles fêtes ne sont pas inventées par un homme, pour ainsi dire au hasard, mais qu'elles requièrent, pour pouvoir se maintenir, un socle infiniment plus large.

Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur le Rameau d'Or de Frazer*.

La problématique dépeinte au premier chapitre, l'historiographie y a-t-elle répondu, au moins en partie ? C'est la question qui fera l'objet du présent chapitre. La revue de littérature historiographique ici proposée est guidée par les questions suivantes : les travaux existants permettent-ils de répondre (au moins en partie) à la problématique présentée au chapitre précédent ? À défaut de fournir ces réponses, nous fournissent-ils des outils pouvant servir à répondre à cette question ?

L'abondance des études sur la psychanalyse fait qu'un état de la question est loin de pouvoir présenter l'ensemble des différents travaux particuliers. Le fait qu'en raison de différentes formes de cloisonnements du monde intellectuel elles se développent en bonne partie séparément les unes des autres, en s'ignorant mutuellement, ne vient pas faciliter la revue de littérature. Il est préférable, plutôt que d'essayer vainement de rendre compte des différents travaux en quelques pages, d'aborder les *approches* qui gouvernent ces études. La question de la pertinence générale d'une méthode se distingue en effet de la question de l'emploi (fertile ou pas) qui en a été proposé dans des travaux particuliers.

Nous développons ici une critique « positive » de cette historiographie : c'est-à-dire que la discussion de cette historiographie est menée de manière à faire ressortir les contraintes que devra respecter la présente recherche pour parvenir à éclairer la problématique dégagée au chapitre précédent²⁶⁰. Nous avons réparti les hypothèses variées proposées par des histoires de la psychanalyse en trois groupes : d'abord, le récit « classique » de la diffusion de la psychanalyse, celui créé par Freud et qui a largement été repris ; ensuite, l'historiographie, développée dans le cadre de l'histoire des sciences, qui tend aujourd'hui à le supplanter ; enfin, des récits historiques qui dépeignent la psychanalyse comme un outil rhétorique utilisé dans des débats politiques.

²⁶⁰ Des aspects de cette critique sont repris de : Jean-Baptiste Lamarche, « Une énigme négligée des sciences sociales, l'accueil fait à la psychanalyse », *Cahiers d'histoire*, vol. xxvii, n° 2 (hiver 2008), p. 63-73 ; Jean-Baptiste Lamarche, « L'historicisation de la psychanalyse et le sociocentrisme du présent », *Cahiers d'histoire*, vol. xxviii, n° 1 (automne 2009), p. 199-209.

Notons que la présente discussion accorde la part du lion au récit historique créé par Freud. D'abord, parce que c'est l'approche qui a eu l'influence la plus importante sur l'historiographie de la psychanalyse. Ce récit présente une image claire, cohérente et attrayante. Les grandes lignes du canevas de l'histoire de la psychanalyse qu'il propose ont été abondamment reprises. Les contestations mêmes dont il a fait l'objet ont été le plus souvent partielles. Si son influence est claire dans l'historiographie officielle du mouvement psychanalytique, elle est donc aussi présente, d'une manière plus diffuse, mais tout aussi effective, dans l'historiographie qui s'est opposée à elle et lui a succédé.

La profondeur de cette influence est méconnue, voire sous-estimée. Cette méconnaissance ne s'est pas produite pas sans raison. Freud a écrit peu de textes consacrés principalement à l'histoire de la psychanalyse. Ces écrits historiques ont mal vieilli. Freud y reprend, comme le remarquent É. Roudinesco et M. Plon, « un modèle historiographique archaïque »²⁶¹, celui du héros individuel menant seul les batailles du mouvement psychanalytique. Nous pourrions aussi dire : un modèle « hagiographique ». L'influence de ce récit archaïque sur les récits de l'histoire de la psychanalyse d'aujourd'hui, c'est-à-dire une époque où l'histoire de type « traités-et-batailles » n'attire plus que l'intérêt des nostalgiques, est limitée. Nous pourrions donc croire que nous en avons fini avec l'histoire freudienne de la psychanalyse. Or, nous entendons montrer ici que c'est loin d'être le cas. Les caractéristiques du récit de Freud soulignées par Roudinesco et Plon ne sont que des traits superficiels. Freud est loin d'avoir simplement formulé (dans quelques textes mineurs) un récit historique archaïque. Toute son oeuvre développe une conception extrêmement puissante et cohérente du rapport de la psychanalyse à l'histoire. Cette conception, loin d'avoir été critiquée, a été abondamment reprise, y compris par des auteurs qui prétendent en avoir fini avec le récit freudien. Il faut donc distinguer entre le récit historique freudien, qui effectivement a été abandonné, et le modèle plus « pauvre » qui est le canevas à partir duquel Freud a élaboré son récit archaïque, le canevas que suivit par la suite toute une série de travaux. Pour des raisons qui apparaîtront claires par la suite, nous appellerons ce canevas le « récit soustractif ». Au

²⁶¹ Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Troisième édition, Paris : Fayard, 2006, p. 456.

risque de nous répéter : il faut attribuer à Freud la *paternité* de ce récit soustractif, et non pas sa *propriété*.

Nous traitons aussi le récit soustractif en détail parce qu'il offre une riche réflexion sur l'historicisation de la psychanalyse. Cette réflexion ne peut pas être reprise telle quelle, puisque, comme nous le verrons plus loin, le récit soustractif ne reconnaît l'ample diffusion de la psychanalyse que du bout de lèvres. La rencontre entre la psychanalyse et le monde contemporain serait en réalité du domaine du conflit, du malentendu, du faux-semblant, de l'hostilité plus ou moins voilée. Comme nous le verrons, le récit soustractif affirme en dernière analyse que cette diffusion de la psychanalyse *ne peut pas même espérer* trouver une explication historique, puisque la psychanalyse, en raison de sa nature même, serait un phénomène qui ne saurait réellement être historicisé. Néanmoins, la discussion ce récit s'avère ici très utile. Celui-ci a le mérite de prendre au sérieux l'idée que la psychanalyse est un phénomène ahistorique, notamment en explicitant les conséquences et les prémisses de cette idée. Pour appuyer cette position ultimement intenable, il recourt à un argumentaire très riche, qui peut servir de point de départ à notre propre réflexion sur cette même question et ainsi nous permettre de voir *pourquoi et de quelle manière* la psychanalyse est un phénomène pleinement historique. Enfin, la discussion approfondie du récit soustractif nous donne l'occasion de présenter plusieurs aspects de la pensée de Freud que nous aurons l'occasion d'approfondir dans les chapitres ultérieurs, lorsque nous aborderons ses textes non plus en tant que références, mais en tant que sources.

2.1 La réception de la psychanalyse selon le récit soustractif

Commençons par un examen de l'histoire *soustractive* de la psychanalyse. L'examen des réflexions de Freud et des autres architectes du récit soustractif de la réception de la psychanalyse permettra de mieux poser les termes de la question. La discussion dans les prochaines pages sera donc moins conduite dans un but exégétique qu'historiographique : nous chercherons moins à comprendre la pensée de Freud qu'à voir en quoi les outils que nous lègue cette pensée nous permettent de comprendre la réception de la psychanalyse dans les sociétés contemporaines. Nous n'hésiterons donc pas à aiguïser ses traits, lorsqu'il apparaît utile de le faire. La pensée de Freud sur la diffusion de la psychanalyse, souvent hésitante,

présente plusieurs aperçus plus ou moins contradictoires les uns avec les autres. Le « récit freudien » désigne surtout la conception que Freud élaborait lorsqu'il faisait de l'histoire de la psychanalyse l'objet d'une délibération réfléchie. (Lorsqu'il abordait cette question de l'historicité de la psychanalyse par le biais d'autres interrogations, Freud fournissait des réponses différentes, plus circonstanciées.)

Le récit que Freud propose de la réception historique de la psychanalyse est un récit qui distingue deux périodes successives : une période initiale, lorsque l'apparition de la psychanalyse suscite des réactions fortement contrastées, suivie d'une période ultérieure, durant laquelle un public relativement large sembla s'acclimater à certains des éléments de la psychanalyse. Dans la période initiale, la psychanalyse est globalement rejetée, mais acceptée marginalement. Dans la période ultérieure, la situation se complique : à ces deux réactions s'en ajoute une troisième, intermédiaire : une acceptation *partielle* de la psychanalyse. Examinons ce que Freud dit de ces deux périodes.

2.1.1 Sur la réception initiale de la psychanalyse

2.1.1.1 Description de la réception initiale de la psychanalyse

Dans un premier temps, selon Freud, la psychanalyse était peu connue, elle rencontrait l'hostilité. Elle aurait rencontré si souvent des « réactions de récusation indignées » que celles-ci devinrent pour lui « familières »²⁶².

Cette hostilité prenait différentes formes. Elle s'exprimait tout d'abord dans le silence et l'ostracisme que rencontraient ses adeptes : le « silence » qui suivait les interventions de Freud et « le vide » qui se faisait autour de lui²⁶³, « le désintérêt et la récusation de ses contemporains »²⁶⁴. C'est la célèbre « *splendid isolation* » de Freud aux débuts de la psychanalyse²⁶⁵. Elle s'exprimait ensuite dans les attitudes biaisées à l'égard de l'analyse. Par

²⁶² Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 254.

²⁶³ *Ibid.*, p. 264.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 266.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 264.

exemple, les exigences irréalistes envers lui : on « lui fait un reproche de chaque problème non résolu, de chaque incertitude non reconnue »²⁶⁶. Enfin, l'opposition ouverte, proclamée : les « injures » et les « reproches » essuyés par Freud²⁶⁷. La « récusation aux accents le plus souvent passionnés », récurrente²⁶⁸.

En somme, pour le public, l'analyse « est un embarras, elle ferait mieux de ne pas exister »²⁶⁹. Le « destin inévitable » de la psychanalyse est d'« exciter les hommes à la contradiction et de les exaspérer »²⁷⁰. Elle « fait apparaître ce qu'il y a de plus mauvais chez tout un chacun »²⁷¹. La psychanalyse aurait rencontré une « attitude négative »²⁷², voire une « révolte générale »²⁷³.

En raison de ces résistances, la réception de la psychanalyse est un phénomène marginal : « Il y a tellement plus de gens qui croient aux miracles de la Sainte Vierge qu'à l'existence de l'inconscient »²⁷⁴. La théorie analytique « n'est ni connue ni appréciée en dehors des cercles analytiques. »²⁷⁵

Elle rencontre notamment la réprobation des milieux scientifiques. Freud souligne « la récusation qui est le fait de représentants officiels de la science »²⁷⁶, voire « l'anathème jeté sur la psychanalyse » par la science officielle²⁷⁷. Cette attitude hostile s'exprimait de différentes manières. Par exemple, les écrits de Freud « ne faisaient l'objet d'aucun compte rendu dans la littérature spécialisée » et « si exceptionnellement cela se produisait, ils étaient

²⁶⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 11.

²⁶⁷ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 250.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 270.

²⁶⁹ Sigmund Freud, *La question de l'analyse profane*, Paris : Gallimard, 1985, p. 136.

²⁷⁰ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 250.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 284.

²⁷² *Ibid.*, p. 295.

²⁷³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 295.

²⁷⁴ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 204.

²⁷⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 39.

²⁷⁶ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 279.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 286.

repoussés avec une condescendance railleuse ou compatissante ». On disait par exemple que son travail était « alambiqué, excessif, très bizarre »²⁷⁸. De cette manière, plusieurs scientifiques tentaient d'« intimider » les psychanalystes²⁷⁹.

La psychanalyse rencontrait aussi la réprobation des milieux médicaux : « L'École de médecine »²⁸⁰ ne reconnaissait pas les instituts d'enseignement analytiques. Le corps médical réagissait à l'analyse avec une « absence de bienveillance », voire avec un « rejet haineux »²⁸¹. « La participation des autorités [au développement de la psychanalyse] se réduit, pour le moment, à créer maintes difficultés à cette jeune entreprise. »²⁸²

*

Nonobstant cette « levée générale de boucliers », Freud fut tout de même amené à admettre que la psychanalyse se répandait, qu'elle était de plus en plus acceptée. En 1909, il écrit que le nombre de gens qui ont acquis la conviction de la vérité de la psychanalyse « se trouve en accroissement croissant »²⁸³. En 1912, il remarque qu'il existe une « troupe non négligeable de chercheurs » qui s'appuient sur la psychanalyse²⁸⁴. En 1914, il écrit que le « mouvement » psychanalytique « continue de progresser en silence, irrésistiblement, recrute toujours de nouveaux adeptes parmi les psychiatres comme parmi les profanes, amène à la littérature psychanalytique un nombre croissant de lecteurs et par là même force les adversaires à des tentatives de défense de plus en plus véhémentes »²⁸⁵. En 1917, il souligne « l'affluence venue des quatre coins du monde » dans les années précédant la Première Guerre mondiale²⁸⁶. Différents phénomènes (la « constante diffusion des doctrines analytiques,

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 265.

²⁷⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 85.

²⁸⁰ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 110.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 145.

²⁸² *Ibid.*, p. 102.

²⁸³ Sigmund Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris : Presses universitaires de France, 2008, p. 246.

²⁸⁴ Freud, *Totem et tabou*, p. 195.

²⁸⁵ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 279.

²⁸⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 478.

l'augmentation du nombre de médecins pratiquant l'analyse dans bien des pays ») semblent attester d'un réel affaiblissement du « préjugé contre la thérapie psychanalytique »²⁸⁷. Dans les années 1930, Freud, se rappelant « l'époque où dans les sociétés savantes d'Allemagne on faisait solennellement le procès de la psychanalyse », concède : « aujourd'hui cela s'est sensiblement calmé »²⁸⁸. Il écrit même ailleurs qu'il est possible de rendre la psychanalyse « tout à fait accessible à un large public »²⁸⁹, d'obtenir qu'un malade saisisse « certains éléments du savoir analytique », et même de parvenir à ce « qu'il les manie *comme son bien propre* »²⁹⁰.

Freud va assez loin dans la reconnaissance de cette diffusion, lorsqu'il attire l'attention sur le fait que :

[...] la psychanalyse prit cet *extraordinaire essor* sous le signe duquel elle se trouve encore aujourd'hui et qui est aussi sûrement attesté par la diffusion des écrits qui la servent et l'augmentation du nombre de médecins qui l'exercent ou veulent l'apprendre que par l'accumulation des attaques dirigées contre elle dans les congrès et les sociétés savantes. Elle essaima dans les pays les plus lointains, partout elle fit non seulement sursauter d'effroi les psychiatres, mais dresser l'oreille aux profanes cultivés et aux travailleurs d'autres domaines scientifiques.²⁹¹

Notons que dans ce passage, Freud voit même dans les critiques adressées à la psychanalyse un indice de sa progression : c'est parce que la psychanalyse était reçue favorablement par certains que d'autres sentaient le besoin de prendre le temps de lui adresser des critiques²⁹². Ailleurs encore, il remarque de même que c'est un « éveil de l'intérêt pour la psychanalyse » qui a provoqué l'expression d'une « récusation aux accents le plus souvent passionnés »²⁹³, que c'est seulement lorsqu'« il ne fut plus possible de la négliger »²⁹⁴ qu'elle suscita des réactions violentes.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 479.

²⁸⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 67.

²⁸⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 432.

²⁹⁰ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 295, italiques ajoutées.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 273, italiques ajoutées.

²⁹² J. Demos relève la même logique : Demos, « Œdipus in America », p. 75, n° 2.

²⁹³ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 270.

2.1.1.2 Explication de la réception initiale de la psychanalyse

Dans le tableau de la réception initiale de la psychanalyse esquissé par Freud, le phénomène qui appelait une explication était la *disposition défavorable* envers la psychanalyse. Cette disposition défavorable était surdéterminée puisqu'au moins deux facteurs y contribuaient.

D'abord, la psychanalyse constituait une nouveauté. Si la psychanalyse présente un « air déconcertant, revêche, obscur »²⁹⁵, c'est qu'elle offre des « vues nouvelles et ardues »²⁹⁶. Si « le grand public sait si peu à quoi s'en tenir » sur la psychanalyse, si « la position de la science officielle à son égard est encore si hésitante », c'est qu'elle est quelque chose de « nouveau dans le monde »²⁹⁷. En effet, « le nouveau a toujours suscité déconcertement et résistance »²⁹⁸. La psychanalyse constituait une nouveauté radicale²⁹⁹ : le public qui « s'efforce de saisir la psychanalyse à l'aide de ses connaissances antérieures, de la rattacher à quelque chose d'autre, qu'il connaît déjà », ne peut y parvenir, puisque « l'analyse est un procédé *sui generis*, quelque chose de nouveau et de spécifique, qui ne peut être saisi qu'à l'aide de vues neuves ou si l'on veut d'hypothèses neuves »³⁰⁰.

²⁹⁴ Sigmund Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 114.

²⁹⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 64.

²⁹⁶ Sigmund Freud, *De la psychanalyse*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 16.

²⁹⁷ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 117.

²⁹⁸ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 31. Cf. Sigmund Freud, « Les résistances contre la psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVII. 1923-1925*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 126.

²⁹⁹ F. Sulloway parle de l'originalité absolue (*absolute originality*) conférée aux idées de Freud dans l'historiographie freudienne (Frank J. Sulloway, *Freud, biologist of the Mind: Beyond the Psychoanalytic Legend*, With a New Preface by the Author, Cambridge, Mass. & Londres: Harvard University Press, 1992, p. 467), R. Castel parle de l'« originalité absolue et indépassable » revendiquée pour la psychanalyse (Castel, *La gestion des risques*, p. 14).

³⁰⁰ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 37.

Pour pouvoir pleinement rendre compte des « conditions *particulières* de la controverse menée autour de la psychanalyse »³⁰¹, il faudrait aussi tenir compte d'un second facteur, plus spécifique à la psychanalyse : le fait que toute l'orientation de la « formation antérieure » et toutes les « habitudes de pensées » des auditeurs « *ne sauraient manquer* » de faire d'eux « des adversaires de la psychanalyse »³⁰². De là par exemple « l'antagonisme *naturel* et une fois pour toutes *inévitables* des proches envers le traitement psychanalytique des leurs »³⁰³. Freud donne à cette idée une portée décisive lorsqu'il range les *refoulements* de l'auditeur parmi cette « culture » et ces « habitudes » :

La psychanalyse veut amener à la reconnaissance consciente ce qu'il y a de refoulé dans la vie d'âme, et quiconque porte un jugement sur elle est lui-même un homme qui possède de tels refoulements, et qui peut-être ne les maintient qu'à grand peine. Elle ne peut donc que provoquer chez lui la même résistance que celle qu'elle éveille chez les malades, et il est facile à cette résistance de se déguiser en récusation intellectuelle et d'avancer des arguments semblables à ceux dont nous nous défendons chez nos malades avec la règle fondamentale de la psychanalyse. Tout comme chez nos malades, nous pouvons aussi constater fréquemment chez nos adversaires qu'une influence affective très frappante s'exerce sur leur faculté de jugement, dans le sens d'un rabaissement. La présomption de la conscience qui, par exemple, rejette si dédaigneusement le rêve, fait partie des dispositifs de protection les plus forts dont nous sommes pourvus, d'une façon tout à fait générale, contre la pénétration des complexes inconscients, et c'est pourquoi il est difficile d'amener les hommes à se convaincre de la réalité de l'inconscient et de leur apprendre à connaître du nouveau qui contredit leur connaissance consciente.³⁰⁴

Cette explication de la réception de la psychanalyse s'appuie sur la théorie analytique, qui postule que nous avons tous vécu consciemment les expériences révélées par les théories analytiques.

Si la plupart des hommes [...] ne veulent rien savoir de la vie sexuelle de l'enfant, cela n'est que trop facilement explicable. Sous la pression de l'éducation à la culture, ils ont oublié leur propre activité sexuelle infantile et ne veulent pas à présent qu'on leur remémore le refoulé. Ils parviendraient à d'autres convictions s'ils commençaient leur investigation par une auto-analyse, une révision et une interprétation de leurs souvenirs

³⁰¹ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 284, italiques ajoutées.

³⁰² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 10, italiques ajoutées.

³⁰³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 94, italiques ajoutées. Freud prévenait aussi que les patients rencontreraient de « nombreuses influences hostiles qui tenteront de les détacher de l'analyse » (*Ibid.*, p. 122).

³⁰⁴ Freud, *De la psychanalyse*, p. 37-38.

d'enfance.³⁰⁵

L'hostilité envers la psychanalyse serait motivée par le refus (plus ou moins conscient) de reconnaître différentes vérités désagréables : « En affirmant que le premier choix d'objet de l'enfant est un choix incestueux [...], l'analyse, à coup sûr, a encore blessé les sentiments les plus sacrés de l'humanité et elle est en droit de s'attendre à une égale mesure d'incrédulité, de contestation et d'accusation. »³⁰⁶ C'est parce que la psychanalyse inflige un démenti à l'« amour-propre naïf » de l'humanité et à « la mégalomanie humaine », en montrant au « moi » qu'il n'est pas « maître dans sa propre maison », qu'elle provoque une « révolte générale »³⁰⁷.

En somme, lorsqu'il s'agit d'aborder les théories analytiques, « la compréhension de tout un chacun est retenue par ses propres refoulements (plus précisément par les résistances qui les maintiennent), si bien que dans son rapport à l'analyse il ne dépasse pas un point donné »³⁰⁸. Freud souligne que cette réflexion permet de faire comprendre l'attitude négative du « public » envers la psychanalyse « comme une conséquence *nécessaire* des hypothèses fondamentales de l'analyse »³⁰⁹. La psychanalyse « nous a enseigné à comprendre l'hostilité dont nos contemporains ont fait preuve à notre égard parce que nous pratiquons la psychanalyse »³¹⁰.

Avec ce diagnostic psychanalytique de la réception défavorable de la psychanalyse, Freud en propose une explication extrêmement puissante : cette réception défavorable se produit « nécessairement »³¹¹, parce qu'elle est engendrée par des causes qui, loin d'être ponctuelles, locales et contingentes (et qui donc pourraient ne pas être présente dans telle ou

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 42. Cf. Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris : Gallimard, 1988, p. 294.

³⁰⁶ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 77.

³⁰⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 295.

³⁰⁸ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 295.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 266, italiques ajoutées.

³¹⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 194.

³¹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 9. La « mise à découvert » proposée par la psychanalyse « se heurte *naturellement* à l'incrédulité la plus générale des personnes adultes et normales » (Freud, *Totem et tabou*, p. 30, italiques ajoutées).

telle société et par là rendre possible une réception favorable), découlent de la nature même de ce que la psychanalyse tente de dévoiler : l'aversion pour l'accentuation mise sur la sexualité par la psychanalyse serait « la source la plus significative de la résistance à laquelle elle s'est heurtée ». En effet, il faudrait dire que

la culture a été créée sous l'impulsion de la nécessité de la vie aux dépens de la satisfaction pulsionnelle, et qu'elle ne cesse pour une grande part d'être créée de nouveau, l'individu nouveau dans la communauté des hommes répétant au profit de l'ensemble les sacrifices en matière de satisfaction pulsionnelle. [...] La société n'aime dont pas s'entendre rappeler cette part scabreuse de ses fondements, elle n'a absolument aucun intérêt à ce que soit reconnue la vigueur des pulsions sexuelles et mise au clair la significativité de la vie sexuelle pour l'individu [...]. C'est pourquoi elle ne supporte pas ledit résultat de la recherche psychanalytique, elle préférerait le stigmatiser comme esthétiquement rebutant, moralement répréhensible ou comme dangereux.³¹²

En résumé, c'est parce que « la culture est édifiée sur du renoncement pulsionnel »³¹³ et que la « civilisation se construit essentiellement aux dépens de la sexualité »³¹⁴, que « la société *doit* » refouler des pulsions³¹⁵. En fait, ces causes sont tellement puissantes qu'on peut se demander comment cette explication du refus de la psychanalyse laissait même place à la *possibilité* d'une réception favorable de la psychanalyse.

2.1.1.3 Une réception entre « vérité manifeste » et « ignorance-conspiration »

Nonobstant cette puissante *disposition défavorable*, la psychanalyse avait après tout connu un certain succès. Ce qui rendait tout de même possible la progression de la théorie psychanalytique, c'était le caractère *manifeste* de la vérité qu'elle affirmait. Si les préjugés pouvaient être surmontés, c'est que les affirmations de la psychanalyse étaient démontrées par l'expérience de chacun.

³¹² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 17.

³¹³ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 41.

³¹⁴ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 70.

³¹⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 321, italiques ajoutées. Sans ce refoulement, poursuit Freud, « la pulsion romprait toutes les digues et emporterait toute l'œuvre péniblement édifiée de la culture ». Cf. Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris : Gallimard, 1986, p. 172.

Cet aspect de la pensée de Freud est le plus souvent présent non pas explicitement dans son récit, mais implicitement, dans la manière qu'a Freud de décrire les détracteurs de la psychanalyse³¹⁶. Contre la psychanalyse, il existait « de toute évidence un préjugé »³¹⁷, une « hostilité préalable »³¹⁸. La psychanalyse, contrairement à d'autres théories, ne s'est fait accorder « ni objectivité ni indulgence »³¹⁹, puisqu'on lui a plutôt « témoigné à profusion méfiance et malveillance »³²⁰. Les gens qui la rencontraient étaient « enclins à tout contester d'emblée »³²¹. Plusieurs des détracteurs de la psychanalyse ne *voulaient pas* se laisser convaincre³²². Les travaux de Freud « étaient repoussés avec une condescendance railleuse ou compatissante »³²³. Les arguments opposés à la psychanalyse « n'étaient pas précisément pénétrants »³²⁴. Les comptes rendus des ouvrages de Freud étaient « pleins d'inintelligence et de contresens »³²⁵. Les réticences des Français à l'analyse découlaient de leurs « préjugés »³²⁶. Les « adversaires de la psychanalyse » faisaient preuve d'« injustice »³²⁷. La critique de la psychanalyse énoncée par Bleuler se référait uniquement « à l'état de ses propres connaissances dont l'auteur n'avoue plus lui-même l'insuffisance »³²⁸. Les détracteurs de la psychanalyse faisaient « des remarques railleuses », ils énonçaient, « sur le ton d'une certitude impavide », un jugement « très habituellement, méprisant, souvent outrageant, pour le moins railleur ». Presque aucun d'eux « n'a jamais pris en main un livre de psychanalyse ». Ils

³¹⁶ Sur ce point, cf. Stanley Fish, *Doing What Comes Naturally: Change, Rhetoric, and the Practice of Theory in Literary and Legal Studies*, Durham & Londres: Duke University Press, 1989, p. 532.

³¹⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 479.

³¹⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 69.

³¹⁹ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 264.

³²⁰ Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 37.

³²¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 321.

³²² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 246.

³²³ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 265. Cf. Freud, « Les résistances contre la psychanalyse », p. 130.

³²⁴ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 266.

³²⁵ Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 127.

³²⁶ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 276.

³²⁷ *Ibid.*, p. 286.

³²⁸ *Ibid.*, p. 287.

l'approchent par des plaisanteries et « pour se divertir en société ». Ils se comportent d'une façon « incorrecte »³²⁹ et forment ainsi un cercle de gens « inexorable pour la psychanalyse »³³⁰. La société transforme « le désagréable en inexact, contestant les vérités de la psychanalyse avec des arguments [...] qui proviennent de sources affectives, et maintenant ces objections, qui sont autant de préjugés, contre toutes les tentatives de réfutation »³³¹. Les « couches supérieures aisées de la société [...] sont détournées de la psychanalyse par tous les préjugés possibles »³³². En deux mots, les préventions contre la psychanalyse qui sont nourries par les refoulements sont autant de « difficultés qui s'opposent à l'acquisition d'un jugement propre »³³³. En somme, Freud décrivait les détracteurs de la psychanalyse comme des gens *prédisposés contre l'analyse*. De cette manière, il sous-entendait que la force démonstrative de l'analyse suffisait à emporter l'adhésion de toute personne sans préjugés.

En réalité, à des gens qui n'étaient pas prédisposés défavorablement envers elle, la théorie du refoulement était confirmée par l'expérience la plus immédiate :

Celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre se convainc que les mortels ne peuvent dissimuler aucun secret. Celui dont les lèvres se taisent bavarde avec le bout de ses doigts ; la trahison lui sort par tous les pores. Et c'est pourquoi la tâche consistant à rendre consciente la part la plus dissimulée de l'animique est très facile à résoudre.³³⁴

Le sens de telle méprise de parole est « tellement net qu'il ne reste rien à interpréter »³³⁵. De même, le sens de plusieurs actes manqués « est impossible à méconnaître, même pour une intelligence obtuse, et il réussit à s'imposer au jugement le plus critique »³³⁶. De plus, la symbolique que présentent « les contes et les mythes, les farces et les traits

³²⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 182-184.

³³⁰ *Ibid.*, p. 191.

³³¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 17-18.

³³² Freud, *La technique psychanalytique*, p. 167.

³³³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 10.

³³⁴ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 96. Semblablement, Freud affirme que le motif refoulé qui produit un rêve « saute aux yeux » (*L'interprétation du rêve*, p. 154).

³³⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 42.

³³⁶ *Ibid.*, p. 52.

d'esprit, le folklore » est une symbolique que nous comprenons d'emblée, « sans plus d'initiation »³³⁷. Semblablement : « Il est en vérité si aisé de se convaincre des activités sexuelles régulières des enfants qu'on ne peut que se demander avec étonnement comment les hommes s'y sont pris pour ne pas voir ces faits et pour maintenir si longtemps la légende-souhait d'une enfance asexuelle. Cela est forcément en corrélation avec l'amnésie de la plupart des adultes quant à leur propre enfance. »³³⁸ De la sorte : « Quiconque souhaite observer ses semblables [...] pourra constater chez eux les actes symptomatiques les plus beaux et les plus instructifs. »³³⁹ La vérité des assertions analytiques était manifeste pour tous les gens qui voulaient bien voir ce qu'il y avait à voir – pour le public général, pour peu qu'il « veuille se laisser convaincre »³⁴⁰. Il était possible de devenir une personne sans préjugés en se faisant analyser – ce qui démontre que les préjugés, en dernière analyse, étaient enracinés dans des refoulements³⁴¹.

Dans ce récit, la reconnaissance obtenue par la théorie analytique de Freud s'expliquerait par le fait que cette théorie dit vrai. Ce récit présuppose donc la vérité de cette théorie³⁴².

³³⁷ *Ibid.*, p. 163.

³³⁸ Sigmund Freud, « Autoprésentation », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVII. 1923-1925*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 86.

³³⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 330.

³⁴⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 246.

³⁴¹ Voilà qui explique l'importance de l'analyse didactique, cette cure que le futur psychanalyste suit dans le cadre de sa formation. En écartant ses refoulements, cette cure le rend « capable d'accueillir sans parti pris le matériel analytique » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 88). En effet, si « [un] homme anormal peut bien devenir un physicien convenable, analyste il sera empêché par sa propre anomalie de saisir, sans déformation, les images de la vie psychique » (*Ibid.*, p. 88). C'est en raison de ces résistances inconscientes que « la seule voie qui s'offre » à celui qui veut comprendre l'analyse, c'est de se soumettre à une analyse (*Ibid.*, p. 137, italiques ajoutées).

³⁴² De cette façon, É. Roudinesco et M. Plon affirment à la suite de Freud que « toute implantation de la psychanalyse passe par la reconnaissance consciente de l'existence de l'inconscient » (Roudinesco et Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, p. 455). A. Kazin soutient pour sa part que cette reconnaissance de la

Les adeptes de la psychanalyse, en somme, avaient réussi à surmonter leurs préjugés. S'ils avaient pu réussir à le faire, c'est parce qu'ils étaient animés par un « appétit de savoir »³⁴³. Si Freud a pu inventer la psychanalyse et reconnaître les profondeurs de son inconscient, c'est parce qu'il était animé par un souci « de sincérité et non de convenance »³⁴⁴, parce qu'il était animé par une « franchise inexorable envers lui-même »³⁴⁵, par « l'amour de la vérité, un sens de la vérité, une sensibilité, une réceptivité aux charmes et aux amertumes de la vérité », par un « courage impavide de la vérité »³⁴⁶. Si les adeptes de la psychanalyse ont reconnu celle-ci, malgré tout les obstacles rencontrés, c'est parce qu'ils ont été amenés « à dire la vérité dans l'intérêt de la clarification scientifique »³⁴⁷. Après tout, « comment une science profonde de l'âme aurait-elle pu se développer sans droiture ni honnêteté »³⁴⁸ ?

Soulignons aussi que, dans ce récit, Freud décrit l'adhésion à la psychanalyse comme découlant simplement d'une expérience permettant à chacun de constater l'existence des phénomènes qu'elle décrit. Ainsi, la vérité des théories analytiques serait, pour reprendre les termes de K. Popper, *une vérité manifeste*³⁴⁹. La vérité de ces théories est « voilée, mais elle peut se révéler [...]. Et si elle ne se dévoile pas d'elle-même, il nous est possible de la faire se dévoiler. Ôter son voile n'est sans doute pas aisé, mais dès lors que la vérité nue et révélée paraît, nous sommes en mesure de la voir, de la distinguer de l'erreur et de savoir qu'elle est effectivement la vérité. »³⁵⁰. Autrement dit : « si la vérité ne se révèle pas d'elle-même, il suffit de la dévoiler ou de la dé-couvrir »³⁵¹.

psychanalyse ne saurait être expliquée autrement que par la vérité de la psychanalyse. "Only the power of truth can explain it. For everything was against him." (Kazin, "The Freudian revolution analyzed," p. 17-18).

³⁴³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 55.

³⁴⁴ Zweig, *Sigmund Freud*, p. 38.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 57.

³⁴⁶ Mann, « Freud et l'avenir », p. 18 et 22.

³⁴⁷ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 165.

³⁴⁸ Zweig, *Sigmund Freud*, p. 34.

³⁴⁹ Karl R. Popper, *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*, Paris : Payot & Rivages, 2006, p. 18 et suiv. Bouveresse, « Une illusion de grand avenir », p. 306, souligne la pertinence des réflexions de Popper sur la « théorie de la vérité manifeste » pour aborder la psychanalyse.

³⁵⁰ Popper, *Conjectures et réfutations*, p. 20-21.

Selon Freud, rien ne bloquerait donc la reconnaissance de la psychanalyse si ce n'est le voile de nos préjugés et de nos refoulements. Autrement dit, rien ne bloque la reconnaissance de la vérité de la psychanalyse, si ce n'est l'action de ce que Popper décrit comme le corollaire de la théorie de la vérité manifeste, et qu'il appelle la « théorie de l'ignorance-conspiration » :

La connaissance, c'est-à-dire la possession de la vérité, n'a pas besoin d'être expliquée. Mais comment se peut-il que nous tombions dans l'erreur dès lors que la vérité est manifeste? La raison est à chercher dans notre refus coupable de voir cette vérité, pourtant manifeste, ou dans les préjugés que l'éducation et la tradition ont gravés dans nos esprits, ou encore dans d'autres influences pernicieuses qui ont perverti la pureté et l'innocence originelle de notre esprit. L'ignorance peut être l'ouvrage de puissances qui conspirent à nous maintenir en cet état, à contaminer notre esprit en y faisant pénétrer la fausseté ainsi qu'à nous aveugler pour nous empêcher de voir la vérité manifeste. Ce sont par conséquent ces préjugés et ces puissances hostiles qui constituent les sources de l'ignorance.³⁵²

Les refoulements des publics qui refusent l'analyse constituent un refus d'une telle vérité manifeste. Ces refoulements sont la source de l'ignorance des processus de refoulements. Ainsi, ce sont les refoulements qui, en engendrant « l'amnésie de la plupart des adultes quant à leur propre enfance »³⁵³, les empêchent de connaître et reconnaître *leur propre expérience infantile*, et les amènent à refuser, plus largement, les théories psychanalytiques sur l'enfance. Dans le récit freudien, comme le souligne E. Gellner, le refoulement

est une espèce d'interférence systématique, qui fait obstacle à un contact véritable et correct entre l'esprit et son objet et, partant, empêche une connaissance effective. Si l'on ôte, cependant, la barrière ou l'obstacle, le contact est rétabli et la connaissance devient possible et bel et bien possible.³⁵⁴

³⁵¹ *Ibid.*, p. 23.

³⁵² *Ibid.*, p. 23.

³⁵³ Freud, « Autoprésentation », p. 86.

³⁵⁴ Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 92. Dans la phrase qui suit immédiatement ce passage, Gellner donne à cette idée une portée beaucoup plus large : « Une fois la barrière écartée, c'est l'erreur qui devient difficilement compréhensible. La connaissance par contact rend l'erreur difficilement concevable. » Cette dernière thèse, radicale, est contredite par le simple fait que Freud reconnaissait non seulement les « erreurs qui proviennent du refoulement » de la connaissance, mais aussi « d'autres, qui reposent sur une ignorance réelle » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 358). Freud n'utilisait donc la théorie de l'ignorance-conspiration que dans certaines situations.

2.1.1.4 Une découverte entre « vérité manifeste » et « ignorance-conspiration »

Freud utilise ce même canevas pour dépeindre la *découverte même de la psychanalyse*. Freud décrit celle-ci comme n'étant rien d'autre que le fruit d'une héroïque plongée en lui-même : son « auto-analyse » lui aurait permis de surmonter ses refoulements, d'accéder aux connaissances des profondeurs de « l' » inconscient, et d'aider d'autres à y accéder à leur tour³⁵⁵. L'idée que Freud ait pu être influencé par des devanciers – qu'ils soient des scientifiques, des romanciers ou des philosophes – était par le fait même écartée. Voilà pourquoi l'analyse était quelque chose de radicalement nouveau, qui marquait une rupture avec les traditions. De cette façon, cette découverte avait pu apparaître *ex nihilo* en raison du caractère manifeste des vérités qu'elle révélait. Ces vérités avaient été vécues et connues de tous depuis des temps immémoriaux : elles attendaient simplement qu'une personne surmonte ses refoulements et puisse ainsi livrer à l'humanité les secrets dissimulés de la condition de chacun.

La psychanalyse elle-même apparaît ainsi être sortie (pour reprendre l'image proposée par Erik H. Erikson³⁵⁶) *toute armée de la tête de Freud, comme Athéna de la tête de Zeus*. Le récit freudien, remarque semblablement Marcel Gauchet, décrit une naissance « par génération

³⁵⁵ Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome premier : La Jeunesse (1856-1900), Paris : Presses universitaires de France, 1970, p. 351-352, présente une image limpide de cette conception « héroïque » de l'auto-analyse. Cette auto-analyse était « la plus héroïque de ses entreprises ». Encore aujourd'hui, « le caractère unique de cet exploit demeure », puisque « nul ne saurait désormais prétendre être le premier à explorer ces profondeurs ». Durant l'histoire de l'humanité, « cette tâche avait maintes fois été entreprise. Des philosophes, des écrivains, de Solon à Montaigne, de Juvénal à Schopenhauer, ont tenté de se conformer aux avis de l'oracle de Delphes [...], mais tous ont échoué. Une résistance intérieure avait empêché toute réussite. [...] Le royaume de l'inconscient, dont l'existence avait tant de fois été soupçonnée, demeurait dans les ténèbres ». Comme personne « ne pouvait aider Freud dans son entreprise ; il restait seul. » Il lui fallut donc, pour parvenir à la réaliser, un « courage indomptable, à la fois intellectuel et moral », ainsi qu'un « travail herculéen » et un « besoin irrésistible, quel qu'en fut le prix, d'accéder à la vérité ».

³⁵⁶ Erik Homburger Erikson, "The first psychoanalyst," in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 68.

spontanée », voire par « auto-engendrement »³⁵⁷. Dans ce récit de la naissance de la psychanalyse, souligne très justement R. Castel, le monde social historique est traité comme un simple « ensemble de contingences fâcheuses qui viennent faire obstacle à son auto-engendrement »³⁵⁸.

*

En somme, Freud distingue deux réactions envers la psychanalyse : une de rejet, l'autre d'acceptation. Le rejet découlerait des préjugés et des refoulements des auditeurs, l'acceptation découlerait de la vérité évidente des théories psychanalytiques.

2.1.1.5 Excursus I : la théorie du refoulement

Nous avons vu que Freud explique les réticences manifestées contre la psychanalyse par l'action des « refoulements » des auditeurs. Que faut-il entendre par là? La compréhension du récit de Freud requiert que l'on présente sa théorie du « refoulement ».

Cette présentation est d'autant plus nécessaire que cette théorie joue un rôle central dans la théorie psychanalytique. Ce n'est pas « l'inconscient » qui distingue cette dernière, puisque la notion a été traitée par un grand nombre d'auteurs avant Freud³⁵⁹. D'ailleurs, Freud lui-même a insisté sur le fait qu'il n'était pas le premier à proposer une théorie de l'inconscient : avant lui, disait-il, des poètes et des philosophes avaient découvert l'inconscient³⁶⁰. Son propre apport théorique, soulignait-il, était beaucoup plus spécifique. Il avait proposé une *certaine* théorie de l'inconscient : une théorie « dynamique » de

³⁵⁷ Marcel Gauchet, *L'inconscient cérébral*, Paris : Seuil, 1992, p. 14. Sur cette naissance spontanée, voir aussi Sulloway, *Freud, biologist of the Mind*, p. 486 et suiv. ; Marcel Gauchet, « À la recherche d'une autre histoire de la folie », in Gladys Swain, *Dialogue avec l'insensé : essais d'histoire de la psychiatrie*, Paris : Gallimard, 1994, p. xxiii-xxiv ; Swain, *Dialogue avec l'insensé*, p. 192, 205.

³⁵⁸ Castel, *Le psychanalisme*, p. 31.

³⁵⁹ Whyte, *L'inconscient avant Freud* ; Henri F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris : Fayard, 1994.

³⁶⁰ Trilling, *The Liberal Imagination*, p. 34.

l'inconscient. Cet inconscient « dynamique » découlait en fait de la théorie freudienne du refoulement.

*

La théorie du refoulement est pour ainsi dire une « critique interne » de la conception cartésienne des phénomènes mentaux³⁶¹. René Descartes soutenait que « toutes les opérations de la volonté, de l'entendement, de l'imagination et des sens » sont « tellement en nous [que] nous en sommes immédiatement connaissant »³⁶². L'esprit constituait donc une sorte de milieu métaphorique, situé « en nous », dans lequel apparaissaient comme autant d'objets distincts les idées, les désirs, les intentions et autres phénomènes mentaux, et où ils pouvaient être « observés » par la conscience, qui était ainsi conçue comme une sorte de spectateur, d'œil intérieur³⁶³. Comme la vie psychique apparaissait entièrement devant cet œil, cette auto-observation permettait à tout un chacun de se connaître d'une manière complète, immédiate et indubitable.

Au XIX^e s., la psychologie naissante se débattait avec le modèle cartésien. Ce dernier, dans la mesure où il ne laissait pas de place à la possibilité de la méconnaissance de soi, concevait comme impossible la constitution d'une science de la psyché : puisque chacun se connaissait immédiatement et intégralement par l'observation intérieure qu'était l'« introspection », que pouvait nous apprendre de plus la psychologie³⁶⁴ ? Comme le souligne L. Whyte, l'idée d'un « inconscient » semblait permettre de conserver le schéma cartésien tout en laissant place à la possibilité de la méconnaissance de soi : à la conscience décrite par Descartes comme lieu intérieur, il fallait *ajouter un second lieu intérieur*, « l »'inconscient, dans lequel, précisément, se produisaient les événements psychiques inconnus de la

³⁶¹ Nous développons ici une réflexion d'abord présentée dans : Jean-Baptiste Lamarche, "The Verbalization of repressed intentions: A socially instituted practice," *Language and Dialogue*, vol. 2, n° 1 (2012), p. 174-189.

³⁶² René Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris : Presses universitaires de France, 1986, p. 177.

³⁶³ Sur cette idée d'un milieu intérieur, voir Vincent Descombes, « Un *dedans* derrière ce qui est le *dedans* », *Rue Descartes*, n° 43 (2004), p. 8-15.

³⁶⁴ Les différents psychologues qui tentaient d'utiliser cette « observation intérieure » parvenaient à des résultats contradictoires entre eux (Makari, *Revolution in Mind*).

conscience. « On peut dire de Descartes [...] qu'en définissant l'esprit par la conscience, il a provoqué, par réaction, la découverte en Europe de l'esprit inconscient. »³⁶⁵ La « découverte de l'inconscient » n'était donc possible qu'après Descartes. « Cette découverte était inutile avant lui ; c'est le prestige des idées cartésiennes qui a fait naître le "problème de l'inconscient". »³⁶⁶ La théorie freudienne de l'inconscient est apparue précisément dans ces conditions.

Ce qu'il convient d'appeler conscient, écrit Freud, nous n'avons pas besoin d'en discuter, c'est hors de doute. Le sens le plus ancien et le meilleur du mot « inconscient » est le plus descriptif ; nous appelons inconscient un processus psychique dont il nous faut supposer l'existence parce que, par exemple, nous le déduisons de ses effets, mais dont nous ne savons rien.³⁶⁷

E. Tugendhat remarque que, dans ce passage, « ce que Freud veut dire n'est pas que nous ne savons rien du processus inconscient, mais que nous n'en avons pas de connaissance directe, immédiate ». Il faut donc en conclure que pour Freud, « un état psychique est conscient lorsque celui qui se trouve dans cet état, en a une connaissance immédiate »³⁶⁸. Autrement dit, Freud souscrit à la théorie cartésienne de la conscience. Simplement, il juge nécessaire de développer une théorie de l'inconscient afin de *compléter* cette théorie cartésienne³⁶⁹. Freud avait repris de Theodor Lipps le modèle cartésien, qui assimilait l'esprit à un milieu et la conscience, à un œil « intérieur » capable de voir immédiatement les pensées,

³⁶⁵ Whyte, *L'inconscient avant Freud*, p. 123.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 91. Semblablement, E. Tugendhat remarque que « si les états φ [*les états psychiques, note de J.-B. L.*] sont définis par le fait que nous en avons une connaissance immédiate, le fait qu'il existe des états qui sont analogues aux états φ , mais inconscients, reste énigmatique. » (Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 118.)

³⁶⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 98. Cf. Sigmund Freud, *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1997, p. 70-72.

³⁶⁸ Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 9. Cf. Vincent Descombes, « L'inconscient adverbial », *Critique*, tome XL, n° 449 (octobre 1984), p. 794 ; Vincent Descombes, « Le sujet bien tempéré (par ses pratiques mêmes) », in Aliocha Wald Lasowski (dir. publ.), *Pensées pour le nouveau siècle*, Paris : Fayard, 2008, p. 416.

³⁶⁹ « Il n'est pas besoin de caractériser ce que nous appelons conscient, c'est la même chose que la conscience des philosophes et de l'opinion populaire. Tout le reste du psychique constitue pour nous l'inconscient. » (Sigmund Freud, « Abrégé de psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 249.) Cf. Descombes, « L'inconscient adverbial », p. 792.

désirs, etc.³⁷⁰ Afin de rendre concevable la méconnaissance de soi, la théorie freudienne de l'inconscient *redoublait* l'image cartésienne en décrivant « l »'inconscient comme un *second* milieu intérieur³⁷¹, plus « profond », situé à l'intérieur même de ce milieu intérieur³⁷². Freud écrit qu'on peut comparer :

[...] le système de l'inconscient à une grande antichambre dans laquelle les motions animiques s'ébattent comme des êtres séparés. Attenante à cette antichambre, il y aurait une seconde pièce, plus étroite, une sorte de salon dans lequel séjourne aussi la conscience. Mais sur le seuil entre les deux espaces, un gardien exerce son office, il inspecte une à une les motions d'âme, les censure et ne les laisse pas entrer au salon quand elles viennent à lui déplaire. [...] Mais, pour une motion isolée, le destin du refoulement consiste en ceci que le gardien ne la laisse pas entrer du système de l'inconscient dans celui du préconscient³⁷³.

Le « salon », le « préconscient », désigne ici le milieu intérieur simple, celui dans lequel apparaissent des pensées (« motions animiques ») vers lesquels l'œil intérieur de la conscience (en gros, ce que Freud appelle « le moi »³⁷⁴) peut se tourner à volonté. Ces objets peuvent donc devenir « conscients » à volonté. Le « préconscient », ce milieu intérieur somme toute très similaire à celui dépeint par Descartes, contient en lui-même un autre milieu, « l »'inconscient. Ce dernier, comme la plus petite d'une série de poupées russes, est donc plus « profond » que le préconscient. Dans l'intérieur de l'intérieur que constitue ce milieu

³⁷⁰ Makari, *Revolution in Mind*, p. 82.

³⁷¹ Freud note que « l »'inconscient « a tant de choses en commun » avec le conscient (Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 113).

³⁷² Suivant A. MacIntyre, cette entreprise revient à « reduplicating the Cartesian substantial conscious mind by a substantial unconscious mind » (Alasdair C. MacIntyre, *The Unconscious: A Conceptual Analysis*, New York & Londres : Routledge, 2004, p. 98). Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 84, 104, 109.

³⁷³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 305-306. (Cf. Freud, *Métapsychologie*, p. 55.) L'idée d'une « localisation psychique » est décrite comme une simple métaphore, puisque Freud affirme « éviter soigneusement la tentation de déterminer la localité psychique de quelque façon anatomique que ce soit » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 589). Cela étant, « ces hypothèses grossières, les deux espaces, le gardien sur le seuil, et la conscience comme spectateur logé au bout de la deuxième salle », constitueraient malgré tout des « représentations très approchantes du véritable état des faits » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 306).

³⁷⁴ Charles Taylor, *Les Sources du moi ; la formation de l'identité moderne*, Montréal : Boréal, 2003, p. 230, souligne en quoi le « moi » freudien est l'héritier du sujet cartésien.

profond, différentes quasi-personnes³⁷⁵, dont le gardien (que Freud appelle ailleurs « la censure » ou « le surmoi »), observent des pensées et agissent sur elles. Les pensées présentes dans ces profondeurs de l'intérieur sont des pensées *refoulées*, reléguées dans l'inconscient par le gardien qui les empêche ainsi de « pénétrer de l'inconscient dans le préconscient ». Freud ajoute : « C'est ce même gardien que nous apprenons à connaître comme résistance quand nous essayons, par le traitement analytique, de supprimer le refoulement »³⁷⁶. De la sorte, une quasi-personne intérieure observe les pensées et agit sur elles. Ce gardien *refoule* les pensées illicites dans l'inconscient.

La théorie *freudienne* de l'inconscient est donc indissociable de la théorie du refoulement : « l' »inconscient, conçu comme milieu intérieur profond, comme milieu intérieur distinct du milieu intérieur superficiel décrit par Descartes, n'existe qu'en raison de l'existence du refoulement. C'est parce que le gardien y dissimule des pensées que ces pensées n'apparaissent pas dans la conscience. « Le refoulé est pour nous le prototype de l'inconscient »³⁷⁷, écrit justement Freud. Le « clivage psychique » entre conscient et inconscient est ainsi conçu « comme le produit d'un processus de mise au rebut », celui opéré par le « refoulement »³⁷⁸. Freud souligne ailleurs que la théorie du refoulement constituait l'apport théorique spécifique de la psychanalyse : le refoulement « était une nouveauté, rien de semblable à lui n'avait jamais été reconnu dans la vie d'âme »³⁷⁹. Cette théorie n'était pas seulement le trait distinctif de la psychanalyse. Elle était aussi son élément central, nécessaire, celui sur lequel toutes les autres théories analytiques venaient s'appuyer. Elle offrait un fondement à l'« édifice »³⁸⁰ théorique que constitue la psychanalyse. La découverte de l'inconscient fut « un nouveau fait fondamental », à l'aide duquel « bien d'autres choses »

³⁷⁵ Nous reviendrons au chapitre six sur les similitudes et les différences entre les « instances de l'inconscient » et les personnes.

³⁷⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 306.

³⁷⁷ Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot, 1989, p. 225.

³⁷⁸ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 253. Voilà pourquoi « refoulement et inconscient sont corrélatifs » (Freud, *Métapsychologie*, p. 48).

³⁷⁹ Freud, « Autoprésentation », p. 77.

³⁸⁰ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 647.

devenaient potentiellement explicables³⁸¹. Cette théorie « devint le pilier de la compréhension des névroses »³⁸². « La doctrine du refoulement », écrit-il encore à un autre moment, est « le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse, à la vérité la partie essentielle de celle-ci »³⁸³.

S'il est possible de connaître un tant soit peu les pensées refoulées, c'est que la surveillance effectuée par le gardien est imparfaite. Même recluses dans l'inconscient, ces pensées parviennent à se faire connaître de différentes manières. Freud croyait que différents phénomènes (rêves, méprises de parole, actes manqués, troubles névrotiques, etc.) sont autant d'*expressions*, perceptibles mais masquées, de pensées refoulées, qui depuis les profondeurs obscures de l'inconscient se manifestent sous une forme codée qui les rend méconnaissables. En d'autres mots, ces phénomènes seraient des « symptômes » d'un refoulement.

La théorie du refoulement suppose qu'en tentant ainsi de chasser des idées ou des désirs de son esprit, on ne parvient en réalité qu'à les déplacer dans un « lieu » métaphorique inconscient, où ils ont le pouvoir de continuer à exercer une activité sur la vie de leur porteur sans que ce dernier ne s'en aperçoive pleinement : « l'essence du processus de refoulement ne consiste pas à supprimer, à anéantir une représentation représentant la pulsion, mais à l'empêcher de devenir consciente »³⁸⁴. La théorie du refoulement affirme donc qu'il ne peut exister de refoulement irrévocable – puisque ce qui est refoulé demeure présent dans les

³⁸¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 289-290.

³⁸² Freud, « Autoprésentation », p. 77.

³⁸³ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 258. A. Grünbaum reprend cette idée : « La pièce maîtresse de cet ensemble d'hypothèse est la théorie du refoulement » (Adolf Grünbaum, *La psychanalyse à l'épreuve*, Combas : Éditions de l'éclat, 1993, p. 36).

Dans un texte ultérieur, Freud propose un changement terminologique. Ce qu'il avait jusque là appelé « refoulement », il faudrait plutôt le désigner par le terme « défense », qui pourrait « englober tous ces processus à même tendance – protection du moi contre les revendications pulsionnelles –, et [...] subsumer sous lui le refoulement comme cas particulier. » (Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 76-77.) Par commodité, nous en resterons à la première définition du refoulement : celle de l'acte par lequel un désir indésirable est *relégué dans l'inconscient*.

³⁸⁴ Freud, *Métapsychologie*, p. 65.

profondeurs de l'esprit. Les désirs ou idées incommodants ne pourraient donc être chassés *définitivement* de l'esprit.

Ces idées et désirs refoulés s'expriment dans des actions « symptomatiques », qui les révèlent en les *exprimant*. Ainsi, les motifs refoulés constituent les raisons réelles de ces actions. Les motifs refoulés ne sont

pas seulement des processus que la conscience ne perçoit pas au moment où ils ont lieu, mais des processus qu'elle ne peut pas percevoir, parce que quelque chose s'oppose à ce qu'elle le fasse. Ce ne sont pas seulement des processus inconnus, mais des processus que le sujet ne « veut pas connaître » et qui ne réussissent à se faire connaître que par des voies détournées et sous une forme déguisée qui les rend plus ou moins méconnaissables [...].³⁸⁵

Le motif refoulé qui anime une action est donc un motif qui s'y exprime *en dépit* de cette tentative de dissimulation. Par cette expression, il fait simultanément apparaître le motif « officiel » – celui que le principal intéressé invoque, lorsqu'il décrit son action – comme un prétexte, énoncé dans le seul but de se justifier : une « rationalisation ».

*

Nous voilà armés d'une meilleure compréhension de la psychanalyse. Revenons au récit de Freud.

2.1.2 Sur la réception tardive de la psychanalyse

Aux deux réactions opposées à la psychanalyse, rapidement apparues, se serait par la suite ajoutée une troisième réaction : une acceptation *partielle* de la psychanalyse. On pourrait croire qu'une telle réaction constitue aussi (partiellement) une forme d'acceptation. Selon Freud, il n'en était rien. Cette réception *apparemment* favorable était *essentiellement* défavorable. Si la paix entre la psychanalyse et la société semblait parfois conclue, au profit d'une avancée décisive de la psychanalyse, la réalité était tout autre : « le combat se poursuit, simplement sous des formes plus civiles »³⁸⁶. Le public, qui semblait ouvrir les bras à la

³⁸⁵ Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science*, p. 35.

³⁸⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 185.

psychanalyse, procédait en réalité à un *tri* parmi différentes théories et différentes pratiques. Ce faisant, il révélait *encore*, pensait Freud, son animosité envers la psychanalyse.

Les scientifiques procédaient à un tel tri : il se serait créé, dans la « société scientifique », une « espèce de couche tampon entre l'analyse et ses adversaires, une couche faite des gens qui laissent subsister quelque chose de la psychanalyse [...], mais refusent en revanche d'autres choses »³⁸⁷. Les psychothérapeutes procédaient à un tel tri : plusieurs d'entre eux « n'ont pas accepté toute l'analyse ; mais ils l'ont diluée, peut-être "désintoxiquée" »³⁸⁸. Les médecins procédaient à un tel tri : « L'analyste médecin qui s'est libéré de toute consigne rigoureuse ne manquera pas [...] de tenter d'améliorer l'analyse, de lui arracher ses crocs venimeux et de la rendre agréable au malade »³⁸⁹. Le public général procédait à un tel tri : Freud écrivait en 1933 que si certains éléments de la psychanalyse sont connus, reconnus et admis du public, d'autres, par contre, sont « à peu près aussi étranger[s] à la conscience générale qu'il y a trente ans »³⁹⁰.

Les gens qui procédaient ainsi à un tri ne le faisaient pas par *inadvertance*, du fait qu'en s'intéressant plus particulièrement à certains éléments théoriques, ils en négligeaient d'autres. Leur tri était au contraire motivé par la volonté *stratégique* d'écarter le danger que comportait à leurs yeux les éléments de la psychanalyse qu'ils gardaient à distance, et notamment la théorie de l'étiologie sexuelle des névroses : en acceptant partiellement l'analyse, ils *rusaient*, cherchant à faire en sorte que les adeptes de l'analyse, se rangeant aux demandes de leur nouveau public, oublient la « reconnaissance de la sexualité » qui était « le plus puissant motif d'hostilité envers l'analyse »³⁹¹. Ainsi, Freud se demandait s'il devait décrire « l'entreprise de séduction des médecins à l'égard de la psychanalyse » comme « une appropriation visant à détruire l'objet »³⁹². Cette appropriation partielle pourrait ainsi être

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 185.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 204-205.

³⁸⁹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 110.

³⁹⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 15.

³⁹¹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 67.

³⁹² *Ibid.*, p. 144-145. À la suite de Freud, E. Jones pourfend « le manque de profondeur d'une très grande part de ce qui passe pour une acceptation des idées de Freud et la superficialité avec laquelle elles sont traitées » : les

comparée à un vaccin, qu'une société s'inoculait afin de se protéger d'une psychanalyse à laquelle elle demeurait foncièrement hostile. « Il n'y a pas de mixture [...] que la société ne soit prête à avaler, pourvu qu'on la proclame un antidote contre la toute-puissance redoutée de la sexualité »³⁹³. Cette démarche était en partie réussie, puisque plusieurs adeptes de l'analyse acceptaient cette « mixture » – ce qui leur permettait de se faire reconnaître par la société et d'obtenir ainsi plusieurs avantages. Ainsi, deux des dissidents du mouvement psychanalytique officiel (Adler et Jung) auraient connu un succès après avoir créé une version de la psychanalyse expurgée de la « théorie de la sexualité »³⁹⁴. Ces anciens adeptes, « oublieurs » des vérités dangereuses apportées par la psychanalyse, obtinrent ainsi de passer « pour des gens à moitié respectables »³⁹⁵.

Cette compromission était dépourvue de valeur, puisque même les éléments en apparence reconnus et acceptés étaient en réalité incompris et refusés. Ainsi, les utilisations de la théorie du refoulement étaient superficielles lorsqu'elles ne menaient pas à des motivations refoulées sexuelles. Lorsque la traduction des symptômes menait à d'autres *types* de motivations refoulées (par exemple, dans l'utilisation qu'en proposait Adler, à des « motifs de puissance et de prérogative »³⁹⁶), c'est que la théorie du refoulement n'était utilisée qu'en apparence. Les gens qui l'utilisaient ainsi, loin de chercher à comprendre les processus

gens « se les jettent si souvent à la tête à la légère que nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si une partie importante de la soi-disant acceptation de ces idées n'est pas en vérité une forme subtile de rejet, une protection contre l'assimilation de leur signification profonde » (Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome troisième, p. 488-489). L'idée que la diffusion de la psychanalyse découle d'une ruse contre la psychanalyse est aussi reprise par A. de Mijolla, qui écrit que la réception française de la psychanalyse découle d'une volonté de « s'en débarrasser » (De Mijolla, « La psychanalyse en France (1893-1965) », p. 5).

Anna Freud oppose à cette conception dramatique du tri une interprétation plus prosaïque : le fait que des chercheurs universitaires aient accepté certaines hypothèses psychanalytiques tout en rejetant les autres démontrerait tout simplement « que dans l'esprit des auteurs académiques, la psychanalyse se place au même niveau que les autres psychologies » (Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 61).

³⁹³ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 68.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 68.

³⁹⁵ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 193.

³⁹⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 512.

psychiques refoulés qui se produisaient dans les *profondeurs intérieures* de leurs patients, l'utilisaient en réalité à la seule fin de conformer l'individu aux *exigences extérieures* lui étant imposées par la société³⁹⁷. L. Trilling reprend le récit soustractif, lorsqu'il écrit, à propos des idées de Freud : « How easily they are misunderstood—how *strategically* they are misunderstood! »³⁹⁸

*

Qu'est-ce que la « théorie sexuelle » ? Quel est le lien entre cette théorie et la théorie du refoulement ? Pourquoi la première de ces théories est-elle désignée par Freud comme la théorie qui distingue la vraie psychanalyse de la fausse psychanalyse ? La bonne compréhension du récit de Freud et des éléments de la problématique qu'il aborde requiert encore ici quelques éclaircissements.

2.1.2.1 *Sur la pluralité et la variété des théories analytiques*

Le fait que des adeptes de Freud aient retenu certaines de ses théories, tout en en abandonnant d'autres, montre clairement que la psychanalyse n'est pas *une* théorie taillée d'une pièce, un bloc monolithique, mais plutôt un système théorique complexe dans lequel plusieurs théories trouvent place. Que faut-il entendre par « système théorique » ? Les pages qui suivent aborderont cette question. (Le conflit portant sur le tri entre les théories analytiques démontre bien que cette question est loin d'être étrangère à l'élucidation de notre problématique.)

*

S'il existe plusieurs théories psychanalytiques, peut-on parler de « la » psychanalyse ? N'y en aurait-il pas plutôt un certain nombre, voire un nombre indéfini³⁹⁹ ? Pour répondre à

³⁹⁷ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 149-150.

³⁹⁸ Trilling, *Freud and the Crisis of Our Culture*, p. 12.

³⁹⁹ Mikkel Borch-Jacobsen et Sonu Shamdasani affirment que « la psychanalyse est tout et n'importe quoi ». La psychanalyse aurait « depuis toujours été parfaitement vague et flottante, parfaitement inconsistante » (Mikkel Borch-Jacobsen et Sonu Shamdasani, *Le dossier Freud ; enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Paris : Les

ces questions, il est nécessaire de distinguer entre différents types de théories hérités de cette tradition. A. MacIntyre remarque que l'œuvre de Freud, loin d'être un monolithe théorique, constitue « une matrice dans laquelle des éléments très différents peuvent être discernés et séparés »⁴⁰⁰. Nous approfondirons cette remarque importante en distinguant certains de ces « éléments » – plus spécifiquement, parmi les explications théoriques psychanalytiques, entre celles qui sont logiquement centrales et celles qui sont logiquement périphériques.

2.1.2.2 Excursus II : la théorie centrale et les théories périphériques

Nous avons vu plus haut que la théorie du refoulement est la théorie centrale de l'édifice théorique constitué par la psychanalyse. La théorie du refoulement était la théorie sur laquelle toutes les autres théories analytiques venaient s'appuyer. Elle offrait un fondement à l'« édifice »⁴⁰¹ théorique que constitue la psychanalyse. En affirmant que les autres théories psychanalytiques *reposent* sur la théorie du refoulement, Freud voulait dire que ces théories la supposent nécessairement, puisqu'elles ne sont rien d'autre que des précisions sur la nature, les raisons et les conséquences des refoulements. En ce sens, les autres théories psychanalytiques sont des théories *auxiliaires*. Cette distinction entre les éléments centraux et périphériques (ou auxiliaires) découle du statut logiquement inégal des différentes théories psychanalytiques dans l'architecture du *système théorique* que constitue la psychanalyse : la théorie du refoulement est logiquement impliquée dans toute une série de théories – dans ces théories qu'on peut dire « périphériques ». En somme, si la théorie du refoulement ne constitue pas la totalité de la psychanalyse, elle en constitue la partie centrale. Toutes les autres théories sont, par rapport à elle, des théories périphériques. De cette manière, toutes les théories psychanalytiques ne sont pas aussi essentielles au système théorique que présente la

empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 436). Et plus loin : « La psychanalyse n'a jamais existé – c'est une nébuleuse sans consistance » (*Ibid.*, p. 438 ; cf. Mikkel Borch-Jacobsen, « Une théorie zéro », in Catherine Meyer (dir. publ.), *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Paris : Christian Bourgeois, 2007, p. 229-230). Suzanne R. Kirschner se réfère à « the mutation and development of "psychoanalysis" into multiples "psychoanalyses," ostensible continuations of Freudianism which actually have diverged radically from one another » (Kirschner, *The Religious and Romantic Origins of Psychoanalysis*, p. 35).

⁴⁰⁰ MacIntyre, *The Unconscious*, p. 119.

⁴⁰¹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 647.

psychanalyse. Par le fait même, la société des adeptes de la psychanalyse n'est pas une société caractérisée par une pensée monolithique et homogène. Bien au contraire, cette société a laissé place à de nombreuses discussions internes sur les théories périphériques. Les adeptes de la psychanalyse peuvent adhérer ou non à ces dernières sans pour autant cesser de se définir comme adeptes de la psychanalyse.

Il faut ranger parmi ces théories auxiliaires ou périphériques les théories qui spécifient la nature des pensées refoulées dans l'inconscient. En effet, la théorie du refoulement, en elle-même, n'indique pas le type de pensées, intentions, sentiments, etc., qui sont l'objet de la censure du gardien. Cette théorie admet plusieurs réponses possibles à cette question. S'il est bien possible de soutenir que ce sont des désirs sexuels qui sont refoulés, il est tout aussi possible d'affirmer que d'autres types de désirs ou de pensées sont refoulés. « Aucune relation à la sexualité ne s'attache donc au concept de refoulement »⁴⁰². La « théorie sexuelle » affirmée par Freud suppose logiquement la théorie du refoulement : affirmer que les pensées refoulées sont des *désirs sexuels* c'est nécessairement affirmer qu'il existe une chose telle que le refoulement. Inversement, la théorie du refoulement n'implique *pas* la « théorie sexuelle ». La théorie sexuelle constitue une précision sur la nature des idées refoulées. La dépendance logique est à sens unique.

Cette inégalité logique des théories peut être éclairée en reprenant pour notre propre usage certaines réflexions de W. V. O. Quine et L. Wittgenstein. On peut, suivant Quine, se représenter un système théorique comme un tissu composé de différents énoncés⁴⁰³. Dans ce tissu, les énoncés sont localisés. Certains énoncés sont localisés au centre du tissu, d'autres en périphérie. Ceux qui sont à la périphérie sont plus facilement sujets à révision, alors que ceux qui sont au centre, s'ils ne sont pas infaillibles en principe, sont des énoncés qu'on ne consentirait à modifier qu'en tout dernier ressort et après avoir essayé de réviser tout le reste. Ainsi, logiquement, les énoncés à la périphérie du tissu supposent nécessairement ceux au centre du tissu. Wittgenstein propose une distinction un peu différente en soulignant que si

⁴⁰² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 354.

⁴⁰³ Willard Van Orman Quine, *Du point de vue logique ; neuf essais logico-philosophiques*, Paris : Vrin, 2003.

certain énoncés d'un système sont sujets à révision, d'autres sont utilisés comme des normes, et sont donc au-delà de la révision⁴⁰⁴. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions.

*

Cet aperçu du système théorique complexe que constitue la psychanalyse nous permettra de mieux comprendre le récit soustractif. Revenons à ce récit.

2.1.2.3 Thérapies « par addition » et « par soustraction »

Freud oppose terme à terme la psychanalyse orthodoxe et les psychanalyses dissidentes. Si la première cherchait à comprendre les processus psychiques refoulés qui se produisaient dans les *profondeurs intérieures* des patients, les psychanalyses dissidentes cherchaient en réalité à conformer l'individu aux *exigences extérieures* lui étant imposées par la société⁴⁰⁵. La psychanalyse orthodoxe cherchait à débusquer les pensées refoulées alors que les psychanalyses dissidentes cherchaient à maintenir ces pensées refoulées. Avec ce contraste entre la psychanalyse orthodoxe et les approches dissidentes, le récit soustractif conçoit le contraste entre les utilisations adéquates et inadéquates de la théorie du refoulement à partir d'une dichotomie entre deux démarches thérapeutiques diamétralement opposées : entre, d'une part, une approche qui cherche à connaître et à révéler au grand jour l'individu intérieur naturel (en *décodant* les rêves, oublis, maladresses et autres symptômes de refoulement, de manière à démasquer ce dernier) et, d'autre part, une approche qui cherche au contraire (en se servant de la *suggestion*) à ajuster cet individu aux exigences extérieures de son groupe social, en recouvrant sa vérité intérieure d'un voile⁴⁰⁶.

⁴⁰⁴ Jacques Bouveresse, *La force de la règle ; Wittgenstein et l'invention de la nécessité*, Paris : Minuit, 1987.

⁴⁰⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 149-150.

⁴⁰⁶ La cure psychanalytique prescrit des obligations au patient comme à l'analyste : le patient se doit d'observer la règle de la libre association, qui prescrit de « communiquer sans critique » tout ce qui lui passe par l'esprit (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 81) ; le psychanalyste se doit, autant que possible, de rester en retrait, de manière à laisser place à cette libre association (*Ibid.*, p. 124 et suiv.). Suivant le récit soustractif, la conjonction de ces deux règles laissait toute place à l'expression de l'intériorité du patient. À l'inverse, les démarches thérapeutiques rivales, en agissant sur le patient, ne parvenaient qu'à étouffer cette intériorité.

Freud recourrait fréquemment à cette opposition pour distinguer la démarche thérapeutique analytique des démarches thérapeutiques rivales. Il insistait sur le fait que là où différentes formes de thérapies cherchent à *transformer* le patient de manière à l'ajuster aux besoins de son environnement social, la psychanalyse, elle, se contente d'éveiller le patient à sa vérité intérieure :

En vérité il existe entre la technique suggestive et la technique psychanalytique la plus grande opposition possible, cette opposition que le grand Léonard de Vinci a, pour ce qui est des arts, fait tenir dans les formules *per via di porre*^a et *per va di levare*^b. La peinture, dit Léonard, travaille *per via di porre*, c'est-à-dire qu'elle dépose des quantités de couleur là où auparavant elles n'étaient pas sur la toile incolore ; à l'inverse, la sculpture, procède *per via di levare*, c'est-à-dire qu'elle enlève à la pierre tout ce qui recouvre encore la surface de la statue qui y est contenue. C'est de façon tout à fait analogue [...] que la technique suggestive cherche à agir *per via di porre*, elle ne se soucie pas de la force, ni de la signification des symptômes de maladie, mais elle applique dessus quelque chose, c'est-à-dire la suggestion, dont elle attend que cela soit suffisamment fort pour faire obstacle à la manifestation de l'idée pathogène. À l'inverse, la théorie psychanalytique n'a que faire d'appliquer, elle ne veut rien introduire de nouveau, mais veut enlever, retirer, et à cette fin elle se préoccupe de la genèse des symptômes morbides et du contexte psychique de l'idée pathogène qu'elle a pour but d'éliminer.⁴⁰⁷

L'une *impose* quelque chose⁴⁰⁸, l'autre se contente de révéler l'expression individuelle entravée par le refoulement⁴⁰⁹. Il faudrait de la sorte opposer « l'or pur de l'analyse au cuivre

^a en ajoutant. (Note des traducteurs.)

^b en enlevant. (Note des traducteurs.)

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 30-31.

⁴⁰⁸ Typique à cet égard est ce médecin qui « ferme la bouche » de ses patients lorsqu'ils parlent de sexualité (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 67). Freud se réfère aussi à la « tyrannie de la suggestion » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 149).

⁴⁰⁹ La psychanalyse serait « un procédé de déblaiement par strates du matériel psychique pathogène », que l'on pourrait « comparer à la technique d'exhumation d'une ville ensevelie » (Sigmund Freud, « Études sur l'hystérie », in Jean Laplanche et al. (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse II. 1893-1895*, Paris : Presses universitaires de France, 2009, p. 159 ; cf. Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 10-13). La psychanalyse serait un « travail de mise à découvert des formations psychiques » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 157). La cure psychanalytique peut seulement « éliminer les obstacles » à la guérison (*Ibid.*, p. 608). Cette méthode thérapeutique s'attend « à ce que les symptômes disparaissent d'eux-mêmes lorsque l'intervention qui se réclame de certains présupposés sur le mécanisme psychique a réussi à amener les processus animiques à suivre un autre cours que celui d'avant » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 18). Ainsi, soutient Freud, « il ne faut pas

de la suggestion directe »⁴¹⁰. Si la psychanalyse utilise la suggestion, ce serait d'une tout autre manière et dans un tout autre esprit que la thérapie qui *ajoute* quelque chose au patient : « Non pour réprimer les symptômes – c'est cela qui différencie la méthode analytique des autres procédés de psychothérapie – mais comme force de pulsion pour permettre au moi du malade de surmonter ses résistances. »⁴¹¹ En d'autres mots :

[...] nous pouvons décrire la différence entre la suggestion hypnotique et la suggestion psychanalytique de la manière suivante : la thérapie hypnotique cherche à masquer et à maquiller quelque chose dans la vie d'âme, la thérapie analytique cherche à dégager et à enlever quelque chose. La première travaille comme une cosmétologie, la seconde comme une chirurgie. La première utilise la suggestion pour interdire les symptômes, elle renforce les refoulements mais laisse par ailleurs inchangés tous les processus qui ont mené à la formation du symptôme. La thérapie analytique, elle, porte son attaque plus avant, en direction de la racine, dans les conflits dont procèdent les symptômes, et elle se sert de la suggestion pour modifier l'issue de ces conflits.⁴¹²

chercher à modeler le malade à notre image, mais le pousser à libérer et parfaire sa propre personnalité. » (Cité dans Paul Roazen, *La saga freudienne*, Paris : Presses universitaires de France, 1985, p. 20.) Cf. Freud, *La technique psychanalytique*, p. 159-160.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 168. Sur le rapport de la psychanalyse aux thérapies par suggestion, cf. Marcel Gauchet et Gladys Swain, « Du traitement moral aux psychothérapies ; remarques sur la formation de l'idée contemporaine de psychothérapie », in Gladys Swain, *Dialogue avec l'insensé : essais d'histoire de la psychiatrie*, Paris : Gallimard, 1994, p. 237-262.

⁴¹¹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 97.

⁴¹² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 467-468. (D'autres traductions sont plus élégantes : « La première agit comme un procédé cosmétique, la dernière comme un procédé chirurgical. » (Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1965, p. 428.) « La première fait un travail cosmétique, la seconde un travail de chirurgie. » (Sigmund Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 2010, p. 572.))

Pour ces raisons, les psychanalystes ne seraient que « de simples observateurs » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 450). « Là où les bons médecins promettaient amélioration rapide et guérison définitive, prodiguant conseils et encouragements, appels à la volonté et à l'intelligence, on va se taire, pour ne pas mêler à "l'or pur" de l'interprétation analytique le "vil cuivre" de la suggestion. Alors qu'on multipliait pressions directes et sournoises afin d'obtenir des malades pauvres pêcheurs cet aveu qui allait soulager leur cœur, leur âme ou leur mémoire, selon les idéologies, voici qu'on se borne à écouter [...], sans rien privilégier a priori des propos que la seule exigence est d'espérer les plus spontanés possibles. » (Alain de Mijolla, « Aux origines de la pratique psychanalytique », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 1, Paris : Hachette, 1982, p. 42.)

Nous nous référerons par la suite à ce contraste comme au contraste entre les thérapies « par addition » et « par soustraction »⁴¹³.

En décrivant l'utilisation de la théorie du refoulement faite par les dissidents de l'analyse (Jung, Adler, etc.) comme une forme de suggestion, Freud affirmait que ces dissidents utilisaient la psychanalyse de la même manière que ces partisans d'une thérapeutique *cosmétique* visant à recouvrir d'un beau fini les problèmes de leurs patients : qu'ils tentaient de conformer leurs patients à des exigences morales, de manière à *faire taire* l'expression de leurs désirs sexuels. Ainsi, l'approche de Jung est décrite comme une technique élaborée dans le but de perpétuer la dissimulation des motifs refoulés. Au lieu de « libérer analytiquement » ses patients, la thérapie pratiquée par Jung leur apportait « de nouvelles et monstrueuses exigences », une « reconfiguration radicale de tout l'homme intérieur » et des « leçons de morales » qu'aurait pu prodiguer « tout pasteur »⁴¹⁴. De cette manière, l'approche proposée par Jung requiert de « se détourner complètement de l'observation »⁴¹⁵.

2.1.2.4 Travestissements et souillures

En somme, Freud s'est servi du contraste entre les thérapies « par addition » et celles « par soustraction » pour rendre compte de la différence entre la psychanalyse originelle et les psychanalyses dissidentes. Cette approche a eu une immense influence. Ce canevas général a donné lieu à plusieurs variantes, que nous pouvons grouper en trois catégories (qui ne sont pas nécessairement mutuellement exclusives) : les variantes *savantes*, *stoïciennes* et *activistes*.

Nous rencontrons d'abord les récits soustractifs de la diffusion de la psychanalyse qui appartiennent à la catégorie des variantes « savantes ». La vraie psychanalyse, en raison de sa complexité, des difficultés de compréhension qu'elle ne peut manquer de poser, ne serait accessible qu'à une minorité. Dès lors, la diffusion de la psychanalyse dans un large public

⁴¹³ Daniel Widlöcher souligne la dimension « négative » de la cure analytique (« Avant-propos », in Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 10).

⁴¹⁴ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 311-312.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 311.

travestirait sa vraie nature. La théorie pure est ainsi opposée à sa vulgarisation pragmatique, le savoir des *happy few* à la subordination au « point de vue de la foule », la théorie originelle aux « malentendus », « distorsions » et « dilutions » que lui imposa sa réception, les idées scientifiques proposées par la psychanalyse aux idées pseudo-scientifiques diffusées dans le public profane, etc. Freud soutient que la foule n'a « jamais connu la soif de la vérité »⁴¹⁶. Celle-ci « est facile, elle ne demande pas plus d'une raison comme explication, elle n'est pas reconnaissante à la science pour ses subtilités, elle veut avoir des solutions simples et savoir les problèmes liquidés »⁴¹⁷ ; elle « n'a de place en sa mémoire que pour peu de choses et d'une affirmation elle ne retient guère que le noyau brut, se créant une version extrême facile à noter »⁴¹⁸. La psychanalyse « a peu de chance d'être aimée ou populaire », notamment parce qu'elle avance des hypothèses qui « ne manquent pas d'apparaître des plus étranges pour la pensée habituelle de la foule »⁴¹⁹. Il découle de tout cela que « rares sont les hommes qui ont correctement appris la psychanalyse »⁴²⁰. Reprenant ce contraste, S. Moscovici soutient qu'il existerait une rupture entre la théorie psychanalytique originelle et la « représentation sociale » de la psychanalyse, acceptée par un large public⁴²¹. Pour sa part, R. Aron écrit qu'« un certain

⁴¹⁶ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 136.

⁴¹⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 190.

⁴¹⁸ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 38.

⁴¹⁹ Sigmund Freud, « Some Elementary Lessons in Psychoanalysis », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 310.

⁴²⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 13.

⁴²¹ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*. Cette acceptation serait en réalité « le passage d'une doctrine scientifique à sa représentation » (*Ibid.*, p. 121). La première, construite « pour sortir de l'impasse de la suggestion individuelle » (*Ibid.*, p. 24), s'opposerait à la seconde, qui participerait plutôt de la suggestion sociale. L'accent que la première met sur la libido s'opposerait au *refus* de cette théorie par la seconde. « Sans la théorie de la sexualité, la psychanalyse devient socialement acceptable » (*Ibid.*, p. 118). La psychanalyse socialement acceptée met plutôt l'accent sur la théorie du refoulement (*Ibid.*, p. 114-116). Ce choix opposerait *radicalement* la psychanalyse-science à la psychanalyse-représentation, dans la mesure où la théorie de la libido serait l'élément logiquement central du système théorique psychanalytique : « La "libido" est à la psychanalyse ce que la gravitation universelle est au système newtonien. Ou du moins les premières esquisses de Freud [...] ont été axées sur ce phénomène fondamental. » (*Ibid.*, p. 112.)

M. Billig remarque que cette définition « génétique » de la psychanalyse, qui fait fi de la pluralité des interprétations à laquelle elle a donné lieu, est on ne peut plus douteuse : « Instead of accepting psychoanalysis as

nombre des concepts de la psychanalyse sont aujourd'hui dégradés et employés non seulement dans le langage des salons, mais aussi au café du commerce »⁴²². De même, selon Irène Théry, il faut « impérativement distinguer le “complexe d'Œdipe” – terme technique dont les diverses interprétations ou reformulations relèvent de débats de spécialistes » du « mot magique par lequel s'exprime désormais l'adhésion populaire en une véritable “vérité révélée” : l'Œdipe comme croyance collective »⁴²³. M. de Certeau oppose l'authentique « analyse freudienne » de l'histoire à l'utilisation *décorative* de la psychanalyse par des historiens et ethnographes⁴²⁴. A. M. Sulman oppose quant à lui les idées scientifiques proposées par la psychanalyse aux idées pseudo-scientifiques diffusées dans le public profane⁴²⁵. Selon J. C. Burnham, “The examples of ‘common-sense’ misunderstanding are legion.”⁴²⁶ M. Merleau-Ponty affirme enfin que la psychanalyse, « quand elle devient institution », produit un freudisme « dégradé »⁴²⁷. Ce thème de la psychanalyse populaire vulgarisée est aussi repris dans toute une série d'autres études⁴²⁸. Dans de tels récits, la diffusion de la psychanalyse est réduite, comme le fait justement remarquer A. Ehrenberg, à « la transformation de l'or freudien en plomb d'une vague culture psychologique »⁴²⁹.

Nous rencontrons ensuite les récits soustractifs de la diffusion de la psychanalyse qui appartiennent à la catégorie des variantes « stoïciennes ». La vraie psychanalyse nous

multivocal, Moscovici [...] enlists history to rescue the law of contradiction. » (Michael Billig, “Social Representations and Repression: Examining the First Formulations of Freud and Moscovici,” *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 38, n° 4 (2008), p. 359.)

⁴²² Raymond Aron, *Leçons sur l'histoire ; cours du collège de France*, Paris : Le livre de poche, 1989, p. 122.

⁴²³ Théry, *La distinction de sexe*, p. 349.

⁴²⁴ Michel de Certeau, « Ce que Freud fait de l'histoire ; à propos de : “Une névrose démoniaque au XVII^e siècle” », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 25^e année, n° 3 (Mai-Juin 1970), p. 655.

⁴²⁵ Sulman, “The Freudianization of the American Child.”

⁴²⁶ Burnham, *Psychoanalysis and American Medicine*, p. 195.

⁴²⁷ Merleau-Ponty, *Signes*, p. 153.

⁴²⁸ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 71; William G. Bach, “The Influence of Psychoanalytic Thought on Benjamin Spock's *Baby and Child Care*,” *Journal of the History of Behavioral Sciences*, Vol 10, n° 1 (Jan 1974), p. 92 ; Burnham, *Psychoanalysis and American Medicine*, p. 183, 215; Kurzweil, “Freud's Reception in the United States,” p. 127 ; Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 71-76.

apprendrait à faire face à la dureté de l'existence humaine, qu'une fausse psychanalyse s'empresserait au contraire de voiler derrière un masque souriant et accommodant. Plusieurs opposent ainsi le sens tragique de la psychanalyse freudienne à son infléchissement par une société avide de promesses de bonheur rapide⁴³⁰. Ainsi, Rieff oppose l'« attitude analytique » (stoïque) de Freud à l'« attitude adaptative » prônée par les post-freudiens⁴³¹. De même, selon A. Kazin,

in evaluating the general effect of Freud's doctrines on the modern scene, especially in America, it is important to distinguish between the hard, biological, fundamentally classical thought of Freud, who was a determinist, a pessimist, and a genius, from the thousands of little cultural symptoms and "psychological" theories, the pretensions and self-indulgences, which are often found these days in the prosperous middle-class culture that has responded most enthusiastically to Freud.⁴³²

Pareillement, d'autres opposent la psychanalyse originale, *entièrement étrangère à la rhétorique*⁴³³, à une psychanalyse « vulgarisée » qui lui est au contraire soumise. Selon P. Ricœur, la vraie psychanalyse « trouve difficilement sa place dans la culture »⁴³⁴. En effet, la psychanalyse que l'on voit s'installer dans la culture contemporaine serait le fruit du « malentendu le plus total »⁴³⁵. Nous ne prendrions conscience de la signification de la psychanalyse « qu'à travers les représentations tronquées que les résistances de notre narcissisme suscitent »⁴³⁶. En effet : « Ce sont ces *représentations* tronquées que nous rencontrons au niveau des "influences" courtes et des réactions "immédiates". Le niveau des influences "courtes", c'est celui de la *vulgarisation* ; le niveau des réactions "immédiates",

⁴²⁹ Alain Ehrenberg, « Les guerres du sujet : Introduction », *Esprit*, n° 309 (novembre 2004), p. 80.

⁴³⁰ Kurzweil, "Freud's Reception in the United States," p. 128-129, 134 ; Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 83-85.

⁴³¹ Philip Rieff, *The Triumph of the Therapeutic: The Uses of Faith after Freud*, New York : Harper and Row, 1968.

⁴³² Kazin, "The Freudian revolution analyzed," p. 15-16.

⁴³³ Selon S. Zweig, « Freud n'essaie jamais de convaincre, de persuader, d'enjôler ses lecteurs et ses auditeurs. Il expose, c'est tout. » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 54.) Selon James Strachey, Freud n'était « jamais rhétorique » (Cité dans Fish, *Doing What Comes Naturally*, p. 526).

⁴³⁴ Ricœur, *Le conflit des interprétations*, p. 153.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 154.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 153.

c'est celui du *bavardage*. »⁴³⁷ Si la psychanalyse vulgaire présente dans la société contemporaine n'est pas la vraie psychanalyse, c'est que cette dernière est *essentiellement* étrangère à l'univers sociohistorique de l'autorité de la norme :

on veut tout de suite tirer de la psychanalyse une éthique *immédiate* ; on se sert alors de la psychanalyse comme d'un système de *justification* pour des positions morales qui n'ont pas subi dans leur profondeur la mise en question de la psychanalyse, alors que la psychanalyse a voulu être précisément une tactique pour démasquer toutes les justifications.⁴³⁸

Nous rencontrons enfin les récits soustractifs de la diffusion de la psychanalyse qui appartiennent à la catégorie des variantes « activistes ». Les dévoilements rendus possibles par la vraie psychanalyse nous inciteraient à modifier une société inhumaine qui, en poussant les individus au refoulement, révèle sa vraie nature. Les exigences révolutionnaires de la psychanalyse sont ainsi opposées à sa « récupération » par la société bourgeoise⁴³⁹. A. de Mijolla décrit ainsi une psychanalyse qu'on « *pré-digère* aux enzymes [...] dans des traités philosophiques, des manuels médicaux, des cours universitaires ou entre deux spots publicitaires radiophoniques »⁴⁴⁰. T. Adorno oppose la psychanalyse originelle à une psychanalyse transformée « en un élément d'hygiène »⁴⁴¹. Cette notion de récupération fournit aussi à R. Jacoby la clé avec laquelle aborder l'histoire de la psychanalyse étatsunienne⁴⁴².

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 154. La même idée est formulée un peu différemment dans Paul Ricœur, *Écrits et conférences 1 : Autour de la psychanalyse*, Paris : Seuil, 2008, p. 202.

⁴³⁹ La fortune de ce lieu commun est bien décrite dans Castel, *Le psychanalysme*. Le concept soixante-huitard d'une « récupération » de la psychanalyse prolonge l'idée freudienne de sa « désintoxication » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 205).

⁴⁴⁰ De Mijolla, « La psychanalyse en France (1893-1965) », p. 5-6, italiques ajoutées.

⁴⁴¹ Adorno, *Minima Moralia*, p. 77. Par exemple, la théorie psychanalytique modifiée par les néo-freudiens est « maniée comme un moyen de parvenir au succès et à l'adaptation sociale » (Theodor W. Adorno, *La psychanalyse révisée*, Paris: Éditions de l'Olivier, 2007, p. 34-35).

⁴⁴² L'Europe avait vu l'apparition d'une psychanalyse « classique », puis d'une psychanalyse « politique ». La psychanalyse américaine, « engraisée jusqu'à devenir un commerce tranquille » (Jacoby, *Otto Fenichel*, p. 164), serait le produit « du refoulement et de l'autore foulement de la psychanalyse » (*Ibid.*, p. 8). Elle ne serait rien d'autre qu'« une psychanalyse étriquée » (*Ibid.*, p. 16), « réduite, vidée de ses préoccupations politiques et de sa culture » (*Ibid.*, p. 17) et une « doctrine de méliorisme social plutôt tiède » (*Ibid.*, p. 34). Dans le processus par

Semblablement, J. Laplante oppose les traitements thérapeutiques qui poussent l'individu « à se libérer » de l'ordre social aux visées du traitement thérapeutique dominant, qui vise plutôt à l'adapter à cet ordre⁴⁴³. Enfin, J. Lacan oppose la psychanalyse originale, soucieuse de l'intégrité des individus, à une psychanalyse détournée « vers l'adaptation des individus à l'entourage social »⁴⁴⁴.

*

Le contraste entre thérapies « par addition » et « par soustraction » repose lui-même sur un contraste plus général : le contraste entre ce que nous appellerons les volontés « par addition » et les volontés « par soustraction ». La théorie du refoulement impliquait une théorie des motivations humaines⁴⁴⁵. Si dire ce qui motive fondamentalement l'être humain revient à dire ce qu'est l'humain, Freud proposait par là une véritable *anthropologie* (une théorie de la nature humaine). Voyons cela plus en détail.

2.1.3 Volontés « par addition » et « par soustraction »

Freud soutenait que les psychanalyses dissidentes tentaient de persuader les patients que leurs intentions d'agir étaient en réalité des intentions d'une nature compatibles avec les normes sociales. Les thérapies rivales de l'analyse étaient ainsi différentes variantes d'un

lequel la société américaine parvint à « domestiquer la psychanalyse » (*Ibid.*, p. 28), les œuvres de plusieurs analystes furent « aseptisées et enjolivées, souvent avec leur propre coopération » (*Ibid.*, p. 20).

⁴⁴³ Ce dernier « a infiltré la vie moderne, il a pénétré les institutions sociales, il est devenu une commodité [*n. d. JBL : l'auteur veut sans doute dire : une marchandise (en anglais : « a commodity »)*], un bien de production (l'achat d'une relation), mais aussi un moyen d'adaptation sociale ». Ce dernier traitement s'appuie sur « la conception de classe déterminant la "responsabilité individuelle". Ainsi, l'adaptation qu'il a tentée auprès de l'individu, il a pu la faire compte tenu des intérêts de cette classe. » (Jacques Laplante, *Psychothérapies et impératifs sociaux : les enjeux de la connaissance de soi*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 75-76 et 158).

⁴⁴⁴ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 245-246. Cf. Althusser, *Psychanalyse et sciences humaines*, p. 51-52.

⁴⁴⁵ J. C. Burnham parle très justement de la « motivologie » freudienne (*Psychoanalysis and American Medicine*, p. 121-122).

« combat » dirigé contre « les motifs de l'état de maladie ». Ces thérapies, ainsi, ne se *soucient pas* de ces derniers motifs, mais exigent « seulement du malade qu'il réprime leur manifestation »⁴⁴⁶. En comparaison, la psychanalyse réelle se contentait de montrer aux patients leurs vrais motifs, ceux-là qui, ayant d'abord été jugés contraires aux normes sociales, avaient été refoulés. Freud oppose ainsi à la « motivation manifeste », celle qui est *revendiquée* par l'auteur de l'action visée, une « motivation plus profonde »⁴⁴⁷, qui au contraire est *dissimulée* et *niée* par cet auteur. À la « pulsion domestiquée », il oppose une « motion pulsionnelle sauvage, non domptée par le moi »⁴⁴⁸. À l'intention verbalisée, qui agit tout au plus comme une « rationalisation », il oppose une intention « plus profonde », « purement érotique », qui constitue la « détermination proprement dite » de l'action⁴⁴⁹. À la « motivation secondaire » de l'action proposée par un « penser conscient » qui comprend cette action de travers, il oppose la « véritable signification » de l'action⁴⁵⁰. Pour faire ressortir la solidarité de ce contraste avec le contraste entre différentes formes de thérapies, nous parlerons, par extension, des intentions et volontés *par addition* et de celles *par soustraction*.

2.1.3.1 La volonté motrice et la volonté justificatrice

L'intention par soustraction, sorte de pulsion intérieure brute, non domestiquée, est une intention *inavouable*, parce que non conforme à différentes exigences sociales. L'intention par addition, à l'inverse, découle d'une volonté de présenter au monde extérieur une image

⁴⁴⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 465.

⁴⁴⁷ Freud, *L'Avenir d'une illusion*, p. 24.

⁴⁴⁸ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 22.

⁴⁴⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 512, 583-584. Il faudrait opposer à la « motivation issue des présuppositions du système [...] une motivation dissimulée que nous devons toutefois reconnaître comme la motivation réelle véritablement efficiente ». Cette dernière est « le motif régulièrement agissant et véritablement moteur » (Freud, *Totem et tabou*, p. 82, 118.) Cf. Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 180.

⁴⁵⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 330. Il existerait « deux sortes de dérivation pour chaque acte que juge la conscience, la dérivation systématique et la dérivation réelle mais inconsciente » (Freud, *Totem et tabou*, p. 84). Ce contraste repose sur un autre contraste, celui entre « la pulsion réprimée et celle la réprimant » (*Ibid.*, p. 68). La pulsion réprimée est rendue « inconsciente » en raison de l'action de la pulsion la réprimant, qui la « recouvre » d'un désir « systématique ».

convenable. C'est une intention qui est énoncée à des fins rhétoriques de justification (de « rationalisation », dans l'idiome psychanalytique⁴⁵¹). Cette intention proclamée devient « la couverture de nos intentions secrètes »⁴⁵².

Chacune de ces intentions est portée par une quasi-personne différente : si les intentions officieuses et animales que sont les intentions *par soustraction* sont portées par le « ça » (la quasi-personne originaire, celle qui précède toute socialisation), les intentions officielles et morales que sont les intentions *par addition* sont affirmées par le « surmoi » (la quasi-personne porteuse des normes sociales, celle que Freud représentait comme un gardien intérieur du préconscient). L'antagonisme entre ces deux quasi-personnes dessine ainsi un contraste entre le monde naturel et le monde social. Aux appétits *premiers, spontanés et aveugles* d'une quasi-personne intérieure (le sauvage habitant de l'« inconscient » qu'est le ça), s'opposent les volontés *cultivées et réfléchies* des habitants du « préconscient » (le moi et le surmoi)⁴⁵³. Le ça est l'individu originel, naturel, qui demeure identique à lui-même dans les profondeurs de l'individu dérivé, modifié par l'éducation, qui en émerge progressivement : le moi est « la partie du ça qui a été modifiée sous l'influence directe du monde extérieur »⁴⁵⁴ ; plus tard encore, le surmoi émerge d'« une différenciation à l'intérieur du moi »⁴⁵⁵.

Le contraste ainsi dessiné entre les volontés par additions (véritables *raisons* sociales) et les volontés par soustractions (de purs *appétits* animaux) est frappant. L'intention « par addition » est une intention purement rhétorique, qui vise uniquement à satisfaire aux attentes socialisées des auditeurs auxquelles elle s'adresse. Elle est une intention qui n'anime pas réellement son porteur, mais qui, pur prétexte, est énoncée à de seules fins de justifications. À l'inverse, la volonté par soustraction est dépeinte comme *purement présociale*. Le ça, dans la

⁴⁵¹ Le terme « rationalisation » désigne un « Procédé par lequel le sujet cherche à donner une explication cohérente du point de vue logique, ou acceptable du point de vue moral, à une attitude, une action, une idée, un sentiment, etc., dont les motifs véritables ne sont pas aperçus » (Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Deuxième édition revue, Paris : Presses universitaires de France, 1968, p. 387).

⁴⁵² Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 103.

⁴⁵³ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 100-110.

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 237.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 240. Cf. aussi Freud, *Nouvelles conférences*, p. 109.

mesure où il n'a *pas* été modifié « sous l'influence directe du monde extérieur », demeure *complètement* étranger aux interactions sociales. Les désirs du ça sont des désirs qui n'ont pas encore rencontré « le délai du travail de la pensée »⁴⁵⁶ imposé par le moi. Étrangères à toute anticipation, ces pulsions sont complètement aveugles aux conditions de leur réalisation, ou à toute réflexion portant sur la compatibilité avec les autres désirs de leur porteur. Ces pulsions sont animées par une « aspiration aveugle à la satisfaction pulsionnelle »⁴⁵⁷. Elles « persistent les unes à côté des autres sans s'influencer réciproquement et ne se contredisent pas entre elles. »⁴⁵⁸ Ces pulsions sont des désirs préverbaux – des désirs qui n'apparaissent *pas* sous forme de mots⁴⁵⁹. Ce sont des « motions pulsionnelles grossières et primaires »⁴⁶⁰. Elles sont *essentiellement intérieures*, notamment parce que « le lien entre la pulsion sexuelle et l'objet sexuel » vers lequel elle est attirée est accidentel, le fruit d'une « soudure »⁴⁶¹, c'est-à-dire d'un assemblage. Cette « pulsion » intérieure « est d'abord indépendante de son objet »⁴⁶² et, de la sorte, indifférente au monde extérieur. Elle peut alors être satisfaite sans son concours : « Le monde extérieur, à ce moment, n'est pas investi par l'intérêt (dans le sens général du terme), il est indifférent pour ce qui est de la satisfaction. »⁴⁶³

Dans la perspective du récit soustractif, « l' »inconscient est semblable à un « parc naturel protégé », qui conserve le désir nié, en le soustrayant du contact avec la réalité extérieure⁴⁶⁴. Le désir qui y est refoulé y est conservé « sans modification »⁴⁶⁵ ; « le

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁵⁸ Freud, *Métapsychologie*, p. 95. Chacune est « isolée, laissée à elle-même, inaccessible, mais aussi ininfluçable » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59).

⁴⁵⁹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 231.

⁴⁶⁰ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 22.

⁴⁶¹ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris : Gallimard, 2004, p. 54.

⁴⁶² *Ibid.*, p. 54.

⁴⁶³ Freud, *Métapsychologie*, p. 36.

⁴⁶⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 386. Des métaphores voisines : le contenu de l'inconscient serait comparable à « une population aborigène » restée à l'écart de la civilisation (Freud, *Métapsychologie*, p. 108), ou bien encore à la ville enfouie qu'exhume l'archéologue (Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 10-14).

représentant de la pulsion [...] est soustrait par le refoulement à l'influence consciente »⁴⁶⁶. Le désir premier qui y est reclus, loin d'être assujéti aux règles de la vie sociale, jouit de ce que Freud appelle un privilège d'« extra-territorialité »⁴⁶⁷. Ainsi, le désir sexuel, selon Freud, est un désir *brut, primaire*, qui n'a été ni cultivé ni intellectualisé. Comme l'écrit P. Rieff, le désir qui est refoulé profite temporairement d'un « solipsisme moral »⁴⁶⁸. Loin de l'érotisme, le désir sexuel humain est un désir purement biologique. N. Elias remarque justement que cette image du ça, en le dépeignant comme entité « indépendante de la destinée relationnelle de l'individu », le conçoit comme une « entité *sans histoire* »⁴⁶⁹.

2.1.3.2 La volonté observée en soi et la volonté exhibée à autrui

D'une manière analogue, chaque individu pourrait considérer son monde intérieur de deux façons différentes : comme un pur *observateur*, qui se contente de « regarder » en soi ses pensées, ou à l'inverse d'une manière *critique*, en tentant au contraire de conformer ce monde intérieur aux exigences du monde extérieur. La personne qui « pratique l'auto-observation »

Cf. les commentaires de Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, p. 32 et Billig, *Freudian Repression*, p. 17.

⁴⁶⁵ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 10. Cf. Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 118.

⁴⁶⁶ Freud, *Métapsychologie*, p. 49.

⁴⁶⁷ Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 13.

⁴⁶⁸ Rieff, *Freud*, p. 74. P. Ricœur écrit de même : la conception freudienne de la pulsion est une conception « solipsiste » (Paul Ricœur, *De l'interprétation ; essai sur Freud*, Paris : Seuil, 2001, p. 71, 73), ou encore « monologique » (Ricœur, *Écrits et conférences I*, p. 281.) Le cœur de la *psyché*, dans le récit soustractif, apparaît comme « une sorte d'œuf fermé sur lui-même », coupé des échanges avec autrui (*Ibid.*, p. 281). Cf. les réflexions analogues d'Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris : Cerf, 2000, p. 119 et de Stéphane Haber, *Freud sociologue*, Lormont : Éditions Le Bord de l'eau, 2012, p. 95-97.

⁴⁶⁹ Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris : Calmann-Lévy, 1990, p. 254, italiques ajoutées. Semblablement, I. Théry remarque que cette image asociale de la sexualité, véritable « forme inédite de déni de la condition historique de l'homme au nom d'une nouvelle référence aux dimensions inconscientes de la nature humaine », procède « comme si la sexualité humaine était décidément la dernière instance, l'équivalent individuel de l'économie comme « infrastructure » » (Théry, *La distinction de sexe*, p. 346, 348). Voir les observations analogues dans Jean Laplanche, *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Paris : Synthélabo, 1993 ; Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, p. 21-32.

(au moyen d'une « perception endopsychique »⁴⁷⁰) et parvient avec l'aide de la psychanalyse à « une intensification de son attention pour ses perceptions psychiques et une mise hors circuit de la critique avec laquelle il a par ailleurs coutume de passer au crible les pensées qui émergent en lui »⁴⁷¹, agit d'une manière complètement opposée à la personne qui soumet son monde intérieur à cette critique provenant du monde extérieur. On pourrait ainsi opposer terme à terme l'attitude de celui « qui observe ses processus psychiques »⁴⁷² en se mettant en « état d'auto-observation dépourvue de critique »⁴⁷³ à celle de celui qui « réfléchit » sur ces mêmes processus et qui, loin d'en être simplement le témoin, « exerce en outre une critique, par suite de quoi il rejette, après qu'il les a perçues, une partie des idées incidentes montant en lui »⁴⁷⁴. La personne qui garde envers soi une attitude purement spectatorielle est une personne qui poursuit l'analyse de ses processus internes pour elle-même, « sans tenir compte des autres »⁴⁷⁵. Elle reste « parfaitement objective » en observant ce qui lui vient à l'esprit, « que cela convienne ou non »⁴⁷⁶. Celle qui s'observe d'un œil critique, à l'inverse, anticipe les réactions des autres, puis refuse les observations intérieures qui lui semblent pouvoir susciter un blâme de leur part⁴⁷⁷. Dans ce cas, « l'observation de soi n'est qu'une préparation au jugement et au châtement », une « condition préalable indispensable à l'activité judiciaire de la conscience »⁴⁷⁸. La personne qui ne fait rien d'autre que s'observer « communique [...] ce qui est sa vérité intérieure et qu'il a été le seul à savoir jusqu'ici » ; la personne qui s'observe d'un œil critique, à l'inverse, « falsifie ou dissimule » cette même vérité intérieure⁴⁷⁹.

Nous nous référerons par la suite à ces deux modes d'observation de soi en distinguant entre *l'auto-observation par addition* (qui ajoute un jugement critique à ce qui est d'abord

⁴⁷⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 364.

⁴⁷¹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 136.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 136.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 139.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 136-137.

⁴⁷⁵ Freud, *Sur le rêve*, p. 113.

⁴⁷⁶ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 175.

⁴⁷⁷ Cf. Freud, *Totem et tabou*, p. 87.

⁴⁷⁸ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 84.

⁴⁷⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 243-244.

observé en soi) et *l'auto-observation par soustraction* (qui, à l'inverse, soustrait ce jugement de manière à parvenir à la pure observation). L'auto-observation « par addition », parce qu'elle nie la volonté « sauvage » en la recouvrant d'une volonté « domestiquée », mène celui qui la pratique à croire qu'il est mu par une volonté « par addition ». Inversement, celui qui pratique l'auto-observation « par soustraction » parvient bien à reconnaître la réelle volonté « par soustraction » qui l'anime.

L'action des thérapies « par addition » et « par soustraction » n'est en somme rien d'autre qu'un prolongement systématique de ces deux attitudes contrastées envers soi, qu'elles viennent renforcer. La thérapie par addition renforce l'attitude d'auto-observation par addition. La thérapie psychanalytique par soustraction, à l'inverse, renforce l'attitude d'auto-observation « par soustraction », celle-là qui est « dépourvue de critique »⁴⁸⁰. Le vrai psychanalyste, en somme, aide son patient en lui indiquant vers quelle direction il doit tourner son regard, dans l'observation de son intériorité⁴⁸¹. Il écarte les voiles jetés par l'autocritique sur les intentions premières et exhume ainsi « de leurs ensevelissements » (sous le refoulement) différentes « motions sexuelles et formations de souhait »⁴⁸².

L'examen de la psyché réalisée par la cure psychanalytique s'apparentait à l'« analyse » chimique réalisée en laboratoire. Le chimiste, à partir des éléments qu'il trouve dans la nature, entreprend une *analyse*, « ce qui signifie démontage, décomposition »⁴⁸³. Freud se réfère ici à l'analyse chimique élémentaire, celle dans laquelle on décompose un composé en ses différents atomes afin de déterminer sa composition. Or, affirme Freud, les « activités animiques » sont, elles aussi, « d'une nature hautement composée »⁴⁸⁴. « Les éléments de cette

⁴⁸⁰ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 136. Rieff remarque que selon Freud : « True self-awareness is impossible until the moralizing voice is restrained, or at least controlled. [...] The analyst must teach the patient [...] how to keep from censoring himself » (Rieff, *Freud*, p. 78). Et plus loin : « The patient is to replace such a critical attitude, stemming from the agency of the super-ego, with the self-explorations conducted by the ego, exchange the sort of insight Freud called "reflection" for a more impartial sort he called "observation." » (*Ibid.*, p. 93.)

⁴⁸¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 453-454.

⁴⁸² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 158.

⁴⁸³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 160.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 160.

composition sont en fin de compte des motifs, des motions pulsionnelle »⁴⁸⁵. La psychanalyse réussirait à *isoler* ces motions, « tout comme le chimiste extrait la substance fondamentale, l'élément chimique, de ce sel dans lequel il était devenu méconnaissable par sa liaison à d'autres éléments »⁴⁸⁶. La psychanalyse parvient à éclairer l'être humain « en le démontant en ses composantes »⁴⁸⁷. Le patient guéri par la psychanalyse serait un individu dont on aurait *démonté* l'« activité animique en ses constituants élémentaires » ; la démarche permettrait de départager différents « éléments pulsionnels pris un à un isolément »⁴⁸⁸.

De même, la cure psychanalytique s'apparentait au laboratoire dans lequel les chimistes isolaient ces composants élémentaires. Comme le rapporte A. de Swaan, le récit soustractif soutient que la conjonction de la libre association prescrite au patient et de la réserve prescrite à l'analyste permettaient d'isoler les « éléments pulsionnels » chez le patient. La réserve prescrite à l'analyste permettrait de neutraliser l'effet du psychanalyste sur la vie intérieure du patient.

The conceptual structuring of this relationship is similar to a natural science experiment: all relevant variables, except the independent variable (the patient), are controlled, so that whatever occurs in the experiment (the analysis) can be explained on the basis of this remaining factor (the patient reproducing his or her own psychic conflicts).⁴⁸⁹

La cure prescrivait au patient de se livrer à une « libre association », c'est-à-dire de dire tout ce qui lui passait par la tête, sans exercer de critique. De cette manière, la cure offrirait au patient l'outil lui permettant de neutraliser la volonté « par addition ». Au final, ne resterait que la volonté « par soustraction ». Ainsi, la cure psychanalytique permettrait de décomposer les différentes formes de vouloir chez le patient.

2.1.3.3 *Des aveux au-delà de la rhétorique ?*

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 160.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 160.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 160.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 160.

⁴⁸⁹ Abram de Swaan, *Management of Normality: Critical Essays in Health and Welfare*, London and New York: Routledge, 1990, p. 91. Cf. *Ibid.*, p. 76-77.

Comprenons bien qu'avec ce contraste entre les intentions « par addition » et celles « par soustraction », Freud oppose *radicalement* les aveux d'intentions socialement approuvées aux aveux d'intentions refoulées : si les premières étaient énoncées à des fins purement rhétoriques, les secondes, étant carrément énoncées « sans tenir compte des autres »⁴⁹⁰, ne comporteraient *aucune* fin rhétorique. En fait, dans la mesure où elles susciteraient des sanctions négatives (à commencer par la culpabilisation par le surmoi), elles seraient même désavantageuses. Par le fait même, l'aveu d'intentions refoulées serait une action située au-delà des actions rhétoriques.

2.1.4 Une histoire soustraite à l'histoire

L'examen du récit soustractif permet de voir que le portrait de la réception de la psychanalyse proposé par Freud est indissociable aussi bien de la conception qu'il se faisait de la *cure analytique* que de son *anthropologie* (sa conception de l'être humain). En fait, les différents volets de la pensée de Freud examinés jusqu'ici sont solidaires. Le contraste entre l'accueil vraiment favorable et l'accueil faussement favorable suppose nécessairement les contrastes entre l'appétit intérieur présocial et la fausse intention justificatrice ; entre la thérapeutique soustractive et positive ; entre l'expression authentique de l'intérieur et l'étouffement extérieur de cette expression par la suggestion. Tous ces différents contrastes sont structurés par le contraste métaphorique entre l'intérieur et l'extérieur, le dedans et le dehors. Les rapporter dans un tableau permet d'avoir un aperçu d'ensemble de la cohérence du récit soustractif (voir le *Tableau I. Structure du récit soustractif*, p. 119).

⁴⁹⁰ Freud, *Sur le rêve*, p. 113.

Tableau I. Structure du récit soustractif

Tableau I. Structure du récit soustractif		
<i>Volet du récit</i>	<i>(A) Intérieur naturel</i>	<i>(B) Extérieur social</i>
<i>(1) Réception de la psychanalyse</i>	La réception favorable de la psychanalyse découle de la reconnaissance d'un vécu intime manifeste.	La réception défavorable de la psychanalyse découle d'une « ignorance-conspiration » (par refoulement) d'un vécu intime manifeste.
<i>(2) Méthode thérapeutique</i>	La thérapie psychanalytique dévoile (contre les refoulements) un vécu intime manifeste des patients.	Les thérapies rivales et les cures dissidentes visent à dissimuler un vécu intime manifeste des patients, en renforçant son refoulement.
<i>(3) Naissance de la théorie</i>	La psychanalyse est née de l'auto-analyse de Freud, qui lui a permis d'accéder à un vécu intime manifeste.	Les théories dissidentes sont nées d'une réinterprétation des théories de Freud visant à répondre au besoin social d'ignorer un vécu intime manifeste.
<i>(4) Anthropologie sous-jacente</i>	L'être humain naturel est animé par des motifs présociaux.	L'être humain socialisé, pour se conformer à des normes, énonce à des fins rhétoriques des intentions convenables qui ne le motivent pas réellement.

Le récit soustractif propose ainsi une opposition entre la nature humaine (celle qui est révélée par la psychanalyse) et les exigences sociales s’opposant à cette nature. En dernière analyse, il propose une anthropologie « négative », ou encore « par soustraction »⁴⁹¹. Ce récit est ainsi entièrement bâti, comme le souligne S. Lézé, sur le « dualisme présupposé par le discours analytique entre un “intérieur” et un “extérieur” de la psychanalyse », sur l’opposition « entre l’intérieur (pur) et l’extérieur de son monde social (compromission) »⁴⁹².

2.1.4.1 Un continent intérieur au-delà de l’histoire

V. N. Vološinov relève que dans cette manière de voir, « l’ »inconscient (dépeint comme un « monde souterrain »⁴⁹³, un profond « territoire »⁴⁹⁴) apparaît comme un « nouveau monde, un vrai continent vierge quelque part au-delà du social, de l’historique », un « continent neuf, inexploré, au delà de la culture et de l’histoire, en même temps que *prodigieusement proche de nous* »⁴⁹⁵. La psychanalyse décrirait, soulignent S. Lézé et R.

⁴⁹¹ K. Papaioannou remarque que l’anthropologie marxienne se présente « comme une sorte d’*anthropologie négative* », puisqu’elle est « consiste à nier de l’essence humaine tout ce qui ne saurait lui appartenir, tout ce qui lui a été surajouté par l’“aliénation” » (Kostas Papaioannou, *De Marx et du marxisme*, Paris : Gallimard, 1983, p. 121). *Mutatis mutandis*, cette remarque s’applique tout aussi bien à l’anthropologie élaborée par Freud.

⁴⁹² Lézé, *L’autorité des psychanalystes*, p. 88 et 115.

⁴⁹³ Freud, « Contribution à l’histoire du mouvement psychanalytique », p. 315. Cf. Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 39.

⁴⁹⁴ Freud, *L’interprétation du rêve*, p. 665. J.-C. Flugel soutient que Freud a « exploré une vaste région dont avant lui on soupçonnait l’existence mais où le savant n’avait jamais pénétré » (cité par Freud, *L’enfant dans la psychanalyse*, p. 62, italiques ajoutées). S. Zweig parle de la découverte par Freud d’un « d’un monde nouveau : l’Inconscient », véritable « monde psychique inexploré », « région souterraine », « région la plus profonde de notre moi », « centre de vie intérieure ». En entreprenant de « sonder sous la surface du conscient », d’explorer « tout au fond de l’âme », jusqu’au fond d’un « abîme », dans des « profondeurs impénétrables et incommensurables », dans des « profondeurs inexplorées », Freud serait parvenu à examiner les « tréfonds » des phénomènes psychiques (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 67, 69, 73, 74, 81, 83, 90, 91, 104, 109, 140). R. D. Laing parle de la plongée de Freud dans un « Underworld » (cité dans Dolnick, *Madness on the Couch*, p. 55).

⁴⁹⁵ Vološinov, « Au-delà du social », p. 37 et Vološinov, « Le freudisme », p. 112. Le récit freudien ne fait rien d’autre qu’« opposer à l’histoire sociale un organisme biologique psychologisé » (Vološinov, « Au-delà du social », p. 63).

Castel, un « arrière-monde »⁴⁹⁶ jusque là inconnu, « une sorte de *no man's land* social »⁴⁹⁷. Le refoulé apparaît ainsi comme « une terre étrangère, une terre étrangère interne »⁴⁹⁸. De cette manière, le récit soustractif reprend et approuve ce que N. Elias appelle la conception de « l'homme en tant qu'*Homo clausus* », c'est-à-dire « l'idée que le soi "essentiel" d'un individu est dissimulé dans une "intérieurité" inaccessible à celle des autres »⁴⁹⁹. Elias souligne d'ailleurs que « nombre des concepts théoriques de Freud suggèrent l'existence d'un mur entre ce qui se passe à l'intérieur de l'être humain [...] et la réalité "externe" »⁵⁰⁰. F. Roustang remarque semblablement que ce récit s'appuie sur une « conception monadique de la psychê »⁵⁰¹ : cette psychê est « pensée comme une monade », c'est-à-dire comme une entité dont l'histoire se déroule « indépendamment de la réalité extérieure »⁵⁰².

Dans la mesure où la psychanalyse est dépeinte comme simple théorie de ce continent intérieur, on lui accorde une « *extraterritorialité sociale totale* ». Comme le relève R. Castel, ce récit accorde à la psychanalyse « ce privilège unique, exorbitant, que représenterait la position d'une substance complètement anhistorique, asociale, apolitique »⁵⁰³. Dans la mesure

⁴⁹⁶ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 9, 22. Le récit freudien décrit l'objet visé par la psychanalyse comme étant d'une certaine manière situé « hors du monde » (*Ibid.*, p. 38).

⁴⁹⁷ Castel, *Le psychanalysme*, p. 92. Cf. *Ibid.*, p. 116, Robert Castel, *L'ordre psychiatrique ; l'âge d'or de l'aliénisme*, Paris : Minuit, 1976, p. 292.

⁴⁹⁸ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 80.

⁴⁹⁹ Norbert Elias, *Au-delà de Freud: sociologie, psychologie, psychanalyse*, Paris : La découverte, 2010, p. 60. (Sur la figure de l'*homo clausus*, voir notamment : Norbert Elias, *La société des individus*, Paris : Fayard, 1991, p. 65-66, 68-69 ; Elias, *Au-delà de Freud*, p. 55-56, 60, 78, etc.) L. Wittgenstein note que selon cette conception, la vie psychique « se déroule dans l'intérieurité d'une conscience, où elle est recluse, et par opposition à laquelle toute réclusion physique est encore une ouverture » (Ludwig Wittgenstein, *L'intérieur et l'extérieur*, Mauvezin : Trans-Europ-Repress, 2000, p. 36).

⁵⁰⁰ Elias, *Au-delà de Freud*, p. 72. Cf. Elias, *La société des individus*, p. 74.

⁵⁰¹ Roustang, *Influence*, p. 35.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 108.

⁵⁰³ Castel, *Le psychanalysme*, p. 172. Freud dépeint la psychê comme étant « détachée de tout territoire, de toute race et de toute appartenance sociale ou corporelle » (Élizabeth Roudinesco, « Préface », in Eli Zaretsky, *Le Siècle de Freud ; une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse*, Paris : Albin Michel, 2008, p. vi). Castel souligne « l'énormité de cette prétention et de ses présupposés implicites » (Castel, *Le psychanalysme*, p. 192).

où l'activité proprement analytique sur les refoulements relève « des lois de leur territoire d'origine », on lui accorde ce que S. Lézé appelle une « forme d'immunité sociale »⁵⁰⁴. Le récit soustractif en vient, relève M. Fansten, à « concevoir l'univers de la pratique psychanalytique comme régi selon des principes spécifiques – relevant de “l'Autre scène”, selon l'expression freudienne – et isolés du social »⁵⁰⁵. Lézé écrit pour sa part que la psychanalyse est traitée comme liée à un « monde qui échappe à l'objectivation sociologique habituelle »⁵⁰⁶, par le fait même, elle est traitée comme un objet situé au-delà des capacités de descriptions des sciences historiques, comme une « “boîte noire” anthropologique »⁵⁰⁷ inaccessible à l'historien ou au sociologue. La psychanalyse joue ainsi, remarque pour sa part M. Foucault, « un rôle de tache aveugle par rapport à l'histoire »⁵⁰⁸.

L'apparition de la psychanalyse ne serait rien d'autre qu'une exploration de ce monde intérieur, au moyen d'une *auto-observation par soustraction*. De même, la diffusion de la psychanalyse authentique découlerait de l'auto-examen intime entrepris par chaque adepte, chacun pour soi. C'est cette auto-observation qui aurait permis à chaque adepte de reconnaître la vérité sur ce que la psychanalyse affirme à propos du monde intérieur⁵⁰⁹. La diffusion de la

Cette idée d'une extraterritorialité sociale de la psychanalyse est notamment discutée dans : Castel, *La gestion des risques*, p. 161-162 ; Maïa Fansten, *Le divan insoumis ; la formation du psychanalyste, enjeux et idéologies*, Paris : Hermann, 2006, p. 25-27.

⁵⁰⁴ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 4-5.

⁵⁰⁵ Fansten, *Le divan insoumis*, p. 25. Autrement dit, ce récit soutient qu'« en raison de son originalité, le dispositif psychanalytique se trouve en-dehors des lois du social, constitue un monde spécifique et protégé » (*Ibid.*, p. 25.)

⁵⁰⁶ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 5. Cf. *Ibid.*, p. 28.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 43. Le récit soustractif « implique, d'une certaine manière, la mise en cause du regard sociologique qui se trouve relégué du côté des entreprises de catégorisation inopportune » (Fansten, *Le divan insoumis*, p. 7).

⁵⁰⁸ Foucault, *Dits et écrits II*, p. 77. Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe I*, p. 86, fait à peu près la même remarque.

⁵⁰⁹ B. Bettelheim offre une image lumineuse de cette conception de la diffusion de la psychanalyse : « Freud told us about his arduous struggle to achieve ever greater self-awareness. In other books, he told why he felt it necessary for the rest of us to do the same. In a way, all his writings are gentle, persuasive, often brilliantly worded intimations that we, his readers, would benefit from a similar journey of self-discovery. » (Bruno Bettelheim, *Freud and Man's Soul*, New York: Alfred A. Knopf, 1983, p. 4.) C'est cette auto-exploration qui

psychanalyse ne serait pas un phénomène social, puisqu'elle ne serait rien d'autre que l'agrégation d'un exercice essentiellement solitaire entrepris par des gens séparés les uns des autres.

2.1.4.2 La cure psychanalytique comme rapport phantasmatique

Arrêtons-nous à la prétendue *inaccessibilité* de la psychanalyse aux sciences historiques. Cette théorie de l'inaccessibilité est revendiquée d'une manière limpide dans des travaux portant sur l'histoire de la cure analytique. Ces travaux rencontrent un phénomène que Freud qualifie de « déconcertant »⁵¹⁰ : tous les témoignages s'accordent sur le fait que le patient type de la cure analytique est attaché à son psychanalyste par de puissantes émotions (amour, haine, etc.)⁵¹¹.

Freud fournit une explication psychanalytique de cet attachement : ce fort lien affectif par lequel le patient s'attache à son analyste ne serait rien d'autre qu'un « transfert » sur ce dernier d'émotions refoulées d'abord dirigées inconsciemment vers ses parents⁵¹². Freud suppose l'action d'un tel transfert « parce que nous ne croyons pas que la situation de la cure puisse justifier une apparition de sentiments de ce genre »⁵¹³. Cette situation « n'est certainement pas un facteur suffisant pour rendre compte de leur apparition »⁵¹⁴. Les

ouvrirait la porte à la compréhension et à la reconnaissance de la psychanalyse par le lecteur : « Freud's choice of words and his direct style serve the purpose of making the reader apply psychoanalytic insights to himself, because only from his inner experience can he fully understand what Freud was writing about. » (*Ibid.*, p. 7.)

⁵¹⁰ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

⁵¹¹ Notons que ce phénomène est loin d'être anecdotique. La compréhension de cet attachement peut contribuer à une compréhension plus large de la reconnaissance accordée à la psychanalyse. En effet, comme le souligne justement Freud, le patient qui est attaché à son analyste par une affection profonde est porté du même coup à lui « conférer l'autorité » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 149). Comme l'autorité reconnue au psychanalyste va presque inévitablement de pair avec une reconnaissance de la psychanalyse, cet attachement particulier est du plus haut intérêt pour l'enquête historique ici entreprise. Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 65-66.

⁵¹² Nous reviendrons sur la notion de *transfert* au chapitre sept.

⁵¹³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 458.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 460.

puissantes émotions apparaissant dans la cure ne seraient rien d'autre que le dévoilement d'émotions ayant été refoulées dans les profondeurs de l'inconscient du patient, longtemps avant le début de la cure. En libérant ces émotions, le transfert ouvrirait au patient « un lieu d'ébats où il lui est permis de se déployer dans une liberté presque totale et où il lui est assigné de nous mettre sous les yeux tout ce qui, en fait de pulsions pathogènes, s'est caché dans la vie d'âme de l'analysé »⁵¹⁵. Cette théorie du « transfert » a abondamment été utilisée par le mouvement psychanalytique pour penser et donner forme aux interactions rencontrées dans le cadre de la cure.

La théorie du transfert reprend et développe le canevas du récit « soustractif » de la psychanalyse. Cette théorie affirme que la thérapie soustractive que serait la cure analytique ne ferait rien d'autre que dévoiler une volonté « soustractive » préalablement refoulée dans les profondeurs de l'inconscient. La théorie s'appuie donc sur l'idée que le déroulement de la cure peut être expliqué par des événements se produisant dans les tréfonds du monde « intérieur » et privé que postule la théorie psychanalytique (« l' »inconscient), plutôt que dans le monde « extérieur » et public des interactions entre personnes, sur lequel enquête l'histoire. Comme le note F. Roustang, « le transfert a été précieusement pensé sur le modèle d'un rapport phantasmatique qui n'avait pas plus à voir avec les réalités que les fantaisies des névrosés »⁵¹⁶. La théorie du transfert prolonge donc la conception soustractive de la cure analytique. Anna Freud souligne que suivant la théorie du transfert, l'analyste, en devenant l'objet des émotions d'abord adressées au parent, devient « l'écran sur lequel le malade projette l'image de son

⁵¹⁵ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 138.

⁵¹⁶ Roustang, *Influence*, p. 109. Freud écrit par exemple que l'émotion que le patient de la cure analytique adresse à son psychanalyste « n'est fondée sur aucune relation réelle » (Freud, *De la psychanalyse*, p. 50). Anna Freud souligne que la théorie du transfert a carrément mené à une « négligence parfois totale » du fait que « l'analyste et le patient sont au même titre deux personnes réelles [...] entretenant une vraie relation interpersonnelle » (*L'enfant dans la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1976, p. 295). Cf. Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, p. 29. (Les raisons pour lesquelles Freud nia que les émotions des patients de la cure aient pu naître dans le cours d'une interaction *réelle* sont abordées dans Makari, *Revolution in Mind*, p. 48.)

monde intérieur »⁵¹⁷. Comme le transfert se manifesterait particulièrement dans la cure, cette dernière serait un contexte particulièrement propre à faire ressurgir ces forces intérieures jusque là enfouies⁵¹⁸. Par cette absence de pression extérieure, la cure offrirait une sorte de *non-contexte* : la cure se contenterait de découvrir, en la dévoilant, la nature intérieure universelle de l'humain. « Tout vient de l'intérieur. »⁵¹⁹ Ainsi donc, l'idée que l'observation des interactions « extérieures » et publiques qui se produisent dans la cure (les interactions, guidées par des règles déterminées, entre le patient et son analyste) peut expliquer son déroulement ou ses conséquences serait une idée erronée. Étudier ces interactions historiques reviendrait en effet à traiter la cure analytique à partir des outils qui seraient plutôt appropriés pour aborder les thérapies « par addition » (celles qui imposeraient quelque chose sur le patient de l'« extérieur »), auxquelles, comme nous l'avons vu, elles s'opposeraient point par point. N. Stern note à cet effet :

Les observations que l'on peut faire du patient qui suit une cure analytique nous apprendraient donc *a priori* ce qu'est l'homme, plutôt que ce qui, dans la situation, détermine les réactions originales du patient. Freud évite d'interroger l'incidence du procédé analytique sur le comportement du patient en prétendant systématiquement que la cure met à jour la nature profonde des affects qui apparaissent dans la vie quotidienne. Le cabinet des analystes devient une simple chambre d'écho de la singularité des sujets qui y entrent, un pur amplificateur des phénomènes inconscients qui déterminent inexorablement quoiqu'invisiblement les actes les plus élémentaires de la vie diurne et de la vie nocturne.⁵²⁰

⁵¹⁷ Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 68. Le psychanalyste serait « une page blanche sur laquelle le patient peut inscrire toutes ses fantaisies de transfert, un peu comme s'il projetait une image cinématographique sur un écran » (Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, p. 51).

⁵¹⁸ Voir par exemple : *Ibid.*, p. 45-46.

⁵¹⁹ Sigmund Freud, cité par Wortis, *Psychanalyse à Vienne*, p. 65. N. Stern relève que suivant cette conception de la cure, « la relation du patient à l'analyste est en vérité une relation entre le patient et lui-même » ; l'analyste « ne serait que le catalyseur de ce qui, en dernier recours, ne peut être qu'une auto-analyse. Il n'interviendrait en rien [...] » (Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 107.)

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 65. Explicitant le récit de Freud, Anna Freud écrit on ne peut plus clairement que la cure analytique permet d'observer les patients « dans un état endopsychique artificiel » (Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 24).

Au moyen de la théorie du transfert, le récit soustractif tend à affirmer que l'analyste se contenterait de renvoyer le patient à lui-même et qu'en dernière analyse « la relation du patient à l'analyste est en vérité une relation entre le patient et lui-même »⁵²¹.

*

V. N. Vološinov écrivait que la psychanalyse était *inséparable* de son temps⁵²². L'approche soustractive suppose au contraire qu'elle en est radicalement séparée. Suivant cette approche, comme le souligne F. Sulloway, les idées de Freud seraient *fondamentalement étrangères à leur époque*⁵²³. L'historicisation de la psychanalyse ne pourrait jamais, selon cette approche soustractive, atteindre *la psychanalyse elle-même*. Cette historicisation ne pourrait être que superficielle. Elle permet au mieux de décrire les causes locales et accidentelles ayant favorisé cette diffusion naturelle. Par exemple, le fait qu'elle a bénéficié aux États-Unis de l'appui de James J. Putnam, un professeur respecté⁵²⁴. L'histoire ne traiterai jamais, au mieux, qu'un contexte sociohistorique qui demeure extérieur à la psychanalyse, simple objet de curiosité érudite pour une poussière de faits incapables d'éclairer la psychanalyse elle-même⁵²⁵. Les marques superficielles de l'historicité présentes dans ces travaux (l'éventuelle abondance de dates, de renvoi à des sources, etc.) ne doivent pas nous égarer : le destin de la psychanalyse, dans ce récit, échappe au contexte historiquement situé des interactions sociales. Ce destin devrait plutôt être éclairé par la « plongée » individuelle dans un autre monde, intérieur et individuel, sur lequel les sciences historiques n'auraient pas de prise. Nous pourrions dire, en reprenant une remarque perspicace qu'énonce J. E. Toews à propos d'un échantillon de cette histoire « soustractive », que le récit historique soustractif

⁵²¹ Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 107.

⁵²² Voloshinov, « Le freudisme », p. 86.

⁵²³ Sulloway, *Freud, biologist of the Mind*, p. 19.

⁵²⁴ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 275.

⁵²⁵ Voilà qui explique sans doute en partie l'importance acquise dans l'histoire de la psychanalyse par ce que G. Swain appelle des « investigations biographiques qu'on pourrait tenir pour médiocrement anecdotiques » (*Dialogue avec l'insensé*, p. 199).

reconstruit l'histoire de la psychanalyse de manière à *libérer* cette dernière de son contexte historique⁵²⁶.

L'histoire de la psychanalyse ainsi conçue se fait reléguer à un rôle subordonné de « passeur » : elle pourrait tout au plus *transmettre* les témoignages de ceux qui disent avoir exploré ce monde profondément intérieur, sur lequel la démarche historique ne pourrait en elle-même rien nous apprendre. De cette manière, l'histoire de la psychanalyse revient aux pratiques de l'histoire antique et médiévale, qui se jugeant inapte à évaluer la vérité des propos des gens qui prétendaient être les témoins directs des événements, se contentait de rapporter ces propos⁵²⁷.

2.1.4.3 Un récit sociocentrique

Dans le récit soustractif, nous l'avons vu, l'ample diffusion de la psychanalyse est un phénomène qui pour ainsi dire *va de soi*. Ce qui pose problème, et ce qui appellerait une véritable explication historique, c'est *l'absence* de cette diffusion, c'est-à-dire aussi bien l'ignorance de la psychanalyse dans différentes sociétés passées et présentes que l'indifférence ou les réticences qu'elle a rencontrées dans les sociétés occidentales contemporaines. Ce refus des contemporains constituerait « un sombre mystère »⁵²⁸.

Cette absence apparaît tellement anormale aux tenants du récit soustractif qu'elle occupe toute leur attention, *rendant invisible l'ample acceptation de la psychanalyse*. Différentes explications sont fournies pour comprendre ce qui est présenté simultanément comme une ignorance et un refus. On suppose par exemple que les sociétés qui ignorent la théorie du refoulement sont des sociétés dans lesquelles les refoulements demeurent encore

⁵²⁶ John E. Toews, "Historicizing Psychoanalysis: Freud in his Time and for our Time," *The Journal of Modern History*, vol. 63, n° 3 (sept. 1991), p. 507-508, décrit la démarche suivie par Peter Gay, *Freud: A Life for Our Time*, New York: W.W. Norton, 2006.

⁵²⁷ L'idée que l'enquête historique devrait se contenter de *rapporter* les récits des témoins directs des événements qu'elle aborde s'appuie sur des présupposés empiristes que la recherche historique a surmonté dès l'époque moderne (Krysstof Pomian, *Sur l'histoire*, Paris : Gallimard, 1999, p. 81-120).

⁵²⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 479.

voilés⁵²⁹. Les théories protopsychologiques dont ces sociétés se servent pour décrire les motivations et les hésitations humaines sont elles-mêmes expliquées comme découlant de refoulements⁵³⁰. Lorsque l'absence de discours analytique est traitée non plus comme la *conséquence* d'un refoulement, mais plutôt comme un *critère* de refoulement, cette hypothèse devient un axiome : on applique alors *de toute façon* cette manière de voir, sans que des faits puissent la démentir.

Dans cette approche fausement comparative, la situation des classes moyennes des sociétés occidentales contemporaine constitue la *norme* à partir de laquelle on évalue les autres sociétés : grâce à la psychanalyse, nous connaissons et reconnaissons la nature humaine, que les autres sociétés, en comparaison, méconnaîtraient plus ou moins radicalement. L'ampleur de « l'ignorance » de ces dernières, remarque justement M. Foucault, est alors « mesurée à ce que nous supposons savoir »⁵³¹. Ainsi, dans cette perspective sociocentriste, les recherches sont en réalité guidées par la question : « pourquoi les autres groupes sociaux ne sont-ils pas comme nous ? » La réception de la psychanalyse est dépeinte comme le simple sous-produit de l'évolution de la raison, comme le déploiement d'une capacité latente de compréhension d'un monde naturel intérieur – notamment à la suite du renversement de différentes coutumes et traditions, ravalées ici au rang d'obstacles

⁵²⁹ La théorie du refoulement autorise ici tous les anachronismes, puisqu'elle permet d'attribuer aux prédécesseurs de Freud la connaissance et les croyances (refoulées) présentes chez ses contemporains.

⁵³⁰ Dans une telle approche, comme le souligne R. Horton, ces théories autochtones sont abordées comme des systèmes de projection symboliques de désirs refoulés devant être *expliquées dans les termes de la psychanalyse* (“systems of symbolism-cum-projection which are to be *explained in terms of* Freudian doctrine”) (Robin Horton, “Social Psychologies: African and Western,” in Meyer Fortes and Robin Horton, *Œdipus and Job in West African Religion*, Cambridge: Cambridge University Press, 1983, p. 79).

⁵³¹ Foucault, *Histoire de la sexualité 1*, p. 98. Par là, Freud apparaît dans la destinée de l'humanité « comme la coupure radicale à partir de quoi tout le reste doit être repensé » (Foucault, *Dits et écrits II*, p. 314). Foucault se demande encore pourquoi « nous nous sommes attribués le mérite d'avoir, les premiers, accordé au sexe, contre toute une morale millénaire, l'importance que nous disons être la sienne » et s'interroge « sur ce qui a pu nous rendre si présomptueux » (Foucault, *Histoire de la sexualité 1*, p. 208-209). Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 124, propose une réflexion analogue.

épistémiques⁵³². Ces coutumes et mœurs traditionnelles constitueraient des moyens de refoulement d'une nature humaine qui n'aurait enfin pu être exprimée et connue que dans nos sociétés⁵³³.

Dans ce récit sociocentriste, les conditions historiques qui ont permis l'apparition de la psychanalyse sont des *conditions négatives* : il aurait fallu écarter les « voiles » (coutumes, mœurs, tabous, etc.) qui gênaient sa vérité manifeste, pour reprendre l'image proposée par Popper. Voilà ce que Charles Taylor appelle un récit de la modernité « par soustraction » (*subtraction story*) : un récit qui conçoit la modernité comme *ce qui reste* après que le développement de la science et la destruction d'anciennes communautés eurent libéré l'individu archaïque de ses idées religieuses et métaphysiques⁵³⁴. Ce type de récit définit la modernité d'une manière acculturelle, puisque la psychanalyse aurait essentiellement pu émerger dans n'importe quelle culture :

[...] modernity in this kind of theory is understood as issuing from a rational or social operation that is culture-neutral. This is not to say that the theory cannot acknowledge good historical reasons why this transformation first arose in one civilization rather

⁵³² Les difficultés rencontrées dans l'implantation de la psychanalyse dans des sociétés non-occidentales pourraient être traitées, d'une manière beaucoup plus fructueuse, comme *le fruit d'un choc entre deux cultures*. Ainsi, ces difficultés pourraient servir à dégager les racines culturelles de la psychanalyse. Il serait par exemple possible d'aborder l'approche psychanalytique adaptée aux Japonais proposée par le psychanalyste Takeo Doi comme le fruit d'un choc. Cf. Takeo Doi, *Le jeu de l'indulgence ; étude de psychologie fondée sur le concept japonais d'amae*, Paris : Le sycomore, 1991 ; Takahashi, « La psychanalyse au Japon », p. 429-431.

⁵³³ Plusieurs auteurs ont opposé à cette approche sociocentriste une approche comparative. Cf. Foucault, *Histoire de la sexualité I*, p. 208-209 ; Foucault, *Dits et écrits II*, p. 423 ; Claude Lévi-Strauss, *La potière jalouse*, Paris : Presses Pocket, 2005, p. 243-268 ; Merleau-Ponty, *Signes*, p. 153 ; Steiner, *Nostalgie de l'absolu*, p. 31 et suiv. ; Jean-Pierre Vernant, « "Œdipe" sans complexe », in Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce Ancienne*, tome 1, Paris : La découverte, 2001, p. 75-98 ; Théry, *La distinction de sexe*, seconde partie ; Wittgenstein, *Leçons et conversations*, p. 104-105.

⁵³⁴ Cette conception « soustractive » est discutée dans Charles Taylor, "Modernity and the Rise of the Public Sphere," in Grethe B. Peterson (dir. publ.), *Tanner Lectures on Human Values*, vol. 14, Salt Lake City : University of Utah Press, 1993, p. 203-60 ; Charles Taylor, "Two Theories of Modernity," *Hastings Center Report*, vol. 25, n° 2 (March-April 1995), p. 24-33 ; Charles Taylor, *Modern Social Imaginaries*, Durham et Londres : Duke University Press, 2004 ; Charles Taylor, *L'Âge séculier*, Montréal : Boréal, 2011.

than another, or why some may undergo it more easily than others. The point rather is that the operation is defined not in terms of its specific point of arrival, but as a general function that can take any specific culture as its input.⁵³⁵

Cela revient à dire que l'histoire de la reconnaissance accordée à la psychanalyse ne serait rien d'autre, en définitive, que l'histoire de la reconnaissance de la nature humaine elle-même. Voilà pourquoi la psychanalyse, d'une certaine manière, aurait pu apparaître dans n'importe quel contexte historique. Dans cette perspective, la tentative de réellement mettre en contexte historique la psychanalyse apparaît comme rien de moins qu'un refus de reconnaître l'existence de cette nature humaine. De cette manière, comme le remarque justement R. Castel, l'histoire ne serait rien d'autre, qu'« une scène que la psychanalyse traverse par accident »⁵³⁶. En reprenant un mot célèbre de K. Marx, nous pourrions dire que suivant cette conception soustractive, « il y a eu de l'histoire, mais il n'y en a plus »⁵³⁷. Il y a eu de l'histoire, puisqu'il y a eu des pratiques et des moeurs traditionnelles très différentes des nôtres ; il n'y a plus d'histoire, parce que nos pratiques et nos moeurs sont plutôt présentées comme aculturelles et partant comme naturelles et éternelles.

Dans le récit soustractif, la réception de la psychanalyse est dépeinte comme résultant du simple *retrait* des traditions et coutumes qui empêchaient l'expression de la nature intérieure des individus et constituaient ainsi autant d'obstacles épistémiques à la compréhension de cette nature. Nous trouvons un exemple très clair de cette approche dans une étude d'E. Zaretsky, qui soutient qu'une diffusion ample de la psychanalyse a été rendue possible par le fordisme, parce que cette forme contemporaine d'organisation du travail, en offrant aux ouvriers des salaires plus élevés et en exigeant d'eux des heures de travail moins prolongées que dans le passé, laissait à chacun d'eux un espace privé dans lequel il pouvait déployer son individualité⁵³⁸. Une autre variante est proposée par É. Roudinesco et M. Plon, qui affirment que l'accueil favorable offert à la psychanalyse en milieu urbain s'explique par le fait que les habitants des villes, « en général détachés de leurs racines, repliés sur un noyau

⁵³⁵ Taylor, "Two Theories of Modernity," p. 25.

⁵³⁶ Castel, *Le psychanalysme*, p. 45.

⁵³⁷ Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Paris : Payot, 2002, p.175.

⁵³⁸ Zaretsky, *Secrets of the Soul*, p. 141.

familial restreint et immergés dans l'anonymat et le cosmopolitisme », sont plus enclins à vivre une solitude « propice à l'exploration de l'inconscient »⁵³⁹. Lorsque R. Girard soutient que le « surgissement de la psychanalyse est historiquement déterminé par l'avènement du *moderne* », et que ce dernier est « une étrange sorte de non-culture ou d'anticulture »⁵⁴⁰, il propose lui aussi un récit par soustraction.

En dernière analyse, c'est aussi le cas de la thèse subtile et profonde proposée par N. Elias dans sa recherche historique sur la théorie anthropologique de l'intériorité radicale (conception qu'il appelle aussi, comme nous l'avons vu, la théorie de l'*homo clausus*). Pourquoi cette image particulière de l'être humain est-elle apparue, pourquoi a-t-elle été largement reconnue ? Elias avance que la figure de l'*homo clausus* apparaît dans les sociétés moderne et contemporaine à la suite d'un développement approfondi de différentes formes d'« autocontrôle »⁵⁴¹. C'est en raison de ce contrôle de soi poussé que les contemporains seraient portés à juger crédible l'image de l'*homo clausus*.

C'est par la manière particulière dont le récit d'Elias décrit ces formes d'autocontrôle que nous pouvons le ranger parmi les récits soustractifs. L'image de l'*homo clausus*, écrit Elias,

exprime une empreinte historique très particulière de l'individu par un tissu de relations, une forme de coexistence avec les autres de structure très spécifique. Ce qui parle en l'occurrence, c'est la conscience de soi d'être que la constitution de leur société a forcés à un très haut degré de réserve, de contrôle des réactions affectives, d'inhibitions ou de transformations de l'instinct, et qui sont habitués à reléguer une foule de dispositions, de manifestations instinctives et de désirs dans les enclaves de l'intimité, à l'abri des regards du « monde extérieur », voire dans les caves du domicile

⁵³⁹ Roudinesco et Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, p. 452.

⁵⁴⁰ René Girard, *La violence et le sacré*, Paris : Grasset, 1978, p. 261.

⁵⁴¹ Le développement historique de ces formes d'autocontrainte est décrit dans Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris : Calmann-Lévy, 1989 et Elias, *La dynamique de l'Occident*. Ce développement découlerait d'une division du travail accrue : les capacités de coopération et de prévision demandées par cette dernière exigeraient des partenaires des actions collectives une plus grande maîtrise de leurs pulsions. Elias propose donc une articulation de deux explications : l'apparition et la diffusion de la figure de l'*homo clausus* découleraient d'un autocontrôle accru, lequel, pour sa part, serait expliquable par les besoins d'une division du travail plus poussée.

intérieur, dans le subconscient ou l'inconscient.⁵⁴²

L'historicisation de l'*homo clausus* annoncée dans la première phrase (sa localisation dans « un tissu de relations [...] très spécifique ») tombe à l'eau dès la suivante. En effet, en affirmant que celui qui chasse de sa conscience certains de ses désirs est en fait occupé à « reléguer une foule de dispositions, de manifestations instinctives et de désirs *dans les enclaves* de l'intimité, à l'abri des regards du "monde extérieur", voire *dans les caves du domicile intérieur*, dans le subconscient ou l'inconscient », Elias ne fait rien d'autre que décrire la diffusion de la théorie de l'*homo clausus* en recourant à la théorie du refoulement. Or cette dernière, nous l'avons vu, n'est rien d'autre qu'une des variantes de l'*homo clausus*, (elle propose une sorte de duplication de cette théorie : une intériorité dans l'intériorité). Autrement dit, Elias, en recourant ainsi à la théorie du refoulement, s'appuie sur la théorie de l'*homo clausus* pour expliquer l'apparition et la diffusion de la théorie de l'*homo clausus* : si la société contemporaine adhère à la notion d'*homo clausus*, c'est parce qu'en poussant un grand nombre de ses membres à refouler leurs pensées dans une « région » psychique séparée (« l' »inconscient), elle démontrerait la vérité de la notion d'*homo clausus*. En somme, la vérité manifeste de la théorie de l'*homo clausus* expliquerait l'accueil favorable qui est offert à cette théorie.

Notons aussi que ce récit ne peut que supposer que les « enclaves de l'intimité » et les « caves du domicile intérieur, dans le subconscient ou l'inconscient » existent et ont existé chez tous les êtres humains, bien avant qu'elles soient plus fréquemment utilisées sous la pression des besoins du monde « extérieur ». Elias, loin de décrire l'image d'une intériorité radicale comme une « empreinte historique », affirme donc l'existence *transhistorique* d'une intériorité radicale. Ainsi, la thèse d'Elias suppose que la société contemporaine où prévalent les théories de l'*homo clausus* (y compris la théorie du refoulement) serait la société qui révélerait la vérité *universelle* de cette image de l'homme. La société contemporaine où se propage la psychanalyse est la société qui révélerait la vérité de toutes les sociétés où la psychanalyse est absente : l'image de l'*homo clausus* est « liée à la tension entre fonctions du moi et du surmoi d'un côté, et fonctions de l'instinct de l'autre côté, tension qui existe certes

⁵⁴² Elias, *La société des individus*, p. 65.

dans toutes les sociétés, mais qui est devenue aujourd'hui particulièrement forte et omniprésente avec l'avance du processus de civilisation »⁵⁴³.

*

Si le récit soustractif a largement présenté l'histoire de la psychanalyse d'une manière ahistorique et acculturelle, c'est, nous l'avons vu, parce qu'il a conçu la psychanalyse comme une théorie scientifique déterminée par la seule observation de faits naturels présociaux⁵⁴⁴ et une pratique individuelle en rupture absolue avec les conventions sociales. Dans ce récit soustractif tout à la fois « intellectualiste » et individualiste, la tentative d'historicisation de la psychanalyse apparaît inintéressante, voire dépourvue de sens. La psychanalyse apparaît *simplement comme une activité de description de la nature universelle de l'individu humain* et comme une pratique thérapeutique s'appuyant sur cette description.

2.1.4.4 *Un regard extramondain*

Dans cette conception soustractive, en dernière analyse, c'est en fait toute tentative de décrire la psychanalyse qui s'avère dépourvue de sens. On pourrait penser que la psychanalyse, une fois « devenue une part précieuse de la réalité »⁵⁴⁵, mérite de devenir l'*objet* d'examen de différentes disciplines théoriques. Or ce ne serait pas le cas. Comme elle se contenterait de *dire* ce qu'est « l' » inconscient, elle échappe elle-même à l'objectivation. Lorsque Donald W. Winnicott affirme que la psychanalyse n'a *nul besoin d'être objet de recherche*, puisqu'elle est en elle-même recherche permanente⁵⁴⁶, il énonce on ne peut plus

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 98, italiques ajoutées.

⁵⁴⁴ Seuls l'historicisation des écrits « métapsychologique » de Freud s'avère potentiellement acceptable pour l'approche officielle, dans la mesure Freud où affirmait que ces textes étaient sous-déterminés par l'observation.

⁵⁴⁵ Freud, « Autoprésentation », p. 99.

⁵⁴⁶ Cf. Ernest Gellner, "Reply to Critics," in John A. Hall et Ian Jarvie (dir. publ.), *The Social Philosophy of Ernest Gellner*, Amsterdam : Rodopi, 1996, p. 679 ; Jackie Assayad, « Comment devient-on européen ? Wittgenstein et Malinowski, ou la méthode de Ernest Gellner », *Annales HSS*, vol. 57, n° 1 (janv.-fév. 2002), p. 162. Semblablement, M. Schneider s'oppose aux approches de la psychanalyse qui la pensent « dans les termes de l'existant » (Michel Schneider, « La "question" en débat », in Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 161).

clairement cette approche soustractive. En deux mots, la psychanalyse serait *un pur regard, une pure subjectivité*. J. Maritain fait remarquer que Descartes attribuait à l'âme humaine la capacité de connaître immédiatement ses propres opérations mentales⁵⁴⁷. La conception de la psychanalyse ici abordée attribue au regard de l'analyste – au regard de l'être humain débarrassé de ses refoulements – la même capacité. Cette réduction de la méconnaissance de soi au refoulement⁵⁴⁸ révèle une attente cartésienne sous-jacente : celle d'une maîtrise de soi et d'une transparence à soi totales. La personne débarrassée de ses refoulements parviendrait à la compréhension de soi que Descartes attribue au sujet : immédiate et totale⁵⁴⁹.

2.1.5 Le récit soustractif au regard de notre problématique

Quel crédit faut-il accorder au récit soustractif, au regard de notre problématique? En quoi nous offre-t-il les réponses permettant de la clarifier? À défaut d'offrir ces réponses, en quoi nous offre-t-il au moins des outils qui nous permettraient d'aborder cette problématique?

2.1.5.1 Une diffusion en réalité absente?

Le récit soustractif parvient difficilement à rendre compte de l'ample diffusion de la psychanalyse, surtout lorsque cette diffusion rapproche la psychanalyse de pratiques qui sont clairement d'institution sociale. Parce que ce récit dépeint une opposition *nécessaire* entre la volonté intérieure et le monde social, la psychanalyse ne pourrait espérer obtenir une réelle reconnaissance sociale : « La société ne s'empressera pas de nous concéder de l'autorité. Elle *ne peut être envers nous qu'en position de résistance*, car nous nous comportons envers elle de façon critique ». La société « *ne peut pas répondre avec faveur et sympathie* à la mise à nu, sans égards, de ses nuisances et déficiences »⁵⁵⁰. Voilà pourquoi elle est « nécessairement »

⁵⁴⁷ Jacques Maritain, *Trois réformateurs ; Luther – Descartes – Rousseau*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris : Plon, 1945, p. 94 et suiv.

⁵⁴⁸ Sur cette réduction, on se reportera à l'analyse limpide de Judd Marmor, *Psychiatry in Transition*, Second Edition, with a new introduction by the author, New Brunswick (USA) & Londres, Transaction Publishers, 1994, ch. 20.

⁵⁴⁹ Nous reviendrons sur ce point au chapitre trois.

⁵⁵⁰ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 47 et 48, italiques ajoutées.

disposée contre l'analyse, voilà pourquoi ses membres « ne sauraient manquer » de devenir des adversaires de la psychanalyse⁵⁵¹.

Or, l'« extraordinaire essor »⁵⁵² de la psychanalyse que reconnaissait Freud dès 1914 a franchement contredit l'idée, affirmée par ce récit, que la psychanalyse et le monde social-historique, comme l'eau et l'huile, ne sauraient se mêler⁵⁵³. Il existe ainsi un véritable *gouffre* entre la diffusion ample et profonde de la psychanalyse et l'image, proposée par le récit soustractif, d'un refus généralisé de la psychanalyse⁵⁵⁴. De même, l'abondance et l'omniprésence des discours sur le sexe dans la société contemporaine contredisent durement l'idée, affirmée par ce récit, que la vie sociale est bâtie sur le refoulement de la sexualité⁵⁵⁵ et que la « théorie sexuelle » de Freud a rencontré une opposition quasi unanime⁵⁵⁶. Comme le souligne M. Foucault, la large diffusion du discours qui affirme que « la société » refuse la sexualité a quelque chose de paradoxal. La société dans laquelle fleurit la psychanalyse est « une société qui [...] se fustige bruyamment de son hypocrisie, parle avec prolixité de son

⁵⁵¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 9-10.

⁵⁵² Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 273.

⁵⁵³ Comme le dit S. Lézé : « Comment la psychanalyse se construit-elle en “arrière-monde” capable de se soustraire au théâtre de l'espace social tout en s'y nichant royalement aux yeux de tous ? » (Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 9.)

⁵⁵⁴ Castel, *La gestion des risques*, p. 162, parle d'un « fossé ». Sur ce gouffre, voir : Sulloway, *Freud, biologist of the Mind*, p. 443-495 ; Fansten, *Le divan insoumis*, ch. 4 ; Castel, *Le psychanalyste*, p. 45 ; Castel, *La gestion des risques*, p. 12-14 ; Robert Castel, « Le statut comme analyseur de la situation actuelle de la psychanalyse », *Le Débat*, vol. 3, n° 30 (mai-juin 1984), p. 9-11 ; Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 28 ; Bos, Park and Pietikainen, “Strategic Self-Marginalization,” p. 219-221 et Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 183.

⁵⁵⁵ Le récit soustractif s'appuie sur l'idée que la sexualité est dans les sociétés démocratiques contemporaines un sujet tabou qui suscite inmanquablement la honte. B. Spock propose un aperçu plus nuancé. Il remarque qu'aux États-Unis, le sujet du sexe est suivant les situations traité de manières très différentes : soit comme quelque chose de honteux, soit comme quelque chose de presque sacré, soit comme un objet de plaisanterie (Spock, *Problems of Parents*, p. 182). Semblablement, le psychanalyste H. Hartmann suggère que les réticences envers le dévoilement de *désirs d'agressions* refoulés sont plus fortes que celles envers le dévoilement des *désirs érotiques* (Hartmann, *Psychanalyse et valeurs morales*, p. 92-93).

⁵⁵⁶ Contre cette image d'un refus quasi total de cette théorie, voir par exemple la discussion nuancée proposée par Burnham, *Psychoanalysis and American Medicine*, p. 108-123.

propre silence, s'acharne à détailler ce qu'elle ne dit pas ». Nous en sommes « venus à affirmer que le sexe est nié, à montrer ostensiblement que nous le cachons, à dire que nous le taisons »⁵⁵⁷.

Cette diffusion ample et profonde de la psychanalyse représente donc, et de loin, *le principal problème théorique* rencontré par le récit soustractif. La théorie de la « récupération » de la psychanalyse offre une réponse à ce problème en soutenant que *la psychanalyse, malgré les apparences, n'aurait jamais été reconnue*. La société n'aurait jamais reconnu qu'une fausse psychanalyse. La vraie psychanalyse chercherait à dévoiler les idées refoulées et serait donc une thérapie par soustraction. Inversement, la fausse psychanalyse chercherait plutôt à maintenir les refoulements ; elle offrirait donc plutôt une thérapie par addition.

De cette manière, le récit soustractif propose un contraste marqué entre l'histoire de la *création* de la psychanalyse et l'histoire de sa *diffusion* : si la première est traitée comme une histoire « intérieure » (comme le récit de la découverte des profondeurs psychiques, depuis la levée des refoulements de Freud lors de son auto-analyse), la seconde est plutôt traitée comme histoire « extérieure » (comme un processus asservi à des normes sociales). Freud contraste ainsi « la croissance interne de la psychanalyse » (dans son exploration du « monde souterrain »⁵⁵⁸ de l'inconscient) à « ses destins externes » (dans l'obtention ultérieure d'une

⁵⁵⁷ Foucault, *Histoire de la sexualité I*, p. 16. Prenant le contre-pied du récit soustractif, Foucault va jusqu'à soutenir qu'en réalité, le sexe serait devenu « la plus bruyante de nos préoccupations » (*Ibid.*, p. 209). « Nulle civilisation n'a connu de sexualité plus bavarde que la nôtre. » (Foucault, *Dits et écrits II*, p. 90.) Notre société, loin d'être « vouée à la répression du sexe », est plutôt « vouée à son "expression" » (*Ibid.*, p. 103). Elle « fait parler le sexe dans un bavardage presque intarissable. Nous sommes dans une société du sexe qui parle. » (*Ibid.*, p. 104.) (Pour différentes interprétations de l'approche de la psychanalyse par Foucault, voir : Joel Whitebook, "Freud, Foucault and the 'the dialogue with unreason'," *Philosophy and Social Criticism*, vol. 25, n° 6 (1999), p. 29-66 ; Joel Whitebook, "Michel Foucault: A Marcusean in Structuralist Clothing," *Thesis Eleven*, n° 71 (Nov. 2002), p. 52-70 ; Joel Whitebook, "Against Interiority: Foucault's Struggle with Psychoanalysis," in Gary Gutting (dir. publ.), *The Cambridge Companion to Foucault*, Second Edition, Cambridge: Cambridge University Press, 2005, p. 312-347 ; Arnold Ira Davidson, *L'émergence de la sexualité ; épistémologie historique et formation des concepts*, Paris : Albin Michel, 2005, p. 351-362.)

⁵⁵⁸ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 315.

reconnaissance de cette exploration par le monde social-historique)⁵⁵⁹. R. Castel remarque que suivant ce canevas, « la psychanalyse, constituée au moment de la découverte freudienne dans une sorte de *no-man's land* social, se trouve par la suite confrontée avec des difficultés qui proviennent de son institutionnalisation ou de sa sécularisation dans une société donnée »⁵⁶⁰. Le récit soustractif distingue ainsi radicalement la théorie analytique de ses « applications ». Le lien entre l'une et l'autre serait un lien « *de pure extériorité* »⁵⁶¹. Plus précisément : « Lorsqu'il est question du destin social de la psychanalyse, ce n'est jamais sa vérité qui est visée, mais ce qui s'est produit à l'intersection de l'expérience analytique et d'une réalité qui la circonscrit de l'extérieur tout en la pénétrant (par quels mystérieux processus ?) pour l'altérer. »⁵⁶² Castel utilise le terme « psychanalysme » pour identifier la conception de l'histoire de la psychanalyse qui oppose ainsi radicalement son développement interne à sa rencontre (dépeinte comme *logiquement distincte* et *chronologiquement ultérieure*) avec le monde social historique externe⁵⁶³.

⁵⁵⁹ Freud, « Autoprésentation », p. 94. Ce contraste entre les histoires « interne » et « externe » est repris dans Sigmund Freud, « Psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVII. 1923-1925*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 295-296.

⁵⁶⁰ Castel, *Le psychanalysme*, p. 41.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 41.

⁵⁶³ L'importance primordiale des réflexions de Castel sur le « psychanalysme » pour le développement de l'histoire de la psychanalyse a été soulignée par Maïa Fansten. « Castel procède au décryptage de cette idéologisation du rapport entre l'analytique et l'extra-analytique et incite à ne pas prendre la rhétorique internaliste [*c'est-à-dire la rhétorique produite à l'intérieur du milieu psychanalytique, n. de J.-B.L.*] pour argent comptant. Son travail constitue, à ce titre, un cadre de référence pour qui souhaite aborder le discours du milieu psychanalytique » (Fansten, *Le divan insoumis*, p. 26.). Autrement dit, ces analyses du « psychanalysme » offrent une réelle critique des sources. Malheureusement, ces réflexions ont eu peu d'écho. Ainsi, aucun des 25 textes publiés dans un recueil récent portant sur la carrière sociologique de Castel (Robert Castel et Claude Martin (dir. publ.), *Changements et pensées du changement ; échanges avec Robert Castel*, Paris : La découverte, 2012) ne les discute. Mentionnons encore qu'au moins deux critiques ont été adressées à l'idée de « psychanalysme ». Elles ne sont guère convaincantes. (1) G. Charron affirme qu'il faudrait parler non pas de psychanalysme mais des « points aveugles » de la psychanalyse. La particularité de la conception du rapport de la psychanalyse au monde social historique présentée par le récit soustractif (et critiquée par Castel) découlerait simplement de la constitution de la psychanalyse comme discipline théorique : comme toute discipline, il lui faudrait, pour parler

L'histoire de la diffusion de la psychanalyse ne peut jamais, selon cette approche « dichotomique »⁵⁶⁴ et « manichéenne »⁵⁶⁵, viser que des *travestissements* de la psychanalyse, des copies *souillées* et *dégradées* par l'incorporation dans un contexte socioculturel, « une série de “mésusages” ou d'altérations de la doctrine (dans le registre de sa “récupération” ou de sa trahison) », d'« errements », de « déviations » et d'« annexions qui marquent [...] autant de degrés de dégradation par rapport à un noyau originaire », de « reflets affadis ou déformés d'une vérité originaire », de « déviations à partir d'une trajectoire idéale » qui engendrent en fin de compte une pseudo-psychanalyse, « réinterprétée, aplatie, déformée, voire trahie », fruit d'une « compromission » et d'une « contamination »⁵⁶⁶. En somme, « c'est simplement parce qu'elle a oublié une absence originaire de lieu que la psychanalyse en vient à occuper les lieux les plus divers et à se “compromettre” dans le monde »⁵⁶⁷. Semblablement, ce récit soutient que le foisonnement contemporain des discours sur la sexualité découle d'une volonté de voiler la vraie sexualité. Suivant ce récit, comme le remarque M. Foucault, « c'est même pour

de son objet (la *psyché*), s'abstenir de parler d'autres objets, dont l'histoire des sociétés humaines et la place que la psychanalyse y occupe (Ghyslain Charron, « Inconscient social de la psychanalyse et points aveugles du psychanalyste », *Philosophiques*, vol. 4, n° 2 (octobre 1977), p. 303). Cette objection méconnaît la spécificité et la radicalité de ce qui, comme nous l'avons vu, n'est pas simplement une *négligence* de l'appartenance de la psychanalyse au monde social historique, mais bien plutôt « un processus actif d'invalidation » de cette appartenance (Castel, *Le psychanalysme*, p. 12). (2) Pour sa part, Marcelo Otero propose une réinterprétation *dialectique* du concept, en soutenant que l'évolution historique survenue depuis l'époque de la rédaction de *Le psychanalysme* a fait en sorte que « l'approfondissement du “psychanalysme” n'a plus besoin de la psychanalyse » et que « celle-ci en est même devenue un obstacle » (*Les règles de l'individualité contemporaine ; santé mentale et société*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 22). Étant donné que le terme « psychanalysme » désigne une manière de concevoir le rapport de la psychanalyse au monde social historique, nous ne voyons pas ce que peut vouloir dire cette assertion.

⁵⁶⁴ Castel, *Le psychanalysme*, p. 42.

⁵⁶⁵ Castel, *La gestion des risques*, p. 27.

⁵⁶⁶ Robert Castel (*Le psychanalysme*, p. 11, 28, 31, 41-42, 45 ; *La gestion des risques*, p. 163) paraphrase ici le récit soustractif. Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*, p. 196, remarquent semblablement que dans cette approche soustractive, la diffusion de la psychanalyse représente une « pollution illégitime » de la psychanalyse. D'une manière assez typique, A. de Mijolla écrit : « Compromis, aménagements, édulcoration, Freud va en entendre parler » (De Mijolla, « La psychanalyse en France (1893-1965) », p. 22).

⁵⁶⁷ Castel, *Le psychanalysme*, p. 172.

que les sujets continuent à ignorer ce qu'il en est de leur sexualité et de leur désir qu'il y a toute une production sociale de discours sur la sexualité »⁵⁶⁸.

En deux mots, comme l'écrit limpiment H. Kohut, la psychanalyse *perdrait son essence en étant acceptée*⁵⁶⁹.

*

La théorie de la récupération offre donc une réponse à notre problématique. Que vaut cette réponse ? Pour évaluer cette validité, nous procéderons ici en deux étapes. Dans un premier temps, nous montrerons que, même si cette théorie disait vrai, elle sous-estimerait tout de même dramatiquement la diffusion de la psychanalyse. Dans un second temps, nous nous demanderons si cette théorie dit bien vrai.

2.1.5.2 Une théorie centrale laissée dans l'ombre

Il nous faut d'abord relever que le récit soustractif, en accordant toute son attention aux théories périphériques rivales élaborées par différents psychanalystes, laisse dans l'ombre la théorie centrale que tous les psychanalystes reconnaissent : la théorie du refoulement. Par le fait même, ce récit sous-estime *dramatiquement* l'accueil favorable offert à la psychanalyse.

Le récit soustractif oppose terme à terme la psychanalyse pure et la psychanalyse récupérée. Il soutient qu'elles n'ont rien en commun. Le signe distinctif de la psychanalyse originelle, soutient par exemple Freud, est la « théorie sexuelle ». En abandonnant cette théorie, les approches dissidentes d'Adler et de Jung abandonneraient complètement la psychanalyse. Ainsi, en écrivant que « Jung a fourni avec sa "modification" de la psychanalyse un penchant au fameux couteau de Lichtenberg », puisqu'il a « changé le manche et mis une nouvelle lame »⁵⁷⁰, Freud affirmait que l'approche de Jung était en dernière

⁵⁶⁸ Foucault, *Dits et écrits II*, p. 555.

⁵⁶⁹ Heinz Kohut, "Psychoanalysis in the Community of Scholars," in Paul H. Ornstein (dir. publ.), *The Search for the Self: Selected Writings of Heinz Kohut*, Vol. 2, Madison, Connecticut: International Universities Press, 1993, p. 694.

⁵⁷⁰ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 314.

analyse *entièrement* différente de l'approche psychanalytique orthodoxe. « Jung a *totalem* pris ses distances par rapport à la psychanalyse »⁵⁷¹.

Or, cette idée d'une différence d'essence radicale est contredite par le fait que les différentes approches rivales, si elles sont en désaccord sur différentes questions, sont malgré tout d'accord en ce qui concerne la théorie du refoulement. En fait, l'accord sur la théorie du refoulement est même *la condition de leurs désaccords* sur d'autres questions. Ces désaccords supposent en effet un accord sur la théorie du refoulement : pour qu'il puisse y avoir désaccord sur la nature de ce qui est refoulé, de ce sur quoi le refoulement porte, il faut bien après tout qu'il y ait un accord sur le fait que quelque chose peut être refoulé et l'est au moins parfois. Dans les termes utilisés plus haut, nous dirons que ce désaccord sur les théories périphériques requiert un accord sur la théorie centrale.

Nous avons vu que Freud lui-même comprenait bien que la théorie du refoulement était la théorie centrale du système théorique constitué par la psychanalyse⁵⁷². Or, Freud envisageait la question autrement lorsqu'il envisageait les théories élaborées par Jung, Adler, et autres dissidents de son groupe (par exemple lorsqu'il écrivait l'histoire de la réception de la psychanalyse). Dans ces dernières situations, lorsqu'il était en fait *occupé à débattre* avec les dissidents, il était plus attentif aux théories *périphériques*, qui *opposaient visiblement* entre elles ces différentes approches du refoulement, qu'à leur accord implicite sur cette dernière. C'est cette opposition qui amena Freud à faire d'une théorie logiquement plus périphérique, la « théorie sexuelle », le signe distinctif de la psychanalyse, en négligeant en fin de compte ce que ces différentes approches partageaient.

En ce qui concerne la problématique qui nous occupe, le choix de Freud présente l'inconvénient majeur de laisser dans l'ombre *la question cruciale de la réception de la théorie du refoulement*. En s'intéressant avant tout aux désaccords entre les freudiens et les

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 308, italiques ajoutées.

⁵⁷² La théorie du refoulement offre un fondement à l'« édifice » théorique que constitue la psychanalyse (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 647). Cette théorie est « le pilier de la compréhension des névroses » (Freud, « Autoprésentation », p. 77), ou encore « le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse, à la vérité la partie essentielle de celle-ci » (Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 258).

dissidents, le récit historique de Freud laisse dans l'ombre l'accueil favorable que tous ces différents acteurs ont offert à la théorie du refoulement. Cette unanimité des différents adeptes de la psychanalyse sur la théorie centrale signifie qu'il n'est tout simplement pas possible de dépeindre l'histoire de la psychanalyse récupérée comme un processus complètement opposé à l'histoire de la psychanalyse originelle. Plus précisément, il n'est pas possible de décrire la réception ample et profonde de la psychanalyse dans plusieurs sociétés contemporaines comme un processus qui ne concernerait en rien la psychanalyse originelle. Il faut au contraire souligner que c'est la théorie logiquement centrale du système théorique de la psychanalyse, la théorie du refoulement, qui a reçu la réception la plus favorable.

Autrement dit, le récit soustractif laisse dans l'ombre la question de l'*autorité* reconnue à la théorie du refoulement. Or cette question de l'autorité se pose à *l'intérieur même du récit soustractif*. En effet, si les dissidents basent leur propre « motivologie » sur la théorie du refoulement, c'est, affirme le récit soustractif, pour pouvoir bénéficier de la reconnaissance que le public accorde déjà à cette dernière. Ce récit soutient que la théorie du refoulement est *détournée* par les partisans des psychanalyses récupérées, dans le but de falsifier la psychanalyse, d'en faire une approche *par addition* au service de la domination sociale. Le récit soustractif soutient donc que ces partisans ont invoqué la théorie du refoulement parce qu'ils avaient des raisons de croire qu'ils parviendraient ainsi à mieux convaincre leur public. Le récit soutient donc implicitement que le public de ces dissidents avait déjà donné son adhésion à cette théorie du refoulement.

L'explication de l'usage rhétorique de la théorie du refoulement proposée par Freud est donc partielle, puisque cette explication, loin d'éclairer l'adhésion du public à la théorie du refoulement, *présuppose* cette adhésion du public. Ainsi, cette adhésion, dans le récit de Freud, est plutôt un *explananda* qu'un *explanandum* : phénomène inexpliqué, cette adhésion est pourtant invoquée pour expliquer un autre phénomène.

Ainsi, même si le récit soustractif avait raison de concevoir la psychanalyse reconnue socialement comme une thérapie « par addition », il faudrait dire que le succès de cette psychanalyse autorisée dénote aussi un réel succès de la vraie psychanalyse.

2.1.5.3 La théorie de la récupération est-elle vraie?

Cette théorie de la récupération, est-elle vraie? Le récit soustractif est-il véridique, lorsqu'il conçoit la psychanalyse reconnue socialement comme une thérapie « par addition »? La théorie de la récupération offre bien une réponse à la problématique rencontrée au premier chapitre. Cette réponse est-elle solide? À prime abord, elle semble bien décrire un phénomène réel. Il est indéniable qu'il existe de nombreuses formes de psychanalyses. Il est tout aussi indéniable que ces différentes formes de psychanalyses se sont développées au contact des publics auxquels la psychanalyse a été présentée. Freud a effectivement modifié son message en fonction des audiences auxquelles il s'adressait, qui ont elles-mêmes modifié la psychanalyse en fonction de leurs besoins, de leurs intérêts et de leurs capacités. Etc.

Le récit soustractif prétend pouvoir rendre compte de cette pluralité au moyen du contraste entre les thérapies *par addition* et *par soustraction*. Une telle approche de cette pluralité est-elle crédible? Nous avons jusqu'ici présenté cette hypothèse. Examinons maintenant les arguments qui ont été énoncés pour appuyer cette hypothèse.

Freud a formulé l'hypothèse d'une récupération de la psychanalyse de manière à expliquer un phénomène précis: les différences d'interprétations des symptômes de refoulement offertes par les différentes écoles de psychanalyse. Nous avons vu que la volonté refoulée dans l'inconscient, suivant Freud, peut difficilement y être contenue et qu'elle parvient très souvent à se manifester d'une manière incontrôlée, sans même que son porteur n'y puisse rien. Différents phénomènes (maladresses, rêves, oublis, etc.) seraient suscités par un tel « retour du refoulé ». Ils seraient des « symptômes » de ces refoulements. Freud soutient par ailleurs que la volonté qui se manifeste de la sorte est devenue méconnaissable. Les phénomènes qui sont animés par des motifs refoulés ne l'expriment pas toujours clairement. Souvent, il est difficile d'identifier les désirs qui animent ces phénomènes, parce qu'ils ont acquis, suite à leur relégation dans les profondeurs de l'inconscient, « des formes d'expression insolites pour notre compréhension. »⁵⁷³ Ces formes d'expressions constitueraient une sorte de langage, que Freud pensait pouvoir décoder. Il écrivait ainsi que « l'interprétation de rêves »

⁵⁷³ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 63.

proposée par la psychanalyse n'est rien d'autre que « la *traduction* du contenu du rêve remémoré en son sens caché »⁵⁷⁴, ou bien encore « la traduction de l'inconscient en conscient »⁵⁷⁵, « la traduction de la langue du rêve dans le mode d'expression de notre langue de pensée »⁵⁷⁶. Le psychanalyste cherche « à traduire le rêve dans la bonne version »⁵⁷⁷. Freud comparait souvent le symptôme avec un énoncé émis dans une langue étrangère et l'explication de ce symptôme avec une traduction de son sens⁵⁷⁸. Aux différences entre différentes pathologies correspondaient les différences entre différents « dialectes » de la langue de l'inconscient (« la langue de la névrose de contrainte, n'est pour ainsi dire qu'un dialecte de la langue hystérique »⁵⁷⁹).

La théorie du refoulement suppose ainsi que nous ayons commencé à élaborer une sorte de dictionnaire, grâce auquel il est possible de traduire l'expression codée de ces motifs. Par exemple, nous savons comment traduire la symbolique de la maison, qui constitue « la seule présentation figurée typique, c.-à-d. régulière, de la personne humaine comme un tout »⁵⁸⁰. En effet, l'interprétation du sens de ces messages ne peut prétendre être la bonne que dans la mesure où il existe une *correspondance constante* entre les phénomènes considérés et leur sens supposé. Sans cette correspondance, il ne serait tout simplement pas possible de parler de traduction et de refoulement. « Nous savons traduire ces symboles », écrit Freud, parce que nous pouvons « leur attribuer une signification constante »⁵⁸¹.

Cette traduction le menait invariablement à des pensées à thématiques sexuelles. En élaborant la théorie du complexe d'Œdipe, une théorie auxiliaire, Freud parvint à préciser la nature de ces pensées : elles constitueraient des désirs sexuels, donc des *désirs* scandaleux que

⁵⁷⁴ Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris : Gallimard, 1985, p. 23.

⁵⁷⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 451.

⁵⁷⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 35.

⁵⁷⁷ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 566.

⁵⁷⁸ Voir par exemple : *Ibid.*, p. 566 ; Freud, *Sur le rêve*, p. 136 ; Freud, *Métapsychologie*, p. 50 ; Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 63.

⁵⁷⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 300.

⁵⁸⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 157.

⁵⁸¹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 20-21.

la société refuse de reconnaître⁵⁸². C'était là la « théorie sexuelle » soutenue par Freud. En refoulant ces désirs, le gardien intérieur agirait à l'instigation de cette société.

L'émergence, dans les années 1910, des premières théories psychanalytiques dissidentes (celles de Carl Jung et d'Alfred Adler), qui proposaient des traductions du langage de l'inconscient foncièrement différentes de celle proposée par Freud, remit en cause l'existence d'un dictionnaire réellement en mesure d'identifier les symboles du langage de l'inconscient. Si Freud pensait que les symptômes exprimaient différents désirs sexuels, Adler y voyait plutôt des aspirations à une volonté de puissance et Jung, un inconscient collectif, porteur d'archétypes mythiques hérités du passé de l'humanité. Par le fait même, chacun de ces auteurs proposait aussi une théorie anthropologique distincte et un dictionnaire des symboles du langage de l'inconscient distincts. Freud s'alarmait de l'émergence de ces mouvements dissidents parce qu'il voyait bien qu'ils remettaient pratiquement en cause la plausibilité de sa théorie du refoulement⁵⁸³.

En fait, cette pluralité de traductions la remettait doublement en cause. D'une part, elle ouvrait la porte à l'idée que les aveux de désirs refoulés, loin de découler d'une découverte se produisant lors de la cure, étaient involontairement *engendrés* par celle-ci⁵⁸⁴. La cure avait pu suggérer au patient qu'il avait refoulé de tels désirs. D'autre part, la pluralité de traductions ouvrait aussi la porte à l'idée que la supposée traduction du langage de l'inconscient constituait en réalité une adaptation « procustéenne » des données aux attentes théoriques des analystes⁵⁸⁵. Cette seconde objection visait donc aussi des données qui ne pouvaient avoir été engendrées par la suggestion thérapeutique (par exemple les « lapsus », oublis et maladroites

⁵⁸² Nous avons abordé la théorie du complexe d'Œdipe dans : Jean-Baptiste Lamarche, « La théorie du complexe d'Œdipe en regard de la théorie de la séduction ; à propos des conditions de viabilité de la psychanalyse », in Catherine Arsenault *et al.* (dir. publ.), *Actes du 10^e colloque étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval*, Québec : Artefact, 2011, p. 51-70.

⁵⁸³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 236 ; Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 43. Sur ce point, voir l'analyse détaillée de Borch-Jacobsen et Shamdasani, *Le dossier Freud*, p. 51-170.

⁵⁸⁴ Voir par exemple: Robert S. Woodworth, "Some Criticisms of Freudian Psychology," *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 12 (1917), p. 174-194.

⁵⁸⁵ Voir par exemple: Dolnick, *Madness on the Couch*, p. 287-288.

s'étant produits avant la naissance de la psychanalyse). Le *même* phénomène pouvait se faire imputer des motifs refoulés très différents et ainsi être traduit de manières variées. Par le fait même, il était difficile de décrire cet exercice comme une vraie traduction. Lancé sur cette voie, on pouvait remettre en question non seulement la validité de tel ou tel dictionnaire de l'inconscient, mais l'idée même qu'il existât une chose telle que le refoulement.

C'est dans ce contexte que Freud élaborait d'abord la théorie de la psychanalyse *récupérée*, en affirmant que les pratiques thérapeutiques d'Adler et de Jung, contrairement à la sienne, procédaient *par addition*, en recouvrant les désirs identifiés par la psychanalyse authentique d'un voile pudique. La psychanalyse freudienne offrait une traduction adéquate de l'expression symbolique des volontés refoulées. Les psychanalyses dissidentes offraient une traduction inadéquate et ainsi contribuaient à maintenir dissimulés les désirs refoulés.

La théorie de la récupération, pour être crédible, devait expliquer pourquoi les dictionnaires dissidents étaient erronés. Or Freud ne parvint jamais à fournir cette explication⁵⁸⁶. Comme ces dictionnaires rivaux avaient été rédigés d'une manière analogue au sien, Freud pouvait difficilement en attaquer la méthode. Freud tenta tout de même de récuser la validité des dictionnaires rivaux, en les opposant terme à terme à la méthode psychanalytique orthodoxe. Comme nous l'avons vu en abordant le contraste entre thérapies « par addition » et « par soustraction », Freud élaborait une série de contrastes entre ces différentes écoles. Premièrement, si le dictionnaire freudien orthodoxe était basé sur la simple observation des faits, ceux des dissidents découlaient plutôt d'idées préconçues, à partir desquelles ils *réinterprétaient* le dictionnaire orthodoxe⁵⁸⁷. Deuxièmement, si la suggestion était absente des cures orthodoxes, elle était manifestement présente dans les cures dissidentes. Troisièmement, si les traductions proposées par les orthodoxes portaient sur les motifs refoulés les plus « profonds » et les plus « primitifs » (les motifs originaires de la petite enfance), les traductions proposées par les dissidents portaient plutôt sur les contenus les plus

⁵⁸⁶ Makari, *Revolution in Mind*, p. 263, 281 et 290.

⁵⁸⁷ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 299, 301-302, 308, 310 ; Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 497 ; Freud, « Autoprésentation », p. 100.

superficiels de l'inconscient, sur des motifs énoncés en réalité à des fins de justification⁵⁸⁸. Quatrièmement, si Freud était animé par la volonté de savoir, les dissidents avaient élaboré leurs dictionnaires afin de refouler leurs propres motifs sexuels et d'obtenir les récompenses d'une société qui refusait elle aussi de reconnaître l'existence de tels motifs⁵⁸⁹.

Ces arguments étaient fragiles. Tous s'appuyaient sur l'idée *ad hoc* que le témoignage clinique des freudiens était plus digne de créance que celui des dissidents⁵⁹⁰. Le dernier de ces arguments reposait sur une pétition de principe : affirmer que les théories dissidentes étaient produites afin de refouler les motifs sexuels, c'était en effet prétendre régler le différend sur la nature des motifs refoulés en ayant recours à l'une des théories qui faisait l'objet de la dispute. Ainsi, ces arguments ne permettent aucunement d'affirmer, comme le fait Freud, que son dictionnaire du langage de l'inconscient est plus véridique que ceux élaborés par différents dissidents. Ces arguments ne permettent donc pas d'opposer la psychanalyse originale, basée sur une traduction fidèle de l'expression de la volonté refoulée, à une psychanalyse récupérée, basée sur une traduction infidèle de cette même expression. Enfin, ces arguments ne permettent pas non plus d'écarter les critiques qui affirmaient que la pluralité des traductions obtenues remettait en question l'existence du refoulement. Par le fait même, ils ne permettent pas de conclure, comme le fait le récit soustractif, que l'acceptation de la théorie du refoulement « va de soi », et que c'est par conséquent son refus qui devrait appeler une explication historique.

⁵⁸⁸ Ainsi, Freud rapporte dans le récit de la cure de « l'Homme aux loups » que les « motifs de puissance et de prérogative » (c'est-à-dire des motifs « adlériens ») d'abord décelés chez le patient s'avéraient, avec l'approfondissement de la cure, n'être que des « rationalisations », des motifs socialement légitimes exprimés afin de dissimuler les motifs réels, plus profonds et « purement érotiques » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 512 et 584). Sur cette parade, voir aussi *Ibid.*, p. 593; et Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 311.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 310 ; Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 68, 149-150 ; Freud, *Nouvelles conférences*, p. 193.

⁵⁹⁰ Ce seul exemple laisse entrevoir l'importance cruciale, pour la diffusion des idées analytiques, de l'autorité reconnue au *témoignage* des psychanalystes. En effet, ces derniers prétendent fréquemment avoir été témoins des phénomènes dont ils soutiennent l'existence. Sur ce point, voir Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 32-38, 73-74.

2.1.5.4 Une théorie peu crédible

Au final, la théorie de la récupération apparaît on ne peut plus fragile. Nous l'avons vu, au fur et à mesure que la psychanalyse gagnait la reconnaissance sociale que le récit soustractif avait cru pouvoir lui interdire à jamais, la théorie de la récupération semblait permettre de sauver ce récit soustractif. Grâce à cette théorie de la récupération, il devient possible de soutenir que les différentes péripéties « extérieures » que rencontra la psychanalyse, comme l'écrit R. Castel, « n'engageaient pas vraiment son destin »⁵⁹¹. Les dichotomies sur lesquelles s'appuie la théorie de la récupération permettent, en rejetant l'acceptation de la psychanalyse du côté de la fausse psychanalyse, de réaffirmer le caractère fondamentalement extrasocial de la psychanalyse. P. Ricœur peut ainsi écrire que « le “lieu” de la psychanalyse, au cœur de la culture contemporaine, reste et doit rester indéterminé, aussi longtemps que son instruction n'aura pas été assimilée ».⁵⁹² De cette manière, une théorie que le même auteur situe pourtant bien « au cœur de la culture contemporaine »⁵⁹³ peut malgré tout être traitée comme étant *radicalement étrangère* à cette culture.

Les récits du malentendu, du travestissement et de la récupération de la psychanalyse sont autant de théories *ad hoc*, de *parades* permettant de sauver l'image, présentée par la conception soustractive, d'une psychanalyse située à l'écart du social historique. Les historiens qui décrivent les différentes formes de la diffusion de la psychanalyse comme autant de *travestissements* de la psychanalyse sont semblables aux ptoléméens, qui ajoutaient des épicycles pour sauver la crédibilité d'une théorie géocentrique chaque jour un peu moins vraisemblable. Le récit historique élaborée au moyen de la théorie de la récupération offre ainsi un lit de Procuste théorique : ce récit que l'organisation psychanalytique raconte ne vise qu'à « recoder dans les cadres de son orthodoxie [...] toutes les transformations historiques dans lesquelles elle s'inscrit, quitte à mépriser comme insignifiantes (“récupérations”) celles qui ne se prêtent pas à ce jeu de forceps »⁵⁹⁴.

⁵⁹¹ Castel, *La gestion des risques*, p. 12.

⁵⁹² Ricœur, *Le conflit des interprétations*, p. 148.

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 148.

⁵⁹⁴ Castel, « Le statut comme analyseur de la situation actuelle de la psychanalyse », p. 11.

Les différentes théories de la « récupération » énoncées par les tenants du « psychanalisme » sont d'autant moins crédibles que plusieurs des versions qui en sont proposées se contredisent carrément les unes les autres. En effet, si tous s'entendent à dire qu'il faut opposer la psychanalyse *pure* à la psychanalyse *souillée*, tous sont loin de s'entendre sur la manière dont il faut concrètement répartir les différentes variétés de la psychanalyse dans ces deux catégories. Quelle est la psychanalyse originelle, pure ? Laquelle, au contraire, a été souillée au contact du monde social historique ? Faut-il dire, avec les récits « stoïciens », que la psychanalyse pure nous enjoint à accepter la difficile réalité ? Si ce récit est vrai, alors la psychanalyse « activiste », parce qu'elle fait miroiter la possibilité de modifier cette réalité, appartient à la psychanalyse souillée. Faut-il plutôt dire, avec les récits « activistes », que la psychanalyse pure nous enjoint à transformer le monde social de manière à le rendre accueillant à la nature humaine jusque là refoulée ? Si ce récit est vrai, alors la psychanalyse « stoïcienne », en nous encourageant à accepter les conditions présentes, qu'elle dépeint comme inéluctables, participe à la récupération d'un message subversif, et c'est donc elle qui doit être décrite comme une psychanalyse souillée.

En quelques mots, la métaphore de la « récupération de la psychanalyse », comme le souligne encore Castel, est « sociologiquement aberrante »⁵⁹⁵. La « dénégation » du rôle social historique effectif de la psychanalyse produit un récit historique qui baigne dans l'« irréalité »⁵⁹⁶ et qui « n'a jamais pu saisir que sur le registre de la condamnation éthique [...] l'immense majorité des pratiques sociales qui dépendent de la psychanalyse »⁵⁹⁷. Cette métaphore n'est rien de moins qu'une *occultation* de l'inscription de la psychanalyse dans le monde social historique⁵⁹⁸.

⁵⁹⁵ Castel, *La gestion des risques*, p. 163.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 162. Ce discours « repose sur des postulats très lourds », il démontre une sorte de « surdité » (Fansten, *Le divan insoumis*, p. 78, 170).

⁵⁹⁷ Castel, *La gestion des risques*, p. 162.

⁵⁹⁸ Castel, « Le statut comme analyseur de la situation actuelle de la psychanalyse », p. 11. Bien sûr, la théorie de la « récupération » vise des phénomènes réels : par exemple, Freud a effectivement modifié son message en fonction des auditeurs auxquelles il s'adressait, qui ont eux-mêmes modifié la psychanalyse en fonction de leurs besoins, de leurs intérêts et de leurs capacités. Mais la conception soustractive accorde une importance démesurée

2.1.5.5 *Quelle contribution à la résolution de notre problématique?*

En dernière analyse, il apparaît clairement que pour les tenants du récit soustractif, la question qui nous occupe n'a pas à être posée, principalement parce que, pour eux, la vérité de la théorie psychanalytique *va de soi*. Le fait que Freud ait eu recours à des explications psychanalytiques pour expliquer différents volets de l'histoire de la psychanalyse – l'apparition des théories analytiques, les réticences du public, les schismes entre analystes de différentes obédiences, le déroulement de la cure, etc. – illustre bien ce fait. De cette manière, le récit soustractif démontre donc bien que toute recherche historique sur la diffusion de la psychanalyse s'appuie sur un constat épistémologique sur la véracité et la solidité de la théorie psychanalytique et que les questions historiques sur l'apparition et la diffusion de la psychanalyse sont ainsi indissociables de questions traitées par d'autres disciplines. En fait, comme l'explication historique proposée par la plupart des versions du récit soustractif est une explication qui recourt à une théorie psychanalytique (la théorie du refoulement), l'historien qui veut se prononcer sur la crédibilité de ce récit historique n'a donc pas le choix : il doit simultanément se prononcer sur la valeur de cette théorie psychanalytique⁵⁹⁹.

Cela étant, nous ne pouvons pas suivre Freud dans le détail de son explication, parce que le constat épistémologique sur lequel s'appuie le récit soustractif nous semble erroné. Les recours par le récit soustractif à la théorie du refoulement (dans le but d'éclairer la diffusion de la psychanalyse) sont on ne peut plus fragiles et contestables. En dernière analyse, le récit de Freud est donc moins une *contribution* à la résolution de notre problématique qu'une

à ces modifications, en *dramatise* la portée et les fait toutes découler d'un *plan* occulte de résister à la psychanalyse en la détruisant sournoisement. Elle perd notamment de vue que Freud était aussi tout autant un partenaire de la vie sociale que ses contemporains et que par le fait même ses propres besoins, intérêts et attentes, ceux-là à partir desquels il élaborait originellement la psychanalyse, ne pouvaient pas être complètement étrangères à ceux de son public.

⁵⁹⁹ L'historien de la psychanalyse ne peut pas éviter d'émettre des jugements portant sur la question de la validité scientifique de la psychanalyse. En fait, il doit même émettre de tels jugements à deux titres : d'une part, *directement*, lorsqu'il explique des phénomènes historiques qu'on a aussi tenté d'expliquer au moyen de telles théories ; d'autre part, *indirectement*, lorsqu'il tente de comprendre le crédit et l'autorité que des agents historiques leur ont accordés.

démonstration supplémentaire de l'emprise des théories psychanalytiques sur les esprits contemporains, c'est-à-dire une *illustration* de notre problématique.

Cela apparaît clairement à l'examen de la théorie qui explique les réactions du patient de la cure psychanalytique par l'action d'un « transfert ». Le plus souvent, lorsqu'elle a abordé le récit des cures psychanalytiques, l'historiographie a repris pour elle-même cette théorie du « transfert », celle-là qui a d'abord été utilisée par les psychanalystes pour rendre compte des événements s'y produisant. En d'autres mots, bon nombre de travaux historiques se contentent de reprendre l'explication psychanalytique que leur présentent les sources. Bien évidemment, entreprendre l'histoire de la cure représente un défi technique important, puisque les témoignages fournis par les analystes sont presque la seule source disponible⁶⁰⁰. Mais un obstacle technique analogue n'a pas empêché les historiens de la confession catholique de tenter, par une critique des sources, de se distancier des récits des confesseurs⁶⁰¹. La raison principale de l'*autolimitation de l'enquête historique* que manifeste cette absence de critique des sources est ailleurs : c'est l'emprise exercée par la théorie du transfert qui explique le fait que le besoin de développer une explication historique de la cure indépendante du témoignage des psychanalystes n'ait à peu près jamais été ressenti⁶⁰².

⁶⁰⁰ Le défi *technique* que ces récits opposent à la critique des sources est finement analysé par Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 14-15.

⁶⁰¹ Ainsi, l'historien J. Delumeau écrit, à propos des défis posés par les sources disponibles sur la confession : « la documentation disponible est essentiellement normative : elle indiquait aux prêtres comment confesser et aux fidèles comment se confesser. La difficulté et l'intérêt de l'entreprise historique tentée ici consistent donc à lire ces documents au second degré pour y deviner, entre les lignes, et le comportement réel des confesseurs et les réactions des chrétiens ordinaires soumis à l'obligation de la confession. Comment cette contrainte a-t-elle été concrètement vécue ? » (Jean Delumeau, *L'aveu et le pardon ; les difficultés de la confession XIII^e-XVIII^e siècle*, Paris : Fayard, 1990, p. 10.)

⁶⁰² Soulignant les particularités étonnantes de l'attachement du patient envers son analyste, Ernest Gellner affirmait le besoin d'effectuer une « recherche sérieuse, approfondie et objective sur ce thème » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 105). L'étude de Stern, *La Fiction psychanalytique*, constitue un pas important dans cette direction. Le silence presque généralisé qu'elle a rencontré témoigne du fait que le besoin de développer une explication historique de la cure différente de celle proposée par les psychanalystes est encore à peu près inexistant.

Notons bien que cette emprise de la théorie du transfert est loin de pouvoir être expliquée par sa solidité. D'abord, la crédibilité indéniable de l'analogie entre le lien de dépendance émotif envers l'analyste et celui envers le parent ne signifie pas que le premier est *généralisé* par le second, mais plutôt qu'elles se rencontrent dans des situations analogues (situations de dépendance, de faiblesse, etc.). Avec beaucoup de justesse, V. N. Vološinov remarque que la crédibilité de l'analogie entre ces deux situations « ne signifie pas que le transfert crée l'analogie, mais, au contraire, que l'analogie des situations entraîne à parler de transfert »⁶⁰³. Ensuite, et surtout, il n'apparaît pas précisément déraisonnable de penser que la cure fait bel et bien interagir des partenaires de l'action et que leurs interactions médiatisées par des règles distinctes engendrent certaines des réalités distinctes qui sont rencontrées dans la cure.

*

L'examen du récit soustractif nous a permis de mieux cerner notre problématique. Ce qu'il s'agit d'expliquer, ce ne sont pas tant les utilisations ponctuelles de la théorie du refoulement que l'autorité qu'un certain public reconnaît à la théorie du refoulement elle-même, autorité que ces utilisations partielles supposent. Or comme l'approche soustractive assimile la psychanalyse à l'une des utilisations de la théorie du refoulement, cette autorité demeure dans l'ombre, inexpliquée. Voyons si d'autres approches parviennent mieux à cerner notre problème.

La principale réaction historiographique au récit soustractif s'est développée dans le champ de l'histoire des sciences. Examinons-la.

2.2 La psychanalyse dans le contexte de l'histoire des sciences

Nous l'avons vu, Freud tendait, en proposant une approche de sa science fondée sur une expérience intime, à concevoir la psychanalyse comme une théorie absolument inédite, sans ancêtres.

⁶⁰³ Vološinov, « Au-delà du social », p. 59.

L'historiographie récente a abondamment montré que cette image d'une émergence *ex nihilo* des théories psychanalytiques (sortant toute armée de la tête de Freud, lors de son auto-analyse) est erronée. La continuité des pratiques et des théories développées par Freud avec diverses pratiques et théories psychiatriques, biologiques, neurologiques ou médicales de la fin du XIX^e siècle est en effet bien documentée⁶⁰⁴. Freud était bel et bien l'héritier des milieux scientifiques de son temps. La génération spontanée de la psychanalyse est une chimère. En démontrant cette continuité, cette historiographie nous aide à mieux comprendre que la psychanalyse ait été relativement bien reçue dans les milieux scientifiques ou médicaux.

Situer la psychanalyse dans le contexte du développement des institutions scientifique et médicale s'avère toutefois d'un intérêt limité pour répondre à notre problématique. Nous nous interrogeons, rappelons-le, sur les utilisations de la psychanalyse par de larges couches de la population, lesquelles, en général ne s'étaient pas intéressées aux devanciers de la psychanalyse. La réponse à notre problématique demande que l'on s'intéresse aux motivations spécifiques de ce public, plutôt que de lui attribuer une curiosité pour les questions purement théoriques analogue à celle présentes chez les participants aux débats scientifiques. Ainsi, si les premiers travaux de neurologie (au XIX^e siècle) ont connu un large retentissement auprès de spécialistes en raison de leurs conséquences sur la question de la libre volonté⁶⁰⁵, la psychanalyse a rejoint, quant à elle, le public plus large des gens ne s'intéressant pas à une question purement théorique comme la question de la libre volonté. Contre l'idée que les gens adhèrent à des systèmes de pensée simplement parce que ces derniers semblent offrir des explications à des phénomènes de l'expérience qui sont autrement incompréhensibles, P. Boyer souligne justement qu'il

existe toutes sortes de phénomènes qui nous sont familiers depuis notre plus jeune âge,

⁶⁰⁴ Sur la continuité des théories de Freud avec diverses théories biologiques, voir par exemple : Sulloway, *Freud, biologist of the Mind*. Sur la continuité des théories développées par Freud avec diverses théories neurologiques, voir par exemple : Gauchet, *L'inconscient cérébral*. Sur la continuité des pratiques et des théories développées par Freud avec diverses pratiques et théories psychiatriques, voir par exemple : Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient* ; Swain, *Dialogue avec l'insensé*. Makari, *Revolution in Mind*, tente d'articuler différentes influences disciplinaires pour décrire l'émergence de la psychanalyse.

⁶⁰⁵ Gauchet, *L'inconscient cérébral*, p. 32-33.

que nous avons du mal à comprendre à l'aide de nos concepts habituels et que personne n'essaye d'explicitier. Par exemple, nous savons tous que nos gestes sont causés non par des forces extérieures qui nous poussent ou nous tirent mais par nos pensées. [...] Comment une chose dénuée de substance peut-elle affecter le monde matériel? [...] C'est un problème ardu pour les philosophes et les scientifiques mais, curieusement, personne d'autre au monde ne semble s'en soucier [...]. ([...] Il faut une longue formation dans une tradition bien précise pour trouver la question digne d'intérêt.)⁶⁰⁶

Ainsi, la curiosité pour les questions purement scientifiques n'a pu se développer, dans les sociétés dites scientifiques, qu'en raison des contraintes exercées par l'institution scientifique sur les universitaires et les chercheurs⁶⁰⁷. Comment alors rendre compte du large intérêt pour la psychanalyse ? Au lieu de postuler d'emblée l'existence un intérêt théorique, il faut rendre compte de la spécificité de l'intérêt qu'elle suscita. Comme l'écrit V. N. Vološinov, le public des enthousiastes de la psychanalyse n'est pas motivé par les mêmes intérêts qu'un public de scientifiques ou de thérapeutes :

Il serait naïf de croire que toutes ces foules d'adeptes enthousiastes soient venues à la psychanalyse par intérêt pour les problèmes que la psychiatrie pose à ses spécialistes et à force de lire les publications qui leur sont destinées. Ce n'est pas sur ces chemins qu'ils ont rencontré le freudisme. Dans l'écrasante majorité des cas, Freud aura été le premier et le dernier psychiatre qu'ils auront lu, et *l'Internationale Zeitschrift für Psychanalyse* la seule revue spécialisée de psychiatrie qu'ils auront ouverte. Il serait naïf de croire que Freud ait réussi à rendre le grand public attentif aux problèmes des spécialistes de psychiatrie. Tout comme il est évident qu'on ne vient pas à la psychanalyse par intérêt pratique pour les succès de sa méthode thérapeutique, tant il serait absurde de se représenter toutes ces foules d'adeptes de Freud comme des pensionnaires de cliniques psychiatriques aspirant à la guérison. N'en doutons pas, si la théorie de Freud a su toucher fortement le bourgeois de notre temps, ce n'est ni comme science spécialisée ni comme pratique étroite.⁶⁰⁸

⁶⁰⁶ Pascal Boyer, *Et l'homme créa les dieux ; comment expliquer la religion*, Paris : Robert Laffont, 2001, p. 22. Semblablement, P. Bourdieu souligne que le chercheur est porté, par sociocentrisme, à imputer « aux agents sa propre vision, et en particulier un intérêt de pure connaissance et de pure compréhension qui leur est, sauf exception, étranger » (Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil, 2003, p. 80).

⁶⁰⁷ Sur ces contraintes, voir par exemple Karl R. Popper, *Misère de l'historicisme*, Paris : Presses Pocket, 1988, p. 193 et suiv.

⁶⁰⁸ Vološinov, « Le freudisme », p. 86-87. Voir les remarques analogues de Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 47, 140. Ces questions peuvent même se poser dans le cas des spécialistes : Edna Heilbreder soutenait que les psychologues étaient influencés par Freud non pas en tant que spécialistes, mais en tant qu'« hommes de la rue » (citée dans Shakow et Rapaport, *The Influence of Freud on American Psychology*, p. 63-64). Cf. Peter D. Kramer,

*

Plusieurs approches tentent d'expliquer la diffusion de la psychanalyse par les avantages qu'elle procure. Elles pourraient donc éviter les écueils rencontrés par les récits soustractifs et d'histoire des sciences.

2.3 Approche cynique

En effet, certaines approches supposent que la psychanalyse a connu du succès parce qu'elle a été choisie d'une manière cynique. Nous attribuons ici le qualificatif « cynique » aux travaux qui décrivent les discours invoquant la psychanalyse comme des discours décidés au terme d'un calcul froid sur les bénéfices escomptés.

Plusieurs auteurs ont souligné que le recours à la psychanalyse pouvait être intéressé : a) Freud et les psychanalystes auraient cherché à tromper le public, afin de récolter des bénéfices matériels⁶⁰⁹ ; b) le public se serait rallié à une doctrine qui lui permettait de se libérer de différents tabous⁶¹⁰ ; c) la thérapie psychanalytique fournissait un certain prestige aux patients, elle leur offrait un moyen de « distinction »⁶¹¹ ; d) la théorie du refoulement

“Freud: Current Projections,” in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 196 et suiv.

⁶⁰⁹ Jacques Van Rillaer, « Le pouvoir de séduction de la psychanalyse », in Catherine Meyer (dir. publ.), *Le livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Paris : Christian Bourgeois, 2007, p. 264-265.

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 258-259.

⁶¹¹ Gérard Zwang, *La statue de Freud*, Paris : Robert Lafont, 1985, p. 846. Voir par exemple Frischer, *Les analysés parlent* ; Dominique Frischer, « Un pavé dans la mare des *seventies* : 30 ans après la parution du livre *Les analysés parlent*. » Conférence prononcée le 12 octobre 2006 au colloque *La psychothérapie à l'épreuve de ses usagers*. Source URL : <http://www.ethnopsychiatrie.net/> (consulté le 28 août 2007) ; François Roustang, *Lacan ; de l'équivoque à l'impasse*, Paris : Minuit, 1986, p. 19-20. Suivant H. M. Ruitenbeek, « “being analyzed” has at times reached the level of fad and status symbol » (Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 70). Semblablement, Hale rapporte que si la cure psychanalytique apparaissait durant la Deuxième Guerre comme une thérapie courte, on la dépeignit plutôt ensuite comme une thérapie longue, exigeante, coûteuse et douloureuse s'adressant à des gens intelligents. Elle en vint alors, *en raison même du défi qu'elle présentait ainsi*, à apparaître éminemment désirable (« eminently desirable ») (Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, p. 292). De la sorte, c'est le prix de la cure (au sens large du terme) qui lui conférerait sa valeur. R. Castel soutient

permettrait à certains de se décharger de leurs responsabilités sur des quasi-personnes intérieures comme le « ça » et le « surmoi »⁶¹² ; e) le désir des éditeurs de vendre des livres aurait créé une large demande pour des livres sur la psychanalyse⁶¹³. Certaines de ces explications visent à éclairer des utilisations très ponctuelles de la psychanalyse. Par exemple, E. Canetti soutient que la théorie de l'instinct de mort de Freud aurait été reçue favorablement dans la période après la Première Guerre mondiale, parce qu'elle permettait d'excuser les actions meurtrières commises durant cette guerre⁶¹⁴.

L'approche cynique de la psychanalyse, fondée sur les traditions théoriques qui confèrent à l'explication utilitaire un statut privilégié dans l'explication des phénomènes sociaux (traditions marxiste, wébérienne, etc.), radicalise ce constat. Ces travaux, plus systématiques, décrivent cette utilisation rhétorique de la psychanalyse à une échelle beaucoup plus large. Certains de ces travaux veulent expliquer les discours psychanalytiques en les décrivant comme des armes rhétoriques utilisées dans les débats portant sur la direction des affaires de la société globale : ils situent ainsi la psychanalyse dans le contexte politique⁶¹⁵. Ainsi, ces travaux expliquent eux aussi la popularité de la psychanalyse par les avantages qu'elle procure et légitime. Cette approche cynique se décline en différentes versions :

qu'« aujourd'hui la psychanalyse flatte le narcissisme intellectuel de ceux qui monopolisent les biens de culture » (Castel, *Le psychanalysme*, p. 132).

⁶¹² Mary Douglas énonce cette idée dans plusieurs textes : Mary Douglas, "How Identity Problems disappear," in Anita Jacobson-Widding (dir. publ.), *Identity: Personal and Socio-cultural : a Symposium*, Stockholm et New Jersey : Almqvist and Wiksell et Atlantic Highlands, 1983, p. 35-46 ; Mary Douglas, *Risk and Blame: Essays in Cultural Theory*, Londres et New York : Routledge, 1992, ch. 12 ; Mary Douglas, "The Cloud God and the Shadow Self," *Social Anthropology*, vol. 3, n° 2 (1995), p. 83-94 ; Mary Douglas, *Comment pensent les institutions*, Paris : La découverte, 2004, p. 189-200.

⁶¹³ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 80.

⁶¹⁴ Elias Canetti, *Le flambeau dans l'oreille : 1921-1931*, Paris : Albin Michel, 1982, p. 134-135.

⁶¹⁵ Nous suivons ici V. Descombes, qui écrit que dans une société globale, « le domaine politique est celui des interventions conscientes, volontaires, raisonnées, d'un pouvoir humain » (Vincent Descombes, *Le complément de sujet ; enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris : Gallimard, 2004, p. 370). C'est par le politique qu'une société s'interroge explicitement sur la direction qu'elle doit prendre.

voltairienne⁶¹⁶, marxisante⁶¹⁷, wébérienne⁶¹⁸, poststructuraliste⁶¹⁹, etc. Selon les versions, les psychanalystes mystifieraient leur public pour leur bénéfice personnel, au profit d'une classe « sociale » dominante (au sens marxiste), du « statut » de leur groupe (au sens wébérien) ou de la domination d'un « pouvoir » (au sens foucauldien). On trouve une version originale de cette thèse chez P. Berger, qui soutient que la psychanalyse prospère aux États-Unis parce que la forte mobilité sociale, entendue comme « passage d'un niveau à un autre de la société », y frappe « des générations entières »⁶²⁰. En effet, l'« individu change lorsqu'il s'élève dans l'échelle sociale ». Il chercherait alors à prendre ses distances envers ses parents, qui lui rappelleraient son ancien statut, qu'il voudrait bien oublier. Le fait que « la mythologie freudienne du parricide ait été si bien accueillie par la société américaine, notamment par les nouveaux accédants aux classes moyennes » découlerait du fait que « la réécriture de leur biographie est une nécessité sociale pour légitimer leur nouveau statut durement gagné »⁶²¹.

⁶¹⁶ Thomas Szasz, « Freud comme leader », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Freud. Jugements et témoignages*, Paris : Presses universitaires de France, 1976, p. 61-77 ; Jacques Corraze, « Préface », in Jacques Bénesteanu, *Mensonges freudiens ; histoire d'une désinformation séculaire*, Liège : Pierre Mardaga éditeur, 2002, p. 5-7.

⁶¹⁷ Cf. notamment Castel, *Le psychanalyste* ; Otero, *Les règles de l'individualité contemporaine*.

⁶¹⁸ La sociologie des religions de Weber, centrée sur l'action intéressée des différents spécialistes du religieux, voit en eux les « porteurs » de la religion (Weber, *Économie et société*, vol. 2., p. 145-409). D'une manière analogue, Benjamin Nelson soutient que l'action intéressée des psychanalystes est le moteur de l'histoire de la psychanalyse (Benjamin Nelson, *On the Roads to Modernity: Conscience, Science, and Civilizations*, Rowman and Littlefield : Totowa, New Jersey, 1981, p. 36-37). De même, S. Lézé recommande, pour comprendre la reconnaissance de la psychanalyse, d'« étudier l'ensemble des composantes d'une *organisation militante* spécifique et ses politiques successives » (Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 10).

Weber tend à dépeindre la société moderne comme une société dépourvue de significations communes (Jeffrey C. Alexander, « Max Weber, la théorie de la rationalisation et le marxisme », *Sociologie et sociétés*, vol. xiv, n° 2 (1982), p. 33-43). E. Gellner approche le lien entre cette société et la psychanalyse en partant de cette prémisse (Gellner, *La ruse de la déraison*).

⁶¹⁹ Nikolas Rose, *Inventing Ourselves: Psychology, Power and Personhood*, Cambridge: Cambridge University Press, 1998.

⁶²⁰ Berger, *Invitation à la sociologie*, p. 96-97.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 97.

En deux mots, l'approche cynique prétend expliquer intégralement la fortune de la psychanalyse par les avantages qu'elle procure.

2.3.1 Un public laissé dans l'ombre

Cette approche cynique rencontre le même obstacle qu'a rencontré le récit soustractif : au lieu d'éclairer la réceptivité favorable du public à la psychanalyse, elle la présuppose. Le fait que les agents trouvent un avantage à ce que leur rhétorique soit accueillie favorablement n'explique pas cet accueil favorable. Il apparaît au contraire que le fait que des locuteurs invoquent la théorie du refoulement pour persuader leur public présuppose la reconnaissance que leurs auditeurs accordent à cette théorie. Les explications cyniques ne font donc que déplacer la question. Si le discours analytique a pu être attrayant pour certains agents pour ces raisons cyniques, cela n'a pas pu être le cas pour tous les adhérents de ce discours, car le prétexte aurait alors perdu sa fonction : si tous les agents avaient adhéré à ce discours simplement pour des motifs cyniques, alors personne n'aurait réellement pu être impressionné par ce discours⁶²².

Cette approche cynique ne parvient à escamoter la question des causes des convictions du public qu'en décrivant un monde peuplé de gens totalement malléables, un monde dans lequel, pour ainsi dire, les clients achètent tous les produits que les vendeurs leur proposent. Cette solution est *ad hoc*, puisqu'elle n'est invoquée que pour rendre compte d'un cas dans lequel il y a eu adhésion. En réalité, elle ne peut pas s'appliquer aux nombreuses doctrines, potentiellement tout aussi profitables que la psychanalyse, qui pourtant ont été ignorées ou

⁶²² Nous transposons ici une réflexion de Charles Taylor, "Reply and re-articulation", in James Tully (dir. publ.), *Philosophy in an Age of Pluralism: The philosophy of Charles Taylor in question*, Cambridge: Cambridge University Press, 1994, p. 241-242. Autrement dit, les approches qui décrivent les phénomènes sociaux à partir de l'agrégation des intérêts individuels sont incapables de rendre compte de la pérennité des systèmes de pensées collectifs. Cf. Michael Thompson, Richard Ellis et Aaron Wildavsky, *Cultural Theory*, Boulder, San Francisco et Oxford : Westview Press, 1990, p. 179 et suiv. ; Douglas, *Comment pensent les institutions*, ch. 2-3 ; Vincent Descombes, « Pour elle un français doit mourir », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXII, n° 68, 1984, p. 67-93.

refusées par ceux qui ont accepté cette dernière⁶²³. Bien sûr, certaines de ces descriptions prétendent bien que cette malléabilité supposée peut elle-même être expliquée par l'action d'un mécanisme occulte (l'« idéologie » dans le cas de l'approche marxisante ; la « possession spirituelle » chez J. Corraze⁶²⁴ ; etc.). Mais un tel mécanisme ne peut pas résoudre le problème que crée cette malléabilité supposée, puisqu'il n'est qu'une reformulation en d'autres termes de cette malléabilité.

On s'en aperçoit bien lorsqu'on reconstitue le raisonnement qui préside à l'utilisation théorique de ces théories d'un mécanisme occulte⁶²⁵. Prenons l'exemple de la théorie marxiste de « l'idéologie ». Le chercheur marxiste commence par constater que certaines personnes agissent d'une manière qui dévie du comportement que sa théorie décrit comme rationnel (par exemple, un comportement supposé rationnel en termes d'intérêts économiques de « classe »). C'est parce que le comportement de ces personnes lui apparaît comme irrationnel qu'il est amené à s'interroger sur les causes de ce supposé manque de rationalité. La théorie de l'idéologie lui permet de s'expliquer cette irrationalité supposée en invoquant l'existence d'un mécanisme occulte : si ces gens agissent irrationnellement, c'est qu'ils seraient mus (malgré eux et sans s'en apercevoir) par une *idéologie*. Mais qu'est-ce qui fait dire qu'un tel mécanisme obscur agit bel et bien ? Rien, si ce n'est l'action supposée irrationnelle de ces gens. Il faut donc dire que cette explication est *circulaire*, puisqu'elle s'appuie sur les éléments mêmes qu'elle prétend démontrer : si l'explication offerte (la thèse de l'action du mécanisme psychologique obscur) est censée confirmer une description (l'irrationalité attribuée aux agents) qui apparaît en elle-même irréaliste, cette même description est, en sens inverse, le seul argument énoncé à l'appui de l'existence d'un tel mécanisme obscur. Lorsqu'on considère ainsi ce raisonnement dans sa globalité, en envisageant ensemble les deux moments successifs qui le composent, on s'aperçoit qu'il rappelle étrangement cette histoire du baron de Münchhausen, qui s'arracha du marécage où il était tombé en se soulevant

⁶²³ Voir les remarques très justes d'Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 14.

⁶²⁴ Jacques Corraze, « La psychanalyse comme possession spirituelle ». Source URL : http://www.psychiatrie-und-ethik.de/infoc/fr/la_psychanalyse_comme_possession.htm (consulté le 15 mars 2007.)

⁶²⁵ Ce paragraphe s'inspire de Raymond Boudon (*L'idéologie*) et Geoffrey E. R. Lloyd (*Pour en finir avec les mentalités*, Paris : La découverte, 1993).

par les cheveux. Cette théorie de l'action du mécanisme psychologique n'est donc qu'une reformulation en termes pseudo-explicatifs de la description problématique dont on était parti. D'ailleurs, elle est tout aussi *ad hoc* que cette description, puisqu'elle ne peut pas s'appliquer aux nombreuses doctrines, potentiellement tout aussi profitables que la psychanalyse (par exemple : la « théosophie »), qui ont généralement été ignorées ou refusées par ceux qui ont accepté cette dernière.

Une discussion d'autres théories supposant l'action d'un mécanisme psychologique invisible nous mènerait à une conclusion analogue.

*

D'autres explications cyniques sont encore moins convaincantes que ces théories d'un mécanisme psychologique invisible. Prenons par exemple l'idée (affirmée par des auteurs poststructuralistes cherchant à comprendre la culture psychologique contemporaine à laquelle la psychanalyse participe) selon laquelle les discours qui exhortent à l'autonomie qui servent à la domination d'un système social individualiste⁶²⁶. L'incompréhension est ici manifeste, puisque ces auteurs reconnaissent aussi l'autorité de cette valeur. En fait, ils expriment la reconnaissance de cette valeur *au moment même où ils prétendent la critiquer*. Affirmer que l'autonomie contribue à la domination, c'est en effet implicitement s'appuyer sur une valeur, l'autonomie, afin de critiquer cette même valeur. Car de même que la notion de « haut » suppose logiquement la notion de « bas », la notion de « domination » suppose logiquement la notion d'« autonomie » : critiquer la domination, c'est donc simultanément affirmer l'autonomie. Comme le fait remarquer C. Taylor, « quelque chose ne m'est *imposé* que sur l'horizon des désirs, des intérêts, des buts, qui sont les miens »⁶²⁷. Par le fait même, l'affirmation selon laquelle l'autonomie contribue en elle-même à la domination n'est pas une affirmation qui permettrait de décrire ou d'expliquer un phénomène historique mystérieux et paradoxal, resté jusque là inaperçu. Elle est simplement l'affirmation que *l'autonomie est*

⁶²⁶ Voir par exemple Rose, *Inventing Ourselves*.

⁶²⁷ Charles Taylor, « Foucault, la liberté, la vérité », in David Couzens Hoy (dir. publ.), *Michel Foucault. Lectures critiques*, Bruxelles, Éditions universitaires, 1989, p. 110.

contraire à l'autonomie. Comme le souligne Taylor, cette affirmation ne dit donc rien du tout⁶²⁸.

*

En somme, les explications cyniques ne sont que des explications partielles à l'énigme qui nous occupe, puisqu'elles ne permettent pas de comprendre pourquoi un public accepte certaines théories alors qu'il en refuse d'autres.

2.3.2 Une pluralité d'utilisation négligée

Non seulement ces théories sont-elles partielles, elles sont de plus, dans la mesure où elles ne parviennent pas à rendre compte de la *pluralité* des usages de ces discours analytiques, souvent *erronées*.

Ce point mérite d'être approfondi. S. Turkle remarque que la psychanalyse « se comporte un peu à la manière d'un caméléon » puisque « ce sont des versions différentes de la théorie freudienne qui se développent dans les différents environnements culturels »⁶²⁹. Cette flexibilité de la théorie freudienne n'apparaît pas toujours clairement, ne serait-ce que parce que ce qui se passe dans la cure se passe entre quatre murs, entre deux personnes, et demeure donc le plus souvent confidentiel. Cette flexibilité apparaît beaucoup plus clairement lorsqu'on examine les usages politiques variés qui ont été faits du discours psychanalytique. Les différents psychanalystes ont adhéré à une multitude de camps et d'idéologies politiques. Plusieurs d'entre eux ont justifié cette adhésion au moyen d'un discours psychanalytique. La psychanalyse a donc été invoquée par des camps et idéologies politiques variés⁶³⁰. Ainsi, si Freud s'est à certains moments référé à la psychanalyse pour justifier un élitisme bourgeois et

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 109-112. Sur l'énoncé insensé comme énoncé qui n'a reçu aucun sens, nous avons trouvé utiles les clarifications proposées par Jean-Jacques Rosat, « La cérémonie inutile : pour introduire à l'argument du langage privé », in Sandra Laugier (dir. publ.), *Wittgenstein, métaphysique et jeux de langage*, Paris : Presses universitaires de France, 2001, p. 52-56.

⁶²⁹ Turkle, « Y a-t-il une psychanalyse à la française ? », p. 24.

⁶³⁰ Aux États-Unis, ce différent se manifeste dès le début du xx^e siècle (Matthews, "The Americanization of Sigmund Freud," p. 39-62).

une crainte de la révolte ouvrière⁶³¹, d'autres s'y sont référés pour justifier des positions diamétralement opposées⁶³².

Nous l'avons dit, les théories politiques de la psychanalyse veulent expliquer les théories psychanalytiques à partir de leurs implications politiques, en décrivant ces théories comme des armes rhétoriques, comme des outils visant à être utilisés dans les débats portant sur la direction des affaires de la société globale. Or ces explications ne laissent pas de place à la possibilité que ces discours aient été utilisés de manières variées, par des camps politiques opposés les uns aux autres. Cette incapacité à rendre compte de cette pluralité apparaît clairement lorsqu'on examine les différentes approches marxisantes de la psychanalyse.

Suivant la théorie marxiste, une « idéologie » est la propriété et l'instrument d'une « classe » d'individus réunis par des intérêts individuels convergents⁶³³. La théorie reconnaît l'existence dans la société capitaliste de deux classes importantes : la bourgeoisie et le prolétariat. Chacune de ces classes élaborerait sa propre « idéologie », ensemble d'idées

⁶³¹ José Brunner, *Freud and the Politics of Psychoanalysis*, New Brunswick, New Jersey: Transaction, 2001, ch. 17. Sur la théorie du social et du politique mise de l'avant par Freud, voir aussi Fromm, *The Crisis of Psychoanalysis*, ch. 2 ; Fromm, *La mission de Sigmund Freud*, ch. 9 ; Ernest Gellner, *Anthropology and Politics: Revolutions in the Sacred Grove*, Oxford (Royaume-Uni) et Cambridge (États-Unis) : Blackwell Publishing, 1996 p. 62-93 ; Haber, *Freud sociologue* ; Stéphane Haber, *Freud et la théorie sociale*, Paris : Éditions La Dispute, 2012 ; Alasdair C. MacIntyre, *Marcuse*, Londres : Fontana/Collins, 1970, p. 41 et suiv. ; Rieff, *Freud*, ch. 7 ; Riesman, "Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought," p. 175-204 ; Paul Roazen, *La pensée politique et sociale de Freud*, Paris : Presses universitaires de France, 1976.

⁶³² Cf. par exemple MacIntyre, *Marcuse*, ch. 4.

⁶³³ L. Dumont remarque qu'il semble bien que pour les marxistes, « l'intérêt, phénomène essentiellement individuel, se soit à ce point concentré dans les classes qu'il ait cessé de résider ailleurs » (Louis Dumont, *Homo æqualis ; genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris : Gallimard, 1977, p. 173). Notons que cette approche pose problème même d'un point de vue étroitement économique, puisqu'il arrive fréquemment que les intérêts des membres d'une même classe soient divergents (Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris : Plon, 1965, p. 207-210).

élaborées de manière à promouvoir ses intérêts⁶³⁴. L'idéologie bourgeoise viserait à assurer la pérennité de la domination du système économique (le capitalisme) qui profiterait à la bourgeoisie ; l'idéologie prolétarienne viserait à renverser cet ordre économique, en instaurant le socialisme, un ordre social qui profiterait plutôt aux prolétaires. Les auteurs marxistes qui abordent la psychanalyse se demandent donc à quelle « classe » elle profite : si elle est une idéologie bourgeoise ou prolétarienne. La sobriété même de la théorie marxiste nous permettra de faire ressortir avec plus de netteté la pluralité des usages de la théorie psychanalytique.

Les auteurs marxistes qui répondent que la psychanalyse appartient à la bourgeoisie voient dans la psychanalyse une forme d'outil au service de la domination capitaliste⁶³⁵. L'« adaptation » du patient que vise la cure serait un programme d'ajustement à l'ordre capitaliste. La psychanalyse serait une forme de « fausse conscience », qui contribuerait à dissimuler aux prolétaires la nature réelle du régime capitaliste. Ce faisant, ces critiques négligent le fait que la cure analytique a aussi été utilisée comme une arme théorique permettant de dénoncer les effets pernicieux du capitalisme. D'autres auteurs marxistes pensent plutôt que la psychanalyse, en droit sinon en fait, appartient plutôt au prolétariat : qu'elle est un outil de subversion dont le prolétariat peut se servir contre la domination bourgeoise. C'est alors l'usage « conservateur » ou « réactionnaire » de la psychanalyse qui est négligé. D'une manière ou d'une autre, c'est la pluralité des usages de la psychanalyse qui disparaît du portrait⁶³⁶.

⁶³⁴ Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande ; critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, Paris : éditions sociales, 1968.

⁶³⁵ Comme tend par exemple à le faire Castel, *Le psychanalysme*.

⁶³⁶ Freud soulignait déjà cette pluralité d'approches psychanalytiques possibles, lorsqu'il remarquait que « pour assurer la satisfaction il existe encore une autre voie que l'*adaptation* au monde extérieur ». En effet, il était aussi possible d'« intervenir dans le monde extérieur *pour le changer* et instaurer en lui les conditions qui rendent possible la satisfaction. » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 56-57). Leszek Kolakowski, "The Psychoanalytic Theory of Culture," in Robert Boyers (dir. publ.), *Psychological Man*, New York: Harper & Row, 1975, p. 49, énonce cette même idée.

Les théories politiques de la psychanalyse, parce qu'elles décrivent la psychanalyse comme *un outil élaboré en vue des usages particuliers* qu'en firent des groupes déterminés, s'avèrent incapables de rendre compte de cette pluralité d'usages. Si la psychanalyse est une théorie essentiellement bourgeoise, comment expliquer qu'elle ait été reprise par des opposants de la bourgeoisie ? Si, inversement, elle est une théorie essentiellement prolétarienne, comment expliquer qu'elle ait été reprise par des partisans du capitalisme ?

2.3.3 Une pluralité d'utilisation niée

L'obstacle à la lecture « politique » de la psychanalyse que pose cette pluralité est en fait non seulement négligé ou ignoré, mais aussi souvent carrément *nié*. Pour parvenir à nier ce fait massif, différentes voies sont empruntées.

La théorie *soustractive* examinée plus haut constitue la première de ces voies : la pluralité des utilisations est niée, puisqu'une seule de ces utilisations y est reconnue comme une utilisation *réelle* de la théorie analytique. Les autres sont décrites comme de fausses utilisations, engendrées par les pressions du milieu social. On opposera par exemple la vraie psychanalyse de Freud aux fausses psychanalyses des analystes ultérieurs.

Notons que la parade historiographique proposée par l'approche « soustractive » est loin de ne se retrouver que dans les récits strictement freudiens. Elle est par exemple présente dans les récits marxistes. On l'a vu, les auteurs marxistes sont divisés sur la question de savoir si la psychanalyse est une forme de « fausse conscience » bourgeoise ou une idéologie prolétarienne, si elle participe de la domination ou de la résistance à la domination. R. Castel fait remarquer que les partisans de la thèse « psychanalyse comme résistance », en croyant énoncer une réponse empirique, énoncent en réalité une thèse dogmatique. Ils nous disent : oui, tel ou tel psychanalyste est bien un partisan de l'ordre capitaliste, mais cela ne nous dit rien sur la psychanalyse, qui est ici *recupérée*. Ce faisant, les différentes formes de psychanalyse historiquement effectives sont « récusées au nom de son essence pure »⁶³⁷. Les utilisations « subversives » des discours analytiques sont censées révéler sa vraie essence,

⁶³⁷ Castel, *Le psychanalysme*, p. 28.

alors que l'installation de la psychanalyse dans un monde bourgeois, attribuée à des facteurs extérieurs et donc contingents, est censée être sans incidence sur la compréhension historique du phénomène réel. Un tel tri entre les apparences, faut-il le souligner, est diamétralement opposé à la démarche empirique des sciences sociales.

Une approche *herméneutique* permet elle aussi de nier la pluralité d'utilisations. Dans les cas très fréquents où les différentes utilisations s'appuient toutes sur un corpus faisant autorité (par exemple l'œuvre de Freud), on tente de déterminer quelle est cette vraie lecture en effectuant une lecture herméneutique de ce même corpus. Nous utilisons ici le terme « herméneutique » au sens historiquement premier de ce terme⁶³⁸ : les théologiens protestants avaient refusé la prétention de l'Église catholique à se faire la médiatrice de la parole divine. Selon eux, cette parole s'exprimait uniquement dans la Bible. Or, cette dernière était constituée d'un ensemble de textes déjà anciens dont le sens et la pertinence étaient loin d'apparaître clairement. Ces théologiens développèrent donc une lecture de l'ouvrage qui permettait d'entendre en lui la parole divine, de lui conserver son autorité. Ils s'autorisaient à écarter les significations littérales, supposées superficielles et, comme l'écrit V. Descombes « à faire dire au texte, par exemple sur un mode allégorique, quelque chose qui soit vrai »⁶³⁹. « Ce qu'il y a d'herméneutique dans un tel principe de lecture », précise-t-il,

c'est que l'interprète va procéder de la *vérité* à la *signification*. Par hypothèse, nous disposons d'un critère d'orthodoxie, c'est-à-dire que nous savons d'avance ce qui est vrai ou ce qui est compatible avec les vérités que nous professons. Dès lors, nous décidons d'assigner au texte la signification qui lui permet de dire vrai.⁶⁴⁰

Le rapport des interprètes de Freud à l'œuvre de celui-ci présente une situation analogue. Une lecture herméneutique de cette œuvre permet de reconnaître l'autorité de la

⁶³⁸ Sur la différence entre la première herméneutique, qui postulait le caractère déterminé du sens d'un texte, et l'herméneutique « ouverte » d'aujourd'hui, voir Jacques Bouveresse, *Herméneutique et linguistique ; suivi de Wittgenstein et la philosophie du langage*, Combas : Éditions de l'éclat, 1991, p. 21 et suiv.

⁶³⁹ Vincent Descombes, « L'idée d'un sens commun », in Isabelle Delpla (dir. publ.), *L'usage anthropologique du principe de charité*, Paris : Éditions Kimé, 2002, p. 152.

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 152. Dire que dans une telle approche « nous savons d'avance ce qui est vrai » revient simplement à dire que « si le texte semble dire des choses fausses ou absurdes, c'est forcément parce que nous l'avons mal lu » (*Ibid.*, p. 153).

parole de Freud en annulant la distance historique avec cette parole. Une telle lecture permet notamment de critiquer le mouvement psychanalytique officiel. De la même manière que l'affirmation de l'autorité de la Bible permettait aux protestants de développer une critique du catholicisme, un « retour à Freud » permet d'envisager un nouveau départ de la psychanalyse : la psychanalyse existante étant considérée comme insatisfaisante, on juge que Freud peut être relu d'une manière qui permet de développer une approche qui ne l'est pas⁶⁴¹. S. Turkle qualifie justement cette approche de la psychanalyse de « protestantisme psychanalytique »⁶⁴². Ce courant cherche à opposer les *bonnes* théories de Freud – les théories de Freud construites à partir d'une assignation à son texte d'une « signification qui lui permet de dire vrai » – aux déviations supposées de ses héritiers infidèles⁶⁴³.

Cette approche herméneutique trouve son pendant historiographique. Par exemple, la biographie de Freud écrite par Peter Gay, *Freud : A Life for Our Time*, annonce dans son titre même cette approche « herméneutique » consistant à dépeindre anachroniquement un Freud conforme à nos attentes actuelles⁶⁴⁴. Paul Roazen fait remarquer que le livre est fidèle à son titre, dans la mesure où Gay omet toute une série de faits qui pourraient compliquer l'idéalisation de Freud⁶⁴⁵. Ainsi, un analyste comme W. Reich, aujourd'hui souvent considéré comme un hurluberlu, mais qui au début de sa carrière était un acteur important de la communauté analytique⁶⁴⁶, demeure invisible dans cette biographie.

⁶⁴¹ Comme l'écrit M. Robert, « si tout retour suppose un éloignement, on ne peut revenir à Freud que si celui-ci a été abandonné, s'il y a eu rupture entre lui, auteur d'une œuvre écrite où les lois de la psychanalyse sont fixées, et l'ensemble de la tradition psychanalytique dont il est l'initiateur et qui, reçue, transmise, enseignée » (Marthe Robert, « Pourquoi Freud », *L'arc* n° 34 (1968), p.167).

⁶⁴² Turkle, *La France freudienne*, p. 35-39.

⁶⁴³ Notons que l'importance de cette tendance herméneutique dans le mouvement psychanalytique contredit l'idée selon laquelle « la psychanalyse a fini par devenir par quelque chose de tout à fait distinct de la personne de Freud » (Roazen, *La saga freudienne*, p. 22).

⁶⁴⁴ Gay, *Freud* (trad. fr.: Peter Gay, *Freud, une vie*, Paris: Hachette, 1991).

⁶⁴⁵ Roazen, *The Historiography of Psychoanalysis*, p. 246-247. Toews, "Historicizing Psychoanalysis," p. 504-545, propose une analyse similaire de cet ouvrage.

⁶⁴⁶ En raison notamment de ses travaux sur le « caractère ». Cf. Wilhelm Reich, *L'analyse caractérielle*, Paris : Payot, 1979.

*

Aux voies *soustractive* et *herméneutique*, s'ajoute la voie *dialectique*. Cette dernière approche décrit les différents usages de la psychanalyse comme autant d'étapes successives dans son développement, et conçoit ce développement comme le déploiement dialectique de sa nécessité interne – comme le passage hégélien d'un « en soi » à un « pour soi », c'est-à-dire comme le dévoilement apparent de l'essence (jusque là restée « en germe »⁶⁴⁷) de la psychanalyse. Ainsi, F. Matthews écrit que si la psychanalyse a d'abord été utilisée par les Étatsuniens de différentes manières, sa *logique interne* a ultimement poussé ses utilisateurs dans une seule et unique direction, prédéterminée⁶⁴⁸. Par moments, R. Castel semble adhérer à cette approche dialectique. L'installation de la psychanalyse dans un monde bourgeois serait censée révéler sa vraie essence, alors que les utilisations originellement « subversives » des discours analytiques, attribuées à des facteurs extérieurs et donc contingents, sont censées être sans importance historique⁶⁴⁹. Ces différents auteurs pensent donc pouvoir décrire l'évolution historique de ces usages comme étant déterminée par une sorte de *mécanisme logique*⁶⁵⁰.

*

Les approches soustractive et dialectique mènent toutes deux à la négation de la pluralité des utilisations de la psychanalyse. Cette négation entraîne aussi une confusion entre

⁶⁴⁷ Pour présenter l'idée que l'histoire est « le dévoilement progressif de la vérité », Hegel utilise cette image du germe à qui le temps permet d'éclorre. « Le bourgeon disparaît dans l'éclosion de la floraison, et l'on pourrait dire qu'il est réfuté par celle-ci ; de la même façon le fruit dénonce la floraison comme fausse existence de la plante, et vient s'installer, au titre de la vérité de celle-ci, à la place de la fleur. » (Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris : Garnier-Flammarion, 2012, p. 58.)

⁶⁴⁸ Matthews, "The Americanization of Sigmund Freud," p. 39-62.

⁶⁴⁹ En présentant cette thèse, R. Castel adhère à une approche dogmatique qui n'est pas si éloignée de celle qu'il critique chez les partisans de la théorie essentialiste de la récupération. En réaction à cette conception, il tend à affirmer que la psychanalyse appartient essentiellement au camp de la domination. En se contentant ainsi de renverser la conception qu'il critique, il reste dans son cadre.

⁶⁵⁰ Nous reprenons ici l'expression qu'utilise Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique ; l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris : Nathan, 1991, p. 89-90, pour décrire la nature du changement social selon certaines théories crypto-hégéliennes.

la *sémantique* et la *pragmatique* de la théorie psychanalytique, c'est-à-dire une confusion entre ce que dit une théorie et ce que les gens font de cette théorie. En effet, si nous pouvons distinguer entre une théorie et son utilisation, c'est parce que nous savons qu'une seule et même théorie peut donner lieu à plusieurs utilisations. En niant cette pluralité, on fait comme si la théorie déterminait en elle-même l'utilisation qui en est faite.

2.3.4 Les contextes pluriels des discours psychanalytiques

Comment rendre compte de cette pluralité d'utilisations? Il nous apparaît nécessaire, pour se faire une idée claire sur cette question, de nous tourner vers la distinction (élaborée plus haut dans la discussion du récit freudien) entre les théories centrales et les théories périphériques. Nous pouvons ajouter à cette première distinction une seconde : celle entre la *sémantique* d'une théorie et sa *pragmatique*⁶⁵¹.

Ces distinctions conceptuelles, à première vue éloignées de la problématique historique que nous abordons, constituent pourtant une voie d'accès privilégiée à sa bonne compréhension. N'oublions pas que ces distinctions ne constituent rien d'autre que des outils permettant de comprendre les usages variés de la psychanalyse. Et notamment de comprendre les utilisations politiques variées de la psychanalyse. Ces gens qui utilisaient la psychanalyse de manières variées étaient en désaccord sur certains points – sur la nature de l'utilisation adéquate de la théorie du refoulement –, tout en s'accordant sur d'autres – la pertinence de la théorie du refoulement elle-même. Ils s'accordaient sur les éléments centraux du système, tout en étant en désaccord sur certains éléments périphériques, sur ce qu'il fallait faire de ces éléments centraux.

Il existe donc, parmi les utilisateurs de la psychanalyse, un accord général sur certains points – les éléments centraux du système – et bon nombre de désaccords sur les théories périphériques et sur les utilisations qu'on peut et doit en tirer. Les désaccords sur les utilisations politiques de la psychanalyse sont ici particulièrement révélateurs, parce qu'ils font

⁶⁵¹ Ces différentes distinctions se recoupent en partie, puisque les théories psychanalytiques périphériques peuvent être décrites comme des *utilisations particulières* de la théorie du refoulement.

émerger clairement cette pluralité – alors que les désaccords qui portent sur des questions cliniques tendent justement à ne pas sortir des murs de la clinique.

À un premier niveau, plus « superficiel », nous pouvons aborder l'utilisation qui est faite des théories « périphériques » en examinant le contexte plus ou moins immédiat de cette utilisation. Par exemple, la compréhension de la manière dont Freud se représentait la psyché des classes populaires requiert que soient abordées les craintes de la bourgeoisie du début du XX^e siècle⁶⁵². Cette bourgeoisie craignait les mouvements d'agitation populaires, qu'elle percevait comme irrationnels et dangereux. Aussi n'est-il pas étonnant que Freud ait recouru à la psychanalyse pour les éclairer – en les traitant comme des manifestations d'une volonté refoulée perpétuant un attachement infantile aux figures paternelles des dirigeants des foules⁶⁵³. De même, le développement par des auteurs freudo-marxistes radicaux (W. Reich, H. Marcuse, etc.) de théories politiques de la « fausse conscience » peut en bonne partie être expliqué par le besoin ressenti par les théoriciens marxistes de s'expliquer l'anomalie que constituait pour eux le désintérêt croissant des ouvriers européens pour l'action politique radicale⁶⁵⁴ : la théorie marxiste de la « fausse conscience » (ou de « l'idéologie »), qui avant la Première Guerre mondiale était une théorie relativement marginale, a pris par la suite, au fur et à mesure que l'action des ouvriers s'éloignait des prédictions/prescriptions de la théorie, une importance grandissante⁶⁵⁵. Les auteurs marxistes considérés aujourd'hui comme des auteurs

⁶⁵² Cf. Carl E. Schorske, *Vienne fin de siècle ; politique et culture*, Paris : Seuil, 1983 ; William McGrath, *Freud's Discovery of Psychoanalysis: The Politics of Hysteria*, Ithaca : Cornell University Press, 1987 ; Brunner, *Freud and the politics of psychoanalysis*.

⁶⁵³ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 117-217.

⁶⁵⁴ Cf. Leszek Kolakowski, *Main Currents of Marxism*, New York & London: W. W. Norton & Company, 2008, p. 1067 et suiv. ; MacIntyre, *Marcuse*, ch. 4 ; Christopher Lasch, *The True and Only Heaven: Progress and Its Critics*, New York : W.W. Norton & Company, 1991, ch. 10 ; Castel, *Le psychanalysme*, p. 350-351. Nous reviendrons sur cette question au chapitre huit.

⁶⁵⁵ Bien sûr, des causes plus contingentes ont joué, comme la première publication en 1932 de *L'idéologie allemande*, dans lequel on trouve la formulation « classique » par Marx et Engels d'une théorie de la fausse conscience (Marx et Engels, *L'idéologie allemande*). Mais ils n'ont qu'une importance secondaire. Ainsi, Lukàcs a développé l'idée avant cette publication, dans son essai sur « la réification et la conscience du prolétariat »

de premier plan (par ex. G. Lukács, A. Gramsci, T. Adorno ou G. Debord) sont surtout reconnus pour leurs travaux sur la fausse conscience ; en comparaison, les principaux travaux des auteurs qui les précédaient (par ex. K. Marx, R. Luxemburg ou K. Kautsky) portaient plutôt sur des questions économiques.

La théorie psychanalytique semblait permettre de renouveler et de renforcer la théorie de la fausse conscience. La psychanalyse soutient que les désirs que l'ordre social incite à refouler sont des désirs sexuels, donc biologiques. De cette manière, comme le souligne B. Friedan, les concepts de Freud « seemed to have a concrete physical reality »⁶⁵⁶. Par ailleurs, la psychanalyse était largement acceptée, bien au-delà des cercles marxistes. La théorie du refoulement venait donc à point nommé pour donner plus de « matérialité » et de « scientificité » à la théorie marxienne de la fausse conscience, et ainsi parvenir à expliquer d'une manière apparemment plus crédible ce qui apparaissait comme une « aliénation » de ces ouvriers.

Ces exemples d'utilisation de la théorie du refoulement chez des auteurs marxistes sont éclairants. La théorie du refoulement a été utilisée de manière à expliquer des actions qui semblaient irrationnelles. L'historien qui veut expliquer les usages de la théorie du refoulement doit donc commencer par reconstituer la situation de l'utilisateur, de manière à montrer pourquoi un geste donné en est venu à lui apparaître irrationnel. Pour éclairer le second exemple que nous venons d'aborder, celui de ces théoriciens marxistes qui recoururent à la théorie du refoulement afin d'élaborer une théorie de la « fausse conscience », il faudra donc montrer comment l'histoire de ces théoriciens les a amenés à concevoir comme irrationnelle l'absence d'action révolutionnaire des ouvriers. Voilà pour l'élucidation des théories « périphériques ».

À un second niveau, plus « profond », la compréhension des utilisations politiques de la théorie du refoulement requiert *aussi* que la *manière commune* dont ces différents

(publié dans Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe ; essais de dialectique marxiste*, Paris : Minuit, 1960 [1923], p. 109-256).

⁶⁵⁶ Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 171.

utilisateurs se représentaient l'être humain soit examinée. Cette mise en contexte élargie est nécessaire à une bonne compréhension du phénomène qui nous occupe. C'est elle qui fait présentement défaut. L'approche cynique, en dernière analyse, s'avère incapable de rendre compte de la pluralité des usages de la théorie du refoulement.

Rappelons que si la pluralité d'usages politiques de la psychanalyse apparaît clairement, parce qu'ils sont publics, elle est aussi présente dans les usages réalisés dans d'autres sphères d'interactions. La pluralité des usages de la psychanalyse dans les sphères familiales ou thérapeutiques est simplement plus confidentielle.

L'approche cynique rencontre donc la même limite que le récit soustractif, qui, comme nous l'avons vu, laisse complètement de côté la question de la diffusion de la théorie du refoulement.

2.4 Conclusions de la revue de l'historiographie

2.4.1 À propos de l'histoire sociale de la psychanalyse

En somme, l'historiographie a surtout jusqu'ici analysé le contexte d'*utilisations* ponctuelles de la théorie du refoulement, en laissant dans l'ombre aussi bien la théorie du refoulement que son contexte historique. Ceci revient à dire que *même l'explication des utilisations est partielle*. En effet, comme nous l'avons fait remarquer plus haut dans la discussion du récit soustractif, l'explication des usages les plus ponctuels des discours psychanalytiques et l'explication de la diffusion du discours psychanalytique lui-même ne sont ici distinguées qu'à des fins analytiques de clarification ; en réalité, l'explication du premier phénomène s'appuie sur l'explication du second. Toutes les utilisations de la théorie du refoulement présupposent la reconnaissance de la théorie du refoulement. Nous rencontrons la question « générale » de la diffusion de la psychanalyse chaque fois que nous nous intéressons à des gens ayant rencontré la psychanalyse. Il faut ici écarter définitivement le préjugé

« atomiste »⁶⁵⁷ suivant lequel les récits historiques viseraient uniquement des événements particuliers extrêmement ponctuels (très localisés dans le temps et l'espace) et seraient d'une essence différente des « grands récits », qui porteraient quant à eux sur des événements historiques d'une plus grande ampleur. L'idée selon laquelle l'histoire se limiterait à la seule étude des premiers types d'événements, donc d'événements très ponctuels, est fréquemment énoncée (quoique rarement formulée en détail, et encore moins souvent argumentée). Or comme le souligne B. Williams : « La déclaration selon laquelle il n'y aurait pas de sens global ou de grande ampleur à trouver dans le passé est elle-même une déclaration de grande ampleur et elle doit se conquérir, comme n'importe quelle autre. »⁶⁵⁸ Dans le cas qui nous occupe, les prétentions « atomistes » sont clairement dénuées de pertinence. En effet, l'examen des usages ponctuels de la psychanalyse démontre que leur compréhension adéquate requiert tout aussi bien de les situer dans un contexte historique plus large. Ainsi, comme le fait remarquer S. Timpanaro, l'idée que la psychanalyse est à situer uniquement dans le contexte culturel restreint de la Vienne du début du XX^e siècle est déjà réfutée par l'étendue de la diffusion et du succès de la psychanalyse dans le monde occidental contemporain⁶⁵⁹. D'une certaine manière, les historiens ayant abordé les divers agents historiques impliqués dans le devenir de la psychanalyse ont nécessairement abordé la question historique plus générale qui nous occupe ici. Même les travaux historiques radicalement empiristes, ceux-là qui tentent de

⁶⁵⁷ Nous nous inspirons ici de Paul Veyne, qui souligne que le passé historique « est indivisible à l'infini et n'est pas composé d'atomes événementiels » (Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, texte intégral, Paris : Seuil, 1996, p. 57).

⁶⁵⁸ Bernard Williams, *Vérité et véracité ; essai de généalogie*, Paris : Gallimard, 2006, p. 290. Taylor, *L'Âge séculier*, p. 976, formule une remarque analogue.

⁶⁵⁹ Timpanaro, *The Freudian Slip*, p. 107. Le même type de critique est énoncé dans : Zaretsky, *Secrets of the Soul*, p. 3-4 ; Forrester, « Freud, baromètre du XX^e siècle », p. 92 et Wittels, *Freud et la femme enfant*, p. xiii-xiv. Il serait sans doute possible de reprendre cette remarque à propos des limites des travaux sur l'influence de la culture juive sur la psychanalyse. (Sur cette influence, cf. Marthe Robert, *D'Édipe à Moïse ; Freud et la conscience juive*, Paris : Calmann-Lévy, 1974 ; John Murray Cuddihy, *The Ordeal of Civility: Freud, Marx, Levi-Strauss and the Jewish Struggle with Modernity*, New York: Basic Books, 1974 ; Dennis Klein, *Jewish Origins of the Psychoanalytic Movement*, New York: Praeger, 1981 ; McGrath, *Freud's Discovery of Psychoanalysis* ; David Bakan, *Sigmund Freud and the Jewish Mystical Tradition*, London: Free Association Books, 1990 ; Yosef Hayim Yerushalmi, *Le Moïse de Freud ; Judaïsme terminable et interminable*, Paris : Gallimard, 1993.)

se contenter de *rapporter* le récit des événements, dans la mesure où ils décrivent effectivement la diffusion de la psychanalyse, contribuent à révéler davantage son ampleur, et par là contribuent à rendre sensible le besoin d'une explication générale appropriée.

Formulons autrement le raisonnement qui précède : il existe une correspondance entre la position des théories dans le « tissu » que constitue le système théorique et la nature des racines sociales de ces théories. Les théories situées en périphérie du tissu trouvent leurs racines dans des circonstances historiques très localisées. En comparaison, celles situées au centre du tissu, dont la théorie du refoulement, trouvent leurs racines dans des circonstances historiques beaucoup moins sujettes au changement (voir le *Tableau II. Localisation logique et historique des discours psychanalytiques*, p. 172).

L'enquête sur l'utilisation des discours psychanalytiques particuliers doit donc situer ces utilisations dans plusieurs contextes, plus ou moins larges. En plus des contextes rapprochés dans lesquels s'inscrivent les discours psychanalytiques particuliers, il faut aussi aborder un contexte plus large, celui dans lequel s'inscrit la psychanalyse dans son ensemble.

Tableau II. Localisation logique et historique des discours psychanalytiques

Tableau II.	
Localisation logique et historique des discours psychanalytiques	
<i>A) Localisation dans la structure théorique</i>	<i>B) Contexte</i>
Utilisation ponctuelle de théories analytiques. <i>Ex. : imputation de motifs refoulés particuliers.</i>	Contextes très ponctuels (ex. : contexte biographique).
Théories périphériques. <i>Ex. : Théorie de l'envie du pénis, théorie de la fausse conscience engendrée par les refoulements, etc.</i>	Contextes relativement circonstanciels (ex. : contexte politique).
Théorie centrale. <i>Théorie du refoulement.</i>	Contexte plus large de la modernité démocratique (contexte sociologique).

Une mise en contexte de la psychanalyse dans le contexte de la société démocratique contemporaine est encore extrêmement embryonnaire. L'absence d'une histoire sociale de la

psychanalyse se fait ici sentir⁶⁶⁰. P. Berger soulignait en 1965 que bien qu'il existe « des analyses excellentes faites [...] sur des aspects partiels, spécifiques, du phénomène psychanalytique », malgré tout « il reste un trou énorme lorsqu'on en vient à l'analyse sociologique du phénomène comme un tout »⁶⁶¹. Il nous semble que les choses n'ont pas fondamentalement changé depuis lors.

Cette mise en contexte social doit bien être distinguée des mises en contexte politique que nous venons d'aborder. Au début d'un essai sur le nationalisme, l'historien B. Anderson soutient que la compréhension de ce dernier phénomène serait « plus facile, si on considérait qu'il appartenait au même ordre de phénomènes que la “parenté” ou la “religion”, plutôt qu'à celui du “libéralisme” ou du “fascisme” »⁶⁶². Cette remarque peut être transposée à l'étude de la psychanalyse. Le fait que cette dernière ait été reçue favorablement par des gens appartenant à des camps politiques très variés suggère qu'elle gagne à être décrite comme un phénomène qui s'inscrit dans le tissu des mœurs et de la culture des sociétés démocratiques contemporaines. La psychanalyse, suivant plusieurs des témoignages aperçus au chapitre un, s'est profondément inscrite dans la *culture* contemporaine. D'ailleurs, nous avons aussi vu dans ce premier chapitre que la psychanalyse, dans plusieurs sociétés, était devenue *familière*, que les propos psychanalytiques y étaient plus ou moins *habituels*. L'approche cynique de l'histoire de la psychanalyse, en faisant de la psychanalyse le fruit des stratégies réfléchies des acteurs historiques, s'avère incapable de rendre compte de ce caractère *familier* de la psychanalyse. Ainsi, nous avons tout lieu de supposer que les éléments de réponse à la problématique qui nous occupe sont sociologiques plutôt que politiques : qu'ils appartiennent aux *idées communes, implicites et indisputées* qui forment les mœurs des sociétés

⁶⁶⁰ A. de Swaan souligne que « there remains a surprising scarcity of sociology of psychoanalysis » (Swaan, *Management of Normality*, p. 75) ; A. Ehrenberg attire l'attention sur « la rareté des travaux d'histoire sociale et de sociologie historique de la psychanalyse » (Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 363). Cf. Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 27.

⁶⁶¹ Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 49.

⁶⁶² Benedict Anderson, *L'imaginaire national ; réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La découverte, 2002, p. 19.

démocratiques contemporaines, plutôt qu'aux idées *disputées*, et qui sont l'objet d'une délibération réfléchie, qui constituent l'objet des débats politiques⁶⁶³.

Cette question des rapports entre le monde social et la psychanalyse a fait couler beaucoup d'encre. Ne serait-ce que parce que, comme plusieurs l'ont remarqué⁶⁶⁴, le terme « social » est profondément équivoque, quelques éclaircissements sur ce que nous entendons par « histoire sociale de la psychanalyse » ne sont pas superflus. Que faut-il entendre ici par « histoire sociale » de la psychanalyse ? Est-ce une histoire « collective » ou encore une histoire « populaire » de la psychanalyse ?

L'assimilation du *social* au *collectif* apparaît limpide dans les réflexions de J. C. Burnham et P.-H. Castel sur les conditions de rédactions de l'*Interprétation des rêves*. Nous pouvons croire que cet ouvrage, qui a été écrit durant la période de la supposée « *splendid isolation* » de Freud⁶⁶⁵, a été écrit uniquement par celui-ci. L. Marinelli et A. Mayer montrent qu'au contraire que ce livre a grandement bénéficié des commentaires de plusieurs personnes dans l'entourage de Freud⁶⁶⁶. J. C. Burnham et P.-H. Castel supposent que cette découverte – qui tend bien à démontrer que la psychanalyse est plus une « création collective » qu'on l'a cru – démontre par le fait même que la psychanalyse est plus sociale qu'on ne l'a cru⁶⁶⁷. En

⁶⁶³ É. Durkheim note que les différents États forment les « *centres directeurs et conscients de la société* » (Émile Durkheim, *Le socialisme*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 49). En comparaison, « les habitudes, les tendances, les mœurs » sont « les sphères moins conscientes » de la vie sociale (Émile Durkheim, *Le Contrat social de Rousseau*, Paris : Kimé, 2008, p. 76).

⁶⁶⁴ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : Flammarion, 1988, p. 95 ; Weber, *Essais sur la théorie de la science*, p. 146 ; Max Weber, *Économie et société*, vol. 1. Les catégories de la sociologie, Paris : Plon, 1995, p. 28 ; Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris : Armand Colin, 1953, p. 19-20 ; Elias, *La société des individus*, p. 37.

⁶⁶⁵ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 264.

⁶⁶⁶ Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*.

⁶⁶⁷ John C. Burnham, "The 'New Freud Studies': A Historiographical Shift," *Journal of the Historical Society*, vol. 6, n° 2 (2006), p. 223-225 ; Pierre-Henri Castel, « "L'interprétation du rêve" de Freud : état actuel des fouilles » (Vendredi 18 décembre 2009). Nonfiction.fr. Le quotidien des livres et des idées. [Compte-rendu de Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*. 332 p.] Source URL : <http://www.nonfiction.fr/article-3009-linterpretation-du-reve-de-freud-etat-actuel-des-fouilles.htm> (consulté le 7 avril 2010.)

partant de cette assimilation de « social » à « collectif », nous pourrions répartir les ouvrages de Freud en deux catégories : ceux ayant bénéficié d'une collaboration et ceux qui n'ont pas bénéficié d'une telle collaboration. Si nous suivions l'approche de Burnham et P.-H. Castel, il nous faudrait dire que les premiers seraient sociaux, mais pas les seconds. Nous voilà revenus à l'approche suivie par le récit soustractif, qui oppose l'individu seul à l'individu qui interagit avec autrui. L'assimilation du social au collectif ne nous avance donc guère. Il nous faut trouver les moyens de comprendre en quoi Freud demeurerait un être socialisé même lorsqu'il était seul.

Le terme social est aussi fréquemment utilisé comme synonyme de *populaire*. Or traiter d'une histoire « populaire » de la psychanalyse ne nous mènerait pas plus loin, la psychanalyse n'ayant le plus souvent touché qu'indirectement les classes « populaires ». La psychanalyse a surtout trouvé des adeptes dans les classes moyennes.

Parfois encore, le terme histoire sociale est utilisé comme synonyme d'une histoire *vue d'en bas*. Dans un ouvrage qui a contribué pour beaucoup à définir cette approche, Edward P. Thompson attribue à cette histoire « vue d'en bas » une fonction, celle d'offrir un remède aux maux produits par une autre histoire, celle « vue d'en haut ». L'histoire « vue d'en bas » offre ses services aux acteurs historiques qui sont des victimes posthumes de « l'immense condescendance de la postérité »⁶⁶⁸. L'histoire de la psychanalyse, nous l'avons vu, n'a pas été avare de cette condescendance, dès lors qu'elle s'est intéressée aux adeptes « ordinaires » de la psychanalyse. Elle a le plus souvent réservé son admiration à des adeptes choisis, ceux que nous pourrions appeler des *virtuoses de la plongée dans l'intrapsychique*. Une histoire de la psychanalyse « vue d'en bas », depuis la perspective de ces adeptes ordinaires, apparaît donc pertinente et fertile. Néanmoins, une telle histoire est incapable d'éclairer la problématique que nous abordons ici. Une telle approche bute sur deux obstacles. D'une part, une telle histoire « vue d'en bas », tout comme une histoire « collective », maintient les dichotomies du récit soustractif qui empêchent la saisie de l'unité de la psychanalyse : dichotomie entre les psychanalystes et les adeptes ordinaires, entre Freud et ses héritiers, etc. D'autre part, l'histoire de la psychanalyse vue d'en bas ne permet pas la critique des sources qui est ici

⁶⁶⁸ Edward Palmer Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris : Seuil, 2012, p. 19.

requis. Examinons ce dernier point. L'histoire « vue d'en bas » s'oppose à une histoire « vue d'en haut », jugée responsable de la « condescendance ». À cette histoire traditionnelle soucieuse de transmettre la perspective des acteurs historiques « d'en haut », elle oppose une autre histoire, soucieuse de transmettre la perspective des acteurs historiques « d'en bas ». L'histoire « vue d'en bas » conserve donc l'idée que l'histoire joue un rôle de *porteur*, qu'elle transmet le « point de vue » d'acteurs historiques sur des événements donnés. (Elle oppose à l'histoire traditionnelle, soucieuse de rapporter la perspective « d'en haut » de certains acteurs historiques, l'importance de rapporter la perspective « d'en bas » d'autres acteurs historiques.) Or, comme nous l'avons vu au premier chapitre, l'objet qui nous intéresse ici, la croyance en la psychanalyse, est une croyance qui n'est pas exprimée volontairement ; en fait, en raison précisément de cette croyance, la psychanalyse est un objet qui s'inscrit dans une culture « invisible » : elle devient un objet qui « va de soi » et n'est plus *remarqué* par ces acteurs. En adoptant la perspective d'acteurs historiques, une histoire « vue d'en bas » ne se donne pas les moyens de répondre à des questions portant sur des phénomènes qui *échappaient à l'attention* de ces acteurs et qui donc n'entraient pas dans leur « point de vue » ou leur « perspective ».

Notons que selon chacune de ces approches de l'histoire sociale, la « société » n'est qu'une manière de parler. Ce qui existerait réellement, c'est encore et toujours la perspective de différents individus (des individus rassemblés en un collectif, ou bien des individus dénigrés par l'historiographie, etc.). Or ce qui apparaît ici nécessaire, c'est de situer la psychanalyse dans le tissu des relations sociales. Voilà pourquoi il existe un besoin criant d'une réelle « histoire sociale de la psychanalyse ». Pour développer celle-ci, nous pouvons nous tourner vers une approche « réaliste » de la société, en reprenant l'idée, formulée par Fauconnet et Mauss, qu'il existe bien « une vie de la société, distincte de celle que mènent les individus ou plutôt distincte de celle qu'ils mèneraient s'ils vivaient isolés »⁶⁶⁹. Notons qu'ici la vie d'individus socialisés n'est pas conçue par un contraste avec la vie d'individus temporairement isolés, mais à celle des individus qui *vivent* isolés. Fauconnet et Mauss ne rabattent pas l'opposition entre le social et l'individuel sur celle entre les individus rassemblés

⁶⁶⁹ Paul Fauconnet et Marcel Mauss, « Sociologie », in Marcel Mauss, *Œuvres*, 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie, Paris : Minuit, 1994, p. 142.

collectivement et ceux qui sont isolés. Pour ces auteurs, les individus qui à un moment ou un autre sont isolés ne sont pas pour autant ces individus qui vivent isolés. Même seuls, ils demeurent des individus formés par la socialisation.

2.4.2 Contraintes dégagées de la revue de l'historiographie

La revue de littérature de l'historiographie est maintenant complétée. Nous pouvons récapituler brièvement les principales critiques dégagées dans l'examen de chaque approche. (1) (a) Si le récit *soustractif* souligne avec raison que le questionnement historique prend son départ dans un constat épistémologique, il se trompe sur la nature de ce dernier ; (b) loin d'éclairer la reconnaissance accordée à la théorie du refoulement, ce récit présuppose cette reconnaissance ; (c) ce récit méconnaît la pluralité d'utilisations que la théorie du refoulement autorise, de même que (d) la portée pratique de ces utilisations. (2) L'approche *cyrique* rencontre deux des mêmes limites rencontrées par l'approche de Freud (*Ib* et *Ic*). (3) L'approche de l'« histoire des sciences », enfin, rencontre elle aussi certaines de ces mêmes limites (*Ic* et *Id*).

Le passage en revue critique proposé dans ce chapitre avait pour but d'énoncer les différentes *contraintes* que doit respecter un récit adéquat de la diffusion de la psychanalyse. Nous pouvons maintenant énumérer ces contraintes dégagées. Un tel récit doit tout à la fois : (1) porter sur *la théorie du refoulement* elle-même (et non pas le confondre avec certaines *utilisations* de cette théorie) ; (2) traiter de la pertinence *pratique* de la théorie du refoulement (et non pas simplement de son intérêt théorique) ; (3) situer cette théorie dans le contexte de l'évolution des mœurs et de la culture des sociétés démocratiques contemporaines. Si différents travaux respectent une ou plusieurs de ces contraintes, aucun, à notre connaissance, ne les respecte toutes.

L'hypothèse développée au prochain chapitre devra respecter ces contraintes.

2.4.3 L'objet de la recherche : l'imputation de désirs refoulés

Pour respecter ces différentes contraintes, la présente thèse abordera un objet qui, à notre connaissance, n'a pas encore été thématiqué comme tel : la *pratique qui consiste à*

imputer des désirs refoulés à des conduites. La psychanalyse a engendré plusieurs *pratiques* inédites (dont la cure analytique). La plus répandue de ces pratiques, celle qui a le plus contribué à la diffusion ample et profonde de la psychanalyse, est cette pratique. Dans différentes sphères d'activités sociales, dans différents groupes, des gens ont imputé des *désirs*, des *motifs* et des *intentions* refoulés à des conduites, que ce soit les leurs ou celles d'autrui : ils ont avoué avoir de tels désirs, ils en ont prêté à autrui. Pour éviter d'alourdir le texte, nous regroupons ces deux pratiques sous l'appellation générale : « imputation de motifs refoulés ». Ces deux pratiques en suscitent une troisième : la dénégation de motifs refoulés⁶⁷⁰.

Nous l'avons vu, dans le système théorique de la psychanalyse, la théorie du refoulement occupe la place centrale. Les autres théories la présupposent logiquement. De même, d'un point de vue pratique, des pratiques spécialisées plus ou moins élaborées (comme la cure analytique) reposent sur la pratique beaucoup plus simple qu'est l'énonciation de motifs refoulés. Une pratique complexe et de longue durée comme la cure analytique prend son point de départ dans une énonciation de motif refoulé : les participants de la cure cherchent en effet à expliquer les actions et les symptômes de ce patient comme des actions inconscientes, animées par des désirs refoulés.

Différents adeptes de la psychanalyse, pour éclairer leurs conduites et celles d'autrui, leur imputaient des désirs refoulés. C'est cette pratique d'imputation qui fera l'objet de notre recherche. Cet objet respecte les différentes contraintes ici dégagées : (1) d'abord, il porte non pas sur des théories périphériques, mais sur la théorie centrale qu'est la théorie du refoulement ; (2) ensuite, il porte sur une pratique, puisqu'il envisage les déclarations portant sur les refoulements non pas comme des énoncés théoriques visant à décrire ou expliquer des événements « intérieurs », mais comme autant d'*actes de dire*, d'*actes rhétoriques* visant à agir sur des interlocuteurs déterminés ; (3) enfin, précisément parce qu'il est inscrit dans

⁶⁷⁰ Nous laissons de côté la dénégation, qui du point de vue de notre problématique constitue un cas un peu plus complexe, dans la mesure où la dénégation de motifs refoulés n'implique pas nécessairement l'utilisation de la théorie du refoulement. Une personne qui affirme à son interlocuteur : « les motifs refoulés que vous imputez à mon action ne sont pas les motifs qui l'ont réellement motivé » peut en effet appuyer son refus sur des critères internes ou externes à la théorie du refoulement.

l'échange entre des partenaires de la vie sociale, il s'inscrit dans un contexte socioculturel déterminé. Il apparaît donc qu'une étude historique de cette pratique est en mesure d'éclairer les caractéristiques intrigantes de la diffusion de la psychanalyse – que c'est l'examen de la pratique psychanalytique la plus ordinaire qui semble offrir *une des clés de la compréhension de l'ample diffusion de la psychanalyse*. En ce sens, nous pensons avec R. Castel qu'une approche *prosaique* de la psychanalyse permettra de jeter sur elle « le maximum de lumières »⁶⁷¹. Ce renversement de perspective suppose évidemment que cette pratique puisse être décrite autrement qu'en termes de carences, d'irrationalité, de malentendu, de défaillance et de trahison. Il suppose au contraire la saisie de sa rationalité et de sa cohérence. La manière adéquate d'aborder cette pratique fera l'objet de la discussion du prochain chapitre.

⁶⁷¹ Castel, *Le psychanalysme*, p. 20.

3. Du programme de recherche à la recherche

On fait donc plus que manifester ses sentiments, on les manifeste aux autres puisqu'il faut les leur manifester. On se les manifeste à soi en les exprimant aux autres. C'est essentiellement une symbolique.

Marcel Mauss, « L'expression obligatoire des sentiments ».

La vitalité du commerce mutuel qui fait converser et s'échanger idées et émotions constitue en quelque sorte le centre de gravité de la langue, dont l'essence ne peut être pensée que dans la forme du couple écho / contre-écho, interpellation / réponse et qui, dans ses origines comme dans ses variations, loin d'appartenir à un seul sujet, ne cesse d'appartenir à tous, et, plongeant dans les couches profondes de l'esprit qui habite chacun, n'en reste pas moins soumise à l'échange social pour se manifester au dehors.

Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*.

Nous disposons maintenant d'un objet d'étude : la pratique d'imputation d'intentions refoulées. Cet objet, comment l'aborder à partir d'une hypothèse qui puisse éclairer la problématique dégagée plus haut ? Le présent chapitre entend répondre à cette question.

L'objet que nous avons dégagé de la revue de littérature, comment l'aborder ? Comment le décrire, lesquelles de ses caractéristiques méritent d'être examinées ? Lesquelles peuvent éclairer la problématique d'abord rencontrée ? À ce stade, nous ne disposons pas des outils qui nous permettent de répondre à ces questions. Nous ne disposons pas du canevas théorique qui nous permettrait d'aborder la pratique que nous avons définie, l'imputation d'intentions refoulées. Le seul canevas existant, celui fourni par le récit soustractif (qui oppose la volonté « par addition » à celle « par soustraction »), nous apparaît clairement insatisfaisant. Il offre un obstacle à notre démarche : si le récit soustractif dit vrai, alors l'imputation d'intentions refoulées ne permet pas de situer la psychanalyse dans un contexte social historiquement situé. Or, comme nous l'avons vu, nous avons de bonnes raisons de douter de la véracité de ce récit.

Il est donc préférable d'abandonner ce canevas. Par quoi faudra-t-il le remplacer ? Quel modèle théorique échapperait à ses limites ? Pour le moment, si nous voyons que le modèle soustractif est insatisfaisant, nous ne voyons pas par quel modèle le remplacer. Ce n'est pas simplement parce que nous avons décidé d'abandonner ce récit que nous pouvons instantanément le faire ! Il apparaît d'autant moins facile de prendre congé de la conception soustractive de la volonté qu'elle est largement répandue, bien au-delà de l'histoire de la psychanalyse. Par exemple, c'est bien cette conception qu'affirme l'opposition (fréquemment affirmée depuis une trentaine d'années, dans les discussions d'historiens et de sociologues) entre l'ordre social et la capacité d'agir des individus (ce qu'on appelle aussi l'« *agency* », ou « agentivité »)⁶⁷². L'omniprésence de ce modèle qui conçoit l'action et la norme comme

⁶⁷² Ainsi, nous entendons fréquemment qu'un « retour du sujet » marquerait un recul simultané des explications recourant aux « structures sociales ». Cf. Marcel Rafie, « Le retour du sujet ; quel sujet ? », in Daniel Mercure (dir. publ.) *La culture en mouvement ; nouvelles valeurs et organisations*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 299-311.

antithétiques, laisse croire qu'il s'imposera à nous tant que nous n'aurons pas développé une autre conception, plus adéquate, de l'imputation d'intentions refoulées.

Pour aborder d'une nouvelle manière la pratique d'imputation d'intentions refoulées, nous partirons d'une critique positive du modèle « soustractif ». Nous avons vu que le récit soustractif est basé sur des prémisses cartésiennes : en effet, il reprend et développe d'une manière originale la conception cartésienne de l'esprit. Or, cette conception cartésienne a donné lieu à des critiques nourries et variées. L'idée cartésienne que l'esprit appartient à un lieu intérieur (un lieu coupé du corps, du monde environnant et des échanges sociaux historiquement situés) a suscité de nombreuses critiques. Ces critiques, pour montrer en quoi la conception cartésienne est erronée, ont développé une autre conception de l'esprit, qui le traite comme étant profondément inscrit dans le corps, le monde environnant et les échanges avec autrui – en un mot, une conception pleinement *historique* de l'esprit. Cette critique « positive » du cartésianisme s'avère extrêmement pertinente pour notre recherche historique. En effet, il apparaît possible d'esquisser une manière nouvelle d'aborder l'imputation d'intentions refoulées en nous appuyant sur l'image de la volonté, des dialogues et de la société développée par ces approches. En nous appuyant sur cette image, nous proposerons ici une description de la pratique qui consiste à *imputer des désirs et des motifs à des actions*. Nous verrons comment les individus apprennent cette pratique, comment ils s'en servent pour mener une vie en commun et comment elle les marque en profondeur. La description de cette pratique courante, quotidienne et omniprésente, qui structure profondément la vie sociale, ouvre la voie à une hypothèse permettant d'expliquer les caractéristiques singulières de la diffusion de la psychanalyse, celles-là que nous avons présentées au premier chapitre.

Nous nous intéresserons d'abord (# 3.1) à la conception soustractive des aveux de volonté refoulée. Nous verrons que cette conception s'appuie sur une manière cartésienne de dépeindre et concevoir la volonté, l'action et les aveux de volonté. Ensuite (# 3.2), nous développerons, en nous appuyant sur différentes critiques formulées contre la conception cartésienne, une manière pleinement historique de concevoir la volonté, l'action et les aveux de volonté. Nous développerons ainsi une manière d'approcher les imputations d'intentions refoulées. Enfin (# 3.3), nous développerons en nous servant de ce canevas une hypothèse

permettant d'expliquer les caractères énigmatiques que présente la diffusion de la psychanalyse. Du même coup, nous aborderons la question de la méthode permettant de tester cette hypothèse et délimiterons un objet historique et un corpus de textes précis.

3.1 L'imputation d'intentions refoulées et le récit soustractif

Cette section est consacrée à une critique de la conception soustractive des aveux et imputations de désirs refoulés. Cette confrontation critique permettra d'élaborer une approche pleinement historique de ces aveux et imputations.

Nous commencerons par nous demander si la conception soustractive de la volonté est vraie. Pour ce faire, nous la confronterons à un aveu de désir refoulé que fait Freud dans *L'interprétation du rêve*. Deuxièmement, nous examinerons les fondements de cette conception soustractive. Nous verrons qu'elle est fondée sur une anthropologie cartésienne. Troisièmement, nous verrons que cette dernière a reçu des critiques d'auteurs se réclamant d'une série de traditions théoriques. Quatrièmement, nous verrons que différents travaux inspirés de ces traditions ont ouvert la voie à une histoire sociale de la psychanalyse et que nous gagnons à nous mettre à l'école de ces traditions afin d'approfondir cette histoire sociale.

3.1.1 La conception « soustractive » de l'aveu de volonté refoulée confrontée à cet aveu

L'objet que nous nous donnons (*la pratique d'imputation de volontés refoulées*) n'a pas été ignoré par la recherche historique. Freud, nous l'avons vu, propose bien une théorie de cette pratique : c'est ce que nous avons appelé la théorie « soustractive » de la volonté. Suivant cette théorie, il existerait deux types de déclaration de désirs, qu'il faudrait opposer radicalement l'une à l'autre : les déclarations de désirs refoulés et les déclarations de désirs ordinaires. Les désirs refoulés seraient des désirs « par soustraction », et, à ce titre, présocialisés ; les désirs ordinaires, par contre, seraient le fruit d'une « addition », c'est-à-dire d'une socialisation. Les volontés refoulées seraient des moteurs de l'action, mais les volontés ordinaires ne le seraient pas. En effet, l'être humain, fondamentalement, serait mû par une volonté présocialisée intérieure, appartenant à un monde situé au-delà de l'histoire et du social. Les volontés ordinaires ne seraient avouées qu'à des fins rhétoriques de justification,

mais les volontés refoulées échapperaient entièrement à la rhétorique. En effet, les désirs refoulés étant des désirs asociaux, seraient des désirs socialement inavouables, qui rencontreraient unanimement et nécessairement l'opprobre. En deux mots, il existerait deux types radicalement différentes de déclarations de volontés : les unes dépeindraient les *moteurs* (ou les *causes*) de l'action, les autres ajouteraient ensuite des *raisons* justificatrices (fausses) à ces moteurs, en contribuant ainsi à les dissimuler.

Remarquons immédiatement que Freud offre lui-même un défi à son récit, en démontrant par ses propres actes que les aveux d'intentions refoulées peuvent bien être accueillis favorablement⁶⁷³. Par exemple, dans *L'interprétation du rêve*, son premier ouvrage destiné à un large auditoire, Freud avouait à ses lecteurs des désirs refoulés, désirs qu'il présentait comme inavouables parce que socialement inacceptable. Freud avouait notamment s'être vengé en rêve de son ami Otto, lui avoir reproché sa « légèreté », et avoir de cette façon tenté de se donner à lui-même une « disculpation », de façon à échapper au reproche que ce dernier lui avait adressé⁶⁷⁴ : « le rêve me venge de lui en retournant le reproche sur lui-même »⁶⁷⁵. A. Welsh souligne qu'il faut ici porter attention à ce que Freud *faisait* aussi bien qu'à ce qu'il *disait faire* : alors même que Freud affirmait que les désirs refoulés étaient socialement inacceptables et donc *inavouables*, il en *avouait* à ses lecteurs. Un tel passage se présente comme un paradoxe pragmatique. En réalité, comme le montre Welsh, Freud présentait ses désirs refoulés d'une manière telle qu'ils apparaissent excusables : ces désirs étaient en effet des désirs qui n'étaient pas pleinement *voulus* et qui, n'ayant pas suscités d'actions, n'étaient pas *préjudiciables*⁶⁷⁶. De surcroît, Freud présentait l'aveu de ces désirs

⁶⁷³ Nous développons ici une analyse d'abord présentée dans : Jean-Baptiste Lamarche, « Le divan et le droit ; imputations, aveux et démentis de motifs refoulés à la lumière de l'enquête juridique », in Jérôme Boivin *et al.* (dir. publ.), *Actes du 9^e colloque étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval*, Québec : Artefact, 2010, p. 328-329.

⁶⁷⁴ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 153-156.

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 154.

⁶⁷⁶ Welsh, *Freud's Wishful Dream Book*, p. 51 et suiv. En faisant appel à l'autorité de Platon, qui « estime que les meilleurs sont ceux à qui ce que les autres font à l'état de veille ne vient à l'idée qu'en rêve » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 98), Freud soulignait que « le mieux est d'acquiescer les rêves » (*Ibid.*, p. 675) et attirait du même coup l'attention de ses lecteurs sur sa propre innocence. (Freud soulignait périodiquement la

illicites comme une activité *digne de louange* : cet aveu dénotait l'authenticité, la maturité et le courage devant la réprobation sociale. Comme l'écrit K. Burke, Freud pouvait avouer des intentions humiliantes parce qu'il avait d'une certaine manière changé les règles qui gouvernent ce type d'aveux⁶⁷⁷.

En mettant ainsi en scène ses aveux tout en les présentant comme étant par principe opposés à toute mise en scène, Freud recourait pour ainsi dire à une rhétorique de l'anti-rhétorique. Nous pourrions dire ici, en transposant une remarque que fait M. Bakhtine à propos d'une confession similaire, qu'un

désir caché d'être reconnu par autrui détermine tout le style et le ton de l'ensemble, et en même temps est contredit par la proclamation ouverte qui détermine le contenu de la confession : l'indépendance par rapport au jugement d'autrui, l'indifférence, la manifestation d'une volonté propre⁶⁷⁸.

Plus précisément, cette confession freudienne se conserve une *échappatoire*, « la possibilité qu'on se réserve de modifier le sens final, déterminant, de son mot »⁶⁷⁹. Une confession avec échappatoire est une confession qui, à première vue, semble *finale* ; elle semble en effet proposer

le dernier mot sur soi-même, la dernière définition de soi : mais en fait elle attend [...] une réponse d'autrui contraire, un jugement de valeur opposé. Celui qui s'accuse et se repent souhaite en réalité provoquer la justification et l'admiration d'autrui. En se condamnant, il veut et exige qu'autrui refuse son auto-définition mais se garde une

réelle innocence de ceux qui avouent des intentions refoulées. Voir par exemple : Freud, *Totem et tabou*, p. 79, 108-109, 192-194 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 149 ; Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 67-68, 72.)

⁶⁷⁷ Kenneth Burke, "Freud—And the Analysis of Poetry," *The American Journal of Sociology*, vol. 45, n° 3 (Nov. 1939), p. 391-392.

⁶⁷⁸ Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris : Seuil, 1998, p. 330. Bakhtine analyse ici la confession d'Hippolyte Terentiev, un personnage de *L'Idiot*, de Dostoïevski. Les romans de Dostoïevski, comme le démontre Bakhtine, impliquent une analyse aiguisée de la pratique d'aveu. Sur la profonde réflexion sur les confessions « séculières » qui est mise en scène dans les romans de Dostoïevski, voir aussi John Maxwell Coetzee, "Confession and Double Thoughts: Tolstoy, Rousseau, Dostoevsky," *Comparative Literature*, vol. 37, n° 3 (Summer 1985), p. 193-232.

⁶⁷⁹ Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 319.

issue, une échappatoire, pour le cas où autrui tomberait vraiment d'accord avec lui, avec son auto-accusation [...].⁶⁸⁰

De même, si Freud affirmait bien que le désir qu'il avouait était socialement inacceptable, il mettait néanmoins tout en œuvre afin de produire chez son lecteur une réponse contraire, un « jugement de valeur opposé ». En effet, la manière dont Freud présentait son aveu au moyen du récit soustractif (comme l'aveu d'un désir *inavouable*⁶⁸¹) ne pouvait que pousser son lecteur à rejeter cette condamnation et même à accueillir favorablement l'aveu qui lui était offert, en *admirant* celui qui, en lui faisant cet aveu, apparaissait comme un esprit libre, capable de penser et d'agir seul, sans avoir besoin d'obtenir l'approbation de « la société », etc.

Les traits distinctifs de l'aveu de Freud que nous venons d'envisager sont inhérents aux aveux de désirs refoulés : c'est la nature même du refoulement de la volonté, en effet, qui amenait Freud à concevoir l'aveu de la volonté refoulée comme l'aveu d'une volonté inavouable : le désir refoulé est un désir que son porteur se dissimule parce qu'il est contraire à des exigences sociales, un désir qui ne peut que susciter la réprobation d'autrui. Il faut donc dire que la rhétorique de l'anti-rhétorique à laquelle Freud recourait pour présenter les aveux de motifs refoulés colorait tous les aveux de désirs refoulés. Les adeptes de la psychanalyse qui formulaient à leur tour de tels aveux, par le fait même, se présentaient eux aussi comme des individus qui osaient regarder en eux-mêmes, en bravant la réprobation des « autres ». Par le fait même, les aveux d'intentions refoulées sont, tout autant que les aveux d'intentions ordinaires, des actions rhétoriques qui visent à convaincre ceux auxquelles elles sont adressées.

Soulignons le fait que la conception soustractive de la volonté *intervient pratiquement* dans cet aveu d'une volonté refoulée de vengeance contre Otto. Cet aveu, après tout, prenait place dans un livre qui expose le contraste entre volonté positive et soustractive. Cette conception soustractive de la volonté offrait à Freud le moyen de se présenter comme un

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 319-320.

⁶⁸¹ Comme le note W. McCulloch, Freud « paints himself too black to be convincing » (Warren McCulloch, *The Past of a Delusion*, Chicago: Chicago Literary Club, 1953, p. 20).

homme qui était parvenu, en déchirant les voiles imposés par la société, à regarder en lui-même sans frémir. D'une certaine manière, cette conception permettait à Freud de dire à l'interlocuteur à qui il avouait un désir refoulé : *le désir que je viens de vous avouer, tout en vous s'oppose à ce que vous l'admettiez, si ce n'est, peut-être, un attachement héroïque à la vérité et à la liberté, celui-là même qui m'a permis, à moi, de vous le confesser ; saurez-vous, vous aussi, vous montrer à la hauteur de cet idéal ?* En d'autres mots, la conception soustractive de la volonté permettait de faire de cet aveu un *défi* lancé à l'interlocuteur. C'est cette conception qui permettait de « provoquer la justification et l'admiration »⁶⁸² de cet interlocuteur. Nous entrevoyons ici que le récit soustractif, loin d'être une explication élaborée par l'historien pour éclairer rétrospectivement l'action d'acteurs historiques, a d'abord été élaboré par ces acteurs dans le cours de leurs interactions⁶⁸³. Le récit soustractif n'est pas pour autant une simple *croissance* de ces acteurs. En effet, il a été utilisé dans le but de pousser leurs interlocuteurs à recevoir favorablement des aveux prétendument inavouables. Dans de telles situations, ceux qui, à la suite de Freud, affirmaient que le désir refoulé était *inacceptable* le faisaient précisément pour parvenir à *faire accepter* les aveux de désirs refoulés. Ainsi, la conception soustractive de la volonté refoulée servait ici de « prophétie autodestructrice » : elle était énoncée afin d'être contredite. Autrement dit, ces aveux de Freud démontrent non seulement que la conception soustractive de la volonté refoulée est erronée, mais que ceux qui y recourraient, en pratique, savaient qu'elle l'était.

*

Les limites de la conception soustractive de la volonté refoulée apparaissent clairement. Examinons maintenant les fondements de cette conception soustractive.

⁶⁸² Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 320.

⁶⁸³ M. Fanstein note que « le discours sur l'extraterritorialité [*c'est-à-dire ce que nous avons appelé le récit « soustractif », n. d. J.-B.L.*] fonctionne simultanément comme grille de lecture et comme instrument d'action » (Fanstein, *Le divan insoumis*, p. 171). Sur ce point, cf. : Jean-Baptiste Lamarche, « La "récupération" de la psychanalyse », *Philo & Cie*, n° 4 (janvier-avril 2013), p. 32-34.

3.1.2 Au cœur de la conception soustractive : un canevas cartésien

Le contraste proposé par le récit soustractif est un contraste de type cartésien. Nous l'avons vu au chapitre deux, la théorie du refoulement reprend la conception cartésienne de l'intériorité. Suivant la théorie cartésienne, tous les différents phénomènes de la vie psychique (pensées, désirs, émotions, etc.) se produisent « dans » une sorte de milieu « intérieur » radicalement clos sur lui-même, inaccessible depuis le monde extérieur, dont le seul témoin est l'œil intérieur de la conscience. En ce sens, la vie psychique serait *essentiellement privée*, accessible à son seul porteur⁶⁸⁴. Elle se caractériserait par son « exclusivité » et son « inexpressivité »⁶⁸⁵. Freud adhère à cette conception cartésienne. « La conscience ne procure à chacun de nous que la connaissance de ses propres états psychiques ; qu'un autre homme ait aussi une conscience, c'est là une inférence qui est tirée *per analogiam*, pour nous rendre le comportement de cet autre homme compréhensible, en se fondant sur la perception de ce qu'il dit et fait. »⁶⁸⁶ Chaque désir apparaîtrait d'abord dans cet espace intérieur. Par la suite seulement, chacun serait libre d'*informer* autrui (ou pas) de ce désir, d'exécuter (ou pas) l'action requise pour accomplir ce désir. Ainsi, l'aveu d'intentions constituerait une communication à autrui d'une observation essentiellement privée, et l'imputation d'intentions à autrui constituerait quant à elle une hypothèse sur la nature de cet événement intérieur que seul l'aveu du principal intéressé pourrait confirmer. À la thèse cartésienne, Freud ajoute un correctif : chacun n'aurait qu'une connaissance indirecte, inférentielle, des pensées qu'il a refoulées « dans » son inconscient (lequel se présente comme un milieu intérieur dans le milieu intérieur). En d'autres mots, les actions qui sont inconsciemment animées par des

⁶⁸⁴ Anthony Kenny, *The Metaphysics of Mind*, Oxford: Clarendon Press, 1989.

⁶⁸⁵ Nous reprenons le terme « inexpressivité » à Sandra Laugier, *Wittgenstein ; le mythe de l'inexpressivité*, Paris : Librairie philosophique Vrin, 2010 et le terme « exclusivité » à Philippe de Lara, *L'expérience du langage : Wittgenstein philosophe de la subjectivité*, Paris : Ellipses, 2005, p. 20.

⁶⁸⁶ Freud, *Métapsychologie*, p. 70. Sur l'utilisation par Freud de cette image de l'intériorité, voir aussi : Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science*, p. 34 et suiv. ; Jean-Pierre Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, Paris : Presses universitaires de France, 2004, p. 228 et suiv. ; Billig, *Freudian Repression* ; Voloshinov, « Le freudisme » (cf. notamment p. 105-106, 160-164) ; MacIntyre, *The Unconscious* ; Taylor, *L'Âge séculier*, p. 916 ; John Dewey, *Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology*, New York: The Modern Library, 1930, p. 86-87.

intentions refoulées devraient être abordées par leurs auteurs « comme s'ils appartenait à une autre personne »⁶⁸⁷. La conception cartésienne de l'intériorité est ainsi *redoublée* : le monde intérieur contient un monde encore plus intérieur, « l »'inconscient, inaccessible à un œil de la conscience qui ne parvient à l'aborder que de l'extérieur.

Dans le schéma soustractif proposé par Freud, la connaissance de soi immédiate et totale apparaît comme la situation « par défaut » et l'absence de cette connaissance comme une anomalie, engendrée par le refoulement. *Avant* que se produise le refoulement, chacun serait à même d'observer en soi ses « pensées » (y compris ses désirs et souhaits), d'une manière immédiate, indubitable et totale⁶⁸⁸. Chacun pourrait « regarder » les pensées se produisant « dans son champ de vision mental », au moyen d'une « auto-observation » rendue possible par une « perception endopsychique »⁶⁸⁹. Le témoin honnête de ces événements intérieurs pourrait par la suite en informer autrui : alors, ce témoin « communique [...] ce qui est sa vérité intérieure et qu'il a été le seul à savoir jusqu'ici »⁶⁹⁰. De même, *après* qu'ait été dévoilé et surmonté le refoulement, chacun serait de nouveau à même d'observer en soi ses « pensées » (y compris ses désirs et souhaits), d'une manière immédiate, indubitable et totale. Autrement dit, en mettant fin au refoulement, chacun pourrait se rapprocher de la pure transparence à soi que Descartes attribue au sujet⁶⁹¹. Les idées refoulées sont des idées que nous ne *voulons* pas connaître, ce qui veut dire qu'au fond de nous, nous les connaissons déjà et que nous pouvons donc éventuellement les reconnaître pleinement⁶⁹². Voilà notamment pourquoi il faudrait dire que « le sens d'une opération manquée ne souffre aucun doute si

⁶⁸⁷ Freud, *Métapsychologie*, p. 71. Chacun aurait avec ses propres processus psychiques, lorsqu'ils sont inconscients, « la même relation [...] qu'avec un processus psychique chez un autre individu » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 98). Et de fait, comme nous le verrons aux chapitres cinq et six, les différentes « instances de l'inconscient » sont presque dépeintes comme des personnes étrangères.

⁶⁸⁸ Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 108.

⁶⁸⁹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 139 ; Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 364.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 244.

⁶⁹¹ Renée Bouveresse-Quilliot et Roland Quilliot, *Les critiques de la psychanalyse*, Paris : Presses universitaires de France, 1991, p. 76-77 ; Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 103, 115.

⁶⁹² Marmor, *Psychiatry in Transition*, p. 266-275.

l'analysé en fait lui-même l'aveu »⁶⁹³. De cette manière, comme le remarque V. Vološinov, Freud continue à considérer l'introspection comme « *la seule méthode capable d'authentifier la réalité des phénomènes psychiques* »⁶⁹⁴. En ce sens, la conception soustractive de la thérapie psychanalytique conçoit cette dernière comme un processus permettant au patient d'atteindre tout à la fois à une connaissance de soi immédiate et indubitable et à une maîtrise de soi complète. L'« état idéal » vers lequel tend la cure, écrit Freud, est la production d'un individu libre de conflits et par le fait même « un et indivis »⁶⁹⁵. Cette conception soustractive, comme le remarque J. Laplanche, « nourrit l'espoir que la cure puisse finalement éliminer l'Inconscient »⁶⁹⁶. De cette manière, le canevas cartésien demeure présent à l'horizon de la réflexion sur la cure.

Ce que nous pourrions appeler la théorie cartésienne de l'aveu d'intentions représente celui-ci comme un processus se déroulant en deux étapes clairement distinctes. Dans un premier temps, chacun pourrait, par une « observation » d'un monde intérieur radicalement étanche au monde extérieur des échanges socialement réglés avec autrui, observer ses pensées, y compris ses désirs. Ceux-ci apparaîtraient comme des événements intérieurs prélangagiers et présociaux : comme des événements qui ne serait pas conçus au moyen de mots et qui préexisteraient à tout dialogue. Dans un second temps, chacun pourrait, en recourant au langage, informer autrui de l'existence de ces pensées. D'une certaine manière, le même individu se ferait d'abord spectateur (de son monde intérieur) et puis – seulement ensuite – informateur (au bénéfice du monde extérieur). Comme le remarque V. Vološinov, ce modèle

⁶⁹³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 46.

⁶⁹⁴ Vološinov, « Le freudisme », p. 171. Cf. MacIntyre, *The Unconscious*, p. 85 et suiv. Voilà de quoi éclairer ce que F. Cioffi appelle le rapport ambivalent de Freud à l'introspection (Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 196, 296) : l'introspection était l'autorité épistémique ultime pour identifier toutes les pensées non-refoulées. La psychanalyse peut ainsi être vue, historiquement, comme la culmination d'une tradition d'introspection (Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 51 ; Taylor, *L'Âge séculier*, p. 916).

⁶⁹⁵ Sigmund Freud, « Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XIX. 1931-1936*, Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 283-284.

⁶⁹⁶ Jean Laplanche, « Séduction généralisée (théorie de la -) », in Alain de Mijolla (dir. publ.), *Dictionnaire international de la psychanalyse ; concepts, notions, biographies, œuvres, événements, institutions*, vol. 2, Paris : Calmann-Lévy, 2002, p. 1554. Cf. Merleau-Ponty, *Signes*, p. 164.

cartésien de l'aveu d'intention suppose « que ce qui est à exprimer peut, d'une manière ou d'une autre, se constituer et exister en dehors de l'expression, qu'il existe sous une forme et passe ensuite à une autre forme » ; ce modèle « suppose inévitablement un certain dualisme entre ce qui est intérieur et ce qui est extérieur, une primauté certaine de ce qui est intérieur, puisque tout acte d'objectivation (d'expression) procède de l'intérieur vers l'extérieur »⁶⁹⁷. Soulignons encore que cette image de l'aveu est fondamentalement « monologique », au sens que M. Bakhtine accorde à ce terme : l'intention y apparaît comme dans un monologue radical, coupée de tout échange social. Dans une approche monologique, écrit M. Bakhtine, on n'attend pas d'autrui une réponse qui puisse venir modifier le monde de la conscience : « Le monologue est accompli et sourd à la réponse d'autrui, ne l'attend pas et ne lui reconnaît pas de force *décisive*. Le monologue se passe d'autrui [...]. Le monologue prétend être le *dernier mot*. »⁶⁹⁸

Ce canevas « en deux temps » de l'aveu, la théorie soustractive de l'aveu des désirs refoulés le reprend, sous une forme légèrement modifiée. Nous l'avons vu, cette théorie soustractive soutient que le spectateur de soi refuse parfois d'admettre ce qu'il voit en lui-même, lorsque les résultats de cette auto-observation sont contraires aux exigences de son interlocuteur extérieur, celui qu'il devrait normalement se contenter d'*informer* sur sa vie intérieure. L'individu procéderait alors à un refoulement du résultat de son auto-observation. En somme, le processus d'auto-observation serait alors *perturbé par des soucis rhétoriques et moraux*. Les activités du spectateur de soi et de l'informateur seraient perturbées par l'intervention d'un rhéteur et d'un moraliste. Il y aurait confusion des rôles. L'observation de soi serait obscurcie par une évaluation de soi. En reprenant les termes de V. N. Vološinov, nous dirons que la théorie soustractive dépeint l'aveu de la fausse volonté (la volonté « par

⁶⁹⁷ Valentin Nikolaevič Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage ; les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, Limoges : Lambert Lucas, 2010, p. 295.

⁶⁹⁸ Cité dans Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, 1981, p. 165.

addition »), celle-là qui vient masquer la vraie volonté, « comme déformation de la pureté de ce qui est intérieur »⁶⁹⁹.

L'aveu véridique de volonté exigerait de distinguer de nouveau clairement les deux étapes du processus, notamment en recourant, pour informer autrui du résultat de l'auto-observation, à des termes adaptés à cette observation, c'est-à-dire à des termes qui n'ont qu'une fonction désignative, qui sont dénués de toute portée évaluative⁷⁰⁰. La psychanalyse offrirait les moyens de communiquer adéquatement cette information. Suivant la conception « soustractive » de la modernité, la société moderniste dans laquelle la psychanalyse apparaît, parce qu'elle serait caractérisée par un retrait ou une disparition des mœurs, coutumes et traditions qui, jusque là, contribuaient à voiler l'auto-observation, laisserait place à cette dernière. Un tel aveu apparaît tout aussi monologique que l'aveu dépeint par la conception cartésienne : l'auto-observation par chacun de ses désirs serait radicalement distincte de la communication de cette observation (dépeinte comme *logiquement distincte et chronologiquement ultérieure*) à des interlocuteurs situés dans un monde social historique. D'ailleurs, cet aveu offrirait lui aussi le « dernier mot » : C. Castoriadis note très justement que selon la conception soustractive, la « prise de conscience » du désir refoulé, celle qui suscite son aveu, est « effectuée pour toujours »⁷⁰¹, lorsque l'entité distincte qu'est la volonté est identifiée par l'œil intérieur. Nous le voyons bien, ce récit soustractif refuse donc de

⁶⁹⁹ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 297. Cette théorie soustractive soutient qu'il existe un risque, celui « que ce qui est intérieur change d'aspect en passant à l'extérieur, en s'exprimant à l'extérieur. Il est en effet contraint de s'approprier un matériau extérieur disposant de ses propres lois, qui lui sont étrangères. » (*Ibid.*, p. 295.) La théorie soustractive de la volonté met ainsi l'accent sur le risque de rupture de communication qui est inhérent à la conception cartésienne de l'aveu.

⁷⁰⁰ En reprenant les termes de C. Taylor, nous dirons que le langage requis pour un tel aveu serait « a language where the only determinants of the expressions chosen would be the requirements of encoding the information to be depicted » (Charles Taylor, *Human Agency and Language: Philosophical Papers 1*. Cambridge: Cambridge University Press, 1985, p. 267).

⁷⁰¹ Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Seuil, 1999, p. 154.

reconnaître le fait que la psychanalyse authentique est, pour parler comme S. Moscovici, « non seulement un mode d'information mais aussi un instrument d'influence »⁷⁰².

Nous rencontrons ici ce qui constitue peut-être le principal obstacle qui bloque l'historicisation de la psychanalyse : en opposant radicalement la volonté à la norme sociale, la conception cartésienne propose rien de moins qu'une *anthropologie*, sur laquelle le récit historique « soustractif » est édifié. Le *psychanalysme* (comme coupure entre le moment de la découverte de « l' » inconscient et le moment de la diffusion de cette découverte) trouve ses fondements dans une conception « mentaliste » de la psyché. En opposant radicalement la vie intérieure à la vie extérieure, le vécu intérieur aux événements du monde, ce récit situe l'étude de la psychanalyse *au-delà de la portée de la recherche historique*. P. Fauconnet et M. Mauss attirent l'attention sur le fait qu'il existe une vie sociale distincte de celle que les individus mèneraient « s'ils vivaient isolés »⁷⁰³. Le récit soustractif conçoit l'aveu d'intention comme étant le fait d'individus qui vivent essentiellement isolés les uns des autres. Plus précisément, ce récit dépeint le rapport intérieur à soi entretenu par chaque individu comme étant complètement indépendant du rapport extérieur à autrui, réglé sur des normes sociales historiquement situées.

*

La conception soustractive de la volonté pose problème. Pourquoi le fait-elle, par quelle autre conception faut-il la remplacer ? Voilà les questions que notre démarche rencontre et que nous tenterons maintenant d'aborder.

3.1.3 Critiques adressées au canevas cartésien

Le fait que le canevas soustractif soit élaboré sur une anthropologie cartésienne nous indique une manière de développer une approche plus satisfaisante. En effet, cette anthropologie a fait l'objet de critiques nourries, énoncés par des auteurs provenant d'horizons très différents. En indiquant les faiblesses de la théorie cartésienne de la volonté, de la psyché,

⁷⁰² Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 102.

⁷⁰³ Fauconnet et Mauss, « Sociologie », p. 142.

etc., ces auteurs ont simultanément esquissé une approche « écologique » de ces phénomènes, c'est-à-dire une approche qui les situe dans leur environnement historique et social. Par le fait même, ils nous indiquent comment nous pouvons aborder notre objet, la pratique qui consiste à imputer des désirs refoulés.

Passons en revue quelques unes de ces critiques de l'anthropologie cartésienne. (La classification de ces différentes critiques pourrait être abondamment discutée.)

Premièrement, la réflexion théorique sur la *rhétorique*, bien avant l'apparition de la conception cartésienne, s'est intéressée à l'efficacité de la parole. Après une longue période de désintérêt, cette réflexion sur la rhétorique renaît. Les travaux développés par cette tradition permettent de comprendre que, contrairement à ce que prétend la conception cartésienne, il n'existe pas de parole neutre, purement informative. La parole vise toujours à persuader, charmer, convaincre⁷⁰⁴.

Deuxièmement, l'*École française de sociologie* a élaboré une sociologie de différentes « catégories », en montrant comment ces dernières, loin d'être le produit d'esprits solitaires, servent à constituer différentes sociétés. Cette démarche a été inaugurée dès le début du XX^e siècle⁷⁰⁵. Cette sociologie des catégories a été développée et peaufinée dans les analyses structurales proposées par Edward E. Evans-Pritchard⁷⁰⁶, Claude Lévi-Strauss⁷⁰⁷, Pierre Bourdieu⁷⁰⁸, Mary Douglas⁷⁰⁹ ou Louis Dumont⁷¹⁰.

⁷⁰⁴ Cf. Aristote, *Rhétorique*, Paris : Flammarion, 2007 ; Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris : Presses universitaires de France, 2013 ; Michel Meyer, *Questions de rhétorique*, Paris : Librairie générale française, 1993. Nous avons aussi profité des réflexions (voisines) sur les actes de parole : cf. Bruno Ambroise, *Qu'est-ce qu'un acte de parole?*, Paris : Vrin, 2008 ; François Récanati, « Du positivisme logique à la philosophie du langage ordinaire : naissance de la pragmatique », in John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil, 1991, p. 185-203.

⁷⁰⁵ Voir notamment : Émile Durkheim et Marcel Mauss, « De quelques formes primitives de classification », in Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris : Seuil, 1971, p. 162-230 ; Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* ; Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1997, p. 331-386.

⁷⁰⁶ Edward E. Evans-Pritchard, *Les Nuer ; description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris : Gallimard, 1968.

Troisièmement, le *pragmatisme*, ce mouvement de pensée pluridisciplinaire apparu au tournant du XX^e siècle, a proposé une approche « écologique » de l'esprit, qu'il a dépeint et conçu non plus comme un « lieu » essentiellement coupé du monde extérieur, mais comme un ensemble de capacités que développent des organismes plongés dans un environnement donné – un environnement naturel, social et culturel, dans le cas de l'esprit humain⁷¹¹. Cette réévaluation de la nature de l'esprit a suscité plusieurs travaux sociologiques importants⁷¹².

⁷⁰⁷ Claude Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris : Presses universitaires de France, 1974 ; Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris : Plon, 1962.

⁷⁰⁸ Bourdieu, *Le sens pratique* ; Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique* précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*, Paris : Seuil, 2000.

⁷⁰⁹ Mary Douglas, *De la souillure ; essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris : La découverte, 2001 ; Mary Douglas, *Natural Symbols: Explorations in Cosmology*, Londres et New York : Routledge, 1996.

⁷¹⁰ Louis Dumont, *Homo hierarchicus ; le système des castes et ses implications*, Paris : Gallimard, 2001 ; Dumont, *Homo aequalis* ; Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme ; une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris : Seuil, 1991. Sur l'analyse structurale proposée par Dumont, cf. : Descombes, « Structuralisme », p. 647-649 ; Vincent Descombes, « Hiérarchie », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 530-531 ; Stéphane Vibert, *Louis Dumont ; holisme et modernité*, Paris : Éditions michalon, 2004.

⁷¹¹ Sur le pragmatisme, nous avons bénéficié de Jean-Pierre Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris : Gallimard, 2010. L'approche « écologique » de l'esprit est développée avec clarté dans John Dewey, *Logique ; la théorie de l'enquête*, Paris : Presses universitaires de France, 1993.

⁷¹² Les implications de cette approche écologique de l'esprit pour les sciences historiques ont surtout été explorées dans les travaux de G. H. Mead. Voir avant tout : George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris : Presses universitaires de France, 2006. On trouve un aperçu d'ensemble des travaux de Mead dans : Daniel Cefaï et Louis Quéré, « Introduction ; naturalité et socialité du *self* et de l'esprit », in Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 3-90. Sur Mead, nous avons aussi bénéficié de : Hans Joas, *G. H. Mead: A Contemporary Re-Examination of his Thought*, Cambridge, Mass.: The MIT Press, 1985 ; Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 213-224 ; Jürgen Habermas, *La pensée postmétaphysique : essais philosophiques*, Paris : Armand Colin, 1993, p. 187-241.

Les implications de la conception écologique de l'esprit sur l'étude du monde social historique sont aussi dégagées dans : Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : Presses universitaires de France, 2007 ; Hans Joas, *La créativité de l'agir*, Paris : Éditions du Cerf, 1999 ; Ann Swidler, "Culture in Action: Symbols and Strategies," *American Sociological Review* 51 (April 1986), p. 273-284 ; Ann Swidler, *Talks of Love: How Culture Matters*, Chicago: The University of Chicago Press, 2001.

Quatrièmement, des auteurs proches des pragmatistes, les philosophes L. Wittgenstein et J. Austin ont critiqué l'idée que le langage servait essentiellement à *désigner* des événements et des objets. Plus particulièrement, le premier de ces auteurs s'est intéressé à l'image cartésienne de l'intériorité. Il a montré que lorsque nous parlons de nos désirs, craintes, émotions, etc., nous recourons à un langage qui est loin de décrire une entité ou un événement se produisant dans un milieu intérieur⁷¹³.

Cinquièmement, différents représentants de ce qu'on a appelé le *tournant langagier* (« *linguistic turn* ») ont insisté sur le fait que l'être humain, loin de se servir du langage simplement pour désigner des réalités préexistantes, est transformé en profondeur par son utilisation du langage. Le langage en vient à constituer le monde que l'être humain habite. Certaines des réflexions qu'on range sous cette étiquette floue⁷¹⁴ s'avèrent ici pertinentes. W. v. Humboldt a démontré que le langage n'est pas tant un simple outil servant à désigner des objets et des événements qu'une manière proprement humaine d'être au monde, l'exercice d'un ensemble de capacités engendrant des pratiques nouvelles qui transforment de fond en

Sur le pragmatisme dans les sciences sociales, nous avons bénéficié de : Hans Joas, « Pragmatisme et théorie sociale », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 882-883 ; Vincent Descombes, « En guise d'introduction ; science sociale, science pragmatique », *Critique*, tome 47, n° 529-530 (juin-juillet 1991), p. 419-426. Voir aussi : Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, p. 66-67, 304-308, 325-328, 336.

⁷¹³ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Paris : Gallimard, 2004 ; Wittgenstein, *L'intérieur et l'extérieur* ; Ludwig Wittgenstein, *Fiches*, Paris : Gallimard, 2008 ; John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil, 1991. Sur ces travaux de Wittgenstein, cf. Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie* ; Descombes, « Un *dedans* derrière ce qui est le *dedans* », p. 8-15 ; Kenny, *The Metaphysics of Mind* ; Laugier, *Wittgenstein* ; Lara, *L'expérience du langage*. Les travaux de Wittgenstein sur l'intériorité ont nourri ceux d'Anscombe sur la volonté : Gertrude Elizabeth Margaret Anscombe, *L'intention*, Paris : Gallimard, 2002.

⁷¹⁴ D. Thouard constate des « invocations répétées d'un "tournant linguistique" rarement clairement définis » (Denis Thouard, « Présentation ; l'embarras des langues », in Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, p. 7-8). C. Delacroix montre bien que les historiens ont surtout utilisé cette étiquette dans le cadre de discussions épistémologiques qui ont peu à voir avec les problèmes « anthropologiques » que nous rencontrons ici (Christian Delacroix, « Linguistic Turn », in Christian Delacroix et al. (dir. publ.), *Historiographies : concepts et débats. 1*, Paris : Gallimard, 2010, p. 476-490).

comble l'être humain et son environnement d'interaction⁷¹⁵. Parmi les héritiers d'Humboldt, deux auteurs soviétiques (Valentin Nikolaevič Vološinov et Mikhaïl Bakhtine) se sont à leur tour intéressés à ce volet créatif du langage, contribuant ainsi à accorder une importance de premier plan au phénomène du *dialogue*⁷¹⁶. Plus récemment encore, C. Taylor a aussi contribué à faire ressortir l'intérêt des réflexions lancées par Humboldt⁷¹⁷.

Sixièmement, plusieurs auteurs ont insisté, contre l'idée cartésienne que l'individu est complet en lui-même, hors de toute interaction, sur le fait que les individus concrets ne se réalisent et ne se connaissent qu'au contact de leurs congénères, dans un mouvement proprement humain de recherche de *reconnaissance*⁷¹⁸.

Septièmement, des travaux variés ont montré que les sociétés démocratiques contemporaines, contrairement à ce qu'affirme le récit « soustractif », sont des sociétés à part

⁷¹⁵ Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, Paris : Seuil, 1974 ; Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris : Seuil, 2000.

⁷¹⁶ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage* ; Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski* ; Valentin Nikolaievich Voloshinov, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie : contribution à une poétique sociologique », in Tzvetan Todorov (dir. publ.), *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, 1981, p. 181-215 ; Voloshinov, « Les frontières entre poétique et linguistique », in Tzvetan Todorov (dir. publ.), *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, 1981, p. 243-285 ; Valentin Nikolaievich Voloshinov, « La structure de l'énoncé », in Todorov (dir. publ.), *Mikhaïl Bakhtine, op. cit.*, p. 287-316.

Sur ces auteurs, nous avons bénéficié de : Todorov, Mikhaïl Bakhtine ; James Wertsch, *Voices of the Mind: A Sociocultural Approach to Mediated Action*, Cambridge, Harvard University Press, 1991 ; Patrick Sériot « Vološinov, la philosophie du langage et le marxisme », *Langages*, vol. 2, n° 182 (2011), p. 83-96.

⁷¹⁷ Taylor, *La liberté des modernes*, p. 21-66 ; Taylor, *Human Agency and Language*, p. 248-292.

⁷¹⁸ G. W. F. Hegel soutient que la « conscience de soi », loin de préexister aux échanges avec autrui, n'existe que « par le fait qu'elle est en soi et pour soi pour un autre ; c'est-à-dire qu'elle n'est qu'en tant que quelque chose de reconnu » ; au terme de la recherche de cette reconnaissance, cette conscience de soi « se voit *elle-même* dans l'autre » (Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, p. 195-196). Ce thème a été repris et développé récemment. Voir notamment : Honneth, *La lutte pour la reconnaissance* ; Charles Taylor, *Multiculturalisme ; différence et démocratie*, Paris : Aubier, 1994 ; Todorov, *La vie commune*.

entière, dotés d'une culture commune spécifique⁷¹⁹. Ces travaux montrent que « l'individualisme » qui caractérise ces sociétés n'est pas un simple mouvement de retrait ou de disparition des mœurs, institutions et coutumes, mais est simultanément un mouvement de création de nouvelles mœurs, institutions et coutumes.

3.1.4 L'apport des traditions anticartésiennes à l'histoire sociale de la psychanalyse

Le développement de ces différentes traditions de pensée anticartésienne n'est pas resté sans effet sur l'histoire de la psychanalyse. Plusieurs auteurs se sont référés à l'une ou l'autre de ces traditions pour remettre en question le récit soustractif de la psychanalyse et contribuer au développement d'une histoire réellement sociale de la psychanalyse. Mentionnons certaines de leurs contributions les plus importantes. Contre l'idée que le discours de Freud était situé au-delà de la rhétorique, plusieurs chercheurs ont mis en lumière que ce discours déployait au contraire une puissante rhétorique⁷²⁰. En cherchant des ressources dans une sociologie fécondée par le pragmatisme, E. Illouz a offert une contribution importante à l'étude de la culture « thérapeutique » dans laquelle s'inscrit la psychanalyse⁷²¹. En s'appuyant sur différentes ressources (la théorie de la rhétorique, les réflexions de Bakhtine sur le dialogue et celles de Wittgenstein sur l'intériorité, etc.), M. Billig a proposé une lecture de la théorie du refoulement qui fait de celui-ci un acte langagier et rhétorique – une lecture qui est donc

⁷¹⁹ Sur cette question, nous avons surtout bénéficié des travaux de C. Taylor sur la conception de la modernité « par soustraction » : Taylor, "Modernity and the Rise of the Public Sphere", p. 203-260 ; Taylor, "Two Theories of Modernity," p. 24-33; Taylor, *Modern Social Imaginaries*. Voir aussi : Dumont, *Homo aequalis* ; Dumont, *Essais sur l'individualisme* ; Taylor, *Les Sources du moi*.

Parmi des travaux anciens, voir notamment : Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique ; souvenirs ; l'Ancien régime et la révolution*, Paris : Robert Laffont, 1986 ; Ferdinand Tönnies, *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris : Presses universitaires de France, 2010 ; Émile Durkheim, *La science sociale et l'action*, Paris : Presses universitaires de France, 1987, p. 261-278 ; Émile Durkheim, *Leçons de sociologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1969.

⁷²⁰ Fish, *Doing What Comes Naturally*, p. 525-554 ; Welsh, *Freud's Wishful Dream Book* ; Farrell, *Freud's paranoid quest* ; Farrell, "Freud and Literature," p. 324-326.

⁷²¹ Illouz, *Saving the Modern Soul*.

radicalement opposée à la conception cartésienne de l'intériorité⁷²². En reprenant de l'héritage durkheimien l'idée que les concepts naissent des interactions sociales, qu'ils servent à en rendre compte et à les guider, R. Horton a proposé de situer les concepts psychanalytiques dans le courant des échanges qui constituent les sociétés occidentales contemporaines⁷²³. En s'appuyant sur les réflexions de Humboldt sur le langage, Valentin N. Vološinov a soutenu que les gens qui avouent et imputent des intentions « inconscientes » exercent une forme de contrôle social particulière, propre à la société moderne⁷²⁴. Imputer un motif « refoulé » à un acte est tout aussi bien une manière de louer ou condamner cet acte que lui imputer un motif « ordinaire ». En élaborant une synthèse audacieuse des réflexions pragmatistes sur le caractère situé de la pensée et de celles de l'École française de sociologie sur le caractère social des classifications, C. W. Mills a esquissé une approche très similaire de la même pratique – celle qui consiste à imputer des intentions refoulées à des conduites⁷²⁵. Il souligne que chaque société possède un « vocabulaire de motifs » particulier, qui distingue entre les motifs acceptables et inacceptables, entre ceux qui sont prescrits et proscrits. Celui qui impute un motif à un geste promeut les actions conformes aux normes de cette société et dissuade celles qui transgressent ces mêmes normes. Mills suggère que le motif « refoulé » appartient à un vocabulaire de motifs particulier, propre aux sociétés modernes. L'étude de S. Moscovici

⁷²² Billig, *Freudian Repression*.

⁷²³ Robin Horton, "Social Psychologies," p. 41-82. (R. Horton présente sa lecture de Durkheim dans : Robin Horton, *Patterns of thought in Africa and the West*, Cambridge: Cambridge University Press, 1993, p. 63-104.)

⁷²⁴ Voloshinov, « Au-delà du social », p. 32-77 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 79-212.

⁷²⁵ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 904-913). La réflexion développée dans cet article s'inscrit dans le sillage d'un programme de sociologie de la connaissance esquissée dans d'autres articles : Charles Wright Mills, "Language, Logic, and Culture," *American Sociological Review*, vol. 4, n° 5 (Oct. 1939), p. 670-680 ; Charles Wright Mills, "Methodological Consequences of the Sociology of Knowledge," *American Journal of Sociology*, vol. 46, n° 3 (Nov. 1940), p. 316-330 ; Charles Wright Mills, "The Language and Ideas of Ancient China," in Irving Louis Horowitz (dir. publ.), *Power, Politics and People: The Collected Essays of Charles Wright Mills*, New York: Oxford University Press, 1963, p. 469-520.

sur la « représentation sociale » de la psychanalyse s'abreuve aux mêmes sources que celle de Mills⁷²⁶.

Les contributions de Vološinov et Mills, en particulier, nous semblent fournir les principales indications permettant de développer un programme de recherche inédit en histoire de la psychanalyse. Ces travaux anciens (publiés en 1925, 1927 et 1940) nous apparaissent être des contributions théoriques *de tout premier plan*, des contributions qui offrent rien de moins que les clés permettant de développer une histoire véritablement sociale de la psychanalyse et d'aborder la problématique dégagée au chapitre un. Or, ces travaux n'ont pas à ce jour été reçus comme de telles contributions. En fait, ils ont même rarement été *mentionnés* dans les débats portant sur l'histoire de la psychanalyse. Une partie de cette négligence peut sans doute être expliquée par la forme de ces textes. La portée de plusieurs des intuitions théoriques fondamentales qui y sont proposées n'est pas dégagée et explicitée pleinement ou adéquatement. La réflexion de Mills sur la psychanalyse, en particulier, est présentée sous une forme programmatique extrêmement dense. Le fait que l'analyse de la psychanalyse élaborée par Vološinov a été présentée par ce dernier comme une analyse marxiste a contribué à occulter sa réelle portée et à l'assimiler à ce que nous avons appelé au chapitre deux l'approche *cynique* (avec laquelle elle a peu à voir)⁷²⁷. La limitation de la

⁷²⁶ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*. F.-A. Isambert souligne que cet ouvrage entreprend de décrire l'utilisation contemporaine de la psychanalyse comme « un comportement prenant sa signification dans une pratique sociale, elle-même fonction d'une situation donnée » (François-André Isambert, Compte rendu du livre de Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public* (Paris : Presses universitaires de France, 1961), *Revue française de sociologie*, vol. 2, n° 4 (1961), p. 330). M. Billig souligne justement qu'en situant ainsi la psychanalyse dans un environnement d'interaction, S. Moscovici a rédigé « a deeply historical work » (Billig, "Social Representations and Repression," p. 356).

⁷²⁷ Cette analyse a été décrite comme « une évaluation marxiste de la psychanalyse » (Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, p. 625 ; cf. Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie*, p. 443, Miller, *Freud au pays des soviets*, p. 132-133). Sur le marxisme supposé ou réel dans les travaux de Vološinov, les avis sont partagés. Cf. Sériot « Vološinov, la philosophie du langage et le marxisme » ; Inna Tylkowski, *Vološinov en contexte ; essai d'épistémologie historique*, Paris : Éditions Lambert-Lucas, 2012, p. 37-79. La question est d'autant plus difficile à trancher que l'œuvre de Marx, loin d'être monolithique, est traversée par des approches du social-historique très différentes les unes des autres. Sur cette hétérogénéité, cf. notamment : Dumont, *Homo aequalis* ;

réception de ces contributions tient aussi en partie à des biais disciplinaires. C'est tout particulièrement évident dans le cas de l'article de Mills. Celui-ci esquissait un programme de comparaison historique des « vocabulaires de motifs » propres à différentes sociétés. Une telle comparaison permettait justement de situer le vocabulaire freudien des motifs dans son contexte historique spécifique. C. Campbell constate justement que cette démarche de comparaison historique n'a jamais eu lieu⁷²⁸. L'article de Mills a suscité chez les sociologues de nombreuses analyses (souvent très aiguës) portant sur les fonctions sociales *invariantes* remplies par les déclarations d'intentions – celles présentes dans toutes les sociétés⁷²⁹. Pour

Charles Taylor, *Hegel et la société moderne*, Paris et Québec : Cerf et Les Presses de l'université Laval, 1998, p. 141 et suiv.

⁷²⁸ Colin Campbell, "Reexamining Mills on Motive: A Character Vocabulary Approach," *Sociological Analysis*, vol. 52, n° 1 (1991), p. 90.

⁷²⁹ Danny Trom, « Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », in Daniel Cefaï et Danny Trom (dir. publ.), *Les formes de l'action collective ; mobilisation dans des arènes publiques*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001, p. 99-134, propose un commentaire subtil de ces différents travaux. Parmi ceux-ci, nous avons surtout bénéficié de : Marvin B. Scott et Stanford M. Lyman, "Accounts," *American Sociological Review*, vol. 33, n° 1 (Feb. 1968), p. 46-62 ; Alan F. Blum et Peter McHugh, "The Social Ascription of Motives," *American Sociological Review*, vol. 36, n° 1 (Feb. 1971), p. 98-109 ; John P. Hewitt et Peter M. Hall, "Social Problems, problematic situations and quasi-theories," *American Sociological Review*, vol. 38, n° 3 (June 1973), p. 367-374 ; John P. Hewitt et Randall Stokes, "Disclaimers," *American Sociological Review*, vol. 40, n° 1 (Feb. 1975), p. 1-11 ; Randal Stokes et John P. Hewitt, "Aligning Actions," *American Sociological Review*, vol. 41, n° 5 (Oct. 1976), p. 838-849 ; Louis Quéré, « Agir dans l'espace public », in Patrick Pharo et Louis Quéré (dir. publ.), *Les formes de l'action : sémantique et sociologie*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 85-112 ; Louis Quéré, « Langage de l'action et questionnement sociologique », in Paul Ladrière, Patrick Pharo et Louis Quéré (dir. publ.), *La théorie de l'action : le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Éditions, 1993, p. 53-83 ; Wes Sharrock et Rod Watson, « L'unité du faire et du dire : l'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles », in Patrick Pharo et Louis Quéré (dir. publ.), *Les formes de l'action : sémantique et sociologie*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 227-254 ; Albert Ogien et Louis Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Paris : Ellipses, 2005.

leur part, les historiens ont semblé ignorer l'article de Mills. En fin de compte, la démarche de comparaison historique proposée par Mills n'a jamais été réalisée, ni même entreprise⁷³⁰.

*

Afin de développer une approche pleinement historique des énonciations d'intentions refoulées, nous tenterons de reprendre, d'explicitier et d'approfondir les percées les plus importantes présentées par les contributions de Vološinov et Mills. Mills mobilisait deux arguments majeurs en faveur de la thèse du caractère indissociable de la sociabilité et de la réflexion : « a conjunction of the social dimensions of language with the fundamental role of language in thought »⁷³¹. Autrement dit, c'est en considérant, d'une part, que la pensée humaine s'exprime dans des formes symboliques, d'autre part, que ces dernières sont engendrées par des interactions humaines, que Mills pouvait considérer nécessaire de traiter

⁷³⁰ Comme les analyses de Mills démontrent principalement qu'imputer des motifs à une action est une pratique intimement liée à la vie sociale, l'absence d'études historiques spécifiquement consacrées aux vocabulaires des intentions ne nous oblige pas à partir de zéro. Ces vocabulaires, en effet, sont abordés par la bande et d'une manière plus ou moins implicite par ceux qui se sont intéressés à différentes formes de vie sociale, en particulier les formes de vie modernes qui nous intéressent ici. Cf. notamment : Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, p. 511-514 ; Quentin Skinner, *Visions of Politics*, Vol. 1, Regarding Method, Cambridge: Cambridge University Press, 2002, ch. 8 et 10 ; Dumont, *Homo æqualis*, ch. 5 ; Albert O. Hirschman, *Les passions et les intérêts ; justifications politiques du capitalisme avant son apogée*, Paris : Presses universitaires de France, 1980 ; Paul Fauconnet, *La responsabilité ; étude de sociologie*, deuxième édition, Paris : Librairie Félix Alcan, 1928.

Différents anthropologues ont eux aussi contribué à l'étude de la pratique d'imputation d'intentions, en s'intéressant aux propriétés pragmatiques de différentes modalités d'interactions (jeu, action rituelle, théâtre, etc.) : Caroline Humphrey et James Laidlaw, *The Archetypal Actions of Ritual: A Theory of Ritual Illustrated by the Jain Rite of Worship*, Oxford, Clarendon Press, 1994 ; Michael Houseman, "Relationality," in Jens Kreinath, Jan Snoek et Michael Stausberg (dir. publ.), *Theorizing Rituals*, Vol. 1: Classical Topics, Theoretical Approaches, Analytical Concepts, Leiden et Boston: Brill Academic Publishers, 2006, p. 413-428 ; Maurice Bloch, "Deference," in Kreinath, Snoek et Stausberg (dir. publ.), *Theorizing Rituals*, op. cit., p. 495-506. Michael Houseman, « Vers un modèle anthropologique de la pratique psychothérapeutique », *Thérapie familiale*, vol. 24, n° 3 (2003), p. 289-312, a le mérite de dégager l'intérêt de ces questionnements pour la compréhension d'autres modes d'action que l'action rituelle. (Je dois à Robert Crépeau de m'avoir incité à m'intéresser à ces riches débats anthropologiques.)

⁷³¹ Mills, "Language, Logic, and Culture," p. 676.

les concepts « comme des substituts de contextes sociétaux » (« as surrogates of societal contexts »)⁷³². La réflexion de Vološinov s'appuyait sur la même articulation de ces deux arguments : « le Mot, en tant que signe, est emprunté par le locuteur au stock social de signes disponibles, la formulation individuelle de ce signe social dans l'énoncé concret est totalement déterminée par les rapports sociaux. »⁷³³ Vološinov en concluait que « *le signe et la situation sociale où il s'insère sont indissolublement liés* »⁷³⁴. C'est en partant de ces deux idées, en développant à partir d'elles un programme de recherche en sociologie de la connaissance que cet auteur en vint à considérer les concepts psychanalytiques comme des *substituts des contextes sociaux*, ceux-là dans lesquels ils étaient invoqués et qu'ils servaient à guider⁷³⁵. Les différentes traditions théoriques anticartésiennes que nous venons de passer en revue plaident toutes en faveur de l'une ou l'autre de ces deux thèses. Certaines mettent surtout l'accent sur le fait que la pensée s'exprime dans des formes symboliques ; d'autres insistent plus sur le fait qu'elle émerge des interactions. En nous appuyant sur les différentes traditions anticartésiennes, nous commencerons par décrire la *pratique de l'aveu d'intention*.

Cette pratique qui consiste à imputer des motifs à des conduites est une pratique commune, routinière et familière. Voilà qui n'est sans doute pas étranger au fait qu'elle a le plus souvent échappé non seulement à la réflexion théorique, mais même à la simple *thématisation*, puisqu'on l'a très rarement envisagée dans son unité et sa spécificité. Comme la présente thèse porte sur l'imputation de désirs refoulés à des conduites, elle propose ce que P. Veyne appelle une histoire « non-événementielle » de la psychanalyse. Si nous suivons la définition de Veyne, pour qui « le non-événementiel, ce sont des événements non encore salués comme tels », ou bien encore « l'historicité dont nous n'avons pas conscience comme

⁷³² Mills, "Methodological Consequences of the Sociology of Knowledge," p. 321.

⁷³³ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 299.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 195. « Le sens d'un mot est entièrement déterminé par son contexte. » (*Ibid.*, p. 383.) Ou encore : « le signe est une partie de l'échange social organisé, et en dehors de ce dernier il n'existe pas et devient un simple objet physique » (*Ibid.*, p. 157).

⁷³⁵ Vološinov insistait sur le fait que la théorie psychanalytique avait d'abord été élaborée dans le contexte d'une relation thérapeutique, dans le but de la comprendre, de la guider et de lui donner forme (Vološinov, « Au-delà

telle »⁷³⁶, l'étude de l'imputation de motifs à des conduites appartient indubitablement à l'histoire non-événementielle. En effet, l'historicité de la pratique d'imputation d'intentions échappe le plus souvent à l'attention et à la réflexion. Notre démarche requiert donc d'« expliciter le non-événementiel »⁷³⁷.

Pour que notre démarche thématise adéquatement la pratique de l'imputation d'intentions – qu'elle en fasse un objet de réflexion spécifique –, il est nécessaire de la saisir dans son unité. Notre démarche ne peut donc pas se passer d'une réflexion théorique sur l'énonciation d'intentions. Le succès de la recherche historique, qui dépend dans d'autres cas de la découverte de sources inédites, ou bien d'une datation adéquate de documents, requiert ici avant tout une *conceptualisation adéquate* de son objet. Cet effort est d'autant plus nécessaire que notre recherche, loin de pouvoir reprendre les canevas et les manières de faire proposés dans des travaux historiques existants, doit au contraire élaborer un canevas en grande partie inédit. En fait, comme la théorie du refoulement vient très subtilement modifier les règles qui gouvernent les énonciations habituelles d'intentions, une compréhension adéquate de la nature de ces modifications requiert même une description relativement approfondie de ces règles.

Comme notre démarche ne vise pas à comprendre en elle-même la pensée des auteurs anticartésiens, nous laisserons de côté les questions d'exégèse, en reprenant pour notre compte les seuls éléments pertinents pour la discussion de la conception soustractive de l'intention et en n'hésitant donc pas, lorsque c'est nécessaire, à nous éloigner de la pensée de ces auteurs⁷³⁸.

du social », p. 58-59, 65-66 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 173-176 ; cf. Tylkowski, *Vološinov en contexte*, p. 140-141). Nous reviendrons sur ce point au chapitre huit.

⁷³⁶ Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, p. 34.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 376. Dans les termes de Marc Bloch aperçus au chapitre un, nous dirons que les auteurs d'énonciations d'intentions offrent « malgré eux » des « témoignages involontaires » sur cette pratique. Cf. Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 24, 32, 40, etc.

⁷³⁸ Sur un point proche : la multiplicité des traditions théoriques ici convoquées ne peut que susciter des interrogations sur la synthèse que nous proposons. Comment se comparent et s'articulent le pragmatisme, l'École française de sociologie, la réflexion théorique sur la rhétorique, etc.? Plusieurs de ces traditions ne sont-elles pas éloignées les unes des autres, voire contradictoires les unes avec les autres? Répondre à ces questions

Cet examen sera entrepris de manière à élaborer une hypothèse permettant d'aborder la pratique de l'imputation de désirs refoulés.

3.2 Les dimensions plurielles de la volonté

Le récit soustractif de la volonté distingue différentes situations : (1) l'apparition d'un désir dans un monologue intérieur, (2) la réalisation de ce désir dans l'action et (3) la communication à autrui de ce désir dans des déclarations verbales. Plusieurs traditions anticartésiennes distinguent elles aussi entre différentes situations, dépeintes un peu différemment. Examinons successivement les différents modes d'expression des intentions : l'expression non-verbale dans l'action (# 3.2.1) ; l'expression dans des aveux prononcés à voix haute (# 3.2.2 à 3.2.4) ; l'expression dans des dialogues intérieurs (# 3.2.5). (Nous suivons là, schématiquement, l'ordre de la genèse de la pratique d'aveu et d'imputation des intentions. À la suite de L. Quéré, nous distinguerons entre le « régime d'accomplissement de l'action » et le « régime de description de l'action »⁷³⁹.) Nous reviendrons ensuite sur les liens entre ces différentes modalités d'expressions de la volonté (# 3.2.6).

demanderait des discussions approfondies, qui auraient l'inconvénient de nous éloigner sensiblement de notre objet. Il nous apparaît préférable de démontrer pratiquement la possibilité d'une telle synthèse, l'existence d'une affinité réelle et profonde entre les contributions d'auteurs se réclamant de traditions théoriques diverses ainsi que la réelle fécondité de cette synthèse pour faire progresser la compréhension de la psychanalyse. Au moins un élément nous semble plaider pour cette approche : il est rare qu'une œuvre théorique soit un bloc théorique monolithique. La plupart du temps, une œuvre théorique comporte des éléments hétéroclites. La théorie que chaque auteur propose de sa théorie est fréquemment plus systématique et homogène que ne l'est sa théorie. Pour cette raison, il nous apparaît légitime de reprendre pour notre propre compte des théories énoncées par des auteurs se réclamant de traditions théoriques éloignées les unes des autres. Par exemple, nous délaisserons les auto-interprétations marxistes proposées par Vološinov et nous concentrerons plutôt sur la reprise par cet auteur de la critique humboldtienne d'une intériorité repliée sur elle-même. (Les efforts de Vološinov pour situer « l' » inconscient dans un environnement d'interaction social font clairement écho aux efforts de Humboldt pour situer l'intériorité dans un contexte d'interlocution.)

⁷³⁹ Louis Quéré, « Action », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 9-11. Cf. Joas, « Pragmatisme et théorie sociale », p. 882-883 ; MacIntyre, *The Unconscious*, p. 81-103.

3.2.1 La volonté exprimée dans l'accomplissement de l'action

Avant d'être nommée, la volonté est exprimée dans l'accomplissement même de l'action⁷⁴⁰. C'est ce que certains auteurs ont appelé l'expression « primitive » ou « naturelle » de l'action⁷⁴¹ : celui qui accomplit une action exprime du même coup la volonté qui anime cette action. Par exemple, celui qui croque une pomme exprime du même coup son désir de cette pomme. L'intention s'exprime dans le monde extérieur, elle y trouve sa visée. Dans la plupart de ces situations d'accomplissement de l'action, lorsque l'action est réussie, volontaire et non réticente, le désir s'exprime sans parole, dans l'action elle-même⁷⁴². Cette action réalise le désir.

C'est sur le fond de ces situations d'accomplissement réussi de l'action qu'émergent les situations d'exception, celles où l'action n'exprime pas pleinement la volonté. Cette expression du désir dans l'action peut échouer parce que l'action ne parvient pas à atteindre son but. Celui qui croque la pomme a pu la confondre avec un autre fruit, celui qu'il désirait réellement. Cette expression du désir dans l'action peut aussi échouer en partie lorsque le désir qui l'anime n'est pas pleinement volontaire, par exemple lorsque l'intention est réticente. Le capitaine qui jette à l'eau sa cargaison pour éviter un naufrage exprime bien une volonté, mais celle-ci, néanmoins, est contrainte – il agit non pas « de plein gré » mais « à regret » et « contraint » par les circonstances⁷⁴³. Dans ces différents cas, l'action n'exprime pas pleinement l'intention. Les situations dans lesquelles l'action ne réalise pas le désir ne peuvent toutefois être que des situations d'exception. Si le lien entre l'intention et l'action n'était qu'accidentel, rien ne nous permettrait de distinguer le concept d'intention de celui du simple

⁷⁴⁰ Sur le régime d'« accomplissement », nous avons bénéficié de Taylor, *La liberté des modernes*, p. 67-86 ; John Dewey, *La formation des valeurs*, Paris : La découverte, 2011 ; Kenny, *The Metaphysics of Mind* ; Anscombe, *L'intention*.

⁷⁴¹ Taylor, *La liberté des modernes*, p. 67-86. Cf. Anscombe, *L'intention*, p. 123.

⁷⁴² Taylor, *La liberté des modernes*, p. 67-86.

⁷⁴³ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris : Flammarion, 2004, p. 132-133.

souhait (dont la réalisation, justement, est contingente)⁷⁴⁴. La notion même d'intention serait alors inintelligible. Ainsi, la notion même de désir implique un lien essentiel avec l'action.

La conception cartésienne sépare le désir de l'action en concevant leur unité comme un fait contingent : le désir serait d'abord apparu dans l'intérieur de son porteur ; ce n'est qu'ensuite qu'il pourrait (ou pas) susciter une action ou mener à un aveu. Or l'expression naturelle n'a pas à être précédée d'un événement mental. L'auteur de l'action peut fort bien ne pas se rendre compte de ce qu'il désire, alors même que son action exprime son désir en l'accomplissant. En fait, c'est le plus souvent sans y penser qu'on accomplit une action. L'auteur de l'action, étant *engagé* dans celle-ci, ne l'envisage pas avec un recul réflexif⁷⁴⁵. L'attention du croqueur est focalisée sur la pomme qu'il croque, pas sur son désir de cette pomme. En fait, cette action n'implique ni *délibération* ni *décision*. Elle exprime directement et d'une manière élémentaire l'intention qui l'anime⁷⁴⁶. Nous voulons dire par là que cette intention n'est manifeste *que dans l'action*. L'expression de l'intention dans l'action n'est donc pas le signe extérieur d'un processus intérieur, qui permettrait à l'observateur de comprendre indirectement ce que l'auteur de l'action pourrait pour sa part observer directement.

Notons que le terme « expression » peut prêter à malentendu. Ce qui est exprimé n'est pas exprimé *pour quelqu'un*. Autrement dit, l'expression naturelle précède tout désir de *communiquer*. Le désir de la pomme qu'exprime celui qui le croque ne découle pas d'un désir de communiquer à autrui son désir de la pomme. En fait, celui qui croque la pomme peut fort bien ne pas se rendre compte que son action exprime ce désir. Il peut même ne pas se rendre compte du désir qu'il accomplit.

⁷⁴⁴ Anscombe, *L'intention* ; Dewey, *La formation des valeurs*.

⁷⁴⁵ Cefaï et Quéré, « Introduction », p. 34.

⁷⁴⁶ Taylor, *La liberté des modernes*, p. 67-86.

3.2.2 La volonté nommée (I) : une pratique instituée

Passons à l'expression langagière de l'intention. Ce n'est pas en *repérant* une intention dans son esprit que l'enfant apprend ce qu'est une intention⁷⁴⁷. Il l'apprend plutôt en rencontrant des situations où ses intentions sont *nommées*. Car il se fait imputer des intentions avant d'être en mesure d'en avouer⁷⁴⁸. Contre l'idée cartésienne qu'un enfant apprend à savoir ce qu'il veut par « introspection », en apercevant « dans » son esprit des « volitions » (c'est-à-dire des désirs particuliers qui sont autant d'« événements mentaux particuliers se déroulant sur la scène de la conscience »), R. Pouivet remarque qu'un enfant apprend ce qu'il veut parce des adultes le lui disent. L'enfant

sait qu'il veut non pas en parvenant enfin à repérer dans son esprit des volitions, mais en fonction de ce qui est fait et dit quand il fait ceci ou cela. [...] L'enfant [...] fait l'apprentissage de certaines situations qui, à mesure qu'il vieillit, vont en se compliquant. Ce sont celles dans lesquelles on attribue à quelqu'un une volonté. Ne pas venir quand on vous appelle manifeste notre mauvaise volonté, autrement dit, que vous ne voulez pas. Quand l'enfant ne vient pas, on lui demandera ainsi : « Tu ne veux pas venir? ». (On ne lui demanderait évidemment pas : « Tu ne trouves pas en toi cette volition? ») Il apprend qu'il ne veut pas en entendant décrire sa propre attitude comme celle de ne pas vouloir.⁷⁴⁹

Par le fait même, pour parvenir à nommer ses intentions, l'enfant doit acquérir la maîtrise d'un *langage de l'action*. La pratique qui recourt à un tel langage est une *pratique instituée*, au sens que P. Fauconnet et M. Mauss donnent au terme « institution », c'est-à-dire

⁷⁴⁷ Si l'enfant ne peut pas procéder à un tel examen intérieur, c'est tout simplement parce qu'il n'existe ni milieu, ni événements, ni yeux « intérieurs ». Les désirs, émotions, ne sont pas comparables à des entités discrètes. Par le fait même, la description des désirs, émotions, etc. est très dissemblable de la description des objets physiques. « Peut-être ici le mot “décrire” nous abuse-t-il. Je dis : “Je décris mon état d'âme”, et : “Je décris ma chambre.” Il faut garder en mémoire les différences entre les jeux de langage. » (Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 290, p. 149.)

⁷⁴⁸ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, “Situating Actions and Vocabularies of Motive,” p. 909). Cf. Ben Sylvester-Bradley and Colwyn Trevarthen, “Baby talk as an adaptation to the infant's communication,” in Natalie Waterson and Catherine Snow (eds.), *The Development of Communication*, Chichester: John Wiley, 1978, p. 75-92 ; Joseph J. Tobin, David Y. H. Wu et Dana H. Davidson, *Preschool in Three Cultures: Japan, China, and the United States*, New Haven: Yale University Press, 1989, p. 151-153.

⁷⁴⁹ Roger Pouivet, *Après Wittgenstein, Saint Thomas*, Paris : Presses universitaires de France, 1997, p. 81, 86-87.

que c'est une pratique préétablie et extérieure par rapport à l'individu⁷⁵⁰. En reprenant les termes de ces auteurs, nous dirons que chaque individu trouve les différents termes de ce langage de l'action « déjà formées » ; « puisqu'il n'en est pas l'auteur, puisqu'il les reçoit du dehors, c'est donc qu'elles sont *préétablies* »⁷⁵¹. Chaque enfant apprend les rudiments de ce langage de l'action par l'instruction implicite que lui fournissent ses parents, quand ils lui imputent des intentions. Soulignons que c'est sans y prendre garde, bien avant d'avoir acquis la capacité de délibérer d'une manière réfléchie, que l'enfant apprend à imputer et à avouer des motifs. Par la suite, c'est le plus souvent de la même manière implicite que chacun approfondit sa compréhension du langage de l'action et des « vocabulaires de motifs ». Elle s'approfondit peu à peu avec l'expérience sociale de chacun, par la rencontre de situations variées.

Cette pratique reçue de l'extérieur, l'enfant apprend progressivement à se l'assimiler. Les adultes qui interrogent leur enfant sur son vouloir (« Tu ne veux pas venir? ») l'incitent à développer un discours autonome sur sa propre volonté⁷⁵². En lui conférant ainsi le statut d'interlocuteur, ils l'accueillent dans une communauté de langage dont les membres peuvent revendiquer comme leur différentes pensées et volontés.

Nous aborderons cette pratique d'imputation de la volonté en deux temps. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la *sémantique* de l'action qu'elle mobilise (# 3.2.3).

⁷⁵⁰ P. Fauconnet et M. Mauss écrivent que « sont sociales toutes les manières d'agir et de penser que l'individu trouve préétablies et dont la transmission se fait le plus généralement par la voie de l'éducation » (Fauconnet et Mauss, « Sociologie », p. 150). Sur cette théorie durkheimienne de l'institution, nous avons bénéficié de Philippe de Lara, « Règles et institutions », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 970 ; Vincent Descombes, « Individuation et individualisation », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XLI, n° 127, 2003, p. 17-35 ; Bruno Karsenti, *La société en personnes ; études durkheimiennes*, Paris : Économica, 2006, ch. 1.

⁷⁵¹ Fauconnet et Mauss, « Sociologie », p. 149.

⁷⁵² Par exemple, les éducateurs de garderies américaines interrogent fréquemment les enfants sur leur vouloir faire et leur vouloir dire (Tobin, Wu et Davidson, *Preschool in Three Cultures*, p. 151-153 ; Joseph J. Tobin, Yeh Hsueh and Mayumi Karasawa, *Preschool in Three Cultures Revisited: Japan, China, and the United States*, Chicago: The University of Chicago Press, 2009, p. 197-198).

Plus spécifiquement, nous nous intéresserons aux différents registres de significations que doivent comprendre ceux qui imputent une volonté à une action. Dans un second temps, nous nous intéresserons aux conditions *pragmatiques* de son utilisation (# 3.2.4). Nous pourrions aussi dire que nous verrons d’abord comment cette pratique mobilise une *culture* et que nous verrons ensuite comment elle est utilisée dans des *interactions sociales*. L’analyse sémantique nous permettra de voir que la compréhension pratique de ce vocabulaire, celle qui est nécessaire pour l’utiliser, implique la compréhension pratique de toute une série d’autres significations instituées. L’analyse pragmatique s’attachera à décrire l’action qu’accomplissent ceux qui imputent des intentions à des conduites : elle éclairera les situations dans lesquelles cette pratique apparaît et les problèmes qu’elle permet de surmonter.

3.2.3 La volonté nommée (II) : sémantique

3.2.3.1 *Le motif est une raison d’agir*

Un motif n’est pas seulement une force, qui pousse à l’action, qui parvient à mouvoir une personne ; il est aussi la *raison d’agir* de cette personne⁷⁵³. Énoncer un motif, c’est formuler la *raison* pour laquelle une action a été accomplie, entreprise ou envisagée. Cette raison peut être bonne ou pas. Comme le remarque P. Winch, indiquer la raison d’une action ne revient pas nécessairement à la décrire comme *rationnelle* ou *raisonnable* : « imputer un motif revient plus souvent à condamner qu’à justifier. »⁷⁵⁴ En effet, si la raison de l’action peut dans certains cas être jugée sensée, appropriée, méritoire, elle peut aussi, dans d’autres cas, être jugée insensée, inappropriée, honteuse, etc. Dire qu’untel a accompli telle action pour telle raison « ne revient certainement pas à dire qu’il a agi raisonnablement. Mais cela revient à dire que son acte était *intelligible* selon des termes qui sont ceux des modes de comportement familiers dans notre société »⁷⁵⁵. Donner la raison d’une action, c’est la décrire

⁷⁵³ Max Weber définit le « motif » comme « un ensemble significatif qui semble constituer aux yeux de l’agent ou de l’observateur la “raison” significative d’un comportement. » (*Économie et société*, vol. 1., p. 38). Cf. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1996, p. 83-84 ; Peter Winch, *L’idée d’une science sociale et sa relation à la philosophie*, Paris : Gallimard, 2009, p. 152.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 153.

⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 153.

non pas comme rationnelle ou justifiée, mais comme dotée d'un certain *sens* et d'une certaine *cohérence* et ainsi lui conférer une *intelligibilité* plus ou moins prononcée. Même décrire une action comme irrationnelle et insensée requiert de lui conférer un certain sens : celui qui est nécessaire pour distinguer l'*action* de l'*événement*, autrement dit pour distinguer *ce que nous faisons* de *ce qui nous arrive*⁷⁵⁶. Attribuer une raison à une action, c'est, lui conférer un sens permettant de *discuter sa validité*, en la rendant *apte à recevoir des objections*⁷⁵⁷. C. W. Mills souligne fort justement que l'aspect de la motivation que permet de saisir sa définition comme *raison d'agir* est « son caractère intrinsèquement social : un motif satisfaisant ou adéquat est un motif qui satisfait le questionneur d'un acte »⁷⁵⁸.

3.2.3.2 La sémantique de l'action

Cette attribution de sens à l'action passe par l'emploi de ce que Paul Ricœur appelle la « sémantique de l'action ». Cette dernière comprend des notions telles que « circonstances, intentions, motifs, délibération, motion volontaire ou involontaire, passivité, contrainte, résultats voulus, etc. »⁷⁵⁹ Ces différentes notions, continue-t-il, sont organisées en « réseau », puisque

savoir se servir de manière signifiante et appropriée de l'un d'entre eux, c'est savoir se servir de manière signifiante et appropriée du réseau entier. Il s'agit d'un jeu de langage cohérent, dans lequel les règles qui gouvernent l'emploi d'un terme forment système avec celles qui gouvernent l'emploi d'un autre terme.⁷⁶⁰

⁷⁵⁶ Cf. Philippe de Lara, « À quoi sert la distinction des causes et des raisons ? », in Alain Leroux et Pierre Livet (dir. publ.), *Leçons de philosophie économique*, vol. 3, Paris : Economica, 2006, p. 69-88.

⁷⁵⁷ Anscombe écrit : « On pourrait dire, grossièrement, que ce qui constitue quelque chose comme une raison est le fait qu'on puisse lui faire des objections » (Anscombe, *L'intention*, p. 64).

⁷⁵⁸ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 906-907).

⁷⁵⁹ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 75. Ricœur aborde aussi cette « sémantique de l'action » dans *Écrits et conférences 2 : Herméneutique*, Paris : Seuil, 2010, p. 47-64. Ses implications pour l'analyse historique des systèmes sociaux sont explicitées dans : Quéré, « Agir dans l'espace public », p. 89 et suiv. ; Quéré, « Langage de l'action et questionnement sociologique », p. 57 et suiv.

⁷⁶⁰ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 75.

En d'autres mots, les différentes questions auxquelles peuvent mener l'enquête sur l'action (« qui fait ou a fait quoi, en vue de quoi, comment, dans quelles circonstances, avec quels moyens et quels résultats ? »⁷⁶¹) ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, puisque répondre à l'une de ces questions amène à répondre aux autres. « Les notions clés du réseau de l'action tirent leur sens de la nature spécifique des réponses portées à des questions spécifiques qui elles-mêmes s'entresignent : qui ? quoi ? pourquoi ? comment ? où ? quand ? »⁷⁶² Ainsi, les questions *quoi ?* (portant sur l'identité de l'action) et *pourquoi ?* (portant sur l'identité de l'intention) sont interdépendantes. Pour répondre à l'une, il est nécessaire d'aborder l'autre. En affirmant qu'Untel « lève son bras », on lui attribue déjà une intention, puisque le mouvement est quelque chose que l'auteur de l'action *fait*, et non pas un événement qui lui arrive. Préciser la nature de cette action requiert de préciser l'intention qui l'anime : que *veut-il faire* : appeler un taxi, voter en faveur d'une motion, s'étirer un muscle, etc. ? C'est en attribuant une intention à une action que nous identifions cette action. La question *quoi ?*, qui permet d'identifier et d'individualiser une action n'est rien d'autre que la question de son *pourquoi ?*, celle qui permet d'identifier l'intention qui l'anime. « Dire ce qu'est une action, c'est dire pourquoi elle est faite. »⁷⁶³ Ces deux questions sont tout aussi interdépendantes avec la question *qui ?*. « C'est d'abord de l'action elle-même que nous disons qu'elle est de moi, de toi, de lui/d'elle, qu'elle dépend de chacun, qu'elle est en son pouvoir. C'est encore de l'intention que nous disons qu'elle est l'intention de quelqu'un et c'est de quelqu'un que nous disons qu'il (ou elle) a l'intention-de. »⁷⁶⁴

3.2.3.3 Les vocabulaires de motifs

Pour fournir les raisons d'une action, il est nécessaire de recourir à ce que C. W. Mills a appelé un « vocabulaire de motifs »⁷⁶⁵, c'est-à-dire à un ensemble de termes répertoriant les

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 75.

⁷⁶² *Ibid.*, p. 75.

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 81, paraphrase ici Anscombe, *L'intention*.

⁷⁶⁴ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 117.

⁷⁶⁵ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 904-913).

motivations connues (par ex. : le *plaisir*, la *cruauté*, l'*intérêt*, le *désir*, la *gentillesse*, l'*amour*, le *devoir*, la *soif de gain*, etc.).

La *sémantique de l'action* est un invariant anthropologique : toutes les sociétés reconnaissent la possibilité d'assigner une intention à l'action d'une personne. En comparaison, les *vocabulaires de motifs* varient avec chaque société, puisque toutes les sociétés ne classent pas les motifs de la même manière. De plus, même lorsque les sociétés distinguent les mêmes motifs, toutes ne leur accordent pas la même valeur. Chaque société distingue entre les motifs qui, dans différentes formes d'interactions, sont *recevables*, *appropriés*, *satisfaisants* et ceux qui ne le sont pas.⁷⁶⁶ Par exemple, dans notre société, *la soif de gain* est recevable dans certaines formes d'interactions (par ex. dans celui des relations marchandes entre acheteurs et vendeurs), mais l'est beaucoup moins dans d'autres (par exemple les relations amoureuses et matrimoniales). Dans d'autres sociétés, en comparaison, la recherche de gain est irrecevable même dans les relations marchandes, parce que celles-ci sont objet de soupçon ou d'opprobre. Cela revient à dire que plusieurs sociétés sont loin de reconnaître à l'institution du marché la valeur que nous lui reconnaissons. Cet exemple montre que les différences entre sociétés sur l'appréciation et l'évaluation des motifs sont indissociables des différences entre les normes qui régissent ces sociétés.

Assigner un motif à une action, c'est donc situer celle-ci par rapport à des exigences éthiques⁷⁶⁷. C'est évaluer le degré de conformité de cette action à différentes exigences

⁷⁶⁶ C. W. Mills écrit que les motifs conformes aux exigences sociales sont des motifs « satisfaisants » et « adéquats » (Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situated Actions and Vocabularies of Motive," p. 909). Ogien et Quéré parlent pour leur part de « motifs recevables » (Ogien et Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, p. 76).

⁷⁶⁷ Nous sommes portés à penser, lorsque nous réfléchissons aux jugements éthiques, à des termes explicitement éthiques, qui s'annoncent clairement comme porteurs de jugements de valeur : par exemple, « bon » ou « mauvais ». Or l'éthique, loin de pouvoir être reléguée à ces usages explicites, colore en réalité une bonne partie de notre vocabulaire. En particulier, les termes qui appartiennent aux vocabulaires de motifs sont *aussi* des termes éthiques, qui servent à évaluer. Si des termes éthiques explicites comme « bons » servent uniquement à poser un jugement moral, les termes qui composent les « vocabulaires de motifs » servent tout autant à décrire l'action des gens qu'à poser un jugement moral sur elle. Certains auteurs distinguent entre ces deux sortes de termes éthiques

éthiques. Les termes qui appartiennent aux vocabulaires de motifs ne servent pas uniquement à décrire l'action, mais aussi à *l'évaluer*, elle et son auteur. La *raison d'agir* qu'est le motif est une raison recevable ou pas *au regard de certaines normes*. Ainsi, on ne peut décrire une action sans du même coup la qualifier ou la disqualifier : la décrire comme admirable, correcte, valide, déraisonnée, inepte, etc. (De même, comme la question du *pourquoi ?* de l'action est indissociable de la question *qui ?*, imputer un motif louable ou blâmable à une action est simultanément une manière de louer ou de blâmer l'auteur de celle-ci⁷⁶⁸.) C'est précisément en situant une action par rapport à des normes qu'on lui confère son intelligibilité.

En fait, comme le souligne C. W. Mills, l'apprentissage des vocabulaires des intentions est même indissociable de celui de normes sociales :

La mère contrôle l'enfant : « ne fait pas ça, c'est égoïste ». L'enfant apprend ainsi non seulement ce qu'il doit faire et ne pas faire, mais on lui fournit des motifs standardisés qui encouragent les actions prescrites et dissuadent les actions proscrites. En apprenant les règles et les normes d'actions de situations variées, nous apprenons le vocabulaire des motifs appropriés à ces situations.⁷⁶⁹

P. Winch remarque, d'une manière semblable : « Apprendre ce qu'est un motif fait partie de l'apprentissage des standards gouvernant la vie dans la société où l'on vit ; et cela, à son tour, entre dans le processus par lequel on apprend ce en quoi consiste le fait de vivre

en contrastant les termes éthiques « minces », dont la visée théorique est inexistante (comme « bons » ou « mauvais ») des termes éthiques « épais » qui comportent aussi une visée théorique (comme « intéressé », « prudent », « cruel ») (Hilary Putnam, *Fait/valeur la fin d'un dogme et autres essais*, Combas : Éditions de l'éclat, 2004, p. 42 et suiv.). Semblablement, L. Dumont note que toutes les valeurs ne se présentent pas sous une forme explicitement éthique : « certaines au moins des valeurs d'une population donnée sont tissées dans ses conceptions mêmes » (Dumont, *Essais sur l'individualisme*, p. 274.) Dumont appelle ces dernières des « idées-valeurs » (*Ibid.*, p. 278). Les termes qui composent les vocabulaires de motifs (*plaisir, devoir, douleur, etc.*) sont des termes éthiques « épais », ils sont porteurs d'« idées-valeurs ».

⁷⁶⁸ Les actions sont suscitées par des dispositions morales, qu'elles renforcent (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, p. 154-158). Le jugement sur la valeur de l'action est donc simultanément un jugement sur le caractère (l'*ethos*) de l'auteur de l'action.

⁷⁶⁹ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 909). Cf. Dewey, *Human Nature and Conduct*, p. 118.

comme être social. »⁷⁷⁰ Les vocabulaires de motifs font partie intégrante d'un système de normes sociales. Comme les termes qui servent à identifier les actions servent simultanément à les situer au regard de différentes normes sociales, la compréhension de la « sémantique de l'action » implique tout aussi bien la compréhension de normes sociales. Nous avons vu que la compréhension de tout motif implique la compréhension d'une sémantique de l'action, dont il est logiquement indissociable. De même, la compréhension des motifs, parce qu'elle est elle-même indissociable d'évaluations éthiques, implique à son tour la compréhension de notions comme *faute*, *responsabilité*, *admirable*, *honteux*, etc. La sémantique de l'action est indissociable d'un système de significations institué plus large, celui-là qui constitue le monde social et que nous pourrions appeler la « sémantique de la norme sociale »⁷⁷¹.

3.2.3.4 *Le motif dans la trame du langage*

Comme nous l'avons vu, l'image cartésienne de l'aveu suppose que les mots dont on se sert pour avouer les vraies intentions, loin de servir à *évaluer* celles-ci, ont une fonction purement désignative. Il serait ainsi possible de séparer les mots qui servent à évaluer la volonté de ceux qui servent à la décrire. Or, l'examen sémantique des conditions de compréhension des vocabulaires de motifs ruine cette dichotomie cartésienne. Dans le cas des termes qui servent à décrire les désirs et les volontés, être capable de comprendre la signification de tout motif implique tout aussi bien d'être capable de distinguer entre les conduites admirables et honteuses, entre celles qui suscitent les louanges et celles qui sont objets de blâme. La conception cartésienne de l'aveu le dépeint comme recourant à des mots ayant une fonction purement désignative, des mots libres de tout élément évaluatif. Cette conception repose sur l'idée que chacun des mots du langage répond à une seule et unique fonction (désigner, évaluer, etc.). L'analyse des conditions de compréhension des mots qui forment les vocabulaires de motifs montre au contraire que chacun de ces mots comporte une dimension évaluative. En fait, ces mots ne sont compréhensibles que pour celui qui comprend tout aussi bien une série d'éléments du langage. La compréhension de ces derniers implique elle-même la compréhension des règles qui gouvernent la vie sociale. Cette analyse montre

⁷⁷⁰ Winch, *L'idée d'une science sociale*, p. 154.

⁷⁷¹ Sur cette indissociabilité, cf. Burke, *Permanence and Change*, ch. 2.

que chacun des mots du langage, comme le remarque W. v. Humboldt, « ne s'annonce que comme partie d'un tout »⁷⁷².

*

L'énonciation du motif, précisément dans la mesure où elle fournit une *raison* à l'action, implique logiquement l'existence de la question du « *pourquoi ?* » de l'action⁷⁷³. Les situations dans lesquelles sont nommés des motifs sont donc nécessairement des situations qui, d'une manière ou d'une autre, manifestent une incertitude, une tension ou un déséquilibre, et qui, conséquemment, appellent une clarification, celle-là, précisément, que peut produire l'énonciation du motif. Comme l'écrit C. W. Mills, les imputations d'intentions constituent un « index langagier » de telles situations d'incertitude⁷⁷⁴. La compréhension de ces troubles des interactions passe par une approche pragmatique, qui s'intéresse non plus seulement aux conditions de compréhension de l'énoncé, mais à ce que réalise l'énonciation d'intention, c'est-à-dire à « l'acte même de dire »⁷⁷⁵ l'intention. Il est donc tout aussi nécessaire de développer une approche des déclarations d'intentions qui les aborde comme des actes visant à influencer des partenaires sociaux.

3.2.4 La volonté nommée (III) : pragmatique

Soulignons d'abord que les situations qui appellent de telles clarifications apparaissent dans la poursuite d'*actions réalisées en commun*⁷⁷⁶. Ce n'est que lorsque sont rencontrées des

⁷⁷² Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, p. 83.

⁷⁷³ Anscombe, *L'intention*, p. 45.

⁷⁷⁴ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 905).

⁷⁷⁵ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 55.

⁷⁷⁶ Nous nous inspirons principalement, sur ce point, des réflexions de G. H. Mead sur ce qu'il appelle l'« acte social » ou l'« activité coopérative » (Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 135, 158-159, 231-232, 326, etc.). Sur cette notion, voir surtout Cefaï et Quéré, « Introduction », p. 57-58 et Trom, « Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », p. 101-102. La notion d'« acte dialogique » proposée par C. Taylor est très proche de celle d'acte social. Cf. Charles Taylor, « Suivre une règle », *Critique* n° 579-580, août-septembre 1995, p. 562 et suiv.

situations qui troublent l'accomplissement d'actions de cette sorte que se fait sentir le besoin de clarification auquel peut répondre l'énonciation du motif.

3.2.4.1 *Les actions sociales*

La plupart des actions humaines sont des actions effectuées en commun, des actions qui impliquent donc une forme ou une autre de coopération et de coordination entre différents partenaires. C'est encore plus vrai dans les sociétés contemporaines, où le développement marqué de la division du travail rend de telles actions communes encore plus omniprésentes. D. Cefaï et L. Quéré soulignent qu'un acte social

est distribué sur plusieurs agents [...] : chacun effectue sa part de la totalité de l'acte, mais il ne peut le faire que si les autres effectuent leur propre part. Il n'y a pas simplement différenciation de rôles complémentaires, mais interdépendance dans l'effectuation : l'activité de l'un requiert l'activité de tous les autres pour pouvoir se déployer.⁷⁷⁷

La collaboration qui constitue l'acte social requiert un partage des tâches entre ses participants. Ce partage passe par l'attribution à chacun des participants d'obligations particulières, celles-là qui rendront possible l'effectuation de l'acte dans sa totalité. L'acte social suppose donc que les partenaires de l'action sont engagés les uns envers les autres, qu'ils ont des obligations les uns envers les autres. Un acte social implique un minimum d'obligations réciproques, qu'elles soient juridiques ou coutumières.

3.2.4.2 *Le cycle des actions sociales*

Ce que H. Joas appelle le « modèle de base du pragmatisme »⁷⁷⁸ n'est rien d'autre qu'un modèle de l'acte social. Ce modèle entreprend de décrire comment l'acte social évolue en traversant une « succession cyclique de phases »⁷⁷⁹. En reprenant les termes de J. Dewey, nous dirons que chaque cycle comprend différents moments : d'une situation *déterminée*,

⁷⁷⁷ Cefaï et Quéré, « Introduction », p. 57.

⁷⁷⁸ Joas, « Pragmatisme et théorie sociale », p. 883. Sur ce modèle, cf. : Joas, *La créativité de l'agir*, p. 138 et suiv.

⁷⁷⁹ Joas, « Pragmatisme et théorie sociale », p. 882.

l'action passe à une situation *troublée*, puis à une situation *problématique* et enfin à une *nouvelle situation déterminée*⁷⁸⁰. Examinons rapidement comment ce cycle est parcouru.

L'accomplissement d'actions sociales un tant soit peu complexes requiert d'assurer une certaine pérennité à la coopération des participants. Or ces actions rencontrent toute une série de *situations troublées*, au sens le plus large du terme : des situations dans lesquelles se rencontrent des éléments de doute, d'hésitation ou d'indétermination, de malentendus, de conflits sur la voie appropriée à suivre, ou tout autre élément suscitant un blocage de l'interaction en cours⁷⁸¹. Les situations troublées offrent un défi du point de vue de la coordination nécessaire à la poursuite de l'action commune : elles sont des situations où est perçue ou sentie une forme ou une autre de problème de coordination entre les participants de l'action conjointe. Dans ces situations, écrit G. H. Mead, il existe « différentes façons d'achever l'acte social »⁷⁸². La manière dont les partenaires doivent agir pour coordonner leurs différentes parts de l'acte social en cours perd donc sa clarté. À la suite de J. Dewey, nous appellerons cette situation une situation « troublée », « interrompue » ou « indéterminée »⁷⁸³. Avant l'apparition du trouble, l'interaction en cours se poursuivait sans que les participants délibèrent ou réfléchissent sur elle. Chacun était plongé dans sa part de l'action sociale. Dans ce « régime d'accomplissement de l'action », chacun accomplissait sa volonté sans s'en rendre compte, en suivant ce que H. Joas appelle « une routine suivie de manière non-réflexive »⁷⁸⁴. Aussi longtemps qu'une interaction se poursuit sans rencontrer de trouble, elle est une *situation déterminée*, qui ne suscite pas la réflexion. L'apparition du trouble vient bloquer cet accomplissement. La manière dont l'action sociale peut être poursuivie ou accomplie devient nébuleuse. Le trouble suscite une « inhibition temporaire de l'action »⁷⁸⁵. L'accomplissement de l'action sociale en cours est temporairement interrompu.

⁷⁸⁰ Dewey, *Logique*.

⁷⁸¹ Sur les notions de « situation troublée » et « situation problématique », nous avons surtout bénéficié de : Dewey, *Logique*, p. 170-179. Voir aussi : Cefaï et Quéré, « Introduction », p. 34-35.

⁷⁸² Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 171.

⁷⁸³ Dewey, *Logique*.

⁷⁸⁴ Joas, « Pragmatisme et théorie sociale », p. 883.

⁷⁸⁵ Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 171.

À ce moment, les partenaires de l'action peuvent tourner leur attention vers les conditions permettant de coordonner leurs différentes parts de l'action sociale. Ils abandonnent temporairement le « régime d'accomplissement de l'action » pour plonger dans un « régime de description de l'action ». En recourant au langage, ces partenaires entreprennent de décrire leur action de manière à définir le trouble. Ce faisant, ils s'indiquent les uns aux autres pourquoi le trouble rencontré pose problème, pourquoi il contrevient aux règles que s'est données ou que se donne leur groupe. En deux mots, les partenaires, en appréhendant la situation troublée avec des mots, la transforment en une *situation problématique*. (La situation indéterminée ou troublée, en elle-même, précède toute verbalisation. Elle « *n'est pas*, en tant que telle, écrit Dewey, un objet dans le *discours* »⁷⁸⁶.) Comme le soulignent R. Stokes et J. P. Hewitt, une situation problématique est une situation dans laquelle existe un décalage entre les actes effectifs ou potentiels des participants et leurs idéaux culturels, attentes instituées, croyances, etc.⁷⁸⁷ Elle est une situation dans laquelle on perçoit un écart entre ce qui se passe réellement et ce qui est considéré comme typique, rationnel, attendu, souhaitable, ou bien plus en accord, à d'autres égards encore, avec ce qui est culturellement normal. Les situations définies comme problématiques le sont donc du point de vue du respect des normes culturelles communes aux participants du groupe⁷⁸⁸. En situant le trouble rencontré au regard de ces normes culturelles communes, les partenaires de l'action donnent un sens et une forme définis au trouble d'abord rencontré⁷⁸⁹. Ce travail de définition de la situation problématique leur permet, comme l'écrit Quéré, « de faire émerger des figures reconnaissables »⁷⁹⁰. Ils peuvent ainsi obtenir la clarification recherchée. En définissant une situation problématique, ces partenaires peuvent ainsi former une réaction commune à ce trouble, qui leur permettra éventuellement de le surmonter. Le trouble est dissipé lorsque est élaboré pratiquement un

⁷⁸⁶ Dewey, *Logique*, p. 129.

⁷⁸⁷ Stokes et Hewitt, "Aligning Actions," p. 843.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 838.

⁷⁸⁹ Le travail de configuration qu'ils effectuent est tout à la fois, comme le notent M. Barthélémy et L. Quéré, une « mise en forme » et une « mise en sens » (Michel Barthélémy et Louis Quéré, « L'argument ethnométhodologique », in Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, p. 13).

⁷⁹⁰ Louis Quéré, « Le sociologue et le touriste », Entretien réalisé par Jacques Hoarau, *EspaceTemps*, n° 49-50 (1992), p. 51.

accord sur le sens qu'il faut lui accorder à la situation problématique et sur la réponse qu'il appelle.

Soulignons le rôle crucial que joue dans la définition de la situation problématique ce que C. Taylor appelle les *significations communes*, c'est-à-dire des significations qui non seulement « appartiennent au monde commun de référence » aux différents membres du groupe, mais qui, en plus, participent à la création de ce monde commun⁷⁹¹. Le concept est très proche de celui de « culture », au moins suivant la définition qu'en propose C. Geertz :

un modèle de significations incarnées dans des symboles qui sont transmis à travers l'histoire, un système de conceptions héritées qui s'expriment symboliquement, et au moyen desquelles les hommes communiquent, perpétuent et développent leur connaissance de la vie et leurs attitudes devant elle.⁷⁹²

Pour assurer la poursuite de l'action sociale en cours, ses différentes parties sont situées par rapport à ces significations communes. Les participants de l'action sociale alignent ensemble les parties de l'action effectuée par les uns et les autres en les référant à des significations communes, qui servent ainsi d'intermédiaire (de *médiation*) à leurs interactions⁷⁹³. Plus spécifiquement, c'est en se tournant vers ces significations que ces partenaires peuvent déterminer si la part de l'action sociale remplie par untel ou unetelle respecte ou transgresse les obligations qui sont les siennes. L'invocation de ces règles permet aux partenaires de l'action de déterminer *qui doit faire quoi* afin que l'action sociale en cours puisse se poursuivre. Les significations instituées que sont les normes culturelles offrent ainsi, comme l'écrit G. H. Mead, un « mécanisme d'ajustement mutuel dans l'acte social »⁷⁹⁴. Elles offrent un point de repère, un guide permettant la poursuite de l'acte social troublé⁷⁹⁵.

⁷⁹¹ Taylor, *La liberté des modernes*, p. 169.

⁷⁹² Clifford Geertz, « La religion comme système culturel », in Michael Banton (dir. publ.), *Essais d'anthropologie religieuse*, Paris : Presses universitaires de France, 1972, p. 21.

⁷⁹³ J. Habermas se réfère au « paradigme de l'interaction médiatisée par des symboles » élaboré par G. H. Mead (*La pensée postmétaphysique*, p. 211). Cf. Joas, *G. H. Mead*, p. 228.

⁷⁹⁴ Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 135.

⁷⁹⁵ G. H. Mead remarque que : « La signification naît et se tient dans le champ de la relation entre le geste d'un organisme humain donné et son comportement ultérieur, indiqué à autrui par la médiation de ce geste. [...] La signification est alors le développement d'une relation objective entre certaines phases de l'acte social ; ce n'est

En définissant une situation problématique, les partenaires se sont indiqués comment réagir pratiquement au trouble. L'accomplissement de cette réaction a permis de chasser le trouble rencontré. Les participants du groupe ont alors instauré une *nouvelle situation déterminée*. Ils peuvent alors mettre de côté la réflexion sur les conditions de leur coopération et replonger dans l'accomplissement de leurs parties respectives de l'action sociale. Les voilà de retour au « régime d'accomplissement de l'action ». La *nouvelle* situation déterminée n'est pas pour autant identique à la situation déterminée initiale. En effet, les partenaires de l'action sociale, en offrant une définition du trouble rencontré, ont simultanément défini l'action sociale en cours : c'est précisément en la définissant qu'ils l'ont réorganisé. La mise en forme qu'ils ont élaborée est une mise en forme *de cette action sociale*. Lorsque par la suite ces partenaires délaissent le régime de description pour retourner au régime d'accomplissement, cette action a été transformée. Les partenaires de l'action ont été transformés par *l'expérience de l'enquête* qu'ils ont réalisée. Cette enquête a transformé leur perception du monde. Comme le souligne H. Joas, l'établissement de la situation problématique les a poussés à « saisir des aspects nouveaux ou différents de la réalité », elle a produit chez eux « un changement de perception »⁷⁹⁶. L'expérience de l'enquête a non seulement transformé la perception du monde, mais elle a aussi produit un nouveau *mode de réaction* adapté à cette perception. Les « aspects nouveaux ou différents de la réalité » ne pourront plus être ignorés. Les partenaires de l'action sont prêts à réagir d'une manière nouvelle aux nouveaux troubles des interactions, ceux que produiront à l'avenir ces aspects nouveaux de la réalité. Ces partenaires ont développé de nouvelles attentes, exigences, mode de réactions, etc. En somme, « quelque chose de nouveau est advenu au monde : une nouvelle façon d'agir qui peut être institutionnalisée et devenir elle-même une routine suivie de manière non-réflexive »⁷⁹⁷. De cette manière, la définition de la situation problématique qu'ils ont élaborée a modifié les règles qui donnent forme à leur l'action sociale.

pas une entité psychique rajoutée à cet acte, ni une "idée" au sens traditionnel du terme. » (Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 158-159.) Sur ce point, cf. Cefaï et Quéré, « Introduction », p. 54.

⁷⁹⁶ Joas, « Pragmatisme et théorie sociale », p. 883.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 883.

Le changement qui s'est produit entre la première et la dernière situation déterminée peut être plus ou moins prononcé, suivant que la définition de la situation problématique soit plus ou moins novatrice. Lorsque la définition fournie n'est pas très novatrice, qu'elle se contente d'appréhender la situation troublée à partir des significations communes déjà existantes, la nouvelle situation déterminée n'est pas très différente de l'ancienne situation déterminée. Alors, les partenaires de l'action sociale ont pour l'essentiel reconduit l'ordre existant. Lorsqu'à l'inverse les partenaires de l'action énoncent une définition novatrice, la nouvelle situation déterminée peut s'avérer très différente de l'ancienne.

3.2.4.3 *Imputer un motif à une action, c'est définir une situation problématique*

Nous disposons d'un aperçu d'ensemble sur les notions permettant d'éclairer la pratique d'énonciation de motif. En recourant aux termes que nous venons de présenter, nous dirons que les gens, en décrivant leurs intentions, ne font rien d'autre que définir une situation problématique.

Abordons un exemple récent et bien connu. Pendant la préparation de l'invasion américaine de l'Irak (en 2003), un débat public sur les motifs de cette action qui se dessinait est apparu. Le gouvernement de G. W. Bush se préparait-il à prévenir une éventuelle attaque irakienne (au moyen d'« armes de destruction massive ») ? Cherchait-il à renforcer la démocratie dans le monde ? Ou bien visait-il plutôt à renforcer son pouvoir au Moyen-Orient, notamment afin d'assurer un approvisionnement de pétrole aux États-Unis ? Cet exemple montre bien que simplement en *imputant* une intention à un geste, on confère déjà un sens à la situation troublée. Ce faisant, on fournit déjà l'ébauche d'une réponse. Le simple fait d'imputer un motif à l'invasion anticipée de l'Irak constituait déjà une manière d'y réagir, d'indiquer une réponse aux préparatifs du gouvernement Bush, en se référant implicitement à la distinction entre les guerres légitimes et les guerres illégitimes⁷⁹⁸. Ceux qui soutenaient que

⁷⁹⁸ Ce n'était évidemment pas la première fois qu'un débat sur l'attitude à prendre envers une guerre prenait la forme d'un débat sur les motifs de déclaration de guerre. Par exemple, J. M. Williams remarquait en 1920 que « the motives of the German government for precipitating a world war were constantly challenged and discussed in the newspapers and magazines of the United States during the first years of the war, when the United States

cette invasion était animée par une volonté d'assurer la protection des Américains et de renforcer la démocratie, par le fait même, tendaient à approuver l'invasion. Ceux qui faisaient plutôt découler cet acte d'une volonté de créer un rapport de force restreignaient déjà le champ des justifications de cet acte. En fait, comme le gouvernement de G. W. Bush affirmait lui-même agir afin d'assurer la sécurité des Américains et de renforcer la démocratie, ceux qui lui imputaient d'autres motifs, relevant plutôt de la *realpolitik*, le décrivaient du même coup comme agissant d'une manière hypocrite, en dissimulant ses vrais motifs derrière de faux semblants.

Cet exemple montre bien qu'en imputant un motif à un acte donné, en indiquant donc le *pourquoi* d'une action, les partenaires de l'action confèrent du *sens* à la situation troublée. Comme nous l'avons vu, en conférant une raison à l'action, ils la situent par rapport à des significations communes, celles-là qui sont impliquées dans les « vocabulaires de motifs ». Ils recourent à des motifs qui sont jugés plus ou moins recevables dans les circonstances. Par le fait même, comme l'écrit C. W. Mills, ils décrivent un acte comme étant plus ou moins justifié ou injustifié :

Un motif satisfaisant ou adéquat est un motif qui satisfait le questionneur d'un acte ou d'un programme, que ce soit celui de l'autre ou celui de l'acteur. Comme mot, *un motif tend à être celui qui, pour l'acteur et les autres membres d'une situation, est une réponse indiscutable à des questions concernant la conduite sociale et langagière*. Un motif stable est final (*ultimate*) dans la conversation justificative. Les mots qui dans une situation typique rempliront cette fonction sont circonscrits par le vocabulaire des motifs acceptables dans de telles situations. Les motifs sont des justifications acceptées pour des programmes ou actes présents, futurs ou passés.⁷⁹⁹

Comme la raison d'agir énoncée peut être « satisfaisante » ou pas, conférer un motif à une action donnée peut servir non seulement à la justifier, mais aussi à la condamner et à l'incriminer.

3.2.4.4 *Imputer un motif à une action, c'est anticiper une situation future*

were deliberating what attitude to take to the European conflict » (James Mickel Williams, *The Foundations of Social Science: An Analysis of Their Psychological Aspects*, New York: Alfred A. Knopf, 1920, p. 436).

⁷⁹⁹ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 907).

Ceux qui débattaient des motifs du gouvernement de G. W. Bush développaient une réponse présente aux préparatifs de ce gouvernement. Ils le faisaient en anticipant une situation future, celle dans laquelle le motif imputé à l'invasion (la soif de gain, la volonté de renforcer liberté, le souci pour la sécurité des Américains, etc.) serait accompli. Les partisans de l'invasion anticipaient le moment où la menace d'une attaque irakienne contre les États-Unis serait écartée, ou bien encore le moment où la démocratie serait installée au Moyen-Orient. Les opposants à cette invasion anticipaient plutôt le moment où l'armée américaine imposerait une sorte de néo-colonialisme en Irak. Partisans et opposants aux préparatifs d'invasion y réagissaient en fonction des différentes situations futures qu'ils anticipaient. De cette manière, ils comparaient les conséquences des différents cours d'actions qui se présentaient dans le présent. Les intentions imputées à une conduite ne sont rien d'autre, écrit C. W. Mills, que « les conséquences situationnelles anticipées de la conduite questionnée »⁸⁰⁰.

D'une manière plus générale, les partenaires de l'action sociale qui entreprennent de définir une situation problématique ne font rien d'autre, en réfléchissant au trouble rencontré, que comparer entre elles les conséquences futures des différents cours d'actions qui se présentent dans le présent. C'est de cette manière qu'ils peuvent parvenir à clarifier cette situation troublée : c'est en anticipant ces situations futures que les participants s'indiquent la voie à suivre pour surmonter le trouble présent. La définition de la situation problématique permet de diriger l'attention des interlocuteurs vers différents cours d'actions, qui sont ainsi comparés entre eux. Les partenaires de l'action sociale peuvent faire face à ces conséquences anticipées par leurs réponses présentes.

3.2.4.5 Le trouble rencontré est perçu en fonction de sa résolution éventuelle

J. Dewey et G. H. Mead soulignent que le fait de formuler un problème, de transformer une situation indéterminée en une situation problématique appartient *déjà* à la réponse à cette situation indéterminée. Cette démarche est le « premier pas dans l'institution d'un

⁸⁰⁰ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 905).

problème »⁸⁰¹. Le trouble visé par la définition est déjà compris et perçu par des partenaires de l'action sociale en fonction de l'intérêt qu'ils ont dans la poursuite de cette dernière. « L'arbre peut être vu comme un abri sûr si un taureau nous poursuit ; et en général, nous percevons les choses sous des aspects qui nous permettent de réaliser l'activité en cours. »⁸⁰² La situation problématique est posée « en termes d'une situation future, à laquelle nous allons faire face par nos réponses actuelles »⁸⁰³.

De même, ceux qui imputent des intentions à une action et par là anticipent une situation future, ne se livrent pas à un exercice intellectuel animé par une curiosité désincarnée. Cet exercice leur permet de comparer entre eux les différents cours d'actions qui se présentent dans le présent. Autrement dit, celui qui impute un motif à une action s'appuie implicitement sur les étapes ultérieures du processus de résolution de la situation problématique pour élaborer une réponse dans l'immédiat. Celui qui anticipe les résultats de l'invasion future de l'Irak le fait pour former une réaction présente aux préparatifs de cette invasion. Son travail d'anticipation est guidé par la formation de cette réaction. « Les phases qui se dérouleront les dernières sont déjà ébauchées et affectent les premières, c'est-à-dire celles qui sont en train de se dérouler et dont il faut attendre l'achèvement avant que les dernières viennent les compléter. »⁸⁰⁴ En imputant un motif à une action, les partenaires de l'action sociale envisagent les conséquences de celle-ci, en les comparant implicitement à celles d'autres actes potentiels. Ils comparent entre elles les conséquences de ces différents actes *au regard des exigences sociales communes reconnues par leur groupe*. Ils se demandent lequel des différents cours d'actions qui se présentent dans le présent apparaît le plus recevable, satisfaisant, désirable. C'est de cette manière qu'ils clarifient le trouble

⁸⁰¹ Dewey, *Logique*, p. 172.

⁸⁰² Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 114. Sur la manière dont la perception est guidée par l'attention, qui est elle-même dirigée par une action en cours, cf. *Ibid.*, p. 115-116, 298, 396.

⁸⁰³ *Ibid.*, p. 194.

⁸⁰⁴ *Ibid.*, p. 154. Autrement dit : « Les choses que nous allons faire peuvent être disposées dans un ordre temporel, de telle sorte que, dès le commencement de l'acte, les processus ultérieurs déterminent les processus antérieurs. Ce que nous allons faire commande à l'expérience immédiate de l'objet. » (*Ibid.*, p. 192.)

rencontré et ébauchent une réponse commune au geste visé – une réponse qui pourra assurer la poursuite de l'action sociale troublée.

3.2.4.6 *L'imputation d'intentions en termes sociaux et individuels*

L'imputation d'intentions peut être décrite du point de vue des personnes particulières impliquées dans des actions sociales ou bien, d'une manière plus impersonnelle, du point de vue global de l'action sociale en cours.

Envisageons d'abord comment cette pratique apparaît du point de vue d'individus particuliers. Comme le notent A. Ogien et L. Quéré : « En avouant et en attribuant des motifs, les acteurs agissent les uns sur les autres en se conditionnant mutuellement. »⁸⁰⁵ Ils peuvent le faire parce que, comme nous l'avons vu, imputer un motif à une action permet de situer celle-ci par rapport à des règles sociales. Imputer un motif recevable à une conduite permet de louer celle-ci. Lui imputer un motif irrecevable permet de la blâmer. Les motifs, écrit C. W. Mills, « sont tout à la fois des contraintes et des incitations », puisqu'ils « promeuvent l'action ou la dissuadent »⁸⁰⁶. Imputer et avouer des motifs apparaît donc comme une pratique rhétorique avantageuse, qui permet aux particuliers d'atteindre des buts variés. Cette pratique leur permet tout aussi bien de tenter de contraindre les actions de leurs partenaires que de se libérer des tentatives de contraintes analogues que ces partenaires tentent contre eux. D'abord, celui qui impute un motif irrecevable à l'action d'autrui peut de cette façon remettre en cause cette action. Il peut de cette manière tenter de contraindre l'auteur de l'action visée à mettre fin à une conduite lorsque cette dernière le gêne, qu'elle oppose un obstacle à la réalisation de ses buts. Ensuite, imputer des motifs est tout aussi bien un moyen de rejeter les reproches que d'autres adressent à ses propres actions. En décrivant ces dernières comme animées par des motifs recevables, voire exemplaires, il est possible d'échapper à des sanctions punitives et ainsi d'assurer les coudées franches à ses propres actions. Énoncer des motifs permet donc d'atteindre des buts variés. Imputer un motif à une conduite permet donc tout aussi bien de

⁸⁰⁵ Ogien et Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, p. 76.

⁸⁰⁶ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 908).

revendiquer des exigences à l'égard d'autrui que de se dégager des exigences revendiquées par autrui. Dans la mesure où l'évaluation de la conformité d'une action à ces normes est liée à des sanctions, positives ou négatives (éloges, désapprobations, plaisanteries, etc.), elle est dotée d'une force effective que les gens tentent de mobiliser à leur avantage. De cette manière, cette pratique instituée se maintient. Comme le fait remarquer Mary Douglas, les gens développent et maintiennent les institutions en cherchant à incorporer d'autres gens dans leurs projets de vie⁸⁰⁷.

En raison sans doute de cette « plasticité » de l'imputation de motif, les débats sur les motifs donnent fréquemment forme aux débats des différents partenaires de la vie sociale. C. W. Mills suggère l'omniprésence de ces débats sur les motifs :

Un dirigeant syndical dit qu'il accomplit un certain acte parce qu'il veut obtenir de meilleures conditions de vie pour les travailleurs. Un homme d'affaires dit que c'est une rationalisation, ou un mensonge ; qu'en réalité il accomplit cet acte parce qu'il veut lui-même obtenir plus d'argent des travailleurs. Un radical dit qu'un professeur de collège ne s'implique pas dans des mouvements radicaux parce qu'il craint pour son emploi et que de plus il est un « réactionnaire ». Le professeur de collège dit que c'est parce qu'il aime simplement découvrir comment les choses fonctionnent. Ce qui est une raison pour un homme est une rationalisation pour un autre.⁸⁰⁸

Ces derniers exemples montrent bien que les imputations de motifs peuvent donner lieu à des contestations (des démentis et des contre-imputations).

*

Il est aussi possible de décrire l'imputation d'intentions du point de vue impersonnel de la société. Nous avons vu que les partenaires de l'action, en imputant un motif à une action, définissent une situation problématique. Ils s'indiquent ainsi comment surmonter un trouble de l'interaction. Par là, l'énonciation du motif assure la pérennité de l'action sociale en cours. Qui plus est, l'énonciation du motif contribue même à renforcer l'ordre social *futur*. En effet, les partenaires de l'action, pour surmonter le trouble présent, invoquent des significations

⁸⁰⁷ Douglas, *Risk and Blame*, p. xi.

⁸⁰⁸ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 910).

communes. Par le fait même, ils proclament leur attachement à ces significations, ils s'engagent publiquement envers elles, ils en reconnaissent l'autorité. De la sorte, ils renforcent, aux yeux des interlocuteurs auxquels ils s'adressent, l'autorité de ces significations communes. Ces interlocuteurs seront davantage disposés à recourir à leur tour à ces significations communes dans l'avenir. En somme, l'énonciation du motif répond à une fonction : elle assure la pérennité d'actions sociales.

Comme nous l'avons dit plus haut, les significations sociales affirmées peuvent reconduire l'ordre social existant ou le transformer. L'imputation de motif peut *reconduire* les significations communes existantes. Par exemple, les débats sur les motifs de l'invasion de l'Irak ont reconduit certaines normes sociales. Les partisans de cette invasion prétendaient que la guerre en préparation était juste, les opposants qu'elle était injuste. Ainsi, les partisans et les opposants de cette invasion s'appuyaient sur la même norme, celle qui proscrit la guerre injuste. Partisans et opposants, en se disputant, proclamaient l'autorité de cette norme. Les uns et les autres prétendaient agir en suivant la même norme.

L'imputation de motif peut aussi *transformer* l'ordre social. Par exemple, au début de l'époque moderne, en Angleterre, le développement de l'économie de marché et l'apparition de la Réforme protestante vinrent modifier le vocabulaire des motifs traditionnels hérité de la société médiévale⁸⁰⁹. L'ancien vocabulaire de motifs considérait comme recevable l'action motivée par la défense de l'*honneur* et comme plus ou moins irrecevable celle motivée par la *soif de gain*. Des représentants du nouvel ordre social entreprirent d'utiliser plusieurs de ces termes d'une manière nouvelle, de manière à en changer la portée éthique. Des motifs énoncés jusque là de manière péjorative, pour déconsidérer les actions qu'ils visaient, furent utilisés d'une manière neutre. Certains de ces termes (*ambition, shrewd*) en vinrent même à acquérir une connotation positive. À l'inverse, certains des motifs utilisés pour décrire l'action motivée par la défense de l'honneur en vinrent à acquérir une connotation péjorative. En particulier, les termes comme *spendthrift* et *squandering one's substance*, utilisés pour décrire les dépenses ostentatoires (ces dépenses qui servaient de marqueur de statut nobiliaire, mais qui contredisaient l'éthique ascétique protestante) furent utilisés de manière à déconsidérer les

⁸⁰⁹ Sur ce point, nous reprenons Skinner, *Visions of Politics*, Vol. 1, p. 150-155.

actions auxquelles on les appliquait. De même, les termes comme *condescending* et *obsequious*, utilisés pour décrire les rapports de commandement et d'obéissance entre les nobles et leurs serviteurs, jusque là utilisés pour louer des actions, commencèrent à être utilisés pour en désapprouver.

Cette évolution montre bien que c'est *l'usage* de ces termes qui leur confère leur sens et leur portée. C'est parce qu'un nombre substantiel de gens ont jusqu'ici invoqué certains motifs pour louer des actions et d'autres motifs pour en blâmer qu'aujourd'hui les premiers ont une connotation appréciative et les seconds une connotation péjorative. Comme l'écrit Vološinov, chaque mot de la langue « est déjà fécondé par les situations vécues et par les contextes [...] où il a été rencontré »⁸¹⁰. Lorsqu'un groupe social entreprend de contester l'ordre social hérité en utilisant certains motifs d'une manière nouvelle, la signification de ces derniers se voit transformée. Ces motifs en viennent à « porter » différentes significations : la signification héritée et la signification créée par l'usage novateur. Alors, ces motifs en viennent à acquérir, pour parler comme Vološinov, une « *pluriaccentuation* sociale » ; ils présentent un « entrecroisement des accents »⁸¹¹. Dans de tels motifs « *s'entrecroisent des accents d'orientation différente* »⁸¹². Le motif disputé, « produit de l'interaction vivante des forces sociales »⁸¹³, devient « une arène en réduction où s'affrontent et sont en lutte des accents sociaux d'orientations diverses »⁸¹⁴.

*

L'approche de la langue qui la conçoit comme émergeant de l'activité réalisée en commun, la conçoit comme un ouvrage en évolution constante, refait constamment au fil des réorganisations des interactions. Comme l'écrit Humboldt, « la langue est non pas un ouvrage

⁸¹⁰ Voloshinov, « Les frontières entre poétique et linguistique », p. 274. Bakhtine note semblablement que chaque locuteur utilise « non pas des mots neutres “linguistiques”, libre des appréciations et des orientations d'autrui, mais des mots habités par des voix autres » (Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 279).

⁸¹¹ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 161.

⁸¹² *Ibid.*, p. 161.

⁸¹³ *Ibid.*, p. 203.

⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 203.

fait [...], mais une activité en train de se faire »⁸¹⁵. De même, le monde social créé et recréé par l'interlocution, loin d'être simplement un monde « déjà fait », est un monde continuellement « en train d'être fait »⁸¹⁶ par les échanges entre partenaires d'actions sociales.

3.2.3.7 En résumé

En résumé, imputer un motif à une action permet de situer celle-ci par rapport à des normes sociales. Cette pratique apparaît ainsi comme un outil permettant de résoudre plusieurs des situations qui sont problématiques du point de vue de l'interaction des partenaires de la vie sociale. Cet outil permet ainsi aux individus de justifier leurs actions, ou de tenter de contraindre celle d'autrui.

3.2.5 La volonté nommée (IV) : paroles extérieures et intérieures

Qu'en est-il des intentions qui ne sont pas nommées à autrui ? De celles qu'on s'avoue à soi-même sans ouvrir la bouche ? Il arrive en effet qu'on se désigne à soi-même ses propres intentions à part soi, dans un soliloque muet⁸¹⁷. Nous l'avons vu, la conception cartésienne accorde à ce type de désignation d'intentions un statut privilégié. L'intention désignée de cette manière serait l'intention première, originelle. Il faudrait la distinguer radicalement de la déclaration d'intention échangée dans des dialogues. Celui qui désigne un motif à sa propre adresse ne ferait rien d'autre que s'observer, alors que celui qui le désigne à autrui serait plutôt animé par un souci rhétorique. Autrement dit, le premier appartiendrait à une volonté « par soustraction », alors que le second appartiendrait à une volonté « par addition ».

Or en réalité ces motifs « intérieurs » appartiennent tout autant au jeu d'imputation des motifs, et cela parce que le dialogue intérieur n'est lui-même rien d'autre qu'une variante du

⁸¹⁵ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 183.

⁸¹⁶ Cette distinction, proposée par Luc Boltanski, est rapportée dans Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, p. 314.

⁸¹⁷ Sur ces soliloques, nous avons surtout bénéficié de : Mead, *L'esprit, le soi et la société* ; Lev Vygotski, *Pensée et langage*, Paris : La dispute, 2002 ; Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, ch. 5 ; Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 203 ; Dorrit Cohn, *La transparence intérieure ; modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris : Seuil, 1981 ; Todorov, *La vie commune*, ch. 4.

dialogue à voix haute effectivement conduit avec autrui. La pensée qui prend forme dans des mots non énoncés, comme le remarque G. H. Mead, « n'est qu'une conversation intériorisée ou implicite de l'individu qui s'entretient avec lui-même »⁸¹⁸.

3.2.5.1 Genèse de la parole intérieure

D'une part, ces déclarations d'intentions intérieures émergent du jeu d'imputations d'intentions « ordinaires ». Le dialogue intérieur de chaque individu naît d'un jeu langagier extérieur et public. Les travaux de L. Vygotski sur le « langage égocentrique » le montrent bien. Ce terme désigne un type de discours original, tenu par des enfants d'âge préscolaire, et qui s'estompe assez rapidement au début de l'âge scolaire. Ce discours possède deux caractéristiques distinctives. D'une part, il ne s'adresse à aucun interlocuteur, ne semble pas posséder de destinataire ; l'enfant qui s'y livre « ne s'occupe pas de savoir si on l'écoute, il n'attend pas de réponse, il n'éprouve pas le désir d'agir sur l'interlocuteur ni de lui apprendre vraiment quelque chose. »⁸¹⁹ D'autre part, précisément parce qu'il ne s'adresse pas à autrui, ce discours possède une forme inarticulée. « Il n'est compréhensible que pour soi, il est abrégé, est enclin aux omissions ou aux courts-circuits, néglige de dire ce qui est évident »⁸²⁰.

Le langage égocentrique, loin d'être l'expression d'un monologue intérieur originel, préexistant à tout dialogue avec autrui, naît de ce dialogue⁸²¹. L'apparition du langage égocentrique permet à l'enfant de « se parler à lui-même exactement comme il le faisait auparavant avec les autres »⁸²². Cet exercice lui permet d'affronter différentes situations

⁸¹⁸ Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 135. Bakhtine remarque de même qu'un soliloque n'est rien d'autre qu'« une conversation où l'on est son propre interlocuteur » (Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 177).

⁸¹⁹ Vygotski, *Pensée et langage*, p. 90.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 100.

⁸²¹ La réflexion de Vygotski sur le langage égocentrique est explicitement une critique d'une approche soustractive qui le concevait comme l'expression d'un tel langage intérieur originel. Cf. *Ibid.*, p. 108-110, 118-119.

⁸²² *Ibid.*, p. 105.

problématiques, en anticipant les conséquences à venir de différentes conduites possibles⁸²³. Ce discours « égocentrique » apparaît ainsi comme une « tentative de saisir dans les mots une situation, de trouver une issue, de prévoir l'action suivante »⁸²⁴. Plus précisément, l'enfant peut ainsi anticiper les réactions possibles d'interlocuteurs à certains propos, ceux-là qu'il s'adresse à lui-même. Ces propos, il se les tient pour envisager *comment ils sonnent*. Il peut se prêter à cet exercice en se faisant ainsi l'auditeur de ses propres propos.

Ainsi, tout indique que « le langage égocentrique est un stade transitoire dans l'évolution du langage extériorisé au langage intérieur »⁸²⁵. S'il est *encore* énoncé à voix haute, comme le langage « extériorisé » appris des parents, il remplit *déjà* les fonctions du langage intérieur que développent ensuite les enfants à l'âge scolaire.

La parole intérieure ne précède donc pas tout dialogue. Elle ne découle pas non plus d'une observation intérieure. Au contraire, elle apparaît comme un outil permettant de perfectionner les échanges avec autrui. La parole intérieure permet d'aborder ses propres pensées et intentions avec du recul, pour ainsi dire depuis la perspective d'autrui. En ce sens, elle s'apparente plus à un « dialogue intériorisé » qu'à un « monologue intérieur »⁸²⁶.

3.2.5.2 Fonctions de la parole intérieure

La parole intérieure ne fait pas que naître du dialogue extérieur. Elle en conserve les principales fonctions, et par le fait même elle en possède les principales caractéristiques⁸²⁷.

⁸²³ *Ibid.*, p. 96, souligne expressément que lorsque les enfants rencontrent des difficultés, leur langage égocentrique devient beaucoup plus présent.

⁸²⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁸²⁶ Vološinov remarque qu'on peut comprendre le mot « dialogue » dans un sens élargi, pour désigner non seulement « l'échange verbal à haute voix de gens se tenant face à face, mais encore comme tout échange verbal, de quelque type que ce soit » (*Marxisme et philosophie du langage*, p. 319). Cf. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 81-82.

⁸²⁷ Comme le souligne L. Wittgenstein, ce qui dans la vie courante est appelé « introspection » n'a rien à voir avec l'« auto-observation » postulée par la théorie cartésienne, mais est en réalité une anticipation réalisée au moyen d'un dialogue intérieur : « Il y a un sens à demander : "Est-ce que je l'aime vraiment, ou est-ce que je me

D'une part, tout comme le dialogue extérieur, le dialogue intérieur s'appuie sur des significations communes. La parole intérieure requiert l'utilisation de mots⁸²⁸, lesquels, comme nous l'avons vu, sont imbibés de connotations « appréciatives ». Et surtout, elle présente la structure logique du dialogue extérieur. Bien sûr, la parole intérieure se distingue de ce dernier, du fait que le monologue intérieur se présente, en comparaison avec le dialogue avec autrui, comme le courant continu d'une seule et unique voix – comme un « stream of consciousness » unitaire, pour reprendre l'image qu'en propose W. James⁸²⁹. Logiquement, cette parole suppose toutefois néanmoins des répliques : des *questions* et des *réponses*, des *affirmations* et des *objections*. Autrement dit, comme le souligne Vološinov, les propos que formule la voix intérieure « sont monologiques par leur seule forme extérieure, mais, par leur structure sémantique et stylistique, ils sont en fait essentiellement dialogiques »⁸³⁰. M. Bakhtine remarque que même lorsque le dialogue intérieur ne se présente pas sous la *forme* de répliques, il se développe *comme une série de réponses* à des questions et des objections informulées : « Le deuxième locuteur est invisible, ses paroles manquent mais leur trace profonde détermine tous les mots prononcés par le premier »⁸³¹. Le propos formulé par la voix intérieure, écrit Vološinov, est « conçu en fonction d'un auditeur, c'est-à-dire de sa *compréhension* et de sa *réponse* [...] ; mais aussi en fonction de son accord, de son désaccord »⁸³², et cela même lorsque cet auditeur n'est nul autre que le locuteur⁸³³. Cette structuration par répliques démontre que dans le dialogue intérieur chacun cherche à *se*

l'imaginer vraiment ?", et le processus de l'introspection consiste à évoquer des souvenirs, à se représenter des situations possibles, et à imaginer les sentiments que l'on aurait si... » (*Recherches philosophiques*, § 587, p. 219.)

⁸²⁸ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 175, 195, 297.

⁸²⁹ William James, *The Principles of Psychology*, Chicago: Encyclopaedia Britannica, 1952.

⁸³⁰ Voloshinov, « La structure de l'énoncé », p. 292. Cf. *ibid*, p. 294 ; Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 195-197.

⁸³¹ Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 272. De la sorte, le dialogue intérieur est un « dialogue caché ». Sur ce point, voir aussi Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 286-288, 294, 305, 314, 321-322, 326, 338.

⁸³² Voloshinov, « La structure de l'énoncé », p. 292.

⁸³³ De cette manière, comme le remarque Humboldt, celui qui s'adresse à lui-même « se comporte comme avec un autre » (Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 121).

convaincre⁸³⁴. Pour ce faire, chacun recourt d'ailleurs à des arguments qui sont bien reçus par sa société, en tentant de *se* démontrer la conformité ou la non-conformité de sa pensée ou de son vouloir avec des normes sociales⁸³⁵. G. H. Mead énonce la même idée dans des termes un peu différents : il écrit que la personne qui s'adresse à lui-même silencieusement s'adresse à un « autrui généralisé ». Mead veut dire par là que cette personne, en s'adressant à lui-même, se réfère au système des normes qui organisent l'action sociale – ces normes que ses interlocuteurs réels pourraient revendiquer afin d'organiser leur interaction⁸³⁶. Ainsi, comme le remarque M. Mauss, « même quand c'est à l'auditeur interne, quand c'est à nous-mêmes que nous parlons, c'est l'auditeur qui est le “signe” de la présence de la société et qui comprend et qui, comprenant, “garantit” la “valeur”, le sens du signe »⁸³⁷.

⁸³⁴ Voloshinov, « La structure de l'énoncé », p. 292, 294. Cf. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 291.

⁸³⁵ Voloshinov, « La structure de l'énoncé », p. 295. (Le dialogue intérieur peut ainsi balancer entre l'« auto-accusation et l'auto-justification partagées entre deux voix » (Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 321).) En ce sens, nous pouvons dire avec Humboldt que « l'homme ne se comprend lui-même qu'après avoir mis à l'épreuve des autres l'intelligibilité de ses paroles » (Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 194). Soulignons enfin que le dialogue intérieur, tout comme le dialogue à voix haute avec autrui, donne aussi lieu à une activité rhétorique. En se parlant à soi-même, une personne peut tenter de se convaincre qu'elle a entrepris telle action pour telle raison plutôt que pour telle autre.

⁸³⁶ Le concept d'« autrui généralisé » désigne le processus par lequel chacun guide son agir en le référant aux droits et aux obligations complémentaires qui organisent un acte social donné. Une société « fait office d'autrui généralisé, pour autant qu'elle entre – comme processus organisé ou comme activité sociale – dans l'expérience de tous ses membres » (Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 223, trad. modifiée). Celui qui se réfère à l'autrui généralisé endosse les « rôles » de ses différents partenaires de manière à contrôler sa réponse (*Ibid.*, p. 222). Autrement dit, il ajuste sa réponse en fonction des droits que peuvent revendiquer ces partenaires et des obligations qu'ils se doivent de remplir. L'autrui généralisé émerge « dans l'organisation des attitudes de tous les acteurs engagés dans le même processus » (*Ibid.*, p. 222). Cf. Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 223-224.

⁸³⁷ Marcel Mauss, *Œuvres*, 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie, Paris : Minuit, 1994, p. 259-260. V. N. Vološinov souligne le « rôle régulateur de l'auditeur » (Voloshinov, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », p. 213).

Par ailleurs, le recours à des significations communes dans le dialogue intérieur est aussi le signe d'un trouble rencontré dans l'accomplissement d'une action sociale. Le tiraillement qui engendre le dialogue intérieur

apparaît clairement lorsque nous avons à prendre une décision. Nous sommes pleins d'hésitation, nous ne savons pas quel parti adopter. Nous engageons une discussion avec nous-mêmes, nous essayons de nous convaincre nous-mêmes de la justesse de telle ou telle décision. Notre conscience semble ainsi nous parler par deux voix indépendantes l'une de l'autre, et dont les propos sont contraires.⁸³⁸

Le dialogue intérieur se présente lorsqu'on anticipe une discussion extérieure ; il sert alors à perfectionner sa prestation dans cette discussion⁸³⁹. Les différentes voix que l'on endosse varient suivant la nature des situations d'interlocutions anticipées, de l'identité des interlocuteurs à venir potentiels, des règles qui président aux interactions avec ces interlocuteurs. En invoquant ainsi des significations communes sans desserrer les lèvres, il devient possible de donner forme à ce trouble en le transformant en « situation problématique ». Autrement dit, l'invocation muette de significations communes permet de guider sa propre action. Le dialogue intérieur, tout comme le dialogue extérieur, remplit des fonctions de coordination. De cette manière, « les rapports avec soi-même sont intimement liés à ceux qu'on entretient avec autrui »⁸⁴⁰.

Le motif que chacun énonce pour soi-même s'inscrit dans ce processus. Celui qui s'interroge sur les motifs de ses actions ne fait rien d'autre qu'anticiper les réactions d'un interlocuteur donné, celui qui pourrait l'interroger sur ses motifs.

3.2.5.3 *La parole intérieure impliquée par la parole extérieure*

⁸³⁸ Voloshinov, « La structure de l'énoncé », p. 294. Semblablement, Bakhtine remarque qu'« une attitude dialogique vis-à-vis de soi-même » est « grosse du dédoublement de la personnalité » (*La Poétique de Dostoïevski*, p. 173).

⁸³⁹ Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 211, 233.

⁸⁴⁰ Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 317. Bakhtine revient longuement sur cette interdépendance. Cf. *Ibid.*, p. 319, 322, 328, 331, 338-339, 345, 347, 350-352, 355, etc.

Nous venons de voir que le dialogue intérieur émerge d'un dialogue avec autrui. L'enfant apprend progressivement, à un âge préscolaire, à s'adresser à lui-même. Il acquiert ensuite la capacité de se parler sans paroles, dans un soliloque muet de plus en plus complexe. Par là, la parole adressée à soi implique la parole adressée à autrui.

En sens inverse, nous pouvons aussi dire, d'une certaine manière, que la parole adressée à autrui implique la parole adressée à soi. En effet, les paroles que le locuteur adresse à un interlocuteur parviennent tout aussi bien à ses propres oreilles. W. v. Humboldt remarque que le dialogue ne peut être pensé « que comme écho et retour d'écho »⁸⁴¹. « Le son articulé jaillit de la poitrine pour solliciter chez autrui un écho qui fait retour à l'oreille. »⁸⁴² Pareillement, G. H. Mead remarque que la parole « affecte physiologiquement les oreilles de celui qui les produit de la même façon qu'il affecte celle des autres » et que nous entendons nos propres paroles « comme les autres les entendent »⁸⁴³. De plus, si le locuteur peut *comprendre* la réponse de son interlocuteur à ses paroles, c'est parce qu'il ne fait pas qu'entendre le *bruit* de celles-ci, mais qu'il en saisit tout aussi bien la *signification*. Le « retour d'écho » de ses propres paroles lui fait comprendre la même signification que leur destinataire. En ce sens, nous pouvons dire avec D. Thouard que la coordination des partenaires d'actions sociales « s'accomplit en parlant, par le retour d'une parole dans l'interlocution, physiquement, par la voix faisant écho et revenant à l'oreille, *accordant* ainsi véritablement le discours au locuteur »⁸⁴⁴. C'est cette compréhension commune des paroles échangées qui rend possible l'accord des partenaires du dialogue. C'est cette compréhension commune qui leur permet de guider leur action en se référant à des significations communes.

L'expression langagière de la volonté dans un aveu d'intention permet précisément au locuteur de s'accorder avec *son destinataire* (son auditeur) sur la nature de cette volonté. Le « retour d'écho » de la parole impliqué dans l'expression symbolique de l'intention permet

⁸⁴¹ Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, p. 163.

⁸⁴² Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 173.

⁸⁴³ Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 423.

⁸⁴⁴ Denis Thouard, « Présentation ; l'embaras des langues », in Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, p. 14.

une coordination des interactions qu'est loin de permettre son expression naturelle. Comme le remarque G. H. Mead, l'expression « naturelle » de l'intention dans l'accomplissement d'une action « ne provoque pas directement en nous la même réponse que chez autrui »⁸⁴⁵. En fait, cette expression échappe même généralement à l'auteur de l'action, qui peut fort bien ne pas se rendre compte que son action exprime un désir. Lorsque nous exprimons notre volonté en l'accomplissant par une action, « la réponse que nous provoquons chez autrui n'est pas ressentie en nous à un degré aussi élevé que dans le cas du discours significatif »⁸⁴⁶. Lorsqu'à l'inverse nous exprimons une volonté verbalement, en l'avouant, « l'attitude d'autrui que nous faisons naître en nous nous permet de contrôler ce que nous disons »⁸⁴⁷. En nous rendant raison de cette action, nous nous rendons compte de notre volonté.

3.2.6 L'expression plurielle de la volonté

Nous avons aperçu que la volonté peut être exprimée de différentes manières : par son accomplissement dans l'action ou bien dans des déclarations (qu'elles soient à voix haute ou muettes). Il nous reste, pour compléter ce tour d'horizon, à examiner le lien entre ces différentes modalités de l'expression. La volonté exprimée dans l'action n'est pas un phénomène fondamentalement différent de celle qui est exprimée verbalement. Quel est le lien entre ces deux modes d'expression? Celui qui accomplit une action et qui, ensuite, avoue le désir qui l'a animé, comment passe-t-il d'une forme d'expression à l'autre? Nous avons vu que celui qui avoue un désir n'entreprend pas de communiquer quelque chose qui préexisterait « dans » son porteur. Il faut donc dire que ce désir trouve ses racines dans l'impulsion qui anime l'action. Quel lien la déclaration entretient-elle avec cette impulsion ?

3.2.6.1 Donner forme à l'impulsion

Comment se situe la pratique verbale d'énonciation par rapport à l'expression non-verbale de l'intention d'abord effectuée dans l'intention ? En apprenant la sémantique de

⁸⁴⁵ Mead, *L'esprit, le soi et la société*, p. 218.

⁸⁴⁶ *Ibid.*, p. 218. Cf. *Ibid.*, p. 422-423.

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 218.

l'action et le vocabulaire des motifs, l'enfant parvient à *exprimer verbalement ses désirs*, jusque là uniquement exprimés dans l'accomplissement de ses actions. Comme le soutient D. H. Finkelstein, l'enfant qui a maîtrisé cette pratique peut dans certains cas s'en servir pour *prolonger* l'expression d'abord effectuée dans l'action, en exprimant verbalement l'intention qui anime son geste. Dans d'autres cas, lorsqu'il envisage sa propre action avec plus de recul – par exemple lorsque son action s'est produite il y a un certain temps et qu'il ne se souvient plus de son état d'esprit dans lequel il se trouvait lorsqu'il l'a accomplie –, il se sert de cette pratique langagière pour *élucider et interpréter* son action de l'extérieur, dans le but de trouver ce qu'il est en mesure de dire pour l'appuyer, en quel sens il faut la considérer, etc. Alors, il envisage son action à peu près comme le ferait autrui (en se disant que d'après son souvenir des circonstances il *a dû* agir pour telle ou telle raison, etc.)⁸⁴⁸. L'aveu d'intentions balance ainsi entre expression de soi et interprétation de soi, avec bon nombre de cas situés dans une zone intermédiaire dans laquelle expression et interprétation se confondent.

Soulignons qu'en prolongeant l'expression naturelle et en l'interprétant, la déclaration transforme plus ou moins subtilement la volonté exprimée par l'accomplissement de l'action. Le passage d'une modalité d'expression à l'autre ne peut pas être conçu comme une *transposition* de la même volonté d'un « lieu » à un autre. Ce passage modifie la volonté à l'œuvre. Celui qui est plongé dans le régime d'accomplissement de l'action n'envisage pas cette dernière, il ne lui accorde pas son attention. Il suit une impulsion qu'il n'a pas soumise à la réflexion. Tant qu'elle n'est pas accomplie, cette impulsion présente des contours encore assez vagues. Par contre, celui qui nomme son vouloir ou l'entend nommé par autrui, en entrant ainsi dans le régime de description, accorde son attention à cette intention. Ce faisant, il anticipe avec plus ou moins de détails les conséquences de l'accomplissement de cette intention et il compare ces conséquences avec d'autres cours d'actions possibles au regard de différentes exigences sociales. Il *rend raison* de cette action. Ce faisant, il ne se contente pas de découvrir les traits de son désir qu'il a jusque là ignoré. Il donne une forme définie, déterminée à une impulsion vague – notamment en anticipant ses conséquences à venir.

⁸⁴⁸ David H. Finkelstein, *Expression and the Inner*, Cambridge, Massachusetts, & London, England, Harvard University Press, 2003. Nous reviendrons sur ce point au chapitre six.

L'impulsion irréfléchie qui anime l'action, pour reprendre les termes de V. N. Vološinov, est « obscure et inachevée » ; cette volonté ne parvient à « s'éclaircir, se différencier et se fixer que dans l'incarnation idéologique »⁸⁴⁹, c'est-à-dire qu'avec l'aide de ce que nous avons appelé les ressources culturelles, ou les significations communes qui sont utilisées dans le « régime de description ». Celui qui nomme le vouloir d'abord manifesté dans l'action parvient ainsi à l'« élucider », à « l'amener à un plus grand degré de clarté sémiotique »⁸⁵⁰. Autrement dit, celui qui nomme la volonté qui l'anime est loin de se contenter de désigner une réalité intime préexistante. L'expression langagière des pensées, désirs et sentiments « exerce à son tour une puissante action en retour sur le vécu : elle commence à organiser la vie intérieure en lui donnant une expression plus définie et plus stable. »⁸⁵¹ La volonté qui s'incarne dans l'action n'est pas objet de délibération. Celui qui nomme le désir qu'il a commencé à accomplir dans l'action, en anticipant la situation dans laquelle ce désir sera pleinement accompli, transforme une impulsion aux contours encore non définis, qui n'a jamais été l'objet de l'attention, en un *plan* aux traits beaucoup plus précis, en une volonté transformée par la délibération. Ce qui dans l'impulsion demeurerait inachevé, ce qui n'aurait été déterminé qu'à l'avenir, au terme de l'accomplissement du désir, voilà que son porteur, en le formulant, entreprend de le déterminer *à l'avance*. Cette impulsion devient une volonté déterminée et bien définie.

Définir la volonté à l'œuvre dans une situation donnée permet notamment, comme nous l'avons vu, d'anticiper sur les conséquences à plus ou moins long terme d'une conduite donnée. Par le fait même, la déclaration de volonté permet d'élaborer des *plans* et des *stratégies*. De cette manière, les humains développent des désirs inédits, que n'ont pas les

⁸⁴⁹ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 185-187.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 193. À l'inverse, celui qui n'a pas encore nommé sa pensée, de bien des manières, n'en a *pas conscience*. En effet, « toute prise de conscience a besoin d'une parole intérieure, d'une intonation intérieure et d'un style intérieur, tout embryonnaire qu'ils soient » (*Ibid.*, p. 301). Ce n'est qu'en nommant ou en entendant nommée sa volonté qu'il en prend conscience. « Le degré de prise de conscience, de clarté, de mise en forme achevée du vécu est directement proportionnel à son degré d'orientation sociale » (*Ibid.*, p. 301).

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 309. Cette action en retour confère au vécu une expression « stabilisée et articulée » (*Ibid.*, p. 309).

animaux dépourvus de langage⁸⁵². Les désirs de ces derniers, qui se manifestent uniquement dans l'accomplissement de l'action, cherchent une satisfaction immédiate. Ce sont des désirs portant sur quelque chose qui est *présent*. Ils se manifestent par un manque qui est ressenti plus ou moins continûment jusqu'au moment où il est satisfait. Les désirs propres aux humains, par contraste, peuvent porter sur des objets distants dans le temps et néanmoins demeurer opérants sans être constamment présents à l'esprit. Ces désirs spécifiquement humains sont donc liés à une capacité, développée par le langage, d'anticiper sur des événements futurs encore lointains. La capacité de mûrir un vouloir planifié et stratégique requiert la capacité de développer un vouloir qui ne débouche pas plus ou moins immédiatement sur une action – d'un vouloir qui, en attendant son moment, demeure « intérieur ». Or cette capacité est conférée par le langage. En somme, il semble bien que le développement d'un monde intérieur riche et complexe repose sur des capacités langagières développées dans le dialogue avec autrui.

Notons de même que la déclaration langagière, en situant la volonté par rapport à des significations communes, vient créer de nouveaux motifs, qui ne sauraient exister que dans le monde commun constitué par ces significations communes⁸⁵³. Les humains sont animés non seulement par les motifs qui animent les animaux sans langage, mais aussi par des motifs spécifiquement humains. Par exemple, les humains peuvent être mus non seulement (comme les animaux sans langage) par la *colère*, mais aussi par l'*indignation*⁸⁵⁴. En effet, être mu par un sentiment comme l'indignation, c'est réagir à une action qui apparaît comme problématique au regard de normes données. Ce motif ne peut donc animer des animaux qui, étant dépourvus de langage, sont tout autant dépourvus de normes. Le désir qui est exprimé dans l'accomplissement de l'action, en lui-même, échappe au domaine des *raisons*. C'est parce que les animaux non-humains n'ont pas de capacités langagières qu'ils ne peuvent pas fournir les *raisons* de leurs actions⁸⁵⁵.

⁸⁵² Kenny, *The Metaphysics of Mind*, p. 36.

⁸⁵³ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 123.

⁸⁵⁴ Taylor, *Human Agency and Language*, p. 260-261.

⁸⁵⁵ Kenny, *The Metaphysics of Mind*, p. 39.

3.2.6.2 La volonté dans l'échange langagier (monde objectif, etc.)

En fin de compte, il apparaît clairement que la volonté est pleinement formée en étant *nommée dans l'interlocution*. La conception cartésienne, qui suppose au contraire que la volonté préexiste entièrement à la verbalisation, ne comprend pas que ce qui est nommé – le vouloir humain – est en partie *constitué* en étant nommé. Avouer un motif ce n'est pas tant *communiquer un témoignage* que *former sa volonté*, de manière à *prendre une décision*. En nous appuyant sur les réflexions de Humboldt sur le langage, nous dirons que le mot qui appartient au vocabulaire des motifs « n'a pas pour rôle de transmettre, à la manière d'une substance, un contenu qui serait déjà produit ; il ne contient pas davantage un concept déjà tout constitué »⁸⁵⁶. La déclaration d'intention démontre bien que le langage, comme le souligne Humboldt, est « à la fois réplique et signe, ni pur écho de l'impression produite par les objets, ni pur produit de l'arbitraire de sujets parlants »⁸⁵⁷. La déclaration d'intention est un acte créateur, produit par l'agencement des répliques dans la conversation. À elle seule, la pratique d'imputation de motif montre qu'« un grand nombre d'objets ne peuvent être créés que par les mots qui les désignent, et n'ont d'existence que dans ces mots »⁸⁵⁸. Le vouloir pleinement humain « n'a pas d'autre moyen d'expression que la langue, seule capable de le défricher et de lui faire porter des fruits »⁸⁵⁹.

Cette création langagière est une création audible et donc extérieure, réalisée à plusieurs⁸⁶⁰. Pour ainsi dire, elle se développe dans un espace *entre* les interlocuteurs⁸⁶¹. Ceux-

⁸⁵⁶ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 322. Les vocabulaires de motifs ne sont « ne sont pas à proprement parler des moyens pour présenter une vérité déjà connue » (Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, p. 101). La déclaration d'intention n'est pas « un simple instrument servant à opérer la compréhension » (Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 119). Sur la critique par Humboldt de l'idée que le langage est constitué d'une série de mots servant à désigner des objets préexistants, cf. Ole Hansen-Løve, *La révolution copernicienne du langage dans l'œuvre de Wilhelm von Humboldt*, Paris : Vrin, 1972 ; Jurgen Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège : Mardaga, 1992, p. 65-89.

⁸⁵⁷ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 90.

⁸⁵⁸ Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, p. 121.

⁸⁵⁹ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 329. Cf. Taylor, *Human Agency and Language*, p. 248-292.

⁸⁶⁰ Comme l'écrit V. N. Vološinov, « l'énoncé se construit entre deux individus socialement organisés » (Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 297).

ci, comme nous l'avons vu, dirigent ensemble leur attention aux paroles qu'ils s'échangent. Ce faisant, ils contribuent à recréer un monde commun, qui est doté d'une sorte d'objectivité⁸⁶². Leur conversation institue un « véritable monde »⁸⁶³. La recréation continue de ce monde commun rend possible toute une série d'activités proprement humaines.

Les volontés humaines participent de ce monde créé par le langage. Loin de préexister aux échanges langagiers, ces volontés sont *formées* par ceux-ci. Tout cela revient à dire que le « territoire » intérieur dans lequel apparaissent les désirs, sentiments et pensées, loin d'être coupé du monde social des interactions langagières, implique celui-ci. La langue est la « condition du développement spirituel, même pour la vie intérieure la plus repliée sur elle-même »⁸⁶⁴. À la suite de Humboldt, V. N. Vološinov remarque que le « contenu du psychisme » est

informé par notre conscience et donc par notre langage, celui-ci ne devant pas être pris dans son acception étroitement linguistique, mais au sens large et concret que lui donnent les sociologues, c'est-à-dire comme le *milieu objectif* dans lequel se présente à nous le contenu du psychisme, comme le lieu où naissent et paraissent extérieurement les raisons de notre comportement, nos idées, nos intentions, nos jugements, comme le lieu, aussi, où éclatent entre eux des conflits.⁸⁶⁵

Autrement dit, la vie psychique des partenaires de l'action constitue elle aussi « un territoire social »⁸⁶⁶.

⁸⁶¹ Chaque mot, écrit Vološinov, est « un pont » jeté entre les interlocuteurs (*Ibid.*, p. 299).

⁸⁶² Nous l'avons vu, la pensée que chaque interlocuteur exprime verbalement devient l'objet de son attention. Par le fait même, il peut l'envisager comme à distance. Comme le remarque Humboldt, la pensée du locuteur en vient à « acquérir statut d'objet dans l'esprit de la personne pensante au cours de l'opération par laquelle le sujet le produit et en reçoit le contrecoup » (Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 123 ; Cf *Ibid.*, p. 192).

⁸⁶³ *Ibid.*, p. 329. Sur cette idée, voir : Taylor, *Human Agency and Language*, p. 248-292.

⁸⁶⁴ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 173.

⁸⁶⁵ Voloshinov, « Le freudisme », p. 180.

⁸⁶⁶ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 307.

3.2.7 Retour sur la conception soustractive de l'imputation du désir refoulé

Revenons sur la manière dont le récit soustractif, en s'appuyant sur le contraste entre les volontés par addition et par soustraction, dépeint l'aveu des volontés refoulées. Suivant le récit soustractif, les désirs authentiques avoués à autrui seraient des désirs aveugles aux réactions d'autrui. Il serait même possible de *communiquer* ces désirs sans pour autant affecter leur caractère solipsiste. Ainsi, l'*imputation des intentions refoulées* ne posséderait *aucune* des caractéristiques dialogiques de l'imputation des intentions ordinaires, celle qui est effectuée par des partenaires d'actes sociaux. En avouant ou en imputant des intentions refoulées, les gens ne participeraient pas au jeu d'échange des raisons : leurs énoncés ne seraient déterminés ni par les *règles* qui président aux actes sociaux ni par les *exigences* éthiques de leurs interlocuteurs. Ils *n'attendraient rien* de ceux à qui ils avouent ces motifs. Nous avons maintenant des raisons de remettre en cause chacune de ces idées.

Une version « forte » du récit soustractif conçoit le désir refoulé comme une force « physique » profondément intérieure, qui ne s'attache à l'objet extérieur désiré qu'en un second temps⁸⁶⁷. Or, le désir apparaît d'abord dans l'accomplissement de l'action et il est donc inconcevable sans l'objet sur lequel il porte. À quoi pourrait bien ressembler un désir qui ne porterait sur rien ? En quoi ce phénomène étrange serait-il encore un désir ? Le désir (sexuel ou autre) est d'emblée *dans le monde*, indissociable de l'objet vers lequel il tend⁸⁶⁸. Nous pouvons donc écarter la dichotomie qui est au fondement du récit soustractif freudien, celle entre la volonté intérieure et le monde extérieur. En effet, la volonté ne peut exister que dans l'expression, par des actions ou des paroles (fussent-elles muettes). L'intention refoulée dépeinte par ce récit soustractif (une intention purement intérieure) ne peut tout simplement pas exister.

Une autre variante du récit soustractif présente une thèse plus « faible », en dépeignant le désir refoulé comme une force brute, animale, située au-delà du monde social des

⁸⁶⁷ Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 54.

⁸⁶⁸ Mitchell, *Relational Concepts in Psychoanalysis*, p. 69 et suiv. ; Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 180-202.

significations et des raisons. La volonté refoulée serait une volonté qui serait en deçà de tout jugement, attention, réflexion, délibération ou anticipation. Autrement dit, la variante « faible » du récit soustractif conçoit le désir refoulé comme l'impulsion rencontrée dans le « régime d'accomplissement de l'action » (le seul que connaissent les animaux sans langage ; celui auquel appartiennent plusieurs de nos actions), c'est-à-dire comme une volonté dont son porteur ne s'est *pas rendu raison*. Or ces désirs refoulés possèdent pourtant les deux traits qui caractérisent et distinguent les désirs verbalisés.

Premièrement, comme le remarque Vološinov, la plupart des désirs refoulés dont traite Freud, loin d'être des impulsions encore vagues, sont au contraire des désirs précis, bien délimités, qui par le fait même impliquent le travail de délibération, d'anticipation et de comparaison effectué dans le « régime de description ». Les désirs refoulés sont des désirs « *parfaitement définis* jusque dans leur qualité et leur rapport à un objet », des « désirs dont l'orientation est toujours bien précise »⁸⁶⁹. Or, seule la réflexion peut leur conférer cette précision⁸⁷⁰. Par le fait même, il faut dire qu'en élaborant la conception soustractive de la volonté, « Freud *projette* dans ce qu'il appelle son "inconscient" » des désirs qui en réalité ont été formés par le dialogue⁸⁷¹.

Deuxièmement – et surtout –, les désirs refoulés dont traite la théorie psychanalytique, tout comme les désirs verbalisés « ordinaires », sont indissociables de *raisons*. Vološinov remarque que le conflit intérieur entre les instances de l'inconscient « n'oppose pas des forces matérielles, mais des raisons d'agir »⁸⁷². La volonté refoulée est saisie et décrite « *par des*

⁸⁶⁹ Voloshinov, « Au-delà du social », p. 55 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 162. Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 101. F. Cioffi a montré en détail comment bon nombre des désirs refoulés imputés par Freud impliquent une délibération : Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 184 et suiv. (Nous reviendrons sur ce point au chapitre cinq.)

⁸⁷⁰ Voloshinov, « Au-delà du social », p. 55.

⁸⁷¹ *Ibid.*, p. 56, italiques ajoutées. Sur ce point, voir aussi : *Ibid.*, p. 57 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 175-176 ; Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 307.

⁸⁷² Voloshinov, « Le freudisme », p. 179. Ou bien, selon la traduction anglaise : « A struggle of motives, but not a struggle of natural forces. » (Valentin Nikolaievich Vološinov, *Freudianism: a Critical Sketch*, Bloomington, Indianapolis: Indiana University Press, 1987, p. 134.)

mots, et c'est en tant que tels, à savoir en tant que *raisons*, que notre conscience les appréhende »⁸⁷³. Le désir refoulé n'est compris qu'en étant nommé au moyen de termes qui appartiennent à la sémantique de l'action et à des vocabulaires de motifs. En fait, c'est la totalité de l'opposition mise en scène par la psychanalyse entre les différentes « instances de l'inconscient » (le *ça*, le *moi* et le *surmoi*) qui ne met en jeu, « *en fait de forces psychiques, [...] que les diverses raisons de cette conscience* »⁸⁷⁴.

En somme, la version « faible » du récit soustractif attribue aux désirs refoulés les caractéristiques des désirs animaux, qui s'expriment uniquement dans l'accomplissement de l'action : ils seraient des désirs étrangers à la délibération et à l'anticipation, etc. Malgré tout, ce même récit leur attribue plusieurs des caractéristiques des désirs formés par la délibération intérieure. Voilà pourquoi le récit soustractif ne peut continuer à décrire comme des impulsions animales les désirs refoulés qu'en niant que le monde des délibérations intérieures est formé de part en part par le dialogue avec autrui. Voilà pourquoi la conception soustractive oppose unilatéralement l'aveu d'intention à soi dans le dialogue intérieur aux aveux d'intentions à autrui. En accentuant dramatiquement cette opposition, en concevant le dialogue intérieur comme un dialogue qui précède tout échange avec autrui, le récit soustractif ne parvient qu'à *défigurer* le dialogue intérieur, à dépeindre comme monologique un phénomène fondamentalement dialogique. L'aperçu d'ensemble des intentions ici proposé permet d'éviter

⁸⁷³ Voloshinov, « Le freudisme », p. 172. « Les raisons de l'inconscient qui se découvrent dans les séances psychanalytiques grâce à la méthode de "libre association" sont [...] des *réactions verbales* du patient au même titre que toutes les autres raisons ordinairement fournies par la conscience » (*Ibid.*, p. 182). Cf. Jürgen Habermas, *Connaissance et intérêt*, Paris : Gallimard, 1976, p. 286-287 ; Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 909-910).

⁸⁷⁴ Voloshinov, « Le freudisme », p. 172. La « dynamique » des forces du désir visée par la psychanalyse, remarque P. Ricœur, « ne s'énonce que dans une sémantique : les "vicissitudes des pulsions", pour reprendre un mot de Freud, ne peuvent être atteintes que dans les vicissitudes du sens. » (Ricœur, *De l'interprétation*, p. 16.) « La psychanalyse ne met jamais en face de forces nues, mais toujours de forces en quête d'un sens » (*Ibid.*, p. 162). Par le fait même, l'énonciation de la volonté refoulée est « toujours déjà dans le médiant » (*Ibid.*, p. 152). En deux mots, si le récit soustractif dépeint un désir « solipsiste », par contre « les situations et les relations dont parle l'analyse et qui parlent dans l'analyse sont intersubjectives. » (*Ibid.*, p. 71-72.)

cette opposition unilatérale⁸⁷⁵. En s'intéressant aux différentes modalités d'expression de la volonté, nous sommes parvenus à une conception plus subtile et réaliste. Elle montre que l'énonciation de motifs, qu'elle soit adressée à autrui ou à soi-même, qu'elle porte sur des motifs ordinaires ou refoulés, ne peut pas être coupée de l'échange avec des partenaires de la vie sociale et de l'univers des significations et des normes que cet échange suppose. Comme le souligne H. Joas, *l'expérience intérieure est elle aussi médiatisée socialement*⁸⁷⁶. La psychanalyse, en mettant des mots sur cette expérience, contribue elle aussi à cette médiation. En conclusion, les désirs refoulés que s'imputent les adeptes de la psychanalyse dans le « régime de description » sont formés par des échanges sociaux.

Il faut bien saisir la pleine portée de ce constat pour la compréhension de la situation historique et sociale de la psychanalyse. Expliquer une action en invoquant l'intervention d'un désir refoulé, écrit Vološinov, « n'est qu'une raison parmi d'autres de donner de ce comportement une interprétation idéologique »⁸⁷⁷. En parlant d'« interprétation idéologique », cet auteur veut dire qu'imputer un désir refoulé à un comportement consiste à éclairer ce comportement en le situant par rapport aux significations communes qui appartiennent au monde social historique. En effet, Vološinov utilise le mot « idéologie » pour désigner les symboles qui naissent des interactions et (en distinguant les conduites proscrites des conduites prescrites) servent à les régler⁸⁷⁸. En affirmant que l'imputation d'un désir refoulé à une action

⁸⁷⁵ Il permet d'ailleurs aussi d'éviter d'autres conceptions unilatérales. Par exemple, en mettant unilatéralement l'accent sur les *verbalisations* d'intentions, Ian Hacking, *L'âme réécrite ; étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Paris : Les empêcheurs de penser en rond & Seuil, 1998, p. 370 et suiv., parvient à une conception drastiquement conventionnaliste : les motifs y sont décrits comme étant créés *de toute pièce* par la pratique d'imputation d'intentions. Cette approche fait bon marché de l'intention exprimée dans l'accomplissement de l'action, et aboutit ainsi à la conclusion inadmissible que les animaux n'ont pas de désirs. Sur les faiblesses de cette thèse radicalement conventionnaliste, on se reportera à la critique proposée par Wes Sharrock et Ivan Leudar, "Indeterminacy in the past?," *History of the Human Sciences*, vol. 15, n° 3 (2002), p. 95-115.

⁸⁷⁶ Joas, *G. H. Mead*, p. 42.

⁸⁷⁷ Vološinov, « Le freudisme », p. 172.

⁸⁷⁸ À chaque symbole, « on peut appliquer des critères d'évaluation idéologique : est-il faux, vrai, correct, juste, bon, etc.? » (Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 131.) La « place réelle » de l'idéologique est

est un phénomène « idéologique », Vološinov soutient donc (contre la conception soustractive de l'aveu d'intention) que cette pratique est loin de simplement *désigner* « la réalité de l'objet qu'elle cherche à connaître »⁸⁷⁹, la réalité d'un désir issu d'un « continent vierge quelque part au-delà du social, de l'historique »⁸⁸⁰. Au contraire, cette pratique *donne forme* au désir en le nommant. Cette pratique, loin d'être une activité de description d'un monde intérieur, est en partie une *création*, effectuée dans le monde social historique des interactions. Elle est une nouvelle manière de régler les interactions en imputant des motifs à des conduites :

Motiver son acte, prendre conscience de soi (car la conscience de soi est toujours verbale et se ramène toujours à l'invention d'un complexe verbal précis), c'est s'assujettir à une norme sociale, à un jugement de valeur social, c'est, si j'ose dire, se socialiser soi-même et son acte. Prendre conscience de soi, c'est, d'une certaine façon, essayer de se voir avec les yeux d'un autre, d'un autre représentant de son groupe social [...].⁸⁸¹

S'il est vrai que, comme l'affirme N. Walker, la psychanalyse offre une sorte de *monnaie intellectuelle commune*⁸⁸², il faut dire que, tout comme la monnaie⁸⁸³, elle est

« dans ce *matériau sémiotique* et social particulier, créé par l'homme. La spécificité de ce matériau est précisément dans le fait qu'il se situe entre des individus organisés, qu'il est le milieu, le *médium*, de leur échange » (*Ibid.*, p. 135). L'invocation des « critères de l'évaluation idéologique » permet à des individus organisés d'ébaucher une réponse commune à des troubles de l'interaction. De cette manière, « les produits de l'activité idéologique apparaissent seulement dans la société et pour elle. [...] *Les formations idéologiques sont de nature sociologique de façon intrinsèque et permanente.* » (Vološinov, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », p. 184.) (Sur la notion d'idéologie chez Vološinov, nous avons trouvées éclairants : Sériot « Vološinov, la philosophie du langage et le marxisme », p. 89-91 ; Tylkowski, *Vološinov en contexte*, p. 37-79.)

⁸⁷⁹ Vološinov, « Le freudisme », p. 107.

⁸⁸⁰ Vološinov, « Au-delà du social », p. 37.

⁸⁸¹ Vološinov, « Le freudisme », p. 183. La traduction anglaise de ce passage est un peu différente : « Any motivation of one's behaviour [...] is an act of gauging oneself against some social norm, social evaluation—is, so to speak, the socialization of oneself and one's behavior. » (Vološinov, *Freudianism*, p. 86-87.) Plus bas, Vološinov écrit semblablement : « Motiver son action est, à petite échelle, une façon de légiférer et de moraliser » (Vološinov, « Le freudisme », p. 185).

⁸⁸² Nigel Walker, « A New Copernicus? », p. 26.

⁸⁸³ Cf. Douglas, *De la souillure*, p. 87-88 ; Michel Aglietta *et al.*, « Introduction », in Michel Aglietta et André Orléan (dir publ.), *La monnaie souveraine*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1998, p. 9-31.

échangée afin de régler des interactions sociales. Le récit soustractif avait interdit l'historicisation de la psychanalyse. En réfutant la dichotomie de l'intention et de la norme sur laquelle ce récit repose, les travaux anticartésiens sur lesquels nous nous appuyons ici ouvrent donc les portes au développement d'une réelle histoire sociale de la psychanalyse : à la localisation de la psychanalyse dans l'évolution historique d'un ordre social déterminé. Il faut définitivement abandonner l'idée que la psychanalyse ne fait que décrire la *psyché* depuis une position spectatorielle, en fin de compte située en dehors de ce monde. La psychanalyse est une force créatrice, qui appartient au monde social historique et le transforme⁸⁸⁴. La prise en compte de cette dimension créative de la psychanalyse est nécessaire pour comprendre sa large et profonde diffusion. Des groupes ont entrepris de guider leurs actions sur la théorie psychanalytique. En se servant ainsi de la psychanalyse pour interpréter le monde dans lequel ils agissaient, ils ont créé un monde façonné par la psychanalyse. Comme le remarque S. Moscovici, la diffusion du langage psychanalytique « tend à créer la réalité sociale de la psychanalyse », qui « est perçue comme un phénomène social, une croyance, une partie de l'environnement coutumier de la vie »⁸⁸⁵. Les différentes communications et pratiques qui se réfèrent à la psychanalyse « instituent socialement sa réalité »⁸⁸⁶. Dans ce monde, d'une certaine manière, nous pourrions dire que la psychanalyse *ne peut que faire sens*⁸⁸⁷.

⁸⁸⁴ Les réflexions de Humboldt ont fourni à Vološinov les outils permettant de critiquer la conception spectatorielle de la psychanalyse proposée par le récit soustractif. À la suite de Humboldt, qui comme nous l'avons vu souligne que le langage est « à la fois réplique et signe, ni pur écho de l'impression produite par les objets, ni pur produit de l'arbitraire de sujets parlants » (Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 90), V. N. Vološinov remarque que chaque mot « est un acte à double face. Il est déterminé à part égale par deux facteurs : à qui il appartient et à qui il est adressé. En tant que Mot, il constitue justement *le produit des relations du locuteur et de l'auditeur*. » (Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 299.) La pensée humaine « ne se borne jamais à refléter la réalité de l'objet qu'elle cherche à connaître ; elle reflète toujours aussi la réalité du sujet connaissant, sa réalité sociale concrète. La pensée est un double miroir [...]. Et ce sont les deux faces de la pensée freudienne que nous voulons comprendre. » (Vološinov, « Le freudisme », p. 107.)

⁸⁸⁵ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 356-357.

⁸⁸⁶ *Ibid.*, p. 232.

⁸⁸⁷ Plusieurs auteurs ont suggéré que l'usage de la théorie psychanalytique créait un monde dans lequel elle ne pouvait que faire sens. M. Merleau-Ponty soutient que la psychanalyse « devenue institution » est une psychanalyse qui « façonne elle-même des sujets conformes à son interprétation de l'homme » (Merleau-Ponty,

Une manière correcte d'aborder la problématique qui nous occupe apparaît clairement si nous plaçons les uns à côté des autres certains des éléments aperçus jusqu'ici. Nous avons vu (dans ce chapitre) que la culture sert à conférer du sens aux interactions humaines. Par ailleurs, nous avons vu (au chapitre un) que les adeptes de la psychanalyse se sont servis de celle-ci pour éclairer des situations troublées, en leur conférant de nouvelles significations. Enfin, nous avons vu (également au chapitre un) que la psychanalyse était utilisée ainsi non pas par des individus isolés, mais par des groupes sociaux. La conclusion qui se dégage de la juxtaposition de ces différents éléments est limpide : en utilisant la psychanalyse, ces groupes réformaient la signification qu'ils attribuent à différents phénomènes, y compris à certaines relations sociales. L'utilisation collective de la psychanalyse permettait à des groupes de réformer les significations communes qui *les constituaient comme groupes*⁸⁸⁸. Si la culture est

Signes, p. 153). P. L. Berger soutient que : « Dans la mesure où les Américains cultivés s'interprètent eux-mêmes, ils se savent équipés d'un inconscient comme d'un fait certain de l'expérience » (Berger, *Affrontés à la modernité*, p. 47-48, italiques ajoutées). G. Steiner affirme que plusieurs conjectures de Freud ont eu « un formidable effet de feed-back sur la culture occidentale » ; elles « ont été autoréalisatrices en ce que les mœurs privées et sociales ont changé afin de répondre aux attentes psychanalytiques. » (Steiner, *Nostalgie de l'absolu*, p. 26-27.) I. Parker soutient que la psychanalyse « makes the very things it illuminates. When you read psychoanalytic or self-help texts you must fashion yourself into the kind of subject described in those texts for their presuppositions to make sense. » (Parker, *Psychoanalytic Culture*, p. 110.) M. Borch-Jacobsen et S. Shamdasani affirment que comme les adeptes de la psychanalyse « réagissent aux interprétations de l'analyste, ils se définissent en fonction d'elles et ce faisant, réécrivant leur propre histoire, ils créent une nouvelle réalité qui n'existait pas auparavant » : par le fait même, il faudrait dire qu'il existe « un devenir-fait de la fiction (de la légende) qui échappe à l'alternative du vrai et du faux, du donné et du construit, du réel et de l'illusoire, de la science et de la rhétorique » (Borch-Jacobsen et Shamdasani, *Le dossier Freud*, p. 223). Si ces auteurs veulent dire, non pas que l'utilisation de la psychanalyse a directement modifié la nature humaine, en créant une *psyché* conforme aux théories analytiques, mais plutôt qu'elle l'a changée indirectement, en modifiant l'image qu'on s'est faite de cette *psyché*, alors cette idée nous semble juste et importante.

⁸⁸⁸ En s'inspirant des travaux de John Searle, C. Taylor distingue entre les significations communes qui sont « régulatrices » et celles qui sont plutôt « constitutives ». Les significations communes « régulatrices » viennent s'ajouter de l'extérieur à des pratiques qui existent déjà. Par contre, celles qui sont « constitutives » sont nécessaires à l'existence même des pratiques et des institutions : « toutes les institutions et pratiques dans lesquelles nous vivons sont constituées par certaines distinctions, donc par un certain langage qui est ainsi essentiel à leur existence » (Taylor, *La liberté des modernes*, p. 163).

le système de signification auquel se réfère un groupe de manière à se constituer comme groupe, il faut dire que cet usage de la psychanalyse a permis de transformer la culture des groupes qui s'en sont servis⁸⁸⁹.

Nous disposons maintenant des éléments nous permettant de formuler une hypothèse visant à élucider les traits surprenants de la diffusion de la psychanalyse.

3.3 Hypothèse, méthode et corpus

Nous disposons maintenant des éléments permettant de passer du programme de recherche général jusqu'ici esquissé à un projet de recherche circonscrit, celui-là qui constitue la présente thèse. Pour ce faire, il est nécessaire de formuler ce questionnement théorique d'une manière telle qu'il puisse déboucher sur une hypothèse. Il est aussi nécessaire d'élaborer une méthode permettant de confronter l'hypothèse à des matériaux historiques délimités⁸⁹⁰.

3.3.1 Imputer des désirs refoulés : une manière de régler des interactions

L'hypothèse qui se dégage de la réflexion élaborée jusqu'ici est que l'imputation de désirs refoulés à des conduites est une pratique qui a servi à guider des interactions dans plusieurs sociétés contemporaines. Il nous apparaît que cette hypothèse peut tout aussi bien expliquer l'ampleur que la profondeur de la diffusion de la psychanalyse.

⁸⁸⁹ P. Ricoeur décrit à peu près le même processus : « C'est à ce titre que la psychanalyse appartient à la culture moderne ; c'est en interprétant la culture qu'elle la modifie ; c'est en lui donnant un instrument de réflexion qu'elle la marque durablement. » (Ricoeur, *De l'interprétation*, p. 14.) Ricoeur donne à ce processus une portée sensiblement plus restreinte que nous : il vise seulement l'interprétation de la culture proposée dans les écrits de Freud proposant une *théorie* de la culture. Or, il nous apparaît que cette interprétation de la culture est présente non seulement dans les écrits de Freud visant délibérément la culture, mais dans toutes les imputations de désirs refoulés. Par le fait même, il faut dire que ce processus, loin d'être réalisé par une seule personne, est accompli par une société.

⁸⁹⁰ Pour reprendre les termes de P. Lazarsfeld, il est nécessaire de passer de « concepts » encore généraux aux « indices » déterminés qui peuvent fonder une démarche empirique. Cf. Paul Lazarsfeld, *Qu'est ce que la sociologie?*, Paris : Gallimard, 1970, p. 20 et suiv.

3.3.1.1 Examen en situation des imputations de désirs refoulés

L'examen de cette hypothèse demande une description *en situation* des imputations de désirs refoulés. Contre la conception « spectatorielle » de la psychanalyse, il nous faut décrire systématiquement les liens qui unissent les énonciations de désirs refoulés aux situations auxquelles elles tentent de répondre, auxquelles elles donnent forme⁸⁹¹. Les imputations de désirs refoulés apparaissent dans une situation d'interaction déterminée. Elles demeurent inintelligibles en dehors de cette situation. Nous ne tenterons donc pas ici d'articuler la théorie du refoulement à des circonstances qui demeureraient essentiellement extérieures, qui entretiendraient avec cette théorie un lien accidentel. Nous tenterons au contraire de montrer que cette situation d'énonciation est impliquée dans la théorie du refoulement elle-même, parce que cette théorie ne sert à rien d'autre qu'à répondre à un trouble rencontré par une action sociale en cours. Elle ne peut offrir cette réponse qu'en configurant cette action sociale.

3.3.1.2 Dépendance mutuelle de la situation et de l'énonciation

Le lien de dépendance entre la théorie du refoulement et l'interaction qu'elle définit est un lien de dépendance mutuel. Dans un premier temps, l'énonciation dépend de l'interaction. En effet, l'énonciation n'apparaît qu'en réaction à un trouble rencontré par celle-ci (durant les premières années de l'histoire de la psychanalyse, à un trouble rencontré dans le cadre de la relation du thérapeute et de son patient ; par la suite, à des troubles rencontrés dans un éventail plus large de relations). Elle vise à surmonter ce trouble. Dans un second temps, le lien de dépendance s'inverse : au terme de l'enquête sur la situation troublée, l'action sociale est redéfinie et par là réorganisée par l'énonciation. Le groupe qui définit la situation problématique *réforme* du même coup son action sociale : il lui confère *une nouvelle forme et un nouveau sens*. L'imputation du désir refoulé à une conduite transforme la nature de l'action sociale en cours. En somme, si les énonciations naissent de la situation d'interaction, cette

⁸⁹¹ Pour reprendre l'analogie proposée par P.-H. Castel, nous dirons que la théorie du refoulement offre aux adeptes de la psychanalyse un « contenant », qui « donne *forme* » à différentes situations (Pierre-Henri Castel, *La Fin des coupables suivi de Le Cas Paramord ; obsessions et contraintes intérieures de la psychanalyse aux neurosciences*, Vol. II, Paris : Éditions Ithaque, 2012, p. 122).

dernière est pour sa part constituée par la manière dont les participants définissent et redéfinissent la situation⁸⁹².

3.3.1.3 Les partenaires immédiats et les formes de leurs interactions

D'une certaine manière, nous pouvons dire que chaque imputation d'intention refoulée s'intègre dans *deux* situations. V. N. Vološinov souligne que l'élucidation de toute énonciation requiert une double mise en contexte. Si chaque énonciation est « déterminé avant tout, de la façon la plus immédiate, par les participants à l'événement de l'énoncé, qu'ils soient proches ou éloignés, en liaison avec une situation bien précise », elle doit tout aussi bien être située dans le contexte plus large des « liens sociaux plus durables auxquels participe le locuteur »⁸⁹³. Notons que la distinction ainsi posée entre la situation *immédiate* et la situation *élargie* rejoint la distinction, présentée plus haut, entre les analyses sémantique et pragmatique des énonciations : dans la « situation immédiate », les partenaires d'un acte social précis, pour coordonner leurs différentes actions particulières, font appel à différentes significations communes (dont les vocabulaires de motifs). Or celles-ci proviennent d'une société globale. Elles sont donc issues d'un contexte historique et social plus large. Les interactions les plus concrètes sont liées à une « situation extra-verbale élargie », parce que c'est cette dernière qui leur fournit « des formes diverses » : « les différents éléments de la situation reçoivent selon

⁸⁹² H. Garfinkel insiste sur cette relation de dépendance mutuelle entre l'action sociale et le travail de définition. Il remarque très justement que les descriptions des partenaires d'actions sociales « sont des éléments constitutifs des situations qu'elles rendent observables » (Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, p. 60-61). « Pour autant qu'une situation est organisée selon des façons de faire et de dire, elle *consiste en* méthodes pour fournir aux membres des descriptions d'elle-même en termes d'événements [...] observables-et-descriptibles. » (*Ibid.*, p. 95-96.) Au final, la situation et le travail de description sont indissociables parce que chacun dépend de l'autre. La description est « une composante du contexte qu'elle décrit, alors qu'elle élabore aussi ce contexte et est élaborée par lui » (Harold Garfinkel et Harvey Sacks, « Les structures formelles des actions pratiques », in Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, p. 429). Les « pratiques de description (*accounting practices*) [...] sont réalisées, et provoquées comme événements, dans le cadre des affaires courantes qu'elles décrivent tout en les organisant » (Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, p. 51).

⁸⁹³ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 301.

les formes une signification différente »⁸⁹⁴. Les situations élargies *confèrent leurs formes et leurs significations* aux situations concrètes. Ainsi, pour parler comme D. Cefaï et C. Terzi, la situation plus large dont il est ici question « n'est donc pas une situation de co-présence, mais de co-pertinence entre les acteurs »⁸⁹⁵.

3.3.1.4 Sur l'élargissement continu de la recherche historique

Notons que les outils théoriques que nous utilisons de manière à développer une histoire des énonciations d'intentions refoulées sont surtout le fait de sociologues, d'anthropologues et de philosophes qui sont rarement cités ou discutés dans des travaux historiques (G. H. Mead, C. W. Mills, V. N. Vološinov, etc.). Ainsi, la présente recherche se démarque de la recherche historique type non seulement par l'objet qu'elle se donne, mais aussi bien par les outils théoriques qu'elle utilise pour l'aborder. En effet, les travaux existant en histoire de la psychanalyse, qui s'appuient sur des théories sociologiques et anthropologiques qui ont *déjà* été introduites dans la communauté des historiens : certaines théories de S. Freud, K. Marx, M. Weber, etc.

Ces derniers emprunts montrent que la recherche historique s'informe depuis longtemps aux sources les plus diverses. Des théories variées lui permettent de voir dans les matériaux historiques des aspects qui jusque là, en l'absence de conceptualisation adéquate, demeureraient inaperçus. Le développement de concepts (notamment en économie, en sociologie et en démographie) a permis d'interroger de nouveaux faits économiques et sociaux du passé. (Par exemple, la création de la notion de *mortalité infantile* a permis à l'historien de s'interroger sur la prévalence de celle-ci dans différentes sociétés du passé.) L'histoire, à tout instant, se confronte à de nouvelles théories. La communauté des historiens n'hésite pas à faire l'effort requis par cette confrontation, car elle sait d'expérience que ces emprunts permettent

⁸⁹⁴ *Ibid.*, p. 321.

⁸⁹⁵ Daniel Cefaï et Cédric Terzi, « Présentation », in Daniel Cefaï et Cédric Terzi (dir. publ.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris : Éditions des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 36.

de concevoir de nouveaux objets et problèmes *proprement historiques*⁸⁹⁶. On connaît l'arbre à ses fruits, pas à ses racines : c'est à leur capacité à enrichir de cette manière la recherche historique que doivent être évalués les emprunts aux théories sociologiques, anthropologiques, etc. La fertilité des emprunts passés démontre bien que les théories sociologiques, psychologiques, loin d'être étrangères à l'histoire, portent sur la matière même qu'elle étudie. Cette fertilité démontre en fait, comme le dit M. Weber, qu'« il y a de la "théorie" au cœur même du "fait" »⁸⁹⁷, ne serait-ce que parce que certains faits n'apparaissent qu'à des yeux éduqués par la théorie. P. Veyne insiste justement sur ce dernier point :

La formation de nouveaux concepts est l'opération à travers laquelle se produit l'enrichissement de la vision ; dans la société de leur temps, Thucydide ou saint Thomas n'auraient pas su voir tout ce que nous avons appris à y chercher : classes sociales, modes de vie, mentalités, attitudes économiques, rationalisme, paternalisme, *conspicuous consumption*, liaison de la richesse avec le prestige et le pouvoir, conflits, mobilité sociale, capitalistes, rentiers du sol, stratégie de groupes, ascension sociale par court-circuit, noblesse de ville et de campagne, richesse mobilisable, richesse dormante, recherche de la sécurité, dynasties bourgeoises. Ils vivaient ces aspects du réel à la manière du paysan qui ne pense guère à la forme de sa charrue, de sa meule et de son terroir, qui font trois sujets d'études et de comparaison pour un géographe.⁸⁹⁸

La question n'est donc pas de savoir si nous pouvons utiliser des théories en histoire, mais de savoir *quelles* théories nous pouvons utiliser en histoire. Les emprunts effectués par la présente recherche nous semblent se comparer on ne plus avantageusement aux emprunts jusqu'ici effectués en histoire de la psychanalyse. En effet, comme nous l'avons vu, les recherches historiques existantes, en se guidant à partir de certaines théories sociologiques et anthropologiques actuellement déjà reconnues (l'anthropologie freudienne, la théorie des « porteurs » de la religion proposée par M. Weber, etc.), ne font rien d'autre que *restreindre* le champ de l'enquête historique sur la psychanalyse. En s'appuyant sur ces théories, plus précisément, l'histoire de la psychanalyse, ou bien demeure dépourvue des outils théoriques

⁸⁹⁶ Paul Veyne est revenu à plusieurs reprises sur ce point. Cf. Paul Veyne, *L'inventaire des différences ; leçon inaugurale au Collège de France*, Paris : Seuil, 1976 ; Paul Veyne, « L'histoire conceptualisante », in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir. publ.), *Faire de l'histoire*, I. Nouveaux problèmes, Paris : Gallimard, 1986, p. 100-107 ; Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, p. 281-309.

⁸⁹⁷ Weber, *Essais sur la théorie de la science*, p. 303.

⁸⁹⁸ Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, p. 282-283.

requis pour s'interroger sur les conditions de la diffusion de la psychanalyse, ou bien *s'interdit* carrément d'aborder cette interrogation.

3.3.2 Freud éducateur

Revenons à notre hypothèse. À ce stade, nous avons toutes les raisons de croire que l'imputation de motifs refoulés permet d'ordonner des interactions en les jugeant à partir de significations communes. Pour le moment, nous ignorons encore quelles sont ces significations communes et de quelle manière elles ont donné forme aux interactions auxquelles sur lesquelles elles portaient. Si l'imputation de désirs refoulés est effectivement une pratique enracinée dans une situation d'interaction, nous pourrions répondre à ces questions. Ce faisant, nous serons en mesure d'évaluer la force explicative de notre hypothèse. Il nous faut, pour obtenir une meilleure compréhension de cette pratique, examiner la pratique qui consiste à imputer des désirs à des conduites. Pour ce faire, il est nécessaire, de choisir un échantillon déterminé de telles imputations.

L'œuvre de Freud offre un tel échantillon. Dans ses livres et ses articles, Freud recourt en effet à la théorie du refoulement, de manière à organiser un grand nombre de relations sociales. Au risque d'insister : ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas le fait que Freud s'est servi de la théorie du refoulement pour élaborer une *théorie* du social ou du politique. Nous nous intéressons plutôt au fait qu'en recourant à la théorie du refoulement, il a invoqué des significations communes issues d'une société globale, de manière à négocier des interactions avec des partenaires d'actions sociales. La lecture des textes de Freud dans lesquels la théorie du refoulement était ainsi utilisée nous donne un accès (parfois direct⁸⁹⁹) à la pratique qui nous intéresse.

⁸⁹⁹ Dans certains cas, Freud rapportait dans ses textes comment il avait imputé un désir refoulé dans un contexte d'interaction plus ancien. Par exemple, il rapportait parfois comment il avait appris à un de ses patients qu'il avait refoulé tel désir. Ou bien : il rapportait avoir appris à un invité d'un événement mondain qui y avait commis un lapsus que ce dernier était suscité par un refoulement. Les textes dans lesquels Freud rapportait de tels dialogues offrent donc des *traces* ou des *témoignages* de ces imputations.

Il nous reste encore à déterminer comment aborder ces textes non pas dans le but d'enrichir notre compréhension de la vie de Freud, mais afin de comprendre la pratique sociale qu'elle met en scène. Nous avons vu au chapitre deux que plusieurs travaux perdent de vue la pratique dans sa généralité, parce qu'ils s'intéressent plutôt à des imputations de désirs refoulés très déterminées, celles énoncés par telle ou telle personne, dans tel contexte très particulier. Il faut donc, si nous voulons éviter ce travers, donner à la présente recherche une direction lui permettant de viser non pas l'utilisation particulière que Freud fit de la théorie du refoulement et les circonstances particulières de cette utilisation, mais la pratique d'imputation de désir refoulé en tant que telle.

Il nous semble que nous pouvons éviter le risque de cette déviation « biographique » en considérant les différents textes de Freud dans lesquels étaient imputés des désirs refoulés comme une *vaste démonstration de cette pratique sociale*. Les livres et les articles de Freud montraient à ses lecteurs comment fonctionnait cette pratique. En lisant ces textes, ses lecteurs apprirent comment ils pouvaient se servir de la psychanalyse pour ordonner des interactions qui n'avaient rien à voir avec les circonstances particulières de la vie de Freud. Le fait que ces adeptes soient parvenus à imputer des désirs refoulés pour leur propre compte, qu'ils se soient appropriés cette pratique, s'en soient servis de manières variées, nouvelles, différentes de celle de Freud, montre que les imputations énoncées par Freud instituèrent une pratique impersonnelle, qui lui échappa.

Voyons cela plus en détail.

3.3.2.1 Une instruction partiellement explicite et volontaire

Freud a appris à ses adeptes comment régler leurs interactions en se servant de la théorie du refoulement. Il leur a montré que cette théorie permettait de régler les interactions en imputant des motifs d'un nouveau type : des motifs refoulés. Nous ne voulons pas dire par là que Freud, après avoir élaboré la théorie du refoulement, aurait ensuite entrepris de l'ajuster

Dans d'autres cas, les imputations de désirs refoulés présentes dans les textes de Freud ne sont énoncés nulle part ailleurs. Ces *dans* et *par* ces textes que des désirs refoulés étaient imputés. Dans ces derniers cas, les textes de Freud n'offrent pas des *traces* ou des *témoignages* de la pratique qui nous intéresse. Ils sont cette pratique.

aux nécessités de la pratique d'imputation d'intention. Nous voulons plutôt dire que Freud a élaboré la théorie du refoulement en imputant des intentions, dans le cours de différents échanges sociaux, de manière à guider ceux-ci. Cette théorie est apparue dans cette pratique. Freud ne s'est pas seulement appuyé sur la pratique d'échange de motifs pour rendre compréhensible et intelligible à *son public* une théorie qu'il aurait auparavant élaborée pour lui-même. Il s'est d'abord fié sur les manières de faire existantes pour élaborer une théorie qui confèrait à *ses propres yeux* un surcroît d'intelligibilité aux situations troublées qu'il rencontrait. C'est cette même théorie qu'il a présentée à son public.

La théorie du refoulement visait à régler des interactions. Pour qu'elle parvienne à le faire, il fallait que les différents partenaires impliqués dans ces interactions la connaissent minimalement. Il était donc nécessaire que Freud instruisse certains de ses partenaires d'actions sociales sur ce qu'était le refoulement et sur la manière dont on pouvait et devait y réagir. Ainsi, après avoir imputé des motifs refoulés aux actions de ses patients, Freud devait, pour mener la cure à bien, amener ceux-ci à reconnaître que ces désirs étaient bien les leurs⁹⁰⁰. Pour obtenir cette reconnaissance, ces patients devaient évidemment être instruits sur ce qu'étaient les désirs refoulés. Cela revient à dire, comme le remarque C. W. Mills, que Freud a été d'une certaine manière l'éducateur de ses patients, qu'il leur a appris à imputer à certaines conduites de nouveaux motifs. « Lorsqu'ils entreprenaient de procéder à une introspection sur les divans de Freud, ses patients utilisaient le seul vocabulaire de motifs qu'ils connaissaient ; Freud [...] a guidé les propos qu'ils ont tenus par la suite. »⁹⁰¹ Une bonne partie des livres de « popularisation » écrits par Freud indiquent de même comment imputer des motifs refoulés⁹⁰².

⁹⁰⁰ Comme nous le verrons au chapitre six, cette reconnaissance par le patient était nécessaire pour que soit pratiquement « surmonté » le refoulement.

⁹⁰¹ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 912).

⁹⁰² Ces ouvrages ne se contentaient pas d'indiquer froidement comment imputer des désirs refoulés. Comme le souligne S. Fish, Freud a créé chez son lectorat un *besoin de comprendre* et par là de *devenir des partenaires de l'élaboration de ses histoires* (Fish, *Doing What Comes Naturally*, p. 539). A. Welsh écrit pour sa part que les lecteurs de Freud éprouaient du plaisir à le lire parce qu'ils en retiraient le sentiment d'en retirer une

3.3.2.2 Une instruction partiellement invisible et inconsciente

L'éducation fournie par Freud est loin de se résumer à cette instruction explicite. Il est aussi arrivé à Freud de fournir une instruction sans s'en apercevoir, d'une manière fortuite. Ainsi, il lui arrivait d'affirmer à un adepte de la psychanalyse (c'est-à-dire d'une personne qui savait déjà comment se servir de la théorie du refoulement pour guider des interactions) qu'une de ses actions était animée par un motif refoulé. En affirmant cela, Freud ne cherchait pas à instruire cet adepte. Il cherchait plutôt à agir sur cet adepte. Ce faisant, il pouvait tout de même instruire d'autres personnes, les témoins de cette imputation qui ne maîtrisaient pas encore la grammaire des motifs refoulés. Ces derniers pouvaient alors profiter de l'occasion pour en apprendre sur cette pratique. Nous pourrions dire, en empruntant une image proposée par Wittgenstein, que les intentions refoulées imputées par Freud, en plus d'être des « coups dans une partie », offraient un « paradigme pour les coups à venir⁹⁰³ ».

L'œuvre de Freud nous intéresse donc non pas simplement lorsqu'elle est animée par une *volonté d'instruire*, mais tout aussi bien lorsqu'elle offre involontairement une éducation. Son œuvre a transmis le savoir qui nous intéresse d'une manière largement implicite et invisible. É. Durkheim remarque que l'éducation « ne se fait pas seulement sentir aux instants très courts où parents et maîtres communiquent consciemment, et par la voie d'un enseignement proprement dit, les résultats de leurs expériences »⁹⁰⁴. En effet, il existe aussi « une éducation inconsciente qui ne cesse jamais »⁹⁰⁵, puisque chaque partenaire de la vie sociale est constamment occupé à apprendre de ses partenaires, lesquels peuvent fort bien ne pas s'apercevoir qu'ils sont pris pour des « maîtres ». En fait, même les lecteurs et auditeurs de Freud ont pu apprendre quelque chose *par inadvertance*, sans le vouloir ni s'en apercevoir. Ils ont pu lire et écouter Freud sans se rendre compte que ce faisant ils soutiraient de lui un savoir. Ce savoir pouvait très bien ne leur apparaître que plus tard, lorsqu'un phénomène

compréhension des secrets du monde : « It is a kind of knowingness that Freud makes it possible for his readers to share. » La lecture de Freud était nourrie par une telle volonté de savoir. « The passion of knowingness is to be in on secrets; and its pinnacle, the power to reveal them. » (Welsh, *Freud's Wishful Dream Book*, p. 34.)

⁹⁰³ Wittgenstein, *Fiches*, § 294, p. 76-77.

⁹⁰⁴ Émile Durkheim, *Éducation et sociologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1966, p. 59.

⁹⁰⁵ *Ibid.*, p. 59.

rencontré dans leur vie leur apparaissait comme un phénomène suscité par un désir refoulé – c'est-à-dire aux moments où ils entreprenaient à leur tour d'imputer des désirs refoulés à telle conduite.

3.3.2.3 *Un savoir en bonne partie pratique et informulé*

Cette éducation a en partie pris une forme théorique, puisque Freud a *formulé* des réflexions explicites sur le phénomène du refoulement. Mais cette instruction a aussi pris une forme pratique. Freud a en effet aussi utilisé cette théorie pour imputer et avouer des intentions à des conduites particulières. Ce faisant, il a *montré* à ses interlocuteurs et lecteurs comment utiliser la théorie du refoulement de manière à imputer et avouer des intentions d'une manière nouvelle. Les multiples intentions refoulées imputées et avouées par Freud offraient une *démonstration en acte* permettant l'acquisition d'un certain *art*⁹⁰⁶. É. Durkheim note encore que l'art est un savoir plus pratique que théorique : « Sans doute, il peut se faire que l'art soit éclairé par la réflexion, mais la réflexion n'en est pas un élément essentiel, puisqu'il peut exister sans elle. Même, il n'existe pas un seul art où tout soit réfléchi. »⁹⁰⁷ Aussi bien dire que les formulations théoriques de Freud ne rendaient pas entièrement compte de la pratique d'imputation de désir refoulé, qui ne pouvait être entièrement apprise en apprenant des instructions explicites. Nous pourrions dire, en reprenant une expression d'E. Evans-Pritchard, que les règles qui gouvernaient la pratique d'imputation de désirs refoulés sont en bonne partie restées « emprisonnées dans l'action »⁹⁰⁸, puisque ceux-là qui s'en sont servis pour guider l'action ne les formulèrent pas sous une forme théorique. C'est en utilisant les théories analytiques dans les situations troublées qu'ils rencontraient dans leur propre vie que les adeptes de la psychanalyse démontraient leur *maîtrise* de ces théories, au sens que J. Forrester

⁹⁰⁶ Freud parle justement d'un « art de l'interprétation » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 20 ; Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 79).

⁹⁰⁷ Durkheim, *Éducation et sociologie*, p. 69.

⁹⁰⁸ Edward E. Evans-Pritchard, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris : Gallimard, 1972, p. 117. En cela, les récits de Freud s'apparentent aux récits romanesques qui, comme le souligne V. Descombes, tendent à « dissoudre tout élément de théorie en une relation de personnage à personnage » (Vincent Descombes, *Proust ; Philosophie du roman*, Paris : Minuit, 1987, p. 75).

accorde à ce terme : « Ici, “maîtriser” doit s’entendre au sens où l’on maîtrise un art pratique tel que la peinture ou la fabrication d’un ordinateur : être capable de se mettre à la place de Freud et de produire soi-même les interprétations et les développements conceptuels. »⁹⁰⁹ Ces adeptes maîtrisaient cette pratique de la manière dont les locuteurs maîtrisent habituellement la grammaire de leur langue maternelle : sans pouvoir expliquer les principes qui fondent l’usage qu’ils en font.

D’ailleurs, Freud soulignait lui-même que cet « art de l’interprétation » ne pouvait pas être enseigné par la seule transmission d’un savoir théorique, puisqu’il devait aussi être *démontré* au moyen d’exemples :

Celui qui veut apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tardera pas à faire l’expérience que seuls les ouvertures et les coups de conclusion permettent une présentation systématique exhaustive, alors que la variété incommensurable des coups qui commencent après l’ouverture se refuse à une telle présentation. Seule l’étude assidue des parties dans lesquelles des maîtres se sont affrontés peut combler cette lacune dans l’enseignement. C’est à de semblables restrictions que sont évidemment soumises les règles que l’on peut donner pour l’exercice du traitement psychanalytique.⁹¹⁰

Celui qui veut apprendre comment imputer des motifs refoulés, tout comme celui qui veut apprendre la bicyclette, ne peut pas se fier aux seules instructions explicites qu’il reçoit ; il doit tout aussi bien « regarder faire » la personne qui la maîtrise déjà, puis « se lancer » à son tour. Freud remarque justement que pour se familiariser avec la technique analytique de manière à ce que « notre action [...] soit guidée par les points de vue psychanalytiques », il ne suffit pas d’apprendre une série de formules à suivre, puisqu’il est nécessaire de s’instruire

⁹⁰⁹ Forrester, « Freud, baromètre du XX^e siècle », p. 96. Freud remarquait que « les histoires de malade que j’écris se lisent comme des nouvelles » (Freud, « Études sur l’hystérie », p. 182). La maîtrise pratique démontrée par les adeptes de la psychanalyse exigeait donc tout aussi bien une capacité de raconter des récits analogues à ceux racontés par Freud.

⁹¹⁰ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 107. W. Reich abondait dans le même sens en soulignant que « la technique psychanalytique ne s’apprend pas dans les livres, car la pratique est toujours bien plus complexe que la théorie ». Les textes de Freud n’offraient rien de plus qu’« une sorte d’abécédaire de la technique analytique », puisque « les règles techniques établies par Freud sont peu nombreuses face aux légions de problèmes que l’analyste rencontrera dans son problème quotidien. » (Reich, *L’analyse caractérielle*, p. 14 et 23.)

« auprès de ceux qui la maîtrisent déjà »⁹¹¹. On apprend donc cette technique « comme d'autres techniques médicales »⁹¹². L'adepte qui est témoin d'une imputation de désir refoulé visant à résoudre une situation indéterminée précise profite « de l'occasion pour épier chez l'autre et s'approprier la technique du procédé dans toute sa finesse »⁹¹³. En reprenant les termes de P. Bourdieu, nous dirons que les adeptes de la psychanalyse qui entreprenaient d'imputer des désirs refoulés à une conduite donnée n'imitaient « pas des “modèles”, mais les actions des autres »⁹¹⁴ : ceux qui imputaient déjà de tels désirs. De cette manière, le savoir transmis par Freud pouvait « aller de la pratique à la pratique sans passer par l'explicitation et par la conscience »⁹¹⁵. Il était en partie communiqué « directement du particulier au particulier », d'une imputation à une autre, sans avoir à « se constituer en principes explicites »⁹¹⁶. L'art de l'interprétation psychanalytique était un art qui pouvait s'acquérir « par simple familiarisation », c'est-à-dire à force d'entendre des gens imputer des refoulements à des conduites⁹¹⁷.

3.3.2.4 *Des cas exemplaires*

Les actes et les personnes auxquels Freud imputait des désirs refoulés apparaissaient à ses lecteurs comme des *exemplaires* particuliers du phénomène général du refoulement. C'est cette saisie du général dans le particulier qui permit ultérieurement à ces adeptes d'imputer à leur tour des intentions refoulées dans des situations inédites, à venir, imprévues, celles-là qu'ils rencontraient dans leur propre vie. Freud, en s'interrogeant sur les motifs refoulés qui faisaient agir tel patient déterminé (« Dora », « L'homme aux loups », « L'homme aux rats », etc.), tel artiste déterminé (Michel Ange, Goethe, Dostoïevski, etc.), n'apprenait pas seulement à ses lecteurs quelque chose sur *ce* patient-ci ou *cet* artiste-là. Il leur apprenait simultanément à

⁹¹¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 60.

⁹¹² *Ibid.*, p. 60.

⁹¹³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 14.

⁹¹⁴ Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, p. 285.

⁹¹⁵ *Ibid.*, p. 286.

⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 301.

⁹¹⁷ *Ibid.*, p. 287.

maîtriser un canevas théorique, qui leur permettrait d'imputer des motifs refoulés à d'autres gens. Ces lecteurs rencontraient dans leur vie des actions qui *ressemblaient* à celles qu'avaient accomplies « Dora », « L'homme aux loups », Goethe, Dostoïevski, etc.⁹¹⁸ Il était alors naturel que ces lecteurs tentent d'expliquer les conduites de leurs partenaires en transposant et en ajustant les explications de Freud aux nouveaux cas qu'ils rencontraient. Les lecteurs de ces cas pouvaient ainsi, comme dit H. M. Ruitenbeek, « interpret their own behavior and that of people they encounter in the light of what they have read »⁹¹⁹.

En reprenant certaines des réflexions de T. Kuhn sur les « paradigmes »⁹²⁰, nous dirons que la pratique qui nous occupe n'était pas tant communiquée par un apprentissage de règles abstraites que par un contact plus ou moins prolongé avec de tels *exemplaires*⁹²¹. Les études de

⁹¹⁸ H. Putnam relève que les récits racontés par Freud pour rendre compte de la vie de différents individus « suggèrent des façons de construire d'autres récits qui nous aident à comprendre les individus » (« Le storie [...] suggeriscono modi per costruire altre narrazioni che ci aiutano a comprendere le singole persone [...]. » (Putnam, S. t., p. 4.)

⁹¹⁹ Ruitenbeek, *Freud and America*, p. 82. Il était d'autant plus facile d'abstraire de tels modèles de l'œuvre de Freud que cette dernière, comme le remarque P. Mahony, est loin de présenter un caractère méthodique ou systématique, puisqu'elle « est essentiellement centrée sur une série d'assertions nucléaires, formant ainsi une sorte de "patchwork" aux multiples motifs qu'il appartient en dernière analyse au patient de systématiser » (Patrick J. Mahony, *Freud, l'écrivain*, Paris: Les Belles lettres, 1990, p. 176).

⁹²⁰ Dans une postface rédigée en 1969 à son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques*, T. Kuhn remarque que « dans une grande partie du livre, le terme *paradigme* est utilisé dans deux sens différents. D'une part, il représente tout l'ensemble de croyances, de valeurs reconnues et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné. D'autre part, il dénote un élément isolé de cet ensemble : les solutions concrètes d'énigmes qui, employées comme modèles ou exemples, peuvent remplacer les règles explicites en tant que bases de solutions pour les énigmes qui subsistent dans la science normale. » (Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 1983, p. 238.) C'est ce second sens du terme, les « paradigmes en tant qu'accomplissements passés pouvant servir d'exemples » (*Ibid.*, p. 239), qui nous intéresse et que nous reprenons ici.

⁹²¹ Nous pourrions aussi parler de *specimens*, ou des *canevas* impliqués dans la présentation des cas. Sur ce point, J. Forrester propose une approche analogue, en soutenant que le livre *L'interprétation du rêve* « functions for the reader in much the same way as do all first-order scientific achievements, as described by Thomas Kuhn: as a paradigm or, better, as an exemplar » (John Forrester, "Portrait of a Dream Reader," in Michael S. Roth (dir

cas présentées par Freud offraient à l'adepte « un ensemble d'illustrations répétées et presque standardisées »⁹²². Cet adepte de la psychanalyse, en imputant à son tour un désir refoulé, « apprend à voir [...] que son problème *ressemble* à un problème qu'il a déjà rencontré »⁹²³. La diffusion de la pratique qui consiste à imputer des désirs refoulés à des conduites repose sur « la capacité, acquise à partir d'exemples, de grouper des objets et des situations en ensembles semblables »⁹²⁴. Plus spécifiquement, les adeptes de la psychanalyse « résolvent des énigmes en les modelant sur des solutions précédemment trouvées à d'autres énigmes »⁹²⁵, celles-là d'abord rencontrées par Freud. De cette manière, il était possible d'apprendre à guider une interaction à partir de la théorie du refoulement sans avoir à acquérir une formation « théorique » très poussée. En effet, le processus démontre que « les solutions concrètes d'énigmes qui, employées comme modèles ou exemples, peuvent remplacer les règles explicites en tant que bases de solutions pour les énigmes »⁹²⁶.

En somme, le prototype dont se servaient les adeptes de la psychanalyse n'était pas un modèle au sens habituel du terme. Il ne fut pas transmis par Freud par la seule formulation de théories et de règles d'actions abstraites. Il ne fut pas non plus construit par le public de Freud par une opération formelle d'induction, qui lui aurait permis d'identifier les caractéristiques abstraites communes aux différents cas présentés par Freud. En empruntant les termes de T. Kuhn, nous dirons que les adeptes de la psychanalyse ne rencontrent jamais « des concepts, des lois et des théories dans l'abstrait et isolément »⁹²⁷. Comme le note S. Lézé, ce prototype

publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 52). Cf. Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public* ; Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 63-64.

⁹²² Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 71.

⁹²³ *Ibid.*, p. 257. Cet adepte apprend à « voir des situations comme similaires » (*Ibid.*, p. 259). En reprenant les termes un peu différents de P. Bourdieu, nous dirons que celui qui apprenait cette pratique parvenait à « maîtriser, par une sorte de généralisation pratique, tous les problèmes de même forme susceptibles d'être proposés par des situations nouvelles » (Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, p. 85).

⁹²⁴ Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 272.

⁹²⁵ *Ibid.*, p. 258.

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 238. En ce sens, la performance « concrète » est « antérieure aux divers concepts, lois, théories et points de vue que l'on peut en faire dériver » (*Ibid.*, p. 30).

⁹²⁷ *Ibid.*, p. 75.

émergea plutôt de la saisie spontanée d'un nombre indéfini de traits, ceux-là qui rapprochent les uns des autres les différents cas que Freud expliquait comme découlant de l'intervention de désirs refoulés. « Acquérir et incorporer *la faculté d'actualiser la psychanalyse* » en l'utilisant dans sa propre vie « n'est pas donné, mais incorporé par un long travail sur soi et l'expérience quasi-esthétique de nombreux discours entendus. »⁹²⁸ Les conditions d'utilisations de ce prototype demeuraient en grande partie tout aussi tacites.

3.3.2.5 Déhistoriciser le porteur du refoulement

Le développement de cette capacité de résoudre des énigmes en les modelant sur des solutions précédemment trouvées à d'autres énigmes implique que chaque fois que Freud imputait tel motif refoulé à telle action déterminée, historiquement localisée, il permettait à ses lecteurs de retirer un savoir plus général, valide au-delà de ce contexte localisé. Par exemple, le lecteur de Freud qui lisait le récit de cas de « Dora » (le pseudonyme donné à une patiente, Ida Bauer) ne faisait pas qu'apprendre des informations portant sur cette juive allemande, née en 1882, morte en 1945 et traitée par Freud au tournant du siècle. Ce lecteur apprenait simultanément comment identifier, reconnaître et traiter des désirs refoulés analogues à ceux que Freud avait identifiés chez elle, chez des gens qui pouvaient être non seulement Allemands, mais aussi Anglais, Américains, Argentins, Français, etc. Les imputations de motifs refoulés à telle ou telle action que Freud rapportait dans son œuvre ne pouvaient servir à démontrer à ses lecteurs comment imputer des motifs refoulés nouveaux, dans des situations encore à venir, que parce que ceux-ci *détachaient* quelque chose de ce que L. Marinelli et A. Mayer appellent le « contexte concret de la situation »⁹²⁹ dépeinte par Freud.

Ce processus d'abstraction et de déhistoricisation était surtout manifeste dans les tentatives pour comprendre différents phénomènes comme des expressions symboliques énoncées dans un langage, le langage universel de l'inconscient⁹³⁰. En effet, ce langage était

⁹²⁸ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 185, italiques ajoutées. Cette pratique appartient à celles qui sont, comme dit P. Bourdieu, « liées par une "parenté de familles" » (Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, p. 85).

⁹²⁹ Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*, p. 86.

⁹³⁰ Nous reviendrons sur ce point au chapitre cinq.

supposé inné et donc connu des tous les individus de tous les peuples. Prenons un exemple : en essayant de comprendre pourquoi un médecin avait brisé un vase, Freud en vient à remarquer que « le vase est un indubitable symbole de la femme »⁹³¹, et que l'action du médecin avait donc elle aussi une portée symbolique. Freud était loin de vouloir dire que le vase symbolisait la féminité uniquement *pour ce médecin* – parce que telle ou telle expérience particulière l'aurait amené à percevoir les vases comme un tel symbole. Bien au contraire, ce symbole avait en fait une portée universelle : pour chaque humain, peu importe son expérience, le vase symbolisait la féminité. Telle ou telle image ne pouvait symboliser la même idée dans les contextes les plus différents que si sa nature symbolique ne dépendait *pas* des contextes dans lesquels ils apparaissaient⁹³². En somme, comme le soulignent L. Marinelli et A. Mayer, la démarche d'investigation psychanalytique devait « détacher le symbole du contexte concret de la situation psychanalytique ou de l'histoire personnelle du patient »⁹³³.

Les adeptes de la psychanalyse, en somme, ne lisaient pas Freud comme le lisent ses biographes. Ils ne s'intéressaient généralement pas aux circonstances particulières de la vie de Freud et de ses patients. Pour comprendre la lecture effectuée par ces adeptes, nous serons amenés nous aussi à faire abstraction de ces circonstances particulières. Nous ne nous intéresserons pas ici à « Dora », « L'homme aux Loups », etc. en tant que tels. Nous chercherons plutôt à saisir en quoi ces différents « personnages » étaient *exemplaires*, en quoi ils présentaient des traits *typiques*. Ce n'est qu'en procédant ainsi que nous pourrions comprendre de quelle manière les adeptes de Freud ont pu tenter de transposer à de toutes nouvelles circonstances la méthode d'investigation qu'ils avaient trouvée dans ses livres. Par là, nous serons en mesure de décrire la logique de la pratique sociale ainsi apprise.

3.3.2.6 Une casuistique souple

⁹³¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 286. Freud entreprend ensuite d'élucider l'intention que peut manifester cette symbolique du vase (*Ibid.*, p. 286-288).

⁹³² Cf. Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 110.

⁹³³ Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*, p. 86.

La création d'un « paradigme » de cette sorte, loin de demander l'application aveugle et mécanique d'une formule déjà élaborée, débouche sur une pratique souple, modifiable en fonction des circonstances rencontrées⁹³⁴. Comme nous le verrons au chapitre cinq, les différentes imputations d'intentions refoulées proposées par Freud divergent les unes des autres sur des points importants. Lorsque l'adepte de la psychanalyse rencontrait une situation troublée susceptible d'être expliquée au moyen de la théorie du refoulement, il pouvait la résoudre en l'appréhendant comme une situation qui ressemblait à tel ou tel cas déjà résolu par Freud. Cet adepte pouvait, selon qu'il se dise que la situation qu'il rencontrait ressemblait à tel cas déjà résolu, ou plutôt à tel autre, appréhender cette situation de manières variées. Ainsi, comme nous l'avons entrevu au chapitre un, le paradigme développé par Freud donna naissance à une véritable casuistique. Nous voulons dire par là qu'il fallait, pour imputer des désirs à une conduite particulière qui suscite la perplexité, déterminer à quels cas déjà élucidés cette conduite ressemblait. Le rapprochement du cas présent confus avec un cas passé résolu semblait permettre d'éclairer le premier. L'œuvre de Freud offrait un vaste catalogue de ces cas passés⁹³⁵. Les gestes et les conduites que ses adeptes rencontraient dans leur vie, auxquels de ces cas ressemblaient-ils ? Quel désir précisément était refoulé, de quelle manière se manifestait-il ? Etc. Il était nécessaire, pour comprendre les désirs refoulés, d'offrir des réponses à ces questions. La confrontation à l'œuvre de Freud débouchait sur ce que nous pourrions appeler, en reprenant une formule de M. Weber, une « éducation casuistique »⁹³⁶.

⁹³⁴ Cf. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 73.

⁹³⁵ Freud note que ses écrits offrent « un recueil de cas plus qu'abondant » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 51), ou bien encore, suivant une autre traduction : « une casuistique abondante » (Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, p. 71).

⁹³⁶ Max Weber, *Sociologie des religions*, Paris : Gallimard, 1996, p. 181. Incidemment, Weber semble avoir entrevu la richesse de cette utilisation casuistique de la psychanalyse. Dès 1907, il prédisait que la psychanalyse permettrait le développement, « peut-être dans deux ou trois décennies », d'une « casuistique » d'une ampleur sans précédent (Max Weber, « Lettre à Else Jaffé du 13 septembre 1907 », *Revue française de sociologie*, vol. 43, n° 4 (Oct.-déc. 2002), p. 678). Cf. le commentaire de Klaus Lichtblau, « The Protestant Ethic versus the 'New Ethic', » in Hertmut Lehmann et Guenther Roth (dir. publ.), *Weber's Protestant Ethic: Origins, Evidence, Contexts*, Cambridge: Cambridge University Press, 1993, p. 187. Sur le sens que Weber accorde à notion de *casuistique*, cf. : Weber, *Économie et société*, vol. 2, p. 211-223. Sur le rapport de Weber à Freud, cf. : Tracy B.

Chacun des adeptes de Freud put donc, en reprenant pour son propre compte la théorie du refoulement afin d'éclaircir de nouvelles actions problématiques, mettre l'accent sur certains aspects particuliers de la pratique démontrée par Freud. Nous pouvons ici appliquer à tous les adeptes de la psychanalyse une remarque que formule J. C. Burnham à propos de certains d'entre eux : « Freud's work meant to them methods of exploration, synthesis, and application susceptible of almost limitless extension. »⁹³⁷ L'imputation d'intentions refoulées nous apparaît ainsi comme pratique vivante et souple, une sorte de grammaire en constante évolution.

3.3.2.7 Des opérations distinctes coordonnées par le surmontement du refoulement

Cette démonstration pratique, nous pouvons l'aborder en recourant au modèle du cycle de l'action sociale présenté plus haut. Nous avons vu que la pratique d'imputation d'intention ordinaire vise à assurer la pérennité d'actions sociales et qu'elle peut y parvenir en transformant une situation *troublée* en une situation *problématique* puis enfin en une nouvelle *situation déterminée*. Il est clair que l'imputation de motifs refoulés prend place dans ce même cycle. La délimitation des différentes étapes de ce cycle apparaissent clairement dans les instructions de Freud. Ce dernier écrit que le travail de l'enquête analytique peut être décomposé en deux grandes étapes. « Tout d'abord aller à la recherche du refoulement, ensuite éliminer la résistance qui maintient ce refoulement. »⁹³⁸ L'analyste agit ainsi en deux temps : il utilise d'abord « l'art de l'interprétation » pour « reconnaître les résistances », puis il s'appuie sur la connaissance acquise pour « combler les lacunes du souvenir » et « surmonter les résistances du refoulement »⁹³⁹. La première étape est une démarche théorique, qui vise, en utilisant la théorie du refoulement, à *identifier* les refoulements causant un trouble dans une situation d'interaction. On peut dire que lors de cette première étape, la théorie du refoulement

Strong, "Weber and Freud: Vocation and Self-Acknowledgement," *Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 10, n° 4 (Autumn 1985), p. 391-409 ; Michel Lallement, *Tensions majeures ; Max Weber, l'économie, l'érotisme*, Paris : Gallimard, 2013, p. 200-201.

⁹³⁷ Burnham, *Psychoanalysis and American Medicine*, p. 83.

⁹³⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 453.

⁹³⁹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 131.

est au service d'une *casuistique*, c'est-à-dire d'une étude de cas : il s'agit, dans les circonstances inédites rencontrées, de faire preuve de jugement pour reconnaître l'intervention du refoulement et déterminer la nature du désir refoulé. La seconde étape est une démarche *thérapeutique*, visant, une fois que le refoulement d'un désir est connu, à diminuer son emprise, voire à le surmonter, de manière à résoudre la situation problématique précédemment définie.

Il faut ici parler des deux étapes d'*un seul cours d'action* parce que, comme Freud le souligne encore, c'est le processus dans sa totalité qui détermine la division et l'articulation des étapes qui le composent : « la mise à découvert de la résistance est le premier pas vers son surmontement »⁹⁴⁰. C'est ce « surmontement » qui commande la démarche dans sa totalité. Élucider l'action du refoulement indique la voie permettant de le surmonter pratiquement⁹⁴¹. Cette élucidation est entreprise pour mettre fin au trouble initialement rencontré. La démarche dans sa totalité est commandée par ce dernier but. Ainsi, la démarche dans sa totalité est ce que J. Dewey appelle une démarche « progressive » et « sérielle ». Les différentes opérations qui forment une telle démarche sont des « opérations à enchaîner pour atteindre un but à travers l'anticipation de leurs résultats et l'évaluation de leurs conséquences »⁹⁴². Cet enchaînement d'opérations distinctes « établit un ordre défini d'activités initiales intermédiaires et finales »⁹⁴³. Dans cet ordre, les « opérations coordonnées en série par le moyen desquels une fin ou consommation se réalise, sont [...] intermédiaires et instrumentaux »⁹⁴⁴. Chacune de ces opérations émerge de celle qui a précédé et suscite celle qui lui succède. Dans une démarche de ce type, note L. Quéré, « chaque acte sort d'un autre et ouvre la voie à ceux qui suivent »⁹⁴⁵. En effet, *l'enquête théorique* qui permet d'identifier le

⁹⁴⁰ Freud, « Autoprésentation », p. 87.

⁹⁴¹ Sur le caractère unitaire de ce processus, cf. Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 37.

⁹⁴² Louis Quéré, « Intérêt et limites de la théorie des régimes pragmatiques pour la sociologie de l'action », in Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Danny Trom (dir. publ.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris : Économica, 2009, p. 310.

⁹⁴³ Dewey, *Logique*, p. 87.

⁹⁴⁴ *Ibid.*, p. 94.

⁹⁴⁵ Quéré, « Intérêt et limites de la théorie des régimes pragmatiques », p. 316.

refoulement d'un désir ouvre la voie à une *correction thérapeutique*, à une action visant à corriger ce refoulement. La démarche dans sa totalité, nous l'appellerons *l'enquête psychanalytique sur les refoulements*.

Le cours d'action permettant de reconnaître, élucider et traiter les refoulements peut, suivant les situations, emprunter des formes variées. La cure analytique est la plus connue. Elle requiert une coopération organisée et prolongée (elle peut s'étaler sur plusieurs années). Mais le *même* cours d'action peut emprunter une voie beaucoup plus rapide et informelle. Freud remarque, après avoir entendu un lapsus, proposé une interprétation puis vérifié cette dernière auprès de l'auteur du lapsus : « cette petite intervention et son succès sont déjà une psychanalyse et le modèle de toute investigation psychanalytique »⁹⁴⁶.

S'il existe bien quelque chose comme *un* cours d'action à prendre pour reconnaître, élucider et traiter les refoulements, c'est aussi, comme le souligne Freud, parce que les différentes formes que peut prendre la manifestation des intentions refoulées (rêves, gestes manqués, oublis, névroses, etc.) sont produites par *le même mécanisme*. « Toute une série de phénomènes de la vie quotidienne des gens bien portants – oubli, *lapsus linguae*, méprises, et une certaine classe d'erreurs – doivent leur naissance à un mécanisme analogue à celui du rêve et des autres membres de la série. »⁹⁴⁷ Les « formes les plus diverses des affections psychiques » émanent « de procès qui sont identiques en leur fond »⁹⁴⁸. Il est donc possible d'aborder les uns et les autres de la même manière. Voilà pourquoi Freud attire l'attention sur

⁹⁴⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 43.

⁹⁴⁷ Freud, *Sur le rêve*, p. 112. Cette unité est évidemment aussi présente à l'intérieur de chacune de ces catégories. De là « la nature générale du déterminisme dans les actes manqués et fortuits » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 439). Ailleurs, Freud attire de même l'attention sur l'existence d'« une significativité typique et exemplaire, comme si la variété des manifestations de refoulement névrotique et l'abondance du matériel pathogène n'empêchaient pas de les faire dériver d'un très petit nombre de procès concernant ces mêmes complexes de représentation » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 280). De même, il remarque que « dans la causation et le mécanisme de toutes les formes possibles de névroses, les mêmes facteurs entrent toujours et encore en activité, sauf que c'est tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces facteurs que revient la significativité principale pour la formation du symptôme » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 394).

⁹⁴⁸ Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 108-109.

« la nature *typique* de notre analyse »⁹⁴⁹, qu'il écrit que la psychanalyse utilise « le *prototype* de l'ambivalence des motions de sentiments humaines »⁹⁵⁰, ou encore que le « rêve » apparaît comme « le *prototype* normal de toutes les formations psychopathologiques. »⁹⁵¹ Ce prototype permet tout aussi bien de répondre aux rêves qu'aux gestes manqués, aux oublis et aux névroses. C'est cette unité qui explique le fait que « l'investigation psychanalytique » livre « les éclaircissements nous permettant de résoudre – ou du moins de placer sous leur vrai jour – bien des énigmes dans la vie des masses humaines »⁹⁵². C'est encore cette unité qui explique en partie le fait que « la technique de la psychanalyse, une fois qu'on l'a apprise, est beaucoup plus facile à pratiquer qu'il n'apparaît à la description »⁹⁵³.

3.3.2.8 *Modeler une relation thérapeutique et modeler d'autres relations*

Les situations d'interactions dans lesquelles la psychanalyse a été invoquée ont changé avec le temps. Dans un premier temps, Freud s'est servi de la théorie du refoulement dans un contexte clinique, pour éclairer la relation entre le thérapeute et ses patients. Dans un second temps, Freud et d'autres se sont aussi servi de la théorie du refoulement pour guider d'autres formes d'interactions. Comme nous l'avons entrevu au chapitre un, c'est grâce à cet élargissement que la psychanalyse a pu se diffuser aussi largement, auprès de gens « bien portants ».

Si nous reprenons la distinction rapportée plus haut entre la situation « immédiate » entre partenaires de l'interaction et la situation « plus large » qui lui confère une forme, il faut dire que la situation initiale tout comme les nombreuses situations qui ont suivi se sont appuyées sur une situation plus large. Dans un premier temps (aux débuts de la psychanalyse), Freud et ses patients ont pu se servir de la théorie du refoulement pour conférer du sens à leurs interactions parce que cette pratique impliquait des significations communes fournies par la société, significations communes qui, par le fait même, étaient connues et familières aux uns

⁹⁴⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 43, italiques ajoutées.

⁹⁵⁰ Freud, *Totem et tabou*, p. 79, italiques ajoutées.

⁹⁵¹ Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 106, italiques ajoutées.

⁹⁵² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 174.

et aux autres⁹⁵⁴. Tout porte à croire que les formes qui ont ainsi modelé cette relation thérapeutique sont celles qui ont été élaborées dans la modernité démocratique.

Les nombreux adeptes de la psychanalyse qui par la suite se sont servis de la théorie du refoulement pour répondre aux perturbations d'interactions étrangères à la sphère thérapeutique – relations conjugales, familiales, etc. – ont eux aussi pu le faire parce que ces significations communes leurs étaient familière, qu'elles servaient déjà à configurer plusieurs de leurs interactions. Pour se faire une vue d'ensemble de l'évolution que nous tenterons de décrire, nous pouvons la reporter dans un tableau (*Tableau III. L'évolution des situations liées à l'enquête psychanalytique*, p. 271)⁹⁵⁵.

La description de la situation « élargie » (cases B1 et B2) peut procéder par une analyse des textes de Freud. La démonstration de l'enquête psychanalytique proposée dans son œuvre nous permettra d'identifier les significations communes issues de la société globale qui permettent de donner forme à des situations immédiates.

Tableau III. L'évolution des situations liées à l'enquête psychanalytique

Tableau III. L'évolution des situations liées à l'enquête psychanalytique		
	<i>A) Situation immédiate formée par l'enquête</i>	<i>B) Situation plus large</i>
<i>1) Premier stade</i>	Cure thérapeutique : relation du médecin au patient	Modernité démocratique
<i>2) Deuxième stade</i>	Famille, couple, etc.	Modernité démocratique

La description de la situation « immédiate » pourra commencer par une analyse de l'usage de l'enquête dans le cadre de la relation thérapeutique (case A1). Nous verrons alors comment Freud s'est servi de l'enquête psychanalytique pour donner forme à cette relation. Par la suite, nous verrons comment l'enquête a été utilisée pour configurer d'autres relations (case A2).

⁹⁵³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 21.

⁹⁵⁴ V. N. Vološinov écrivait que la cure psychanalytique était un « petit fait social immédiat » (Voloshinov, « Le freudisme », p. 175).

⁹⁵⁵ Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer la proximité du tableau 3 avec le tableau 2.

Décrire la manière dont l'enquête a donné forme à une situation immédiate, c'est nécessairement décrire une utilisation particulière de l'enquête. Progressivement, nous porterons davantage attention à la pluralité de ces utilisations. Pour rendre pleinement compte de cette pluralité, nous n'aborderons plus seulement les textes de Freud. Notre analyse restera centrée sur Freud, mais nous ajouterons alors d'autres adeptes de la psychanalyse. Cet élargissement de l'échantillon examiné nous semble nécessaire. En effet, l'utilisation de l'enquête par Freud répondait à des circonstances particulières. D'autres adeptes se sont servis de l'enquête d'une manière très différente, en réponse à des circonstances tout aussi différentes. Ce n'est qu'en abordant au moins quelques uns de ces adeptes que nous pourrions distinguer ce qui appartient à l'enquête psychanalytique de ce qui appartient plutôt à l'usage qu'en faisait Freud.

3.3.2.9 Considérations méthodologiques générales

Aborder l'œuvre de Freud comme une démonstration d'un savoir pratique offre plusieurs avantages méthodologiques. Premièrement, il nous permet de décrire le moment « instituant » d'une pratique instituée : de saisir cette pratique non pas comme une pratique déjà existante, mais comme une pratique qui est le fruit d'une création ; non pas comme un monde social « déjà fait », mais comme un monde « en train d'être fait ». Deuxièmement, c'est Freud qui, peu après avoir créé cette pratique dans le cadre de ses activités de thérapeute, pour comprendre des phénomènes pathologiques, a entrepris de s'en servir également dans d'autres situations, en imputant des désirs refoulés à des gens « bien-portants ». Choisir d'aborder son œuvre permet de saisir cet élargissement de l'enquête psychanalytique. Troisièmement, l'œuvre de Freud a joui d'une popularité inégalée dans l'histoire de la psychanalyse. Elle a rejoint des dizaines de milliers, voire des centaines de milliers, de lecteurs. Elle a servi de modèle, aussi bien à ceux qui ont entrepris de proposer des versions populaires de la psychanalyse qu'à ceux qui ont proposé de nouvelles variantes de la psychanalyse. En deux mots, cette œuvre a eu une influence déterminante sur la diffusion de la psychanalyse. Quatrièmement, aborder le créateur de cette pratique permettra de décourager les réticences que les tenants du récit « soustractif » opposent à l'histoire de la psychanalyse : nous traitons ici non pas d'une déviation de la psychanalyse originelle, mais bien de la

psychanalyse originelle, celle du fondateur. Cinquièmement, l'œuvre de Freud a donné lieu à de nombreux et riches travaux, sur lesquels nous pourrions nous appuyer⁹⁵⁶.

3.3.3 Décrire l'instant fugitif où la société prend

La description de la démonstration de Freud que nous entreprenons, sur quels éléments doit-elle porter, sur lesquels notre attention doit-elle se diriger ? Lesquels nous permettent d'éclairer la problématique dégagée plus haut ? L'œuvre de Freud est d'une richesse immense. Pour éviter de s'y perdre, il vaut mieux déterminer avec quelque précision ce que nous y cherchons. Nous tentons ici d'élaborer une *checklist* des différentes questions à poser aux textes de Freud afin de ne pas passer à côté des éléments importants pour notre enquête.

3.3.3.1 Une règle sociale fuyante

L'élaboration préalable d'une telle *checklist* apparaît souhaitable parce que notre démarche tente de saisir un objet fuyant. Nous avançons l'hypothèse que l'imputation de motifs refoulés permet de régler des interactions sociales. Il faut donc décrire *l'ordre social* affirmé par chaque imputation. Nous rencontrons ici une difficulté évidente : il se peut bien que cette pratique affirme un ordre social, mais celui-ci n'est pas présenté ouvertement ou explicitement. L'ordre social qu'elle affirme, elle ne le proclame pas. En fait, comme nous l'avons vu, Freud présente même la pratique d'imputation d'intention comme étant entièrement étrangère à l'ordre social, voire opposée à l'ordre social (lequel inciterait ses membres à refouler leurs pensées). Le désir refoulé serait inacceptable pour l'ordre social. De cette manière, la pratique d'imputation de motif refoulé se présente comme une critique de l'ordre social. Or par ailleurs, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, l'imputation de motifs appartient à un ordre social. Il nous semble que nous pouvons sortir de cette apparence de contradiction en soutenant que la pratique d'imputation de motif refoulé oppose à l'ordre social qu'elle critique pratiquement (celui qui impose la « censure »), un *autre* ordre social.

⁹⁵⁶ Sur une question voisine : comme nous abordons la psychanalyse à partir de nouvelles questions et hypothèses, il n'est pas utile d'aborder des sources encore inédites. Le choix des sources dépend de leur capacité à répondre aux questions de l'historien. En fait, les sources déjà publiées sont riches en matériaux pour notre enquête.

Nous retrouvons ici l'approche prônée par V. N. Vološinov, qui soutient que les « raisons de l'inconscient qui se découvrent dans les séances psychanalytiques » appartiennent à un *nouvel* ordre social (non-officiel), opposé à l'ordre social traditionnel (officiel), « en sorte que, pour distinguer l'inconscient freudien de l'ordinaire conscience "officielle", on pourrait l'appeler une "conscience non-officielle". »⁹⁵⁷ L'idéologie « officielle » est une idéologie déjà constituée. Elle englobe différents « systèmes d'idéologie constituée (morale, droit, conception du monde) »⁹⁵⁸. L'idéologie « non-officielle », en comparaison, est beaucoup moins définie. En redéfinition constante, elle émerge spontanément des échanges sociaux les plus ordinaires.

Chacun de nos énoncés est, en effet, une petite construction idéologique. Motiver son action est, à petite échelle, une façon de légiférer et de moraliser ; crier de joie ou de douleur est, à un degré primitif, faire œuvre lyrique ; considérer, dans la vie quotidienne, les causes et les conséquences des événements est un embryon de connaissance scientifique et philosophique, etc..., etc.⁹⁵⁹

L'idéologie du quotidien est « par certains côtés, plus sensible, plus réceptive, plus nerveuse et plus mobile que l'idéologie constituée, "officielle" »⁹⁶⁰. Elle laisse place aux « énergies créatrices grâce auxquelles s'effectuent les remaniements partiels ou radicaux des systèmes idéologiques »⁹⁶¹. De nouvelles forces sociales trouvent dans l'idéologie du quotidien « leur première expression », bien avant de « parvenir à conquérir l'arène de l'idéologie officielle organisée »⁹⁶². L'apparition de la psychanalyse manifeste précisément de nouvelles forces sociales. Elle apparaît dans le cadre d'échanges réglés par une idéologie informelle.

⁹⁵⁷ *Ibid.*, p. 182. Cf. *Ibid.*, p. 186.

⁹⁵⁸ *Ibid.*, p. 186. V. N. Vološinov se réfère ailleurs aux « systèmes idéologiques constitués tels que l'art, la morale, le droit », ou bien encore aux « systèmes idéologiques constitués de la morale sociale, de la science, de l'art et de la religion » (Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 311).

⁹⁵⁹ Vološinov, « Le freudisme », p. 184-185.

⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. 185.

⁹⁶¹ Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 313-315.

⁹⁶² *Ibid.*, p. 315.

V. N. Vološinov soutient encore que les « systèmes idéologiques constitués » émergent au terme d'un processus de « cristallisation » d'idéologies aux contours plus flous⁹⁶³. Semblablement, É. Durkheim attire l'attention sur le fait que la règle sociale est loin de toujours apparaître d'une manière explicite. Il existe en effet

toute une gamme de nuances qui, sans solution de continuité, rattache les faits de structure les plus caractérisés à ces libres courants de la vie sociale qui ne sont encore pris dans aucun moule défini. C'est donc qu'il n'y a entre eux que des différences dans le degré de consolidation qu'ils présentent. Les uns et les autres ne sont que de la vie plus ou moins cristallisée.⁹⁶⁴

L'ordre social affirmé par les systèmes idéologiques les « plus caractérisés » est le plus facile à reconnaître et thématiser comme ordre social. Le *droit*, en particulier, se présente dans les sociétés démocratiques contemporaines comme un système de normes et de sanctions sociales clairement identifiable. (1) Le droit y est une institution centralisée, étatisée, clairement définie, émanant du corps social dans sa totalité. (2) La norme juridique, la loi, est clairement formulée. (3) Les sanctions que le droit met en œuvre sont bien définies. (4) L'identité de ceux qui décident de l'application de ces sanctions l'est tout autant. Par le fait même, nous sommes portés lorsque nous parlons de « règle sociale », à penser à une règle de type juridique. Il est donc facile de passer à côté de ce que nous pourrions appeler, en reprenant les qualificatifs proposés par V. N. Vološinov, les règles sociales « du quotidien » ou « non-officielles ». Comme le remarquent A. Ogien et L. Quéré : « Nous sommes enclins, lorsque nous réfléchissons à la normativité sociale, à prendre comme situations de références les cas où la norme est formulée, représentée, où elle est une instruction. Le problème est que ce n'est pas en tant que formulées ou représentées que les normes opèrent dans les pratiques de la vie courante. »⁹⁶⁵ Notons, en particulier, que les règles qui gouvernent une pratique

⁹⁶³ « Et quand, dans les sciences, les arts, le droit, etc., s'établirent et se constituèrent des systèmes idéologiques, ce fut toujours par croissance et par cristallisation à partir de ce magma idéologique mouvant qui sur chacune de nos actions et de nos perceptions fait déferler les amples vagues du langage intérieur et extérieur, quitte, naturellement, à ce que l'idéologie ainsi constituée exerce, en retour, une puissante influence sur toutes nos réactions verbales. » (Vološinov, « Le freudisme », p. 185.) Cf. Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 311.

⁹⁶⁴ Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, p. 106-107.

⁹⁶⁵ Ogien et Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, p. 80.

commune comme l'imputation de motifs sont loin d'opérer à la manière des règles juridiques. En reprenant les termes de P. Fauconnet et M. Mauss nous dirons qu'elles appartiennent plutôt aux normes « inexprimées et diffuses, plus ou moins inconscientes »⁹⁶⁶ qui constituent les *coutumes* et les *mœurs*. Lorsque les règles sont inexprimées, « l'individu semble largement autonome », puisqu'« il n'y a pas d'obligation proclamée, pas de sanctions définies »⁹⁶⁷. V. N. Vološinov remarque semblablement que « les principales évaluations sociales » demeurent le plus souvent non énoncées. Si elles « ne requièrent pas de formulations verbales particulières », c'est parce qu'elles sont admises « comme quelque chose qui va de soi et ne prête pas à discussion »⁹⁶⁸. Le groupe qui se réfère à de telles évaluations forme ainsi une « communauté d'évaluations sous-entendues »⁹⁶⁹.

Toutes ces remarques décrivent tout à fait le cas de l'enquête psychanalytique sur les refoulements. Celle-ci est une pratique beaucoup plus informelle que le droit, aussi bien du point de vue de la nature des sanctions (positives et négatives) qu'elle entraîne que du point de vue de l'identité des descripteurs légitimes. Si tout un chacun peut avouer des motifs refoulés, l'identité des personnes habilitées à en imputer à autrui est par contre incertaine, sujette à un débat incessant entre les divers héritiers de Freud⁹⁷⁰. De plus, la nature des sanctions (positives et négatives) entraînées par l'imputation de motif refoulé est tout aussi indéfinie que celle de

⁹⁶⁶ Fauconnet et Mauss, « Sociologie », p. 146.

⁹⁶⁷ *Ibid.*, p. 149. Dans des termes un peu différents, Albert Ogien et Louis Quéré écrivent que la plupart des « conduites les plus ordinaires [...] ne comportent pas d'application de normes à proprement parler, tout en étant guidées par un sens du normativement juste » (Ogien et Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, p. 78).

⁹⁶⁸ Vološinov, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », p. 193.

⁹⁶⁹ *Ibid.*, p. 194.

⁹⁷⁰ Cette habilitation requiert-elle une formation formelle ? Si oui, laquelle ? Plusieurs de ces héritiers, organisés en corporations rivales, ont prétendu à ce que nous pourrions appeler le monopole de l'imputation légitime de motifs refoulés, sans disposer toutefois des moyens juridiques d'imposer cette prétention. Au-delà même de ces rivalités professionnelles entre virtuoses de l'interprétation des motifs refoulés, des groupes indistincts d'amateurs – comme nous l'avons entrevu au chapitre un – imputent couramment des motifs refoulés à différentes actions. Comme l'écrit à peu près P. Rieff, la société égalitaire où se répand la psychanalyse est une

l'identité des personnes autorisées à imputer des motifs refoulés à autrui. Les jugements de valeur qu'elle implique sont implicites, « sous-entendus ».

3.3.3.2 Une règle sociale « incorporée » dans une pratique

En somme, la pratique qu'est l'enquête psychanalytique sur les refoulements est une pratique qui ne comporte « pas d'obligation proclamée »⁹⁷¹. En l'absence de proclamation, des normes sociales y sont affirmées d'une manière indirecte. Loin d'être codifiées et explicitées, les significations communes et les exigences qui nous intéressent ici sont, pour parler comme P. Bourdieu et C. Taylor, « incorporés » dans des pratiques⁹⁷². Comme nous l'avons vu, c'est en se faisant féliciter ou gronder pour ses actions que l'enfant commence à apprendre le vocabulaire des motifs. Par la suite, c'est de la même manière implicite qu'il développe au fil des jours sa maîtrise de ce vocabulaire. Les significations communes et les normes qui gouvernent l'imputation d'intentions ne sont donc jamais l'objet d'un enseignement théorique. Les significations communes inhérentes à l'imputation d'intentions ne demandent pas tant une compréhension théorique, explicitement formulée, qu'une compréhension pratique, laquelle n'est rien d'autre, comme le note P. Bourdieu, qu'une « capacité d'utiliser correctement »⁹⁷³. Cette maîtrise pratique de l'imputation d'intentions ne requiert pas une réflexion sur les significations communes qu'elle implique. En effet, les gens qui se décrivent leurs actions les uns aux autres, alors même qu'ils évoquent ainsi des significations communes, n'accordent que rarement leur pleine attention à ces dernières. En reprenant les termes de C. Taylor, nous dirons que la compréhension opérée par la description de l'action « opère toujours par rapport

société où chacun peut, jusqu'à un certain point, imputer des motifs refoulés à l'action d'autrui (Rieff, *Freud*, p. 390).

⁹⁷¹ Fauconnet et Mauss, « Sociologie », p. 149.

⁹⁷² Voir, sur ce point, les réflexions de Bourdieu sur l'*habitus* : Bourdieu, *Le sens pratique* ; Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*. C. Taylor s'est lui aussi intéressé aux règles et significations *incorporées* dans des pratiques : Taylor, *La liberté des modernes*, p. 137-194 ; Taylor, *Hegel et la société moderne*, p. 88 et suiv. ; Taylor, « Suivre une règle », p. 554-572 ; Taylor, *Modern Social Imaginaries*, ch. 2 ; Charles Taylor, « Précis de *Modern Social Imaginaries* », *Philosophiques*, vol. 33, n° 2 (automne 2006), p. 479-480.

⁹⁷³ Bourdieu, *Le sens pratique*, p. 35.

à un arrière-fond fait de ce que l'on tient pour acquis, de ce sur quoi l'on s'appuie »⁹⁷⁴. En fait, poursuit-il, c'est même dans la mesure où cet arrière-fond n'est *pas* objet de l'attention et de la réflexion qu'il peut servir de point d'appui à l'action : « l'arrière-fond, en tant qu'il n'est ni plus ni moins ce sur quoi l'on s'appuie, n'est pas le lieu des questions résolues »⁹⁷⁵. Nommer les intentions qui animent des conduites, c'est précisément *se fier* sur des règles et des significations communes, en situant par rapport à elles les conduites visées, de manière à guider une interaction en cours (et non pas envisager ces conduites, comme un spectateur, du point de vue extérieur du théoricien). La pratique d'imputation s'appuie ainsi sur un univers familier, implicite, toujours déjà là, de significations communes. Comme l'écrivent M. Barthélémy et L. Quéré, « c'est son caractère familier, inévitable, omniprésent, nécessaire, évident, naturel, qui le fait échapper à l'attention de tous »⁹⁷⁶.

C. Taylor souligne encore que lorsqu'une pratique opère à partir d'une normativité qui n'est pas formulée, cette normativité n'est affirmée que dans l'exercice de cette pratique : « la "règle" réside essentiellement *dans* la pratique »⁹⁷⁷. En ce sens, la règle est « immanente » à la pratique. Cette règle se maintient par l'exercice de la pratique, elle dépend de cette pratique :

la règle n'existe que dans la pratique qu'elle « guide ». Mais [...] la pratique non seulement accomplit la règle mais lui donne aussi une forme concrète dans des situations particulières. La pratique est pour ainsi dire une « interprétation » et réinterprétation continuelles de ce que la règle veut vraiment dire.⁹⁷⁸

Le fait que des pratiques « incorporent » ainsi les règles qui les guident montre bien que les significations communes, loin de devoir être l'objet de proclamations explicites des acteurs historiques, peuvent être affirmées d'une manière indirecte, par ceux qui les pratiquent :

[...] une certaine conception de l'homme et de la société est implicite dans certaines pratiques et institutions sociales que nous pouvons voir, dès lors, comme l'expression

⁹⁷⁴ Taylor, « Suivre une règle », p. 556.

⁹⁷⁵ *Ibid.*, p. 557.

⁹⁷⁶ Barthélémy et Quéré, « L'argument ethnométhodologique », p. 23.

⁹⁷⁷ Taylor, « Suivre une règle », p. 570.

⁹⁷⁸ *Ibid.*, p. 570.

de certaines idées. Et il arrive effectivement, lorsque la société ne s'est pas donnée d'elle-même une théorie cohérente et précise, que pratiques et expressions soient l'expression la plus adéquate, et parfois même la seule, de ces idées. Ces idées sous-jacentes, qui font de certaines pratiques ce qu'elles sont [...] ne sont pas forcément définies de façon cohérente en plusieurs propositions sur la nature humaine, la volonté, la société, etc. Il se peut même qu'un langage théorique adéquat reste à élaborer.

En ce sens, nous pouvons penser les pratiques et les institutions propres à une société comme une sorte de langage qui en exprime les idées fondamentales. Mais ce qui est « dit » par ce langage ce ne sont pas les idées qui pourraient n'exister que dans l'esprit de certains individus ; il s'agit plutôt des idées communes à une société parce qu'elles sont inscrites dans la vie collective, dans les pratiques et les institutions enchâssées dans cette société. En elles, l'esprit de la société est en un sens objectif. [...]

Ces institutions et ces pratiques constituent la vie publique d'une société. Certaines normes sont implicites en elles, mais elles sont exigées pour que soient maintenues et correctement appliquées ces institutions et ces pratiques.⁹⁷⁹

En somme, la norme et les significations sociales peuvent très bien être affirmées par le seul exercice d'une pratique. Nous avons toutes les raisons de croire que c'est de cette manière implicite que ceux qui imputent des motifs refoulés affirment un ordre social. Tout porte à croire que la pratique qu'est l'enquête psychanalytique sur les refoulements (pratique qui débute par une imputation des désirs refoulés à des conduites) constitue *une sorte de manifestation et d'affirmation de significations communes*. Une histoire sociale de la

⁹⁷⁹ Taylor, *Hegel et la société moderne*, p. 89. Le développement de cette réflexion sur les significations incorporées amena Taylor à introduire la notion d'« imaginaire social » : « l'imaginaire social constitue [...] l'ensemble de la compréhension partagé, souvent implicite, d'une population, qui est sous-jacente à leurs pratiques communes. C'est ce qu'ils doivent "imaginer" ensemble pour que leurs pratiques aient le sens qu'elles ont. » (Taylor, « Précis de *Modern Social Imaginaries* », p. 480.)

Ces réflexions de Taylor sur la notion hégélienne d'« esprit objectif » ont donné lieu à un intéressant échange avec Vincent Descombes : Vincent Descombes, « Y a-t-il un esprit objectif? », *Les études philosophiques* n° 3 (1999), p. 347-367 ; Charles Taylor. « L'interprétation quand même ; réponse à Vincent Descombes », *Les Études philosophiques*, n° 3 (1999), p. 369-373 ; Vincent Descombes, *Les institutions du sens*, Paris : Minuit, 1996, ch. 19 ; Vincent Descombes, « Pourquoi les sciences morales ne sont-elles pas des sciences naturelles? », in Guy Laforest et Philippe de Lara (dir. publ.), *Charles Taylor et l'interprétation de l'identité moderne*, Paris et Québec, Cerf et Presses de l'Université Laval, 1998, p. 53-78. Notons aussi que Cornelius Castoriadis souligne comme Taylor que les significations communes qui rendent possible le monde « social-historique » ne sont pas des significations présentes « dans les têtes » des différents acteurs, mais des significations incorporées dans des pratiques (*L'institution imaginaire de la société*, p. 221, 514, 526-536).

psychanalyse ne porte donc pas sur les « idées sociales » de Freud ou d'autres psychanalystes. Elle ne porte pas non plus sur ce que Freud, ou d'autres analystes, ont pu dire *sur* le refoulement. Elle cherche plutôt à décrire les significations communes qui sont *inhérentes* à l'enquête psychanalytique sur les refoulements, et notamment à l'acte d'imputer un refoulement à une personne. Elle vise les significations communes qui (pour reprendre les termes de Taylor) sont « inscrites » ou « enchâssées » dans cette pratique, celles-là sans lesquelles cette imputation serait dépourvue de sens pour le locuteur aussi bien que pour l'auditeur.

3.3.3.3 *Le cycle de l'action sociale comme affirmation d'exigences sociales*

C'est donc en procédant à un examen détaillé de cette pratique d'enquête que nous pouvons décrire l'ordre social qu'elle affirme. Comment procéder à cet examen des significations incorporées dans cette pratique? Nous avons vu qu'il est possible de décrire l'imputation de désir refoulé comme une intervention prenant place dans le cycle de l'action sociale : ceux qui imputent un désir refoulé à une conduite, pour ordonner une situation troublée, définissent une situation problématique, laquelle appelle une correction pratique, celui qui permet de surmonter le refoulement. Lorsque la règle n'est pas formulée sous une forme théorique, lorsqu'elle n'est pas affirmée ailleurs que dans et par la pratique, elle s'affirme d'abord et avant tout *dans la définition de la situation problématique*. Le groupe rencontre différentes situations qui troublent son action sociale. Il y réagit en les définissant, c'est-à-dire en les situant par rapport aux significations communes qui configurent cette action. C'est de cette manière que ce groupe détermine si les conduites des uns et des autres sont dignes d'éloges ou de blâmes. C'est en s'appuyant ainsi sur ces significations communes que les partenaires se demandent et se rendent des comptes sur leur part respective de l'action sociale. Ainsi, chaque définition de situation problématique qu'ils proposent leur permet de réaffirmer l'autorité de ces significations communes, c'est-à-dire l'autorité de la société. Si les normes sociales peuvent être présentes d'une manière latente et implicite, c'est parce que leur invocation épisodique par la définition des situations problématiques peut suffire à perpétuer leur autorité. L'affirmation de significations communes par le travail de définition présente donc un intérêt central pour l'histoire sociale, dans la mesure où elle constitue une affirmation

effective des exigences sociales « non-officielles ». Par le fait même, l'imputation d'intention laisse voir ce que M. Mauss appelle « l'instant fugitif où la société prend »⁹⁸⁰.

Voilà de quoi clarifier quels éléments de cette pratique doivent être visés par notre analyse. Arrêtons-nous tour à tour aux différents moments impliqués dans le cycle de l'action sociale, de manière à préciser quels éléments doivent être envisagés et décrits par notre démarche. Nous venons de le dire, la *définition de la situation problématique* est au cœur de notre enquête. L'examen adéquat de ce travail de définition doit porter attention à différents éléments susceptibles de permettre de saisir l'ordre social en jeu. Premièrement, il nous faut porter attention à ce que M. Mauss appelle les « démentis infligés à l'attente des individus et des collectivités »⁹⁸¹. Les partenaires de l'action qui réagissent à la situation troublée rencontrée en la définissant comme une situation problématique ne font rien d'autre qu'appréhender cette situation troublée en la situant par rapport à des significations communes, lesquelles peuvent fort bien ne pas être *proclamées*. Deuxièmement, notre description de la définition de la situation problématique se doit de porter attention à la reconnaissance de l'*autorité* des significations sociales. Nous venons de le dire, la situation troublée prend forme en étant jugée par rapport à des normes sociales qui ne sont pas l'objet d'un examen, mais qui, bien au contraire, sont *tenues pour allant de soi*. Qui plus est, le groupe *appuie son action*

⁹⁸⁰ Mauss, *Sociologie et anthropologie*, p. 275. Sur le sens de cette formule, cf. Bruno Karsenti, *Marcel Mauss ; le fait social total*, Paris : Presses universitaires de France, 1994, p. 47.

⁹⁸¹ Mauss, *Sociologie et anthropologie*, p. 308. Marcel Mauss propose une riche réflexion sur la manifestation indirecte des règles sociales dans des attentes normatives. Sur ce point, voir : Karsenti, *Marcel Mauss*, p. 49-51 ; Bruno Karsenti, *L'homme total ; sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris : Presses universitaires de France, 1997, p. 405-406 ; Descombes, *Les institutions du sens*, ch. 18 et Théry, *La distinction de sexe*, p. 135-152. E. Tugendhat souligne que les attentes qui nous intéressent ici sont des attentes *normatives* : « en sociologie il était d'usage, pendant un certain temps, de tout bonnement définir les normes comme des "attentes d'attentes". Or cette expression ne peut vouloir dire que ceci : l'acteur attend [ce qui veut dire : *sait*] que les autres attendent [ce qui veut dire : *exigent*] de lui un comportement déterminé. Dans la première occurrence de cette formule, le terme "attentes" a donc une autre signification que dans la seconde, et dans la mesure où, dans la seconde occurrence, il représente des attentes qui sont elles-mêmes normatives, cette formule est si loin d'éclairer le concept de norme qu'au contraire elle le présuppose. » (Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 223.)

sur ces normes, ce qui démontre la solidité qu'il leur reconnaît. Autrement dit, ces règles se font reconnaître une autorité, laquelle, comme le remarque Durkheim, « implique la confiance »⁹⁸². C'est cette autorité reconnue à la règle qui lui permet de coordonner les interactions, en leur conférant sens, cohérence et intelligibilité. Ainsi, la règle sociale ne s'impose pas aux partenaires de l'action comme un pouvoir brut, mais du fait qu'ils reconnaissent son autorité. La contrainte sociale, écrit justement Durkheim, « est due, non à la rigidité de certains arrangements moléculaires, mais au prestige dont sont investies certaines représentations »⁹⁸³. Troisièmement, il nous faut être attentifs à tout ce qui, dans la définition de la situation problématique, appartient au registre des *responsabilités*. La situation problématique l'est-elle en raison d'une *faute* ? Faut-il *blâmer* quelqu'un ? En définissant une situation problématique, les partenaires rappellent-ils à l'ordre des *déviants*, les jugent-ils coupables d'avoir transgressé les exigences qui fondent leur action commune ? Ces questions se posent parce que, comme nous l'avons vu, la poursuite des actes sociaux requiert une distribution des tâches sur différentes positions remplies par les partenaires concrets. Lorsqu'une situation vient troubler la poursuite des interactions, les partenaires peuvent en définissant la situation problématique tenter de déterminer si l'un d'eux a enfreint les exigences impliquées dans la part de l'action sociale dont il est le titulaire. L'action sociale implique donc une « cosmologie », au sens que V. Descombes accorde à ce terme :

La cosmologie d'un groupe n'est pas un système du monde destiné à répondre aux interrogations de la seule curiosité intellectuelle. Ce système a une fonction pratique : il permet aux membres du groupe de s'orienter dans la vie, donc aussi de s'expliquer mutuellement leurs faits et gestes. La cosmologie dans laquelle un agent individuel a été instruit lui enseigne quelles forces agissent dans le monde et comment elles agissent, selon quels principes et dans quel ordre. Une cosmologie ne fixe donc pas seulement un ordre physique des forces, mais un ordre moral des autorités. Elle fait savoir *qui doit quoi à qui et qui peut compter sur qui et pour quoi*. Une cosmologie déclare un *ordre de justice*. De qui suis-je responsable ? Qui viendra à mon aide ? Qui appeler à mon secours en telle occasion ? Qui m'appellera moi-même ? Quels sont les droits et les devoirs de quelqu'un dans telle fonction ? Qui est fondé à se plaindre,

⁹⁸² Durkheim, *Éducation et sociologie*, p. 57.

⁹⁸³ Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, p. 88. En effet, « il n'y a rien dans la puissance physique qui puisse donner naissance ni à un droit ni à une obligation » (Durkheim, *Le Contrat social de Rousseau*, p. 65.) La contrainte que la norme sociale exerce via la sanction des conduites n'est jamais que « l'expression matérielle et apparente » de son « *autorité morale* » (Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 298).

auprès de qui et de quoi? Qui a lieu d'être fier? Les réponses à toutes ces questions fondent les *actes rhétoriques* du groupe. La cosmologie peut donc être définie comme le fondement de la rhétorique du groupe.⁹⁸⁴

Voilà donc les éléments sur lesquels doit porter la description de la définition de la situation problématique que constitue l'imputation de motif refoulé à une conduite.

Une fois que les adeptes de la psychanalyse ont imputé un motif refoulé à une conduite, ils tentaient souvent de réagir à ce diagnostic, en essayant de surmonter le refoulement identifié. Ici encore, certains éléments doivent retenir notre attention. Premièrement, la *correction* thérapeutique de la situation problématique ici tentée laisse voir les normes éthiques impliquées dans la pratique : les partenaires, en agissant de manière à corriger la situation problématique, montrent bien que la définition de celle-ci s'appuie sur des normes éthiques portant sur ce qui est préférable, désirable, admirable, sur ce qu'il faut faire, etc. Deuxièmement, cette tentative de correction, du moment qu'elle implique des *sanctions* infligées au supposé déviant, montre que la définition antérieure impliquait la désignation d'un fautif. La présence de la sanction permet donc de reconnaître la norme sociale, lorsque cette dernière est difficile à identifier. Voilà sans doute pourquoi Mauss soulignait la fécondité de l'étude des réactions des collectivités aux « démentis infligés à l'attente »⁹⁸⁵. En suggérant ainsi de partir des réactions aux démentis à l'attente, plutôt que de l'attente elle-même, Mauss reprenait dans des termes un peu différents un précieux conseil méthodologique d'abord offert par Durkheim. Ce dernier conseillait au chercheur de commencer par rechercher les sanctions infligées aux infractions aux normes sociales plutôt que les normes sociales elles-mêmes : « ce n'est pas la peine qui fait le crime, écrivait Durkheim, mais c'est par elle qu'il se révèle extérieurement à nous et c'est d'elle, par conséquent, qu'il faut partir si nous voulons arriver à le comprendre »⁹⁸⁶. Les sanctions qui frappent les infractions aux normes démontrent que les significations communes invoquées dans l'imputation d'intentions sont dotées d'une autorité

⁹⁸⁴ Descombes, *Proust*, p. 188. La notion de cosmologie est discutée dans : Douglas, *Natural Symbols* ; Mary Douglas, *In the Active Voice*, Londres et New York : Routledge, 1982, p. 183-254 ; Thompson, Ellis et Wildavsky, *Cultural Theory*.

⁹⁸⁵ Mauss, *Sociologie et anthropologie*, p. 308.

⁹⁸⁶ Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, p. 135. Cf. Émile Durkheim, *Sociologie et philosophie*, Paris : Presses universitaires de France, 1996, p. 60.

réelle. En reprenant la réflexion de Peirce que nous présentée au premier chapitre, nous dirons que les partenaires de l'action, en se servant réellement des significations communes « comme guide de l'action »⁹⁸⁷, démontrent la profondeur réelle de la confiance qu'ils leur accordent.

Le correctif thérapeutique apporté à la situation problématique permet de mettre fin au trouble d'abord rencontré. Le groupe est parvenu à une *nouvelle situation déterminée*. Pour autant, la situation n'est pas la même qu'au début du cycle de l'action sociale, avant la rencontre du trouble. La nouvelle situation déterminée est enrichie des fruits de l'expérience. Les partenaires de l'action sociale qui ont pour la toute première fois identifié et surmonté le refoulement d'un désir ont par le fait même appris qu'il existe dans le monde une entité qu'ils ne connaissaient pas auparavant, une entité qui pourra tout aussi bien se manifester à l'avenir. Ces gens sont prêts à réagir à de nouvelles situations troublées en les appréhendant comme découlant de l'intervention d'autres désirs refoulés. Voilà donc un dernier élément auquel notre description doit porter attention : la manière dont les participants de l'enquête psychanalytique, au terme de celle-ci, envisagent différentes actions sociales d'une manière nouvelle. La manière dont ils réagissent à de nouvelles situations troublées à partir de *nouvelles exigences*. Autrement dit, il nous faut distinguer entre les premières enquêtes psychanalytiques, lancées par Freud pour éclairer des situations qui apparaissaient problématiques du point de vue de gens qui ne connaissaient *pas encore* la psychanalyse et le refoulement, des enquêtes analytiques ultérieures, qu'il a fréquemment entrepris pour éclairer des situations qui apparaissaient plutôt problématiques du point de vue des exigences engendrées par son expérience de l'enquête analytique.

En résumé, la description de l'enquête psychanalytique que nous entreprenons ici doit décrire la manière dont l'enquêteur, en définissant une situation problématique, organise et donne forme aux interactions. Notre analyse de ce *travail de description* doit porter une attention particulière aux infractions aux normes, à l'affirmation de l'autorité de significations communes et à tout ce qui appartient au registre des droits et des obligations. Notre analyse de la *correction thérapeutique* suscitée par ce travail de définition doit porter une attention particulière aux normes éthiques sur lesquelles cet enquêteur s'appuie pour corriger ce qui

⁹⁸⁷ Peirce, *Pragmatisme et pragmatisme*, p. 272.

apparaît indésirable, lorsqu'il sanctionne des conduites proscrites, etc. Enfin, notre analyse doit distinguer entre les premières enquêtes psychanalytiques sur les refoulements des enquêtes ultérieures, de manière à comprendre comment l'expérience de l'enquête psychanalytique a transformé les exigences sociales qui ordonnent plusieurs actions sociales.

*

Nous voilà prêt à aborder la description de l'enquête psychanalytique.

3.3.4 Division des deuxième et troisième parties

Ajoutons un mot, avant de terminer cette première partie, sur la division des deuxième et troisième parties.

La seconde partie de la thèse portera sur la démonstration pratique de Freud. Nous verrons comment les textes de Freud montre le fonctionnement de l'enquête analytique. Cette pratique, nous la décrirons minutieusement, étape par étape, en recourant le plus systématiquement possible aux écrits de Freud. Nous verrons que l'enquête psychanalytique est une démarche composée de trois différentes phases. Chacun des trois différents chapitres de la seconde partie portera sur une de ces phases. Le chapitre quatre portera sur les signes discrets qui indiquaient l'intervention de désirs refoulés. Le chapitre cinq portera sur l'élucidation de ces désirs. Le chapitre six portera sur la thérapie appelée par la découverte d'un désir refoulé. L'analyse proposée dans la seconde partie ne portera donc pas sur l'enquête dans sa totalité, mais sur les différentes phases qui la composent. Cette analyse sera guidée par la *checklist* que nous venons d'élaborer.

La troisième partie s'arrêtera à la double mise en situation opérée par l'enquête psychanalytique dans sa totalité. Dans un premier temps, au chapitre sept, nous décrirons la « situation élargie » de l'enquête, c'est-à-dire, rappelons-le, les significations communes reçues de la société démocratique, celles qui structurent cette enquête. Nous proposerons alors un analyse de la totalité du cycle de l'enquête, de manière à bien repérer ces significations communes. Dans un second temps, au chapitre huit, nous verrons comment l'enquête a été utilisée pour donner forme à différentes « situations immédiates ». Autrement dit, nous

verrons comment elle a servi pour guider et médiatiser différentes relations. Notre démarche sera alors diachronique. Nous aborderons alors non plus le cycle général de l'enquête, mais des enquêtes particulières, réalisées non plus par le seul Freud, mais aussi par certains de ses héritiers. (Comme nous l'avons dit, il nous semble ici nécessaire d'élargir l'échantillon, afin de ne pas sous-estimer la pluralité des usages possibles de l'enquête sur les refoulements.) Nous aborderons alors le *lien* entre les premières enquêtes sur les refoulements (entreprises afin de guérir un patient) avec les enquêtes ultérieures, fréquemment entreprises pour répondre aux troubles rencontrés par d'autres actions sociales. Qu'est-ce qui motivait cet élargissement du champ de l'enquête sur les refoulements ? Quelle expérience les adeptes de la psychanalyse acquéraient-ils, une fois une enquête terminée ? Comment avaient-ils été transformés par cette expérience ? En abordant ces questions, nous reviendrons à la question de la diffusion de la psychanalyse hors des murs des spécialistes de la psyché humaine – c'est-à-dire la question de diffusion large et profonde de la psychanalyse.

Seconde partie : les étapes de l'enquête sur le refoulement

Comme nous venons de le dire, la seconde partie de la thèse portera sur la démonstration pratique de Freud. Dans les trois prochains chapitres, nous décrirons l'enquête, en recourant aux textes de Freud dans lesquels il offrait la démonstration de cette pratique⁹⁸⁸. Nous procéderons étape par étape, méthodiquement, en recourant abondamment aux textes de Freud. Nous traiterons l'enquête psychanalytique comme une démarche composée de trois différentes phases. La description et l'analyse porteront sur ces différentes phases. Ce n'est que dans la troisième partie de la thèse que nous analyserons l'enquête comme un tout.

Parmi les textes de Freud, nous avons d'abord retenu un échantillon de ses écrits les plus « populaires », c'est-à-dire parmi ses textes les plus susceptibles d'être lus, retenus et transmis par un public de non-spécialistes. Ce sont des textes que l'on peut qualifier de « populaires » à différents titres : ils sont plutôt aisés à la lecture ; certains retiennent

⁹⁸⁸ L'histoire de la traduction française des textes de Freud peut être découpée en trois phases. Dans un premier temps, les traducteurs ont entrepris de traduire séparément des textes individuels de Freud.

La seconde phase commence lorsque apparaît dans les années 1960 une volonté de proposer une traduction de l'œuvre, en proposant une traduction cohérente et précise des mêmes termes, d'un texte à l'autre. Ce souci trouve son point culminant dans les années 1980, lorsqu'une équipe entreprend de publier (aux presses universitaires de France) les *Œuvres complètes* de Freud. (L'entreprise est en cours.) Les dirigeants de cette entreprise se sont longuement expliqués sur leur approche (André Bourguignon, Pierre Cotet et Jean Laplanche, « Traduire Freud », in André Bourguignon *et al.* (dir. publ.), *Traduire Freud*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, p. 3-71). Ils cherchent à traduire avec précision chacun des termes de Freud, à assurer une cohérence des traductions de chaque terme d'un texte à l'autre, quitte à sacrifier la lisibilité du texte. Cette traduction a suscité la controverse, notamment parce qu'elle abandonnait la traduction de termes qui avait pu sembler consacrée par l'usage. (Par exemple, les « lapsus » devenaient des « méprises de parole ».) Cela étant, cette entreprise prolongeait les traductions déjà réalisées durant la seconde phase. Les textes proposés sont souvent extrêmement proches de ceux réalisés par d'autres traductions de la seconde phase. En fait, ce sont souvent les mêmes traducteurs qui ont collaborés à différentes traductions réalisées durant cette deuxième phase.

Une troisième phase a commencé en 2010, lorsque l'œuvre de Freud est tombée en France dans le domaine public. Les traductions de certains textes se sont alors multipliées. En réaction à la démarche « scientifique » proposé par l'équipe des *Œuvres complètes*, plusieurs traducteurs ont cherché à proposer un texte accessible, sobre, élégant, etc.

Nous privilégierons ici les différentes traductions de la seconde phase, plus proches du texte de Freud. Ainsi, selon les traductions, certains termes ne sont pas rendus de la même manière.

l'attention du lecteur au moyen du déploiement d'une intrigue⁹⁸⁹ ; la plupart de ces textes portent non seulement sur les névroses, mais aussi sur des phénomènes courants susceptibles d'être rencontrés quotidiennement par tout un chacun (lapses, mots d'esprits, rêves, oublis, etc.) ; bon nombre d'entre eux, enfin, proposent non seulement un savoir théorique, mais aussi une démonstration en acte (par exemple dans des *récits de cas*, des *aveux* de l'auteur, etc.), des usages pratiques possibles de ce savoir théorique. Les textes de Freud les plus populaires suivant ces différents critères sont sans doute les suivants⁹⁹⁰ : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Sur le rêve*, *De la psychanalyse*, *Cinq psychanalyses*, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, *La question de l'analyse profane*, *Autoprésentation*⁹⁹¹. À ce noyau, nous avons ajouté d'autres textes, qui sans être aussi populaires que les premiers, l'ont tout de même été davantage que les textes les moins accessibles de Freud : *Études sur l'hystérie*, *L'interprétation du rêve*, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *Totem et tabou*, *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, *Métapsychologie*, *La technique psychanalytique*, *Essais de psychanalyse*, *Inhibition, symptôme et angoisse*, *L'Avenir d'une illusion*, *Le malaise dans la culture*, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, *Abrégé de psychanalyse*⁹⁹². Nous avons également consulté, d'une manière moins méthodique, d'autres textes de Freud.

Chacun des trois différents chapitres de la seconde partie portera sur une des trois phases de l'enquête sur les refoulements. Les chapitres quatre et cinq porteront sur la

⁹⁸⁹ Freud remarquait justement que ses récits de cas se lisaient « comme des nouvelles » (Freud, « Études sur l'hystérie », p. 182).

⁹⁹⁰ Ne serait-ce qu'en raison de la pluralité des critères retenus, ce choix de textes ne peut jusqu'à un certain point qu'être arbitraire et discutable.

⁹⁹¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne* ; Freud, *Sur le rêve* ; Freud, *De la psychanalyse* ; Freud, *Cinq psychanalyses* ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse* ; Freud, *La question de l'analyse profane* ; Freud, « Autoprésentation », p. 51-122.

⁹⁹² Freud, « Études sur l'hystérie », p. 9-332 ; Freud, *L'interprétation du rêve* ; Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* ; Freud, *Le mot d'esprit* ; Freud, *Totem et tabou* ; Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 247-315 ; Freud, *Métapsychologie* ; Freud, *La technique psychanalytique* ; Freud, *Essais de psychanalyse* ; Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud, *L'Avenir d'une illusion* ; Freud, *Le Malaise dans la culture* ; Freud, *Nouvelles conférences* ; Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 225-305.

définition de la situation problématique. Le chapitre quatre examinera comment Freud a appris à ses lecteurs à guetter des signes discrets de l'intervention d'un désir refoulé autrement invisible. Une fois reconnue la présence de ce désir refoulé, il fallait élucider ce désir. Le chapitre cinq portera sur la manière dont on pouvait identifier ce désir. Le chapitre six portera sur le correctif thérapeutique à apporter de manière à surmonter pleinement la situation problématique. Nous y verrons comment Freud pensait pouvoir surmonter le refoulement, de manière à permettre l'expression verbale du désir jusque là inconscient parce que refoulé. La production de l'aveu du désir refoulé mettait fin au refoulement et par là même à l'enquête psychanalytique.

4 Reconnaître les phénomènes suscités par des volontés refoulées

'tis all in pieces, all cohaerence gone...

This is the world's condition now

John Donne, "An Anatomie of the World"

La première étape de « l'enquête psychanalytique » sur les refoulements consiste à apprendre qu'on se trouve devant un refoulement. Il est nécessaire de *reconnaître* les phénomènes causés par des intentions refoulées. Freud montrait que toute une série de phénomènes était autant d'« indices »⁹⁹³, qui trahissaient l'intervention d'un désir refoulé. Par exemple, Freud avançait l'hypothèse que « chez le locuteur peuvent se manifester des intentions dont lui-même ne sait rien, mais que je puis, moi, déduire à partir d'indices »⁹⁹⁴. Ces mêmes phénomènes étaient aussi décrits comme des « énigmes »⁹⁹⁵, qui pouvaient être résolues par l'identification des désirs refoulés. Ce vocabulaire impliquait que les phénomènes en question étaient non seulement des phénomènes inexplicables, mais des phénomènes explicables. Ils possédaient une explication déterminée, qu'il était possible de trouver. Chaque énigme possédait sa solution, qui pouvait être trouvée à partir d'un refoulement.

Nous verrons dans ce chapitre comment Freud a appris à ses lecteurs à reconnaître les signes ou les indices suspects, ceux-là qui autorisent à penser qu'une volonté qui a été refoulée se manifeste, les signes qui rendent donc possible une enquête visant à identifier ces volontés refoulées.

Dans un premier temps (# 4.1), nous verrons quels étaient pour Freud les deux indices qui signalaient la présence d'un refoulement : les actions dépourvues de raisons recevables et

⁹⁹³ Voir par exemple: Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 101 ; Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260, 304, 408, 424, 439 ; Freud, *De la psychanalyse*, p. 24 ; Freud, *Métapsychologie*, p. 15, 57 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 21, 46, 55, 58, 62, 256, 261, 291 ; Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 7 ; Freud, *Nouvelles conférences*, p. 200 ; Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 277. Sur ce point, cf. : Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, Paris : Flammarion, 1989, p. 139-180 ; Welsh, *Freud's Wishful Dream Book*.

⁹⁹⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 62. Freud écrit qu'il a « inventé une série d'astuces de détective » permettant de repérer ces indices (Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 20).

⁹⁹⁵ Voir par exemple : Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 100 ; Freud, *Sur le rêve*, p. 65, 70, 130 ; Freud, *De la psychanalyse*, p. 50 ; Freud, *Totem et tabou*, p. 36, 41, 132 ; Freud, *La technique psychanalytique*, p. 48, 94 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 100, 119, 174, 300. Alasdair C. MacIntyre remarque que le rêve apparaît dans les écrits de Freud comme une sorte de « rébus », ou bien encore un « palimpseste qui peut être déchiffré » (MacIntyre, *The Unconscious*, p. 98-99).

les gestes qui manifestaient une incapacité surprenante. Dans un second temps (# 4.2), nous verrons comment Freud entreprit de décrire ces deux phénomènes comme des signes qui trahissent l'intervention d'une « contre-volonté » (d'une volonté refoulée) qui, quoiqu'agissante, demeurait méconnue de son porteur. Dans un troisième temps (# 4.3), nous verrons que l'intervention de cette contre-volonté apparaissait problématique, de telle sorte qu'il apparaissait nécessaire d'entreprendre une enquête psychanalytique pour parvenir à la connaître et à la contrôler.

4.1 Reconnaître les indices de refoulement

Quels sont les critères permettant de reconnaître les situations dans lesquelles les gens énoncent des refoulements ? Il est sans doute plus facile de reconnaître ces situations particulières que de formuler des critères généraux sous lesquels les inclure. Nous abordons la question inductivement, à partir des différents exemples présentés par Freud. Nous présenterons tout d'abord les critères sur lesquels s'appuie Freud pour décider que certaines *actions* sont motivées par des intentions refoulées, ou sont susceptibles de l'être. Ensuite, nous présenterons celles dans lesquelles il présente des phénomènes qui apparaissent beaucoup moins clairement comme des actions (tels que des rêves, des oublis, etc.) comme étant aussi des phénomènes suscités par l'intervention d'intentions refoulées.

4.1.1 Actions irrationnelles

Une des caractéristiques apparaissant dans ces situations, c'est la rencontre d'*actions apparaissant irrationnelles*. Nous l'avons vu au chapitre trois, cette caractéristique est logiquement impliquée dans l'énonciation : énoncer les raisons d'une action, c'est en effet proposer une réponse à la question du « pourquoi » de l'action (« pourquoi cette action a-t-elle été accomplie, tentée, envisagée, abandonnée ? »). Si la question de ces raisons ne se posait pas, personne n'aurait à les formuler. Cette question apparaît en réponse à des actions (réelles ou envisagées) animées par des intentions qui apparaissent énigmatiques, faibles, saugrenues, etc.

L'imputation d'intention refoulée vise bien à expliquer une action qui apparaît irrationnelle, incompréhensible, surprenante, insensée, etc.⁹⁹⁶ Les gestes visés par des imputations d'intentions refoulées, en fait, sont des gestes dont le caractère irrationnel est même *particulièrement marqué*. Sur ce point, les cas abordés par Freud sont on ne peut plus clairs. De bien des façons, les gens névrosés agissaient de manière irrationnelle. Le névrosé, écrit Freud, « adresse au médecin une somme de motions tendres, bien des fois mêlées à de l'hostilité, qui n'est fondée sur aucune relation réelle »⁹⁹⁷. Le fait que « l'homme aux rats », ce patient « par ailleurs si perspicace », accepte un raisonnement religieux est un fait qui démontre une « incertitude » de sa raison⁹⁹⁸. Les reproches que le même patient s'adressait le tourmentaient effroyablement, alors que pourtant son ami les jugeait « fortement exagérés »⁹⁹⁹ au regard de sa faute réelle. Un autre patient, « l'homme aux loups », « versa de chaudes larmes » sur la tombe d'un poète mort depuis plus de deux générations – une réaction qui « le déconcerta lui aussi »¹⁰⁰⁰. Les « malades de contraintes » (ces gens frappés de ce que nous appelons aujourd'hui les « troubles obsessionnels compulsifs »), en obéissant à leurs obsessions, suivent des idées « qui sont inaccessibles à des arguments logiques et tirés de la réalité »¹⁰⁰¹. Pareillement problématique apparaît le cas d'une dame qui « devrait [...] pouvoir se dire qu'elle n'a aucune raison d'être jalouse » et qui agissait cependant exactement comme si « elle reconnaissait cette jalousie comme pleinement justifiée »¹⁰⁰². Lorsqu'une patiente, « Dora », « sentait et agissait bien [...] comme on eut estimé compréhensible que fit sa mère », plutôt que comme la jeune fille qu'elle était effectivement¹⁰⁰³, son comportement était le signe de

⁹⁹⁶ Hewitt et Hall écrivent : “A quasi-theory of unconscious motives (grounded in popularized Freud) interprets untoward and strange actions” (“Social Problems, problematic situations and quasi-theories,” p. 372). Il n'est pas inutile de souligner que Freud lui aussi utilisa cette théorie afin d'interpréter ce genres d'actions.

⁹⁹⁷ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

⁹⁹⁸ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 312.

⁹⁹⁹ *Ibid.*, p. 316.

¹⁰⁰⁰ *Ibid.*, p. 513.

¹⁰⁰¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 259.

¹⁰⁰² *Ibid.*, p. 258-259. La pensée de cette dame était une « idée délirante », puisque c'était une idée qui ne pouvait « être attaquée par des arguments logiques et des expériences réelles » (*Ibid.*, p. 442).

¹⁰⁰³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 75.

l'intervention d'un motif refoulé. La même « Dora » agissait en « hystérique » lorsqu'elle repoussait les avances d'un homme, puisqu'on devrait décrire comme « hystérique toute personne chez qui une occasion d'excitation sexuelle provoque principalement ou exclusivement des sentiments de déplaisir »¹⁰⁰⁴. Plusieurs malades faisaient « un choix conjugal maladroit »¹⁰⁰⁵.

4.1.2 Capacités défaillantes

À d'autres moments, le signe de la présence de refoulements était tout autre. Le critère de l'irrationalité était utilisé lorsqu'il s'agissait de reconnaître les *actions* qui trahissaient la présence de refoulements. Or ces refoulements se manifestaient aussi dans des phénomènes (oublis, rêves, etc.) qui n'étaient pas des actions, des phénomènes dont on n'exigeait pas les motifs avant que la psychanalyse n'apprenne à le faire.

Au premier abord, ces phénomènes ne pouvaient pas être décrits par Freud comme des actions irrationnelles, pour la simple raison qu'ils se présentaient en tout premier lieu, au début de l'enquête sur les désirs refoulés, comme des *événements* plutôt que comme des *actions*, c'est-à-dire comme des choses qui nous arrivent plutôt que comme des choses que nous faisons. Or un événement, contrairement à une action, ne peut être qualifié ni de rationnel ni d'irrationnel, puisqu'il se produit *sans raison*. Comme on ne demandait pas les raisons de ces phénomènes, il ne pouvait être question de les reconnaître comme des *actions irrationnelles*. Ces phénomènes trahissaient donc la présence de refoulements d'une autre manière. Abordons les critères utilisés pour identifier ces phénomènes problématiques.

Ces autres phénomènes problématiques susceptibles d'être résolus par l'imputation d'intentions refoulées étaient des phénomènes qui révélaient une certaine sorte d'*incapacité* ou d'*inaptitude*. L'intervention de l'intention refoulée se reconnaissait alors à une certaine « défaillance de la fonction »¹⁰⁰⁶, à une faiblesse de la « capacité de réalisation »¹⁰⁰⁷. Voilà

¹⁰⁰⁴ *Ibid.*, p. 49.

¹⁰⁰⁵ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 164.

¹⁰⁰⁶ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 57.

¹⁰⁰⁷ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 9.

donc un second critère. Il était systématiquement utilisé par Freud pour imputer des intentions refoulées aux phénomènes auxquels on n'avait jusque-là pas l'habitude d'imputer des raisons d'agir. Les oublis et les rêves, par exemple, apparaissent problématiques au regard de ce dernier critère.

C'est le cas de plusieurs des cas d'*oublis* qui se faisaient imputer des intention refoulée. Apparaissait problématique le cas lorsque « l'oubli cause de l'étonnement »¹⁰⁰⁸. Il y avait lieu de s'interroger lorsque « quelqu'un oublie un nom qui lui est par ailleurs familier »¹⁰⁰⁹, lorsqu'une autre personneoublia le prénom, qui pourtant « n'était nullement inhabituel », d'un jeune homme qu'elle avait de plus « déjà vu un nombre incalculable de fois »¹⁰¹⁰, lorsqu'un troisième (Freud lui-même) oublia le nom d'une personne, « tout en sachant que celui qui le portait appartenait au cercle étroit de mes intimes »¹⁰¹¹, ou bien lorsqu'une quatrième personne était gênée parce qu'« un nom qui lui est habituellement familier lui a échappé »¹⁰¹². De même, une dame qui oublia un nom « s'irrita d'autant plus de sa faiblesse de mémoire qu'elle avait souvent entendu chanter la cantatrice Kurz et, d'ordinaire, le nom (complet) lui était familier »¹⁰¹³. Pareillement, une dame qui « se vante de ne jamais rien perdre par inadvertance »¹⁰¹⁴ découvrit pourtant avec stupéfaction qu'elle avait perdu un billet. Enfin, une autre dame s'étonna du fait que sa mémoire était sur certains points d'un événement de son passé « d'une singulière imprécision, alors qu'elle a tous les autres détails [...] extrêmement nets devant les yeux »¹⁰¹⁵.

Dans tous ces cas, on rencontrait « un oubli que *l'on traite autrement que tout autre oubli* et dont on s'étonne ou s'irrite au lieu de le trouver compréhensible »¹⁰¹⁶. Freud

¹⁰⁰⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 232.

¹⁰⁰⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 47.

¹⁰¹⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 67-68.

¹⁰¹¹ *Ibid.*, p. 71.

¹⁰¹² *Ibid.*, p. 81.

¹⁰¹³ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰¹⁴ *Ibid.*, p. 340.

¹⁰¹⁵ *Ibid.*, p. 424.

¹⁰¹⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 19, italiques ajoutées.

soulignait très justement que ces cas d'oublis *déçoivent ou surprennent des attentes*. C'étaient des cas où « l'étonnement » survient parce que l'oubli trouble une attente (« étant donné mon attente, je devrais savoir la chose en question »¹⁰¹⁷). Dans ces cas, ce sont « la défaillance et le fourvoiement » de la mémoire qui « signalent bien plus souvent que nous le supposons l'intervention » d'une intention refoulée, laquelle « favorise tel souvenir, tandis qu'elle travaille à contrecarrer tel autre »¹⁰¹⁸. Apparaissent semblablement problématiques « les cas dans lesquels l'oubli suscite en nous une impression d'étrangeté déconcertante, dans la mesure où il enfreint la règle selon laquelle ce qui n'est pas important se trouve oublié, mais que, par contre, ce qui l'est est conservé par la mémoire »¹⁰¹⁹. Citons aussi le passage dans lequel Freud affirmait que l'« amnésie infantile » indiquait l'intervention d'une intention refoulée :

[...] l'absence de souvenirs remontant aux premières années de notre vie, est un fait que nous acceptons avec bien trop d'indifférence et dans lequel nous négligeons de voir une curieuse énigme. Nous oublions les performances intellectuelles éminentes et les émotions complexes dont un enfant d'environ quatre ans est capable, et nous devrions quasiment nous étonner que la mémoire des années postérieures ait, en règle générale, conservé si peu de chose de ces processus psychiques [...].¹⁰²⁰

Dans d'autres passages, c'est le phénomène même de l'oubli qui semblait à Freud indiquer l'intervention d'une intention refoulée. Il affirme par exemple qu'il est « difficile d'admettre qu'un objet puisse jamais être égaré autrement qu'à la suite d'une intention inconsciente »¹⁰²¹. Dans cette dernière affirmation, l'attente sous-jacente déçue n'est plus la même. C'est alors parce que Freud s'attendait à ce que chacun puisse exercer à *volonté* la capacité de se remémorer les événements de sa vie passée qu'il affirmait que l'oubli, en tant que tel, est « devenu pour nous plus énigmatique que la remémoration »¹⁰²².

¹⁰¹⁷ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 232.

¹⁰¹⁸ *Ibid.*, p. 99.

¹⁰¹⁹ *Ibid.*, p. 436-437.

¹⁰²⁰ *Ibid.*, p. 100-101.

¹⁰²¹ *Ibid.*, p. 245.

¹⁰²² *Ibid.*, p. 231.

Dans d'autres situations, enfin, c'est, à l'inverse, la remémoration qui apparaît un phénomène problématique. C'est par exemple le cas lorsqu'on rencontre « une opération de remémoration qui produit sur nous une déconcertante impression d'étrangeté »¹⁰²³.

*

Les imputations d'intentions refoulées à des *rêves* partaient d'attentes analogues sur les capacités. Il est bien connu que les rêves étaient pour Freud un phénomène énigmatique, qui appelait une explication. À certains moments, Freud montrait que c'est le caractère exceptionnel de *certaines* rêves qui appelait cette explication. Tel rêve était « étrange et incompréhensible »¹⁰²⁴, un autre apparaissait « dans le souvenir comme imprécis et absurde »¹⁰²⁵, un troisième était « incohérent et incompréhensible »¹⁰²⁶. Apparaissait énigmatique « le rêve qui ressemble à un amas désordonné de fragments sans cohésion »¹⁰²⁷. « Plus un rêve est obscur et confus, plus on est en droit d'attribuer un grand rôle » à l'action perturbatrice d'une intention refoulée « dans sa formation »¹⁰²⁸. Apparaissent problématiques « les rêves auxquels manquent le sens et l'intelligibilité, qui apparaissent comme *incohérents*, *confus* et *absurdes* »¹⁰²⁹, les « rêves incohérents »¹⁰³⁰, ou encore ceux qui présentent même « les signes les plus nets de l'incohérence »¹⁰³¹.

À d'autres moments, c'est plutôt le phénomène du rêve *en tant que tel* qui apparaissait énigmatique et appelait une explication. Ainsi, si à première vue certains rêves, ceux « qui sont *sensés* et en même temps *compréhensibles* [...] nous apparaissent en général comme peu

¹⁰²³ *Ibid.*, p. 98. Sans doute peut-on ranger dans cette catégorie les souvenirs d'enfance qui « produisent sur nous une déconcertante impression d'étrangeté ou nous semblent inintelligibles » (*Ibid.*, p. 101).

¹⁰²⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 139.

¹⁰²⁵ Freud, *Sur le rêve*, p. 52.

¹⁰²⁶ *Ibid.*, p. 57.

¹⁰²⁷ *Ibid.*, p. 105.

¹⁰²⁸ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰²⁹ *Ibid.*, p. 64.

¹⁰³⁰ *Ibid.*, p. 74.

¹⁰³¹ *Ibid.*, p. 64.

dignes d'attention, parce que toute surprise ou tout élément déconcertant leur fait défaut »¹⁰³², ils apparaissent tout de même, en y regardant de plus près, comme des phénomènes énigmatiques. « Même quand il est cohérent et intelligible, le contenu du rêve semble alors se préoccuper des bagatelles les plus indifférentes, qui seraient indignes de notre intérêt à l'état de veille »¹⁰³³. Le rêve, en tant que tel,

est incohérent, réunit sans être choqué les pires contradictions, admet des impossibilités, laisse de côté notre savoir si influent dans la journée, nous montre dans un état d'hébétude éthique et morale. Celui qui à l'état de veille se comporterait comme dans les situations que fait voir le rêve, nous le tiendrions pour un fou ; celui qui à l'état de veille parlerait ou voudrait communiquer des choses comme celles qui apparaissent dans le contenu du rêve, celui-là nous donnerait l'impression d'un être confus ou débile.¹⁰³⁴

Voilà pourquoi il faudrait parler – d'une manière très générale – de « l'étrangeté et l'incompréhensibilité du rêve »¹⁰³⁵.

*

L'indice de la défaillance de la fonction était loin de n'être utilisée que pour repérer les rêves et les oublis problématiques. Cet indice permettait aussi de détecter d'autres phénomènes problématiques. Les capacités visées étaient, d'un cas à l'autre, très variées. Prenons le cas de cet homme qui ne parvenait pas à se décider à divorcer. « La pensée du divorce l'occupait continuellement, pensée qu'il repoussait ensuite, parce qu'il aimait tendrement ses deux petits enfants. »¹⁰³⁶ Apparaît ici problématique, écrit Freud, « cette incapacité à en finir avec un conflit »¹⁰³⁷. Ailleurs, il écrit qu'il arrive qu'un « malade » en vienne à « souffrir de changement d'humeur dont il n'est pas maître ou d'un abattement sans courage par lequel il sent son énergie paralysée, ne se croyant capable de rien de bon, ou d'une

¹⁰³² *Ibid.*, p. 63-64.

¹⁰³³ *Ibid.*, 1988, p. 86.

¹⁰³⁴ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 85. Cf. Freud, *Le mot d'esprit*, p. 290-291.

¹⁰³⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 174.

¹⁰³⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 310-311.

¹⁰³⁷ *Ibid.*, p. 311.

gêne anxieuse devant des étrangers »¹⁰³⁸. Dans ce dernier cas, les capacités attendues, mais absentes sont claires : la capacité de se contrôler, d'affronter les défis de l'existence avec courage, etc. Ces derniers exemples montrent qu'un phénomène peut appeler une explication par l'action d'une intention refoulée lorsqu'il révèle une inaptitude ou une incapacité étonnante. La nature de cette incapacité semble somme toute plutôt secondaire.

*

Freud montrait donc qu'il existait deux indices permettant d'identifier l'intervention d'une volonté refoulée : une raison d'agir irrecevable et une capacité attendue absente. Ces deux indices, en eux-mêmes, apparaissaient problématiques au regard des normes publiques que se donnaient des groupes sociaux. C'est parce qu'ils apparaissaient problématiques au regard de la poursuite de ces interactions que ces phénomènes attiraient l'attention sur eux.

4.1.3 Contraste et arrière-plan

Les différents indices de la présence d'une volonté refoulée sont des phénomènes qui apparaissent problématiques parce qu'ils déçoivent, choquent ou ébranlent différentes sortes d'attentes normatives, c'est-à-dire des attentes portant sur ce qui *doit* être fait par tel ou tel partenaire de l'action sociale. Les gestes problématiques sont des gestes qui apparaissent anormaux. Freud le souligne lui-même. « Pour pouvoir être rangé dans la catégorie des phénomènes susceptibles d'une telle explication »¹⁰³⁹, un geste donné doit « impérativement satisfaire » à différentes conditions. Un tel geste est un phénomène qui en vient à « dépasser une certaine mesure, appréciée et fixée par notre jugement et définie par l'expression “dans les limites de la normale” »¹⁰⁴⁰. Parfois, ces attentes sont largement partagées par des groupes sociaux très variés. C'est le cas lorsque Freud s'étonne devant des oublis de *choses familières*, des rêves *complètement incohérents*, etc. À d'autres moments, ces attentes semblent n'avoir d'abord appartenu qu'à un groupe social déterminé. C'est notamment le cas lorsqu'il décrivait

¹⁰³⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 29-30.

¹⁰³⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 384.

¹⁰⁴⁰ *Ibid.*, p. 384.

l'oubli, la maladresse ou le rêve comme des phénomènes mystérieux appelant des explications. (Nous reviendrons sur ce flottement au chapitre huit.)

Les critères de normalité à partir desquels des phénomènes apparaissent susceptibles d'être expliqués par l'action d'intentions refoulées étaient changeants d'un cas à l'autre. Dans certains cas, le geste problématique apparaissait problématique parce qu'il contrastait avec la manière habituelle dont agissaient les gens du milieu de l'auteur de ce geste. Freud souligne très justement ce point : « Ce qui dans la névrose individuelle *nous sert de premier point d'appui*, c'est *le contraste* par lequel le malade tranche sur son entourage supposé "normal". »¹⁰⁴¹ Plus précisément, la conduite normale de cet entourage fournit l'« arrière-plan » de normalité qui offre le « point d'appui » sur lequel s'appuyer afin de déclarer problématique le phénomène visé¹⁰⁴². Dans des termes repris à la psychologie de la forme, nous dirons qu'un phénomène apparaît problématique lorsqu'il fait saillance en se détachant sur un *fond* de normalité¹⁰⁴³. Chaque imputation d'intention refoulée s'appuie sur ce contraste. L'affection adressée à l'analyste, « qui n'est fondée sur aucune relation réelle »¹⁰⁴⁴ n'est problématique qu'en étant (implicitement) contrastée à l'affection *fondée sur une relation réelle*. Les « chaudes larmes »¹⁰⁴⁵ que l'homme aux loups versait sur la tombe du poète n'étaient problématiques que parce qu'elles contrastaient avec la tiédeur des sentiments que nous éprouvons habituellement pour les gens morts depuis longtemps. Le fait que le même patient soit « totalement dépendant et inapte à l'existence »¹⁰⁴⁶ contrastait avec l'aptitude générale des gens sur ce point. Parler d'« une erreur incompréhensible »¹⁰⁴⁷, c'était la situer sur l'arrière-plan des erreurs compréhensibles. Etc.

¹⁰⁴¹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88, italiques ajoutées.

¹⁰⁴² *Ibid.*, p. 88.

¹⁰⁴³ Wolfgang Köhler, *Psychologie de la forme ; introduction à de nouveaux concepts en psychologie*, Paris : Gallimard, 2000.

¹⁰⁴⁴ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

¹⁰⁴⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 513.

¹⁰⁴⁶ *Ibid.*, p. 497.

¹⁰⁴⁷ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 329.

Dans d'autres cas, les gestes apparaissent problématiques à partir d'un *autre* contraste, un peu différent, celui qui les opposait aux actions habituelles de l'auteur du geste. C'était par exemple le cas lorsque Freud soulignait qu'un oubli était étrange parce qu'il était le fait d'une personne qui habituellement n'oubliait à peu près rien. De tels cas présentaient « le caractère d'un trouble momentané et passager »¹⁰⁴⁸ qui contrastait avec la capacité habituelle de l'auteur du geste. Freud situait sur le même arrière-plan le geste de cet homme qui « d'ordinaire, ne casse quelque chose que dans des cas extraordinairement rares et qui contrôle bien son appareil musculaire », et qui malgré tout en vint alors à « faire tomber sur la table le vase dont il est en train de renouveler l'eau, et ce, en accomplissant un geste singulièrement “maladroit” »¹⁰⁴⁹. L'erreur d'une dame, qui confondit un petit flacon avec un moutardier, était tout aussi étonnante, puisqu'entre « le moutardier, qui avait la forme d'un tonnelet, et le petit flacon de gouttes, il n'y avait naturellement aucune ressemblance par laquelle le geste manqué aurait pu s'expliquer »¹⁰⁵⁰. De même, « l'absence de souvenirs remontant aux premières années de notre vie » apparaissait problématique au regard des « performances intellectuelles éminentes » et des « émotions complexes dont un enfant d'environ quatre ans est capable »¹⁰⁵¹. Pareillement, le phénomène du rêve apparaissait problématique en étant situé sur l'arrière-plan des capacités que le rêveur démontrait à l'état de veille :

Celui qui à l'état de veille se comporterait comme dans les situations que fait voir le rêve, nous le tiendrions pour un fou ; celui qui à l'état de veille parlerait ou voudrait communiquer des choses comme celles qui apparaissent dans le contenu du rêve, celui-là nous donnerait l'impression d'un être confus ou débile.¹⁰⁵²

Dans d'autres cas, en sens inverse, un geste maladroit apparaissait susceptible d'être mu par une intention refoulée lorsqu'il était effectué avec une « particulière adresse »¹⁰⁵³, qui contrastait avec le style caractéristique des gestes authentiquement gaffeurs. Ainsi, un geste

¹⁰⁴⁸ *Ibid.*, p. 384.

¹⁰⁴⁹ *Ibid.*, p. 285.

¹⁰⁵⁰ *Ibid.*, p. 330.

¹⁰⁵¹ *Ibid.*, p. 100.

¹⁰⁵² Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 85.

¹⁰⁵³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 311.

apparemment maladroit commis sans « conscience d'avoir aucune intention », et qui pourtant fut exécuté « avec l'adresse d'un escamoteur »¹⁰⁵⁴, apparaissait étonnant.

Dans un troisième groupe de cas, enfin, un phénomène apparaissait problématique en étant contrasté avec les capacités attribuées, d'une manière générale, à tous les êtres humains. Avec ce type de contraste, c'étaient les pratiques sociales, mœurs et institutions d'un groupe social entier qui pouvait démontrer une incapacité qui contrastait avec une capacité universellement reconnue aux êtres humains¹⁰⁵⁵.

4.1.4 Des critères publics

Ces passages variés montrent que ces jugements sur les capacités et les incapacités de l'auteur du geste s'appuyaient sur un jugement portant non pas sur ce qui s'était passé dans les profondeurs de sa vie psychique, mais sur les circonstances publiques et observables de ce geste. Ces circonstances publiques constituaient le critère permettant à Freud de jauger le degré de rationalité d'une action : c'est au regard de la fidélité réelle du mari d'une patiente que Freud pouvait dire qu'elle n'avait « aucune *raison* d'être jalouse »¹⁰⁵⁶ ; la religiosité du patient était dépeinte comme irrationnelle au regard de l'inexistence présumée de Dieu¹⁰⁵⁷ ; les remords du patient étaient « fortement exagérés » parce qu'ils étaient trop puissants « par rapport à la circonstance »¹⁰⁵⁸ ; etc. Ni la fidélité du mari, ni la réalité de l'existence de Dieu, ni la gravité de la faute du patient ne pouvaient être vérifiées au moyen d'un examen intérieur. Ils supposaient tous, à l'inverse, un examen du monde extérieur.

De même, l'incapacité des patients à formuler les intentions qui animaient leurs actions ne découlait pas d'une défaillance d'un œil intérieur à apercevoir un événement intérieur, mais

¹⁰⁵⁴ *Ibid.*, p. 294.

¹⁰⁵⁵ Nous reviendrons sur ce point au chapitre sept.

¹⁰⁵⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 258, italiques ajoutées. Inversement, ne sont pas problématiques les cas où l'on hait une personne qui « nous en a donné des raisons » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 256).

¹⁰⁵⁷ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 312.

¹⁰⁵⁸ *Ibid.*, p. 316.

de l'incapacité de ces patients à énoncer des *raisons d'agir* susceptibles d'être reçues, dans des circonstances déterminées, comme *acceptables, recevables et satisfaisantes* par leurs interlocuteurs¹⁰⁵⁹. Rappelons ici la remarque cruciale de C. W. Mills : l'aspect de la motivation que permet de saisir sa définition comme *raison d'agir* est son caractère intrinsèquement social, puisqu'un motif satisfaisant ou adéquat est un motif qui satisfait le questionneur d'un acte¹⁰⁶⁰.

Les jugements de Freud sur l'irrationalité de l'attachement que les patients de l'analyse vouaient à leurs psychanalystes montrent on ne peut plus clairement cette nature publique des critères utilisés. Cet attachement apparaissait irrationnel au regard de la situation dans laquelle il se produisait : le patient, en effet, « adresse au médecin une somme de motions tendres, bien des fois mêlées à de l'hostilité, qui n'est fondée sur aucune relation réelle »¹⁰⁶¹. L'« intense relation de sentiment du patient à la personne de l'analyste » était une relation qui s'instaurait « sans intervention » de ce dernier et qui « ne peut trouver d'explication dans les circonstances réelles »¹⁰⁶². Cet attachement « excède la mesure et la nature de ce qui peut se justifier froidement et rationnellement »¹⁰⁶³. Cette affection ne trouvait pas « une explication rationnelle », puisqu'elle « se place au-dessus de toutes les variations de l'attirance personnelle, de l'âge, du sexe et de la position »¹⁰⁶⁴.

En un mot, pour reprendre les termes de Freud, une intention était rationnelle si *elle avait sa source dans la réalité*. La démarche empruntée par Freud, loin d'être radicalement novatrice, était ici conforme aux usages les mieux établis. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, la crise de larmes de l'homme aux loups sur la tombe du poète décédé apparut étrange non seulement à Freud, mais au patient lui-même ; de même, les remords de l'homme aux rats

¹⁰⁵⁹ La formulation de l'auteur du geste, tout comme celles de ses interlocuteurs, renvoyait aux circonstances publiques de ce geste. Le geste apparaissait rationnel ou pas au regard de ces circonstances.

¹⁰⁶⁰ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 906-907).

¹⁰⁶¹ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

¹⁰⁶² Freud, « Autoprésentation », p. 88.

¹⁰⁶³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 74-75.

¹⁰⁶⁴ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 98.

apparurent aussi exagérés à l'ami de ce dernier. Les règles sur lesquelles le patient en larmes et l'ami de l'homme aux rats s'appuyaient pour juger que ces actions étaient irrationnelles étaient à peu près les mêmes que celles utilisées par Freud : tous jugeaient de la rationalité d'une action en examinant ses circonstances publiques et observables¹⁰⁶⁵.

Les critères en jeu étaient non seulement des critères publics, mais des critères sociaux, puisque c'étaient des critères qui servaient à organiser des actions sociales.

4.1.5 Des critères enracinés dans des normes instituées

Ainsi, lorsque Freud décrivait une action comme une action irrationnelle, il ne s'appuyait pas sur une notion de rationalité strictement instrumentale. Il s'appuyait au contraire sur les normes régissant les interactions de différents partenaires de la vie sociale. Le fait qu'un geste apparaisse irrationnel au regard d'une évaluation normative apparaît d'une manière limpide dans le cas d'un homme qui oubliait de remettre des objets empruntés ou de payer ses dettes, et qui, si on lui avait dit qu'il agissait ainsi afin d'éviter de remettre son dû à ses créanciers, « niera cette intention sans être en mesure de nous donner une autre explication de son comportement »¹⁰⁶⁶. Notons que le motif que pourraient lui imputer ses interlocuteurs serait ici désavoué par le principal intéressé, non pas parce qu'il ne concorde pas avec l'auto-observation de son monde intérieur, mais parce qu'il n'est pas une raison d'agir jugée légitime au regard des circonstances rencontrées. Ce motif serait donc susceptible d'attirer sur lui le blâme de ses interlocuteurs et la colère de ses créanciers.

Un motif satisfaisant est un motif qui satisfait un interlocuteur dont le jugement s'appuie sur des valeurs et normes communes. Lorsque Freud approuvait le jugement de « l'homme aux rats » (qui jugeait « fortement exagérés »¹⁰⁶⁷ certains des reproches qu'il s'adressait à lui-même), il portait évidemment un jugement éthique. Si le malade atteint d'une

¹⁰⁶⁵ Comme le font remarquer A. F. Blum et P. McHugh, « Even when we speak of “hidden” motives, we are of course engaged in fully intelligible and observable courses of treatment—some public criterion enables us to grasp the topic. » (“The Social Ascription of Motives,” p. 100).

¹⁰⁶⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 72.

¹⁰⁶⁷ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 316.

« névrose individuelle » contrastait « avec son entourage »¹⁰⁶⁸, c'est aussi parce que son action enfreignait certaines normes *revendiquées* par cet entourage. Les « reproches » d'infidélité lancés à son mari par cette patiente qui se disait qu'elle n'avait « aucune *raison* d'être jalouse »¹⁰⁶⁹ étaient des reproches qui n'étaient pas fondés puisque ce mari, en réalité, lui était fidèle et qu'il remplissait ses différents devoirs conjugaux. Semblablement, cette « dame d'un certain âge qui, dans des états crépusculaires, avait à plusieurs reprises quitté sa maison et son mari et s'était enfuie on ne sait où »¹⁰⁷⁰ manquait à ses obligations conjugales. En écrivant que le comportement de Dora « dépassait largement la sphère de ce qui relève d'une fille », Freud soulignait que son comportement était irrationnel parce que contraire aux droits et devoirs impliqués dans le statut de la jeune fille. Ici, le jugement sur la rationalité de l'acte faisait manifestement intervenir des normes sociales. Le même type de raisonnement était à l'œuvre lorsque Freud rapportait que Dora « n'était manifestement pas satisfaite d'elle-même et des siens, avait envers son père une attitude inamicale et ne s'entendait plus du tout avec sa mère »¹⁰⁷¹, qu'il attirait l'attention sur « la nature insupportable »¹⁰⁷² de la jeune fille, ou encore lorsqu'il suggérait que le fait qu'elle n'en voulait pas à une femme à qui elle *aurait dû* en vouloir était un signe qu'elle était malade¹⁰⁷³.

Le motif aurait même dû apparaître insatisfaisant même aux yeux de celui qui l'invoquait. La femme qui reprochait à son mari d'être infidèle « devrait [...] pouvoir se dire qu'elle n'a aucune *raison* d'être jalouse » et qu'elle ne pouvait donc pas *justifier* les « reproches » que la jalousie lui portait à adresser à son mari¹⁰⁷⁴. Un autre patient, « l'homme aux loups », était plus lucide, puisqu'il était lui-même insatisfait des raisons d'agir qu'il

¹⁰⁶⁸ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88.

¹⁰⁶⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 257-258, italiques ajoutées.

¹⁰⁷⁰ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 138.

¹⁰⁷¹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 43.

¹⁰⁷² *Ibid.*, p. 47.

¹⁰⁷³ *Ibid.*, p. 81.

¹⁰⁷⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 257-258, italiques ajoutées. Cette raison d'agir légitime était tout aussi absente dans le cas de la dame qui « s'était enfuie on ne sait où, sans jamais prendre conscience d'un quelconque motif pour cette “fugue” » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 138). Cette fugue apparaissait *dépourvue de raison satisfaisante ou recevable*.

invoquait. Son comportement dans une circonstance donnée « lui sembla à lui-même énigmatique »¹⁰⁷⁵. En effet, le désarroi de ce patient découlait en partie du fait que certaines de ses propres actions lui semblaient *dénuées de raisons satisfaisantes* :

Après la mort du père, la fortune léguée fut partagée entre lui et la mère. La mère la gérait et accueillait ses revendications d'argent, comme il en convenait lui-même, avec une générosité irréprochable. Pourtant, tout entretien entre eux sur les affaires d'argent se terminait habituellement par les plus violents reproches de sa part, à savoir qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle pensait faire des économies à ses dépens et que vraisemblablement elle préférerait le voir mort, pour disposer seule de son argent. La mère protestait alors, en pleurant de son désintéressement, il avait honte et pouvait assurer à bon droit qu'il ne pensait pas du tout cela d'elle, en étant toutefois sûr de répéter la même scène à la prochaine occasion.¹⁰⁷⁶

Dans toute une série d'autres passages, Freud portait semblablement un diagnostic basé sur différentes normes sociales.

*

Freud voyait dans l'action irrationnelle et la capacité défaillante des indices de la présence d'un refoulement. Plus précisément, il voyait dans ces deux phénomènes des signes de l'intervention d'une *contre-volonté* – une volonté inconsciente, parce que refoulée.

4.2 L'intervention d'une contre-volonté

C'est *l'intervention (voilée) d'une contre-volonté* refoulée qui suscitait l'action irrationnelle et les défaillances des capacités. C'est en ce sens que Freud pouvait dire que ces différents phénomènes étaient autant d'*indices* de refoulements. Cette contre-volonté apparaissait avec une netteté caractéristique dans le cas d'un des phénomènes qu'elle suscitait : la *névrose de contrainte*. Freud dépeignit ce trouble comme le fruit de l'intervention de cette contre-volonté (# 4.2.1). Les oublis, maladresses, etc., étaient des phénomènes qui manifestaient l'intervention de cette contre-volonté d'une manière plus subtile, mais tout aussi réelle (# 4.2.2).

¹⁰⁷⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 563.

¹⁰⁷⁶ *Ibid.*, p. 563.

4.2.1 La névrose de contrainte, révélatrice d'une contre-volonté

L'action de cette contre-volonté n'était jamais aussi évidente que dans le symptôme de la « névrose de contrainte », c'est-à-dire dans ce que nous appelons aujourd'hui les troubles obsessionnels compulsifs (ou « TOC »). Les gens qui sont atteints de TOC ne font pas que se livrer à des actes insensés (par ex. : laver encore et encore des objets qu'ils ont déjà lavés). Ils se livrent à des actes qui apparaissent insensés à *leurs propres yeux*. Ils obéissent à des obsessions, tout en étant pleinement conscients du caractère insensé de ces obsessions. Aussi bien dire qu'ils voient la volonté à laquelle ils obéissent comme étant *étrangère* à leur personnalité. Nous pouvons ici nous reporter à la description des TOC que fait Freud :

Le cérémonial névrotique consiste en petites pratiques, adjonctions, restrictions, réglementations, qui sont effectuées dans certaines actions de la vie quotidienne d'une manière toujours semblable, ou modifiées conformément à une loi. Ces activités nous font l'impression d'être de simples « formalités » ; elles nous apparaissent comme complètement dénuées de significations. Elles n'apparaissent pas autrement au malade lui-même, et il est pourtant incapable de les omettre, car tout écart par rapport au cérémonial se punit par une angoisse insupportable qui contraint aussitôt à rattraper ce qui a été omis. [...] On peut décrire l'exécution d'un cérémonial en le replaçant en quelque sorte par une série de lois non écrites [...]. Dans des cas légers, le cérémonial ressemble ainsi à l'exagération d'un ordre habituel et justifié. Mais la scrupulosité particulière dans l'exécution et l'angoisse en cas d'omission caractérisent le cérémonial comme une « action sacrée ». Tout ce qui vient perturber celle-ci est la plupart du temps mal supporté [...].¹⁰⁷⁷

En raison de la *forme* du geste répété, l'obsession de compulsion donne l'impression d'être fortement motivée¹⁰⁷⁸. Freud pensait que cette ressemblance n'était pas superficielle et que le symptôme que constituait l'obsession accomplissait bien un désir, un désir refoulé. Les « actions de contrainte », loin d'être « dénuées de sens », sont « de part en part et dans tous

¹⁰⁷⁷ Sigmund Freud, « Actions de contrainte et exercices religieux », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse VIII. 1906-1908*, Paris : Presses universitaires de France, 2007, p. 137-138.

¹⁰⁷⁸ La chose n'est pas étonnante : ceux qui sont torturés par des troubles obsessionnels compulsifs semblent bien obéir aux *ordres* insistants d'une « voix » intérieure. Or, celui qui obéit à un ordre ne fait rien d'autre qu'accomplir le désir d'autrui. Par le fait même, celui qui obéit à un ordre agit d'une manière très semblable à celui qui accomplit son propre désir.

leurs détails chargées de sens »¹⁰⁷⁹. La névrose de contrainte laissait manifestement apparaître un sujet torturé par une volonté étrangère, qui lui fait violence : il n'exécute « qu'à contrecœur » et « contre sa volonté » les compulsions qui le torturent¹⁰⁸⁰. Il « ne peut pas faire autrement »¹⁰⁸¹. Il sent que « quelque chose d'étranger se confronte à lui »¹⁰⁸². Les gens qui sont atteints de ces troubles « sont obligés, par une angoisse épouvantable, de se plier à la contrainte », seule voie « pour échapper au développement d'angoisse qui sans cela est inévitable. »¹⁰⁸³ Par exemple, Freud affirmait qu'une patiente « qui se lavait les mains cent fois par jour et ne touchait les loquets des portes que du coude » agissait de cette manière pour les mêmes raisons que « Lady Macbeth », qui, on le sait, se lavait les mains durant des crises de somnambulisme, pour tenter de se purifier du crime qui accablait sa conscience. Dans un cas comme dans l'autre, les lavages étaient « destinés à substituer la pureté physique à la pureté morale qu'elle regrettait avoir perdue »¹⁰⁸⁴.

¹⁰⁷⁹ *Ibid.*, p. 139. Lorsque Freud dit qu'un phénomène a un « sens », il veut dire qu'il est animé par une intention : « Qu'est-ce que cela signifie, cela a un sens ? Eh bien, cela veut dire que l'effet de la méprise de parole pourrait bien être conçu lui-même comme un acte psychique de plein droit qui poursuit lui aussi son propre but » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 29). L'action problématique « a un motif, un sens et une intention » (*Ibid.*, p. 256). Le « sens » d'un processus psychique n'est *rien d'autre* que « la visée qu'il sert et sa position dans une série psychique. Pour la plupart de nos investigations, nous pouvons d'ailleurs remplacer “sens” par “visée”, “tendance”. » (*Ibid.*, p. 35. Suivant une autre traduction : le « “sens” d'un processus psychique » ne désigne rien d'autre « que l'intention qu'il sert » (Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, p. 51.) Freud utilise donc ces différents termes proches les uns des autres sans trop se soucier de les définir ou de les différencier. C'est aussi le cas d'autres mots plus ou moins apparentés entre eux, que les traducteurs de Freud rendent par « but », « dessein », « fin », « finalité », « mobile », « motif », « motivation », « souhait », « visée », « volonté », etc.

¹⁰⁸⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 267.

¹⁰⁸¹ *Ibid.*, p. 268.

¹⁰⁸² *Ibid.*, p. 393-394.

¹⁰⁸³ *Ibid.*, p. 419.

¹⁰⁸⁴ Sigmund Freud, « Obsessions et phobies », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse III. 1894-1899*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, p. 25. (Freud fait ici allusion à William Shakespeare, *Macbeth*, Paris : Libro, 1997, cinquième acte.)

À première vue, la névrose de contrainte constitue une maladie mentale unique, très différente des autres maladies mentales. Or Freud traitait pourtant la « névrose de contrainte » comme le prototype de tous les autres symptômes : comme la pathologie qui révélait clairement le mécanisme du refoulement, dont l'expression demeurait plus voilée dans les autres symptômes. Ainsi, Freud et ses épigones conçurent les différentes névrozes sur le modèle des TOC. La névrose de contrainte, écrit Freud, est en mesure de fournir « des résultats extraordinairement précieux » dans la mesure où elle en fait plus « pour la clarification de nos vues sur l'essence du conscient et de l'inconscient que l'étude de l'hystérie et des phénomènes hypnotiques » ; dans la névrose de contrainte, en effet, « les processus animiques inconscients font [...] une percée dans le conscient sous la forme la plus pure, non déformée »¹⁰⁸⁵. Les névrozes de contraintes fournissent « les résultats les plus clairs et permettent une vision approfondie de la causation des symptômes. »¹⁰⁸⁶ La névrose de contrainte est « plus transparente et familière que l'hystérie », car « elle fait apparaître de façon beaucoup plus crue certains caractères extrêmes de la névrotique »¹⁰⁸⁷.

En somme, la « névrose de contrainte » était la manifestation la plus claire de l'action d'une contre-volonté, qui était tout aussi présente (quoique d'une manière moins évidente), dans les autres formes de symptômes. Dans la névrose de contrainte, « le sentiment de culpabilité s'impose à la conscience en parlant à très haute voix », alors que « dans la plupart des autres cas et formes de névrose, il reste totalement inconscient »¹⁰⁸⁸. Ainsi, dans la névrose

¹⁰⁸⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 361. Selon Judith Rapaport, les TOC seraient encore aujourd'hui la maladie la plus citée pour illustrer les principes fondamentaux de la psychanalyse (citée dans Dolnick, *Madness on the Couch*, p. 240).

¹⁰⁸⁶ Sigmund Freud, « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » [1920], in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XV. 1916-1920*, Paris : Presses universitaires de France, 2002, p. 253. Cf. Freud, *Nouvelles conférences*, p. 115.

¹⁰⁸⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 266. De même, « la langue de la névrose de contrainte » qui est utilisée dans l'acte symbolique qu'est le trouble obsessionnel compulsif (ce « dialecte de la langue hystérique ») est « plus apparenté à l'expression de notre penser conscient que le dialecte hystérique » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 300). (Nous reviendrons au chapitre cinq sur la notion d'acte symbolique.) Autrement dit, « la langue de la névrose de contrainte » est plus intelligible que celle des autres névrozes.

¹⁰⁸⁸ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 78.

de contrainte, « les opposés (polarités) dont la vie d'âme est parcourue apparaissent [...] séparés de façon particulièrement nette »¹⁰⁸⁹. Voilà pourquoi P.-H. Castel peut dire que « la névrose de contrainte est celle où le schéma freudien est le plus manifestement opératoire »¹⁰⁹⁰. Cette névrose particulière constitue chez Freud « un modèle d'intelligibilité du fonctionnement mental »¹⁰⁹¹. Ce modèle d'intelligibilité :

tient dans des formules récurrentes : contre-volonté ou « vouloir-contre » (*gegenwillen*) et « représentations de contraste » (*kontrastieren Vorstellungen* ou *Kontrastgedanken*). Son rôle central [...] est la clé de voûte d'une façon révolutionnaire de percevoir le conflit intrapsychique en chacun [...].¹⁰⁹²

De cette manière, Freud développe véritablement ce qu'il appelle un « prototype de l'ambivalence des motions de sentiments humains »¹⁰⁹³. Pierre-H. Castel résume ce modèle ainsi :

1. Le critère de ce que je désire réellement, c'est ce que je ne veux *surtout pas*. C'est même ce que je désire *malgré moi* (contre-volonté).
2. Ce que je peux vouloir le plus clairement, c'est ce que je ne désire justement pas. Et il me faut parfois d'autant plus le vouloir que je n'en ai pas le moindre désir [...].¹⁰⁹⁴

Freud revient à de très nombreuses reprises sur le fait que les différents phénomènes problématiques sont suscités par l'intervention d'une telle contre-volonté. Les différents oublis sont autant de « traces d'un comportement clivé »¹⁰⁹⁵. Les opérations manquées « naissent de

¹⁰⁸⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 268.

¹⁰⁹⁰ Castel, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, p. 413.

¹⁰⁹¹ *Ibid.*, p. 422.

¹⁰⁹² *Ibid.*, p. 422.

¹⁰⁹³ Freud, *Totem et tabou*, p. 79. Le terme d'« ambivalence » renvoie chez Freud à la division entre la volonté et la contre-volonté. J. Laplanche et J.-B. Pontalis fournissent la définition suivante de ce terme : « Présence simultanée dans la relation à un même objet, de tendances, d'attitudes et de sentiments opposés, par excellence l'amour et la haine » (Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 19). Cf. Alain Delrieu, *Sigmund Freud ; index thématique, raisonné, alphabétique, chronologique, anthologique, commenté*, Paris : Anthropos, 1997, p. 21-24.

¹⁰⁹⁴ Castel, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, p. 423.

¹⁰⁹⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 265.

l'action conjuguée ou, plus exactement, antagoniste de deux visées distinctes »¹⁰⁹⁶. Elles sont « les résultats de l'interférence de deux intentions distinctes, dont l'une peut s'appeler l'intention perturbée, l'autre l'intention perturbatrice »¹⁰⁹⁷. Différents « troubles fonctionnels » découlent de « l'intervention de mobiles inconnus et inavoués – ou, comme on peut aussi le dire, d'une *contre-volonté* »¹⁰⁹⁸. L'erreur signale que la volonté personnelle doit « lutter avec telle ou telle influence perturbatrice »¹⁰⁹⁹. Une expression langagière étrange signale que son auteur, loin d'être « en accord avec lui-même », est aux prises avec « une pensée compliquante »¹¹⁰⁰. Celui qui commet une erreur peut déclarer : mon geste s'est « ouvert de force, contre ma volonté »¹¹⁰¹. Cette contre-volonté peut éventuellement se manifester par des « associations “*involontaires*”, celles qui “*dérangent notre réflexion*”, celles que la critique écarte normalement comme étant un déchet sans valeur »¹¹⁰². C'est l'intervention de cette « contre-volonté » qui fait en sorte que l'action entreprise trouve « une expression contrainte et contournée »¹¹⁰³. C'est l'intervention de cette « contre-volonté » qui « débouche sur une irrésolution »¹¹⁰⁴ et rend les porteurs de refoulements, en raison des « conflits laissés par eux irrésolus », « incapables de décision » et portés « à différer toute décision »¹¹⁰⁵. En somme, les différents phénomènes problématiques visés par l'enquête psychanalytique « portent en eux-mêmes l'empreinte d'une intention consciente de son but »¹¹⁰⁶.

¹⁰⁹⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 39.

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 59.

¹⁰⁹⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260.

¹⁰⁹⁹ *Ibid.*, p. 359.

¹¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 183.

¹¹⁰¹ *Ibid.*, p. 356.

¹¹⁰² Freud, *Sur le rêve*, p. 52. Cette contre-volonté est même portée par des « représentations non voulues dans le domaine moral », qui « se révèlent être en opposition avec tout le reste de ce que nous ressentons » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 103). Ces pensées apparaissent comme des « pensées non voulues – le plus souvent ressenties comme perturbatrices » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 19).

¹¹⁰³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 183.

¹¹⁰⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 268.

¹¹⁰⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 367. Alors, « à chaque intention d'agir », une « irrésolution » s'empare du porteur de la contre-volonté (*Ibid.*, p. 372).

¹¹⁰⁶ Freud, *Totem et tabou*, p. 149.

4.2.2 L'inattention, fruit de l'intervention de la contre-volonté

Les TOC, on l'a vu, apparaissent presque intuitivement comme la manifestation d'une contre-volonté. Or, Freud, loin de les considérer comme un phénomène particulier, y trouva les clefs pour expliquer toute une série d'autres phénomènes. Cet élargissement représentait un défi considérable. Comment présenter d'autres phénomènes que les TOC comme des phénomènes suscités par une contre-volonté, comme des phénomènes qui révèlent celle-ci au grand jour ? En particulier, comment parvenir à traiter des phénomènes de la vie quotidienne, présents chez des gens bien portants, comme des fruits d'une contre-volonté analogue à celle que manifestait le trouble mental qu'était le TOC ? Pour y parvenir, Freud s'intéressa à des phénomènes qu'on avait surtout jusque-là expliqués par *l'inattention* : les oublis, les méprises de paroles, les maladresses, etc. L'interprétation freudienne de l'inattention se distinguait de l'interprétation prépsychanalytique héritée : là où l'interprétation héritée y voyait simplement le signe d'une *indifférence* (qui selon les circonstances pouvait être coupable ou non), Freud y voyait le signe d'un conflit intrapsychique latent entre deux volontés pleinement constituées¹¹⁰⁷.

Cette manière d'interpréter l'oubli était novatrice. Freud note à ce propos que les opérations manquées ont été le plus souvent, avant l'arrivée de la psychanalyse « classées comme “distraction” et ramenées à la fatigue, à une diversion de l'attention, à l'effet marginal

¹¹⁰⁷ Le « cas d'omission par oubli », nous devrions « le faire découler de l'intervention de mobiles inconnus et inavoués – ou, comme on peut aussi le dire, d'une *contre-volonté* » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260). Freud parle ailleurs d'une « contre-intention » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 70). Les maladresses et oublis sont un signe que « l'inconscient réussit à s'imposer quand il a un mobile pour empêcher qu'un projet soit mis à exécution » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 373). « L'oubli de résolutions se ramène très généralement à un courant opposé qui ne veut pas exécuter la résolution. » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48.) Cet oubli de résolutions signale « qu'aux mobiles qui poussent à leur accomplissement, s'en opposent d'autres, des contre-mobiles » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 259) ; « les projets [...] se trouvent oubliés lorsque des mobiles obscurs s'opposent à eux », lorsque « une contre-volonté venue d'un autre objet se transfère sur le projet » (*Ibid.*, p. 267).

de certains états de maladie légers »¹¹⁰⁸. Avant la création de la psychanalyse, les oublis, gaffes, etc., étaient tout aussi bien expliqués par une forme ou une autre d'inattention (de « distraction »). Ces phénomènes, Freud allait les expliquer comme produits par l'intervention d'une contre-volonté. Ce faisant, il proposait une *réforme* de leur compréhension. Examinons cette réforme plus en détail.

4.2.2.1 Une réforme de l'inattention

Nous pourrions dire que ceux qui, avant Freud, expliquaient ces phénomènes par l'inattention les faisaient découler d'une *tiédeur* de la volonté. C'est notamment le cas lorsque le geste problématique est un *oubli*. Un oubli, en effet, signale (dans la conception prépsychanalytique) une forme d'*inattention*. La personne qui oublie quelque chose démontre par là qu'elle ne lui prête pas beaucoup d'attention. Prenons par exemple le cas du prétendant qui oublie un rendez-vous avec la « jeune fille » qu'il courtise¹¹⁰⁹. L'interprétation prépsychanalytique de cette inattention y voit un simple signe d'indifférence, qui pourrait par exemple révéler un déclin de son désir. Freud remarque d'ailleurs que si le prétendant avait cherché à « excuser son oubli en invoquant des affaires qui se multiplient, le seul résultat serait d'entendre la dame [...] lui donner cette réponse : “Comme c'est curieux ; avant, tes affaires ne te gênaient pas autant que maintenant.” »¹¹¹⁰ Cette dame pense donc que « de l'oubli non intentionnel il faut déduire [...] un certain non-vouloir »¹¹¹¹, c'est-à-dire une certaine indifférence. Or comme le souligne S. Timpanaro, l'interprétation que Freud donne de cet épisode, en recourant au modèle de la « contre-volonté », est beaucoup plus sinistre :

He treats it as a case of amnesia derived from repression: the young man's sentiments

¹¹⁰⁸ Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 101.

¹¹⁰⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 258-259 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 49.

¹¹¹⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 258. Semblablement, Freud souligne que si « le bienfaiteur oublie de plaider auprès d'une tierce personne en faveur de son protégé », ce dernier verra dans cet oubli un signe qu'en fait son bienfaiteur « ne s'intéresse pas beaucoup au protégé » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 70).

¹¹¹¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 259.

towards the woman are not mere indifference but actual hatred, and the thought of the impending appointment with her was so unpleasant that his Ego submerged it in his unconscious. This was not then, strictly speaking, an instance of forgetting due to neglect or omission; there was a definite intention to evade the encounter. However, it was left to the (more maleficent and more authentic) Id to realize an intention that the Ego had not dared to act upon.¹¹¹²

Freud recourut au modèle de la contre-volonté pour expliquer toute une série de cas d'oublis analogues. Il soutenait que le soldat qui « voudrait s'excuser en disant qu'il a *oublié* d'astiquer ses boutons » devrait dire en réalité, « s'il s'avouait à lui-même ainsi qu'à ses supérieurs quel a été le mobile de son omission [...] : "J'ai en parfaite horreur ce régime fastidieux et vexatoire des corvées." »¹¹¹³ Pareillement encore, « une certaine négligence dans l'attention apportée aux soins de l'enfant » signifierait rien de moins qu'une volonté de le *supprimer*, tout en évitant « la grossière technique de celles qu'on appelle les faiseuses d'anges »¹¹¹⁴.

En somme, le modèle de la contre-volonté écarte l'image d'une volonté absente ou tiède. La tiédeur de la volonté que dénote le geste problématique devient plutôt le signe que la volonté de la personne est bloquée par une « contre-volonté » déterminée. Le geste problématique naît de la confrontation de deux volontés à part entière, pleinement mûries, deux *décisions réfléchies* opposées une à l'autre. L'*absence* de volonté que manifeste l'oubli devient ainsi le signe que la volonté personnelle est bloquée par l'opposition intérieure d'une « contre-volonté », dressée contre la première.

Abordons un autre exemple. Freud rapporte qu'« il arrive constamment que des personnes que je fais entrer de la salle d'attente omettent de fermer la porte derrière eux ; ils laissent même presque toujours les deux portes ouvertes »¹¹¹⁵. Cet oubli était motivé par une volonté de vengeance dirigée contre Freud :

Le patient appartient à la grande foule de ceux qui réclament une autorité séculière, qui veulent être éblouis, intimidés. Il [...] s'est attendu à un afflux de gens en quête d'aide

¹¹¹² Timpanaro, *The Freudian Slip*, p. 196.

¹¹¹³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 259.

¹¹¹⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 75-76.

¹¹¹⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 255.

[...]. Maintenant il entre dans une salle d'attente vide, qui plus est fort modestement installée, et il est ébranlé. Il doit faire payer au médecin le déploiement si superflu de respect qu'il s'apprêtait à lui témoigner et alors... il néglige de fermer la porte séparant les salles d'attente et de consultation. Par là il veut dire au médecin : Mais c'est qu'il n'y a personne ici et il ne viendra sans doute personne tant que je serai ici.¹¹¹⁶

En affirmant que les patients qui oubliaient de refermer la porte de son cabinet le faisaient pour se venger, Freud traitait leurs oublis comme étant une action pleinement volontaire : un signe d'*inattention* était traité comme le signe d'une *attention* refoulée. Freud traite comme un signe d'expression du *mépris actif* envers le médecin une action qui au départ apparaissait plus simplement comme n'étant *pas* motivée par le désir d'exprimer un respect dû au médecin. Cette action du patient apparaît comme une action *réfléchie* qui implique une forme de *délibération*. F. Cioffi remarque que ces caractéristiques appartiennent à un grand nombre des actions auxquelles Freud impute des désirs refoulés. « These acts necessitated just those calculations and deliberations that their perpetrators would have been involved in had they been unscrupulous enough to undertake them intentionally. »¹¹¹⁷ Par cette réforme pratique de la notion d'inattention, Freud traitait la défaillance d'attention (un phénomène aux frontières de l'action) comme une action pleinement volontaire.

La subtile réforme freudienne du geste d'inattention problématique peut ainsi être vue non pas comme une rupture avec le traitement hérité, mais plutôt comme une accentuation de certains aspects de celui-ci : là où le traitement hérité voit dans l'inattention une inaction, un geste irréfléchi, l'interprétation freudienne y voit le fruit d'une *décision réfléchie*. Pour comprendre quelle est la nature de la transformation opérée lorsqu'un oubli (qui semblait jusque-là peu motivé) est traité comme le fruit de l'intervention d'une contre-volonté, nous pouvons nous servir d'une distinction proposée par T. d'Aquin entre l'abstention de volonté

¹¹¹⁶ *Ibid.*, p. 255-256.

¹¹¹⁷ Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 186. De même, comme nous l'avons vu au chapitre trois, Vološinov remarque que « l'inconscient freudien se présente comme un monde plein de relief et de variété, avec ses représentations et ses images correspondant toujours bien exactement à des objets précis, *ses désirs dont l'orientation est toujours bien précise*, et ses sentiments toujours aussi riches en nuances et en cheminements subtils. » (Vološinov, « Le freudisme », p. 162-163, italiques ajoutées.)

qui est *passive* et celle qui est plutôt *active*¹¹¹⁸. Suivant la conception prépsychanalytique, l'oubli procède d'une *abstention passive* de volonté. L'acte oublié serait un acte *que l'on ne veut pas particulièrement accomplir*. La conception psychanalytique de l'oubli, qui le traite comme un symptôme du refoulement, l'aborde plutôt comme le fruit d'une *abstention active* : comme un « acte intérieur » qui procède d'un « vouloir ». Ainsi, le geste qui semblait simplement au premier abord *n'être pas voulu* (par ex. l'oubli de fermer une porte) apparaît être, après l'enquête analytique, *une action que l'on veut manifestement ne pas accomplir* (par ex. après avoir *décidé* de ne pas fermer la porte).

4.2.2.2 Une contre-volonté déjà pratiquement reconnue

Nous avons vu que l'idée que les TOC soient causés par une contre-volonté était une idée plausible. Freud présentait le phénomène de l'inattention de manière telle qu'il apparaissait tout autant comme le fruit de l'intervention d'une contre-volonté. Freud parlait de la sanction qui frappe l'inattention. Il remarquait que l'inattention, avant même l'apparition de la psychanalyse, était punie :

Le bienfaiteur qui s'excuse auprès de son protégé d'avoir oublié sa demande n'est pas justifié devant lui. Le protégé pense aussitôt : il n'y attache aucune importance : il l'a bien promis, mais à vrai dire il ne veut pas le faire. Aussi, dans certaines relations, l'oubli est-il prohibé également dans la vie [...]. Représentez-vous une maîtresse de maison accueillant l'invité en ces termes : Comment, c'est aujourd'hui que vous venez ? J'ai, ma foi, complètement oublié que je vous avais invité pour aujourd'hui. Ou encore le jeune homme qui devait avouer à sa bien-aimée qu'il avait oublié de respecter le tout dernier rendez-vous convenu. Il ne l'avouera certainement pas, préférant inventer au pied levé les obstacles les plus invraisemblables qui l'ont empêché de venir, puis qui l'ont mis dans l'impossibilité de l'en informer. Dans les affaires militaires, l'excuse d'avoir oublié quelque chose ne sert à rien et ne protège pas contre la punition, c'est ce que nous savons tous et ce dont nous devons reconnaître le bien fondé. Sur ce point, les hommes sont soudain unanimes à reconnaître qu'une

¹¹¹⁸ Celui-ci remarque qu'une « abstention » peut être « volontaire » de deux manières différentes : « tantôt sans acte extérieur, mais avec un acte intérieur, quand on veut ne pas agir ; tantôt sans même un acte intérieur, quand on ne veut pas agir. » (Thomas d'Aquin, *Les actes humains*, Paris, Tournai et Rome : Desclée et cie, 1926, p. 21.) Dans le premier cas (« quand on veut ne pas agir »), l'abstention « procède directement d'une volonté agissante » ; dans le second cas (« quand on ne veut pas agir »), elle « résulte indirectement d'une volonté non agissante » (*Ibid.*, p. 22). Dans le premier cas « ne pas vouloir faire une chose équivaut à vouloir ne pas la faire » ; dans le second cas, « ne pas vouloir équivaut à une abstention » (*Ibid.*, p. 22.)

action manquée déterminée a du sens et à dire quel sens elle a. Pourquoi ne sont-ils pas assez conséquents pour étendre cette façon de voir aux autres opérations manquées et pour y adhérer pleinement ?¹¹¹⁹

Freud souligne ici que la sanction qui frappe la faute engendrée par l'action négligente est un phénomène énigmatique. Il est effectivement énigmatique, comme le souligne P. Fauconnet, parce qu'on tient la personne négligente pour responsable *malgré l'absence d'une intention incriminante* :

Commettre un délit, une faute morale, un péché par négligence, c'est violer une règle sans le vouloir : pas de volition, donc, semble-t-il, pas de responsabilité spirituelle ou subjective ; la responsabilité résultant de la négligence ne paraît être engendrée que par la participation du corps à l'acte matériel. Cependant, accuser quelqu'un d'une négligence, c'est pénétrer dans sa conscience et constater quelque chose qui n'est ni la volition coupable, ni l'absence pure et simple de tout état psychologique générateur de responsabilité. L'acte n'est ni fortuit, ni intentionnel : je ne l'ai pas fait « exprès » et c'est cependant « ma faute ».¹¹²⁰

Si cette absence *d'intention* est frappée de sanction, c'est, écrit encore Fauconnet, parce qu'une *inattention* est parfois une faute :

Au fond, ce qu'on reproche à l'homme coupable de négligence, c'est de ne pas s'être trouvé dans un certain état de *tension* morale que les circonstances commandaient. [...] L'attitude de respect de l'inférieur en face du supérieur, le recueillement du fidèle dans un temple, l'attention de l'élève en classe sont des états de tension. [...] Quand on reproche à l'homme négligent de n'avoir pas prévu ce qu'il aurait dû prévoir, d'avoir fait un geste maladroit qu'il aurait dû éviter, on fait usage de formules qui expriment mal le jugement réellement porté. L'imprévision et la maladresse sont par elles-mêmes sans valeur morale : mais elles sont les symptômes de cette insuffisance de tension qu'on incrimine.¹¹²¹

Nous pouvons, à partir de ces réflexions, reprendre l'exemple des patients de Freud qui oubliaient de fermer la porte de son cabinet de consultation. Dans la conception prépsychanalytique, on aurait vu cet oubli comme une inaction, suscitée par une abstention de

¹¹¹⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48-49. Freud a présenté une première version de ce passage dans : Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 258-260.

¹¹²⁰ Fauconnet, *La responsabilité*, p. 369. La personne coupable de négligence « ne veut pas mal faire » (*Ibid.*, p. 369).

¹¹²¹ *Ibid.*, p. 371-372. Autrement dit : « Le coupable a passé, sans les voir, à côté d'une obligation, d'une chose envers laquelle nous sommes tenus au respect » (*Ibid.*, p. 374).

la volonté. Pour parler comme P. Fauconnet, le patient distrait qui oubliait de fermer la porte du cabinet montrait par cet oubli qu'il ne se trouvait pas alors « dans un certain état de *tension morale* », celui qu'aurait requis la démonstration d'un « respect » au médecin¹¹²². Lorsque Freud affirme que l'inattention de ce patient « n'est ni fortuite ni dépourvue de sens, elle n'est même pas sans importance » puisqu'« elle éclaire le rapport qu'a avec le médecin celui qui entre »¹¹²³, il décrit encore cette inattention dans des termes qu'auraient pu utiliser les gens avant l'apparition de la psychanalyse.

T. d'Aquin formule sur la sanction qui frappe les gestes involontaires une réflexion qui s'apparente à celle de Fauconnet. Il remarque que « l'abstention de volonté » (celle qui engendre différentes *inactions*, dont les oublis et négligences) n'est pas réellement située au-delà de toute volonté. En effet, chacun est maître « de vouloir ou de ne vouloir pas ; l'abstention correspondante peut donc être volontaire »¹¹²⁴. Par le fait même, le qualificatif « volontaire » peut être appliqué « non seulement à ce qui procède directement d'une volonté agissante, mais encore à ce qui résulte indirectement d'une volonté non agissante »¹¹²⁵. Ainsi, l'inaction engendrée par l'absence de volonté peut être frappée de sanction. Cette sanction est tout à fait intelligible : « une volonté en état de substituer un vouloir et un acte à une abstention correspondante, quand au surplus elle le doit, devient responsable de cette abstention »¹¹²⁶. La sanction qui frappe l'inaction engendrée par l'abstention de volonté se produit donc « dans les cas où elle peut et doit agir »¹¹²⁷. Voilà qui explique pleinement le fait énigmatique que l'inattention est punie dans certaines circonstances seulement : la punition n'opère que là où l'inaction engendrée par l'abstention de volonté empêche un partenaire de remplir sa part d'une action sociale, celle que son partenaire est en droit d'exiger de lui.

¹¹²² *Ibid.*, p. 371.

¹¹²³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 255.

¹¹²⁴ Aquin, *Les actes humains*, p. 20.

¹¹²⁵ *Ibid.*, p. 22.

¹¹²⁶ *Ibid.*, p. 21.

¹¹²⁷ *Ibid.*, p. 21. Autrement dit, « la négligence provient d'un certain relâchement de la volonté par l'effet duquel la raison manque de la sollicitude qui lui ferait commander ce qu'elle doit ou comme elle doit » (Thomas d'Aquin, *Somme théologique : la prudence*, Paris : Cerf, 2006, p. 204).

Reprenons les exemples mentionnés par Freud dans les passages abordés plus haut : le soldat « n'est pas *autorisé* à oublier quoi que ce soit de ce que le règlement militaire exige de lui »¹¹²⁸ ; la « maîtresse de maison », en invitant des gens, s'engage à les recevoir ; le « prétendant », en faisant la cour à la « jeune fille », prétend porter ses pensées vers elle¹¹²⁹. La sanction qui frappe l'inattention répond donc à la transgression d'engagements et d'obligations spécifiques, constitués par des actes sociaux déterminés. Invoquer l'oubli ne permet pas de se décharger de ces obligations, puisque celui qui doit remplir ces obligations a aussi l'obligation de prendre les mesures requises pour se les rappeler.¹¹³⁰

*

Freud était loin de recourir (comme T. d'Aquin et P. Fauconnet) à des distinctions permettant de décrire l'inattention comme étant partiellement volontaire. Au contraire, il soutenait que le fait que l'inattention ne soit pas traitée comme un phénomène pleinement involontaire démontrait qu'elle était un phénomène pleinement volontaire, le fruit de l'intervention d'une contre-volonté. Qui plus est, Freud prétendait que le fait que des gens punissaient différentes formes d'inattention (avant même l'apparition de la psychanalyse) démontrait qu'ils savaient déjà que l'inattention découle de l'intervention d'une telle contre-volonté. En punissant cette inattention, « les hommes sont soudain unanimes à reconnaître qu'une action manquée déterminée a du sens »¹¹³¹. Freud suggérait ainsi que les punitions qui frappaient déjà l'inattention signalaient une connaissance implicite généralisée de la présence de la contre-volonté¹¹³². En infligeant ces sanctions, les gens démontreraient qu'ils savaient

¹¹²⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 259.

¹¹²⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48-49.

¹¹³⁰ Freud souligne d'ailleurs que la psychanalyse ne s'occupe que de ces cas d'inattentions et d'oublis : « Je ne m'occupe [...] que d'un certain groupe d'entre eux, à savoir ceux où l'oubli cause de l'étonnement parce que, étant donné mon attente, *je devrais savoir la chose en question.* » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 232, italiques ajoutées.)

¹¹³¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48-49.

¹¹³² Freud martèle inlassablement cette assertion dans ses principaux textes d'introduction à la psychanalyse : *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 171-172, 175, 178, 229-230, 258-260, 262-264, 266, 269-270, 294, 336, 345-346, 348, 393, 408 ; *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 30-32, 48-49.

déjà, avant toute rencontre avec la psychanalyse, que les actes manqués sont engendrés par des contre-volontés. Les réactions aux actes fortuits et aux actes manqués révéleraient une « connaissance inconsciente et déplacée » des contre-volontés qui les animent¹¹³³. Leurs réactions envers les lapsus révèlent que « les hommes donnent du lapsus comme d'autres actes manqués la même interprétation que celle que je soutiens »¹¹³⁴. Les « choses » révélées par la théorie du refoulement « sont connues de tout le monde »¹¹³⁵. Le fait que l'oubli et les actes manqués soient causés par une contre-volonté serait « une chose bien connue et allant de soi pour les êtres humains »¹¹³⁶. De cette manière, « tout un chacun pratique continuellement l'analyse psychique sur ses semblables »¹¹³⁷. La théorie de l'oubli qu'offre la théorie du refoulement est « la conception générale qu'en ont les hommes, conception dont ils sont tous partisans dans la vie que pour ne la renier qu'en théorie » (en refusant de reconnaître ouvertement la théorie du refoulement)¹¹³⁸. Freud affirmait ainsi que la vérité de la théorie du refoulement, avant même l'apparition de la psychanalyse, était manifeste et (implicitement) reconnue par tous.

4.3 Une contre-volonté agissante mais inavouée

Le phénomène problématique était donc le fruit de l'intervention d'une contre-volonté. En présentant ce phénomène de cette manière, Freud le redécrivait. Il n'apparaissait plus problématique simplement pour les raisons que nous avons vues, mais aussi parce qu'il manifestait une contre-volonté, qui, en elle-même, posait problème (# 4.3.1). L'intervention de cette contre-volonté posait problème, plus spécifiquement, parce qu'elle empêchait son porteur de rendre compte de ses faits et gestes à ceux qui étaient en droit de lui demander de tels comptes (# 4.3.2).

¹¹³³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 408.

¹¹³⁴ *Ibid.*, p. 172.

¹¹³⁵ *Ibid.*, p. 266.

¹¹³⁶ *Ibid.*, p. 270.

¹¹³⁷ *Ibid.*, p. 345-346.

¹¹³⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48.

4.3.1 L'étrange progéniture de la contre-volonté

Décrire les phénomènes problématiques rencontrés comme étant suscités par l'intervention d'une contre-volonté, c'était poser un regard nouveau sur ces phénomènes (# 4.3.1.1). Ils apparaissaient maintenant doublement problématiques : non plus seulement pour les raisons examinées plus haut, mais aussi du fait qu'ils étaient produits par une contre-volonté que son porteur ne contrôlait pas et qu'il ne connaissait pas (# 4.3.1.2). Le caractère problématique de l'intervention de cette contre-volonté apparaissait avec netteté lorsque les actions qu'elle suscitait étaient des actions qui n'avaient jamais été considérées autrement que comme des phénomènes inoffensifs, banals, qui n'avaient jusque-là jamais attiré l'attention (# 4.3.1.3).

4.3.1.1 Un nouveau regard sur les phénomènes problématiques rencontrés

Le cas des *oublis* démontrait que les défaillances de capacités, loin d'être suscitées par l'inattention, étaient le fruit de l'intervention d'une contre-volonté. En produisant un oubli, cette contre-volonté venait bloquer une action de son porteur, à laquelle elle s'opposait. Ce qui était oublié était en réalité refusé. L'intervention d'une contre-volonté permettait aussi d'expliquer les *maladresses* apparentes. Cette contre-volonté les motivait. Un geste maladroit apparaissait susceptible d'être mu par une intention refoulée lorsqu'il était effectué avec une « particulière adresse »¹¹³⁹, qui trahissait le geste volontaire. Ainsi, un geste apparemment maladroit commis sans « conscience d'avoir aucune intention », et qui pourtant fut exécuté « avec l'adresse d'un escamoteur »¹¹⁴⁰, était mu par une contre-volonté. De même, *l'irrésolution* découlait de l'intervention d'une contre-volonté. Celui qui ne parvient pas à prendre une décision est en fait tiraillé entre deux volontés – sa volonté consciente et une autre volonté, dont il ne sait rien, qui refuse la décision que la première s'apprêtait à prendre. Voilà pourquoi il ne parvient pas à « élaborer une volonté unifiée »¹¹⁴¹. L'incapacité de se décider, d'exécuter une décision trahissait le *refus* de la contre-volonté. Le canevas de la contre-

¹¹³⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 311.

¹¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 294.

¹¹⁴¹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 91.

volonté permettait tout aussi bien, enfin, d'expliquer d'autres déficiences. Il permettait donc d'expliquer différents *rêves* et certaines *maladies*. Ce canevas permettait d'affirmer que « quand le rêve paraît manifestement absurde », il est « intentionnellement ainsi »¹¹⁴². Il permettait tout aussi bien d'affirmer qu'une maladie « est l'œuvre de l'intention »¹¹⁴³.

Le canevas de la contre-volonté permettait donc à Freud de décrire comme des actions des phénomènes qui jusque-là n'avaient à peu près jamais été considérés comme tels. Il était par exemple possible de traiter comme motivées les « actions fortuites et symptomatiques », qui au premier abord présentent « le caractère de ce qui est immotivé »¹¹⁴⁴. Plusieurs « manifestations mimiques et langagières » et certaines « formulations de pensée », qui avaient jusque-là été traitées comme « les résultats d'un trouble organique ou d'un déficit anormal dans le fonctionnement de l'appareil animique » s'avéraient être, une fois examinées sous la loupe psychanalytique, « des phénomènes psychiques à part entière » ayant « chaque fois un sens et une tendance. Elles sont au service d'intentions déterminées »¹¹⁴⁵, celles-là qui animaient la contre-volonté. Il devenait également possible de traiter les rêves comme des actions¹¹⁴⁶. Ainsi, la théorie du refoulement rendait possible un élargissement du champ des phénomènes considérés comme des actions – un élargissement, en d'autres mots, des phénomènes susceptibles de se faire exiger leurs motifs¹¹⁴⁷. C'est à cet élargissement du

¹¹⁴² Freud, *Sur le rêve*, p. 96-97.

¹¹⁴³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 64.

¹¹⁴⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 58.

¹¹⁴⁵ Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 100-101.

¹¹⁴⁶ La psychanalyse « élève le rêve au rang d'un acte psychique qui a un sens, une intention et une place dans la vie d'âme de l'individu » (*Ibid.*, p. 104).

¹¹⁴⁷ Cette extension a fréquemment été remarquée. P. Winch écrit : « Dans les termes de Weber, Freud classe comme “dirigées par un sens” (sinnhaft orientiert) des actions qui n'ont pas de sens aux yeux de l'observateur occasionnel. » (Winch, *L'idée d'une science sociale*, p. 108). A. Okazaki souligne qu'avec la psychanalyse « the definition of human intention has been, so to speak, widened; including much wider, formerly involuntary, mental movement (such as dreaming), and hence the self has become responsible for a much wider conduct. » (Akira Okazaki, *Recapturing the Shadow: Dream Consciousness, Healing and Civil War in the Borderlands Between Northern and Southern Sudan*, Oxford: All Souls College, 2001, p. 55-56.) A. C. MacIntyre remarque que Freud en vint à voir des intentions et des buts là où les pré-freudiens n'auraient vu que des causes

champ de la sémantique de l'action que se réfère Freud lorsqu'il remarque que la psychanalyse a « élargi le monde des phénomènes psychiques d'un secteur fort considérable et conquis pour la psychologie des phénomènes qui, auparavant, ne lui étaient pas attribués »¹¹⁴⁸. Plus clairement, T. Mann souligne que Freud nous a montré à reconnaître dans « ce qui nous *arrive* ce que nous *faisons* nous-mêmes »¹¹⁴⁹.

Comme nous l'avons vu, les défaillances des fonctions (ou incapacités surprenantes) n'étaient pas le seul indice de la présence d'une contre-volonté. Les *actions irrationnelles* apparaissaient comme un autre indice de sa présence, elles signalaient tout aussi bien son intervention. Nous pourrions presque dire que l'action irrationnelle était une action effectuée par une personne qui perdait temporairement le contrôle de ses faits et gestes – que ces derniers tombaient sous le contrôle de la contre-volonté. Voilà pourquoi, avec le recul, la personne ne parvenait pas à voir le sens de son action, que celle-ci lui apparaissait comme une « action dénuée de fin »¹¹⁵⁰. Si l'auteur de l'action n'était pas en mesure de formuler le motif qui l'animait, c'est que cette action lui échappait, qu'elle émanait d'une volonté dont il semblait tout ignorer. C'est parce qu'il ne connaissait pas le désir qui animait cette action qu'il était réduit, si on l'interrogeait sur ce point, à formuler des raisons faibles, peu convaincantes ou irrecevables. Freud décrit fréquemment les auteurs de gestes irrationnels comme des gens qui s'abstiennent de formuler les raisons d'agir de gestes qui leur apparaissent à eux-mêmes comme insensés. Ce faisant, Freud les décrit comme des gens qui sont en réalité incapables d'énoncer leurs vraies raisons d'agir, celles qui suscitaient réellement leurs actions. Ainsi,

(MacIntyre, *The Unconscious*, p. 82). D. Davidson note que « Freud a largement augmenté le nombre et la variété des phénomènes qui peuvent être considérés comme rationnels : on a découvert que nous avons des raisons d'avoir des oublis, de faire des lapsus, ou d'avoir des peurs exagérées » ; en ce sens, Freud « voulait étendre la gamme des phénomènes susceptibles d'une explication par les raisons » (Donald Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas : Éditions de l'éclat, 1991, p. 24-25). C. Taylor écrit pour sa part que « le domaine du significatif a été considérablement étendu par la psychanalyse freudienne » (Taylor, *La liberté des modernes*, p. 22). Sur ce point, voir aussi : Welsh, *Freud's Wishful Dream Book*, p. 41.

¹¹⁴⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 57.

¹¹⁴⁹ Mann, « Freud et l'avenir », p. 27.

¹¹⁵⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 279. Suivant une autre traduction : « une action sans finalité » (Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, p. 346).

c'est parce que sa propre crise de larmes apparut irrationnelle à « l'homme aux loups » (cette « manifestation de sentiments » lui était en effet « restée incompréhensible », elle « le déconcerta »¹¹⁵¹) qu'il était dans l'incapacité d'énoncer la *raison* qui motivait réellement ses pleurs, celle-là qui, selon Freud, découlait d'une contre-volonté. Semblable était le cas de cet « homme très intelligent dont les petites brouilles avec son épouse, une jeune femme qui l'aimait tendrement, pouvaient à coup sûr *invoker* des *raisons réelles*, mais qui, ainsi qu'il l'avoua lui-même, ne s'expliquaient pas entièrement par elles »¹¹⁵². L'explication complète de ces brouilles demandait d'élucider les raisons de la contre-volonté, celles-là que cet homme était incapable de nommer. Mentionnons aussi ces « malades de contrainte » qui « sont superstitieux [...], en dépit, la plupart du temps, de leur meilleur discernement »¹¹⁵³ et qui ne pouvaient donc énoncer les raisons motivant réellement leurs actes superstitieux. De même, la femme qui « devrait [...] pouvoir se dire qu'elle n'a aucune raison d'être jalouse » et qui ne pouvait donc pas justifier les « reproches » que la jalousie lui portait à adresser à son mari, était en réalité animée non pas par la jalousie, mais par un autre motif, dont elle ignorait tout¹¹⁵⁴. C'est parce qu'elle ignorait ce motif qu'elle ne parvenait pas à l'énoncer et que son comportement paraissait insensé.

En somme, l'action irrationnelle et différentes défaillances des capacités pouvaient être expliquées par l'intervention d'une contre-volonté.

4.3.1.2 Des phénomènes doublement problématiques

Nous avons vu que plusieurs actions irrationnelles et défaillances de capacités étaient des phénomènes qui apparaissaient problématiques au regard de normes que s'étaient données différents groupes sociaux. En les décrivant comme les produits de la contre-volonté, Freud entreprenait de les placer sous une lumière morale différente. Ils n'apparaissaient plus

¹¹⁵¹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 512-513.

¹¹⁵² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 310, italiques ajoutées. Freud traite ici très clairement l'aveu d'intentions de cet homme comme l'énonciation de *raisons d'agir* dont la validité est susceptible d'être discutée par ses interlocuteurs.

¹¹⁵³ Freud, *Totem et tabou*, p. 108.

¹¹⁵⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 257-258.

problématiques de la même manière ou pour les mêmes raisons. À partir du moment où les actions irrationnelles et différentes défaillances de capacités étaient redécrites comme les fruits d'interventions d'une contre-volonté, la description de la situation problématique était changée.

En décrivant un phénomène donné comme étant causé par l'intervention d'une contre-volonté, Freud jetait sur ce phénomène une lumière nouvelle. Le phénomène apparaissait déjà en lui-même comme problématique, par exemple parce qu'il manifestait une défaillance de capacité. En étant appréhendé comme le fruit de l'intervention d'une contre-volonté, il apparaissait en plus comme problématique pour *une raison supplémentaire* : comme son auteur ne connaissait pas la contre-volonté dont il était le porteur, il ne la maîtrisait pas, elle était au-delà de la portée de son contrôle. L'auteur du phénomène animé par la contre-volonté se trouve dans *l'incapacité d'avouer le désir qui anime son action*. Il ne *sent* rien « de ce qui serait une motivation » et est au contraire porté à « l'expliquer par l'“inattention” » ou à « la présenter comme un “hasard” »¹¹⁵⁵. En dernière analyse, c'est là un caractère problématique commun à tous les phénomènes problématiques causés par l'intervention de la contre-volonté, quelle que soit la nature de l'indice laissé par cette intervention (action irrationnelle ou défaillance de capacité). Ainsi, l'incapacité des gens atteints de troubles obsessionnels compulsifs à exprimer verbalement leurs volontés retenait l'attention de Freud. Apparaissait problématique le fait que ces gens « ne connaissent pas l'énoncé de leurs propres représentations de contrainte »¹¹⁵⁶, c'est-à-dire le fait que ces gens étaient incapables d'exprimer verbalement les intentions qui animaient leurs gestes. Les gens atteints de tels troubles s'avéraient *incapables de répondre de leurs gestes*¹¹⁵⁷. « Chaque fois que j'avais demandé à la malade : Pourquoi

¹¹⁵⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 385.

¹¹⁵⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 356. Il arrive qu'un malade « n'entende pas l'exact énoncé de ses idées de contrainte ou ne saisisse pas la véritable intention de son impulsion de contrainte » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 136).

¹¹⁵⁷ J. Forrester note que « c'est autour du sens des responsabilités que peut avoir le patient, de son dynamisme et de sa *maîtrise*, que s'articule la cure » ; la névrose est « décrite comme inséparable en effet du concept de responsabilité », plus précisément de « la responsabilité du patient en tant qu'il parle, qu'il produit des signes » (John Forrester, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1984, p. 56).

faites-vous cela ? Quel sens cela a-t-il ?, elle avait répondu : Je ne sais pas. »¹¹⁵⁸ Cette incapacité était aussi présente chez d'autres types de malade. Les gestes de plusieurs malades procèdent de motivations qui ne leur étaient « qu'imparfaitement conscientes »¹¹⁵⁹. Hans devint malade lorsque « commencent pour lui des incongruences entre ce qu'il dit et ce qu'il pense »¹¹⁶⁰ et que, par le fait même, il ne parvenait plus à dire ce qu'il pensait et désirait.

L'action irrationnelle et le geste qui dénotait une défaillance, en étant décrits comme les fruits de l'intervention d'une contre-volonté, apparaissaient comme des conséquences d'une problématique plus profonde. Freud l'indiquait bien. Prenons un exemple : constatant avoir oublié à plusieurs reprises de poster un colis qu'il avait promis d'envoyer, Freud en vient à s'imputer un « attermoiement » et à s'interroger sur les motifs de celui-ci¹¹⁶¹. Ici, l'oubli (cette défaillance de la capacité) apparaissait d'abord problématique parce qu'il empêchait Freud d'accomplir une promesse. Or l'enquête analytique traitait cet oubli comme une action pleine et entière, animée par une contre-volonté : ce qui empêchait réellement Freud d'accomplir son engagement, était l'intervention de cette contre-volonté, qu'il n'était en mesure ni de contrôler ni d'avouer. C'était donc cette contre-volonté qui causait le trouble initialement constaté. Si les phénomènes problématiques étaient d'abord apparus problématiques en raison de leur caractère irrationnel, ou bien parce qu'ils manifestaient une surprenante défaillance de fonction, la découverte de l'intervention de la contre-volonté faisait apparaître ces traits comme des manifestations secondaires de problèmes plus profonds, à savoir l'ignorance par le principal intéressé de cette contre-volonté ainsi que son absence de contrôle sur celle-ci.

¹¹⁵⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 270.

¹¹⁵⁹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 160.

¹¹⁶⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244.

¹¹⁶¹ Freud dépeint ainsi la chose : « me demandant avec étonnement quelle peut bien être la raison du retard que j'ai pris. Je ne veux manifestement pas les envoyer, mais je ne réussis pas à trouver pourquoi. » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 268.)

4.3.1.3 Un nouvel objet de souci

Freud montrait que la contre-volonté n'était pas uniquement problématique du fait qu'elle suscitait des actions irrationnelles ou gênait l'exercice de différentes capacités. L'intervention de la contre-volonté était une intervention que son auteur ne parvenait pas à faire sienne par un aveu. Cette incapacité d'avouer ses motifs était en elle-même problématique. Cela apparaît clairement dans une remarque que fait Freud à propos d'une maladresse verbale (un « lapsus ») qui s'apparente à un trait d'esprit : « telle qu'elle a été formulée, la phrase de la dame peut aussi bien passer pour un excellent mot d'esprit que pour un lapsus amusant »¹¹⁶². La phrase de cette dame devait-elle être un objet de souci ? Devait-elle s'y arrêter ? « Tout dépend de savoir si elle a été dite avec une intention consciente ou... avec une intention inconsciente. »¹¹⁶³ Si la phrase visait consciemment à énoncer un mot d'esprit (si elle n'était pas engendrée par une contre-volonté), alors elle n'avait *rien de problématique*. Cette phrase n'était problématique que dans la mesure où elle était « inconsciente ». Freud montre ici que le fait que l'auteur d'un geste ne *parvient pas à reconnaître* l'intention qui le meut est le signe de l'intervention d'une contre-volonté et que c'est précisément cette intervention qui appelle une réaction précise (une enquête psychanalytique). Un autre cas est très similaire : une dame fait remarquer à son amie qu'elle a commis un lapsus. « “Vous avez raison, est obligée d'avouer cette dernière, mais comment en suis-je venue à commettre ce lapsus ? Pourquoi ai-je fait cela ?” »¹¹⁶⁴ La réaction vigoureuse que Freud prête ici à cette dame montre bien que l'incapacité d'identifier sa motivation, en elle-même, semblait appeler une explication et peut-être aussi un correctif. Ailleurs encore, Freud soulignait qu'un jour « Dora » se présenta à la séance analytique « en étant de fort méchante humeur, ce qu'elle ne sut pas expliquer »¹¹⁶⁵. Encore là, c'est l'incapacité de formuler les raisons de son agir qui apparaît devoir susciter la gêne et l'étonnement.

¹¹⁶² *Ibid.*, p. 146.

¹¹⁶³ *Ibid.*, p. 146-147.

¹¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 218.

¹¹⁶⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 78.

Le fait que cette défaillance de la capacité d'aveu pose problème apparaît très clairement dans les passages dans lesquels Freud s'intéressait aux petits gestes « proches des divers tics »¹¹⁶⁶. Appartiennent à ceux-ci, par exemple, « le fait de jouer avec sa chaîne de montre, de tortiller sa barbe », ou bien encore « le griffonnage lorsqu'il s'agit d'un crayon, le geste consistant à faire sonner des pièces de monnaie dans sa poche, de pétrir de la mie de pain et d'autres matériaux plastiques, toutes sortes de gestes où l'on tripote ses vêtements, etc. »¹¹⁶⁷, ou bien encore « jouer, musser avec des objets [...], fredonner des mélodies, tripoter son propre corps ou ses vêtements, etc. »¹¹⁶⁸ On peut aussi ranger parmi ceux-ci les « airs qu'on fredonne pour soi, sans en avoir l'intention, souvent sans le remarquer »¹¹⁶⁹. Tous ces phénomènes sont des *micro-gestes* auxquels on ne porte généralement pas attention : ce sont de « petites opérations effectuées par habitude et avec une attention réduite au minimum »¹¹⁷⁰, des gestes « que les hommes exécutent sans même les remarquer »¹¹⁷¹. La personne qui les effectue « ignore complètement qu'elle fait ce genre de gestes [...] et elle omet aussi de voir et d'entendre les effets produits par ces actes. Elle [...] réagit comme avec étonnement et incrédulité lorsqu'on attire son attention sur son geste. »¹¹⁷² Ces gestes, leur auteur les exécute, « comme on dit, de façon automatique, inconsciente, sans y prêter attention, comme par jeu, auquel il aimerait dénier toute signification et qu'il dit indifférents et fortuits quand il est interrogé à leur sujet »¹¹⁷³. Tous ces gestes, pensait Freud, obéissaient à une volonté, ils accomplissaient des désirs. C'est très clairement le fait que leurs auteurs étaient incapables de nommer ces désirs qui était problématique¹¹⁷⁴. En effet, ces tics étaient autrement des micro-

¹¹⁶⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 319.

¹¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 319-320.

¹¹⁶⁸ Freud, *De la psychanalyse*, p. 35.

¹¹⁶⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 351.

¹¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 350.

¹¹⁷¹ Freud, *De la psychanalyse*, p. 35.

¹¹⁷² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 320.

¹¹⁷³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 95.

¹¹⁷⁴ Freud soutenait ainsi qu'on pouvait *demandeur les raisons* des tics. En cela, il proposait de rompre avec l'habitude pluriséculaire de les traiter comme n'étant pas des actions au plein sens du terme. Notons par exemple que T. d'Aquin affirmait que si « tout acte humain procédant de la raison délibérative est considéré concrètement,

gestes *sans conséquence*, qui ne pouvaient en aucune façon nuire à l'accomplissement d'actions sociales. Ce n'est que du moment qu'on envisageait ces micro-gestes comme des manifestations d'une contre-volonté qu'ils apparaissaient comme problématiques. Une fois envisagés comme de tels indices, ces micro-gestes devenaient – la réaction de Freud est éloquente – problématiques, susceptibles de mener à des interrogations, etc. Ils devenaient alors problématiques parce que la personne qui ignore la nature du motif que manifeste un phénomène même anodin est une personne qui méconnaît sa volonté, une personne qui perd donc la capacité de nommer adéquatement sa volonté. L'incapacité d'énoncer le motif d'un geste anodin remettait en question la capacité d'énoncer les motifs animant d'actions susceptibles d'être interrogées.

4.3.2 Difficultés de coordination

Si cette incapacité était problématique, c'est qu'elle empêchait celui qui en était affligé de remplir une obligation sociale précise. Celui qui était incapable d'avouer les motifs qui animent son agir était incapable de *rendre raison* de ses actions à ceux qui étaient en droit de lui demander des comptes. D'abord, nous verrons que Freud montre que comme celui qui est affligé par sa contre-volonté n'aperçoit pas le désir qui motive son action, alors que le témoin de cette action, lui, l'aperçoit, le refoulement créé des difficultés de coordination entre partenaires d'actions sociales (# 4.3.2.1). Nous verrons ensuite que, dans les conflits qui pouvaient éclater entre l'auteur de l'action (qui n'aperçoit pas le désir qui le meut) et le témoin de l'action (qui au contraire l'aperçoit clairement), Freud soutenait que le témoin avait raison et que l'auteur avait tort. Ce témoin comprenait cette action mieux que l'auteur de cette action (# 4.3.2.2). Ce dernier s'avérait incapable de répondre de ses faits et gestes, d'offrir l'aveu de motif attendu, quand le témoin de l'action le lui demandait. Enfin, nous verrons que Freud ne

soit bon ou mauvais », c'est-à-dire qu'il est susceptible de se faire attribuer une raison (bonne ou mauvaise, recevable ou irrecevable), tout geste qui, à l'inverse, « ne procède pas de la raison délibérative [...], comme de se frotter la barbe, ou de mouvoir la main ou le pied, un tel acte, à proprement parler, n'est ni moral, ni humain, puisque ce caractère lui vient de la raison. Dans ce cas, il sera indifférent, c'est-à-dire en dehors de la série des actes moraux. » (Aquin, *Les actes humains*, p. 300.)

faisait pas que proposer une théorie de ces difficultés de coordination, puisque lui-même, en tant que témoin de l'action, exigeait fréquemment ces aveux (# 4.3.2.3).

4.3.2.1 Différends et conflits

Dans les cas d'actions carrément irrationnelles, l'incapacité d'énoncer ses raisons d'agir plaçait les interlocuteurs du porteur de refoulement devant des « réactions incompréhensibles au commerce humain »¹¹⁷⁵. De cette manière, il était clair que ces intentions non verbalisées troublaient la poursuite d'actes sociaux. Même dans les cas d'actions moins insensées, cette incapacité offrait un obstacle à la compréhension mutuelle. Freud note en effet que l'incapacité à reconnaître les intentions qui motivent l'agir est « *inévitablement* la source de malentendus dans les rapports humains »¹¹⁷⁶. L'« auteur » de l'action inavouée, parce qu'il

ignore totalement qu'une intention s'y rattache, ne s'impute pas de telles intentions et ne s'en estime pas responsable. L'autre, par contre, [...] met [...] à profit de tels actes de son semblable pour en tirer des conclusions sur ses intentions et ses dispositions d'esprit, en découvre plus sur les processus psychiques à l'œuvre chez l'étranger que celui-ci n'est lui-même prêt à l'avouer et ne croit en avoir dit.¹¹⁷⁷

Soulignons que dans ce passage, Freud décrit très précisément la fonction de *coordination* et de *médiation* d'interactions que joue l'imputation d'intentions à des conduites. Il montre que l'incapacité à avouer ses intentions gêne la coordination des interactions parce qu'elle rend celui qu'elle frappe inapte à s'entendre avec le témoin (le *spectateur* de son action qu'est « l'autre ») sur le fait qu'une volonté est en jeu. Cette inaptitude empêche de produire une réponse commune au geste que cette volonté anime. Le principal intéressé ne s'estime « pas responsable » du geste animé par sa propre volonté, qu'il méconnaît. Son témoin, à l'inverse, le tient responsable de ce geste. Freud écrit ensuite que l'auteur du geste

¹¹⁷⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 392. Suivant une autre traduction : devant des « réactions incompréhensibles aux relations humaines » (Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, p. 480).

¹¹⁷⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345, italiques ajoutées.

¹¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 345. Comme le souligne J. Laplanche, l'essentiel de la théorie freudienne de l'inconscient « est qu'un sens soit décelé qui n'est pas présent à celui qui le communique au moment où il communique » (Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, p. 102).

s'indigne lorsque les conclusions qu'on a déduites de ses actes symptomatiques lui sont présentées et reprochées, il les déclare dénuées de fondement, puisqu'aussi bien il n'a pas conscience de l'intention qui fut à l'œuvre lors de leur exécution, et il se plaint d'avoir été mal compris par l'autre.¹¹⁷⁸

Freud décrit ici un conflit sur l'identité du désir commandant un geste. Jusqu'à ce que le témoin affirme à l'auteur de ce geste que ce dernier est animé par tel motif, ou que le témoin interroge l'auteur sur ce motif, ce conflit est latent : c'est *un différend qui s'ignore*, puisque (comme nous l'avons vu au chapitre trois) l'auteur de l'action méconnaît l'expression non langagière de sa volonté, celle qu'il réalise en accomplissant son action (dans le « régime d'accomplissement »). L'auteur d'un geste animé par une contre-volonté ne peut prendre conscience de l'expression non verbale de celle-ci que lorsqu'on lui offre pour ainsi dire le « miroir » lui permettant d'apercevoir son action : « lorsque les conclusions qu'on a déduites de ses actes symptomatiques lui sont présentées »¹¹⁷⁹, c'est-à-dire lorsqu'un interlocuteur lui dit que son action accomplit tel désir. Il faut donc que ce témoin s'adresse à cet auteur pour que ce différend latent devienne ouvert. Alors seulement, l'auteur du geste, prenant connaissance de l'opinion du spectateur, est en mesure de lui répondre. Alors seulement, l'auteur « s'indigne » et « se plaint » de l'imputation du désir à son geste. Ainsi, le débat sur l'identité de l'action en jeu peut commencer. Il devient alors possible de coordonner l'auteur du geste et son interlocuteur.

Freud souligne donc que l'expression naturelle de la volonté, celle qui se produit dans l'accomplissement de l'action, est incapable de servir à coordonner les interactions comme parvient à le faire son expression verbale, celui qui se produit dans l'aveu d'intention. L'expression naturelle de la volonté ne permet pas cette coordination parce que l'auteur de l'action demeure ignorant de la volonté (refoulée, selon Freud) que son geste exprime. L'auteur de l'action « ignore totalement qu'une intention s'y rattache » ; les gestes suscités par

¹¹⁷⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345. Les « malades » sont incapables de fournir des « comptes rendus sur eux-mêmes » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 36) ; ils souffrent d'une « incapacité » à « présenter de manière ordonnée leur histoire de vie » (*Ibid.*, p. 37).

¹¹⁷⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345. Suivant une autre traduction : « lorsqu'on le met en présence des conclusions que d'autres en ont tirées » (Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris : Payot, 1975, p. 228).

l'intervention de la contre-volonté ne suscitent pas chez leurs auteurs « la conscience de l'intention qui fut à l'œuvre lors de leur exécution »¹¹⁸⁰. La personne qui les effectue « ignore complètement qu'elle fait ce genre de gestes [...] et elle omet aussi de voir et d'entendre les effets produits par ces actes. Elle [...] réagit comme avec étonnement et incrédulité lorsqu'on attire son attention sur son geste. »¹¹⁸¹ Le propre auteur de l'opération manquée peut « ne pas la voir »¹¹⁸². Alors, seul le témoin de l'action perçoit cette expression naturelle du désir qui l'anime. Notons que Freud n'est pas le premier à souligner ce point. En effet, comme nous l'avons vu au chapitre trois, G. H. Mead a montré que la volonté qui s'exprime naturellement dans l'accomplissement de l'action n'est pas une volonté qui apparaît à son propre auteur et qu'elle ne permet donc pas de coordonner les interactions de celui-ci avec des partenaires sociaux¹¹⁸³. En affirmant lui aussi que l'expression langagière de l'intention permet une coordination que ne permet pas son expression naturelle, Freud souligne on ne peut plus clairement que la situation problématique créée par l'intervention d'une volonté refoulée est une situation problématique d'un point de vue social. C'est du point de vue de la poursuite d'interactions sociales que sont problématiques les intentions qui « ne peuvent trouver à s'exprimer autrement » qu'en suscitant des actions : c'est-à-dire les intentions qui ne peuvent être avouées par leurs auteurs¹¹⁸⁴.

4.3.2.2 Prendre le parti du témoin

Dans ce différend entre l'auteur de l'action et son témoin, Freud prend manifestement parti. En affirmant que l'auteur d'un geste ne parvient pas à identifier la volonté qui anime ce dernier, alors que son témoin, lui, y parvient, Freud affirme que le récit erroné « à la première personne » formulé par l'auteur de l'action animée par une volonté refoulée doit *se régler* sur

¹¹⁸⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345. Suivant une autre traduction : « l'intention qui a présidé à son acte » (Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 228).

¹¹⁸¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 320.

¹¹⁸² Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 101.

¹¹⁸³ Contrairement à ces auteurs, Freud pense toutefois que ce n'est que lorsque l'intention est *refoulée* que son expression naturelle échappe à son auteur.

¹¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 101.

le récit juste formulé « à la troisième personne » par son témoin (le récit de « l'autre »)¹¹⁸⁵. Le témoin de l'action « en découvre plus sur les processus psychiques à l'œuvre » chez l'auteur de l'action « que celui-ci n'est lui-même prêt à l'avouer et ne croit en avoir dit »¹¹⁸⁶. « Celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre se convainc que les mortels ne peuvent dissimuler aucun secret. Celui dont les lèvres se taisent bavarde avec le bout de ses doigts ; la trahison lui sort par tous les pores. »¹¹⁸⁷ Les pensées refoulées se manifestent de mille manières. Elles se manifestent par exemple par les expressions faciales, qui « trahissent » l'inconscient¹¹⁸⁸. De même, « il n'est pas rare [...] qu'on n'entende pas sa propre méprise de parole, ce qui n'est jamais le cas pour celle d'un autre »¹¹⁸⁹. Ailleurs, Freud va jusqu'à dire que *toute personne* qui observait impartialement le comportement d'« Elisabeth Von R. » envers son beau-frère pouvait saisir qu'elle en était amoureuse, alors qu'elle-même était loin de parvenir à se l'avouer¹¹⁹⁰. Ces cas (dans lesquels les spectateurs en savent plus sur les intentions qui motivent l'action que leurs propres auteurs) sont des cas qui démontrent qu'« il y a chez l'homme des tendances qui peuvent devenir actives sans qu'il sache rien d'elles »¹¹⁹¹. Les « opérations manquées » démontrent que « chez le locuteur peuvent se manifester des intentions dont lui-même ne sait rien, mais que je puis, moi, déduire à partir d'indices »¹¹⁹².

¹¹⁸⁵ Sur ce point, cf. Foucault, *Histoire de la sexualité 1*, p. 89.

¹¹⁸⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345.

¹¹⁸⁷ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 96.

¹¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 78.

¹¹⁸⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 65.

¹¹⁹⁰ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 180. M. Billig fait remarquer que dans le récit de Freud le comportement d'Elisabeth « was displaying the outward signs of love » (Billig, *Freudian Repression*, p. 197). D'ailleurs, sa mère « déclara qu'elle avait soupçonné depuis longtemps l'inclination d'Elisabeth pour son beau frère » (Freud, « Études sur l'hystérie », p. 180). Suivant cette mère : « Qui les voyait tous deux ensemble [...] ne pouvait douter de l'intention de la jeune fille de lui plaire. » (*Ibid.*, p. 180.) Comme le fait à peu près remarquer Billig, avec cette dernière formule la mère justifiait l'imputation à la troisième personne à laquelle elle procédait alors en invoquant l'autorité d'une perspective encore plus désengagée et « spectatoriale » que la sienne (Billig, *Freudian Repression*, p. 197).

¹¹⁹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 72.

¹¹⁹² *Ibid.*, p. 62.

4.3.2.3 L'aveu d'intention exigé par l'analyste

Bon nombre des passages dans lesquels Freud aborde cette incapacité d'avouer sa contre-volonté sont des passages dans lesquels l'aveu du motif qui anime le geste problématique est d'abord *exigé* par des interlocuteurs. Pour reprendre les mots de Freud, plusieurs personnes sont *obligées d'avouer* les motifs de leurs faits et gestes¹¹⁹³. Revenons sur certains passages déjà abordés. Les auteurs des « gestes symptomatiques » n'envisagent pas même ces gestes comme des actions. Ce sont leurs interlocuteurs qui, comme le note Freud, *attirent leur attention sur leurs gestes*¹¹⁹⁴ et les *interrogent à leur sujet*¹¹⁹⁵. Une dame est *obligée d'avouer* les motifs d'une méprise à son amie¹¹⁹⁶. La malade atteinte de TOC s'était d'abord fait demander *par Freud* quel était le motif de son geste¹¹⁹⁷. Bon nombre des autres patients de Freud ont sans doute aussi imputé des intentions à leurs gestes problématiques après que Freud leur ait demandé de le faire. Autrement dit, Freud ne faisait pas que soutenir théoriquement que le fait que la contre-volonté soit inconsciente empêchait son porteur de rendre compte de ses actions à un témoin qui exigeait un aveu. À de nombreuses reprises, Freud *exigeait* de différentes personnes qu'ils énoncent les motifs qui animaient leurs actions¹¹⁹⁸. Le « témoin » de l'action dont parle Freud, dans bien des cas, est le psychanalyste. Plus largement, comme le souligne M. Foucault, l'aveu énoncé par le patient de l'analyse est un aveu qui est d'abord *exigé* par l'analyste¹¹⁹⁹. Celui-ci est alors le « questionneur d'un acte ou d'un programme »¹²⁰⁰ auquel se réfère C. W. Mills.

¹¹⁹³ Cf. Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 218.

¹¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 320.

¹¹⁹⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 95.

¹¹⁹⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 218.

¹¹⁹⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 270.

¹¹⁹⁸ Freud écrivait en 1893 qu'il *contraignait* le patient à mettre son affect en mots (Forrester, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, p. 79).

¹¹⁹⁹ Foucault, *Histoire de la sexualité I*, p. 78-94, 172-173, 210 ; Foucault, *Dits et écrits II*, p. 90, 92, 103-104. Dans ces passages, Foucault suggère que la psychanalyse est une lointaine héritière de la confession catholique. Sur cet héritage, voir aussi : Alois Hahn, « Contribution à la sociologie de la confession et autres formes institutionnalisées d'aveu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63 (juin 1986), p. 54-68. Hahn soutient notamment que « l'époque récente – à partir du 19^e siècle environ – peut précisément se caractériser par

Les passages dans lesquels les auteurs des gestes s'interrogent *eux-mêmes* sur leurs intentions ne sont pas pour autant étrangers à l'obligation de rendre compte de ses actions. Comme nous l'avons vu au chapitre trois, celui qui s'interroge sur son propre vouloir ne fait rien d'autre qu'anticiper les questions que pourrait lui poser un interlocuteur. Ainsi, lorsque Freud, ayant oublié à plusieurs reprises de poster une correction d'épreuves promise à son éditeur, en vint à s'interroger sur les motifs de cet oubli¹²⁰¹, que faisait-il sinon anticiper les questions que cet éditeur était en droit de lui poser ?

*

En somme, l'incapacité d'avouer un désir (incapacité qui déclenche l'enquête psychanalytique) est problématique parce qu'elle empêche son porteur de rendre des comptes sur ses faits et gestes à ceux qui sont en droit de lui en demander. Le geste visé apparaît problématique parce que l'intention qui l'anime, bien qu'elle doive être avouée, ne l'est pas et ne semble pas même pouvoir l'être. Elle est non seulement inavouée, mais inavouable. Une fois qu'un phénomène apparaît comme le fruit de l'intervention d'une contre-volonté, il apparaît donc souhaitable de mener une enquête sur cette dernière. Ainsi, il est clair que déclarer qu'un phénomène est gouverné par des intentions inavouées est la première étape d'une enquête progressive parce que – comme l'écrit J. Dewey – le problème créé par cette imputation « se réfère dans les termes mêmes de son énonciation à une solution possible »¹²⁰² : la production des aveux recherchés. Ce sont ces aveux qui offraient la solution à la situation

une sécularisation et en même temps un emploi plus intense des rituels d'aveu : pensons, par exemple, aux aveux biographiques de la psychanalyse » (*Ibid.*, p. 54). Cf. Alois Hahn, "Narrative Identity and Auricular Confession as Biography-Generators", in Albert I. Baumgarten, Jan Assmann and Guy G. Stroumsa (dir. publ.), *Self, Soul and Body in Religious Experience*, Leiden, Boston & Köln: Brill, 1998, p. 27-52 ; Hervé Guillemain, *Diriger les consciences, guérir les âmes ; une histoire comparée des pratiques thérapeutiques et religieuses (1830-1939)*, Paris : La découverte, 2006 ; Nelson, *On the Roads to Modernity*, p. 61 ; Klossowski, « Réponse à l'enquête », p. 763-767.

¹²⁰⁰ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 907).

¹²⁰¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 268.

¹²⁰² Dewey, *Logique*, p. 173.

problématique ici décrite. Par exemple, le rêveur qui parvient à avouer le désir que manifeste un rêve qui apparaît d'abord « confus et sans cohérence » peut ainsi rendre les différentes parties de ce rêve « pleines de sens, cohérentes et ordonnées »¹²⁰³.

La définition d'une situation problématique appelle les étapes ultérieures. Ainsi, la réponse pratique consistera à amener l'auteur du geste à avouer son motif. Encore faut-il connaître ce dernier. La résolution pratique sera donc précédée d'une résolution théorique, par l'identification de la volonté refoulée à l'œuvre. Quelle volonté se manifeste dans le phénomène problématique ? La réponse théorique à la situation problématique consistera donc à *identifier la nature de la contre-volonté à l'œuvre dans le geste problématique*, celle qui l'anime et le commande. Nous verrons au prochain chapitre comment il était possible d'obtenir cette identification.

¹²⁰³ Freud, *Totem et tabou*, p. 117.

5. Réponse théorique : identifier la volonté refoulée

On n'est jamais mieux trompé sur terre que par soi-même, et c'est avec de tels prétextes que je me donnai le change. Que je reçoive innocemment et sans m'en douter une mauvaise demi-couronne fabriquée par un autre, c'est assez déraisonnable, mais qu'en connaissance de cause je compte pour bon argent des pièces fausses de ma façon, c'est assurément chose curieuse! Un étranger complaisant, sous prétexte de mettre en sécurité et de serrer avec soin mes banknotes pour moi, s'en empare, et me donne des coquilles de noix ; qu'est-ce que ce tour de passe-passe auprès du mien, si je serre moi-même mes coquilles de noix, et si je les fais passer à mes propres yeux pour des banknotes.

Charles Dickens, *Les Grandes espérances*.

À ce stade, la nature de l'intention refoulée apparaît encore énigmatique. L'enquêteur sait que le phénomène problématique est suscité par une intention refoulée, mais il ne sait pas laquelle. Il ne sait d'ailleurs pas d'où elle provient. Il « ne peut indiquer d'où provient la perturbation et quelle est sa visée. C'est qu'elle n'est parvenue à rien d'autre qu'à manifester son existence. »¹²⁰⁴ Si cet enquêteur veut progresser dans la compréhension du phénomène problématique, il est nécessaire qu'il le soumette à la psychanalyse, qui « peut répandre une clarté » sur elle, mener à son « élucidation »¹²⁰⁵. « L'expérience psychanalytique jette [...] un unique rayon de lumière. »¹²⁰⁶ La psychanalyse fournit le « gain de sens et de cohérence »¹²⁰⁷ permettant de résoudre théoriquement la situation problématique. Ce gain de sens n'est rien d'autre que la détermination de l'intention à l'œuvre.

La clarification du phénomène insensé passe donc par l'identification de l'intention qui l'anime. La théorie du refoulement fournit les éléments qui permettent de comprendre quelle est la nature de cette intention (d'où elle provient et ce qu'elle vise). Nous examinerons l'un après l'autre chacune de ces questions. Nous commencerons par nous demander d'où provient cette contre-volonté. La théorie du refoulement affirme que la contre-volonté, avant de susciter le geste problématique, a été « refoulée » hors de la conscience – que c'est pour cette raison que son porteur ne parvient pas à l'avouer, ni à autrui ni à lui-même. Premièrement, nous verrons comment Freud décrit cette action du refoulement. Nous verrons que Freud décrit non pas une, mais bien deux manières de se dissimuler à soi-même un désir : une dissimulation langagière du désir, effectuée au moyen de mots (# 5.1), et une dissimulation « topique » du désir, censée se produire dans une sorte d'espace « intérieur » (# 5.2). Deuxièmement, nous examinerons les différentes manières dont ce désir – après qu'il ait été refoulé – parvient à se manifester dans le phénomène problématique initialement rencontré (# 5.3). Troisièmement, nous verrons comment il est possible d'identifier ce désir refoulé (# 5.4). Quatrièmement, nous reviendrons sur la pluralité des théories utilisées par Freud pour décrire et expliquer le

¹²⁰⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 431.

¹²⁰⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 299-300.

¹²⁰⁶ Freud, *Totem et tabou*, p. 155.

¹²⁰⁷ Freud, *Métapsychologie*, p. 67.

refoulement (# 5.5). Cinquièmement, nous nous demanderons sur quels jugements éthiques s'appuie celui qui impute une volonté de refouler (# 5.6).

5.1 Le rapport à soi dans le dialogue intérieur

5.1.1 Les voix du dialogue intérieur

Pour décrire l'action du refoulement elle-même, Freud part du *rapport à soi* impliqué dans le « dialogue caché intérieur » que chacun entretient avec soi-même (celui que nous avons eu l'occasion d'aborder au chapitre trois). Freud souligne très justement que la simple « observation de soi », telle qu'elle apparaît dans ce dialogue intérieur caché, implique déjà une certaine forme de dissociation de soi :

Nous voulons faire du moi, de notre moi le plus personnel, l'objet de cet examen. Mais le peut-on? Le moi est le sujet au sens le plus propre, comment pourrait-il devenir objet? Il n'y a pas néanmoins de doute qu'on peut faire cela. Le moi peut se prendre lui-même comme objet, se traiter comme d'autres objets, s'observer, se critiquer et faire encore Dieu sait quoi avec lui-même. Du même coup, une partie du moi s'oppose au reste. Le moi peut donc se cliver, il se clive dans le cours d'un bon nombre de ses fonctions, passagèrement du moins. Ceci n'est pas exactement une nouveauté, tout au plus une accentuation inhabituelle de choses connues de façon générale.¹²⁰⁸

La réflexion de Freud est ici assez proche de celles des auteurs (comme G. H. Mead, M. Bakhtine ou V. Vološinov) qui soulignent que le fait de « penser tout seul » avec des mots implique à la fois un locuteur et un auditeur, et donc une certaine dissociation de soi. M. Bakhtine remarque ainsi qu'« une attitude dialogique vis-à-vis de soi-même » est « grosse du dédoublement de la personnalité »¹²⁰⁹. Nous appellerons désormais cette forme particulière de dissociation engendrée par le dialogue adressé à soi une *dissociation dialogique*. C'est bien à elle que Freud se réfère ici¹²¹⁰. En somme, le moi qui est pris « comme objet », c'est un moi

¹²⁰⁸ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 82.

¹²⁰⁹ Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 173.

¹²¹⁰ Plusieurs éléments l'indiquent. D'abord, la personne qui entreprend de « se critiquer » ne peut le faire qu'avec des mots. Ce qui nous permet aussi de penser que Freud se réfère ici à la dissociation de soi dialogique, c'est aussi qu'il la présente non pas comme un phénomène caché, mais au contraire comme un phénomène accessible et connu de tous (elle appartient aux « choses connues de façon générale » (Freud, *Nouvelles*

qui pense avec des mots – un *locuteur* – et le moi qui l’« observe », en réalité, reçoit ces mots en *auditeur*. La « circulation de pensée »¹²¹¹ ainsi visée est pour la plus grande partie une conversation intérieure.

Cette conversation intérieure présente trois caractéristiques importantes.

Tout d’abord, elle apparaît dans des situations troublées, lorsque la nature de l’action à effectuer est incertaine. Voilà pourquoi elle clive le moi « passagèrement »¹²¹². Elle persiste aussi longtemps que cette incertitude. Par exemple, la « pensée du divorce » ne quittait pas un homme incertain quant à son avenir conjugal. Cette pensée « l’occupait continuellement »¹²¹³. C’est une telle situation d’incertitude qui engendre le « mot obsédant, c.-à-d. qui [vous] poursuit »¹²¹⁴.

Ensuite, la conversation intérieure permet de mettre fin à une telle incertitude en comparant les conséquences anticipées de différents cours d’actions possibles. Par exemple, l’homme qui envisageait de divorcer « repoussait ensuite » l’idée, « parce qu’il aimait tendrement ses deux petits enfants »¹²¹⁵. Il comparait ainsi les conséquences anticipées d’un divorce et de la poursuite de son engagement marital. Cette anticipation porte entre autres sur les réactions verbales supposées de différents interlocuteurs. En soumettant différentes idées à cette critique intérieure, l’auditeur de la conversation intérieure « anticipe en quelque sorte sur la réponse »¹²¹⁶ à ces pensées, celle qu’un interlocuteur réel pourrait éventuellement lui

conférences, p. 82). Freud souligne pareillement que « l’homme aux rats », ce patient tiraillé par un dialogue intérieur quasi-constant (en lui, « arguments et contre-arguments se combattaient les uns les autres » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 312)), donne l’impression d’être dissocié en « deux personnalités *préconscientes*, entre lesquels sa personnalité pouvait osciller » (*Ibid.*, italiques ajoutées). Les qualifier de *préconscientes* revient à dire que la division de la personnalité de ce patient était accessible à son *attention*, celle qu’il pouvait prêter aux pensées de sa conversation intérieure.

¹²¹¹ Freud, « Études sur l’hystérie », p. 188-189.

¹²¹² Freud, *Nouvelles conférences*, p. 82.

¹²¹³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 310.

¹²¹⁴ *Ibid.*, p. 402.

¹²¹⁵ *Ibid.*, p. 310-311.

¹²¹⁶ *Ibid.*, p. 132.

adresser. Il anticipe notamment la réponse *critique* que pourrait lui adresser cet interlocuteur, de même que les peines qu'elle lui causerait¹²¹⁷. C'est pour traiter de ce phénomène d'anticipation de la peine que pourrait causer la réaction négative d'autrui que Freud compare la censure intérieure à l'autocensure que pratique l'écrivain dans les pays où il est soumis à la censure. Cet écrivain « a prévu les passages qui doivent s'attendre aux objections de la censure et, pour cette raison, il les a édulcorés de façon approximative, les modifiant légèrement ou se contentant d'approximations et d'allusions à ce qui voulait en fait venir sous sa plume »¹²¹⁸. C'est en raison de cette anticipation que la conversation intérieure soumet même à sa critique des souhaits et fantaisies peu susceptibles de déboucher sur des actions. Ainsi, celui qui n'est pas coupable d'un mal, « mais reconnaît chez lui la simple intention de le faire, peut se tenir pour coupable »¹²¹⁹. L'auditeur intérieur de celui qui entreprend ainsi d'anticiper les conséquences de différents cours d'actions lui « demande des comptes [...] non seulement pour ses actes, mais aussi pour ses pensées et pour ses intentions non mises à exécution »¹²²⁰. De la sorte, « l'intention est ici considérée comme équivalente à l'exécution »¹²²¹. Cette équivalence découle précisément du processus d'anticipation des réactions de l'interlocuteur. Si dans cette conversation intérieure « il importe peu que l'on ait déjà fait le mal ou qu'on veuille simplement le faire »¹²²², c'est que dans le second cas, l'angoisse intérieure suscitée est précisément le produit de l'anticipation de la peine que

¹²¹⁷ L'enfant qui « perd l'amour de l'autre » s'expose au risque de voir ce dernier « lui démontrer sa supériorité sous forme de punition » (Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 67). La conversation intérieure qu'élabore progressivement cet enfant envisage ainsi « ce pour quoi on est menacé de perte d'amour » (*Ibid.*, p. 67) et suscite une « angoisse devant cette perte » potentielle (*Ibid.*, p. 67).

¹²¹⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 142, italiques ajoutées. La même comparaison est présentée dans Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 178.

¹²¹⁹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 67.

¹²²⁰ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 303.

¹²²¹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 67. La genèse de cette conversation intérieure fait notamment en sorte que « la différence entre l'agression intentionnelle et l'agression accomplie perd sa force ; dès lors, un acte de violence effectivement exécuté pouvait engendrer un sentiment de culpabilité – comme tout le monde le sait – tout aussi bien qu'un acte de violence seulement intentionnel » (*Ibid.*, p. 80).

¹²²² *Ibid.*, p. 67.

causerait la réaction négative à l'action envisagée. La simple prévision de la peine engendre déjà une peine (sous forme d'angoisse).

Enfin, anticiper ainsi les réactions de ses interlocuteurs passe aussi par un examen de la conformité de ses actions à venir aux *normes sociales*, celles dont pourraient se réclamer ces interlocuteurs. De cette manière, l'« auditeur » de cette conversation intérieure soumet les actions envisagées par son « locuteur » à un jugement social. La surveillance de soi que laisse voir la conversation intérieure est donc guidée par des normes sociales, celles que pourraient invoquer des interlocuteurs réels. La réponse anticipée est une « réponse *conventionnelle* »¹²²³. Partant, cette surveillance de soi est *un examen critique*. Freud attire l'attention sur « la critique » avec laquelle chacun a « coutume de passer au crible les pensées qui émergent en lui »¹²²⁴. Par exemple, un médecin, qui, appréhendait des critiques de la part de la famille d'une cliente, en vint à *s'adresser à lui-même des reproches*, ceux-là mêmes que ces gens semblaient alors en droit de lui adresser¹²²⁵. En reprenant le concept de G. H. Mead que nous avons vu au chapitre trois, nous dirons donc que cet auditeur intérieur est un « autrui généralisé ». En effet, cet « auditeur » de la conversation intérieure pose son jugement en fonction du système de droits et de devoirs qui lie les uns aux autres les partenaires de la vie sociale.

Cette critique adressée à soi s'exerce notamment lorsque cette conversation intérieure porte sur les *désirs* de son porteur. En effet, celui qui envisage ainsi ses propres motifs ne fait rien d'autre que de *se rendre à soi-même des comptes quant à ses raisons d'agir*¹²²⁶.

¹²²³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 132, italiques ajoutées.

¹²²⁴ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 136.

¹²²⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 285.

¹²²⁶ Freud écrit justement, dans un passage autobiographique portant sur ses relations avec la « famille M. » : « Depuis que ses membres avaient cessé pour moi d'être des intimes pour devenir de parfaits étrangers, j'avais pris l'habitude, sans *me rendre à moi-même des comptes quant à mes raisons*, d'éviter aussi la maison et ses parages. (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 236, italiques ajoutées.) Une autre traduction rend très bien le statut ambivalent des intentions (à la fois *raisons* et *causes* de l'action) : « j'ai pris l'habitude, sans me rendre compte des raisons qui m'y poussaient » (Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 147).

5.1.2 Dissimulations dans le dialogue intérieur

Ce processus d'examen de soi n'est pas des plus agréables¹²²⁷. Soumettre ainsi ses différentes idées à la critique sociale est même un exercice pénible. Pour cette raison, chacun aimerait éviter de présenter à sa propre critique certaines de ses pensées et de ses intentions : nous cherchons souvent, en rencontrant « une pensée torturante, préoccupante », à nous « défaire de cette pensée »¹²²⁸ ; lorsque notre pensée rencontre une « représentation qui ne tient pas face à la critique, nous rompons là »¹²²⁹.

La critique de soi exercée dans le dialogue intérieur est exercée par l'« auditeur intérieur », celui qui anticipe les réactions de l'auditeur réel. Ce processus d'anticipation n'est efficace que parce que l'auditeur intérieur, en suscitant une peine qui ressemble à celle que produirait en fin de compte la sanction par l'auditeur réel, parvient à influencer la prise de décision. Celui qui anticipe la peine que lui causerait une action mal avisée peut éviter d'accomplir celle-ci. Or ce processus d'anticipation ne s'arrête pas là. D'une certaine manière, si l'auditeur intérieur anticipe les réactions de l'auditeur réel, le locuteur intérieur, parfois, *anticipe avant cela même les réactions de l'auditeur intérieur*. Le porteur de la conversation intérieure « éprouve des sensations pénibles quand il se rapproche du thème » indésirable,

¹²²⁷ La lecture de Freud proposée dans la partie # 5.1.2 (celle d'un théoricien de la tromperie rhétorique opérée dans la parole adressée à soi) reprend les grandes lignes de l'exégèse proposée par Billig, *Freudian Repression*. M. Billig commente avec beaucoup de finesse la manière dont Freud dépeint dans de nombreux exemples ce que nous appellerons ici *des actes de dissimulation intérieure rhétorique* : c'est-à-dire l'acte par lequel une personne se dissimule à elle-même certaines pensées en recourant dans sa conversation intérieure aux outils que la rhétorique offre à la parole ordinaire, celle adressée à des interlocuteurs. On trouve un résumé de l'ouvrage aux paragraphes 30 à 41 de Michael Billig, « La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité », *Semen* [En ligne], 27 | 2009, mis en ligne le 10 décembre 2010, consulté le 15 octobre 2011. Source URL : <http://semen.revues.org/8903> D'une manière très générale, Billig propose d'opérer « une réinterprétation discursive de Freud » en reformulant la conception de l'inconscient. « Au lieu d'être considéré comme une entité mentale cachée, il est vu comme une activité – celle de la répression – qui elle-même, à sa racine, est une activité discursive. Ainsi, le travail habituel de répression fait partie d'une activité de langage et s'enracine donc au sein de l'activité sociale de la vie. » (*Ibid.*)

¹²²⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 267.

¹²²⁹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 648.

celui qui pourrait susciter la critique de l'auditeur intérieur¹²³⁰. Il peut alors, afin d'éviter l'angoisse et la peine causées par la critique de cet auditeur intérieur, tenter d'éviter cette dernière. Pour parvenir à atteindre ce but (fuir une pensée qui suscite une autocritique pénible), différents moyens s'offrent à lui. Par ces moyens, celui qui réfléchit « rejette [...] une partie des idées incidentes montant en lui, coupe court à d'autres, de sorte qu'il ne suit pas les chemins de pensée qu'elles ouvriraient »¹²³¹.

Tout d'abord, une personne peut se convaincre que ses idées et intentions sont *déjà* conformes aux exigences critiques à respecter. Par exemple : « Le souvenir d'une vexation est corrigé par une rectification des faits, par des considérations sur sa propre dignité, etc. »¹²³² De même, les idées critiques qui se présentent dans la conversation intérieure peuvent elles-mêmes être la cible d'*objections* variées. La conversation intérieure laisse place à une telle tentative de persuasion de soi. De la sorte, durant une nuit entière, « arguments et contre-arguments se combattaient les uns les autres » dans la tête d'un patient¹²³³. De même, un médecin tourmenté par un reproche intérieur « surmonta » celui-ci « en l'écartant comme absurde »¹²³⁴.

Ensuite, une personne peut également éviter la critique intérieure en *la chassant de son esprit*. Ce faisant, cette personne « coupe court » à ses idées, « de sorte qu'il ne suit pas les chemins de pensée qu'elles ouvriraient »¹²³⁵. Celui qui s'adresse à lui-même peut parvenir à se dissimuler des pensées et intentions qui apparaissent non conformes aux exigences critiques. Les pensées et intentions non conformes peuvent être « chassées de son esprit » lorsqu'elles y apparaissent. De cette manière, une personne *se leurre elle-même*. Le patient « pressent » qu'il existe des « choses que l'on ne voudrait pas s'avouer à *soi-même*, que l'on se cache volontiers, auxquelles on coupe court et que l'on chasse de la pensée si elles y émergent quand

¹²³⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 95.

¹²³¹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 136-137.

¹²³² Freud, « Études sur l'hystérie », p. 29.

¹²³³ *Ibid.*, p. 312.

¹²³⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 285.

¹²³⁵ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 136-137.

même »¹²³⁶. Si Freud, ici encore, suggère que le patient connaît *déjà* la dissociation, c'est que le locuteur du dialogue intérieur, ce phénomène aisément connaissable par tout un chacun, peut bel et bien parvenir à se leurrer, à la manière dont il peut parvenir à leurrer un autre. Par exemple, chacun s'efforce « d'unifier ses sentiments » à l'égard de ses proches, et « pour cette raison, comme c'est en général le cas chez l'être humain, il négligera les défauts qui pourraient susciter son aversion, omettant de les voir, comme s'il était aveuglé »¹²³⁷. Pareillement, plusieurs personnes sont capables d'« émousser un conflit en faussant le jugement qu'ils portent sur l'un des thèmes qui s'opposent »¹²³⁸. De la sorte, un « cheminement de pensée entrepris » est ensuite « délaissé »¹²³⁹. Lorsque Freud demanda à Elisabeth v. R. si à une certaine époque passée elle avait envisagé la pensée (troublante) qu'elle était amoureuse de son beau-frère, elle lui « répondit qu'elle avait alors soigneusement évité cette pensée »¹²⁴⁰. C'est un tel évitement que décrit Freud lorsqu'il se réfère à la pensée inopportune que son auteur tente « de laisser de côté »¹²⁴¹, ou lorsqu'il écrit qu'un de ses patients « écarte de lui avec dégoût ce qui rappelle » des pensées indésirables¹²⁴². Une femme savait « très peu de choses seulement » d'un « intense état d'amour » pour son gendre puisqu'un tel amour avait « quelque chose de monstrueux et d'impossible » qui ne pouvait être regardé en face¹²⁴³. Ailleurs encore, Freud affirme, à propos d'une pensée désagréable de ce type : « je lui avais retiré mon attention avant même qu'elle ait été menée à son terme »¹²⁴⁴. Beaucoup plus largement, c'est la société dans son ensemble qui a « pris le parti de détourner

¹²³⁶Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 35.

¹²³⁷ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 320-321.

¹²³⁸ *Ibid.*, p. 54-55. Ainsi, celui qui ne voulait pas entrer en conflit avec un ami « évitait de tirer du comportement de l'autre la conséquence qui serait gênante pour ses propres désirs » (*Ibid.*, p. 55).

¹²³⁹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 649.

¹²⁴⁰ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 177.

¹²⁴¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 157.

¹²⁴² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 273.

¹²⁴³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 260-261.

¹²⁴⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 38.

l'attention » du domaine de la sexualité¹²⁴⁵. Ainsi, « on se garde habituellement de voir » la vie sexuelle des enfants¹²⁴⁶.

Parvenir à chasser ainsi une pensée n'est pas chose aisée, ne serait-ce que parce qu'il faut bien, pour qu'une pensée soit effectivement chassée de son esprit, en chasser aussi, *la pensée de l'avoir chassée*. Si la pensée pénible ne doit pas être l'objet de l'*attention* de la conversation intérieure, l'acte intérieur qui permet de la chasser ne peut pas l'être non plus. Après tout, l'attention qui porte sur cet acte intérieur porte par le fait même sur la pensée pénible. Celui qui se dit : « j'ai chassé la pensée x de mon esprit » est quelqu'un qui n'est pas parvenu à chasser la pensée de son esprit. Ainsi, l'acte de dissimulation ne doit pas attirer l'attention de la conversation intérieure. S'il le fait, la démarche est ratée. Pour que le processus échappe au train de pensée intérieur, pour qu'il ne soit pas l'objet de son *attention*, il doit ne pas être l'objet d'une *délibération*¹²⁴⁷. Une telle délibération impliquerait en effet qu'il soit l'objet d'attention.

M. Billig souligne que ce but (chasser une *idée inopportune* de son esprit) peut être atteint en attirant sa propre attention sur d'autres sujets. Cette méthode présente un avantage marqué. Comme elle capte l'attention intérieure, elle empêche cette dernière de s'attarder sur le sujet honni. De plus, le tour de passe-passe peut passer inaperçu. « A replacement topic is needed, if attention is to be shifted. »¹²⁴⁸ Plus précisément, cette démarche procède par *un changement de sujet de la conversation intérieure*. En attirant sa propre attention sur un sujet inoffensif, on peut l'éloigner du sujet que l'on désire éviter. Une pensée d'une dame ne parvint pas à « accéder totalement à la conscience » parce « son attention était sollicitée ailleurs »¹²⁴⁹.

¹²⁴⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 17.

¹²⁴⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 158.

¹²⁴⁷ Billig parle d'un détournement *motivé mais non délibéré* de l'attention (« motivate, but not deliberate, avoidance ») (Billig, *Freudian Repression*, p. 53).

¹²⁴⁸ *Ibid.*, p. 54.

¹²⁴⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 342. De même, le personnage d'un roman de John Galsworthy, rapporte Freud, repousse un projet qui ne lui convient pas réellement. Lorsque plus tard ce personnage s'est malgré tout résolu à mettre à exécution ce projet, « son attention est distraite », de telle sorte que son accomplissement est empêché (*Ibid.*, p. 230).

Pour parvenir à couper court à des réflexions désagréables, « l'attention [...] a pu être détournée par d'autres buts du cheminement de pensée en question »¹²⁵⁰. Il existe ainsi des tentatives visant à « détourner » sa propre attention¹²⁵¹, une sorte de « détournement intentionnel »¹²⁵² de celle-ci. « Elisabeth v. R. » réussit ce détournement en se servant de son activité de garde malade : celle « dont l'esprit est occupé par la centaine de tâches exigées par les soins à donner à un malade, s'enchaînant dans une succession infinie pendant des semaines et des mois », n'avait tout simplement pas le temps et l'énergie que la poursuite de son dialogue intérieur aurait requis : elle « détourne bientôt son attention de ses propres impressions, parce que le temps et la force lui manquent pour leur faire droit »¹²⁵³. De cette manière, elle fut amenée à *éviter de se rendre compte qu'elle* aimait son beau-frère. Sur cette pente, elle en vint rapidement à *s'habituer* « à réprimer tous les signes de bouleversement personnel »¹²⁵⁴. Freud décrit ici un processus en deux temps : dans un premier temps, le hasard plaça Elisabeth dans une situation de garde malade qui *laissait peu de place* à son dialogue intérieur ; dans un second temps, habituée à éviter toute pensée portant sur un thème qui la troublait (ses sentiments envers son beau-frère), elle commença à *se servir* de cette situation de garde malade afin de continuer à éviter de se rendre des comptes sur ses sentiments, notamment en *se convainquant* qu'entreprendre une telle autocritique gênerait son travail de garde-malade. M. Billig souligne très justement que dans le récit du cas de cette patiente, Freud montre que des *routines* et des *habitudes* peuvent être utilisées de manière à faire taire le dialogue intérieur¹²⁵⁵. Il est possible de s'appuyer sur de telles habitudes pour éviter des pensées pénibles parce que, précisément en tant qu'habitudes, elles n'impliquent pas les délibérations qui, en nous ramenant aux pensées inopportunes, nous empêcheraient de les dissimuler.

¹²⁵⁰ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 648.

¹²⁵¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 392.

¹²⁵² *Ibid.*, p. 39.

¹²⁵³ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 183.

¹²⁵⁴ *Ibid.*, p. 183.

¹²⁵⁵ Billig, *Freudian Repression*, p. 37, 74, 101.

Dans ces différents passages, Freud montre que chacun peut se mentir à soi-même en recourant à des moyens somme toute très similaires à ceux utilisés pour mentir à autrui. Freud insiste d'ailleurs sur cette similitude. Il rapproche ainsi les thèmes « auxquels on ne *pense* pas volontiers » de ceux « dont on ne *parle* pas volontiers »¹²⁵⁶ ; les pensées que chacun « ne veut pas s'avouer à lui-même », de celles « qu'il doit celer à autrui »¹²⁵⁷ ; le secret que l'hystérique « se cache à lui-même », du secret que le criminel « connaît et qu'il vous cache »¹²⁵⁸. Freud rapproche de même les pensées « que l'on ne voudrait pas s'avouer à soi-même, que l'on se cache volontiers », de celles que l'on ne « communiquerait aux autres que très à contrecœur »¹²⁵⁹ ; les souhaits qu'un individu « ne veut pas s'avouer à lui-même » de ceux qu'« il ne voudrait pas communiquer à d'autres »¹²⁶⁰ ; les pulsions « dont on est obligé de dénier l'existence devant soi-même », de celles dont on est obligé de dénier l'existence « devant les autres »¹²⁶¹. Freud rapproche tout aussi bien « l'insincérité inconsciente » de « l'insincérité consciente », celle qui est rencontrée lorsqu'une personne « garde par-devers elle, consciemment et intentionnellement, une partie de ce qui est bien connu d'elle »¹²⁶². Ailleurs encore, il rapporte une tentative de dissimulation d'une idée « et à moi-même et aux lecteurs »¹²⁶³, ou bien encore des « efforts pour faire accroire à soi-même ou aux autres »¹²⁶⁴. Dans tous ces passages, les démarches visant à se dissimuler à soi une pensée inopportune sont rapprochées de celles visant à dissimuler une telle pensée à autrui.

Freud souligne aussi que cette dissimulation intérieure révèle une *division de soi*. La situation « où notre propre pensée doit être tenue secrète à notre propre soi » se présente comme une situation dans laquelle l'individu ne possède plus l'unité qu'on lui accorde habituellement, « comme s'il y avait en lui encore quelque chose d'autre, pouvant s'opposer à

¹²⁵⁶ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 195, italiques ajoutées.

¹²⁵⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 12.

¹²⁵⁸ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 20. Cf. Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 267.

¹²⁵⁹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 34-35.

¹²⁶⁰ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 195.

¹²⁶¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 48.

¹²⁶² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 37.

¹²⁶³ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 356.

ce soi »¹²⁶⁵. Ainsi apparaî-t, « vaguement, quelque chose comme une opposition entre le soi et une vie de l'âme au sens le plus large »¹²⁶⁶.

*

En invitant ses patients à se livrer à la « libre association », c'est-à-dire en leur demandant de dire à l'analyste toutes les pensées leur passant par la tête, sans exercer de contrôle critique, Freud leur fournissait une démonstration éclatante de l'ampleur du contrôle exercé par cette conversation intérieure. Ce caractère critique, précisément parce qu'il poussait les patients à opérer une « sélection non-autorisée »¹²⁶⁷ entre les pensées licites et illicites, les empêchait de dire tout ce qui leur passait par la tête. La force du contrôle exercé par l'auditeur intérieur leur apparaissait alors dans une clarté lumineuse :

On a certes des idées incidentes, mais on ne les accepte pas toutes. Des influences conduisant à l'examen et à la sélection interviennent. Pour une de ces idées, on se dit : non, cela n'est pas adéquat, cela ne relève pas ici du sujet, pour une autre : c'est trop insensé, pour une troisième : c'est tout à fait accessoire, et de plus on peut observer qu'avec de telles objections on étouffe et finit par chasser les idées incidentes avant même qu'elles soient devenues tout à fait claires.¹²⁶⁸

*

La personne qui change le sujet de sa conversation intérieure pour éviter une idée pénible est aussi une personne qui est disposée à faire de même lorsqu'un interlocuteur réel aborde cette même idée pénible. L'idée que l'on évite dans son dialogue intérieur est une idée dont on ne veut tout simplement « plus entendre parler »¹²⁶⁹. M. Billig souligne que pour éviter cette idée indésirable, la personne pourra tout aussi bien, lorsqu'elle l'entend mentionnée par son interlocuteur, *changer le sujet de cette conversation à voix haute*. « The topic, which is used as a replacement, need not be confined to the interior dialogue: it can

¹²⁶⁴ Freud, *L'Avenir d'une illusion*, p. 33.

¹²⁶⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 35.

¹²⁶⁶ *Ibid.*, p. 35.

¹²⁶⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 115.

¹²⁶⁸ *Ibid.*, p. 114-115.

¹²⁶⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 237.

become part of an external conversation. »¹²⁷⁰ Revenons au cas d'« Elisabeth von R. ». Elle détournait aussi l'attention de ses sentiments illicites envers son beau-frère en dirigeant non seulement sa propre attention, mais aussi celle des autres, sur ses douleurs physiques. C'est bien ce que semblait dire Freud lorsqu'il écrivait que « son attention s'attardait sur quelque chose d'autre dont les douleurs n'étaient qu'un phénomène concomitant », que des pensées « se cachaient derrière cette douleur », et qu'il existait des « raisons de sa souffrance »¹²⁷¹. C'est en tout cas ce qu'il *montrait* lorsqu'il rapportait que cette douleur se manifestait lorsque les pensées d'Elisabeth se rapprochaient du sujet dangereux. « La douleur ainsi éveillée persistait aussi longtemps que la malade était dominée par le souvenir, elle atteignait son point culminant lorsqu'Elisabeth s'apprêtait à formuler ce qu'il y avait d'essentiel et de décisif dans sa communication. »¹²⁷² M. Billig remarque que ce sujet de conversation apparaissait tout aussi bien dans la conversation d'Elisabeth avec autrui, où il remplissait la même fonction que dans sa conversation intérieure :

She has aches and pains to preoccupy her and she can talk of these at length with other members of her family. When Freud brings up the uncomfortable topic of her loving the brother-in-law, then Elisabeth starts talking of her pains. Suffering pains in silence would not have been sufficient to distract Freud. She must outwardly display the pain, preferably in talk, thereby diverting the flow of the doctor's words.¹²⁷³

Billig souligne très opportunément que les moyens qu'utilisait Elisabeth pour se dissimuler à elle-même ses pensées, dans ces circonstances, n'étaient *rien d'autre* que les paroles qu'elle adressait effectivement à Freud. La dissimulation à soi à laquelle elle procédait ici « was not taking place behind the words, which Freud heard. It was being accomplished by these words. »¹²⁷⁴ Ces paroles, Elisabeth les adressait en effet simultanément à Freud et à elle-même. Autrement dit, sa conversation extérieure tenait simultanément lieu de conversation intérieure. Ainsi, en racontant l'histoire de ce cas, Freud montrait que les paroles qu'une

¹²⁷⁰ Billig, *Freudian Repression*, p. 56.

¹²⁷¹ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 156, 157 et 158.

¹²⁷² *Ibid.*, p. 169.

¹²⁷³ Billig, *Freudian Repression*, p. 55. De même, « l'homme aux rats », afin de chasser de son esprit les pensées qui le hantaient, entreprit une conversation très accaparante avec ses collègues (*Ibid.*, p. 64 et suiv.).

¹²⁷⁴ *Ibid.*, p. 53-54.

personne adresse à autrui permettent aussi de comprendre de quelle manière elle s'adresse à elle-même, lorsqu'elle est seule. En ce sens, la dissimulation dialogique « peut être étudiée comme une activité extérieure, idéologique et discursive qui est pratiquée de manière tout à fait habituelle »¹²⁷⁵.

Freud explora cette idée de différentes manières. Par exemple, il remarqua que des dénégations trop appuyées sont un indice de cette dissimulation dialogique intérieure. Le fait que « l'interprétation de l'intention perturbatrice est *énergiquement récusée* par le locuteur » apparaissait ainsi comme une confirmation de la validité de cette interprétation¹²⁷⁶. Par exemple, voici comment est dépeinte et commentée la réaction exagérée de l'auteur d'un lapsus aux questions de Freud : « Il s'impatiente et s'emporte soudain contre moi : "Écoutez, cessez votre interrogatoire ou je me fâche. Vous allez réussir à me gâcher toute ma carrière avec vos soupçons. [...] Vous m'avez compris ? Basta." Hum, voilà une réaction surprenante, une rebuffade vraiment énergique »¹²⁷⁷, voire « carrément malpolie »¹²⁷⁸. De même, une patiente manifesta « une attitude de forte récusation » lorsqu'on lui attribua des intentions, celles-là qu'elle se dissimulait à elle-même¹²⁷⁹. Une autre dame manifesta dans une situation analogue « une dénégation ulcérée »¹²⁸⁰. Enfin, « Elisabeth », qui comme nous l'avons vu, « avait voué à son beau-frère une tendre inclination que tout son être moral répugnait à accueillir dans sa conscience »¹²⁸¹, apparut comme foudroyée quand Freud lui présenta cette idée indésirable.

Elle se récria quand je résumai sobrement ce qu'il en était dans les termes suivants : Vous étiez donc amoureuse de votre beau-frère depuis longtemps. Dans l'instant même, elle se plaignit des douleurs les plus affreuses, elle fit encore un effort désespéré pour repousser mon éclaircissement. Ce n'était pas vrai, dit-elle, je lui avais mis cela dans la tête, cela ne se pouvait pas, elle n'était pas capable d'une telle

¹²⁷⁵ Billig, « La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité ».

¹²⁷⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 62, italiques ajoutées.

¹²⁷⁷ *Ibid.*, p. 44-45.

¹²⁷⁸ *Ibid.*, p. 62.

¹²⁷⁹ *Ibid.*, p. 260.

¹²⁸⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 329.

¹²⁸¹ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 178.

vilenie.¹²⁸²

Comme le remarque M. Billig, Freud montrait ici que la véhémence de ces dénégations allait bien au-delà de la force de son accusation.¹²⁸³ De même, le « refus passionné » opposé par « Dora » à un reproche que lui adressait son père était un refus qui, suggérait Freud, trahissait une dissimulation à soi, car « un reproche qui n'est pas pertinent n'offense pas non plus de façon persistante. »¹²⁸⁴ Les réactions de « l'homme aux rats » étaient du même ordre. Ce patient « repoussa énergiquement »¹²⁸⁵ un souhait que Freud lui prêtait. Freud lui fit alors remarquer : « si ce n'était pas un souhait, à quoi bon la rébellion ? »¹²⁸⁶ Par ces différents exemples, Freud montre (plus qu'il ne le dit) que la force exagérée du déni rend celui-ci peu crédible. « Freud suggested that the emphatic “no” [...] protests too much, for it is a way of dismissing the question, rather than answering it »¹²⁸⁷. Ces protestations emphatiques visaient elles aussi à éviter de reconnaître la pensée à éviter. Ceux qui les énonçaient cherchaient simultanément à convaincre leur interlocuteur et à *se* convaincre.

*

Le conflit intérieur qui donne naissance à la conversation intérieure naît d'une division (plus ou moins prononcée) de la volonté. Cette division se manifeste ailleurs que dans les dialogues. Par exemple, une personne dont la volonté est divisée agira tantôt en suivant un désir, tantôt un autre, et donc, en somme, d'une manière incohérente. Une « oscillation incessante »¹²⁸⁸, comme un « attermoisement », révèle ainsi la coexistence de deux volontés contraires : « une franche contre-volonté et une motivation plus éloignée »¹²⁸⁹. Cette division

¹²⁸² *Ibid.*, p. 178-179.

¹²⁸³ Billig, *Freudian Repression*, p. 202.

¹²⁸⁴ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 66.

¹²⁸⁵ *Ibid.*, p. 319.

¹²⁸⁶ *Ibid.*, p. 319.

¹²⁸⁷ Billig, *Freudian Repression*, p. 200.

¹²⁸⁸ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 516.

¹²⁸⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 268.

de la volonté explique par exemple que les « malades de contrainte » sont « incapables de décision dans les choses de l'amour » et qu'« ils tendent à différer toute décision »¹²⁹⁰.

5.2 Les quasi-personnes de l'autre scène

5.2.1 Des voix du dialogue intérieur aux quasi-personnes

Comme nous l'avons dit, la dissimulation de la volonté que son porteur ne parvient pas à avouer peut emprunter deux voies. La dissimulation rhétorique à soi est l'une d'elles. L'autre passe par l'exploration des interactions entre les différentes quasi-personnes de « l'autre scène ». La théorie de la dissimulation dialogique proposée par Freud est donc l'une des deux théories que propose Freud pour expliquer tout à la fois la présence d'une contre-volonté et l'incapacité à reconnaître celle-ci. L'autre théorie proposée par Freud pour parvenir à atteindre ces mêmes buts est la théorie du refoulement. Si la dissimulation intérieure dialogique est un acte *langagier*, le refoulement se présente plutôt comme un acte presque « physique », puisqu'il consiste dans le *déplacement* d'une idée d'une *zone* de l'esprit à une autre. Ce déplacement est effectué par une des instances de l'inconscient. Ainsi, d'une approche rhétorique, nous passons à une autre approche. Si « le refoulement est un concept topique-dynamique »¹²⁹¹, c'est qu'il implique tout autant une distinction « dynamique » entre différentes quasi-personnes¹²⁹² qu'une distinction « topique »¹²⁹³ entre les différents lieux métaphoriques (le « préconscient » et l'« inconscient ») où interagissent ces quasi-personnes. C'est cette théorie du refoulement qu'il nous faut maintenant aborder.

¹²⁹⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 367.

¹²⁹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 355.

¹²⁹² Sur l'identité de ces quasi-personnes, la pensée de Freud a changé. Dans ce qu'on a appelé la « première topique », il s'agissait du « conscient » et de l'« inconscient » ; dans la « seconde topique », présentée en 1920, il s'agissait plutôt du « ça », du « moi » et du « surmoi ».

¹²⁹³ J. Laplanche et J.-B. Pontalis écrivent que la topique est la théorie « qui suppose une différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes doués de caractères ou de fonctions différentes [...], ce qui permet de les considérer métaphoriquement comme des lieux psychiques dont on peut donner une représentation figurée spatialement » (*Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 484).

5.2.2 L'autre scène

Ces différentes quasi-personnes coexistent et interagissent dans un quasi-environnement : le milieu métaphorique « intérieur » que l'on a décrit plus haut, et que dépeint « la représentation spatiale, *topique*, des événements psychiques »¹²⁹⁴. L'activité intérieure de la psyché est dépeinte comme étant constituée par les interactions entre différentes quasi-personnes situées dans un « espace » métaphorique « intérieur ». Cet espace est dépeint comme un lieu « qui se situe dans l'âme au-dessous de la conscience »¹²⁹⁵. Cette scène « dans l'âme » est « une autre scène que celle de la représentation vigile »¹²⁹⁶. La vie psychique est un « territoire »¹²⁹⁷ et un « théâtre à l'intérieur du moi »¹²⁹⁸. Cet espace n'est *pas* un espace physique¹²⁹⁹, mais sa réalité serait pourtant indéniable : les « hypothèses grossières » qui dépeignent la vie intérieure comme un phénomène spatial constituent des « représentations très approchantes du véritable état des faits »¹³⁰⁰. Les événements se produisant dans ce milieu pourraient être connus grâce à une « perception endopsychique »¹³⁰¹, une « perception interne »¹³⁰², une « auto-observation »¹³⁰³, une « autoperception »¹³⁰⁴.

Cet espace intérieur est divisé en deux parties séparées : le préconscient et l'inconscient. Ces « deux systèmes » peuvent être conçus « comme deux localités à l'intérieur

¹²⁹⁴ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 231.

¹²⁹⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 50.

¹²⁹⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 88.

¹²⁹⁷ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 665.

¹²⁹⁸ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 200.

¹²⁹⁹ L'« appareil animique » ne peut pas être localisé « de quelque façon anatomique que ce soit » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 589). Si l'on peut dire que l'activité psychique « est liée à la fonction du cerveau », on ne peut pour autant « deviner, à partir de là, une localisation des processus psychiques ». De la sorte, l'analyse topique « n'a rien à voir avec l'anatomie ; elle se réfère à des régions de l'appareil psychique, où qu'elles se situent dans le corps, et non à des localités anatomiques » (Freud, *Métapsychologie*, p. 78-79).

¹³⁰⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 306.

¹³⁰¹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 364.

¹³⁰² *Ibid.*, p. 372 ; Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 233.

¹³⁰³ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 136.

¹³⁰⁴ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 91.

de l'appareil animique »¹³⁰⁵. L'espace intérieur serait ainsi divisible en différents « royaumes, régions, provinces »¹³⁰⁶. La « vie d'âme » est « la fonction d'un appareil auquel nous attribuons une extension spatiale et une composition faite de plusieurs pièces »¹³⁰⁷. Le préconscient est l'espace de la pensée « vigile », où chaque pensée est observable à volonté, dès lors qu'on fixe son attention sur elle. Elle pourrait être comparée à une aire ouverte très large, remplie d'objets qu'un témoin peut contempler simplement en tournant la tête. L'inconscient, « une région où la résistance prévaut si nettement »¹³⁰⁸, est l'espace dans lequel les pensées ne sont plus observables par l'œil de la conscience. Les différentes quasi-personnes intérieures sont réparties dans ces deux régions : le moi est situé en bonne partie dans le préconscient, le ça dans l'inconscient, et le surmoi, en tant que gardien, à la frontière des deux. Comme nous l'avons vu, Freud croit que nous pouvons comparer

le système de l'inconscient à une grande antichambre dans laquelle les motions animiques s'ébattent comme des êtres séparés. Attenante à cette antichambre, il y aurait une seconde pièce, plus étroite, une sorte de salon dans lequel séjourne aussi la conscience. Mais sur le seuil entre les deux espaces, un gardien exerce son office, il inspecte une à une les motions d'âme, les censure et ne les laisse pas entrer au salon quand elles viennent à lui déplaire. [...] Mais, pour une motion isolée, le destin du refoulement consiste en ceci que le gardien ne la laisse pas entrer du système de l'inconscient dans celui du préconscient¹³⁰⁹.

Le « salon », le « préconscient », désigne ici le milieu intérieur simple, celui dans lequel apparaissent des pensées (« motions animiques ») vers lesquels l'œil intérieur de la conscience peut se tourner à volonté. Ces objets peuvent donc devenir « conscients » à volonté. Le milieu intérieur qu'est le « préconscient » contient en lui-même un autre milieu, « l' »inconscient. Ce dernier, comme la plus petite d'une série de poupées russes, est donc plus « profond » que le préconscient.

¹³⁰⁵ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 665.

¹³⁰⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 100.

¹³⁰⁷ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 233.

¹³⁰⁸ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 77. La « région de l'inconscient », écrit ailleurs Freud (*Le mot d'esprit*, p. 298).

¹³⁰⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 305-306.

Ainsi, on pourrait parler de « *la stratification, l'étagement d'instances superposées les unes aux autres* »¹³¹⁰, situées plus ou moins profondément. Leurs rapports s'apparenteraient à un « combat pour un territoire »¹³¹¹. On voit que si l'analyse rhétorique visait à comprendre un phénomène langagier (une certaine action de la parole), l'approche topique vise à comprendre une action *quasiment physique* : le déplacement des pensées dans un espace métaphorique.

Cet espace intérieur est « une arène et un champ de bataille », où interagissent des quasi-personnes¹³¹². Ces dernières, remarque E. Ortigues, « se comportent comme les personnages d'un théâtre d'ombres »¹³¹³. Elles ressemblent, écrit Freud, à des « homoncules »¹³¹⁴. La théorie du refoulement s'appuie ainsi sur « la conception, au début déconcertante, que, dans un seul et même individu, plusieurs groupements animiques sont possibles, qui peuvent rester assez indépendants les uns des autres, "ne savent rien" les uns des autres, et qui tirent alternativement la conscience à eux. »¹³¹⁵

Arrêtons-nous sur les protagonistes impliqués dans cette interaction intérieure. Il arrive à Freud d'anthropomorphiser des pulsions refoulées particulières, de parler d'une « phobie » qui *a pris du courage et ose se montrer*¹³¹⁶, ou du « courage » d'une « maladie » qui « se permet des manifestations plus nettes »¹³¹⁷. Mais généralement, cette anthropomorphisation est stabilisée, limitée à quelques quasi-personnes récurrentes, celles-là qu'il appelle, dans sa seconde topique, le *moi*, le *surmoi* et le *ça*.

¹³¹⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 250.

¹³¹¹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 665.

¹³¹² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 75.

¹³¹³ Edmond Ortigues, « Le concept de personnalité », *Critique*, n° 456 (mai 1985), p. 534.

¹³¹⁴ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 238.

¹³¹⁵ Freud, *De la psychanalyse*, p. 16.

¹³¹⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 192.

¹³¹⁷ *Ibid.*, p. 356.

5.2.3 Genèse des quasi-personnes

Freud propose un récit génétique de la séparation des trois quasi-personnes. Chaque individu est d'abord un être indifférencié, le ça. « La plus ancienne de ces provinces ou instances psychiques, nous la nommons le ça ; il a pour contenu tout ce qui est hérité, apporté à la naissance, constitutionnellement fixé »¹³¹⁸. Le ça est replié sur lui-même, coupé du monde extérieur. Le ça est doté de motifs particuliers, les *pulsions*. « La puissance du ça exprime le véritable dessein vital chez l'être individuel. Ce dessein consiste à satisfaire ses besoins innés. »¹³¹⁹ Les forces qui poussent le ça à satisfaire ces besoins, « nous les appelons *pulsions*. Elles représentent les exigences corporelles posées à la vie d'âme. »¹³²⁰

Dans cet être premier, il se développe ensuite le « moi ». Le moi est « la partie du ça qui a été modifiée sous l'influence directe du monde extérieur »¹³²¹. Le moi a été développé « à partir de la couche corticale du ça »¹³²². Elle est « la partie du ça qui a été modifiée par la proximité et l'influence du monde extérieur, qui a été aménagée pour accueillir les stimulations et pour s'en protéger, qui est comparable à la couche d'écorce dont s'entoure un petit morceau de substance vivante »¹³²³. Le moi est donc « une partie du ça » qui « a connu un développement particulier »¹³²⁴, « un morceau du ça, un morceau modifié de manière adéquate par la proximité du monde extérieur dangereux et menaçant »¹³²⁵. La nature du moi s'explique en partie par cette origine. Il est « soumis également à l'action des pulsions, comme le ça, dont il n'est d'ailleurs qu'une partie particulièrement modifiée »¹³²⁶.

¹³¹⁸ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 233.

¹³¹⁹ *Ibid.*, p. 237.

¹³²⁰ *Ibid.*, p. 237.

¹³²¹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 237.

¹³²² Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 296-297.

¹³²³ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 104.

¹³²⁴ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 234.

¹³²⁵ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 106.

¹³²⁶ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 253.

Plus tard encore, le « surmoi » émerge à son tour d'« une différenciation à l'intérieur du moi »¹³²⁷. Le surmoi est le produit « de la longue période d'enfance – pendant laquelle l'être humain en devenir vit dans la dépendance de ses parents »¹³²⁸. Il est « une instance particulière dans laquelle se prolonge cette influence parentale »¹³²⁹. Il est « l'héritier de l'instance parentale »¹³³⁰. En raison de cette séparation, le surmoi « peut s'opposer au moi »¹³³¹.

Chacune de ces différenciations successives correspond à une adaptation supplémentaire au monde extérieur. Le ça est la quasi-personne qui habite le monde intérieur et qui suit des désirs soustraits à l'influence du monde extérieur. À l'inverse, le surmoi, fruit de la domestication parentale, est le représentant intérieur du monde extérieur et social. Cette dernière instance « observe le moi, lui donne des ordres, le dirige et le menace de punitions, tout à fait comme les parents dont elle a pris la place »¹³³². Elle « ne cesse d'observer, de critiquer et de comparer » et trouve ses origines dans « les influences des parents, des éducateurs et de l'environnement social, l'identification avec telle ou telle de ces personnes servant de modèle »¹³³³. Le surmoi est ainsi la « représentance de notre relation aux parents »¹³³⁴. Après avoir, dans la petite enfance, « connu, admiré, redouté ces êtres supérieurs, plus tard, nous les avons pris en nous-mêmes »¹³³⁵. Le surmoi n'est rien d'autre que cette incorporation. L'« institution du surmoi » est « un cas réussi d'identification avec

¹³²⁷ *Ibid.*, p. 240. Cf. Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 94. Le représentant du monde extérieur qu'est le « surmoi » est décrit dans la première topique comme un « gardien » et une « censure » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 305, 307). C'est « le porteur du phénomène que nous appelons conscience morale » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 94).

¹³²⁸ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 234.

¹³²⁹ *Ibid.*, p. 234-235.

¹³³⁰ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 325.

¹³³¹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 94.

¹³³² Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 303.

¹³³³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 443-444.

¹³³⁴ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 248.

¹³³⁵ *Ibid.*, p. 249.

l'instance parentale », un « héritier de cette liaison affective si importante pour l'enfance »¹³³⁶. « Une portion du monde extérieur est abandonnée en tant qu'objet, du moins partiellement, et accueillie dans le moi (par identification) ; elle est donc devenue une composante du monde intérieur »¹³³⁷. Le surmoi « continue de jouer pour le moi le rôle d'un monde extérieur, bien qu'il soit devenu une partie du monde intérieur »¹³³⁸. De la sorte, « la séparation du sur-moi d'avec le moi [...] pérennise l'existence des facteurs auxquels elle doit son origine »¹³³⁹. Les ordres et les interdictions des autorités, « sous forme de *conscience morale*, exercent désormais la censure morale »¹³⁴⁰. Le surmoi « poursuit les fonctions qu'avaient exercées ces personnes du monde extérieur, elle observe le moi, lui donne des ordres, le dirige et le menace de punitions, tout à fait comme les parents dont elle a pris la place »¹³⁴¹. Ainsi, le surmoi exerce des « fonctions judiciaires en tant que notre *conscience morale* »¹³⁴². En raison de cette origine extérieure et tardive, le surmoi est situé à « la *surface* de l'appareil psychique ». Il est « un système qui, spatialement, est le premier en partant du monde extérieur »¹³⁴³. Le surmoi appartient aux « couches supérieures, plus superficielles, de l'appareil psychique »¹³⁴⁴.

Le moi, enfin, est plus extérieur que le ça mais plus intérieur que le surmoi. Il est un « être de frontière »¹³⁴⁵, situé au seuil des exigences contradictoires des mondes intérieur et extérieur. Le moi « sert en quelque sorte de façade » extérieure au ça ; pareillement, « vers l'extérieur », il « semble affirmer des lignes de frontières claires et tranchées »¹³⁴⁶. Par cette position intermédiaire, il peut être décrit comme une quasi-personne située sur le seuil entre ces deux mondes : comme une quasi-personne *liminale*. Le moi occupe une « position

¹³³⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 89-90. Cf. Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 243.

¹³³⁷ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 303.

¹³³⁸ *Ibid.*, p. 304.

¹³³⁹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 248.

¹³⁴⁰ *Ibid.*, p. 250.

¹³⁴¹ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 303.

¹³⁴² Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 303.

¹³⁴³ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 230.

¹³⁴⁴ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 95.

¹³⁴⁵ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 271.

¹³⁴⁶ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 7.

intermédiaire entre ça et réalité »¹³⁴⁷. Situé sur un seuil, un *no man's land*, le moi est situé entre les mondes extérieur et intérieur. Par le fait même, « le ça est son autre monde extérieur qu'il s'efforce de se soumettre »¹³⁴⁸. Plus précisément, le moi « assure la médiation entre le ça et le monde extérieur »¹³⁴⁹. « Comme être de frontière, le moi veut faire la médiation entre le monde et le ça, rendre le ça docile au monde et rendre le monde, par le moyen de ses actions musculaires, conforme au désir du ça. »¹³⁵⁰ La « tâche » du moi est « de servir d'intermédiaire entre les revendications du ça et l'opposition du monde extérieur réel »¹³⁵¹. Son « effort de médiation » vise à « concilier » les « revendications » et les « exigences » intérieures et extérieures¹³⁵². Il « doit défendre son existence contre un monde extérieur qui menace d'anéantissement et contre un monde intérieur qui pose trop de revendications »¹³⁵³. Cette tâche est d'autant plus difficile à accomplir que ces différentes revendications « divergent toujours, paraissent souvent incompatibles »¹³⁵⁴.

5.2.4 Caractères des quasi-personnes

Chacune des trois quasi-personnes présente certains traits de caractère en accord avec son origine et sa position.

Le ça est « incohérent » puisque « ses aspirations isolées poursuivent leurs buts indépendamment et sans tenir compte les unes des autres »¹³⁵⁵. Par son « aspiration aveugle à la satisfaction pulsionnelle »¹³⁵⁶, le ça est une quasi-personne qu'on pourrait dire à tout moment complètement engagée dans son désir du moment. Elle est étrangère à toute

¹³⁴⁷ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 271-272.

¹³⁴⁸ *Ibid.*, p. 271.

¹³⁴⁹ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 234.

¹³⁵⁰ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 271-272.

¹³⁵¹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 56.

¹³⁵² Freud, *Nouvelles conférences*, p. 107.

¹³⁵³ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 298.

¹³⁵⁴ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 107.

¹³⁵⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 248.

¹³⁵⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 105.

délibération, à toute comparaison des désirs, à toute anticipation des conséquences de leur accomplissement. Ce « chaos », ce « chaudron plein d'excitations en ébullition », en recueillant « en lui les besoins pulsionnels », « ne produit pas de volonté d'ensemble, mais seulement l'aspiration à procurer satisfaction aux besoins pulsionnels »¹³⁵⁷. C'est parce que le ça est inaccessible à la raison qu'il n'est pas possible d'échanger ou de négocier avec lui. C'est de cette inaccessibilité à la raison que découle son « caractère d'aveugle inflexibilité »¹³⁵⁸. Le ça évoque même une sorte de folie :

Pour les processus qui ont lieu dans le ça, les lois logiques de la pensée ne sont pas valables, surtout pas le principe de contradiction. Des motions opposées coexistent côte à côte [...] Il n'y a rien dans le ça qu'on pourrait assimiler à la négation [...]. Il ne se trouve rien dans le ça qui corresponde à la représentation du temps [...] et [...] pas de modification du processus psychique par le cours du temps. Des motions de désir qui n'ont jamais franchi le ça, mais aussi des impressions qui ont été plongées par le refoulement dans le ça, sont virtuellement immortelles, elles se comportent après des décennies comme si elles venaient de se produire.¹³⁵⁹

En fait, nous savons peu de choses sur le ça, cette « partie obscure, inaccessible de notre personnalité »¹³⁶⁰. « La plus grande partie de ce que nous connaissons a un caractère négatif, ne peut se décrire que par opposition au moi. »¹³⁶¹ On sait surtout que le ça est le porteur de désirs auxquels le surmoi s'oppose.

Nous en savons beaucoup plus sur le caractère du surmoi. Le surmoi naît de la « morale commune normale », qui a « un caractère durement restreignant, cruellement interdicteur »¹³⁶². Par le fait même, il est doté d'un tempérament cruellement sévère, qui le porte fréquemment à exiger beaucoup trop de son porteur. Il est « un maître sévère »¹³⁶³. La sévérité du surmoi « prolonge simplement la sévérité de l'autorité externe qui est par elle

¹³⁵⁷ *Ibid.*, p. 102.

¹³⁵⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 62.

¹³⁵⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 102-103.

¹³⁶⁰ *Ibid.*, p. 102.

¹³⁶¹ *Ibid.*, p. 102. Cf. sur ce point les remarques de Mahony, *Freud, l'écrivain*, p. 154-155.

¹³⁶² Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 270.

¹³⁶³ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 328.

relayée et en partie remplacée »¹³⁶⁴. Le surmoi peut devenir « excessivement sévère »¹³⁶⁵. Il représente « de façon absolue la revendication de la moralité »¹³⁶⁶. Étant « l'avocat de l'aspiration au perfectionnement »¹³⁶⁷, il « s'efforce de satisfaire la revendication d'un perfectionnement toujours plus avancé »¹³⁶⁸. Il « tient souvent le moi dans une dépendance rigoureuse, le traite vraiment encore comme autrefois, dans les premières années, les parents – ou le père – traitaient l'enfant »¹³⁶⁹. La « rigueur » et la « cruauté » du surmoi font parfois en sorte qu'il « injurie », « humilie » et

maltraite le pauvre moi, lui promet les pires châtiments, lui fait des reproches pour des actions depuis longtemps passées qui, en leur temps, avaient été prises avec légèreté, comme si, durant tout l'intervalle, il avait rassemblé des accusations et n'avait fait qu'attendre [...] pour condamner sur la base de ces accusations. Le surmoi applique le critère moral le plus sévère au moi, qui lui est livré désarmé; il représente d'ailleurs de façon absolue la revendication de la moralité.¹³⁷⁰

Le surmoi « exerce une activité si cruelle » sur le moi ; il agit « inexorablement » et « injustement »¹³⁷¹. Il « peut devenir hyper-moral et alors aussi cruel que seul le ça peut l'être »¹³⁷². Son activité engendre « angoisse sociale », « angoisse morale », « reproche sans merci »¹³⁷³. Il applique « de grandes punitions intérieures »¹³⁷⁴. Ainsi, chez le névrosé adulte,

¹³⁶⁴ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 70. Par ce remplacement, on a échangé « un malheur externe menaçant – perte d'amour et punition de la part de l'autorité externe » contre « un malheur interne perdurant, la tension de la conscience de culpabilité » (*Ibid.*, p. 71). Cette origine explique que les exigences du surmoi « coïncident chaque fois avec les préceptes d'un sur-moi-de-la-culture-donnée. Ici, pour ainsi dire, les deux processus, le procès de développement culturel de la foule et celui qui est propre à l'individu, sont régulièrement collés l'un à l'autre. » (*Ibid.*, p. 85.)

¹³⁶⁵ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 85.

¹³⁶⁶ *Ibid.*, p. 85.

¹³⁶⁷ *Ibid.*, p. 93.

¹³⁶⁸ *Ibid.*, p. 91.

¹³⁶⁹ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 325.

¹³⁷⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 85.

¹³⁷¹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 173.

¹³⁷² *Ibid.*, p. 269.

¹³⁷³ Freud, *Métapsychologie*, p. 62.

le surmoi « continue de s'opposer au moi, comme le père sévère à l'enfant, et sa moralité se manifeste sur un mode primitif, en ce sens que le moi se fait punir par le surmoi »¹³⁷⁵. Cette « tension entre le sur-moi sévère et le moi qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition »¹³⁷⁶.

Le *moi*, enfin, n'est pas doté d'une personnalité très définie. Il apparaît comme une quasi-personne peu déterminée, aux traits flous, parce qu'il est présenté comme une sorte d'*œil observateur*, porté à réfléchir et délibérer, en retrait des exigences, pulsions, passions et dispositions du ça et du surmoi. Ainsi, Freud contraste le moi au ça en soutenant que si « la force motrice qui fait avancer le véhicule est fournie par le ça, le moi se charge pour ainsi dire de la conduite »¹³⁷⁷. Le moi est donc en retrait des exigences et pulsions des autres quasi-personnes, avec lesquelles il s'efforce de négocier. Comme le fait remarquer C. Taylor, le « moi » ainsi dépeint est « par essence un pur mécanisme de direction, privé de toute force instinctuelle propre (même s'il doit tirer son pouvoir du ça pour fonctionner) ». On peut dire qu'il est « fondamentalement un agent désengagé de la raison instrumentale »¹³⁷⁸. Alors que l'agir du ça et le surmoi obéissent à des pulsions et des dispositions, le moi est libre des unes et des autres ; alors que le ça et le surmoi sont dotés de caractères en accord avec leurs prédispositions, le moi ne possède pas un caractère déterminé.

¹³⁷⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 155.

¹³⁷⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 94-95.

¹³⁷⁶ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 66.

¹³⁷⁷ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 56. Le rapport du moi au ça est comparable à « celui du cavalier à son cheval. Le cheval fournit l'énergie de la locomotion, le cavalier a la prérogative de déterminer le but, de guider le mouvement du puissant animal. » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 106.) On trouve la même analogie dans un texte prédatant la seconde topique, dans lequel les pensées conscientes du moi sont comparées à un « entrepreneur » et l'énergie de « l'inconscient » à un « capitaliste » : « l'entrepreneur qui, comme on dit, a l'idée et est poussé à la transposer en acte, ne peut pourtant rien faire sans capital ; il a besoin d'un capitaliste qui subviene aux dépenses, et ce capitaliste qui fait face à la dépense psychique pour le rêve est [...] un souhait provenant de l'inconscient. » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 105.)

¹³⁷⁸ Taylor, *Les Sources du moi*, p. 230. Cf. aussi *Ibid.*, p. 53.

5.2.5 Le refoulement et ses motifs

Le refoulement survient lorsque les efforts de médiation du moi échouent. Cette tâche de médiation n'est pas facile, aussi n'est-il pas étonnant que « le moi échoue si souvent dans sa tâche »¹³⁷⁹. Le moi est confronté d'un côté à un ça par nature « rigide et intraitable » et de l'autre à un « rigoureux surmoi »¹³⁸⁰. Dans les cas malheureux, le moi « se défend vainement, aussi bien contre les instigations du ça meurtrier que contre les reproches de la conscience morale punitive. »¹³⁸¹ C'est alors que le refoulement survient.

Le refoulement est né de l'interaction de ces quasi-personnes. Le refoulement est une action qui consiste à repousser un désir du préconscient vers l'inconscient. Le refoulement naît d'une « violente rébellion » dirigée « contre la pénétration jusqu'à la conscience du processus animique qui fait question »¹³⁸². Ce qui est ainsi refoulé dans l'inconscient est donc « coupé de la perception interne »¹³⁸³.

Notons que suivant les passages, l'action du refoulement est tantôt imputée au moi, tantôt au surmoi, tantôt à la personne globale (« l'individu »)¹³⁸⁴. Tantôt, c'est le moi qui « entreprend des refoulements au service et pour compte de son sur-moi »¹³⁸⁵. Le moi agit ici à *l'instigation* du surmoi. C'est le moi qui « a accompli le refoulement »¹³⁸⁶. S'il faut malgré tout dire que « le refoulement est l'œuvre de ce surmoi », c'est parce « qu'il l'accomplit soit lui-même, soit, sur son ordre, le moi lui obéit »¹³⁸⁷. Le surmoi, à son tour, agit à *l'instigation* de la culture. Voilà pourquoi il faut aussi décrire l'action du surmoi comme *l'action de la culture et de la civilisation* en chacun. « *La culture* maîtrise donc le dangereux plaisir-désir

¹³⁷⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 107.

¹³⁸⁰ *Ibid.*, p. 107.

¹³⁸¹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 269.

¹³⁸² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 304.

¹³⁸³ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 663.

¹³⁸⁴ Nous reviendrons sur ce flottement au chapitre six.

¹³⁸⁵ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 267.

¹³⁸⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 96.

¹³⁸⁷ *Ibid.*, p. 96.

d'agression de l'individu en affaiblissant ce dernier, en le désarmant et en le faisant surveiller par une instance située à l'intérieur de lui-même, comme par une garnison occupant une ville conquise. »¹³⁸⁸ Semblablement, Freud se réfère ailleurs au « travail de refoulement *effectué par la civilisation* »¹³⁸⁹. Par moments, cette action de la culture en chacun est décrite comme une forme d'impérialisme : « La culture se conduit ici envers la sexualité comme une tribu ou une couche de la population qui en a soumis une autre à son exploitation. L'angoisse devant le soulèvement des opprimés pousse à prendre des mesures de précaution rigoureuses. »¹³⁹⁰

Freud revient très souvent sur les motifs qui poussent à accomplir le refoulement. Les intentions refoulées du ça sont des intentions « contre lesquelles est dirigée la censure », des intentions qui depuis la perspective du surmoi apparaissent comme « tout à fait répréhensibles, choquantes du point de vue éthique, esthétique et social » ; elles portent sur des « choses auxquelles on n'ose absolument pas penser ou auxquelles on ne pense qu'avec exécution »¹³⁹¹. Ce qui « donne impulsion au refoulement », ce sont les « tendances morales et esthétiques dans le moi »¹³⁹². La pensée refoulée est une pensée qui se trouve « dans une opposition tranchée avec les autres souhaits de l'individu », une pensée qui est « inconciliable avec les exigences éthiques et esthétiques de la personnalité », qui est incompatible avec « les exigences éthiques et autres de l'individu »¹³⁹³. Les pensées refoulées sont des « pensées non voulues – le plus souvent ressenties comme perturbatrices »¹³⁹⁴. Elles portent sur des thèmes causant beaucoup « de gêne »¹³⁹⁵, sur des affaires « intimes » qui sont « investies d'un affect causant de la gêne »¹³⁹⁶, sur « des thèmes dont on ne parle pas volontiers ou auxquels on ne

¹³⁸⁸ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 66, italiques ajoutées. L'image est reprise ailleurs : « L'instauration du surmoi [...] amène en quelque sorte une garnison dans une place qui inclinerait à la rébellion. » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 149.)

¹³⁸⁹ Freud, *Le mot d'esprit*, p. 196, italiques ajoutées.

¹³⁹⁰ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 47.

¹³⁹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 145.

¹³⁹² Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 248.

¹³⁹³ Freud, *De la psychanalyse*, p. 21.

¹³⁹⁴ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 19.

¹³⁹⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 247.

¹³⁹⁶ *Ibid.*, p. 59.

pense pas volontiers »¹³⁹⁷. La pensée refoulée est une pensée dont la communication est « honteuse ou pénible »¹³⁹⁸, une pensée « désagréable »¹³⁹⁹ qui cause « beaucoup de gêne »¹⁴⁰⁰, un thème « trop intime pour être communiqué »¹⁴⁰¹, un « point sensible »¹⁴⁰². Ce sont des pensées qui ne font que « tourmenter »¹⁴⁰³, des thèmes qui provoquent une « répugnance »¹⁴⁰⁴. Le désir refoulé est ressenti par le moi « comme étranger »¹⁴⁰⁵.

Sont aussi refoulés des « souvenirs désagréables »¹⁴⁰⁶, des souvenirs « causant de la gêne »¹⁴⁰⁷. Le refoulement de souvenirs vise à « éviter le déplaisir que susciterait la remémoration » d'un souvenir pénible¹⁴⁰⁸, « l'aversion éprouvée [...] pour le souvenir »¹⁴⁰⁹ d'un événement, « le souvenir d'un incident [...] qui [...] apparut choquant pour l'amour propre »¹⁴¹⁰. La raison de l'oubli produit par le refoulement « *était un mobile relevant du déplaisir* »¹⁴¹¹.

¹³⁹⁷ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 195.

Freud évoque « un thème touchant de près ma personne [...] capable de provoquer en moi des affects puissants et qui me causent souvent de la gêne » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 65).

¹³⁹⁸ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 19.

¹³⁹⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 49.

¹⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 238.

¹⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 49.

¹⁴⁰² *Ibid.*, p. 239.

¹⁴⁰³ *Ibid.*, p. 306.

¹⁴⁰⁴ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 195.

¹⁴⁰⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 306. Les pensées obsédantes de « l'homme aux rats » sont des pensées qui lui apparaissaient « étrangères et hostiles » (*Ibid.*, p. 210).

¹⁴⁰⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 248.

¹⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 249, 251.

¹⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 92.

¹⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 74.

¹⁴¹⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 508-509.

¹⁴¹¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 234.

Très généralement, on peut dire que le refoulement « a pour motif des sentiments de déplaisir »¹⁴¹², ou encore, plus précisément, que le « motif et la finalité du refoulement [...] ne sont rien d'autre que l'évitement du déplaisir »¹⁴¹³.

5.2.6 Le retour du refoulé

Reclus dans l'inconscient, le désir inavouable cherche tout de même à se manifester. Cette réclusion est donc loin d'être définitive. La démarche du refoulement s'avère ainsi souvent ratée. Le refoulement est « sans succès »¹⁴¹⁴, parce qu'il ne parvient pas à atteindre le but qu'il visait : pour les névrosés, « le refoulement de l'idée à laquelle s'accroche le souhait insupportable a échoué. Ils l'ont certes poussée hors de la conscience et du souvenir et se sont apparemment épargné une grande somme de déplaisir, mais dans l'inconscient la motion de souhait refoulée continue d'exister ; elle est à l'affût d'une occasion d'être activée »¹⁴¹⁵. Cette occasion, elle la trouve souvent. Même recluse dans l'inconscient, cette envie parvient à se faire connaître de différentes manières. Les tentatives de défense du moi contre les symptômes sont ainsi « le plus souvent vaines »¹⁴¹⁶. On peut donc affirmer à l'auteur du refoulement : « Tu as surestimé tes forces quand tu as cru que tu pouvais faire de tes pulsions sexuelles ce que tu voulais, et que tu n'avais pas besoin de faire le moindre cas de leurs intentions »¹⁴¹⁷.

Les désirs refoulés parviennent à sortir de leur réclusion en trompant la vigilance du surmoi. Elles parviennent à le faire non pas en se manifestant directement « dans » la conscience, mais en se manifestant extérieurement dans des *symptômes* variés. Comme nous l'avons vu au chapitre deux, différents phénomènes (rêves, maladresses, méprises de parole (ou « lapsus »), troubles névrotiques etc.) sont autant d'expressions masquées des désirs refoulés qui, depuis les profondeurs obscures de l'inconscient, se manifestent sous une forme altérée. En d'autres mots, le refoulement se manifeste par un « symptôme », une « formation

¹⁴¹² Freud, *La technique psychanalytique*, p. 19.

¹⁴¹³ Freud, *Métapsychologie*, p. 56.

¹⁴¹⁴ Freud, *De la psychanalyse*, p. 23.

¹⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 24.

¹⁴¹⁶ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 60.

¹⁴¹⁷ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 185.

substitutive méconnaissable et déformée »¹⁴¹⁸. Les symptômes « mettent à la place d'une modification du monde extérieur une modification corporelle »¹⁴¹⁹. Cette déformation empêche le principal intéressé de reconnaître l'intention, qui est exprimée dans le symptôme. « Le rêveur ne reconnaît alors pas plus le sens de ses rêves que l'hystérique la relation et la signification de ses symptômes. »¹⁴²⁰

Imputer une intention refoulée à un acte donné, c'est précisément le traiter comme un tel « retour du refoulé ». Le phénomène problématique, en étant décrit comme un *symptôme*, suppose que ce qui se manifeste comme contre-volonté est *le retour d'une volonté qui a d'abord été refoulée*. En imputant une intention refoulée à un acte incompréhensible, une raison lui est conférée – raison qui était d'abord introuvable. En lui attribuant une intention refoulée, on présume donc que l'« action dénuée de fin »¹⁴²¹ rencontrée dans le présent est née d'une *intention dénuée d'action* (une intention *non exécutée*, parce que refoulée) provenant du passé. L'intention qui a été refoulée est une intention qui est pour ainsi dire divorcée de l'action qu'elle *aurait pu* susciter – de l'action qui a été *étouffée dans l'œuf* par un refoulement.

L'imputation d'intention refoulée, pour éclairer le phénomène problématique d'abord rencontré, postule l'existence d'une action antérieure – *l'action de refouler*. En expliquant ainsi la situation présente par une situation passée, l'imputation d'intentions refoulées articule *deux situations problématiques distinctes* : à la situation problématique d'abord rencontrée, s'en ajoute en effet une autre, passée¹⁴²². Nous avons vu (au chapitre quatre) comment se présente la situation problématique initiale. La résolution (théorique puis pratique) de la situation problématique permet de répondre à cette situation. Or, cette réponse amène à

¹⁴¹⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 60.

¹⁴¹⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 379.

¹⁴²⁰ Freud, *De la psychanalyse*, p. 32-33.

¹⁴²¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 279.

¹⁴²² Comme nous l'avons vu au chapitre trois, le fait qu'un motif soit imputé à une action indique la présence d'un trouble de l'interaction. Celui qui nomme un motif définit une situation problématique. Par ailleurs, si un refoulement a eu lieu dans le passé, c'est qu'il a émané d'une volonté de refouler. Par le fait même, celui qui impute un désir refoulé à un geste problématique présent définit une seconde situation problématique.

découvrir une autre action, antérieure, qui, comme nous le verrons plus loin, trouble aussi des attentes normatives (*d'autres* attentes normatives) : l'action du refoulement.

Nous pourrions dire que l'imputation de motifs refoulés implique deux « divorces » : le premier est *présent*, c'est l'action apparemment dénuée de motif (*l'action divorcée*, pourrait-on dire) qui suscite la perplexité et semble devoir se faire imputer un motif refoulé ; le deuxième est *passé*, parce qu'à un moment, pense-t-on, un motif (un motif lui aussi *divorcé*) n'a pas donné lieu à une action. En imputant un motif refoulé, on lie les deux situations ensemble : l'énonciation de motifs refoulés *remarie* le motif célibataire du passé avec l'action célibataire du présent. De cette manière, l'action présente dépourvue d'intention, lorsqu'elle est réunie avec une intention passée dépourvue d'action, trouve pleinement son sens. L'intention refoulée est une intention qui « doit avoir subi un certain repoussement, la détournant de son exécution pour pouvoir s'exprimer par la perturbation de l'autre intention »¹⁴²³, celle-là qui *aurait pu* gouverner l'action présente.

5.3 Le phénomène problématique, expression de l'intention refoulée

Le symptôme du désir refoulé n'est rien d'autre que « *du matériel psychique imparfaitement réprimé qui, mis à l'écart par l'action de refoulement de la conscience, n'a pourtant pas été privé de toute capacité à se manifester* »¹⁴²⁴. Les différentes formes du symptôme sont autant d'« indices d'un *retour du refoulé* »¹⁴²⁵. Ces symptômes trahissent l'intention refoulée : le retour du refoulé constitue une sorte de « franchise non intentionnelle »¹⁴²⁶. Dans ce processus, l'intention refoulée, « au lieu de s'exprimer sous sa forme complète et entière », est « obligée de se présenter sous une forme en quelque sorte parasitaire »¹⁴²⁷. C'est par cette expression « parasitaire » qu'il est possible de connaître le

¹⁴²³ *Ibid.*, p. 63. Suivant une autre traduction : « l'une de ces intentions doit avoir été dans une certaine mesure repoussée quant à sa mise en œuvre, pour pouvoir se manifester par la perturbation de l'autre » (Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, p. 85).

¹⁴²⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 443.

¹⁴²⁵ Freud, *Métapsychologie*, p. 57.

¹⁴²⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 211.

¹⁴²⁷ *Ibid.*, p. 439.

refoulement : le refoulement « ne nous est accessible qu'en remontant des résultats du refoulement jusqu'à celui-ci »¹⁴²⁸.

Cette manifestation de l'intention refoulée ne peut « éviter de se trahir involontairement *de façon extrêmement diverse* »¹⁴²⁹. En effet, il existe plusieurs modes d'expression de l'intention refoulée. Les désirs qui se manifestent dans le « retour du refoulé » peuvent le faire de deux différentes manières : ces désirs « soit se trahissent par la perturbation elle-même [...], soit manifestent l'existence d'une influence indirecte »¹⁴³⁰. Dans les premiers cas, l'intention refoulée qui suscite le symptôme n'est rien d'autre que celle que le symptôme *accomplit* ou *tente d'accomplir*. Dans les seconds cas, cette intention refoulée se manifeste d'une autre manière, « mimétique » et « symbolique ». Dans les premiers cas – lorsque l'intention refoulée est l'intention que le symptôme accomplit – la relation entre l'intention et le symptôme est « si claire que la manière dont l'incident occasionnant a justement produit ce phénomène et pas un autre est parfaitement évidente »¹⁴³¹. Dans les second cas, lorsque la relation entre l'intention refoulée et le symptôme est « une relation pour ainsi dire symbolique, comme celle que l'individu bien portant établit bel et bien aussi dans le rêve », il « n'est pas aussi simple » de saisir l'intention en jeu¹⁴³². Une telle relation symbolique, plus mystérieuse, « n'est pas immédiatement accessible à la compréhension »¹⁴³³.

Examinons l'une après l'autre ces deux modalités d'expression de l'intention refoulée.

5.3.1 Expression de l'intention dans l'accomplissement de l'action

À certains moments, Freud identifie des intentions refoulées simplement en appréhendant les symptômes comme des *accomplissements* de ces intentions. L'intention refoulée s'exprime alors en étant accomplie. Dans ces cas, l'action révèle l'intention refoulée

¹⁴²⁸ Freud, *Métapsychologie*, p. 57.

¹⁴²⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 150, italiques ajoutées.

¹⁴³⁰ *Ibid.*, p. 433.

¹⁴³¹ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 24-25.

¹⁴³² *Ibid.*, p. 24-25.

¹⁴³³ *Ibid.*, p. 25.

de la même manière que l'action révèle ordinairement l'intention qui l'anime. C'est *l'accomplissement* du désir refoulé (comme dans le « régime d'accomplissement », pour reprendre les termes utilisés au chapitre trois) qui exprime ce dernier. La visée que « sert »¹⁴³⁴ le symptôme est la visée que ce symptôme accomplit ou tente d'accomplir. L'« intention inconsciente » est « à l'œuvre lors de *l'accomplissement* du geste »¹⁴³⁵. Un acte manqué qui produit de cette façon offre à ceux qui en sont les témoins le spectacle « d'une volonté qui *tend vers un but* déterminé »¹⁴³⁶. La méprise de parole « est souvent utilisée », écrit encore Freud « pour *accomplir des souhaits* que l'on doit se refuser »¹⁴³⁷. La méprise de parole, écrit-il ailleurs, est « un acte psychique de plein droit qui *poursuit* lui aussi *son propre but*, comme la manifestation d'un contenu et d'une signification »¹⁴³⁸. Elle est donc « une action tout à fait correcte qui n'a fait que se mettre à la place de l'autre action, celle qui était attendue ou visée »¹⁴³⁹. C'est précisément parce que cette intention se manifeste directement dans l'action qu'elle semble « parfaitement évidente »¹⁴⁴⁰, « tangible et impossible à méconnaître »¹⁴⁴¹.

La méthode pour identifier de telles intentions est on ne peut plus simple : les *conséquences* du symptôme révèlent l'intention qui anime celui-ci. Pour connaître l'intention qu'accomplit un rêve, il suffit « d'extraire de ce rêve sa conséquence »¹⁴⁴² ; une intention refoulée s'est trahie « par son effet »¹⁴⁴³ ; pour connaître les désirs qui animent des actes, il faut porter attention aux « effets produits par ces actes »¹⁴⁴⁴. Dans de tels cas, le refoulement est accessible « en remontant des résultats du refoulement jusqu'à celui-ci »¹⁴⁴⁵. Les motifs

¹⁴³⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 52.

¹⁴³⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 284, italiques ajoutées.

¹⁴³⁶ *Ibid.*, p. 383, italiques ajoutées.

¹⁴³⁷ *Ibid.*, p. 76, italiques ajoutées.

¹⁴³⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 29, italiques ajoutées.

¹⁴³⁹ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴⁴⁰ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 24.

¹⁴⁴¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 29.

¹⁴⁴² Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 186.

¹⁴⁴³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 72.

¹⁴⁴⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 320.

¹⁴⁴⁵ Freud, *Métapsychologie*, p. 57.

refoulés qui ont mu le phénomène problématique « se proposaient d’atteindre ce qu’ils ont effectivement réalisé »¹⁴⁴⁶. A. MacIntyre souligne que : « To describe something [...] as an example of wish-fulfilment is to discern a purpose in belief or behaviour, a gratification secured by it or a painful situation avoided »¹⁴⁴⁷. Nous pouvons ici nous tourner vers un exemple particulièrement limpide de cette méthode d’identification de la volonté refoulée. Freud s’attribue un acte manqué en se servant de ce critère d’accomplissement, lorsqu’il rapporte la « maladresse » commise à l’égard d’une jeune femme rencontrée dans un salon : « je me retrouvai brusquement debout derrière elle, tout contre son corps, mes deux bras l’ayant enlacée par derrière, et, pendant un instant, mes mains se rencontrèrent devant son ventre »¹⁴⁴⁸. En soulignant « l’adresse avec laquelle j’avais exploité ce geste maladroit »¹⁴⁴⁹, Freud nous indique que le geste manqué a bien *accompli* son désir – qui n’est rien d’autre que le désir de l’enlacer.

Freud présente un grand nombre d’exemples d’intentions refoulées se manifestant par l’accomplissement dans des actions. Dans de nombreux cas d’opérations manquées, oublis, etc., les intentions refoulées s’expriment de cette manière « naturelle »¹⁴⁵⁰. C’est le cas des actions qui visent à témoigner à quelqu’un une forme ou une autre de mépris. Comme l’« acte de déformer des noms correspond à un outrage »¹⁴⁵¹, ce lapsus vise bien à outrager la personne dont le nom est déformé, et ce désir est accompli dans la mesure où son destinataire entend le lapsus, en comprend le sens et en est offensé. Nous avons déjà rencontré le cas, semblable, des patients de Freud qui en sortant de son cabinet de consultation « omettent de fermer la porte derrière eux »¹⁴⁵². Ce geste qui présente l’apparence d’une simple « négligence » est en réalité

¹⁴⁴⁶ Freud, *Totem et tabou*, p. 149.

¹⁴⁴⁷ MacIntyre, *The Unconscious*, p. 91.

¹⁴⁴⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 293.

¹⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 293.

¹⁴⁵⁰ C’est le cas, notamment, de *tous* les cas présentés dans la partie des conférences d’introduction à la psychanalyse consacrée aux opérations manquées (Freud, *Leçons d’introduction à la psychanalyse*, p. 19-78).

¹⁴⁵¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 156.

¹⁴⁵² Freud, *Leçons d’introduction à la psychanalyse*, p. 255.

motivé par le désir refoulé de « faire payer au médecin »¹⁴⁵³ la déception qu'inspire le manque de prestige de son cabinet. Comme le souligne F. Cioffi, ce geste de vengeance est bel et bien accompli, parce que sa cible (le psychanalyste des patients : Freud) interprète correctement cet oubli comme un tel affront : « the failure to close the doors [...] is meant to offend and Freud is duly offended »¹⁴⁵⁴. C'est la même modalité d'expression qu'on rencontre dans les cas d'oublis, inattentions, etc., qui ont pour effet d'amener leurs auteurs à se rendre à l'endroit où ils désirent réellement aller. L'oubli d'une montre « fournit l'occasion » à un homme de rendre visite à la femme « qu'il révère »¹⁴⁵⁵. De même, quelqu'un qui « oublie chez un médecin un objet [...] indique par là qu'il ne réussit pas à s'arracher à lui et qu'il aimerait revenir bientôt »¹⁴⁵⁶. Des « erreurs » analogues poussèrent Freud à manquer une correspondance de train, ce qui lui « permit d'accomplir un désir » qu'il avait formé depuis longtemps : « voir les magnifiques tableaux de Rembrandt à La Haye et au Rijksmuseum d'Amsterdam »¹⁴⁵⁷ – un projet qu'il avait d'abord repoussé, parce qu'il était incompatible avec des engagements familiaux¹⁴⁵⁸. Cette erreur « avait joliment préparé le complot »¹⁴⁵⁹ de Freud contre lui-même. Pareillement, des intentions refoulées poussaient des gens à se soustraire à leurs obligations. Par exemple, lorsqu'on « oublie de restituer des livres que l'on a empruntés, de payer des factures ou des dettes », on ne manifeste rien d'autre que « l'intention de conserver ces livres et de ne pas payer ses dettes »¹⁴⁶⁰. Des intentions de cette sorte « peuvent devenir actives » sans que leur auteur « sache rien d'elles ». Il a « suffit qu'elle se trahisse chez lui par son effet, l'oubli »¹⁴⁶¹. Un cas analogue : une dame égara une médaille qu'elle devait envoyer à son beau-frère « avec tant d'adresse qu'elle est introuvable et ne peut être expédiée, et alors la dame commence à comprendre ce que sa “distraction” signifie, à savoir qu'elle veut garder la

¹⁴⁵³ *Ibid.*, p. 255.

¹⁴⁵⁴ Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 186.

¹⁴⁵⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 376-377.

¹⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 349.

¹⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 368.

¹⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 368-370.

¹⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 370.

¹⁴⁶⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 72.

¹⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 72.

pièce pour elle-même »¹⁴⁶². Cette expression de l'intention refoulée dans l'accomplissement d'une action est aussi présente lorsque des actes manqués poussent des gens à se nuire à eux-mêmes. Une femme qui s'érafla en trébuchant sur un tas de pierres le fit afin d'accomplir « une autopunition » et parvint ainsi à expier un « forfait » qu'elle croyait avoir commis¹⁴⁶³. C'est cette volonté d'expiation qui « exploita la situation en utilisant pour l'autopunition [...] ce tas de pierres »¹⁴⁶⁴.

Les circonstances dans lesquelles un tel accomplissement de l'action peuvent se produire sont en pratique infinies et échappent aux regroupements schématiquement esquissés ici.

*

Dans toute une série de ces cas où le symptôme vise à accomplir une intention, des *calculs* et *stratagèmes* sont nécessairement à l'œuvre. Dans chacun de ces cas, l'intention à l'œuvre est une intention qui ne peut qu'avoir été *décidée* après avoir été l'objet d'une *délibération* : ce que F. Cioffi appelle un « motif à part entière », qui vise consciemment des buts (*a full-fledged motive such as we invoke in explaining consciously pursued aims*)¹⁴⁶⁵. Cette délibération est parfois nécessaire en raison de la complexité de l'action entreprise. Il est possible d'ouvrir une porte sans y penser, « machinalement ». Par contre, il n'est pas possible de jouer aux échecs sans porter une attention réfléchie au jeu. De la même manière, le succès de certaines actions symptomatiques demandait que leurs auteurs y portent une attention réfléchie. Par exemple, la maladie d'une dame est décrite comme un moyen permettant de vivre en « résidence séparée » sans provoquer de scandale¹⁴⁶⁶. « Madame K. » devint malade afin de « se soustraire aux devoirs conjugaux qu'elle haïssait »¹⁴⁶⁷. La constipation de

¹⁴⁶² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 372.

¹⁴⁶³ *Ibid.*, p. 306.

¹⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 307.

¹⁴⁶⁵ Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 184-185.

¹⁴⁶⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 271-272.

¹⁴⁶⁷ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 59.

l'« homme aux loups » était expliquée par son désir de se faire administrer un lavement¹⁴⁶⁸. Etc. Dans ces différents cas, l'action entreprise, pour être réalisée, devait susciter la réaction appropriée de différents partenaires de l'action : la maladie de la patiente poussait son mari à accepter leur « résidence séparée », celle de « Madame K. » empêchait son mari de l'obliger à remplir ses devoirs conjugaux, etc. Ainsi, l'*accomplissement* du désir refoulé dépendait des réactions suscitées par ce symptôme. Autrement dit, cet accomplissement était instrumentalement lié à des réactions attendues, à un certain effet sur le monde, etc.¹⁴⁶⁹ Dans certains cas, ce travail d'anticipation était fort complexe. L'homme aux rats aurait décidé de devenir malade de manière à éviter de passer des examens qui lui auraient ouvert une carrière, laquelle l'aurait à son tour poussé à un mariage qui aurait pour sa part provoqué un conflit indésirable avec son père¹⁴⁷⁰ ! C'est dans la mesure où le succès d'une telle *action stratégique* implique une réflexion articulée sur l'action et les réactions anticipées à cette action (une réflexion qui porte tout à la fois sur l'état du monde existant, sur l'état du monde souhaité, et sur la manière dont l'action peut, en provoquant les réactions de certains partenaires sociaux, mener de l'un à l'autre) que nous devons ici parler d'une intention qui est le fruit d'une délibération et d'une décision : d'une intention « à part entière »¹⁴⁷¹.

*

Dans plusieurs des cas que nous venons de voir, le phénomène problématique accomplit un désir qui vient tout juste d'être refoulé. Par exemple, le désir qu'avait Freud d'enlacer une femme séduisante est un désir qu'il a refoulé tout juste avant qu'une fausse maladresse le pousse à l'enlacer¹⁴⁷². Dans d'autres cas, l'acte problématique accomplit une intention qui a été refoulée dans une situation passée – une situation autre que celle dans

¹⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 315.

¹⁴⁶⁹ Le contraste ici présenté est proposé par F. Cioffi, qui situe les imputations d'intentions refoulées proposées par Freud au regard de ce contraste entre les actions qui accomplissent une intention *par elle-même* et celles, « instrumentales », qui l'accomplissent en provoquant un certain résultat dans le monde (Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 182-198).

¹⁴⁷⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 337-354.

¹⁴⁷¹ Sur ce point, voir aussi : Voloshinov, « Le freudisme », p. 162-163.

¹⁴⁷² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 293.

laquelle le geste apparaît. L'intention à l'œuvre a alors été refoulée il y a plus ou moins longtemps, parfois lors de l'enfance de son auteur. Lorsque l'intention qui se manifeste dans le symptôme a été refoulée depuis un certain temps, le symptôme est engendré par une intention « se situant à l'extérieur du contexte »¹⁴⁷³ de l'acte visé.

L'accomplissement de cette intention dans le symptôme est moins aisément intelligible dans ces cas que dans ceux où l'acte qui accomplit la volonté refoulée suit immédiatement le refoulement de cette volonté. En effet, l'intention accomplie répond alors à un contexte passé, disparu. L'accomplissement est intelligible quand il se produit dans le contexte où la volonté a d'abord été refoulée. Par exemple, le désir qu'avait Freud d'enlacer une femme séduisante qu'il venait de rencontrer est un désir qu'il a refoulé tout juste avant qu'une fausse maladresse le pousse à l'enlacer¹⁴⁷⁴. Si le symptôme était apparu après la rencontre avec la femme, le désir de l'enlacer n'aurait pas pu se manifester d'une façon aussi claire. L'accomplissement du désir refoulé n'est donc plus aussi intelligible dans le nouveau contexte, celui dans lequel le symptôme apparaît. Cet accomplissement est inadapté aux circonstances présentes. La volonté refoulée est demeurée identique, alors que les circonstances, elles, ont changé. « Les motions inconscientes [...] aspirent à se reproduire, conformément à l'atemporalité et à la capacité hallucinatoire de l'inconscient. Tout comme dans le rêve, le malade attribue aux résultats de l'éveil de ses motions inconscientes existence au présent et réalité ; *il veut agir ses passions, sans tenir compte de la situation réelle.* »¹⁴⁷⁵ Cet aveuglement peut être imputé au fait que tout ce qui est relégué dans l'inconscient est « relativement immuable »¹⁴⁷⁶.

Il ne se trouve rien dans le ça qui corresponde à la représentation du temps [...] et [...] pas de modification du processus psychique par le cours du temps. Des motions de désir qui n'ont jamais franchi le ça, mais aussi des impressions qui ont été plongées par le refoulement dans le ça, sont virtuellement immortelles, elles se comportent après des décennies comme si elles venaient de se produire.¹⁴⁷⁷

¹⁴⁷³ *Ibid.*, p. 155.

¹⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 293.

¹⁴⁷⁵ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 82, italiques ajoutées.

¹⁴⁷⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 317.

¹⁴⁷⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 102-103. Sur cette immuabilité des pensées refoulées, cf. Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 10-13.

Dans ces cas, l'accomplissement que le symptôme permet d'obtenir comporte quelque chose de fantasmatique et par le fait même d'inintelligible.

*

En somme, il arrive que la volonté refoulée parvienne à se manifester en suscitant un geste qui accomplit cette volonté. Cet accomplissement peut se dérouler de différentes manières. Il peut être spontané et irréfléchi, ou bien nécessiter une réflexion stratégique ; il peut se produire dans les mêmes circonstances que celles dans lesquelles la volonté a été refoulée, ou bien dans des circonstances changées qui viennent compliquer l'accomplissement.

5.3.2 Expression mimétique et symbolique de l'intention

Abordons la seconde modalité de manifestation de la volonté. Certains symptômes manifestent la volonté d'une manière « indirecte »¹⁴⁷⁸. Dans ce cas, le désir refoulé s'exprime au moyen d'une mise en scène, en ce sens que le symptôme met en scène l'accomplissement du désir. Par ailleurs, la relation entre l'intention refoulée et le symptôme qui la manifeste est « une relation pour ainsi dire symbolique »¹⁴⁷⁹, puisque cette intention mise en scène emprunte une forme symbolique.

Ce mode d'expression est typique des rêves. C'est dans l'analyse de ceux-ci que Freud l'a rencontré et identifié : « le rêve ne se contente pas d'exprimer une pensée, mais *présente ce souhait comme accompli*, sous la forme d'une expérience vécue hallucinatoire. J'aimerais faire un tour sur le lac, dit le souhait qui est l'incitateur du rêve ; le rêve lui-même a pour contenu : je fais un tour sur le lac. »¹⁴⁸⁰ Cette expression apparaît le plus nettement dans les rêves qui manifestent des désirs qui n'ont *pas* été refoulés : faim, soif, etc. En effet, ces rêves mettent directement en scène ces désirs : les gens qui ont faim ou soif rêvent qu'ils mangent ou qu'ils boivent, etc. Les rêves ne sont rien d'autre qu'un « accomplissement halluciné de

¹⁴⁷⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 433.

¹⁴⁷⁹ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 25.

¹⁴⁸⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 130-131, italiques ajoutées.

souhait »¹⁴⁸¹. Le rêve « montre le désir comme déjà accompli »¹⁴⁸². Notons bien que par cette forme d'expression, le rêve n'accomplit pas *réellement* le désir. Ici encore, cet inaccomplissement est le plus évident lorsqu'on envisage les rêves qui mettent en scène des désirs non refoulés, comme le désir de manger ou de boire : « Il est naturellement impossible de liquider par le rêve un assez fort besoin de manger ou de boire ; on se réveille de tels rêves en ayant soif et on doit alors absorber de l'eau bien réelle. »¹⁴⁸³

Cette mise en scène onirique des désirs se complique lorsque les désirs mis en scène sont refoulés. Dans ces cas, la mise en scène de l'accomplissement du désir devient *symbolique*. L'intention irrecevable ne pouvant être reçue dans le conscient de son auteur, elle est refoulée dans l'inconscient. Dans ces profondeurs, elle subit différentes transformations. En raison de ces transformations et du travail de la censure, sa présentation dans une mise en scène devient plus complexe. Ce que le rêve met en scène, c'est alors non plus la présentation visuelle du désir, mais plutôt l'équivalent visuel d'un énoncé linguistique formulé dans le *langage de l'inconscient*. Les pensées exprimées dans le rêve y sont « figurées d'une manière symbolique par des comparaisons et des métaphores, en quelque sorte dans une langue poétique et imagée »¹⁴⁸⁴. La conjonction de ces différents éléments (l'expression dans une mise en scène et la transposition de cette mise en scène dans une symbolique) fait du rêve « un mode d'expression [...] à la compréhension duquel nous ne pouvons parvenir qu'à l'aide d'efforts bien dirigés »¹⁴⁸⁵ : un « mode d'expression symbolique »¹⁴⁸⁶. Certains symptômes expriment une pensée refoulée « par symbolisation, au moyen de l'expression langagière »¹⁴⁸⁷.

¹⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 139.

¹⁴⁸² Freud, *Sur le rêve*, p. 71.

¹⁴⁸³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 135. Cf. Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 158-159. De même, celui qui « doit se réveiller pour être à une certaine heure à la clinique », mais qui « continue de dormir et rêve qu'il se trouve déjà à la clinique », n'accomplit pas réellement la volonté mise en scène (Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 260). Sur cet inaccomplissement, cf. Frank Cioffi, *Wittgenstein on Freud and Frazer*, Cambridge: Cambridge University Press, 1998, p. 209.

¹⁴⁸⁴ Freud, *Sur le rêve*, p. 91.

¹⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 63.

¹⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 138.

¹⁴⁸⁷ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 202.

Ce mode d'expression symbolique procède au moyen d'une utilisation systématique de différentes *figures de style*. Sont ainsi utilisées « toutes les sortes de figuration indirecte », comme « le remplacement par un symbole, une métaphore »¹⁴⁸⁸. Dans ce mode d'expression, écrit même Freud à un moment, « n'importe quelle sorte de lien entre deux choses devient assez bon pour assurer le remplacement par allusion, et le déplacement opéré à partir d'un élément vers n'importe quel autre est autorisé. »¹⁴⁸⁹ É. Benveniste remarque que :

L'inconscient use d'une véritable « rhétorique » qui, comme le style, a ses « figures », et le vieux catalogue des tropes fournirait un inventaire approprié aux deux registres de l'expression. On y trouve de part et d'autre tous les procédés de substitution engendrés par le « tabou » : l'euphémisme, l'allusion, l'antiphrase, la prétérition, la litote. La nature du contenu fera apparaître toutes les variétés de la métaphore, car c'est d'une conversion métaphorique que les symboles de l'inconscient tirent leur sens et leur difficulté à la fois. Ils emploient aussi ce que la vieille rhétorique appelle la métonymie (contenant pour contenu) et la synecdoque (partie pour le tout), et si la « syntaxe » des enchaînements symboliques évoque un procédé de style entre tous, c'est l'ellipse.¹⁴⁹⁰

Le champ ouvert à cette entreprise de comparaison, en réalité, était limité :

L'essence de la relation symbolique est une comparaison, mais pas n'importe laquelle. On soupçonne que cette comparaison obéit à des conditions particulières, sans pouvoir dire en quoi elles consistent. Tout ce à quoi un objet ou un processus peuvent être comparés n'apparaît pas pour autant dans le rêve comme symbole. D'autre part, le rêve ne symbolise pas non plus tout et n'importe quoi, mais seulement des éléments déterminés des pensées de rêve latentes. Il y a donc ici des restrictions des deux côtés.¹⁴⁹¹

¹⁴⁸⁸ Freud, *Le mot d'esprit*, p. 309.

¹⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 309-310.

¹⁴⁹⁰ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris : Gallimard, 1966, p. 86-87. T. Todorov note pour sa part qu'en élaborant ainsi la théorie du langage de l'inconscient, Freud entreprend « de redécouvrir les distinctions rhétoriques et de les appliquer systématiquement à un champ nouveau » (Tzvetan Todorov, *Théories du symbole*, Paris : Seuil, 1985, p. 317).

¹⁴⁹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 156. S. Timpanaro remarque : « But however unencumbered and free-ranging, this language must still have its code. Otherwise, not even the analyst would be able to interpret [...] the messages transmitted by it. So that whatever the extent of its freedom, it must also possess *restrictions*: what constitutes a signifier is not only that it denotes one or more signifieds, but that it does *not* denote an infinite number of others. » (Timpanaro, *The Freudian Slip*, p. 221.) Cf. Todorov, *Théories du symbole*, p. 320.

En fait, le nombre de comparaisons utilisées dans le langage de l'inconscient était même assez restreint.

Le champ des choses qui trouvent dans le rêve une présentation symbolique n'est pas grand. Le corps humain comme un tout, les parents, les enfants, les frères et les sœurs, la naissance, la mort, la nudité... et puis encore une chose. La seule présentation figurée typique, c.-à.-d. régulière, de la personne humaine comme un tout est celle de la maison [...].¹⁴⁹²

La recherche du désir symbolisé se poursuit ainsi « jusqu'à ce que tout au fond on tombe sur l'accomplissement d'un souhait de la première enfance »¹⁴⁹³. Ces désirs de la première enfance, comme l'écrit T. Todorov, « arrêtent là le circuit symbolique »¹⁴⁹⁴. Autrement dit, ce désir symbolisé ne symbolise pas lui-même un autre désir. Il est exprimé au moyen de symboles, mais n'est pas lui-même un symbole d'autre chose. Freud montre ainsi que le désir préexiste à sa symbolisation et que celle-ci ne se produit que lorsque le désir rencontre un obstacle. Chez Freud, comme le remarque C. Taylor, « l'expression symbolique » ne se produit que lorsque des désirs ne parviennent pas à s'accomplir directement. Les symboles

sont expliqués à partir des désirs, et les désirs eux-mêmes ne sont pas des désirs pour l'expression symbolique, pas plus qu'ils ne requièrent une telle expression pour leur satisfaction. Au contraire, la prolifération symbolique est le résultat de leur entrave ou de leur inhibition. Le symptôme présente l'objet de mon désir sous une forme symbolique, parce que je ne peux pas (je ne m'autorise pas à) chercher à le réaliser dans la réalité.¹⁴⁹⁵

C'est en raison de l'existence d'une telle « présentation figurée typique, c.-à.-d. régulière », qu'il est possible de décoder le message exprimé par le symptôme dans ce quasi-langage, le « langage de l'inconscient ». L'« interprétation de rêves » n'est rien d'autre que « la *traduction* du contenu du rêve remémoré en son sens caché »¹⁴⁹⁶. Le symptôme est comparable à un énoncé émis dans une langue étrangère et l'explication de ce symptôme avec

¹⁴⁹² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 157.

¹⁴⁹³ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 257.

¹⁴⁹⁴ Todorov, *Théories du symbole*, p. 320. Cf. Forrester, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, p. 128.

¹⁴⁹⁵ Taylor, *La liberté des modernes*, p. 60-61.

¹⁴⁹⁶ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 23.

une traduction de son sens¹⁴⁹⁷ : « les interprétations de la psychanalyse sont d'abord des traductions d'un mode d'expression qui nous est étranger en celui qui est familier à notre pensée »¹⁴⁹⁸. La théorie du refoulement suppose ainsi que nous avons trouvé une sorte de « dictionnaire », grâce auquel il est possible de traduire ces motifs codés. En effet, l'interprétation du sens de ces messages ne peut prétendre être la bonne que dans la mesure où il existe une *correspondance constante* entre les troubles traités et le sens supposé de ces troubles. Sans ce dictionnaire, il ne serait tout simplement pas possible de parler de traduction et de refoulement. « Nous savons traduire ces symboles » parce que nous pouvons « leur attribuer une signification constante¹⁴⁹⁹ ». L'expérience offre « l'occasion d'établir une vraie collection de symbolisations de ce genre »¹⁵⁰⁰. Ainsi, « lorsqu'on a rassemblé par l'expérience suffisamment de ces remplacements constants », il est possible d'établir, « pour une série d'éléments du rêve, des traductions constantes »¹⁵⁰¹.

Le mode « mimétique » d'expression des intentions, s'il est caractéristique des rêves, se retrouve pourtant ailleurs. Certaines actions sont pour ainsi dire des *actions oniriques*, puisqu'elles laissent voir le même mode d'expression (symbolique) de la volonté. « Le rêve se met à la place de l'agir, comme d'ailleurs aussi dans la vie. »¹⁵⁰² L'auteur d'un acte manqué « bavarde avec le bout de ses doigts »¹⁵⁰³. L'acte « manqué », de même que l'acte symptomatique, exprime ainsi une volonté dans « la figuration symbolique d'une pensée »¹⁵⁰⁴. En ce sens, c'est un « acte symbolique »¹⁵⁰⁵. Dans un tel acte, « les pensées inconscientes

¹⁴⁹⁷ Freud, *De la psychanalyse*, p. 27 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 451 ; Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 63 ; Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 35, 69, 96 et 300.

¹⁴⁹⁸ Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 110.

¹⁴⁹⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 20-21.

¹⁵⁰⁰ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 203.

¹⁵⁰¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 154.

¹⁵⁰² Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 158.

¹⁵⁰³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 96.

¹⁵⁰⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 273.

¹⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 322.

parviennent à s'exprimer par des moyens inhabituels »¹⁵⁰⁶, en empruntant « des formes d'expression insolites pour notre compréhension »¹⁵⁰⁷. C'est par exemple le cas d'une « action de contrainte » analysée par Freud (c'est-à-dire, rappelons-le, l'obsession d'une personne atteinte de troubles obsessionnels compulsifs). Cette action révèle un souhait d'une manière particulière : « elle présente ce souhait comme accompli, à la manière d'un rêve, dans une action présente »¹⁵⁰⁸. Une telle action constitue donc « un moyen d'expression mimique »¹⁵⁰⁹. Dans un cas de ce type, la relation entre l'action et l'intention refoulée est « une relation pour ainsi dire symbolique, comme celle que l'individu bien portant établit bel et bien aussi dans le rêve »¹⁵¹⁰. Cette même action de contrainte « dit »¹⁵¹¹ quelque chose. Les symptômes d'une dame tourmentée par son mari apparaissent comme autant de « voix qui plaident pour lui, qui l'excusent, le magnifient, déplorent sa perte »¹⁵¹². Les symptômes de la « névrose obsessionnelle » (c'est-à-dire les troubles obsessionnels compulsifs) sont comme des « moyens par lesquels la névrose de contrainte exprime ses pensées secrètes »¹⁵¹³. Ces différentes formules sont révélatrices. Lorsque le motif refoulé se manifeste dans une action symbolique, en effet, il s'exprime d'une manière *quasi langagière*, en s'appuyant sur les capacités que requiert la maîtrise pratique du langage de l'inconscient¹⁵¹⁴.

¹⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 441. C'est sans doute à ces cas où l'intention s'exprime dans une mise en scène que pense Freud lorsqu'il écrit que le « mode de satisfaction qu'amène le symptôme a quelque chose de très déconcertant en soi » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 379).

¹⁵⁰⁷ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 63.

¹⁵⁰⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 271.

¹⁵⁰⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 160.

¹⁵¹⁰ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 25.

¹⁵¹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 271. De même, durant la cure, « les symptômes de maladie se taisent » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 135).

¹⁵¹² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 283.

¹⁵¹³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 300.

¹⁵¹⁴ D'autres formules de Freud attirent l'attention sur la spécificité de cette modalité d'expression symbolique. L'acte qui manifeste une intention refoulée de cette façon est un « acte symbolique » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 322), « une mise en scène » (*Ibid.*, p. 299). C'est un acte qui vise à « figurer » (*Ibid.*, p. 332) une intention. Un acte qui « exprime [...] symboliquement » (*Ibid.*, p. 351) une

Ces mises en scène mimétiques de désirs, bien qu'elles se présentent dans le monde réel, n'offrent tout de même pas plus d'occasion de satisfaire les désirs mis en scène que celles que présentent les rêves : ces actes mimétiques « n'offrent rien de réel en fait de satisfaction, se limitant bien souvent à donner vie à une sensation ou à présenter une fantaisie »¹⁵¹⁵. Les symptômes qui miment des désirs sont la plupart du temps, « en tant que moyen de satisfaction libidinale, incompréhensibles », puisqu'il n'est pas possible d'identifier les désirs qu'*accomplissent* ces symptômes. De la sorte, ces symptômes « ne nous rappellent pas du tout ce dont nous avons normalement l'habitude d'attendre d'une satisfaction »¹⁵¹⁶. La compréhension de l'intention refoulée que *miment* ces symptômes semble difficilement pouvoir passer par un examen des intentions qui auraient pu être *accomplies* par le symptôme. En ce sens, l'action mimétique apparaît comme une action « inadaptée à sa fin »¹⁵¹⁷.

L'acte mimétique est tout de même un acte dirigé vers l'accomplissement d'un désir. Seulement, le désir que cet acte tend à accomplir est *un autre* que celui qu'il met en scène. La mise en scène mimétique de l'intention refoulée apparaît comme une sorte d'*aveu* de cette intention. Ces actes symboliques, mêmes muets, ressemblent à des déclarations verbales d'intentions. Une opération manquée symbolique se présentait « quasiment » comme une « allusion » à l'acte qu'il mimait¹⁵¹⁸. Un jeune homme fut poussé par un « sentiment de culpabilité » à « faire l'aveu de son infidélité, mais seulement, il est vrai, sous la forme d'un acte manqué qui n'eut pas de témoin »¹⁵¹⁹. Un autre fit un « aveu par acte manqué »¹⁵²⁰. De même, « une main jouant avec une boule de mie de pain » semble fournir « un témoignage éloquent » d'un désir refoulé¹⁵²¹. Dans la mesure où ils forment des sortes de déclarations d'intentions, ces actes symboliques sont parfois décrits comme des actions guidées par la

intention. Il utilise pour l'exprimer un « moyen d'expression mimique » (*Ibid.*, p. 160), un « moyen de figuration » (*Ibid.*, p. 288).

¹⁵¹⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 311-312.

¹⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 379.

¹⁵¹⁷ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 318.

¹⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 287.

¹⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 337-338.

¹⁵²⁰ *Ibid.*, p. 329.

volonté de confesser des intentions et donc comme des actions qui *visent à accomplir le désir d'avouer d'autres désirs*¹⁵²². De la sorte, ces actions sont bien, malgré tout, des actions instrumentales, qui peuvent, suivant les réactions qu'elles rencontrent, parvenir ou non à atteindre leur but : *faire connaître un désir refoulé*¹⁵²³. De tels actes mimétiques apparaissent ainsi comme autant de « moyens d'expression »¹⁵²⁴. Ainsi, un acte manqué était « *utilisé pour exprimer des démarches de pensée inconscientes* »¹⁵²⁵. Un lapsus de Freud lui « fit avouer » des intentions qu'il ne souhaitait pas révéler¹⁵²⁶. Telle pulsion « voulait se manifester »¹⁵²⁷. De même, tel acte symptomatique apparaît « destiné à exprimer une intention »¹⁵²⁸. Les actes symptomatiques rencontrés par l'analyste sont en général « de précieux signes *qu'on lui fait* »¹⁵²⁹. L'action que constitue l'expression mimétique de la volonté est donc, comme l'écrit F. Cioffi, « the making of a statement »¹⁵³⁰. C'est parce que les actes mimétiques constituent autant d'aveux à propos des désirs intérieurs que leur compréhension offre « souvent le meilleur accès à la connaissance de la vie psychique des êtres humains »¹⁵³¹. Ces actes

¹⁵²¹ *Ibid.*, p. 325.

¹⁵²² Nous pourrions penser que Freud nie une telle volonté de communiquer une intention refoulée lorsqu'il écrit : « Le rêve ne veut rien dire à personne, il n'est pas un véhicule de la communication, il est fait au contraire pour rester incompris. » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 239.) Or il faut garder en tête que Freud présente le rêve comme le compromis de *deux* volontés. Si l'une de celles-ci agit pour que l'intention reste incomprise, l'autre, à l'inverse, travaille à la communication de son sens.

¹⁵²³ C'est aussi parce que ces actions empruntent un déguisement que ces actions sont des actions instrumentales. F. Cioffi remarque en effet qu'une tentative de dissimulation implique l'anticipation des réactions, pensées, etc., de ceux qu'elle cherche à tromper, et donc que ce type d'actions est nécessairement une action instrumentale (Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 187).

¹⁵²⁴ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 432.

¹⁵²⁵ *Ibid.*, p. 288, italiques ajoutées.

¹⁵²⁶ *Ibid.*, p. 182.

¹⁵²⁷ Freud, *Totem et tabou*, p. 44.

¹⁵²⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 311.

¹⁵²⁹ *Ibid.*, p. 328, italiques ajoutées.

¹⁵³⁰ Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 191.

¹⁵³¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 343.

démontrent notamment que « le profond besoin qui pousse les hommes à dire la vérité » est infiniment « plus puissant qu'on ne l'estime habituellement »¹⁵³².

Freud fournit aussi de multiples *démonstrations* de tels actes symboliques. Rapportons ici un de ces exemples. Le récit du cas de « Dora » présente un acte symbolique, que Freud considère comme une « manière de s'approcher »¹⁵³³ de l'aveu d'un désir. Freud rapporte qu'un jour Dora jouait avec « une aumônière servant de porte-monnaie ». Elle « jouait avec tandis qu'allongée elle parlait, l'ouvrant, y mettant doigt, la refermant, etc. »¹⁵³⁴ L'acte que mettait en scène cet acte symbolique était le suivant : « L'aumônière bifoliée de Dora n'est rien d'autre qu'une présentation de l'organe génital, et le fait de jouer avec elle, de l'ouvrir et d'y mettre le doigt, n'est qu'une communication par pantomime – en toute naïveté mais sans ambiguïté – de ce qu'elle aimerait faire par là : se masturber. »¹⁵³⁵

5.3.3 Expression double de l'intention

Finalement, Freud présente aussi différents cas intermédiaires, qui chevauchent ces différentes catégories en participant simultanément de ces deux différents modes d'expression de la volonté. Prenons par exemple le cas de l'opération manquée d'un médecin qui brisa un vase qu'une patiente lui avait offert. Lorsque celle-ci avait été déclarée atteinte de psychose, le médecin s'était senti obligé de rendre à sa famille les différents cadeaux qu'il avait reçus d'elle. Par ailleurs, il avait aussi envisagé de « recourir à un avocat pour réclamer et faire recouvrer le reliquat, contesté, des honoraires qu'il devait toucher pour le traitement de cette patiente »¹⁵³⁶. Comme ces honoraires étaient contestés, c'est à contrecœur qu'il avait entrepris de remettre le vase. Finalement, il le brisa avant d'avoir pu le remettre. Cette opération manquée, remarque Freud, parvint d'une certaine manière à *accomplir* une intention refoulée : il permit en effet au médecin de « faire valoir ses droits », puisqu'il « éliminait ce que son

¹⁵³² *Ibid.*, p. 359.

¹⁵³³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 95.

¹⁵³⁴ *Ibid.*, p. 95.

¹⁵³⁵ *Ibid.*, p. 96. Freud ajoute à la même page : « Il y a dans la vie beaucoup de symbolique de ce genre ; nous passons habituellement à côté sans y prêter attention. »

¹⁵³⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 285.

auteur avait gardé pour lui et qui, dans une certaine mesure, le gênait, pour réclamer ce que la famille en question avait gardé pour elle, au lieu de le lui donner »¹⁵³⁷. Or, ajoute Freud, cette intention refoulée ne se fait pas ici connaître par son seul accomplissement dans l'action, puisque « cet acte manqué possède aussi, aux yeux de tout psychanalyste, une détermination supplémentaire, incomparablement plus profonde et plus importante, une détermination *symbolique* ; aussi bien le vase est un indubitable symbole de la femme »¹⁵³⁸. Le bris du vase était donc aussi un acte symbolique.

Il existe d'autres cas où l'intention refoulée se manifeste suivant ces deux modalités. C'est par exemple le cas de cette patiente atteinte de « névrose de compulsion », dont le « cérémonial » exprimait une intention sous ces deux différentes modalités. Ce cérémonial présentait comme accompli un désir sous la forme de symboles, en plus de parvenir effectivement à empêcher les relations sexuelles de ses parents¹⁵³⁹.

Notons un autre type de cas qui échappe au partage entre la volonté manifestée dans l'accomplissement de l'action et celle manifestée dans une mise en scène symbolique : certains rêves manifestent non pas la volonté d'avouer un désir refoulé, mais plutôt la volonté d'assurer la dissimulation d'un désir refoulé. En effet, Freud décrit plusieurs rêves comme des actions visant à *tromper le rêveur et autrui*. C'est cette volonté de tromper qui explique que la « censure du rêve » tente même parfois de déjouer l'interprétation analytique : « plus le patient a appris de la pratique de l'interprétation du rêve, plus ses rêves ultérieurs deviennent en règle générale obscurs. Tout savoir acquis sur le rêve sert aussi de mise en garde pour la formation du rêve. »¹⁵⁴⁰ Par exemple, le rêve *désagréable* d'une patiente, qui à première vue semblait un contre-exemple à la théorie freudienne qui fait du rêve l'accomplissement d'un désir, visait en réalité à accomplir le désir de se convaincre que cette théorie était erronée : « c'était donc son

¹⁵³⁷ *Ibid.*, p. 286.

¹⁵³⁸ *Ibid.*, p. 286. Freud entreprend ensuite d'élucider l'intention que peut manifester cette symbolique du vase (*Ibid.*, p. 286-288).

¹⁵³⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 272-277, 309.

¹⁵⁴⁰ Sigmund Freud, « Le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XI. 1911-1913*, Paris : Presses universitaires de France, 1998, p. 47.

souhait que je doive avoir tort et le rêve lui montrait ce souhait accompli »¹⁵⁴¹. Par ce rêve, la patiente *tentait donc de se convaincre* que la théorie du rêve de Freud était erronée¹⁵⁴². Semblablement, une patiente de Freud traitée pour guérir son homosexualité eut « une série de rêves » qui, une fois interprétés, « anticipaient la guérison de l'inversion par le traitement, exprimaient la joie de la jeune fille devant les perspectives de vie qui s'ouvraient maintenant à elle »¹⁵⁴³. Or Freud découvrit ensuite qu'ils étaient en réalité des « rêves de complaisances mensongers » de la patiente, puisque « son intention était de me tromper » au moyen de ces rêves¹⁵⁴⁴. F. Cioffi fait remarquer que de tels cas impliquaient non seulement un travail du rêve, mais aussi un « travailleur du rêve » s'ingéniant sournoisement à ce que l'interprète du rêve tire les inférences opportunes du contenu manifeste du rêve¹⁵⁴⁵. L'intention ainsi à l'œuvre était dans ce cas le fruit d'une délibération réfléchie, stratégique : elle visait à produire des réactions précises d'un partenaire de l'action (Freud) en manipulant ses perceptions.

5.4 Identifier l'intention à l'œuvre dans le symptôme

Freud a expliqué comment comprendre la nature du refoulement et de quelle manière le retour du refoulé peut exprimer des désirs. Armés de cette compréhension théorique, les adeptes de Freud pouvaient à leur tour, lorsqu'ils étaient placés dans des situations incertaines, décrire des phénomènes problématiques comme des manifestations de désirs refoulés. De cette manière, la psychanalyse pouvait « mettre à découvert ce qui est caché et refoulé dans la vie d'âme »¹⁵⁴⁶.

L'énigme que posaient les phénomènes problématiques pouvait être résolue. Il était possible de trouver un « sens dans le non-sens »¹⁵⁴⁷ d'abord rencontré. Quelle est l'intention à l'œuvre ? Comment l'identifier ? « Mais où irons-nous prendre les points d'appui pour nos

¹⁵⁴¹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 186.

¹⁵⁴² *Ibid.*, p. 186-187.

¹⁵⁴³ Freud, « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », p. 254.

¹⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 255.

¹⁵⁴⁵ Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 187.

¹⁵⁴⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 133.

¹⁵⁴⁷ Freud, *Le mot d'esprit*, p. 123.

interprétations, les indices pour notre démonstration, au cas où les dires de l'analysé n'élucident pas eux-mêmes le sens de l'opération manquée ? »¹⁵⁴⁸ Comment procéder lorsqu'on veut « rechercher les mobiles possibles venant de l'inconscient »¹⁵⁴⁹? La méthode à adopter dépendait de la modalité d'expression de cette intention.

5.4.1 Examen des circonstances et du contexte du symptôme

Lorsque le symptôme *accomplit* une intention refoulée, il est possible d'identifier cette dernière de la même manière que l'on identifie habituellement le désir qu'accomplit une action. L'identification de l'intention à l'œuvre peut alors s'appuyer sur une « analogie avec des phénomènes extérieurs aux opérations manquées, par ex., lorsque nous affirmons que la déformation de noms, en tant que méprise de parole, a le même sens outrageant que la distorsion de noms intentionnelle »¹⁵⁵⁰. Autrement dit, les symptômes qui accomplissent les intentions refoulées les expriment comme les actions expriment ordinairement les désirs : en les accomplissant.

L'identification du désir refoulé qu'accomplit le symptôme peut s'appuyer sur l'examen des circonstances et du contexte (plus ou moins élargi) de ce dernier. Il faut procéder à un examen des conséquences du symptôme sur les interactions en cours sur lesquelles il intervient pour comprendre comment ces conséquences accomplissent un désir. Freud souligne ainsi qu'il est possible de « deviner ou confirmer » l'intention qui anime les opérations manquées « à partir des circonstances accompagnatrices »¹⁵⁵¹ de celles-ci. Différentes méthodes permettent d'en savoir plus sur ce contexte. Dans certains cas, on peut demander à l'auteur de l'acte problématique d'« en raconter un peu plus »¹⁵⁵² sur « les circonstances qui ont accompagné » le phénomène visé¹⁵⁵³. Dans d'autres cas, on peut

¹⁵⁴⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 46.

¹⁵⁴⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 220.

¹⁵⁵⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 46.

¹⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁵⁵² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 305.

¹⁵⁵³ *Ibid.*, p. 298. L'auteur d'un acte manqué est ainsi interrogé « sur les circonstances de l'accident » (*Ibid.*, p. 303).

procéder sans interroger l'auteur, par exemple en portant attention aux circonstances de l'action. Ainsi, « plus d'un cas d'accident [...] apparemment fortuit » menant à la mort se révèle être en fait, « une fois ces circonstances examinées de plus près », être « un suicide inconsciemment admis »¹⁵⁵⁴. Pareillement, l'élucidation de l'acte fortuit particulier d'une jeune fille est « déduit des données de la situation, même en l'absence de renseignements d'ordre personnel qu'aurait fournis la jeune fille concernée »¹⁵⁵⁵. Semblablement, les micro-actions apparemment dénuées de sens « peuvent être interprétées la plupart du temps aisément et sûrement à partir de la situation dans laquelle elles surviennent »¹⁵⁵⁶. C'est aussi le cas des méprises de parole, puisque parfois la connaissance de la « situation » dans laquelle elle survient « suffit à elle seule à élucider la méprise »¹⁵⁵⁷. Voilà pourquoi il est utile d'examiner « de façon plus détaillée le contexte de la situation en question »¹⁵⁵⁸, de rechercher des informations sur « les circonstances qui ont accompagné le phénomène et les conditions qui l'ont favorisé »¹⁵⁵⁹.

Une telle approche permet d'identifier les intentions à l'œuvre avec la précision et la sûreté avec lesquelles on identifie les désirs qui animent ordinairement les actions : « cette provenance et le sens que l'on attribue à l'action ne peuvent recevoir de preuve contraignante. On doit se contenter de constater qu'un tel sens cadre parfaitement avec le contexte de la situation présente »¹⁵⁶⁰.

5.4.2 Examen des circonstances et du contexte du refoulement passé

Nous l'avons vu, lorsque l'intention qui se manifeste dans le symptôme a été refoulée depuis un certain temps, il faut dire que le symptôme est engendré par une intention « se

¹⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 301.

¹⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 342.

¹⁵⁵⁶ Freud, *De la psychanalyse*, p. 35.

¹⁵⁵⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 69.

¹⁵⁵⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 418.

¹⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 422.

¹⁵⁶⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 95.

situant à l'extérieur du contexte »¹⁵⁶¹ de l'acte visé. Dans ces cas, le refoulement et le symptôme n'appartiennent pas au même contexte. Une impulsion refoulée « provenant de temps très précoces auxquels elle était adéquate » peut « survivre dans des temps et circonstances ultérieurs, dans lesquels ses manifestations ne peuvent que paraître étranges »¹⁵⁶². L'identification de l'intention à l'œuvre requiert alors non seulement un examen des circonstances du symptôme, mais aussi de celles, distinctes, du refoulement. Pour identifier l'intention à l'œuvre dans ces cas, il faut envisager les « impressions qui ont frappé cette personne [*l'auteur du symptôme*] avant l'opération manquée, impressions auxquelles il est possible qu'elle réagisse par cette opération manquée »¹⁵⁶³.

Pour éclairer l'intention qui commande ce symptôme, il faut donc retrouver dans le passé le moment où cette intention a été refoulée. La clarification d'un tel symptôme passera donc par un élargissement temporel de l'enquête analytique. On cherchera dans un passé plus ou moins lointain les circonstances dans lesquelles le refoulement a eu lieu. L'acte problématique peut ainsi être situé dans un contexte biographique, celui de l'histoire de la vie de l'auteur du symptôme.

Par cet élargissement, on peut conférer une intelligibilité à l'action jugée problématique. « La tâche consiste alors tout simplement à découvrir, pour une idée dénuée de sens et une action de fin, la situation passée dans laquelle l'idée était justifiée et l'action conforme à une fin. »¹⁵⁶⁴ Cette enquête sur le passé est pertinente parce que ce qui semble irrationnel dans le contexte immédiat de l'acte problématique peut apparaître rationnel dans le contexte biographique élargi, celui qui englobe tout aussi bien les circonstances dans lesquelles le désir a été refoulé, celles dans lesquelles ce désir faisait sens.

De cette manière, le travail pour identifier l'intention refoulée se fait en partie enquête historique. Elle cherche « certains renseignements qu'on peut appeler historiques », portant sur

¹⁵⁶¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 155.

¹⁵⁶² Freud, *Totem et tabou*, p. 90.

¹⁵⁶³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 46.

¹⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 279.

des événements pouvant même remonter « à des époques reculées »¹⁵⁶⁵. Ce volet historique de l'enquête porte sur « le caractère de réalité objective » de l'événement qui « doit être remémoré », et « non pas un fait relevant de notre vie psychique propre »¹⁵⁶⁶.

Pour en savoir plus sur ces circonstances passées, il est par exemple possible de s'informer auprès de l'auteur du symptôme. Celui-ci peut ainsi raconter différents événements de l'histoire de sa vie passée. Cette démarche d'interrogation du témoignage de la mémoire du principal intéressé atteint rapidement ses limites. Le refoulement de l'auteur de l'acte visé, en effet, peut avoir refoulé non seulement l'intention, mais aussi jusqu'au souvenir des circonstances de ce refoulement : le souvenir des « circonstances des événements [...] à caractère historique » est limité par le fait que la « mémoire des faits concrets » est « infidèle » là où est « intentionnellement déformé ou dissimulé quelque chose »¹⁵⁶⁷.

La distinction des vrais et des faux souvenirs requiert donc la confrontation à d'autres sources. Par exemple, le témoignage d'autres personnes que l'auteur du symptôme. Ainsi, des « renseignements pris [...] auprès de ses parents » peuvent fournir des informations pertinentes¹⁵⁶⁸.

¹⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 105.

¹⁵⁶⁶ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 353.

¹⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 358. Cf. Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 508-509. C'est ce qui expliquerait « l'amnésie infantile » des événements de la première enfance. En fait, le refoulement peut même mener à la création de faux souvenirs (de « souvenirs-écrans », qui sont « non pas la trace mnésique véritable, mais une version de celle-ci élaborée ultérieurement » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 103), qui viennent troubler l'enquête historique. D'une manière générale, « les “souvenirs d'enfance” des êtres humains ne sont établis qu'à un âge ultérieur (le plus souvent à l'époque de la puberté) et par là sont soumis à un remaniement complexe qui est tout à fait analogue à la formation des légendes d'un peuple concernant son histoire originaire. » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 342.) Cf. Sigmund Freud, « Des souvenirs-couverture », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse III. 1894-1899*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, p. 253-276.

¹⁵⁶⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 423. Par exemple, Freud écrit qu'il interrogea sa mère pour obtenir des informations historiques sur sa propre enfance (*Ibid.*, p. 107). Comme l'enquête porte alors sur des événements concrets (« sur du matériel historique » (*Ibid.*, p. 353)), le témoignage du principal intéressé est « susceptible d'être confirmée ou réfutée par le souvenir d'autres personnes » (*Ibid.*, p. 353).

Jusqu'ici, la démarche de Freud est proche de différentes pratiques établies d'enquête sur le passé. Elle s'appuie sur des critères publics, potentiellement connus de tous les observateurs : c'est à partir de l'examen des « impressions venues de l'extérieur » de l'auteur de l'action visée, plus précisément de l'examen historique d'une « situation passée », qu'il est possible d'identifier l'intention refoulée. Cette démarche ordinaire est par exemple celle qui est empruntée par l'enquête historique lorsque, pour éclairer les actions énigmatiques d'acteurs du passé, elle entreprend de reconstituer les contextes historiques dans lesquelles elles s'inscrivent¹⁵⁶⁹.

5.4.3 Le refoulement, un acte profondément intérieur

Une telle enquête historique auprès de tiers rencontre elle aussi ses limites. Solliciter les souvenirs de ces tiers permet souvent d'obtenir une meilleure connaissance des événements du passé que si on se contente d'interroger le porteur du refoulement, puisque les souvenirs de ce dernier peuvent très bien avoir été voilés par le refoulement. Mais elles ne parviennent ainsi qu'à démontrer les limites de l'enquête proprement historique, lorsqu'il s'agit d'identifier des intentions refoulées. Si le rôle d'une telle enquête historique est limité, c'est avant tout parce que l'importance des événements historiques « objectifs » ou « extérieurs » dans la genèse des refoulements est secondaire¹⁵⁷⁰. É. Benveniste le souligne : « Supposons même que, dans un

¹⁵⁶⁹ Dans la mesure où la démarche de Freud suppose que l'élucidation d'une action énigmatique passe par une description plus poussée de ses circonstances et de son contexte, elle s'apparente à la démarche utilisée par les historiens pour éclaircir le sens des actions de leurs prédécesseurs (sur ce point, Alain Boyer, *L'explication en histoire*, Lille : Presses universitaires de Lille, p. 167-221 contient des éléments intéressants).

¹⁵⁷⁰ C'est aussi le cas parce que le volet historique de l'enquête analytique la place en rivale d'une enquête proprement historique, et susceptible d'être réfutée par une confrontation à des témoignages sur les événements du passé. Le fait que les supposés événements historiques reconstitués par le psychanalyste puissent être confrontés à différents témoignages est « de nature à discréditer » l'enquête psychanalytique (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 380). De même, « on pourrait être tenté de combler sans peine les lacunes dans le souvenir du jeune patient grâce à des enquêtes menées auprès des membres plus âgés de la famille, mais je ne saurais assez catégoriquement déconseiller pareille technique. Ce que les proches racontent en réponse à des questions et des sollicitations est sujet à toutes les réserves critiques qui peuvent entrer en ligne de compte. On regrette régulièrement de s'être rendu dépendant de telles informations, on a par là troublé la confiance en l'analyse et instituée au dessus d'elle une autre instance. » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 504). (Plusieurs auteurs

univers utopique, l'analyste puisse retrouver, en témoignages objectifs, la trace de tous les événements qui composent la biographie du patient, il en tirerait encore peu de chose, et non, sauf accident heureux, l'essentiel. »¹⁵⁷¹ La distinction entre les vrais souvenirs (portant sur des événements s'étant réellement produits) et les faux souvenirs (appartenant en réalité à la « vie psychique »¹⁵⁷²) est du point de vue de l'enquête analytique une question secondaire. Il faut en effet « mettre sur le même plan fantaisie et réalité effective », en évitant de « se préoccuper tout d'abord de savoir si les expériences d'enfance qu'il s'agit de tirer au clair sont l'une ou l'autre »¹⁵⁷³. Les « fantaisies » que présentent les faux souvenirs

possèdent une sorte de réalité ; il reste un fait, c'est que le malade s'est créé de telles fantaisies, et ce fait n'a guère moins de significativité pour sa névrose que s'il avait effectivement vécu le contexte de ces fantaisies. Ces fantaisies possèdent une réalité psychique, en opposition à la réalité matérielle [...] ¹⁵⁷⁴.

L'enquête historique ne peut offrir des informations que sur les circonstances *extérieures* du refoulement, et non pas sur ses circonstances intérieures, qui sont au moins tout aussi importantes¹⁵⁷⁵. L'enquête sur les circonstances biographiques *élargies* de l'auteur de l'acte permet de reconstituer le contexte dans lequel le refoulement a eu lieu. Mais cette enquête historique trouve rapidement ses limites. Elle doit alors déboucher sur une enquête sur l'intériorité. Pour éclairer la *visée* du symptôme, l'enquête, en plus d'examiner les circonstances *extérieures* de l'action, celles constituées par l'appartenance de cet acte à un environnement d'interaction avec des partenaires donnés, examine aussi ses circonstances *intérieures*, « endopsychiques », celles qui sont plutôt constituées par les interactions de l'auteur de l'acte visé avec lui-même.

ont souligné le caractère stratégique de ce refus de la confrontation à l'enquête historique : Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 123-124 ; Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 178.)

¹⁵⁷¹ Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 76-77.

¹⁵⁷² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 353.

¹⁵⁷³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 382. Cf. MacIntyre, *The Unconscious*, p. 94-95.

¹⁵⁷⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 382.

¹⁵⁷⁵ Sur ce point, Freud hésitait. Cf. David Carroll, "Freud and the Myth of the Origin," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. II: The theory and practice of psychoanalysis, London & New York: Routledge, 1989, p. 298-312.

Si l'enquête psychanalytique ne doit pas être assujettie aux critères de l'enquête historique, c'est qu'elle vise à comprendre non pas des événements historiques « extérieurs », mais la manière dont ces événements ont été vécus dans le *for intérieur* de la vie des auteurs des refoulements. V. Descombes remarque que, bien avant Freud, Rousseau avait entrepris dans ses *Confessions* de « doubler le détail des événements de sa vie d'un autre détail, celui de ses sentiments »¹⁵⁷⁶. Le récit freudien du refoulement offre également un canevas dans lequel « la relation des événements de sa vie n'est là que pour supporter une seconde biographie, celle de sa vie intérieure »¹⁵⁷⁷. Ce qui est important, du point de vue de l'enquête analytique sur les refoulements, ce ne sont pas les événements extérieurs, mais la manière dont ils sont vécus intérieurement : « le dommage infligé à l'individu jugé d'un point de vue objectif » est secondaire, ce qui est « essentiel » c'est ce que l'événement « provoque, dans le vécu psychique »¹⁵⁷⁸. Par exemple, si le sentiment de culpabilité de « l'homme aux rats » paraît excessif, au regard de l'absence de culpabilité réelle, il est explicable dès lors qu'on s'intéresse à sa vie psychique inconsciente¹⁵⁷⁹. Cette reconstruction de la vie intérieure de l'auteur du symptôme à la lumière de l'examen de son passé, voilà ce vers quoi tend l'enquête analytique. La mise en contexte appropriée de l'acte problématique ne peut donc pas seulement consister à le situer dans le contexte d'interaction avec des partenaires ; elle doit aussi le situer dans le contexte des interactions « intérieures » de l'auteur avec lui-même. Il s'agit de situer l'acte problématique dans le contexte des interactions de son auteur avec lui-même.

Au final, l'enquête analytique poussée qu'est la cure analytique (qui ne vise pas un symptôme isolé, mais une série de symptômes) peut donner naissance à une reconstruction de large envergure du passé de leur auteur. L'enquête analytique tend alors vers un examen biographique total. L'examen de l'histoire de vie (extérieure et intérieure) qui se déploie dans la cure analytique tend vers cette réécriture biographique totale. « C'est seulement vers la fin du traitement que l'on peut avoir d'une histoire du malade une vision d'ensemble

¹⁵⁷⁶ Descombes, *Proust*, p. 218.

¹⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 218.

¹⁵⁷⁸ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 127.

¹⁵⁷⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 316-317.

intrinsèquement conséquente, compréhensible et sans lacunes. »¹⁵⁸⁰ Comme P. Berger le souligne, le patient de la cure psychanalytique réforme la mémoire de son passé. Au cours d'une cure psychanalytique, par exemple, « on découvrira que la conversion et l'initiation sexuelle, aussi bien que tout ce dont on tirait fierté ou honte, mais également les manières successives dont on les avait interprétées, faisaient en réalité partie intégrante d'un même syndrome névrotique »¹⁵⁸¹. La psychanalyse « offre ainsi à de nombreux individus un moyen comparable d'organiser les fragments disparates de leur biographie en un ensemble qui fait sens »¹⁵⁸².

5.4.4 Traduction du langage de l'inconscient

Lorsque le symptôme met en scène symboliquement l'intention refoulée, il est possible d'identifier cette dernière à l'aide d'une sorte de « dictionnaire de l'inconscient ». La connaissance de ce langage de l'inconscient permet à un témoin de comprendre l'expression

¹⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 38. Il est apparu nécessaire de produire ce nouveau récit biographique parce que l'ancien récit, celui énoncé par les patients au début de leur analyse est apparu insatisfaisant à l'analyste. Freud souligne l'« incapacité des malades à présenter de manière ordonnée leur histoire de vie » (*Ibid.*, p. 37). S. Marcus fait remarquer qu'ici le récit de Freud exprime des exigences d'arrière-plan très précises : « Freud is implying that a coherent story is in some manner connected with mental health (at the very least with the absence of hysteria), and this in turn implies assumptions of the broadest and deepest kind about both the nature of coherence and the form and structure of human life. On this reading, human life is, ideally, a connected and coherent story, with all the details in explanatory place, and with everything (or as close to everything as is practically possible) accounted for, in its proper place or other sequence. Inversely, illness amounts at least in part to suffering from an incoherent story or an inadequate story or an inadequate narrative account of oneself. » (Steven Marcus, "Freud and Dora: Story, History, Case History," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. II: The Theory and Practice of Psychoanalysis, Routledge: London et New York, 1989, p. 164.) Sur cette exigence freudienne, voir aussi : Donald Spence, "The Narrative Tradition," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. IV: Freud and the Impact of Psychoanalysis, Routledge: London et New York, 1989, p. 235-244. Spence souligne notamment que l'influence de la psychanalyse « has turned us all into searchers after meaning » et qu'une « search for coherence and continuity might be described as an important aspect of our psychoanalytic competence. » (*Ibid.*, p. 236).

¹⁵⁸¹ Berger, *Invitation à la sociologie*, p. 96.

¹⁵⁸² *Ibid.*, p. 99.

mimétique du désir dans le symptôme, alors même que cette expression demeure incomprise de l'auteur de ce symptôme. Comme la psychanalyse offre « pour une série d'éléments du rêve, des traductions constantes », les intentions exprimées dans les rêves « pouvaient effectivement être compréhensibles sans les idées incidentes du rêveur »¹⁵⁸³. Anna Freud explicite la pensée de son père lorsqu'elle écrit que « grâce à la traduction des symboles, nous pouvons dévoiler les contenus du ça sans pour cela mieux comprendre la psychologie du sujet que nous analysons »¹⁵⁸⁴. La connaissance que nous fournit un tel dictionnaire est non pas une connaissance psychologique, mais plutôt linguistique : en effet, elle permet de comprendre les « mots » dont les symptômes sont les équivalents, mais pas à comprendre ce que les auteurs de ces symptômes, dans ce contexte, *disent* en recourant inconsciemment à ces mots. La compréhension de cette quasi-parole ne peut donc pas éviter de s'appuyer sur la reconstruction du contexte historique du refoulement. La compréhension du langage de l'inconscient est ainsi, tout au plus, un outil qui s'ajoute à d'autres outils : « Si l'on connaît les symboles du rêve, en plus de la personne du rêveur, des conditions dans lesquelles il vit et des impressions après lesquelles le rêve s'est produit, on est souvent en mesure d'interpréter un rêve sans chercher plus loin, de le traduire pour ainsi dire à livre ouvert. »¹⁵⁸⁵

*

Faisons le point. Nous avons abordé les différentes théories proposées par Freud pour expliquer comment l'auteur du geste problématique parvient à se dissimuler un désir qui lui apparaît inavouable. Nous avons ensuite vu comment le geste problématique pouvait manifester ce désir dissimulé de différentes manières. Nous avons enfin examiné comment il était possible d'identifier ce désir. Il nous reste, avant de passer à l'étape suivante (l'examen de la *réponse pratique* à l'identification de l'intention refoulée) à répondre à deux questions, laissées en suspens. D'une part : comment Freud concevait-il le lien entre la théorie de la

¹⁵⁸³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 154. Les « traductions stables » rendues possibles par cette connaissance « nous permettent, le cas échéant, d'interpréter un rêve sans questionner le rêveur – qui ne sait d'ailleurs pas quoi dire en liaison avec le symbole » (*Ibid.*, p. 155. Cf. Freud, *Sur le rêve*, p. 135).

¹⁵⁸⁴ Anna Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris : Presses universitaires de France, 1972, p. 19.

¹⁵⁸⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 155.

dissimulation dialogique et la théorie du refoulement « topique » ? (# 5.5) D'autre part, quelles sont les valeurs qui sont en jeu dans le fait d'imputer un désir de refouler ? Autrement dit, les raisons d'agir qui motivent le refoulement sont-elles des raisons recevables, légitimes, ou au contraire irrecevables, illégitimes ? (# 5.6)

5.5 Des voix aux quasi-personnes

Nous allons ici examiner les similitudes et les différences entre la théorie de la dissimulation dialogique et la théorie du refoulement, puis voir comment Freud concevait leur articulation.

5.5.1 Similitudes des quasi-personnes avec les voix de la conversation intérieure

Les interactions des différentes quasi-personnes intérieures présentent certaines ressemblances frappantes avec les interactions des voix de la conversation intérieure. C'est principalement le cas en raison de l'*anticipation* des conséquences de l'action présente dans les deux modèles théoriques. La conversation intérieure permet à chacun d'anticiper les conséquences à venir de cours d'actions possibles, de manière à surmonter des situations présentes troublées. Semblablement, l'une des quasi-personnes, le moi, est tout particulièrement disposée à se projeter dans l'avenir, en anticipant les conséquences de différents cours d'actions. C'est le moi qui « établit l'ordonnancement temporel des processus psychiques et il soumet ceux-ci à l'épreuve de réalité. En intercalant les processus de pensée, il parvient à différer les décharges motrices et il domine les accès à la motilité. »¹⁵⁸⁶ C'est aussi le moi qui « anticipe » tout à la fois « la satisfaction de la motion pulsionnelle scabreuse » et la « situation de danger redoutée »¹⁵⁸⁷. C'est encore le moi qui « observe le monde extérieur pour saisir au vol le moment favorable à une satisfaction non préjudiciable », en incitant « les pulsions à différer leur satisfaction »¹⁵⁸⁸. Le moi ressemble ainsi « au cavalier

¹⁵⁸⁶ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 270-271.

¹⁵⁸⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 122.

¹⁵⁸⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 56.

qui doit réfréner la force supérieure du cheval »¹⁵⁸⁹. Pour « exécuter les intentions du ça », il « découvre les circonstances dans lesquelles ces intentions peuvent être le mieux atteintes »¹⁵⁹⁰. Le moi « a intercalé, entre le besoin et l'action, le délai du travail de la pensée, pendant lequel il utilise les restes mnésiques de l'expérience »¹⁵⁹¹. Le moi cherche

à intercaler entre la revendication pulsionnelle et l'action de satisfaction l'activité de pensée qui, en s'orientant dans le présent et en mettant à profit des expériences antérieures, cherche à deviner au moyen d'actions d'épreuve le résultat des entreprises visées. Le moi en vient de cette manière à décider si la tentative pour arriver à la satisfaction doit être exécutée ou différée, ou bien si la revendication de la pulsion ne doit pas, en somme, être réprimée comme dangereuse (*principe de réalité*).¹⁵⁹²

Cette anticipation joue un rôle crucial dans la vie de la personne globale : sans elle, le ça « n'échapperait pas à l'anéantissement dans son aspiration aveugle à la satisfaction pulsionnelle »¹⁵⁹³. C'est en raison de cette anticipation que le moi est parfois enclin à se méfier de la « revendication pulsionnelle » du ça : « il voudrait déjà résister parce qu'il pressent que la satisfaction en est dangereuse et créerait une situation traumatique, un heurt avec le monde extérieur »¹⁵⁹⁴. Le moi produit l'angoisse qui permettra de modifier la conduite présente en évitant le danger appréhendé : « quand on a heureusement surmonté un traumatisme, on prête attention à l'approche de situations analogues, et on signale le danger par une répétition abrégée des impressions ressenties au cours du traumatisme – par un *affect d'angoisse* »¹⁵⁹⁵. Le moi entreprend de comparer les conséquences anticipées de la réalisation de différents désirs. La réalisation de l'un d'eux généra-t-elle la réalisation d'un autre ? Si oui, comment trancher entre ces désirs contradictoires ? Le moi accorde son attention à ces questions : ainsi, « ce qui caractérise tout particulièrement le moi, à la différence du ça, c'est une propension à la synthèse de ses contenus, à la concentration et à l'unification de ses processus psychiques,

¹⁵⁸⁹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 237.

¹⁵⁹⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 106.

¹⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 105.

¹⁵⁹² Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 297.

¹⁵⁹³ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 105.

¹⁵⁹⁴ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59.

¹⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 58.

qui font totalement défaut au ça »¹⁵⁹⁶. Le moi établit un « haut degré d'organisation » dans la personne globale¹⁵⁹⁷. Il « représente dans la vie psychique la raison et la circonspection »¹⁵⁹⁸.

Nous avons vu que le même processus d'anticipation, dans la conversation intérieure, amène à une anticipation des reproches d'autrui, et ainsi à une forme d'internalisation de la critique d'abord énoncée par autrui. Suivant l'analyse topique et dynamique des relations entre les quasi-personnes, c'est le surmoi qui est responsable de cette autocritique. L'activité du surmoi procède en partie de l'anticipation de la condamnation morale d'interlocuteurs réels, à commencer par les parents. Par l'activité du surmoi, « l'empêchement extérieur est intériorisé » et « le surmoi prend la place de l'instance parentale et où il observe, dirige et menace désormais le moi exactement comme les parents le faisaient auparavant pour l'enfant »¹⁵⁹⁹.

5.5.2 Différences des quasi-personnes avec les voix de la conversation intérieure

Cela étant, il existe aussi plusieurs différences notables entre les interactions des différentes quasi-personnes intérieures et les échanges « vocaux » de la conversation intérieure.

L'élément le plus distinctif de la *scène* intérieure, en comparaison avec la *conversation* intérieure, est le ça. Le ça est inexistant dans la conversation intérieure. Cet être prélangagier, incapable de réflexion, ne saurait d'ailleurs devenir un interlocuteur, participer à une conversation. En cela, le ça se distingue du moi et du surmoi. La plupart du temps, ceux-ci sont décrits comme des êtres langagiers et leurs actions comme des actions langagières. Le moi et le surmoi, le plus souvent, agissent en *prenant la parole*. Ainsi, le surmoi se présente comme la protestation de « la *voix* de ma conscience » qui, après l'accomplissement d'un acte proscrit, « me punit par des reproches pénibles, me fait éprouver le repentir de mon acte »¹⁶⁰⁰.

¹⁵⁹⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 105-106.

¹⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 105-106.

¹⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 106.

¹⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 87.

¹⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 84, italiques ajoutées. Cf. Freud, *Totem et tabou*, p. 89.

Le surmoi « injurie, humilie, maltraite le pauvre moi, lui promet les pires châtements, lui fait des reproches »¹⁶⁰¹. Lorsque l'action du surmoi est réfrénée, toute une « fantasmagorie morale *se tait* »¹⁶⁰². C'est-à-dire que le surmoi agit sur le moi *en s'adressant à lui*.

Néanmoins, l'action du surmoi ne serait pas seulement langagière. Si le surmoi est « une partie du moi » et donc « reste accessible à la conscience à partir de ces représentations de mot (concepts, abstractions) », il demeure néanmoins que « l'apport d'énergie d'investissement à ces contenus du sur-moi ne provient pas de la perception auditive, enseignement, lecture, mais des sources qui sont dans le ça »¹⁶⁰³, c'est-à-dire de sources prélangagières. De ce point de vue, le surmoi est plus proche du ça, cet être profond et muet, que du moi, cet être qui s'exprime dans la conversation intérieure. Le surmoi « plonge profondément dans le ça et est pour cette raison plus éloigné de la conscience que le moi »¹⁶⁰⁴. Par le fait même, le surmoi peut même exister chez des êtres dépourvus de capacités langagières, par exemple chez plusieurs « animaux supérieurs »¹⁶⁰⁵. Le surmoi peut ainsi agir sans se servir de la parole. Par le fait même, son action peut ne pas être remarquée par son porteur, même s'il est attentif à sa conversation intérieure.

Plusieurs des actions du surmoi demeurent ainsi « muettes », profondément voilées à leurs porteurs. Voilà qui donne notamment à la culpabilité engendrée par le surmoi des traits particuliers. Le pesant sentiment de culpabilité que le surmoi produit chez son porteur se distingue du sentiment de culpabilité suscité par la conversation intérieure. Les reproches muets adressés à soi suscitent un sentiment qui semble inévitablement devoir être « entendu » par son porteur. Par contre, le sentiment de culpabilité né des reproches du surmoi peut demeurer plus ou moins ignoré de son porteur. S'il arrive par moments que « le sentiment de

¹⁶⁰¹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 85.

¹⁶⁰² *Ibid.*, p. 86, italiques ajoutées.

¹⁶⁰³ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 268.

¹⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 263. Le surmoi et le ça, « en dépit de toutes leurs distinctions fondamentales, manifestent une concordance en ceci qu'ils représentent les influences du passé, le ça celle du passé hérité, le surmoi essentiellement celle du passé repris des autres » (Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 235).

¹⁶⁰⁵ En effet : « Il faut supposer un surmoi dans tous ces cas où il y a eu, comme chez l'homme, une période plus ou moins longue de dépendance dans l'enfance. » (*Ibid.*, p. 235.)

culpabilité s'impose à la conscience en parlant à très haute voix »¹⁶⁰⁶, il arrive aussi, à d'autres moments, que ce sentiment « reste totalement inconscient, sans manifester pour autant des effets de moindre importance »¹⁶⁰⁷. Dans ces derniers cas, les malades « ne nous croient pas quand nous leur imputons un “sentiment de culpabilité inconscient” »¹⁶⁰⁸. Si « l'angoisse se cache derrière tous les symptômes », sa manifestation dans ceux-ci est plus ou moins voilée selon les cas, puisque « tantôt elle accapare bruyamment la conscience, tantôt elle se dissimule si parfaitement que nous sommes obligés de parler d'angoisse inconsciente »¹⁶⁰⁹. Semblablement, « la conscience de culpabilité engendrée par la culture n'est pas, elle non plus, reconnue comme telle », puisqu'elle « reste pour une grande part inconsciente ou qu'elle se fait jour comme un malaise, un mécontentement, pour lequel on cherche d'autres motivations »¹⁶¹⁰. Cette culpabilité n'est donc ni *vécue* ni *avouée* spontanément. Freud parle ici de « sentiment de culpabilité ou conscience de culpabilité [...] en passant outre au fait que le malade ne l'éprouve et ne le reconnaît pas »¹⁶¹¹. Elle est plutôt une hypothèse explicative : on suppose l'action (en elle-même muette et inaudible) de cette culpabilité pour *expliquer* différents phénomènes problématiques, à commencer par certaines maladies. Cherchant à expliquer ces maladies, on postule qu'elles sont causées par l'action

d'un facteur pour ainsi dire « moral », d'un sentiment de culpabilité, qui trouve la satisfaction dans l'état de maladie et ne veut pas renoncer à la punition par la souffrance. [...] Mais ce sentiment de culpabilité est muet pour le malade, il ne lui dit pas qu'il est coupable : le patient ne se sent pas coupable, mais malade.¹⁶¹²

¹⁶⁰⁶ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 78. La métaphore de la « voix » démontre clairement que Freud part ici du phénomène de la conversation intérieure.

¹⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 78.

¹⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 78. Ces patients n'étaient pas les seuls à manifester un tel scepticisme. G. Deleuze et F. Guattari soutiennent que le psychanalyste « remplit la fonction suivante : faire croire les croyances même après leur répudiation! faire croire encore ceux qui ne croient plus à rien! » (Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie I ; l'Anti-Oedipe*, nouv. éd. augm., Paris : Éditions de Minuit, 1973, p. 374).

¹⁶⁰⁹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 78.

¹⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 78-79.

¹⁶¹¹ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 273.

¹⁶¹² Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 264. Freud souligne « la grande importance du sentiment de culpabilité pour les névroses » (*Ibid.*, p. 274). Par exemple, le patient atteint de « mélancolie » est porteur d'un surmoi

En somme, l'action du surmoi engendre « un *sentiment de culpabilité inconscient* »¹⁶¹³. Par le fait même, le porteur de ces reproches muets est « beaucoup plus moral qu'il ne le sait »¹⁶¹⁴.

*

L'action des différentes quasi-personnes demeure donc plus ou moins voilée. Comme nous l'avons vu, c'est là la principale différence entre la dissimulation intérieure dialogique et le refoulement : si le premier phénomène est un acte *langagier*, le second est un acte non seulement rhétorique, mais aussi quasi physique, puisqu'il consiste aussi dans le *déplacement* d'une idée d'une *zone* de l'esprit à une autre. Ainsi, l'explication « topique » (inexistante dans la conversation intérieure) est la caractéristique *distinctive* de la théorie proprement freudienne du refoulement, celle qui permet de la différencier de la dissimulation dialogique.

*

Soulignons une autre différence importante entre le surmoi et l'« auditeur » de la conversation intérieure. L'auditeur intérieur est élaboré par le processus d'anticipation de la réponse d'autrui. Le surmoi, à l'inverse, *tourne le dos* à l'anticipation de cette réponse. En effet, le surmoi refuse le dialogue avec la quasi-personne qui procède à cette démarche d'anticipation, le moi. La rigueur du surmoi n'est d'ailleurs proportionnelle ni avec la gravité réelle de la faute du moi ni avec la force des reproches lancés par autrui. Il n'existe « aucune correspondance entre l'importance de l'auto-dépréciation et sa justification réelle »¹⁶¹⁵ ; le surmoi exerce « sa sévérité contre le moi innocent »¹⁶¹⁶. Le surmoi obéit à un « caractère

« excessivement fort, qui s'est annexé la conscience, fait rage contre le moi avec une violence impitoyable » ; le patient atteint de « certaines formes de névrose obsessionnelle » fait face à des reproches tout « aussi douloureux et torturants » (*Ibid.*, p. 268).

¹⁶¹³ *Ibid.*, p. 239.

¹⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 267.

¹⁶¹⁵ Freud, *Métapsychologie*, p. 151. Ce phénomène explique par exemple le fait que parmi « les multiples plaintes portées par le mélancolique » contre lui-même, « les plus sévères d'entre elles s'appliquent souvent très mal à sa propre personne » (*Ibid.*, p. 153-154).

¹⁶¹⁶ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 270.

compulsionnel qui se manifeste comme impératif catégorique »¹⁶¹⁷. Le surmoi agit ainsi *sans égard aux conséquences de ses gestes*. Le moi « est observé pas à pas par le rigoureux surmoi qui lui impose certaines normes de son comportement, sans tenir compte des difficultés provenant du ça et du monde extérieur »¹⁶¹⁸. Le surmoi représente « de façon absolue la revendication de la moralité »¹⁶¹⁹. En cela, son action se rapproche de l'action aveugle du ça. Tout comme le ça, le surmoi est « éloigné du système de perception »¹⁶²⁰ ; tout comme le ça, le surmoi est « éloigné de la conscience »¹⁶²¹.

En raison de cet aveuglement, il est vain de tenter de calmer le surmoi en se conformant à ses exigences morales. En fait, en se pliant ainsi à ses exigences, on ne parvient au contraire qu'à nourrir la fureur de ses exigences morales. Le surmoi « se comporte avec d'autant plus de sévérité et de méfiance que l'homme est plus vertueux, si bien qu'à la fin ce sont justement ceux qui sont allés le plus loin dans la sainteté qui s'accusent de l'état de péché le plus grave »¹⁶²². Tout « renoncement pulsionnel devient alors une source dynamique de la conscience morale, tout nouveau renoncement en accroît la sévérité et l'intolérance »¹⁶²³.

*

¹⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 247. Le terme « impératif catégorique » est une allusion à E. Kant. Suivant Kant, l'« impératif catégorique » est la prescription qui dit : « *Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle.* » (Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris : Vrin, 1992, p. 94.) Ce que nous pourrions appeler le kantisme du surmoi est quelques fois souligné par Freud. « De même que l'enfant subissait la contrainte d'obéir à ses parents, de même le moi se soumet à l'impératif catégorique de son sur-moi » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 263). Cet impératif catégorique ne serait rien d'autre que « le tabou » primitif, de telle sorte que « l'élucidation du tabou serait à même de jeter une lumière sur l'origine obscure de notre propre "impératif catégorique" » (Freud, *Totem et tabou*, p. 6, 36). Le « trait de dureté et de cruauté » du surmoi découle du « devoir impératif » auquel ce dernier se soumet (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 85).

¹⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 107.

¹⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 85.

¹⁶²⁰ *Ibid.*, p. 108-109.

¹⁶²¹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 263.

¹⁶²² Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 68.

¹⁶²³ *Ibid.*, p. 72.

Les deux théories proposées par Freud pour expliquer la dissimulation de la volonté indésirable mènent aussi à une conception différente de la modalité d'expression de la volonté dissimulée. Le symptôme de l'intention refoulée « topiquement » peut aussi bien exprimer celle-ci en la *réalisant* qu'en la *mettant en scène*. En comparaison, l'intention dissimulée dialogiquement, n'étant pas transformée par un séjour dans « l' » inconscient, ne peut pas donner lieu à une expression mimétique et symbolique. En fait, la théorie de la dissimulation dialogique est incapable d'expliquer bon nombre des symptômes pathologiques physiques abordés par Freud. Par exemple, le fait qu'une « maladie » soit « l'œuvre de l'intention »¹⁶²⁴, c'est-à-dire que cette maladie est le fruit d'une décision, demeure au-delà de sa portée explicative. Comment en effet pourrait-on expliquer que des maladies physiques accomplissent des désirs ou mettent symboliquement en scène l'accomplissement de désirs simplement parce que ces désirs sont chassés de l'esprit ? Même consciemment, nul ne parvient à devenir malade simplement en le décidant. Une intention dissimulée dialogiquement ne peut donc s'exprimer que par l'accomplissement dans une action que son auteur pourrait également exécuter en toute connaissance de cause.

Qui plus est, l'intention dissimulée dialogiquement ne peut être une intention très complexe. Comme nous l'avons vu, la dissimulation dialogique permet d'éviter de faire d'une pensée l'objet d'une attention réfléchie. Par le fait même, l'intention que l'on peut dissimuler à soi-même doit être une intention qui n'a pas fait l'objet de l'attention que requiert la réflexion. En pratique, il est donc impossible de chasser de sa tête des intentions qui requièrent délibérations et calculs. Une intention réfléchie, précisément parce qu'elle requiert l'attention de son porteur, est une intention qu'il ne peut pas ne pas connaître. Ainsi, une telle volonté dissimulée dialogiquement ne peut pas s'exprimer dans l'accomplissement d'une *action stratégique*, parce que cette dernière suppose une délibération. Elle ne peut donner lieu qu'à des actions irréfléchies, très simples. Par exemple, l'amour d'« Elisabeth Von R. » pour son beau-frère la portait à accepter des promenades avec lui. Il apparaît clairement que la théorie du refoulement est une théorie beaucoup plus puissante que la théorie de la dissimulation dialogique. Nous voulons dire par là qu'elle prétend expliquer beaucoup plus de phénomènes.

¹⁶²⁴ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 64.

Elle apparaît par le fait même capable de rendre compte de bien des situations problématiques que la théorie de la dissimulation dialogique apparaît pour sa part incapable d'éclairer : maladies, névroses, etc. Cette dernière permet seulement d'imputer *des intentions embryonnaires, machinales*, celles-là qu'accomplissent ou tendent à accomplir *des actions non-stratégiques*.

Soulignons enfin que le refoulement, contrairement à l'acte de dissimulation intérieur dialogique, ne peut *pas* parvenir à chasser définitivement une idée hors de l'esprit. La personne qui se dissimule à elle-même ses propres pensées peut bien parvenir à se les dissimuler définitivement – à les chasser une fois pour toutes de son esprit. En comparaison, la personne qui refoule ses pensées ne peut jamais parvenir à ce résultat définitif. Une pensée refoulée est une pensée qui est non pas chassée hors de l'esprit, mais *reléguée* dans la partie profonde de celui-ci qu'est « l' »'inconscient.

5.5.3 Les voix des quasi-personnes

Comment concevoir l'articulation de ces deux théories ? Du point de vue de Freud, la question ne se posait pas. Pour ses adeptes non plus. La distinction des deux théories découle de la récente formulation théorique, par Michael Billig, de la théorie de la dissimulation dialogique¹⁶²⁵. Avant que ses travaux ne nous permettent de distinguer la dissimulation dialogique du refoulement, ces deux processus n'étaient conçus que comme différents aperçus sur un seul et unique processus. Bien sûr, ces deux phénomènes sont très différents l'un de l'autre. La dissimulation dialogique est un phénomène « audible » par chacun : chacun peut porter attention non seulement à sa propre conversation intérieure, mais aussi à celle des autres, dans la mesure où la conversation intérieure se mêle à la conversation « extérieure » (certains des propos adressés à autrui sont simultanément adressés à soi). La dissimulation dialogique est donc beaucoup plus transparente que le refoulement, ce processus qui, suppose-t-on, agit dans les profondeurs de « l' »'inconscient. Si la dissimulation dialogique et le refoulement étaient tout de même conçus comme un seul et unique processus, c'est parce que la dissimulation dialogique apparaissait comme la manifestation la plus transparente (parce

¹⁶²⁵ Billig, *Freudian Repression*.

que « préconsciente ») du refoulement. Ainsi, la distinction des *voix* de la conversation intérieure apparaissait à Freud et ses adeptes comme une manifestation superficielle, partielle et voilée de la division profonde des différentes quasi-personnes que sont les « instances de l'inconscient » : « de grandes parts du moi, avant tout du surmoi auquel on ne peut pas contester le caractère de préconscient, restent bien, pour l'essentiel, inconscientes, au sens phénoménologique »¹⁶²⁶. Le dialogue intérieur, nous dit en somme Freud, n'est que la manifestation superficielle, dans le « préconscient », d'un dialogue plus profond, entre des différentes instances de « l' » inconscient. Les différentes répliques que chacun peut « entendre » dans son dialogue intérieur seraient en réalité les voix de différentes *quasi-personnes*.

Traiter des symptômes pathologiques variés comme autant de manifestations d'intentions refoulées donnait l'occasion à Freud de concevoir la dissimulation dialogique comme la manifestation superficielle du phénomène profond qu'est le refoulement. La dissociation de soi *sévère* que présentent différentes psychopathologies révélerait au grand jour l'ampleur de la dissociation latente présente chez la personne normale. La légère dissociation créée par la conversation intérieure ne serait que la manifestation de surface d'une dissociation plus marquée, qui n'apparaissait clairement que dans les anormaux. Par exemple, la personne atteinte de TOC, qui se livrait à des actes lui apparaissant à elle-même comme dépourvus de sens, manifestait on ne peut plus franchement une dissociation de soi, qui demeurait latente et invisible chez les bien portants. De même, l'« éclatement du moi » que présentaient les « cas qu'on appelle *personnalités multiples* » ne faisait que révéler au grand jour une dissociation latente, présente chez les bien portants. En ce sens, les conflits entre les personnalités ne pouvaient pas « être totalement considérés comme pathologiques »¹⁶²⁷. La division de soi pathologique offrait de la sorte des clés à la compréhension de la division de soi normale, celle qui était rencontrée chez tout un chacun :

la pathologie peut, en les agrandissant et en les grossissant, attirer notre attention sur des conditions normales qui, autrement, nous auraient échappé. Là où elle nous montre une cassure ou une fissure, il peut y avoir, normalement, une articulation. Si nous

¹⁶²⁶ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 252.

¹⁶²⁷ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 243.

jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. Des structures fêlées et fissurées de ce genre, c'est aussi ce que sont les malades mentaux. [...] Ils se dont détournés de la réalité extérieure mais, précisément pour cela, ils en savent plus sur la réalité intérieure, psychique, et peuvent nous dévoiler bien des choses qui, autrement, nous resteraient inaccessibles.¹⁶²⁸

En somme, les *voix* qui se répondent dans le dialogue intérieur ne seraient rien d'autre que les voix de différentes quasi-personnes¹⁶²⁹.

*

Il ne nous reste maintenant, pour compléter le tour d'horizon sur l'enquête théorique sur l'intention refoulée, qu'à examiner les *raisons de refouler*. Étaient-elles présentées comme de bonnes ou de mauvaises raisons ? Répondre à cette question permettra d'évaluer si le refoulement était présenté comme une action recevable ou irrecevable.

5.6 Les raisons discutables du refoulement

Comme nous l'avons vu au chapitre trois, des motifs sont des *raisons d'agir*, bonnes ou mauvaises, dont la validité est susceptible d'être discutée. C'est notamment le cas de *l'intention de refouler* des désirs dans l'inconscient. La description que propose Freud de cette activité est simultanément un jugement sur ces raisons. Comme nous l'avons vu au chapitre

¹⁶²⁸ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 82-83. Ici, la dissociation dialogique est implicitement interprétée à la lumière de la théorie du refoulement : l'explication de la « pathologie » à laquelle Freud fait allusion (en suggérant généreusement qu'elle est connue des « malades mentaux ») est en effet, bien évidemment, celle qu'en propose la théorie du refoulement. Cette dissociation ordinaire est alors interprétée comme une apparition embryonnaire, dont la pleine vérité n'est révélée que par la dissociation pleinement développée produite par le refoulement.

¹⁶²⁹ La lecture des théoriciens de la conversation intérieure (comme Mead ou Bakhtine) par des auteurs freudiens révèle bien cette conception freudienne de la conversation intérieure. Par exemple, la psychanalyste J. Kristeva présente les théories de Bakhtine sur les voix intérieures comme une forme d'*aperçu* partiel de la théorie des instances de l'inconscient. Les réflexions de Bakhtine sur le dialogue intérieur seraient « approximatives et imprécises, mais pleines d'intuitions qui pressentent l'intervention freudienne » (Julia Kristeva, « Préface : une poésie ruinée », in Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, p. 10).

trois : éclairer le sens d'un acte donné en lui imputant une intention refoulée, ce n'est rien d'autre que le situer par rapport à des règles et significations communes. C'est en le situant par rapport à celles-ci qu'il devient possible de former une réponse à la situation troublée initialement rencontrée¹⁶³⁰.

L'action de refouler a d'abord été identifiée pour expliquer une action jugée problématique. Il est apparu que son auteur était incapable d'avouer la « contre-volonté » qui l'animait. La théorie du refoulement offrait une explication de cette incapacité. La personne qui ignore tout du désir qui anime son action est une personne qui a préalablement refoulé ce désir. Ainsi, en imputant une intention refoulée à l'acte jugé problématique, on affirme simultanément qu'un autre acte – celui du refoulement – l'a précédé. Cet autre acte obéit lui aussi à des motifs. Ainsi, le refoulement a ses raisons. Ces raisons sont-elles justifiées ? Sont-elles de *bonnes* raisons ? Freud montre très bien que ce n'est généralement pas le cas. Comme nous le verrons dans les prochaines pages, l'action de refouler est une action non seulement discutée, mais discutable : elle apparaît tout à la fois *inefficace* (# 5.6.1), *superflue* (# 5.6.2), *nuisible* (# 5.6.3) et *lâche et inauthentique* (# 5.6.4). Il est donc clair que celui qui impute un désir de refoulement à une conduite entreprend simultanément de juger la valeur morale de cette dernière (# 5.6.5).

5.6.1 Une action inefficace et vaine

L'action de refouler est d'abord une action inefficace. Dans certains passages, Freud accorde une certaine efficacité au refoulement¹⁶³¹. Le plus souvent, toutefois, cette efficacité

¹⁶³⁰ Chez Freud, la dimension normative du jeu d'imputation de motifs apparaît par moments très clairement. C'est par exemple le cas dans le passage où Freud soutient qu'à première vue le surmoi n'a « aucun motif de maltraiter le moi, auquel le lie une intime appartenance » (Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 68). Ici, Freud veut dire que le surmoi n'a *pas de raison acceptable* de maltraiter le moi. Autrement dit, le *motif* est ici on ne peut plus clairement abordé comme une *raison d'agir recevable*.

¹⁶³¹ Freud écrit par exemple que comme le refoulement « ne nous est accessible qu'en remontant des résultats du refoulement jusqu'à celui-ci », la psychanalyse est portée à négliger les refoulements réussis : « c'est le refoulement manqué qui réclamera notre intérêt, de préférence à celui qui a réussi, lequel, la plupart du temps, échappe à notre étude » (Freud, *Métapsychologie*, p. 56-57). Un peu plus loin, il soutient que même le

apparaît nulle. Si le refoulement a « été sans succès » et qu'il « a échoué »¹⁶³², c'est parce qu'il ne parvient pas à atteindre le but qu'il visait : pour les névrosés,

le refoulement de l'idée à laquelle s'accroche le souhait insupportable a échoué. Ils l'ont certes poussée hors de la conscience et du souvenir et se sont apparemment épargné une grande somme de déplaisir, mais dans l'inconscient la motion de souhait refoulée continue d'exister ; elle est à l'affût d'une occasion d'être activée [...] ¹⁶³³.

Cette occasion, ils la trouvent souvent ; l'intention refoulée se manifeste alors comme retour du refoulé. « La plus forte répression *doit* laisser place à des motions substitutives déformées et à des réactions consécutives à celles-ci. »¹⁶³⁴

De manière générale, les tentatives de défense du moi contre les symptômes sont « le plus souvent vaines »¹⁶³⁵. L'énergie du moi « se consume dans de vaines tentatives pour opposer une défense aux revendications du ça »¹⁶³⁶. Par ce moyen, « les pulsions sexuelles sont mal domptées »¹⁶³⁷. La psychanalyse affirme donc au patient : « Tu as surestimé tes forces quand tu as cru que tu pouvais faire de tes pulsions sexuelles ce que tu voulais, et que tu n'avais pas besoin de faire le moindre cas de leurs intentions »¹⁶³⁸. Les refoulements sont de « vains efforts qui furent entrepris pour imposer un acte à l'encontre d'une résistance d'ordre intérieur »¹⁶³⁹. Le retour du refoulé montre que la tentative de refoulement connaît un échec

refoulement qui provoque le retour du refoulé n'échoue pas totalement, dans la mesure où l'émotion pénible que le refoulement a cherché à écarter est bel et bien écartée : « par rapport à la liquidation du quantum d'affect, véritable tâche du refoulement », le refoulement, même lorsqu'il provoque le retour du refoulé, demeure « en règle générale, un plein succès. » (*Ibid.*, p. 60-61.)

¹⁶³² Freud, *De la psychanalyse*, p. 23-24.

¹⁶³³ *Ibid.*, p. 24. Le refoulement « ne réussit pas à supprimer la pulsion » ; en effet, la volonté refoulée est une volonté que son porteur ne parvient qu'à « bannir dans l'inconscient » et qui n'est donc « pas supprimée » (Freud, *Totem et tabou*, p. 44).

¹⁶³⁴ *Ibid.*, p. 191, italiques ajoutées.

¹⁶³⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 60.

¹⁶³⁶ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 274.

¹⁶³⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 17.

¹⁶³⁸ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 185.

¹⁶³⁹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 373.

« radical »¹⁶⁴⁰. La persistance du refoulé dans l'inconscient, tout comme l'effort continu du ça pour le manifester, montrent que cet échec « s'affirme toujours davantage »¹⁶⁴¹. Cet échec du refoulement est radical, puisque le refoulement est *voué* à échouer¹⁶⁴².

5.6.2 Une action superflue

Le refoulement est ensuite une action *superflue*. Dans plusieurs cas, il est parfaitement possible de s'abstenir d'accomplir un désir indésirable sans avoir pour autant à le refouler hors de sa conscience. Il est en effet possible de contrôler les désirs visés par le refoulement sans recourir à celui-ci. On aura alors plutôt recours à la *sublimation* et à la *condamnation*. Dans d'autres cas, le contrôle n'est pas même nécessaire, soit parce que le désir peut être accompli sans causer de tort, soit parce qu'il n'est en réalité qu'un phantasme, qui n'aurait jamais suscité une action.

La sublimation est « un processus de développement plus approprié » que le refoulement : par la sublimation, « l'énergie » qui anime le désir indésirable est détournée vers « un but plus élevé ». « Un refoulement précocement survenu exclut la sublimation de la pulsion refoulée ; après suppression du refoulement, la voie de la sublimation est de nouveau libre. »¹⁶⁴³ Par là, on peut « transposer ses fantaisies en créations artistiques et non en symptômes »¹⁶⁴⁴.

¹⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 383.

¹⁶⁴¹ Freud, *Métapsychologie*, p. 62.

¹⁶⁴² « On ne peut pas fuir devant soi-même » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59) ; « dans le cas de la pulsion, la fuite ne peut servir à rien, car le moi ne peut s'échapper à lui-même » (Freud, *Métapsychologie*, p. 45) ; comme la pulsions « n'attaque pas de l'extérieur mais de l'intérieur du corps, il n'y a pas de fuite qui puisse servir contre elle » (*Ibid.*, p. 14). Ces « tentatives de fuite devant les revendications pulsionnelles sont, en général, vaines et le résultat de la fuite phobique n'est pas, en fin de compte, satisfaisant » (*Ibid.*, p. 93). Chez les malades atteints de névrose obsessionnelle, « le travail du refoulement débouche sur une lutte sans succès et sans fin » (*Ibid.*, p. 62). Le refoulement s'avère impuissant contre des « revendications pulsionnelles souvent inexorables » (*Ibid.*, p. 140).

¹⁶⁴³ Freud, *De la psychanalyse*, p. 54.

¹⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 50. Cf. Freud, *Totem et tabou*, p. 112.

Il est aussi possible de remplacer «le refoulement par le jugement de condamnation»¹⁶⁴⁵, c'est-à-dire de remplacer par une condamnation consciente la dissimulation du désir indésirable. «Le refoulement est remplacé par un jugement de condamnation exécuté avec les meilleurs moyens.»¹⁶⁴⁶ Ce «rejet par le jugement» offre «un bon moyen contre la motion pulsionnelle»¹⁶⁴⁷. Ainsi, la cure analytique offre précisément «une éducation à l'autodiscipline»¹⁶⁴⁸ qui rend superflu le refoulement. Le traitement psychanalytique vise à «restaurer le moi, le libérer de ses entraves, lui redonner la domination sur le ça, qu'il a perdue à la suite de ses tout premiers refoulements. C'est à cette seule fin que nous pratiquons l'analyse, toute notre technique est orientée vers ce but.» La cure analytique tente de «fortifier le moi, de le rendre plus indépendant du surmoi»¹⁶⁴⁹.

La *sublimation* et la *condamnation* montrent qu'il est possible de *reconnaître* l'existence d'un désir sans pour autant devoir le *réaliser*. L'auteur du refoulement a «peur [...] d'exprimer des souhaits mauvais, comme si pour avoir été ainsi exprimés, ils allaient nécessairement s'accomplir»¹⁶⁵⁰.

Dans d'autres cas, l'intention refoulée peut être accomplie sans causer de maux. «Une certaine part des motions libidinales refoulées a droit à une satisfaction directe et doit la trouver dans la vie.»¹⁶⁵¹ Dans ces cas, il faut pleinement «donner raison, en toute conscience»¹⁶⁵², aux mobiles jusque là refoulés.

¹⁶⁴⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 278.

¹⁶⁴⁶ Freud, *De la psychanalyse*, p. 53.

¹⁶⁴⁷ Freud, *Métapsychologie*, p. 45.

¹⁶⁴⁸ Freud, «Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique», p. 268.

¹⁶⁴⁹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 62-63. Freud revint à de nombreuses reprises sur ce thème. L'analyste cherche à obtenir que le moi du patient «se rende maître du refoulé» (*Ibid.*, p. 89). En tentant «d'élargir son champs de perception et de consolider son organisation», elle l'aide à «s'approprier de nouveaux morceaux du ça. Là où était du ça, doit advenir du moi» (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 110).

¹⁶⁵⁰ Freud, *Totem et tabou*, p. 108-109.

¹⁶⁵¹ Freud, *De la psychanalyse*, p. 54.

¹⁶⁵² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 261.

Dans un dernier groupe de cas, enfin, les désirs refoulés ne sont que de simples souhaits, des phantasmes. La sévérité du surmoi est alors d'autant plus superflue que la volonté refoulée, loin d'être le fruit d'une « claire résolution », qui aurait poussé à l'exécution d'une volonté, n'est rien d'autre qu'une inoffensive « fantaisie sans valeur pratique »¹⁶⁵³, qui n'aurait jamais pu déboucher sur une action. Le surmoi soumet alors à sa critique des souhaits et fantaisies qui n'ont jusque là engendré aucune action, et qui surtout n'en auraient jamais engendré si on les avait laissés tranquilles.

5.6.3 Une action nuisible

Le refoulement, enfin, est une action *nuisible*. D'abord parce que, loin de contrôler la pulsion, elle ne parvient au contraire qu'à *la renforcer*. En isolant la pulsion dans l'inconscient, le refoulement ne parvient qu'à la renforcer : la « motion pulsionnelle refoulée », parce qu'elle est « isolée, laissée à elle-même, inaccessible, mais aussi ininfluçable »¹⁶⁵⁴, trouve la force d'engendrer le symptôme qui trouble les interactions. La puissance de la pulsion refoulée « se trouve être incomparablement plus forte si elle est inconsciente que si elle est consciente »¹⁶⁵⁵ ; « les actions d'affect d'une idée inconsciente sont plus fortes et, parce qu'impossibles à inhiber, plus dommageables que celles d'une idée consciente »¹⁶⁵⁶. Ainsi, chez les névrosés, la libido, loin d'être contrôlée, est « devenue le plus souvent excessivement grande »¹⁶⁵⁷. Le refoulement est aussi nuisible, parce qu'elle affaiblit son auteur, qui « a perdu beaucoup de sources d'énergie animique, dont les afflux auraient été très précieux pour la formation de son caractère et son activité dans la vie. »¹⁶⁵⁸

¹⁶⁵³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 68.

¹⁶⁵⁴ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59.

¹⁶⁵⁵ Freud, *De la psychanalyse*, p. 53.

¹⁶⁵⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 69.

¹⁶⁵⁷ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 57.

¹⁶⁵⁸ Freud, *De la psychanalyse*, p. 54.

5.6.4 Une action lâche

Si le refoulement est inefficace, superflu et nuisible, pourquoi est-il donc accompli ? Pourquoi en effet accomplir une action aussi insensée ? La raison est la suivante : le refoulement naît d'une honte de soi aveugle. Le refoulement n'est rien d'autre qu'une tentative de fuite de soi, et par là *une tentative de se détourner de la réalité*. « Se détourner ainsi de la réalité semble bien être l'essentiel de la maladie mentale. »¹⁶⁵⁹

Le refoulement est une « fuite »¹⁶⁶⁰, une variante de « la politique de l'autruche »¹⁶⁶¹. Les refoulements sont autant de « tentatives de fuite devant les revendications pulsionnelles »¹⁶⁶². L'auteur du refoulement agirait d'une manière diamétralement opposée à celui « qui réussit à transposer par le travail ses fantaisies de souhait en réalité »¹⁶⁶³. Contrairement à celui qui parvient ainsi à exprimer ses désirs dans la réalité, l'auteur du refoulement procède à un « détournement par rapport à la réalité », puisqu'il « se retire dans son monde de fantaisie plus satisfaisant, dont il transpose le contenu en symptômes »¹⁶⁶⁴. Fuyant le monde, les névrosés se sont « réfugiés dans la maladie »¹⁶⁶⁵. Ainsi, l'auteur du refoulement ne se montre pas « à la hauteur des exigences de la vie » et en vient à renoncer « à exploiter le meilleur de ses forces »¹⁶⁶⁶. Cette fuite de soi est analogue au « couvent où avaient coutume de se retirer toutes les personnes que la vie avait déçues ou qui se sentaient trop

¹⁶⁵⁹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 62.

¹⁶⁶⁰ Le refoulement est une « fuite par évitements et interdits » (Freud, *Métapsychologie*, p. 62), « une tentative de fuite » (*Ibid.*, p. 89), une « tentative de fuite du moi » (*Ibid.*, p. 119). Une patiente « fuyait hors de la vie dans la maladie » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 141). Dans le refoulement, le moi « rompt [...] la relation à la réalité » ; ainsi, « l'épreuve de réalité est mise à l'écart » (Freud, *Métapsychologie*, p. 141).

¹⁶⁶¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 136.

¹⁶⁶² Freud, *Métapsychologie*, p. 93.

¹⁶⁶³ Freud, *De la psychanalyse*, p. 49.

¹⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 49-50.

¹⁶⁶⁵ Freud, *Métapsychologie*, p. 160.

¹⁶⁶⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 398.

faibles pour la vie. »¹⁶⁶⁷ Le névrosé, « devant un conflit, prend chaque fois la fuite dans la maladie »¹⁶⁶⁸ ; il « s'échappe dans la névrose »¹⁶⁶⁹.

*

Cette fuite de soi trahit une profonde inauthenticité. Le désir exprimé dans le symptôme est un désir qui n'est pas reconnu et qui n'est donc pas pleinement et ouvertement exprimé. Par là, son expression est inauthentique. Freud l'écrit très clairement lorsqu'il affirme que le rêve « est quelque chose d'impropre, un substitut de quelque chose d'autre »¹⁶⁷⁰. C'est aussi le cas lorsqu'il affirme que la psychanalyse voit dans la « déformation » du désir refoulé effectué par sa traduction en symbole « une sorte d'insincérité interne »¹⁶⁷¹. Le plus souvent, toutefois, ces jugements sur l'inauthenticité se présentent indirectement. Ainsi, Freud écrit que les refoulements sont des « choses qui de par leur tendance à se cacher sont devenues pathogènes »¹⁶⁷², que les symptômes manifestent le désir à la manière d'« une formation de substitut déformée et rendue méconnaissable »¹⁶⁷³. Le symptôme est « une formation de substitut en place du refoulé, nouvelle, artificielle et éphémère, et d'autant plus discernable de ce dernier qu'elle avait connu sous l'influence de la résistance une déformation plus grande »¹⁶⁷⁴. Le symptôme constitue un « substitut déformé », une « déformation » et un « déguisement »¹⁶⁷⁵, un « masque »¹⁶⁷⁶. L'action de la censure intérieure force son porteur à « se servir du déguisement » qu'offre le langage du rêve¹⁶⁷⁷. Les

¹⁶⁶⁷ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

¹⁶⁶⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 396.

¹⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 396.

¹⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 113. L'adjectif *uneigentlich*, ici rendu par « impropre », est dans une autre traduction rendu autrement : « l'élément du rêve manque d'authenticité » dans la mesure où il « ne sert que de substitut à quelque chose que le rêveur ignore » (Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 99).

¹⁶⁷¹ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 262.

¹⁶⁷² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 45.

¹⁶⁷³ Freud, *De la psychanalyse*, p. 24.

¹⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 27.

¹⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 32.

¹⁶⁷⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 212.

¹⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 218.

symptômes « mettent à la place d'une modification du monde extérieur une modification corporelle, donc une action interne à la place d'une action externe, une adaptation au lieu d'une action »¹⁶⁷⁸. La pensée refoulée « est un enfant de la nuit » puisqu'elle « est déniée et rejetée du rêveur » ; l'expression à laquelle elle a finalement pu parvenir est une expression « affaiblie, déformée, travestie »¹⁶⁷⁹. Cette pensée a dû « se contenter d'une satisfaction hallucinée »¹⁶⁸⁰, en s'exprimant « d'une manière atténuée, déformée et rendue méconnaissable »¹⁶⁸¹. Le symptôme propose donc une « satisfaction substitutive »¹⁶⁸². La résistance au traitement des refoulements parvient à « se déguiser en récusation intellectuelle »¹⁶⁸³. Les névrosés, d'une certaine manière, sont des « simulateurs »¹⁶⁸⁴. La liste pourrait aisément être allongée. En utilisant ce genre de termes (*cache*, *déguisement*, *remplacement*, *substitut*, *ersatz*, *défiguration*, *déformation*, *hallucination*, *altération*, *travestissement*, *simulation*, *atténuation*, *méconnaissable*, *masque*, etc.), Freud épingle à chaque fois l'inauthenticité qui donne naissance au refoulement et que ce dernier renforce.

Ces jugements sur l'authenticité et l'inauthenticité s'expriment aussi par le contraste entre « intérieur » et « extérieur » utilisé pour opposer le « conscient » et l'« inconscient ». Une expression authentique n'est rien d'autre que la manifestation extérieure fidèle, juste, de l'identité profondément intérieure ; une expression inauthentique est une manifestation extérieure infidèle, déformée, de l'identité profondément intérieure. L'inauthenticité constitue une forme d'*expression inadéquate* de cette identité profonde. Ainsi, le moi constitue « comme une sorte de façade du ça [...], pour ainsi dire une couche corticale externe de ce ça », « la couche de l'appareil psychique, du ça, modifiée sous l'influence du monde extérieur ». Par le fait même : « Le moi est vraiment pour nous ce qui est superficiel, le ça est

¹⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 379.

¹⁶⁷⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 28.

¹⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 30.

¹⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁶⁸² Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 185.

¹⁶⁸³ Freud, *De la psychanalyse*, p. 37.

¹⁶⁸⁴ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 91-92.

ce qui est profond »¹⁶⁸⁵. Ici, le contraste entre ce qui est authentique et ce qui est inauthentique se confond avec le contraste entre ce qui, historiquement, arrive en premier (l'homme naturel) et ce qui, plus tard, en émerge au contact du monde extérieur (l'homme social). Notons encore ici la présence de ce que nous avons appelé au chapitre trois des termes éthiques « épais » : *façade, couche, corticale externe, superficiel, profond*. Ainsi, un jugement sur l'authenticité est incorporé dans un récit sur la genèse de l'individu : est authentique l'individu qui reconnaît l'enfant en lui ; est inauthentique, inversement, celui qui nie sa nature première¹⁶⁸⁶. Insistons ici sur le fait que ces jugements sur l'authenticité sont loin d'être seulement des jugements portés dans des commentaires que Freud fait *sur* la théorie du refoulement. Comme le suggère L. Trilling, ces jugements sont impliqués dans les termes mêmes qui sont utilisés pour parler des intentions refoulées :

une profonde inauthenticité de la vie mentale est impliquée par la nature même de la névrose, qui constitue un substitut déguisé d'autre chose. La psychanalyse parle de la souffrance ou du désordre de la névrose comme d'une « gratification de substitution » – que peut-il y avoir de plus inauthentique qu'une tendance orientée vers le plaisir accédant à la conscience en se faisant passer pour son contraire ? La névrose est une duperie digne de Tartuffe qu'exerce une partie de l'esprit sur une autre.¹⁶⁸⁷

Au-delà du cas somme toute particulier des névroses, ce sont tous les symptômes du refoulement qui signalent cette tartufferie. Il apparaît donc clairement que c'est la pratique d'imputation de motif refoulé elle-même qui exprime un souci de l'authenticité. Voilà qui démontre limpide le fait, noté par C. Taylor, que certaines des « idées communes » d'une

¹⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 47.

¹⁶⁸⁶ Notant que plusieurs auteurs modernes « who wanted to establish some things or some authority as essential declared that it was temporally prior », D. Riesman ajoute que « Freud was similarly concerned with establishing status-rankings between different orders of the given, either on the basis of temporal priority or on the basis of what essentially *belongs* and what is merely additive or artificial. For him the “essentially” human was the ur-human [...] » (Riesman, “Authority and Liberty in the Structure of Freud’s Thought,” p. 175-176.)

¹⁶⁸⁷ Lionel Trilling, *Sincérité et authenticité*, Paris : Grasset, 1994, p. 171 (trad. mod.). Dans son analyse de *L'interprétation des rêves*, A. Welsh note aussi que Freud décrit le travail de la censure d'une manière satirique : « in practice the censorship demands are made a mockery of » (Welsh, *Freud's Wishful Dream Book*, p. 99). D. Riesman note semblablement : « The censor is as humourless as he is stupid » (Riesman, “Authority and Liberty in the Structure of Freud’s Thought,” p. 188).

société n'ont pas à être formulées sous une forme explicite « parce qu'elles sont inscrites dans la vie collective, dans les pratiques et les institutions enchâssées dans cette société »¹⁶⁸⁸.

*

Cette fuite de l'auteur du refoulement est une fuite dans le passé. Les auteurs du refoulement sont dominés par le poids de leur mémoire. Ils fuient le présent en trouvant refuge dans leur passé : « reculer devant la vie et recourir au passé interviennent simultanément »¹⁶⁸⁹. Ces auteurs de refoulement « souffrent de réminiscences », puisque leurs symptômes « sont des restes et des symboles mnésiques en place de certaines expériences vécues »¹⁶⁹⁰. Le refoulement signale une singulière incapacité à prendre du recul sur la mémoire des faits passés :

Les mémoriaux et monuments dont nous ornonos nos grandes villes sont aussi de tels symboles mnésiques. Si vous faites une promenade à travers Londres, vous trouvez, devant l'une des plus grandes gares de la ville, une colonne gothique richement ornementée, la *Charing Cross*. Au XIII^e siècle, un des vieux rois Plantagenêt, qui fit transporter à Westminster la dépouille de sa reine bien-aimée Eléonore, érigea des croix gothiques à chacune des stations où le cercueil fut posé par terre, et *Charing Cross* est le dernier de ces mémoriaux qui devaient conserver le souvenir de ce cortège de deuil. En un autre endroit de la ville, non loin de London Bridge, vous apercevez une très haute colonne, plus moderne, qui est appelée *The Monument*. Elle est là pour rappeler le souvenir du grand incendie qui en 1666 éclata à proximité et détruisit une grande partie de la ville. Ces monuments sont donc des symboles mnésiques comme le sont les symptômes hystériques ; jusque là la comparaison semble justifiée. Mais que diriez-vous d'un Londonien qui, aujourd'hui encore, resterait planté mélancoliquement devant le mémorial du cortège funèbre de la reine Eléonore, au lieu de vaquer à ses affaires avec la hâte exigée par les conditions de travail moderne ou de jouir de la présence de la propre reine de son cœur, jeune et fraîche. Ou d'un autre qui pleurerait devant le « Monument » sa chère ville natale réduite en cendres, alors que depuis fort longtemps elle est ressuscitée tellement plus resplendissante. C'est pourtant comme ces deux Londoniens dénués de sens pratique que se comportent les hystériques et les névrosés dans leur totalité ; ce n'est pas seulement qu'ils se souviennent des expériences vécues douloureuses depuis longtemps passées, mais ils sont encore attachés à elles de tout leur affect, ils ne se débarrassent pas du passé et négligent pour lui la réalité effective et le présent. Cette fixation de la vie d'âme aux traumas pathogènes est un des caractères de la névrose les plus importants et les plus

¹⁶⁸⁸ Taylor, *Hegel et la société moderne*, p. 89.

¹⁶⁸⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 542.

¹⁶⁹⁰ Freud, *De la psychanalyse*, p. 12.

significatifs dans la pratique.¹⁶⁹¹

L'auteur du refoulement « attribue aux résultats de l'éveil de ses motions inconscientes existence au présent et réalité »¹⁶⁹². Son passé, cet auteur « le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète »¹⁶⁹³. Il « répète au lieu de se remémorer »¹⁶⁹⁴. Pareillement, l'agent du refoulement qu'est le surmoi est dominé par les *idées* du passé, puisque « dans les idéologies du surmoi le passé continue à vivre, la tradition de la race et du peuple, qui ne cède que lentement la place aux influences du présent, aux nouvelles modifications »¹⁶⁹⁵.

La théorie du refoulement est donc aussi une théorie de la mémoire. Comme nous l'avons vu, l'adepte de la psychanalyse peut l'utiliser de manière à réévaluer tout à la fois son passé et son rapport à son passé. Sur le chemin de cette réévaluation, il sera porté à remplacer une certaine manière de se rappeler son passé familial et humain par une autre manière. En ce sens, nous pouvons dire que l'enquête sur le refoulement implique une sorte de *réforme mémorielle*¹⁶⁹⁶.

5.6.5 L'action de refouler sous une lumière morale

L'analyse des raisons du refoulement démontre clairement que celui qui impute à un agent une volonté de refouler pose un jugement moral sur cet agent. Cette idée peut surprendre, puisqu'elle marque une rupture avec la manière dont le récit soustractif présente la thérapie psychanalyse, à savoir comme une pratique étrangère aux jugements de valeur. Freud croyait que « les jugements de valeur des hommes sont dirigés inconditionnellement par leurs souhaits de bonheur, qu'ils sont donc une tentative pour appuyer leurs illusions par des

¹⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 12-13.

¹⁶⁹² Freud, *La technique psychanalytique*, p. 82.

¹⁶⁹³ *Ibid.*, p. 134.

¹⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 135.

¹⁶⁹⁵ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 94.

¹⁶⁹⁶ Eva Illouz souligne l'importance de cette réforme mémorielle en affirmant, sans doute assez justement : « Freud's greatest impact on culture has been to reformulate the relationship of the self to others through a new way of imagining the past (i.e., the familial past) and a prospective freedom from that past. » (Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 14-15). Cf. Berger, *Invitation à la sociologie*, ch. 3.

arguments »¹⁶⁹⁷. Les « jugements de valeurs » ne feraient que prolonger des émotions aveugles : ils seraient donc purement subjectifs. Les philosophes appellent cette théorie qui conçoit les jugements moraux comme étant des jugements purement subjectifs une théorie « émotiviste »¹⁶⁹⁸. En raison de son adhésion à cette théorie émotiviste, Freud était réticent à proclamer explicitement et sous une forme réfléchie un attachement à des valeurs¹⁶⁹⁹. De même, il était porté à décrire la psychanalyse comme une pratique qui se déploie dans un espace situé au-delà du bien et du mal. À sa suite, plusieurs auteurs ont été portés à penser que la psychanalyse, s'épanouissait dans un espace situé au-delà des exigences morales¹⁷⁰⁰.

Freud était loin d'être le seul à être réticent à formuler des jugements ouvertement éthiques : H. Putnam remarque que la prépondérance de l'utilitarisme dans la société contemporaine a fait que la thèse suivant laquelle les valeurs sont purement subjectives y a acquis, à différents égards, « les caractéristiques d'une norme sociale obligatoire » ; en effet,

¹⁶⁹⁷ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88.

¹⁶⁹⁸ Cette théorie est discutée dans : Dewey, *La formation des valeurs* ; Putnam, *Fait/valeur* ; Taylor, *Les Sources du moi*, ch. 3. ; MacIntyre, *Après la vertu*.

¹⁶⁹⁹ Sur ce point, on trouve des éléments intéressants dans : John Brenkman, "Freud the Modernist," in Mark S. Micale (dir. publ.), *The Mind of Modernism: Medicine, Psychology, and the Cultural Arts in Europe and America, 1880-1940*, Stanford: Stanford University Press, 2004, p. 172-196 ; Lee H. Yearley, "Freud as Creator and Critic of Cosmogonies and Their Ethics," in Robin W. Lovin et Frank E. Reynolds (dir. publ.), *Cosmogony and Ethical Order: New Studies in Comparative Ethics*, Chicago et Londres : University of Chicago Press, 1982, p. 381-413.

¹⁷⁰⁰ Par exemple, M. Weber soutient que « les procédures de la cure freudienne ne sont rien d'autre qu'une reprise de la confession – avec une technique certes quelque peu différente. À ceci près que la finalité ici est encore bien moins "éthique" que cela n'était le cas avec les indulgences de Tetzl. » (Weber « Lettre à Else Jaffé », p. 681.) Semblablement, A. Snoeck écrit que la psychanalyse, contrairement à la confession, « se situe [...] hors du bien et du mal » (André Snoeck, *Confession et psychanalyse*, Paris et Bruges : Desclée de Brouwer, 1964, p. 66). Plus radicalement encore, P. Berger soutient que le succès de la psychanalyse découle en partie du fait qu'elle offre aux gens un moyen d'« organiser les fragments disparates de leur biographie en un ensemble qui fait sens [...] sans rien exiger sur le plan moral » (Berger, *Invitation à la sociologie*, p. 99).

bons nombres de gens qui « ne lisent pas les livres de philosophie » en sont tout de même « venus à parler automatiquement comme cela »¹⁷⁰¹.

Or M. Polanyi souligne très justement que ces modernistes qui (comme Freud) sont réticents à proclamer ouvertement leur attachement à des valeurs, expriment tout de même cet attachement, mais d'une manière implicite, *à la dérobée*¹⁷⁰². De cette manière, les valeurs persistent dans la vie des modernistes, mais en n'étant ni ouvertement déclarées (« they remain undeclared »¹⁷⁰³), ni remarquées. « Men may go on talking the language of positivism, pragmatism, and naturalism for many years, yet continue to respect the principles of truth and morality which their vocabulary anxiously ignores. »¹⁷⁰⁴ Par exemple, Freud pouvait continuer à énoncer des jugements éthiques sans s'en rendre compte parce que ceux-ci, étant *enchâssés* dans la pratique d'imputations de désirs refoulés, ne lui apparaissaient pas comme des

¹⁷⁰¹ Hilary Putnam, *Définitions*, Combas : Éditions de l'éclat, 1992, p. 68. Différents témoignages concordent avec celui de Putnam. Dans *De la démocratie en Amérique* (II, deuxième partie, chapitre huit), Tocqueville notait déjà qu'en raison de leur adhésion à un vocabulaire des motifs utilitariste, les Étatsuniens étaient peu portés à accorder foi aux motifs éthiques : « Les Américains [...] se plaisent à expliquer, à l'aide de l'intérêt bien entendu, presque tous les actes de leur vie ; ils montrent complaisamment comment l'amour éclairé d'eux-mêmes les porte sans cesse à s'aider entre eux et les dispose à sacrifier volontiers au bien de l'État une partie de leur temps et de leurs richesses. Je pense qu'en ceci il leur arrive souvent de ne point se rendre justice ; car on voit parfois aux États Unis, comme ailleurs, les citoyens s'abandonner aux élans désintéressés et irréfléchis qui sont naturels à l'homme ; mais les Américains n'avouent guère qu'ils cèdent à des mouvements de cette espèce ; ils aiment mieux faire honneur à leur philosophie qu'à eux-mêmes. » (Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, p. 512.) Voir le commentaire de Robert N. Bellah, "Individualism and Commitment in American Life," A lecture at the University of California, Santa Barbara, Feb. 20, 1986. Source URL : http://www.robertbellah.com/lectures_4.htm (consulté le 15 juillet 2009.)

Semblablement, M. Polanyi soutient qu'au XX^e siècle la pensée populaire a été imprégnée par la conception « émotiviste » de l'éthique (*Personal Knowledge*, p. 234) et A. MacIntyre affirme : « Aujourd'hui les hommes pensent, parlent et agissent *comme si* l'émotivisme disait vrai [...]. L'émotivisme a pris corps dans notre culture. » (MacIntyre, *Après la vertu*, p. 24.) (Cora Diamond, *L'importance d'être humain*, Paris : Presses universitaires de France, 2011, p. 133-172, propose une discussion riche et subtile de cette dernière thèse.)

¹⁷⁰² Polanyi, *Personal Knowledge*, p. 227-245.

¹⁷⁰³ *Ibid.*, p. 230.

¹⁷⁰⁴ *Ibid.*, p. 233.

jugements de valeur, mais comme des jugements de fait¹⁷⁰⁵. Freud pouvait le concevoir de cette manière, parce que le jugement de valeur contenu dans l'imputation d'intention refoulée est indissociablement lié à un jugement de fait¹⁷⁰⁶ : c'est précisément parce que le refoulement apparaît factuellement *inefficace* et *vain* qu'il apparaît éthiquement comme la marque d'une faiblesse morale.

C. Taylor remarque que ces mêmes modernistes, pour proclamer un attachement inavouable à des valeurs que la théorie émotiviste dépeignait comme irrationnelles, en vinrent fréquemment à les évoquer indirectement, dans des « textes polémiques dans lesquels l'erreur, la superstition, l'imposture et la religion sont dénoncées »¹⁷⁰⁷. De cette manière, un groupe social moderniste pouvait proclamer son attachement à des biens moraux « évoqués sans être reconnus ». « Cette dénonciation de ce dont elles [*l'erreur, la superstition, l'imposture et la religion*] manquent, de ce qu'elles répriment ou détruisent, exprime ce que nous, qui les attaquons, estimons et ce vers quoi nous sommes attirés. »¹⁷⁰⁸

Ceux qui imputent des désirs refoulés proclament bien un attachement à des valeurs de cette manière : en dénonçant ceux qui les détruisent. La dénonciation du « détournement par rapport à la réalité »¹⁷⁰⁹ qu'est le refoulement proclame bien l'attachement à des valeurs. La critique de ce détournement révèle une autre attitude typique de la culture moderniste : ce que Taylor appelle l'« héroïsme de l'incroyance, une satisfaction spirituelle profonde à l'idée

¹⁷⁰⁵ Dans de tels cas, comme le relève M. Polanyi : « A utilitarian interpretation of morality accuses all moral sentiments of hypocrisy, while the moral indignation which the writer thus expresses is safely disguised as a scientific statement. » (*Ibid.*, p. 233.)

¹⁷⁰⁶ Cf. Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 118, 138 ; Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 69. En reprenant les termes que nous avons vus au chapitre trois, nous dirons que les valeurs que le groupe psychanalytique affirme par l'imputation de désir refoulé sont des *idées-valeurs*, en ce sens qu'elles sont « tissées dans ses conceptions mêmes » (Dumont, *Essais sur l'individualisme*, p. 274).

¹⁷⁰⁷ Taylor, *Les Sources du moi*, p. 428-429.

¹⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 428. Taylor désigne par *bien* « toute chose que l'on juge comme ayant de la valeur, comme étant digne, admirable, à quelque espèce ou catégorie qu'elle appartienne » (*Ibid.*, p. 129).

¹⁷⁰⁹ Freud, *De la psychanalyse*, p. 49.

qu'on fait face à la vérité des choses, si sombre et peu consolante soit-elle. »¹⁷¹⁰ Le thème freudien du détournement de la réalité par la fuite dans l'illusion reprenait et prolongeait cet « héroïsme de l'incroyance », auparavant affirmé par des modernistes contre ce qu'ils avaient appelé les illusions consolatrices de la religion. L'imputation d'intentions refoulées (parce qu'elle permettait d'*écarter les voiles* jetés par le refoulement sur une réalité insoutenable) apparaissait comme une manière de faire face à une sombre réalité intérieure, sans cligner des yeux¹⁷¹¹. Elle offrait d'ailleurs le même type de « satisfaction spirituelle profonde ». L. Wittgenstein remarquait d'ailleurs, à propos des imputations d'intentions refoulées proposées par Freud : « Elles ont un charme. C'est un charme de détruire des préjugés. »¹⁷¹²

Il est donc clair que la théorie du refoulement affirme l'attachement à des valeurs précisément de cette manière indirecte, par une critique des manquements de ceux qui refoulent leurs désirs. P. Rieff note que « Freud's reticence as a moralist has made him the more influential. His moralizing is of the sort peculiar to our age, most effective when executed with a bad conscience. »¹⁷¹³ Les valeurs invoquées dans l'imputation d'intentions refoulées ne sont pas proclamées directement, mais indirectement, via la dénonciation des manquements des auteurs de refoulement. Les termes utilisés pour décrire l'action du

¹⁷¹⁰ Taylor, *Les Sources du moi*, p. 507.

¹⁷¹¹ E. Gellner écrit que la psychanalyse avance « une version nouvelle, et fort séduisante, du stoïcisme. Nos malaises, ou plutôt la part d'angoisse névrotique qui est en eux, sont nés précisément de ce que nous n'avons pas su faire la paix avec la *réalité intérieure*. » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 95.)

¹⁷¹² Wittgenstein, *Leçons et conversations*, p. 57. Semblablement, E. Fromm remarque que les théories de Freud répondent au « désir passionné éprouvé par l'homme de l'Occident de renoncer aux fausses divinités, d'éliminer les illusions » (Fromm, *La mission de Sigmund Freud*, p. 103). D'une manière un peu différente, F. Cioffi remarque que les adeptes de la psychanalyse sont « attached to the idea of themselves as "savage, ruthless, fearless infants" » (Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, p. 81). Cf. aussi *Ibid.*, p. 160 ; Foucault, *Histoire de la sexualité 1*, p. 13-14. Les adeptes de la psychanalyse ont offert une abondance de « témoignages involontaires » (pour parler comme M. Bloch) qui attestent qu'ils trouvaient charmante l'idée qu'ils étaient désenchantés. Par exemple, T. Mann souligne le « courage impavide de la vérité qui constitue la moralité de la philosophie psychanalytique du tréfonds » et la « réceptivité aux charmes et aux amertumes de la vérité » que manifeste l'œuvre de Freud (Mann, « Freud et l'avenir », p. 18, 22). Sur ce point, voir aussi Zweig, *Sigmund Freud*, p. 38, 42, 43, 53, 57, 108, 147).

¹⁷¹³ Rieff, *Freud*, p. 330.

refoulement sont des termes qui *la mesurent à l'aune d'une sorte d'action idéale* : à une action libre, pleinement volontaire, décidée en toute connaissance de cause, par une personne qui s'est libérée du poids du passé et sait faire face à sa propre vérité, si sombre soit-elle¹⁷¹⁴. Imputer une intention refoulée à quelqu'un, c'est simultanément lui imputer une volonté de refouler, c'est-à-dire lui attribuer une action qui *dévie* de cette action idéale. En d'autres mots, l'acte de refouler est décrit comme quelqu'un qui accomplit un acte qui transgresse des exigences morales¹⁷¹⁵. La communauté des adeptes de la psychanalyse est une communauté qui juge que certaines valeurs sont primordiales, sans pour autant avoir à le dire en utilisant directement ces mots.

*

En somme, la théorie du refoulement est une théorie *critique* du refoulement. Comme le souligne très justement P. Rieff, "Freud's theory of the unconscious is mainly a critique of the repressions."¹⁷¹⁶ Le refoulement est un phénomène indésirable qui, lorsque c'est possible, doit être surmonté. Les termes mêmes utilisés pour décrire et expliquer le processus du refoulement indiquent donc la nécessité d'une action correctrice, d'un « surmontement » du refoulement. Le prochain chapitre portera sur celui-ci.

¹⁷¹⁴ Sur cette action idéale, cf. : Riesman, "The Themes of Heroism and Weakness," p. 207-211.

¹⁷¹⁵ Rappelons que Mauss soulignait la fécondité de l'étude des « déments infligés à l'attente des individus et des collectivités, celle de leurs réactions » (Mauss, *Sociologie et anthropologie*, p. 308), pour la compréhension des normes sociales.

¹⁷¹⁶ Rieff, *Freud*, p. 38.

6. Réponse pratique : susciter l'aveu de la volonté refoulée

« Car l'aveu est aussi quelque chose d'externe. »

Ludwig Wittgenstein, *Fiches*.

Le remède au refoulement émerge en creux de la description *critique* qu'en propose Freud. Le refoulement interdit toute expression au ça. Or cette expression ne saurait en elle-même être nuisible à la personne globale, puisque ce désir refoulé qui parvient à la conscience ne demande pas tant à être *accompli* qu'à être *reconnu*. Le refoulement est d'autant plus critiquable qu'il ne parvient pas à étouffer les revendications du ça, qui, en donnant naissance aux symptômes, parviennent bel et bien à nuire à la personne globale.

En identifiant et en nommant le refoulement, on contribue *déjà* à le contrer. Cette entreprise d'élucidation agit à *l'encontre* du travail du refoulement, en écartant le voile que ce dernier a jeté sur la vie intérieure : « la tâche d'une interprétation du rêve est de substituer au rêve les pensées latentes du rêve, donc de défaire ce que le travail du rêve a tissé »¹⁷¹⁷.

Après avoir détecté son action (en appréhendant le phénomène problématique comme un signe de sa présence) puis élucidé la nature de l'intention refoulée ainsi agissante, il convient finalement d'affaiblir, voire de supprimer, le refoulement. C'est là le dernier volet, pratique, de la démarche « progressive » et « sérielle » déclenchée par la reconnaissance d'actes problématiques. Cette démarche permet ultimement de résoudre la situation problématique d'abord définie, en restituant aux auteurs de ces actes la capacité d'avouer les motifs qui les poussent à agir. La psychanalyse « n'est justement pas une investigation scientifique [...], mais une intervention thérapeutique ; elle ne veut rien en soi prouver, mais seulement changer quelque chose »¹⁷¹⁸.

La nature de l'action pratique à entreprendre est définie par le diagnostic opéré. Le symptôme révèle qu'il existe « des processus inconscients déterminés qui [...] déterminent le sens du symptôme »¹⁷¹⁹. De plus, « il est nécessaire aussi que ce sens soit inconscient afin que le symptôme se produise »¹⁷²⁰. La voie pour surmonter le refoulement est donc tout indiquée :

¹⁷¹⁷ Freud, *Sur le rêve*, p. 141. Freud nomme « *travail du rêve* le processus de transformation du contenu latent du rêve en contenu manifeste. Le pendant de ce travail, qui opère la transformation inverse, je l'ai déjà nommé *travail d'analyse* » (*Ibid.*, p. 60).

¹⁷¹⁸ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244.

¹⁷¹⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 289.

¹⁷²⁰ *Ibid.*, p. 289.

« À partir de processus conscients il ne se forme pas de symptômes ; dès que les processus inconscients en question sont devenus conscients, le symptôme doit disparaître. »¹⁷²¹ Il faut donc ici ouvrir à l'auteur du symptôme « l'accès le moins restreint possible à son inconscient »¹⁷²². D'une certaine manière, surmonter les refoulements requiert d'emprunter en sens inverse le chemin d'abord accompli par le refoulement :

La formation de symptôme est un substitut de quelque chose d'autre qui n'a pas eu lieu. Certains processus animiques auraient dû normalement se développer, assez pour que la conscience en ait connaissance. Cela ne s'est pas fait, en place de quoi le symptôme est né des processus interrompus, perturbés d'une façon ou d'une autre, qui devaient forcément rester inconscients. Il s'est donc produit une sorte d'échange ; lorsqu'on parvient à défaire celui-ci en sens inverse, la thérapie des symptômes névrotiques est venue à bout de sa tâche.¹⁷²³

Cette prise de conscience est donc le but final de l'enquête psychanalytique, c'est elle qui structure cette enquête dans sa totalité : « Le travail par lequel nous amenons à la conscience du malade ce qu'il y a en lui d'animique refoulé, nous l'avons appelé psychanalyse. »¹⁷²⁴ La psychanalyse « veut amener à la reconnaissance consciente ce qu'il y a de refoulé dans la vie d'âme »¹⁷²⁵.

Ainsi, l'enquête théorique sur le refoulement, en décrivant en quoi la situation indéterminée pose problème, indique déjà la voie à suivre pour surmonter pratiquement la crise. Ce que le refoulement a rendu inconscient doit devenir conscient. L'énonciation appelle la *reconnaissance* de l'intention refoulée par le principal intéressé. Le psychanalyste apporte son concours à l'élaboration d'un tel résultat. Voilà pourquoi il ne cherche pas tant à écarter le symptôme qu'à élucider son sens. C'est en ce sens que Freud affirme que « la tâche qui échoit

¹⁷²¹ *Ibid.*, p. 289.

¹⁷²² Freud, *La technique psychanalytique*, p. 44.

¹⁷²³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 290. Plus spécifiquement : « La thèse selon laquelle les symptômes disparaissent lorsqu'on a rendu conscientes leurs préconditions inconscientes a été confirmée par toute la recherche ultérieure [...]. Notre thérapie agit en transformant l'inconscient en conscient, et elle agit seulement dans la mesure où elle se met en situation d'imposer cette transformation. » (*Ibid.*, p. 290.)

¹⁷²⁴ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 160.

¹⁷²⁵ Freud, *De la psychanalyse*, p. 37.

au médecin dans la thérapie psychanalytique des névroses » est un « rôle de médiateur et de pacificateur »¹⁷²⁶ qui doit, d'une certaine manière, plaider la cause de l'intention refoulée.

*

La réaction pratique au refoulement est un *traitement thérapeutique* plus ou moins développé. Cette résolution pratique présente des différences de taille avec la résolution théorique du refoulement. D'abord, si l'imputation d'intention refoulée est une action ponctuelle qui peut intervenir dans différentes formes d'actions sociales, la thérapie est elle-même une action sociale particulière, qui implique la coopération réglée d'un analyste et d'un patient. Ensuite, si l'imputation d'intention refoulée ne demande pas la collaboration de l'auteur de l'acte problématique, la thérapie, par contre, requiert cette collaboration. Pour ces deux raisons, la résolution théorique d'un refoulement ne peut pas toujours déboucher sur un traitement thérapeutique. Ce dernier demeure malgré tout à l'horizon de l'enquête théorique. En effet, toute l'enquête théorique sur les refoulements vise à susciter la reconnaissance du désir refoulé par le patient. Elle n'entreprend d'identifier le désir refoulé qu'afin de permettre à son auteur de le reconnaître (et ainsi de confirmer le diagnostic précédemment proposé)¹⁷²⁷.

6.1 Informer et convaincre l'auteur du refoulement

La réponse pratique au refoulement identifié se décompose elle-même en plusieurs étapes. Dans la première étape, le psychanalyste *communique* à l'auteur de l'acte problématique l'intention identifiée. C'est le volet *didactique* de la démarche : « le succès thérapeutique n'est pas ce à quoi nous aspirons en premier lieu », puisqu'il est d'abord nécessaire de « mettre le patient en état d'appréhender consciemment ses motions de souhaits

¹⁷²⁶ *Ibid.*, p. 24.

¹⁷²⁷ Comme nous l'avons vu au chapitre trois, le cartésianisme latent de Freud l'amène à affirmer que l'auteur du refoulement, en entreprenant d'explorer son monde intérieur, parvient réellement à confirmer le diagnostic élaboré par l'enquête théorique. Lorsque cet auteur n'entreprend pas cette démarche d'auto-exploration, celui qui adhère à cette perspective cartésienne peut néanmoins supposer que le diagnostic théorique serait confirmé par le principal intéressé s'il entreprenait une exploration de son monde intérieur.

inconscientes »¹⁷²⁸. Le symptôme découle « d'une sorte d'absence de savoir, d'un non-savoir à propos de processus animiques dont on devrait savoir ce qu'il en est »¹⁷²⁹. L'« éducatibilité » du patient est « la particularité qui fait que le traitement psychanalytique est utilisable »¹⁷³⁰. La critique pratique du refoulement « agit en transformant l'inconscient en conscient »¹⁷³¹, notamment en tentant de « rendre claires au malade » les résistances qui empêchent cette transformation¹⁷³².

L'auteur de l'acte a ici besoin d'une aide extérieure¹⁷³³. Le psychanalyste, par exemple, pourra communiquer à cet auteur « beaucoup de choses qu'il n'est pas en mesure lui-même de dire », lui inspirer des pensées « dont rien n'est encore apparu chez lui » en dirigeant « son attention » dans la direction dont on attend le changement¹⁷³⁴. Le psychanalyste « cherche à diriger les cheminements de pensée » de l'auteur de l'action, « le met en garde, pousse son attention dans certaines directions, lui donne des éclaircissements et observe les réactions de compréhension ou de récusation qu'il suscite ainsi chez le malade. »¹⁷³⁵ Le malade doit ici prêter « l'oreille au médecin et à ses arguments »¹⁷³⁶.

Pour communiquer à l'auteur de l'acte visé les intentions refoulées qui motivent ce dernier, il est *aussi* nécessaire de lui fournir une introduction minimale à la théorie

¹⁷²⁸ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 258.

¹⁷²⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 290.

¹⁷³⁰ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 34.

¹⁷³¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 290.

¹⁷³² *Ibid.*, p. 302.

¹⁷³³ C'est même le cas, d'une certaine manière, de l'auto-analyse de Freud. Dans une lettre à Fliess du 14 novembre 1897, Freud écrit : « Je ne puis m'analyser moi-même qu'avec des connaissances objectivement acquises (comme un étranger), l'auto-analyse proprement dite est impossible, sinon il n'y aurait pas de maladie. » (Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 357).

¹⁷³⁴ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244. Cette instruction peut prendre une forme indirecte. Par exemple, une *question* adressée à l'auteur d'un symptôme le rendit « brusquement clairvoyant, de sorte qu'il put m'apporter comme réponse quelque chose qu'à coup sûr, il ignorait lui-même jusque-là » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 58-59).

¹⁷³⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 11.

¹⁷³⁶ *Ibid.*, p. 462.

psychanalytique, celle-là qui lui permettra de reconnaître qu'il a refoulé certaines intentions. « Les symptômes et les manifestations morbides du patient [...] sont en fin de compte des motifs, des motions pulsionnelles, mais de ces motifs élémentaires le malade ne sait rien ou rien que de très insuffisant. Nous lui enseignons alors comment comprendre la composition de ces formations animiques »¹⁷³⁷. Pour fournir à l'auteur de l'acte « la connaissance des motions refoulées, inconscientes, existant en lui »¹⁷³⁸, il est nécessaire « que devienne sienne notre conviction » qu'il existe une chose telle que le refoulement¹⁷³⁹. L'enquêteur doit fournir à l'auteur de l'acte « les représentations d'attente conscientes à l'aide desquelles il doit être à même de reconnaître et de saisir l'inconscient »¹⁷⁴⁰, lui communiquer la quantité d'éclaircissements qui « est strictement indispensable pour la poursuite de son récit »¹⁷⁴¹. Pour cela, « nos doctrines doivent être comprises par nos patients »¹⁷⁴². Dans la cure psychanalytique, « il est requis que le malade acquière pour lui-même la même conviction » que le psychanalyste¹⁷⁴³. C'est en ce sens qu'« on oblige » le patient « à adopter progressivement la conception analytique »¹⁷⁴⁴. La cure analytique cherche à « instruire le patient », elle doit donc devenir une expérience « convaincante »¹⁷⁴⁵. En ce sens, la cure

¹⁷³⁷ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 160.

¹⁷³⁸ *Ibid.*, p. 159.

¹⁷³⁹ *Ibid.*, p. 159.

¹⁷⁴⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244.

¹⁷⁴¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 108.

¹⁷⁴² Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 46.

¹⁷⁴³ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 25. Le malade *acquiert une conviction* au cours de l'analyse (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 133).

¹⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 151. Pour produire cette conviction, l'analyste doit attendre le moment opportun pour livrer ses interprétations. Le choix de ce moment s'appuie sur un certain « tact » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 89). Freud revient à plusieurs reprises sur ce point. Cf. Freud, *La technique psychanalytique*, p. 60, 125, etc. Cette conviction était sans doute plus aisée à obtenir lorsque le principal intéressé était déjà étonné par sa propre action – lorsque cette action lui apparaissait déjà comme étant dépourvue de sens, de rationalité.

¹⁷⁴⁵ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 270.

représente « un gain intellectuel durable pour le patient, sa compréhension de la psychanalyse, sa confiance en son efficacité »¹⁷⁴⁶.

Les cas où on ne parvient *pas* à produire cette conviction chez le malade démontrent que cette dernière était requise pour surmonter les résistances et le refoulement. Tel patient, parce qu'il doutait de la véracité des intentions refoulées qui lui étaient imputées, demeurait inguérissable :

On sait quelle est la significativité du doute pour le médecin [...]. C'est l'arme la plus forte du malade, le moyen privilégié de sa résistance. Grâce à ce doute notre patient put lui aussi, retranché derrière une indifférence respectueuse, laisser glisser sur lui à longueur d'années les efforts de la cure. Rien ne changea et il ne se trouva aucune voie pour le convaincre.¹⁷⁴⁷

En somme, la réussite de l'analyse demande que le malade saisisse « certains éléments du savoir analytique et qu'il les manie comme son bien propre »¹⁷⁴⁸. Voilà pourquoi, par exemple, Freud se réjouissait du fait qu'une patiente, un certain temps après le début de son analyse, « soulevait elle-même [...] des questions sur la corrélation existant entre ses actions et les motifs présumés de celles-ci »¹⁷⁴⁹. Comme nous l'avons vu, les patients pouvaient éventuellement, en s'emparant ainsi de ce savoir analytique, réinterroger la totalité de leur passé, et procéder progressivement à une reconstruction de l'ensemble de leur biographie.

6.2 De l'auto-imputation à l'aveu

L'action de cette phase de communication de l'information au patient rencontrait toutefois rapidement ses limites. Freud remarque que suivant la conception psychanalytique

¹⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 269. Sur cette introduction à la psychanalyse fournie au patient, voir, en plus des remarques de C. W. Mills déjà citées (Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 912)) : Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris : Plon, 1974, p. 202 ; Thomas Szasz, *Karl Kraus et les docteurs de l'âme ; un pionnier et sa critique de la psychiatrie et de la psychanalyse*, Paris : Hachette, 1985, p. 145, 159.

¹⁷⁴⁷ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 565.

¹⁷⁴⁸ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 295.

¹⁷⁴⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 114.

[...] la névrose serait donc bien la conséquence d'une sorte d'absence de savoir, d'un non-savoir à propos de processus animiques dont on devrait savoir ce qu'il en est. [...] Or, pour le médecin qui a l'expérience de l'analyse, il sera en règle générale très facile de deviner quelles motions animiques sont restées inconscientes chez tel ou tel malade. Il ne devrait pas non plus avoir de mal à rétablir le malade en le libérant de son absence de savoir par la communication de son propre savoir. [...]

Si seulement les choses se passaient ainsi ! Nous avons fait là des expériences auxquelles nous n'étions pas préparés au départ. Il y a savoir et savoir ; il existe diverses sortes de savoir qui psychologiquement n'ont pas la même valeur. [...] Le savoir du médecin n'est pas le même que celui du malade et ne peut produire les mêmes effets. Si le médecin transfère son savoir au malade en le lui communiquant, cela n'a aucun succès. Non, il serait inexact de dire les choses ainsi. Cela n'a pas pour succès de supprimer les symptômes, mais a pour autre succès de mettre en marche l'analyse [...]¹⁷⁵⁰. Le malade sait alors quelque chose qu'il n'a pas su jusque là, le sens de son symptôme, et pourtant il le sait aussi peu qu'auparavant.¹⁷⁵¹

Ailleurs, Freud critique pareillement l'idée « intellectualiste »¹⁷⁵² selon laquelle

le malade souffre en raison d'une sorte d'ignorance et que si l'on supprimait cette ignorance par communication [...], il ne pourrait que recouvrer la santé. Ce n'est pas ce non-savoir en soi qui est le facteur pathogène, mais le fait que ce non-savoir est fondé sur des résistances internes qui ont tout d'abord suscité le non-savoir et qui maintenant encore l'entretiennent. C'est dans le combat livré contre ces résistances que réside la tâche de la thérapie. La communication de ce que le malade ne sait pas, puisqu'il l'a refoulé, n'est qu'une des préparations nécessaires à la thérapie. Si le savoir de l'inconscient était aussi important pour le malade que le croit celui qui n'a pas l'expérience de la psychanalyse, il suffirait alors pour la guérison que le malade suive des leçons ou lise des livres. Mais ces mesures ont tout autant d'influence sur les symptômes de la souffrance des nerveux que n'en aurait sur la faim la distribution de

¹⁷⁵⁰ Suivant une autre traduction, plus élégante : « le succès qu'il obtient consiste, non à supprimer les symptômes, mais à mettre en marche l'analyse » (Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 263).

¹⁷⁵¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 290-291. Freud reprend ce thème plus loin : « Notre savoir sur l'inconscient n'est pas équivalent au savoir du patient ; si nous lui communiquons notre savoir, il ne l'a pas au lieu de son inconscient, mais à côté de celui-ci, et il n'y a pas grand-chose de changé. » (*Ibid.*, p. 452-453.) Cf. aussi Freud, *La technique psychanalytique*, p. 70, 126-127 ; Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 259 ; Sigmund Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », in Jean Laplanche et al. (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XV. 1916-1920*, Paris : Presses universitaires de France, 2002, p. 43.

¹⁷⁵² Le terme est de Freud : « Dans les tout premiers temps de la technique analytique, nous avons – il est vrai dans une attitude de pensée intellectualiste – accordé une grande valeur au savoir du malade touchant ce qui était oublié de lui et nous avons en cela à peine différencié notre savoir du sien. » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 126.)

menus en période de famine.¹⁷⁵³

L'approche intellectualiste, guidée par l'espoir que la communication du savoir conduirait « la névrose et le traitement à une fin rapide », rencontra rapidement une « grave déception »¹⁷⁵⁴. La communication du savoir au patient produisait au mieux, lorsqu'on parvenait à le convaincre, une situation où cette conviction n'empêchait pas la persistance des symptômes¹⁷⁵⁵. Dans ces cas, la cure augmentait le savoir du patient, sans toutefois avoir « rien changé en lui »¹⁷⁵⁶. Alors, le savoir théorique du patient sur les intentions refoulées qu'exprimait son symptôme *coexistait* avec son incapacité à avouer directement cette même intention. Ces malades parvenaient de la sorte « à unir un savoir conscient avec un non-savoir »¹⁷⁵⁷.

David H. Finkelstein remarque que Freud, en parlant des situations où le porteur du refoulement « sait alors quelque chose qu'il ignorait auparavant, à savoir le sens de son symptôme, et pourtant il ne le sait pas plus qu'auparavant », attire en fait notre attention sur la distinction entre la capacité de *savoir* que nous sommes dans un état mental particulier et *la capacité d'exprimer un état mental en nous l'imputant*¹⁷⁵⁸. Examinons ce qu'il veut dire par là.

¹⁷⁵³ *Ibid.*, p. 59.

¹⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 126.

¹⁷⁵⁵ Ainsi, chez les « malades de contrainte, il arrive que de « grands progrès dans la compréhension analytique ne s'accompagnent pas du plus léger changement dans les contraintes et inhibitions du malade » (Freud, « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », p. 253).

¹⁷⁵⁶ Sigmund Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 35.

¹⁷⁵⁷ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 127.

¹⁷⁵⁸ Finkelstein, *Expression and the Inner*, p. 122. (MacIntyre, *The Unconscious*, p. 84, propose une réflexion analogue.) L'aveu, suivant Finkelstein, a simultanément une dimension expressive et une dimension théorique. Il exprime quelque chose (c'est pourquoi il ne peut être produit par un autre que son auteur) et il a une dimension théorique (en ce sens qu'il peut être vrai ou faux). Cette approche de l'aveu prolonge celle proposée par L. Wittgenstein. Sur cette dernière, cf. David H. Finkelstein, « Expression and Avowal, » in Kelly Jolley (dir. publ.), *Wittgenstein: Key Concepts*, Durham, UK: Acumen Press, 2010, p. 185-198 ; Peter M. S. Hacker, *An Analytical Commentary of the Philosophical Investigations*, Vol. 3: Wittgenstein, Meaning and Mind, Oxford et Cambridge (Mass.) : Basil Blackwell, 1990, p. 187-200 ; Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*.

Freud, dans les passages que nous venons de citer, s'appuie sur le contraste entre le *savoir du médecin* et le *savoir du malade*. Il distingue ainsi entre un récit de l'action à la troisième personne (le récit du médecin sur l'action du malade) et le récit à la première personne (le récit du malade sur sa propre action). Nous dirons par la suite que les verbalisations d'intentions à la troisième personne sont des *imputations* d'intentions à autrui, ceux à la première personne des *aveux* d'intentions. Notons bien que cette distinction entre l'énonciation d'intentions à la troisième et à la première personne n'est pas une distinction purement linguistique. Si c'était le cas, toute énonciation au « je » serait un aveu et toute énonciation au « il » serait une imputation à autrui. La distinction entre le récit de l'action à la première et à la troisième personne est plutôt la distinction – déjà aperçue aux chapitres trois et quatre – entre la perspective de l'auteur du geste et celle de son témoin. Cette distinction ne concorde pas toujours avec la distinction grammaticale entre « je » et « il ». Freud attire précisément l'attention, en parlant de ces patients qui décrivent leurs propres actions en reprenant le récit qu'en propose leur psychanalyste, sur ce que nous appellerons ici l'« auto-imputation de motif refoulé » : il montre qu'une personne peut énoncer les motifs de ses propres actions en adoptant sur eux un point de vue somme toute très proche de celui d'un tiers, d'une personne qui serait le témoin de cette action. Voilà ce que veut dire Freud lorsqu'il écrit : « Le malade sait alors quelque chose qu'il n'a pas su jusque là, le sens de son symptôme, et pourtant il le sait aussi peu qu'auparavant. »¹⁷⁵⁹ C'est sur la même distinction que David Orchard attire l'attention, lorsqu'il fait remarquer qu'une déclaration comme « Je vois maintenant que pendant tout ce temps je haïssais mon père et que c'était cette haine inconsciente qui expliquait mon besoin obsessionnel de voler de façon répétée » peut signifier deux choses bien différentes :

Le sens de « Je vois maintenant » peut être donné comme étant soit « Je vois maintenant que la seule explication possible de ce que j'ai fait est ..., bien que, naturellement, je ne vois pas en ce moment ni n'aie jamais été conscient de l'existence de sentiments de ce genre », soit « Je vois maintenant que j'ai haï mon père et, alors qu'antérieurement je pouvais seulement voler pour exprimer cette haine, je peux à présent regarder en face ces sentiments que j'ai toujours eus et dont je suis maintenant devenu conscient ». La première interprétation correspond à l'attribution d'une raison inconsciente effectuée à la troisième personne ; la deuxième à un aveu à la première

¹⁷⁵⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 291.

personne.¹⁷⁶⁰

Cette distinction entre l'aveu et l'auto-imputation de motif refoulé, Freud la présente clairement dans plusieurs passages de son œuvre. (1) À un endroit, Freud écrit que presque toutes les intentions refoulées ayant engendré le rêve « sont reconnues ou admises par le rêveur ; il concède qu'il a pensé ainsi, cette fois ou une autre, ou qu'il aurait pu penser ainsi »¹⁷⁶¹. Lorsque le rêveur « concède qu'il a pensé ainsi », il procède à un *aveu* de motif refoulé, que personne d'autre que lui ne pourrait exprimer¹⁷⁶² ; lorsqu'il concède plutôt « qu'il aurait pu penser ainsi »¹⁷⁶³, il procède plutôt à une auto-imputation de motif refoulé, en envisageant son action passée de l'extérieur, comme pourrait le faire un témoin de cette même action. (2) La même distinction entre aveu et auto-imputation est affirmée dans le passage sur les méprises de paroles où sont distingués « les cas dans lesquels la tendance perturbatrice [*c'est-à-dire la « contre-volonté » qui se manifeste dans le symptôme, n. d. J.-B. L.*] est connue du locuteur mais a été de plus ressentie par lui avant la méprise de parole » de ceux « dans lesquels la tendance perturbatrice est également reconnue par le locuteur comme sienne, mais il ignore complètement qu'elle était active en lui juste avant la méprise de parole. Il accepte donc notre interprétation de sa méprise de parole, mais reste malgré tout étonné par elle dans

¹⁷⁶⁰ Ce passage de David Orchard, *Consciousness and the Unconscious*, La Salle, Illinois : Open Court Publishing Company, 1984, p. 126-127 est traduit et cité dans Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science*, p. 43.

¹⁷⁶¹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 28.

¹⁷⁶² On rencontre par exemple de tels aveux lorsqu'on entend « le patient dire qu'une idée incidente – souhait, tentation – comme celle qui a été construite, est un jour effectivement survenue avant l'idée de contrainte, mais ne s'est pas maintenue » (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 357).

¹⁷⁶³ Citons quelques cas d'auto-imputation analogues : (1) une rêveuse « reconnaît bien l'interprétation, mais elle s'en étonne » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 125) ; (2) une patiente qui ne « ne savait toujours rien de l'intention au service de laquelle elle exécutait l'action de contrainte », parvint malgré tout à reconnaître, lorsque Freud lui présenta une hypothèse sur cette intention, « que seul un tel motif *pouvait avoir été* la force pulsante de l'action de contrainte » (*Ibid.*, p. 287, italiques ajoutées) ; (3) Freud lui-même, constatant qu'il avait égaré des objets qu'il s'était engagé à prêter à son frère, a « soupçonné qu'au fond, je ne *paraissais pas* vouloir faire à mon frère la plaisir de les lui donner » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 378, italiques ajoutées) ; c'est aussi à une telle auto-imputation que procède Freud lorsqu'il écrit qu'une volonté refoulée « soit n'était jamais devenue consciente, soit avait été soumise [...] à un refoulement énergétique » (*Ibid.*, p. 424).

une certaine mesure. »¹⁷⁶⁴ Lorsque l'auteur de l'intention refoulée avoue qu'il a *ressenti* celle-ci « avant la méprise de parole », il procède à un authentique aveu de motif refoulé ; inversement, lorsque ce locuteur, tout en acceptant la justesse du motif refoulé qu'on lui impute, « ignore complètement qu'elle était active en lui juste avant la méprise de parole », il procède plutôt à une auto-imputation de motif refoulé. (3) Cette distinction est aussi visée lorsque Freud oppose les traitements psychanalytiques qui parviennent à se terminer « dans le souvenir chez l'analysé » à ceux dans lesquels « on ne réussit pas à amener le patient au souvenir du refoulé », mais où on réussit tout de même à obtenir « chez lui une conviction assurée de la vérité de la construction » que l'analyste offre de ce refoulé passé¹⁷⁶⁵. Ainsi, si la « conviction que le malade acquiert au cours de l'analyse » dépend dans certains cas de la remémoration de certains de ses « actes purement internes » (fantaisies, sentiments, intentions, etc.), dans d'autres cas cette conviction « est totalement indépendante d'une telle remémoration »¹⁷⁶⁶. Dans le premier type de cures, l'intention remémorée a été « consciente » puis « oubliée », alors que dans le second type elle n'est « jamais parvenue à la conscience »¹⁷⁶⁷. Dans ces derniers cas, ce qui est « remémoré » est « quelque chose qui n'a jamais pu être “oublié”, parce que cela n'avait jamais été remarqué à aucun moment et n'avait jamais été conscient »¹⁷⁶⁸. La remémoration de l'intention refoulée, dans le premier cas, constitue un réel aveu, une expression de l'intention à la première personne (personne d'autre que le principal intéressé ne peut dire : « je me souviens avoir voulu cela ») ; dans le second cas, c'est une auto-imputation¹⁷⁶⁹.

¹⁷⁶⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 61-62. Freud élabore cette réflexion plus loin (*Ibid.*, p. 100).

¹⁷⁶⁵ Sigmund Freud, « Constructions dans l'analyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 69-70.

¹⁷⁶⁶ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 133.

¹⁷⁶⁷ *Ibid.*, p. 133.

¹⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 133.

¹⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 133. La même distinction entre aveu et auto-imputation est affirmée dans d'autres passages de l'œuvre de Freud d'une manière plus allusive. Par exemple dans le passage où Freud soutient que la remémoration d'une scène refoulée initiale restait sans effet thérapeutique si « elle s'écoulait sans déroulement d'affect » (Freud, *De la psychanalyse*, p. 14). Ou encore lorsqu'il contraste « le peu d'impression » que produit

*

Pour bien saisir la démarche inaugurée par Freud, nous pouvons placer dans un tableau le deux contrastes qui nous intéressent ici (voir le *Tableau IV. Récits possibles sur l'action*, p. 437). Situons sur deux lignes le contraste linguistique entre le récit au « je » (ligne 1) et le récit au « il » (ligne 2). Situons dans deux colonnes le contraste entre la perspective sur l'action de (colonne a) l'auteur de l'action et (colonne b) celle de son témoin. Nous obtenons ainsi quatre possibilités, distribuées dans un tableau à quatre cases.

Tableau IV. Récits possibles sur l'action

Tableau IV. Récits possibles sur l'action		
	a) Perspective de l'auteur de l'action	b) Perspective du témoin de l'action
1) Récit au « je »	1a) Aveu d'intention	1b) Auto-imputation d'intention
2) Récit au « il »	2a) Quasi aveux d'intentions à autrui	2b) Imputation d'intention à autrui.

L'imputation d'intentions dans le système d'interlocution comprend deux positions que nous pourrions appeler les positions « par défaut » : l'aveu (1a) et l'imputation d'intentions à autrui (2b). Elles correspondent respectivement aux récits de l'action par son auteur (récit à la première personne) et par son témoin, son spectateur (récit à la troisième personne). L'auto-imputation présente un cas particulier, mixte : celui d'un locuteur qui d'une certaine manière adopte sur sa propre action la perspective de la troisième personne, en l'envisageant, pour ainsi dire, comme le ferait son témoin (1b). L'enquête sur le refoulement présente un autre cas mixte analogue : ce que nous appellerons ici des *quasi-aveux d'intentions à autrui* (2a). C'est la perspective symétriquement inverse à l'auto-imputation, puisqu'elle correspond dans une certaine mesure à *décrire l'action d'autrui de la manière dont on décrit habituellement ses*

un enseignement théorique de la psychanalyse, que des étudiants accueillent « avec la même froideur que d'autres abstractions dont ils furent nourris », à l'analyse didactique, qui permet aux étudiants de l'analyse d'éprouver « sur leur propre âme les processus dont l'analyse affirme l'existence » (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 52). Dans la cure, on acquiert « sur soi-même des impressions et convictions que l'on recherche en vain en étudiant des livres et en écoutant des conférences » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 91).

propres actions, c'est-à-dire en adoptant certains traits des récits à la première personne que sont les aveux d'intentions. Examinons cette perspective particulière plus en détail.

Ces quasi-aveux d'intentions à autrui sont rendus possibles par la mise en scène des intentions refoulées dans les actions symboliques. Nous avons vu plus haut que certains symptômes expriment des intentions refoulées en les mimant symboliquement. De cette manière, différents phénomènes sont appréhendés comme des sortes d'aveux. Le symptôme « dit »¹⁷⁷⁰ quelque chose. Nous avons aussi vu en détail (au chapitre cinq) comment cette expression très particulière est guidée par une *volonté inconsciente d'avouer l'intention refoulée*¹⁷⁷¹.

Or ces aveux symboliques, contrairement aux aveux ordinaires, demeurent incompris de leurs auteurs. Le témoin du geste qu'est l'analyste, armé du dictionnaire de l'inconscient, est donc plus en mesure d'entendre et de comprendre l'aveu exprimé que ne l'est son propre auteur. De cette manière, l'analyste a accès au discours intérieur de l'auteur de l'action symbolique, alors que ce dernier ne le comprend absolument pas.

Par le quasi-aveu d'intention à autrui, la pratique d'enquête sur le refoulement présente un renversement complet par rapport à la perspective cartésienne. Suivant la perspective cartésienne, l'intention est d'abord un événement intérieur. Chacun n'est témoin que de ses propres intentions et ne peut connaître celles des autres qu'indirectement, en écoutant leurs aveux d'intentions sincères – aveux qui rapportent ainsi ce que ces autres ont d'abord observé en eux au moyen de leurs yeux intérieurs. En conséquence, l'aveu sincère d'intention est *automatiquement* plus véridique que l'imputation d'intention par autrui. La théorie freudienne de l'expression symbolique modifie la conception cartésienne de l'intériorité de manière telle

¹⁷⁷⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 271.

¹⁷⁷¹ Rappelons que la mise en scène symbolique de l'accomplissement d'un désir refoulé constitue un « aveu » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 337-338), un « aveu par acte manqué » (*Ibid.*, p. 329), « un témoignage » (*Ibid.*, p. 325) à propos de ce désir refoulé ; les intentions mises en scène que rencontre le psychanalyste sont « de précieux signes *qu'on lui fait* » (*Ibid.*, p. 328, italiques ajoutées). Ainsi, le symptôme est « destiné à exprimer une intention » (*Ibid.*, p. 311). En deux mots, cette forme particulière d'expression est un quasi-aveu.

que le témoin de l'acte apparaît plus en mesure de comprendre l'aveu et le monde intérieur de l'auteur de l'acte que ne l'est ce dernier.

Suivant le canevas cartésien, le récit sur l'intention à la première personne – par le témoin direct du monde intérieur – est plus fiable que celui à la troisième personne – qui ne peut qu'inférer ce qui se produit dans le monde intérieur d'autrui. Nous avons vu que Freud reprend ce canevas de base : « La conscience ne procure à chacun de nous que la connaissance de ses propres états psychiques ; qu'un autre homme ait aussi une conscience, c'est là une inférence qui est tirée *per analogiam*, pour nous rendre le comportement de cet autre homme compréhensible, en se fondant sur la perception de ce qu'il dit et fait. »¹⁷⁷² Or Freud peut néanmoins parvenir à accorder une autorité au témoin de l'action parce qu'il réforme la conception de l'expression naturelle de la volonté dans l'action, en la traitant comme un phénomène mu par une *volonté de s'exprimer*, c'est-à-dire comme une forme particulière d'*aveu* : le témoin de l'action symbolique est ainsi en mesure *d'accéder à un discours intérieur qui demeure inaccessible à son auteur même*. Ce témoin extérieur se fait ainsi accorder la perspective privilégiée que l'approche cartésienne reconnaît au témoin du monde intérieur. En ce sens, comme le fait remarquer J.-P. Cometti, « Freud inverse les rôles de la première et de la troisième personne et confie à la troisième personne un rôle que la psychologie introspectionniste accordait à la première. [...] Le poids accordé à la troisième personne s'ouvre apparemment sur une appréciation objective, par opposition à la fausse certitude de l'intimité du soi. »¹⁷⁷³ Voilà qui explique le fait que l'auteur de l'action symbolique, pour la comprendre, doit faire appel à un témoin qui soit apte à en traduire le sens symbolique ; ainsi seulement peut-il parvenir à déchiffrer son propre aveu.

Lorsque nous envisageons ensemble, d'un seul regard, la dévalorisation de la perspective de la première personne dans les auto-imputations d'intentions (1b) et la valorisation de la perspective de la troisième personne dans ces quasi-aveux d'intentions à autrui (2a), nous nous apercevons que la psychanalyse vient très nettement renforcer l'autorité de la perspective « spectatoriale » du témoin de l'action. Le porteur du refoulement considère

¹⁷⁷² Freud, *Métapsychologie*, p. 70.

¹⁷⁷³ Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, p. 229.

ses propres gestes avec incertitude, comme de l'extérieur ; son témoin, inversement, les interprète avec sûreté, en parvenant, pour ainsi dire, à sa source intérieure. J.-P. Cometti remarque encore que dans la théorie psychanalytique,

l'asymétrie de la première et de la troisième personne, dont le rôle est décisif dans l'analyse des concepts psychologiques, au regard des ombres qu'ils projettent sur notre image de la vie intérieure, n'a plus du tout le même sens, puisqu'elle est prise dans le jeu d'une destitution des privilèges de la première personne et d'une réhabilitation de la troisième dans l'analyse comme telle [...].¹⁷⁷⁴

*

La distinction entre aveu et auto-imputation proposée par D. H. Finkelstein permet de mieux comprendre les limites de la communication du savoir au patient. En informant l'auteur du symptôme des raisons qui ont inconsciemment motivé celui-ci, on parvient tout au plus, dans un premier temps, à ce qu'il s'impute à lui-même ces intentions refoulées, en reprenant sur elle la perspective à la troisième personne du psychanalyste. Or l'*imputation* du motif refoulé par autrui doit mener à un réel *aveu* du motif refoulé par l'auteur du refoulement. L'auteur d'un geste qui se fait dire que ce geste est animé par un désir refoulé, en acceptant ce diagnostic, envisage ce geste comme s'il en était le témoin. Il procède à une auto-imputation. Cette dernière doit mener à un aveu du désir refoulé – à un aveu au sens fort du terme. L'auteur du geste doit parvenir à parler de celui-ci de la manière dont il parle de ses actions ordinaires.

Voilà donc comment on peut réellement remédier à une situation où les auteurs des actes problématiques sont incapables de formuler l'intention qui meut leur action : la cure analytique doit non seulement faire connaître les intentions refoulées, mais elle doit aussi les faire *exprimer verbalement* par le principal intéressé. L'incapacité expressive des auteurs des symptômes n'est pas générale. C'est une incapacité spécifique : *l'incapacité d'exprimer verbalement leur volonté*. Freud ne parvient pas à formuler précisément sa pensée sur ce point¹⁷⁷⁵. Or nous avons vu que ce que Freud veut dire en réalité (ce qu'il *montre* en racontant

¹⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 228-229.

¹⁷⁷⁵ Les clients de l'analyse, écrit-il par exemple, « ne connaissent pas l'énoncé » de leurs propres raisons d'agir (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 356). Ils sont incapables de verbaliser « la véritable intention » qui meut leur

les infortunes des porteurs de refoulement), c'est que les gens qui parviennent bien à s'imputer à eux-mêmes des intentions refoulées, mais ne parviennent pas à les exprimer verbalement demeurent sous l'emprise du refoulement. C'est une *incapacité expressive* que rencontre le porteur du refoulement. Finkelstein remarque que l'intention inconsciente, comme tous les états mentaux, peut bel et bien être exprimée dans notre action, et que la caractéristique qui *distingue* donc l'intention refoulée est *l'incapacité que nous avons de l'exprimer en nous l'attribuant avec des mots*.¹⁷⁷⁶

L'importance de produire l'aveu et la primauté accordée au récit du témoin sont liées. Comme nous l'avons vu au chapitre quatre, Freud montre que dès lors qu'une intention est refoulée, la perspective du témoin de l'action est plus juste que celle de son auteur¹⁷⁷⁷. C'est parce que la perspective du témoin de l'action est plus juste que celle de son auteur qu'il faut que ce dernier apprenne à ajuster son récit de manière à le rapprocher de celui fourni par le

action (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 136). Est « inconscient » le « processus psychique dont il nous faut supposer l'existence parce que, par exemple, nous le déduisons de ses effets, mais dont nous ne savons rien » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 98).

¹⁷⁷⁶ Finkelstein, *Expression and the Inner*, p. 119. Très semblablement, E. Tugendhat écrit que « le fait que l'intention soit inconsciente ne signifie pas, comme le suggère la formulation "topique" de Freud, que cette entité existe en tant qu'entité de représentation dans une sphère de "l'"inconscient, mais qu'aucune énonciation expressive à la première personne ne correspond au constat de l'observation » (Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 116). D'une manière un peu moins précise, C. W. Mills écrit que « l'expression "motif inconscient" [...] ne peut rien vouloir dire, si ce n'est qu'un motif n'est pas *explicitement vocalisé* » (Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, "Situating Actions and Vocabularies of Motive," p. 909)). Cf. Forrester, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, p. 56, 81, 84-85, 252. A. MacIntyre aborde les choses à partir d'un angle différent en écrivant qu'un but est inconscient si non seulement il n'est pas reconnu par son porteur mais que, de plus, ce dernier est *incapable de le reconnaître* (MacIntyre, *The Unconscious*, p. 89).

¹⁷⁷⁷ Rappelons que Freud affirme que si l'« auteur » de l'action problématique « ignore totalement qu'une intention s'y rattache », le témoin de cette action, à l'inverse, « met [...] à profit de tels actes de son semblable pour en tirer des conclusions sur ses intentions et ses dispositions d'esprit » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345).

témoin. L'aveu de volontés refoulées offre précisément le moyen d'*ajuster* le récit à la première personne au récit à la troisième personne¹⁷⁷⁸. C'est cet aveu qu'il faut produire.

6.3 Les quasi-personnes dans la personne globale

Comment parvenir à produire l'aveu souhaité ? En particulier : quelles actions intérieures (dans l'autre scène ou dans la conversation intérieure) permettent de l'atteindre ? Freud souligne que le « non-savoir » du porteur du refoulement est « fondé sur des résistances internes »¹⁷⁷⁹, celles-là aperçues plus haut. Autrement dit, l'incapacité à avouer les motifs refoulés est enracinée dans l'interaction des voix des quasi-personnes. Cette incapacité découlant de l'action de ces quasi-personnes, que peut faire son porteur pour parvenir à l'authentique « savoir », celui qui lui permettrait d'exprimer verbalement l'intention refoulée ? Comment peut-il parvenir à se réconcilier avec les protagonistes d'une scène intérieure dont il n'a pas même conscience ?

Pour éclairer ce problème, nous partirons de l'exégèse de la théorie freudienne proposée par R. Rorty, qui a le mérite de mettre pleinement en lumière la difficulté rencontrée : si la lecture proposée par Rorty était juste, l'aveu de l'intention refoulée serait impossible. La critique de l'exégèse proposée par Rorty permettra donc de mieux comprendre comment l'aveu recherché peut être produit.

6.3.1 La division intérieure, un obstacle radical à l'aveu recherché ?

L'obtention d'une telle expression verbale de l'intention refoulée semble à première vue un objectif inatteignable. L'intention *refoulée* et l'intention *de refouler* semblent en effet appartenir à des agents (le ça, le moi et le surmoi) distincts de la personne globale. En effet,

¹⁷⁷⁸ Comme le souligne Eva Illouz, dans les conceptions du malheur qui accordent une plus grande autorité aux récits de l'action élaborés par leurs témoins que par ceux élaborés par les auteurs (parce que les premiers peuvent apercevoir les maux que les seconds n'aperçoivent pas), l'aveu est central dans le processus de réparation, parce qu'il offre à l'auteur de l'action le moyen pour ajuster son récit à celui du témoin de cette action (Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 177-178).

¹⁷⁷⁹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 59.

l'indépendance des quasi-personnes est aussi une indépendance envers la personne globale, celle qui porte les quasi-personnes. Par le fait même, l'intention refoulée « s'est acquis, par suite du refoulement, un certain degré d'indépendance » à l'égard la personne qui la porte¹⁷⁸⁰. Cette apparence d'indépendance des quasi-personnes apparaît comme une sorte de « démonisme »¹⁷⁸¹, puisque leur porteur semble possédé par des agents étrangers¹⁷⁸².

Cette impression d'une indépendance des « instances de l'inconscient » envers la personne globale a amené R. Rorty à affirmer que « Freud a peuplé l'espace intérieur [...] avec quelque chose d'analogue à des personnes ». Plus précisément, Freud aurait affirmé que « des personnes inconnues agissent sur nous »¹⁷⁸³. Notons que si c'était bien le cas, les divisions entre les différentes instances de l'inconscient, et entre celles-ci et la personne globale, seraient des divisions aussi profondes que celles entre la personne globale et d'autres personnes. Par le fait même, les actions de chacune de ces quasi-personnes pourraient uniquement être abordées par les autres acteurs depuis la perspective « spectatoriale » de la troisième personne. L'aveu de l'intention refoulée ne pourrait être que le fait de l'instance (le ça) qui en est l'auteur. Qui plus est, celle-ci, nous l'avons vu, ne dispose pas de capacités langagières. L'aveu de l'intention refoulée par la personne globale serait donc impossible¹⁷⁸⁴. De la sorte, l'aveu recherché demeurerait hors de portée de l'action de la personne globale. Celle-ci ne pourrait pas dépasser la perspective « spectatoriale » du témoin de l'action sur les

¹⁷⁸⁰ Freud, *Métapsychologie*, p. 128.

¹⁷⁸¹ Freud, *Sur le rêve*, p. 122.

¹⁷⁸² « Nous avons eu l'impression que la formation de rêves obscurs se fait *comme si* un individu dépendant d'un autre avait à exprimer quelque chose qui doit être désagréable à ce dernier » (*Ibid.*, p. 122-123). L'individu qui se soumet au surmoi se trouve « dans une situation similaire à la condition de celui qui est au service d'autrui » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260). Dans la névrose, il existe « deux attitudes distinctes dans la vie d'âme de la personne, opposées l'une à l'autre et indépendantes l'une de l'autre » (Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 302). « *Pluralité des personnes psychiques* [...] Le fait de l'identification autorise peut-être à prendre cette "pluralité" » à la lettre. » (Freud, *Lettres à Wilhelm Fließ*, p. 306.)

¹⁷⁸³ Rorty, *Essais sur Heidegger*, p. 203.

¹⁷⁸⁴ L'intention de refouler, pareillement, étant imputée au moi et au surmoi, ne pourrait pas plus être avouée par la personne globale.

intentions refoulées exprimées dans ses faits et gestes.¹⁷⁸⁵ Elle resterait condamnée à la perspective « intellectualiste »¹⁷⁸⁶ dont Freud soulignait la stérilité thérapeutique.

6.3.2 Les quasi-personnes, des participantes à la personne globale

Or un examen plus attentif de la pratique développée par Freud dissipe cette apparence de totale indépendance. Même lorsqu'elles s'opposent les unes aux autres, les quasi-personnes n'ont jamais cessé d'appartenir intimement à la personne globale. Les « instances » de l'inconscient ne sont pas tant des « personnes inconnues » que des *quasi-personnes* inconnues : « une conscience dont le propre possesseur ne sait rien est encore quelque chose de différent d'une conscience étrangère »¹⁷⁸⁷.

D'abord, les différentes instances, loin d'être les unes aux autres de purs étrangers, sont des partenaires sociaux liés les unes aux autres. Leurs conflits, loin de pouvoir être décrits simplement comme des rapports de *pouvoir* et de *force*, sont rapportés dans les termes normatifs qui caractérisent les actions sociales. Freud dépeint ces conflits non pas comme des conflits entre simples étrangers (particuliers sans aucun lien les uns avec les autres), mais comme des conflits entre partenaires d'une *action sociale* définie par la participation commune à une communauté englobante – ici, la personne globale à laquelle les quasi-personnes participent. La personne globale se présente comme « une hiérarchie d'instances supérieures et subordonnées »¹⁷⁸⁸. Les quasi-personnes, dans leurs interactions conflictuelles,

¹⁷⁸⁵ En fait, même cette dernière semble difficilement accessible, dans la mesure où les différentes quasi-personnes apparaissent parfois dans le conflit comme des êtres coupés les uns des autres, complètement étrangers les uns aux autres : les « processus psychiques latents individuels » des quasi-personnes intérieures « jouissent d'un haut degré d'indépendance réciproque, comme s'ils n'étaient pas en relation les uns avec les autres et ne savaient rien les uns des autres » (Freud, *Métapsychologie*, p. 72).

¹⁷⁸⁶ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 126.

¹⁷⁸⁷ Freud, *Métapsychologie*, p. 72. C'est cette même nuance qui est affirmée lorsque Freud souligne que l'action du symptôme « se fait *comme si* un individu dépendant d'un autre avait à exprimer quelque chose » (Freud, *Sur le rêve*, p. 122-123). « Il ne faudrait pas trop exagérer la séparation » du ça et du moi (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 126). « Il serait tout à fait injustifié de se représenter que le moi et le ça seraient comme deux camps militaires distincts » (Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 13).

¹⁷⁸⁸ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 183.

revendiquent différentes formes d'*autorités* instituées. À la « revendication de la moralité »¹⁷⁸⁹ avancée par le surmoi s'oppose ce que Freud appelle, dans des termes tout aussi clairement normatifs, la « revendication pulsionnelle venue du ça »¹⁷⁹⁰. Il oppose les « revendications culturelles de la masse » aux « revendications individuelles »¹⁷⁹¹, les « revendications de la sexualité » à « celles du moi »¹⁷⁹². La pulsion du ça est de même décrite comme impliquant une « revendication interne »¹⁷⁹³, une « revendication pulsionnelle inconsciente »¹⁷⁹⁴, une « revendication pulsionnelle »¹⁷⁹⁵, une « revendication d'une motion pulsionnelle refoulée »¹⁷⁹⁶. Freud parle de même des « revendications de la tendance sexuelle »¹⁷⁹⁷, du moi qui agit « par mandat du sur-moi »¹⁷⁹⁸, d'une quasi-personne qui est le « serviteur » de la personne globale¹⁷⁹⁹, de « l'insubordination des motions refoulées »¹⁸⁰⁰, etc. La métaphore des « instances » de l'inconscient, d'origine juridique, indique aussi très clairement la nature normative des rapports des quasi-personnes. Comme le remarque C. Castoriadis, cette métaphore « renvoie à la fois à une hiérarchie et à la possibilité de conflits de compétences »¹⁸⁰¹.

En fait, les différentes instances de l'inconscient sont même *davantage* liées les unes aux autres que ne le sont habituellement des partenaires de l'action. En effet, chaque

¹⁷⁸⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 85, italiques ajoutées.

¹⁷⁹⁰ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59, italiques ajoutées.

¹⁷⁹¹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 39.

¹⁷⁹² Freud, *Métapsychologie*, p. 21.

¹⁷⁹³ *Ibid.*, p. 126.

¹⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 130.

¹⁷⁹⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59 ; Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 77 ; Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », p. 26 ; Freud, *Nouvelles conférences*, p. 122.

¹⁷⁹⁶ Freud, « Autoprésentation », p. 91.

¹⁷⁹⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 145.

¹⁷⁹⁸ Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 7.

¹⁷⁹⁹ Freud, *Métapsychologie*, p. 141.

¹⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 129.

¹⁸⁰¹ Cornelius Castoriadis, *Le monde morcelé; les carrefours du labyrinthe 3*, Paris : Seuil, 2000, p. 239.

partenaire intérieur de l'action est « lié de la façon la plus intime »¹⁸⁰² à la personne globale. Ainsi, « le moi est identique au ça, n'étant qu'une part spécialement différenciée de celui-ci »¹⁸⁰³. De même, si le rêveur apparaît à première vue comme « la sommation de deux personnes », ces dernières sont cependant « liées par une forte communauté », puisque « l'accomplissement de souhait de l'un [*peut*] conduire au déplaisir pour l'autre, quand tous deux ne sont pas d'accord »¹⁸⁰⁴. Par de tels passages, Freud souligne que les interactions intérieures des différentes quasi-personnes ne sont *pas* des interactions entre des agents indépendants les uns des autres.

6.3.3 Des auteurs d'actions aux traits flous

Cette absence de rupture entre les quasi-personnes et les personnes globales se retrouve aussi dans la description des actions des unes et des autres. En effet, Freud refuse d'*opposer* les actions et intentions imputées aux quasi-personnes à celles imputées à la personne globale. Ce refus apparaît dans le flou sur l'identité du porteur de l'intention refoulée et de l'intention de refouler. Ces intentions sont en effet imputées tantôt à une quasi-personne, tantôt à la personne globale.

L'intention qui est *refoulée* est imputée tantôt à une quasi-personne (« l'inconscient », le « ça »), tantôt à la personne globale. Nous avons vu plus haut que Freud impute l'intention refoulée au ça. Dans d'autres cas, toutefois, cette intention est imputée à la personne globale. Par exemple, Freud présentait à un endroit les intentions refoulées qui s'accomplissaient dans ses oublis comme étant bel et bien ses propres intentions : « je me trouvais dans une situation similaire à la condition de celui qui est au service d'autrui, subissant une contrainte contre laquelle je n'avais pas totalement renoncé à me rebeller, de sorte que je manifestais mon sentiment contre elle et grâce à l'oubli. »¹⁸⁰⁵ De même, Freud décrit ailleurs les intentions

¹⁸⁰² Freud, *Métapsychologie*, p. 141.

¹⁸⁰³ Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 13. « On ne doit pas non plus trop figer la distinction du moi et du ça qui a subi une différenciation particulière. » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 251.) On devrait éviter de « trop exagérer la séparation des deux » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 126).

¹⁸⁰⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 222-223.

¹⁸⁰⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260-261.

refoulées l'ayant poussé à manquer un train, de manière à trouver le temps d'aller voir des tableaux, comme étant ses propres intentions : « c'était précisément *mon projet* d'aller, en contrevenant aux prescriptions de mon frère, admirer les tableaux de Rembrandt »¹⁸⁰⁶. Entre ces deux types de situation (imputer l'intention refoulée au ça et l'imputer à la personne globale), on trouve une situation intermédiaire, celle où la personne globale est décrite comme celle qui a *laissé faire* les actes manqués accomplis par la quasi-personne : les intentions refoulées « se servent, chez les gens bien portants, du moyen fourni par les actes manqués »¹⁸⁰⁷ pour se manifester. Ces gens ne font rien d'autre que « laisser s'accomplir ces actes manqués et ces actes fortuits »¹⁸⁰⁸.

Pareillement, comme nous l'avons entrevu plus haut, *l'action du refoulement* et la volonté qui l'anime sont imputées tantôt à une quasi-personne, tantôt à la personne globale. Le refoulement est parfois imputé au « surmoi » ou au « moi ». Par exemple, c'est le moi qui ressent le désir refoulé « comme étranger »¹⁸⁰⁹ et qui « entreprend des refoulements au service et pour compte de son sur-moi »¹⁸¹⁰. À d'autres moments, le refoulement est plutôt imputé à la personne globale. La pensée refoulée est une pensée qui se trouve « dans une opposition tranchée avec les autres souhaits *de l'individu* », qui est « inconciliable avec les exigences éthiques et esthétiques *de la personnalité* », et incompatible avec « les exigences éthiques et autres *de l'individu* »¹⁸¹¹. Pareillement, Freud affirme tantôt que la fuite par le refoulement est vouée à échouer parce que « *le moi* ne peut s'échapper à lui-même »¹⁸¹², tantôt parce qu'« *on* ne peut pas fuir devant soi-même »¹⁸¹³.

*

¹⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 369, italiques ajoutées.

¹⁸⁰⁷ *Ibid.*, p. 438.

¹⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 438.

¹⁸⁰⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 306.

¹⁸¹⁰ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 267.

¹⁸¹¹ Freud, *De la psychanalyse*, p. 21, italiques ajoutées.

¹⁸¹² Freud, *Métapsychologie*, p. 45, italiques ajoutées.

¹⁸¹³ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 59, italiques ajoutées.

Dans ces passages, Freud montre que la volonté imputée à une quasi-personne est *aussi* la volonté d'une personne globale. Ce n'est pas parce qu'elle est l'intention de l'une qu'elle ne peut *aussi* être celle de l'autre : « l'apparence de contradiction résulte de ce que nous prenons des abstractions de manière trop rigide et que nous extrayons d'un état de choses compliqué tantôt un aspect, tantôt un autre »¹⁸¹⁴. D. Finkelstein souligne très justement que R. Rorty méconnaît la grammaire des intentions refoulées, parce que les intentions qui sont imputées aux instances de l'inconscient (l'intention *refoulée* du ça et l'intention *de refouler* du surmoi) ne sont pas des intentions qui sont pour autant *soustraites* à la personne globale :

Imagine that because I unconsciously want to harm my cousin Larry, I, as it were, “forget” to pick him up at the airport when he comes to town. If Larry were to find out that my stranding him at the airport was motivated by an unconscious desire to do him harm, he would not think: “Oh well, that’s just my cousin’s unconscious. My cousin isn’t the slightest bit responsible. *He* means me no harm.” No; Larry would blame *me* for leaving him at the airport. That is, he would blame the unitary person who unconsciously wanted to do him harm. [...] The point is [...] that we don’t respond to someone whom we take to have acted on an unconscious desire as if he were split into two people, only one of whom had acted at all.¹⁸¹⁵

Ces différentes intentions, chacun continue en effet à les imputer à la personne globale. Le fait de les imputer à des quasi-personnes ne signifie pas pour autant que la personne globale ne soit plus considérée comme leur auteur. Simplement, cela modifie le rapport de cette personne à ces intentions. Par exemple, en imputant l'oubli d'un rendez-vous à l'intervention d'une contre-volonté, on ne dédouane pas l'auteur de cet oubli de sa faute. L'intervention de la contre-volonté est ici tout au plus une circonstance atténuante. En ce sens, nous pouvons dire avec Freud que les auteurs du refoulement échappent à « l'alternative juridique : responsable ou irresponsable »¹⁸¹⁶.

*

¹⁸¹⁴ Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 12.

¹⁸¹⁵ David H. Finkelstein, “On the Distinction between Conscious and Unconscious States of Mind,” *American Philosophical Quarterly*, vol. 36, n° 2 (April 1999), p. 88.

¹⁸¹⁶ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 91-92.

Ces variations sur l'identité de l'auteur du refoulement dépendent principalement du contexte d'interaction dans lequel est présentée l'action du refoulement. Lorsqu'il s'agit d'un contexte d'interaction « extérieur », c'est-à-dire d'un contexte d'interaction entre différentes personnes, l'action du refoulement est imputée à l'une de celles-ci : à la personne globale. Alors, le refoulement accompli par cette personne est décrit comme une réaction aux actions d'autres personnes. Lorsqu'il s'agit du contexte d'interaction « intérieur », c'est-à-dire d'un contexte d'interaction entre les différentes quasi-personnes, l'intention refoulée, l'action du refoulement et le retour du refoulé sont plutôt imputés aux partenaires de l'action intérieure, les quasi-personnes ; elles apparaissent alors comme autant de réactions aux actions d'autres quasi-personnes. Ainsi, les ouvrages de Freud qui s'intéressent aux interactions extérieures (comme *La psychopathologie de la vie quotidienne*) imputent rarement des désirs aux quasi-personnes. À l'inverse, ceux qui entreprennent une plongée dans les interactions intérieures (comme *Métapsychologie*) leur imputent un grand nombre de désirs.

*

L'action sur les quasi-personnes peut donc mener à un aveu. Il nous reste maintenant à voir comment il est possible de produire celui-ci.

6.4 Une réforme de la conversation intérieure

Nous verrons dans la prochaine section qu'il était possible d'aider l'auteur du geste refoulé à retrouver la capacité d'exprimer sa volonté en transformant sa conversation intérieure et l'image qu'il se faisait de lui-même. Il fallait agir sur le moi, la seule quasi-personne ouverte au dialogue raisonné (# 6.4.1). Le porteur du refoulement devait, dans la conversation intérieure qu'il s'adressait, développer une critique de la critique esthétique et morale qui avait suscité le refoulement (# 6.4.2). La cure analytique permettait précisément de développer cette critique, en habituant le patient à envisager intérieurement différents événements depuis la perspective de son analyste (# 6.4.3). Au final, le porteur du refoulement retrouvait la pleine capacité d'avouer ses désirs en parvenant à *se* reconnaître dans ces désirs. Pour atteindre ce but, il fallait tout aussi bien transformer la conception qu'il se faisait de sa personne que la valeur qu'il accordait à différents motifs (# 6.4.4).

6.4.1 La voie de sortie de la crise : l'action du moi

L'ambivalence sur l'identité de l'auteur du refoulement découle aussi du fait que si Freud utilise le plus souvent le terme « moi » pour désigner une quasi-personne, il utilise aussi ce terme, à d'autres moments, pour désigner la personne globale. Plusieurs commentateurs de Freud n'ont pas manqué de remarquer ce flottement sémantique¹⁸¹⁷. Par exemple, Freud écrit à un endroit : « Lui seul [*le moi*] établit ce haut degré d'organisation dont le moi a besoin pour ses meilleurs accomplissements. »¹⁸¹⁸ Dans cette phrase, si la première occurrence du mot « moi » désigne la quasi-personne qui est capable d'un « haut degré d'organisation », la seconde occurrence du terme désigne plutôt la personne globale qui a besoin d'obtenir la collaboration de cette quasi-personne.

Cette ambiguïté terminologique signale que le moi participe à la fois de la quasi-personne et de la personne globale. C'est cette profonde ambivalence du moi qui ouvre la porte à une action possible de la personne globale sur la scène intérieure. Le moi comme quasi-personne est accessible à la personne globale parce que l'action de l'une et de l'autre en viennent par moments à se confondre. Comme nous l'avons entrevu au chapitre cinq, le moi comme quasi-personne possède d'ailleurs bon nombre des caractéristiques de la personne globale. Comme la personne globale (et contrairement au ça et au surmoi), le moi est ouvert au raisonnement, à l'anticipation de l'avenir, au dialogue. Contrairement au ça et au surmoi, le moi est aussi soucieux du bien-être de la personne globale. Il cherche « à établir l'harmonie

¹⁸¹⁷ H. Hartmann note que le mot « moi » est aussi bien utilisé par Freud pour désigner « le soi (*self*), la personne propre en opposition à l'objet » que « le moi [comme système psychique] en opposition aux autres substructures de la personnalité » (Heinz Hartmann, cité dans Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 94-95). J. Laplanche et J.-B. Pontalis constatent qu'il existe chez Freud une « ambiguïté terminologique » qui rend impossible « une distinction tranchée entre le moi comme *personne* et le moi comme *instance* » (*Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 242). E. Tugendhat remarque que « Freud emploie le terme “le moi” d'une façon tout à fait ambiguë, à savoir, d'une part, pour désigner cette organisation ou cette instance particulière à l'intérieur de la personnalité, de l'autre [...] pour se désigner soi-même dans sa totalité » (Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 122). M. Billig observe que, dans l'œuvre de Freud, le moi « has two parts: the ordinary conscious agent, and an unconscious ego » (Billig, *Freudian Repression*, p. 35).

¹⁸¹⁸ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 105.

parmi les forces et les influences qui agissent en lui et sur lui »¹⁸¹⁹. Enfin, et surtout, « les processus dans le moi, et eux seuls, *peuvent* devenir conscients »¹⁸²⁰. Le moi agit aussi bien sur la scène intérieure que sur la scène extérieure. Il est donc un « être de frontière »¹⁸²¹ de cette manière-là aussi.

Le surmontement du refoulement requiert un renforcement du moi. L'entreprise thérapeutique vise à « restaurer le moi, le libérer de ses entraves, lui redonner la domination sur le ça, qu'il a perdue à la suite de ses tout premiers refoulements ». C'est là le but dernier de l'analyse : « toute notre technique est orientée vers ce but »¹⁸²². « Il est nécessaire au bon fonctionnement que l'instance suprême soit informée de tout ce qui se prépare, et que sa volonté puisse pénétrer partout pour exercer son influence. »¹⁸²³ Le moi doit « attaquer pour reconquérir ce qui a été perdu »¹⁸²⁴. Il faut « restituer à son moi la domination sur des circonscriptions perdues de la vie d'âme »¹⁸²⁵. Le moi doit s'approprier le territoire que se sont accaparé le ça et le surmoi. Il faut contrôler les pulsions du ça et « essayer de déconstruire le surmoi hostile »¹⁸²⁶. L'entreprise thérapeutique entreprend, remarque Freud dans un passage devenu célèbre, « de fortifier le moi, de le rendre plus indépendant du surmoi, d'élargir son champs de perception et de consolider son organisation de sorte qu'il puisse s'approprier de nouveaux morceaux du ça. Là où était du ça, doit advenir du moi. »¹⁸²⁷

¹⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 108.

¹⁸²⁰ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 51.

¹⁸²¹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 271.

¹⁸²² Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 62.

¹⁸²³ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 183.

¹⁸²⁴ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 271.

¹⁸²⁵ *Ibid.*, p. 266.

¹⁸²⁶ *Ibid.*, p. 273.

¹⁸²⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 110. Laplanche et Pontalis remarquent que cette dernière formule (qu'ils traduisent pour leur part par : « où ça était, je (moi) doit advenir ») atteste que Freud joue sur l'ambiguïté de l'emploi du « moi » (*Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 242).

6.4.2 Une action dans et sur la conversation intérieure

Comment parvenir concrètement à renforcer le moi ? Freud remarque qu'appartient au préconscient « l'instauration d'une capacité de communication entre les contenus des représentations, de sorte qu'ils puissent s'influencer réciproquement »¹⁸²⁸. Ici, le « préconscient » semble bien ne désigner rien d'autre que la conversation intérieure constituée par la suite des propos muets que l'on s'adresse à soi-même. Freud écrit en effet que « nous appelons préconscient un tel *cheminement de pensée* »¹⁸²⁹. Les « contenus de représentations » ne sont que les différentes idées qui se présentent dans cette conversation. L'instauration de cette capacité de communication n'est rien d'autre qu'un effort pour suivre et approfondir le « cheminement de pensée entrepris » qui aurait sans cela été « délaissé »¹⁸³⁰.

Le ça étant à la fois muet et sourd, il n'est pas et ne peut pas être un partenaire de la conversation intérieure. C'est plutôt l'action langagière du surmoi qui est ici l'objet de l'attention du moi. Le porteur du refoulement peut réagir à l'emprise du surmoi en entreprenant de front deux actions : il doit tenter de parvenir à « une intensification de son attention pour ses perceptions psychiques et une mise hors circuit de la critique avec laquelle il a par ailleurs coutume de passer au crible les pensées qui émergent en lui »¹⁸³¹. Obéir à cette double injonction ne va pas de soi. Nous avons vu plus haut que le processus de réflexion n'est rien d'autre que la soumission d'idées au jugement du quasi-auditeur de la conversation intérieure. De la sorte, réfléchir, c'est soumettre ses pensées à un tribunal impersonnel. L'exercice que propose ici Freud en souhaitant simultanément (1) une « intensification de son attention » et (2) une « mise hors circuit de la critique » se présente donc comme une injonction paradoxale. L'*attention accordée à ses propres sentiments* n'est rien d'autre qu'un processus de réflexion, donc de soumission de ces sentiments à une critique. Comme l'acte même de *porter son attention au fil de ses pensées* constitue une amplification de cette critique, nous voyons mal comment un tel processus pourrait mener à une « mise hors circuit

¹⁸²⁸ Freud, *Métapsychologie*, p. 99.

¹⁸²⁹ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 649, italiques ajoutées.

¹⁸³⁰ *Ibid.*, p. 649.

¹⁸³¹ *Ibid.*, p. 136.

de la critique » intérieure. Comme l'autoperception n'est rien d'autre qu'une autocritique, comment une intensification de l'autoperception pourrait-elle mener à une diminution de l'autocritique? Cette double injonction de Freud, comme le remarque N. Stern, est paradoxale¹⁸³².

L'apparence de paradoxe se dissout dès que l'on s'aperçoit qu'en réalité la critique de la voix du surmoi ne vise pas l'abolition de ce quasi-auditeur intérieur, de cet autrui généralisé. Il vise plutôt à *réformer cet autrui généralisé*. Nous l'avons vu, la voix de l'autrui généralisé est une voix qui anticipe les réactions de *partenaires d'actes sociaux*. L'autrui généralisé permet à chacun de guider son action en référant aux droits que ses partenaires pourraient revendiquer et aux obligations qu'ils se devront de remplir. La voix du surmoi que Freud propose de mettre « hors circuit » est un autrui généralisé *historiquement situé*, propre à un système social particulier. Il est lié à un type de moralité tout aussi déterminé. La « mise hors circuit » de l'action du surmoi que propose Freud consiste en réalité à soumettre les droits et obligations qui constituent cet autrui généralisé particulier à la critique d'un *nouvel* autrui généralisé, porteur de nouveaux droits et obligations – à commencer par les obligations que déçoit l'action aveugle et cruelle du surmoi. La double injonction de Freud est une critique du surmoi par le moi. Cette critique vise à remplacer le contrôle de la personne globale par le surmoi par un contrôle exercé par le moi¹⁸³³. À un autrui généralisé décrit comme le porteur des exigences d'un monde extérieur (le « surmoi ») succède donc un nouvel autrui généralisé (le « moi ») qui est décrit comme étant *aussi* bien ouvert aux revendications du monde intérieur que de celles du monde extérieur¹⁸³⁴.

À plusieurs endroits, Freud souligne d'ailleurs que la critique du surmoi par le moi ne consiste pas réellement en une « mise hors circuit de la critique », mais dans le développement d'une nouvelle forme de critique. Le porteur du refoulement doit acquérir « une certaine

¹⁸³² Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 45-46.

¹⁸³³ Le moi est, en raison de ses capacités d'anticipation, au moins aussi apte à exercer ce rôle d'autrui généralisé que peut l'être le surmoi.

¹⁸³⁴ Nous reviendrons sur ce point au chapitre sept.

discipline de [lui]-même »¹⁸³⁵. La cure analytique vise « l'accroissement de la domination de soi »¹⁸³⁶. Le contrôle continue d'être exercé sur les désirs, mais d'une manière différente¹⁸³⁷. Le moi, la cure psychanalytique cherche à « lui redonner la domination sur le ça »¹⁸³⁸. Notons en particulier que la réforme de l'autrui généralisé passe par *un contrôle exercé sur le contrôle du surmoi*. « Nous sommes ici en présence d'un fait auquel nous nous habituerons, espérons-le, *en réprimant les orientations de nos goûts*. »¹⁸³⁹ Des pulsions sexuelles, il faut pouvoir parler « sans indignation »¹⁸⁴⁰. L'auteur du refoulement doit « s'élever au-dessus de ses résistances » ; plus précisément, « en les communiquant, nous éduquons son moi à surmonter sa tendance aux tentatives de fuite et à supporter l'approche du refoulé »¹⁸⁴¹. C'est ici ce dégoût moral (celui qui motive le surmoi) qui est lui-même soumis à un contrôle critique. C'est la répression exercée par le refoulement qui est elle-même l'objet d'une répression. En ce sens, nous pourrions dire que l'exercice proposé par Freud est un exercice de « métacontrôle ».

6.4.3 La libre association : un outil de réforme de la conversation intérieure

Comment parvenir à réformer cette conversation intérieure ? Ce n'est pas simplement en *décidant* de le faire qu'on y parvient. Comme Freud le souligne très justement, la critique exercée par le surmoi a quelque chose d'automatique, de non-réfléchi (« le procès du refoulement [...] est automatique »¹⁸⁴²). C'est une critique qui s'exerce par *habitude*, elle est le

¹⁸³⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 88. N. Stern relève que si « les censures que les patients s'imposent dans d'autres contextes sont effectivement, dans la mesure du possible, levées en analyse, [...] de nouvelles censures ne manquent jamais de se substituer aux précédentes » (Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 119).

¹⁸³⁶ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 91.

¹⁸³⁷ Voilà pourquoi la cure exige une « ascèse » (Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 194).

¹⁸³⁸ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 62.

¹⁸³⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 69, italiques ajoutées.

¹⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 70.

¹⁸⁴¹ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 63.

¹⁸⁴² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 278.

fruit d'une disposition qui a été développée au fil du temps. C'est cette habitude qu'il s'agit d'attaquer. L'outil pour y parvenir est la libre association.

La libre association consiste à demander au patient de l'analyse de dire à l'analyste tout ce qui lui passe par la tête, sans d'abord opérer une discrimination entre les pensées qui sont bonnes à dire et celles qui ne le sont pas. Cet exercice constitue une rupture des manières de faire habituelles en société, parce que tous s'attendent habituellement à ce que chacun exerce ce contrôle et cette discrimination. Ainsi, tous s'attendent habituellement à ce que chacun utilise sa capacité de réflexion de manière à respecter différentes normes sociales. Les règles très particulières de la cure, au contraire, interdisent cette utilisation de la conversation intérieure. Les pensées que le patient s'adresse à lui-même, il lui faut immédiatement les communiquer à l'analyste. Ainsi, la conversation intérieure devient immédiatement conversation extérieure. Dans cet exercice, la parole que le patient s'adresse à lui-même et celle qu'il adresse à l'analyste en viennent à se confondre : lorsque la règle est respectée, les mots adressés à autrui et ceux adressés à soi coïncident¹⁸⁴³. Par là, la libre association rapproche artificiellement le patient de l'état qui était le sien lorsque, petit enfant, il n'avait pas encore développé une conversation intérieure, et qu'il s'adressait encore à lui-même au moyen de paroles prononcées à voix haute¹⁸⁴⁴.

Freud insiste sur le fait que l'analyste doit laisser libre cours au déploiement de la libre association, sans communiquer immédiatement au patient le sens (inconscient) de cette

¹⁸⁴³ Comme le remarque P.-L. Assoun, le patient qui parvient à obéir à l'impératif de libre association parvient donc « à poser son “for intérieur” au regard de cet autre qu'est l'analyste. Plus encore qu'à quelque “confident”, puisqu'il s'agit de dire *devant* lui (et pas seulement, à proprement parler, *à* lui) ce que je ne me dis qu'à moi-même » (Paul-Laurent Assoun, « Le For intérieur à l'épreuve de la psychanalyse ; casuistique et inconscient », *in* Claudine Haroche *et al.* (dir. publ.), *Le For intérieur*, Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 43). Semblablement, D. Riesman écrit que le patient qui obéit à cette consigne « can “make” the analyst listen to his stream of consciousness » (Riesman, “Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought,” p. 198).

¹⁸⁴⁴ Comme nous l'avons vu au chapitre trois, cette forme d'adresse est ce que Piaget et Vygotski appelaient le « langage égocentrique » des petits enfants. Cf. Vygotski, *Pensée et langage*, ch. 2.

association. Il ne doit donc pas leur répondre¹⁸⁴⁵. La libre association ne donne donc pas lieu à un véritable dialogue avec l'analyste, mais à ce qui est en bonne partie un monologue prolongé devant un auditeur qui refuse partiellement le rôle d'interlocuteur – un auditeur qui s'abstient le plus souvent de répondre au patient, qui reste muet¹⁸⁴⁶.

Évidemment, le fait que la libre association demande au patient de verbaliser ses pensées de la manière dont le fait un petit enfant ne le ramène pas pour autant à l'état d'enfance. Le patient demeure un adulte, ayant forgé de très solides dispositions à anticiper les réactions verbales d'autrui lorsque des situations problématiques se présentent. Le silence de l'analyste crée justement de telles situations problématiques : il crée une multitude de situations où le patient ignore ce que pense le psychanalyste auquel il s'adresse. Cette ignorance est d'autant plus déstabilisante que le respect de la règle de libre association amène le patient à révéler à l'analyste des secrets intimes¹⁸⁴⁷. Le silence que rencontre la révélation de ces secrets ne peut qu'amener le patient à s'interroger sur les pensées de son analyste : « Que pense-t-il de ce que je lui dis ? Quelle est sa disposition à mon égard ? », etc. Ainsi, si initialement la cure vise à résoudre des troubles rencontrés dans d'autres contextes d'interactions, elle en vient à susciter toute une série de nouveaux troubles, que le mutisme de l'analyste ne permet pas de résoudre. De cette manière, l'attention du patient se focalise sur sa relation au psychanalyste. Sur ce chemin, comme le remarque N. Stern, la relation analytique devient à « elle-même son propre objet »¹⁸⁴⁸. En fin de compte, la consigne de verbaliser immédiatement les pensées, loin de réellement empêcher tout travail d'anticipation de la parole d'autrui, stimule extraordinairement l'anticipation de la parole de l'analyste.

¹⁸⁴⁵ Une telle réponse suscitera « une résistance d'autant plus violente que l'on aura deviné juste ». L'analyste devra donc « user de prudence pour ne pas communiquer une solution de symptôme ou une traduction de souhait tant que le patient ne s'en trouvera pas tout près » (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 125). Cf. *Ibid.*, p. 60 ; Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 89-90.

¹⁸⁴⁶ Sur ce point, nous avons bénéficié de : Roy Turner, "Some Formal Properties of Therapy Talk," in David Sudnow (dir. publ.), *Studies in Social Interaction*, New York: Free Press, 1972, p. 392-393 ; Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 38 et suiv.

¹⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 40 et suiv.

¹⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 71.

La cure analytique est un processus de longue durée. Elle exige un exercice répété et prolongé de la libre association. Le patient, en s’y livrant pendant des mois, voire des années, soumet encore et encore ses pensées à la réaction anticipée de son analyste. À la suite d’un processus complexe que nous sommes encore loin de pouvoir décrire adéquatement, le patient de l’analyse en vient à développer une véritable *disposition* à anticiper cette réaction (car la répétition de la même action crée une disposition à la répéter, et par là renforce un certain caractère¹⁸⁴⁹). Autrement dit, le patient devient spontanément disposé à recourir, dans plusieurs des situations problématiques où il s’adresse à lui-même, à la voix intériorisée de son analyste.

Les portraits de la psychanalyse proposés par différents observateurs convergent sur ce point. Plus précisément, S. Lézé observe que la cure exige que le patient en vienne à *intégrer* son analyste « comme un “autrui significatif” toujours présent à ses côtés »¹⁸⁵⁰. Willi Hoffer remarque que le changement du patient dans l’analyse découle d’une modification de l’image qu’il se fait de son « moi idéal ». Cette modification demande que le patient s’identifie à la *fonction* exercée par son analyste¹⁸⁵¹ : le patient s’identifie notamment avec la capacité qu’a l’analyste d’interpréter et d’analyser les refoulements. La cure serait donc terminée lorsque le processus analytique peut être confié au patient¹⁸⁵². Enfin, N. Stern découvre que l’analyse permet au patient « d’intégrer à sa personnalité un regard *freudien* ou *analytique* sur soi » : au

¹⁸⁴⁹ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, p. 154-155.

¹⁸⁵⁰ Lézé, *L’autorité des psychanalystes*, p. 177. (La notion d’« autre significatif » a été créée par Harry Stack Sullivan, *The Interpersonal Theory of Psychiatry*, New York: W.W. Norton & Company, 1953. Elle se rapproche de la notion meadienne d’« autre généralisé ».) Lézé rapporte notamment les propos d’un ancien patient sur son analyste : « Je l’ai tellement ingéré ou intégré qu’il n’y a pas de réelle rupture. Tu sais, il y a le livre “comment j’ai mangé la forêt”... moi, c’est comment j’ai mangé Robert L. [son psychanalyste, n.d. JBL] J’ai fait l’expérience de l’intégration d’un individu en moi. Le mécanisme de l’analyse, c’est : j’ai intégré Robert L. » (Lézé, *L’autorité des psychanalystes*, p. 177.)

¹⁸⁵¹ Notons sur ce point que Freud écrit pour sa part que l’analyste assure « diverses fonctions, en tant qu’autorité et substitut des parents, en tant que maître et éducateur » (Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 274).

¹⁸⁵² Willi Hoffer, “Three Psychological Criteria for the Termination of Treatment,” *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 31, n° 3 (1950), p. 194-195.

terme de la cure réussie, « le patient porte en soi un analyste », c'est-à-dire qu'il devient « à lui-même son propre analyste »¹⁸⁵³.

Ce processus mène à la création de nouvelles dispositions, et par là à un changement de caractère permanent. « Le surmontement des résistances est la partie de notre travail qui [...] amène une modification du moi avantageuse qui se conservera [...] et se vérifiera dans la vie. »¹⁸⁵⁴ La « perlaboration des résistances » dans la libre association peut avoir « pour effet la plus grande modification sur le patient. »¹⁸⁵⁵ Par ce processus, « le moi du malade se modifie et se renforce au point que nous sommes en droit d'envisager en toute tranquillité son comportement ultérieur après la fin de la cure »¹⁸⁵⁶.

*

À ce stade, la limite de la première étape de la cure (basée sur la communication d'information au patient) est dépassée. Loin de se contenter d'accepter intellectuellement la vérité théorique générale de la théorie psychanalytique, l'incorporation du regard de l'analyste pousse le patient, très spontanément, à aborder plusieurs des situations problématiques qu'il rencontre au moyen de la théorie du refoulement, et à se servir ainsi de cette théorie comme d'un guide pour répondre pratiquement à différents troubles d'interactions. Ce patient est notamment porté à envisager spontanément *ses propres actions* depuis cette perspective. Il apparaît donc capable de réellement avouer des désirs refoulés. C'est cette disposition spontanée à utiliser la psychanalyse pour éclairer les troubles de l'interaction qui signale pour Freud l'adhésion *réelle* à la théorie psychanalytique. Chez celui qui a incorporé cette

¹⁸⁵³ Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 188.

¹⁸⁵⁴ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 272.

¹⁸⁵⁵ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 139-140. La notion de perlaboration est présentée dans : *Ibid.*, p. 131-140. J. Laplanche et J.-B. Pontalis remarquent que le sens que Freud donne à la notion de *perlaboration* « demeure assez obscur ». D'une manière très générale, la perlaboration effectuée par le patient lui « permet de passer du refus ou de l'acceptation purement intellectuelle à une conviction fondée sur l'expérience vécue [...] des pulsions refoulées qui nourrissent la résistance » (Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 305). Dans les termes que nous avons utilisés au chapitre six, nous dirons donc que la perlaboration permet de passer de l'auto-imputation d'une volonté refoulée à un aveu de cette même volonté.

disposition, la psychanalyse « ne se laisse pas manier aussi aisément que des lunettes qu'on chausse pour lire et qu'on enlève pour aller se promener »¹⁸⁵⁷.

Voilà donc comment, concrètement, le moi prend la place du surmoi. La cure permet au patient d'intégrer dans sa conversation intérieure la voix de son analyste. Si le surmoi est né de l'intériorisation de la voix parentale, le nouvel autrui généralisé qui vient chasser le surmoi naît pour sa part de l'intériorisation de la voix de l'analyste.

6.4.4 De bons motifs dont il s'agit de tirer quelque chose de précieux

En soumettant ainsi le surmoi à la critique du moi, c'est la personne dans son ensemble qui est réformée. Cette transformation d'envergure apparaît être la condition nécessaire pour que l'auteur du refoulement acquière ou retrouve la capacité d'exprimer verbalement ses désirs. Comme nous l'avons vu au chapitre trois, les notions qui constituent la « sémantique de l'action » sont « organisées en réseau », puisque « les règles qui gouvernent l'emploi d'un terme forment système avec celles qui gouvernent l'emploi d'un autre terme »¹⁸⁵⁸. Cette interdépendance est notamment une interdépendance des questions sur l'intention qui anime l'action (*pourquoi ?*) et de celles sur son auteur (*qui ?*). Nous rencontrons ici encore cette interdépendance : imputer une intention refoulée à un geste donné, c'est l'attribuer à son auteur ; ainsi, c'est dire quelque chose non seulement sur cette action, mais aussi sur cet auteur¹⁸⁵⁹. Ce dernier, en l'avouant, se l'attribue à lui-même : ainsi, il exprime non seulement une intention, mais affirme aussi quelque chose de lui-même. Pour que l'auteur du geste visé parvienne à s'attribuer par un aveu une telle intention, il faut donc aussi qu'il se conçoive comme une personne capable de faire sienne cette intention – une personne qui peut la couvrir,

¹⁸⁵⁶ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 96.

¹⁸⁵⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 204.

¹⁸⁵⁸ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 75.

¹⁸⁵⁹ Trom, « Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », p. 103.

envisager de l'accomplir dans une action, etc.)¹⁸⁶⁰. Pour être avouable, l'intention doit être compatible avec la conception que son auteur se fait de la personne qu'il estime être.

Le passage qui mène de l'auto-imputation à l'aveu de l'intention refoulée passe donc par une réforme du statut de cette personne. Comme nous l'avons vu, Freud montre que l'auteur de l'intention refoulée doit *faire sienne* cette intention, se l'approprier dans ses paroles ; il doit ainsi *reconnaître pratiquement* qu'elle lui appartient. L'auteur du geste visé doit reconnaître cette intention, plus précisément il doit *s'y reconnaître*. Il ne doit pas se contenter (par une « auto-imputation ») de *connaître* son intention, en acceptant théoriquement qu'elle agit dans le symptôme, mais il doit arriver à avouer et ainsi faire siennes ses intentions refoulées de la même manière qu'il fait siennes les intentions qu'il avoue habituellement. En ce sens, la solution aux refoulements n'est pas simplement obtenue par « une activité d'esprit de l'ordre de la réflexion »¹⁸⁶¹. Le remède au refoulement, l'expression adéquate des intentions du ça, passe non pas tant par la *connaissance* de ces pulsions que par leur *reconnaissance* par la personne globale. La personne doit reconnaître les pulsions refoulées comme étant *les siennes*. De la sorte, elle peut parvenir, comme le dit P. D. Kramer, à *endosser la responsabilité* de ses pulsions refoulées¹⁸⁶². Ce faisant, le « ça » parvient à être reconnu comme un membre de la communauté intérieure et ses désirs parviennent à trouver une expression verbale dans les aveux de la personne globale.

En dernière analyse, l'incapacité à reconnaître ses intentions refoulées est une incapacité à reconnaître leur *valeur*. C'est en ce sens que Freud écrit qu'

on a le droit d'affirmer à la fois que le malade de contrainte « connaît » ses traumas et qu'il ne les « connaît » pas. C'est qu'il les connaît dans la mesure où il ne les a pas oubliés et qu'il ne les connaît pas puisqu'il ne reconnaît pas leur significativité. Il n'en va pas autrement dans la vie normale. Les garçons qui avaient coutume de servir le philosophe Schopenhauer dans l'auberge où il avait ses habitudes le « connaissaient » en un certain sens à une époque où il était par ailleurs inconnu à Francfort et à l'extérieur, mais pas au sens que nous attachons aujourd'hui à la « connaissance » de

¹⁸⁶⁰ Comme le souligne Taylor, *Les Sources du moi*, p. 54-55, on ne peut être une « personne » sans être conçu et se concevoir comme une personne.

¹⁸⁶¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 94.

¹⁸⁶² Kramer, "Freud," p. 196.

Schopenhauer.¹⁸⁶³

Le malade qui souffre d'un déficit de reconnaissance de la « significativité » de ses traumas est une personne qui ne parvient pas à *reconnaître la raison de son agir*. Le malade ne souffre donc pas tant d'une simple ignorance théorique des *causes* de son agir que d'une ignorance de la *légitimité des raisons* qu'il pourrait énoncer pour justifier cet agir. Ces intentions refoulées, l'analyste oblige le patient « à les soumettre à la considération de la pensée et à les reconnaître en fonction de leur valeur psychique. »¹⁸⁶⁴ Pour surmonter cet obstacle, il faut que le malade

modifie son attitude consciente envers la maladie. Il s'est habituellement contenté de la déplorer, de la mépriser comme un non-sens, d'en sous-estimer la significativité [...]. [...] La maladie elle-même ne doit plus être pour lui quelque chose de méprisable, mais devenir bien plutôt un adversaire digne de ce nom, *un morceau de son être qui s'appuie sur de bons motifs et dont il s'agit de tirer quelque chose de précieux pour sa vie ultérieure*. La réconciliation avec le refoulé, lequel se manifeste dans les symptômes, se prépare ainsi dès le début, mais il est aussi fait place à une certaine tolérance pour l'état de maladie.¹⁸⁶⁵

Freud affirme ici que les intentions refoulées qui ne parviennent à s'exprimer que dans des symptômes procèdent de *bonnes raisons*, de raisons qui, pour parler comme A. Ogien et L. Quéré, devraient être *mieux reçues* qu'elle ne l'ont été¹⁸⁶⁶. La psychanalyse affirme au porteur du refoulement que la volonté refoulée « n'est même pas la part la plus mauvaise ou la plus insignifiante de tes forces psychiques qui s'est ainsi opposée à toi et est devenue indépendante de toi »¹⁸⁶⁷. C'est en reconnaissant la valeur de sa volonté refoulée que son porteur peut parvenir à se réconcilier avec lui-même. Il doit réformer son « échelle de valeurs »¹⁸⁶⁸. Ainsi seulement parviendra-t-il à écarter « les motifs non encore surmontés que sont la crainte et la pudeur »¹⁸⁶⁹. C'est en reconnaissant la valeur des intentions qu'il a jusque là dénigrées qu'il

¹⁸⁶³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 333-334.

¹⁸⁶⁴ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 82.

¹⁸⁶⁵ *Ibid.*, p. 136, italiques ajoutées.

¹⁸⁶⁶ Ces auteurs se réfèrent aux « motifs recevables » (Ogien et Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, p. 76), ceux-là qui sont socialement acceptés.

¹⁸⁶⁷ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 185.

¹⁸⁶⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260.

¹⁸⁶⁹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 37.

acquiert la capacité de les avouer. « Des représentations “non-voulues” on fait ainsi des représentations “voulues”. »¹⁸⁷⁰

*

Se présenter comme une certaine personne, c’est fournir une réponse à une question (*qui ?*), laquelle, comme le remarque C. Taylor, apparaît elle aussi dans des situations problématiques pour la poursuite d’une action sociale en cours¹⁸⁷¹. Cette réponse permet elle aussi de surmonter l’incertitude rencontrée en situant l’interaction des partenaires à partir de significations communes. La question de l’identité personnelle est en effet inextricablement liée à des normes éthiques. C. Taylor insiste sur ce point :

[...] Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui déterminent le cadre ou l’horizon à l’intérieur duquel je peux essayer de juger cas par cas ce qui est bien ou valable, ce qu’il convient de faire, ce que j’accepte ou ce à quoi je m’oppose. En d’autres mots, mon identité est l’horizon à l’intérieur duquel je peux prendre position.

[...] Savoir qui on est, c’est pouvoir s’orienter dans l’espace moral à l’intérieur duquel se posent les questions sur ce qui est bien ou mal, ce qu’il vaut ou non la peine de faire, ce qui à ses yeux a du sens ou de l’importance et ce qui est futile ou secondaire.¹⁸⁷²

Autrement dit, C. Taylor affirme que l’identité « ne joue qu’un rôle d’orientation [...] qu’en vertu des distinctions qualitatives qu’elle comporte »¹⁸⁷³. Nous retrouvons ici les questions que nous avons traitées au chapitre trois. En effet, ces distinctions qualitatives sont celles-là mêmes qui permettent de distinguer les motifs recevables des motifs irrecevables. Ce sont des distinctions morales que peuvent revendiquer les partenaires d’actions sociales lorsqu’ils rencontrent des situations troublées. Celui qui décrit l’identité d’une personne ne peut parvenir à chasser des troubles de l’interaction que parce que les notions identitaires incorporent des exigences sociales. Ce sont ces dernières qui permettent de former une réaction commune au trouble rencontré.

¹⁸⁷⁰ Freud, *L’interprétation du rêve*, p. 137.

¹⁸⁷¹ Taylor, *Les Sources du moi*, p. 48-49.

¹⁸⁷² *Ibid.*, p. 46.

¹⁸⁷³ *Ibid.*, p. 49.

La réforme de la personne par la cure, celle que constitue le remplacement d'un ancien autrui généralisé par un nouvel autrui généralisé, n'est rien d'autre qu'une réforme de ce « cadre » de référence, le passage d'une orientation effectuée à partir d'un certain ensemble de « distinctions qualitatives » à une orientation effectuée à partir d'un nouvel ensemble de distinctions, celles-là qui donnent forme à la théorie du refoulement. Voilà qui explique le fait, constaté par N. Stern, que dans la cure, « l'investigation de la personnalité se double systématiquement de l'apprentissage de la doctrine analytique », voilà qui explique pourquoi « apprentissage de la doctrine et connaissance de soi-même finissent par se confondre. »¹⁸⁷⁴ Voilà qui explique également le fait, constaté par P. Berger, que dans la cure psychanalytique, « l'identité d'un individu change de façon radicale »¹⁸⁷⁵. La cure est « une situation sociale intense où l'individu est amené à répudier sa conception antérieure de lui-même et à prendre une nouvelle identité »¹⁸⁷⁶. Au terme du processus, « lorsque la “cure” est achevée, cette nouvelle identité est ce qu'il est devenu. [...] Ce qui se “fait” réellement en psychanalyse, c'est qu'une nouvelle identité est construite »¹⁸⁷⁷.

*

Cette réforme de la personne complète le travail thérapeutique qui permet concrètement de surmonter le refoulement. Finalement, on s'aperçoit que la seconde partie de l'enquête analytique qu'est la thérapeutique analytique se compose elle-même de deux stades. Elle

[...] se décompose en deux phases nettement séparées ; dans une première phase, le médecin se procure les connaissances nécessaires concernant le patient, il le met au courant des présuppositions et postulats de l'analyse et développe devant lui la

¹⁸⁷⁴ Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 124-125.

¹⁸⁷⁵ Berger, *Invitation à la sociologie*, p. 140.

¹⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 141. Cette formule pourrait laisser croire que l'individu change d'identité simplement en changeant la conception qu'il se fait de cette dernière. Or comme nous l'avons vu au chapitre trois, l'enquête psychanalytique qui entraîne le changement auquel s'intéresse Berger est une réponse non pas individuelle, mais collective à une situation troublée. De même, la « conception » qui est changée est une conception sociale et la « nouvelle identité » est d'institution sociale.

¹⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 141.

construction de la genèse de sa souffrance, construction à laquelle il se croit autorisé sur la base du matériel fourni par l'analyse. Dans une seconde phase, le patient s'empare lui-même du matériau qui lui a été proposé, il travaille sur lui, se souvient, parmi tout ce qui a été prétendument refoulé chez lui, de ce dont il peut se souvenir, et s'efforce de répéter le reste dans une sorte de revivification.¹⁸⁷⁸

*

À ce stade, la résolution théorique du geste problématique a suscité un surmontement pratique du refoulement découvert. Par la réforme de son « moi », le porteur du refoulement a acquis la capacité d'exprimer verbalement les intentions qu'il était jusque là incapable d'avouer. La réforme de la personne a poussé le patient à « faire les aveux attendus »¹⁸⁷⁹. La situation problématique créée par l'identification d'un symptôme est donc à ce stade résolue. Ce surmontement a permis de résoudre complètement la situation problématique d'abord créée, lorsqu'est apparue l'interrogation sur les raisons de l'action. L'enquête analytique, en tant que « détermination d'une situation indéterminée »¹⁸⁸⁰, a ainsi mené à la création d'une nouvelle situation déterminée. L'incertitude est surmontée.

¹⁸⁷⁸ Freud, « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », p. 240.

¹⁸⁷⁹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 122.

¹⁸⁸⁰ Dewey, *Logique*, p. 51.

Troisième partie : l'enquête sur les refoulements en situation

Les chapitres quatre à six nous ont permis de dépeindre étape par étape l'enquête analytique sur les refoulements. Nous avons vu comment les enquêteurs commencent par identifier un phénomène donné comme le signe de la présence latente d'une contre-volonté refoulée, comment ils entreprennent ensuite d'identifier cette volonté et puis enfin comment ils peuvent surmonter son refoulement en amenant son auteur à l'avouer.

Il est maintenant possible d'envisager cette enquête dans sa globalité, en abordant plus en profondeur les interrogations formulées au chapitre trois. La présentation de l'enseignement de Freud sur l'enquête analytique étant faite, nous pouvons revenir d'une manière plus systématique à la description *en situation* de celle-ci. Rappelons que dans ce même chapitre trois nous avons repris à V. N. Vološinov deux distinctions concernant la situation de cette enquête : d'une part, la distinction (synchronique) entre la situation immédiate et la situation élargie de l'enquête analytique ; d'autre part, la distinction (diachronique) entre un premier stade de l'évolution historique de cette pratique (durant lequel l'enquête sur les refoulements sert à donner forme à la relation entre un patient et son médecin) et un second stade de cette même évolution historique (durant lequel cette enquête en vient en plus à donner forme à toute une série d'autres relations). Reporter ces deux distinctions sur un tableau nous a permis d'obtenir un aperçu d'ensemble des éléments que requiert notre description en situation de l'enquête analytique (nous reproduisons ici le *Tableau III. L'évolution des situations liées à l'enquête psychanalytique*, présenté à la p. 271).

Tableau III. L'évolution des situations liées à l'enquête psychanalytique		
	<i>a) Situation immédiate formée par l'enquête</i>	<i>b) Situation élargie qui forme l'enquête</i>
<i>1) Premier stade</i>	1a) Cure thérapeutique : relation du médecin au patient	1b) Modernité démocratique
<i>2) Deuxième stade</i>	2a) Famille, couple, etc.	2b) Modernité démocratique

Nous aborderons tour à tour les différents éléments de ce tableau. Dans un premier temps (au chapitre sept), nous verrons comment l'enquête sur les refoulements manifeste des normes *contractuelles* (cases 1b et 2b). Plus précisément, nous verrons alors comment ces normes confèrent une forme et un sens à cette enquête. Dans un second temps (au chapitre huit), nous verrons comment l'enquête sur les refoulements a donné forme à la cure analytique (case 1a) puis à d'autres relations (case 2a). Nous aurons alors complété la description en situation de la théorie du refoulement.

7. L'enquête sur les refoulements et le contrat

Car une société n'est pas simplement constituée par la masse des individus qui la composent, par le sol qu'ils occupent, par les choses dont ils se servent, par les mouvements qu'ils accomplissent, mais, avant tout, par l'idée qu'elle se fait d'elle-même. Et sans doute, il arrive qu'elle hésite sur la manière dont elle doit se concevoir : elle se sent tiraillée en des sens divergents. Mais ces conflits, quand ils éclatent, ont lieu non entre l'idéal et la réalité, mais entre idéaux différents, entre celui d'hier et celui d'aujourd'hui, entre celui qui a pour lui l'autorité de la tradition et celui qui est seulement en voie de devenir.

Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse ; le système totémique en Australie*.

Comme nous l'avons vu au chapitre trois, V. N. Vološinov souligne que la situation élargie est celle qui *donne forme et sens* à la situation plus immédiate. Cette enquête « incorpore » des significations communes issues de la situation élargie, elle les manifeste et c'est précisément en les manifestant qu'elle parvient à organiser des interactions. Nous tenterons dans ce chapitre de développer le programme de Vološinov, en précisant la nature de cette situation « élargie ». Nous soutiendrons que ce sont les significations communes élaborées par la société « contractuelle » contemporaine qui ont donné sa forme et son sens à l'enquête sur les refoulements. C'est parce que ces significations communes étaient déjà intelligibles aux contemporains qu'ils ont pu trouver intelligibles cette enquête. Nous ne voulons pas dire que les contemporains ont développé une compréhension théorique de ces significations et normes contractuelles. Nous voulons plutôt dire qu'ils en ont démontré une compréhension pratique, en parvenant à les utiliser pour régler leur vie. Les membres de cette société s'étaient servi de normes et significations « contractuelles » pour médiatiser une bonne partie leurs relations. En lisant Freud, ils savaient donc d'emblée comment réagir à l'enquête sur les refoulements, comment se l'approprier même, parce qu'ils savaient déjà comment se servir dans la conduite de leur vie des normes et significations qu'elle reprenait et exprimait d'une manière inédite.

Une relation contractuelle est une relation fondée sur le consentement libre de ses partenaires. L'enquête psychanalytique sur les refoulements, en expliquant un comportement problématique par le conflit de la volonté et de la contre-volonté, permet de distinguer entre l'action accomplie par une volonté libre et celle qui est accomplie par une volonté contrainte par le refoulement. La manière dont le refoulement est dépeint et conçu incite les enquêteurs, une fois que ce partage des volontés est terminé, à remplacer la volonté contrainte par une volonté libre. De cette manière, l'enquête psychanalytique manifeste d'une manière inédite une exigence contractuelle d'autonomie. Plus précisément, l'enquête sur le refoulement apparaît comme une des nombreuses « pratiques d'individualisation » développées dans le monde occidental depuis l'époque moderne. L'emprise croissante des normes contractuelles avait en effet été accompagnée d'une effervescence de ces pratiques, qui permettaient aux individus de prendre leurs propres décisions, à l'écart de l'influence d'autrui. Ces pratiques avaient elles-mêmes nourri un riche « imaginaire de l'intériorité », qui dépeignait ce dernier

comme un espace intérieur clos, fermé à autrui. L'enquête psychanalytique sur le refoulement reprenait pour son propre compte cet imaginaire, en dépeignant le conflit des volontés à partir d'une opposition entre les mondes intérieur et extérieur. En somme, l'enquête sur le refoulement permettait aux contemporains de guider des interactions en s'appuyant sur des normes contractuelles.

Nous procéderons en trois étapes. Premièrement (# 7.1), nous aborderons les normes et significations contractuelles qui sont *immanentes* à l'enquête sur les refoulements. Comme nous l'avons écrit au chapitre trois, nous voulons dire par là que ces normes ne sont ni formulées sous une forme théorique ni proclamées d'une manière délibérée, mais plutôt affirmées pratiquement, dans le cours de l'enquête. Nous entreprendrons de dégager ces normes et significations immanentes. Nous verrons que celles-ci permettent d'orienter la conduite en distinguant entre les volontés libres et contraintes, entre les relations qui contraignent la volonté et celles qui l'expriment. Deuxièmement (# 7.2), nous verrons que ces distinctions sont des distinctions cruciales dans la société contractuelle contemporaine (cette société qui tente d'ajuster différentes relations aux exigences du contrat). En effet, la norme contractuelle proscrit les relations qui contraignent la volonté. Nous verrons également comment, avant l'arrivée de la psychanalyse, l'organisation des interactions par les normes contractuelles avait suscité une sorte de tension. La distinction entre la libre volonté et la liberté contrainte offrait aux partenaires de l'action un outil de négociation avantageux et irremplaçable. Il rendait possible la contestation de différentes relations qui apparaissaient fondées sur un consentement contraint. Or, cet outil était difficilement utilisable, en particulier en raison d'un « imaginaire de l'intériorité » qui s'était développé et répandu depuis l'époque moderne. En effet, la forme « classique » de cet imaginaire offrait un obstacle à la reconnaissance de l'existence de la volonté contrainte. Troisièmement (# 7.3), nous verrons comment l'enquête sur les refoulements a conféré un sens nouveau à la pratique qui consiste à discuter des volontés libres et contraintes. Nous verrons comment ce sens nouveau réconciliait cette pratique avec l'imaginaire de l'intériorité. De cette manière, les adeptes de la psychanalyse acquéraient un outil de négociation précieux. L'enquête sur les refoulements leur permettait d'évaluer si une volonté donnée était contrainte ou pas. En entreprenant une

enquête sur la volonté d'une personne, les adeptes de la psychanalyse pouvaient donc déterminer si les consentements accordés par cette volonté étaient légitimes ou non.

7.1 Identifier et reconnaître la volonté contrainte par des relations

Commençons par proposer un aperçu d'ensemble de l'enquête sur le refoulement. Nous avons vu que l'enquête sur le refoulement révèle, explore et réforme un jeu des volontés contradictoires. Nous pouvons ici distinguer deux moments distincts de cette enquête. Comme nous l'avons vu au chapitre quatre, les adeptes de l'analyse commencent par voir dans l'incapacité à avouer la volonté qui meut un phénomène donné le signe de l'intervention d'une contre-volonté dissimulée. Ce « symptôme » révèle qu'ils sont animés non seulement par leur volonté ordinaire, mais aussi par une volonté souterraine, qui s'oppose à la première. Comme nous l'avons vu aux chapitres cinq et six, ces adeptes entreprennent ensuite, en abordant le conflit entre la volonté et la contre-volonté ainsi dévoilé, d'amener le porteur du refoulement à reconnaître que ce qui apparaissait d'abord comme une « contre-volonté » étrangère est en réalité sa volonté la plus intérieure et la plus personnelle. Simultanément, l'auteur de cet acte est amené à reconnaître que ce qui semblait au départ sa volonté personnelle est en réalité le fruit d'un dressage social réalisé par ses parents.

Arrêtons-nous au renversement ainsi opéré.

7.1.1 Le renversement des volontés

L'auteur de l'acte problématique doit reconnaître que cette « contre-volonté » apparemment étrangère est en réalité sa volonté la plus personnelle. Dans le passage ainsi effectué, le contraste initial entre la volonté personnelle et la volonté étrangère est *renversé*, puisque ce qui semblait d'abord étranger (le désir « inadmissible ») s'avère finalement le plus profondément personnel, alors qu'inversement ce qui semblait initialement la volonté personnelle s'avère finalement une volonté modelée par l'éducation. La tentative initiale d'assujettissement de la « contre-volonté » à la volonté personnelle se présente alors plutôt comme l'assujettissement de la volonté présociale à « une volonté individuelle qui est

identique à l'injonction sociale »¹⁸⁸¹. Au terme de l'enquête, l'auteur de l'acte symptomatique peut et doit reconnaître comme sienne la « contre-volonté » initialement rencontrée. Pour ce faire, il doit aussi envisager avec un recul minimal la volonté qu'il avait d'abord cru pleinement sienne. Au terme de l'enquête, il apparaît que le choc des volontés a d'abord été mal jugé : le moi a d'abord ressenti « comme étranger »¹⁸⁸² ce qui en réalité était on ne peut plus intime et personnel. Au terme de l'enquête le principal intéressé parvient à avouer le désir jusque là refoulé en le *faisant sien*. Il peut alors dire que son ancien « moi » était une « puissance qui dénie l'inconscient », qu'il avait adopté, en déniait son désir, « le point de vue du refoulement »¹⁸⁸³. Comme l'écrit P.-H. Castel, l'enquête psychanalytique montre ainsi que « le désir réel, c'est le désir contre-volontaire. »¹⁸⁸⁴

Examinons d'un peu plus près comment opère concrètement ce renversement.

7.1.2 L'examen des contraintes exercées par les relations

Comme nous l'avons vu au chapitre cinq, Freud montre que le refoulement naît d'une division de la volonté personnelle et qu'il perpétue cette même division. « Le malade veut assurément guérir, mais en même temps il ne le veut pas. Son moi a perdu son unité, aussi ne peut-il élaborer une volonté unifiée. »¹⁸⁸⁵ Pour surmonter cette division, l'enquête analytique pousse le porteur du refoulement à s'interroger sur son *vouloir*. Cette démarche n'est ni une démarche purement historique de reconstitution d'événements passés, ni l'exploration d'un monde purement intérieur, mais plutôt une enquête sur la manière dont les *exigences* de certaines des *relations sociales* dans lesquelles cette personne est engagée ont *transformé sa*

¹⁸⁸¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 321.

¹⁸⁸² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 306.

¹⁸⁸³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 393.

Cet auteur peut se dire, lorsqu'il envisage rétrospectivement le moment où le symptôme problématique est d'abord apparu : « je me trouvais dans une situation similaire à la condition de celui qui est au service d'autrui, subissant une contrainte contre laquelle je n'avais pas totalement renoncé à me rebeller, de sorte que je manifestais mon sentiment contre elle » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 260).

¹⁸⁸⁴ Castel, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, p. 425.

¹⁸⁸⁵ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 90-91.

volonté. L'action de « Hans » est « contrainte » par un refoulement qui se produit sous la « pression » de son père¹⁸⁸⁶. Une autre enquête révèle qu'une patiente « avait été violemment récalcitrante à l'idée de passer l'été chez sa belle-mère »¹⁸⁸⁷. Dans un autre cas, c'est « seulement sur le conseil de plusieurs amis » qu'un officier « se décide, contre son désir secret »¹⁸⁸⁸, à s'abstenir d'agir contre un autre officier qui l'a insulté. L'enquête sur une autre patiente, dont l'acte symptomatique manifestait une insatisfaction envers un mari impuissant, aboutit à interroger son engagement marital. « Cette femme [...] lutte contre l'intention de faire prononcer son divorce en justice. » En effet, malgré son insatisfaction, un sentiment de devoir la retenait : « il n'est pas question qu'elle soit libérée de lui ; elle est contrainte de lui rester fidèle »¹⁸⁸⁹.

En somme, le refoulement naît d'une *volonté contrainte par des relations sociales*. Conséquemment, l'enquête analytique ne peut parvenir à identifier le refoulement qu'en distinguant les relations dans lesquelles les gens s'engagent de plein gré de celles auxquelles ils sont contraints d'adhérer et qui donc contraignent leur volonté.

*

Une fois qu'un phénomène est identifié comme un symptôme de refoulement, l'enquête analytique, pour identifier la nature de la volonté refoulée agissante, en vient tout naturellement à s'interroger sur les différentes interactions dans lesquelles l'auteur de l'acte est ou a été engagé. Ce *passage en revue* plus ou moins systématique – au peigne fin ou au fil des intuitions – des relations dans lesquelles l'auteur du refoulement est et a été engagé est nécessaire, parce que le symptôme peut très bien être l'expression d'une volonté contrainte par *une autre relation* que celle qui est troublée par l'acte problématique. En effet, le symptôme

¹⁸⁸⁶ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 243-244.

¹⁸⁸⁷ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 186.

¹⁸⁸⁸ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 262.

¹⁸⁸⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 271-272. Cette dame était d'ailleurs loin d'être la seule à refouler des désirs en raison d'un mariage malheureux. « Une femme qui est traitée avec rudesse et exploitée sans ménagement par son mari trouve assez régulièrement l'issue dans la névrose » (*Ibid.*, p. 396).

peut être engendré par un désir « se situant à l'extérieur du contexte »¹⁸⁹⁰ de cette relation. Freud le souligne expressément, en abordant l'exemple d'une contre-volonté poussant un « bienfaiteur » à oublier de remplir une promesse faite à un « protégé » :

Si le bienfaiteur oublie de plaider auprès d'une tierce personne en faveur de son protégé, cela peut se produire parce qu'en fait, il ne s'intéresse pas beaucoup au protégé et qu'il n'a donc pas non plus grande envie d'intercéder en sa faveur. [...] Mais les choses peuvent aussi prendre un tour plus compliqué. La contre-volonté qui s'oppose à l'exécution de la résolution peut venir, chez le bienfaiteur, d'un autre côté et avoir un tout autre point d'application. Elle n'a pas nécessairement quelque chose à voir avec le protégé, mais elle se dirige peut-être contre la tierce personne auprès de laquelle on doit intercéder.¹⁸⁹¹

Des cas encore plus compliqués peuvent se produire. Par exemple, comme nous l'avons vu au chapitre deux, le « transfert », cette puissante émotion dirigée vers le psychanalyste, manifeste une contre-volonté refoulée que le patient adresse en réalité à ses parents¹⁸⁹². C'est parce que l'enquête analytique tend à passer en revue non seulement les relations présentes dans lesquelles l'auteur de l'acte problématique est engagé, mais aussi les relations passées, celles qui ont pu contraindre sa volonté, qu'elle prend régulièrement la forme d'une enquête sur le passé de cet auteur. L'enquête analytique tend ici, plus particulièrement, à s'intéresser aux relations avec les parents¹⁸⁹³.

*

L'enquête psychanalytique montre que le refoulement « apparaît vraisemblablement sur le terrain d'une ambivalence de sentiment, à partir de relations humaines tout à fait déterminées auxquelles cette ambivalence s'attache »¹⁸⁹⁴. C'est avant tout dans les relations qui interdisent le vouloir premier de l'individu qu'émerge l'opposition intérieure entre une volonté officielle (refoulante) et une volonté officieuse (refoulée). L'enquête analytique entreprend précisément d'examiner les « relations humaines tout à fait déterminées auxquelles

¹⁸⁹⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 155.

¹⁸⁹¹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 70-71.

¹⁸⁹² Nous reviendrons sur cette théorie au chapitre huit.

¹⁸⁹³ Nous reviendrons sur ce point au chapitre huit.

¹⁸⁹⁴ Freud, *Totem et tabou*, p. 88.

[est] propre cette grande ambivalence de sentiments »¹⁸⁹⁵. L'enquêteur qui découvre le symptôme qui signale le refoulement, pour identifier ce dernier, se demande donc quelle relation a pu contraindre la volonté de l'auteur de ce symptôme. Cet enquêteur dirige alors son attention vers les aspects des relations de cet auteur qui sont de nature à empêcher l'expression et la reconnaissance de sa volonté : frictions, tensions, rivalités, conflits, jalousies, envies, etc.¹⁸⁹⁶ L'enquête analytique identifie ainsi les relations contraignantes, tendues ou conflictuelles dans lesquelles est ou a été engagé l'auteur de ce symptôme. Les différentes enquêtes analytiques esquissent *une cartographie des points de tension dans les interactions sociales*.

Soulignons que la véracité de cette carte des tensions dans les interactions, très souvent, ne repose ni sur la vérité de la théorie du refoulement ni sur l'efficacité d'une technique spécialisée de lecture de l'inconscient (par l'interprétation du rêve et de la libre association, etc.)¹⁸⁹⁷. Prenons par exemple le cas de cette dame qui, d'une part, était atteinte de troubles obsessionnels compulsifs et qui, d'autre part, était réticente à avouer – et à s'avouer – qu'elle était insatisfaite de son mariage avec un mari impuissant¹⁸⁹⁸. La dame savait être atteinte d'une « névrose de compulsion » : c'est pour la traiter qu'elle alla consulter Freud. L'enquête psychanalytique, en examinant les relations de cette patiente, mit en pleine lumière le fait qu'elle était réticente à avouer son insatisfaction maritale. (Freud réussit à lui faire raconter que son mari « s'était révélé impuissant au cours de la nuit de leurs noces »¹⁸⁹⁹.) Suivant Freud, les deux faits étaient liés : l'insatisfaction maritale refoulée *causait* les troubles obsessionnels compulsifs. Ces derniers auraient permis à la patiente de *répondre symboliquement* à cette insatisfaction. Or il est évident que la vérité de cette insatisfaction maritale, mise en relief par l'enquête analytique, ne dépend pas de la validité de l'explication des troubles obsessionnels compulsifs de cette dame qu'offre cette même enquête : il est en effet tout à fait concevable et

¹⁸⁹⁵ *Ibid.*, p. 87.

¹⁸⁹⁶ Nous nous inspirons ici librement de : Evans-Pritchard, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, p. 137-142 ; Mary Douglas, *Evans-Pritchard: His Life, Work, Writings and Ideas*, Londres : Fontana, 1980, p. 58.

¹⁸⁹⁷ Nous nous inspirons ici librement de Wittgenstein, *Leçons et conversations*, p. 103-104.

¹⁸⁹⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 269-272.

¹⁸⁹⁹ *Ibid.*, p. 270.

plausible que cette dame (comme le soutient Freud) ait été réticente à reconnaître qu'elle était insatisfaite de son mariage même si ces troubles obsessionnels compulsifs n'étaient pas (comme le soutient aussi Freud) une expression symbolique de cette insatisfaction refusée.

*

Les enquêtes psychanalytiques sur les refoulements s'articulent sur ce contraste premier entre la libre volonté et la volonté contrainte. Ces enquêtes ne sont *rien d'autre* qu'une série de variations sur ce contraste. Elles permettent d'interroger la qualité de l'engagement de la volonté d'une multitude de relations, en départageant celles qui procèdent de la volonté libre de l'individu de celles qui, suivies plutôt « à contrecœur » et « contre sa volonté »¹⁹⁰⁰, procèdent d'une volonté contrainte. Le départage des relations effectué à partir de ce contraste a donc contribué à leur conférer une nouveau sens et une nouvelle forme.

Les innombrables adeptes de la psychanalyse qui se sont lancés dans des enquêtes sur les refoulements n'ont évidemment pas entrepris ce passage en revue de leurs différentes relations dans un but purement théorique, afin de répondre à une curiosité gratuite. Ils l'ont fait parce que le départage entre les relations qui contraignent la volonté et celles qui ne les contraignent pas leur permettaient d'orienter leur action en s'appuyant sur certaines des exigences contractuelles qui organisent la société « contractuelle » contemporaine.

7.2 Le contrat et la libre volonté

Pour éclairer l'importance capitale qu'accorde pratiquement l'enquête psychanalytique à la distinction entre les volontés libres et contraintes, nous pouvons nous tourner vers les analyses des normes réalisées par É. Durkheim. Nous abordons ici l'une des dimensions les plus puissantes et les plus profondes des sociétés occidentales, telle qu'elles se sont développées depuis les révolutions démocratiques de l'époque moderne : l'expansion et l'approfondissement des liens contractuels, au détriment des liens statutaires. Il ne saurait évidemment pas être question de développer ici un examen (même schématique) de

¹⁹⁰⁰ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 366 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 267.

l'ascendant progressif du contrat ou de la place qu'il a jouée dans la modernisation des sociétés occidentales. Nous limiterons notre analyse aux éléments requis pour la compréhension de l'enquête sur les refoulements, en partant d'un point beaucoup plus précis : la manière dont les « idées-valeurs » constitutives du contrat accordent une place prééminente aux *déclarations de volontés*. D'abord, nous verrons que la société occidentale contemporaine reconnaît comme légitimes les relations basées sur le consentement volontaire des parties impliquées. Cette société tend même à considérer comme vicié le consentement accordé par une volonté contrainte (# 7.2.1). Ensuite, nous verrons que le développement de cette société contractuelle s'est accompagné du développement d'un riche « imaginaire de l'intériorité » (# 7.2.2). Nous disposerons alors des éléments permettant d'approfondir notre analyse de l'enquête psychanalytique sur les refoulements.

7.2.1 Le lien contractuel, la libre volonté et la volonté contrainte

Le *contrat* s'oppose au *statut* : ces termes désignent deux manières opposées de constituer des relations sociales¹⁹⁰¹. Les partenaires d'une action commune doivent, dans la poursuite de cette action, pouvoir se référer à une règle pouvant servir de point de repère à leur coopération. Deux possibilités se présentent ici. Le rapport des partenaires peut être réglé par des circonstances *déjà* déterminées par le droit et les coutumes du groupe (par exemple sur l'âge, le sexe ou l'appartenance familiale des partenaires). Nous parlerons dans ce premier cas d'une règle et d'une relation *statutaire*. Ce rapport peut aussi être réglé par la négociation

¹⁹⁰¹ On trouve un aperçu d'ensemble sur les analyses du contrat par Durkheim dans Frédéric Keck et Mélanie Plouviez, *Le vocabulaire d'Émile Durkheim*, Paris : Ellipses, 2008, p. 20-22. Durkheim emprunte à Henry James Sumner Maine la distinction entre le « statut » et le « contrat » (Henry James Sumner Maine, *Ancient Law*, New York : Dorset Press, 1986 [1861]). Elle donna naissance à d'autres distinctions proches : celle entre la « communauté » (*Gemeinschaft*) et la « société » (*Gesellschaft*) (chez Ferdinand Tönnies) ; entre la solidarité « mécanique » et la solidarité « organique » (chez Émile Durkheim) ; entre l'« échelle » (*grid*) forte et l'échelle faible (chez Mary Douglas) ; entre le « holisme » et l'« individualisme » (chez Louis Dumont). Cf. Tönnies, *Communauté et société* ; Durkheim, *La division du travail social* ; Durkheim, *Leçons de sociologie* ; Douglas, *In the Active Voice*, p. 183-254 ; Douglas, *Natural Symbols*, ch. 4 ; Dumont, *Homo hierarchicus*, en particulier p. 22-25. Notons que Mary Douglas (*Natural Symbols*, p. 57) et Louis Dumont (*Homo aequalis*, p. 15) se réclament explicitement de l'héritage de Maine.

entre les partenaires. Nous parlerons dans ce second cas d'une règle et d'une relation *contractuelle*.

Le développement de la société démocratique contemporaine peut en grande partie être décrit comme le passage d'une société où prévalent les règles statutaires à une société où prévalent les règles contractuelles¹⁹⁰². La société d'Ancien régime était une société de statut, dans la mesure où l'âge, le sexe, l'occupation des parents, et toute une série de circonstances analogues ordonnaient à une multitude d'interactions en déterminant les obligations et les prérogatives de chacun. La société démocratique qui s'est détachée de cette société d'Ancien régime est une société qui a progressivement affirmé le caractère ouvert et libre de bon nombre de relations. Sur ce chemin, les modalités d'organisation des vies politique, professionnelle, conjugale et familiale, furent toutes profondément transformées par des exigences contractuelles. De cette manière, les règles contractuelles, d'abord utilisées dans un cadre restreint (juridique et politique), en vinrent à colorer les mœurs et les coutumes¹⁹⁰³. Aux anciennes relations statutaires de subordination se substituèrent progressivement des relations contractuelles d'échanges entre parties égales et indépendantes.

*

¹⁹⁰² Dumont, *Essais sur l'individualisme* ; Taylor, *Modern Social Imaginaries*.

¹⁹⁰³ M. Hauriou note un « débordement du contrat » hors du territoire qui avait initialement été le sien (Maurice Hauriou, *Principes de droit public à l'usage des étudiants en licence, 3ème année, et en doctorat ès-sciences politiques*, Paris : Sirey, 1910, p. 203). Ce débordement nous incite à préférer ici le terme « contrat » au terme le plus souvent retenu pour décrire notre objet : « individualisme ». Ce dernier terme est souvent utilisé pour parler de l'*égoïsme*, ou du *repli sur soi* de l'*individu*. Or depuis la perspective de l'histoire sociale, ce sont « *les sociétés qui sont individualistes*, et non pas directement les individus. » (Vincent Descombes, *Le raisonnement de l'ours et autres essais de philosophie pratique*, Paris : Seuil, 2007, p. 234.) Ces risques de malentendu nous semblent inhérents au terme *individu*, qui renvoie à une *substance* habituellement opposée à la *relation sociale*. En comparaison, « contrat » présente l'avantage de référer d'emblée à une *forme de relation*. Nous l'avons donc retenu, en dépit des autres malentendus qu'il risque de susciter : ce terme *juridique* peut donner l'impression que nous rattachons la psychanalyse à une forme de régulation juridique, alors que, comme nous l'avons souligné au chapitre trois, nous nous intéressons plutôt ici à une forme de régulation *coutumière*, développée dans le cadre de ce que V. N. Vološinov appelle « l'idéologie du quotidien ». Nous utilisons donc le terme *contrat* dans un sens élargi, qui dépasse la sphère de la régulation juridique.

Il peut nous être difficile d'apercevoir ce mouvement de renforcement des normes contractuelles. En effet, lorsque nous jetons rétrospectivement un regard sur l'histoire moderne et contemporaine, nous sommes portés à y apercevoir en tout premier lieu les *inégalités*, la *domination* exercée par certains sur d'autres, l'*exclusion* de marginaux par d'autres, etc. La société de Freud, en particulier, apparaît au premier regard comme une société conservatrice, marquée par une éducation autoritaire, un refus sexiste de reconnaître aux femmes le droit de prendre leurs propres décisions¹⁹⁰⁴, etc. Elle ne nous apparaît ainsi que parce que, en la découvrant et en la décrivant, nous la comparons tout naturellement à notre propre société, qui est beaucoup plus encline à reconnaître la valeur des normes contractuelles, par exemple en reconnaissant à la femme une volonté indépendante, égale en valeur à celle de l'homme. La valeur que la société de 1900 reconnaissait au contrat ne peut donc apparaître qu'au moyen d'une autre comparaison, celle avec la société occidentale héritée (par exemple, avec la société occidentale de 1800).

Le développement de cette seconde comparaison ne va pas de soi. En effet, notre regard sur le passé historique est lui-même formé par des attentes contractuelles. Nous accordons du prix à l'autonomie et à l'intégrité des individus, nous sommes soucieux de voir reconnaître ces valeurs. Par le fait même, notre attention est accaparée par les phénomènes qui constituent des infractions à ces normes¹⁹⁰⁵. Ce faisant, nous risquons de rester aveugle à la force déterminante de ces normes¹⁹⁰⁶.

¹⁹⁰⁴ Friedan, *The Feminine Mystique*, p. 166-194.

¹⁹⁰⁵ Cf. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, p. 522.

¹⁹⁰⁶ M. Gauchet remarque justement que l'idée que l'histoire passée ait été dominée par l'« exclusion » exprime ces exigences égalitaires tout en interdisant de les apercevoir. « Un vrai mythe contemporain, exprimant la nature profonde de nos sociétés au travers de la dénonciation d'un péché capital et, en même temps, leur interdisant de se comprendre tant dans la dynamique de longue période que dans leurs perspectives immédiates : une société qui a la phobie de l'exclusion est évidemment une société d'inclusion – mais qui tend à s'ignorer pour telle, en ne voyant dans son passé qu'un monstrueux processus de répression et en grossissant démesurément au présent les poches de retard ou de résistance à sa logique intégratrice. » (Gauchet, « À la recherche d'une autre histoire de la folie », p. xxvii.) Cf. Swain, *Dialogue avec l'insensé*, p. 130.

Ce n'est que lorsqu'elle est comparée avec d'autres sociétés que la société occidentale contemporaine apparaît comme une société qui accorde à la règle contractuelle une autorité prééminente. Comme le souligne L. Dumont, cette règle est l'élément « caractéristique » de cette société, celui qui apparaît lorsque, ainsi comparée à d'autres sociétés globales, plus statutaires, elle est envisagée dans sa totalité¹⁹⁰⁷. L'autorité reconnue à la règle contractuelle ne doit donc pas être placée à côté de celle qui est reconnue aux différentes idéologies politiques présentes dans la société occidentale contemporaine (le nationalisme, le libéralisme, le communisme, etc.). En effet, ces dernières offrent différentes manières de se situer à l'intérieur d'une société qui reconnaît l'autorité du contrat. Chacune de ces idéologies politiques offre une manière distincte, pourrions-nous dire, de mettre de l'avant des exigences contractuelles, d'y réagir, etc. En ce sens, la règle contractuelle n'est pas une idéologie particulière parmi d'autres, mais ce que Dumont appelle « la configuration idéologique moderne »¹⁹⁰⁸.

Comme nous l'avons vu au chapitre un, le terme « idéologie » a été utilisé de multiples manières. Il n'est donc pas inutile de préciser la signification que lui accorde Dumont. P. de Lara souligne que L. Dumont utilise le terme

au sens anthropologique de significations communes d'une société, « ensemble des idées et valeurs communes dans une société [...] » [...]. C'est donc une disposition globale de la société, à la différence de l'idéologie au sens de vision du monde, le discours mettant en forme différentes conceptions du devenir social, comme le libéralisme, le conservatisme, le socialisme. [...] L'idéologie désigne pour l'anthropologie les aspects englobants d'une culture, « les coordonnées implicites de la pensée commune ». Implicite et non pas inconsciente : l'idéologie est quelque chose que nous savons et croyons, mais le plus souvent sans y prêter attention. L'anthropologie ne fait qu'« amener au jour le sujet implicite de nombreux prédicats patents, d'ajouter aux représentations conscientes leur relation nécessaire mais inexprimée [...] ».¹⁹⁰⁹

Nous dirons donc, en reprenant les termes que nous avons utilisés au chapitre deux, que les idées contractuelles sont au cœur des *idées communes, implicites et indisputées* qui

¹⁹⁰⁷ Dumont, *Essais sur l'individualisme*, p. 20-22, 299.

¹⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 22.

¹⁹⁰⁹ Philippe de Lara, « Pour une anthropologie du totalitarisme », in Philippe de Lara (dir. publ.), *Naissances du totalitarisme*, Paris : Éditions du Cerf, 2011, p. 47.

constituent les mœurs des sociétés démocratiques contemporaines, plutôt qu'aux idées *explicitement disputées* dans des débats politiques.

*

Les interrogations sur les désirs refoulés qui animent les actes problématiques ne sont pas étrangères à cette extension du champ du contrat. C'est d'abord le cas parce que plusieurs des interrogations sur les choix problématiques exercés par la volonté individuelle apparaissent au sein de sphères d'activités sociales que ce mouvement de démocratisation avait soustrait aux contraintes statutaires exercées sur les individus. La critique par Freud des choix religieux irrationnels de l'homme aux rats¹⁹¹⁰ ne pouvait apparaître qu'au sein d'une société concevant et reconnaissant la liberté de religion. Les interrogations sur les volontés suscitant « un choix conjugal maladroit »¹⁹¹¹ se posent au sein d'une société où le mariage est affaire de choix individuel. Les tourments de cet homme qui ne parvenait pas à se décider à divorcer¹⁹¹² ne pouvaient apparaître que dans une société où les conjoints ont la possibilité de divorcer. L'incapacité du porteur du refoulement à « choisir un métier, un objet d'amour définitif »¹⁹¹³ est une incapacité qui ne peut apparaître que dans une société qui considère le métier et le mariage comme autant de choix individuels. Etc.

Ce mouvement de démocratisation n'était toutefois pas un simple *recul* des règles statutaires (un mouvement de « soustraction » de l'individu à l'emprise de ces règles, pour reprendre les termes utilisés au chapitre deux¹⁹¹⁴). Le contrat, en accaparant ces relations sociales variées, les soumit à sa propre autorité et à ses propres exigences. La volonté des

¹⁹¹⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 312.

¹⁹¹¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 164.

¹⁹¹² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 310-311.

¹⁹¹³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 137.

¹⁹¹⁴ Nous sommes portés à concevoir ce mouvement comme un simple recul des règles statutaires, parce que nous sommes tellement habitués aux rapports contractuels que nous n'apercevons plus la contrainte qu'ils exercent sur nous. Ils nous semblent au contraire des rapports spontanés, innés (Taylor, *L'Âge séculier*, p. 284 ; Durkheim, *Leçons de sociologie*, p. 202 ; Dumont, *Essais sur l'individualisme*, p. 41 ; Foucault, *Histoire de la sexualité 1*, p. 80).

contractants se fit reconnaître une *autorité* qui lui permettait de légitimer des liens particuliers. Comme le remarque Durkheim, il existe « un *consensus* d'un certain genre qui s'exprime dans les contrats et qui [...] représente un facteur important du consensus général »¹⁹¹⁵ qui constitue les sociétés démocratiques contemporaines. Ces dernières ne sont pas seulement des sociétés dans lesquelles le contrat possède une importance *quantitative* (des sociétés dans lesquelles la proportion des relations de type contractuelles est plus importante que dans les sociétés statutaires, dans lesquelles les gens se demandent et se rendent des comptes plus fréquemment en énonçant leurs choix). Ce sont aussi des sociétés dans lesquelles le contrat acquiert une importance *qualitative* inédite, où la volonté des contractants se fait reconnaître une autorité plus haute.

7.2.1.1 *La libre volonté, au cœur du contrat*

Comme Durkheim le note, l'autorité reconnue à la libre volonté est au cœur des liens contractuels : « Les seuls engagements qui méritent ce nom sont ceux qui ont été voulus par les individus et qui n'ont pas d'autre origine que cette libre volonté. »¹⁹¹⁶ Dans le lien contractuel, « il n'y a en présence que des volitions, que des états de la volonté, et cependant cet état des volontés peut suffire à engendrer des obligations et par conséquent des droits »¹⁹¹⁷.

Il arrive que l'établissement d'une relation contractuelle exige aussi un engagement via des formes prédéfinies (serments solennels, signatures, etc.). Dans ce cas, la déclaration d'intention est une condition nécessaire, mais non suffisante de l'établissement d'un contrat. Dans le type le plus pur de société contractuelle, toutefois, ces formes prédéfinies perdent de leur efficacité : elles ne se font plus reconnaître que dans la mesure où elles sont une « expression des volontés qu'elles manifestent »¹⁹¹⁸. Dans ce type de société, la déclaration d'intention devient donc la condition *nécessaire et suffisante* de l'établissement d'une relation contractuelle. Dans les engagements contractuels de ce type, « ce que l'un donne, *c'est son*

¹⁹¹⁵ Durkheim, *La division du travail social*, p. 375.

¹⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 189.

¹⁹¹⁷ Durkheim, *Leçons de sociologie*, p. 203.

¹⁹¹⁸ *Ibid.*, p. 227.

intention d'agir de telle manière »¹⁹¹⁹. Alors, les aveux d'intentions et les engagements contractuels en viennent à se confondre.¹⁹²⁰ Les déclarations d'intentions, parce qu'elles permettent d'identifier cette libre volonté, peuvent susciter ou confirmer des engagements contractuels. Comme les relations contractuelles « peuvent se nouer et se dénouer par le seul accord des volontés »¹⁹²¹, de simples aveux d'intention peuvent suffire pour engendrer une relation ou y mettre fin.

Dans une société contractuelle qui demande à chacun de choisir sa vie (son représentant politique, sa profession, son conjoint, etc.), chacun rencontre une multitude de situations où il est interrogé et où il s'interroge sur son vouloir. Par le fait même, cette société est une société dans laquelle on s'attend fréquemment à ce que les personnes, pour rendre compte de leurs actions les uns aux autres, formulent leurs intentions. Dans de telles sociétés, on *exige* fréquemment des partenaires, dans bon nombre des situations troublées dans lesquelles la poursuite d'une action commune en cours requiert une clarification, qu'ils déclarent ce qu'ils veulent. C'est en exigeant de tels aveux de volonté que les membres de cette société reconnaissent pratiquement une autorité morale prééminente à la libre volonté¹⁹²².

*

La règle contractuelle accorde à chacun la possibilité de s'engager dans différentes relations. Chacun peut ainsi en toute liberté décider de les nouer, voire, dans plusieurs cas, de les dénouer. Par exemple, une relation amoureuse de concubinage prend fin dès lors qu'un des deux partenaires déclare ne plus vouloir la maintenir.

¹⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 227, italiques ajoutées.

¹⁹²⁰ Sur ce point, voir aussi Fauconnet, *La responsabilité*.

¹⁹²¹ Durkheim, *La division du travail social*, p. 82.

¹⁹²² Comme nous avons vu au chapitre quatre, Freud et les adeptes de la psychanalyse furent amenés à exiger de telles déclarations dans des situations dans lesquelles elles n'auraient pas auparavant été exigées. De cette manière, la psychanalyse a contribué à un mouvement d'extension de l'autorité du contrat. Sur ce point, voir : Welsh, *Freud's Wishful Dream Book*, p. 40-42.

Il existe toutefois des cas dans lesquels les principaux intéressés ne sont pas habilités à prendre ces décisions. C'est notamment le cas lorsque leur volonté n'est pas *libre* parce qu'elle a été *contrainte* par autrui. Comme la distinction de ces deux types de volonté est au cœur de l'enquête psychanalytique sur les refoulements, elle nous intéresse au plus haut point. Arrêtons-nous à la distinction effectuée dans les sociétés contractuelles entre la libre volonté et la volonté contrainte.

7.2.1.2 *La libre volonté et la volonté contrainte*

Durkheim remarque que dans le type de société contractuelle pure, les marques extérieures du contrat (déclarations solennelles, signatures, etc.) ne se font reconnaître de valeur « que comme expression des volontés qu'elles manifestent »¹⁹²³. En l'absence de cet accord volontaire, « il ne reste plus rien que la forme du contrat, forme vide de tout contenu positif »¹⁹²⁴. Cette distinction entre la volonté substantielle et les formes qui l'expriment symboliquement permet d'opposer les relations contractuelles *légitimes*, qui expriment fidèlement la libre volonté des partenaires, aux relations *illégitimes*, faussement contractuelles, qui ne l'expriment pas fidèlement. Ces dernières ont bien la forme du contrat, mais elles ne naissent pas d'un vrai vouloir. L'exigence contractuelle ainsi dégagée, remarque encore Durkheim, fait dépendre « la valeur du lien contracté de ce qui avait pu se passer dans les profondeurs de la conscience des contractants, des conditions dans lesquelles avait été arrêtée leur résolution »¹⁹²⁵. La société occidentale dans laquelle prévalent les règles contractuelles est donc une société dans laquelle le contraste entre l'expression et l'inexpression de la volonté intérieure en est venu à recevoir une importance pratique décisive. En fait, l'importance de ce contraste est continûment affirmée par l'établissement et la remise en question des relations contractuelles particulières, parce qu'elle est impliquée dans la notion même de contrat. Plus précisément, ce contraste donne forme à l'opposition entre les contrats qui expriment un consentement basé sur une volonté pleine et entière et ceux qui, à l'inverse, expriment un consentement basé sur une volonté réticente, contrainte :

¹⁹²³ Durkheim, *Leçons de sociologie*, p. 227.

¹⁹²⁴ *Ibid.*, p. 227.

Le consentement peut être donné, selon les circonstances, de manière très différente et par suite présenter des qualités différentes, qui font varier sa valeur et sa signification morale. Une fois admis qu'il était la base du contrat, il était naturel que la conscience publique fût amenée à distinguer les diverses modalités qu'il peut revêtir, à les apprécier et à en déterminer en conséquence la portée juridique et morale.¹⁹²⁶

Dans une société dans laquelle les exigences normatives contractuelles ont acquis une autorité prééminente, il est apparu que le consentement donné à un contrat

ne lie vraiment et absolument celui qui consent qu'à condition d'avoir été donné librement. Tout ce qui diminue la liberté du contractant, diminue la force obligatoire du contrat. Une telle règle ne doit pas être confondue avec celle qui exige que le contrat soit intentionnel. Car je puis avoir eu parfaitement la volonté de contracter comme je l'ai fait, et pourtant n'avoir contracté que contraint et forcé. Dans ce cas, je veux les obligations auxquelles je souscris ; mais je les veux parce qu'une pression a été exercée sur moi. On dit dans ce cas que le consentement est vicié et que, par conséquent, le contrat est nul.¹⁹²⁷

La capacité de contracter des engagements légitimes requiert la capacité d'affirmer une volonté qui n'est pas contrainte. Par le fait même, un tel engagement demande des partenaires qu'ils disposent de l'indépendance qui leur assurera une libre volonté. Ainsi, un enfant ne peut pas contracter un tel engagement, puisqu'il ne dispose pas de cette capacité d'affirmer une volonté non contrainte¹⁹²⁸.

Notons encore que l'engagement contractuel implique non seulement une distinction entre la volonté libre et la liberté contrainte, mais aussi une distinction correspondante entre le vrai et le faux « moi » :

il y a une sorte de responsabilité qui résulte de la promesse que j'ai faite puisque je suis tenu d'accomplir certains actes en conséquence de cette promesse. Mais autrui à qui elle a été faite ne peut s'adresser à moi pour me demander de la tenir, que si c'est vraiment moi qui l'ai faite. Or si elle m'a été imposée par un tiers, ce n'est pas moi, en réalité, qui en suis responsable et par conséquent je ne saurais être lié par un

¹⁹²⁵ *Ibid.*, p. 228.

¹⁹²⁶ *Ibid.*, p. 228.

¹⁹²⁷ *Ibid.*, p. 228. La volonté qui peut et doit légitimer le lien contractuel n'est ni contrainte ni réticente. C'est quand « la simple déclaration de volonté » est faite « sans réserves, sans réticences » qu'elle légitime pleinement une relation (*Ibid.*, p. 219).

¹⁹²⁸ *Ibid.*, p. 229.

engagement qu'un autre, en quelque sorte, a pris par mon intermédiaire.¹⁹²⁹

Au risque de nous répéter, soulignons que la distinction des volontés contrainte et libre, loin d'être une simple théorie, appartient à une compréhension implicite partagée par les membres de la société contractuelle. Il leur est nécessaire, pour régler leurs faits et gestes en se servant de la règle contractuelle, de maîtriser pratiquement cette distinction.

*

L'enquête psychanalytique sur les refoulements, en distinguant entre la volonté et la contre-volonté, mettait en scène la libre volonté et la volonté contrainte par les relations. C'est en effectuant cette distinction qu'elle parvenait à clarifier la situation troublée initialement rencontrée. Voici par exemple comment le pédiatre B. Spock – un héritier américain de Freud – conseillait aux parents américains d'aborder les crises de colère de leurs bébés.

Temper tantrums. Almost any baby will have a few temper tantrums between 1 and 3 years. He's gotten a sense of his own desires and individuality. When he's thwarted he knows it, and feels angry. Yet he doesn't usually attack the parent who has interfered with him. Perhaps the grownup is too important and too big. Also, his fighting instinct isn't very well developed yet.

When the feeling of fury boils in him, he can't think of anything better to do than take it out on the floor and himself.¹⁹³⁰

L'explication adéquate du comportement problématique du bébé passe ici, très clairement, par une enquête sur la contrainte que la relation aux parents commence à exercer sur la volonté de ce bébé.

¹⁹²⁹ *Ibid.*, p. 229.

¹⁹³⁰ Spock, *Baby and Child Care*, p. 255. Benjamin Spock (1903-1998) était un pédiatre américain (Mary Ellen Hubbard, *Benjamin Spock, M.D.: The Man and His Work in Historical Perspective*, Ph. D. diss., Claremont Graduate School, 1981 ; Thomas Maier, *Dr. Spock: an American Life*, New York, San Diego & London: Harcourt Brace, 1998). Sur l'importance de la psychanalyse pour Spock, voir : A. Michael Sulman, "The Humanization of the American Child: Benjamin Spock as a Popularizer of Psychoanalytic Thought," *Journal of the History of Behavioral Sciences*, vol. 9, n° 3 (1973), p. 258-265 ; Bach, "The Influence of Psychoanalytic Thought on Benjamin Spock's *Baby and Child Care*," p. 91-94 ; James Sullivan, "Dr. Freud and Dr. Spock," *Syracuse University Library Associates Courier*, vol. xxx (1995), p. 75-89. Source URL : <http://surface.syr.edu/libassoc/328> (consulté le 21 septembre 2011).

Abordons un second cas. La psychanalyste Anna Freud rapporte le cas d'une patiente au tempérament changeant, qui s'entichait rapidement de nouveaux amis, en délaissant à chaque fois ses anciens amis. L'enquête psychanalytique révélait que ces variations étaient dues à la contrainte que ces nouvelles relations exerçaient sur la volonté de la jeune fille.

Chaque fois qu'elle changeait d'engouement, elle se sentait obligée de conformer son comportement à celui de ses nouveaux amis, d'adopter leurs manières de voir et toutes leurs opinions [...]. Elle ne ressentait plus ses propres affects, mais bien ceux de ses nouvelles idoles. Son aversion à l'égard de gens jadis aimés n'était pas vraiment sienne [...] elle partageait les sentiments du plus récent ami et [...] elle traduisait le sentiment que *lui* devait, imaginait-elle, ressentir à l'égard d'anciens objets aimés d'elle. Le mépris que lui inspiraient ces derniers était non pas le sien propre, mais celui du nouvel ami.¹⁹³¹

Plus précisément, la volonté de cette patiente était contrainte par les attentes qu'elle prêtait à autrui.

*

Revenons à la distinction des volontés contrainte et libre. Cette distinction offre aux membres des sociétés contractuelles un outil rhétorique puissant. Dans toutes sortes de circonstances, ils peuvent en effet gagner à prétendre que la volonté d'autrui, ou la leur, a été contrainte. En pratique, il est toutefois difficile de se servir de la distinction entre volontés libre et contrainte afin de remettre en cause l'authenticité de la volonté déclarée par autrui. En effet, l'opposition entre volontés libre et contrainte est une opposition fuyante.

7.2.1.3 Une opposition fuyante

¹⁹³¹ Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 157. Anna Freud (1895-1982), la fille de Sigmund Freud, commença d'abord une carrière d'éducatrice. Plus tard, elle devint une figure de premier plan de l'organisation psychanalytique officielle. Elle contribua notamment à développer la théorie et la pratique de la psychanalyse des enfants. Lorsque les nazis prirent le pouvoir en Autriche, elle se réfugia en Grande-Bretagne. Plus tard, elle s'installa aux États-Unis. Sur Anna Freud, voir : Elizabeth Young-Bruehl, *Anna Freud: A Biography*, New York: Summit Books, 1988.

Qu'est-ce que la volonté contrainte ? En quoi se distingue-t-elle de la libre volonté ? Durkheim semble bien emprunter ce contraste à Aristote et Thomas d'Aquin¹⁹³². Ces deux auteurs se sont intéressés à ce contraste en détail. Aborder leur réflexion sur ce contraste permettra de mesurer son utilité limitée pour les négociations des partenaires de l'action.

L'action dite « contrainte » est motivée par une volonté *réticente*, qui est contrainte par les circonstances. Cette action n'est donc exécutée qu'à contrecœur. Aristote donne un exemple éclairant d'action mue par une volonté contrainte : « dans le cas de cargaisons jetées par-dessus bord dans les tempêtes », personne « ne se débarrasse de plein gré de sa cargaison, mais pour son propre salut et celui du reste de l'équipage, tous les marins le font s'ils sont intelligents »¹⁹³³. L'action contrainte est donc exécutée de manière à éviter des conséquences anticipées indésirables. Elle est inspirée par la crainte « concernant un mal à venir », exécutée « par crainte du mal que l'on redoute »¹⁹³⁴. C'est parce que ces conséquences sont « craintes » que la volonté est contrainte.

Si l'action contrainte intéresse ces philosophes, c'est parce qu'elle constitue un cas frontière, aux limites de l'action volontaire¹⁹³⁵. En effet, l'action réticente, en dernière analyse, est bien volontaire. Les choix contraints, bien qu'ils paraissent des « cas litigieux » (ils sont

¹⁹³² Les réflexions d'Aristote sur les « choix contraints » (*Éthique à Nicomaque*, p. 132-133) ont nourri celles de Thomas d'Aquin sur les actes volontaires qu'inspire « la crainte » (*Les actes humains*, p. 30-35 ; Thomas d'Aquin, *Commentaire de l'Éthique à Nicomaque d'Aristote*, livre troisième, leçon un, # 388-391. Source URL : http://docteurangelique.free.fr/livresformatweb/philosophie/commentaireethiquenicomaque.htm#_Toc198465497 (consulté le 7 mars 2011)).

¹⁹³³ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, p. 132.

¹⁹³⁴ Aquin, *Les actes humains*, p. 30, 31. La « crainte » est « l'appréhension d'un mal » (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, p. 160).

¹⁹³⁵ Le chapitre trois de l'*Éthique à Nicomaque*, portant sur « Le consentement, la décision et la responsabilité », propose une philosophie de l'action, qui s'inscrit dans une réflexion éthique plus large sur les actes louables et condamnables. Dans ce chapitre, Aristote distingue les actes volontaires des actes involontaires parce que seuls les premiers lui semblent être objets de louange ou de blâme. Il se demande donc si les « choix contraints » sont des actes volontaires afin de déterminer s'ils peuvent être objets de louange ou de blâme.

« matière à controverse »¹⁹³⁶), sont tout de même « consentis » et donc volontaires¹⁹³⁷. Ils sont bel et bien choisis. Les actions contraintes sont bien volontaires, puisqu'elles font « l'objet d'un choix au moment où on les exécute »¹⁹³⁸. Elles ne sont involontaires que *lorsqu'on les considère en faisant abstraction des circonstances dans lesquelles elles se produisent*. Ainsi, celui qui jette des marchandises à la mer ne semble agir d'une manière involontaire que pour celui qui fait abstraction de la tempête qui menace le navire. Si on considère aussi cette tempête, cet acte est incontestablement volontaire. Un acte contraint n'apparaît involontaire que « détaché de ses circonstances réelles », c'est-à-dire « si on le considère en soi, abstraction faite des circonstances qui l'accompagnent et comme répugnant à la volonté »¹⁹³⁹. La décision contrainte est bien *choisie*, parce qu'elle apparaît être la meilleure dans la situation (contraignante) où elle est prise. Ce n'est que lorsqu'on perd de vue cette situation qu'elle apparaît involontaire.

D'une manière plus générale, la volonté ne porte jamais que sur les choix qui se présentent dans une situation donnée. Toute volonté, parce qu'elle s'inscrit dans une situation, qu'elle répond à celle-ci, est contrainte par elle. Cela revient à dire que l'opposition de l'action choisie de plein gré et celle choisie à contrecœur n'est que relative, ou quantitative, puisque toute action est contrainte par une situation et que le contraste entre la volonté contrainte et la volonté libre n'est qu'un contraste entre des volontés *plus ou moins contraintes* par différentes situations.

*

¹⁹³⁶ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, p. 132. Les actes qui sont « inspirés par la crainte » sont « à la fois volontaires et involontaires » (Aquin, *Les actes humains*, p. 32).

¹⁹³⁷ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, p. 132.

¹⁹³⁸ *Ibid.*, p. 132. Une telle action « est exécutée de plein gré », puisque la volonté qui meut l'action « est un principe interne à l'agent et que les actes dont le principe se trouve dans l'agent, il est en son pouvoir de les exécuter ou non » (*Ibid.*, p. 132-133) ; « le principe qui meut les parties organiques, c'est-à-dire, qui applique les membres du corps à l'action, se trouve à l'intérieur de soi. Il en irait autrement, toutefois, si on ne pouvait pas soi-même ses membres, mais qu'on était mû par quelqu'un de plus puissant. » (Aquin, *Commentaire de l'Éthique à Nicomaque d'Aristote*, livre troisième, leçon un, # 391.

¹⁹³⁹ Aquin, *Les actes humains*, p. 33.

Il est donc difficile, en pratique, de dire que telle volonté déterminée est soit contrainte, soit libre. La volonté de chacun est formée en profondeur, notamment par les pressions exercées par des partenaires sociaux. Par le fait même, il est difficile de se servir de la distinction entre les volontés libres et contraintes pour remettre en cause la légitimité de telle ou telle déclaration de volonté. Cette difficulté est même accentuée en raison de l'émergence et du déploiement dans les sociétés démocratiques contemporaines de ce que nous appellerons un « imaginaire de l'intériorité ».

7.2.2 La connaissance de la volonté suivant l'imaginaire cartésien de l'intériorité

Nous examinerons ici les éléments de cet imaginaire qui permettent de comprendre l'usage particulier qu'en propose l'enquête psychanalytique sur les refoulements. Après avoir examiné comment différentes pratiques d'individualisation ont (depuis l'époque moderne) contribué à répandre un imaginaire de l'intériorité (# 7.2.2.1), nous verrons que ce dernier oppose un obstacle à l'imputation d'une volonté contrainte à autrui (# 7.2.2.2).

7.2.2.1 Dire sa volonté suivant les imaginaires de l'intériorité

Nous avons vu que la théorie freudienne de l'inconscient constituait une réforme d'une image de l'homme intérieur, élaborée par des auteurs comme René Descartes. En fait, l'époque moderne a vu une véritable floraison d'images de l'homme intérieur – de ce que N. Elias appelle l'*homo clausus*¹⁹⁴⁰. Ces images d'un humain intérieur ont été reprises et développées bien au-delà du contexte spécialisé de la philosophie. En fait, elles sont loin d'avoir été le fruit du travail de purs théoriciens, puisqu'elles ont été largement nourries par plusieurs pratiques « spirituelles » qui se sont développées dans la société contractuelle occidentale.

¹⁹⁴⁰ Rappelons que l'*homo clausus* est une « conception de l'homme comme système fondamentalement clos » (Elias, *Au-delà de Freud*, p. 61). Suivant cette conception, l'identité profonde des êtres humains se trouve comme « au centre d'une coquille » ; cette conception « donne aux hommes l'impression que leur véritable "moi" existe dans une forteresse "intérieure" et qu'il s'y trouve séparé, comme par un mur invisible, de tout ce qui est à l'"extérieur" » (Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'aube, 1991, p. 142).

Le développement de cette société contractuelle s'est accompagné du déploiement d'une série de pratiques permettant aux individus, en délibérant à l'écart des influences des partenaires d'interactions, de prendre leurs propres décisions. Plus précisément, différentes pratiques ont contribué à développer un rapport à soi nouveau, à l'écart du rapport à autrui. Depuis l'époque moderne, on a ainsi assisté au développement de l'écriture et de la lecture d'essais, de confessions, de journaux intimes et de romans. Chacune de ces pratiques a renforcé une forme de soliloque. Les essais, confessions et journaux intimes donnaient à leurs auteurs l'occasion de se rendre des comptes à eux-mêmes sur leurs motifs et leur volonté. De plus, ils offraient à leurs lecteurs une démonstration d'un tel soliloque. Les romans modernes s'intéressaient de plus en plus aux « monologues intérieurs » de leurs personnages. Etc.

À différents degrés et de différentes manières, ces pratiques d'individualisation ont toutes repris et développé l'image de l'*homo clausus*. Les « confessions », « essais », journaux intimes et romans explorèrent et développèrent cette image de l'intériorité¹⁹⁴¹. Il existait une *dépendance réciproque* entre ces pratiques d'individualisation et différents imaginaires de l'intériorité. D'une part, l'image d'un milieu intérieur a été fortement enrichie par ces pratiques, puisque ces dernières furent conçues comme des démarches d'*exploration intérieure*. À mesure que ces pratiques gagnaient en force, ce milieu apparaissait de moins en moins comme un modèle de la réalité et de plus en plus comme une réalité. D'autre part, ces pratiques d'individualisation se développèrent en réponse à un besoin suscité par cette image d'une identité intérieure. En effet, celui qui adhérait à l'idée qu'un tel milieu intérieur existait ne pouvait qu'être incité à explorer son propre espace intérieur, en recourant aux pratiques qui

¹⁹⁴¹ Sur l'exploration d'un *monde intérieur* dans les confessions, journaux intimes et romans, cf. Georges Gusdorf, *Lignes de vie I : les écritures du moi*, Paris : Odile Jacob, 1991 ; Pierre Pachet, *Les Baromètres de l'âme ; naissance du journal intime*, Paris : Hatier, 1990 ; Louis Dumont, *Homo æqualis, II ; l'idéologie allemande, France-Allemagne et retour*, Paris : Gallimard, 1991 ; Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau ; la transparence et l'obstacle*, Paris : Gallimard, 1979 ; Coetzee, "Confession and Double Thoughts," p. 193-232 ; Trilling, *Sincérité et authenticité* ; Taylor, *Les Sources du moi* ; Cohn, *La transparence intérieure* ; Jean-Louis Chrétien, *Conscience et roman, I ; la Conscience au grand jour*, Paris : Minuit, 2009 ; Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage ; exprimer et taire ses émotions (du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle)*, Paris : Payot, 2007 ; Descombes, *Proust*, p. 292-327 ; Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, p. 184-191 ; Hahn, « Contribution à la sociologie de la confession », p. 62-68.

semblaient pouvoir lui permettre de le faire. Un véritable imaginaire de l'intériorité a ainsi irrigué ces pratiques, conçues comme des *explorations d'un être humain intérieur*.

Comme le relève P. Pachet, cette série de pratiques du monde occidental moderne a ouvert « la voie de la privatisation, et de la laïcisation, du travail spirituel sur soi », lequel avait jusque là été pratiqué dans un cadre religieux¹⁹⁴². V. Descombes souligne pour sa part que ces pratiques distinctives des sociétés contemporaines obéissent à des exigences contractuelles : « chez nous, le particulier n'est pas empêché de se dégager de la relation. Il est même *invité* à se dégager, à se poser en tant qu'individu. Pour y travailler, il peut justement faire appel aux institutions spirituelles qui se sont développées dans nos sociétés. »¹⁹⁴³ Ainsi, ces pratiques d'individualisation et l'imaginaire de l'intériorité qu'elles convoquaient et nourrissaient prenaient part au développement d'une société contractuelle. Elles répondaient à l'exigence de former une volonté personnelle et elles exprimaient cette même exigence. En reprenant les termes de C. Taylor que nous avons présentés au chapitre trois, nous pouvons dire que des exigences contractuelles étaient « inscrites » et « enchâssées » dans ces pratiques d'individualisation¹⁹⁴⁴.

*

La plupart de ces différentes pratiques d'individualisation ont contribué à répandre cette image de l'intériorité repliée sur elle-même, inaccessible à autrui. Elles ont renforcé l'idée que chacun est le mieux placé pour identifier sa propre volonté¹⁹⁴⁵. L'auteur d'une action serait *nécessairement* mieux placé que son témoin pour déterminer quelle est sa vraie volonté. On ne peut donc pas s'appuyer sur cette image pour *remettre en question*

¹⁹⁴² Pachet, *Les Baromètres de l'âme*, p. 18.

¹⁹⁴³ Descombes, *Les institutions du sens*, p. 304. Les « institutions de l'individualité », ces « disciplines de la vie détachée ou intériorisée », sont « des institutions, mais d'une vie tournée vers soi » (*Ibid.*, p. 302). Voir aussi Descombes, *Proust*, p. 292-322.

¹⁹⁴⁴ Taylor, *Hegel et la société moderne*, p. 89.

¹⁹⁴⁵ Rappelons que suivant la conception cartésienne, chacun peut, en « observant » son monde intérieur, y « apercevoir » sa volonté, qui se présente ainsi comme une entité séparée coupée du monde extérieur et de ses pressions.

l'authenticité de la volonté d'autrui. Dans une société dans laquelle cet imaginaire de l'intériorité est une ressource disponible et reconnue, il devient donc encore plus difficile de prétendre que l'action d'autrui est animée par une volonté contrainte par un tiers.

Par contre, une personne peut parfois, en se réclamant de cette image de l'intériorité, se libérer des exigences posées par autrui.

7.2.2.2 *Imaginaire de l'intériorité classique et aveu d'intention*

Les usages possibles de l'imaginaire de l'intériorité apparaissent on ne peut plus clairement dans une des réalisations les plus célèbres de ces pratiques d'individualisation : les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Dans cet ouvrage rédigé entre 1765 et 1770, Rousseau entreprend de raconter sa vie intérieure. Après cet aveu, affirme-t-il, il pourra dire : « j'ai dévoilé mon intérieur »¹⁹⁴⁶. Le récit des *Confessions* porte donc non pas sur les événements de la vie de l'auteur, mais sur la manière dont ils ont été vécus intérieurement. Elles ne visent pas, comme le ferait un récit historique, à la reconstitution d'événements du passé : « L'objet propre de mes *Confessions* est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise : et pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires ; il me suffit [...] de rentrer au dedans de moi. »¹⁹⁴⁷ L'ouvrage vise ainsi à montrer, « par une véracité sans exemple », « un homme tel qu'il était en dedans »¹⁹⁴⁸. Le récit de Rousseau reprend le canevas cartésien de l'intériorité : la vie intérieure, c'est celle qui se déroule en nous, accessible à notre œil intérieur, mais cachée à l'œil extérieur d'autrui. Pour connaître sa vie intérieure, il « suffit » donc à Rousseau de « rentrer au dedans » de lui-même¹⁹⁴⁹. En adoptant ce schéma, Rousseau reprend donc l'idée que l'intention imputée à autrui n'est qu'une hypothèse, qui ne peut être vérifiée qu'en la mesurant à l'aune de l'aveu d'intention sincère, lequel, pour sa part, est inévitablement et nécessairement vrai.

¹⁹⁴⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, Paris : Garnier, 2011, p. 4.

¹⁹⁴⁷ *Ibid.*, p. 322. Cf. Coetzee, "Confession and Double Thoughts," p. 208.

¹⁹⁴⁸ Rousseau, *Confessions*, p. 608.

J. Starobinski souligne que, nonobstant cet héritage cartésien, les *Confessions* ne sont pas un ouvrage spéculatif ou théorique.

Jean-Jacques n'est pas un « sujet » philosophique qui analyse le spectacle du monde extérieur, et qui le révoque en doute comme une apparence formée par l'entremise trompeuse des sens. Jean-Jacques découvre que les autres ne rejoignent pas sa vérité, son innocence, sa bonne foi, et c'est ensuite seulement que la campagne s'obscurcit et se voile.¹⁹⁵⁰

L'invocation de l'image de l'*homo clausus* remplit ici une fonction quasi judiciaire : répondre aux accusateurs de Rousseau. Pour tenter de se disculper de leurs accusations, Rousseau s'appuyait sur l'opposition de l'intérieur et de l'extérieur développée par l'imaginaire de l'intériorité. L'extérieur, c'est le regard que *les autres* (les proches, les contemporains, voire « la société » dans sa totalité) jettent sur Rousseau. Leur regard ne parvient pas à la vérité intérieure de Rousseau. La confession par Rousseau vise à corriger cette erreur, en *informant* le témoin extérieur des événements de la vie intérieure, ceux-là qui sont accessibles au seul regard intérieur. Au jugement erroné de la société, portant sur des *actions* visibles aux yeux de tous, Rousseau oppose le jugement approprié, qui porte sur des *intentions*, lesquelles demeurent parfois intérieures, inexprimées¹⁹⁵¹. C'est en s'appuyant sur cette inexpression de la volonté que Rousseau écrit qu'« il ne faut point juger des hommes par leurs actions »¹⁹⁵². Il écrivait ailleurs : « les gens qui vivent le plus intimement avec moi ne me connaissent pas », de sorte « qu'ils attribuent la plupart de mes actions, soit en bien soit en mal, à de tout autres motifs que ceux qui les ont produites. »¹⁹⁵³ Le but d'une confession à la

¹⁹⁴⁹ Dans ce récit, note J. Starobinski, « la connaissance de soi n'est pas un problème : c'est une donnée » (Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau*, p. 216). Cf. Coetzee, « Confession and Double Thoughts », p. 206.

¹⁹⁵⁰ Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau*, p. 21. Cf. Coetzee, « Confession and Double Thoughts », p. 208 ; Maritain, *Trois réformateurs*, p. 156 et suiv.

¹⁹⁵¹ Coetzee, « Confession and Double Thoughts », p. 207.

¹⁹⁵² Rousseau, *Confessions*, p. 41. Rousseau écrivait à Malesherbes : « je vois par la manière dont ceux qui pensent me connaître, interprètent mes actions, et ma conduite qu'ils n'y connaissent rien. Personne au monde ne me connaît que moi seul. » (Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes I*, Paris : Gallimard, 1981, p. 1133.)

¹⁹⁵³ Cité dans Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau*, p. 218.

Rousseau est donc, comme le souligne V. Descombes, « de disculper le *soi* en retirant au *monde* le droit de juger. »¹⁹⁵⁴

*

En somme, l'image *cartésienne* de l'intériorité affirme que chacun peut atteindre par l'introspection à une connaissance de soi infaillible et totale. Finalement, cette image rend inconcevable le fait que chacun peut se tromper sur la nature de sa volonté. Elle rend également inconcevable le fait que chacun peut prendre sa volonté contrainte pour une volonté libre. Cette image cartésienne, chacun peut s'en servir pour prétendre que le témoin de l'action ne comprend pas l'intention, celle-là qui est seulement apparue avec clarté dans le soliloque intérieur de son auteur. De cette manière, cette image cartésienne peut servir à se *disculper* des accusations lancées par autrui. Par contre, elle ne permet pas de se prononcer sur l'état de la volonté d'autrui.

*

Récapitulons cette section consacrée à la description du contrat. Nous avons vu que la société contractuelle contemporaine accorde à la libre volonté une autorité prééminente. Une relation légitime, dans une telle société, est une relation fondée sur le consentement de cette libre volonté. Dans cette société, chacun peut donc nouer et dénouer différentes relations à *volonté*.

Les membres de cette société disposent de peu d'outils rhétoriques pour contraindre leurs partenaires à agir d'une manière donnée. Il existe bien un contrepoids à l'autorité reconnue à la décision des individus par la norme contractuelle : la distinction entre les volontés libre et contrainte par un tiers permet en effet à chacun de remettre en question l'authenticité de la volonté avouée par autrui. Par le fait même, chacun peut remettre en question la légitimité des engagements décidés par cette volonté. Ce contrepoids est toutefois

¹⁹⁵⁴ Descombes, *Proust*, p. 220. La confession de Rousseau « n'est pas désintéressée, puisqu'elle lui permettra de mettre sur le compte de l'histoire et de la société les fautes de sa vie personnelle. » (Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau*, p. 51.) Cf. François Roustang, *Feuilles oubliées, feuilles retrouvées*, Paris : Payot, 2009, p. 156 et suiv.

faible dans la mesure où la distinction entre les volontés libre et celles qui sont contraintes par des tiers est fuyante. En effet, comme toutes les volontés sont, à des degrés divers, contraintes par des échanges avec des partenaires sociaux, il est difficile de dire que les volontés en jeu dans une situation donnée sont *soit libres, soit contraintes*. D'une certaine manière, toutes sont plus ou moins libres *et* contraintes. Le développement (dans la société occidentale contemporaine) d'un puissant « imaginaire de l'intériorité » a renforcé cette difficulté. Dans sa version classique, cet imaginaire accorde à chacun la capacité infaillible de reconnaître sa vraie volonté. Le témoin de l'action ne peut donc pas prétendre que son auteur est animé par une volonté contrainte, puisque ce dernier peut le démentir à volonté. En somme, avant l'apparition de la psychanalyse, différents éléments contribuaient à conférer une autorité incontestable aux aveux de volonté.

7.3 La psychanalyse, la libre volonté et l'imaginaire de l'intériorité

L'analyse du contrat nous donne les moyens d'approfondir notre description de l'enquête psychanalytique. Nous verrons maintenant que l'enquête psychanalytique sur les refoulements offre un moyen de remettre en question l'authenticité de la libre volonté d'autrui dans les termes mêmes de l'imaginaire de l'intériorité. Nous procéderons en deux temps. Dans un premier temps, nous verrons que la psychanalyse reprend et développe d'une manière novatrice l'imaginaire de l'intériorité (# 7.3.1). Dans un second temps, nous verrons que cet imaginaire permet de donner forme à l'opposition, présente dans les sociétés contemporaines, entre la règle statutaire traditionnelle et la règle contractuelle émergente (# 7.3.2).

7.3.1 Un nouveau partage des mondes intérieur et extérieur

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la psychanalyse reprend pour son propre compte l'imaginaire de l'intériorité. En fait, comme le souligne S. Moscovici, la psychanalyse aborde les relations interpersonnelles et intrapersonnelles « sur une dimension imaginaire de la *profondeur* », à partir d'une série d'oppositions : « caché-apparent, volontaire-involontaire, authentique-faux, superficiel-fondamental, etc. »¹⁹⁵⁵ Ces couples

¹⁹⁵⁵ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 114.

d'opposition « se répondent terme à terme (apparent à faux, caché à authentique) pour s'incarner par la suite dans une des instances de la personne »¹⁹⁵⁶ : les différentes quasi-personnes, en effet, se présentent comme plus ou moins « profondes » et sont de cette manière dépeintes comme plus ou moins intérieures. Comme nous l'avons vu au chapitre deux, ce contraste entre intérieur et extérieur sert à donner forme à toute une série de phénomènes – la cure, la psychanalyse, le soliloque, l'être humain et son rapport à la culture, etc. Ainsi, la psychanalyse implique ce que V. Descombes appelle un « système de relations *idéales*, ou conceptuelles »¹⁹⁵⁷. L'enquête psychanalytique sur le refoulement reçoit sa forme de ce contraste entre intérieur et extérieur.

7.3.1.1 *Le refoulement comme crise politique personnelle*

L'exercice de réforme du débat intérieur entre les quasi-personnes que propose la cure apparaît comme un exercice visant un nouvel équilibre des exigences des mondes intérieur et extérieur dans l'individu. L'incapacité de reconnaître la volonté qui anime le symptôme découle du refoulement, qui naît d'un refus de reconnaître un monde intérieur et contribue à pérenniser ce refus. Le refoulement présente ce que nous pourrions appeler une *crise politique personnelle*. L. Dumont fournit une définition de la sphère politique qui s'avère utile à la compréhension de cette crise : la sphère politique, souligne-t-il, est la sphère d'action où « une société conçue à l'ordinaire comme *multiple* se pose comme *une* face à d'autres »¹⁹⁵⁸. Voilà de

¹⁹⁵⁶ *Ibid.*, p. 114-115.

¹⁹⁵⁷ Descombes, « Structuralisme », p. 647. La psychanalyse décrit la vie psychique comme étant formée « par couples d'opposés » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 17). Comme le note Riesman, Freud « was always in search of simplifying dichotomies, of polar opposites » (Riesman, "The Themes of Work and Play in the Structure of Freud's Thought," p. 154).

¹⁹⁵⁸ Dumont, *Homo aequalis*, II, p. 257. En d'autres mots, « il y a politique dès que, dans une société conçue comme multiple, apparaît une exigence d'unité (vis-à-vis du dehors ou autrement), ce qui implique la subordination de la multiplicité à l'unité » (*Ibid.*, p. 134). Sur ce point, voir : Vincent Descombes, « Louis Dumont : comment penser le politique ? », *La Vie des idées*, 14 février 2012. ISSN : 2105-3030. Source URL : <http://www.laviedesidees.fr/Louis-Dumont-comment-penser-le.html> (consulté le 20 mars 2012). Cette conception structurale de la sphère politique reprend et prolonge une conception structurale de l'identité sociale d'abord proposée par Evans-Pritchard, *Les Nuer*, p. 161-163. Sur cet aspect de la pensée d'Evans-Pritchard, cf.

quoi aborder d'un œil neuf le fait, reconnu depuis longtemps, que Freud multiplie les métaphores politiques pour décrire le monde intérieur de l'individu¹⁹⁵⁹. Plusieurs commentateurs ont en effet relevé la conception « politique » que Freud se faisait des relations entre les instances¹⁹⁶⁰. La théorie structurale du politique permet d'éclairer le sens de ces analogies : ce modèle politique permet à Freud de décrire le refoulement comme une crise portant sur l'unité que présente l'individu dans son rapport à d'autres individus. Le refoulement interdit l'expression de la quasi-personne la plus intérieure dans les rapports extérieurs à d'autres individus. Autrement dit, la crise créée par le refoulement empêche l'individu de présenter à autrui son monde intérieur.

Nous l'avons vu, cette *interdiction d'expression* découle d'un refus et d'une peur de reconnaître comme sienne la volonté intérieure. L'action de *l'émissaire et du mandataire intérieur du monde extérieur* qu'est le surmoi empêche cette expression. Le moi peut contrer l'action du surmoi en s'appuyant sur l'aide du psychanalyste. Ce dernier est le symétrique inverse du surmoi : il est *le mandataire extérieur du monde intérieur*. Les désirs intérieurs que le patient a refoulés, l'analyste veut l'obliger à les intégrer « dans le contexte du traitement et dans celui de son histoire de vie, à les soumettre à la considération de la pensée et à les

Louis Dumont, *Groupes de filiation et alliance de mariage ; introduction à deux théories d'anthropologie sociale*, Paris : Gallimard, 1997, p. 69 et suiv. ; Dumont, *Homo hierarchicus*, p. 62-63.

¹⁹⁵⁹ La psyché humaine est comparée à un État : l'âme, écrit Freud, n'est pas « une unité paisiblement close sur elle-même, mais elle est plutôt comparable à un État moderne dans lequel une masse assoiffée de jouissance et de destruction doit être réfrénée par le pouvoir violent d'une couche supérieure réfléchie. » (Freud, « Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus », p. 281.) La névrose est comparée à une « guerre civile » intérieure (Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 266), le surmoi à un élu, qui représente l'électorat tout en étant indépendant de lui (Brunner, *Freud and the politics of psychoanalysis*, p. 59), les éléments du rêve aux « représentants d'une foule désignée par élection » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 20 (Freud utilise fréquemment le mot « foule » pour dire « société »)).

¹⁹⁶⁰ N. Elias note que « l'individu se présente chez Freud comme un complexe multipolaire, une société en miniature » (Elias, *Au-delà de Freud*, p. 137). J. Brunner souligne que Freud propose un « modèle de l'ordre intérieur de l'esprit » qui est « profondément politique » (Brunner, *Freud and the Politics of Psychoanalysis*, p. xxviii et xxvii). Freud apparaît ainsi, écrit pour sa part P. Rieff, comme un « homme d'État de la vie intérieure » (Rieff, *Freud*, p. xx).

reconnaître en fonction de leur valeur psychique »¹⁹⁶¹. Freud note du même souffle que la cure est un combat « entre médecin et patient, entre intellect et vie pulsionnelle, entre connaître et vouloir agir »¹⁹⁶². Par cette série d'oppositions qui se recourent (médecin / patient, intellect / vie pulsionnelle, etc.), Freud décrit ici très clairement la relation « extérieure » qui s'instaure « entre médecin et patient » comme un *macrocosme* de la relation « intérieure » entre les instances du patient¹⁹⁶³. Freud écrit ailleurs que le conflit intérieur qui agite le patient est comme « une guerre civile, dont l'issue sera tranchée par le soutien d'un allié du dehors » ; le psychanalyste et le moi du malade doivent « former un parti contre les ennemis, les revendications pulsionnelles du ça et les revendications de conscience du surmoi »¹⁹⁶⁴.

Nous le voyons, ces différents contrastes entre l'intérieur et l'extérieur forment un système de relations conceptuelles riche et subtil¹⁹⁶⁵. La distinction entre l'individu et la société est conceptualisée comme une distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Mais l'individu est lui-même divisé en entités situées plus ou moins en « profondeur » ou en « surface » : le ça est plus intérieur que le moi, qui lui-même l'est plus que le surmoi¹⁹⁶⁶. Qui plus est, le monde extérieur, lui aussi, est divisé en éléments plus ou moins intérieurs ou extérieurs : le parent, porteur de l'autorité sociale, est plus extérieur que l'analyste, émissaire extérieur des revendications du monde intérieur.

7.3.1.2 Un système d'oppositions en situation

¹⁹⁶¹ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 82.

¹⁹⁶² *Ibid.*, p. 82.

¹⁹⁶³ Le conflit entre « entre intellect et vie pulsionnelle » n'est rien d'autre que celui entre « moi » et « ça ». « Le moi représente ce qu'on peut nommer raison et bon sens, par opposition au ça qui a pour contenu les passions. » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 237.)

¹⁹⁶⁴ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 266.

¹⁹⁶⁵ Notre approche est redevable à l'analyse des systèmes de relations conceptuelles élaborée par C. Lévi-Strauss, E. E. Evans-Pritchard et L. Dumont. Cf. Descombes, « Structuralisme », p. 647-649.

¹⁹⁶⁶ La conscience est « un système qui, spatialement, est le premier en partant du monde extérieur » (Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 230). En comparaison, « l' » inconscient est situé dans « les couches les plus profondes de notre âme » (*Ibid.*, p. 36).

Le contraste entre intérieur et extérieur est une de ces « distinctions qualitatives déterminantes » qui, selon C. Taylor, offrent les cadres de référence permettant d’orienter les actions¹⁹⁶⁷. Ce contraste peut être utilisé pour faire sens des situations troublées rencontrées. Suivant la nature de ces situations, le contraste prend des formes concrètes variées, puisque le même phénomène apparaît tantôt comme intérieur, tantôt comme extérieur¹⁹⁶⁸. Entre le « profond » ça (l’être le plus intérieur des êtres intérieurs) et le pilier de la société qu’est le parent (l’être le plus extérieur des êtres extérieurs), on retrouve toute une série d’agents qui ne sont ni tout à fait intérieurs ni tout à fait extérieurs. Chacun d’eux apparaît comme un être intérieur lorsqu’il est contrasté avec un agent plus extérieur que lui, mais plutôt comme un être extérieur lorsqu’il est contrasté avec un agent plus intérieur que lui.

Prenons l’exemple du surmoi (ou de l’« idéal du moi »). Comme nous l’avons vu au chapitre cinq, le surmoi apparaît, lorsqu’il est contrasté avec le moi dont il se détache, comme le représentant du monde extérieur. Par contre, lorsqu’il est contrasté avec l’autorité d’une autre personne, il apparaît plutôt comme appartenant au monde intérieur. C’est par exemple le cas lorsque dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (écrit en 1921), Freud tente d’expliquer la « soumission » des « foules » à différents meneurs¹⁹⁶⁹. En effet, dans cette étude, la soumission à une autre personne apparaît découler de l’incapacité à se gouverner soi-même au moyen d’un surmoi. La foule « au plus haut degré avide d’autorité »¹⁹⁷⁰ qui se soumet au « meneur de la foule » est comme un enfant qui a besoin de ses parents parce qu’il ne sait pas encore se guider lui-même. « Le père originaire est l’idéal de la foule qui domine le moi à la place de l’idéal du moi. »¹⁹⁷¹ Celui qui plonge dans la foule et se soumet à ce meneur

¹⁹⁶⁷ Cf. plus haut, au chapitre six.

¹⁹⁶⁸ Plusieurs observateurs se sont intéressés à la manière dont les systèmes de relations conceptuelles peuvent donner différentes formes aux interactions, en fonction des situations rencontrées : voir la description par Evans-Pritchard des usages des concepts d’identité politique des Nuer (Edward E. Evans-Pritchard, *Les Nuer*, p. 161-164) et celle par Bourdieu de la maison kabyle (Bourdieu, *Le sens pratique*, p. 441-461 ; ce dernier texte est commenté par Dumont, *Essais sur l’individualisme*, p. 249 et suiv.). Nous nous inspirons ici librement de ces analyses.

¹⁹⁶⁹ Freud, *Essais de psychanalyse*, p. 117-217.

¹⁹⁷⁰ *Ibid.*, p. 196.

¹⁹⁷¹ *Ibid.*, p. 196.

est un individu qui « abandonne son idéal du moi et l'échange contre l'idéal de la foule, incarné dans le meneur »¹⁹⁷². En se soumettant à ce meneur, cet individu démontre qu'il n'a *pas encore* développé le surmoi qui lui permettrait de se gouverner lui-même. « La séparation du moi et de l'idéal du moi n'est, chez de nombreux individus, guère avancée, les deux coïncident encore facilement [...]. »¹⁹⁷³ L'absence d'un dirigeant intérieur suscite « le besoin d'un chef énergique »¹⁹⁷⁴.

Ces passages montrent que lorsqu'il est contrasté avec l'autorité d'un autre individu, le surmoi apparaît comme un outil permettant à l'individu de se libérer de la tutelle réelle : c'est en se soumettant à son surmoi que chacun peut arrêter de se soumettre à autrui. En décrivant ces situations, Freud est porté à affirmer que c'est l'intériorisation de l'autorité sociale engendrée par le développement du surmoi qui rend possible la fin de la domination de l'individu par des personnes réelles. Ainsi, dans « Psychologie des foules et analyse du moi », c'est l'absence de domination intérieure par le surmoi qui explique la recherche d'une domination extérieure. La présence de l'un s'expliquerait par l'absence de l'autre : le développement de l'autorité intérieure qu'est le surmoi rendrait superflue l'autorité extérieure du meneur de foule. L'autorité intérieure et l'autorité extérieure apparaissent ainsi comme des sortes de vases communicants, puisque le rapport entre les deux apparaît comme un jeu à somme nulle (ce que l'une gagne, l'autre le perd). Dans cette optique, la persistance du lien de dépendance envers les parents indique que le surmoi est faible¹⁹⁷⁵. De cette manière, lorsque le surmoi est contrasté à l'autorité parentale, il se fait accorder une fonction et une valeur contractuelle : en rendant superflue la domination de l'autorité extérieure, le surmoi contribue à l'autonomie de l'individu.

Les apparences de contradiction entre ces différentes analyses du surmoi (qui apparaît tantôt travailler contre et tantôt pour l'autonomie de l'individu¹⁹⁷⁶) sont donc, pour reprendre

¹⁹⁷² *Ibid.*, p. 198-199.

¹⁹⁷³ *Ibid.*, p. 199.

¹⁹⁷⁴ *Ibid.*, p. 199.

¹⁹⁷⁵ Cf. Freud, *Nouvelles conférences*, p. 90.

¹⁹⁷⁶ Cf. Kirschner, *The Religious and Romantic Origins of Psychoanalysis*, p. 189.

une remarque aiguisée d'E. Evans-Pritchard, « des contradictions dans la structure elle-même, dont elles sont à vrai dire une qualité »¹⁹⁷⁷. C'est en raison de la *gradation* que présente la structure conceptuelle développée par Freud que tel élément apparaît tantôt intérieur, tantôt extérieur, suivant la nature de l'élément avec lequel il est contrasté. Ce seul exemple du surmoi laisse entrevoir la casuistique riche et souple offerte par le tableau de la psyché proposé par Freud. L'adepte de la psychanalyse qui identifiait l'intervention du surmoi dans une situation donnée pouvait ou bien rapprocher cette intervention de celles dans lesquelles Freud avait présenté un surmoi qui nuisait à l'autonomie de l'individu, ou bien plutôt de celles dans lesquelles le surmoi contribuait à renforcer l'autonomie de l'individu¹⁹⁷⁸.

7.3.1.3 Naissance d'une interaction fondée sur la reconnaissance du monde intérieur

Interprétée à partir de ce jeu de contraste entre intérieur et extérieur, la cure offre quelque chose comme une *nouvelle éducation* : une éducation au monde intérieur. Freud écrit que « la psychanalyse » dit au patient : « Entre en toi-même, dans tes profondeurs, et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu dois devenir malade, et tu éviteras peut-être de le devenir. »¹⁹⁷⁹ Nous avons vu que dans la cure, un nouvel autrui généralisé (la voix intériorisée de l'analyste) remplace la voix intériorisée de l'autorité parentale. De cette manière, l'analyste assure « diverses fonctions, en tant qu'autorité et substitut des parents, en tant que maître et éducateur »¹⁹⁸⁰. La cure corrige ainsi les défauts d'une éducation parentale qui a nié le monde intérieur.

Si le patient met l'analyste à la place de son père (ou de sa mère), il lui confère aussi le pouvoir que son surmoi exerce sur son moi, car ses parents ont en effet été l'origine du surmoi. Le nouveau surmoi a désormais l'occasion de procéder à une sorte de *post-éducation* du névrosé, il peut corriger les impairs dont les parents avaient pu se rendre

¹⁹⁷⁷ Evans-Pritchard, *Les Nuer*, p. 163.

¹⁹⁷⁸ Anna Freud, en particulier, proposa ainsi une revalorisation du surmoi. Voir par exemple : Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 175 ; Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, p. 60-61, 64.

¹⁹⁷⁹ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 186.

¹⁹⁸⁰ Freud, « Abrégé de psychanalyse », p. 274.

coupables dans leur éducation.¹⁹⁸¹

La cure est donc décrite symboliquement comme une sorte de renaissance, un *passage* d'une identité extérieure qui interdit à l'individu l'expression de sa nature intérieure à une nouvelle identité qui prend bien soin de laisser place à cette même expression¹⁹⁸².

Ce passage d'un autrui généralisé « extérieur » (fruit de l'intériorisation de la voix parentale) à un autrui généralisé « intérieur » (fruit de l'intériorisation de la voix de l'analyste) permet tout d'abord à l'individu de reconnaître et d'exprimer sa propre intériorité. Il permet tout aussi bien à celui qui a effectué ce passage de reconnaître l'expression de la nature intérieure *d'autrui*. C'est parce que le psychanalyste parvient à reconnaître son propre monde intérieur (étant passé à travers l'épreuve de « purification psychanalytique »¹⁹⁸³ qu'est la

¹⁹⁸¹ *Ibid.*, p. 268. Ce thème de la post-éducation a été accentué par un des héritiers de Freud, O. Rank, qui décrivait la cure analytique comme une forme de seconde naissance (Otto Rank, *Le traumatisme de la naissance : influence de la vie prénatale sur l'évolution de la vie psychique individuelle et collective*, Paris : Payot et Rivages, 2002). V. N. Vološinov soutient qu'avec cette accentuation « se trouve mise en pleine lumière la signification métaphorique que revêt, aux yeux de tout le freudisme, la séance psychanalytique » (Voloshinov, « Au-delà du social », p. 73 ; cf. Voloshinov, « Le freudisme », p. 156).

¹⁹⁸² En cela, la cure présente plusieurs ressemblances avec les « rites de passage ». Cf. Douglas, *De la souillure*, p. 88-90 ; Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 38, 144-145. Ces « rites de passage » permettent le passage d'un statut social à un autre (Arnold van Gennep, *Les rites de passage*, Paris : Émile Nourry, 1909 ; Victor Turner, *Le phénomène rituel ; structure et contre-structure*, Paris : Presses universitaires de France, 1990). A. v. Gennep et V. Turner soulignent que ces rites de passage marquent symboliquement un passage, en distinguant entre différentes phases du rite. A. v. Gennep distingue entre des phases de *séparation*, de *marge* et de *réagrégation* ; V. Turner parle pour sa part des phases *préliminaire*, *liminaire* et *postliminaire*. Durant la phase centrale, *liminaire*, l'individu qui passe d'un statut à l'autre n'a *déjà plus* son ancien statut mais il n'a *pas encore* reçu son nouveau statut. Cette phase centrale du rite, « de marge », donne donc lieu à une désorganisation des statuts : « le comportement et le symbolisme sont momentanément affranchis des normes et des valeurs qui gouvernent la vie publique » (*Ibid.*, p. 161). Malgré tout, ce moment liminal donne simultanément lieu à une « amplification » de la structure conceptuelle (le système « des catégories logiques et à la forme des relations entre elles ») qui constitue la société (*Ibid.*, p. 161-162). En somme, « si l'on considère la liminarité comme un temps et un lieu de retrait hors des modes normaux de l'action sociale, on peut l'envisager comme étant virtuellement un moment de vérification des valeurs et des axiomes essentiels de la culture où elle se présente » (*Ibid.*, p. 162).

¹⁹⁸³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 90.

« cure didactique »¹⁹⁸⁴) qu'il parvient aussi à reconnaître celui de son patient¹⁹⁸⁵. Le passage par cette cure lui donne les moyens d'être à la hauteur de son *devoir* d'analyste, celui « d'exploiter aux fins de l'interprétation, de la reconnaissance de l'inconscient caché, tout ce qui lui est communiqué, sans remplacer par une censure personnelle la sélection à laquelle renonce le malade »¹⁹⁸⁶. Ainsi, l'analyste peut et « doit tourner vers l'inconscient émetteur du malade son propre inconscient en tant qu'organe récepteur »¹⁹⁸⁷. Par là, l'institution d'un nouvel autrui généralisé rend possible *un nouveau mode d'interaction*. Il ouvre la porte à un nouveau monde social, qui reconnaît et rend possible l'expression de la nature intérieure de chacun¹⁹⁸⁸.

L'intériorisation de la voix de l'analyste permet au patient de développer une *nouvelle sorte de rapport à soi*. Comme nous l'avons vu au chapitre deux, la cure oppose à l'ancien rapport à soi, fondé sur l'autocritique, un nouveau rapport, fondé sur l'auto-observation. Anna Freud écrit par exemple :

Le moi, quand il exerce la faculté d'auto-observation [...], fait cause commune avec l'analyste [...]. Le moi se pose en adversaire de l'analyste quand il se montre, au cours de son auto-observation, partial, plein de mauvaise foi et lorsque, enregistrant et transmettant consciencieusement certains renseignements, il en falsifie et rejette d'autres et les empêche de venir au jour : il va ainsi à l'encontre du travail analytique,

¹⁹⁸⁴ La cure didactique est une cure qu'entreprend un patient sain afin d'être en mesure de devenir psychanalyste. Celui qui veut devenir psychanalyste a « l'obligation » de se faire lui-même « analyser à fond », afin d'être « capable d'accueillir sans parti pris le matériel analytique » de ses patients (Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 88) ; « personne n'a le droit d'intervenir en psychanalyse s'il n'a pas acquis des expériences déterminées qu'on ne peut acquérir que par une analyse sur sa propre personne » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 97). Cf. Freud, *La technique psychanalytique*, p. 45, 91.

¹⁹⁸⁵ S. Zweig écrit que Freud a montré que « celui qui a appris à comprendre l'être humain en lui-même le comprend en tous les hommes » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 138).

¹⁹⁸⁶ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 89-90.

¹⁹⁸⁷ *Ibid.*, p. 90.

¹⁹⁸⁸ L'enquête psychanalytique montre, pour parler comme Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, que les « impulsions que le sujet n'admet pas comme les siennes, et qui pourtant sont bien à lui » (Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison ; fragments philosophiques*, Paris : Gallimard, 2011, p. 195), doivent être reconnues comme telles. Grâce à Freud, écrit S. Zweig, « nous avons appris à regarder sans fausse honte au fond de notre vie » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 44).

lequel exige de voir, sans rien excepter, tout ce qui peut émerger.¹⁹⁸⁹

Nous apercevons ici que la création d'un nouvel « autrui généralisé » par l'intériorisation de la voix de l'analyste par le patient ne constitue pas l'intériorisation de l'attitude subjective d'un individu particulier (celui que se trouve être son analyste), mais l'intériorisation d'un véritable système de normes impersonnel, dans lequel les devoirs prescrits à certains statuts répondent aux droits complémentaires accordés à des statuts correspondants. Dans le passage que nous venons de citer, Freud écrit que l'analyste « *doit* tourner vers l'inconscient émetteur du malade son propre inconscient en tant qu'organe récepteur »¹⁹⁹⁰. Le patient qui est parvenu à intégrer en lui-même son analyste (en réformant son autrui généralisé) doit remplir le même *devoir* envers soi, en étant lui-même réceptif à l'expression de son propre inconscient. Le patient parvient donc non pas simplement à mimer un autre individu particulier, mais bien à *exercer lui-même la fonction de son analyste*¹⁹⁹¹. Cet individu doit parvenir à guider sa propre action en parvenant à reconnaître les situations qui pourraient causer ou signaler les refoulements des désirs – les siens ou ceux d'autrui.

Le mode d'interaction réglé que constitue l'enquête analytique est un ensemble de réponses organisées dans lesquelles le *droit* des uns appelle le *devoir* des autres. Comme le remarque E. Tugendhat, l'usage que fait G. H. Mead du terme « autrui généralisé » implique que ce concept ne désigne pas un ensemble d'attitudes, d'émotions et de traits de personnalités appartenant à un certain nombre d'individus, mais plutôt un système impersonnel de normes :

Mead ne parle pas seulement de l'« autrui généralisé » parce qu'il s'agit des attitudes du groupe social, mais parce que ces attitudes sont des attentes normatives, ce qui implique que ce sont des exigences généralisées. Ces attentes n'émanent pas simplement de tous les individus du groupe, mais se fondent sur l'organisation de la coopération dans la société. Elles ne s'adressent pas non plus aux individus en tant que

¹⁹⁸⁹ Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 30.

¹⁹⁹⁰ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 90, italiques ajoutées.

¹⁹⁹¹ Rappelons la description de la cure psychanalytique réussie proposée par Willi Hoffer. Selon lui, le changement du patient dans l'analyse réussie découle d'une modification de l'image qu'il se fait de son « moi idéal ». Cette modification demande que le patient s'identifie à la *fonction* exercée par son analyste : le patient s'identifie notamment avec la capacité que possède l'analyste d'interpréter et d'analyser les refoulements (Hoffer, "Three Psychological Criteria for the Termination of Treatment," p. 194-195).

tels, mais en tant que représentants de certains rôles, elles s'adressent aux « diverses phases ou aspects de l'activité sociale commune » [...].¹⁹⁹²

La remarque est tout aussi juste dans le cas qui nous occupe. La critique pratique du refoulement requiert le remplacement d'un autrui généralisé par un autre autrui généralisé parce qu'elle implique le remplacement d'un ancien système de droits et de devoirs hérité par un nouveau système.¹⁹⁹³

*

En somme, l'enquête sur les refoulements ne fait pas que proposer une opposition statique des volontés extérieure et intérieure. Elle implique le passage d'une volonté qui interdit la reconnaissance du monde intérieur à une volonté qui la reconnaît.

7.3.2 De la volonté contrainte par la relation à la relation qui exprime la volonté

Le contraste des mondes intérieur et extérieur sert à distinguer les volontés libre et celles qui sont contraintes par autrui. La volonté apparemment personnelle d'abord troublée par l'acte problématique s'avère être, au terme de l'enquête psychanalytique, une volonté domestiquée par la société : « une volonté individuelle qui est identique à l'injonction sociale »¹⁹⁹⁴. Freud montre que dans le monde prépsychanalytique, la volonté de chacun est constamment contrainte par cette injonction sociale. Par exemple, comme nous l'avons vu au chapitre quatre, l'oubli est puni lorsque celui qui le commet s'abstient de vouloir *ce que différents engagements exigent qu'il veuille*. Ce sont des cas « où l'on oublie d'accomplir les actions que l'on avait promis à quelqu'un d'autre de faire en sa faveur »¹⁹⁹⁵, ou encore des cas

¹⁹⁹² Tugendhat, *Conscience de soi et autodétermination*, p. 223.

¹⁹⁹³ Ce remplacement se manifeste dans les remarques les plus banales. Par exemple, Freud note qu'une femme qui refoule l'insatisfaction produite par un mariage malheureux le fait parce « qu'elle n'aurait vraisemblablement pas le droit de se plaindre de son mariage » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 396). Freud indique ainsi qu'une réforme de ce système de droits et devoirs coutumiers qui accorderait ce droit aux époux rendrait superflu le refoulement de l'insatisfaction maritale.

¹⁹⁹⁴ *Ibid.*, p. 321.

¹⁹⁹⁵ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 262.

où la volonté est contrainte par « une obligation conventionnelle »¹⁹⁹⁶. Chacun se doit de ne pas oublier « de souhaiter les anniversaires, de féliciter les gens à l'occasion de leur jubilé, de leur mariage et de leurs promotions »¹⁹⁹⁷ ; le soldat « n'est pas *autorisé* à oublier quoi que ce soit de ce que le règlement militaire exige de lui »¹⁹⁹⁸ ; la « maîtresse de maison », en invitant des gens, s'engage à les recevoir ; le « prétendant », en faisant la cour à la « jeune fille », s'engage à porter ses pensées vers elle¹⁹⁹⁹. Par ces multiples obligations conventionnelles, la société contraint la volonté. Le surmoi est l'agent qui naît de la contrainte de la volonté par les obligations conventionnelles et qui assure ensuite la pérennité de cette contrainte.

Le passage par l'enquête analytique renverse la perspective. La domination de la volonté extérieure (celle-là qui est exigée par des engagements sociaux) est remise en cause par l'enquête analytique. L'authenticité (la « profondeur ») de l'engagement de la volonté dans différents engagements sociaux est soupesée, interrogée.

La démarche de l'enquête analytique propose ainsi de passer d'une volonté « extérieure », qui est produite par les contraintes sociales, à une authentique volonté « intérieure », apte à *engendrer* des engagements heureux, qui ne seront pas troublés par les symptômes du « retour du refoulé ». La volonté extérieure « identique à l'injonction sociale » procède de l'action du monde extérieur sur le monde intérieur. La volonté intérieure, à l'inverse, émane du monde intérieur puis de là se déploie dans le monde extérieur : elle se porte vers autrui²⁰⁰⁰. Elle peut éventuellement former des relations sociales nouvelles – des

¹⁹⁹⁶ *Ibid.*, p. 262.

¹⁹⁹⁷ *Ibid.*, p. 261.

¹⁹⁹⁸ *Ibid.*, p. 259.

¹⁹⁹⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48-49.

²⁰⁰⁰ Un des héritiers de Freud, E. Fromm, donnait une forme théorique, très claire, à l'opposition mise en scène par Freud entre ces deux formes sociales : « In order that any society may function well, its members must acquire the kind of character which makes them want to act in the way they have to act as members of the society or of a special class within it. They have to desire what objectively is necessary for them to do. [...] As long as mankind has not attained a state of organization in which the interest of the individual and that of society are identical, the aims of society have to be attained at a greater or lesser expense of the freedom and spontaneity of

relations fondées sur la reconnaissance de la « vérité intérieure »²⁰⁰¹ des différents partenaires de l'action. Freud écrit on ne peut plus clairement que dans ces relations nouvelles, les « sentiments mis en actes n'ont plus rien à voir avec les obligations sociales »²⁰⁰².

Le contraste entre ces deux formes de relation apparaît également chez les héritiers de Freud. Par exemple, le pédiatre B. Spock, incitait les parents américains à tenir compte de la volonté de leur bébé (« takes the baby's readiness into account »²⁰⁰³). Plus spécifiquement, il fallait « keep him from getting the feeling that you are urging the cup on him against his wishes »²⁰⁰⁴. « When he feels no more pressure, he can begin to pay attention to his own appetite. [...] You want him to eat because he feels like eating. »²⁰⁰⁵

*

L'enquête analytique esquisse ainsi ce que R. Castel appelle « un nouveau mode de socialité »²⁰⁰⁶. Par ce passage d'une relation contraignant les volontés à une relation exprimant les volontés, la démarche de l'enquête analytique remplace des liens *statutaires* ou faussement contractuels²⁰⁰⁷ par des liens proprement *contractuels*.

the individual. This aim is performed by the process of child training and education. » (Erich Fromm, "Individual and Social Origins of Neurosis," *American Sociological Review*, vol. ix, n° 4 (August 1944), p. 381).

²⁰⁰¹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244.

²⁰⁰² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 261.

²⁰⁰³ Spock, *Baby and Child Care*, p. 188.

²⁰⁰⁴ *Ibid.*, p. 179.

²⁰⁰⁵ *Ibid.*, p. 334.

²⁰⁰⁶ Castel, *Le psychanalysme*, p. 193. Le nouvel ordre social qui se dessine dans l'enquête analytique est un ordre qui, comme l'affirme T. Mann, établit « avec le monde souterrain, le monde de l'inconscient, du ça, des rapports plus audacieux et désinvoltes, plus libres et plus sereins » (Mann, « Freud et l'avenir », p. 42). W. H. Auden écrit pour sa part que dans ce nouvel ordre social instauré par la « famille de l'Impulsion », chacun est « capable d'aborder le futur en ami, / sans bagages remplis d'excuses, / sans masque figé de rectitude » (Auden, « À la mémoire de Sigmund Freud », p. 270 et 273.)

²⁰⁰⁷ Nous parlons de liens « faussement contractuels », parce que la critique mise en œuvre par l'enquête psychanalytique porte parfois sur des liens qui apparaissent non pas comme statutaires, mais comme contractuels. Par exemple, lorsqu'on « on oublie d'accomplir les actions que l'on avait promis à quelqu'un d'autre de faire en

7.3.2.1 L'affirmation d'une société contractuelle

Soulignons que, de cette manière, l'opposition distinctive entre les volontés extérieure et intérieure donne forme à l'opposition de deux sociétés : la société statutaire (reçue en héritage) et la société contractuelle moderne (en émergence)²⁰⁰⁸. La société qui demande d'ajuster les volontés aux exigences des relations est une société statutaire ; celle qui, à l'inverse, demande de fonder les relations sur les volontés des partenaires est une société contractuelle. En utilisant l'opposition distinctive entre les mondes intérieur et extérieur, l'enquête psychanalytique, comme le relève S. Moscovici, « exprime une relation entre des groupes sociaux »²⁰⁰⁹ : la relation tendue ou conflictuelle entre les groupes sociaux constitués par des règles statutaires et ceux constitués par des règles contractuelles. En ce sens, nous pouvons dire avec V. Vološinov que « la dynamique freudienne de la vie intérieure et ses mécanismes ne sont rien d'autre qu'une projection de rapports sociaux au sein d'une âme individuelle »²⁰¹⁰.

sa faveur » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 262), on montre une volonté contrainte par rien d'autre que *l'engagement contractuel*. De même, la « maîtresse de maison » qui invite des gens puis oublie cette invitation montre que sa volonté a été contrainte par l'invitation qu'elle a elle-même décidée. C'est aussi le cas du « prétendant » de la « jeune fille » qui l'oublie (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 48-49). Dans tous ces cas, la volonté individuelle est dépeinte comme n'étant contrainte par rien d'autre qu'un engagement contractuel.

²⁰⁰⁸ En reprenant les termes de V. N. Vološinov que nous avons vus au chapitre trois, nous dirons que si « l'idéologie officielle organisée » dépeinte par Freud appartient à une société statutaire, l'idéologie « non-officielle », « du quotidien », appartient plutôt à une société contractuelle.

²⁰⁰⁹ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 229. Cf. *Ibid.*, p. 271-272, Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 307. (Sur la manière dont différents systèmes de classement ordonnent les relations entre l'intérieur et l'extérieur d'un groupe, voir notamment : Douglas, *De la souillure* ; Douglas, *Natural Symbols*.)

²⁰¹⁰ Vološinov, « Le freudisme », p. 176. Vološinov soutient que les différentes images qui sont proposées du « monde intérieur » émergent d'un processus de projections des caractéristiques du monde extérieur de « la collectivité à l'intérieur de laquelle s'oriente l'individu » (Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, p. 303).

Le fait que le conflit intérieur dépeint par Freud décrive essentiellement l'opposition du statut et du contrat ne devrait pas nous surprendre. Rappelons que V. N. Vološinov remarque aussi que le débat intérieur entre les instances de l'inconscient « n'oppose pas des forces matérielles, mais des raisons d'agir »²⁰¹¹. Rappelons aussi que (comme nous l'avons vu au chapitre trois) ces dernières sont indissociables de systèmes de normes sociales, qui distinguent le désir qui est admirable de celui qui est simplement tolérable ou même carrément blâmable²⁰¹². Par le fait même, un conflit sur les raisons d'agir est simultanément un conflit des systèmes sociaux. Comme le note C. W. Mills, on retrouve derrière les différents « conflits motivationnels » (“*mixed motives*” and “*motivational conflicts*”) des formes situationnelles (*situational patterns*) concurrentes ou divergentes et leurs vocabulaires de motifs respectifs²⁰¹³. Il n'est donc pas étonnant que Freud, en tentant de comprendre différents phénomènes comme émanant d'un conflit entre les raisons d'agir opposées qui se présentent aux gens dans des situations d'incertitudes, ne soit parvenu qu'à dépeindre les rapports tendus entre les différents systèmes de normes sociales présentes dans la société occidentale contemporaine. En dernière analyse, le débat intérieur entre les raisons d'agir des différentes « instances de l'inconscient » oppose simplement deux systèmes de normes sociales.

Par la peinture de cette opposition entre les sociétés statutaires et contractuelles, la théorie du refoulement offre un idiome permettant aux contemporains de situer leurs actions au regard de la pluralité de normes d'une société globale dans laquelle cohabitent des règles statutaires et contractuelles. Il apparaît clairement que cette opposition est affirmée depuis une perspective globalement contractuelle. Deux éléments nous portent à le penser. *Premièrement*, les exigences statutaires du surmoi sont rapportées ironiquement, pour ainsi dire avec des « pincettes », des guillemets invisibles. Par exemple, lorsque Freud écrit que les volontés refoulées sont « tout à fait répréhensibles, choquantes du point de vue éthique, esthétique et

²⁰¹¹ Voloshinov, « Le freudisme », p. 179.

²⁰¹² Chaque système de normes sociales comporte son propre « vocabulaire de motifs » ; chacun de ces systèmes ordonne différents motifs d'une manière unique. Le motif qu'un système donné dépeint comme admirable sera dépeint par un autre système comme à peine tolérable, etc.

²⁰¹³ Mills, « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » (cf. Mills, “Situating Actions and Vocabularies of Motive,” p. 912).

social »²⁰¹⁴, il *rappelle* ce point de vue, qui est loin d'être le sien. En réalité, Freud considère même que celui qui adhère à un tel point de vue adhère à une « doctrine morale périmée »²⁰¹⁵. Notons ici que, comme le souligne V. N. Vološinov, une telle ironie est un bon indice d'un conflit entre groupes sociaux : « La forme de l'ironie est [...] conditionnée par le conflit social : c'est la rencontre dans une même voix de deux évaluations concrètes et l'interférence, le heurt qui se produisent entre elles. »²⁰¹⁶ La célèbre ironie freudienne est le fruit du choc de deux évaluations opposées, liées à des systèmes de normes sociales qui le sont tout autant²⁰¹⁷. *Deuxièmement*, comme nous l'avons vu au chapitre cinq, les exigences statutaires du surmoi sont décrites en fonction des exigences contractuelles du moi qu'elles transgressent : du tort qu'elles causent à l'intégrité et l'authenticité de la volonté des individus, etc. De ces deux manières, l'enquête analytique accorde une *prééminence* aux normes contractuelles. En somme, comme le remarque S. Moscovici, les différents couples d'opposés qui constituent le système de relations conceptuelles psychanalytique (à commencer par l'opposition, fondamentale, entre intérieur et extérieur) ne sont pas des éléments qui se font reconnaître une

²⁰¹⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 145.

²⁰¹⁵ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 676. Comme nous l'avons vu au chapitre trois, Freud montre très clairement à ses lecteurs que le « sentiment de culpabilité » qui accable le porteur de la pensée « inacceptable » ne découle pas d'une culpabilité *réelle*.

²⁰¹⁶ Vološinov, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », p. 210. L'ironie apparaît chez Freud lorsqu'il invoque des motifs, tout en se refusant à leur *donner raison*. Elle montre qu'il cherche à réévaluer la valeur de ces motifs. Dans de tels cas, comme le remarque ailleurs V. N. Vološinov, « les intonations nouvelles rencontrent [...] au sein du matériau, des intonations anciennes et qui sont déjà là. Les intonations s'enfoncent donc dans la chair vivante des évaluations idéologiques exprimées par le matériau et qui se sont déposées en lui. » Un auteur qui, comme Freud, entreprend de donner une nouvelle valeur à certains termes, « n'est capable de procéder à certaines réévaluations, qu'à certains changements d'intonations, qui seront perçus par lui et par son auditoire sur le fond d'évaluations et d'intonations anciennes. » (Vološinov, « Les frontières entre poétique et linguistique », p. 275.) L'ironie offrait à Freud le moyen d'indiquer à son auditoire qu'il s'opposait aux évaluations anciennes, celles-là qu'il rapportait.

²⁰¹⁷ En reprenant les termes de Vološinov que nous avons présentés au chapitre trois, nous dirons que les motifs imputés présentent une « *pluriaccentuation* sociale » et un « entrecroisement des accents » (*Marxisme et philosophie du langage*, p. 161). Dans de tels motifs « *s'entrecroisent des accents d'orientation différente* » (*Ibid.*, p. 161). Le motif, « produit de l'interaction vivante des forces sociales », devient « une arène en réduction où s'affrontent et sont en lutte des accents sociaux d'orientations diverses » (*Ibid.*, p. 203).

égale valeur : « parmi ces diverses régions ou classes, il y a des régions ou des classes qui sont privilégiées du point de vue normatif »²⁰¹⁸.

Par le fait même, nous pouvons dire que celui qui recourt à cette enquête se revendique d'une société contractuelle moderniste. Comme l'écrit S. Moscovici, le recours à l'enquête analytique permet « une délimitation de ce qui est à moi et de ce qui est à l'autre, de ce qui appartient au groupe interne et de ce qui appartient au groupe externe »²⁰¹⁹. La théorie du refoulement permet au groupe qui l'utilise de se définir, en s'opposant au groupe qui reconnaît l'autorité du statut, comme un groupe qui reconnaît l'autorité du contrat. Voilà qui explique pleinement le fait, constaté dans l'enquête de S. Moscovici sur l'image de la psychanalyse, qu'elle « *est envisagée comme attribut d'un groupe* »²⁰²⁰. Nous pouvons donc dire que la peinture du conflit des normes contractuelles et statutaires offert par la théorie du refoulement fait en sorte que, comme le dit C. Lévi-Strauss dans un autre contexte, « l'opposition, au lieu d'être un obstacle à l'intégration, serve plutôt à la produire »²⁰²¹.

*

L'enquête sur les refoulements ne fait pas qu'appuyer l'autorité du contrat sur l'imaginaire de l'intériorité. Elle permet tout aussi bien de contraster d'une manière claire les volontés contraintes de celles qui sont libres.

7.3.2.2 *La pulsion, une volonté au-delà de la contrainte*

L'enquête sur le refoulement esquisse un nouveau mode de relation sociale, fondé sur la reconnaissance de volontés qui ne sont *pas contraintes*. Les *pulsions* du ça sont des désirs présociaux, des désirs qui (à l'inverse des autres désirs) n'ont pas encore été contraints et domestiqués par la recherche de la reconnaissance d'autrui. Aristote et T. d'Aquin montrent que la volonté est un phénomène qui appartient pleinement à la situation dans laquelle elle se

²⁰¹⁸ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 272.

²⁰¹⁹ *Ibid.*, p. 271. Cf. *Ibid.*, p. 237, 243, 255, 260, 271-272, 311, 315, 348.

²⁰²⁰ *Ibid.*, p. 229.

²⁰²¹ Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, p. 132.

manifeste, que la volonté ne peut pas ne pas être façonnée par cette situation. La théorie monologique de la pulsion du ça présente au contraire une volonté intérieure repliée sur elle-même et qui n'est donc modelée par aucune situation extérieure. Cette volonté intérieure coupée du monde extérieur est ce que L. Dumont appelle une *volonté extramondaine*, c'est-à-dire une volonté qui est située au-delà des contraintes exercées par le monde social²⁰²². Freud écrit par exemple que dans « l'activité de fantaisie », chacun continue « à jouir de liberté à l'égard de la contrainte externe, une liberté à laquelle il a depuis longtemps renoncé dans la réalité effective. »²⁰²³ Cette « fantaisie » donnerait donc à voir une volonté non contrainte par le regard, les exigences et les pressions d'autrui.

Les pulsions du ça sont dépeintes par Freud comme des désirs qui, demeurant identique à eux-mêmes peu importe les circonstances, *ne peuvent pas être socialisés*. L'échec du refoulement démontre que « les hommes ne peuvent faire autrement » que de vouloir ce que veut leur ça²⁰²⁴. Ainsi, cette volonté intérieure profonde est une volonté située *au-delà de la portée de la volonté socialisée*²⁰²⁵. L'échec du refoulement démontre pleinement que le moi

²⁰²² Dumont, *Essais sur l'individualisme*, p. 76-77. (Les concepts de « volonté arbitraire » (Tönnies, *Communauté et société*, p. 91-178) et de « moi désengagé » (Taylor, *Les Sources du moi*) sont très proches de la notion de volonté extramondaine.) Rappelons la remarque de V. N. Vološinov : dans le récit « soustractif » élaboré par Freud, « l' » inconscient apparaît comme un « nouveau monde, un vrai continent vierge quelque part au-delà du social, de l'historique », un « continent neuf, inexploré, au delà de la culture et de l'histoire » (« Au-delà du social », p. 37 et « Le freudisme », p. 112). Comme nous l'avons vu au chapitre deux, c'est parce que l'enquête psychanalytique semble explorer le monde de cette volonté extramondaine, s'en faire l'émissaire, qu'elle a pu elle-même être dépeinte comme extramondaine.

²⁰²³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 385.

²⁰²⁴ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 239. Comme nous l'avons vu au chapitre cinq, le refoulement est voué à échouer. Dans les mots de D. Riesman, le ça « will not take “no” for an answer » ; cette quasi-personne « never denies itself » (Riesman, “Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought,” p. 187, 189).

²⁰²⁵ Comme le souligne P. Rieff, le ça « is defined negatively, as the inaccessible portion of the psyche » (Rieff, *Freud*, p. 77). S. Zweig écrit que la psychanalyse enquête sur la « couche vitale » de l'individu, celle qui est « inaccessible et qui échappe à l'influence du dehors » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 139). Le vouloir du ça, note R. Castel, « est barricadé comme une forteresse inexpugnable » (Castel, *Le psychanalysme*, p. 79). C. Castoriadis remarque que la théorie freudienne de la pulsion du ça démontre qu'« il y a hostilité indépassable du noyau psychique au processus de socialisation, auquel il doit être soumis [...]. Une borne est ainsi posée aux états

« doit tolérer que *la motion pulsionnelle refoulée reste continuellement soustraite à son influence* »²⁰²⁶. La volonté intérieure qu'est la pulsion « agit comme une force constante et [...] l'individu ne peut pas se soustraire à elle par la fuite »²⁰²⁷. Au final, cette pulsion n'

apparaît pas comme une simple fonction au service de la reproduction, assimilable à la digestion, la respiration, etc., mais comme quelque chose de beaucoup plus autonome, qui s'oppose bien plutôt à toutes les autres activités de l'individu et qui n'est contraint à entrer dans l'organisation de l'économie individuelle que par un développement compliqué et riche en restrictions²⁰²⁸.

C'est en raison de cette inaccessibilité de la volonté du ça qu'il devient possible de départager, parmi les volontés en jeu dans une situation, celles qui sont contraintes de celles qui sont libres. Les volontés sont soit contraintes, soit sont libres.

7.3.2.3 L'autorité reconnue à la pulsion

Nous avons vu que différents « imaginaires sociaux » donnent leur sens aux pratiques sociales. Ces imaginaires ne font pas qu'affirmer des exigences éthiques puisqu'ils comportent

possibles de la société humaine » (Cornelius Castoriadis, « Psychanalyse », in Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir. publ.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 602).

²⁰²⁶ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 126, italiques ajoutées.

²⁰²⁷ *Ibid.*, p. 130.

²⁰²⁸ Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », p. 115. Anna Freud écrit que le ça « reste à peu près égal à lui-même à tous les moments de la vie » et que les désirs de cette quasi-personne « demeurent à peu près inchangés » (Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 130). Le ça « est rempli de souhaits, de mouvements, de désirs, mais ils [...] poursuivent les buts les plus opposés, immédiatement l'un après l'autre, voire simultanément. » (Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 17.) Le ça cherche à accomplir son désir du moment « sans aucun égard pour ce qui se passe dans l'environnement » ; en ce sens, il est « complètement aveugle » (*Ibid.*, p. 15). Le ça « est à distance de l'environnement, il ne tient pas compte de l'environnement à cet égard, et n'est pas influencé par lui » (*Ibid.*, p. 20). S. Zweig écrit que dans « l'inconscient » « habite le Moi antique dont notre Moi civilisé ne sait plus rien ou ne veut plus rien savoir » et que cet être intérieur est animé par des « instincts primitifs et indomptables » et par une « volonté primordiale » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 72 ; cf. p. 82, 109, 120, 131, 132, 138). T. Adorno écrit pour sa part que la pulsion du ça est une « impulsion archaïque, non encore guidée par un moi solide », une « impulsion indomptée, pré-égoïque » (Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris : Payot, 1992, p. 175). Le ça « ne porte en lui aucune intention mais contente jusqu'aux ultimes intentions de l'homme » (Adorno, *Minima Moralia*, p. 81).

aussi une composante théorique. Plus précisément, comme le remarque C. Taylor, ces imaginaires sociaux ne font pas qu'exiger d'ajuster la réalité à des normes, mais entreprennent tout aussi bien de montrer comment la nature de la réalité peut effectivement être ajustée à ces normes. Ils offrent

une identification de traits caractéristiques du monde [...] qui assure que les normes sont à la fois justes et [...] réalisables. En d'autres termes, l'image de l'ordre ne contient pas seulement une définition de ce qui est bien, mais également du contexte dans lequel il vaut la peine de le rechercher et d'espérer le réaliser (au moins partiellement).²⁰²⁹

La théorie du refoulement joue un tel rôle : elle contient une théorie anthropologique qui rend possible un partage clair des volontés contraintes et libres. Comme nous l'avons vu au chapitre deux, la théorie du refoulement oppose à la « motivation manifeste » (celle qui est déclarée par l'auteur de l'action visée), une « motivation plus profonde » d'abord inavouée²⁰³⁰ ; si la première est une « pulsion domestiquée », la seconde est une « motion pulsionnelle sauvage, non domptée par le moi »²⁰³¹ ; si la première est une intention verbalisée, suscitée par une « réaction », et qui agit tout au plus comme une « rationalisation », la seconde est une intention « plus profonde », qui constitue la « détermination proprement dite » de l'action²⁰³² ; si la première est une « motivation secondaire » de l'action (proposée par un « penser conscient » qui la comprend de travers), la seconde est une motivation qui est la « véritable signification » de l'action²⁰³³. En somme, la théorie du refoulement oppose les unes aux autres ce que nous avons appelé les intentions *par addition* et *par soustraction*. Cette distinction est une distinction entre les volontés contraintes et libres. Les volontés *par addition* ne sont rien d'autre que des volontés contraintes par l'anticipation des punitions par les partenaires sociaux. À l'inverse, les volontés *par soustraction*, parce qu'elles sont étrangères à

²⁰²⁹ Taylor, *L'Âge séculier*, p. 295. Cf. *ibid.*, p. 298. M. L. Kohn écrit pour sa part : « values imply a great deal about conceptions of reality » (Melvin L. Kohn, *Class and Conformity: A Study in Values*, Homewood, Illinois et Georgetown, Ontario: The Dorsey Press, 1969, p. 73).

²⁰³⁰ Freud, *L'Avenir d'une illusion*, p. 24.

²⁰³¹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 22.

²⁰³² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 512, 583-584.

²⁰³³ *Ibid.*, p. 330.

toute attente, à toute anticipation, à toute réflexion, sont *complètement* étrangers aux contraintes exercées sur la volonté par le « mal que l'on redoute »²⁰³⁴.

En reprenant les mots de Durkheim, nous dirons que la distinction des deux volontés permet, tout comme les récits « classiques » du contrat social élaborés à l'époque moderne, « de *faire le partage* entre les éléments sociaux de la nature humaine et ceux qui dérivent directement de la constitution psychologique de l'individu »²⁰³⁵. R. Horton remarque que la psychanalyse qui se développe dans le contexte de la société démocratique contemporaine est d'abord une réponse aux types de problèmes interpersonnels et intrapersonnels qui y sont les plus *en relief*²⁰³⁶. Elle est donc profondément inscrite dans ce contexte d'interaction sociale

²⁰³⁴ Nous reprenons l'expression d'Aquin, *Les actes humains*, p. 31. Ce partage entre les intentions *par addition* et *par soustraction* fut réaffirmé par les héritiers de Freud. Par exemple, le psychanalyste W. Reich opposait aux motifs de l'individu qui « sont les siens », ceux qui sont plutôt ceux « des autres » ; il opposait aux motifs qui s'adressent d'abord « à lui-même », ceux qui s'adressent avant tout « à son environnement » (Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 433-434). Reich opposait ailleurs aux motivations « en *surface* », décrites par la « psychologie superficielle », les « motivations biologiques » que la « psychologie des profondeurs » cherche « derrière » les premières (Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, Paris : Payot, 1977, p. 316). Il fallait absolument chasser « la confusion entre les pulsions primaires et secondaires », c'est-à-dire entre les pulsions présociales et celles suscitées par le processus de socialisation (Wilhelm Reich, *Le meurtre du Christ*, Paris : Champ libre, 1971, p. 144). H. Marcuse opposait pour sa part « les raisons individuelles et supra-individuelles » (Herbert Marcuse, *Eros et civilisation*, Paris : Minuit, 1976, p. 233-234). Semblablement, D. W. Winnicott opposait le concept de « faux "self" » à celui de « vrai "self" » (Donald Woods Winnicott, *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris : Payot, 1974, p. 115). Cette distinction reposait sur l'hypothèse de l'existence dans l'individu d'« un noyau de la personnalité » qui « ne communique jamais avec le monde des objets perçus » ; chaque individu, en fait, serait « un élément isolé en état de non-communication permanente, toujours inconnu, jamais découvert » (*Ibid.*, p. 161). (Winnicott soulignait qu'il existait « un parallèle entre ce que je répartis en vrai "self" et en faux "self", et la distinction établie par Freud d'une partie centrale gouvernée par les pulsions [...] et d'une partie tournée vers l'extérieur et établissant des rapports avec le monde. » (*Ibid.*, p. 116.)

²⁰³⁵ Durkheim, *Le Contrat social de Rousseau*, p. 37, italiques ajoutées.

²⁰³⁶ L'analyse de Horton s'appuie sur le fait que « certain social setting tends to throw certain kinds of problem into high relief whilst casting others into shadow » (Horton, « Social Psychologies: African and Western, » p. 79-80). Différentes sociétés développent des « psychologies sociales » (définies comme des « systems of ideas concerning the individual and his relationship to society » (*Ibid.*, p. 73) qui permettent de répondre aux problèmes qui sont objet de cette attention particulière. Horton souligne que la psychanalyse et les psychologies sociales

(« a system of thought which is to a high degree context-bound »). Notre propre enquête vient compléter et préciser celle de Horton : si la société contractuelle contemporaine incite à départager les volontés contraintes des volontés libres, si elle met leur contraste en relief (en faisant de cette distinction un objet *d'attention, d'intérêt, de souci*), l'imaginaire de l'intériorité développé par la psychanalyse offre un outil permettant de départager les unes des autres avec une clarté qu'il aurait auparavant été difficile d'atteindre. Les membres de la société contractuelle contemporaine qui se servent de la théorie psychanalytique peuvent donc, dans une situation donnée, distribuer les volontés en jeu (qu'elles soient avouées ou imputées à autrui) dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. De cette manière, ils peuvent déterminer si le consentement à une relation accordé par ces volontés est « vicié » ou non. En effectuant ce tri, ils peuvent évaluer le degré de légitimité de cette relation.

C'est précisément parce que la pulsion présociale du *ça* est *inaccessible* à la contrainte qu'elle est apte à révéler « les difficultés que le caractère indomptable de l'homme oppose à

religieuses développées dans des sociétés africaines possèdent de nombreuses caractéristiques communes (*Ibid.*, p. 77-78). Mentionnons les principales d'entre elles. Ce sont des théories visant à rendre compte du rapport de l'individu à la société. Pour ce faire, elles dépeignent l'individu comme un être habité par différentes quasi-personnes, dont il n'a pas conscience. Comme certaines de ces quasi-personnes incarnent les « forces de la société » et d'autres les « forces de la nature », la peinture des rapports plus ou moins conflictuels entre ces quasi-personnes sert à rendre compte des rapports entre l'individu et la société. Si l'harmonie entre les quasi-personnes ouvre la voie à l'action efficace, à la « bonne fortune » et à la santé, le conflit entre elles est à la racine de l'inefficacité, de l'infortune et de la maladie. Selon que la société valorise surtout la société ou l'individu, la réconciliation souhaitable est dépeinte depuis la perspective de la quasi-personne qui incarne les forces de la société, ou bien plutôt depuis celle qui incarne les forces de la nature.

Horton souligne que la comparaison effectuée « could provide inspiration for an exciting cross-cultural study of social psychologies. The first stage of such a study would be a “comparative sociology of social psychologies” along the lines attempted in the first part of this essay. It would involve : sketching the main organizational features of each society considered ; showing how these features placed individual members in certain types of life situation ; showing how these types of life-situation gave salience to certain kinds of personal problem ; and finally, accounting for the social psychology of the society in question as a response to these difficulties. » (*Ibid.*, p. 79)

toute espèce de communauté sociale »²⁰³⁷. Cette pulsion présociale se présente comme une sorte de point archimédien, situé hors du monde des transactions sociales, qui permet d'évaluer la valeur de ce monde social à partir d'un principe qui lui est étranger²⁰³⁸. De cette manière, cette pulsion semble aussi offrir un point d'appui « métasocial » sur lequel appuyer une sorte de *levier* théorique, lequel permettra d'esquisser une transformation du social dans sa totalité. En envisageant ainsi le monde social de l'extérieur, il devient possible, comme l'écrit Freud, de poser des « exigences à la culture »²⁰³⁹. Ces exigences apparaissent en effet comme étrangère à cette dernière. En utilisant de cette manière l'image monologique de la pulsion, l'enquête psychanalytique, comme le souligne V. Vološinov, « isole abstraitement la part a-sociale, a-historique, pour en faire la mesure et le critère suprêmes de tout ce qui est social et historique »²⁰⁴⁰. Pour reprendre les termes de l'analyse du contrat social proposé par É. Durkheim, cette pulsion entièrement naturelle « est comme la pierre de touche d'après laquelle doit se mesurer le degré de perfection de l'état civil »²⁰⁴¹. L'identification de la pulsion

²⁰³⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 243. Rieff note justement : « By uncompromisingly posing instinct against those forces, within the self as well as in society, which block its development, Freud preserves the most vital function of the individual. » (Rieff, *Freud*, p. 60.)

²⁰³⁸ S. Haber remarque que Freud tente de « chercher *plus loin que l'interaction* (à savoir, dans le psychisme) le point de référence "externe" de la théorie sociale » (Haber, *Freud sociologue*, p. 156) ; I. Théry note : « L'homme psychologique du XX^e siècle a trouvé dans le *substantif* "l'inconscient" une façon de consacrer la *substance* cachée de l'entité mystérieuse qu'il voyait déjà comme un moi originel méconnu et souffrant, opposé aux artifices du monde social. » (Théry, *La distinction de sexe*, p. 350.) S. Zweig écrivait que la pulsion monologique dévoilée par Freud « est devenue la mesure suprême et presque unique de l'homme » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 139) ; T. Adorno louait chez Freud la « méthode consistant à pénétrer dans les profondeurs archaïques de l'individu et à prendre celui-ci comme un absolu » (Adorno, *La psychanalyse révisée*, p. 39) ; D. Riesman relève que « Freud insists that the biological equipment of men and women, rather than the cultural definition of that equipment, is determinative of normalcy » (Riesman, "Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought," p. 182).

²⁰³⁹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 34. De cette manière, comme l'écrit C. Castoriadis : « Le projet psychanalytique, s'il est accepté, induit [...] une norme pour jauger les institutions, selon qu'elles entravent ou facilitent l'accession des sujets à leur autonomie » (Castoriadis, « Psychanalyse », p. 603).

²⁰⁴⁰ Vološinov, « Le freudisme », p. 89.

²⁰⁴¹ Durkheim, *Le Contrat social de Rousseau*, p. 36. Par exemple, le psychanalyste D. W. Winnicott écrit que le « faux "self" » permet « la préservation de l'individu en dépit des conditions anormales de l'environnement »

monologique s'inscrit dans démarche identique à celle proposée par des théoriciens « classiques » du contrat social :

Pour juger ce qui a été fait, c'est-à-dire les formes historiques de l'association, il faut voir ce qu'elles sont par rapport à cette constitution fondamentale, si elles en dérivent logiquement ou si elles la faussent ; et pour déterminer celle qui doit les remplacer, c'est à l'analyse de l'homme naturel qu'il faut demander les prémisses du raisonnement. Mais, pour atteindre cet homme naturel, il est indispensable d'écarter tout ce qui, en nous, est un produit de la vie sociale. Autrement, on tournerait dans un cercle vicieux. On justifierait la société avec elle-même, c'est-à-dire avec les idées ou les sentiments qu'elle-même a mis en nous. On prouverait le préjugé par le préjugé. Pour faire une œuvre critique vraiment efficace, il faut donc échapper à l'action de la société, la dominer, et reprendre à nouveau l'enchaînement logique des choses de par l'origine.²⁰⁴²

*

En somme, la théorie du refoulement permet de dire que les volontés en jeu dans une situation donnée sont soit des volontés libres, soit des volontés contraintes. En permettant un tel partage des volontés, cette théorie autorise les remises en question de l'authenticité de différentes volontés. Elle permet même de remettre en question l'authenticité de la libre volonté *d'autrui* dans les termes de l'imaginaire de l'intériorité, alors pourtant que celui-ci semblait avoir définitivement interdit cette remise en question. Voyons comment.

7.3.3 Dire la volonté intérieure d'autrui

L'image *freudienne* de l'intériorité offre des usages que ne permet pas la conception *cartésienne* de l'intériorité. Rappelons que la conception *cartésienne* de l'intériorité conçoit la volonté comme un phénomène extramondain, situé au-delà de la portée du monde social. Comme cette conception dépeint l'introspection comme un processus incorrigible, elle fait de chaque agent une autorité suprême et incorrigible lorsqu'il s'agit d'identifier sa volonté. Ainsi, elle rend *inconcevable* le fait que chacun peut se tromper sur sa volonté (par exemple : que

(Winnicott, *Processus de maturation chez l'enfant*, p. 119). Ainsi, le degré de développement du « faux "self" » permet d'évaluer la distance entre les conditions anormales qui prévalent dans la société actuelle et les conditions normales et souhaitables.

²⁰⁴² Durkheim, *Le Contrat social de Rousseau*, p. 39.

chacun peut prendre sa volonté contrainte pour une volonté libre). Cette image cartésienne de l'intériorité ne permet donc pas de remettre en question la légitimité des engagements d'autrui en prétendant qu'elles émanent d'une volonté contrainte. À l'inverse, grâce à la théorie du refoulement, Freud pouvait fonder la remise en question de la légitimité des engagements contractuels d'autrui sur la « rhétorique de l'intériorité »²⁰⁴³ utilisée par Rousseau.

Différents volets de la théorie du refoulement permettaient de s'en servir pour remettre en question l'authenticité de la volonté d'autrui tout en adhérant à l'image de l'intériorité.

Freud pouvait remettre en question l'authenticité des désirs d'autrui, tout d'abord, parce que la théorie du refoulement rendait concevable le fait que l'auteur d'une action peut, pour ainsi dire, l'envisager de l'extérieur, comme le ferait un témoin de cette action. En raison de l'inaccessibilité à soi entraînée par le refoulement, son auteur perçoit « tous les actes et toutes les manifestations » de sa propre personne « comme s'ils appartenaient à une autre personne »²⁰⁴⁴. L'auteur du refoulement a la même relation avec son propre processus psychique refoulé « qu'avec un processus psychique chez un autre individu »²⁰⁴⁵. Cette image du refoulement rendait possible ce que nous avons appelé au chapitre six *une auto-imputation de motif*. Évidemment, celui qui procédait à une telle auto-imputation ne comprenait pas plus son vouloir que le témoin de son action. L'auteur de cette auto-imputation ne disposait plus, en la matière, d'une autorité suprême.

Ensuite, Freud pouvait fonder la remise en question de l'authenticité des engagements d'autrui sur la « rhétorique de l'intériorité » parce que (beaucoup plus étrangement), le témoin de l'action qu'est le psychanalyste observerait ce porteur du refoulement comme *de*

²⁰⁴³ V. Descombes présente l'opposition qui structure la rhétorique de Rousseau comme une opposition entre la « rhétorique du monde » et la « rhétorique de l'intériorité ». La première est une « vision du dehors », alors que la seconde propose une « vision du dedans ». Celui qui se fie à la seconde « cherche la justification (ou la condamnation) de sa conduite dans la pureté des motifs éprouvés plutôt que dans cette conduite elle-même » (Descombes, *Proust*, p. 225-227). De cette manière, ces deux rhétoriques sont indissociablement « deux régimes de la culpabilité » (*Ibid.*, p. 221).

²⁰⁴⁴ Freud, *Métapsychologie*, p. 71.

²⁰⁴⁵ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 98.

l'intérieur. L'expression symbolique du désir refoulé offrait ce que nous avons appelé au chapitre six *un quasi-aveu d'intentions* à autrui²⁰⁴⁶. Cet aveu était analogue à l'aveu par lequel chacun peut, dans la perspective cartésienne, informer son interlocuteur sur l'état de son monde intérieur. Par le fait même, le témoin qui impute des intentions refoulées à l'auteur d'un acte « symbolique » ne semble pas l'approcher depuis une perspective extérieure ; au contraire, il semble *rapporter les propos intérieurs* de cet auteur. Il semble ainsi, à la manière du romancier moderne qui rapporte les discours muets que ses héros s'adressent²⁰⁴⁷, observer (par un accès direct à l'inconscient d'autrui) *plus profondément dans l'auteur de cet acte que ce dernier n'y parvient lui-même*. D. Cohn souligne que le roman moderne entreprend « de décrire le secret des pensées, des sentiments, des perceptions d'une personne autre que le locuteur », de rapporter « ce que pense un esprit qui n'est pas mon esprit »²⁰⁴⁸. Par exemple, le romancier M. Proust rapporte le discours intérieur de Charles Swann, un personnage qui avait auparavant été amoureux d'Odette de Crécy :

Et avec cette muflerie intermittente qui reparaisait chez lui dès qu'il n'était plus malheureux et qui baissait du même coup le niveau de sa moralité, il s'écria en lui-même : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »²⁰⁴⁹

D. Cohn note que les narrateurs de romans de ce type « ont des facultés cognitives dont les biographes historiens sont normalement dépourvus, notamment le pouvoir tout à fait *non*

²⁰⁴⁶ Comme l'écrivait Anna Freud, la volonté d'avouer qui animait l'action symbolique manifestait un « besoin impérieux de faire irruption et de se manifester » (Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 299). S. Zweig écrivait que le symptôme du porteur du refoulement était animé par une volonté de « faire comprendre à tout individu le sens de ses élans inconscient » ; ce symptôme était en effet « un aveu et une autotrahison » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 73, 78).

²⁰⁴⁷ Sur les formes de narration romanesques modernes qui rapportent les discours intérieurs que des héros s'adressent à eux-mêmes, on consultera avant tout : Cohn, *La transparence intérieure*. Voir aussi : Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, p. 184-191 ; Chrétien, *Conscience et roman, I* ; Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*, Paris : Seuil, 2001.

²⁰⁴⁸ Cohn, *La transparence intérieure*, p. 18, 20.

²⁰⁴⁹ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu ; Tome 1 : Du côté de chez Swann, À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Paris : France Loisirs, 1999, p. 415.

naturel de pénétrer le psychisme de leurs protagonistes et de décrire le monde qui les entoure tel qu'il est focalisé par leur vision »²⁰⁵⁰. En effet, aucun historien ne pourrait, comme Proust, rapporter les propos muets qu'un personnage historique se tient à lui-même. La démarche du psychanalyste ne paraît pas si éloignée de celle de ces romanciers²⁰⁵¹.

Le psychanalyste est celui qui est « capable de se plonger dans la vie d'âme du malade »²⁰⁵². Cette prétention d'avoir découvert une *voie d'accès privilégiée à l'intérieur d'autrui* explique par exemple que Freud puisse écrire que la vie d'une malade « devint transparente pour moi comme rarement celle d'un être humain pour un autre »²⁰⁵³.

Nous apercevons ici le génie de la théorie du refoulement : en présentant les intentions refoulées comme des intentions qui s'étaient *d'abord* manifestées dans le for intérieur des

²⁰⁵⁰ Cohn, *Le propre de la fiction*, p. 71.

²⁰⁵¹ J.-P. Cometti souligne très justement que le discours psychanalytique sur la vie intérieure prolonge le mode de description paradoxal proposé par le roman moderne (*Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, p. 228-230).

La comparaison entre ces récits romanesques et ceux proposés par Freud pourrait être étendue. Par exemple, comme nous l'avons vu, Freud dépeignait le monologue intérieur comme un outil permettant de se tromper soi-même sur ses motifs et désirs. (C'est ce que nous avons appelé la « dissimulation dialogique ».) Là encore, sa démarche prolongeait celle de ces romanciers. Eux aussi dépeignaient fréquemment le monologue intérieur comme un outil permettant de se mentir à soi-même. Par exemple, Marcel Proust décrit, dans une page sur l'amour malheureux de Charles Swann pour Odette de Crécy, comment Swann parvint à chasser l'idée évidemment désagréable qu'Odette puisse être une « femme entretenue » par lui : « Il ne put approfondir cette idée, car un accès d'une paresse d'esprit qui était chez lui congénitale, intermittente et providentielle, vint à ce moment éteindre toute lumière dans son intelligence. [...] Sa pensée tâtonna un instant dans l'obscurité, il retira ses lunettes, en essuya les verres, se passa la main sur les yeux, et ne revit la lumière que quand il se trouva en présence d'une idée toute différente [...]. » (Proust, *À la recherche du temps perdu ; Tome I*, p. 294.) Proust décrit ici, très précisément, la technique de dissimulation dialogique que M. Billig a approché d'une manière plus théorique.

²⁰⁵² Freud, *La technique psychanalytique*, p. 22.

²⁰⁵³ Freud, « Études sur l'hystérie », p. 40. S. Zweig soutenait que Freud, dans son travail clinique, parvenait à « ne faire qu'un avec son "sujet" » et qu'ainsi Freud « vit ainsi au cœur de cette personnalité étrangère, tandis qu'en même temps, établissant le diagnostic de l'âme, il l'observe du dehors » (Zweig, *Sigmund Freud*, p. 47 ; cf. *Ibid.*, p. 124).

auteurs des actions, qui *ensuite* avaient été refoulées de la conscience vers « l' » inconscient et qui, *enfin*, se manifestaient dans des *quasi-aveux* présentés à autrui dans un quasi-langage (le « langage de l'inconscient »), cette théorie permettait de renouveler la compréhension d'une pratique instituée – la discussion sur l'authenticité de la volonté d'autrui. Comme nous l'avons vu au chapitre six, cette théorie permettait de concevoir les récits des témoins de l'action symbolique comme découlant d'une compréhension privilégiée des *quasi-aveux* des auteurs de cette action. De cette manière, la théorie du refoulement étendait aux récits des témoins de l'action l'autorité que la rhétorique de l'intériorité classique accordait aux récits des auteurs de l'action.

Il devenait ainsi possible aux adeptes de l'analyse de prétendre formuler la volonté du porteur du refoulement mieux que ce dernier, autrement dit de *se faire reconnaître comme le porte-parole autorisé de la volonté d'autrui*²⁰⁵⁴. Par moment, cette prétention apparaît très clairement. Reprenons l'exemple, déjà abordé dans ce chapitre, de cette patiente d'Anna Freud dont la volonté était contrainte par les attentes qu'elle prêtait à autrui. Dans l'analyse de ce cas, Anna Freud dépeignait le contraste entre la volonté libre et la volonté contrainte d'une manière radicalisée : la volonté contrainte par la relation était en effet décrite, très dramatiquement, comme une volonté *étrangère*. Les sentiments que cette patiente manifestait n'étaient « nullement ses propres sentiments », ses affects n'étaient « plus ses propres affects », l'aversion qu'elle manifestait n'était « pas vraiment sienne », le mépris dont elle faisait preuve n'était « pas le sien propre »²⁰⁵⁵. Beaucoup plus largement, A. Freud décrit ailleurs la volonté contrainte par la crainte de l'angoisse infligée par le surmoi comme une

²⁰⁵⁴ Cette prétention a parfois frappé les contemporains. S. Moscovici rapporte une blague, parue dans un journal français adressé au grand public, qui témoigne de cet étonnement. La blague se présente comme une conversation entre deux jeunes filles : « Es-tu réellement amoureuse de Johnny ? – Comment veux-tu que je le sache, répond l'autre, mon psychanalyste est en vacances. » (Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 319.) Cette blague réagissait précisément à la manière dont la psychanalyse accorde aux récits des témoins de l'action certains des privilèges jusque là accordés aux récits des auteurs de l'action.

Notons aussi que cette pratique de l'imputation d'aveux à autrui permet de remettre en cause l'idée, affirmée par D. Cohn, suivant laquelle Freud « n'a jamais perdu de vue l'impossibilité catégorielle d'observer l'intérieur de l'esprit d'autrui » (*Le propre de la fiction*, p. 84).

²⁰⁵⁵ Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 157.

volonté étrangère : « le motif auquel le moi obéit » en obéissant au surmoi « n'émane pas de lui-même »²⁰⁵⁶. « Le moi [...] ne lutte pas de son plein gré contre les pulsions ; le mobile auquel il obéit en se défendant ainsi ne se trouve pas non plus en lui »²⁰⁵⁷. En déclarant ainsi que la volonté qui animait la patiente n'était pas la sienne, Anna Freud revendiquait très clairement le titre de porte-parole autorisé de la libre volonté de cette patiente, à qui elle contestait simultanément ce titre.

*

Ainsi, la théorie du refoulement renouvelait la compréhension d'une pratique habituelle dans une société contractuelle, celle qui consiste à se demander si la volonté des partenaires de l'action n'a pas été contrainte. Cette pratique, la théorie la renouvelait en l'intégrant à un « imaginaire social » de l'intériorité : elle conférait à cette pratique un sens pleinement compatible avec l'image de « l'homme intérieur » largement répandue parmi les contemporains.

²⁰⁵⁶ *Ibid.*, p. 52.

²⁰⁵⁷ *Ibid.*, p. 54. De même, le psychanalyste W. Reich affirmait que si les motifs qui animent l'individu sain « sont les siens », ceux qui animent le porteur de refoulements sont plutôt ceux « des autres » (Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 433).

8. Situation immédiate de l'enquête sur les refoulements

L'enquête en rétablissant la relation troublée de l'organisme et de l'environnement (qui détermine le doute) ne supprime pas simplement le doute par le retour à une intégration d'adaptation antérieure, elle institue un nouvel environnement qui soulève de nouveaux problèmes. Ce que l'organisme apprend au cours de ce processus produit de nouvelles capacités qui exigent davantage de l'environnement. Bref des problèmes particuliers sont résolus, d'autres tendent à se présenter. Il n'existe pas de solution finale parce que toutes les solutions introduisent des conditions plus ou moins grosses de nouvelles difficultés.

John Dewey, *Logique ; la théorie de l'enquête*.

Examinons maintenant les situations *immédiates* de l'enquête analytique. Cet examen présente quelques contrastes avec celui de la situation « élargie » auquel nous avons procédé dans le dernier chapitre. La situation *élargie* est la situation qui donne sa forme à l'enquête analytique. Inversement, les situations immédiates, au sens où nous l'entendons ici, sont les situations auxquelles l'enquête analytique donne forme. La situation élargie qui a donné forme à l'enquête psychanalytique est une situation qui se transforme lentement avec le temps, puisque la société démocratique s'est construite au fil des siècles²⁰⁵⁸. Inversement, les situations immédiates configurées par l'enquête analytique ont été rapidement transformées, durant les premières décennies de l'histoire de la psychanalyse. Par le fait même, l'examen de ces situations immédiates que nous entreprenons maintenant est un examen plus « diachronique », qui envisage comment l'enquête sur les refoulements, après avoir d'abord été utilisée de manière à configurer la relation de patients à leurs thérapeutes, a ensuite été utilisée d'une manière plus large, pour ordonner des relations très variées appartenant à des sphères d'activités sociales qui l'étaient tout autant. Freud et ses héritiers, en fonction des situations variées dans lesquelles ils se trouvaient, ont transformé la pratique créée dans le cadre de la cure. Sur ce chemin, la psychanalyse a pris des formes extrêmement variées, évoluant selon la nature des situations rencontrées. Cela revient à dire que la description même schématique de ces différentes situations est une tâche qui dépasse de loin le cadre de ce chapitre. Nous nous intéresserons uniquement, dans ce dernier chapitre, aux éléments de ces différentes situations immédiates qui permettent de jeter une lumière sur les deux éléments de notre problématique : la diffusion large et profonde de la psychanalyse dans les sociétés démocratiques contemporaines.

La transformation des situations immédiates peut être éclairée en recourant aux termes qu'utilise Dewey pour décrire le cycle de l'action sociale²⁰⁵⁹. Nous avons relevé au chapitre quatre que les situations problématiques qui semblaient appeler l'imputation d'intentions refoulées étaient des situations qui transgressaient des exigences sociales. Nous avons alors

²⁰⁵⁸ Comme nous l'avons entrevu, la société « démocratique », depuis l'époque moderne, gagne lentement en force, au fur et à mesure que de nouvelles relations sont jugées et organisées à partir des normes contractuelles.

²⁰⁵⁹ Rappelons que nous les avons présentés au chapitre trois.

remarqué que les exigences que ces situations transgressaient, d'un passage à l'autre des écrits de Freud, étaient variables : que parfois Freud traitait certains rêves comme problématiques, et d'autres fois il traitait comme problématique le rêve en tant que tel ; que de même si parfois certains oublis étaient problématiques, d'autres fois c'était le phénomène de l'oubli en tant que tel qui l'était ; que parfois les phénomènes problématiques étaient des maladies (troubles obsessionnels compulsifs, « hystérie », etc.), et d'autres fois des actes posés par des gens sains ; etc.

Ces flottements peuvent maintenant être éclairés en distinguant entre les situations problématiques *initiales* (c'est-à-dire celles auxquelles les toutes premières enquêtes analytiques durent répondre, lorsqu'elles furent d'abord entreprises dans le cadre d'une thérapie), et les *nouvelles situations problématiques* (celles que rencontraient plutôt des gens qui avaient *déjà* participé ou assisté à des enquêtes psychanalytiques). Les premières enquêtes analytiques visaient à répondre à des situations qui pouvaient apparaître problématiques à des gens *ignorant tout de la psychanalyse*. Pour ces gens, étaient surtout problématiques les phénomènes franchement pathologiques qu'étaient les névroses, les rêves particulièrement étranges, etc. La perspective des gens qui avaient acquis l'expérience de l'enquête était différente. Pour ces derniers, les phénomènes franchement pathologiques apparaissaient comme la manifestation « de surface » d'un problème plus profond et bien dissimulé, celui que l'enquête sur les refoulements leur avait fait découvrir : la division de la volonté personnelle.

L'accomplissement d'une enquête analytique ne ramenait pas les partenaires à la situation qui avait précédé les troubles de l'interaction. Elle menait à la création d'une nouvelle situation déterminée, produite par l'enquête analytique. Les adeptes de la psychanalyse étaient transformés par leur expérience de l'enquête sur les refoulements. Ils agissaient désormais dans « un nouvel environnement ». En effet, ces adeptes étaient désormais persuadés qu'il existait dans leur environnement un phénomène dont ils avaient tout ignoré auparavant : le refoulement²⁰⁶⁰. Ils savaient aussi que ce phénomène était susceptible de

²⁰⁶⁰ La psychanalyse « montre l'existence d'un "arrière-monde" inconnu » (Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 22).

produire toute une série de phénomènes problématiques. De plus, ils étaient disposés à reconnaître comme autant de signes de la présence de refoulements des phénomènes qui n'avaient jusque là jamais attiré leur attention. Enfin, ils connaissaient les mécanismes qui produisaient le refoulement et ils étaient disposés à agir de manière à éviter d'en produire d'autres. En somme, cet environnement transformé par la découverte du refoulement *soulevait de nouveaux problèmes*. De nouvelles situations problématiques s'ajoutaient à celles qui étaient déjà connues.

Par souci de clarté, distinguons ici entre deux différentes sortes de situations qui apparaissent problématiques aux gens qui ont acquis l'expérience de l'enquête analytique : la situation problématique initialement rencontrée, qui apparaît maintenant comme la manifestation d'un « retour du refoulé », et une seconde situation problématique, antérieure ; celle qui, dans un passé plus ou moins éloigné, a *suscité* le refoulement.

Premièrement, comme l'enquête sur le refoulement conçoit la situation problématique initialement rencontrée comme un *retour du refoulé* (c'est-à-dire, rappelons-le, comme le fruit de l'intervention d'une contre-volonté refoulée), elle réforme la compréhension de cette situation initiale. Nous l'avons vu au chapitre quatre, cette réforme amena notamment à appréhender toute une série de phénomènes plus ou moins anodins (maladresses, erreurs de langage, etc.) comme des manifestations d'une telle contre-volonté. Ces phénomènes devinrent remarquables. Ils appelaient une réaction déterminée : une enquête sur le refoulement²⁰⁶¹. Ces phénomènes, en étant décrits comme des rejetons d'une action de refoulement, apparaissaient sous une lumière différente. Ils n'avaient plus la même « tonalité » morale. L'élaboration d'un tel « regard » explique plusieurs des témoignages que nous avons rapportés au chapitre un²⁰⁶².

²⁰⁶¹ Ces phénomènes anodins, les gens étaient jusque là peu portés à les remarquer, puisqu'il n'existait pas encore, comme le souligne très justement Freud, « de raison de s'y arrêter » (Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 195).

²⁰⁶² Il explique par exemple le fait (observé par J. Wortis et W. H. Auden) qu'il était devenu plus difficile de se faire pardonner un oubli, ou d'obtenir une réaction sympathique lorsqu'on se blessait en commettant une

Deuxièmement, l'attention des adeptes est non seulement disposée à reconnaître les situations susceptibles de *signaler* la présence des refoulements, mais aussi celles qui sont susceptibles de les *produire*. Les situations qui apparaissent susceptibles de *contraindre la volonté* des partenaires (en incitant ceux-ci à procéder à un refoulement) deviennent elles aussi des objets d'attention et de soucis. Les adeptes de la psychanalyse, au terme de l'enquête, devenaient donc soucieux de prévention – de « prophylaxie ». Dans la mesure du possible, il leur fallait empêcher de produire de nouveaux refoulements. Les situations dans lesquelles une relation était susceptible de contraindre la volonté des partenaires devenaient ainsi des situations fortement problématiques. Le développement d'un tel souci « prophylactique »²⁰⁶³ explique d'autres témoignages que nous avons rapportés au chapitre un²⁰⁶⁴.

En somme, l'expérience de l'enquête analytique redéfinissait les interactions sociales en rendant les partenaires sensibles à un phénomène nouveau, le refoulement. Il fallait désormais être attentif tout aussi bien aux situations qui suscitaient le refoulement qu'à celles qui le révélaient.

Nous décrirons l'acquisition de cette expérience étape par étape. Aux premiers jours de la psychanalyse, l'enquête sur les refoulements fut utilisée dans le cadre de la cure, pour réagir à des phénomènes jugés pathologiques par des gens qui ignoraient tout de l'enquête analytique (# 8.1). C'est l'expérience de cette enquête initiale qui amena Freud à voir dans les phénomènes pathologiques des « symptômes » d'une réalité sous-jacente jusque là demeurée inconnue : le refoulement. Ce refoulement, il fut amené à penser que toute une série de phénomènes pouvait le manifester. Des phénomènes tout à fait « normaux », qui frappaient les

maladresse. Il explique aussi le fait (vécu et constaté par S. Sontag) que des gens frappés par le cancer se faisaient considérer comme responsables de leur maladie.

²⁰⁶³ Freud utilise l'adjectif : Sigmund Freud, « Introduction à *La méthode psychanalytique* du Dr Oskar Pfister », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 38.

²⁰⁶⁴ Il explique d'abord le fait (observé par W. H. Auden, A. Freud, B. Friedan et D. Riesman) qu'une multitude de parents en vinrent à s'inquiéter des gaffes éducatives qu'ils pourraient commettre. Il explique tout aussi bien le fait (constaté par P. Bourdieu, M. Foucault, E. Fromm et D. Riesman) que plusieurs adeptes de la psychanalyse en vinrent à aborder leur vie sexuelle avec un sérieux et une application inédite.

bien portants (rêves, oublis, etc.) étaient tout autant des « indices » de refoulement que l'hystérie ou la névrose de contrainte (# 8.2). En bouleversant ainsi les frontières du normal et du pathologique, ces adeptes définissaient comme problématiques des situations que personne n'aurait jugées telles auparavant. Par ailleurs, les adeptes de la psychanalyse étaient soucieux de réformer les relations sociales qui, parce qu'elles contraignaient les volontés, étaient susceptibles de *produire* des refoulements (# 8.3). Les relations parentales, en particulier, furent fréquemment l'objet d'un tel souci. De cette manière, différentes relations furent confrontées à des exigences contractuelles d'autonomie, d'authenticité et d'intégrité.

Ce questionnement de différentes relations par l'enquête analytique, comment peut-on en rendre compte ? Qu'est-ce qui motivait les adeptes de la psychanalyse à recourir à l'enquête pour éclairer certaines situations ? Faut-il faire découler cette utilisation d'une volonté contractuelle de libérer la volonté personnelle ? De « l'habitude psychanalytique » acquise au fil des enquêtes ? Etc. Une comparaison schématique de l'utilisation variable de la psychanalyse permettra de jeter de la lumière sur cette question (# 8.4).

8.1 Les premières enquêtes, développées dans le cadre de la cure

Commençons par voir comment l'enquête est née dans le contexte de la relation thérapeutique entre un médecin et son patient. L'enquête permettait de donner forme à cette relation (# 8.1.1) ; la cure paraissait pouvoir révéler une contre-volonté jusque là demeurée voilée, parce qu'elle était conçue comme un espace d'échange situé au-delà de la contrainte sociale, dans lequel la vie intérieure du patient pouvait se déployer librement (# 8.1.2).

8.1.1 La relation thérapeutique comme conflit des volontés

L'enquête psychanalytique est née en réponse aux difficultés rencontrées dans le cadre d'une thérapie s'appuyant sur l'hypnose. Certains thérapeutes tentaient d'*intimer* à leurs patients sous hypnose de cesser d'accomplir des gestes pathologiques. Par exemple, ils ordonnaient aux patients hypnotisés souffrant de troubles obsessionnels compulsifs de cesser d'obéir à leurs compulsions. Lorsque cette suggestion s'avérait inefficace, ces thérapeutes étaient enclins à voir dans cet échec thérapeutique le fruit d'un *refus* du patient d'obéir aux

ordres qui leur étaient donnés. De cette manière, ces thérapeutes étaient enclins à concevoir la thérapie comme le produit de la rencontre de deux volontés opposées : la volonté (thérapeutique) du thérapeute et la volonté (pathologique) de leur patient. L'un de ces thérapeutes, Hippolyte Bernheim, écrivait en 1884 que la cure hypnotique présentait un conflit entre deux volontés, puisque la volonté des thérapeutes s'y opposait à celle des patients. Si les thérapeutes souhaitaient plonger dans l'hypnose les patients, ceux-ci montraient toutefois des résistances, ils refusaient de s'abandonner complètement : « ils essaient de résister aux suggestions, de lutter contre les attitudes ou mouvements commandés, la conscience n'est pas éteinte, la volonté subsiste »²⁰⁶⁵. Même le patient plongé dans un état hypnotique profond « résiste à certaines suggestions, refuse d'accomplir certains actes »²⁰⁶⁶.

Freud repris et modifia ce schéma pour configurer les thérapies avec ses propres patients. Il concevait encore la thérapie comme le produit de la rencontre de deux volontés opposées. Par contre, Freud conçut ces deux volontés non plus comme celle du thérapeute et du patient, mais plutôt comme deux volontés s'affrontant à *l'intérieur même du patient*. Comme nous l'avons vu, Freud affirmait que ce dernier était tiraillé par le conflit entre une volonté refoulante et une « contre-volonté » refoulée. En présentant les choses de cette manière, c'est précisément le conflit des deux volontés assigné jusque là à deux personnes différentes que Freud projeta « dans » le patient²⁰⁶⁷. Le patient apparaît traversé par une confrontation entre une *volonté de guérir* (qui pousse à collaborer avec le médecin) et une *volonté de résister à la guérison* (qui pousse à résister à ce dernier). Comme le rapporte S. Zweig, Freud montre que le patient du psychanalyste

²⁰⁶⁵ Hippolyte Bernheim, *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, Paris : O. Doin, 1884, p. 92.

²⁰⁶⁶ *Ibid.*, p. 92. A. Mayer soutient que Bernheim dépeignait ainsi la thérapie comme une « confrontation between the "will to know" of the doctor and the will to deceive assigned to the patient » (Andreas Mayer, "Lost Objects: From the Laboratories of Hypnosis to the Psychoanalytic Setting," *Science in Context*, vol. 19, n° 1 (2006), p. 45).

²⁰⁶⁷ Comme le relève S. Fish, Freud a découvert « at the heart of the *patient's* fantasy the very conflicts that he himself has been acting out in his relationships with the patient, the analysis, the reader, and his critics » (*Doing What Comes Naturally*, p. 540). Freud procédait donc à une sorte de *ventriloquisme* (*Ibid.*, p. 542).

sent et raisonne doublement, d'une part du point de vue de l'inconscient, d'autre part du point de vue du conscient, il est en même temps le chasseur et la bête traquée ; *seule une partie du patient est l'auxiliaire du médecin, l'autre demeure son adversaire le plus acharné*, tandis que volontairement, en apparence, il lui glisse des aveux d'une main, de l'autre, simultanément, il embrouille et cache les faits réels.²⁰⁶⁸

Ainsi, comme le souligne V. N. Vološinov, la théorie qui oppose la « contre-volonté » refoulée de l'individu à sa volonté manifeste ne fait que « *traduire, sous une forme métaphorique, dramatisée [...], la bataille que le médecin livre à l'hystérique* »²⁰⁶⁹. Plus largement, la peinture des quasi-personnes qui peuplent la psyché « “projette” dans le psychisme certains rapports objectifs du monde extérieur, traduisant, avant tout, l'extrême complexité des *relations sociales qui existent entre le malade et son médecin.* »²⁰⁷⁰ Toutes les constructions psychanalytiques

ne sont que des *scénarios* traduisant essentiellement le petit fait social immédiat qui leur a donné naissance, à savoir *la séance psychanalytique*, et reflétant l'antagonisme complexe que nous avons déjà noté entre le médecin et son malade. Ce qu'ils nous livrent n'est pas la dynamique d'une âme individuelle, mais *la dynamique sociale* des rapports médecin-malade. D'où cette tension dramatique qui caractérise la construction freudienne. D'où aussi cette personnification des forces psychiques que nous avons relevée et qui tient à ce que ce sont bel et bien des individus qui s'affrontent, non des forces naturelles.²⁰⁷¹

²⁰⁶⁸ Zweig, *Sigmund Freud*, p. 98-99, italiques ajoutées.

²⁰⁶⁹ Vološinov, « Au-delà du social », p. 66. G. Makari propose une analyse très proche. « Freud internalized this battle, transforming conflict between a doctor's suggestion and a patient's defensive countersuggestion into one between an individual intentions and his own desire to suppress those ideas. » (Makari, *Revolution in Mind*, p. 42-43.)

²⁰⁷⁰ Vološinov, « Le freudisme », p. 173-174.

²⁰⁷¹ *Ibid.*, p. 175. Cette genèse explique aussi le fait (aperçu au chapitre sept) que Freud décrit la relation intérieure entre les « instances de l'inconscient » comme un microcosme de la relation extérieure entre le patient et son médecin. (Vološinov écrit encore que la relation du patient à l'analyste « fournit au freudisme le schéma de toutes ses constructions » (Vološinov, « Au-delà du social », p. 67). En dernière analyse, les conflits des quasi-personnes « ne sont rien d'autre qu'une projection de rapports sociaux au sein d'une âme individuelle » (Vološinov, « Le freudisme », p. 176).) (Beaucoup plus radicalement, N. Stern soutient que « les phénomènes que la psychanalyse prétend expliquer [...] nous paraissent n'être que des artefacts de la situation d'examen » (Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 90).)

La théorie du conflit des quasi-personnes est profondément inscrite dans la relation thérapeutique. Cette théorie a été élaborée pour donner du sens à la relation thérapeutique, de manière à la guider.

8.1.2 La cure comme espace ouvert au déploiement du monde intérieur

Le patient apparaissait tiraillé par un conflit entre une volonté refoulante et une « contre-volonté » refoulée. Ce conflit était remarqué pour la toute première fois dans le cadre de la thérapie. En fait, la contre-volonté refoulée n'était pas remarquée ailleurs. Ce n'est que dans le dispositif particulier de la cure que les patients, instruits par l'analyste, en venaient à se voir comme animés par ce conflit intérieur des volontés. En dehors de cette cure, personne ne remarquait la présence de ce conflit. Il fallait bien pourtant supposer que les patients étaient *aussi* tiraillés par ce conflit en dehors des murs du cabinet de l'analyste.

Le contraste entre la visibilité du conflit intérieur des volontés dans la cure et son invisibilité en dehors de la cure pouvait être expliqué en développant ce que nous avons appelé au chapitre deux la conception soustractive de la cure. Comme nous l'avons vu, cette conception présente la cure comme un *non-contexte*, un *espace vide*, libre de toute contrainte sociale, dans lequel peut librement s'exprimer la vérité intérieure du patient, « un lieu d'ébats où il lui est permis de se déployer dans une liberté presque totale et où il lui est assigné de nous mettre sous les yeux tout ce qui, en fait de pulsions pathogènes, s'est caché dans la vie d'âme de l'analysé »²⁰⁷². Voilà pourquoi le patient de la cure, comme l'écrit A. Freud, pourrait être observé « dans un état endopsychique artificiel »²⁰⁷³. Dans ce cadre, le psychanalyste deviendrait alors « pour ainsi dire l'écran sur lequel le malade projette l'image de son monde intérieur »²⁰⁷⁴. La nature des règles très particulières dans la cure, de même que le contraste frappant qu'elles présentent en comparaison avec les règles qui président aux autres relations

²⁰⁷² Freud, *La technique psychanalytique*, p. 138. La technique de libre association permettait au psychanalyste de « listen to the voice of the id, free from the supervision of the ego and superego, as well as from the surging noises of the external world » (Riesman, "Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought," p. 198).

²⁰⁷³ Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 24.

²⁰⁷⁴ Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 68.

humaines, renforce cette image d'un espace d'interaction *extramondain*, libéré des exigences de la vie sociale²⁰⁷⁵.

La conjonction de trois différents éléments a contribué à créer cette image extramondaine de la cure.

Premièrement, les règles qui gouvernent la cure²⁰⁷⁶ se présentent comme des règles faisant abstraction du statut des partenaires. B. Bernstein souligne que les règles d'interactions qui gouvernent la cure en font une forme d'interaction libre des contraintes statutaires rencontrées dans une série d'autres relations. La cure analytique est un contexte d'interaction « where the normal status relationships serve as no guide for behaviour », un contexte « which involves a suspension of the patient's social identity »²⁰⁷⁷. « Differences in social status which serve as orientation for behaviour outside of the therapy relationship do not serve to indicate appropriate behaviour with it. »²⁰⁷⁸

²⁰⁷⁵ A. de Swaan relève que d'après Freud, « whatever patients did or said during the sessions was to be understood from the perspective of their own psychological conflicts and thus should not be influenced in any way, or even appears to be influenced, by the therapist or the surroundings » (Swaan, *Management of Normality*, p. 82 ; cf. les remarques analogues d'Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris : Minuit, 1991, p. 378 et Roustang, *Influence*, p. 24). Étant définie de cette manière, la cure analytique « was divested of anything that was superfluous, anything that might introduce ambiguity between the analyst and the analysand, anything that might contaminate the patient's contributions, so that nothing other than the patient's own psychic conflicts could be held accountable for his or her reactions. » (Swaan, *Management of Normality*, p. 91 ; cf. François Roustang, « Personne », *Études freudiennes*, n° 19-20 (1982), p. 32.) Dépeinte ainsi, la cure psychanalytique apparaît presque comme une forme de dialogue entre le patient et lui-même (*ibid.*, p. 31).

²⁰⁷⁶ Rappelons les principales de ces règles : l'obligation qu'a le patient de dire ce qui lui passe par la tête, sans opérer de censure ; l'obligation correspondante de l'analyste d'interpréter le « matériel » qui lui est offert, de manière à dévoiler la volonté refoulée qui s'y exprime d'une manière voilée.

²⁰⁷⁷ Bernstein, "Social Class, Speech Systems and Psycho-Therapy," p. 55. Sur la rupture entre les règles qui gouvernent la cure analytique et celles qui gouvernent les interactions ordinaires, voir aussi : Turner, "Some Formal Properties of Therapy Talk," p. 367-396 ; Goffman, *Les cadres de l'expérience*, p. 375-379 ; Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 37-53 ; Gellner, "Psychoanalysis as a Social Institution," p. 228 ; Roustang, *Feuilles oubliées, feuilles retrouvées*, p. 31-32 ; Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 23, 136-137, 181-182, 185, etc.

²⁰⁷⁸ Bernstein, "Social Class, Speech Systems and Psycho-Therapy," p. 54-55.

Deuxièmement, par cette suspension de l'identité ordinaire, la cure présente un *contraste* frappant avec les interactions ordinaires. Elle se présente, écrit encore Bernstein, comme « a somewhat unusual social relationship involving some strange requirements »²⁰⁷⁹. Comme le remarque E. Goffman, la cure offre « l'expérience d'une rupture de cadre »²⁰⁸⁰, puisque les conventions qui la régissent « ouvrent des brèches dans le cadre des échanges ordinaires »²⁰⁸¹. La cure apparaît ainsi comme un espace dans lequel se rencontrent des individus temporairement *soustraits aux exigences sociales*. B. Bernstein souligne que ce type de cure place le patient dans une position d'*isolement suspendue*, en ce sens qu'elle le situe par rapport à son groupe un peu comme *une figure différenciée de son fond* (« a figure differentiated from his ground »)²⁰⁸².

Troisièmement, l'enquête analytique développée dans cette cure est censée révéler la vérité des autres formes d'interactions dans lesquels le patient est engagé. La cure, en faisant apparaître une expression inédite de la vie intérieure du patient, révèle du même coup que cette expression est empêchée dans les autres interactions du patient. Plus spécifiquement, cette enquête découvre que les interactions sociales habituelles (celles-là qui sont réglées sur les statuts des partenaires) contraignent leur volonté en les refoulant. L'enquête analytique sur les refoulements qui est lancée dans le cadre de la cure en vient à passer en revue les autres interactions sociales dans lequel le patient est engagé²⁰⁸³. Sur ce point, l'analyse de Bernstein aboutit à des conclusions très proches des nôtres :

In as much as the patient's communications are filtered through the purposes, goals, beliefs and emotional imperatives of the patient's natural group then the patient's appropriate perception of himself is often considered to be hindered. The conventions which confer upon the patient his social identity are viewed from the point of view of

²⁰⁷⁹ *Ibid.*, p. 55.

²⁰⁸⁰ Goffman, *Les cadres de l'expérience*, p. 370.

²⁰⁸¹ *Ibid.*, p. 377-378.

²⁰⁸² Bernstein, "Social Class, Speech Systems and Psycho-Therapy," p. 55.

²⁰⁸³ B. Bernstein souligne que le référent des échanges dans la cure psychanalytique et la psychothérapie d'inspiration psychanalytique « is the patient—or rather his motivational processes and the implicit or explicit social relationships which they engender » (*Ibid.*, p. 54).

the therapist as material to be worked through.²⁰⁸⁴

La cure permet au patient de reconnaître que certaines de ces autres formes d'interactions entravent l'expression de sa volonté intérieure. R. Castel remarque, précisément à propos du contraste proposé par la cure entre la relation dans la cure et les relations sociales ordinaires, que la cure analytique « opère en imposant une suspension de la réalité », en ce sens que la cure montre que « la réalité *doit être suspendue* pour que puisse se manifester la dynamique propre de l'inconscient »²⁰⁸⁵.

En résumé, la cure analytique apparaît comme une relation qui fait abstraction des statuts qui règlent les autres relations, comme un espace ouvert, soustrait aux exigences imposées par ces autres relations – espace dans lequel le patient peut déployer sa vie intérieure que ces autres relations, à différents degrés, contraignent.

La conjonction de ces différents éléments présente une image toute particulière de la cure. Elle semble offrir au patient une perspective *distante*, éloignée des relations sociales ordinaires, perspective à partir de laquelle il peut les envisager avec du recul, ce qui lui permettrait d'identifier sa volonté réelle, laquelle apparaît par le fait même comme une volonté qui est étrangère à toute relation. En somme, le patient de la cure apparaît pouvoir découvrir en lui-même l'*individu primitif* – celui qui préexistait à toute relation avec autrui. Comme le relève R. Castel, la cure psychanalytique « met en scène les intérêts qui sont (ou seraient) ceux de l'individu, abstraction faite des rapports de force qui structurent la vie sociale »²⁰⁸⁶. C'est parce qu'elle semble bien pouvoir s'abstraire de ces rapports que la cure apparaît pouvoir « servir d'*analyseur* à de nombreuses situations concrètes »²⁰⁸⁷. « Les autres modes d'organisation de l'existence peuvent alors être référés à ce modèle d'un rapport humain affranchi de la plupart des pesanteurs ordinaires, et une remise en question peut devenir

²⁰⁸⁴ *Ibid.*, p. 55. En français, on dira que le matériel « to be worked through » est un matériel qui doit être *perlaboré* (Freud, *La technique psychanalytique*, p. 131-140). (Rappelons que nous avons abordé la notion de *perlaboration* au chapitre six.)

²⁰⁸⁵ Castel, *Le psychanalysme*, p. 57-58.

²⁰⁸⁶ *Ibid.*, p. 61. Cf. Nelson, *On the Roads to Modernity*, p. 55 ; Veroff, Douvan et Kulka, *The Inner American*.

²⁰⁸⁷ Castel, *Le psychanalysme*, p. 61.

possible sur la base de cette distance »²⁰⁸⁸. En somme, la cure est ce que nous avons appelé (au chapitre sept) une pratique d'individualisation et d'intériorisation.

La cure psychanalytique prétend tout à la fois être un « lieu » qui laisse place à l'expression de la volonté intérieure du patient et une pratique d'enquête qui permet d'identifier la contrainte que d'autres relations, en sens inverse, exercent sur cette volonté intérieure. Par le fait même, la cure peut être décrite comme un exercice qui évalue les contraintes exercées par différentes formes d'interactions à partir de la « mesure » et de l'« étalon » qu'elle offre elle-même. La cure devient ainsi, comme le relève V. N. Vološinov, « le symbole, la clé de la dynamique universelle et du drame universel de l'humanité »²⁰⁸⁹. Le rapport de ces deux individus devient « l'archétype et la mesure de tous les autres rapports »²⁰⁹⁰.

²⁰⁸⁸ *Ibid.*, p. 61. A. Ehrenberg note pareillement que la cure psychanalytique offre au patient un espace de liberté : « c'est en plaçant l'individu dans une relation sociale lui permettant de clarifier l'interdépendance de ses positions personnelles qu'il peut gagner "la liberté de se décider pour ceci ou pour cela" » (Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 350). Notons que la logique « soustractive » proposée par la cure psychanalytique est la même que celle qui sous-tend l'esquisse de programme pédagogique proposée par Jean-Jacques Rousseau. E. Cassirer remarque en effet que l'œuvre pédagogique de Rousseau « s'affranchit des déterminations de la réalité sociale ; l'élève y est coupé de tout commerce avec la communauté humaine, il est placé en quelque sorte dans un espace aseptisé d'apesanteur. [...] Il est soigneusement tenu à l'écart de tout contact avec la société [...]. La singularité réside ici dans le fait que tout ce système, péniblement élaboré, de *fictions* sociales n'a pas d'autre but que de servir la *vérité*. Il est destiné à libérer l'élève du caractère contre nature des conventions sociales » (Ernst Cassirer, *Le problème Jean-Jacques Rousseau*, Paris : Fayard, 2012, p. 113).

²⁰⁸⁹ Vološinov, « Au-delà du social », p. 67. Dans certains cas, ce processus devient extrêmement évident. N. Stern remarque que chez plusieurs patients, « la mise en conformité des conceptions personnelles devient parfois si rigoureuse que les règles techniques de la cure en viennent à acquérir le statut de valeurs à observer, voire à transmettre, en dehors même du cabinet. La spontanéité, la capacité à tout remettre en question, la transparence du discours, la franchise inconditionnelle... deviennent alors des règles de vie. » (Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 43.)

²⁰⁹⁰ Vološinov, « Au-delà du social », p. 68. Les auteurs de *Habits of the Heart* semblent proposer la même explication. Ils écrivent en effet que dans les États-Unis contemporains, « therapy becomes in some ways the model for a good relationship » (Bellah *et al.*, *Habits of the Heart*, p. 100), qu'elle « becomes a model for all relationships » (*Ibid.*, p. 122). Et pourtant, à l'examen, ils cherchent à démontrer une tout autre thèse que celle

*

Les premières enquêtes analytiques, celles-là qui furent réalisées dans le cadre de la cure, créèrent donc l'image d'un contraste entre la cure et les autres formes d'interactions. Si la première apparaissait comme une interaction qui laissait place à l'*expression* de la volonté intérieure, les autres apparaissaient plutôt comme des interactions qui *contraignaient* cette volonté intérieure. Cette image contrastée prédisposait les enquêteurs à utiliser l'enquête sur les refoulements pour rendre compte d'autres formes d'interactions que la cure. La cure permettait *déjà* de passer en revue les différentes relations du patient, de manière à identifier celles qui avaient pu l'amener à refouler sa volonté. Il ne restait plus qu'un pas à faire pour se servir de l'enquête analytique à l'extérieur de la cure : se servir de l'enquête analytique pour rendre compte de phénomènes qui jusque-là n'avaient pas été jugés pathologiques – de phénomènes qui jusque-là n'avaient conduit personne à aller consulter un thérapeute.

Voyons comment ce pas a été franchi.

qu'ils formulent. Ils tentent plutôt de démontrer que la thérapie et la disposition éthique qu'elle nourrit (*l'attitude analytique*, qui « teach the therapeutic client to be independent of anyone else's standards » (*Ibid.*, p. 99), par exemple en réduisant les attentes envers autrui) *présentent une similitude* avec les relations contractuelles de la société contemporaine (« the therapeutic relationship resembles many other relationships » présentes dans cette société (*Ibid.*, p. 123)), qu'elles présentent *une affinité, une adéquation* avec ces autres relations ou bien même qu'elles apprennent aux individus qui s'y prêtent à s'ajuster aux exigences que ces autres relations leur imposent. La société contractuelle reconnaît à chacun le droit de nouer et dénouer des relations à volonté. Dans cette société, chacun serait réduit, en l'absence de principes moraux reconnus sur lesquels s'appuyer pour formuler des exigences envers autrui, à réduire les attentes envers celui-ci. La relation thérapeutique apprendrait à accepter cette réduction. « Diverse, rapidly changing, and often demanding interaction with others requires of us an articulate energy for which the therapeutic relationship provides a kind of training. » (*Ibid.*, p.123). En forçant un peu le trait, nous pourrions dire que Vološinov soutient que la relation analytique est utilisée comme modèle pour comprendre et modifier d'autres relations, alors que les auteurs de *Habits of the Heart*, à l'inverse, soutiennent que ce sont d'autres relations que la cure qui modèlent cette dernière.

8.2 Nouveaux indices qui manifestent le refoulement

La psychanalyse fut en tout premier lieu une technique psychiatrique cherchant à réagir à une catégorie particulière de phénomènes problématiques (les « maladies mentales »), ceux-là que la psychiatrie et la psychothérapie traitaient alors. Elle en vint ensuite à être utilisée pour réagir à d'autres phénomènes, que la psychiatrie n'avait pas jusque là considérés comme problématiques.

Nous pouvons, pour éclairer cette extension, reprendre en partie l'explication qu'en propose Freud, qui souligne que ceux qui avaient mené les premières enquêtes sur des phénomènes pathologiques en vinrent ensuite à se dire que le refoulement, étant un phénomène largement dissimulé, devait *aussi* animer des phénomènes normaux, qui frappaient plutôt les « bien portants » (# 8.2.1). De cette manière, les phénomènes pathologiques semblaient offrir la clé de la compréhension de phénomènes normaux. Freud expliquait là, en tout premier lieu, son propre cheminement. Il avait en effet grandement contribué à cette extension. Par exemple, après avoir d'abord utilisé le concept de « transfert » pour décrire un attachement pathologique qui tranchait avec les liens affectifs ordinaires, il en vint à l'utiliser pour décrire le phénomène de l'attachement lui-même (# 8.2.2). De même, après avoir utilisé l'enquête analytique pour élucider la « névrose de contrainte », il en vint à décrire l'action rituelle et la religion comme des formes collectives de névrose de contrainte (# 8.2.3). Cette extension du champ du pathologique pouvait donner à l'enquête une ampleur inouïe. Ainsi, le psychanalyste W. Reich en vint à penser que depuis des millénaires la grande majorité des désirs humains avaient été refoulés (# 8.2.4). Cette extension demandait que l'enquête utilise un nouveau point d'appui : il n'était en effet pas possible de décrire le nouveau phénomène problématique en le situant sur l'arrière-plan de normalité habituellement reconnu, celui qui avait poussé des individus à aller consulter des médecins, puisque c'étaient des éléments jusque là situés dans cet arrière-plan qui étaient maintenant décrits comme problématiques. Le nouveau phénomène problématique ne pouvait apparaître comme tel qu'en s'appuyant sur un nouvel arrière-plan de normalité (# 8.2.5). L'expérience de l'enquête psychanalytique poussait les adeptes à développer une habitude psychanalytique de porter attention aux petits signes qui manifestaient les refoulements, de percevoir d'emblée ces petits signes comme des

refoulements. Ils développaient ainsi une propension à recourir à l'enquête psychanalytique (# 8.2.6). L'enquête analytique avait permis, dans le cadre de la cure, de configurer la relation entre le patient et son médecin, en projetant « dans » le second le conflit entre les deux ; l'extension de l'enquête permettait, semblablement, de donner forme à la relation entre l'auteur d'un geste et son témoin, en situant dans les profondeurs du premier le conflit entre les deux (# 8.2.7).

8.2.1 Freud sur le normal et le pathologique

Comme l'écrivait Freud en 1932, c'est en partant d'une approche psychiatrique spécialisée que la psychanalyse en vint à envisager progressivement de nouvelles situations problématiques :

Notre première intention était [...] de comprendre les troubles de la vie psychique de l'homme [...]. [...] Mais ensuite, nous avons reconnu les relations étroites, et même l'identité interne, entre les processus pathologiques et les processus dits normaux ; la psychanalyse devint alors psychologie des profondeurs et comme rien de ce que les hommes créent ou exécutent n'est compréhensible sans le concours de la psychologie, il en est résulté spontanément des applications de la psychanalyse à de nombreux domaines du savoir, [...] applications qui s'imposaient et exigeaient d'être élaborées.²⁰⁹¹

Si cette enquête en est venue à porter sur de plus en plus d'objets, c'est qu'elle menait à une réforme de la compréhension des actes problématiques rencontrés : en concevant les névroses que traitait la psychiatrie comme des *symptômes* de refoulement, les enquêteurs les décrivaient et les concevaient comme la pointe visible d'un iceberg encore largement enfoui sous de sombres eaux. Le refoulement, n'étant que « la condition préalable de la formation du symptôme »²⁰⁹², était un phénomène obscur, qui demeurait le plus souvent inexprimé et inaperçu. Même lorsqu'il s'exprimait dans des symptômes, ceux-ci demeuraient discrets, subtils, invisibles aux regards profanes : de simples « indices ». Cette image du refoulement comme un phénomène caché, latent, enfoui, ne pouvait que disposer les enquêteurs à reconnaître comme symptômes d'autres phénomènes que ceux que la psychiatrie avait déjà reconnus comme pathologiques. Aux phénomènes traités dans la cure, ceux-là initialement

²⁰⁹¹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 194-195.

²⁰⁹² Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 308.

envisagés comme des signes et des indices de refoulements (« hystérie », « névrose de contrainte », etc.), s'ajoutèrent de nouveaux indices (rêves, oublis, maladresses, tics, etc.).

8.2.1.1 *L'étude du pathologique, un moyen d'investigation anthropologique*

De cette manière, les symptômes clairement pathologiques qui accablaient les névrosés révélèrent la vérité des gens bien portants, dont les refoulements ne s'étaient manifestés que dans des phénomènes ordinaires (rêves, oublis, maladresses, tics, etc.) :

la pathologie peut, en les agrandissant et en les grossissant, attirer notre attention sur des conditions normales qui, autrement, nous auraient échappé. Là où elle nous montre une cassure ou une fissure, il peut y avoir, normalement, une articulation. Si nous jetons un cristal par terre, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. Des structures fêlées et fissurées de ce genre, c'est aussi ce que sont les malades mentaux. [...] Ils [...] peuvent nous dévoiler bien des choses qui, autrement, nous resteraient inaccessibles.²⁰⁹³

Freud affirme là que *le pathologique livre la clé du normal*²⁰⁹⁴. La personne névrosée dévoile ce que la personne normale parvient à garder mieux dissimulé : « les névrosés nous montrent seulement, sous une forme agrandie et schématisée, ce que l'analyse du rêve nous révèle aussi chez le bien portant »²⁰⁹⁵. Comme le pathologique exprime franchement ce qui s'exprime discrètement dans le normal, « l'homme névrosé est un matériel de beaucoup plus instructif et accessible que l'homme normal »²⁰⁹⁶. Le névrosé révèle la « fissure » cachée de la personne normale. Devenir névrosé permet d'« avoir accès » à une « vérité » sur soi-même²⁰⁹⁷.

²⁰⁹³ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 82-83.

²⁰⁹⁴ A. MacIntyre fait remarquer que c'est parce que la théorie analytique indique des analogies entre le clinique et l'expérience quotidienne qu'elle peut offrir un guide aussi bien pour le normal que pour l'anormal (MacIntyre, *The Unconscious*, p. 105). Cf. MacIntyre, *Marcuse*, p. 42.

²⁰⁹⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 350. Les névrosés « ne nous font connaître que sous une forme grossie ce qui se passe avec moins de netteté et moins d'intensité » chez les bien portants (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 301). De cette manière, Freud traite « des réalités psychiques externes à la cure comme des expressions modérées et affadies de phénomènes se révélant dans toute leur pureté et leur crudité en analyse. » (Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 65).

²⁰⁹⁶ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 147.

²⁰⁹⁷ Freud, *Métapsychologie*, p. 151.

De la sorte, comme le remarque T. Mann, Freud montrait que l'examen de la maladie apparaissait comme « un moyen d'investigation anthropologique de premier ordre »²⁰⁹⁸ : elle débouchait sur une meilleure compréhension de l'être humain. En recherchant chez les « biens portants » les traits d'abord identifiés chez les névrosés, on découvrait des manifestations de refoulement jusque là indétectées :

Nous sommes obligés de transférer aussi à l'homme sain un certain nombre d'hypothèses qui se dégagent chez le névrosé par suite de la corrélation entre ses rêves et ses symptômes. Nous ne pouvons pas contester que l'homme sain, lui aussi, possède dans sa vie d'âme ce qui seul permet la formation du rêve tout comme la formation de symptôme, et il nous faut tirer la conclusion que lui aussi a procédé à des refoulements [...]. L'homme sain, lui aussi, est donc virtuellement un névrosé, mais le rêve semble être le seul symptôme qu'il soit capable de former. Si on soumet cette vie de rêve à un examen plus poussé, on découvre [...] que cette vie prétendue saine est entremêlée d'une multitude de formations de symptômes minimes et sans signification pratique.²⁰⁹⁹

Lancé sur cette pente, Freud en vint même à suggérer que le fait que les symptômes produits par certaines maladies mentales (comme les troubles obsessionnels compulsifs, ou « névroses de contrainte ») apparaissent à leurs porteurs comme leur étant étranger faisait même de ces malades des gens *moins* refoulés que les gens normaux : en effet, les idées et les actes pathologiques qui frappaient ces névrosés « ne sont pas elles-mêmes inconscientes, pas plus que l'exécution des actions de contrainte n'échappe à la perception consciente. Elles ne

²⁰⁹⁸ Mann, « Freud et l'avenir », p. 20.

²⁰⁹⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 473-474. Les actes manqués « démontrent l'existence du refoulement et de la formation de substitut même dans les conditions de la santé » (Freud, *De la psychanalyse*, p. 36).

On retrouve chez Freud le même déplacement à propos du contraste entre les « perversions sexuelles » et la sexualité « normale », puisque les premières semblaient livrer la clé de la seconde. En effet, les « perversions sexuelles » fournissaient la vérité de la sexualité normale : « Aussi décriées qu'elles puissent être, aussi tranchée que soit l'opposition qu'on fait entre elles et l'activité sexuelle normale, la simple observation montre pourtant qu'il manque rarement tel ou tel trait pervers à la vie sexuelle des normaux. » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 333.) « Si nous ne comprenons pas ces formes morbides de la sexualité et si nous ne pouvons pas les mettre en relation avec la vie sexuelle normale, nous ne comprendrons pas non plus la vie sexuelle normale. » (*Ibid.*, p. 317.)

seraient pas devenues symptômes si elles n'avaient pas pénétré jusqu'à la conscience. »²¹⁰⁰ La maladie, en produisant des symptômes, « se permet des manifestations plus nettes », lesquelles déchirent le voile pudique jeté par le refoulement²¹⁰¹.

Finalement, comme le remarque P. Rieff, c'est toute la pensée de Freud qui est formée par la volonté de trouver le pathologique dans le normal, par le réflexe de comprendre le normal par le pathologique. « The understanding of normal character through the neurotic character, of health through sickness, is indeed his master trope. »²¹⁰²

8.2.1.2 Une distinction quantitative

La distinction entre le normal et le pathologique n'était qu'une distinction pratique puisqu'en réalité elle dépendait seulement du *degré* plus ou moins marqué des refoulements : les gens névrosés étaient davantage sujets au refoulement que d'autres²¹⁰³. Ils le manifestaient aussi davantage et étaient donc davantage incommodés par ses symptômes. « Il dépend de rapport quantitatifs, des relations entre les forces luttant les unes contre les autres, que le combat mène ou non à la santé, à la névrose ou à des performances supérieures par compensation. »²¹⁰⁴ Ainsi, le concept de « maladie » est « un concept de sommation purement pratique »²¹⁰⁵. « La différence entre la santé nerveuse et la névrose se limite donc à l'aspect pratique et se définit d'après le succès suivant : est-il resté ou non à la personne un degré suffisant de capacité de jouissance et de réalisation ? »²¹⁰⁶ Par exemple, l'ambivalence des sentiments qui produit le refoulement « semble normale jusqu'à un certain taux, mais un haut

²¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 288.

²¹⁰¹ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 357.

²¹⁰² Rieff, *Freud*, p. 47.

²¹⁰³ S. Moscovici note que la psychanalyse « a bouleversé le rapport entre le normal et le pathologique en déplaçant des barrières qui semblaient fermement établies » (*La psychanalyse, son image et son public*, p. 130). En dernière analyse, le normal et le pathologique apparaissent « comme deux combinaisons différentes des mêmes termes » (*Ibid.*, p. 131). Cf. Castel, *La gestion des risques*, p. 167-168 ; Voloshinov, « Au-delà du social », p. 48 ; Voloshinov, « Le freudisme », p. 138.

²¹⁰⁴ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

²¹⁰⁵ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 279.

degré d'ambivalence des sentiments est certainement une marque particulière des personnes névrosées. »²¹⁰⁷ Si la maladie est « essentiellement une notion pratique », c'est que d'un point de vue « théorique », il faudrait plutôt affirmer « que nous sommes tous malades, c.-à-d. névrosés, car les conditions nécessaires à la formation du symptôme peuvent être mises en évidence chez les normaux aussi »²¹⁰⁸.

Les différents adeptes de Freud reprirent de lui ce travail de déplacement des frontières entre le normal et le pathologique. Par exemple, les auteurs d'une étude célèbre sur la « personnalité autoritaire » notaient : « Psychological “treatments” of prejudiced persons is problematic because of their large numbers as well as because they are by no means “ill,” in the usual sense, and, as we have seen, at least on the surface level are often better “adjusted” than the non-prejudiced ones. »²¹⁰⁹ Le pédiatre B. Spock notait pour sa part (à propos également des préjugés) :

It may be helpful for our discussion if I point out some of the violently prejudiced distortions of thinking which are obvious in the mental-hospital patients whom we call paranoid. This should aid our understanding of some of the deeply hidden roots of ordinary prejudice in everyday people, since most of us have the capacity to think in a slightly paranoid way when we feel threatened.²¹¹⁰

De cette manière, Spock affirmait, lui aussi, que le pathologique fournissait la clé du normal.

La diffusion de ce travail de déplacement des frontières entre le normal et le pathologique aura des répercussions sociales et culturelles lointaines et profondes. Par ce travail, qui remplaçait les frontières étanches entre le normal et le pathologique par des

²¹⁰⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 474.

²¹⁰⁷ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 81.

²¹⁰⁸ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 371. Voilà qui explique que Freud affirme que « ne plus entendre parler, pendant un moment, d'anormalité et de maladie serait une détente bien méritée » (Freud, *Nouvelles conférences*, p. 196).

²¹⁰⁹ Theodor W. Adorno *et al.*, *The Authoritarian Personality*, New York, Evanston & London: Harper and Row, 1950, p. 748. Dans *Minima Moralia*, T. Adorno attaqua plus franchement la notion ancienne de normalité : « c'est dans la normale que réside la maladie de l'époque. » (*Minima Moralia*, p. 76.)

²¹¹⁰ Spock, *Problems of Parents*, p. 263.

frontières beaucoup plus floues (par un vaste « *no-man's land* », pourrions-nous dire), la psychanalyse ouvrait les portes à la naissance à ce que R. Castel appelle une « thérapie pour les normaux » et « une nouvelle culture psychologique »²¹¹¹. Au sein de celle-ci, les gens bien portants sont en mesure d'avouer des désirs refoulés à des phénomènes très variés, pour ordonner toute une série d'interaction²¹¹². Sur ce chemin, la psychanalyse changea d'identité²¹¹³.

*

Freud ne se contenta pas de formuler une théorie d'une telle extension de l'enquête psychanalytique. Il y contribua, en fournissant du même coup une démonstration en acte. Pour bien comprendre la nature de cette extension, nous aborderons deux exemples concrets : l'enquête psychanalytique sur l'*attachement* et celle sur l'*action rituelle*. Dans un premier temps, nous verrons comment Freud entreprit, après avoir créé la théorie du « transfert » pour expliquer une sorte d'attachement très particulière, de s'en servir pour expliquer toutes les sortes d'attachements. Dans un second temps, nous verrons comment Freud entreprit, après avoir décrit la névrose de contrainte comme la manifestation d'une contre-volonté refoulée, de décrire l'action rituelle et la religion comme une forme collective de névrose de contrainte.

²¹¹¹ Castel, *La gestion des risques*, p. 101, s'inspire peut-être ici de P. Rieff : « Psychoanalysis is a therapy for the healthy, not a solution for the sick » (Rieff, *Freud*, p. xiii). À un autre endroit, R. Castel soutient que ce processus produit « une nouvelle culture psychologique au sein de laquelle les frontières entre le normal et le pathologique disparaissent » (Castel, *La gestion des risques*, p. 75-76). Parler de *disparition* est excessif, puisque, comme nous l'avons vu, le contraste entre normal et pathologique est logiquement impliqué dans le simple fait de définir une situation comme problématique.

²¹¹² Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 130-138.

²¹¹³ T. Mann remarquait en 1936 que la psychanalyse avait « débordé le cadre de l'étroite sphère de la médecine pour devenir un mouvement mondial, envahissant tous les domaines imaginables de l'esprit et de la science [...] grâce au zèle avec lequel ses adeptes la perfectionnèrent et l'appliquèrent, faisant rayonner autour de son noyau de médecine une *aura*, un champ d'activités plus générales. » (Mann, « Freud et l'avenir », p. 20-21.)

8.2.2 D'un transfert à l'autre

La logique à l'œuvre dans cette extension de l'enquête apparaît bien dans l'évolution du concept de « transfert ». Comme nous l'avons vu au chapitre deux, le concept est d'abord apparu pour désigner l'attachement énigmatique du patient pour son analyste. Freud soulignait que cet attachement était énigmatique au regard des circonstances dans lesquelles il apparaissait. Le patient « adresse au médecin une somme de motions tendres, bien des fois mêlées à de l'hostilité, qui n'est fondée sur aucune relation réelle »²¹¹⁴. L'« intense relation de sentiment du patient à la personne de l'analyste » est une relation qui s'instaure « sans intervention » de ce dernier et qui « ne peut trouver d'explication dans les circonstances réelles »²¹¹⁵. Cet attachement « excède la mesure et la nature de ce qui peut se justifier froidement et rationnellement »²¹¹⁶. Cette relation sentimentale ne trouve pas « une explication rationnelle », puisqu'elle « se place au-dessus de toutes les variations de l'attrance personnelle, de l'âge, du sexe et de la position »²¹¹⁷. Ainsi, cet attachement d'une « nature toute particulière »²¹¹⁸ est « franchement *compulsionnel* »²¹¹⁹.

Dans ces différents passages, l'attachement très particulier que manifeste le patient de la cure analytique est contrasté à un autre type d'attachement, qui n'appelle pas d'élucidation, celui qui se manifeste dans d'autres relations que la cure. Ce dernier est un attachement qui est *basé sur une relation réelle*, qui trouve son explication et se justifie *rationnellement par les circonstances* où il apparaît, etc. Pour reprendre les termes de Freud que nous avons adoptés au chapitre quatre, nous dirons que c'est le « contraste » par lequel l'attachement du patient à son analyste tranche sur l'« arrière-plan » offert par un attachement rationnel qui ici sert de

²¹¹⁴ Freud, *De la psychanalyse*, p. 50.

²¹¹⁵ Freud, « Autoprésentation », p. 88.

²¹¹⁶ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 74-75.

²¹¹⁷ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 98.

²¹¹⁸ *Ibid.*, p. 97.

²¹¹⁹ *Ibid.*, p. 98.

« point d'appui »²¹²⁰ et permet de voir dans le premier phénomène une manifestation d'un refoulement.

C'est afin d'expliquer les particularités énigmatiques de cet attachement que Freud élabora la théorie du « transfert »²¹²¹. Freud se servit d'abord de cette théorie pour affirmer que l'étrange attachement que le patient adressait à son analyste constituait la manifestation d'un sentiment jusque là refoulé, qui avait d'abord été dirigé vers le parent du patient : ce sentiment constituait un « transfert » vers l'analyste de ce sentiment d'abord adressé au parent²¹²². Cette explication semblait rendre ce phénomène intelligible. Lorsqu'on considère son origine, les « particularités » de cet attachement « deviennent compréhensibles »²¹²³ : l'affection portée à l'analyste est dérivée de « souhaits de fantaisie anciens et devenus inconscients »²¹²⁴. Si « l'authenticité de cet amour » est douteuse, c'est qu'il « ne revêt pas un seul trait nouveau provenant de la situation présente, mais se compose entièrement de répétitions et de décalques de réactions antérieures, y compris infantiles »²¹²⁵.

Ultérieurement, Freud recourut à la théorie du transfert pour éclairer aussi d'autres phénomènes que l'attachement du patient envers l'analyste. Ces nouvelles enquêtes furent

²¹²⁰ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88.

²¹²¹ L'attachement du patient à son thérapeute était notamment problématique parce qu'il remettait en question la conception soustractive de la cure : comme cet attachement semblait bien, au premier abord, être produit par la relation entre le patient et son thérapeute, il rendait douteuse l'idée que la cure était un espace vide ouvert au déploiement du monde intérieur du patient. Or, Freud tenait à cette conception soustractive. D'une part, elle lui permettait de soutenir que la cure analytique, n'étant pas « contaminées » par la suggestion, révélait la vérité sur les profondeurs présociales de l'être humain. La conception « soustractive » de la cure servait ainsi de fondement à la conception « soustractive » de l'être humain. La cure se voyait ainsi conférer un rôle épistémique important (Makari, *Revolution in Mind*). D'autre part, cette conception soustractive de la cure permettait de dépendre la cure comme une relation située au-delà de la contrainte sociale (cf. Gauchet et Swain, « Du traitement moral aux psychothérapies »).

²¹²² La théorie du transfert permettait ainsi de réaffirmer la conception soustractive de la cure : « transference was not founded on a real interaction between doctor and patient » (Makari, *Revolution in Mind*, p. 48).

²¹²³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 74-75.

²¹²⁴ Freud, *De la psychanalyse*, p. 51.

²¹²⁵ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 151-152.

lancées parce que c'est *le phénomène de l'attachement lui-même qui en vint à apparaître énigmatique* et qui semblait donc appeler une explication par l'intervention d'un « transfert ». L'attachement des adultes aux gens les plus variés pourrait aussi être expliqué par l'action d'un « transfert », d'un attachement en réalité adressé à un parent. Le transfert « consiste en rééditions de traits anciens et répète des réactions infantiles ». Or il apparaît, en y regardant de plus près, que c'est là « le caractère essentiel de tout état amoureux »²¹²⁶. Plus largement encore, le transfert « s'instaure spontanément dans toutes les relations humaines tout aussi bien que dans le rapport du malade au médecin »²¹²⁷. Ainsi, le phénomène pathologique qu'était l'attachement que le patient portait à son analyste livrait la clé du phénomène normal qu'était l'attachement habituel : la connaissance de l'amour de transfert « permet de reconnaître plus clairement sa dépendance à l'égard de l'état préalable infantile »²¹²⁸. Autrement dit, « même l'état amoureux habituel, en dehors de la cure analytique, rappelle davantage les phénomènes animiques anormaux que ceux qui sont normaux. »²¹²⁹

Dans ces nouvelles enquêtes psychanalytiques, portant sur l'attachement ordinaire, l'« arrière-plan » qui sert de « point d'appui »²¹³⁰ n'était plus le même que dans les premières enquêtes, celles qui avaient servi à expliquer les particularités de l'attachement des patients à leurs analystes. Dans ces nouvelles enquêtes psychanalytiques, Freud se servait du « contraste » par lequel l'attachement en général tranchait sur l'« arrière-plan » qu'offraient les *phénomènes animiques normaux* ainsi que les relations dans lesquelles les partenaires font preuve d'*indépendance*. Soulignons que la norme qui était utilisée dans ce nouveau contraste est clairement une norme contractuelle : le phénomène de l'attachement apparaît précisément problématique dans la mesure où il *attache* à autrui et limite le champ des décisions volontaires. L'attachement semble contraindre la volonté du contractant (celui qui aime ne le fait pas à la suite d'une *décision* et ne peut pas non plus ne plus aimer *à volonté*, quand bien même il désirerait pouvoir le faire). L'attachement à autrui découle du « stade de l'immaturation

²¹²⁶ *Ibid.*, p. 152.

²¹²⁷ Freud, *De la psychanalyse*, p. 51.

²¹²⁸ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 152.

²¹²⁹ *Ibid.*, p. 153.

²¹³⁰ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88.

du moi en son premier âge » et signale la persistance du « manque d'indépendance des premières années d'enfance »²¹³¹. Les individus incapables de faire face à la « perte d'amour » ne sont pas « suffisamment indépendants de l'amour des autres »²¹³².

En somme, comme le remarque N. Stern, « Freud, parti pour décrire la spécificité de l'amour de transfert par rapport à l'amour simple, finit par en faire les deux représentants d'une même espèce »²¹³³. Notons qu'après avoir affirmé que l'amour ordinaire, étant la manifestation voilée d'un amour de transfert, était lui-même anormal, Freud devait trouver une nouvelle manière d'expliquer les particularités de l'attachement envers l'analyste rencontrées dans le cadre de la cure. Il ne pouvait plus, comme lorsqu'il avait d'abord élaboré la théorie du transfert, décrire cet attachement irrationnel en le contrastant à l'attachement rationnel. En effet, c'est maintenant *toutes* les sortes d'attachement qui apparaissaient irrationnelles²¹³⁴. Freud en vint donc à soutenir que l'attachement irrationnel rencontré dans le cadre de la cure « est privé à un haut degré de tout égard pour la réalité, il est *plus* déraisonnable, *plus* insoucieux de ses conséquences, *plus* aveuglé dans son estimation de la personne aimée que tout ce que nous voulons bien concéder à un état amoureux normal »²¹³⁵. Le contraste entre l'attachement à l'analyste et l'attachement à d'autres personnes – entre le pathologique et le normal – devenait donc une simple question de *degré* d'irrationalité.

L'ambivalence du concept de transfert légué par Freud est soulignée par N. Stern.

Tantôt, le transfert est présenté comme un phénomène découlant du fait que l'analyste est vécu comme un thérapeute [...]. Tantôt, il apparaît comme universel, puisque toute relation, névrotique ou non, serait la reproduction d'une expérience relationnelle vécue dans les premières années.²¹³⁶

²¹³¹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 120.

²¹³² *Ibid.*, p. 121.

²¹³³ Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 65.

²¹³⁴ Autrement dit, l'attachement ordinaire, après avoir d'abord servi d'arrière-plan de normalité, passait au premier plan : il devenait le phénomène sur lequel se focalisait l'attention.

²¹³⁵ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 153, italiques ajoutées.

²¹³⁶ Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 56.

Ce flottement est le produit d'une progression, créée par la disposition à imputer des refoulements suscitée par la première enquête, celle ayant d'abord révélé au grand jour le transfert d'attachements refoulés. Cette enquête avait persuadé Freud que l'attachement irrationnel à l'analyste révélait un attachement refoulé aux parents, lequel était jusque là demeuré inaperçu. À partir de là, il était naturel que Freud en vienne à se dire que cet attachement latent et caché *devait aussi agir ailleurs*, toucher d'autres relations de la vie de ses patients. Au sortir des premières enquêtes ayant identifié les « transferts », Freud était donc à l'affût d'indices d'autres transferts. Ces indices, il les trouva dans les caractéristiques problématiques que manifestaient les liens affectifs.

8.2.3 De la névrose de contrainte à l'action rituelle

Freud remarquait en 1933 que l'enquête psychanalytique en était venue à être utilisée dans « de nombreux domaines du savoir, en particulier à ceux des sciences de l'esprit »²¹³⁷, c'est-à-dire dans le domaine de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences sociales²¹³⁸. Par cette extension, « l'étude de la psychologie des névroses devient importante pour la compréhension du développement de la culture »²¹³⁹. Les enquêtes psychanalytiques servirent ainsi à éclairer rien de moins que des phénomènes sociaux et culturels.

Par exemple, la théorie du refoulement servit à réformer la compréhension de l'action rituelle et de la religion. Freud partit pour cela de la compréhension qu'il avait acquise des « névroses de contrainte » (c'est-à-dire, rappelons-le, de ce que nous appelons aujourd'hui les troubles obsessionnels compulsifs, ou TOC). Dans plusieurs passages de son œuvre, Freud propose implicitement une comparaison « entre le cérémonial religieux et le cérémonial névrotique »²¹⁴⁰. Dans son article « Actions de contrainte et exercices religieux », écrit en

²¹³⁷ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 195.

²¹³⁸ Dans le monde germanophone de l'époque de Freud, l'expression « sciences de l'esprit » désignait les sciences sociales. Cf. Sylvie Mesure, *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris : Presses universitaires de France, 1990.

²¹³⁹ Freud, *Totem et tabou*, p. 93.

²¹⁴⁰ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 282. Cette comparaison implicite tient dans le vocabulaire utilisé pour décrire chacun des deux phénomènes dans le langage habituellement utilisé pour

1907, la comparaison entre les deux phénomènes était pleinement explicitée. Freud y notait que leur ressemblance, frappante²¹⁴¹, semblait « être davantage qu'une ressemblance superficielle, de sorte qu'ayant acquis des lumières sur la genèse du cérémonial névrotique on pourrait se risquer à en tirer des conclusions par analogie sur les processus animiques de la vie religieuse »²¹⁴². Dans les cas de l'action rituelle comme dans celui des troubles obsessionnels compulsifs, on rencontrait les traits suivants : « angoisse de conscience en cas d'omission, isolation complète par rapport à toute autre occupation (interdiction de toute perturbation), et scrupulosité dans l'exécution minutieuse »²¹⁴³. De plus, l'action rituelle apparaissait tout aussi peu motivée que le trouble obsessionnel compulsif :

l'individu pieux lui aussi exécute en règle générale le cérémoniel religieux sans s'interroger sur sa signification, alors que par ailleurs le prêtre et le chercheur peuvent avoir connaissance du sens, la plupart du temps symbolique, du rite. Les motifs qui poussent à l'exercice religieux sont pourtant inconnus de tous les croyants ou bien sont représentés dans leur conscience par des motifs mis en avant comme prétextes.²¹⁴⁴

En somme, Freud affirmait là que le rite n'était rien d'autre qu'une sorte particulière de névrose de contrainte. Notons qu'ici encore, c'est le phénomène pathologique qui semble révéler pleinement la vérité du phénomène normal. Freud en vint éventuellement à étendre cette analogie. Dans des textes écrits dans les années 1920, c'est la religion en tant que telle qui semblait pouvoir être expliquée de la même manière que les névroses de contrainte : puisque la religion « apporte des restrictions de contrainte comme seule peut le faire une

décrire l'autre. D'une part, les actes symptomatiques sont décrits à partir de termes normalement utilisés pour décrire les rituels. Par exemple, l'action symptomatique obéit aux « prescriptions du cérémonial » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 277). D'autre part, en sens inverse, les rituels sont décrits à partir de termes normalement utilisés pour décrire des actes pathologiques. Par exemple, les prières sont assimilées à des obsessions (Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 506, 550-551).

²¹⁴¹ Freud écrit n'être « certes pas le premier à avoir été frappé par la ressemblance entre ce qu'on appelle les actions de contrainte des nerveux et les pratiques par lesquelles le croyant témoigne de sa piété » (Freud, « Actions de contrainte et exercices religieux », p. 137).

²¹⁴² *Ibid.*, p. 137.

²¹⁴³ *Ibid.*, p. 139.

²¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 142. Notons que cette remarque perspicace de Freud anticipe un important travail anthropologique sur « l'action rituelle » : Humphrey and Laidlaw, *The Archetypal Actions of Ritual*.

névrose de contrainte individuelle »²¹⁴⁵, elle n'est rien d'autre qu'« une névrose de contrainte universelle »²¹⁴⁶.

*

L'extension du champ de l'enquête psychanalytique démontrait on ne peut plus clairement que

la psychanalyse est caractérisée non par la matière qu'elle traite, mais par la technique avec laquelle elle travaille. On peut l'appliquer à l'histoire de la culture, à la science des religions et à la mythologie tout aussi bien qu'à la doctrine des névroses, sans faire violence à son essence.²¹⁴⁷

Freud notait qu'il devenait effectivement possible de « diagnostiquer que maintes cultures – ou époques de la culture – peut-être l'humanité tout entière – sont devenues “névrosées” sous l'influence des tendances de la culture »²¹⁴⁸. Autrement dit, il devenait envisageable de traiter toute une série de phénomènes culturels et sociaux comme des symptômes de refoulement.

8.2.4 La peste émotionnelle

Nombreux furent ceux qui, à la suite de Freud, entreprirent des enquêtes psychanalytiques sur les refoulements de manière à éclairer des phénomènes sociaux ou culturels. Par exemple, T. Adorno envisageait « quelque chose comme une psychanalyse de la culture typique de notre temps »²¹⁴⁹. Le psychanalyste Wilhelm Reich fut peut-être celui qui développa avec le plus d'application une telle entreprise²¹⁵⁰. Au terme d'une longue série

²¹⁴⁵ Freud, *L'Avenir d'une illusion*, p. 44-45.

²¹⁴⁶ Freud, « Autoprésentation », p. 114.

²¹⁴⁷ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 402.

²¹⁴⁸ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 87.

²¹⁴⁹ Adorno, *Minima Moralia*, p. 76.

²¹⁵⁰ L'Autrichien Wilhelm Reich (1897-1957) eut une vie mouvementée. Il développa durant les années 1920 une théorie du « caractère » qui eut une grande influence dans le mouvement psychanalytique. À partir de 1927, il s'engagea dans l'action politique, en tant que militant du Parti communiste. Il tenta alors d'opérer une synthèse du marxisme et du freudisme. La montée du nazisme le contraignit à émigrer aux États-Unis, où il développa une

d'enquêtes psychanalytiques, il en vint à donner une ampleur extraordinaire à l'idée que la société contemporaine était une société qui refoulait la volonté intérieure. Il insistait sur le fait que la société contemporaine était une société organisée par et pour le refoulement. Il appelait cette organisation sociale particulière la « peste émotionnelle ». Celle-ci est « une conséquence directe de la répression, sur une vaste échelle, de l'amour génital ; depuis, il a pris un caractère *épidémique* et, au cours des millénaires, aucun peuple de la terre n'a été épargné »²¹⁵¹. Le « *trait distinctif* » de la peste émotionnelle résidait « *dans le fait que la maladie se manifeste dans une attitude humaine, qui [...] se reflète dans les relations interpersonnelles, dans les rapports sociaux et qui prend une forme organisée dans certaines institutions* »²¹⁵². On pouvait dire que « l'énormité sociale qui nous gouverne [...] se nourrit à la source intarissable de la peste émotionnelle »²¹⁵³.

La peste émotionnelle était omniprésente : elle était un phénomène multimillénaire, présent dans toutes les sociétés. La peste « had been rampant for millennia. »²¹⁵⁴ Elle « always seems to prevail, and it has done so for many thousands of years. »²¹⁵⁵ La peste était présente dans chaque individu adulte : elle « exists within the structure of every educator, parent, physician, etc., it cannot be ignored with impunity. »²¹⁵⁶ « Le mal était entré en conflit avec la volonté de vivre qui sommeille en chacun de nous, il n'avait épargné aucune famille, aucune profession. »²¹⁵⁷ La peste « ronge tout homme et toute femme vivant en ce monde. »²¹⁵⁸ De cette manière, « man kills nature in every newborn child »²¹⁵⁹.

pensée de plus en plus idiosyncrasique. Sur Reich, nous avons bénéficié de : Charles Rycroft, *Wilhelm Reich*, Paris : Seghers, 1972 ; Petteri Pietikainen, "Utopianism in Psychology: The Case of Wilhelm Reich," *Journal of History of the Behavioral Sciences*, vol. 38, n° 2 (Spring 2002), p. 157–175 ; Turner, *Adventures in the Orgasmotron*.

²¹⁵¹ Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 431.

²¹⁵² *Ibid.*, p. 434. Reich parle ailleurs de « la forme sociale de la peste émotionnelle » (*Ibid.*, p. 452).

²¹⁵³ *Ibid.*, p. 451.

²¹⁵⁴ Wilhelm Reich, *Children of the Future: on the Prevention of Sexual Pathology*, New York: Farrar, Straus and Giroux, 1983, p. 75.

²¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 73.

²¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 87.

²¹⁵⁷ Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 455.

La peste émotionnelle, porteuse de « conséquences catastrophiques [...] pour la vie sociale »²¹⁶⁰, empruntait de nombreuses formes et engendrait des problèmes variés et nombreux.

Citons parmi ses formes les plus courantes : le mysticisme dans ce qu'il a de plus destructif; les efforts passifs ou actifs tendant vers l'autoritarisme ; le moralisme ; les biopathies de l'autonomisme familiale ; la politique partisane ; la maladie de la famille que j'ai appelée la "familitis", les systèmes d'éducation sadique ; la tolérance masochiste à l'égard de ses méthodes ou la rébellion criminelle contre elles ; la délation et la diffamation ; la bureaucratie autoritaire ; l'idéologie belliciste et impérialiste ; le gangstérisme et les activités antisociales criminelles ; la pornographie, l'usure, la haine raciale.²¹⁶¹

La peste suscitait « toute une kyrielle de maux sociaux tels que la criminalité juvénile, les conséquences désastreuses du divorce, les misères de l'éducation des jeunes enfants »²¹⁶² ; elle déterminait « dans une large mesure l'opinion publique »²¹⁶³ ; etc. En deux mots, « le domaine de la peste émotionnelle est aussi vaste que celui des maux sociaux contre lesquels tous les mouvements de libération sociale ont depuis toujours lutté. En fait partie aussi ce qu'on appelle la "réaction politique" et même la politique tout court. »²¹⁶⁴ La peste émotionnelle « has so destructively obfuscated for millennia every human attempt at betterment of the situation »²¹⁶⁵.

Comme tout refoulement, la peste émotionnelle engendrait une *inexpression de la volonté intérieure*. Cette incapacité d'expression frappait l'individu « en proie à la peste émotionnelle ». Le processus de refoulement menait à une *inversion de l'expression* de la volonté intérieure de cet individu. L'individu pestiféré portait une « cuirasse » qui restreignait son monde intérieur. La volonté qui devait « *se frayer sa voie à travers la cuirasse*

²¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 454.

²¹⁵⁹ Reich, *Children of the Future*, p. 19.

²¹⁶⁰ Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 449.

²¹⁶¹ *Ibid.*, p. 434-435.

²¹⁶² *Ibid.*, p. 451.

²¹⁶³ *Ibid.*, p. 450.

²¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 435.

²¹⁶⁵ Reich, *Children of the Future*, p. 59.

caractérologique » n'en ressortait pas indemne. Elle était complètement dénaturée par ce passage, de telle sorte qu'elle donnait lieu à une expression trompeuse :

[...] l'impulsion débute par une intention rationnelle ; la cuirasse empêche tout épanouissement naturel et organique de l'impulsion ; [...] l'impulsion perce la cuirasse pour s'exprimer ; mais en route, l'intention initiale et le but rationnels se perdent. Ainsi, le résultat de l'action ne conserve qu'une faible trace de l'intention originelle [...].²¹⁶⁶

Le processus rendait le pestiféré incapable de reconnaître sa vraie volonté.

Chez lui, *le motif de son action est toujours simulé ; le vrai motif n'est jamais celui qu'il indique*, que le motif véritable soit conscient ou inconscient. De même, les buts avoués et les buts réels divergent. [...] Il est tout à fait typique du pestiféré qu'il croit sérieusement et honnêtement aux motifs et buts qu'il assigne à ses actes.²¹⁶⁷

Chez le pestiféré, « *l'action et la raison donnée pour la justifier ne s'harmonisent jamais. Le motif réel est toujours caché et remplacé par un motif apparent.* »²¹⁶⁸

*

En résumé, Freud et certains de ses adeptes en vinrent, après avoir d'abord utilisé l'enquête psychanalytique pour réagir à des phénomènes franchement « pathologiques », à l'utiliser également pour configurer des phénomènes qui avaient jusque là été considérés comme normaux. Sur ce chemin, ils en vinrent à traiter différents phénomènes sociaux et culturels comme des produits de refoulements.

8.2.5 Un arrière-plan mouvant

Freud remarque très justement qu'en passant de l'analyse des névroses d'un individu à l'analyse de phénomènes culturels et sociaux (ce qu'il appelait une « pathologie des communautés culturelles »), l'enquête analytique n'utilisait plus le même « point d'appui » : « Ce qui dans la névrose individuelle nous sert de premier point d'appui, c'est le contraste par lequel le malade tranche sur son entourage supposé "normal". Un tel arrière-plan manque dans

²¹⁶⁶ Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 443-444.

²¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 439.

²¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 433-434.

une masse atteinte d'une affection similaire »²¹⁶⁹. Comme nous l'avons vu au chapitre quatre, l'enquête qui portait sur des processus socioculturels impliquait un autre contraste. L'arrière-plan qui servait alors de contraste était *anthropologique*, en ce sens que les pratiques d'une communauté historique donnée ne pouvaient apparaître problématiques qu'en contrastant ces pratiques avec des capacités prêtées à tous les humains. Par exemple, le phénomène du rite apparaissait pathologique parce que l'incapacité des participants à rendre pleinement compte des motivations qui animaient l'action rituelle contrastait avec la capacité (universelle) de rendre compte des raisons de ses actions. C'est en déplaçant ainsi le contraste entre l'action irrationnelle située à l'avant-plan (celle sur laquelle l'attention est focalisée) et l'arrière-plan de normalité sur lequel elle se détachait que Freud pouvait présenter comme pathologiques des phénomènes qui, avant l'invention de la psychanalyse, étaient apparus comme normaux. C'est par le déplacement de ce contraste, effectué au fil des enquêtes psychanalytiques, que Freud pouvait traiter comme plus ou moins pathologiques des phénomènes qui avaient jusque là été considérés comme normaux.

Les normes affirmées dans cette enquête élargie étaient incontestablement contractuelles. Les obsessions compulsives *contraignaient la volonté* de leurs porteurs. « Si nous essayons d'empêcher leur action de contrainte, leur lavage, leur cérémonial, ou s'ils se risquent à essayer eux-mêmes d'abandonner une de leurs contraintes, *ils sont obligés*, par une angoisse épouvantable, *de se plier à la contrainte* »²¹⁷⁰. C'est parce que ces porteurs obéissaient à leur surmoi (ce porteur des traditions) qu'ils étaient incapables de prendre des décisions individuelles. « L'ordre est une sorte de contrainte de répétition qui, par un dispositif établi une fois pour toutes, décide quand, où et comment quelque chose doit être fait »²¹⁷¹. En comparant les actes rituels et les prescriptions religieuses à des « actions de contraintes », Freud soulignait qu'elles procédaient elles aussi d'une volonté contrainte – c'est-à-dire qu'elles transgressaient des exigences contractuelles d'autonomie. Apparaissait tout aussi problématique, depuis la perspective qui demandait aux gens de rendre compte de leurs faits et gestes en nommant la volonté qui les animait, le fait que les participants du rituel l'exécutent

²¹⁶⁹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 87-88.

²¹⁷⁰ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 419, italiques ajoutées.

« sans s'interroger sur sa signification », de sorte qu'ils ne pouvaient avouer leurs propres motifs, que ceux-ci demeuraient pour eux « inconnus »²¹⁷². Ainsi, cette enquête sur le refoulement permettait au témoin du rituel qu'est Freud de *contester sa légitimité* en soutenant que la volonté de ses participants avait été contrainte. En décrivant l'action rituelle au moyen de ces termes, Freud contrastait celle-ci à l'action *libre, non-contrainte*, qui n'était *pas décidée une fois pour toutes*, etc. Cette action libre offrait le point d'appui de l'enquête, l'arrière-plan de normalité, sur lequel se détachait l'action rituelle. La démarche de Reich s'appuyait tout autant sur des normes contractuelles. La volonté des « pestiférés » avait été contrainte par un système social inhumain. Leur volonté libre avait été profondément enfouie en eux.

8.5.6 L'attention subsidiaire accordée aux normes contractuelles

L'image proposée par Freud, celle d'un contraste entre un objet situé à l'*avant-plan*, qui contraste avec une normalité située à l'*arrière-plan*, nous permet de comprendre pourquoi les normes affirmées dans cette enquête psychanalytique sur l'action rituelle pouvaient largement demeurer inaperçues des enquêteurs²¹⁷³. En effet, l'arrière-plan de normalité sur lequel se détachait le phénomène visé par l'enquête n'était pas plus aperçu que ne l'est le paysage situé à l'arrière-plan d'un tableau, sur lequel se détache la personne à l'avant-plan, sur laquelle notre attention se dirige. Cet arrière-plan était vu, mais il n'était pas pour autant remarqué²¹⁷⁴.

Nous pouvons éclaircir ce point en recourant à la distinction, proposée par M. Polanyi, entre l'attention *focalisée* et l'attention *subsidiaire*²¹⁷⁵. M. Polanyi remarque que lorsque nous

²¹⁷¹ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 36.

²¹⁷² Freud, « Actions de contrainte et exercices religieux », p. 142.

²¹⁷³ Comme nous l'avons vu aux chapitres deux, trois et cinq, ces derniers sont au contraire portés à décrire l'enquête psychanalytique comme une pratique située au-delà du normatif.

²¹⁷⁴ H. Garfinkel écrit que l'arrière-plan des activités quotidiennes « est vu dans l'attitude ordinaire sans qu'on prête attention » (Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, p. 99).

²¹⁷⁵ Polanyi, *Personal Knowledge*, p. 55-65. La distinction est aussi abordée dans Louis Quéré, « Confiance et engagement », in Albert Ogien et Louis Quéré (dir. publ.), *Les moments de la confiance ; connaissance, affects et engagements*, Paris : Sociologica, 2006, p. 118 et suiv.

utilisons un outil, nous ne lui accordons qu'une attention subsidiaire. En effet, notre attention est plutôt focalisée sur l'objet que nous manipulons au moyen de cet outil. M. Polanyi précise sa pensée à partir d'un exemple : l'attention mobilisée dans l'action de frapper un clou au moyen d'un marteau²¹⁷⁶. Lorsque nous utilisons un marteau pour enfoncer un clou, nous portons attention à la fois à clou et au marteau, *mais d'une manière différente*. Nous *observons* l'effet de nos coups sur le clou et essayons de manier le marteau pour frapper le clou le plus efficacement possible. Quand nous faisons retomber le marteau, nous ne sentons pas que sa poignée a frappé notre paume, mais plutôt que sa tête a frappé le clou. Et pourtant, dans un certain sens nous sommes certainement attentifs aux sensations de notre paume et des doigts qui tiennent le marteau. Elles nous permettent de le manipuler effectivement, et le degré d'attention que nous donnons au clou est tout aussi bien accordé à ces sensations, mais il est accordé d'une manière différente. La différence peut être énoncée ainsi : ces sensations ne sont pas, comme le clou, l'*objet* de notre attention, mais un *instrument* de celle-ci. Elles ne sont pas observées en elles-mêmes ; nous observons quelque chose d'autre, tout en restant intensément conscients d'elles. Celui qui frappe un coup de marteau sur le clou a une conscience subsidiaire (*subsidiary awareness*) du sentiment dans la paume de sa main ; cette conscience fusionne dans sa conscience focalisée (*focal awareness*) de son coup sur le clou.

L'enquête analytique, comme le marteau, est un instrument. Cet instrument permet de surmonter des troubles de l'interaction. L'attention des enquêteurs était focalisée sur le phénomène problématique défini par l'enquête analytique, sur la manière dont il offrait un défi à une interaction en cours, etc. Les significations communes sur lesquelles les enquêteurs s'appuyaient alors ne recevaient alors qu'une attention « subsidiaire ». Ce n'est que lorsque Freud entreprit de réfléchir non plus sur tel ou phénomène visé par l'enquête analytique, mais plutôt sur l'enquête analytique, qu'il put décrire adéquatement le rôle crucial joué par cet arrière-plan.

²¹⁷⁶ Polanyi, *Personal Knowledge*, p. 55.

8.2.7 L'habitude psychanalytique de tirer des conclusions importantes à partir de petits signes

Car l'enquête sur les refoulements exigeait que les différents enquêteurs *dirigent leur attention* sur des phénomènes déterminés²¹⁷⁷. Freud se réfère au « thème qui doit être fixé par l'attention » et à « ce qui doit être l'objet de notre attention »²¹⁷⁸. Nous « voulons prêter attention à nos rêves »²¹⁷⁹. Il faut que « l'attention [...] se tourne » vers certains traits du rêve, examinant celui-ci avec minutie, le traitant « comme un texte sacré »²¹⁸⁰. La psychanalyse nous « a appris à prêter attention aux signes »²¹⁸¹. Elle nous demande de « prêter attention aux airs qu'on fredonne pour soi, sans en avoir l'intention, souvent sans le remarquer »²¹⁸².

La cure psychanalytique sollicitait l'attention du malade. Elle l'incitait à « porter toute son attention sur les manifestations de sa maladie »²¹⁸³. De même, l'attention du patient de la cure psychanalytique « doit être orientée dans les directions » que la poursuite de la démarche laissait prévoir²¹⁸⁴. Le psychanalyste « cherche à diriger les cheminements de pensée du patient, le met en garde, pousse son attention dans certaines directions »²¹⁸⁵. « Nous orientons l'attention du malade directement sur la scène traumatique dans laquelle le symptôme était apparu »²¹⁸⁶. Le psychanalyste qui s'adresse à l'auteur d'un acte manqué « attire son attention sur son geste »²¹⁸⁷.

²¹⁷⁷ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 398 ; Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 104, 117.

²¹⁷⁸ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 139.

²¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 564.

²¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 566.

²¹⁸¹ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 334.

²¹⁸² *Ibid.*, p. 351.

²¹⁸³ Freud, *La technique psychanalytique*, p. 136.

²¹⁸⁴ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244.

²¹⁸⁵ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 11.

²¹⁸⁶ Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », p. 252.

²¹⁸⁷ Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 320. De même, Freud affirme à son public : « je me propose de diriger votre attention sur » tel point (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 292).

L'enquête analytique sollicitait tout aussi bien l'attention du psychanalyste. Le psychanalyste dirigeait aussi sa propre attention sur différents points, en fonction du déroulement de la cure. Freud reconnaît par exemple : « je dirige mon attention sur ces noms substitutifs »²¹⁸⁸. Il remarque ailleurs que dans le cours d'une enquête analytique l'« attention a été attirée » sur un point donné²¹⁸⁹. Tel phénomène capte « vers lui l'intérêt du psychanalyste »²¹⁹⁰. Lorsqu'on écoute le flot de paroles des libres associations du patient, « on reconnaît ce qui est significatif, ce qui vaut la peine que l'on s'en souvienne »²¹⁹¹.

C'est cette attention dirigée en commun qui permettait aux adeptes de développer une réponse commune à la situation troublée initialement rencontrée.

Chaque enquête analytique dirigeait l'attention des adeptes de la psychanalyse sur certains phénomènes. Ce faisant, l'enquête sur les refoulements *habitua*it les adeptes de la psychanalyse à être *attentifs* à ces phénomènes. « Il est difficile », notait Freud, « de surmonter l'habitude ψα [*l'habitude psychanalytique, n. d. J.-B. L.*] de tirer des conclusions importantes à partir de petits signes. »²¹⁹² En étant ainsi disposé à *porter attention* à certains phénomènes qu'il aurait jusque là ignorés, l'adepte de la psychanalyse développait un « regard plus aigu »²¹⁹³. L'adepte de la psychanalyse est « habitué à considérer analytiquement les expériences vécues intérieures et les actions des hommes », il a développé l'« habitude [...] de recourir, comme matériel de preuve, à des vétilles qui admettent également une autre

²¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 110.

²¹⁸⁹ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 114.

²¹⁹⁰ Freud, *Totem et tabou*, p. 12.

²¹⁹¹ Cité dans Wortis, *Psychanalyse à Vienne*, p. 167. Semblablement, Anna Freud se réfère aux situations où « notre attention se concentre sur la défense d'un adulte névrosé » (Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 53) et à celles qui contraignent l'analyste « à prêter, au cours du traitement, une attention toute particulière à l'analyse du surmoi » (*Ibid.*, p. 53).

²¹⁹² Lettre de Sigmund Freud à Sándor Ferenczi du 23 janvier 1912 (Sigmund Freud et Sándor Ferenczi, *Correspondance ; Tome 1, 1908-1914*, Paris : Calmann-Lévy, 1992, p. 353).

²¹⁹³ Freud, *La question de l'analyse profane*, p. 80.

explication moins profonde »²¹⁹⁴. Les différents adeptes deviennent « enclins » à admettre l'action du refoulé pour expliquer différents actes problématiques²¹⁹⁵. C'est parce qu'ils étaient ainsi attentifs aux signes du refoulement que les adeptes de la psychanalyse en vinrent à soupçonner que des phénomènes jusque là considérés comme normaux, en réalité, manifestaient des refoulements.

Il serait possible d'énumérer un grand nombre de témoignages (plus ou moins involontaires) sur le développement de cette *disposition à guetter les signes de refoulement* nourrie par l'enquête analytique. Rapportons quelques-uns de ces témoignages. S. Zweig relevait que chez Freud « le besoin d'analyser » était devenu « instinctif, inné, organique et irréprouvable »²¹⁹⁶. N. Stern note que les gens qui ont suivi une cure psychanalytique font du « soi » un « centre d'intérêt quotidien » ; ce « soi » fait « l'objet de toutes les attentions. »²¹⁹⁷ De plus, ces gens sont « disposés » à « prêter des désirs ou des sentiments louches ou ambivalents » à leurs proches²¹⁹⁸. S. Lézé écrit pour sa part que la psychanalyse, parce qu'elle change « notre *manière de voir* », c'est-à-dire « nos catégories de perception et de jugement », « éveille une attente »²¹⁹⁹. Le patient type de la cure apprend à porter « une attention extrême à certains détails »²²⁰⁰ : aux oublis, aux maladroites de langage, etc. L'importance que revêtaient ces derniers phénomènes amenait d'ailleurs ces adeptes à faire attention à les éviter : les psychanalystes « choisissent avec précaution leurs mots »²²⁰¹. Ils avaient en effet été sensibilisés au « risque des mots »²²⁰². S. Moscovici rapporte une véritable « propension à

²¹⁹⁴ Sigmund Freud, « Une expérience vécue religieuse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVIII. 1926-1930*, Paris : Presses universitaires de France, 1994, p. 202-203.

²¹⁹⁵ Freud, *Le mot d'esprit*, p. 308. Freud offre une démonstration de cette disposition acquise lorsqu'il se réfère à une « angoisse derrière laquelle l'analyse put, *comme d'habitude*, mettre à découvert un désir inconscient » (Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 425, italiques ajoutées).

²¹⁹⁶ Zweig, *Sigmund Freud*, p. 52.

²¹⁹⁷ Stern, *La Fiction psychanalytique*, p. 178.

²¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 187.

²¹⁹⁹ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 22.

²²⁰⁰ *Ibid.*, p. 183.

²²⁰¹ *Ibid.*, p. 49.

²²⁰² *Ibid.*, p. 48.

avoir recours aux modèles inspirés par la psychanalyse »²²⁰³. Cette propension suscitait « un système d'interprétation partiellement automatique »²²⁰⁴. L'utilisation de ce système devenait « en quelque sorte *automatique* », puisqu'on y recourait « inconsciemment »²²⁰⁵. Par là, la psychanalyse appartenait « à une expérience collective subjectivée, un *habitus* culturel »²²⁰⁶.

Ainsi, l'habitude psychanalytique se présente à nous comme ce que P. Bourdieu appelle *un système de disposition durable et transposable*²²⁰⁷. Une fois acquise, cette habitude perdurait. Acquise au contact d'une situation déterminée, elle pouvait par la suite être transposée, de manière à répondre à de nouvelles situations. L'adepte de la psychanalyse était même disposé à percevoir directement différents phénomènes comme des signes du refoulement. Comme nous l'avons écrit au chapitre un, les événements qui semblaient les manifester étaient appréhendés spontanément à travers ce que nous avons appelé des « lunettes psychanalytiques ». Là encore, l'habitude psychanalytique jouait un rôle. Bourdieu souligne encore que les habitudes fonctionnent comme « schèmes de perception et d'appréciation »²²⁰⁸, ou encore comme « schèmes de perception, de pensée et d'action »²²⁰⁹. De cette manière, le refoulement en vint à apparaître moins comme une théorie que comme une entité naturelle, un élément du monde.

Peut-être est-ce à cette disposition à recourir à l'enquête analytique que fait allusion Freud, lorsqu'il écrit que l'extension de la psychanalyse à différentes sphères d'activités sociales se fit « spontanément »²²¹⁰, ou encore lorsqu'il soutient que différentes « applications » de la psychanalyse « s'imposaient »²²¹¹. Freud semble ici décrire une véritable

²²⁰³ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 187.

²²⁰⁴ *Ibid.*, p. 289.

²²⁰⁵ *Ibid.*, p. 191.

²²⁰⁶ *Ibid.*, p. 191. La présence de l'habitude psychanalytique est aussi relevée par Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 104, 130.

²²⁰⁷ Bourdieu, *Le sens pratique*, p. 88.

²²⁰⁸ *Ibid.*, p. 90.

²²⁰⁹ *Ibid.*, p. 91.

²²¹⁰ Freud, *Nouvelles conférences*, p. 195.

²²¹¹ *Ibid.*, p. 195.

propension. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, cette propension se répandit très largement parmi ses adeptes, qui furent tout naturellement portés à percevoir différents événements en se servant des théories psychanalytiques.

8.2.8 L'auteur de l'action et son témoin

Nous avons vu plus haut dans ce chapitre que l'enquête sur les refoulements a d'abord servi à donner forme à la cure et qu'elle l'a fait en transposant « dans » le patient le conflit des volontés qui était jusque là conçu comme un conflit entre le patient et son thérapeute. Comme nous venons de le voir, cette théorie du refoulement a par la suite été utilisée dans de nouveaux contextes, afin d'interpréter le comportement de gens qui n'étaient pas nécessairement des patients, par des enquêteurs qui n'étaient pas nécessairement des psychanalystes. De cette manière, ce n'était plus le conflit entre le thérapeute et son patient qui était interprété comme un conflit se produisant à l'intérieur de ce dernier. D'une manière beaucoup plus générale, c'était désormais le conflit entre un *témoin* de l'action et son *auteur* qui était interprété comme un conflit se produisant à l'intérieur de ce dernier. En contrastant la perspective de l'auteur des actions inavouées (qui « ignore totalement qu'une intention s'y rattache ») à celle de son témoin (qui « met [...] à profit de tels actes de son semblable pour en tirer des conclusions sur ses intentions et ses dispositions d'esprit »²²¹²), Freud élargissait sensiblement le cadre des situations problématiques susceptibles d'être interprétées comme le fruit d'un conflit intérieur des volontés²²¹³.

²²¹² Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 345.

²²¹³ Un flottement chez Vološinov suggère cet élargissement de l'enquête psychanalytique : le refoulement des volontés, écrit-il est « dressé non contre la conscience individuelle du malade, mais, avant tout, contre le médecin, ses exigences et ses opinions ; une “résistance” elle aussi dirigée, avant tout, contre le médecin, contre l'auditeur, bref, contre *l'autre*. » (Vološinov, « Le freudisme », p. 175.) Après l'élargissement de la portée de l'enquête psychanalytique, le refoulement est dressé non plus contre le seul médecin, mais contre *l'auditeur des paroles, le témoin de l'action*. Notons que R. Boudon propose une réflexion très proche de celle de Vološinov : « La notion d'*inconscient* dérive de ce que, lorsque nous sommes embarrassés pour déchiffrer le comportement d'autrui, ou même notre propre comportement, nous essayons de mettre une étiquette sur notre ignorance. Par un processus de substantification [...] nous donnons à un adjectif qui caractérise d'abord – de manière négative – une relation entre l'observateur et l'observé la valeur d'un *substantif*. » (Raymond Boudon, « Introduction ; les

Revenons sur l'exemple de l'action rituelle, interprétée comme un type particulier de la névrose contrainte : une névrose de contrainte collective. L'enquête sur les refoulements entreprise pour éclairer les névroses de contrainte « ordinaires » avait d'abord appris à Freud que ces dernières sont la manifestation d'un conflit des volontés : la volonté refoulante et la volonté refoulée. Celui qui est affligé de cette névrose est contraint d'obéir à sa volonté refoulante. Ainsi, la *volonté de guérir* et la *volonté de résister à la guérison*, qu'Hyppolite Bernheim distribuait encore entre deux personnes, furent toutes deux localisées « dans » le névrosé. Lorsque Freud, cet athée pour qui la religion était un phénomène irrationnel, entreprit par la suite de réfléchir à l'action rituelle, dont il était non pas un participant, mais un témoin, il reprit le même canevas : le participant du rite apparaissait à Freud comme tiraillé entre une volonté refoulante et une volonté refoulée. La volonté refoulante était celle qui le contraignait à pratiquer l'activité (le rite), celle-là même à laquelle Freud était opposé. La volonté intérieure refoulée était celle qui manifestait une opposition à l'activité que Freud trouvait irrationnelle. Ainsi, c'est le différend d'appréciation entre le témoin du rite (Freud) et son participant qui était ici transposée par le premier « dans » le dernier.

La même logique est à l'œuvre chez les autres gens qui ont imputé des refoulements. Prenons par exemple le cas de l'enquête de grande ampleur élaborée par W. Reich, enquête au terme de laquelle il affirma que la grande majorité de ses contemporains, parce qu'ils étaient frappés par la « peste émotionnelle », étaient refoulés. Ces contemporains lui apparaissaient refoulés parce qu'ils avaient pris des décisions que Reich jugeait irrationnelles. Autrement dit, W. Reich s'opposait à leurs décisions. Par exemple, il trouvait irrationnelles plusieurs des décisions politiques de ces contemporains²²¹⁴. En déclarant que ces gens étaient atteints par la peste émotionnelle, Reich affirmait qu'eux aussi s'opposaient (dans les profondeurs de leur monde intérieur) à leurs propres décisions. Ainsi, Reich projetait « dans » ces gens l'opposition qui existait entre eux et lui.

“Problèmes de la philosophie de l'histoire” de Simmel : une théorie de l'objectivité en histoire et dans les sciences sociales », in Georg Simmel, *Les Problèmes de la philosophie de l'histoire ; une étude d'épistémologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1984, p. 24.)

²²¹⁴ Nous reviendrons sur ce point plus bas dans ce chapitre.

Comme nous l'avons vu au chapitre sept, celui qui imputait une volonté refoulée à autrui se proclamait implicitement comme le dépositaire autorisé de sa libre volonté. W. Reich pouvait donc proclamer son opposition aux décisions de ses contemporains au nom de la libre volonté de ces derniers. En les décrivant comme des « pestiférés », Reich contestait leur capacité d'être les porte-paroles légitimes de leur libre volonté. Chez le porteur de la peste émotionnelle, « *le vrai motif n'est jamais celui qu'il indique* »²²¹⁵. Les aveux d'intentions énoncés par l'individu pestiféré n'étaient donc *jamais fiables*. Ils ne permettaient pas d'identifier sa vraie volonté. Seul celui qui était parvenu à dévoiler cette volonté non-contrainte (Reich) était en mesure de la porter par la parole.

*

En somme, c'est en concevant le phénomène pathologique comme une clé permettant de comprendre le phénomène normal que l'enquête analytique en vint à porter sur des phénomènes qui avaient jusque là été considérés comme normaux. Les phénomènes franchement anormaux n'étaient qu'une sorte de manifestation du refoulement. Il pouvait aussi se manifester d'une manière plus subtile, dans des phénomènes anodins.

Cette extension du champ de l'enquête psychanalytique était une réponse à la définition d'une nouvelle situation problématique : celle qui manifestait le refoulement. Il nous reste à voir l'autre nouvelle situation problématique : celle qui *suscitait* le refoulement.

8.3 Situations qui suscitent le refoulement

L'enquête analytique révélait que la volonté de l'auteur de l'acte symptomatique avait été divisée, parce qu'il l'avait refoulée, de manière à s'ajuster aux exigences de certaines relations. L'enquêteur passait en revue les relations susceptibles d'avoir contraint cette volonté. Parmi ces relations examinées et soupesées par l'enquête analytique, on trouvait d'abord des relations *présentes* qui manifestaient des rivalités ou des frictions. (Par exemple, comme nous l'avons vu au chapitre sept, le mariage malheureux d'une patiente de Freud la

²²¹⁵ Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 439.

laissait insatisfaite²²¹⁶.) On trouvait ensuite des relations passées, qui rétrospectivement apparaissent susceptibles d'avoir contraint d'une manière durable la volonté de l'auteur de l'acte symptomatique. Comme l'enquête analytique reculait ainsi dans le temps, en s'intéressant aux événements passés ayant pu produire les refoulements, elle était conduite à revenir sur les événements de l'enfance de l'auteur de l'acte symptomatique. Elle parvint ainsi à s'intéresser aux contraintes que les relations familiales exerçaient sur la volonté individuelle. Ces relations familiales, en fait, exerçaient la toute première contrainte sur cette volonté.

L'expérience de l'enquête analytique mena ensuite les adeptes de la psychanalyse à réformer les relations qu'ils jugeaient contraignantes. Ainsi, des adeptes de la psychanalyse cherchèrent à transformer la famille, de manière à atténuer ou mettre fin à la contrainte qu'elle exerçait. Nous décrivons maintenant les grandes lignes de cette réforme.

Nous procéderons en trois temps. Nous verrons tout d'abord que toute une série d'enquêtes psychanalytiques révélait la puissante contrainte opérée par les familles sur les volontés premières (# 8.3.1). La famille produisait les premiers refoulements des individus, ceux qui pavèrent la voie aux refoulements accomplis par des adultes. Nous verrons ensuite que l'enquête psychanalytique qui révélait une contrainte parentale présentait une exigence de cohérence (# 8.3.2). Comme l'adulte refoulé n'était pas maître de sa volonté, il était incapable de prendre les décisions que lui accordait déjà la société démocratique (choisir son métier, son époux, son représentant politique, etc.). Ainsi, l'enquête psychanalytique montrait que pour que la volonté individuelle puisse prendre les décisions requises dans les sphères d'activité qui étaient déjà été réglées par des normes contractuelles, il fallait que la famille se conforme à ces mêmes normes. Enfin, nous verrons que la remise en cause de la contrainte parentale déboucha sur une réforme de l'autorité parentale, effectuée de manière à laisser place à des exigences contractuelles (# 8.3.3).

²²¹⁶ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 269-272.

8.3.1 Sur la contrainte opérée sur la volonté première par la famille

La relation qui était (de loin) la plus susceptible de contraindre la volonté d'un individu était la relation aux parents. « Dans la relation entre parents et enfants se cache plus d'une occasion d'hostilité ; les conditions pour que se produisent des souhaits qui ne tiennent pas face à la censure sont extrêmement nombreuses. »²²¹⁷ La « famille bourgeoise » contraignait la volonté du fils : « en refusant au fils l'autodétermination et les moyens nécessaires pour y parvenir, le père contribue habituellement au développement du germe naturel d'inimitié qui réside dans leur rapport. »²²¹⁸ Chaque père, en exerçant la « contrainte sociale » sur son fils « lui barre l'accès à l'exercice de sa volonté »²²¹⁹. De même, l'autorité de la mère sur sa fille « limite sa volonté »²²²⁰. En somme, la relation aux parents appartenait aux « relations humaines tout à fait déterminées » qui étaient susceptibles de susciter un conflit intérieur des volontés²²²¹.

C'est en devenant adulte que l'individu se faisait reconnaître la pleine capacité d'engager sa volonté dans un contrat, en choisissant son conjoint, son représentant politique, etc.²²²² Alors, ses parents n'étaient plus en mesure de limiter son action. La société lui reconnaissait pleinement « l'exercice de sa volonté »²²²³. Or comme cet individu adulte avait tout de même refoulé sa volonté première, les choix qu'il exerçait étaient *encore* formés par la contrainte parentale. La contrainte parentale de la volonté personnelle déterminait durablement

²²¹⁷ Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 296.

²²¹⁸ *Ibid.*, p. 297.

²²¹⁹ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 211-212.

²²²⁰ *Ibid.*, p. 211-212. Les conflits entre fille et mère apparaissent notamment « lorsque la fille grandit et trouve dans sa mère une surveillante, alors qu'elle désire la liberté sexuelle, la mère, elle, se voyant rappeler par l'épanouissement de la fille que le temps est venu de renoncer aux prétentions sexuelles » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 297).

²²²¹ Freud, *Totem et tabou*, p. 88.

²²²² Dans nos sociétés, écrit M. Mauss, est reconnu capable de contracter celui qui apparaît « capable de s'obliger » (Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris : Payot, 1967, p. 184) ; « un enfant n'a pas le droit de s'engager » parce qu'il n'a pas la « capacité du contractant » (*Ibid.*, p. 187). Cf. Durkheim, *Leçons de sociologie*, p. 229.

²²²³ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 212.

les réactions à venir de l'adulte refoulé. Le surmoi qu'il portait en lui était « l'héritier de l'instance parentale »²²²⁴. Comme le note D. Riesman, Freud montrait que l'expérience de cette contrainte

determine the interpretation of the events of adult life: choice of mate, of livelihood, of *Weltanschauung*. Even the most dramatic and unexpected experiences, such as those of war, serve chiefly to revitalize and repeat a childhood pattern; that is, the traumas of war and death are perceived within the characteriological limits which are already set. After puberty at the latest, and probably much earlier, nothing new can be added; the life pattern is already fixed—short of psychoanalytic therapy.²²²⁵

En raison des effets durables de cette contrainte parentale, cet individu adulte ne parvenait toujours pas à exercer sa (vraie) volonté. Ses désirs d'adultes n'étaient pas les siens.

If all men are prisoners of their childhood character-structures, over whose formation they have had no control, it easily follows that all their later motives, tastes and judgements are not, in any real sense, theirs at all. Men are viewed less as individuals than as representatives of their sex-and-character roles.²²²⁶

Le refoulement produit sous la contrainte parentale était crucial du point de vue de l'enquête psychanalytique, parce qu'il préparait et suscitait d'autres refoulements. Les premiers refoulements, opérés durant l'enfance, donnaient naissance à la volonté refoulante, celle qui opérait par la suite, jusque dans l'âge adulte. Ces refoulements ouvraient donc la voie à d'autres refoulements. De cette manière, même les imputations de désirs refoulés qui visaient la contrainte s'étant produite à l'âge adulte portaient aussi, indirectement, sur la contrainte opérée par l'éducation parentale.

Ce souci de conformer la vie familiale à des exigences contractuelles, il est possible de le situer dans la progression sur la longue durée des exigences contractuelles.

²²²⁴ Freud, *L'inquiétante étrangeté*, p. 325. Cf. Marie-Cécile Ortigues et Edmond Ortigues, *Œdipe africain*, Paris : L'harmattan, 1984, p. 273-275.

²²²⁵ Riesman, "Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought," p. 182.

²²²⁶ *Ibid.*, p. 182.

8.3.2 Une avancée du contrat

L'apparition de l'enquête sur les refoulements apparaît comme une étape qualitativement nouvelle dans l'expansion des exigences contractuelles.

8.3.2.1 L'avancée qualitative du contrat, d'une sphère d'activité sociale à l'autre

C. Taylor relève que l'image d'une société constituée par un contrat s'est, depuis l'époque moderne, fait reconnaître une autorité croissante :

[...] durant les quatre derniers siècles, l'idée de l'ordre moral qui sous-tendait cette vision de la société a connu une double expansion : d'ampleur d'un côté (de plus en plus de gens vivent avec cette idée ; elle est devenue dominante), et d'intensité de l'autre (les exigences qu'elle a suscitées sont plus lourdes et plus ramifiées). L'idée a, en quelque sorte, traversé jusqu'à nos jours une série de « formulations » à chaque fois plus complètes et plus exigeantes que les précédentes.²²²⁷

Notons en particulier que depuis le XVII^e siècle les exigences contractuelles furent revendiquées dans des sphères d'activités sociales de plus en plus variées²²²⁸. Dans un premier temps, ces exigences étaient apparues dans le cadre de la sphère politique. La puissance royale avait d'abord été expliquée comme émanant d'un contrat ancien, puis, plus radicalement, sommée de laisser place à un contrat politique (c'est-à-dire une forme de vie démocratique)²²²⁹. Par la suite, d'autres sphères d'activités sociales furent évaluées et jaugées à partir de normes contractuelles.

Dès le début du XIX^e siècle, A. de Tocqueville avait été frappé par cette extension des normes contractuelles au-delà de la sphère politique. Son voyage aux États-Unis durant les années 1830 lui avait permis de relever à quel point les mœurs et les coutumes de ce pays avaient été marquées par des exigences contractuelles d'autonomie et d'égalité, que sa France

²²²⁷ Taylor, *L'Âge séculier*, p. 292. Plus loin, Taylor relève un troisième « axe » d'expansion : « Outre ce passage d'un seul espace à plusieurs, et d'une théorie à un imaginaire social, l'expansion est également manifeste à partir d'un troisième axe, défini par le genre d'exigences que cet ordre moral suscite en nous. » (*Ibid.*, p. 293.)

²²²⁸ Sur la pluralité des sphères d'activité sociale, nous avons bénéficié de : Nicolas Dodier, « Agir dans plusieurs mondes », *Critique* n° 529-530 (1991), p. 427-458 ; Dumont, *Homo æqualis* ; Taylor, *Modern Social Imaginaries* ; Vibert, *Louis Dumont* ; Weber, *Sociologie des religions*, p. 410-460.

²²²⁹ Taylor, *L'Âge séculier*, p. 294-295.

natale était encore portée à revendiquer dans la seule vie politique. Tocqueville relevait qu'aux États-Unis, ce mouvement d'expansion de la démocratie « étend son influence fort au-delà des mœurs politiques et des lois, et qu'il n'obtient pas moins d'empire sur la société civile que sur le gouvernement : il crée des opinions, fait naître des sentiments, suggère des usages et modifie tout ce qu'il ne produit pas. »²²³⁰ Par ailleurs, Tocqueville soutenait que les États-Unis n'étaient pas simplement un pays différent de la France : ils étaient un pays plus avancé sur le chemin d'un approfondissement des exigences contractuelles. Les États-Unis révélaient l'avenir de la France. La comparaison de ces deux pays laissait apercevoir ce mouvement d'expansion des exigences contractuelles. Les différents pays occidentaux se dirigeaient vers un avenir dans lequel le contrat réglait aussi des relations extrapolitiques.

L'établissement d'une organisation politique démocratique avait consisté à établir un régime qui gouverne avec le consentement des dirigés. À l'idée d'une suprématie essentielle des dirigeants avait succédé l'idée d'une égalité fondamentale des dirigés et des dirigeants. À l'idée que la nature du régime politique idéal est inscrite dans la nature même du monde avait succédé l'idée que le régime politique est une construction humaine, pouvant être modifiée pour répondre aux exigences des individus impliqués. En somme, dans la mesure où on lui demanda de chercher le consentement des gouvernés, le régime politique en vint à être conçu en bonne partie comme un *contrat*. Ce sont ces idées et ces exigences démocratiques qui s'étendirent progressivement hors de la sphère politique, et vinrent modifier toute une série de sphères d'activités : l'organisation du travail, de la vie conjugale et familiale, etc. Et en effet, au fil du temps, toute une série de sphères d'activités sociales, pratiques et institutions fut jaugée à partir de normes contractuelles. L'organisation du travail féodale avait laissé place au salariat, qui demandait le consentement des travailleurs²²³¹. La vie de couple traditionnelle

²²³⁰ Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, p. 41. Cf. Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Paris : Julliard, 1982, p. 24, 26, 47-48.

²²³¹ Tocqueville notait que le rapport du maître au serviteur était transformé par la norme contractuelle. « Pourquoi donc le premier a-t-il le droit de commander et qu'est-ce qui force le second à obéir ? L'accord momentané et libre de leurs deux volontés. Naturellement ils ne sont point inférieurs l'un à l'autre, ils ne le deviennent momentanément que par l'effet du contrat. Dans les limites de ce contrat, l'un est le serviteur et

avait été condamnée pour la contrainte qu'elle exerçait sur les volontés des mariés. Elle laissa progressivement place à une vie de couple plus égalitaire. Etc.

Les exigences contractuelles étendaient ainsi leurs rayons d'action, en confrontant des relations statutaires appartenant à des sphères d'activité sociales extra-politiques. La soumission à ces règles statutaires avait pu perdurer pendant longtemps sans même se faire remarquer, par des gens qui donnaient pourtant leur adhésion aux règles contractuelles dans le domaine politique²²³². Ces règles statutaires avaient jusque là semblé aller de soi, être

l'autre le maître ; en dehors, ce sont deux citoyens, deux hommes. » (Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, p. 552.) Sur ce point, voir aussi : *Ibid.*, p. 538.

K. Marx et ses successeurs ont proposé une critique célèbre du salariat. Le salarié, en réalité, serait contraint de vendre sa force de travail. Il aurait seulement la liberté de choisir de travailler pour tel capitaliste, plutôt que pour tel autre. La liberté qui lui est accordée ne serait donc que « formelle », c'est-à-dire vide : « une *apparence*, et une *apparence trompeuse* » (Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Paris : Éditions sociales, 2011, p. 425-426). Cette critique du salariat, loin de démontrer que la société contemporaine n'est pas une société contractuelle, constitue une démonstration supplémentaire de la force de l'extension du champ des normes contractuelles. En effet, cette critique n'est rien d'autre qu'une critique contractuelle des contrats passés entre employeurs et employés : une dénonciation de relations fondées sur un consentement « vicié », parce que fondé sur une volonté « contrainte » par le système capitaliste.

²²³² Notons qu'une société peut tolérer pendant longtemps sur des contradictions majeures, parce qu'elles demeurent le plus souvent inaperçues (voir par ex. : Evans-Pritchard, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé* ; Swidler, *Talks of Love*). Nous sommes portés à penser le contraire, notamment en raison de la célèbre théorie de la dissonance cognitive. Suivant cette théorie, « lorsqu'un individu a accompli un acte qui ne cadre pas avec sa vision du monde ou ses convictions, il tendra à modifier ces dernières de façon à pouvoir y intégrer l'acte considéré » (Albert O Hirschman, *Défection et prise de parole ; théorie et applications*, Paris : Fayard, 1995, p. 148). D'une manière plus générale, L. Festinger, le créateur de cette théorie, supposait que « dissonance, that is, the existence of nonfitting relations among cognitions, is a motivating factor in its own right » (Leon Festinger, *A Theory of Cognitive Dissonance*, Stanford, Stanford University Press, 1957, p. 3). Un ensemble de recherches expérimentales développées par Festinger a semblé confirmer son hypothèse : elles montraient des sujets animés par un fort besoin de cohérence, qui les poussaient à modifier leurs idées « dissonantes », de manière à éliminer les contradictions entre leurs croyances et leurs actions. Or, il apparaît maintenant que ces recherches n'appuient pas la théorie, parce que le besoin de cohérence qu'elles semblaient découvrir chez les sujets était en réalité produit par le dispositif expérimental. Pour ainsi dire, le dispositif, en attirant l'attention des sujets sur le fait qu'ils adhéraient à des idées contradictoires, soulignait à l'intention de ces sujets qu'il existait

« naturelles ». Examinées à la lumière des exigences contractuelles, ces pratiques héritées apparaissaient sous un jour nouveau. Elles apparaissaient dorénavant comme le fruit d'un arrangement contingent et arbitraire, susceptible d'être discuté et contesté. De cette manière, des exigences contractuelles qui semblaient d'abord ne rien avoir avec ces pratiques héritées apparurent devoir y être appliquées. Ainsi, il apparut au XIX^e s. à certaines et à certains que la soumission de l'épouse à son mari n'était pas essentiellement différente de la soumission des sujets à un roi, et que, de la même manière que la soumission au roi avait dû laisser place à un régime démocratique, le mariage inégalitaire devait céder la place à un mariage fondé sur le consentement mutuel des époux²²³³. À partir du moment où une la similitude entre les deux situations était établie, ceux qui avaient déjà donné leur adhésion à des normes contractuelles pouvaient difficilement justifier les pratiques statutaires héritées.

Sur ce chemin, les normes contractuelles en vinrent à être utilisées pour régler toute une série de relations sociales. Elles avaient commencé par être formulées d'une manière très réfléchie, pour aborder des questions spécialisées de théorie politique. Elles devinrent éventuellement des exigences quotidiennes, familiales, inscrites dans le tissu des mœurs, des habitudes et des pratiques. Durkheim remarquait en 1898 que le « libéralisme du XVIII^e siècle [...] n'est pas simplement une théorie de cabinet, une construction philosophique ; il est passé dans les faits, il a pénétré nos institutions et nos mœurs, il est mêlé à toute notre vie »²²³⁴.

une telle contradiction. De cette manière, c'est le dispositif qui manifestait une exigence de cohérence. Il suscitait chez les sujets le besoin de fournir une explication cohérente. « Le rapport contradictoire entre conviction (A) et conduite (Non-A) n'est pas déterminant en soi. Il ne l'est que par rapport à une règle extérieure au sujet, posée par l'expérimentateur. » (Jean-Pierre Poitou, *La dissonance cognitive*, Paris : Armand Colin, 1974, p. 70.) « Bref, du moment où l'hypothèse d'un besoin individuel interne de cohérence cognitive est infirmée, parce que sa validation expérimentale se révèle due à un artefact, la théorie dont cette hypothèse est le fondement est intenable. » (*Ibid.*, p. 71.) Sur cette théorie, voir aussi : Jean-Claude Kaufmann, *Quand Je est un autre ; pourquoi et comment ça change en nous*, Paris : Armand Colin, 2008, p. 46-47.

²²³³ Carole Pateman note que depuis le début du XIX^e siècle, « les féministes n'ont cessé de critiquer le mariage au nom du fait qu'il ne s'agit pas d'un contrat en bonne et due forme » (Carole Pateman, *Le contrat sexuel*, Paris : La découverte & Institut Émilie du Chatelet, 2010, p. 217).

²²³⁴ Durkheim, *La science sociale et l'action*, p. 265.

8.3.2.2 L'exigence de cohérence impliquée dans l'enquête sur les refoulements

L'invention et la diffusion de l'enquête sur les refoulements marquent une de ces avancées qualitatives des exigences contractuelles. En effet, cette enquête montrait qu'il fallait transformer les interactions qui avaient cours dans la vie familiale de manière à les harmoniser aux sphères d'activités sociales dans lesquelles le contrat était déjà reconnu. Cette enquête manifestait ainsi une exigence de *cohérence* entre les sphères d'activité sociale. Voyons comment elle le fit.

L'enquête sur le refoulement démontrait que la contrainte de la volonté individuelle exercée par l'éducation parentale empêchait l'individu adulte de nouer librement des relations. L'adulte porteur de refoulement ne disposait *toujours pas* de la capacité d'exercer les choix politiques, amoureux, professionnels, etc., qui se présentaient à lui. Sa volonté avait été contrainte durablement par l'éducation parentale²²³⁵. En présentant ainsi les incapacités du porteur de refoulement, l'enquête psychanalytique attirait l'attention sur le contraste entre une sphère d'activité sociale – la famille – sur laquelle les exigences contractuelles avaient encore très peu de prise, et les sphères d'activités sociales qui, au contraire, étaient déjà réglées par ces exigences contractuelles. L'enquête sur le refoulement *montrait pratiquement* (sans avoir à le formuler en autant de mots) que pour pouvoir être à la hauteur des exigences contractuelles d'autonomie dans les sphères déjà réglées par le contrat (les sphères politique, professionnelle, etc.), il était également nécessaire de les respecter minimalement dans la sphère familiale²²³⁶. Il était nécessaire, pour pouvoir exercer librement sa volonté dans les sphères d'activité déjà

²²³⁵ Rappelons que le parent, en exerçant la « contrainte sociale » sur son enfant, « lui barre l'accès à l'exercice de sa volonté » (Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, p. 211-212) ; il refuse ainsi à l'enfant « l'autodétermination et les moyens nécessaires pour y parvenir » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 297).

²²³⁶ I. Théry écrit que l'enquête psychanalytique sur la contrainte de la volonté exercée par l'éducation parentale manifeste « une problématique de l'humanisation du petit d'homme » (Théry, *La distinction de sexe*, p. 336). L'enquête psychanalytique sur la contrainte de la volonté par l'éducation « a correspondu à un tournant capital des sociétés démocratiques, celui de la mise en question de la "puissance paternelle" » (*Ibid.*, p. 336-337). Freud écrit d'ailleurs que le « reste de *potestas patris familias* [...] est devenue bien obsolète dans notre société contemporaine » (Freud, *L'interprétation du rêve*, p. 297). Sur cette mise en question, voir aussi : Fernand Dumont, « Le père et l'héritage », *Interprétation*, vol. 3, n° 1-2 (janvier-juin 1969), p. 11-23.

ouvertes au contrat (la vie politique, professionnelle, amoureuse, etc.) que l'éducation parentale tienne aussi compte de ces exigences contractuelles. Cette éducation parentale devait préparer l'enfant à un monde contractuel, lui donner les moyens d'y participer. Elle ne devait surtout pas empêcher cette participation. De cette manière, l'enquête manifestait une exigence de cohérence entre les différentes sphères d'activité sociale.

Cette exigence de cohérence a parfois été présentée sous une forme plus explicite par des adeptes de la psychanalyse. C'est par exemple le cas lorsque Anna Freud soulignait que l'adulte dont la volonté a été refoulée a « bâti là-dessus tout son avenir, choisi sa profession conformément à ce développement anormal, conclu sur cette base des relations d'amour et des amitiés »²²³⁷. Du même souffle, elle soutenait que la contrainte de sa volonté sous l'effet du refoulement *viciait* chacune de ces décisions. « En faisant l'analyse du caractère d'un adulte, nous devrions au fond démolir toute sa vie et réaliser l'impossible, c'est-à-dire rendre inexistants des actes passés, et rendre non seulement conscients, mais encore les annuler [...]. »²²³⁸ Ce passage manifeste très clairement des normes contractuelles, puisqu'il oppose la volonté libre à la volonté contrainte. Il suggère que la non-reconnaissance de la volonté première de l'enfant interdit ensuite à l'adulte la capacité de contracter des engagements légitimes.

*

L'enquête sur le refoulement ouvrait donc la porte à une interrogation des pratiques d'éducation familiale. Il fallait ajuster la règle utilisée dans la famille à celle utilisée dans d'autres sphères de manière à ce que la famille puisse former des adultes qui soient en mesure de vivre adéquatement dans une société réglée par le contrat. La cure semblait d'ailleurs offrir un correctif, qui permettait d'effectuer le réel passage à l'état adulte²²³⁹.

²²³⁷ Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, p. 72-73.

²²³⁸ *Ibid.*, p. 73.

²²³⁹ Voilà qui pourrait éclairer les ressemblances (notées au chapitre sept) entre la cure et les rites de passage.

8.3.3 Vers une réforme de l'éducation

La relation de l'enfant aux parents retint donc particulièrement l'attention de Freud. Le processus éducatif exerçait une contrainte sur une volonté première déjà constituée. Ce processus était donc particulièrement susceptible de produire des refoulements. C'est la dépendance envers les parents qui donnait naissance au surmoi. Par extension, la domination du surmoi signalait la persistance chez l'adulte d'une volonté issue de la contrainte exercée par les parents.

8.3.3.1 De la critique du refoulement à la critique de l'éducation traditionnelle

Au fur et à mesure que Freud étendait le champ des imputations d'intentions refoulées, en traitant des personnes apparemment bien portantes comme des personnes frappées de pathologies atténuées, il fut de plus en plus amené à s'interroger sur les conditions de transmission de la culture – à se demander comment cette transmission avait pu engendrer tant de pathologies.

La critique du refoulement débouchait sur une critique de l'éducation qui avait suscité le surmoi et la volonté de refouler. Le refoulement était une action *inefficace*. L'éducation traditionnelle l'était aussi : « Jusqu'à présent, elle ne s'est toujours donné pour tâche que la maîtrise, souvent plus exactement la répression, des pulsions ; le succès n'était pas satisfaisant »²²⁴⁰. Le refoulement était *nuisible*. L'éducation traditionnelle l'était tout autant. Elle « ne demandait pas [...] par quelle voie et au prix de quels sacrifices était obtenue la répression des pulsions incommodes »²²⁴¹.

Comme l'éducation était la pratique qui était la plus susceptible de produire des refoulements, il était naturel que la communauté des adeptes de l'analyse en vînt à souhaiter la réformer, de manière à ce qu'elle engendre moins de refoulements. Il était aisé d'entrevoir

²²⁴⁰ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 279-280.

²²⁴¹ *Ibid.*, p. 280. Ainsi, « les élucidations acquises par la psychanalyse sur la provenance des complexes pathogènes et sur le noyau de toute névrose revendiquent précisément d'être prises en compte par l'éducateur comme des indications inestimables pour son comportement envers l'enfant » (*Ibid.*, p. 280).

« quelles indications pratiques pour l'éducation résultent de la prise en considération du surmoi »²²⁴². L'enquête analytique donna ainsi naissance à un souci prophylactique. Bon nombre des adeptes de l'analyse en vinrent à se demander quelle forme d'éducation pouvait prévenir les refoulements.

Freud s'interrogea ainsi sur la possibilité d'élaborer une éducation moins contraignante, plus contractuelle. Cette éducation contractuelle, il se l'imaginait à partir de la conception soustractive qu'il se faisait de l'être humain. C'est lorsqu'il est « libéré de la pression » que l'enfant « communique avec exubérance ce qui est sa vérité intérieure »²²⁴³. L'éducation souhaitable était une éducation qui, dans la mesure du possible, s'abstenait de contraindre la volonté première (présociale) de l'enfant. Cet enfant, il était souhaitable de « le laisser grandir et s'exprimer sans intimidation », en évitant les « déformations conventionnelles »²²⁴⁴. L'éducation souhaitable « consistait essentiellement à s'abstenir de nos péchés d'éducation usuels »²²⁴⁵, elle cherchait à « diminuer le fardeau des sacrifices pulsionnels imposés aux hommes, à réconcilier ceux-ci avec les sacrifices qui restent nécessaires et à les en dédommager. »²²⁴⁶ Avec une approche éducative ainsi réformée, de nouvelles générations « pourront se passer de la contrainte »²²⁴⁷.

Cette démarche d'apparence « soustractive » mena pourtant à un travail « positif ». La critique de l'éducation traditionnelle débouchait sur le développement positif d'une éducation plus adaptée aux exigences contractuelles : une éducation qui tienne compte de la volonté de l'enfant. Cette ébauche d'une réforme psychanalytique de l'éducation fut développée et approfondie par toute une série d'adeptes de la psychanalyse. Par cette réforme, ces adeptes renforcèrent encore les normes contractuelles, celles qui prescrivent les transactions fondées

²²⁴² Freud, *Nouvelles conférences*, p. 94.

²²⁴³ Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 244.

²²⁴⁴ *Ibid.*, p. 158.

²²⁴⁵ *Ibid.*, p. 244.

²²⁴⁶ Freud, *L'Avenir d'une illusion*, p. 7-8.

²²⁴⁷ *Ibid.*, p. 8.

sur un accord des volontés individuelles. En effet, par ces enquêtes, les relations se développant dans la sphère familiale furent réglées à partir de ces normes contractuelles.

8.3.3.2 *La libre volonté des enfants*

Différents héritiers de Freud prônèrent de demander le consentement de l'enfant davantage qu'on ne l'avait fait jusque là. Ils s'opposaient ainsi à l'éducation « autoritaire » jusque là pratiquée, qui semblait faire fi de ce consentement.

Le pédagogue adlérien R. Dreikurs, proclamait très clairement ces normes contractuelles : « *The child must lead his own life. His personal aims and ambitions arise from motives quite different from those of the parents.* »²²⁴⁸ Semblablement, le pédiatre B. Spock affirmait aux parents qu'ils se devaient d'éduquer l'enfant en cherchant à obtenir sa collaboration volontaire (« *work with his willingness* »)²²⁴⁹. Anna Freud décrivait l'éducation « en son sens le plus large » comme « une tentative pour faire adopter à l'enfant les solutions de ses conflits (entre les forces du Ça et celles du Moi) qui sont acceptables pour son

²²⁴⁸ Rudolf Dreikurs, *The Challenge of Parenthood*, New York: Duell, Sloan and Pearce, 1948, p. 8. Dreikurs opposait l'autorité gagnée par la compréhension et la bonne volonté (« *earned through understanding and good will* ») à celle imposée par la force brute (« *imposed by brute force* ») (*Ibid.*, p. 56). L'enfant pouvait et devait s'ajuster volontairement et spontanément (« *voluntarily and spontaneously* ») et de son propre accord (« *of his own accord* »), aux exigences sociales (*Ibid.*, p. 65), plutôt que sous la pression, et sans son assentiment (« *not of his own accord* ») (*Ibid.*, p. 121).

²²⁴⁹ Spock, *Baby and Child Care*, p. 189. Ce livre, rédigé durant la Seconde Guerre mondiale, connut un retentissant succès d'édition et d'estime auprès des parents des années 1940 et 1950. Dans l'histoire américaine de l'édition, la Bible est le seul livre qui aurait vendu plus d'exemplaires. Sur le quatrième de couverture de la réédition de 1968 de ce livre, l'éditeur écrit que les différentes éditions de l'ouvrage donnèrent lieu à 179 impressions, qu'il trônait tout au sommet de la liste des *best-sellers* américains des nouveautés, depuis la création en 1895 d'un tel palmarès. En tout, plus de 20 millions de copies de l'ouvrage avaient déjà alors été vendues (Benjamin Spock, *Baby and Child Care*, Rev. ed., New York: Pocket Books, 1968). Cf. Nancy Pottishman Weiss, "Mother, the Invention of Necessity: Dr. Benjamin Spock's *Baby and Child Care*," *American Quarterly*, vol. 29, n° 5 (Winter 1977), p. 519-546 ; William Graebner, "The Unstable World of Benjamin Spock: Social Engineering in a Democratic Culture, 1917-1950." *Journal of American History*, vol. 67, n° 3 (Dec. 1980), p. 612-629

entourage »²²⁵⁰. Or ces solutions posaient problème dans la mesure où elles négligeaient le vouloir individuel. « Si l'enfant se soumet à ce sujet, il sera socialement adapté ; mais la santé mentale ne sera sauvegardée que si les solutions adaptées [*sic*] tiennent un compte suffisant des désirs du Ça »²²⁵¹. Elle opposait au « dressage mécanique » une éducation visant « le développement de la personnalité »²²⁵². Adorno et ses collaborateurs, eux aussi, marquaient le contraste entre contrat et statut. Ils opposaient les familles gouvernées par « Faithful execution of prescribed roles and the exchange of duties and obligations », c'est-à-dire par des règles statutaires, à celles gouvernées par le libre jeu des volontés et « the exchange of free-flowing affection »²²⁵³ qu'il engendre. W. Reich fondait l'éducation démocratique sur les pouvoirs d'auto-régulations du petit enfant (« *the infant's self-regulatory powers* »)²²⁵⁴. Cette auto-régulation s'opposait à une éducation moraliste imposée *de l'extérieur*²²⁵⁵. L'enfant devrait être libre de faire ses choix²²⁵⁶.

8.3.3.3 Les codes sociaux dense et élaboré

T. W. Adorno et ses collègues insistaient sur le fait qu'il était souhaitable de fournir davantage aux enfants les raisons des décisions parentales : celles-ci devenaient alors *intelligibles*. Ces auteurs opposaient donc à la discipline autoritaire une discipline « rationnelle ». La discipline autoritaire ne fournissait pas les raisons des décisions parentales aux enfants : voilà pourquoi elle « appear to the child as unintelligible, arbitrary »²²⁵⁷, ou encore « overwhelming and unintelligible »²²⁵⁸. « Was the issue in question explained to the child and was he included in the discussion of it, or did it appear to the child as unintelligible,

²²⁵⁰ Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 75.

²²⁵¹ *Ibid.*, p. 75.

²²⁵² *Ibid.*, p. 275.

²²⁵³ Adorno *et al.*, *The Authoritarian Personality*, p. 386.

²²⁵⁴ Reich, *Children of the Future*, p. 44.

²²⁵⁵ *Ibid.*, p. 45, 58.

²²⁵⁶ *Ibid.*, p. 7-8, 79.

²²⁵⁷ Adorno *et al.*, *The Authoritarian Personality*, p. 316.

²²⁵⁸ *Ibid.*, p. 455.

arbitrary, and overwhelming? »²²⁵⁹ La discipline autoritaire plaçait « the emphasis on “being told” in terms of “petty” rules or “laws” lacking sufficient explanations »²²⁶⁰. En l’absence de cette formulation des raisons, la discipline autoritaire ne parvenait à s’imposer que par la force brute.²²⁶¹

Tout comme Adorno et ses collègues, les autres auteurs abordés ici s’accordaient sur le fait qu’une bonne éducation des enfants demandait de leur fournir davantage de *raisons*. W. Reich sympathisait avec la colère de l’enfant qui surgissait lorsqu’une interdiction arrivait sans être accompagnée de raisons (« no explanation was given to him »²²⁶²). Spock exhortait les parents à démontrer à leurs enfants « that they will always be ready to discuss the rules »²²⁶³. Ainsi, l’éducation démocratique exigeait des parents non seulement qu’ils énoncent les raisons de leurs décisions, mais aussi qu’ils se montrent disposés à discuter du bien-fondé de ces raisons.

L’éducation démocratique invitait à l’échange verbal des sentiments et des raisons. Reich rapportait que « David », un enfant élevé dans une éducation modèle soigneusement démocratique (une éducation qu’on avait cherché à épurer de toutes les tares de l’éducation autoritaire) « has established the habit of “having a talk” with his father. He used to say, “I want to talk things over with you.” His father then took him into the car and drove to whatever place the child designated. They would sit on the grass and he would start asking

²²⁵⁹ *Ibid.*, p. 371.

²²⁶⁰ *Ibid.*, p. 374.

²²⁶¹ Notons qu’Adorno et ses collègues affirmaient que la discipline rationnelle « is similar to a therapy in which the therapist becomes an ally of the patient’s ego, helping him to master the id » (*Ibid.*, p. 372). En faisant ce parallèle, ils traitaient la relation analytique comme une relation idéale, qui pouvait servir de règle pour évaluer et éventuellement corriger d’autres relations.

²²⁶² Reich, *Children of the Future*, p. 28. Il écrivait ailleurs : « a child always reacts with fits of screaming and defiance when the people responsible for its upbringing forbid it to do something or do so at a time when the child cannot understand the why or the wherefore. This is perhaps one of the most tragic experiences that a child can have. » (*Ibid.*, p. 157.)

²²⁶³ Spock, *Problems of Parents*, p. 198.

questions. »²²⁶⁴ En retour, son père, devant une situation problématique qui aurait pu troubler son fils, « asked David to tell him exactly what he had felt »²²⁶⁵.

On le voit, fournir et exiger des raisons, c'était aussi fournir et exiger des raisons d'agir, c'est-à-dire des *sentiments* et des *motifs*. L'éducation autoritaire apparaissait coupable d'indiquer aux gens ce qu'ils devaient faire sans prendre en considération leur *vouloir*, mais en tentant au contraire de le contraindre. L'éducation autoritaire prescrivait aux enfants des intentions, celles-là qui étaient conformes à leur statut familial. Les parents autoritaires supposaient ainsi à tort, écrivait Dreikurs, que leur enfant « wants to do what he professes or is supposed to do »²²⁶⁶. Adorno et ses collaborateurs écrivaient que les familles autoritaires « base interrelationships on clearly defined roles of dominance and submission, in contradistinction to equalitarian policies »²²⁶⁷.

La capacité de dire aux enfants les raisons des décisions parentales était liée à *la capacité de comprendre les raisons d'agir des enfants*. Les parents, écrivait R. Dreikurs, « must learn to understand children, to know what goes in their minds, and to comprehend the motives for their actions »²²⁶⁸. Spock soulignait lui aussi l'importance première de cette capacité de compréhension ainsi que son absence chez plusieurs parents : il s'agissait de parvenir à savoir « not just what a child will do at different age periods, but something about what it means. When you understand what your child is up to, it's the first step in learning how to get along with him. »²²⁶⁹ Autrement dit, il était nécessaire d'écartier le voile extérieur du *comportement* (« what a child will do ») pour parvenir à la volonté intérieure de la personne (« what it means »).

²²⁶⁴ Reich, *Children of the Future*, p. 42.

²²⁶⁵ *Ibid.*, p. 55.

²²⁶⁶ Dreikurs, *The Challenge of Parenthood*, p. 249.

²²⁶⁷ Adorno *et al.*, *The Authoritarian Personality*, p. 385.

²²⁶⁸ Dreikurs, *The Challenge of Parenthood*, p. 18.

²²⁶⁹ Spock, *Baby and Child Care*, p. 140. Spock soulignait encore et encore l'importance d'utiliser de développer cette capacité de compréhension. Voir par exemple : *Ibid.*, p. 262, 276, 280, 282, 308, 309, 312, 464 ; Spock, *Problems of Parents*, p. 91.

8.3.3.4 L'échange de formulations d'intentions dans le code élaboré

En opposant ainsi les éducations démocratique et autoritaire à partir de leur capacité à fournir une voie d'expression verbale appropriée aux intentions, ces auteurs opposaient ce que nous appellerons, à la suite de B. Bernstein, deux « codes de paroles » opposés : les codes *dense* et *élaboré*²²⁷⁰. Ces codes de paroles sont des manières différentes de régler les interactions avec les enfants en les situant par rapport à des significations communes. Ainsi, ces codes ne permettent pas uniquement de surmonter des troubles de l'interaction ponctuels ; ils enseignent aussi aux enfants quelles significations communes invoquer dans des situations problématiques : ils offrent « les moyens qui permettent d'ordonner l'expérience et de lui donner sens »²²⁷¹.

Le code *dense* est un code qui organise les interactions en rappelant aux partenaires de l'action leur statut dans la famille. Le code *élaboré*, plus contractuel, fait appel aux intentions et aux sentiments des partenaires.

Dans le code dense, « l'autorité ou la légitimité de l'énoncé réside dans la forme de la relation sociale, qui n'est pas marquée dans le discours [...], plus que dans des principes rationnellement exposés ». Bernstein donne un exemple clair de ce type d'autorité parentale : « Une mère dit à son enfant dans l'autobus : “Tiens-toi.” L'enfant : “Pourquoi ? ” La mère : “*Tiens-toi*” L'enfant : “Pourquoi ? ” La mère : “Je te dis de te tenir, à la fin. »²²⁷² Dans cette séquence, la mère recourt au code dense. La justification de la décision parentale repose sur le

²²⁷⁰ Basil Bernstein, *Langage et classes sociales ; codes socio-linguistiques et contrôle social*, Paris : Minuit, 1975. On se reportera également à la brillante discussion de l'ouvrage proposée dans Douglas, *Natural Symbols*, p. 21-38. La terminologie de Bernstein est flottante. Il hésite entre « code du langage », « code socio-linguistique » et « code de la parole », il oppose tour à tour les codes « commun » et « formel », « restreint » et « élaboré », etc. Comme le code n'est pas un phénomène linguistique, mais social, nous parlerons de « code de la parole ». Robert N. Bellah, “Durkheim and Ritual,” in Robert N. Bellah et Steven M. Tipton (dir. publ.), *The Robert Bellah Reader*, Durham : Duke University Press, 2006, p. 166, remarque que l'appellation « code restreint » comporte des connotations indésirables, et propose donc de la remplacer par « code dense ». Nous parlerons donc ici des *codes de la parole dense* et *élaboré*.

²²⁷¹ Bernstein, *Langage et classes sociales*, p. 219.

²²⁷² *Ibid.*, p. 42-43.

statut de la mère (« parce que je suis ta mère »), et cette justification n'a pas même besoin d'être énoncée (la mère peut dire : « parce que c'est comme ça »). Dans ce code, un « énoncé catégorique » est fréquemment « utilisé pour provoquer la fin immédiate d'un comportement ou l'adoption immédiate d'un nouveau comportement. Dans les relations entre parents et enfants, les raisons du changement de comportement sont rarement données, ou le sont brièvement »²²⁷³.

The child in this family is controlled by the continual building-up of a sense of social pattern: of ascribed role categories. If he asks 'Why must I do this?' the answer is in terms of relative position. Because I said so (hierarchy). Because you're a boy (sex role). Because children always do (age status). Because you're the oldest (seniority). As he grows, his experience flows into a grid of role categories; right and wrong are learnt in terms of the given structure; he himself is seen only in relation to that structure.²²⁷⁴

Dans le code élaboré, à l'inverse, les parents sont davantage enclins à fournir les raisons de leurs décisions. Les justifications parentales « peuvent être critiquées, considérées comme inadéquates ou mal appropriées, ce qui peut produire un nouvel ensemble de justifications ou le développement de l'ensemble de justifications initial »²²⁷⁵. La réponse parentale fera intervenir non pas des statuts, mais des désirs et des sentiments (par ex. : « parce que ça m'attriste »). Ce n'est que lorsque la discussion rationnelle ne parvient pas à discipliner l'enfant qu'intervient la fin de la discussion par le recours au code dense. Autrement dit, suivant que la famille recoure ou non au code élaboré, « le recours final à l'énoncé catégorique intervient à des moments différents dans la suite des comportements »²²⁷⁶.

Le code élaboré accorde une place prééminente à la verbalisation des intentions. Il opère « principalement au niveau des intentions, des motifs et des dispositions des individus »²²⁷⁷. Il est l'opposé radical du code dense, dans lequel « les intentions subjectives

²²⁷³ *Ibid.*, p. 42-43.

²²⁷⁴ Douglas, *Natural Symbols*, p. 26.

²²⁷⁵ Bernstein, *Langage et classes sociales*, p. 43.

²²⁷⁶ *Ibid.*, p. 43-44.

²²⁷⁷ *Ibid.*, p. 211. Les revendications effectuées dans le code élaboré « tend to work through the verbalizing of intent » (Bernstein, "Social Class, Speech Systems and Psycho-Therapy," p. 60). Dans le code élaboré, « the

ne sont ni explicitées dans le discours ni élaborées »²²⁷⁸. Dans le code dense, en effet, les intentions sont souvent « tenues pour allant de soi »²²⁷⁹. En effet, comme l'agir de chacun est *déjà* déterminé par les circonstances statutaires variées (âge, sexe, etc.), on attend que chacun veuille ce qui est conforme aux devoirs et droits de son statut.

Bernstein hésite entre deux manières de concevoir cette prééminence des intentions dans le code élaboré. Parfois, il décrit le code élaboré d'une manière presque « négative », comme un code qui *s'abstiendrait* d'opposer des obstacles à ce qui est présenté comme une disposition naturelle à verbaliser des intentions²²⁸⁰. (Pour parler comme C. Taylor, Bernstein présente alors le code élaboré comme quelque chose qui émergerait spontanément à la suite d'un processus de *soustraction* des contraintes statutaires.) À d'autres endroits, Bernstein dépeint le code élaboré d'une manière plus substantielle et donc plus « positive », en montrant que le code élaboré *suscite*, voire *exige*, la formulation des intentions et la disposition à en formuler²²⁸¹. À l'appui de cette dernière thèse, Bernstein souligne surtout que l'imputation

person's intent is raised to the level of verbal explicitness, where his 'I' is mediated by extensive verbal discriminations » (*Ibid.*, p. 60).

²²⁷⁸ Bernstein, *Langage et classes sociales*, p. 39.

²²⁷⁹ *Ibid.*, p. 132. Dans un tel code, les « dispositions de l'interlocuteur » sont « tenues pour acquises » (*Ibid.*, p. 72).

²²⁸⁰ Suivant cette conception négative, le code élaboré « facilite l'élaboration verbale des intentions subjectives » (*Ibid.*, p. 31 ; cf. aussi p.107). Il facilite « l'expression symbolique des intentions sous une forme verbale » (*Ibid.*, p. 70). Plus clairement encore : le code « *facilite* [...] la disposition à exprimer les intentions sous la forme d'un discours explicite » (*Ibid.*, p. 129).

²²⁸¹ Comme la famille de l'enfant éduqué par le code élaboré « fait peser une sorte d'exigence pour l'amener à produire un discours » sur ses désirs et ses dispositions, un « effet de rétroaction s'instaure entre le mode de désignation et ce qu'il désigne, et induit chez l'enfant une disposition à rechercher, à explorer et à stabiliser » les motifs qui le poussent à agir (*Ibid.*, p. 35-36). Le code élaboré engendre un « processus d'interaction dynamique » qui détermine « la nature des termes auxquels répond l'enfant, et l'orientent ainsi progressivement vers un ordre particulier d'apprentissages » (*Ibid.*, p. 35-36). Chaque code commande « des possibilités d'apprentissage tout à fait différentes – on entend par là la définition de ce qui est signifiant, de ce qui est constitué comme pertinent, tant du point de vue social qu'intellectuel ou affectif » (*Ibid.*, p. 38). Les parents qui dirigent leur enfant en recourant au code élaboré dirigent ainsi l'*attention* de ces derniers « vers l'intention, les causes ou les motifs » (*Ibid.*, p. 37). De cette manière, le code élaboré « pousse à expliciter et à formuler les

d'intentions, loin d'être une activité spontanée d'individus isolés, est une activité sociale exigée par la coordination des interactions. Cette activité de verbalisation permet aux membres de la famille de médiatiser leurs interactions par des symboles. Dans le code élaboré, « le mot sert de médiateur entre l'expression du sentiment et les formes socialement reconnues de manifestation de ce sentiment »²²⁸². Le code élaboré amène ainsi l'enfant qui y est soumis à s'orienter dans le groupe « par un ajustement continuels aux intentions, aux points de vue personnels et aux motifs que les autres explicitent et élaborent par le discours »²²⁸³, par « une série incessante d'ajustements aux intentions, aux réserves, aux motifs exprimés et développés par les autres dans leurs discours »²²⁸⁴. Le parent de l'enfant règle l'action de ce dernier en articulant sa volonté sur celle des autres membres de la famille : « l'intention de l'enfant est explicitement reconnue » tout en étant reliée « aux désirs d'un autre »²²⁸⁵. Dans une famille où prédomine le code élaboré, les parents « insistent beaucoup sur le rôle du langage pour socialiser l'enfant sur le plan moral, pour le discipliner, pour lui communiquer leurs sentiments et connaître les leurs »²²⁸⁶. Plus généralement, c'est dans l'ensemble de la famille qui règle ses interactions sur le code élaboré que se « déroule continuellement un processus d'ajustement et d'intégration des intentions, des appréciations et des motifs, explicites mais différents des membres du groupe »²²⁸⁷. Tout le processus d'« explicitation des intentions, des appréciations et des jugements individuels [...] tend à l'ajustement et à l'intégration des différentes intentions de ses membres »²²⁸⁸. De cette manière, dans la famille qui recourt au

intentions » (*Ibid.*, p. 36). Il suscite une « forte sensibilité à l'égard des motivations d'autrui ou de ses propres motivations », « un haut degré de sensibilité aux motivations d'autrui et aux siennes propres » (*Ibid.*, p. 36, 46). Il rend « sensible aux intentions subjectives » des interlocuteurs (*Ibid.*, p. 36) et « incite à communiquer les motifs et les dispositions et à s'intéresser à ceux des autres » (*Ibid.*, p. 206).

²²⁸² *Ibid.*, p. 32.

²²⁸³ *Ibid.*, p. 207.

²²⁸⁴ *Ibid.*, p. 243.

²²⁸⁵ *Ibid.*, p. 211.

²²⁸⁶ *Ibid.*, p. 255-256.

²²⁸⁷ *Ibid.*, p. 207-208.

²²⁸⁸ *Ibid.*, p. 205.

code élaboré, « la communication dévoile l'intériorité des membres, et c'est ainsi une plus grande partie de la personne qui est pénétrée et soumise à une régulation »²²⁸⁹.

Comme ce code incite à des « démonstrations affectives finement différenciées »²²⁹⁰, un « locuteur disposé à utiliser un code élaboré » développe une capacité d'expression de ses intentions plus fine : il développe « plus de facilités [...] pour expliciter par le discours ses intentions subjectives »²²⁹¹.

*

Le mouvement de démocratisation de l'éducation auquel Freud et ses héritiers contribuèrent fut un mouvement d'extension du code élaboré, aux dépens du code dense.²²⁹²

8.4 Le moteur de l'enquête

Il nous reste maintenant, pour être en mesure de répondre à notre problématique, à nous demander pourquoi différentes situations « immédiates » furent formées par l'enquête sur les refoulements. Qu'est-ce qui motivait cet usage ? Qu'est-ce qui poussait les adeptes de la psychanalyse à recourir, dans certains cas, à l'enquête psychanalytique ?

²²⁸⁹ *Ibid.*, p. 243. Un tel code, écrit ailleurs Bernstein, rend sensible à la qualité de l'expression extérieure des intentions et dispositions intérieures. Dans le code élaboré, « the connection between inner and outer is likely to be made *explicit*. In other words, there is likely to be an explicit elaborated account of the relationships between the child's internal states and his acts. » (Basil Bernstein, *Class, Codes and Control*, Vol. III, Towards a Theory of Educational Transmission, London & New York: Routledge, 1975, p. 132.) C'est le même phénomène que vise E. Illouz quand elle se réfère « a common cultural habitus, in which language is viewed as a tool for solving problems and for expressing the inner self » (Illouz, *Saving the Modern Soul*, p. 226).

²²⁹⁰ Bernstein, *Langage et classes sociales*, p. 35.

²²⁹¹ *Ibid.*, p. 195.

²²⁹² Sur le mouvement de développement et d'extension du code élaboré, voir par exemple : Urie Bronfenbrenner, "Socialization and social class through time and space," in Eleanor E. Maccoby *et al.* (dir publ.), *Readings in Social Psychology*, New York: Holt, Rinehart and Winston, 1958, p. 400-425 ; Kohn, *Class and Conformity*. Sur la place de Freud dans ce mouvement de développement et d'extension du code élaboré, voir les suggestions de Bernstein, *Class, Codes and Control*, Vol. III, p. 119-121.

Au moins trois différentes hypothèses peuvent ici être envisagées.

On peut d'abord penser que cette utilisation était motivée par une volonté de faire respecter des exigences contractuelles d'autonomie et d'intégrité. Nous venons de voir que le mouvement de réforme « prophylactique » des relations familiales soulignait l'importance de faire respecter des exigences contractuelles d'autonomie et d'intégrité. Nous avons aussi vu, au chapitre sept, que l'enquête elle-même est une manière de situer une situation donnée par rapport à des exigences contractuelles, qui préexistaient largement à la psychanalyse. Voilà qui pourrait nous porter à penser que l'enquête psychanalytique, plus largement, a été mue par une volonté contractuelle de libérer la volonté personnelle des contraintes statutaires. Ce serait cette *volonté de réaliser les exigences contractuelles* qui aurait incité les adeptes de la psychanalyse à être soucieux de répondre aux deux nouvelles situations problématiques que nous avons présentées dans ce chapitre. Cette volonté aurait été le « moteur » qui aurait suscité l'extension du champ de l'enquête analytique et la réforme de la vie familiale. Les adeptes de la psychanalyse auraient été animés par une volonté de libérer la volonté première de l'individu. La diffusion large et profonde de la psychanalyse découlerait de cette volonté.

On peut aussi supposer que l'extension de l'enquête fut motivée par un raisonnement inductif. Les premières enquêtes sur les refoulements avaient montré à Freud et ses adeptes que différentes pathologies n'étaient rien d'autre que des « symptômes » de refoulements et que ces derniers, par nature, demeuraient largement dissimulés. Ainsi, les adeptes de la psychanalyse étaient tout naturellement portés à penser que les phénomènes franchement pathologiques n'étaient que la pointe d'un iceberg. Il était logique, à ce stade, qu'ils en viennent à étendre le champ de l'enquête et qu'ils se servent de la psychanalyse pour donner forme à un bon nombre de situations immédiates. À l'appui de cette hypothèse, nous pourrions avancer que c'est là le raisonnement proposé explicitement par Freud.

Finalement, on peut penser que cette extension était le fruit non pas d'une décision réfléchie, mais le produit d'une habitude agissant d'une manière plus ou moins automatique. Nous avons vu dans ce chapitre que le développement d'une « habitude psychanalytique » poussait les adeptes de la psychanalyse à *percevoir directement* certains phénomènes comme des refoulements. (La théorie du refoulement était ainsi naturalisée.) Comme nous l'avons vu

au chapitre un, cette propension à percevoir directement différents phénomènes au travers de « lunettes psychanalytiques » était assez largement répandue. Celui qui portait de telles lunettes n'avait donc pas, pour lancer une enquête psychanalytique, à *décider* de le faire. Nous pourrions penser que cette *habitude psychanalytique* poussa les adeptes à réagir automatiquement aux phénomènes considérés comme des indices de refoulement. Que la rencontre de ces derniers poussait ces adeptes à lancer une enquête analytique. Que ces indices agissaient comme des stimuli, qui déclenchaient cette propension et poussaient ces adeptes à entreprendre une enquête analytique. L'apprentissage de l'enquête les aurait conduit à être disposés à entreprendre des enquêtes chaque fois qu'ils étaient en présence des signes requis et seulement dans ce cas. Cette habitude aurait ainsi fonctionné *mécaniquement*, d'une manière *aveugle*.

Pour trancher entre ces différentes explications, nous examinerons quelques cas concrets. Nous ne nous limiterons plus, ici, au seul cas de Freud. Ce n'est qu'en ouvrant le champ de comparaison à différents adeptes de la psychanalyse que nous obtiendrons un échantillon d'usages de l'enquête suffisamment varié. L'examen de cet échantillon permettra de trancher la question du « moteur » de l'enquête.

8.4.1 Aperçu sur la pluralité des enquêtes analytiques

Commençons par esquisser une comparaison entre différentes utilisations de l'enquête analytique.

8.4.1.1 La révolution psychanalytique a-t-elle déjà eu lieu?

Chez les différents héritiers de Freud, l'enquête analytique prenait une ampleur variable. Nous l'avons vu, chez un W. Reich, cette enquête prenait des proportions titanesques. Son enquête révélait que la grande majorité des êtres humains refoulait la plus grande partie de leurs désirs. La plupart des individus étaient par le fait même incapables d'exprimer verbalement leurs vrais désirs. En comparaison avec Reich, la plupart des héritiers de Freud donnaient à cette enquête une portée beaucoup plus limitée. Ils se contentaient de s'en servir pour élucider des phénomènes ponctuels, en s'aventurant beaucoup plus

timidement que Reich dans l'élucidation des phénomènes jusque là considérés comme « normaux ». Par exemple, B. Spock se tournait vers la psychanalyse pour expliquer aux parents, dans son manuel *Baby and Child Care*, la signification d'intrigantes « compulsions enfantines », qu'il présentait comme des actions qui mettaient en scène des désirs refoulés :

The commonest is stepping over cracks in the sidewalk. [...] The hidden meaning of a compulsion pops out in the thoughtless childhood saying, "Step on a crack, break your grandmother's back." Everyone has hostile feelings at times toward the people who are closed to him, but his conscience would be shocked at the idea of really harming them, and warns him to keep such thoughts out of his mind. And if a person's conscience becomes *excessively* stern, it keeps nagging him about such "bad" thoughts, even after he has succeeded in hiding them away in his subconscious mind. He still feels guilty, though he doesn't know what for. It eases his conscience to be extra careful and proper about such a senseless thing as how to navigate a crack in the sidewalk.²²⁹³

Dans de tels passages, la psychanalyse servait à expliquer les petites perturbations de l'existence (comme le fait curieux que les enfants évitent de marcher sur les fissures des trottoirs). Le tableau d'ensemble de l'humanité qui émergeait de cette utilisation « limitée » de l'enquête analytique était très différent de celui que proposait l'enquête de Reich. Dans le tableau peint par Spock, la plupart des individus demeuraient aptes à nommer leur vraie volonté. Même les individus qui étaient refoulés demeuraient aptes à dire la plupart de leurs désirs. (Ils ne refoulaient en effet qu'une toute petite partie de leurs désirs.)

L'abîme entre les enquêtes analytiques développées par Reich et Spock apparaît clairement lorsqu'on compare ce que ces deux auteurs écrivaient de la sexualité infantile. W. Reich soutenait que la sexualité infantile était encore méconnue parce qu'elle demeurait refusée et étouffée : « When the truth about infant genitality has not penetrated anywhere; when it is killed every time it tries to make itself heard, there must be powerful factors at work against it. »²²⁹⁴ Sur cette même question, B. Spock écrivait plutôt ceci :

We realize now that there is an early stirring of sexual feeling at this period which is an essential part of development. (In former times people believed that nothing of this sort occurred until adolescence, probably because they themselves had been brought up so frightened of sex they wanted to avoid recognizing it as long as possible in their

²²⁹³ Spock, *Baby and Child Care*, p. 300-301.

²²⁹⁴ Reich, *Children of the Future*, p. 86-87.

children.)²²⁹⁵

Spock reléguait donc dans un passé relativement lointain l'opposition à la psychanalyse, que Reich attribuait plutôt à ses *contemporains*, et même aux adeptes de la théorie psychanalytique²²⁹⁶. L'enquête sur les refoulements que Spock évoque ici (en se référant aux faits refoulés que des gens *voulaient éviter de reconnaître*) était supposée expliquer l'absence de connaissance de la psychanalyse dans les sociétés du *passé*. Anna Freud suivait la même approche que Spock. Elle soutenait par exemple que « la découverte de quelque chose comme l'existence de la sexualité infantile » était largement reconnue des contemporains : « L'acceptation de ces faits au cours des dix ou vingt dernières années est allée très loin, et à présent il est presque partout possible de parler aux parents de ces questions. »²²⁹⁷ Reich procédait plutôt à une imputation d'intention refoulée analogue pour expliquer les résistances bien *actuelles* à ses théories.

La comparaison des deux démarches laisse apparaître une différence d'appréciation importante en ce qui concerne la reconnaissance sociale de la volonté intérieure et, par-là, de l'avancée d'une société contractuelle fondée sur cette volonté intérieure. De toute évidence, Spock considérait que pour l'essentiel cette société contractuelle *existait déjà*. Par exemple il affirmait en passant, sans s'y attarder tant la chose était pour lui évidente, qu'un enseignant d'école maternelle « ought to be, and usually is, a very understanding person »²²⁹⁸. Que faisait-il alors sinon montrer que le monde social qui demandait d'être attentif à la volonté de l'enfant, dans ses grandes lignes, était *déjà établi* ? À l'inverse, Reich considérait plutôt que la société étatsunienne contemporaine était *encore* fondamentalement une société fondée sur la contrainte de la volonté intérieure. Plus largement, le monde contemporain lui-même était une société qui ne comprenait ni ne reconnaissait l'expression de la vie intérieure. La société contractuelle était donc *à venir*.

²²⁹⁵ Spock, *Baby and Child Care*, p. 287.

²²⁹⁶ Ceux-ci, déclarait Reich, avaient en fait renié la théorie freudienne de la libido (Wilhelm Reich, *Reich parle de Freud*, Paris : Payot, 1972). La psychanalyse qu'ils pratiquaient était par le fait même une fausse psychanalyse, qui visait à perpétuer les refoulements.

²²⁹⁷ Freud, *Les Conférences de Harvard*, p. 57.

8.4.1.2 Différentes directions de l'enquête

Les différences entre héritiers de Freud ne se limitaient pas à une différence quantitative entre ceux qui (comme Reich) utilisaient la psychanalyse d'une manière continue et systématique, pour aborder des phénomènes sociaux aussi bien qu'individuels, et ceux qui (comme Spock) s'en servaient plus rarement, d'une manière ponctuelle, pour éclairer des phénomènes isolés qui continuaient à se détacher sur un arrière-plan de normalité non questionnée. Il existait aussi des différences qualitatives notables, dans *le type* d'utilisation de la psychanalyse.

C'était notamment le cas en ce qui concerne la nature de l'identité du fautif impliqué dans le refoulement. En effet, si certaines enquêtes faisaient porter la faute du refoulement sur son auteur, d'autres le faisaient plutôt porter sur le partenaire de l'action de cet auteur. L'auteur du refoulement était responsable du refoulement lorsqu'il exerçait lui-même, de son propre chef, une contrainte sur sa volonté. Par exemple, la patiente d'Anna Freud que nous avons rencontrée au chapitre sept refoulait sa volonté pour la conformer aux attentes *qu'elle prêtait à autrui*. Elle « se sentait obligée de conformer son comportement à celui de ses nouveaux amis »²²⁹⁹. En présentant ce refoulement de cette manière, Anna Freud acquittait ces nouveaux amis de toute faute. En reprenant les termes que nous avons utilisés au chapitre cinq, nous dirons que ce qui était important, dans ce cas particulier, ce n'était pas la contrainte extérieure effectivement exercée par une relation, mais la manière dont la patiente vivait intérieurement cette relation. En comparaison, l'enquête développée par Reich permettait de dire que ceux qui refoulaient leurs volontés le faisaient parce qu'un environnement d'interaction dominé par la « peste émotionnelle » ne leur laissait pas d'autre choix. Dans cet environnement hostile, chaque individu était poussé, pour se protéger, à barricader intérieurement son vrai moi.

Il était possible de développer des enquêtes analytiques dans ces deux directions opposées, parce que Freud les avait lui-même empruntées. Il avait tantôt fait porter la

²²⁹⁸ Spock, *Baby and Child Care*, p. 280, italiques ajoutées.

²²⁹⁹ Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 157.

responsabilité du refoulement sur l'auteur du refoulement, tantôt sur son partenaire. Par le fait même, les deux approches étaient ouvertes au champ de l'enquête analytique. Lorsque cette enquête dévoilait un refoulement qui avait été accompli durant l'enfance, deux voies s'ouvraient à la guérison. Comme le souligne E. Gellner, le psychanalyste qui a dévoilé un tel refoulement peut en effet s'y attaquer de deux manières. Il peut ou bien entreprendre (à la manière d'un historien) de reconstituer les faits objectifs du passé qui ont poussé le patient à opérer le refoulement, ou bien plutôt s'interroger sur la manière dont ces événements ont intérieurement été vécus. Dans le premier cas, l'interrogation de l'inconscient du patient vise à « retrouver son état passé », en faisant référence « à la situation externe, objective, passée, qui avait interagi avec l'Inconscient passé » ; dans le second cas, « la situation objective passée n'a rien à voir avec la question, dans la mesure où seule importe, et seule a importé, sa *signification* pour l'Inconscient, par opposition à tel ou tel trait objectif »²³⁰⁰. Dans ce dernier cas, l'enquête sur le passé devenait même superflue. Il fallait plutôt enquêter sur le poids qu'une certaine idée du passé exerçait dans le moment présent. Dans le premier cas, le refoulement s'était produit sous l'influence d'une force extérieure, qui agissait comme une cause. Dans l'autre cas, l'événement passé n'était pas une cause du refoulement : en exerçant un refoulement, un individu, sans le savoir, continuait à porter attention au passé, qui était donc pour lui un *objet de ruminations*²³⁰¹. La voie de la guérison passait alors par une distanciation du passé. Pour vivre pleinement dans le présent, il fallait parvenir à cesser de porter une attention malsaine à un passé révolu.

*

Comme les différents héritiers de Freud avaient tous acquis l'expérience de l'enquête analytique, nous aurions pu penser qu'ils avaient tous développé la même disposition à y

²³⁰⁰ Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 233.

²³⁰¹ Le contraste que nous proposons ici s'appuie sur une réflexion proposée par F. Cioffi : « There is another area in which we tend mistakenly to think that what we require to dissipate our perplexity is a knowledge of causal relations, that of the influence of our remote past on our personal development, where we tend to confuse the role of past episodes as causal influences with their status as intentional objects of reminiscence and rumination. » (*Wittgenstein on Freud and Frazer*, p. 123.)

recourir. Ils auraient tous recouru à l'enquête de la même manière, au même degré. Ce n'est manifestement pas le cas. Il semble bien que l'hypothèse d'une propension intériorisée à utiliser l'enquête ne parvienne pas à expliquer adéquatement les caractéristiques réelles de la diffusion de l'enquête. Afin de comprendre comment nous devons réellement expliquer cette diffusion, examinons un peu plus en détail la nature de l'enquête proposée par différents héritiers de Freud. Comparons l'enquête élaborée par Wilhelm Reich avec celle proposée par Anna Freud ou B. Spock.

8.4.1.3 La psychanalyse « officielle » d'Anna Freud et de B. Spock

L'enquête analytique, chez Reich, avait une cohérence presque sans faille²³⁰². Elle visait un phénomène unique : la peste émotionnelle. En effet, les différents phénomènes problématiques rencontrés étaient dépeints comme des sous-produits de cette peste. Cette enquête débouchait sur une réponse sans équivoque : le rejet de la société qui suscitait le refoulement et s'en nourrissait. En comparaison, des auteurs comme A. Freud et B. Spock se servaient de l'enquête psychanalytique d'une manière beaucoup moins cohérente. Il est donc beaucoup plus difficile de dresser un portrait général de leur utilisation de l'enquête analytique. D'une fois à l'autre, ces enquêteurs parvenaient à des résultats très variés. Parfois, à la manière de Reich, ils dépeignaient le refoulement comme un phénomène indésirable qui empêchait son auteur de reconnaître et exprimer sa volonté personnelle. À d'autres moments, le refoulement apparaissait plutôt comme un phénomène normal, naturel, qui n'avait pas nécessairement à susciter un « surmontement » pratique. Pour Reich, le moindre refoulement pouvait avoir des conséquences dramatiques. Celui qui refoulait un désir ouvrait les portes à la peste émotionnelle – laquelle pouvait éventuellement engloutir sa libre volonté. A. Freud et B. Spock envisageaient parfois le refoulement d'une manière beaucoup plus décontractée. Nous avons vu, par exemple, que B. Spock présentait le refoulement de la volonté infantine par le surmoi (celui qui produisait différentes « compulsions enfantines », y compris en poussant les enfants à éviter de poser le pied sur les fissures des trottoirs) comme un phénomène somme toute normal, qui n'avait pas à déboucher sur une réaction donnée. Dans un tel cas, la

²³⁰² S. Sontag note : « Le discours de Reich a cette cohérence qui n'appartient qu'à lui. » (Sontag, *La maladie comme métaphore*, p. 93.)

reconnaissance d'une contre-volonté ne suscitait pas le besoin de surmonter pratiquement le refoulement. B. Spock et A. Freud étaient également beaucoup moins portés que Reich à décrire le refoulement comme un processus souterrain, invisible, qui transparissait à peine dans le monde extérieur. Ils étaient plutôt à le concevoir comme un phénomène qui suscitait des situations qui apparaissaient problématiques aux yeux d'un certain nombre de gens.

8.4.2 La contrainte de la cure psychanalytique sur l'extension de l'enquête

Soulignons qu'Anna Freud et B. Spock se servaient de l'enquête analytique dans des situations délimitées. La psychanalyste Anna Freud utilisait surtout la psychanalyse afin de répondre aux situations problématiques qui avaient poussé des gens à entamer une cure. De même, le pédiatre B. Spock s'en servait pour répondre aux situations problématiques rencontrées par des parents, qui se demandaient comment réagir devant des conduites de leurs enfants qui les laissaient dubitatifs. En somme, les deux s'en servaient surtout dans un cadre professionnel.

Abordons le cas d'Anna Freud. Les enquêtes psychanalytiques qu'elle développait afin d'aider des patients visaient à répondre à des problèmes précis. Par le fait même, elles étaient contraintes par la logique de la situation clinique. Comme le souligne C. W. Mills, la cure psychanalytique impose de solides limitations au déploiement de l'enquête sur les refoulements. « Le décor étroit des "relations interpersonnelles" apparaît clairement, mais le contexte général n'apparaît pas, où s'inscrivent ces relations et, partant, l'individu lui-même. » Cette limitation, poursuit-il,

s'explique en partie par l'étroitesse du rôle social dévolu au psychanalyste : son travail et son champ de vision sont professionnellement liés à son malade ; les problèmes qu'il est amené à connaître, dans les conditions particulières de sa pratique médicale, sont étroitement limités.²³⁰³

Comme nous l'avons vu, Freud lui-même avait remarqué que dans le contexte clinique, le psychanalyste prenait comme « point d'appui [...] le contraste par lequel le malade tranche

²³⁰³ Mills, *L'imagination sociologique*, p. 163.

sur son entourage supposé “normal”. »²³⁰⁴ Cet entourage fournissait l’« arrière-plan » qui servait de point d’appui permettant de déclarer problématique le phénomène visé²³⁰⁵. Le psychanalyste semblait pouvoir résoudre les malheurs *déjà reconnus par le patient*. La cure analytique devait accepter ce point de départ très précis. La psychanalyste d’enfant qu’était Anna Freud remarquait à ce propos :

Un des points de désaccord les plus fréquents entre parents et analystes [...] tient à la manière dont ils évaluent la *symptomatologie* manifeste. Nous savons, quant à nous, que cette symptomatologie a peu de valeur pour apprécier le développement d’un enfant et son équilibre mental en général. Certains enfants peuvent être grandement améliorés tout en conservant leurs symptômes, d’autres abandonnent leurs symptômes sans être vraiment changés pour autant. N’oublions pas, d’autre part, que les parents peu instruits de ces faits n’ont aucune raison, ou bien peu, de partager l’opinion de l’analyste en ce domaine. Ils ont conduit leur enfant pour être traité, en raison de ses symptômes et non pas pour le trouble psychologique sous-jacent ou l’anomalie du développement.²³⁰⁶

Les parents qui étaient encore « peu instruits » sur l’enquête analytique ne pouvaient vouloir y recourir que pour résoudre des situations problématiques *définies à l’extérieur du cadre de cette enquête*. À l’inverse, les psychanalystes et les anciens patients, parce que leur regard était formé par des enquêtes antérieures, étaient sensibles à des situations problématiques inédites : « au terme de l’analyse », écrit-elle, les patients étaient « plus éclairés »²³⁰⁷. Qu’ils fussent « analysés eux-mêmes ou praticiens analystes », ils étaient « plus enclins que d’autres à déceler et à apprécier, dès que ceux-ci se manifestent, les indices d’un comportement névrotique »²³⁰⁸. Dans les termes utilisés par Freud, nous dirons que ces anciens patients avaient développé l’habitude psychanalytique de « tirer des conclusions importantes à partir de petits signes »²³⁰⁹.

²³⁰⁴ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88.

²³⁰⁵ *Ibid.*, p. 88.

²³⁰⁶ Freud, *L’enfant dans la psychanalyse*, p. 273-274. Cf. Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, p. 100.

²³⁰⁷ *Ibid.*, p. 66.

²³⁰⁸ *Ibid.*, p. 97.

²³⁰⁹ Lettre de Sigmund Freud à Sándor Ferenczi du 23 janvier 1912 (Freud et Ferenczi, *Correspondance* ; Tome 1, p. 353).

En somme, la situation clinique contraignait les analystes à entreprendre des enquêtes en revenant à chaque fois au contraste entre normal et pathologique reconnu par le patient, pour amener celui-ci à adopter une perspective nouvelle. L'ancrage de la psychanalyse que nous pourrions appeler « officielle » dans cette situation clinique limitait le déploiement de l'enquête analytique²³¹⁰.

Cela étant, il ne faut pas surestimer la portée de cette barrière. Un psychanalyste comme W. Reich put la surmonter. Son enquête sur la peste émotionnelle abordait franchement et librement un grand nombre de phénomènes sociaux et culturels, en bouleversant allégrement les frontières reconnues du normal et du pathologique²³¹¹. Reich ne semble avoir rencontré les contraintes liées à son travail de psychanalyste, pour ainsi dire, que durant ses heures de travail, alors qu'il travaillait avec des patients. Une fois sa journée de travail accomplie, il pouvait enquêter en toute liberté sur les refoulements qui produisaient des phénomènes socioculturels. Pour mieux comprendre pour quelles raisons son enquête a pu « prendre son envol », sans doute vaut-il mieux que nous nous intéressions plus en détail au contexte particulier dans lequel elle est apparue. Voilà qui permettra de développer une

²³¹⁰ Voilà qui explique le fait, relevé par E. Gellner, que les phénomènes abordés dans la cure psychanalytique sont perçus de manière *bifocale*, tantôt depuis la perspective du patient, tantôt depuis celle du psychanalyste (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 174). L'explication de cette bifocalité proposée par Gellner (*Ibid.*, voir notamment p. 55-63) nous semble toutefois irréaliste. Cf. Lamarche, « Une énigme négligée des sciences sociales », p. 70-73.

²³¹¹ Les signes de refoulement pouvaient être des phénomènes que personne, avant l'invention de la psychanalyse, n'aurait envisagé de considérer comme des objets de souci. Il fallait être prêt à considérer des phénomènes habituellement jugés normaux comme des signes de pathologies : « severe biopathic derangements have their roots in such unrecognized "normal" troubles in small children » (Reich, *Children of the Future*, p. 29). Il était donc nécessaire de « shed any preconceived ideas about what is "normal" or "abnormal" in child before getting at the problems of health » (*Ibid.*, p. 29). Les jugements sur la normalité devaient s'appuyer sur l'opposition des volontés par addition et par soustraction. « We must [...] make an entirely new start in judging infantile behavior by distinguishing what is naturally given, i.e. primary drives, from what is the result of the warping of primary drives, i.e., secondary drives. » (*Ibid.*, p. 29-30.) Chacune des situations qui exigeait un jugement devait être abordée à partir du tri entre ces deux volontés : « What in the given situation is FOR and what is AGAINST the principle of the living and of natural self-regulation. The first had to be encouraged; the second to be understood and, if possible, fought. » (*Ibid.*, p. 76.)

comparaison plus approfondie des trajectoires empruntées par Reich, A. Freud et B. Spock. Nous serons ainsi armés pour comprendre pourquoi le premier a recouru à l'enquête analytique d'une manière presque systématique, alors que les derniers s'en sont servi beaucoup moins fréquemment, et d'une manière beaucoup moins systématique. Nous pourrions ainsi mieux comprendre les conditions qui ont favorisé l'utilisation de cette enquête.

8.4.3 Sur les trajectoires de Reich, Spock et A. Freud

Commençons par aborder l'histoire de W. Reich.

8.4.2.1 Une enquête sur la déraison des ouvriers

La théorie reichienne de la « peste émotionnelle » émergeait d'un processus de réflexion vieux de plus de dix ans. Quand Reich formula cette théorie, aux États-Unis en 1945, il était psychanalyste depuis plus de vingt ans. Cette théorie prolongeait une démarche qu'il avait élaborée bien plus tôt, dans son livre *La psychologie de masse du fascisme*. Ce dernier texte avait été écrit en Allemagne entre 1930 et 1933 alors que l'auteur était un membre actif du Parti communiste allemand²³¹². Reich y mobilisait la théorie analytique pour expliquer un phénomène politique précis : l'adhésion d'une large partie de la classe ouvrière au mouvement nazi²³¹³.

La large adhésion populaire au mouvement fasciste offrait évidemment aux militants communistes un immense défi pratique. Elle leur offrait simultanément un défi théorique : la théorie marxiste soutenait d'une part que les individus étaient fondamentalement animés par la recherche de l'intérêt égoïste, d'autre part que l'intérêt des ouvriers était contraire à ceux des bourgeois. Si ces deux propositions étaient vraies, alors on pouvait prédire que l'intérêt égoïste des ouvriers les pousserait à renverser le régime capitaliste. La large adhésion ouvrière au fascisme (qui était, contrairement à d'autres formes de réaction politique, « un mouvement de

²³¹² Il avait commencé à s'impliquer politiquement en 1927 (Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 97 et suiv.).

²³¹³ Sur la place que joue l'enquête psychanalytique dans ce livre, cf. aussi Capdevila, *Le concept d'idéologie*, p. 44-46.

masse »²³¹⁴) semblait offrir un démenti à cette prédiction et, par extension, remettre en cause les théories qui fondaient cette prédiction²³¹⁵.

C'est cette situation problématique qui déclencha l'enquête de Reich. L'adhésion ouvrière au nazisme remettait en question l'idée « qu'une crise économique de l'ampleur de celle de 1929-1933 devait *nécessairement* aboutir à une évolution idéologique de gauche des masses concernées »²³¹⁶. La large adhésion ouvrière au nazisme laissait apparaître un « écart entre la situation sociale des masses laborieuses et la conscience qu'elles ont de cette situation »²³¹⁷. L'adhésion à la réaction politique démontrait que l'action ouvrière pouvait non seulement « s'aligner sur la situation économique », mais aussi « s'en écarter »²³¹⁸. S'il pouvait exister une « harmonie entre la situation économique et l'idéologie », il arrivait aussi que se présente un « écart » entre les deux²³¹⁹. Ce dernier était « un écart entre l'évolution de la base économique poussant vers la gauche et l'idéologie des masses attirées par l'extrémisme de droite »²³²⁰. Si la théorie marxiste prédisait que l'action des ouvriers, motivée par l'égoïsme, devait susciter une « ascension vers le socialisme », la réalité de leur adhésion au fascisme montrait qu'elle contribuait au contraire à un « naufrage dans la barbarie »²³²¹.

²³¹⁴ Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 33.

²³¹⁵ Cette adhésion présentait aux marxistes une *anomalie théorique*, au sens que T. Kuhn donne à ce terme. L'anomalie est un fait *contraire à toute attente* (Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 12) ; la « conscience d'une anomalie » est « l'impression que la nature, d'une manière ou d'une autre, contredit les résultats attendus dans le cadre du paradigme qui gouverne la science normale » (*Ibid.*, p. 83). Dans le cas qui nous occupe, c'était le paradigme marxiste qui semblait contredit. W. Reich rapporte qu'après la prise de pouvoir par les nazis, en Allemagne, plusieurs communistes furent « pris de doute quant à la justesse de la conception fondamentale du marxisme en matière d'évolution sociale » (Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 29). « Toute la théorie socialiste, œuvre de générations d'esprits et de militants remarquables, semblait s'effondrer d'un seul coup. » (Wilhelm Reich, *Les hommes dans l'État*, Paris : Payot, 1978, p. 172.)

²³¹⁶ Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 32.

²³¹⁷ *Ibid.*, p. 34.

²³¹⁸ *Ibid.*, p. 37.

²³¹⁹ *Ibid.*, p. 37.

²³²⁰ *Ibid.*, p. 33.

²³²¹ *Ibid.*, p. 37.

En présentant l'écart de cette manière, Reich ne l'abordait pas comme un scientifique aborde une théorie. S'il l'avait fait, il se serait dit que la théorie marxiste était démentie par les événements. Il aurait ensuite cherché à corriger cette théorie, de manière à ce qu'elle décrive et explique adéquatement les faits. Mais Reich abordait cet écart pratiquement ; il se demandait comment *pousser les ouvriers à agir de manière à accomplir la prédiction marxiste*. La doctrine marxiste mise en cause par la montée du fascisme n'était pas traitée par Reich comme une théorie, mais bien comme un axiome. Les ouvriers *devaient* agir de la manière prédite. Ils devaient le faire, d'abord, parce que l'agir égoïste était le seul agir *rationnel* : l'adhésion ouvrière à la réaction politique (cette action qui suscitait un « *écart entre l'économie et l'idéologie* ») était une « *action irrationnelle, inadéquate* »²³²². De plus, l'agir égoïste était le seul agir *conforme à des exigences morales* : en effet, seul cet agir pouvait produire une « *ascension vers le socialisme* »²³²³, ce régime qui mettrait fin aux innombrables barbaries produites par les sociétés de classe comme le capitalisme. Reich reprenait ici la démarche de Marx, qui, comme le note M. Polanyi, présentait implicitement la volonté des ouvriers comme une volonté qui, bien qu'étant animée par l'égoïsme, était tout de même capable de remplir de puissantes aspirations morales (chez Marx, « *morality is immanent in the material interests of the proletariat* »²³²⁴). En reprenant une autre réflexion de M. Polanyi (que nous présentée au chapitre cinq), nous dirons que Reich exprimait ici un attachement à des valeurs morales *à la dérobée*. Notons enfin, plus spécifiquement, que Reich dépeignait l'agir motivé par l'intérêt économique comme étant le seul conforme aux exigences contractuelles : dans la société socialiste du futur, l'échange social serait conforme aux motifs égoïstes des individus. La société socialiste était ainsi dépeinte comme une société fondée sur l'accord de volontés présociales, c'est-à-dire comme un contrat²³²⁵. En deux mots, Reich ne pouvait pas remettre en question l'agir motivé par l'intérêt égoïste, parce que ce dernier lui servait de *norme*.

²³²² *Ibid.*, p. 45.

²³²³ *Ibid.*, p. 37.

²³²⁴ Polanyi, *Personal Knowledge*, p. 229.

²³²⁵ Reich empruntait à Marx cette approche contractuelle. Sur l'adhésion de ce dernier à une approche contractuelle, « individualiste », cf. : Dumont, *Homo aequalis*, p. 135-218.

Si les ouvriers avaient perdu de vue leur intérêt économique, c'est parce qu'une force *avait du* les en empêcher²³²⁶. Les ouvriers avaient du refoulé leur intérêt égoïste, sous la pression des exigences d'une société organisée de manière à préserver la domination capitaliste. La « morale sexuelle » inculquée par la famille « entrave les aspirations à la liberté » portées par l'agir égoïste²³²⁷ ; plus précisément, « *l'inhibition sexuelle opère dans l'homme économiquement opprimé des modifications structurelles qui le poussent à agir, à sentir, à penser à l'encontre de ses intérêts matériels.* »²³²⁸ Cette inhibition « paralyse les forces de révolte dans l'homme et détériore [...] sa puissance intellectuelle et son sens critique » ; « son but est la création du sujet adapté à l'ordre autoritaire »²³²⁹. La famille était « la cellule de reproduction la plus importante du système social autoritaire »²³³⁰.

On le voit, la théorie marxiste de l'agir demeurerait non questionnée par cette enquête sur les refoulements des ouvriers. En écrivant que la volonté égoïste des ouvriers avait été refoulée, Reich proposait une théorie *ad hoc*, qui visait à protéger cette théorie marxiste de l'anomalie rencontrée. Ce n'est qu'en raison de ce refoulement que la « situation économique » des ouvriers

ne passe pas immédiatement et directement à la conscience politique. S'il en était ainsi, la révolution sociale serait depuis longtemps chose faite. [...] Pour expliquer le vol de nourriture ou la grève provoquée par l'exploitation, on n'a pas besoin de recourir à la psychologie. L'idéologie aussi bien que les actes répondent alors à la pression économique.²³³¹

La théorie marxiste « explique donc entièrement un fait social, lorsqu'il a des motifs rationnels et utilitaires, c'est-à-dire lorsqu'il sert à la satisfaction d'un besoin et reflète et

²³²⁶ Revenant sur la question plusieurs années plus tard, Reich écrivait qu'« *il devait y avoir des processus puissants, ignorés et méconnus de tous les acteurs, pour que l'Allemagne, à cette époque, pût offrir ce tableau* » (Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 172, italiques ajoutées).

²³²⁷ Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 51.

²³²⁸ *Ibid.*, p. 52.

²³²⁹ *Ibid.*, p. 50.

²³³⁰ *Ibid.*, p. 50.

²³³¹ *Ibid.*, p. 41.

prolonge directement une situation économique »²³³². L'enquête psychanalytique permettait d'« expliquer pourquoi la majorité des affamés ne *vole pas*, pourquoi la majorité des exploités ne se met pas en grève »²³³³. Cette enquête expliquait les faits qui depuis le point de vue de la théorie marxiste apparaissaient comme des anomalies. Si la volonté « utilitaire », présociale, dépeinte par Marx ne se manifestait pas, c'est parce que, comme Freud l'avait montré, elle avait été refoulée par une volonté domestiquée²³³⁴.

En recourant à la théorie du refoulement afin d'expliquer l'action de l'ouvrier réactionnaire, l'auteur révolutionnaire qu'était Reich pouvait affirmer que ce travailleur « porte en lui-même la contradiction » entre réaction et révolution²³³⁵. Ainsi, l'antagonisme entre Reich et l'ouvrier réactionnaire était localisé par le premier dans les profondeurs du second²³³⁶.

8.4.2.2 Trajectoire de Reich après 1933

Retraçons les grandes lignes de la trajectoire de Reich entre la rédaction de *La psychologie de masse du fascisme* et l'invention de la théorie de la peste émotionnelle²³³⁷.

La tentative de Reich de comprendre le nazisme en se servant de la théorie psychanalytique ne convainquit guère les membres et les dirigeants du Parti communiste

²³³² *Ibid.*, p. 42.

²³³³ *Ibid.*, p. 42.

²³³⁴ La synthèse proposée par Reich entre marxisme et freudisme visait donc à protéger le premier. La psychanalyse était convoquée, comme le relève J. Donzelot, pour « servir de renfort au marxisme » (Donzelot, *La police des familles*, p. 4). Par la suite, cette synthèse très particulière du marxisme et du freudisme (dans laquelle la psychanalyse sert à fournir une théorie de la « fausse conscience » au marxisme) fut appelée « freudo-marxisme ». Reich est le représentant le plus connu de ce courant.

²³³⁵ Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 43.

²³³⁶ N. Capdevila note à ce propos : « Plutôt qu'une explication du comportement des masses, *La Psychologie de masse du fascisme* pourrait être une illustration de la facilité avec laquelle un observateur projette ses valeurs sur son objet [...] » (Capdevila, *Le concept d'idéologie*, p. 45-46.)

²³³⁷ Sur cette trajectoire, nous avons bénéficié de Reich, *Les hommes dans l'État* ; Turner, *Adventures in the Orgasmotron*.

allemand. Durant ces années, en Union soviétique, la psychanalyse devint objet de soupçons²³³⁸. Les membres du Parti communiste allemand étaient donc disposés défavorablement envers la tentative de Reich. De toute manière, la prise de pouvoir par les nazis condamna bientôt ce Parti à l'action clandestine. Il fut rapidement décimé par les nazis.

L'organisation psychanalytique officielle se montra tout aussi réservée envers l'approche du fascisme proposée par Reich. Fallait-il, pour combattre les refoulements, s'allier au Parti communiste? Dans une période normale, l'idée aurait rencontré le scepticisme. Au début des années 1930, elle suscita de l'effroi. Le Parti national-socialiste gagnait continuellement de l'influence et du pouvoir. Les psychanalystes, effrayés par la violence des nazis, ne voulaient pas être associés à leurs ennemis. L'*International Psychoanalytic Association* expulsa Reich de ses rangs.

La tentative d'action politique proposée par Reich rencontra donc un double échec²³³⁹. Pour expliquer les réactions du Parti communiste allemand et de l'*International Psychoanalytic Association*, Reich recourut au modèle qu'il avait déjà utilisé dans *La psychologie de masse du fascisme* : les communistes et les psychanalystes réagissaient négativement au projet de surmonter le refoulement des ouvriers pro-nazis parce qu'ils avaient eux aussi refoulé leur libre volonté²³⁴⁰.

Il était donc nécessaire d'entreprendre une action indépendante, en s'engageant dans « la construction d'un troisième mouvement »²³⁴¹. Le défi rencontré par cette nouvelle

²³³⁸ Miller, *Freud au pays des soviets*, p. 105 et suiv.

²³³⁹ « Aux yeux de Freud, j'étais un Communiste ; aux yeux du Komintern, j'étais un Freudien. En un mot, j'étais "dangereux". » (Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 216.) (Le Komintern, aussi appelé la « Troisième Internationale », ou « Internationale communiste », était de 1919 à 1943 le regroupement des Partis communistes.)

²³⁴⁰ Sur les refoulements qui animaient Freud et les psychanalystes orthodoxes, voir notamment : Reich, *Reich parle de Freud*. Sur les refoulements qui animaient les communistes, voir notamment : Wilhelm Reich, *La révolution sexuelle*, Paris : Union générale d'éditions, 1970. Voir aussi : Reich, *Les hommes dans l'État* ; Wilhelm Reich, *Écoute, petit homme*, Paris : Payot, 2003.

²³⁴¹ Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 240.

organisation était énorme. L'expérience des différentes enquêtes menées par Reich (sur les actions irrationnelles des ouvriers pro-nazis, des communistes, des psychanalystes, etc.) avait eu des répercussions profondes sur l'image qu'il se faisait du refoulement. Même les partisans de la libération de l'humanité (les ouvriers, les communistes et les psychanalystes) étaient dominés par le refoulement. Ces enquêtes laissaient entrevoir que le refoulement était un phénomène universel et omniprésent : ce que Reich appellerait bientôt la *peste émotionnelle*. Depuis des millénaires, l'humanité dans sa totalité était écrasée par le refoulement. Les refoulements qui empêchaient la libération de l'humanité semblaient bien plus puissants et omniprésents que Reich ne l'avait cru en 1930-1933.

Dans ces conditions, l'action politique que Reich avait d'abord envisagée apparaissait irréaliste. L'extension de l'enquête laissait apparaître que le refoulement était beaucoup plus répandu qu'il ne l'avait d'abord cru. Par ailleurs, il existait peu de gens disposés à lutter contre le refoulement. (La lutte des psychanalystes et des communistes, en réalité, ne le remettait pas en cause.) Reich ne disposait donc en réalité que de quelques alliés. L'organisation au sein duquel ses adeptes s'étaient regroupés était minuscule, infiniment moins puissante que le Parti communiste allemand ou l'organisation psychanalytique officielle. Elle ne pouvait pas envisager des actions d'envergure. Comment convaincre des gens complètement dominés par le refoulement d'agir contre celui-ci? L'approfondissement de sa compréhension des refoulements amena Reich à désespérer de l'action politique. La puissance du refoulement des volontés intérieures était telle que la perspective d'une révolution ou d'une réforme politique apparaissait illusoire. Les contemporains étaient tout simplement trop étouffés par des refoulements pour pouvoir agir contre le système social qui les suscitait.

Incidemment, l'impuissance de Reich à agir sur le pestiféré montre bien que la liberté de l'enquête analytique développée en dehors du cadre contraignant de la cure comportait un coût. Nous avons vu (au chapitre six) que l'enquête psychanalytique demandait, pour surmonter pratiquement le refoulement, la collaboration du porteur du refoulement. Il fallait que celui-ci reconnaisse qu'il avait bien été animé par le désir refoulé que lui imputait le psychanalyste. Cette acceptation était nécessaire au progrès de la cure. Or si le psychanalyste pouvait bel et bien s'attendre à obtenir l'assentiment de son patient, il n'en allait pas de même

pour celui qui, donnant à l'enquête analytique une ampleur plus large, imputait des refoulements à d'innombrables quidams, qui avaient accompli des actions jugées normales par à peu près tout le monde. Celui qui entreprenait d'imputer un refoulement à des phénomènes sociaux ou culturels n'était donc pas en position de provoquer l'auto-imputation et l'aveu souhaités. Il n'était pas non plus en mesure de se faire reconnaître par le porteur de refoulement comme le représentant de sa vraie volonté. Lorsque Anna Freud affirmait à une de ses patientes : « vous agissez en suivant non pas votre volonté, mais celle d'autrui »²³⁴², cette patiente pouvait bien le concéder, et ainsi reconnaître qu'Anna Freud était (au moins partiellement) la porte-parole légitime de sa libre volonté. Par contre, lorsque Reich écrivait que les pestiférés porteurs de refoulements agissaient en suivant les motifs « des autres »²³⁴³, il n'était pas en position de convaincre les innombrables individus ainsi visés de lui donner raison. En fait, l'énorme majorité d'entre eux n'entendirent même jamais parler de Reich. Un auteur aux positions proches de W. Reich, Herbert Marcuse, soutenait que *l'individu contemporain* n'évaluait pas sa situation « en fonction de lui-même, du point de vue de son propre moi et de son propre idéal du moi [...], mais en fonction des autres et du point de vue de l'idéal du moi extériorisé qui leur est commun »²³⁴⁴. Marcuse n'était pas non plus en position de convaincre les innombrables individus ainsi visés de lui donner raison et de le reconnaître comme le porte-parole autorisé de leur libre volonté. Comme l'avait remarqué Freud en 1929 (après avoir bien souvent tenté d'expliquer des phénomènes sociaux et culturels

²³⁴² Nous paraphrasons ici : Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p. 157. (Nous avons présenté et discuté ce passage au chapitre sept.)

²³⁴³ Reich, *L'analyse caractérielle*, p. 433.

²³⁴⁴ Herbert Marcuse, *Culture et société*, Paris : Minuit, 1970, p. 258. Herbert Marcuse (1898-1979) était un intellectuel allemand, il fut une des figures de proue de l'École de Francfort, cette tradition théorique qui chercha à élaborer une théorie critique de la société capitaliste. Durant les années 1960, il fut très populaire dans le mouvement contestataire étudiant. Sur l'École de Francfort, voir : Christian Bouchindhomme, « Théorie critique », in Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir. publ.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 796-801 ; Martin Jay, *L'imagination dialectique : histoire de l'école de Francfort (1923-1950)*, Paris : Payot, 1977 ; Kolakowski, *Main Currents of Marxism*, p. 1060-1103. Sur Marcuse et son utilisation de la psychanalyse, voir MacIntyre, *Marcuse*, 1970 ; Kolakowski, *Main Currents of Marxism*, p. 1104-1123.

au moyen d'enquêtes sur le refoulement²³⁴⁵) : « personne ne possède l'autorité pour imposer la thérapie à la masse »²³⁴⁶. En somme, les enquêtes sur les « pathologie des communautés culturelles » ne parvinrent à peu près jamais à déboucher sur l'étape qui mettait un terme à l'enquête analytique, le « surmontement » pratique du refoulement par l'aveu du désir refoulé.

Revenons à Reich. Étant condamné à l'inaction politique, il critiqua la politique et se tourna vers l'éducation²³⁴⁷. Elle lui semblait être un substitut crédible de l'action politique révolutionnaire. Reich transporta son espoir de changement sur une réforme de l'éducation, attendant qu'elle accomplisse ce qu'il avait auparavant attendu d'une révolution communiste. Les enfants, n'étaient *pas encore* porteurs de refoulements ; ils pouvaient, en étant protégés des contraintes de la vie sociale, grandir sans en développer : « The basic task of all education, [...] is to remove every obstacle in the way of this naturally given productivity and plasticity of the biological energy. [...] These children will have to choose their own ways and determine their own fates. »²³⁴⁸ Ainsi, une nouvelle génération pourrait éventuellement entreprendre les changements politiques souhaités. Entouré d'un petit groupe d'adeptes, Reich entreprit en 1950 de développer une éducation qui permette à quelques enfants de ne pas succomber à la peste émotionnelle²³⁴⁹. (Formellement, cette entreprise fut confiée à un « Orgonomic Infant Research Center (OIRC) ».) « David », cet enfant d'adeptes de Reich que nous avons déjà rencontré plus haut, fut un des enfants choisis pour être éduqué dans un environnement libre de refoulements²³⁵⁰.

²³⁴⁵ La tentative d'explication de l'action rituelle (tentée dans « Actions de contrainte et exercices religieux ») date de 1907 ; celle de la religion (tentée dans *L'avenir d'une illusion*) de 1927.

²³⁴⁶ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88. Une telle entreprise, ajoutait-il, était « hasardeuse ».

²³⁴⁷ Rieff note à ce propos : « Reich's brave announcements of an end of politics turned failure itself into a kind of victory. [...] To declare, as Reich did, that politics was the gravest symptom of a sick society was to hint at the cure; as a first step toward sanity, it was useful to become anti-political. » (Rieff, *The Triumph of the Therapeutic*, p. 176). Cf. Castel, *Le psychanalisme*, p. 350-351.

²³⁴⁸ Reich, *Children of the Future*, p. 20.

²³⁴⁹ Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 314 et suiv.

²³⁵⁰ Cet enfant « was carefully kept away from anything that could implant feelings of guilt » (Reich, *Children of the Future*, p. 30).

8.4.2.3 Isolement et instabilité

Cette entreprise pédagogique novatrice demandait les plus grands soins. Il fallait à tout prix éviter le refoulement, ce phénomène extrêmement *dangereux* qui pouvait susciter des flambées de violence comme le nazisme. Le refoulement était aussi un phénomène *insidieux*, parce qu'il était invisible : il pouvait se dissimuler derrière les phénomènes les plus familiers, c'est-à-dire derrière des phénomènes qui n'étaient remarqués par à peu près personne. Par exemple, une politesse trop appuyée pouvait signaler la présence d'un refoulement : « there is all the reason to worry if a child is always polite and obedient, never threatens to kill, but in its characteriological structure harbors intense murder fantasies or develops phobias about knives and murders »²³⁵¹. Un autre de ces signes de danger apparut lorsque David atteint l'âge de six ans. « There was not yet any sign of genitality, although it was overdue; David was already in his sixth year. There was no masturbation and no genital approach to girls of his age; also, no genital interest and no erections. This was a great worry to David's parents. »²³⁵² Les adeptes de Reich furent tout aussi alarmés lorsque David se mit à bégayer²³⁵³. (La liste de ces exemples d'indices inquiétants pourrait aisément être allongée.)

Le succès de l'entreprise pédagogique demandait « the continuous and careful removal of every type of armoring that may appear in the infant »²³⁵⁴. Les adeptes de Reich qui s'occupaient de cet enfant manifestaient une vigilance de tous les instants, afin d'éviter que David ne soit amené à refouler sa vraie volonté. Reich rapporte « an intense and continuous struggle on the part of David's parents to recognize the onset of armoring in the child's organism in time and to find the proper approach to dissolve it. »²³⁵⁵ Il fallait réagir aux refoulements dès leur apparition, avant qu'ils n'aient eu le temps de se développer et de prendre racine. De cette manière seulement, David pouvait grandir sans développer des

²³⁵¹ *Ibid.*, p. 35.

²³⁵² *Ibid.*, p. 60-61.

²³⁵³ Le père de David « was well aware that stuttering is a most insidious symptom » (*Ibid.*, p. 54). Le bégaiement constituait en effet un symptôme évident de refoulement. « Stammering and stuttering are direct expressions of armored jaw and throat muscles. » (*Ibid.*, p. 56.)

²³⁵⁴ *Ibid.*, p. 45.

²³⁵⁵ *Ibid.*, p. 26.

refoulements. Une vigilance continuelle était requise. L'attention de Reich et de ses collaborateurs devait *constamment demeurer en éveil*. L'absence de refoulement « was made possible only by a continuous alternance to certain danger spots where tendencies to chronic armoring were recurring in a typical way. »²³⁵⁶

Cette vigilance constante était d'autant plus nécessaire que la peste émotionnelle semblait bien sur le point de s'imposer définitivement à l'humanité. Seul le petit groupe des adeptes de Reich était parvenu à reconnaître pleinement la réalité du refoulement. L'avenir de l'humanité reposait donc entre les mains de Reich et de ses collaborateurs. « I faced the task of penetrating the structural wall, well aware of the great responsibility involved. Success or failure would be decisive for generations to come. »²³⁵⁷. Or ce groupe était entouré par une société hostile. La peste émotionnelle menaçait à chaque instant de submerger les adeptes de Reich. En fait, elle menaçait l'existence même du groupe de Reich. Le refoulement était tellement insidieux, puissant et omniprésent que le moindre refoulement pouvait ouvrir la voie à un « déversement » de la peste émotionnelle dans le groupe. Par exemple, lorsque les adeptes se montrèrent réticents à une présentation sur la sexualité²³⁵⁸, Reich entreprit de soumettre cette réticence à une enquête analytique. Cette dernière démontra que l'existence même du groupe était alors en danger.

It was perfectly clear to me that structural hatred against the public discussion of down-to-earth genitality had, for the first time, attacked the OIRC. [...] If it was impossible to carry it through with these trained and devoted professional people, then there was no other way. The OIRC was doomed.²³⁵⁹

Reich montrait là que chaque refoulement pouvait potentiellement mettre fin au groupe. Il était donc nécessaire de demeurer vigilant, d'une part pour pouvoir réagir au moindre signe pouvant signaler la présence de refoulement, d'autre part pour éviter toute action pouvant en susciter. Il fallait pouvoir réagir promptement aux attaques de la peste.

²³⁵⁶ *Ibid.*, p. 26-27.

²³⁵⁷ *Ibid.*, p. 83.

²³⁵⁸ Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 317-319.

²³⁵⁹ Reich, *Children of the Future*, p. 81. Rappelons que le OIRC (« Organomic Infant Research Center ») était l'organisation qui s'était fait confier la tâche d'éduquer des enfants libres de refoulements.

8.4.2.4 L'enquête analytique : une ressource précieuse

Cette utilisation systématique de l'enquête analytique répondait aux circonstances très particulières que rencontrait Reich. Cette enquête analytique offrait en effet un outil pour négocier les interactions qui s'avérait aussi *nécessaire* qu'*inestimable*.

Cette enquête était nécessaire, parce que les actions sociales entreprises par Reich et ses disciples, comme toutes les actions sociales, rencontraient des situations troublées. En particulier, le groupe de Reich faisait face au risque de défections, de remises en question du commandement de Reich, etc.

L'enquête analytique était une ressource inestimable, parce que Reich ne disposait d'à peu près aucun outil lui permettant de contraindre ses disciples de manière à éviter les défections et conserver le contrôle sur le groupe. Il ne disposait pas des ressources monétaires qui lui auraient permis de s'assurer de leur fidélité. En dehors de petits milieux marginaux, Reich n'était pas parvenu à se faire reconnaître comme un auteur crédible.

Reich ne pouvait pas plus exercer son contrôle en rappelant son rôle de dirigeant. Le groupe était fondé sur une adhésion passionnée à des idéaux contractuels d'égalité. Reich avait constamment attaqué la disposition du « pestiféré émotionnel » à abandonner sa liberté en s'en remettant à un leader²³⁶⁰. Le commandement de Reich n'était donc pas reconnu formellement. Il n'était que temporaire : le fruit de la reconnaissance de la supériorité du jugement et de l'expérience de Reich dans la lutte aux refoulements.

Enfin, Reich ne pouvait pas plus, pour contraindre ses adeptes, en appeler aux puissants idéaux moraux que son groupe incarnait. En effet, l'enquête analytique sur les refoulements l'avait convaincu que les idéaux moraux, transmis par l'éducation parentale, étaient une sorte d'ajustement de l'individu présocial à des exigences extérieures²³⁶¹ ; ces idéaux contribuaient donc à étouffer la libre volonté de l'enfant. Ils nourrissaient la peste

²³⁶⁰ Reich, *Écoute, petit homme*.

²³⁶¹ Les éducateurs traditionnels « start with what a child SHOULD be or represent, and not with what a newborn child IS » (Reich, *Children of the Future*, p. 15.) Cf. *Ibid.*, p. 43-45.

émotionnelle. Par le fait même, Reich ne pouvait invoquer directement son attachement à des biens moraux. « One cannot mix a bit of self-regulation with a bit of moral demand. Either we trust nature as basically decent and self-regulatory or we do not, and then there is only one way, that of training by compulsion. »²³⁶² Reich devait, pour reprendre les termes de M. Polanyi, les manifester *à la dérobée*, dans des jugements indirects. L'enquête psychanalytique sur les refoulements lui permettait précisément de le faire.

En somme, la théorie du refoulement était la seule stratégie d'action qui permettait à Reich d'exercer un certain contrôle sur ses adeptes. Reich n'avait donc pas le choix. S'il voulait que ce groupe réalise ses objectifs, il *devait* s'en servir, en imputant des désirs refoulés à ses adeptes. Voilà qui explique pourquoi il avait décidé « first, to keep careful watch over their structural behavior and, second, to warn them repeatedly of the hatred against the living which had been rampant for millennia »²³⁶³. Reich prétendait avoir la capacité d'apercevoir les très subtils signes avant-coureurs de la peste émotionnelle qui se manifestaient chez ses adeptes : « Ma profession et ma nature m'avaient doté de la capacité de pressentir les attitudes nuisibles de mes collaborateurs bien avant qu'elles se soient manifestées clairement, et même avant que les collaborateurs eux-mêmes en aient conscience. »²³⁶⁴

²³⁶² *Ibid.*, p. 46.

²³⁶³ *Ibid.*, p. 75. En 1934, Reich exigea que les membres d'une opposition marxiste à l'intérieur de l'IPA se soumettent à un contrôle psychanalytique des refoulements, pour éviter que le groupe soit détruit : « une économie sexuelle équilibrée était indispensable (étant donné l'influence catastrophique des analystes affectés sur le plan sexuel) » (Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 248). C. Turner souligne que cette question de l'équilibre sexuel des analystes était « presumably something that only he could judge » (Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 159). Lorsque par la suite Reich créa son propre groupe, en marge de l'IPA, il put effectivement exercer ce contrôle sur les adeptes en recourant à l'enquête analytique. Il était d'autant aisé de le faire, parce que ceux-ci étaient souvent ses patients (le noyau dur des adeptes de Reich « were all in analysis, or had been in analysis with him » (*Ibid.*, p. 182)). Cette utilisation délibérée et stratégique de l'enquête analytique pour contrôler ses adeptes ne signifie pas que Reich utilisait la psychanalyse d'une manière cynique ou utilitaire, en la considérant comme un simple outil rhétorique permettant d'atteindre ses fins. Il croyait sincèrement que le refoulement influençait plusieurs actions de ses adeptes, à tel point qu'il en vint à ne plus faire confiance à plusieurs d'entre eux (*Ibid.*).

²³⁶⁴ Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 236.

Le groupe politique construit par Reich et ses adeptes était un groupe radicalement contractuel : il visait à renforcer et multiplier les relations qui étaient fondées sur le seul accord des volontés. Le cas de Reich illustre d'une manière lumineuse, nous semble-t-il, l'attrait de l'enquête analytique dans une telle société. Cette enquête offre un outil pour contraindre autrui au nom de son autonomie. Dans une société qui place l'autonomie au-dessus des autres valeurs, l'utilité de cette enquête est inouïe. Cette enquête permet de contraindre autrui, dans une société dans laquelle les outils permettant de le faire sont *rare*s. Comme le soulignent R. Bellah et ses collaborateurs, une société qui accorde à l'autonomie une valeur prééminente est une société qui court le risque d'isoler chacun de ses membres : « if the entire social world is made up of individuals, each endowed with the right to be free of others' demands, it becomes hard to forge bonds of attachment to, or cooperation with, other people, since such bonds would imply obligations that necessarily impinge on one's freedom. »²³⁶⁵. L'enquête analytique était un des rares outils permettant de contraindre autrui au nom d'exigences contractuelles ; elle offrait donc un outil qui permettait d'atténuer ce risque d'isolement²³⁶⁶.

8.4.2.5 L'enquête analytique comme outil pour délimiter une frontière

Nous avons vu au chapitre sept que l'enquête sur le refoulement permet de situer une situation troublée donnée par rapport au contraste entre une société (statutaire) extérieure et une société (contractuelle) intérieure. Chez les adeptes de Reich, cette enquête permettait d'ordonner des situations troublées en les décrivant à partir du contraste entre leur groupe et la société extérieure. En effet, le refoulement apparaissait pour ces adeptes comme une intrusion de la société organisée par la peste émotionnelle à l'intérieur même du groupe fondé sur la lutte contre cette peste. Le refoulement qui frappait l'adepte signalait une intrusion de l'ennemi à l'intérieur des murs : une brèche.

²³⁶⁵ Bellah *et al.*, *Habits of the Heart*, p. 23.

²³⁶⁶ D'une manière un peu différente, E. Gellner soutient que la cure psychanalytique « est le meilleur compromis possible, le *seul* compromis possible peut-être, entre l'individualisme et notre besoin d'être rassuré par l'Autre » (Gellner, *La ruse de la déraison*, p. 144).

L'enquête sur le refoulement permettait pour ainsi dire d'expulser la peste entrée dans le groupe et de réaffirmer la pureté de ce dernier, contre l'impureté du monde extérieur. En imputant un refoulement à un adepte du groupe, Reich interrogeait la force et l'authenticité de sa loyauté au groupe tout en réaffirmant les valeurs qui constituaient ce dernier. Au fil des enquêtes sur les refoulements effectuées dans le groupe, l'importance de l'identité de ce dernier était renforcée. Par exemple, Reich soulignait que David risquait de développer des refoulements du fait qu'il était « exposed to the influences of school and community »²³⁶⁷, c'est-à-dire à l'influence de gens étrangers au groupe des adeptes de Reich. Chaque enquête permettait d'établir un contraste entre « eux » et « nous ». Chaque enquête réaffirmait l'importance cruciale de la frontière de ce groupe, qui se développait ainsi comme une enclave, repliée sur elle-même²³⁶⁸.

*

En somme, Reich donnait à l'enquête analytique une portée hors du commun parce que son évolution l'avait poussé dans un contexte particulier, dans lequel cette enquête offrait à peu près la seule ressource permettant de guider ses interactions avec ses collaborateurs.

8.4.2.6 Pourquoi A. Freud et Spock ne voulaient pas se servir abondamment de l'enquête analytique

La situation des représentants de la psychanalyse « officielle » (comme Anna Freud et B. Spock) était on ne peut plus différente de celle de Reich. Nous avons vu que les contraintes inhérentes à la cure faisaient en sorte que ces représentants ne *pouvaient* pas développer aisément une enquête analytique de large portée. Il faut ajouter ici que toute façon ces auteurs ne *voulaient* pas développer une telle enquête psychanalytique. Ils n'avaient pas de raison de le vouloir. D'une part, ils rencontraient beaucoup moins de situations troublées que Reich.

²³⁶⁷ Reich, *Children of the Future*, p. 26. Semblablement, il écrivait en 1950 que des tensions avec son fils découlaient de l'action du monde extérieur sur ce dernier. « Lately Peter hates me, hits me with glee because I keep him going MY way and the world pulls him THEIR way. » (Cité par Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 315.)

²³⁶⁸ Sur le fonctionnement de telles enclaves, voir Douglas, *Natural Symbols*, p. 115-131.

D'autre part, ils disposaient de ressources plus variées pour répondre aux troubles qu'ils rencontraient tout de même.

La plupart des analystes ne rencontraient pas les troubles d'interactions qui auraient pu les inciter à développer une enquête psychanalytique de large portée. Ces auteurs n'avaient pas été, comme Reich, impliqués dans une action politique radicale. Ils n'avaient jamais été confrontés aussi directement que lui à leurs compatriotes²³⁶⁹. En fait, leurs perspectives politiques n'étaient jamais très éloignées de celles de leurs concitoyens. Ils ne se concevaient pas non plus leur groupe comme un groupe opposé à leur société globale, à laquelle ils étaient au contraire portés à s'identifier. En somme, ils n'étaient pas portés à trouver que leurs contemporains étaient foncièrement irrationnels. Par le fait même, ils n'étaient pas portés à se servir de l'enquête analytique pour leur imputer des raisons d'agir refoulées. Voilà pourquoi ils n'étaient pas du tout portés à penser que le monde contemporain dans lequel ils vivaient contraignait les individus à refouler la plus grande partie de leur volonté.

En deux mots, leur vie était infiniment plus stable que celle de Reich²³⁷⁰. Ils n'avaient donc pas à mobiliser abondamment des significations communes pour leur conférer de l'ordre.

Les situations troublées que des auteurs comme A. Freud et B. Spock rencontraient tout de même, ils pouvaient les aborder à partir d'un éventail de ressources beaucoup plus riche que celui de Reich. Ils disposaient tout aussi bien de ressources morales que monétaires.

D'abord, la position des psychanalystes officiels dans une chaîne de commandement était affirmée et reconnue. Anna Freud était une membre en vue de l'*American Psychoanalytic Association* (l'organisation psychanalytique officielle, aux États-Unis). Elle disposait de l'autorité qui lui permettait de contraindre l'action des membres ordinaires.

²³⁶⁹ De toute évidence, la polarisation politique remarquable qui s'était produite durant les années de montée du nazisme avait contribué à donner à l'enquête développée par Reich un caractère tranché, dépourvu de zone grise.

²³⁷⁰ Sur le contraste entre les vies *stables* et *instables*, voir : Swidler, "Culture in Action," p. 278-283 ; Swidler, *Talks of Love*, p. 89-107.

Ensuite, cette organisation bénéficiait elle-même de la reconnaissance accordée à la psychanalyse. Après la Seconde Guerre mondiale, la popularité de la psychanalyse explosa aux États-Unis. Plus spécifiquement, l'expertise des psychanalystes était reconnue par une société américaine. Les Américains n'hésitaient pas, lorsqu'ils rencontraient différents problèmes, à consulter un psychanalyste, même s'il leur fallait le payer généreusement. Les psychanalystes étaient disposés à se sentir chez eux dans cette société, qui reconnaissait pratiquement la valeur de leur activité. Cette reconnaissance par la société américaine modifia les dynamiques à l'intérieur du groupe psychanalytique officiel. Cette reconnaissance conféra au titre de psychanalyste une valeur nouvelle. Le métier de psychanalyste était devenu un métier lucratif. Les étudiants en analyse pouvaient escompter des revenus importants. Les dirigeants du groupe analytique officiel purent se servir de cette anticipation pour s'assurer de la loyauté de ces étudiants, contre les risques de défection et de schismes²³⁷¹.

En somme, une auteure comme Anna Freud était une experte reconnue, qui disposait des ressources qui lui permettaient de contraindre les actions de ses partenaires. Reich, en comparaison, était un auteur marginal, entouré d'un petit noyau d'adeptes liés les uns aux autres par le seul combat contre la peste émotionnelle.

Notons que des auteurs comme Anna Freud et B. Spock pouvaient aussi tenter de régler des interactions en invoquant des principes moraux. En effet, contrairement à Reich, ils ne s'étaient pas interdit de les invoquer. Les jugements moraux semblaient bien, pour tous les héritiers de Freud, le fruit de l'action du surmoi. Seulement, Anna Freud et B. Spock ne se représentaient pas l'action de ce dernier comme entièrement pathogène. S'appuyant sur le jeu casuistique déjà développé par Freud²³⁷², ils étaient portés à dépeindre le surmoi comme une quasi-personne qui pouvait renforcer l'autonomie de la personne globale. Par le fait même, l'action du refoulement semblait parfois juste et légitime. Ils dépeignaient parfois le refoulement comme un phénomène qui faisait partie de l'existence humaine la plus normale.

²³⁷¹ Les schismes et défections, qui avant la Seconde Guerre mondiale avaient été nombreux, se firent ensuite beaucoup plus rares (Hale, *The Rise and Crisis of psychoanalysis*, ch. 12 et suiv.).

²³⁷² Nous avons abordé au chapitre sept les variations d'appréciation du surmoi chez Freud.

8.4.2.7 Reconnaissance de la valeur du surmoi, de la moralité et du statut

Anna Freud et B. Spock purent reconnaître la valeur du surmoi et du refoulement parce que (contrairement à Reich) ils ne se servaient pas de l'enquête analytique pour dresser un mur entre leur groupe et une société extérieure. Ne serait-ce que parce que le groupe psychanalytique officiel était reconnu par la société extérieure, il ne semblait pas nécessaire à ces auteurs de se défendre contre cette dernière. Cette reconnaissance semblait bien indiquer, en fait, que la révolution psychanalytique avait déjà eu lieu : que la société globale reconnaissait déjà la valeur des volontés intérieures des individus. Autrement dit, la société globale leur semblait déjà être une société contractuelle.

Comme les exigences contractuelles semblaient bien avoir gagné la bataille, Anna Freud et B. Spock pouvaient les envisager d'une manière moins passionnée que Reich. Ils en vinrent effectivement à les envisager d'une manière assez décontractée. Par moments, ils demandèrent même si on n'avait pas accordé une importance exagérée à ces exigences.

B. Spock, en particulier, en vint à se demander si ce mouvement de démocratisation des relations familiales avait fini par accorder une importance démesurée au code « élaboré ». Après le succès retentissant de son livre *Baby and Child Care*, Spock obtint une chronique (dans les magazines *Ladies' Home Journal* et *Redbook*), dans laquelle il répondait aux questions de parents²³⁷³. Un grand nombre de parents incertains s'adressèrent à lui pour obtenir des conseils ou des encouragements. Plusieurs de ces parents se demandaient avec angoisse si l'affirmation de leur autorité parentale ne causait pas des dégâts irréparables dans le développement de leurs enfants. L'ampleur même de ces angoisses amena Spock à penser que les exigences contractuelles s'étaient fait accorder une importance exagérée. Les enfants américains des années 1950 grandissaient durant « a permissive period »²³⁷⁴. Les adeptes de la psychanalyse avaient déjà changé le monde de manière à éviter les refoulements, notamment en réformant les pratiques éducatives. « We have been going through half a century in which the trend has been progressively to throw off still forms and rely on the good intentions

²³⁷³ Maier, *Dr. Spock*, p. 204.

²³⁷⁴ Spock, *Problems of Parents*, p. 190.

underneath. »²³⁷⁵ C'était l'heure des bilans. Il devenait possible et souhaitable de mesurer les effets de cette révolution, de jauger de ses succès, de ses limites, de ses conséquences non anticipées, etc.

Spock estimait que cette transformation avait mené à des aberrations. Il fustigeait « the exaggerated “self-expression, no repression” idea which has been bobbing around for half a century now »²³⁷⁶. Si certains parents ne s'étaient pas laissés emporter par ce mouvement, d'autres, à l'inverse,

have been thrown off balance by all the talk about the inevitability of anger and the unwholesomeness of suppressing it. They've allowed their children to express it freely whenever their spirit moved them. In a few cases they've even encouraged them to do so. Sometimes the situation gets completely out of control.²³⁷⁷

Spock rapportait avoir reçu des lettres de parents « who ended up taking verbal abuse from their children all day long and who concluded that they had somehow failed to give their children enough love »²³⁷⁸. Ces parents étaient « too ready to blame themselves when anything goes wrong »²³⁷⁹. Plusieurs Américains « have accepted all too completely and guiltily the popular psychological saying that any maladjustment in the child is probably due to the mistakes of his parents »²³⁸⁰. Des parents croyaient que l'hostilité que leurs enfants leur témoignaient alors « is probably justified and believe—mistakenly, I think—that it should be allowed direct, blunt expression »²³⁸¹. Des parents d'enfants malpolis et désagréables « often quote theories about the importance of self-expression and individuality, the unwholesome

²³⁷⁵ *Ibid.*, p. 48.

²³⁷⁶ *Ibid.*, p. 47. La psychanalyse avait été invoquée pour justifier ce mouvement. « The past couple of generations have experienced a general relaxation of standards. And the discoveries of psychiatrists about the pervasiveness of aggressive and sexual impulses have been interpreted by people as justifying the relaxation. » (*Ibid.*, p. 90.)

²³⁷⁷ *Ibid.*, p. 90.

²³⁷⁸ *Ibid.*, p. 90.

²³⁷⁹ *Ibid.*, p. 90.

²³⁸⁰ *Ibid.*, p. 290.

²³⁸¹ *Ibid.*, p. 90-91.

effects of repression »²³⁸². D'autres parents décidaient d'éviter toute éducation à la propreté, de crainte de nuire au développement de leur enfant²³⁸³. Les normes contractuelles étaient utilisées dans des circonstances où elles n'avaient tout simplement pas leur place. Plusieurs parents « are wasting valuable patience and energy every day in an excessive deference to their children's whims and moods and minor misbehavior »²³⁸⁴. Spock décrivait un exemple particulier un peu plus en détail :

A woman I know who runs a children's clothes shop recently told me about a situation which comes up fairly often in her business. A mother will bring a three- or four-year-old boy who needs new blue jeans. She looks at the style that is available and approves of it. Then she proceeds to ask her son, with some hesitancy, "Charlie, don't you think you need some blue jeans?" If he chooses to say no, she has to set to work to persuade him that he really does. If and when he agrees that he needs them, she asks him, "Do you like these?" If he says he doesn't, she has to try to convince him that he does, or that he's got to accept them because this is the only kind there is. My friend the shopkeeper said that she doesn't think this is a sensible approach. It bothers her. She quickly explained that she was all in favor of letting a child have a choice when a real choice was appropriate [...].²³⁸⁵

Cette utilisation exagérée des normes contractuelles était indésirable pour plusieurs raisons. D'abord parce que « it's bewildering to a small child to present him with a lot of choices which serve no useful purpose »²³⁸⁶. De plus, et surtout, « it rubs him the wrong way to encourage him to make choices if half of them then have to be denied »²³⁸⁷. D'où provenait « this hesitancy in guiding children, this anxious deference to their wishes »²³⁸⁸? Si on lui avait posé la question, cette mère aurait sans doute répondu qu'elle « doesn't want to squelch his

²³⁸² *Ibid.*, p. 287. Spock rapportait avec approbation une remarque critique d'Herschel Alt : « In America, [...] we are very much concerned with the feelings of the individual. We observe them, we record them, you might say we virtually put them under the microscope. » (*Ibid.*, p. 297.)

²³⁸³ *Ibid.*, p. 288.

²³⁸⁴ *Ibid.*, p. 289.

²³⁸⁵ *Ibid.*, p. 282-283.

²³⁸⁶ *Ibid.*, p. 283.

²³⁸⁷ *Ibid.*, p. 283. Plus loin, il soutenait : « It's no favor to a child to let him get tangled up in a succession of decisions that are not really his » (*Ibid.*, p. 289).

²³⁸⁸ *Ibid.*, p. 283.

individuality or that she doesn't want to make him resent her authority »²³⁸⁹. Ainsi, cette mère, comme tant d'autres parents, « have taken too guiltily the newer concepts of child development »²³⁹⁰. En raison de l'autorité des exigences contractuelles, plusieurs parents ne parvenaient pas à prendre des décisions pour leurs enfants en toute bonne conscience : c'est de cette autorité accordée aux exigences contractuelles d'autonomie que provenaient « this hesitancy in guiding children, this anxious deference to their wishes »²³⁹¹ :

[...] we Americans believe that we should not even try to influence our children's occupational choice. Young couples must decide for themselves, quite independently of the relatives, what qualities they desire in their children and how they will try to achieve them. Many parents are not sure enough of their own religious and spiritual beliefs to be able to make them have much meaning for their children.²³⁹²

Les parents étatsuniens, en envisageant l'éducation de leur enfant, se demandaient « whether they are entitled to ask him to conform to their wishes »²³⁹³.

8.4.2.8 *Vers la remise en cause de la théorie de la pulsion*

L'enquête psychanalytique utilisée par Spock se transforma avec cette réévaluation du rapport des normes contractuelles et statutaires. Comme il en vint à accorder une valeur aux normes statutaires, en particulier dans le cadre de la relation entre les parents et leurs enfants, le refoulement exercé par le surmoi ne lui apparaissait plus nécessairement comme une action irrationnelle et pathogène. Le refoulement pouvait bien souvent, au contraire, s'avérer nécessaire et précieux – par exemple, lorsqu'il permettait à des enfants malpolis et désagréables de devenir polis et soucieux d'autrui. Spock ne se servait donc pas de l'enquête psychanalytique (comme Reich) pour proclamer son adhésion à des exigences contractuelles, mais plutôt pour situer une interaction troublée au regard du contraste des exigences contractuelle et statutaire, tous deux acceptées et reconnues.

²³⁸⁹ *Ibid.*, p. 283.

²³⁹⁰ *Ibid.*, p. 289.

²³⁹¹ *Ibid.*, p. 283.

²³⁹² *Ibid.*, p. 290.

²³⁹³ *Ibid.*, p. 299.

Nous avons vu qu'un auteur comme Reich ne traitait pas l'image freudienne de la volonté monologique comme une théorie, mais comme une norme, qui permettait de critiquer la société contemporaine (qui était accusée de refuser cette volonté monologique). Reich soulignait la nécessité pratique d'agir : de lever les refoulements et d'exprimer la volonté intérieure refoulée de manière à renverser la société existante. En se servant ainsi de l'image monologique de la volonté, Reich (comme tant d'autres adeptes de Freud) s'en servait non pas comme d'une *théorie* visant à expliquer différents phénomènes, mais comme d'une *norme* pratique visant à guider des interactions²³⁹⁴. En comparaison, un auteur comme B. Spock se servait de cette théorie d'une manière beaucoup plus changeante : tantôt comme une norme, tantôt comme une théorie. Lorsqu'elle était traitée comme une théorie, cette image monologique de volonté pouvait être remise en question. Timidement, d'une manière encore inchoative, Spock en vint à se demander si les enfants étaient bien animés par une volonté monologique. Il ouvrait ainsi les portes à une remise en question théorique de la théorie de la pulsion monologique. D'autres héritiers de Freud suivirent cette voie, qui mena à la création (plus récente) de la psychanalyse dite « relationnelle », qui, développée précisément contre l'image monologique proposée par la théorie de la pulsion, met l'accent sur l'inscription de la volonté de l'être humain dans un tissu de relations²³⁹⁵.

Ces approches variées de l'image monologique de la pulsion montrent que, comme le dit L. Wittgenstein, « la même phrase peut être traitée tantôt comme quelque chose que l'on vérifie par l'expérience, tantôt comme une règle de vérification »²³⁹⁶. Cette situation n'a rien d'exceptionnel. Comme le souligne C. Geertz, les « modèles culturels » sont à la fois des « modèles de » et « modèles pour ». Dans le premier cas, le modèle culturel est « un modèle

²³⁹⁴ Lorsque nous nous servons d'une image comme d'une théorie, le fait que nous rencontrons un écart entre l'image et la réalité apparaît comme un démenti à l'image, qui doit alors être ajustée à la réalité ; à l'inverse, lorsque nous nous servons d'une image comme d'une norme pratique, un tel écart indique que c'est plutôt la réalité qui doit être modifiée, de manière à produire l'état jugé désirable (Descombes, *Le raisonnement de l'ours*, p. 15-17).

²³⁹⁵ Sur ce point, voir Mitchell, *Relational Concepts in Psychoanalysis*, qui propose une synthèse des critiques de la théorie de la volonté monologique proposées par différents psychanalystes.

²³⁹⁶ Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, Paris : Gallimard, 2006, p. 42.

de la “réalité” ». Dans le second cas, il est plutôt « un modèle *pour* la “réalité” ». Les modèles culturels ont un « double aspect », puisqu’ils « donnent un sens » à la réalité « à la fois en se moulant sur elle et en la moulant sur eux »²³⁹⁷.

8.4.4 Psychanalyse extramondaine ou psychanalyse familiale

L’image de la psychanalyse qui résultait des enquêtes proposées par les représentants de la psychanalyse officielle était on ne peut plus différente de celle proposée par Reich.

8.4.4.1 Une psychanalyse extramondaine

La vie de Reich était on ne peut plus instable. Il était occupé à réorganiser des interactions déstabilisées. Ses enquêtes sur les refoulements lui servaient à conférer de l’ordre à ces interactions. Par le fait même, sa démarche acquit une forme beaucoup plus cohérente et systématique que chez d’autres héritiers de Freud.

Au fil du déroulement de ses enquêtes, de plus en plus d’actions et de phénomènes lui étaient apparus comme des symptômes du refoulement. Il n’était plus possible de dépeindre un individu comme anormal simplement en le contrastant avec son entourage. Ce dernier était en effet tout aussi atteint par la « peste émotionnelle ». En attaquant cette dernière, Reich s’opposait à l’héritage des mœurs, de la tradition, de la morale, etc., qu’il voyait comme autant de contraintes imposées sur la volonté première de l’individu. Son enquête, notait-il, avait révélé la « nocivité » de toute une série « d’idées et d’institutions qui jusque là avaient paru tout à fait naturelles et évidentes »²³⁹⁸. Aux yeux de Reich, tous ces différents éléments ne formaient qu’un seul et unique phénomène : la « peste émotionnelle ». Ces idées et institutions se présentaient ainsi sous un jour on ne peut plus inaccoutumé.

L’*arrière-plan de normalité* qui servait de contraste dans les enquêtes de Reich était *anthropologique* : les pratiques d’une communauté historique donnée ne pouvaient apparaître problématiques qu’en étant contrastées avec des capacités prêtées à tous les humains. Ces

²³⁹⁷ Geertz, « La religion comme système culturel », p. 26.

²³⁹⁸ Reich, *Les hommes dans l’État*, p. 15.

capacités universelles offraient un nouveau point d'appui. Comme la peste émotionnelle était omniprésente, ces capacités humaines, depuis des millénaires, n'avaient jamais pu s'exercer. Reich s'appuyait donc sur des capacités encore largement *virtuelles*. L'enquête psychanalytique, de cette manière, apparaissait comme porteuse d'exigences *en rupture avec l'expérience*, à laquelle elle n'était pas du tout intégrée²³⁹⁹. Cette expérience avait été profondément formée par des pratiques sociales antérieures, celles qui semblaient contribuer à la peste émotionnelle. L'enquête psychanalytique développée par Reich attaquait frontalement ces pratiques. De cette manière, la psychanalyse développée par Reich présentait un caractère révolutionnaire. Elle apparaissait comme un phénomène *extramondain* marqué, puisqu'elle semblait porter les « revendications » inédites d'un vaste monde intérieur, jusque là inconnu, opposé au monde extérieur connu. Les *exigences* fortes et nouvelles qu'elle proclamait s'opposaient à l'expérience quotidienne, que Reich soumettait à un examen critique minutieux et constant. Voilà pourquoi la réalisation des exigences portées par l'enquête demande aux reichiens une vigilance de tous les instants : il fallait aller à contre-courant des routines établies.

La psychanalyse proposée par Reich se présentait ainsi comme une *doctrine* unitaire, systématique et cohérente, qui proclamait des exigences radicalement opposées au monde hérité des traditions²⁴⁰⁰. Comme le fait remarquer R. Jacoby, les expériences acquises par le groupe de psychanalystes de gauche regroupés autour de Reich

[...] imprégnèrent [...] leur vision de la psychanalyse. La psychanalyse ne leur apparut jamais comme une théorie médicale ou une profession, mais plutôt telle une mission qui rendrait un sens à un monde disloqué. Leur vie ne bénéficiait ni de la cohérence ni de la stabilité qui leur eussent permis de songer à la psychanalyse comme à une carrière tranquille ; c'est une « cause » qu'ils embrassèrent.²⁴⁰¹

²³⁹⁹ Cf. Pietikainen, "Utopianism in Psychology," p. 157–175.

²⁴⁰⁰ Reich s'opposait au mélange des exigences contractuelles et statutaires, dont s'accommodaient très bien la plupart des psychanalystes. « Avoidance of any mixing of concepts. One cannot mix a bit of self-regulation with a bit of moral demand. Either we trust nature as basically decent and self-regulatory or we do not, and then there is only one way, that of training by compulsion. » (Reich, *Children of the Future*, p. 46.)

²⁴⁰¹ Jacoby, *Otto Fenichel*, p. 58-59. En traitant la psychanalyse comme « une mission » ou une « cause », ils s'en servaient comme une secte se sert d'un dogme. Sur ce type d'utilisation de la psychanalyse, voir Fromm, *La*

Chez Reich, la psychanalyse se présentait presque comme une « idéologie », au sens politique de ce terme²⁴⁰². Une telle idéologie est le produit d'une construction réfléchie et explicite, qui permet de développer des exigences critiques à l'égard du monde. Reich transforma la psychanalyse en un système qui prétendait offrir une réponse unitaire aux interrogations sur la manière dont la vie doit être vécue. Cette idéologie était en concurrence avec d'autres idéologies, qui offraient des réponses différentes à ces questions.

8.4.4.2 Une psychanalyse familiale

Comme la vie d'auteurs comme Anna Freud et B. Spock était stable et qu'ils disposaient de différentes stratégies d'action, ils recoururent beaucoup plus épisodiquement à l'enquête psychanalytique. Ils ne recouraient pas à cette enquête pour ordonner une vie globalement instable, mais pour répondre à des problèmes ponctuels variés. Par le fait même, l'utilisation qu'ils faisaient de la psychanalyse était beaucoup moins cohérente et systématique que celle que proposait Reich.

En comparaison avec ce dernier, Spock et A. Freud ne percevaient pas les mœurs de leur société comme une totalité, saisie depuis une position éloignée, située « en retrait ». Ces mœurs, ils ne les remarquaient même pas, parce qu'elles s'intégraient *encore* dans l'arrière-plan d'un paysage familial. Les exigences développées par la psychanalyse ne leur apparaissaient pas autant qu'à Reich comme des exigences étrangères à la vie sociale. S'ils continuaient bien, en bonne partie par habitude, à énoncer le discours sur le caractère *extramondain* de la psychanalyse, ils n'étaient pourtant pas portés à se la représenter ou à la présenter comme une doctrine porteuse d'exigences révolutionnaires susceptibles de bouleverser leur existence. Lorsqu'ils recouraient à la psychanalyse, c'était très souvent pour élucider une conduite qui leur apparaissait aussi anormale ou irrationnelle qu'à la plupart de

mission de Sigmund Freud ; George Weisz, "Scientists and Sectarians: the Case of Psychoanalysis," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 11, n° 4 (Oct. 1975), p. 350-364.

²⁴⁰² A. Swidler écrit que l'idéologie politique est un système de significations explicite, articulé, organisé et réfléchi (Swidler, *Talks of Love*, p. 99). Comme nous l'avons noté au chapitre deux, les idéologies politiques, contrairement aux idées inscrites dans les mœurs, sont des idées disputées, qui font l'objet d'une *délibération réfléchie*.

leurs concitoyens. Autrement dit, leur enquête sur les refoulements s'appuyait en bonne partie sur « le contraste par lequel le malade tranche sur son entourage supposé “normal” »²⁴⁰³, c'est-à-dire le contraste entre les capacités manifestées par l'entourage et celles qui étaient absentes chez la personne anormale. Par le fait même, les exigences que manifestait cette enquête semblaient en bonne partie confirmer l'expérience de la vie sociale. Cette enquête semblait conférer une légitimité aux relations existantes, celles qui étaient pour la plus grande partie *organisées* d'une manière conforme à ce contraste.

La psychanalyse, chez ces auteurs, était une stratégie d'action qui n'était pas différenciée des stratégies d'actions déjà établies. Au contraire, elle semblait harmonisée aux manières de faire éprouvées. L'enquête psychanalytique, chez A. Freud comme B. Spock, servait principalement à remplir des obligations professionnelles (de thérapeute ou de pédiatre). La psychanalyse était ainsi intégrée dans des *routines* bien établies, sur lesquelles elle pouvait s'appuyer : la visite au docteur, la consultation du pédiatre, etc. Elle ne demandait donc pas une attention de tous les instants.

L'enquête psychanalytique semblait donc aussi intégrée dans l'expérience que les autres stratégies d'action. Elle ne se présentait pas comme porteuse d'exigences virtuelles. Elle n'apparaissait plus tant comme un message extramondain. Au contraire, elle semblait inscrite dans le décor familial de la société globale. Sous l'influence d'adeptes comme A. Freud et B. Spock, la psychanalyse perdit une bonne partie de sa tonalité « extramondaine ».

Comme nous l'avons rapporté au chapitre un, Adorno (un auteur dont l'approche de la psychanalyse, de bien de manières, s'apparentait à celle de Reich²⁴⁰⁴) était scandalisé par ce

²⁴⁰³ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 88. Si le malade apparaissait animé par une volonté contrainte, son entourage semblait composé de gens disposant pleinement de leur volonté. Ainsi, la société semblait *déjà conforme aux exigences contractuelles* mobilisées par l'enquête. Les « désaccords » avec la société quant à « la *symptomatologie* manifeste » (Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, p. 273) étaient ainsi atténués.

²⁴⁰⁴ Theodor W. Adorno (1903-1969) était un intellectuel allemand. Tout comme H. Marcuse, il fut un membre en vue de l'École de Francfort. Sur Adorno, voir : Detlev Claussen, *Theodor W. Adorno: One Last Genius*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2008 ; Lorenz Jäger, *Adorno: A Political Biography*, New Haven: Yale University Press, 2004 ; Stefan Müller-Doohm, *Adorno ; une biographie*, Paris : Gallimard, 2004. Sur le

processus de « familiarisation » de la psychanalyse : « La peur devant les abîmes du moi [...] s’efface devant la conscience qu’il ne s’agit pas finalement de quelque chose de très différent de l’arthrite ou de la sinusite. »²⁴⁰⁵ Adorno comprenait fort bien qu’en devenant familière, la psychanalyse perdait sa portée révolutionnaire. Elle n’apparaissait plus (comme chez Freud) comme un outil permettant de poser des « exigences à la culture »²⁴⁰⁶. Autrement dit, elle n’apparaissait plus comme une doctrine qui remettait en cause ce monde familier depuis une perspective étrangère à celui-ci. Au contraire, elle semblait trouver sa place dans ce monde familier, dans lequel elle s’intégrait aisément. Comme le soulignait L. Trilling en 1950, la psychanalyse « has been infused into our life and become a component of our culture *of which it is now hard to be specifically aware* »²⁴⁰⁷.

Si la psychanalyse « à la Reich » prenait la forme d’une idéologie politique, celle « à la Spock » prenait plutôt la forme d’une « tradition », au sens qu’A. Swidler donne à ce terme : elle désigne par ce terme un ensemble réfléchi de significations qui se présente comme appartenant aux éléments « fixés » et « attendus » de la vie²⁴⁰⁸. Si l’idéologie présente un ensemble d’exigences au monde, la tradition semble davantage « intégrée » avec l’action et l’expérience. (En effet, la tradition et l’expérience semblent se renforcer l’une l’autre.) Ainsi, la tradition est plus implicite, va davantage de soi, que l’idéologie. Si l’idéologie est le fruit de décisions réfléchies, la tradition repose en grande partie sur des habitudes coutumières. Si l’idéologie sert à développer de *nouvelles stratégies d’actions*, la tradition s’appuie sur des stratégies d’actions *déjà développées et établies*. Si l’idéologie sert aux membres d’un groupe

rapport d’Adorno à la psychanalyse, voir : Jay, *L’imagination dialectique*, p. 109-168 ; Jacques Le Rider, « Adorno, l’allié incommode de la psychanalyse freudienne », in Adorno, *La psychanalyse révisée*, p. 53-104 ; Joel Whitebook, “The marriage of Marx and Freud: Critical Theory and psychoanalysis,” in Fred Leland Rush (dir. publ.), *The Cambridge Companion to Critical Theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004, p. 75-82.

²⁴⁰⁵ Adorno, *Minima Moralia*, p. 87.

²⁴⁰⁶ Freud, *Le Malaise dans la culture*, p. 34.

²⁴⁰⁷ Trilling, *The Liberal Imagination*, p. 38-39, italiques ajoutées.

²⁴⁰⁸ Les traditions, écrit-elle, sont « articulated cultural beliefs and practices, but ones that present themselves as fixed, expected parts of life » (Swidler, *Talks of Love*, p. 96.).

créé d'une manière délibérée²⁴⁰⁹, la tradition sert plutôt à membres d'une société globale – c'est-à-dire un groupe qui n'a jamais été le fruit d'une construction consciente²⁴¹⁰. Si l'idéologie sert fréquemment à délimiter les frontières d'un groupe restreint, la tradition accepte un grand nombre d'incohérences, parce que la société globale qui s'en sert laisse place à davantage de différences internes. Si l'idéologie est en compétition avec d'autres idéologies, qui affirment des exigences différentes, la tradition, porteuse d'exigences variées et souples, est beaucoup moins contestée²⁴¹¹.

8.4.5 Habitude et situations

Nous disposons maintenant des éléments permettant de trancher la question du « moteur » qui a poussé les adeptes de la psychanalyse à utiliser celle-ci pour ordonner différentes situations immédiates.

La comparaison même schématique entre les enquêtes proposées par A. Freud et B. Spock et W. Reich montre bien que la fréquence de cette utilisation, de même que l'ampleur donnée à l'enquête, sa direction, etc., furent on ne peut plus variables. La nature même de la psychanalyse proposée par ces différents héritiers de Freud variait extraordinairement. Pour parler comme M. Weber²⁴¹², la psychanalyse apparaissait parfois comme une doctrine visant la

²⁴⁰⁹ Le groupe de Reich était une « organisation [...] créée à partir d'une cause en vue d'assurer sa propagation et sa défense » (Reich, *Les hommes dans l'État*, p. 236).

²⁴¹⁰ Swidler, *Talks of Love*, p. 97.

²⁴¹¹ *Ibid.*, p. 99.

²⁴¹² M. Weber soutient que certaines religions incitent à une *adaptation* au monde et que d'autres, à l'inverse, approchent le monde armé d'*exigences* critiques, de manière à le transformer. Weber écrit par exemple que le confucianisme offrait une « éthique de l'approbation du monde [...] et de l'adaptation au monde » (Weber, *Sociologie des religions*, p. 383). L'éthique protestante, en sens inverse, aurait « conduit à une tension violente et pathétique avec le "monde" » (*Ibid.*, p. 381). Comme cette éthique « s'adresse au monde avec des exigences rationnelles (éthiques) », elle devait nécessairement développer « un rapport de tension avec les irrationalités de ce monde » (*Ibid.*).

transformation du monde, parfois comme une doctrine adaptée au monde²⁴¹³. Selon les circonstances rencontrées par l'enquête, selon la situation de l'enquêteur, l'enquête psychanalytique prenait des formes variées.

Voilà qui nous permet de remettre en question les trois différentes hypothèses que nous avons formulées plus haut. Si l'utilisation de la psychanalyse avait découlé d'une volonté de réaliser des normes contractuelles intériorisées, alors les différents adeptes de la psychanalyse auraient tous utilisé la psychanalyse au même degré et de la même manière²⁴¹⁴. Si l'utilisation de la psychanalyse avait simplement découlé d'un raisonnement inductif, alors les différents adeptes de la psychanalyse auraient entrepris des enquêtes en apercevant les mêmes indices de refoulement. Si l'utilisation de la psychanalyse avait découlé d'une propension mécanique à lancer des enquêtes analytiques au contact de certains stimuli (maladresses, rêves, etc.), le rythme de progression de l'utilisation de l'enquête psychanalytique aurait été le même chez tous les adeptes.

Or, nous constatons au contraire de larges différences dans cette utilisation.

Si les trois hypothèses avancées plus haut conduisent à penser à une utilisation uniforme de l'enquête, c'est qu'elles s'appuient sur la même prémisse : l'idée que le « moteur » de l'enquête serait un élément « intérieur » à l'enquêteur (norme intériorisée, pensée réfléchie ou habitude), élément qui serait en retrait de l'environnement d'interaction²⁴¹⁵. L'examen des trajectoires de A. Freud, Reich et Spock montre au contraire

²⁴¹³ A. Ehrenberg note très justement : « À une psychanalyse dans le monde s'oppose une psychanalyse hors du monde se donnant une position de surplomb d'où elle peut en juger le cours. » (Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 187.)

²⁴¹⁴ Cf. Swidler, *Talks of Love*, p. 79-81. Sur la théorie qui fait découler l'action des acteurs sociaux d'une internalisation des normes, voir aussi : Joas, *La créativité de l'agir* ; Isaac Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris : presses universitaires de France, 1998, p. 26-29.

²⁴¹⁵ Cet élément intérieur peut être conçu comme étant acquis au contact de l'environnement. Ainsi, la norme contractuelle aurait dans un premier temps été « intériorisée » ; l'habitude aurait été contractée au fil des premières enquêtes psychanalytiques ; etc. Dans un deuxième temps, toutefois, le contact avec l'environnement aurait été coupé. La norme intériorisée aurait perduré, tout comme l'habitude contractée. Autrement dit, l'individu, après avoir été ouvert à l'expérience, se serait fermé à cette expérience.

que le contact avec l'environnement ne disparaît pas²⁴¹⁶. L'usage de la psychanalyse ne cesse jamais d'être un outil permettant de réagir aux difficultés d'interactions avec l'environnement.

Voilà qui démontre que « l'habitude psychanalytique » ne s'exerçait pas comme une force brute, aveugle aux circonstances. Elle ne se déclenchait pas automatiquement au contact de stimuli (les « indices » de refoulement). Loin d'être acquise une fois pour toutes, cette habitude était constamment modifiée par l'expérience au sein de cet environnement. L'enquête analytique a parfois été entreprise d'une manière machinale, mais elle n'était pas pour autant mue par un mécanisme. Le mode de réaction qu'offre l'enquête analytique apparaissait surtout adapté à certaines circonstances. Lorsque l'environnement d'interaction était instable, l'enquête psychanalytique semblait pouvoir contribuer à la création d'un nouvel environnement ; lorsque cet environnement était stable, l'enquête se faisait confier des attentes beaucoup plus modérées. Ainsi, les adeptes de la psychanalyse utilisaient la psychanalyse de manière à rétablir une prise sur leur environnement d'interaction. L'habitude psychanalytique était loin d'être aveugle²⁴¹⁷.

Soulignons que l'usage de l'enquête, en ordonnant des interactions, transformait cet environnement d'interaction. Le cas de Reich illustre clairement l'ampleur possible de cette transformation. L'affirmation continuelle et répétée d'exigences contractuelle amena Reich à abandonner des engagements, à en élaborer d'autres. Le petit groupe d'adeptes qu'il animait, aux États-Unis, était réglé par ces exigences. Les premières utilisations de l'enquête avaient créé un environnement adapté à leurs utilisations ultérieures. Cet environnement renforçait la propension de Reich à utiliser l'enquête.

²⁴¹⁶ Comme le note P. Bourdieu, « le degré auquel un habitus est systématique (ou, au contraire, divisé, contradictoire), constant (ou fluctuant ou variable) » dépend non seulement « des conditions sociales de sa formation », mais aussi de celles « de son exercice » (*Méditations pascaliennes*, p. 95).

²⁴¹⁷ H. Joas remarque à ce propos : « Toute habitude, toute règle d'action comprend des postulats quant au type de situations dans lesquelles il convient de suivre cette habitude ou cette règle. Notre perception des situations comprend en général déjà un jugement sur la convenance ou la non-convenance de certaines manières d'agir. » (Joas, *La créativité de l'agir*, p. 170.)

Notons en outre que chacune des étapes de l'enquête exigeait un jugement de la part de l'adepte. Le déroulement de l'enquête est loin de pouvoir être décrit comme *l'application* automatique d'une formule déjà toute élaborée. Freud avait proposé une série d'études de cas. Ces différents cas, il les avait abordé de bien des manières. L'adepte de la psychanalyse qui recourait à l'enquête le faisait parce que la conduite à laquelle il imputait un désir refoulé lui semblait ressembler à telle ou telle des conduites déjà élucidées dans le passé – plutôt qu'à telle autre. L'adepte, pour décrire la conduite problématique, devait la rapprocher de certains des cas déjà élucidés, plutôt que d'autres. La moindre imputation de désir refoulé impliquait donc de la part de l'adepte une série de jugements sur les circonstances en cours²⁴¹⁸. Selon la nature du rapprochement opéré, la conduite problématique qu'il rencontrait pouvait lui sembler manifester un désir refoulé en l'accomplissant ou bien plutôt en le mettant en scène symboliquement. Ce désir refoulé pouvait lui sembler être né au sein de l'interaction où il se manifestait, ou plutôt bien au sein d'une autre interaction. Il pouvait sembler avoir été refoulé récemment, ou bien depuis longtemps. Etc.

Ensuite, les normes contractuelles impliquées dans l'enquête n'étaient pas « appliquées » d'une manière aveugle. En reprenant les termes d'A. Ogien et L. Quéré déjà cités, nous dirons que ces différentes enquêtes ne comportaient « pas d'application de normes à proprement parler, tout en étant guidées par un sens du normativement juste »²⁴¹⁹. Le travail de définition des situations problématiques opéré par l'enquête impliquait de jauger des interactions en les situant par rapport à des exigences contractuelles. Ce faisant, la psychanalyse opérait, comme le dit S. Lézé, une « problématisation du mode d'être ordinaire des individus »²⁴²⁰. L'enquête suscitait une interrogation de différentes relations existantes. Selon les circonstances, cette interrogation des interactions pouvait (ou pas) susciter leur transformation pratique. Peut-être faut-il donc dire que les enquêtes permettaient d'interroger

²⁴¹⁸ Bien sûr, l'enquêteur n'avait pas à se représenter mentalement la liste des cas déjà élucidés. Tout porte à croire que la plupart du temps, il ne faisait pas le rapprochement entre le cas rencontré et le cas élucidé au terme d'une délibération réfléchie sur leurs caractéristiques communes. Néanmoins, il se devait d'exercer un jugement sur la situation rencontrée.

²⁴¹⁹ Ogien et Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, p. 78.

²⁴²⁰ Lézé, *L'autorité des psychanalystes*, p. 69.

la légitimité contractuelle de différentes relations, mais que la réponse à cette interrogation, de même que les réactions pratiques envers ces dernières, demeuraient ouvertes.

Dans le même ordre d'idées, notons que si l'enquête sur les refoulements manifestait des exigences contractuelles, ces dernières n'étaient pas la cause de l'enquête. Cette dernière ne naissait pas d'une volonté de réaliser ces exigences. Si l'enquête psychanalytique fut utilisée dans une multitude de situations, ce n'est pas parce que les normes qu'elle portait, une fois intériorisées, poussaient les adeptes de la psychanalyse à réagir à des signes de contrainte de la volonté première en lançant des enquêtes analytiques. Si l'enquête psychanalytique avait été motivée par une telle volonté de réaliser des exigences contractuelles, alors il faudrait dire que le déclencheur de l'enquête était une certaine *situation problématique* (une situation qui apparaît problématique depuis la perspective d'un système social contractuel). Or il apparaît que le déclencheur est plutôt une *situation troublée*. Comme nous l'avons vu au chapitre trois, ce n'est que lorsqu'un tel trouble de l'interaction est rencontré que se manifeste le besoin de configurer l'interaction en définissant une situation problématique. Ce n'est qu'alors qu'apparaît le besoin d'ordonner cette interaction en cours en la situant par rapport à des significations communes. L'enquête psychanalytique fut utilisée parce qu'elle offrait un outil permettant de surmonter des situations troublées. Certains adeptes de la psychanalyse rencontraient plus de situations troublées que d'autres adeptes. Certains adeptes disposaient de plus d'outils pour répondre à ces situations que d'autres adeptes. Ces variables expliquent en bonne partie le degré variable de recours à l'enquête analytique. La psychanalyse offrait un idiome permettant de répondre aux troubles majeurs : à *l'adversité* et à *l'infortune*²⁴²¹. Elle était convoquée pour rendre compte de ces situations.

²⁴²¹ Sur ce point, voir notamment : Ehrenberg, *La société du malaise*, p. 346-349.

Conclusion

1. Retour sur l'hypothèse et la méthode

Comme nous l'avons vu au chapitre un, la diffusion de la psychanalyse présente des caractéristiques énigmatiques : son ampleur et sa profondeur. Ces caractéristiques sont surprenantes au regard de la diffusion beaucoup moins ample et profonde des théories scientifiques habituelles. Ces caractéristiques font de la diffusion de la psychanalyse un phénomène problématique. Au chapitre trois, nous avons avancé, en reprenant le programme de recherche ébauché par V. N. Vološinov et C. W. Mills, que l'imputation de désirs refoulés à des conduites est une pratique qui a servi à guider des interactions dans plusieurs sociétés contemporaines. Il nous a semblé que l'approche sociologique et pragmatique de la psychanalyse esquissée par ces deux auteurs pouvait contribuer à éclairer les caractéristiques énigmatiques de la diffusion de la psychanalyse.

Pour tester cette hypothèse, nous avons choisi d'aborder l'œuvre de Freud. Dans ses textes, Freud traitait une multitude de faits et gestes comme des symptômes de refoulements. Par le fait même, il montrait à ses lecteurs comment il était possible de médiatiser et guider une interaction en se servant de l'enquête sur les refoulements. Ces textes offraient donc non seulement la communication d'un savoir théorique, mais aussi la démonstration d'un savoir pratique. Ces lecteurs (qu'ils aient été psychanalystes ou pas) purent recourir à leur tour à l'enquête psychanalytique, de manière à répondre aux troubles d'interactions qu'ils rencontraient dans leur propre vie. La pratique ainsi enseignée par Freud, l'enquête psychanalytique, a ici été abordée en procédant à une description minutieuse des textes dans lesquels il imputait des intentions refoulées. Nous avons porté une attention toute particulière à la manière dont ces imputations ont donné une forme et un sens à différentes interactions.

Nous disposons maintenant des éléments permettant de répondre à la problématique. La complexité et la variété des questions qu'il nous a fallu aborder pour décrire l'enquête analytique interdit une réponse simple à cette problématique. Il apparaît au contraire nécessaire de tenir compte d'une série d'éléments, liés les uns aux autres. Nous tâcherons ici de développer un aperçu général, synoptique, sur ces éléments, en abordant tour à tour différents thèmes : le fait que l'imputation de désirs refoulés était une variante d'une pratique

universelle (celle qui consiste à imputer des désirs à des conduites) ; le fait que l'enquête psychanalytique permettait de jauger la conformité d'une conduite à des normes contractuelles ; le fait que l'enquête permettait d'ordonner la relation entre l'auteur d'une action et son témoin ; etc.

2. Un invariant sociologique et des exigences historiquement localisées

Des travaux déjà existants démontrent que l'imputation d'intentions à des gestes est une pratique *universelle*. C'est un « invariant sociologique », puisqu'elle est présente dans toutes les sociétés. (En fait, elle est nécessairement impliquée dans l'existence même d'un ordre social : pour pouvoir encourager les actions prescrites et décourager les actions proscrites, il est en effet nécessaire de pouvoir identifier les responsables de ces actions, ceux qui les ont *voulues*.) Dans chacune de ces sociétés, cette pratique est *généralisée*, puisqu'elle est maîtrisée et pratiquée par l'ensemble de ses membres. Enfin, cette pratique ne s'appuie pas sur des règles codifiées (comme le sont les règles du *droit*). Elle implique plutôt une normativité diffuse, implicite. Elle s'inscrit dans le tissu des *mœurs* ; c'est donc une pratique *familière*, non-thématisée, qui *va de soi*.

Nous avons vu dans cette thèse que l'imputation d'intentions *refoulées* peut être décrite comme une variante de cette pratique universelle et généralisée : comme une manière particulière, propre à une société historique déterminée, de socialiser certaines actions en les situant par rapport à des significations communes (normes, valeurs, etc.) tout aussi localisées historiquement. Freud était un réformateur de cette pratique commune. Il apprit à ses adeptes à verbaliser des désirs inédits : des désirs refoulés.

L'enquête sur les refoulements prend ainsi son point de départ dans une pratique maîtrisée de tous les partenaires sociaux : la verbalisation de motifs. Voilà de quoi expliquer en bonne partie l'ampleur de la diffusion de la psychanalyse. Le fait que les membres des sociétés contemporaines maîtrisaient alors déjà la verbalisation de motifs ordinaires éclaire en effet la *facilité* avec laquelle ils sont parvenus à imputer et avouer des désirs refoulés. Voilà qui éclaire le fait qu'un grand nombre d'acteurs, qui n'étaient pourtant pas des théoriciens de la psyché humaine, soient parvenus à maîtriser cette pratique.

Reste évidemment à expliquer pourquoi il s'est produit cette innovation dans le jeu de verbalisation. Pourquoi Freud a-t-il jugé bon d'entreprendre de réformer ce jeu? Pourquoi ses innombrables adeptes se sont-ils donnés la peine d'apprendre à maîtriser les rudiments de la théorie psychanalytique ? À quoi bon se frotter à « la complication des motifs »²⁴²² entraînée par la psychanalyse ? Pourquoi un certain nombre de sociétés démocratiques contemporaines ont-elles entrepris de réorganiser leurs échanges en utilisant un nouveau « vocabulaire de motifs »? Pour répondre à ces questions, il est non seulement nécessaire d'analyser l'invariant sociologique qu'est la verbalisation d'intentions, mais aussi les conditions historiques particulières qui donnèrent naissance aux verbalisation d'intentions *refoulées*.

3. L'enquête sur les désirs refoulés

L'imputation d'intentions permet de situer les actions par rapport à des significations communes très variées. L'imputation d'intentions refoulées invoque des significations communes beaucoup plus circonscrites, emblématiques des sociétés démocratiques contemporaines. C'est par rapport à ces dernières que cette pratique permet de situer des interactions. Pour comprendre la manière *particulière* d'organiser les interactions que proposait l'enquête sur les refoulements, nous avons décrit d'une manière détaillée les significations communes manifestées dans les imputations d'intentions refoulées présentes dans les écrits de Freud. Nous avons porté une attention particulière à la manière dont le recours à ces significations communes permettait d'ordonner différentes interactions.

Rappelons ce qu'est le refoulement. Freud montre que toute une série de phénomènes (maladresses, « micro-gestes », maladies, oublis, rêves, gestes irrationnels, etc.) sont produits par l'intervention d'une « contre-volonté », que son porteur ne parvient pas à exprimer verbalement, parce qu'il l'a préalablement refoulée. Celui qui refoule un désir inavouable est motivé par une volonté de satisfaire aux exigences de l'ordre social (exigences qui sont inculquées par l'autorité parentale et qui continuent à être revendiquées par des partenaires sociaux). La volonté refoulante est donc une volonté contrainte par les pressions de la vie sociale. Le surmontement du refoulement vise à affaiblir cette volonté contrainte. Ainsi, ce qui

²⁴²² Freud, *Cinq psychanalyses*, p. 79.

est l'objet de l'enquête psychanalytique, c'est *la contrainte extérieure exercée sur la volonté personnelle*. Le refoulement naît du fait que la personne qui refoule un désir, incapable de reconnaître sa nature profonde ou de prendre ses distances envers les règles morales qui ont été inculquées par les parents, ne parvient plus à reconnaître sa volonté ou à la contrôler.

Notons d'abord que l'enquête sur les refoulements permettait d'imputer des motifs à des phénomènes qui, jusque là, ne s'en étaient pas fait attribuer : les « micro-gestes » (par ex. : se gratter la tête), certaines maladies (dont le cancer), des troubles de développement (l'autisme), etc. Cet élargissement du champ de la sémantique de l'action permettait de conférer un sens pleinement humain à ces phénomènes. Il était dorénavant possible de jauger ces phénomènes par rapport à des significations communes, d'en déterminer les responsables, etc. Par là même, il devenait possible de développer une réaction à des phénomènes qui, jusque là, suscitaient l'inaction et l'impuissance.

Notons ensuite que la description de l'action qu'est le refoulement implique une appréciation éthique. Comme nous l'avons vu, les termes mêmes utilisés pour décrire l'action du refoulement sont des termes qui la mesurent à l'aune d'une sorte d'action idéale : à une action libre, pleinement volontaire, décidée en toute connaissance de cause, par une personne qui sait reconnaître sa propre volonté, si sombre soit-elle. Imputer une intention refoulée à quelqu'un, c'est le décrire comme quelqu'un qui a accompli une action qui s'écarte de cette action idéale. L'imputation de motifs refoulés est *indissociablement* une tentative d'élucidation du geste insensé et une affirmation de l'importance primordiale de certaines valeurs. Le geste insensé est éclairé *en étant situé par rapport à ces dernières*. Cette imputation manifeste cette primauté non pas dans des énoncés exclusivement éthiques (portant sur ce qui est bien et juste), mais indirectement, via des énoncés qui sont également théoriques (portant sur ce qui *est* et ce qui *peut être*)²⁴²³. De cette manière indirecte, l'imputation d'intentions refoulées manifeste des attentes normatives déçues. L'action passée du refoulement, celle qui est invoquée pour éclairer le sens du geste problématique d'abord

²⁴²³ Les termes utilisés pour mener l'enquête psychanalytique sont, pour parler comme Putnam, *Fait/valeur*, des « termes éthiques épais » ; en utilisant les termes utilisés par Dumont, *Essais sur l'individualisme*, nous dirons que cette enquête manifeste des « idées-valeurs ».

rencontré, apparaît très clairement comme une action qui fait bon marché de l'intégrité de l'individu. Lorsque les adeptes de la psychanalyse imputent un désir refoulé à un phénomène qui cause un véritable malheur (une maladie, par exemple), ils font découler ce malheur d'une transgression initiale de l'intégrité individuelle. De cette manière, ils affirment l'importance première de l'autonomie, de l'authenticité et de l'intégrité individuelle.

Par ailleurs, nous avons vu que l'enquête sur le refoulement configurait différentes relations en se servant d'un système de relations conceptuelles organisé par le contraste de « l'intérieur » et de « l'extérieur », du « dedans » et du « dehors ». Les désirs et pensées de chacun apparaissaient dans un monde intérieur, opposé au monde extérieur des relations avec les partenaires d'actions sociales. Le monde intérieur était lui-même divisé entre un espace situé à la « surface » (le « préconscient ») et un espace plus « profond » (« l' »inconscient). De même, les différentes « quasi-personnes » qui habitaient le monde intérieur étaient plus ou moins intérieures. L'habitant de « l' »inconscient qui était le ça était plus profond que le moi, qui était lui-même plus ouvert à la reconnaissance du monde intérieur que le surmoi (lequel, pour sa part, appliquait aveuglément les exigences extérieures). Les différents habitants du monde extérieur étaient pareillement divisés entre les interlocuteurs soumis aux exigences extérieures de la société et ceux qui, à l'inverse, se faisaient les portes paroles des exigences du monde intérieur.

Ce système d'opposition riche et complexe permettait d'utiliser la théorie du refoulement pour effectuer toute une série de partages, solidaires entre eux : le partage entre la volonté extérieure, « consciente », produite par une domestication sociale, et la volonté intérieure, présociale ; le partage entre le rapport à soi autocritique (qui nie la volonté intérieure) et le rapport à soi authentique (qui se soustrait à ces exigences et parvient ainsi à reconnaître la volonté intérieure) ; le partage entre la pseudo-thérapeutique (qui contribue au maintien du rapport à soi autocritique et donc assure la perpétuation du refoulement) et l'authentique thérapeutique (qui attaque le rapport à soi autocritique suscitant le refoulement) ; etc. Le contraste entre l'intérieur et l'extérieur impliqué dans l'enquête permettait donc d'effectuer une mise en forme du rapport à soi et du rapport aux autres. L'enquête offrait une

riche *grammaire de l'intériorité*, qui permettait de situer une relation donnée par rapport aux exigences opposées des mondes intérieur et extérieur.

De cette manière, l'enquête permettait de donner une forme définie à la situation dans laquelle elle était utilisée. Son utilisation dans une situation particulière semblait permettre d'y distinguer clairement le vouloir domestiqué (qui avait été contraint par des relations sociales) du vouloir intérieur profondément personnel (celui qui avait jusque là été voilé par la contrainte). Par le fait même, l'enquête sur les refoulements semblait permettre de distinguer, dans la situation immédiate qu'elle configurait, entre les relations qui contraignaient la volonté intérieure et celles qui, à l'inverse, émanaient de cette volonté intérieure. En fait, comme nous l'avons vu, l'élucidation du symptôme d'abord rencontré exigeait même un passage en revue plus ou moins systématique des différentes relations de l'auteur du refoulement. Ce passage en revue permettait de trier ces relations entre ces deux catégories. Le « surmontement » thérapeutique des différents refoulements permettait de remplacer des relations qui contraignaient la volonté intérieure par des relations qui émanaient de celle-ci.

En répondant de cette manière aux troubles d'interactions, l'enquête manifestait des significations communes très précises, celles qui sont propres aux sociétés contemporaines. Rappelons que ces sociétés accordent une place prédominante aux relations contractuelles, c'est-à-dire aux relations constituées non pas par le statut des partenaires des relations, mais *par leur libre consentement, par l'accord des volontés non contraintes*. L'accord donné sous la contrainte du partenaire de la relation est un accord qui, du point de vue contractuel, est dénaturé. En définitive, notre thèse démontre que l'enquête psychanalytique sur les refoulements était une démarche qui permettait de distinguer entre les relations conformes à des exigences contractuelles et celles qui ne l'étaient pas. L'utilisation largement répandue de cette enquête, au XX^e siècle, a donc permis d'interroger la légitimité d'innombrables relations.

La présente thèse montre que l'enquête psychanalytique est une des « pratiques d'individualisations »²⁴²⁴ propre aux sociétés démocratiques contemporaines. Le recours à ces

²⁴²⁴ Une des « institutions de l'individualité », pour reprendre les termes de V. Descombes (*Les institutions du sens*, p. 302).

pratiques, basées sur ce que nous pourrions appeler des exercices du rapport à soi, permettent aux membres de ces sociétés de *se poser comme individus, en se dégageant des relations sociales*. Cette *extraction symbolique du social* apparaît possible, comme nous l'avons vu, parce qu'un imaginaire social contractuel dépeint le rapport à soi comme un rapport imperméable au rapport à autrui et la volonté personnelle comme une volonté intérieure coupée du rapport à autrui. En opposant le rapport à soi authentique au rapport à soi autocritique et la volonté sauvage à la volonté domestiquée l'enquête psychanalytique reprenait cet imaginaire contractuel pour son propre compte.

4. La norme contractuelle : le moteur de l'enquête ?

La description de l'enquête psychanalytique proposée ici démontre que l'enquête psychanalytique dans sa totalité exprime des significations communes très précises, celles qui sont propres aux sociétés contractuelles contemporaines. L'enquête permettait d'ordonner une situation immédiate en la situant par rapport à des exigences contractuelles. En recourant à cette enquête, les adeptes de la psychanalyse se manifestaient les uns aux autres un souci de respecter une exigence contractuelle (la nécessité de fonder les relations sur le consentement libre de ses partenaires), ils reconnaissaient l'autorité des valeurs liées à cette exigence (l'authenticité, l'autonomie, l'intégrité individuelle) et ils suscitaient une réaction critique envers la contrainte de la volonté et les conditions qui suscitaient ou favorisaient cette contrainte.

L'exigence contractuelle de fonder des relations sur des volontés libres préexistait à la psychanalyse. Elle s'était affermie dès l'époque moderne. La psychanalyse, pour sa part, semblait offrir un moyen permettant de réaliser cette exigence. Voilà qui pourrait nous porter à penser que l'exigence contractuelle fut la *cause* de la diffusion large et profonde de la psychanalyse ou bien encore, que la psychanalyse servit de moyen permettant de *réaliser* des exigences contractuelles présentes depuis longtemps.

Or, la description des usages de l'enquête psychanalytique effectuée dans la présente thèse permet de voir que les choses ne se sont pas tout à fait passées de cette façon. Bon nombre des situations problématiques qui poussèrent à entreprendre des enquêtes sur les

refoulements n'étaient pas des situations qui transgressaient des exigences contractuelles²⁴²⁵. C'est l'expérience de l'enquête qui plaçait les exigences contractuelles au premier plan. C'est *au terme* de différentes enquêtes analytiques qu'il apparut que différentes infortunes étaient produites par la contrainte de la volonté première par les exigences parentales. C'est de cette manière que la psychanalyse contribua à développer une réforme contractuelle de l'autorité parentale. C'est parce que bons nombres des adeptes de Freud, au terme de telles enquêtes, étaient *devenus* soucieux de ne pas contraindre la volonté de leurs enfants qu'ils contribuèrent à développer et diffuser le « code élaboré », axé sur l'expression verbale des désirs. De cette manière, la psychanalyse contribua à une remise en question à grande échelle de l'autorité parentale.

Ainsi, l'adhésion à des exigences contractuelles ne fut pas nécessairement le « moteur » qui poussa les contemporains à entreprendre des enquêtes sur les volontés contraintes. Le mouvement s'est d'une certaine manière produit en sens inverse : ces exigences ont été, sinon suscitées, du moins renforcées, par ces enquêtes. L'enquête psychanalytique semblait permettre de distinguer clairement les volontés libres et contraintes, puis de renforcer les premières en affaiblissant les secondes. La psychanalyse paraissait offrir le moyen de renforcer le rapport à soi en le libérant du rapport à autrui. L'enquête semblait ainsi offrir un outil permettant de réaliser des exigences contractuelles, bien plus profondément qu'on ne l'avait cru possible jusqu'alors²⁴²⁶. Le respect de ces exigences contractuelles apparaissait désormais d'autant plus primordial que la théorie du refoulement semblait bien avoir démontré que la contrainte des volontés par les relations sociales pouvait éventuellement produire une multitude de symptômes aux effets plus ou moins dramatiques (troubles mentaux, maladies, etc.). En somme, celui qui utilisait le moyen qu'était l'enquête psychanalytique choisissait *simultanément* les fins contractuelles que semblait pouvoir réaliser

²⁴²⁵ Dans certains cas, c'étaient même la transgression d'exigences *statutaires* qui suscita des enquêtes.

²⁴²⁶ Rappelons la remarque de C. Taylor déjà citée au chapitre sept : l'image de l'ordre social proposée par un imaginaire social « ne contient pas seulement une définition de ce qui est bien, mais également du contexte dans lequel il vaut la peine de le rechercher et d'espérer le réaliser (au moins partiellement) » (Taylor, *L'Âge séculier*, p. 295).

cette enquête²⁴²⁷. L'enquête ne faisait pas qu'obéir à des normes contractuelles ; elle leur donnait une vitalité renouvelée.

5. La crise contractuelle des stratégies d'actions

Quel fut donc le vrai « moteur » de l'enquête psychanalytique? Comment expliquer le développement et la diffusion de cette dernière? L'analyse développée dans la présente thèse montre que l'enquête sur les refoulements offrait une stratégie d'action qui, dans le contexte de la société démocratique contemporaine, était aussi séduisante qu'avantageuse.

Pour décrire cette stratégie d'action, il nous faut rappeler trois des caractéristiques de l'enquête sur les refoulements : celles qui permettent de donner forme à l'interaction entre l'auteur d'un geste et son témoin. Tout d'abord, l'enquête permet de définir un conflit (embryonnaire ou déclarée) entre le témoin de l'action et son auteur en le situant « dans » ce dernier. Le témoin projette dans « l' » inconscient de l'auteur de l'action une volonté semblable à la sienne : cette volonté aurait été refoulée par la volonté manifeste de l'auteur de l'action. Ensuite, l'enquête sur les refoulements permet de dire que celui qui est affligé par une contre-volonté refoulée ne perçoit pas le désir qui motive son action, alors que le témoin de cette action, lui, le perçoit. En fait, ce témoin parvient même à accéder au monde intérieur de l'auteur de l'action mieux que ce dernier. (L'enquête psychanalytique donne ainsi à un imaginaire de l'intériorité une forme novatrice.) De cette manière, cette enquête accorde une primauté au récit du témoin de l'action sur le récit de l'auteur de l'action. Elle rend possible la contestation des déclarations d'intentions formulées par l'auteur d'un geste. Enfin, dans le conflit des volontés ainsi situé dans les profondeurs du porteur de refoulement, les deux volontés ne se font pas accorder un poids égal. La volonté *consciente* de l'auteur de l'action, celle qu'il parvient à s'approprier par ses paroles, est peinte comme une volonté *domestiquée*,

²⁴²⁷ Sur la question des liens entre l'action, les moyens et les fins, la présente thèse doit beaucoup à Joas, *La créativité de l'agir*, p. 158-177, qui souligne notamment : « En trouvant certains moyens à notre disposition, nous découvrons des fins dont nous n'avons même pas conscience auparavant. » (*Ibid.*, p. 165.) Joas base sa réflexion sur celle proposée par J. Dewey (John Dewey, *Démocratie et éducation ; introduction à la philosophie de*

contrainte par des exigences sociales, et par le fait même comme une volonté dont la légitimité contractuelle est discutable. Par contre, la volonté refoulée, celle que son porteur ne parvient pas à exprimer verbalement, est décrite comme une volonté première, qui n'a pas été contrainte par la vie sociale. En somme, dans le conflit des volontés qui était projeté à l'intérieur de l'auteur de l'action, la volonté originale (la plus profonde et la plus authentique) était donc celle conforme à la perspective du témoin qui imputait le désir.

L'articulation de ces trois caractéristiques faisait de l'enquête psychanalytique un outil permettant de contraindre un partenaire de l'action au nom de la critique de la contrainte sociale. En imputant un désir refoulé à une action, son témoin pouvait la contester en se réclamant de la volonté intérieure de son auteur. De cette façon, ce témoin en appelait à un principe qui, dans la société contractuelle, se fait reconnaître une autorité primordiale : la libre volonté. Les conduites auxquelles ce témoin s'opposait (les croyances religieuses du patient de Freud, les choix politiques des opposants de Reich, la conduite désordonnée de la patiente d'A. Freud, etc.) apparaissaient comme les fruits d'une contrainte de leur volonté intérieure par les contraintes extérieures des exigences « sociales ». Par exemple, un psychanalyste qui se faisait critiquer par son patient pouvait, en recourant à la théorie du « transfert », lui répondre ceci : « Vous transférez vers moi une agressivité destinée en réalité à vos parents. Cette agressivité, vous l'avez depuis longtemps refoulée, parce qu'elle est inadmissible socialement. Voilà pourquoi elle ne peut se manifester que d'une manière détournée, dans un *transfert*. » En adressant ces propos à son patient, le psychanalyste donnait une forme précise au conflit qui se présentait entre eux. Il le faisait en déplaçant ce conflit à l'intérieur de ce patient. En formulant cette réponse, ce psychanalyste poussait ce patient à se conformer à l'exigence contractuelle de reconnaître sa vraie volonté, tout en sous-entendant que la critique formulée par ce patient était invalide parce qu'irrationnelle (en effet, elle était en réalité adressée à une autre personne qu'à l'analyste). Le psychanalyste pouvait ainsi espérer écarter les critiques qui lui avaient été adressées. Abordons un autre exemple, étranger à la cure. C. Turner rapporte que, dans le Berlin des années 1920, celui qui refusait une proposition

l'éducation, Paris : Armand Colin, 1975, p. 129-155 ; Dewey, *La formation des valeurs*, p. 129-145). La pleine portée de cette question pour la compréhension du social-historique est développée dans Swidler, *Talks of Love*.

sexuelle se faisait parfois administrer un exposé sur les méfaits du refoulement²⁴²⁸. Implicitement, le « contradicteur » se faisait ainsi imputer un désir refoulé : s'il avait refusé la proposition, c'est qu'il avait refoulé en lui-même son désir de l'accepter. Celui qui avait refusé la proposition sexuelle avait donné une certaine forme à l'interaction : son « non » la définissait comme un désaccord des volontés entre les deux interlocuteurs. Celui qui taxait le « contradicteur » d'inhibé redéfinissait la situation, en transposant ce désaccord dans le monde intérieur du second. Ce faisant, l'adepte de la psychanalyse tentait de persuader son interlocuteur que dans les profondeurs de sa psyché, il désirait celui dont il venait de décliner la proposition et que son refus était donc animé par la pusillanimité, la crainte, le conformisme²⁴²⁹.

En somme, les différentes caractéristiques constitutives de l'enquête analytique la rendaient parfaitement adaptée, dans un environnement social organisé par des exigences contractuelles, à une remise en cause de la conduite d'autrui. Ces caractéristiques mêmes nous portent à croire qu'elle fut abondamment utilisée *pour tenter de contraindre autrui*. Celui qui imputait un désir refoulé à un geste dont il était le témoin prétendait par le fait être le porte-parole légitime de la libre volonté de l'auteur de ce geste, lequel se trouvait, simultanément, destitué de ce titre. En imputant un désir refoulé à l'action d'autrui, il était possible de le contraindre en recourant aux valeurs primordiales des sociétés contractuelles. L'enquête permettait de contraindre l'action d'autrui *au nom même de son autonomie*. Dans une société qui conférait à l'autonomie une valeur primordiale, cette possibilité rhétorique était précieuse. La psychanalyse offrait une stratégie d'action aussi avantageuse que séduisante.

Le fait qu'une multitude de contemporains se soit donné la peine d'utiliser la psychanalyse pour rendre compte de leurs faits et gestes ne peut que nous porter à supposer

²⁴²⁸ « Grete Ujhely, the author of *A Call for Sexual Tolerance* (1930), complained of the new rhetoric of persuasion: "The result [of refusing a request for sex] is a popular lecture for the next half hour from the angle of psychoanalysis, with primary emphasis on that nice handy word inhibitionism. » (Turner, *Adventures in the Orgasmotron*, p. 123.)

²⁴²⁹ En reprenant une formule de S. Sontag, nous dirons que cet adepte semblait bien exprimer « une condamnation d'où n'est pas absente la pitié, mais qui traduit aussi le mépris » (Sontag, *La maladie comme métaphore*, p. 68).

que les stratégies de contraintes mutuelles préexistantes avaient perdu de leur efficacité²⁴³⁰. En tout cas, le fait que l'enquête analytique se présente comme une critique sévère des exigences statutaires démontre on ne peut plus clairement que l'autorité des formes de légitimation statutaires était de moins en moins reconnue par les sociétés qui donnaient leur adhésion à la psychanalyse. Les stratégies d'actions sociales anciennes perdaient donc de leur efficacité. La stratégie d'action qu'est l'enquête psychanalytique semble bel et bien avoir comblé le vide produit par le déclin des anciennes stratégies de contrainte mutuelle. La diffusion de l'enquête psychanalytique laisse apparaître, comme en creux, le besoin auquel elle répondait.

L'examen de la forme que l'enquête donnait à la relation entre l'auteur d'un geste et son témoin rend intelligible un besoin important auquel cette enquête répondait. Dans la société contractuelle, la primauté accordée à la libre volonté affaiblissait les stratégies d'action qui pouvaient être utilisées pour contraindre autrui. Chaque partenaire de l'action pouvait en effet, en invoquant sa propre volonté contre la contrainte exercée par autrui, affaiblir certaines des relations dans lesquelles il était engagé. Or, la poursuite de toute action sociale demande que les partenaires disposent de stratégies de contraintes mutuelles, afin de pouvoir développer une réaction commune aux troubles rencontrés. La psychanalyse offrait ainsi ce que M. Douglas appelle un *langage d'exhortation réciproque*²⁴³¹.

L'examen du cas de W. Reich que nous avons proposé dans cette thèse démontre on ne peut mieux à quel point la psychanalyse était une stratégie de contrainte inestimable dans le cadre d'une société contractuelle. En effet, le petit groupe radical formé par les adeptes de Reich, passionnément attaché à des idéaux d'autonomie et d'égalité, était une société qui accentuait drastiquement certains traits de la société contractuelle contemporaine. En comparaison, les différentes sociétés contemporaines globales (les États-Unis, la France, etc.)

²⁴³⁰ Plusieurs des témoignages sur la fortune de la psychanalyse que nous avons cités au chapitre un rapportent du même souffle un déclin des autorités morales traditionnelles. Mentionnons notamment ceux d'E. Gellner, d'A. Kazin, de S. R. Kirschner, de M. B. Plotkin et de S. Turkle.

²⁴³¹ Douglas, *De la souillure*, p. 25.

laissaient une place bien plus importante aux règles statutaires²⁴³². Dans l'environnement d'interaction qui était celui de Reich, l'enquête sur les refoulements était à peu près la seule stratégie de contrainte disponible. Les autres stratégies habituellement utilisées pour contraindre autrui (l'invocation de biens moraux, l'appel aux supérieurs d'une chaîne de commandements, etc.) y étaient fragiles. Elles apparaissaient, à la lumière des exigences contractuelles, comme des contraintes malsaines exercées sur la volonté première des individus. Le recours extraordinairement systématique à l'enquête psychanalytique, chez Reich, illustre d'une manière lumineuse l'adéquation de cette stratégie de contrainte à un environnement d'interaction dans lequel les exigences contractuelles prédominent.

La réflexion qui précède suggère que l'accomplissement de toute action sociale exige qu'elle puisse être située par rapport à des significations communes. Ces dernières doivent demeurer non-questionnées, parce qu'il est nécessaire, pour parvenir à organiser une action sociale, de *s'appuyer* sur des significations communes. Comme le note Tocqueville,

sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social. Pour qu'il y ait société, [...] il faut donc que tous les esprits des citoyens soient toujours rassemblés et tenus ensemble par quelques idées principales ; et cela ne saurait être, à moins que chacun d'eux ne vienne quelquefois puiser ses opinions à une même source [...].²⁴³³

En somme, les exigences contractuelles jouèrent un rôle important dans la diffusion de la psychanalyse, non pas parce qu'elles avaient directement formé les objectifs et fins poursuivis par ses adeptes, mais parce qu'elles avaient formé un environnement social et culturel dans lequel l'enquête psychanalytique était une stratégie d'action aussi séduisante qu'avantageuse²⁴³⁴.

²⁴³² Les sociétés contemporaines « contractuelles » ou « individualistes » ne sont pas des sociétés intégralement individualistes. Rappelons qu'elles n'apparaissent « contractuelles » que lorsqu'elles sont comparées avec des sociétés davantage « statutaires ». L. Dumont écrit justement : « la configuration individualiste des idées et valeurs est *caractéristique* de la modernité, elle ne lui est pas coextensive » (*Essais sur l'individualisme*, p. 30).

²⁴³³ Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, p. 433. Le passage est commenté par Descombes, *Le complément de sujet*, p. 369-373.

²⁴³⁴ Cette stratégie d'action a pu être utilisée autrement qu'afin de contraindre l'action d'autrui. Mentionnons d'autres utilisations possibles (la liste n'est d'ailleurs pas exhaustive).

6. Approche « impersonnelle » de l'enquête psychanalytique

La psychanalyse ne fut donc pas utilisée afin de réaliser des exigences contractuelles préexistantes. Elle ne fut pas pour autant utilisée comme un pur moyen, adopté au terme d'un calcul cynique sur son efficacité rhétorique. Comme nous l'avons vu dans cette thèse, les exigences contractuelles que l'enquête déployait, l'adepte ne les envisageait pas froidement, depuis la perspective désengagée d'une personne étrangère au monde contractuel.

Une interprétation « cynique » de cette utilisation de l'enquête est contredite, en premier lieu, par le fait que chacun de ces adeptes percevait bien les conduites auxquelles il imputait des désirs refoulés comme des conduites irrationnelles, insensées. Reich imputait des désirs refoulés aux actions des psychanalystes orthodoxes, parce qu'elles lui apparaissaient, dans la situation où il se trouvait, comme des actions irrationnelles qui appelaient une explication ; de même, Anna Freud imputait des désirs refoulés aux actions des psychanalystes dissidents comme Reich, parce qu'elles lui apparaissaient, depuis sa propre position, comme des actions irrationnelles qui appelaient une explication et un correctif ; etc. Voilà qui n'est pas surprenant : c'est très spontanément que chacun est porté à percevoir les gestes tentés ou accomplis par des gens différents de soi comme des gestes irrationnels²⁴³⁵. En imputant un

D'abord, l'auto-imputation de désirs refoulés a pu servir à se dégager de certains engagements. Le fait que chaque individu ne soit pas en mesure d'agir sur sa volonté monologique, que celle-ci demeure au-delà de son action, pouvait ici être utilisé. Un adepte pouvait par exemple se défilier d'un engagement en disant : *Je voudrais bien faire ce que vous me demandez, mais les réticences que manifeste ma volonté monologique en suscitant les symptômes qui m'affligent me montrent que c'est au-dessus de mes forces et que je dois donc mettre fin à cet engagement. Je n'y peux rien : j'ai besoin de le faire.*

Par ailleurs, la cure psychanalytique a permis à des gens désemparés d'aller chercher conseil et aide auprès d'un tiers, sans pour autant sembler faillir aux exigences contractuelles d'autonomie : le psychanalyste, en effet, semblait ne pas les influencer ; il semblait se contenter de les aider à trouver en eux leur volonté intérieure.

²⁴³⁵ Comme le note R. Boudon, celui qui est témoin d'un comportement qui ne lui est pas familier est porté « à se prendre lui-même comme pôle de comparaison » (Boudon, *L'idéologie*, p. 148) en diagnostiquant comme irrationnelles les actions qu'il ne serait pas lui-même porté à accomplir ou entreprendre. Ainsi, le témoin du geste, « surpris par le comportement qu'il observe [...], projette sa propre expérience [...] et pose un diagnostic d'irrationalité » (*Ibid.*, p. 149).

désir refoulé à une conduite donnée, l'adepte tentait donc bel et bien de *faire sens* de cette conduite.

Incidentement, le fait que l'enquête sur les refoulements ait ainsi pu être utilisée par des adeptes très éloignés les uns des autres, qu'elle ait pu être mobilisée au service d'intérêts, d'idéologies, de traditions, très différents les uns des autres, a contribué pour beaucoup à l'ampleur de sa diffusion. L'enquête psychanalytique était un outil souple, utilisable par une grande variété d'acteurs. Loin d'être un dogme monolithique, cette enquête était un *idiome* souple, une *grammaire*, qui se prêtait aux usages les plus variés.

Relevons par ailleurs que l'interprétation cynique ne peut pas rendre compte du fait que les auteurs des gestes problématiques ont fréquemment donné raison aux témoins qui leur imputaient un désir refoulé. Bien souvent, en effet, ceux qui se sont fait imputer des désirs refoulés, ont donné leur assentiment au diagnostic psychanalytique qui leur était proposé : ils s'auto-imputaient ces désirs refoulés.

Enfin, soulignons que l'interprétation cynique néglige le fait que les adeptes de la psychanalyse, en se servant de l'enquête, ne faisaient pas que donner forme aux actions auxquelles ils imputaient un désir refoulé. Ils configuraient tout aussi bien leurs propres actions : en revêtant le manteau de l'enquêteur sur les refoulements, ils se présentaient comme des individus qui accomplissaient des actions conformes à des exigences contractuelles, comme des individus assez audacieux et soucieux de vérité pour regarder en eux-mêmes, etc. Autrement dit, ils se définissaient comme des personnes attachées à certains biens moraux ; ce faisant, ils se conformaient eux aussi à des significations communes. Ceux qui déclaraient que telle conduite était animée par un désir refoulé manifestaient (à eux-mêmes aussi bien qu'à leurs interlocuteurs) qu'ils étaient attachés aux exigences qui étaient enchâssées dans la pratique de l'enquête analytique. Par le fait même, ces adeptes de la psychanalyse s'engageaient publiquement envers ces exigences, ils en reconnaissaient l'autorité. Ils étaient donc loin d'envisager les valeurs contractuelles depuis la perspective « désengagée » du cynique.

En somme, la perspective cynique néglige le fait que les adeptes de la psychanalyse reconnaissaient bel et bien l'autorité des significations communes enchâssées dans l'enquête psychanalytique. En d'autres mots, la verbalisation d'intentions doit non seulement être décrite du point de vue « stratégique » des personnes particulières impliquées dans des actions sociales mais aussi, d'une manière plus impersonnelle, du point de vue global de l'action sociale en cours²⁴³⁶. D'un point de vue impersonnel, le recours à l'enquête renforçait l'autorité des exigences contractuelles. Il contribuait à renforcer l'environnement contractuel dans lequel la psychanalyse était une stratégie d'action avantageuse.

7. Transformer la culture en l'interprétant

Les exigences contractuelles n'agissent pas sur les actions des membres de la société contractuelle après avoir été « intériorisées » par eux. Au contraire, la présente thèse a montré qu'elles étaient des ressources utilisées dans ce que C. Taylor appelle un espace d'interlocution *public*, situé « entre » les partenaires d'actions sociales²⁴³⁷. Cet espace est constamment renouvelé par l'invocation des significations communes qui ordonnent les actions sociales. Les incessantes interactions des partenaires d'actions sociales créent entre eux ce qu'Humboldt appelle un « véritable monde »²⁴³⁸.

C'est parce que la psychanalyse fut invoquée par d'innombrables interlocuteurs qu'elle a transformé cet espace public d'interlocution. Rappelons la réflexion déjà citée de Paul Ricœur : « C'est à ce titre que la psychanalyse appartient à la culture moderne ; c'est en interprétant la culture qu'elle la modifie ; c'est en lui donnant un instrument de réflexion qu'elle la marque durablement. »²⁴³⁹ La recherche effectuée dans la présente thèse nous permet d'affirmer que chaque imputation de désir refoulé, en configurant une interaction immédiate entre les partenaires d'une action sociale, contribuait du même coup à modifier

²⁴³⁶ Sur ce rapport double aux significations communes, voir : Louis Quéré, « La société comme milieu et comme médium », in Stéphane Vibert (dir. publ.), *La fin de la société ; débats contemporains autour d'un concept classique*, Outremont : Athéna, 2012, p. 174 et suiv.

²⁴³⁷ Taylor, *Human Agency and Language*, p. 248-292.

²⁴³⁸ Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, p. 329.

(imperceptiblement mais réellement) les significations communes qui constituent différentes sociétés globales contemporaines. Il faut donc dire que l'usage à grande échelle de l'enquête sur les refoulements a transformé la culture des sociétés qui s'en sont servi. Voilà qui explique en bonne partie le fait, constaté par tant de témoins, que la psychanalyse et la culture contemporaine semblaient à certains moments difficiles à distinguer : à la suite de cette large utilisation de l'enquête psychanalytique, la psychanalyse était devenue, comme le note S. Moscovici, « une partie de l'environnement coutumier de la vie »²⁴⁴⁰. Cet usage de l'enquête sur les refoulements a contribué à définir cette société comme une société opposée à la contrainte exercée par la société statutaire héritée. Les sociétés qui ont eut recours à la psychanalyse sont des sociétés qui, en se définissant ainsi contre la société du passé, ont réorganisé leurs actions sociales.

8. Un nouveau nom sur une vieille pratique?

L'ampleur de la transformation des pratiques entraînée par la psychanalyse ne doit pas être exagérée. Par exemple, la valorisation psychanalytique de la perspective du témoin n'a peut-être pas entraîné une révolution dans la manière dont les interactions ont effectivement été négociées entre partenaires sociaux. Depuis des temps immémoriaux, témoins et auteurs des actions se sont disputés sur la nature des désirs qui animent ces dernières. Dans la plupart des cas, la validité de la perspective des témoins semble bien avoir été, dans les faits, aussi reconnue que celle des auteurs des actions.

La psychanalyse opéra surtout une révolution par rapport à l'image « classique » de l'intériorité, celle qui avait accordé une autorité incontestable à la perspective de l'auteur de l'action. Rappelons que selon cette image classique, l'auteur d'une action ne peut accomplir celle-ci qu'après l'avoir délibérément décidé. Voilà pourquoi cet auteur serait toujours en mesure de fournir la vraie raison de chacun de ses gestes. Ainsi, cette image classique méconnaissait ce que L. Quéré appelle le « régime d'accomplissement », celui dans lequel les désirs sont directement exprimés en étant accomplis, sans procéder d'une décision réfléchie.

²⁴³⁹ Ricœur, *De l'interprétation*, p. 14. (Nous avons discuté la portée de ce passage au chapitre trois.)

²⁴⁴⁰ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 357.

Du même coup, cette image classique ignorait la distance qui peut exister entre le désir qu'une personne accomplit dans l'action et celui qu'elle avoue ensuite, lorsqu'elle cherche à l'exprimer en mots.

Comme nous l'avons montré dans cette thèse, c'est précisément l'existence de ce régime d'accomplissement que reconnaissait Freud, lorsqu'il affirmait que l'intention refoulée s'exprimait parfois en étant accomplie par une action : alors, les symptômes *accomplissaient des désirs sans que leurs auteurs ne s'en rendent compte*. La réhabilitation psychanalytique de la perspective du témoin était en partie une manière nouvelle d'expliquer et de justifier une pratique ancienne, celle qui consiste à imputer un désir à une action qui n'est pas le fruit d'une décision délibérée. Plus largement, la théorie du refoulement offrait une manière nouvelle d'expliquer et de justifier le fait que l'auteur de l'action puisse se tromper sur le sens de son action. Ce faisant, Freud ne faisait rien d'autre que concevoir des pratiques immémoriales dans des termes conformes à un imaginaire de l'intériorité. L. Wittgenstein avance à peu près la même idée : il écrit que lorsque « la psychanalyse parle de pensées inconscientes, d'actes de volitions inconscients, etc. », elle ne fait rien d'autre qu'offrir « une nouvelle terminologie, qui peut être retraduite à chaque instant dans le langage ordinaire »²⁴⁴¹.

Autrement dit, la facilité avec laquelle la psychanalyse fut adoptée découle en partie du fait qu'elle transformait moins les pratiques que l'image de ces pratiques.

²⁴⁴¹ Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu et la Cahier brun*, Paris : Gallimard, 1996, p. 64. J. Bouveresse abonde dans le même sens : « le fait d'expliquer la conduite de quelqu'un par des raisons inconscientes n'introduit aucune innovation théorique radicale par rapport à des choses que nous faisons déjà couramment et ne correspond en aucune façon à la découverte de régions de l'âme encore inconnues » (*Philosophie, mythologie et pseudo-science*, p. 39). « Ce que la psychanalyse a découvert n'est certainement pas le fait que des raisons peuvent être inconnues de celui qui les a, puisque nous expliquons déjà couramment les actions de quelqu'un par des raisons de ce genre. [...] elle nous a simplement fourni de nouveaux critères ou de nouvelles raisons qui permettent de dire que la conduite de quelqu'un a été déterminée d'une façon qu'il ignorait par des motifs dont il n'était pas conscient. » (*Ibid.*, p. 43).

9. Exercer une contrainte au nom de la critique de la contrainte

Le lecteur aura sans doute remarqué que l'imputation de désir refoulé présente un paradoxe pragmatique. Ceux qui imputaient des intentions refoulées à des gestes exerçaient une contrainte sur la volonté des auteurs de ces gestes et ils le faisaient au nom de la critique de la contrainte exercée sur la volonté. Ainsi, ces enquêteurs se contredisaient pratiquement. Tâchons de voir comment ils pouvaient accomplir cette singulière action.

Si les adeptes de la psychanalyse pouvaient exercer cette contrainte, c'est qu'ils ne la percevaient pas. Nous l'avons vu dans cette thèse, les jugements éthiques formulés par ceux qui entreprenaient des enquêtes psychanalytiques n'étaient pas des jugements proclamés ou énoncés d'une manière réfléchie et délibérée. Au contraire, ils étaient, bien souvent, énoncés d'une manière inconsciente. Toute une série de caractéristiques de l'enquête psychanalytique a contribué à maintenir cette invisibilité. Premièrement, ces jugements étaient « enchâssés » dans la pratique, « inscrits » dans les termes requis pour décrire le refoulement. Ces termes éthiques étaient des termes éthiques « épais », qui permettaient tout aussi bien de décrire l'action que de l'évaluer. Deuxièmement, les valeurs et exigences étaient affirmées non pas directement, mais indirectement, « à la dérobée » (*dixit* M. Polanyi), par la critique des manquements de ceux qui refoulaient leurs désirs. Troisièmement, les normes qui guidaient l'enquête (celles qui formaient l'arrière-plan de normalité sur lequel se détachaient les phénomènes animés par les refoulements) ne recevaient qu'une attention « subsidiaire ». Ceux qui recouraient à ces critères éthiques focalisaient plutôt leur attention sur l'interaction en cours. Quatrièmement, Freud avait présenté la psychanalyse comme une pratique extramondaine, située au-delà du monde social-historique des exigences morales. La psychanalyse semblait appartenir à une « autre scène ». Ainsi, la pratique d'imputation d'intention semblait être entièrement étrangère à l'ordre social – voire opposée à celui-ci.

L'enquête psychanalytique parvenait bien à thématiser dans son unité la « contrainte sociale » exercée par l'ancienne société statutaire. Elle ne percevait pas, par contre, la contrainte exercée par la société contractuelle émergente, à laquelle elle appartenait. Dans les termes de V. N. Vološinov que nous avons repris au chapitre trois, nous dirons que l'enquête sur les refoulements thématisait la société « officielle », mais pas la société « non-officielle ».

Plusieurs des éléments analysés dans cette thèse permettent d'expliquer adéquatement cette incapacité à percevoir la société non-officielle. Premièrement, les exigences contractuelles que l'enquête manifestait ne se présentaient pas comme des règles juridiques codifiées. C'étaient des normes qui appartenaient au tissu souple des mœurs. Deuxièmement, les exigences contractuelles étaient utilisées quotidiennement, pour organiser une vaste série de relations. Par le fait même, elles s'inscrivaient dans le décor d'un monde familier inaperçu. Celui qui est étranger à un monde social l'aborde de l'extérieur, depuis une perspective « en retrait ». Depuis cette perspective, il peut percevoir ce monde social dans sa totalité, le thématiser adéquatement²⁴⁴². Par contre, celui qui habite ce monde social parvient difficilement à le thématiser. Ce monde social familier constitue pour lui un décor auquel il ne porte pas attention²⁴⁴³.

La perspective théorique développée dans la présente thèse ressemble à celle de l'étranger dont nous venons de parler. La suspension des nécessités de la vie pratique permet d'apercevoir le monde social depuis une perspective « en retrait ». Celui qui recourt aux règles de la vie sociale dans la conduite de sa vie ressemble à l'habitant d'une ville, qui peut sans difficulté se déplacer d'un point à l'autre, mais sans parvenir à développer un aperçu synoptique de l'ensemble des trajets possibles ; le théoricien ressemble plutôt au cartographe, qui parvient, en dessinant une carte de cette ville, à obtenir sur celle-ci cette perspective d'ensemble²⁴⁴⁴. C'est parce que nous abordons la psychanalyse depuis une perspective distante, désengagée, que nous sommes en mesure de percevoir les exigences sociales enchâssées dans l'enquête psychanalytique et, par le fait même, de relever la contradiction pragmatique impliquée dans l'imputation de désir refoulé.

²⁴⁴² Sur ce point, voir Schütz, *L'Étranger*. Le fait que l'enquête psychanalytique soit parvenue à thématiser clairement les exigences statutaires indique que le monde statutaire s'éloignait. Les adeptes de la psychanalyse l'envisageaient depuis une perspective déjà éloignée.

²⁴⁴³ Comme nous l'avons noté au chapitre sept, le succès des théories de la modernité « par soustraction » indique que les rapports contractuels nous sont tellement familiers que nous n'apercevons plus la contrainte qu'ils exercent sur nous. Ils nous semblent des rapports innés.

²⁴⁴⁴ Cette comparaison est proposée par Bourdieu, *Le sens pratique*, p. 58 et Wittgenstein, *Fiches*, p. 40.

10. La psychanalyse, un révélateur de la société contemporaine

Selon plusieurs des témoins dont nous avons rapporté les réflexions au premier chapitre, le destin de la psychanalyse fut intimement lié à celui de la société contemporaine. L'examen réalisé dans cette thèse confirme que la psychanalyse était profondément inscrite dans cette société. D'ailleurs, notre examen de l'enquête sur les refoulements, insensiblement, a débouché sur un examen de la société contractuelle contemporaine : d'une société qui est portée, en raison même des exigences qu'elle met de l'avant, à se nier dans le mouvement même par lequel elle s'affirme. De cette manière, la psychanalyse est bien, comme l'écrit Vološinov, « symptomatique »²⁴⁴⁵ de notre temps. Comme l'écrit S. Moscovici, elle offre « un des miroirs de notre culture »²⁴⁴⁶. Dans les termes hégéliens utilisés par C. Taylor, nous pourrions dire que la psychanalyse exprime une partie de « l'esprit objectif » de la société démocratique contemporaine.

²⁴⁴⁵ Vološinov, « Le freudisme », p. 86.

²⁴⁴⁶ Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, p. 358.

Bibliographie

- Adorno, Theodor W. « Veblen contempteur de la culture », in Collectif « Révoltes logiques » (dir. publ.), *L'empire du sociologue*, Paris : Éditions la Découverte, 1984, p. 145-165.
- . *Dialectique négative*. Paris : Payot, 1992. 340 p.
- . *Minima Moralia ; réflexions sur la vie mutilée*. Paris : Payot, 2003. 356 p.
- . *La psychanalyse révisée*. Paris : Éditions de l'Olivier, 2007. 109 p.
- Adorno, Theodor W. *et al. The Authoritarian Personality*. New York, Evanston & London: Harper and Row, 1950. xxxiii + 989 p.
- Aglietta, Michel *et al.*, « Introduction », in Michel Aglietta et André Orléan (dir publ.), *La monnaie souveraine*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1998, p. 9-31.
- Alexander, Sally. “Psychoanalysis in Britain in the Early Twentieth Century: an Introductory Note,” *History Workshop Journal*, n° 45 (Spring 1998), p. 135-143.
- Alexander, Jeffrey C. « Max Weber, la théorie de la rationalisation et le marxisme », *Sociologie et sociétés*, vol. xiv, n° 2 (1982), p. 33-43.
- . “Towards a Theory of Cultural Trauma,” in Jeffrey C. Alexander *et al. Cultural Trauma and Cultural Identity*. Berkeley : University of California Press, 2004, p. 1-30.
- . “Social Subjectivity: Psychotherapy as Central Institution.” *Thesis Eleven*, n° 96 (Feb. 2009), p. 128-134.
- Althusser, Louis. *Psychanalyse et sciences humaines ; deux conférences*. Paris : Librairie générale française, 1996. 122 p.
- Ambroise, Bruno. *Qu'est-ce qu'un acte de parole?* Paris : Vrin, 2008. 128 p.
- Anderson, Benedict. *L'imaginaire national ; réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris : La découverte, 2002. 212 p.
- Anderson, Sherwood. *Sherwood Anderson's Memoirs*. New York: Harcourt Brace, 1942. x + 507 p.
- Anscombe, Gertrude Elizabeth Margaret. *L'intention*. Paris : Gallimard, 2002. 158 p.
- Aristote. *Éthique à Nicomaque*. Paris : Flammarion, 2004. 560 p.
- . *Rhétorique*. Paris : Flammarion, 2007. 567 p.

- Aron, Raymond. *Leçons sur l'histoire ; cours du collège de France*. Paris : Le livre de poche, 1989. 601 p.
- Assayad, Jackie. « Comment devient-on européen ? Wittgenstein et Malinowski, ou la méthode de Ernest Gellner », *Annales HSS*, vol. 57, n° 1 (janv.-fév. 2002), p. 159-186.
- Assoun, Paul-Laurent. « Le For intérieur à l'épreuve de la psychanalyse ; casuistique et inconscient », in Claudine Haroche et al. (dir. publ.), *Le For intérieur*, Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 27-51.
- Auden, Wystan Hugh. *Another Time: Poems*. Londres : Faber & Faber, 1940, 125 p.
- . « Sigmund Freud », *New Republic*, Oct. 6, 1952. Source URL: <http://www.newrepublic.com//article/79675/sigmund-freud> (consulté le 1^{er} octobre 2012).
- . « À la mémoire de Sigmund Freud », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Freud ; jugements et témoignages*, Paris : Presses universitaires de France, 1976, p. 269-273.
- Austin, John L. *Quand dire, c'est faire*. Paris : Seuil, 1991. 203 p.
- Aviv, Rachel. « Religion, grrrr », *London Review of Books*, Vol. 34, n° 2 (26 Jan. 2012), p. 14-15.
- Bach, William G. “The Influence of Psychoanalytic Thought on Benjamin Spock’s *Baby and Child Care*.” *Journal of the History of Behavioral Sciences*, Vol 10, n° 1, Jan 1974, p. 91-94.
- Bakan, David. *Sigmund Freud and the Jewish Mystical Tradition*. London: Free Association Books, 1990. xxxi + 326 p.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Le marxisme et la philosophie du langage ; essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris : Minuit, 1977. 233 p.
- . *La Poétique de Dostoïevski*. Paris : Seuil, 1998. 366 p.
- Barnard, George William. “Diving into the Depths: Reflections on Psychology as a Religion,” in Diane Jonte-Pace et William B. Parsons (dir. publ.). *Religion and Psychology mapping the Terrain*. New York : Routledge, 2001, p. 297-318.
- Barthélémy, Michel et Louis Quéré, « L'argument ethnométhodologique », in Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : Presses universitaires de France, 2007, p. 9-44.

- Bellah, Robert N. "Individualism and Commitment in American Life," A lecture at the University of California, Santa Barbara, Feb. 20, 1986. Source URL: http://www.robertbellah.com/lectures_4.htm (consulté le 15 juillet 2009.)
- . "Durkheim and Ritual," in Robert N. Bellah et Steven M. Tipton (dir. publ.), *The Robert Bellah Reader*, Durham: Duke University Press, 2006, p. 150-180.
- Bellah, Robert N. *et al. Habits of the Heart: Individualism and Commitment in American Life*, Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1985. xii + 355 p.
- Benveniste, Émile. *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard, 1966. 356 p.
- Berger, Peter L. *Affrontés à la modernité ; réflexions sur la société, la politique, la religion*. Paris : Le centurion, 1980. 271 p.
- . *Invitation à la sociologie*. Paris : La découverte, 2006. 249 p.
- Bergeron, Henri. *L'État et la toxicomanie : histoire d'une singularité française*. Paris : Presses universitaires de France, 1999. 370 p.
- Bernheim, Hippolyte. *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*. Paris : O. Doin, 1884. 110 p.
- Bernstein, Basil. "Social Class, Speech Systems and Psycho-Therapy," *British Journal of Sociology*, vol. 15, n° 1 (Mar. 1964), p. 54-64.
- . *Class, Codes and Control*, Vol. III, Towards a Theory of Educational Transmission. London & New York: Routledge, 1975. viii + 207 p.
- . *Langage et classes sociales ; codes socio-linguistiques et contrôle social*. Paris : Minuit, 1975. 347 p.
- Bessin, Marc *et al.*, « De la psychiatrie à la société salariale, une socio-histoire du présent ; entretien avec Robert Castel », *Mouvements*, vol. 3, n° 27-28 (2003), p. 177-185.
- Bettelheim, Bruno. *Freud and Man's Soul*. New York: Alfred A. Knopf, 1983. 112 p.
- Billig, Michael. *Freudian Repression: Conversation creating the Unconscious*. Cambridge: Cambridge University Press, 1999. vii + 290 p.
- . "Social Representations and Repression: Examining the First Formulations of Freud and Moscovici," *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 38, n° 4 (2008), p. 355-368.

- . « La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité », *Semen* [En ligne], 27 | 2009, mis en ligne le 10 décembre 2010, consulté le 15 octobre 2011. URL : <http://semen.revues.org/8903>
- Bloch, Marc. *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Paris : Armand Colin, 1952. 112 p.
- Bloch, Maurice. "Deference," in Jens Kreinath, Jan Snoek et Michael Stausberg (dir. publ.), *Theorizing Rituals*, Vol. 1: Classical Topics, Theoretical Approaches, Analytical Concepts, Leiden et Boston: Brill Academic Publishers, 2006, p. 495-506.
- Bloom, Harold. "Freud, the greatest modern writer," *The New York Times Book Review*, March 23, 1986, p. 27.
- Blowers, Geoffrey H. and Serena Yang Hsueh Chi, "Freud's *Deshi*: the Coming of Psychoanalysis to Japan," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 33, n° 2 (Spring 1997), p. 115-126.
- Blum, Alan F. et Peter McHugh, "The Social Ascription of Motives," *American Sociological Review*, vol. 36, n° 1 (Feb. 1971), p. 98-109.
- Boorstin, Daniel J. *L'image*. Paris : Union générale d'éditions, 1971. 436 p.
- . *Histoire des Américains*. Paris : Robert Laffont, 1991. 1603 p.
- Borch-Jacobsen, Mikkel. « Une théorie zéro », in Catherine Meyer (dir. publ.). *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*. Paris : Christian Bourgeois, 2007, p. 227-233.
- Borch-Jacobsen, Mikkel et Sonu Shamdasani. *Le dossier Freud ; enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2006. 506 p.
- Bos, Jaap, David W. Park et Petteri Pietikainen. "Strategic Self-Marginalization: The Case of Psychoanalysis," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 41, n° 3 (Summer 2005), p. 207-224.
- Bouchindhomme, Christian. « Théorie critique », in Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir. publ.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 796-801.
- Boudon, Raymond. "The Freudian-Marxian-Structuralist (FMS) Movement in France: Variations on a Theme by Sherry Turkle," *La Revue Tocqueville*, vol. 2, n° 1 (1980), p. 5-25.

- . « Introduction ; les “Problèmes de la philosophie de l’histoire” de Simmel : une théorie de l’objectivité en histoire et dans les sciences sociales », in Georg Simmel, *Les Problèmes de la philosophie de l’histoire ; une étude d’épistémologie*, Paris : Presses universitaires de France, 1984, p. 7-52.
- . *L’idéologie, ou l’origine des idées reçues*. Paris : Fayard, 1986. 330 p.
- Bourdieu, Pierre. *La distinction ; critique sociale du jugement*. Paris : Minuit, 1979. 670 p.
- . *Le sens pratique*. Paris : Minuit, 1980. 475 p.
- . *Esquisse d’une théorie de la pratique précédé de Trois études d’ethnologie kabyle*. Paris : Seuil, 2000. 429 p.
- . *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil, 2003. 391 p.
- Bourguignon, André, Pierre Cotet et Jean Laplanche, « Traduire Freud », in André Bourguignon *et al.* (dir. publ.), *Traduire Freud*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, p. 3-71.
- Bouveresse, Jacques. « Une illusion de grand avenir : la psychanalyse selon Karl Popper », *Critique*, tome XXXII : La psychanalyse vue du dehors (II), n° 346 (Mars 1976), p. 292-306.
- . *La force de la règle ; Wittgenstein et l’invention de la nécessité*. Paris : Minuit, 1987. 175 p.
- . *Herméneutique et linguistique, suivi de Wittgenstein et la philosophie du langage*. Combas : Éditions de l’éclat, 1991. 108 p.
- . *Philosophie, mythologie et pseudo-science ; Wittgenstein lecteur de Freud*. Combas : Éditions de l’éclat, 1991. 141 p.
- Bouveresse-Quilliot, Renée. « Wittgenstein et Freud », in Renée Bouveresse-Quilliot (dir. publ.), *Visages de Wittgenstein*, Paris : Beauchesne, 1995, p. 241-278.
- Boyer, Alain. *L’explication en histoire*. Lille : Presses universitaires de Lille, 1992. 284 p.
- Boyer, Pascal. *Et l’homme créa les dieux ; comment expliquer la religion*. Paris : Robert Laffont, 2001. 359 p.
- Brenkman, John. “Freud the Modernist,” in Mark S. Micale (dir. publ.). *The Mind of Modernism: Medicine, Psychology, and the Cultural Arts in Europe and America, 1880-1940*. Stanford : Stanford University Press, 2004, p. 172-196 et 399-401.

- Bronner, G erald. « La résistance au darwinisme ; croyances et raisonnements ». *Revue française de sociologie*, vol. 48, né 3 (2007), p. 587-607.
- Bronfenbrenner, Urie. "Socialization and social class through time and space," in Eleanor E. Maccoby et al. (dir publ.), *Readings in Social Psychology*, New York: Holt, Rinehart and Winston, 1958, p. 400-425.
- Brunner, José. *Freud and the Politics of Psychoanalysis*. New Brunswick, New Jersey: Transaction, 2001. xl + 238 p.
- Burke, Kenneth. "Freud – And the Analysis of Poetry," *The American Journal of Sociology*, vol. 45, n  3 (Nov. 1939), p. 391-417.
- . "Democracy of the Sick," *The Kenyon Review*, vol. 21, n  4 (Autumn 1959), p. 639-643.
- . *Permanence and Change: An Anatomy of Purpose*, Third Edition With a New Afterword. Berkeley: University of California Press, 1984. lix + 336 p.
- Burnham, John C. "Psychology, Psychiatry, and the Progressive Movement," *American Quarterly*, vol. 12 (1960), p. 457-465.
- . *Psychoanalysis and American Medicine, 1894-1928: Medicine, Science and Culture*. New York : International Universities Press, 1967. 249 p.
- . "The New Psychology: From Narcissism to Social Control," in John Braeman, Robert H. Bremner et David Brody (dir. publ.). *Change and Continuity in Twentieth-Century America: The 1920s*. Colombus, Ohio: Ohio State University Press, 1968, p. 351-398.
- . "From Avant-Garde to Specialism: Psychoanalysis in America," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 15, n  2 (1979), p. 128-134.
- . "The Acceptance of Psychoanalysis in Western Cultures: An Afterword on its Comparative History," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n  4 (Oct. 1982), p. 603-610.
- . "Psychology and Counseling: convergence into a profession," in Nathan O. Hatch (dir. publ.). *The Professions in American History*. Notre Dame, Indiana : Notre Dame University Press, 1988, p. 181-198.
- . *Paths into American Culture: Psychology, Medicine and Morals*. Philadelphie : Temple University Press, 1988. x + 317 p.

- . “The ‘New Freud Studies’: A Historiographical Shift,” *Journal of the Historical Society*, vol. 6, n° 2 (2006), p. 213-233.
- Caillé, Alain. *Don, intérêt et désintéressement ; Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*. Paris : La Découverte/M.A.U.S.S., 1994. 348 p.
- Campbell, Colin. “Reexamining Mills on Motive: A Character Vocabulary Approach,” *Sociological Analysis*, vol. 52, n° 1 (1991), p. 89-97.
- Canetti, Elias. *Le flambeau dans l’oreille : 1921-1931*. Paris : Albin Michel, 1982. 384 p.
- Capdevila, Nestor. *Le concept d’idéologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 2004. 326 p.
- Carroll, David. “Freud and the Myth of the Origin,” in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. II: The theory and practice of psychoanalysis, London & New York: Routledge, 1989, p. 298-312.
- Cassirer, Ernst. *Le problème Jean-Jacques Rousseau*. Paris : Fayard, 2012. 131 p.
- Castel, Pierre-Henri. *À quoi résiste la psychanalyse?* Paris : Presses universitaires de France, 2006. 198 p.
- . « “L’interprétation du rêve” de Freud : état actuel des fouilles » (Vendredi 18 décembre 2009). Nonfiction.fr. Le quotidien des livres et des idées. [Compte-rendu de Lydia Marinelli et Andreas Mayer, *Rêver avec Freud ; l’histoire collective de l’Interprétation du rêve*, Paris : Aubier, 2009. 332 p.] Source URL : <http://www.nonfiction.fr/article-3009-linterpretation-du-reve-de-freud-etat-actuel-des-fouilles.htm> (consulté le 7 avril 2010.)
- . *Âmes scrupuleuses, vies d’angoisse, tristes obsédés ; obsessions et contraintes intérieures de l’antiquité à Freud*, Vol. 1. Paris : Éditions Ithaque, 2011. 453 p.
- Castel, Robert. *Le psychanalysme ; l’ordre psychanalytique et le pouvoir*. Paris : Union générale d’éditions, 1976. 440 p.
- . *L’ordre psychiatrique ; l’âge d’or de l’aliénisme*. Paris : Minuit, 1976. 333 p.
- . *La gestion des risques ; de l’anti-psychiatrie à l’après-psychanalyse*. Paris : Minuit, 1981. 227 p.
- . « L’homo psychologicus », *Autrement*, n° 43, 1982, p. 132-142.

- . « Le statut comme analyseur de la situation actuelle de la psychanalyse », *Le Débat*, vol. 3, n° 30 (mai-juin 1984), p. 167-179.
- Castoriadis, Cornelius. *Les carrefours du labyrinthe 1*. Paris : Seuil, 1998. 413 p.
- . *Le monde morcelé ; les carrefours du labyrinthe 3*. Paris : Seuil, 2000. 348 p.
- . *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil, 1999. 538 p.
- . « Psychanalyse », in Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir. publ.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 598-603.
- Cefaï, Daniel et Louis Quéré, « Introduction ; naturalité et socialité du *self* et de l'esprit », in George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 3-90.
- Cefaï, Daniel et Cédric Terzi, « Présentation », in Daniel Cefaï et Cédric Terzi (dir. publ.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris : Éditions des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 9-47.
- de Certeau, Michel. « Ce que Freud fait de l'histoire ; à propos de : "Une névrose démoniaque au XVII^e siècle" », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 25^e année, n° 3 (Mai- Juin 1970), p. 654-667.
- Chalvon-Demersay, Sabine. « Trouble ; l'écriture télévisuelle à l'épreuve d'une transformation des sensibilités morales », in Daniel Cefaï et Cédric Terzi (dir. publ.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris : Éditions des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 225-257.
- Charron, Ghyslain. « Inconscient social de la psychanalyse et points aveugles du psychanalyste », *Philosophiques*, vol. 4, n° 2 (oct. 1977), p. 293-304.
- Chrétien, Jean-Louis. *Conscience et roman, I ; la Conscience au grand jour*. Paris : Minuit, 2009. 288 p.
- Cioffi, Frank. *Freud and the Question of Pseudoscience*. Chicago et La Salle (Illinois) : Open Court, 1998. 313 p.
- . *Wittgenstein on Freud and Frazer*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998. ix + 310 p.
- Claussen, Detlev. *Theodor W. Adorno: One Last Genius*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2008. 440 p.

- Coetzee, John Maxwell. "Confession and Double Thoughts: Tolstoy, Rousseau, Dostoevsky," *Comparative Literature*, vol. 37, n° 3 (Summer 1985), p. 193-232.
- Cohn, Dorrit. *La transparence intérieure ; modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Paris : Seuil, 1981. 311 p.
- . *Le propre de la fiction*. Paris : Seuil, 2001. 261 p.
- Coles, Robert. "Psychoanalysis: The American Experience," in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 140-151.
- Columbo, Daria. "Psychoanalysis and the Catholic Church in Italy: the Role of Father Agostino Gemelli, 1945-1953," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 39, n° 4 (Fall 2003), p. 333-348.
- Cometti, Jean-Pierre. *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*. Paris : Presses universitaires de France, 2004. 251 p.
- . *Qu'est-ce que le pragmatisme?* Paris : Gallimard, 2010. 436 p.
- Corraze, Jacques. « Préface », in Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens ; histoire d'une désinformation séculaire*, Liège : Mardaga, 2002, p. 5-7.
- . « La psychanalyse comme possession spirituelle ». Source URL: http://www.psychiatrie-und-ethik.de/inf/fr/la_psychanalyse_comme_possession.htm (consulté le 15 mars 2007.)
- Cuddihy, John Murray. *The Ordeal of Civility: Freud, Marx, Levi-Strauss and the Jewish Struggle with Modernity*. New York: Basic Books, 1974. xvi + 272 p.
- Cournut, Jean. "Psychoanalysis in France: Act III," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 859-873.
- Courtine, Jean-Jacques et Claudine Haroche. *Histoire du visage ; exprimer et taire ses émotions (du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle)*. Paris : Payot, 2007. 286 p.
- Cucurullo, Antonio, Haydée Faimberg et Leonardo Wender. « La psychanalyse en Argentine », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 453-511.
- Damousi, Joy et Mariano Ben Plotkin (dir. publ.). *Transnational Unconscious: Essays in the History of Psychoanalysis and Transnationalism*. New York, Palgrave MacMillan, 2009. xii + 264 p.

- David, Michel. « La psychanalyse en Italie », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 297-358.
- Davidson, Arnold Ira. *L'émergence de la sexualité ; épistémologie historique et formation des concepts*. Paris : Albin Michel, 2005. 365 p.
- Davidson, Donald. *Paradoxes de l'irrationalité*. Combas : Éditions de l'éclat, 1991. 79 p.
- Deeley, Quinton. "Psychoanalysis as a Hybrid of Religion and Science," *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, vol. 12, n° 4 (2005), p. 335-342.
- Delacampagne, Christian. « La psychanalyse dans la péninsule ibérique », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 439-452.
- Delacroix, Christian. « Linguistic Turn », in Christian Delacroix *et al.* (dir. publ.), *Historiographies : concepts et débats. 1*, Paris: Gallimard, 2010, p. 476-490.
- Deleuze, Gilles et Félix Guatari. *Capitalisme et schizophrénie 1 ; l'Anti-Œdipe*, nouv. éd. augm. Paris : Éditions de Minuit, 1973. 496 p.
- Dell, Floyd. *Homecoming*. New York: Farrar & Rinehart, 1933. xi + 368 p.
- Delrieu, Alain. *Sigmund Freud ; index thématique, raisonné, alphabétique, chronologique, anthologique, commenté*. Paris : Anthropos, 1997. 1434 p.
- Delumeau, Jean. *L'aveu et le pardon ; les difficultés de la confession XIII^e-XVIII^e siècle*. Paris : Fayard, 1990. 194 p.
- Demos, John. "History and the Psychosocial: Reflections on 'Œdipus in America'", in Joel Pfister et Nancy Schnog (dir. publ.). *Inventing the Psychological: Towards a Cultural History of Emotional Life in America*. New Haven : Yale University Press, 1997, p. 79-83.
- . "Œdipus in America: Historical Perspectives on the Reception of Psychoanalysis in the United States," in Joel Pfister et Nancy Schnog (dir. publ.). *Inventing the Psychological: Towards a Cultural History of Emotional Life in America*. New Haven : Yale University Press, 1997, p. 63-78.
- Derrida, Jacques. *La carte postale ; de Socrate à Freud et au-delà*. Paris : Flammarion, 1980. 551 p.
- Descartes, René. *Méditations métaphysiques*. Paris : Presses universitaires de France, 1986. 315 p.

- Descombes, Vincent. « Pour elle un français doit mourir », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXII, n° 68, 1984, p. 67-93.
- . « L'inconscient adverbial », *Critique*, tome XL, n° 449 (octobre 1984), p. 775-796.
- . *Proust ; philosophie du roman*. Paris : Minuit, 1989. 338 p.
- . « En guise d'introduction ; science sociale, science pragmatique », *Critique*, tome 47, nos 529-530 (juin-juillet 1991), p. 419-426.
- . *Les institutions du sens*. Paris : Minuit, 1996. 349 p.
- . « Structuralisme », in Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir. publ.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : Presses universitaires de France, 1996, p. 647-649.
- . « Pourquoi les sciences morales ne sont-elles pas des sciences naturelles? », in Guy Laforest et Philippe de Lara (dir. publ.), *Charles Taylor et l'interprétation de l'identité moderne*, Paris et Québec : Cerf et Presses de l'Université Laval, 1998, p. 53-78.
- . « Y a-t-il un esprit objectif? », *Les études philosophiques*, n° 3 (1999), p. 347-367.
- . « L'idée d'un sens commun », in Isabelle Delpla (dir. publ.), *L'usage anthropologique du principe de charité*, Paris : Éditions Kimé, 2002, p. 147-161.
- . « Individuation et individualisation », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XLI, n° 127, 2003, p. 17-35.
- . *Le complément de sujet ; enquête sur le fait d'agir de soi-même*. Paris : Gallimard, 2004. 521 p.
- . « Un dedans derrière ce qui est le dedans », *Rue Descartes*, n° 43 – L'intériorité, 2004, p. 8-15.
- . « Hiérarchie », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 530-531.
- . « Le sujet bien tempéré (par ses pratiques mêmes) », in Aliocha Wald Lasowski (dir. publ.), *Pensées pour le nouveau siècle*, Paris : Fayard, 2008, p. 403-421.
- . *Le raisonnement de l'ours et autres essais de philosophie pratique*. Paris : Seuil, 2007. 455 p.
- . « Louis Dumont : comment penser le politique? », *La Vie des idées*, 14 février 2012. ISSN : 2105-3030. Source URL : <http://www.laviedesidees.fr/Louis-Dumont-comment-penser-le.html> (consulté le 20 mars 2012).

- Dewey, John. *Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology*. New York: The Modern Library, 1930. vii + 336 p.
- . *Démocratie et éducation ; introduction à la philosophie de l'éducation*. Paris : Armand Colin, 1975. 426 p.
- . *Logique ; la théorie de l'enquête*. Paris : Presses universitaires de France, 1993. 693 p.
- . *La formation des valeurs*. Paris : La découverte, 2011. 235 p.
- Diamond, Cora. *L'importance d'être humain*. Paris : Presses universitaires de France, 2011. 308 p.
- Dickens, Charles. *Les Grandes espérances*. Charleston : Bibliobazaar, 2007. 608 p.
- Dodier, Nicolas. « Agir dans plusieurs mondes », *Critique*, n° 529-530 (1991), p. 427-458.
- Doi, Takeo. *Le jeu de l'indulgence ; étude de psychologie fondée sur le concept japonais d'amae*. Paris : Le sycomore, 1991. 133 p.
- Dolnick, Edward. *Madness on the Couch: Blaming the Victim in the Heyday of Psychoanalysis*. New York: Simon & Schuster, 1998. 368 p.
- Donne, John. "An Anatomie of the World" in Charles M. Coffin (ed.), *The Complete Poetry and Selected Prose of John Donne*, New York: The Modern Library, 2001, p. 192-220.
- Donzelot, Jacques. *La police des familles*. Paris : minuit, 2005. 221 p.
- Douglas, Mary. *Evans-Pritchard: His Life, Work, Writings and Ideas*. Londres : Fontana, 1980. 140 p.
- . *In the Active Voice*. Londres et New York : Routledge, 1982. xi + 306 p.
- . "How Identity Problems disappear," in Anita Jacobson-Widding (dir. publ.), *Identity: personal and socio-cultural: a symposium*, Stockholm et New Jersey : Almqvist and Wiksell et Atlantic Highlands, 1983, p. 35-46.
- . *Risk and Blame: Essays in Cultural Theory*. Londres et New York : Routledge, 1992. xii + 323 p.
- . "The Cloud god and the Shadow Self," *Social Anthropology*, vol. 3, n° 2 (1995), p. 83-94.
- . *Natural Symbols : Explorations in Cosmology*. Londres et New York : Routledge, 1996. xxxix + 194 p.

- . *De la souillure ; essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : La découverte, 2001. 205 p.
- . *Comment pensent les institutions* suivi de *La connaissance de soi* et *Il n'y a pas de don gratuit*. Paris : La découverte, 2004. 218 p.
- Dreikurs, Rudolf. *The Challenge of Parenthood*. New York: Duell, Sloan and Pearce, 1948. xvi + 334 p.
- Dumont, Fernand. « Le père et l'héritage », *Interprétation*, vol. 3, n° 1-2 (janvier-juin 1969), p. 11-23.
- Dumont, Louis. *Homo æqualis ; genèse et épanouissement de l'idéologie économique*. Paris : Gallimard, 1977. 270 p.
- . *Homo æqualis, II ; l'idéologie allemande, France-Allemagne et retour*. Paris : Gallimard, 1991. 312 p.
- . *Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris : Seuil, 1991. 310 p.
- . *Groupes de filiation et alliance de mariage ; introduction à deux théories d'anthropologie sociale*. Paris : Gallimard, 1997. 181 p.
- . *Homo hierarchicus ; le système des castes et ses implications*. Paris : Gallimard, 2001. xxxix + 444 p.
- Duprat, Gérard (dir. publ.). *L'Analyse des idéologies ; 1. Problématiques*. Paris : Galilée, 1980. 373 p.
- . *L'Analyse des idéologies ; 2. Thématiques*. Paris : Galilée, 1983. 475 p.
- Durkheim, Émile. *Éducation et sociologie*. Paris : Presses universitaires de France, 1966. xi + 120 p.
- . *Leçons de sociologie*. Paris : Presses universitaires de France, 1969. 244 p.
- . *La science sociale et l'action*. Paris : Presses universitaires de France, 1987. 334 p.
- . *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Flammarion, 1988. 254 p.
- . *Le socialisme*. Paris : Presses universitaires de France, 1992. 267 p.
- . *Sociologie et philosophie*. Paris : Presses universitaires de France, 1996. lxxi + 141 p.
- . *Les formes élémentaires de la vie religieuse ; le système totémique en Australie*. Paris : Presses universitaires de France, 2003. xvii + 647 p.

- . *La division du travail social*. Paris : Presses universitaires de France, 2004. 416 p.
- . *Le Contrat social de Rousseau*. Paris : Kimé, 2008. 105 p.
- Durkheim, Émile et Marcel Mauss, « De quelques formes primitives de classification », in Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris : Seuil, 1971, p. 162-230.
- Ehrenberg, Alain. *La fatigue d'être soi ; dépression et société*. Paris : Odile Jacob, 2000. 414 p.
- . « Les guerres du sujet : Introduction », *Esprit*, n° 309 (novembre 2004), p. 74-85.
- . *La société du malaise*. Paris : Odile Jacob, 2010. 439 p.
- Elias, Norbert. *La civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy, 1989. 342 p.
- . *La dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy, 1990. 320 p.
- . *La société des individus*. Paris : Fayard, 1991. 301 p.
- . *Qu'est-ce que la sociologie ?* La Tour d'Aigues : Éditions de l'aube, 1991. 222 p.
- . *Au-delà de Freud: sociologie, psychologie, psychanalyse*. Paris : La découverte, 2010. 214 p.
- Ellenberger, Henri F. *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Paris : Fayard, 1994. 974 p.
- Ellis, Havelock. "Freud's Influence on the Changed Attitude toward Sex," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. IV: Freud and the Impact of Psychoanalysis, Routledge: London et New York, 1989, p. 271-277.
- Erikson, Erik Homburger. "The first psychoanalyst," in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 77-98.
- Etkind, Alexandre. *Histoire de la psychanalyse en Russie*. Paris : Presses universitaires de France, 1995. 488 p.
- Evans-Pritchard, Edward E. *Les Nuer ; description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris : Gallimard, 1968. 312 p.
- . *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*. Paris : Gallimard, 1972. 642 p.
- Fansten, Maïa. *Le divan insoumis ; la formation du psychanalyste, enjeux et idéologies*. Paris : Hermann, 2006. 182 p.
- Farrell, John C. "Freud and Literature," in Edward Erwin (dir. publ.). *The Freud Encyclopedia: Theory, Therapy and Culture*. New York : Routledge, 2001, p. 324-326.
- . *Freud's Paranoid Quest: Psychoanalysis and Modern Suspicion*. New York : New York University Press, 1996. xi + 275 p.

- Fauconnet, Paul. *La responsabilité ; étude de sociologie*, deuxième édition. Paris : Librairie Félix Alcan, 1928. 400 p.
- Fauconnet, Paul et Marcel Mauss. « Sociologie », in Marcel Mauss, *Œuvres*, 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie, Paris : Minuit, 1994, p. 139-177.
- Febvre, Lucien. *Combats pour l'histoire*. Paris : Armand Colin, 1953. ix + 458 p.
- Festinger, Leon. *A Theory of Cognitive Dissonance*. Stanford, Stanford University Press, 1957. xi + 291 p.
- Finkelstein, David H. "On the Distinction between Conscious and Unconscious States of Mind," *American Philosophical Quarterly*, vol. 36, n° 2 (April 1999), p. 79-100.
- . *Expression and the Inner*. Cambridge, Massachusetts, & London, England, Harvard University Press, 2003. 194 p.
- . "Expression and Avowal," in Kelly Jolley (dir. publ.), *Wittgenstein: Key Concepts*, Durham, UK: Acumen Press, 2010, p. 185-198.
- Fish, Stanley. *Doing What Comes Naturally: Change, Rhetoric, and the Practice of Theory in Literary and Legal Studies*. Durham & Londres: Duke University Press, 1989. 624 p.
- Forrester, John. *Le langage aux origines de la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 1984. 393 p.
- . "Portrait of a Dream Reader," in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 51-64.
- . « Freud, baromètre du XX^e siècle », *Esprit*, n° 309 (novembre 2004), p. 86-107.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits I, 1954-1969*. Paris : Gallimard, 1994. 1707 p.
- . *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris : Gallimard, 2001. 1735 p.
- . *Histoire de la sexualité 1 ; la volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 1976. 211 p.
- Freud, Anna. *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris : Presses universitaires de France, 1972. 166 p.
- . *L'enfant dans la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 1976. 385 p.
- . *Les Conférences de Harvard*. Paris : Presses universitaires de France, 1994. xiv + 145 p.
- . *Le traitement psychanalytique des enfants*. Paris : Presses universitaires de France, 2002. 128 p.
- Freud, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1965. 444 p.
- . *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot, 1975. 297 p.

- . *La question de l'analyse profane*. Paris : Gallimard, 1985. 204 p.
- . *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, 1985. 342 p.
- . *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard, 1988. 442 p.
- . *Sur le rêve*. Paris : Gallimard, 1988. 146 p.
- . *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 1989. 263 p.
- . *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1989. 277 p.
- . « Obsessions et phobies », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse III. 1894-1899*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, p. 19-28.
- . « Des souvenirs-couverture », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse III. 1894-1899*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, p. 253-276.
- . « Autoprésentation », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVII. 1923-1925*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 51-122.
- . « Les résistances contre la psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVII. 1923-1925*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 123-135.
- . « Psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVII. 1923-1925*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 287-296.
- . « Une expérience vécue religieuse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XVIII. 1926-1930*, Paris : Presses universitaires de France, 1994, p. 199-204.
- . « Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XIX. 1931-1936*, Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 277-285.
- . *L'Avenir d'une illusion*. Paris : Presses universitaires de France, 1995. xvi + 57 p.
- . *La psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Gallimard, 1997. 474 p.
- . *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, 1997. 185 p.

- . « Le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XI. 1911-1913*, Paris : Presses universitaires de France, 1998, p. 41-48.
- . *Le Malaise dans la culture*. Paris : Presses universitaires de France, 2000. xviii + 93 p.
- . « Une difficulté de la psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XV. 1916-1920*, Paris : Presses universitaires de France, 2002, p. 41-51.
- . « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XV. 1916-1920*, Paris : Presses universitaires de France, 2002, p. 233-262.
- . *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 2004. 211 p.
- . *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : Presses universitaires de France, 2005. 88 p.
- . « Introduction à *La méthode psychanalytique* du Dr Oskar Pfister », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 35-40.
- . « L'intérêt que présente la psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 95-125.
- . « Remémoration, répétition et perlaboration », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 185-196.
- . « Remarques sur l'amour de transfert », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 197-211.
- . « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XII. 1913-1914*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 247-315.
- . « De la psychothérapie », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse VI. 1901-1905*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 45-58.

- . *Lettres à Wilhelm Fließ, 1887-1904*. Paris : Presses universitaires de France, 2006. 763 p.
- . *La technique psychanalytique*. Paris : Presses universitaires de France, 2007. 174 p.
- . « Actions de contrainte et exercices religieux », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse VIII. 1906-1908*, Paris : Presses universitaires de France, 2007, p. 135-146.
- . *Cinq psychanalyses*. Paris : Presses universitaires de France, 2008. 616 p.
- . « Études sur l'hystérie », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse II. 1893-1895*, Paris : Presses universitaires de France, 2009, p. 9-332.
- . *L'interprétation du rêve*. Paris : Presses universitaires de France, 2010. viii + 756 p.
- . *De la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France, 2010. 67 p.
- . *Leçons d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France, 2010. xv + 514 p.
- . *Conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 2010. xiv + 633 p.
- . *Totem et tabou*. Paris : Presses universitaires de France, 2010. xii + 224 p.
- . « L'analyse finie et l'analyse infinie », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 13-55.
- . « Constructions dans l'analyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 57-73.
- . « Abrégé de psychanalyse », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 225-305.
- . « Some Elementary Lessons in Psychoanalysis », in Jean Laplanche *et al.* (dir. publ.), *Œuvres complètes. Psychanalyse XX. 1937-1939*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 307-315.
- Freud, Sigmund et Ludwig Binswanger. *Correspondance, 1908-1938*. Paris : Calmann-Lévy, 1995. 378 p.

- Freud, Sigmund et Sándor Ferenczi. *Correspondance ; Tome 1, 1908-1914*. Paris : Calmann-Lévy, 1992. xxxii + 648 p.
- Friedan, Betty. *The Feminine Mystique*. New York & London: W. W. Norton & Company, 2001. 587 p.
- Frischer, Dominique. *Les analysés parlent*. Paris : Stock, 1977. 402 p.
- . « Un pavé dans la mare des *seventies* : 30 ans après la parution du livre *Les analysés parlent*. » Conférence prononcée le 12 octobre 2006 au colloque *La psychothérapie à l'épreuve de ses usagers*. Source URL : <http://www.ethnopsychiatrie.net/> (consulté le 28 août 2007.)
- Fromm, Erich. "Individual and Social Origins of Neurosis," *American Sociological Review*, vol. ix, n° 4 (August 1944), p. 380-384.
- . *The Crisis of Psychoanalysis: Essays on Freud, Marx, and Social Psychology*. New York: Henry Holt, 1970. 192 p.
- . *La mission de Sigmund Freud ; une analyse de sa personnalité et de son influence*. Paris : Éditions complexe, 1975. 110 p.
- . *Revoir Freud ; pour une autre approche en psychanalyse*. Paris : Éditions Armand Colin, 2000. 226 p.
- Fuller, Robert C. *Mesmerism and the American Cure of Souls*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1982. xvi + 227 p.
- . *Americans and the Unconscious*. New York: Oxford University Press, 1986. 248 p.
- Gabbard, Krin et Glen O. Gabbard. *Psychiatry and the Cinema*. Chicago: University of Chicago Press, 1987. 304 p.
- Gagnon, John H. *Les scripts de la sexualité : essai sur les origines culturelles du désir*. Paris : Payot, 2008. 199 p.
- Garfinkel, Harold. *Recherches en ethnométhodologie*. Paris : Presses universitaires de France, 2007. 473 p.
- Garfinkel, Harold et Harvey Sacks, « Les structures formelles des actions pratiques », in Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : Presses universitaires de France, 2007, p. 429-474.
- Gauchet, Marcel. *L'inconscient cérébral*. Paris : Seuil, 1992. 216 p.

- . « À la recherche d'une autre histoire de la folie », in Gladys Swain, *Dialogue avec l'insensé : Essais d'histoire de la psychiatrie*, Paris : Gallimard, 1994, p. ix-lviii.
- Gauchet, Marcel et Gladys Swain. « Du traitement moral aux psychothérapies ; remarques sur la formation de l'idée contemporaine de psychothérapie », in Gladys Swain. *Dialogue avec l'insensé : Essais d'histoire de la psychiatrie*. Paris : Gallimard, 1994, p. 237-262.
- Gavin Miller, "Scottish Psychoanalysis: A Rational Religion," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 44, n° 1 (Winter 2008), p. 38-58.
- Gay, Peter. *Freud, une vie*. Paris: Hachette, 1991. xxiv + 900 p.
- . *Freud: A Life for Our Time*. New York: W.W. Norton, 2006. xx + 810 p.
- Geertz, Clifford. « La religion comme système culturel », in Michael Banton (dir. publ.), *Essais d'anthropologie religieuse*, Paris : Presses universitaires de France, 1972, p. 19-66.
- Gellner, Ernest. "Psychoanalysis as a Social Institution: An Anthropological Perspective," in Edward Timms et Naomi Segal (dir. publ.). *Freud in Exile: Freud and its Vicissitudes*, New Haven et Londres : Yale University Press, 1988, p. 223-229.
- . *La ruse de la déraison ; le mouvement psychanalytique*. Paris : Presses universitaires de France, 1990. 240 p.
- . "Reply to Critics," in John A. Hall et Ian Jarvie (dir. publ.), *The Social Philosophy of Ernest Gellner*, Amsterdam : Rodopi, 1996, p. 623-686.
- . *Anthropology and Politics: Revolutions in the Sacred Grove*, Oxford (Royaume-Uni) et Cambridge (États-Unis): Blackwell Publishing, 1996 p. 62-93.
- van Gennep, Arnold. *Les rites de passage*. Paris : Émile Nourry, 1909. ii + 288 p.
- Ginzburg, Carlo. *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*. Paris : Flammarion, 1989. 304 p.
- Girard, Claude. « La psychanalyse en Grande-Bretagne », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 359-416.
- Girard, René. *La violence et le sacré*. Paris : Grasset, 1978. 451 p.
- Goffman, Erving. *Les cadres de l'expérience*. Paris : Minuit, 1991. 573 p.
- Goodman, Paul. "The Father of the Psychoanalytic Movement," in Taylor Stoehr (dir. publ.), *Nature Heals: The Psychological Essays of Paul Goodman*, Highland, New York: The Gestalt Journal, 1991, p. 2-17.

- Graebner, William. "The Unstable World of Benjamin Spock: Social Engineering in a Democratic Culture, 1917-1950." *Journal of American History*, vol. 67, n° 3 (Dec. 1980), p. 612-629.
- Grünbaum, Adolf. *La Psychanalyse à l'épreuve*. Combas : Éditions de l'éclat, 1993. 143 p.
- Guillemain, Hervé. *Diriger les consciences, guérir les âmes ; Une histoire comparée des pratiques thérapeutiques et religieuses (1830-1939)*. Paris : La découverte, 2006. 348 p.
- Gusdorf, Georges. *Lignes de vie I : les écritures du moi*. Paris : Odile Jacob, 1991. 430 p.
- Haber, Stéphane. *Freud sociologue*. Lormont : Éditions Le Bord de l'eau, 2012. 157 p.
- . *Freud et la théorie sociale*. Paris : Éditions La Dispute, 2012. 277 p.
- Habermas, Jürgen. *Connaissance et intérêt*. Paris : Gallimard, 1976. 386 p.
- . *La pensée postmétaphysique : essais philosophiques*. Paris : Armand Colin, 1993. 286 p.
- Hacker, Peter M. S. *An Analytical Commentary of the Philosophical Investigations*, Vol. 3: Wittgenstein, Meaning and Mind. Oxford et Cambridge (Mass.): Basil Blackwell, 1990. xxi + 575 p.
- Hacking, Ian. *L'âme réécrite ; étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond & Seuil, 1998. 451 p.
- Hahn, Alois. « Contribution à la sociologie de la confession et autres formes institutionnalisées d'aveu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63 (juin 1986), p. 54-68.
- . "Narrative Identity and Auricular Confession as Biography-Generators", in Albert I. Baumgarten, Jan Assmann and Guy G. Stroumsa (dir. publ.), *Self, Soul and Body in Religious Experience*, Leiden, Boston & Köln: Brill, 1998, p. 27-52.
- Hale, Nathan G. *Freud and the Americans: the beginnings of psychoanalysis in the United States, 1876-1917*. New York: Oxford University Press, 1971. xvi, 574 p.
- . *The Rise and Crisis of psychoanalysis in the United States: Freud and the Americans, 1917-1985*. New York: Toronto, Oxford University Press, 1995. 476 p.
- . "American Psychoanalysis after World War II," in Roy W. Menninger et John Case Nemiah (dir. publ.), *American Psychiatry after World War II, 1944-1994*, Washington et Londres : American Psychiatric Publishers, 2000, p. 77-102.

- Hannah S. Decker, "Psychoanalysis in Germany," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n° 4 (Oct. 1982), p. 589-602.
- Hansen-Løve, Ole. *La révolution copernicienne du langage dans l'œuvre de Wilhelm von Humboldt*. Paris : Vrin, 1972. 94 p.
- Hanuka, Asaf. *K.O. à Tel-Aviv*. Paris : Steinkis, 2012. 98 p.
- Hartmann, Heinz. *Psychanalyse et valeurs morales*. Toulouse : Édouard Privat éditeur, 1975. 112 p.
- Hartnack, Christiane. *Psychoanalysis in Colonial India*. Delhi: Oxford University Press, 2001. 252 p.
- Hauriou, Maurice. *Principes de droit public à l'usage des étudiants en licence, 3ème année, et en doctorat ès-sciences politiques*. Paris : Sirey, 1910. xl + 734 p.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. *Phénoménologie de l'esprit*. Paris: Garnier-Flammarion, 2012. 684 p.
- Heinze, Andrew R. *Jews and the American Soul*. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 2004. 456 p.
- Hewitt, John P. *Dilemmas of the American Self*. Philadelphia: Philadelphia University Press, 1989. ix + 274 p.
- . *The Myth of Self-Esteem*. New York: St. Martin's Press, 1998. xiii + 153 p.
- Hewitt, John P. et Peter M. Hall, "Social Problems, problematic situations and quasi-theories," *American Sociological Review*, vol. 38, n° 3 (June 1973), p. 367-374.
- Hewitt, John P. et Randall Stokes, "Disclaimers," *American Sociological Review*, vol. 40, n° 1 (Feb. 1975), p. 1-11.
- Hirschman, Albert O. *Les passions et les intérêts ; justifications politiques du capitalisme avant son apogée*. Paris : Presses universitaires de France, 1980. 135 p.
- . *Défection et prise de parole ; théorie et applications*. Paris : Fayard, 1995. 212 p.
- Hoffer, Willi. "Three Psychological Criteria for the Termination of Treatment," *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 31, n° 3 (1950), p. 194-195.
- Holifield, E. Brooks. *A History of Pastoral Care in America: From Salvation to Self-Realization*. Nashville : Abingdon press, 1983. 416 p.
- Hollander, Nancy Caro. "Buenos Aires: Latin Mecca of Psychoanalysis," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 889-919.

- Honneth, Axel. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris : Cerf, 2000. 232 p.
- Horkheimer, Max et Theodor W. Adorno. *La dialectique de la raison ; fragments philosophiques*. Paris : Gallimard, 2011. 281 p.
- Horton, Robin. "Social Psychologies: African and Western," in Meyer Fortes and Robin Horton. *Ædipus and Job in West African Religion*. Cambridge: Cambridge University Press, 1983, p. 41-82.
- . *Patterns of thought in Africa and the West*. Cambridge, Cambridge University Press, 1993. xi + 471 p.
- Houseman, Michael. « La relation hiérarchique: idéologie particulière ou modèle général ? », in Jean-Claude Galey (dir. publ.), *Différences, valeurs, hiérarchie ; textes offerts à Louis Dumont*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1984, p. 299-318.
- . « Vers un modèle anthropologique de la pratique psychothérapeutique », *Thérapie familiale*, vol. 24, n° 3 (2003), p. 289-312.
- . "Relationality," in Jens Kreinath, Jan Snoek et Michael Stausberg (dir. publ.), *Theorizing Rituals*, Vol. 1: Classical Topics, Theoretical Approaches, Analytical Concepts, Leiden et Boston: Brill Academic Publishers, 2006, p. 413-428.
- Hubbard, Mary Ellen. *Benjamin Spock, M.D.: The Man and His Work in Historical Perspective*. Ph. D. diss., Claremont: Claremont Graduate School, 1981. xii + 204 p.
- Hulbert, Ann. *Raising America: Experts, Parents, and a Century of Advice About Children*. New York: Alfred A. Knopf, 2003. x + 450 p.
- von Humboldt, Wilhelm. *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*. Paris : Seuil, 1974. 438 p.
- . *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Paris : Seuil, 2000. 200 p.
- Humphrey, Caroline and James Laidlaw. *The Archetypal Actions of Ritual: A Theory of Ritual illustrated by the Jain rite of worship*. Oxford: Oxford University Press, 1994. ix + 293 p.
- Illouz, Eva. *Saving the Modern Soul: Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help*. Berkeley & Los Angeles: University of California Press, 2008. x + 294 p.

- . *Pourquoi l'amour fait mal; l'expérience amoureuse dans la modernité*. Paris : Seuil, 2012. 400 p.
- Ilse N. Bulhof, "Psychoanalysis in the Netherlands," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n° 4 (Oct. 1982), p. 572-588.
- Isambert, François-André. Compte rendu du livre de Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public* (Paris : Presses universitaires de France, 1961), *Revue française de sociologie*, vol. 2, n° 4 (1961), p. 328-330.
- Jaccard, Roland. « La psychanalyse aux États-Unis », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 271-295.
- Jacoby, Russell. *Otto Fenichel : destins de la gauche freudienne*. Paris : Presses universitaires de France, 1986. 211 p.
- Jäger, Lorenz. *Adorno: A Political Biography*. New Haven: Yale University Press, 2004. xi + 235 p.
- Jalley, Émile. *La psychologie et la psychanalyse aujourd'hui en France*. Paris : Vuibert, 2005. 495 p.
- James, William. *The Principles of Psychology*. Chicago: Encyclopaedia Britannica, 1952. xiv + 897 p.
- Jay, Martin. *L'imagination dialectique : Histoire de l'école de Francfort (1923-1950)*. Paris : Payot, 1977. 416 p.
- Jenness, Katherine. *The Collapsing Self: Psychoanalysis in American Life, 1946 to the Present*, Thèse de Ph.D., Chicago: University of Chicago, 2013. 197 p.
- Jenny, Laurent. « De qui Bakhtine est-il le nom ? », *Critique* n° 778 (mars 2012), p. 196-207.
- Joas, Hans. *G. H. Mead: A Contemporary Re-Examination of his Thought*. Cambridge, Mass.: The MIT Press, 1985. 266 p.
- . *La créativité de l'agir*. Paris : Éditions du Cerf, 1999. vii + 306 p.
- . « Pragmatisme et théorie sociale », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 882-885.
- Jones, Ernest. *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome premier : La Jeunesse (1856-1900). Paris : Presses universitaires de France, 1970. xii + 453 p.

- . *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome troisième : Les dernières années (1919-1939). Paris : Presses universitaires de France, 1970. xvi + 566 p.
- Joseph, Isaac. *Erving Goffman et la microsociologie*. Paris : presses universitaires de France, 1998. 126 p.
- Kadushin, Charles. *Why People go to Psychiatrists*. New York: Atherton Press, 1968. 373 p.
- Kant, Emmanuel. *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Paris : Vrin, 1992. 153 p.
- Kaplan, E. Ann. "Freud, Film and Culture," in Michael S. Roth (dir publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 152-164.
- Kaufmann, Jean-Claude. *Quand Je est un autre ; pourquoi et comment ça change en nous*. Paris : Armand Colin, 2008. 250 p.
- Karsenti, Bruno. *Marcel Mauss ; le fait social total*. Paris : Presses universitaires de France, 1994. 128 p.
- . *L'homme total ; sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*. Paris : Presses universitaires de France, 1997. vii + 455 p.
- . *La société en personnes ; études durkheimiennes*. Paris : Économica, 2006. 212 p.
- Kazin, Alfred. "The Freudian Revolution Analyzed," in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the Twentieth Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 13-21.
- Keck, Frédéric et Mélanie Plouviez. *Le vocabulaire d'Émile Durkheim*. Paris : Ellipses, 2008. 95 p.
- Kenny, Anthony. *The Metaphysics of Mind*. Oxford: Clarendon Press, 1989. ix + 165 p.
- King, Richard. *The Party of Eros: Radical Social Thought and the Realm of Freedom*. Chapel Hill, University of North Carolina, 1972. 227 p.
- Kirschner, Suzanne R. "The Assenting Echo: Anglo-American Values in Contemporary Psychoanalytic Developmental Psychology," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 821-857.
- . *The Religious and Romantic Origins of Psychoanalysis: Individuation and Integration in post-Freudian Theory*. Cambridge, New York: Cambridge University Press, 1996. xi + 240 p.
- Klein, Dennis. *Jewish Origins of the Psychoanalytic Movement*. New York: Praeger, 1981. xvi + 198 p.

- Klossowski, Pierre. « Réponse à l'enquête », in Denis Hollier (dir. publ.), *Le collège de sociologie, 1937-1939*, Paris : Gallimard, 1995, p. 763-767.
- Köhler Wolfgang. *Psychologie de la forme ; introduction à de nouveaux concepts en psychologie*. Paris : Gallimard, 2000. ix + 383 p.
- Kohn, Melvin L. *Class and Conformity: A Study in Values*. Homewood, Illinois et Georgetown, Ontario: The Dorsey Press, 1969. xxiii + 315 p.
- Kohut, Heinz. "Psychoanalysis in a Troubled World", in Paul H. Ornstein (dir. publ.), *The Search for the Self: Selected Writings of Heinz Kohut*, Vol. 2, Madison, Connecticut: International Universities Press, 1993, p. 511-546.
- . "Psychoanalysis in the Community of Scholars", in Paul H. Ornstein (dir. publ.), *The Search for the Self: Selected Writings of Heinz Kohut*, Vol. 2, Madison, Connecticut: International Universities Press, 1993, p. 685-724.
- Kolakowski, Leszek. "The Psychoanalytic Theory of Culture," in Robert Boyers (dir. publ.). *Psychological Man*. New York: Harper & Row, 1975, p. 27-56.
- . *Main Currents of Marxism*. New York & London: W. W. Norton & Company, 2008. xxiv + 1283 p.
- Kramer, Peter D. "Freud: Current Projections," in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 196-206.
- Kristeva, Julia. « Préface : une poétique ruinée », in Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris : Seuil, 1998, p. 5-29.
- Kroeber, Alfred L. et Clyde Kluckhohn. *Culture: A Critical Review of Concepts and Definitions*. New York, Random House, 1952. viii + 223 p.
- Kuhn, Thomas S. *La structure des révolutions scientifiques*. Nouvelle édition augmentée et revue. Paris : Flammarion, 1983. 284 p.
- Kurzweil, Edith. "Freud's Reception in the United States," in Michael S. Roth (dir. publ.), *Freud, Conflict and Culture: Essays on His Life, Work and Legacy*, New York: Knopf, 2000, p. 127-139.
- Lacan, Jacques. *Écrits*. Paris : Seuil, 1966. 924 p.
- Lallement, Michel. *Tensions majeures ; Max Weber, l'économie, l'érotisme*. Paris : Gallimard, 2013. 274 p.

- Lamarche, Jean-Baptiste. « Une énigme négligée des sciences sociales, l'accueil fait à la psychanalyse », *Cahiers d'histoire*, vol. xxvii, n° 2 (hiver 2008), p. 63-73.
- . « L'historicisation de la psychanalyse et le sociocentrisme du présent », *Cahiers d'histoire*, vol. xxviii, n° 1 (automne 2009), p. 199-209.
- . « Le divan et le droit ; imputations, aveux et démentis de motifs refoulés à la lumière de l'enquête juridique », in Jérôme Boivin *et al.* (dir. publ.), *Actes du 9^e colloque étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval*, Québec : Artefact, 2010, p. 321-338.
- . « La théorie du complexe d'Œdipe en regard de la théorie de la séduction ; à propos des conditions de viabilité de la psychanalyse », in Catherine Arsenault *et al.* (dir. publ.), *Actes du 10^e colloque étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval*, Québec : Artefact, 2011, p. 51-70.
- . “The Verbalization of repressed intentions: A socially instituted practice,” *Language and Dialogue*, vol. 2, n° 1 (2012), p. 174-189.
- . « La “récupération” de la psychanalyse », *Philo & Cie*, n° 4 (janvier-avril 2013), p. 32-34.
- Langer, Walter Charles. *The Mind of Adolf Hitler: The Secret Wartime Report*. New-York: Basic Books, 1972. 269 p.
- Laplanche, Jean. *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*. Paris : Synthélabo, 1993. 122 p.
- . « Séduction généralisée (théorie de la -) », in Alain de Mijolla (dir. publ.), *Dictionnaire international de la psychanalyse ; concepts, notions, biographies, œuvres, événements, institutions*, vol. 2, Paris : Calmann-Lévy, 2002, p. 1554-1555.
- . *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France, 2008. 206 p.
- Laplanche, Jean et Jean-Bertrand Pontalis. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Deuxième édition revue. Paris : Presses universitaires de France, 1968. xix + 525 p.
- Laplante, Jacques. *Psychothérapies et impératifs sociaux : les enjeux de la connaissance de soi*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1995. viii + 168 p.
- de Lara, Philippe. *L'expérience du langage : Wittgenstein philosophe de la subjectivité*. Paris : Ellipses, 2005. 151 p.

- . « À quoi sert la distinction des causes et des raisons ? », in Alain Leroux et Pierre Livet (dir. publ.). *Leçons de philosophie économique*. vol. 3. Paris : Economica, 2006, p. 69-88.
- . « Règles et institutions », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 970-972.
- . « Pour une anthropologie du totalitarisme », in Philippe de Lara (dir. publ.), *Naissances du totalitarisme*, Paris : Éditions du Cerf, 2011, p. 15-72.
- Lasch, Christopher. *The True and Only Heaven: Progress and Its Critics*. New York, W.W. Norton & Company, 1991. 591 p.
- Laugier, Sandra. *Wittgenstein : le mythe de l'inexpressivité*. Paris : Librairie philosophique Vrin, 2010. 270 p.
- Lazarsfeld, Paul. *Qu'est ce que la sociologie?* Paris : Gallimard, 1970. 252 p.
- Lemieux, Cyril. « Problématiser », in Serge Paugam (dir. publ.), *L'enquête sociologique*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, p. 27-51.
- Le Rider, Jacques. « La psychanalyse en Allemagne », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 119-162.
- . « Adorno, l'allié incommode de la psychanalyse freudienne », in Theodor W. Adorno, *La psychanalyse révisée*, Paris: Éditions de l'Olivier, 2007, p. 53-104.
- Leder, Andrej. « Comment peut-on penser la psychanalyse en tant que religion? », in Françoise Champion, Sophie Nizard et Paul Zawadzki (dir. publ). *Le sacré hors religions*. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 157-172.
- Lévi-Strauss, Claude. *La pensée sauvage*. Paris : Plon, 1962. 389 p.
- . *Le totémisme aujourd'hui*. Paris : Presses universitaires de France, 1974. 159 p.
- . *Anthropologie structurale*. Paris : Plon, 1974. ii + 452 p.
- . *La potière jalouse*. Paris : Presses Pocket, 2005. 314 p.
- Lézé, Samuel. *L'autorité des psychanalystes*. Paris : Presses universitaires de France, 2010. 232 p.
- Lichtblau, Klaus. "The Protestant Ethic versus the 'New Ethic'," in Hertmut Lehmann et Guenther Roth (dir. publ.), *Weber's Protestant Ethic: Origins, Evidence, Contexts*, Cambridge: Cambridge University Press, 1993, p. 179-193.

- Lloyd, Geoffrey E. R. *Pour en finir avec les mentalités*. Paris : La découverte, 1993. 243 p.
- Lukacs, Georg. *Histoire et conscience de classe ; essais de dialectique marxiste*. Paris : Éditions de minuit, 1960. 381 p.
- MacIntyre, Alasdair C. *Marcuse*. Londres: Fontana & Collins, 1970. 95 p.
- . *Against the Self-Images of the Age: Essays on Ideology and Philosophy*. New York: Schocken Books, 1971. x + 284 p.
- . *The Unconscious: A Conceptual Analysis*, nouv. éd. New York et Londres : Routledge, 2004. v + 122 p.
- . *Après la vertu*. Paris : Presses universitaires de France, 2006. 288 p.
- Mahony, Patrick J. *Freud, l'écrivain*. Paris: Les Belles lettres, 1990. 284 p.
- Maier, Thomas. *Dr. Spock: an American Life*. New York, San Diego & London: Harcourt Brace, 1998. xvii + 520 p.
- Maine, Henry James Sumner. *Ancient Law*. New York : Dorset Press, 1986. 344 p.
- Makari, George. *Revolution in Mind: The Creation of Psychoanalysis*. New York: Harper, 2008. viii + 613 p.
- Manent, Pierre. *Tocqueville et la nature de la démocratie*. Paris : Julliard, 1982. 181 p.
- Mann, Thomas. « Freud et l'avenir », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Freud ; jugements et témoignages*, Paris : Presses universitaires de France, 1976, p. 13-43.
- Manning, Philip. *Freud and American Sociology*. Malden, Mass.: Polity Press, 2005. 169 p.
- Marcus, Stevan. "Freud and Dora: Story, History, Case History," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. II: The theory and practice of psychoanalysis, London & New York: Routledge, 1989, p. 153-180.
- Marcuse, Herbert. *Culture et société*. Paris : Minuit, 1970. 387 p.
- . *Eros et civilisation*. Paris : Minuit, 1976. 239 p.
- Marinelli, Lydia et Andreas Mayer, *Rêver avec Freud ; l'histoire collective de l'Interprétation du rêve*. Paris : Aubier, 2009. 332 p.
- Maritain, Jacques. *Trois réformateurs ; Luther - Descartes - Rousseau*, Nouvelle édition revue et augmentée. Paris : Plon, 1945. 333 p.
- Marmor, Judd. *Psychiatry in Transition*, Second Edition, with a new introduction by the author. New Brunswick (USA) & Londres, Transaction Publishers, 1994. xx + 464 p.
- Marx, Karl. *Misère de la philosophie*. Paris : Payot, 2002. 254 p.

- Marx, Karl. *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*. Paris : Éditions sociales, 2011. 929 p.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. *L'idéologie allemande ; critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*. Paris : éditions sociales, 1968. 632 p.
- Matthews, Fred. "The Americanization of Sigmund Freud," *Journal of American Studies*, n° 1 (1967), p. 39-62.
- Mauss, Marcel. *Manuel d'ethnographie*. Paris : Payot, 1967. 262 p.
- . « L'expression obligatoire des sentiments », in Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris : Seuil, 1971, p. 81-88.
- . *Œuvres*, 3, Cohésion sociale et divisions de la sociologie. Paris : Minuit, 1994. 734 p.
- . *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France, 1997. 482 p.
- Mayer, Andreas. "Lost Objects: From the Laboratories of Hypnosis to the Psychoanalytic Setting," *Science in Context*, vol. 19, n° 1 (2006), p. 37-64.
- McCulloch, Warren. *The Past of a Delusion*. Chicago: Chicago Literary Club, 1953. 37 p.
- McGrath, William. *Freud's Discovery of Psychoanalysis: The Politics of Hysteria*, Ithaca : Cornell University Press, 1987. 336 p.
- Mead, George Herbert. *L'esprit, le soi et la société*. Paris : Presses universitaires de France, 2006. 434 p.
- Menaker, Esther. "An American Woman in Freud's Vienna: Esther Menaker on Freudianism and Her Analysis with Anna Freud. Interviewed by Todd Dufresne," in Todd Dufresne (dir. publ.), *Against Freud: Critics Talk Back*, Stanford: Stanford University Press, 2007, p. 26-34.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Paris : Gallimard, 1960. 438 p.
- . *Résumés de cours ; collège de France 1952-1960*. Paris : Gallimard, 1968. 183 p.
- . *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, 1987. xvi + 531 p.
- Mesure, Sylvie. *Dilthey et la fondation des sciences historiques*. Paris : Presses universitaires de France, 1990. 275 p.
- Meyer, Michel. *Questions de rhétorique*. Paris : Librairie générale française, 1993. 159 p.

- de Mijolla, Alain. « Aux origines de la pratique psychanalytique », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 1, Paris : Hachette, 1982, p. 11-43.
- . « La psychanalyse en France (1893-1965) », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 5-118.
- Miller, Martin A. “The Reception of Psychoanalysis and the Problem of the Unconscious in Russia,” *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 875-888.
- . *Freud au pays des soviets*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2001. 324 p.
- Mills, Charles Wright. “Language, Logic, and Culture,” *American Sociological Review*, vol. 4, n° 5 (Oct. 1939), p. 670-680.
- . “Methodological Consequences of the Sociology of Knowledge,” *American Journal of Sociology*, vol. 46, n° 3 (Nov. 1940), p. 316-330.
- . “Situated Actions and Vocabularies of Motive,” *American Sociological Review*, vol. 5, n° 6 (Dec. 1940), p. 904-913.
- . “The Language and Ideas of Ancient China,” in Irving Louis Horowitz (dir. publ.), *Power, Politics and People: The Collected Essays of Charles Wright Mills*, New York: Oxford University Press, 1963, p. 469-520.
- . *L’imagination sociologique*. Paris : Maspero, 1977. 229 p.
- . « Les actions situées et les vocabulaires de motifs », trad. par J.-B. Lamarche (à paraître).
- Mitchell, Stephen. *Relational Concepts in Psychoanalysis: An Integration*. Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1988. ix + 326 p.
- Mittenzwey, Kuno. “Zur Soziologie der Psychoanalytischer Erkenntnis,” in Max Scheler (dir. publ.), *Versuche zu einer Soziologie des Wissens*. Munich : Duncker et Humblot, 1924, p. 365-375.
- Mitzman, Arthur. *The Iron Cage: An Historical Interpretation of Max Weber*. New York: Knopf, 1970. xii + 328 p.
- Morton, Adam. “Freudian Commonsense”, in Richard Wollheim et James Hopkins (dir. publ.), *Philosophical essays on Freud*, Cambridge: Cambridge University Press, 1982, p. 60-74.

- Moscovici, Serge. *La psychanalyse, son image et son public ; étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Deuxième édition entièrement refondue. Paris : Presses universitaires de France, 1976. 506 p.
- . *Chronique des années égarées ; récit autobiographique*. Paris : Stock, 1997. 566 p.
- Müller-Doohm, Stefan. *Adorno ; une biographie*. Paris : Gallimard, 2004. 627 p.
- Murphy, Garden. “The Current Impact of Freud on American Psychology,” in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 99-119.
- Nagel, Thomas. “Freud’s Permanent Revolution,” *The New York Review of Books*, May 12, 1994, p. 34-38.
- Nelson, Benjamin. *On the Roads to Modernity: Conscience, Science, and Civilizations*. Rowman and Littlefield : Totowa, New Jersey, 1981. xxiii + 316 p.
- Nelson, Benjamin and Denis Wrong. “Perspectives on the Therapeutic in the Context of Contemporary Psychology: A Dialogue between Benjamin Nelson and Dennis Wrong”, in Robert Boyers (dir. publ.), *Psychological Man*, New York : Harper & Row, 1975, p. 143-178.
- Nye, Russell B. *This Almost Chosen People: Essays in the History of American Ideas*. East Lansing: Michigan State University Press, 1966. x + 374 p.
- Okazaki, Akira. *Recapturing the Shadow: Dream Consciousness, Healing and Civil War in the Borderlands Between Northern and Southern Sudan*. Oxford: All Souls College, 2001. 73 p.
- Ogien, Albert et Louis Quéré. *Le vocabulaire de la sociologie de l’action*. Paris : Ellipses, 2005. 127 p.
- Ortigue, Edmond. « Le concept de personnalité », *Critique*, n° 456 (mai 1985), p. 519-536.
- Ortigue, Marie-Cécile et Edmond Ortigue. *Œdipe africain*. Paris : L’Harmattan, 1984. 324 p.
- Otero, Marcelo. *Les règles de l’individualité contemporaine ; Santé mentale et société*. Québec : Presses de l’Université Laval, 2003. ix + 322 p.
- Pachet, Pierre. *Les Baromètres de l’âme ; naissance du journal intime*. Paris : Hatier, 1990. liv + 140 p.
- Palmier, Jean-Michel. « La psychanalyse en Hongrie », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 163-212.

- . « La psychanalyse en Union soviétique », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 213-269.
- Papaioannou, Kostas. *De Marx et du marxisme*. Paris : Gallimard, 1983. 566 p.
- Park, David W. “The Couch and the Clinic: The Cultural Authority of Popular Psychiatry and Psychoanalysis,” *Cultural Studies*, vol. 18, n° 1 (Jan. 2004), p. 109-133.
- Parker, Ian. *Psychoanalytic Culture: Psychoanalytic Discourse in Western Society*. London & Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications, 1997. x + 290 p.
- Parsons, Talcott. “The Superego and the Theory of Social Systems,” in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 83-97.
- Passeron, Jean-Claude. *Le raisonnement sociologique ; l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan, 1991. 408 p.
- Paterman, Carole. *Le contrat sexuel*. Paris : La découverte & Institut Émilie du Chatelet, 2010. 332 p.
- Peirce, Charles Sanders. *Pragmatisme et pragmatisme*, Œuvres philosophiques, Vol. 1. Paris : Cerf, 2002. 484 p.
- . *Pragmatisme et sciences normatives*, Œuvres philosophiques, Vol. 2. Paris : Cerf, 2003. 344 p.
- Pietikainen, Petteri. “Utopianism in Psychology: The Case of Wilhelm Reich,” *Journal of History of the Behavioral Sciences*, vol. 38, n° 2 (Spring 2002), p. 157–175.
- Plotkin, Mariano Ben. “Freud, Politics, and the Portenos: The Reception of Psychoanalysis in Buenos Aires,” *The Hispanic American Historical Review*, vol. 77, n° 1 (Feb. 1997), p. 45-74.
- . *Histoire de la psychanalyse en Argentine ; une réussite singulière*. Campagne Première : Paris : 2010. 368 p.
- Poitou, Jean-Pierre. *La dissonance cognitive*. Paris : Armand Colin, 1974. 125 p.
- Polanyi, Michael. *Knowing and Being*. Chicago: University of Chicago Press, 1969. xvii + 246p.
- . *Personal Knowledge: Towards a Post-Critical Philosophy*. Chicago: University of Chicago Press, 1974. xiv + 428 p.
- Pomian, Krzysztof. *Sur l'histoire*. Paris : Gallimard, 1999. 410 p.

- Pommier, Gérard. « Vie et mort d'un complexe », in Christian Biet (dir. publ.), *Œdipe*, Paris : Éditions Autrement, 1999, p. 69-89.
- Popper, Karl R. *Misère de l'historicisme*. Paris : Presses Pocket, 1988. iv + 214 p.
- . *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*. Paris : Payot & Rivages, 2006. 610 p.
- Porter, Roy. *The Greatest Benefit to Mankind: A Medical History of Humanity*. New York & London: W.W. Norton & Company, 1998. xvi + 831 p.
- Pouivet, Roger. *Après Wittgenstein, Saint Thomas*. Paris : Presses universitaires de France, 1997. 128 p.
- Proust, Marcel. *À la recherche du temps perdu ; Tome 1 : Du côté de chez Swann, À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Paris : France Loisirs, 1999. 1032 p.
- Putnam, Hilary. S. t., *Kos : rivista di cultura e storia delle scienze mediche, naturali e umane*, 10, 1984, p. 3-4.
- . *Définitions*. Combas : Éditions de l'éclat, 1992. 96 p.
- . *Fait/valeur ; la fin d'un dogme et autres essais*. Combas : Éditions de l'éclat, 2004. 187 p.
- Quen, Jacques M. et Eric T. Carlson (dir. publ.). *American Psychoanalysis: Origins and Development*. New York : Brunner et Mazel, 1978. xii + 216 p.
- Quéré, Louis. « Agir dans l'espace public », in Patrick Pharo et Louis Quéré (dir. publ.), *Les formes de l'action : sémantique et sociologie*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 85-112.
- . « Le sociologue et le touriste », Entretien réalisé par Jacques Hoarau, *EspaceTemps*, n° 49-50 (1992), p. 41-60.
- . « Langage de l'action et questionnement sociologique », in Paul Ladrière, Patrick Pharo et Louis Quéré (dir. publ.), *La théorie de l'action : le sujet pratique en débat*, Paris : CNRS Éditions, 1993, p. 53-83.
- . « Confiance et engagement », in Albert Ogien et Louis Quéré (dir. publ.), *Les moments de la confiance ; connaissance, affects et engagements*, Paris : Sociologica, 2006, p. 117-142.
- . « Action », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir. publ.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses universitaires de France, 2006, p. 9-11.

- . « Intérêt et limites de la théorie des régimes pragmatiques pour la sociologie de l'action », in Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Danny Trom (dir. publ.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris : Économica, 2009, p. 309-332.
- . « La société comme milieu et comme médium », in Stéphane Vibert (dir. publ.), *La fin de la société ; débats contemporains autour d'un concept classique*, Outremont : Athéna, 2012, p. 167-191.
- Quine, Willard Van Orman. *Du point de vue logique ; neuf essais logico-philosophiques*. Paris : Vrin, 2003. 252 p.
- Rafie, Marcel. « Le retour du sujet ; quel sujet ? », in Daniel Mercure (dir. publ.) *La culture en mouvement ; nouvelles valeurs et organisations*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 299-311.
- Rank, Otto. *Le traumatisme de la naissance : influence de la vie prénatale sur l'évolution de la vie psychique individuelle et collective*. Paris : Payot et Rivages, 2002. 292 p.
- Reboul, Olivier. *Introduction à la rhétorique*, deuxième édition corrigée. Paris : Presses universitaires de France, 2013. viii + 242 p.
- Récanati, François. « Du positivisme logique à la philosophie du langage ordinaire : naissance de la pragmatique », in John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil, 1991, p. 185-203.
- Reich, Wilhelm. *La révolution sexuelle*. Paris : Union générale d'éditions, 1970. 383 p.
- . *Le meurtre du Christ*. Paris : Champ libre, 1971. 317 p.
- . *Reich parle de Freud*. Paris : Payot, 1972. 297 p.
- . *La biopathie du cancer*. Paris : Payot, 1975. 387 p.
- . *La psychologie de masse du fascisme*. Paris : Payot, 1977. 341 p.
- . *Les hommes dans l'État*. Paris : Payot, 1978. 281 p.
- . *L'analyse caractérielle*. Paris : Payot, 1979. 465p.
- . *Écoute, petit homme*. Paris : Payot, 2003. 163 p.
- Ricœur, Paul. *Le conflit des interprétations ; essais d'herméneutiques*. Paris : Seuil, 1969. 505 p.
- . *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1996. 424 p.
- . *De l'interprétation ; essai sur Freud*. Paris : Seuil, 2001. 575 p.
- . *L'idéologie et l'utopie*. Paris : Seuil, 2005. 410 p.

- . *Écrits et conférences 1 : Autour de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 2008. 329 p.
- . *Écrits et conférences 2 : Herméneutique*. Paris : Seuil, 2010. 306 p.
- Rieff, Philip. *Freud: The Mind of the Moralizer*. New York: Doubleday & Company, 1961. xxvi + 441 p.
- . *The Triumph of the Therapeutic: The Uses of Faith after Freud*. New York: Harper and Row, 1968. x + 274 p.
- Riesman, David. "The Themes of Work and Play in the Structure of Freud's Thought," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 151-174.
- . "Authority and Liberty in the Structure of Freud's Thought," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 175-204.
- . "The Themes of Heroism and Weakness in the Structure of Freud's Thought," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments*, Vol. III: The Psychoanalysis of Culture, London & New York: Routledge, 1989, p. 205-226.
- van Rillaer, Jacques. « Le pouvoir de séduction de la psychanalyse », in Catherine Meyer (dir. publ.), *Le livre noir de la psychanalyse ; vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Paris: Christian Bourgeois, 2007, p. 252-273.
- Ringel, Shoshanna. "Talk therapy: the representation of insight in the cinema," in Jerrold R Brandell (dir. publ.), *Celluloid Couches and Cinematic Clients: Psychoanalysis and Psychotherapy in the Movies*, Albany: State University of New York Press, 2004, p. 169-191.
- Roazen, Paul. "Freud and America," *Social Research*, vol. 29, n° 1 (winter 1972), p. 720-732.
- . *La pensée politique et sociale de Freud*. Paris : Presses universitaires de France, 1976. 231 p.
- . *La saga freudienne*. Paris : Presses universitaires de France, 1985. 474 p.
- . *The Historiography of Psychoanalysis*. New Brunswick, New Jersey : Transaction Publishers, 2001. xiii + 480 p.
- Robert, Marthe. « Pourquoi Freud », *L'arc* n° 34 (1968), p.156-169.
- . *D'Édipe à Moïse ; Freud et la conscience juive*. Paris : Calmann-Lévy, 1974. 278 p.

- Rorty, Richard. *Essais sur Heidegger et autres écrits*. Paris : Presses universitaires de France, 1995. 261 p.
- Rosat, Jean-Jacques. « La cérémonie inutile : pour introduire à l'“argument du langage privé” », in Sandra Laugier (dir. publ.), *Wittgenstein, métaphysique et jeux de langage*, Paris : Presses universitaires de France, 2001, p. 43-68.
- Rose, Nikolas. *Inventing Ourselves: Psychology, Power and Personhood*. Cambridge: Cambridge University Press, 1998. 236 p.
- Rosset, Clément. *En ce temps-là: notes sur Louis Althusser*. Paris : Minuit, 1992. 44 p.
- Roudinesco, Élisabeth. « Préface », in Eli Zaretsky, *Le Siècle de Freud ; une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse*, Paris : Albin Michel, 2008, p. i-xii.
- . *Histoire de la psychanalyse en France - Jacques Lacan*. Paris : Le livre de poche, 2009. 2118 p.
- Roudinesco, Élisabeth et Michel Plon. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Troisième édition. Paris : Fayard, 2006. 1217 p.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Œuvres complètes I*. Paris : Gallimard, 1981. 1969 p.
- . *Confessions*. Paris : Garnier, 2011. 1092 p.
- Roustang, François. ... *Elle ne le lâche plus*. Paris : Minuit, 1980. 221 p.
- . « Personne », *Études freudiennes*, n° 19-20 (1982), p. 27-34.
- . « L'illusion lacanienne », *Critique*, n° 456 (mai 1985), p. 470-477.
- . *Lacan ; de l'équivoque à l'impasse*. Paris : Minuit, 1986. 118 p.
- . *Influence*. Paris : Minuit, 1990. 186 p.
- . *Feuilles oubliées, feuilles retrouvées*. Paris : Payot, 2009. 249 p.
- Ruitenbeek, Hendrik M. *Freud and America*. New York: Macmillan, 1966. 192 p.
- Rycroft, Charles. *Wilhelm Reich*. Paris : Seghers, 1972. 157 p.
- Schneider, Michel. « La “question” en débat », in Sigmund Freud, *La question de l'analyse profane*, Paris : Gallimard, 1985, p. 157-197.
- Schorske, Carl E. *Vienne fin de siècle ; politique et culture*. Paris : Seuil, 1983. 378 p.
- Schütz, Alfred. *L'Étranger ; un essai de psychologie sociale suivi de L'Homme qui rentre au pays*. Paris : Allia, 2003. 77 p.
- Scott, Marvin B. et Stanford M. Lyman, “Accounts,” *American Sociological Review*, vol. 33, n° 1 (Feb., 1968), p. 46-62.

- Sériot, Patrick. « Vološinov, la philosophie du langage et le marxisme », *Langages*, vol. 2, n° 182 (2011), p. 83-96.
- Shakespeare, William. *Macbeth*. Paris: Libro, 1997. 88 p.
- Shakow, David et David Rapaport. *The Influence of Freud on American Psychology*. Cleveland et New York : Meridian Books, 1968. 243 p.
- Sharrock, Wes et Rod Watson, « L'unité du faire et du dire : l'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles », in Patrick Pharo et Louis Quéré (dir. publ.), *Les formes de l'action : sémantique et sociologie*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 227-254.
- Sharrock, Wes and Ivan Leudar, "Indeterminacy in the past?," *History of the Human Sciences*, vol. 15, n° 3 (2002), p. 95-115.
- Shorter, Edward. *A History of Psychiatry: From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*. New York: John Wiley & Sons, 1997. xii + 436 p.
- Shortland, Michael. "Screen Memories: Towards a History of Psychiatry and Psychoanalysis in the Movies." *British Journal of the History of Science*, vol. 20, n° 4 (Oct. 1987), p. 421-452.
- Sievers, David. *Freud on Broadway: A History of Psychoanalysis and the American Drama Book*. New York: Hermitage House, 1955. 479 p.
- Skinner, Quentin. *Visions of Politics, Vol. 1, Regarding Method*. Cambridge: Cambridge University Press, 2002. xvi + 209 p.
- Smirnoff, Victor. « De Vienne à Paris : sur les origines d'une psychanalyse à la française », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20 (automne 1979), p. 13-58.
- Snoeck, André. *Confession et psychanalyse*. Paris et Bruges : Desclée de Brouwer, 1964. 126 p.
- Sontag, Susan. *La maladie comme métaphore - Le sida et ses métaphores*. Paris: Christian Bourgeois, 1993. 236 p.
- Spence, Donald. "The Narrative Tradition," in Laurence Spurling (dir. publ.), *Sigmund Freud: Critical Assessments, Vol. IV: Freud and the Impact of Psychoanalysis*, Routledge: London et New York, 1989, p. 235-244.
- Spock, Benjamin. *Baby and Child Care*. New York: Pocket Books, 1951. ix + 502 p.
- . *Problems of Parents*. Westport, Connecticut: Greenwood Press, 1962. ix + 308 p.

- . *Baby and Child Care*, Rev. ed. New York: Pocket Books, 1968. xvii + 620 p.
- Stannard, David E. *Shrinking History : On Freud and the Failure of Psychohistory*. Oxford : Oxford University Press, 1980. xx + 187 p.
- Starobinski, Jean. *Jean-Jacques Rousseau ; la transparence et l'obstacle*. Paris : Gallimard, 1979. 457 p.
- Steiner, Georges. *Passions impunies*. Paris : Gallimard, 1997. 324 p.
- . *Grammaires de la création*. Paris : Gallimard, 2001. 430 p.
- . *Nostalgie de l'absolu*. Paris : 10/18, 2003. 89 p.
- . *Poésie de la pensée*. Paris : Gallimard, 2011. 283 p.
- . *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2013. 1207 p.
- Stern, Nathan. *La Fiction psychanalytique ; étude psychosociologique des conditions objectives de la cure*. Sprimont : Mardaga, 1999. 201 p.
- Stokes, Randal et John P. Hewitt, "Aligning Actions," *American Sociological Review*, vol. 41, n° 5 (Oct. 1976), p. 838-849.
- Strong, Tracy B. "Weber and Freud: Vocation and Self-Acknowledgement." *Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 10, n° 4, (Autumn 1985), p. 391-409.
- Sullivan, Harry Stack. *The Interpersonal Theory of Psychiatry*. New York: W.W. Norton & Company, 1953. xviii + 393 p.
- Sullivan, James, "Dr. Freud and Dr. Spock," *Syracuse University Library Associates Courier*, vol. xxx (1995), p. 75-89. <http://surface.syr.edu/libassoc/328> (consulté le 21 septembre 2011).
- Sulloway, Frank J. "Reassessing Freud's Case Histories: The Social Construction of Psychoanalysis," *Isis*, vol. 82 (June 1991), p. 245-75.
- . *Freud, biologist of the Mind: Beyond the Psychoanalytic Legend*, With a New Preface by the Author, Cambridge, Mass. & Londres: Harvard University Press, 1992. xxvi + 612 p.
- Sulman, A. Michael. "The Freudianization of the American Child: the impact of psychoanalysis in popular periodical literature in the United States, 1919-1939," Thèse de Ph.D., Pittsburgh: University of Pittsburgh, 1972. iv + 156 p.

- . “The Humanization of the American Child: Benjamin Spock as a Popularizer of Psychoanalytic Thought.” *Journal of the History of Behavioral Sciences*, vol. 9, n° 3 (1973), p. 258-265.
- Swain, Gladys. *Dialogue avec l'insensé ; essais d'histoire de la psychiatrie*. Paris : Gallimard, 1994. lviii + 281 p.
- de Swaan, Abram. *Management of Normality: Critical Essays in Health and Welfare*. London and New York: Routledge, 1990. vi + 234 p.
- Swidler, Ann. “Culture in Action: Symbols and Strategies,” *American Sociological Review*, vol. 51, n° 2 (April 1986), p. 273-286.
- . *Talks of Love: How Culture Matters*. Chicago: The University of Chicago Press, 2001. x + 300 p.
- Sylvester-Bradley, Ben and Colwyn Trevarthen, “Baby talk as an adaptation to the infant’s communication,” in Natalie Waterson and Catherine Snow (dir. publ.), *The Development of Communication*, Chichester: John Wiley, 1978, p. 75-92.
- Szasz, Thomas. « Freud comme leader », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Freud ; jugements et témoignages*, Paris : Presses universitaires de France, 1976, p. 61-77.
- . *Karl Kraus et les docteurs de l'âme ; un pionnier et sa critique de la psychiatrie et de la psychanalyse*. Paris : Hachette, 1985. 222 p.
- Takahashi, Tooru. « La psychanalyse au Japon », in Roland Jaccard (dir. publ.), *Histoire de la psychanalyse*, Tome 2, Paris : Hachette, 1982, p. 417-438.
- Taketomo, Yasuhiko. “Cultural Adaptation to Psychoanalysis in Japan, 1912-52,” *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 951-991.
- Taylor, Charles. *Human Agency and Language: Philosophical Papers 1*. Cambridge: Cambridge University Press, 1985. 292 p.
- . « Foucault, la liberté, la vérité », in David Couzens Hoy (dir. publ.) *Michel Foucault ; lectures critiques*, Bruxelles : Éditions universitaires et De Boeck Université, 1989, p. 85-120.
- . “Modernity and the Rise of the Public Sphere,” in Grethe B. Peterson (dir. publ.), *Tanner Lectures on Human Values*, vol. 14, Salt Lake City : University of Utah Press, 1993, p. 203-60.

- . “Reply and re-articulation”, in James Tully (dir. publ.), *Philosophy in an Age of Pluralism: The philosophy of Charles Taylor in question*, Cambridge: Cambridge University Press, 1994, p. 213-257.
- . “Two Theories of Modernity,” *Hastings Center Report*, vol. 25, n° 2 (March-April 1995), p. 24-33.
- . « Suivre une règle », *Critique* n° 579-580, août-septembre 1995, p. 554-572.
- . *Multiculturalisme ; différence et démocratie*. Paris : Aubier, 1994. 142 p.
- . *La liberté des modernes : essais choisis*. Paris : Presses universitaires de France, 1997. 308 p.
- . *Hegel et la société moderne*. Paris et Québec : Cerf et Les Presses de l’université Laval, 1998. x + 182 p.
- . « L’interprétation quand même ; réponse à Vincent Descombes », *Les études philosophiques*, n° 3 (1999), p. 369-373.
- . *Les Sources du moi ; la formation de l’identité moderne*. Montréal : Boréal, 2003. 712 p.
- . *Modern Social Imaginaries*. Durham et Londres : Duke University Press, 2004. 215 p.
- . « Précis de *Modern Social Imaginaries* », *Philosophiques*, vol. 33, n° 2 (automne 2006), p. 477-483.
- . *L’Âge séculier*. Montréal : Boréal, 2011. 1339 p.
- Tessier, Hélène. *La psychanalyse américaine*. Paris : Presses universitaires de France, 2005. 126 p.
- Théry, Irène. *La Distinction de sexe ; une nouvelle approche de l’égalité*. Paris : Odile Jacob, 2007. 676 p.
- Thomas d’Aquin. *Les actes humains*. Paris : Tournai et Rome : Desclée et cie, 1926. 478 p.
- . *Somme théologique : la prudence*. Paris : Cerf, 2006. x + 554 p.
- . *Commentaire de l’Éthique à Nicomaque d’Aristote*, livre troisième, leçon un, # 388-391. Source URL : http://docteurangelique.free.fr/livresformatweb/philosophie/commentaireethiquenicomaque.htm#_Toc198465497 (consulté le 7 mars 2011).

- Thomas F. Glick, "The Naked Science: Psychoanalysis in Spain, 1914-1948," *Comparative Studies in Society and History*, vol. 24 n° 4 (Oct. 1982), p. 533-571.
- Thompson, Michael, Richard Ellis et Aaron Wildavsky. *Cultural Theory*. Boulder, San Francisco et Oxford : Westview Press, 1990. xvi + 296 p.
- Thompson, Edward Palmer. *La formation de la classe ouvrière anglaise*. Paris : Seuil, 2012. 1164 p.
- Thouard, Denis. « Présentation ; l'embarras des langues », in Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris : Seuil, 2000, p. 7-18.
- Timpanaro, Sebastiano. *The Freudian Slip: Psychoanalysis and Textual Criticism*. London: NLB, 1976. 236 p.
- Tobin, Joseph J., David Y. H. Wu, and Dana H. Davidson. *Preschool in Three Cultures: Japan, China, and the United States*. New Haven: Yale University Press, 1989. ix + 238 p.
- Tobin, Joseph J., Yeh Hsueh and Mayumi Karasawa. *Preschool in Three Cultures Revisited: Japan, China, and the United States*. Chicago: The University of Chicago Press, 2009. xiii + 265 p.
- de Tocqueville, Alexis. *De la démocratie en Amérique ; souvenirs ; l'Ancien régime et la révolution*. Paris : Robert Laffont, 1986. 1178 p.
- Todorov, Tzvetan. *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil, 1981. 316 p.
- . *Théories du symbole*. Paris : Seuil, 1985. 375 p.
- . *La vie commune ; essai d'anthropologie générale*. Paris : Seuil, 2003. 210 p.
- Toews, John E. "Historicizing Psychoanalysis: Freud in His Time and for Our Time," *The Journal of Modern History*, vol. 63, n° 2 (Sept. 1991), p. 504-545.
- Tönnies, Ferdinand. *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris : Presses universitaires de France, 2010. xxxi + 247 p.
- Trabant, Jurgen. *Humboldt ou le sens du langage*. Liège : Mardaga, 1992. 203 p.
- Trilling, Lionel. *The Liberal Imagination: Essays on Literature and Society*. New York: Viking Press, 1950. xvi + 303 p.
- . *Freud and the Crisis of Our Culture*. Boston: Beacon Press, 1955. 59 p.

- . *Sincérité et authenticité*. Paris : Grasset, 1994. 205 p.
- Trom, Danny. « Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », in Daniel Cefaï et Danny Trom (dir. publ.), *Les formes de l'action collective ; mobilisation dans des arènes publiques*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001, p. 99-134.
- Tugendhat, Ernst. *Conscience de soi et autodétermination*. Paris : Armand Colin, 1995. 302 p.
- Turkle, Sherry. *La France freudienne*. Paris : Grasset, 1982. 303 p.
- . « Y a-t-il une psychanalyse à la française ? », *Le Nouvel Observateur* hors-série : *La psychanalyse en procès : l'héritage freudien survivra-t-il aux démentis opposés par ses nombreux détracteurs ?*, octobre-novembre 2004, p. 24-27.
- Turner, Christopher. *Adventures in the Orgasmatron: How the Sexual Revolution Came to America*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 2011. 532 p.
- Turner, Roy. "Some Formal Properties of Therapy Talk," in David Sudnow (dir. publ.), *Studies in Social Interaction*, New York: Free Press, 1972, p. 367-396.
- Turner, Victor. *Le phénomène rituel ; structure et contre-structure*. Paris : Presses universitaires de France, 1990. 206 p.
- Tylkowski, Inna. *Vološinov en contexte ; essai d'épistémologie historique*. Paris : Éditions Lambert-Lucas, 2012. 377 p.
- Valéry, Paul. *Variété I et II*. Paris : Gallimard, 1998. 315 p.
- Vernant, Jean-Pierre. « "Œdipe" sans complexe », in Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce Ancienne*, tome 1. Paris : La découverte, 2001, p. 75-98.
- Veroff, Joseph, Elizabeth Douvan et Richard Kulka. *The Inner American: A Self-Portrait from 1957 to 1976*. New York: Basic Books, 1981. 637 p.
- Veyne, Paul. *L'inventaire des différences ; leçon inaugurale au Collège de France*. Paris : Seuil, 1976. 62 p.
- . « L'histoire conceptualisante », in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir. publ.), *Faire de l'histoire*, I. Nouveaux problèmes, Paris : Gallimard, 1986, p. 94-133.
- . *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?* Paris : Seuil, 1992. 169 p.
- . *Comment on écrit l'histoire*, texte intégral. Paris : Seuil, 1996. 438 p.

- Vibert, Stéphane. *Louis Dumont ; holisme et modernité*. Paris : Éditions michalon, 2004. 126 p.
- Vygotski, Lev. *Pensée et langage*. Paris : La dispute, 2002. 536 p.
- Voloshinov, Valentin Nikolaievich. « Au-delà du social ; essai sur le freudisme », in Mikhaïl Bakhtine, *Écrits sur le freudisme*, Paris : L'âge d'homme, 1980, p. 32-77.
- . « Le freudisme ; essai critique », in Mikhaïl Bakhtine, *Écrits sur le freudisme*, Paris : L'âge d'homme, 1980, p. 79-212.
- . « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie : contribution à une poétique sociologique », in Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, 1981, p. 181-215.
- . « Les frontières entre poétique et linguistique », in Tzvetan Todorov (dir. publ.), *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, 1981, p. 243-285.
- . « La structure de l'énoncé », in Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine ; le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris : Seuil, 1981, p. 287-316.
- Vološinov, Valentin Nikolaevič. *Marxisme et philosophie du langage ; les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, édition bilingue. Limoges : Lambert Lucas, 2010. 600 p.
- Vološinov, Valentin Nikolaievich. *Freudianism: a Critical Sketch*, Bloomington, Indianapolis: Indiana University Press, 1987. xxv + 148 p.
- Walker, Nigel. "A New Copernicus?," in Benjamin Nelson (dir. publ.), *Freud and the 20th Century*, Cleveland: Meridian Books, 1958, p. 22-30.
- Walkup, James. "Editor's Introduction," *Social Research*, Vol. 57, n° 4 (Winter 1990), p. 779-783.
- Walzer, Michael. *La Critique sociale au XX^e siècle ; solitude et solidarité*. Paris : Métailié, 1990. 271 p.
- Weber, Marianne. *Max Weber: A Biography*. New York: J. Wiley, 1975. 719 p.
- Weber, Max. *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Plon, 1965. 537 p.
- . *Économie et société*, vol. 1. Les catégories de la sociologie. Paris: Plon, 1995. 410 p.

- . *Économie et société*, vol. 2. L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie. Paris : Plon, 1995. 424 p.
- . *Sociologie des religions*. Paris : Gallimard, 1996. 545 p.
- . *Le savant et le politique*. Paris : La Découverte, 2003. 206 p.
- . « Lettre à Else Jaffé du 13 septembre 1907 », *Revue française de sociologie*, Vol. 43, n° 4 (Oct.-déc., 2002), p. 677-687.
- Weiss, Nancy Pottishman. "Mother, the Invention of Necessity: Dr. Benjamin Spock's *Baby and Child Care*." *American Quarterly*, Vol. 29, n° 5 (Winter 1977), p. 519-546.
- Weisz, George. "Scientists and Sectarians: the Case of Psychoanalysis," *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, Vol. 11, n° 4 (Oct. 1975), p. 350-364.
- Welsh, Alexander. *Freud's Wishful Dream Book*. Princeton: Princeton University Press, 1994. xi + 145 p.
- Werber, Bernard. *La révolution des fourmis*. Paris : Le livre de poche, 1998. 768 p.
- Wertsch, James. *Voices of the Mind: A Sociocultural Approach to Mediated Action*. Cambridge, Harvard University Press, 1991. 169 p.
- Whitebook, Joel. "Freud, Foucault and the 'the dialogue with unreason'," *Philosophy and Social Criticism*, vol. 25, n° 6 (1999), p. 29-66.
- . "Michel Foucault: A Marcusean in Structuralist Clothing," *Thesis Eleven*, n° 71 (Nov. 2002), p. 52-70.
- . "The marriage of Marx and Freud: Critical Theory and psychoanalysis," in Fred Leland Rush (dir. publ.), *The Cambridge Companion to Critical Theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004, p. 74-102.
- . "Against Interiority: Foucault's Struggle with Psychoanalysis," in Gary Gutting (dir. publ.), *The Cambridge Companion to Foucault*, Second Edition, Cambridge: Cambridge University Press, 2005, p. 312-347.
- Whyte, Lancelot Law. *L'inconscient avant Freud*. Paris : Payot, 1971. 264 p.
- Widlöcher, Daniel. « Avant-propos », in Anna Freud, *L'enfant dans la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1976, p. 9-18.
- Williams, Bernard. *Vérité et véracité ; essai de généalogie*. Paris : Gallimard, 2006. 374 p.
- Williams, James Mickel. *The Foundations of Social Science: An Analysis of Their Psychological Aspects*. New York: Alfred A. Knopf, 1920. xvi + 494 p.

- Winch, Peter. *L'idée d'une science sociale et sa relation à la philosophie*. Paris : Gallimard, 2009. 236 p.
- Winnicott, Donald Woods. *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris : Payot, 1974. 259 p.
- . *La nature humaine*. Paris : Gallimard, 1988. 216 p.
- Winter, Alison. "Film and the Construction of Psychoanalysis, 1940-1960," *Science in Context*, vol. 19, n° 1 (2006), p. 111-136.
- Wittels, Fritz. *Freud et la femme enfant ; mémoires de Fritz Wittels suivi de Sigmund Freud ; l'homme, la doctrine, l'école*. Paris : Presses universitaires de France, 1999. xvi + 374 p.
- Wittgenstein, Ludwig. *Leçons et conversations*. Paris : Gallimard, 1992. liv + 186 p.
- . *Le Cahier bleu et la Cahier brun*. Paris : Gallimard, 1996. 313 p.
- . *L'intérieur et l'extérieur*. Mauvezin : Trans-Europ-Repress, 2000. 129 p.
- . *Philosophica III*. Mauvezin : Trans-Europ-Repress, 2001. 73 p.
- . *Recherches philosophiques*. Paris : Gallimard, 2004. 367 p.
- . *De la certitude*. Paris : Gallimard, 2006. 211 p.
- . *Fiches*. Paris : Gallimard, 2008. 167 p.
- Woodworth, Robert S. "Some Criticisms of Freudian Psychology," *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 12 (1917), p. 174-194.
- Yearley, Lee H. "Freud as Creator and Critic of Cosmogonies and Their Ethics," in Robin W. Lovin et Frank E. Reynolds (dir. publ.), *Cosmogony and Ethical Order : New Studies in Comparative Ethics*, Chicago et Londres : University of Chicago Press, 1982, p. 381-413.
- Yerushalmi, Yosef Hayim. *Le Moïse de Freud ; Judaïsme terminable et interminable*. Paris : Gallimard, 1993. 266 p.
- Young-Bruehl, Elizabeth. *Anna Freud: A Biography*. New York: Summit Books, 1988. 527 p.
- Zaretsky, Eli. *Secrets of the Soul: A Social and Cultural History of Psychoanalysis*. New York : Alfred A. Knopf, 2004. xv + 429 p.
- Zorn, Fritz. *Mars*. Paris : Gallimard, 1982. 315 p.
- Zwang, Gérard. *La statue de Freud*. Paris : Robert Lafont, 1985. 952 p.
- Zweig, Stefan. *Sigmund Freud ; la guérison par l'esprit*. Paris : Livre de poche, 2010. 149 p.